
3 1761 05252056 6

HISTOIRE

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE SAINT-HYACINTHE-SAINT-MICHEL, 30.

HISTOIRE

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS

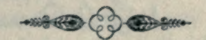
PAR LOUVET.

Ornée de vignettes gravées sur acier,

PAR

MM Blanchard, Fauchery, etc.,

D'APRÈS LES DESSINS DE MM. MARCKL ET C. ROGIER.



PARIS,

LAVIGNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DU PAON, 1.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LOUVET.

Jean-Baptiste LOUVET DE COUVRAY naqiut à Paris le 11 juin 1760. Son père était un marchand de papier établi au coin de la rue des Écrivains.

L'enfance du jeune Louvet fut des plus malheureuses. M. Louvet père accordait à son fils aîné une préférence aussi injuste que désolante pour son autre fils. Louvet était naturellement fier et sensible; son esprit et son ame durent ressentir de la partialité de son père des impressions qui enflammèrent ses passions et exaltèrent en lui l'amour de l'indépendance et de l'égalité. Si l'on étudiait attentivement quelques circonstances de l'enfance, on y trouverait souvent la cause des événements les plus importants de l'âge mûr.

Heureusement pour Louvet, sa mère, excellente et respectable femme, dont il était tendrement chéri, le dédommagea, par ses soins et son affection, des traitements pénibles dont il avait à souffrir. Elle l'envoya, à l'âge de sept à huit ans, chez un répétiteur, dont il se fit aimer par sa douceur et son intelligence : il ne tarda pas à devenir un des sujets les plus distingués de son cours.

A dix-sept ans, Louvet termina ses études, et entra en qualité de secrétaire chez un savant minéralogiste, M. Dietrick, membre de l'académie des sciences. L'académicien fut très satisfait du travail de Louvet, et lui confia la rédaction de plusieurs mémoires qui figurèrent au nombre de ceux publiés par l'académie.

Quelque temps après, Louvet trouva l'occasion de faire briller son talent dans une circonstance pleine d'intérêt. Ce fut à l'occasion du prix Monthyon, qui devait être décerné pour la première fois.

Toutes les feuilles publiques s'en occupaient, et discutaient, chacune dans son sens, les droits des nombreux concurrents qui s'étaient mis sur les rangs.

On engagea Louvet à plaider la cause d'une pauvre domestique qui, après avoir soutenu de ses économies sa maîtresse et ses deux filles tombées dans la misère, s'était vouée à la pénible profession de garde-malade afin de pouvoir continuer ses secours à ses anciens maîtres.

Louvet écrivit avec chaleur l'apologie de sa cliente; ses efforts furent couronnés d'un succès complet : la bonne fille obtint le prix de vertu. Louvet reçut de sincères félicitations des syndics des corps et métiers, qui lui offrirent, par reconnaissance, un logement dans l'hôtel qui leur était affecté.

Louvet aurait pu suivre la carrière du barreau, il était avocat; mais il préféra celle des lettres.

En 1787, il s'occupa de son *Faublas*, dont la première partie fit du bruit, et lui valut de nombreux éloges de la part des amateurs de ce genre d'ouvrages, où la légèreté, l'esprit et le piquant des aventures le disputent à des images vives et séduisantes, qui pourtant ne descendent jamais jusqu'à la licence; et l'on doit en savoir d'autant plus gré à l'auteur, qu'à l'époque où il fit son livre, la société lui fournissait des exemples de frivolité et de corruption qui n'eurent sur lui qu'une bien médiocre influence.

On pense que la vie de l'abbé de Choisi, qui vécut plusieurs années habillé en femme, et qui sous ce travestissement eut quelques aventures fort piquantes, fournit à Louvet l'idée des différentes situations où se trouve Faublas au commencement du livre, sous le nom de mademoiselle Duportail. Cependant il paraît certain que le grand et piquant *quiproquo* commis par madame de B***, et qui amène une si grande quantité d'incidents pleins d'originalité, est une aventure arrivée à Louvet lui-même, dont la taille grêle et menue se prêtait à un pareil travestivement.

Louvet aimait la campagne avec passion; il y vivait dans une retraite absolue lorsqu'il composa la suite de son *Faublas*, qui fut accueillie du public avec une faveur extraordinaire,

et commença sa petite fortune; et nous dirons encore, à propos de *Faublas*, que tout homme impartial rendra à l'auteur de ce livre la justice de dire qu'au milieu des légèretés dont il est rempli, on trouve au moins, dans les passages sérieux, un grand amour de la philosophie, et surtout des principes de républicanisme assez rares encore à l'époque où il arrivait.

Dans sa solitude, Louvet goûtait tous les délices d'un amour longtemps contrarié, mais alors heureux et sans obstacles : auprès de lui était une femme qu'il adorait, dont il était tendrement aimé depuis longtemps, et que des arrangements de famille lui avaient naguère ravie pour la jeter dans les bras d'un homme qu'elle détestait, et dont elle s'était vue forcée d'accepter la main. Presque aussitôt après son mariage, cet homme l'emmena loin de Paris, et ce ne fut qu'au bout de six ans de séparation qu'elle put revenir auprès de Louvet. Alors elle était veuve; depuis rien ne put les séparer : ils avaient été élevés ensemble, leur amour avait crû avec eux, il ne devait finir qu'avec eux.

Lorsque l'auteur de *Faublas* écrivait les combats, les périls et les nobles infortunes de Pulawski, il ne se doutait peut-être pas que bientôt sa propre destinée aurait tant de rapport avec celle du héros polonais; il ne croyait peut-être pas non plus que, pour son salut, il trouverait dans son amie, alors seulement parée de toutes les grâces touchantes, de toutes les timides vertus de son sexe, le fier courage, les fortes résolutions et les mâles vertus que l'autre possède si rarement : que de fois le courage et les forces morales de cette femme si dévouée ne sauvèrent-ils pas Louvet des périls au milieu desquels le précipita la proscription des girondins !

Ce fut à vingt lieues de Paris, dans l'asile qu'il avait choisi avec son amie, que les premiers événements de la révolution vinrent saisir l'auteur de *Faublas* : les premiers cris de liberté enivrèrent sa jeune imagination, et il se jeta dans la carrière politique avec une ardeur que les obstacles ne firent qu'irriter.

Ce fut Lodoïska, car tel est le nom qu'il donna à sa compagne, ce fut Lodoïska qui, à la nouvelle de la prise de la

Bastille, attacha au chapeau de Louvet la cocarde tricolore ; c'était la première que l'on arborât dans la petite ville qu'ils habitaient, et, l'aristocratie qui veillait encore dans le pays, lui aurait probablement, à cette occasion, suscité de très mauvaises affaires, si la grande nouvelle n'eût pas été pleinement confirmée le lendemain.

Longtemps Louvet ne fut que spectateur de la lutte qui commençait. Mais après l'affaire d'octobre 1789, Mounier ayant, dans un libelle, accusé Paris, exempt de blâme, au lieu d'accuser d'Orléans, seul auteur de tout ce que ces journées avaient eu d'odieux, l'indignation lui mit la plume à la main, et il publia la brochure ayant pour titre : *Paris justifié.* Elle lui valut son entrée aux jacobins, où l'on n'était alors reçu qu'avec les titres d'un vrai civisme et d'un talent reconnu.

Dès ce moment, tous ses ouvrages furent dirigés dans un but révolutionnaire ; ainsi le roman d'*Émilie de Varmont* fut entrepris et exécuté dans l'intention de prouver l'utilité générale, et quelquefois la nécessité des divorces et du mariage des prêtres.

Peu de temps après, il lut au comité du théâtre français son *Anobli*, ou *le Bourgeois gentilhomme du dix-huitième siècle.* L'un des entrepreneurs, M. Dorfeuil, refusa l'ouvrage, en disant : « Il me faudrait du canon pour jouer cette pièce. »

En effet, elle était remplie de traits si piquants, de sorties si vigoureuses contre tout ce qui tenait à la noblesse, qu'il y avait encore (c'était en 91) grand risque à la faire représenter.

Mais bientôt la politique absorba tous les loisirs de Louvet. La plupart des défenseurs de la cause populaire lui avaient été successivement enlevés, soit par la mort, soit par la corruption. L'auteur d'*Émilie de Varmont* était du petit nombre de ces philosophes hardis qui avaient, dès le commencement de 1791, déploré le malheur d'une grande nation obligée de s'arrêter à moitié chemin dans la carrière de la liberté, et se croyant affranchie lorsqu'elle avait encore une cour et un roi.

Aussi, dès qu'il vit quelle félonie, quelle inconcevable mauvaise foi la cour et le conseil du monarque mettaient dans toutes les promesses faites au peuple, Louvet se décida à

courir toutes les chances d'une lutte qui menaçait d'être sanglante : il alla grossir le bataillon sacré qui combattait pour la patrie ; il entra dans la lice, et lut, le 25 décembre 1791, à la barre de l'assemblée législative, sa pétition contre les princes. Cette pièce eut, à Paris et dans le reste de la France, un succès immense, que du reste elle méritait bien. L'assemblée en ordonna l'impression.

Louvet s'était attaché au parti de la Gironde; il était intimement lié avec le ministre Roland et les girondins les plus distingués.

Il fut constamment opposé au parti dont Robespierre était le chef; aussi, lorsque arriva le 31 mai, son nom fut porté sur la liste des proscrits, et il se retira, avec ses amis politiques, dans le département du Calvados, où ils tentèrent de lever l'étendard de la révolte contre la montagne.

Mais l'insurrection fut vaincue à Vernon : il fallut fuir et se cacher.

Il nous serait impossible de relater, dans une simple notice, ces mille et un dangers auxquels fut exposé Louvet jusqu'au 9 thermidor, époque à laquelle la chute de Robespierre lui permit de rentrer à Paris. Les détails de cette vie de proscrit sont racontés dans ses Mémoires avec une attention si minutieuse, une simplicité si touchante, que tout en ayant l'intérêt du roman, et du roman le plus chargé d'incidents, ils n'en ont pas moins le caractère de la plus exacte vérité.

C'est au milieu de ces temps d'exil et de malheurs que Louvet trouva dans sa femme, qu'il aimait, le dévouement le plus absolu, les ressources de la plus féconde imagination, et un courage au-dessus de tout éloge.

Après le 9 thermidor, Louvet revint à Paris. Ses malheurs devaient lui rouvrir les portes de la convention : cependant il eut mille peines à s'y faire réintégrer, et ce ne fut qu'aux exigences de l'opinion publique qu'il dut sa réinstallation au sein de l'assemblée, dont il demeura un des membres les plus purs, quoique des plus ardents.

Rentré à la convention, il continua d'y proclamer avec exaltation, et non sans danger, les sentiments dont il était

animé. Plusieurs fois sa vie fut exposée, car beaucoup de ces hommes qui avaient émigré en 90 et 91, et qui avaient eu le talent de trouver grâce devant le directoire, ne lui pardonnaient pas le peu de ménagements qu'il gardait avec eux, et les violentes attaques qu'il dirigeait contre ceux qui avaient fui au moment du danger, et qui, par leur conduite, avaient contribué aux maux dont leur patrie s'était vue accablée. Sa Lodoïska elle-même, devenue son épouse, ne fut pas à l'abri de tout danger. Dès lors la vie de Louvet devint misérable, et sa santé s'altéra : un procès des plus désagréables qu'il eut à soutenir, pour diffamation contre un écrivain royaliste, nommé Isidore Langlois, acheva d'épuiser ses forces morales. Il lutta encore quelque temps, puis il s'éteignit le 6 thermidor de l'an V, à l'âge de trente-sept ans, dans les bras de la fidèle compagne qui l'avait soutenu à travers toutes ses adversités. A l'époque de sa mort, il venait d'être nommé consul à Palerme.

A son retour à Paris, après sa proscription, il avait formé au Palais-Royal un établissement de librairie, à la tête duquel il avait mis sa femme, dont les soins et l'activité firent prospérer cette entreprise.

Madame Louvet, dont l'amour était à la mort de son mari ce qu'il avait toujours été, ne voulut pas survivre à la perte qu'elle venait de faire; elle s'empoisonna : cependant on parvint à la rappeler à la vie : les prières d'un ami et la vue de ses enfants finirent par triompher de sa funeste résolution. Elle existait encore en 1823.

Louvet fut sincèrement regretté de tous les gens de bien, et surtout de ceux qui partagèrent son intimité.

Dans ses Mémoires, madame Roland lui paie un tribut des plus flatteurs.

Voici en quels termes elle s'exprime sur le compte de cet homme de lettres.

« Louvet, dit-elle, que j'ai connu pendant le premier ministère de Roland, et dont je recherchais toujours l'agréable société, pourra bien quelquefois, comme Philoppœmen, payer l'intérêt de sa mauvaise mine : petit, fluet, la vue basse

et l'habit négligé, il ne paraît rien au vulgaire qui ne remarque pas la noblesse de son front, et ce feu dont s'animent ses yeux et son visage à l'expression d'une grande vérité, d'un beau sentiment, d'une saillie ingénieuse, d'une plaisanterie fine : les gens de lettres et les personnes de goût connaissent ses jolis romans, où les grâces de l'imagination s'allient à la légèreté du style, au ton de la philosophie, au sel de la critique : la politique lui doit des objets plus graves, dont les principes et la manière déposent en faveur de son ame et de ses talents. Il est impossible de réunir plus d'esprit à moins de prétention et plus de bonhomie : courageux comme un lion, simple comme un enfant, homme sensible, bon citoyen, écrivain vigoureux, il peut faire trembler Catilina à la tribune, dîner chez les Grâces et souper chez Bachaumont. »

On a de lui :

1° Les *Amours du chevalier de Faublas*, dont la première partie parut, en 1787, sous le titre de *Une année de la vie du chevalier de Faublas*; puis vinrent *Six semaines de la vie* et la *Fin des Amours du chevalier de Faublas*.

Cet ouvrage est le plus capital de ceux qu'il nous a laissés. Chénier, le collègue et l'ami de l'auteur, en a parlé très favorablement dans son *Tableau de la littérature*. Il a souvent été réimprimé en France et à l'étranger sous divers formats, et traduit en allemand et en anglais.

2° *Émilie de Varmont* ou *le Divorce nécessaire*.

3° *Les Amours du curé Sevin*, qui ne forme qu'un seul ouvrage avec le précédent, dont le but est de démontrer la nécessité du mariage des prêtres. On l'a traduit en anglais, en allemand et en suédois.

4° *Paris justifié*, à propos des 5 et 6 octobre 1789.

5° *La Sentinelle*.

6° *Second Discours sur la guerre*, en réponse à celui de Robespierre, prononcé aux jacobins le 18 janvier 1792.

7° *Accusation contre Robespierre*, imprimée par ordre de la convention.

8° Plusieurs autres discours et pamphlets sur les événements de l'époque, 1792 et 1797.

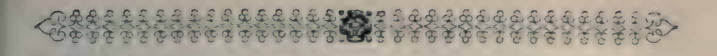
9° *La grande Revue des armées noires et blanches*, comédie satirique contre l'armée. Elle eut vingt-cinq représentations.

10° Plusieurs comédies non représentées ; l'une d'elles était dirigée contre la cour de Rome, et avait pour titre : *l'Élection et l'audience du grand lama Sispi ;* le manuscrit en est resté entre les mains de Talma : on y remarquait encore *le Bourgeois gentilhomme du dix-huitième siècle.*

11° Enfin des *Mémoires* fort curieux, qui font partie de la collection des Mémoires sur la révolution française.

Il avait également composé un volume de poésies, et son intention était de le publier avec sa correspondance, extrêmement remarquable, assure-t-on, par le talent épistolaire dont elle brillait. Mais ces manuscrits, confiés à une personne de la famille qui craignit de se compromettre en les gardant, furent anéantis pendant la fuite de Louvet.

Ce spirituel et courageux écrivain nous aurait sans doute légué une riche succession littéraire si la mort ne fût venue l'enlever à un âge où son talent devait être dans toute sa force. La publication de *Faublas* est un hommage rendu à sa mémoire, et nous sommes assurés que le public se joindra à nous pour jeter sur la tombe de Louvet une couronne que ses malheurs et ses vertus lui ont acquise à si juste titre.



UNE ANNÉE DE LA VIE

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS.

On m'a dit que mes aïeux, considérés dans leur province, y avaient toujours joui d'une fortune honnête et d'un rang distingué. Mon père, le baron de Faublas, me transmit leur antique noblesse sans altération ; ma mère mourut trop tôt. Je n'avais pas seize ans, que ma sœur, plus jeune que moi de dix-huit mois, fut mise au couvent à Paris. Le baron, qui l'y conduisit, saisit avec plaisir cette occasion de montrer la capitale à un fils pour l'éducation duquel il n'avait rien négligé jusqu'alors.

Ce fut en octobre 1783 que nous entrâmes dans la capitale par le faubourg Saint-Marceau. Je cherchais cette ville superbe dont j'avais lu de si brillantes descriptions. Je voyais de laides chaumières très hautes, de longues rues très étroites, des malheureux couverts de haillons, une foule d'enfants presque nus ; je voyais la population nombreuse et l'horrible misère. Je demandai à mon père si c'était là Paris : il me répondit froidement que ce n'était pas le plus beau quartier ; que le lendemain nous aurions le temps d'en visiter un autre. Il était presque nuit. Adélaïde (c'est le nom de ma sœur) entra dans son couvent, où elle était attendue. Mon père descendit avec moi près de l'Arsenal, chez M. Duportail, son intime ami, de qui je parlerai plus d'une fois dans la suite de ces Mémoires.

Le lendemain, mon père me tint parole : en un quart d'heure une voiture rapide nous conduisit à la place Louis XV. Là, nous mîmes pied à terre ; le spectacle qui frappa mes yeux les éblouit de sa magnificence. A droite, *la Seine à regret fugitive ;* sur la rive, de vastes châteaux ; de superbes palais à gauche ; une promenade charmante derrière moi ; en face, un jardin majestueux. Nous avançâmes : je vis la demeure des rois. Il est plus aisé de se figurer ma comique stupéfaction que de la peindre. A chaque pas des objets nouveaux

attiraient mon attention ; j'admirais la richesse des modes, l'éclat de la parure, l'élégance des manières. Tout à coup je me rappelai ce quartier de la veille, et mon étonnement s'accrut ; je ne comprenais pas comment il se pouvait qu'une même enceinte renfermât des objets si différents. L'expérience ne m'avait pas encore appris que partout les palais cachent des chaumières, que le luxe produit la misère, et que de la grande opulence d'un seul naît toujours l'extrême pauvreté de plusieurs.

Nous employâmes plusieurs semaines à visiter ce que Paris a de plus remarquable. Le baron me montrait une foule de monuments célèbres chez l'étranger, presque ignorés de ceux qui les possèdent. Tant de chefs-d'œuvre m'étonnèrent d'abord, et bientôt ne m'inspirèrent plus qu'une froide admiration. Sait-on bien à quinze ans ce que c'est que la gloire des arts et l'immortalité du génie? Il faut des beautés plus animées pour échauffer un jeune cœur.

C'était au couvent d'Adélaïde que je devais rencontrer l'objet adorable par qui mon existence allait commencer. Le baron, qui chérissait ma sœur, allait presque tous les jours la demander au parloir. Toutes les demoiselles bien nées savent qu'au couvent on a des bonnes amies ; beaucoup de belles dames assurent qu'il est rare d'en trouver ailleurs : quoi qu'il en soit, ma sœur, naturellement sensible, eut bientôt choisi la sienne. Un jour elle nous parla de mademoiselle Sophie de Pontis, et nous fit de cette jeune personne un éloge que nous crûmes exagéré. Mon père fut curieux de voir la bonne amie de sa fille ; je ne sais quel doux pressentiment fit palpiter mon cœur, lorsque le baron pria Adélaïde d'aller chercher mademoiselle de Pontis. Ma sœur y courut ; elle amena.... figurez-vous Vénus à quatorze ans! Je voulus avancer, parler, saluer, je restai le regard fixe, la bouche ouverte, les bras pendants. Mon père s'aperçut de mon trouble et s'en amusa : «Du moins vous saluerez,» me dit-il. Mon trouble s'augmenta; je fis la révérence la plus gauche. «Mademoiselle, poursuivit le baron, je vous assure que ce jeune homme a eu un maître à danser.» Je fus tout à fait déconcerté. Le baron fit à Sophie un compliment flatteur ; elle y répondit modestement et d'une voix altérée qui retentit jusqu'à mon cœur. J'ouvrais de grands yeux étonnés, je prêtais une oreille attentive ; ma langue embarrassée demeurait toujours suspendue. Mon père, avant de sortir, embrassa sa fille et salua mademoiselle de Pontis. Moi, dans un transport involontaire, je saluai ma sœur et j'allai embrasser Sophie. La vieille gouvernante de cette demoiselle, conservant plus de présence d'esprit que moi, m'avertit de ma méprise : le baron me regarda d'un

air étonné ; le front de Sophie se couvrit d'une aimable rougeur, et pourtant un léger sourire effleura ses lèvres de rose.

Nous revînmes chez M. Duportail : on se mit à table ; je mangeai comme un amoureux de quinze ans, c'est-à-dire vite et long-temps. Après dîner je prétextai une indisposition légère, et je me retirai dans mon appartement. Là, je me rappelai librement Sophie et tous ses charmes. Que de grâce ! que de beauté ! me disais-je ; sa charmante figure est pleine d'esprit, et son esprit, j'en suis sûr, répond à sa figure. Ses grands yeux noirs m'ont inspiré je ne sais quoi.... c'est l'amour sans doute. Ah ! Sophie, c'est de l'amour, et pour la vie ! Revenu de ce premier transport, je me souvins d'avoir vu dans plusieurs romans les effets prodigieux d'une rencontre imprévue ; le premier coup d'œil d'une belle avait suffi pour captiver les sentiments d'un amant tendre ; et l'amante elle-même, frappée d'un trait vainqueur, s'était sentie entraînée par un penchant irrésistible. Cependant j'avais lu de longues dissertations dans lesquelles des philosophes profonds niaient le pouvoir de la sympathie, qu'ils appelaient une chimère. Sophie ! m'écriai-je, je sens bien que je vous aime ; mais avez-vous partagé mon trouble et mes agitations ?... L'air dont je m'étais présenté n'était pas très propre à m'inspirer beaucoup de confiance ; mais sa jolie voix, d'abord altérée, qu'elle avait eu peine à rassurer par degré ! ce doux sourire par lequel elle avait paru applaudir à ma méprise et me consoler de ma privation !.... L'espérance entra dans mon cœur ; il me parut très possible qu'en fait de tendresse la philosophie radotât, et que les romans seuls eussent raison.

Je m'étais approché par hasard de ma fenêtre : je vis le baron et M. Duportail se promener à grands pas dans le jardin. Mon père parlait avec feu, son ami souriait de temps en temps ; tous deux, par intervalles, jetaient les yeux sur mes croisées ; je jugeai qu'il était question de moi dans leur entretien, et que déjà peut-être mon père avait soupçonné ma passion naissante. Cette idée m'inquiéta beaucoup moins pourtant que celle du départ de mon père, que je croyais prochain. Quitter ma Sophie sans savoir quand je pourrais jouir du bonheur de la revoir ! mettre plus de cent lieues entre elle et moi ; je n'y pus penser sans frémir. Mille réflexions douloureuses m'occupèrent toute la soirée : je soupai tristement, j'ignorais encore les plaisirs de l'amour, et déjà je ressentais ses inquiétudes mortelles.

Une partie de la nuit se passa dans les mêmes agitations. Je m'endormis enfin, dans l'espérance de voir ma Sophie le lendemain. Son image vint embellir mes songes ; l'amour, propice à mes vœux,

daigna prolonger un si doux sommeil. Il était tard quand je m'éveillai : je n'appris pas sans chagrin qu'on m'avait laissé reposer parce que mon père était sorti dès le matin et ne devait rentrer que le soir. Je me désolais tout bas de ne pouvoir faire une visite à ma sœur, quand M. Duportail entra ; il me fit mille amitiés, et me demanda si j'étais content de la capitale : je l'assurai que je ne craignais rien tant que de la quitter. Il me déclara que je n'aurais pas ce déplaisir ; que mon père, jaloux de donner une éducation très soignée à l'unique héritier de son nom, et de veiller de très près au bonheur d'une fille qu'il aimait, avait résolu de se fixer à Paris pendant quelques années, et que pour y vivre d'une manière convenable à un homme de sa qualité, il allait faire sa maison. Cette bonne nouvelle me causa une joie que je ne pus dissimuler ; M. Duportail en modéra l'excès, en m'apprenant qu'on avait commencé par me choisir un honnête gouverneur et un fidèle domestique. A l'instant même on annonça M. Person.

Je vis entrer un petit monsieur sec et blême, dont la mine justifiait pleinement la mauvaise humeur que m'avait inspirée son titre. Il s'avança d'un air grave et composé ; puis d'un ton lent et mielleux il commença : « Monsieur, votre figure... » content d'un mot qu'il avait dit, il s'arrêta, cherchant le mot qu'il allait dire... « votre figure répond de votre personne. » Je répliquai fort sèchement à ce doux compliment. Privé du bonheur de voir Sophie, je ne trouvais d'autres ressources que le plaisir de m'occuper d'elle, et M. l'abbé venait m'enlever cette consolation ! je résolus de le pousser à bout, et dès la première journée j'y réussis passablement.

Le soir, mon père daigna me confirmer de sa propre bouche les arrangements qu'il se proposait ; il me signifia en même temps que désormais je ne sortirais plus qu'avec mon gouverneur. C'était m'avertir de l'intérêt que j'avais à le ménager : ma situation devenait critique, et mon amour, irrité par les obstacles, semblait s'accroître avec ma gêne. J'avais fait d'assez bonnes études ; mon gouverneur présomptueux s'était chargé du pénible emploi de les perfectionner ; heureusement j'eus lieu de m'apercevoir, aux premières leçons, que le disciple valait au moins l'instituteur. M. l'abbé, lui dis-je, vous êtes capable d'enseigner autant que je suis curieux d'apprendre. Pourquoi nous gêner mutuellement ? Croyez-moi, laissons là des livres sur lesquels nous pâlirions gratis ; allons voir ma sœur à son couvent, et si mademoiselle Sophie de Pontis vient au parloir, vous verrez comme elle est jolie. L'abbé voulut se fâcher ; mais, profitant de l'avantage que j'avais sur lui : Vous n'aimez pas l'exercice, à ce que

je vois, lui répliquai-je ; eh bien ! restons ici ; mais ce soir je déclare à M. le baron l'extrême désir que je me sens d'avancer dans mes études, et l'insuffisance absolue de celui qui s'est chargé de m'éclairer dans mes travaux : si vous niez, je demande un examen que M. Duportail nous fera subir. L'abbé fut atterré de la force de mes derniers arguments. Il fit une grimace épouvantable, prit sa petite canne et son humble chapeau ; nous volâmes au couvent.

Adélaïde vint au parloir accompagnée seulement de sa gouvernante, qu'on appelait Manon. Cette fille était un vieux domestique de ma mère, et nous avait élevés ; je la priai de nous laisser : elle m'obéit sans peine. Restait le maudit petit gouverneur, qu'il n'était pas possible d'éloigner. Ma sœur se plaignit qu'on eût laissé passer plusieurs jours sans la venir voir ; elle m'étonna en m'apprenant que le baron l'avait négligée autant que moi ; nous pensâmes qu'il fallait qu'il fût bien préoccupé de ses projets nouveaux pour avoir oublié sa chère fille. « Mais vous, Faublas, me dit Adélaïde, qui vous a retenu ces jours-ci ? Boudez-vous votre sœur et sa bonne amie ? vous seriez un ingrat. Mademoiselle de Pontis est sortie ; revenez nous voir demain ; surtout prenez garde aux méprises, et Sophie tâchera de faire votre paix avec sa vieille gouvernante, qui ne vous a pas encore bien pardonné vos distractions. » Je dis à ma sœur qu'il fallait obtenir mon congé de M. l'abbé, que la rage du travail possédait sans relâche. Adélaïde croyant que je parlais sérieusement, adressa à mon grave instituteur les plus vives instances, que j'excitais par les miennes. Il soutint le persifflage plus paisiblement que je ne l'aurais cru ; je remarquai même que lorsque je parlai de revenir, il m'observa qu'il était encore de bonne heure : cette complaisance me réconcilia tout à fait avec lui.

Mon père m'attendait chez M. Duportail pour nous conduire dans un hôtel fort beau qu'il venait de louer, faubourg Saint-Germain. Je fus mis le soir même en possession de l'appartement qu'il m'y avait marqué. Je trouvai là Jasmin, ce domestique dont on m'avait parlé. C'était un grand garçon de bonne mine, il me plut au premier coup-d'œil.

Boudez-vous votre sœur et sa bonne amie ? vous seriez un ingrat, m'avait dit Adélaïde. Je me répétai cent fois ce reproche, et le commentai de cent manières différentes. Il avait donc été question de moi ; on m'avait donc attendu ; j'avais donc été désiré ? Que la nuit me parut longue ! que la matinée fut mortelle ! quel tourment que d'entendre sonner les heures, et de ne pouvoir hâter celle qui nous rapproche de l'objet aimé !

Il arriva enfin, le moment désiré! je vis ma sœur, je vis Sophie, non moins belle et plus jolie que la première fois. Il y avait dans sa simple parure je ne sais quoi de plus adroit et de plus séduisant. Dans cette seconde visite, mes yeux détaillèrent, pour ainsi dire, ses charmes, et plus d'une fois nos regards se rencontrèrent pendant cet examen si doux. J'admirai sa longue chevelure noire, qui contrastait singulièrement avec sa peau fine, d'une blancheur éblouissante; sa taille élégante et légère, que j'aurais embrassée de mes dix doigts; les grâces enchanteresses répandues sur toute sa personne; son pied mignon, dont j'ignorais le favorable augure; et ses yeux surtout, ses beaux yeux, qui semblaient me dire: Ah! que nous aimerons l'heureux mortel qui saura nous plaire.

Je fis à mademoiselle de Pontis un compliment qui dut d'autant plus la flatter, qu'il était aisé de s'apercevoir que je ne l'avais pas préparé. La conversation fut d'abord générale, la gouvernante de Sophie s'en mêla; je vis qu'on ménageait la vieille, et qu'elle aimait à causer: je trouvai charmants les sots contes qu'elle nous fit. Cependant Person s'entretenait avec ma sœur, et moi, d'une voix basse et tremblante, je faisais à ma Sophie cent questions et cent compliments. La vieille continuait de raconter ses belles histoires, que nous n'écoutions plus. Elle s'aperçut enfin qu'en parlant beaucoup elle ne parlait à personne; elle se leva brusquement et me dit: « Monsieur, vous me faites commencer une narration, et vous n'en écoutez pas la fin, cela est très malhonnête. » Sophie, en me quittant, me consola par un regard tendre.

Nous entendîmes le bruit d'une voiture, c'était celle du baron; il entra. Adélaïde se plaignit de la rareté de ses visites; il allégua, d'un ton assez contraint, les embarras d'un établissement nouveau. Il causa quelques minutes d'un air préoccupé, et se leva ensuite brusquement avec quelques signes d'impatience; il retournait à l'hôtel, il m'y ramena.

Nous trouvâmes à la porte un équipage brillant. Le suisse dit au baron qu'*un gros monsieur noir* l'attendait depuis plus d'une heure, et qu'*une cholie tame* venait d'arriver à l'instant. Mon père parut aussi joyeux que surpris; il monta avec empressement: je voulus le suivre, il me pria d'entrer chez moi. Jasmin, à qui je demandai s'il connaissait le *gros monsieur* et la *cholie tame*, me répondit que non.

Curieux de pénétrer le mystère, et piqué de ce que c'en était un pour moi, je me mis en sentinelle à l'une des fenêtres de mon appartement qui donnait sur la rue. Je n'y restai pas longtemps sans voir un gros homme vêtu de noir, qui parlait seul et paraissait con-

tent. Un quart d'heure après, je vis une jeune dame s'élancer légèrement dans sa voiture : le baron, beaucoup moins ingambe, voulut sauter aussi lestement, il pensa se rompre le cou : je fus effrayé ; mais les éclats de rire qui partaient de la voiture me rassurèrent pleinement. Je m'étonnai que mon père, naturellement colère, ne donnât aucun signe d'humeur; il monta paisiblement, mit la tête à la portière, me vit à la croisée, et parut un peu confus. Je l'entendis ordonner aux domestiques de m'avertir qu'il sortait pour affaire, et que je pouvais me dispenser de l'attendre à souper. Je fis part de ma curiosité à Jasmin, qui paraissait mériter ma confiance ; il questionna, sans affectation, les domestiques du baron. Je sus le même soir que mon père fréquentait les spectacles et lisait les papiers publics ; il venait de prendre une maîtresse à l'Opéra et un intendant dans les Petites Affiches : j'en conclus qu'il fallait que le baron fût bien riche pour se charger de ce double fardeau. Au reste, cette réflexion ne me toucha que faiblement. J'aimais, j'avais l'espérance de plaire ; au printemps de la vie connaît-on d'autres biens ?

En peu de temps je rendis à ma sœur des visites fréquentes ; mademoiselle de Pontis l'accompagnait presque toujours au parloir. La vieille gouvernante ne se fâchait plus, parce que je la laissais finir ses histoires, et que d'ailleurs Adélaïde avait soin de lui faire de petits présents. M. Person n'était plus cet instituteur sévère, possédé, comme tant d'autres confrères, de la rage d'enseigner ce qu'il ignorait. C'était, comme tant d'autres aussi, un petit pédant couleur de rose, toujours bien régulièrement coiffé, minutieux dans sa parure, relâché dans sa morale, développant avec les femmes une érudition profonde, affectant avec les hommes de n'effleurer que la superficie. Aussi doux et complaisant qu'il s'était montré d'abord intraitable et dur, il paraissait n'avoir d'autres désirs que de prévenir les miens ; et quand je parlais d'aller au couvent, je le trouvais aussi empressé que moi.

Cependant mon père, livré aux plaisirs bruyants de la capitale, recevait beaucoup de monde chez lui. Je fus caressé du beau sexe ; on me fit des agaceries que je ne compris pas. Certaine douairière surtout essaya sur mon cœur novice le pouvoir de ses charmes flétris ; on se donna des airs enfantins, on épuisa les minauderies fines ; je n'entendis seulement pas ce que ce manége signifiait. D'ailleurs je ne voyais dans le monde entier que Sophie ; l'amour innocent et pur m'enflammait pour elle, et j'ignorais encore qu'il existait un autre amour.

Depuis plus de quatre mois je voyais Sophie presque tous les jours ;

l'habitude d'être ensemble était devenue pour nous un besoin. On sait que l'amour, quand il s'ignore lui-même, ou quand il cherche à se déguiser, invente des noms caressants pour suppléer aux noms plus doux qu'il soupçonne et qu'il attend. Sophie m'appelait son jeune cousin, j'appelais Sophie ma jolie cousine. La tendresse qui nous animait brillait dans nos moindres actions, nos regards l'exprimaient; ma bouche n'en avait point encore hasardé l'aveu; et ma sœur ne devinait pas ou gardait le secret de sa bonne amie. Aveuglément livré aux premières impulsions de la nature, j'étais loin de soupçonner son but secret. Content de parler à Sophie, heureux de l'entendre et de baiser quelquefois sa jolie main, je désirais davantage; je n'aurais pu dire ce que je désirais. Le moment approchait où l'amour volage et galant allait dissiper les ténèbres qui m'environnaient et m'initier à ses plus doux mystères.

Nous étions dans cette saison bruyante où règnent dans la capitale les plaisirs avec la folie. Momus avait donné le signal de la danse; on touchait aux jours gras. Le jeune comte de Rosambert, depuis trois mois compagnon de mes exercices, et que mon père comblait d'honnêtetés, me reprochait depuis quelques jours la vie tranquille et retirée que je menais : devais-je, à mon âge, m'enterrer tout vivant dans la maison de mon père et borner mes promenades à de sottes visites chez des béguines, pour y voir, qui? ma sœur! N'était-il pas temps de sortir de mon enfance, que l'on voulait prolonger éternellement? et ne devais-je pas me hâter d'entrer dans le monde, où, avec ma figure et mon esprit, je ne pouvais manquer d'être favorablement accueilli? « Tenez, ajouta-t-il, je veux demain vous conduire à un bal charmant, où je vais régulièrement quatre fois par semaine; vous y verrez bonne compagnie. » J'hésitais encore. « Il est sage comme une fille, poursuivit le comte : hé! mais, craignez-vous que votre honneur ne coure quelque hasard? habillez-vous en femme; sous des habits qu'on respecte, il sera bien à couvert. « Je me mis à rire sans savoir pourquoi. « En vérité, reprit-il, cela vous irait au mieux! vous avez une figure douce et fine, un léger duvet couvre à peine vos joues; cela sera charmant.... et puis.... tenez, je veux tourmenter certaine personne.... ho! chevalier, habillez-vous en femme, nous nous amuserons.... cela sera délicieux!.... vous verrez, vous verrez. »

L'idée de ce travestissement me plut. Il me parut fort agréable d'aller voir Sophie sous les habits de son sexe. Le lendemain, un habile tailleur, que le comte de Rosambert avait fait avertir, m'apporta un habit d'amazone complet, tel que le portent les dames



La Toilette.

anglaises quand elles montent à cheval. Un élégant coiffeur me donna le coup de peigne moelleux, et posa sur ma tête virginale le petit chapeau de castor blanc. Je descendis chez mon père ; dès qu'il m'aperçut, il vint à moi d'un air d'inquiétude, puis s'arrêtant tout à coup : « Ah ! dit-il en riant, j'ai d'abord cru que c'était Adélaïde. » Je lui observai qu'il me flattait beaucoup. « Non, je vous ai pris pour Adélaïde, et je cherchais déjà quel motif l'avait fait quitter son couvent sans ma permission, pour venir ici dans cet étrange équipage. Au reste, gardez-vous d'être fier de ce petit avantage ; une jolie figure est dans un homme le plus mince des mérites. » M. Duportail était là. « Vous vous moquez, baron, s'écria-t-il, ne savez-vous pas ?... » Mon père le regarda, il se tut.

Ce fut mon père qui le premier témoigna le désir d'aller au couvent ; il m'y conduisit. Adélaïde ne me reconnut qu'après quelques moments d'examen. Le baron, enchanté de l'extrême ressemblance qu'il y avait entre ma sœur et moi, nous accablait de caresses et nous embrassait tour à tour. Cependant Adélaïde se repentait d'être venue seule au parloir. « Que je suis fâchée, dit-elle, de n'avoir point amené ma bonne amie ! comme nous aurions joui de sa surprise ! Mon cher papa, permettez-vous que je l'aille chercher ? » Le baron y consentit. En rentrant, Adélaïde dit à Sophie : « Ma bonne amie, embrassez ma sœur. « Sophie interdite me fixait ; elle s'arrêta confondue. « Embrassez donc mademoiselle », dit la vieille gouvernante, trompée par la métamorphose. « Mademoiselle, embrassez donc ma fille », répéta le baron que la scène amusait. Sophie rougit et s'approcha en tremblant ; mon cœur palpitait. Je ne sais quel secret instinct nous conduisit, je ne sais avec quelle adresse nous dérobâmes notre bonheur aux témoins intéressés qui nous observaient ; ils crurent que dans cette douce étreinte nos joues seulement s'étaient rencontrées... mes lèvres avaient pressé les lèvres de Sophie !.... Lecteurs sensibles, qui vous êtes attendris quelquefois avec l'amante de Saint-Preux, jugez quel plaisir nous goutâmes.... c'était aussi le premier baiser de l'amour.

A notre retour, nous trouvâmes à l'hôtel M. de Rosambert, qui m'attendait. Le baron sut bientôt de quoi il s'agissait, et me permit, plus aisément que je ne l'aurai cru, de passer la nuit entière au bal. Sa voiture nous y conduisit. « Je vais, me dis le comte, vous présenter à une jeune dame qui m'estime beaucoup ; il y a deux grands mois que je lui ai juré une ardeur éternelle, et plus de six semaines que je la lui prouve. » Ce langage était pour moi tout à fait énigmatique ; mais déjà je commençais à rougir de mon ignorance : je souris d'un

air fin, pour faire croire à Rosambert que je le comprenais. « Oh! comme je vais la tourmenter! continua-t-il, ayez l'air de m'aimer beaucoup, vous verrez quelle mine elle fera! surtout ne vous avisez pas de lui dire que vous n'êtes pas fille.... oh! nous allons la désoler. »

Dès que nous parûmes dans l'assemblée, tous les regards se fixèrent sur moi; j'en fus troublé, je sentis que je rougissais, je perdis toute contenance. Il me vint d'abord dans l'esprit que quelque partie de mon ajustement mal arrangée, ou que mon maintien emprunté m'avaient trahi; mais bientôt, à l'empressement général des hommes, au mécontentement universel des femmes, je jugeai que j'étais bien déguisé. Celle-ci me fixait d'un regard dédaigneux, celle-là m'examinait avec un petit air boudeur; on agitait les éventails, on se parlait tout bas, on souriait malignement: je vis que je recevais l'accueil dont on honore, dans un cercle nombreux, une rivale trop jolie qu'on y voit pour la première fois.

Une très belle femme entra: c'était la maîtresse du comte; il lui présenta sa parente qui sortait, disait-il, du couvent. La dame (elle s'appelait la marquise de B....) m'accueillit très obligeamment; je pris place auprès d'elle, et les jeunes gens firent un demi-cercle autour de nous. Le comte, bien aise d'exciter la jalousie de sa maîtresse, affectait de me donner une préférence marquée. La marquise, apparemment piquée de sa coquetterie, et bien résolue de l'en punir, en lui dissimulant le dépit qu'elle en ressentait, redoubla pour moi de politesse et d'amitié. « Mademoiselle, avez-vous du goût pour le couvent, me dit-elle? — Je l'aimerais bien, madame, s'il s'y trouvait des personnes qui vous ressemblassent. » La marquise me témoigna par un sourire combien ce compliment la flattait; elle me fit plusieurs autres questions, parut enchantée de mes réponses, m'accabla de ces petites caresses que les femmes se prodiguent entre elles, dit à Rosambert qu'il était trop heureux d'avoir une telle parente, et finit par me donner un baiser tendre que je lui rendis poliment. Ce n'était pas cela que Rosambert voulait et ce qu'il s'était promis. Désolé de la vivacité de la marquise, et plus encore de la bonne foi avec laquelle je recevais ses caresses, il se pencha à son oreille, et lui découvrit le secret de mon déguisement. « Bon! quelle apparence! » s'écria la marquise, après m'avoir considéré quelques moments. Le comte protesta qu'il avait dit la vérité. Elle me fixa de nouveau: « Quelle folie! cela ne se peut pas. » Et le comte renouvella ses protestations. « Quelle idée, reprit la marquise en baissant la voix: savez-vous ce qu'il dit? Il soutient que vous êtes un jeune homme déguisé? » Je répondis timidement,

et bien bas, qu'il disait la vérité. La marquise me lança un regard tendre, me serra doucement la main, et feignant de m'avoir mal entendu : « Je le savais bien, dit-elle assez haut, cela n'avait pas l'ombre de vraisemblance. » Puis s'adressant au comte : « Mais, monsieur, à quoi cette plaisanterie ressemble-t-elle? — Quoi! reprit celui-ci, très étonné, mademoiselle prétend.... — Comment, si elle le prétend! mais voyez donc! un enfant si aimable! une aussi jolie personne! — Quoi! dit encore le comte.... — Ho! monsieur, finissez, reprit la marquise avec une humeur très marquée, vous me croyez folle ou vous êtes fou. »

Je crus de bonne foi qu'elle ne m'avait pas compris; je baissai la voix : « Je vous demande pardon, madame, je me suis peut-être mal expliqué, je ne suis pas ce que je parais être, le comte vous a dit la vérité. — Je ne vous crois pas plus que lui, répondit-elle en affectant de parler encore plus bas que moi; elle me serra la main. — Je vous assure, madame.... — Taisez-vous, vous êtes une friponne, mais vous ne me ferez pas prendre le change plus que lui; » et elle m'embrassa de nouveau. Rosambert, qui ne nous avait pas entendus, demeura stupéfait. La jeunesse qui nous environnait paraissait attendre avec autant de curiosité que d'impatience la fin et l'explication d'un dialogue aussi obscur pour elle; mais le comte, retenu par la crainte de déplaire à sa maîtresse en se couvrant lui-même de ridicule, se flattant d'ailleurs que je finirais bientôt le quiproquo, se mordait les lèvres et n'osait plus dire un seul mot. Heureusement la marquise vit entrer la comtesse de***, son amie; je ne sais ce qu'elle lui dit à l'oreille, mais aussitôt la comtesse s'attacha à Rosambert et ne le quitta plus.

Cependant, le bal était commencé, je figurais dans une contredanse; le hasard voulut que la comtesse et Rosambert se trouvassent assis derrière la place que j'occupais. La jeune dame lui disait : « Non, non, tout cela est inutile, je me suis emparée de vous pour toute la soirée, je ne vous cède à personne. Plus jalouse qu'un sultan, je ne vous laisse parler à qui que ce soit; vous ne danserez pas, ou vous danserez avec moi, et si vous pensez tout ce que vous me dites d'obligeant, je vous défends de dire un mot, un seul mot à la marquise ni à votre parente. — Ma jeune parente! interrompit le comte, si vous saviez... — Je ne veux rien savoir, je prétends seulement que vous restiez là. Hé! mais, ajouta-t-elle légèrement, j'ai peut-être des projets sur vous; allez-vous faire le cruel? » Je n'en entendis pas davantage, la contredanse finissait. La marquise ne m'avait pas perdu de vue un moment; je voulus

me reposer, je trouvai une place auprès d'elle; nous commençâmes, reprîmes, quittâmes et reprîmes vingt fois une conversation fort animée, souvent interrompue par ses caresses, et dans laquelle je vis bien qu'il fallait lui laisser une erreur qui paraissait lui plaire.

Le comte ne cessait de nous observer avec une inquiétude très marquée; la marquise ne paraissait pas s'en apercevoir. « Mon intention, me dit-elle enfin, n'est pas de passer ici la nuit entière, et, si vous m'en croyez, vous ménagerez mieux votre santé. Acceptez chez moi une collation légère : il est plus de minuit; M. le marquis ne tardera pas à me venir joindre; nous irons souper chez moi, ensuite je vous reconduirai moi-même chez vous. Au reste, ajouta-t-elle d'un air négligé, c'est un singulier homme que mon cher mari. Il est inutile de répéter devant lui ce petit conte de votre déguisement. Il lui prend de temps en temps des caprices de tendresse pour moi, il a des accès de jalousie fort ridicules, des airs d'attention dont je le dispenserais volontiers; quant à la fidélité qu'il me jure, je n'y crois pas plus que je ne m'en soucie; cependant, je ne serais pas fâchée de la mettre à l'épreuve : il va vous voir, il vous trouvera charmante; faites-lui quelques avances. » Je demandai à la marquise ce que c'était que des avances. Elle rit de bon cœur de l'ingénuité de ma question, et puis me regardant d'un air attendri : « Écoutez, me dit-elle, vous êtes femme, cela est clair; ainsi, toutes les caresses que je vous ai faites ce soir ne sont que des amitiés; mais si vous étiez effectivement un jeune homme déguisé, et que, le croyant, je vous eusse traité de la même manière, cela s'appellerait des avances, et des avances très fortes. » Je lui promis de faire des avances au marquis. « Fort bien; souriez à ses propos, regardez-le d'un certain air; mais ne vous avisez pas de lui serrer la main comme je vous fais, et de l'embrasser comme je vous embrasse; cela ne serait ni décent ni vraisemblable. »

Nous en étions là quand le marquis arriva. Il me parut jeune encore : il était assez bien fait, mais d'une taille fort petite, et ses manières ressemblaient à sa taille; sa figure avait de la gaîté, mais de cette gaîté qui fait qu'on rit toujours aux dépens de celui qui l'inspire. « Voici mademoiselle Duportail, lui dit la marquise (je m'étais donné ce nom), c'est une jeune parente du comte; vous me remercierez de vous l'avoir fait connaître; elle veut bien venir souper avec nous. » Le marquis trouva que j'avais la *physionomie heureuse;* il me prodigua des éloges ridicules, je l'en remerciai par des compliments outrés. « Je suis très content, me dit-il, d'un air pesant




Marckl del
Blanchard Sculp

qu'il croyait fin, que vous me fassiez l'honneur de souper chez moi, mademoiselle; vous êtes jolie, très jolie; et ce que je vous dis là est certain, car je me connais en physionomie. » Je répondis par le plus agréable sourire. « Ma chère enfant, me disait la marquise d'un autre côté, j'ai engagé votre parole, vous êtes trop polie pour me dédire; au reste, nous nous débarrasserons du marquis dès qu'il vous ennuiera. » Elle me serra la main; le marquis la vit. « Oh! que je voudrais, dit-il, tenir une de ces petites mains-là dans les miennes! » Je lui lançai une œillade meurtrière. « Partons, mesdames, partons, s'écria-t-il, d'un air léger et conquérant. » Il sortit pour appeler ses gens.

Le comte, qui l'entendit, vint à nous, quelques efforts que la comtesse eût faits pour le retenir. Il me dit d'un ton sérieusement ironique : « Monsieur se trouve sans doute fort bien sous ses habits galants, il ne compte pas apparemment désabuser la marquise? » Je répondis sur le même ton, mais en baissant la voix : « Mon cher parent, voudriez-vous sitôt détruire votre ouvrage? » Il s'adressa à la marquise : « Madame, je me crois, en conscience, obligé de vous avertir encore une fois que ce n'est point mademoiselle Duportail qui aura le bonheur de souper chez vous, mais bien le chevalier de Faublas, mon très jeune et très fidèle ami. — Et moi, monsieur, lui répondit-on, je vous déclare que vous avez trop compté sur ma patience ou sur ma crédulité. Ayez la bonté de cesser cet impertinent badinage, ou décidez-vous à ne me revoir jamais. — Je me sens le courage de prendre l'un et l'autre parti, madame; je serais désolé de troubler vos plaisirs par mes indiscrétions, ou de les gêner par mes importunités.»

Le marquis rentrait au moment même; il frappa sur l'épaule de Rosambert, et le retenant par le bras : « Quoi! tu ne soupes pas avec nous? tu nous laisses ta parente? Mais, sais-tu qu'elle est jolie, ta parente? mais, entre nous, je la crois un peu.... vive.— Oh! oui, très vive, reprit le comte avec un sourire amer; elle ressemble à bien d'autres; » et puis, comme s'il eût pressenti le sort prochain de ce bon mari : « Je vous souhaite une bonne nuit, lui dit-il. — Quoi! penses-tu, reprit le marquis, que je garde ta parente pour.... Écoute donc, si elle le voulait bien!.... — Je vous souhaite une bonne nuit, répéta le comte, et il sortit en éclatant de rire. » La marquise soutint que M. de Rosambert devenait fou; je trouvai qu'il était fort malhonnête. « Point du tout, me dit confidemment le marquis : il vous aime à la rage, il a vu que je vous faisais ma cour, il est jaloux. »

En cinq minutes nous fûmes à l'hôtel du marquis. On servit aus-

sitôt : je fus placé entre la marquise et son galant époux, qui ne cessait de me dire ce qu'il croyait de très jolies choses. Trop occupé d'abord à satisfaire l'appétit tout à fait mâle que la danse m'avait donné, je n'employai pour lui répondre que le langage des yeux. Dès que ma faim fut un peu calmée, j'applaudis sans ménagement à toutes les sottises qu'il lui plut de me débiter, et ses mauvais bons mots lui valurent mille compliments dont il fut enchanté. La marquise, qui m'avait toujours considéré avec la plus grande attention, et dont les regards s'animaient visiblement, s'empara d'une de mes mains : curieux de voir jusqu'où s'étendrait le pouvoir de mes charmes trompeurs, j'abandonnai l'autre au marquis. Il la saisit avec un transport inexprimable. La marquise, plongée dans des réflexions profondes, semblait méditer quelque projet important ; je la voyais successivement rougir et trembler, et sans dire un seul mot, elle pressait légèrement ma main droite engagée dans les siennes. Ma main gauche était dans une prison moins douce ; le marquis la serrait de manière à me faire crier. Charmé de sa bonne fortune, tout fier de son bonheur, tout étonné de l'adresse avec laquelle il trompait sa femme en sa présence même, il poussait de temps en temps de longs soupirs dont j'étais étourdi, et des éclats de rire dont le plafond retentissait; ensuite, craignant de se trahir, cherchant à étouffer ce rire éclatant que la marquise aurait pu remarquer, peut-être aussi croyant me faire une gentillesse, il me mordait les doigts.

La belle marquise sortit enfin de sa rêverie pour me dire : « Mademoiselle Duportail, il est tard, vous deviez passer la nuit entière au bal, on ne vous attend pas chez vous avant huit ou neuf heures du matin, restez chez moi ; j'offrirais à tout autre un appartement d'amie, vous pouvez disposer du mien : je dois, ajouta-t-elle d'un ton caressant, vous servir aujourd'hui de maman, je ne veux pas que ma fille ait une autre chambre que la mienne ; je vais lui faire dresser un lit près du mien... — Et pourquoi donc faire dresser un lit, interrompit le marquis, on est fort bien deux dans le vôtre; quand je vais vous y trouver, moi, est-ce que je vous gêne? j'y dors tout d'un somme, et vous aussi. » En finissant, il me donna amoureusement par dessous la table un grand coup de genou qui me froissa la peau ; je répondis à cette galanterie sur le champ de la même manière, et si vigoureusement, qu'il lui échappa un grand cri. La marquise se leva d'un air alarmé : « Ce n'est rien, lui dit-il, ma jambe a accroché la table. » J'étouffais de rire, la marquise n'y tint pas plus que moi, et son cher époux, sans savoir pourquoi, se mit à rire plus fort que nous deux.

Quand notre excessive gaîté fut un peu modérée, la marquise me renouvela ses offres. « Acceptez le lit de madame, criait le marquis, acceptez, je vous le dis, vous y serez bien. Je vais revenir tout à l'heure : mais acceptez.» Il nous quitta. «Madame, dis-je à la marquise, votre invitation m'honore autant qu'elle me flatte ; mais est-ce à mademoiselle Duportail ou à M. de Faublas que vous la faites? —Encore cette mauvaise plaisanterie du comte! petite friponne! et c'est vous qui la répétez ! ne vous ai-je pas dit que je ne vous croyais pas? —Mais, madame...—Paix, paix, reprit-elle, en posant son doigt sur ma bouche, le marquis va rentrer, qu'il ne vous entende pas dire de pareilles folies. Cette charmante enfant! (elle m'embrassa tendrement) comme elle est timide et modeste! mais comme elle est maligne. Allons, petite espiègle, venez.» Elle me tenait par la main ; nous passâmes dans son appartement.

Il était question de me mettre au lit. Les femmes de la marquise voulurent me prêter leur ministère ; je les priai, en tremblant, d'offrir à leur maîtresse leurs services, dont je saurais bien me passer. « Oui, dit la marquise attentive à tous mes mouvements, ne la gênez pas, c'est un enfantillage de couvent; laissez-la faire.» Je passai derrière les rideaux ; mais je me trouvai dans un grand embarras quand il fallut me dépouiller de ces habits dont l'usage m'était si peu familier. Je cassais les cordons, j'arrachais les épingles; je me piquais d'un côté, je me déchirais de l'autre; plus je me hâtais et moins j'allais vite. Une femme de chambre passa près de moi au moment où je venais d'ôter mon dernier jupon ; je tremblai qu'elle n'entrouvrit les rideaux. Je me précipitai dans le lit, émerveillé de la singulière aventure qui m'avait conduit là, et ne soupçonnant pas encore ce que j'allais y faire. La marquise ne tarda pas à m'y suivre; la voix de son mari se fit entendre : «Ces dames me permettront bien d'assister à leur coucher? Quoi! déjà au lit!» Il voulut m'embrasser, la marquise se fâcha sérieusement ; il ferma lui-même les rideaux, et nous rendant le souhait que lui avait fait le comte, il nous cria de la porte : «Une bonne nuit!»

Un silence profond régna quelques instants. « Dormez-vous déjà, belle enfant? » me dit la marquise d'une voix altérée. « Oh! non, je ne dors pas! » Elle se précipita dans mes bras, et me pressa contre son sein. « Dieu! s'écria-t-elle avec une surprise bien naturellement jouée si elle était feinte, c'est un homme! » et puis, me repoussant avec promptitude : « Quoi! monsieur, est-il possible?... —Madame, je vous l'ai dit, répliquai-je en tremblant. — Vous me l'avez dit, monsieur, mais cela était-il croyable? Il s'agissait bien

de le dire! il ne fallait pas rester chez moi... ou du moins, il ne fallait pas empêcher qu'on vous dressât un autre lit... — Madame, ce n'est pas moi; c'est M. le marquis. — Mais, monsieur, parlez donc plus bas... Monsieur, il ne fallait pas rester chez moi, il fallait vous en aller. — Eh bien, madame, je m'en vais... » Elle me retint par le bras. « Vous vous en allez! et où cela, monsieur; qu'allez-vous faire? réveiller mes femmes, faire un esclandre... montrer à tous mes gens qu'un homme est entré dans mon lit; qu'on me manque à ce point?... — Madame, je vous demande pardon, ne vous fâchez pas, je m'en vais me jeter dans un fauteuil. — Oui, dans un fauteuil! oui... sans doute, il le faut! mais, voyez la belle ressource (en me retenant toujours par le bras), fatigué comme il est! par le froid qu'il fait! s'enrhumer, détruire sa santé!... vous mériteriez que je vous traitasse avec cette rigueur... Allons, restez là; mais promettez d'être sage. — Oh! madame, pourvu que vous me pardonniez. — Non, je ne vous pardonne pas! mais j'ai plus d'attention pour vous que vous n'en avez pour moi. Voyez comme sa main est déjà froide! » et par pitié elle la posa sur son col d'ivoire. Guidée par la nature et par l'amour, cette heureuse main descendit un peu; je ne savais quelle agitation faisait bouillonner mon sang. « Aucune femme éprouva-t-elle jamais l'embarras où il me met? » reprit la marquise d'un ton plus doux. « Ah! pardonnez-moi donc, ma chère maman... — Oui, votre chère maman! vous avez bien des égards pour votre maman! petit libertin que vous êtes! » Ses bras, qui m'avaient repoussé d'abord, m'attiraient doucement. Bientôt, nous nous trouvâmes si près l'un de l'autre, que nos lèvres se rencontrèrent; j'eus la hardiesse d'imprimer sur les siennes un baiser brûlant. « Faublas, est-ce là ce que vous m'avez promis? » me dit-elle d'une voix presque éteinte. Sa main s'égara; un feu dévorant circulait dans mes veines... « Ah! madame, pardonnez-moi, je me meurs! — Ah! mon cher Faublas... mon ami!... » Je restai sans mouvement. La marquise eut pitié de mon embarras, qui ne pouvait lui déplaire... elle aida ma timide inexpérience... Je reçus, avec autant d'étonnement que de plaisir, une charmante leçon, que je répétai plus d'une fois.

Nous employâmes plusieurs heures dans ce doux exercice; je commençais à m'endormir sur le sein de ma belle maîtresse, quand j'entendis le bruit d'une porte qui s'ouvrait doucement : on entrait, on s'avançait sur la pointe du pied; j'étais sans armes dans une maison que je ne connaissais point; je ne pus me défendre d'un mouvement d'effroi. La marquise, qui devina ce que c'était, me

dit tout bas de prendre sa place et de lui céder la mienne; j'obéis promptement : à peine m'étais-je tapis sur le bord du lit, qu'on ouvrit les rideaux du côté que je venais de quitter. « Qui vient me réveiller ainsi? » dit la marquise. On hésita quelques instants; ensuite on s'expliqua sans lui répondre. « Et, quelle est cette fantaisie? continua-t-elle. Quoi! monsieur, vous choisissez aussi mal votre temps? sans attention pour moi, sans respect pour l'innocence d'une jeune personne qui, peut-être, ne dort pas, ou qui pourrait se réveiller! Vous n'êtes guère raisonnable; je vous prie de vous retirer. » Le marquis insistait, balbutiant à sa femme de comiques excuses. « Non, monsieur, lui dit-elle, je ne le veux point, cela ne sera point, je vous assure que cela ne sera point; je vous supplie de vous retirer. » Elle se jeta hors du lit, le prit par le bras et le mit à la porte.

Ma belle maîtresse revint à moi en riant. « Ne trouvez-vous pas mon procédé bien noble? me dit-elle. Voyez ce que j'ai refusé à cause de vous. » Je sentis que je lui devais un dédommagement; je l'offris avec ardeur; on l'accepta avec reconnaissance : une femme de vingt-cinq ans est si complaisante quand elle aime! la nature a tant de ressources dans un novice de seize ans!

Cependant tout est borné chez les faibles humains; je ne tardai pas à m'endormir profondément : quand je me réveillai, le jour pénétrait dans l'appartement malgré les rideaux : je songeai à mon père... Hélas! je me souvins de ma Sophie! une larme s'échappa de mes yeux; la marquise s'en aperçut. Déjà capable de quelque dissimulation, j'attribuai au chagrin de la quitter la pénible agitation que j'éprouvais; elle m'embrassa tendrement. Je la vis si belle! l'occasion était si pressante!... quelques heures de sommeil avaient ranimé mes forces.... l'ivresse du plaisir dissipa les remords de l'amour.

Il fallut enfin songer à nous séparer. La marquise me servit de femme de chambre. Elle était si adroite, que ma toilette eût été bientôt faite si nous avions pu sauver les distractions. Quand nous crûmes qu'il ne manquait plus rien à mon ajustement, la marquise sonna ses femmes. Le marquis attendait depuis plus d'une heure qu'il fît jour chez madame. Il me complimenta sur ma diligence. « Je suis sûr, me dit-il, que vous avez passé une excellente nuit; » et sans me donner le temps de répondre : « Elle paraît fatiguée pourtant! elle a les yeux battus! voilà ce que c'est que cette danse! on s'en donne par dessus les yeux, et le lendemain on n'en peut plus! je le dis tous les jours à la marquise, qui n'en tient

compte : allons, il faut réparer les forces de cette charmante enfant, après cela, nous la reconduirons chez elle. »

Ce *nous la reconduirons* était très propre à m'inquiéter. Je témoignai au marquis qu'il suffirait que la marquise prît cette peine ; il insista. La marquise se joignit à moi pour lui faire perdre cette idée ; il nous répondit que M. Duportail ne pouvait trouver mauvais qu'il lui ramenât sa fille, puisque la marquise serait avec nous, et qu'il était curieux de connaître l'heureux père d'une aussi aimable enfant. Quelques efforts que nous fissions, nous ne pûmes l'empêcher de nous accompagner.

Je commençais à craindre que cette aventure, qui avait eu de si heureux commencements, ne finît fort mal. Je ne vis rien de mieux à faire que de donner au cocher du marquis la véritable adresse de M. Duportail. « Chez M. Duportail, près de l'Arsenal, » lui dis-je. La marquise sentait mon embarras et le partageait ; aucun expédient ne s'était présenté à mon esprit, quand nous arrivâmes à la porte de mon prétendu père.

Il était chez lui ; on lui dit que le marquis et la marquise de B*** lui ramenaient sa fille. « Ma fille, s'écria-t-il, avec la plus vive agitation ; ma fille ! il accourut vers nous. Sans lui donner le temps de dire un seul mot, je me jetai à son cou. « Oui, lui dis-je, vous êtes veuf, et vous avez une fille. — Parlez plus bas encore, reprit-il avec vivacité, parlez plus bas ; qui vous l'a dit ? — Eh mon dieu ! ne m'entendez-vous pas ? C'est moi qui suis votre fille. Gardez-vous de dire non devant le marquis ! » M. Duportail, plus tranquille, mais non moins étonné, semblait attendre qu'on s'expliquât. « Monsieur, lui dit la marquise, mademoiselle Duportail a passé une partie de la nuit au bal, et l'autre partie chez moi. — Êtes-vous fâché, monsieur, lui dit le marquis, qui remarquait son étonnement, que mademoiselle ait passé une partie de la nuit chez moi ? vous auriez tort, car elle a couché dans l'appartement de madame, dans son lit même, avec elle ; on ne pouvait la mettre mieux. Êtes-vous fâché que je l'aie accompagnée jusqu'ici ? j'avoue que ces dames ne le voulaient pas, c'est moi... — Je suis très sensible, répondit enfin M. Duportail, tout à fait revenu de sa première surprise, et d'ailleurs bien instruit par les discours du marquis ; je suis très sensible aux bontés que vous avez eues pour ma fille ; mais je dois vous déclarer devant elle (il me regarda, je tremblais) que je suis fort étonné qu'elle ait été au bal, déguisée de cette façon-là. — Comment ! déguisée, monsieur, interrompit la marquise. — Oui, madame ; un habit d'amazone, cela convient-il à ma fille ? ou du

moins ne devait-elle pas me demander mon avis et ma permission. »

Ravi de l'ingénieuse tournure que mon nouveau père avait prise, j'affectai de paraître humilié. « Ah! je croyais que le papa le savait, dit le marquis; monsieur, il faut pardonner cette petite faute. Mademoiselle votre fille a la physionomie la plus heureuse; je vous le dis, et je m'y connais! Mademoiselle votre fille.... c'est une charmante personne, elle a enchanté tout le monde, ma femme surtout; oh! tenez, ma femme en est folle. — Il est vrai, monsieur, dit la marquise avec un sang-froid admirable, que mademoiselle m'a inspiré toute l'amitié qu'elle mérite. » Je me croyais sauvé, lorsque mon véritable père, le baron de Faublas, qui ne se faisait jamais annoncer chez son ami, entra tout à coup. « Ah! ah!...» dit-il en m'apercevant. M. Duportail courut à lui les bras ouverts. «Mon cher Faublas, vous voyez ma fille, que M. le marquis et madame la marquise de B*** me ramènent. — Votre fille! interrompit mon père. — Hé! oui, ma fille! vous ne la reconnaissez pas sous cet habit ridicule? Mademoiselle, ajouta-t-il avec colère, passez dans votre appartement, et que personne ne vous surprenne plus dans cet équipage indécent. »

Je fis, sans dire mot, une révérence au marquis, qui paraissait me plaindre, et une à la marquise, qui me voyait à peine; car au nom de mon père, elle avait été si troublée, que je craignis qu'elle ne se trouvât mal. Je me retirai dans la pièce voisine, et je prêtai l'oreille. « Votre fille! répéta encore le baron. — Eh! oui, ma fille! qui s'est avisée d'aller au bal avec les habits que vous lui avez vus. M. le marquis vous dira le reste. Et effectivement, M. le marquis répéta à mon père tout ce qu'il avait dit à M. Duportail; il lui affirma que j'avais couché dans l'appartement de sa femme, dans son lit même, avec elle. « Elle est fort heureuse, dit mon père, en regardant la marquise... Fort heureuse, répéta-t-il, qu'une si grande imprudence n'ait pas eu de suites fâcheuses.—Eh! quelle si grande imprudence a donc commise cette chère enfant, répliqua la marquise, que j'avais vue déconcertée, mais dont les forces s'étaient ranimées promptement. Quoi! parce qu'elle a pris un habit d'amazone! — Sans doute, interrompit le marquis, ce n'est qu une vétille! Et vous, monsieur, en s'adressant à mon père d'un ton fâché, permettez-moi de vous dire qu'au lieu de vous permettre sur le compte de la jeune personne des réflexions qui peuvent lui nuire, vous feriez bien mieux de vous joindre à nous, pour obtenir que son père lui pardonne. — Madame, dit M. Duportail à la marquise, je le lui

pardonne à cause de vous ; (en s'adressant au marquis) mais à condition qu'elle n'y retournera plus.—En habit d'amazone soit, répond celui-ci ; mais j'espère que vous nous la renverrez avec ses habits ordinaires ; nous serions trop privés de ne plus voir cette charmante enfant. — Assurément, dit la marquise en se levant, et si monsieur son père veut nous rendre un véritable service, il l'accompagnera. » M. Duportail reconduisit la marquise jusqu'à sa voiture, en lui prodiguant les remercîments qu'il était présumé lui devoir.

Leur départ me soulagea d'un pesant fardeau. « Voilà une bien singulière aventure ! dit M. Duportail en rentrant — Oh ! très singulière, répondit mon père, la marquise est une fort belle femme, le petit drôle est bien heureux ! — Savez-vous, répliqua son ami, qu'il a presque pénétré mon secret? Quand on m'a annoncé ma fille, j'ai cru que ma fille m'était rendue, et quelques mots échappés m'ont trahi. — Eh bien ! il y a un remède à cela ; Faublas est plus raisonnable qu'on ne l'est ordinairement à son âge ; pour qu'il fût prodigieusement avancé, il ne lui manquait que quelques lumières qu'il a sans doute acquises cette nuit : il a l'âme noble et le cœur excellent ; un secret qu'on devine ne nous lie pas, comme vous savez ; mais un honnête homme se croirait déshonoré, s'il trahissait celui qu'un ami lui a confié ; apprenez-le à mon fils, point de demi-confidence, je vous réponds de sa discrétion. — Mais des secrets de cette importance!... il est si jeune... — Si jeune, mon ami, un gentilhomme l'est-il jamais quand il s'agit de l'honneur ! Mon fils, déjà dans son adolescence, ignorerait un des devoirs les plus sacrés de l'homme qui pense ! un enfant que j'ai élevé aurait besoin de l'expérience de son père pour ne pas faire une bassesse !... — Mon ami, je me rends. — Mon cher Duportail, croyez que vous ne vous en repentirez jamais. J'espère d'ailleurs que cette confidence, devenue presque nécessaire, ne sera pas tout à fait inutile. Vous savez que j'ai fait quelques sacrifices pour donner à mon fils une éducation convenable à sa naissance, et proportionnée aux espérances qu'il me fait concevoir : qu'il reste encore un an dans cette capitale, pour s'y perfectionner dans ses exercices, cela suffit, je crois ; ensuite, il voyagera, et je ne serais pas fâché qu'il s'arrêtât quelques mois en Pologne. — Baron, interrompit M. Duportail, le détour dont votre amitié se sert est aussi ingénieux que délicat ; je sens toute l'honnêteté de votre proposition, qui m'est très agréable, je vous l'avoue. — Ainsi, reprit le baron, vous voudriez bien donner à Faublas une lettre pour le bon serviteur qui vous reste dans ce pays là ; Boleslas et mon fils feront de nouvelles recherches. Mon cher Lovzinski, ne

désespérez pas encore de votre fortune ; si votre fille existe, il n'est pas impossible qu'elle vous soit rendue. Si le roi de Pologne... » Mon père parla plus bas, et tira son ami à l'autre bout de l'appartement : ils y causèrent plus d'une demi-heure, après quoi, tous deux s'étant rapprochés de la porte contre laquelle j'étais placé, j'entendis le baron qui disait : « Je ne veux pas lui demander les détails de son aventure ; probablement ils sont assez plaisants : je ne les entendrais pas avec l'air de sévérité qu'il conviendrait ; sans doute il vous contera de point en point son histoire ; vous m'en ferez part : au reste, je crois que nous venons de voir un sot mari. — Il n'est pas le seul, mon ami, répondit M. Duportail. — On le sait bien, répliqua le marquis ; mais il n'en faut rien dire. »

Je les entendis s'approcher de la porte, j'allai me jeter dans un fauteuil. Le baron me dit en entrant : « Ma voiture est là, faites-vous reconduire à l'hôtel, allez vous reposer, et désormais je vous défends de sortir avec cet habit. — Mon ami, me dit M. Duportail, qui me suivit jusqu'à la porte, un de ces jours nous dînerons ensemble tête à tête ; vous savez une partie de mon secret, je vous apprendrai le reste ; mais surtout de la discrétion. Songez d'ailleurs que je vous ai rendu service. » Je l'assurai que je ne l'oublierais pas, et qu'il pouvait être tranquille. Dès que je fus rentré chez moi, je me mis au lit, et m'endormis profondément.

Il était fort tard quand je me réveillai. M. Person et moi nous fûmes au couvent. Avec quelle douce émotion je revis ma Sophie ! Sa contenance modeste, son innocence ingénue, l'accueil timide et caressant qu'elle me fit, un petit air d'embarras que lui donnait encore le souvenir du baiser de la veille, tout en elle inspirait l'amour, mais l'amour tendre et respectueux. Cependant l'image des charmes de la marquise me poursuivait jusqu'au parloir ; mais que d'avantages précieux sa jeune rivale avait sur elle ! Il est vrai que les plaisirs de la nuit dernière se représentaient vivement à mon imagination échauffée ; mais combien je leur préférais ce moment délicieux où j'avais trouvé, sur les lèvres de Sophie, une âme nouvelle ! La marquise régnait sur mes sens étonnés ; mon cœur adorait Sophie.

Le lendemain, je me souvins que la marquise m'attendait chez elle ; mais je me souvins aussi que le baron m'avait dit : *Je vous défends de sortir avec cet habit.* D'ailleurs, comment me présenter chez la marquise sans être au moins accompagné d'une femme de chambre ? Il ne fallait pas songer au comte, qui, sans doute, n'était pas tenté de m'y conduire ; et le marquis ne trouverait-il pas sin-

gulier qu'une jeune personne sortît toute seule? Impatient de revoir ma belle maîtresse, mais retenu par la crainte de déplaire à mon père, je ne savais à quoi me résoudre. Jasmin vint me dire qu'une femme d'un certain âge, envoyée par mademoiselle Justine, demandait à me parler. « Je ne sais quelle est cette demoiselle Justine; mais faites entrer. — Mademoiselle Justine m'a chargée de vous présenter ses respects, me dit la femme, et de vous remettre ce paquet et cette lettre. » Avant d'ouvrir le paquet, je pris la lettre, dont l'adresse était simplement : *A Mademoiselle Duportail*. J'ouvris avec empressement, et je lus :

« Donnez-moi de vos nouvelles, ma chère enfant; avez-vous passé « une bonne nuit? vous aviez besoin de repos. Je crains fort que les « fatigues du bal et la scène désagréable que M. votre père vous « a faite, n'aient altéré votre santé. Je suis désolée que vous ayez « été grondée à cause de moi : croyez que cette scène trop longue « m'a fait souffrir autant que vous. M. le marquis parle de retourner « au bal ce soir, je ne m'y sens pas disposée, et je crois que vous « n'en avez pas plus d'envie que moi. Cependant, comme il faut « qu'une maman ait de la complaisance pour sa fille, surtout quand « elle en a une aussi aimable que vous, nous irons au bal si vous le « voulez. Je n'ai point oublié que l'habit d'amazone vous est inter- « dit, et j'ai pensé que peut-être vous n'aviez point d'autre habit de « bal, parce que ce n'est point un meuble de couvent, c'est pour « cela que je vous envoie l'un des miens : nous sommes à peu près « de la même taille, je crois qu'il vous ira bien.

« Justine m'a dit que vous aviez besoin d'une femme de chambre; « celle qui vous remettra ma lettre est sage, *intelligente et adroite :* « vous pouvez la prendre à votre service, et lui donner *toute votre* « *confiance*, je vous réponds d'elle.

« Je ne vous invite point à dîner avec moi; je sais que M. Dupor- « tail dine rarement sans sa fille; mais si vous aimez votre chère « maman autant qu'elle vous aime, vous viendrez dans la soirée, le « plus tôt que vous pourrez. M. le marquis ne dîne point chez lui; « venez de bonne heure, mon enfant; je serai seule toute l'après- « dînée, vous me ferez compagnie. Croyez que personne ne vous « aime autant que votre chère maman.

« La marquise de B***. »

« *P. S.* Je n'ai point la force de vous mander toutes les folies que « le marquis veut que je vous écrive de sa part. Au reste, grondez-le « bien quand vous le verrez; il voulait ce matin envoyer en son « nom chez M. Duportail. J'ai eu toutes les peines du monde à lui

« faire comprendre que cela n'était pas raisonnable, et qu'il était « plus décent que ce fût moi qui vous écrivisse. »

Je fus enchanté de cette lettre. « Monsieur, me dit la femme intelligente qui me l'apportait, Justine est la femme de chambre de madame la marquise de B***, et si mademoiselle le veut bien, je serai la sienne aujourd'hui et demain. Au reste, monsieur ou mademoiselle peut également se fier à moi ; quand mademoiselle Justine et madame Dutour se mêlent d'une intrigue, elles ne la gâtent pas, c'est pour cela qu'on m'a choisie. — Fort bien, lui dis-je, madame Dutour, je vois que vous êtes instruite, vous m'accompagnerez tantôt chez la marquise. » J'offris à ma duègne un double louis, qu'elle accepta. « Ce n'est pas qu'on ne m'ait déjà bien payée, me dit-elle ; mais monsieur doit savoir que les gens de ma profession reçoivent toujours des deux côtés. »

Dès que le baron eut dîné, il partit pour l'Opéra, suivant sa coutume. Mon coiffeur était averti : un panache blanc fut mis à la place du petit chapeau. Madame Dutour me revêtit promptement du charmant habit de bal que madame de B*** m'envoyait, et qui m'allait merveilleusement bien ; ma ressemblance avec Adélaïde devenait plus frappante ; mon gouverneur ému redoublait pour moi d'attentions et de soins. Je pris des gants, un éventail, un gros bouquet ; je volai au rendez-vous que la marquise m'avait donné.

Je la trouvai dans son boudoir, mollement couchée sur une ottomane : un déshabillé galant parait ses charmes au lieu de les cacher. Elle se leva dès qu'elle m'aperçut : « Qu'elle est jolie dans cet équipage, mademoiselle Duportail ! que cette robe lui sied bien ! » Et dès que la porte se fut fermée : « Que vous êtes charmant, mon cher Faublas ! que votre exactitude me flatte ! mon cœur me disait bien que vous trouveriez le moyen de me venir joindre ici, malgré vos deux pères. » Je ne lui répondis que par mes vives caresses ; et, la forçant de reprendre l'attitude qu'elle avait quittée pour me recevoir, je lui prouvais déjà que ses leçons n'étaient pas oubliées, lorsque nous entendîmes du bruit dans la pièce voisine. Tremblant d'être surpris dans une situation qui n'était pas équivoque, je me relevai brusquement, et, grâce à mes habits, très commodes, je n'eus besoin que de changer de posture pour que mon désordre fût réparé. La marquise, sans paraître troublée, ne rétablit que ce qui pressait le plus : tout cela fut l'affaire d'un moment. La porte s'ouvrit ; c'était le marquis. « Je comprenais bien, lui dit-elle, monsieur, qu'il n'y avait que vous qui pussiez entrer ainsi chez moi sans vous faire annoncer ; mais je croyais qu'au moins vous frap-

periez à cette porte avant de l'ouvrir : cette chère enfant avait des inquiétudes secrètes à confier à sa maman ; un moment plus tôt vous la surpreniez !... On n'entre pas ainsi chez des femmes ! — Bon ! reprit le marquis, je la surprenais ! Eh bien ! je ne l'ai point surprise ; ainsi il n'y a pas tant de mal à tout cela : d'ailleurs, je suis bien sûr que cette chère enfant me le pardonne ; elle est plus indulgente que vous. Mais convenez que son père a bien raison de ne pas vouloir qu'elle porte cet habit d'amazone ; elle est à croquer comme la voilà ! »

Il reprit avec moi ce mauvais ton de galanterie qui nous avait déjà tant amusés ; il trouva que j'étais parfaitement bien remise, que j'avais les yeux brillants, le teint fort animé, et même quelque chose d'extraordinaire et d'un fort bon augure dans la *physionomie.* Ensuite il nous dit : « Belles dames, vous allez au bal aujourd'hui ? » La marquise répondit que non. « Vous vous moquez de moi, je suis revenu tout exprès pour vous y conduire. — Je vous assure que je n'irai pas. — Hé ! pourquoi donc ? ce matin vous disiez... — Je disais que j'y pourrais aller par complaisance pour mademoiselle Duportail ; mais elle ne s'en soucie pas ; elle craint de retrouver là le comte de Rosambert, qui s'est fort mal comporté la dernière fois. » J'interrompis la marquise : «Certainement, son procédé avec moi est assez malhonnête pour que désormais je craigne de le rencontrer autant que je me plaisais autrefois à me trouver avec lui. — Vous avez raison, me dit le marquis, le comte est un de ces petits merveilleux qui croient qu'une femme n'a des yeux que pour eux ; il est bon que ces messieurs apprennent quelquefois qu'il y a dans le monde des gens qui les valent bien... » Je compris son idée, et pour justifier ses propos, je lui lançai à la dérobée un coup d'œil expressif... « Et qui valent peut-être mieux, » ajouta-t-il aussitôt, en renforçant sa voix, en s'élevant sur la pointe du pied, et en prenant son élan pour faire une lourde pirouette qu'il acheva très malheureusement. Sa tête alla frapper contre la boiserie, trop dure, qui ne lui épargna une chute pesante qu'en lui faisant au front une large meurtrissure. Honteux de son malheur, mais voulant le dissimuler, il parut insensible à la douleur qu'il ressentait. « Charmante enfant, me dit-il avec plus de sang-froid, mais en faisant de temps en temps de laides grimaces qui le trahissaient, vous avez raison d'éviter le comte ; mais n'ayez pas peur de le rencontrer. Ce soir il y a bal masqué ; la marquise a justement deux dominos ; elle vous en prêtera un, elle prendra l'autre ; nous irons au bal, vous reviendrez souper avec nous ; et si vous n'avez pas été trop mal couchée avant-

hier... — Ho! oui, cela sera charmant! m'écriai-je avec plus de vivacité que de prudence, allons au bal. — Avec mes dominos que le comte connaît? interrompit la marquise, plus réfléchie que moi.— Et oui, madame, avec vos dominos. Il faut donner à cette enfant le plaisir du bal masqué, elle n'a jamais vu cela; le comte ne vous reconnaîtra pas, il n'y sera peut-être pas même. » La marquise paraissait incertaine; je la voyais balancer entre le désir de me garder encore la nuit prochaine, et la crainte d'aller, en présence du marquis, s'offrir aux sarcasmes du comte. « Pour moi, reprit d'un ton mystérieux le commode mari, je vous y conduirai bien; mais j'ai quelques affaires, je ne pourrai pas rester avec vous; je vous laisserai là pour revenir à minuit vous chercher. » Cette raison du marquis, plus que toutes ses instances, détermina la marquise; elle refusa quelque temps encore, mais d'un ton qui m'annonçait assez qu'il allait la presser et qu'elle allait consentir.

Cependant la contusion que le marquis s'était faite devenait plus apparente, et sa bosse grossissait à vue d'œil. Je lui demandai, d'un air étonné, ce qu'il avait au front; il y porta la main : « Ce n'est rien, me dit-il avec un rire forcé; quand on est marié on est exposé à ces accidents-là. » Je me souvins du supplice qu'il m'avait fait éprouver quand ma main était dans les siennes; et, résolu de me venger, je tirai de ma bourse une pièce de monnaie; je la lui appliquai sur le front, et me voilà serrant de toutes mes forces pour aplatir la bosse. Le patient pressait ses flancs de ses poings fermés, grinçait des dents, soufflait douloureusement et faisait d'horribles contorsions. « Elle a, dit-il avec peine, elle a de la vigueur dans le poignet : » je redoublai d'efforts; il fit enfin un cri terrible, et m'échappant avec violence, il serait tombé à la renverse si je ne l'avais promptement retenu. « Ah! la petite diablesse! elle m'a presque ouvert le crâne. — La petite espiègle l'a fait exprès, dit la marquise, qui se contraignait beaucoup pour ne pas rire. — Vous croyez qu'elle l'a fait exprès? Hé bien! je vais l'embrasser pour la punir.—Pour me punir, soit; » je présentai la joue de bonne grâce; il se crut le plus heureux des hommes : si j'avais voulu l'écouter, je n'aurais cessé de mettre, au même prix, son courage à l'épreuve.

« Finissons ces folies, dit la marquise, en affectant un peu d'humeur, et pensons à ce bal, puisqu'il faut y aller. — Ho! madame se fâche! répondit le marquis; soyons sages, me dit-il tout bas; il y a un peu de jalousie. » Il nous regarda d'un air de satisfaction. « Vous vous aimez bien toutes les deux, poursuivit-il; mais si vous alliez vous brouiller un jour à cause de moi!... cela serait bien singu-

lier!...— Allons-nous au bal, ou n'y allons-nous pas, » interrompit la marquise? Elle se mit à sa toilette : on lui apporta ses dominos, qu'elle ne voulut point mettre ; elle en envoya chercher deux autres, dont nous nous affublâmes gaîment. « Vous connaissez le mien, dit le marquis, je le prendrai pour vous aller chercher ; je ne crains pas d'être reconnu, moi ! » Il nous conduisit au bal, et nous promit de revenir à minuit précis.

Dès que nous parûmes à la porte de la salle, la foule des masques nous environna ; on nous examina curieusement, on nous fit danser : mes yeux furent d'abord agréablement frappés de la nouveauté du spectacle. Les habits élégants, les riches parures, la singularité des costumes grotesques, la laideur même des travestissements baroques, la bizarre représentation de tous ces visages cartonnés et peints, le mélange des couleurs, le murmure de cent voix confondues, la multitude des objets, leur mouvement perpétuel, qui variait sans cesse le tableau en l'animant, tout se réunit pour surprendre mon attention bientôt lassée. Quelques nouveaux masques étant entrés, la contredanse fut interrompue, et la marquise, profitant du moment, se mêla dans la foule ; je la suivis en silence, curieux d'examiner la scène en détail. Je ne tardai pas à m'apercevoir que chacun des acteurs s'occupait beaucoup à ne rien faire, et bavardait prodigieusement sans rien dire. On se cherchait avec empressement, on s'observait avec inquiétude, on se joignait avec familiarité, on se quittait sans savoir pourquoi ; l'instant d'après, on se reprenait de même en ricanant. L'un vous étourdissait du bruyant éclat de sa voix glapissante ; l'autre, d'un ton nasillard, bredouillait cent platitudes, qu'à peine il comprenait lui-même : celui-ci balbutiait un bon mot grossier, qu'il accompagnait de gestes ridicules ; celui-là faisait une question sotte, à laquelle on répondait par une plus sotte plaisanterie. Je vis pourtant des gens cruellement tourmentés, qui, certainement, auraient acheté bien chèrement l'avantage d'échapper aux propos malins, aux regards persécuteurs. J'en vis d'autres bien ennuyés, dont apparemment l'objet principal avait été de passer la nuit au bal, de quelque manière que ce fût, et qui n'y restaient, sans doute, que pour se ménager la petite consolation d'assurer, le lendemain, qu'ils s'étaient beaucoup amusés la veille. « Voilà donc ce que c'est qu'un bal masqué? dis-je à la marquise ; ce n'est donc que cela? Je ne suis pas étonné qu'ici de braves gens puissent être bafoués par des faquins, et des gens d'esprit mystifiés par des sots ; je ne resterais sûrement pas, si je n'étais point avec vous.— Taisez-vous, me répondit-elle, n us sommes suivis, et peut être recon-

nus ; ne voyez-vous pas le masque qui s'attache à nos pas? je crains bien que ce ne soit le comte ; sortons de la foule et ne vous étonnez pas. »

C'était, en effet, M. de Rosambert ; nous n'eûmes pas de peine à le reconnaître, car, ne prenant pas même celle de déguiser sa voix, il eut seulement l'attention de parler assez bas pour qu'il n'y eût que la marquise et moi qui pussions l'entendre. « Comment se portent madame la marquise et sa belle amie? nous demanda-t-il avec un intérêt affecté. » Je n'osai répondre. La marquise, sentant qu'il serait inutile d'essayer de lui faire croire qu'il se trompait, aima mieux soutenir une conversation délicate, qu'elle aurait peut-être heureusement terminée par son adresse, si le comte eût été moins instruit. « Quoi! c'est vous, M. le comte? vous m'avez reconnue? cela m'étonne! Je croyais que vous aviez juré de ne plus me voir et de ne me parler jamais.—Il est vrai que je vous l'avais promis, madame, et je sais combien cette assurance que je vous ai donnée vous a mise à votre aise. — Je ne vous entends pas, et vous m'entendez mal ; si je ne voulais pas vous voir, qui me forcerait à vous parler? Pourquoi serais-je venu chercher ici votre rencontre?—Chercher ma rencontre, madame! quoique l'aveu soit très flatteur, je conviens que j'aurais eu peut-être la sottise de le croire sincère, si cette chère enfant que voilà...—Monsieur, interrompit la marquise, n'avez-vous pas amené la comtesse?... Elle est très aimable, la comtesse!... qu'en dites-vous? —Je dis, madame, qu'elle est surtout très officieuse!...» La marquise l'interrompit encore en jouant le dépit. « Elle est très aimable, la comtesse!... Monsieur, vous auriez dû l'amener... — Oui! madame, et vous lui auriez apparemment encore confié l'honnête emploi qu'elle a si généreusement accepté, si complaisamment rempli? — Quoi! c'est peut-être moi qui l'ai chargée de vous occuper toute la soirée, de vous engager à me faire une mauvaise querelle, à me répéter cent fois une maussade plaisanterie, à me pousser à bout, enfin, de manière que je sois forcée de vous dire des choses désagréables, que vous n'avez pas manqué de prendre à la lettre, et dont je me serais peut-être repentie, si vous étiez venu hier, comme je l'espérais, solliciter votre pardon? — Mon pardon! vous me l'auriez accordé, madame! Ah! que vous êtes généreuse! mais soyez tranquille : je n'abuserai pas de tant de bontés ; je craindrais trop de vous embarrasser beaucoup, et de faire aussi bien de la peine à ma jeune parente, qui nous écoute si attentivement, et qui a de si bonnes raisons pour ne rien dire. — Hé! monsieur, lui répliquai-je aussitôt, que pourrais-je vous dire? — Ho! rien, rien que je ne sache

ou que je ne devine. — Je conviens, monsieur de Rosambert, que vous savez quelque chose que madame ne sait pas ; mais, ajoutai-je, en affectant de lui parler bas, ayez donc un peu plus de discrétion ; la marquise n'a pas voulu vous croire avant-hier ; que vous coûte-t-il de lui laisser, seulement encore aujourd'hui, une erreur qui ne laisse pas d'être piquante ? — Fort bien, s'écria-t-il, la tournure n'est pas maladroite ! Vous, si novice avant-hier ! aujourd'hui si *manégé !* Il faut que vous ayez reçu de bien bonnes leçons. — Que dites-vous donc, monsieur? reprit la marquise un peu piquée. — Je dis, madame, que ma jeune parente a beaucoup avancé en vingt-quatre heures ; mais je n'en suis pas étonné, on sait comment l'esprit vient aux filles. — Ah ! vous nous faites donc la grâce de convenir enfin que mademoiselle Duportail est de son sexe ! — Je ne m'aviserai plus de le nier, madame ; je sens combien il serait cruel pour vous d'être détrompée. Perdre une bonne amie, et ne trouver à sa place qu'un jeune serviteur, la douleur serait trop amère ! — Ce que vous dites là est tout à fait raisonnable, répliqua la marquise avec une impatience mal déguisée ; mais le ton dont vous le dites est si singulier ! Expliquez-vous, monsieur ; cette enfant, que vous m'avez présentée vous-même comme votre parente, est-elle (en parlant très bas) mademoiselle Duportail ou M. de Faublas ? Vous me forcez à vous faire une question bien extraordinaire ; mais enfin, dites sérieusement ce qu'il en est ! — Ce qu'il en est, madame, je pouvais hasarder de le dire avant-hier ; mais aujourd'hui c'est à moi à vous le demander. — Moi ! répondit-elle sans se déconcerter, je n'ai là dessus aucune espèce de doute. Son air, ses traits, son maintien, ses discours, tout me dit qu'elle est mademoiselle Duportail, et d'ailleurs j'en ai des preuves que je n'ai pas cherchées. — Des preuves ! — Oui, monsieur, des preuves ; elle a soupé chez moi avant-hier... — Je le sais bien, madame, et même elle était encore chez vous hier à dix heures du matin. — A dix heures du matin, soit ; mais enfin nous l'avons reconduite chez elle. — Chez elle ! faubourg Saint-Germain ? — Non, près de l'Arsenal. — Et monsieur son père... — Son père ? le baron de Faublas ? — Mais point du tout, M. Duportail. — M. Duportail nous a beaucoup remerciés, le marquis et moi, de lui avoir ramené sa fille. — Le marquis et vous, madame ? Quoi ! le marquis vous a accompagnée chez M. Duportail ? — Oui, monsieur ; qu'y a-t-il de si étonnant à cela ? — Et M. Duportail a remercié le marquis ? — Oui, monsieur. »

Ici le comte partit d'un éclat de rire. « Ah ! le bon mari ! s'écria-t-il tout haut, l'aventure est excellente : ah ! l'honnête homme de

mari! » Il se préparait à nous quitter. Je crus qu'il fallait, pour l'intérêt de la marquise et pour le mien propre, essayer de modérer son excessive gaité. « Monsieur, lui dis-je en baissant la voix, ne pourrait-on pas avoir avec vous une explication plus sérieuse? » Il me regarda en riant : « Une explication sérieuse entre nous ce soir, ma chère parente? (Il souleva un peu mon masque.) Non, vous êtes trop jolie, je vous laisse *aimer* et *plaire;* d'ailleurs, il est juste que je profite aujourd'hui de mes avantages; l'explication sera pour demain, si vous le voulez bien. — Pour demain, monsieur, à quelle heure? et dans quel endroit? — Ah! l'heure, je ne saurais vous la fixer; cela dépendra des circonstances. N'allez-vous pas souper chez la marquise? Demain il sera peut-être midi quand le très commode marquis vous reconduira chez le très complaisant M. Duportail; vous serez probablement fatigué, je ne veux point user d'un tel avantage, il faudra vous laisser le temps de vous reposer; je passerai chez vous dans la soirée : je ne vous dis point adieu, j'aurai le plaisir de vous revoir une fois encore avant que l'heure du berger sonne pour vous. » Il nous salua et sortit de la salle.

La marquise fut très contente de son départ. « Il nous a porté de rudes coups, me dit-elle; mais nous ne pouvions guère nous défendre mieux. » Je lui observai que le comte avait eu l'attention de baisser la voix chaque fois qu'il lui avait lancé quelque vive épigramme, et qu'ayant seulement l'intention de nous tourmenter beaucoup, il avait paru du moins ne la vouloir pas compromettre jusqu'à un certain point. « Je ne m'y fie pas, me répondit-elle; il sait que vous avez passé la nuit chez moi; il est piqué; le retour qu'il vous annonce n'est pas d'un bon augure; sans doute il nous prépare une attaque plus forte. Partons, ne l'attendons pas, n'attendons pas le marquis. »

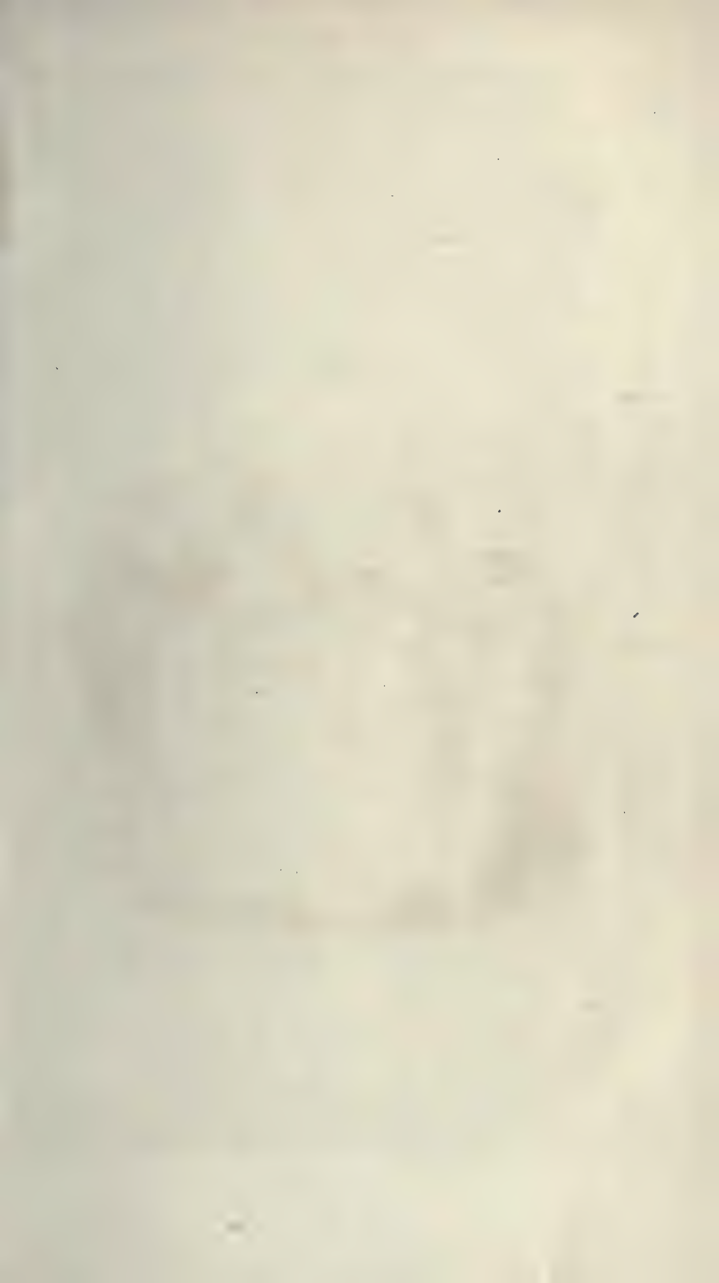
Nous nous disposions à sortir, lorsque deux masques nous arrêtèrent. L'un des deux dit à la marquise : « Je te connais, beau masque. — Bonsoir, M. de Faublas, me dit l'autre. » Je ne répondis point. « Bonsoir, M. de Faublas, répéta-t-il. » Je sentis qu'il fallait recueillir mes forces et payer d'audace. « Tu n'as pas l'art de deviner, beau masque, tu te trompes de nom et de sexe. — C'est que l'un et l'autre sont fort incertains.—Tu deviens fou, beau masque. — Point du tout : les uns te baptisent Faublas et te soutiennent beau garçon; les autres vous nomment Duportail et jurent que vous êtes très jolie fille.—Duportail ou Faublas, lui répliquai-je fort interdit, que t'importe? — Distinguons, beau masque. Si vous êtes une jolie demoiselle, il m'importe à moi : si tu es un beau garçon, il importe à la

jolie dame que voilà (en montrant la marquise). » Je demeurai stupéfait. Il reprit : « Répondez-moi, mademoiselle Duportail ; parle donc, M. de Faublas.—Décide-toi à me donner l'un ou l'autre nom, beau masque.—Ah ! si je ne considère que mon intérêt personnel et les apparences, vous êtes mademoiselle Duportail ; mais si j'en crois la chronique scandaleuse, tu es M. de Faublas. »

La marquise ne perdait pas un mot de ce dialogue ; mais, déjà trop pressée par l'inconnu qui l'avait attaquée, elle ne pouvait me secourir. Je ne sais si mon trouble ne m'allait pas trahir, lorsqu'il s'éleva dans la salle une grande rumeur : on se précipitait vers la porte ; les masques se pressaient en foule autour d'un masque qui venait d'entrer ; ceux-ci le montraient au doigt, ceux-là poussaient de longs éclats de rire, et tous ensemble criaient : *C'est M. le marquis de B***, qui s'est fait une bosse au front !* Dès que les deux démons qui nous persécutaient eurent entendu ces joyeuses exclamations, ils nous quittèrent pour aller grossir le nombre des rieurs. « Enfin, les voilà partis ! me dit ma belle maîtresse un peu étonnée ; mais, parmi ces cris redoublés, n'entendez-vous pas le nom du marquis ? e parie que c'est un nouveau tour qu'on a joué à mon pauvre mari. »

Cependant le tumulte allait toujours croissant : nous approchâmes, nous entendîmes des voix confuses qui disaient : « Bonsoir, M. le marquis de B*** ; qu'avez-vous donc au front, M. le marquis ? depuis quand cette bosse vous est-elle venue ? » Et bientôt, dans les transports de leur turbulente gaîté, tous les masques répétaient : *C'est M. le marquis de B***, qui s'est fait une bosse au front !* A force de coudoyer nos voisins, nous parvînmes à joindre le masque tant bafoué ; ce n'était ni le domino jaune du marquis, ni sa petite taille, et cependant c'était le marquis lui-même. Nous vîmes qu'on avait attaché, entre ses deux épaules, un petit morceau de papier sur lequel étaient tracés, en caractères bien lisibles, ces mots dont nos oreilles étaient remplies : *C'est M. le marquis de B***, qui s'est fait une bosse au front...* Il nous reconnut tout d'un coup. « Je ne comprends rien à ceci, nous dit-il tout hors de lui ; allons-nous-en. » Toujours poursuivi par les huées dérisoires d'une folle jeunesse, toujours porté par les flots tumultueux d'une foule empressée, il eut autant de peine à regagner la porte qu'il en avait éprouvé pour pénétrer jusqu'au milieu de la salle.

Nous le suivîmes de près. « Parbleu ! nous dit le marquis, si confondu qu'il n'avait pas la force de prendre sa place dans la voiture, je ne comprends rien à cela : jamais je ne me suis si bien déguisé,





Dès que je suis entré tout le monde m'a reconnu

et tout le monde m'a reconnu! » La marquise lui demanda quel avait été son dessein. « Je voulais, lui répondit-il, vous surprendre agréablement; dès que je vous ai vues dans la salle du bal, je suis retourné à l'hôtel, où j'ai fait part de mes projets à Justine, votre femme de chambre, et à celle de cette charmante enfant; car je les ai trouvées ensemble. J'ai pris un domino nouveau, je me suis fait apporter des souliers dont les talons très hauts devaient, en me grandissant beaucoup, me rendre méconnaissable; Justine a présidé à ma toilette. (Tandis qu'il parlait, la marquise détachait habilement l'étiquette perfide et la fourrait dans sa poche.) Demandez à Justine, elle vous dira que je n'ai jamais été si bien déguisé, car elle me l'a répété cent fois, et cependant tout le monde m'a reconnu. »

La marquise et moi nous devinâmes que nos femmes de chambres nous avaient bien servis. « Mais, reprit le marquis après un moment de réflexion, comment ont-ils vu que j'avais une bosse au front? aviez-vous conté mon accident? — A personne, je vous assure. — Cela est bien singulier; ma figure est couverte d'un masque, et l'on voit ma bosse; je me déguise mieux qu'à l'ordinaire, et tout le monde me reconnaît! » Le marquis ne cessait de témoigner son étonnement par des exclamations semblables, tandis que la marquise et moi nous nous félicitions tout bas de l'heureuse adresse de nos femmes, qui nous avaient épargné si comiquement les scènes fâcheuses auxquelles nous auraient exposés le déguisement de son mari et la vengeance de mon rival.

Quel fut notre étonnement, lorsqu'en arrivant à l'hôtel nous apprîmes que le comte nous y attendait depuis quelques minutes. Il vint à nous d'un air gai : « J'étais sûr, mesdames, que vous ne resteriez pas longtemps à ce bal; c'est une assez triste chose qu'un bal masqué! ceux qui ne nous connaissent pas nous y ennuient; ceux qui nous connaissent nous y tourmentent! — Oh! interrompit le marquis, je n'ai pas eu le temps de m'y ennuyer, moi; tu vois comme je suis déguisé! — Eh bien? — Eh bien! dès que je suis entré, tout le monde m'a reconnu. — Comment? tout le monde! — Oui, oui, tout le monde; ils m'ont d'abord entouré : *Eh! bonsoir, monsieur le marquis de B***; d'où vous vient cette bosse au front, M. le marquis?* et ils me serraient! et ils me poussaient! et des rires! et des gestes! et un bruit! je crois que j'en resterai sourd; je veux être pendu si jamais j'y retourne. Mais comment ont-ils su que j'avais cette bosse au front? — Ah! parbleu, elle se voit d'une lieue! — Mais mon masque? — Oh! cela ne fait rien. Tenez, moi, j'ai été

reconnu aussi. — Bon ! reprit le marquis d'un air consolé. — Oui, continua le comte, mon aventure est assez drôle ; j'ai rencontré là une fort jolie dame qui m'estimait beaucoup, mais beaucoup, la semaine passée. — J'entends, j'entends, dit le marquis. — Cette semaine, elle m'a éconduit d'une manière si plaisante !... Imaginez que j'étais allé au bal avec un de mes amis, qui s'était fort joliment déguisé. » La marquise effrayée l'interrompit : « Monsieur le comte soupe sans doute avec nous, lui dit-elle de l'air du monde le plus flatteur. — Si cela ne vous embarrasse pas trop, madame... — Quoi ! interrompit le marquis, vas-tu faire des façons avec nous ? crois-moi, essaie plutôt de faire ta paix avec ta jeune parente, qui t'en veut beaucoup. — Moi, monsieur, point du tout ! j'ai toujours pensé que M. de Rosambert était homme d'honneur ; je le crois trop galant homme pour abuser des circonstances... — Il ne faut abuser de rien, me répondit le comte ; mais il faut user de tout. — Qu'est-ce que c'est que des circonstances ? s'écria le marquis, qu'entend-elle par des circonstances ? quelles circonstances y a-t-il ?... Rosambert, tu me diras cela ; mais conte-nous donc ton histoire. — Volontiers. — Messieurs, interrompit encore la marquise, on vous a déjà dit que le souper était servi. — Oui, oui, allons souper, répondit le marquis, tu nous conteras ton malheur à table. » La marquise alors s'approcha de son mari et lui dit à mi-voix : « Y songez-vous bien, monsieur, de vouloir qu'on raconte une histoire galante devant cette enfant ? — Bon ! bon ! lui répondit-il, à son âge on n'est pas si novice ; et, s'adressant au comte : Rosambert, tu nous conteras ton aventure ; mais tu gazeras tout cela de manière que cette enfant... tu m'entends bien ! »

La marquise nous plaça de manière que le comte était entre elle et moi, et que je me trouvais, moi, entre le comte et le marquis. Un regard prompt de ma belle maîtresse m'avertit d'apporter à notre situation critique l'attention la plus scrupuleuse, de ne parler qu'avec ménagement, d'agir avec la plus grande circonspection. Le marquis mangeait beaucoup et parlait davantage ; je ne répondais que par monosyllabes aux douces phrases qu'il m'adressait. Le comte enchérissait sur les éloges du marquis ; il me prodiguait, d'un ton railleur, les compliments les plus outrés, assurait malignement que personne au monde n'était plus aimable que sa jeune parente, demandait au marquis ce qu'il en pensait ; et, préludant avec la marquise par de légères épigrammes, il protestait qu'elle seule, jusqu'à présent, savait précisément combien mademoiselle Duportail méritait d'être aimée. La marquise, également adroite et

prompte, répondait vite et toujours bien; mesurant la défense à l'attaque, elle éludait sans affectation ou se défendait sans aigreur, déterminée à ménager un ennemi qu'elle ne pouvait espérer de vaincre; aux questions pressantes, elle opposait les aveux équivoques; elle atténuait les allégations fortes par les négations mitigées, et repoussait les sarcasmes plus amers qu'embarrassants par des récriminations plus fines que méchantes : très intéressée à pénétrer les secrets desseins du comte, dont la vengeance était si facile, elle le fixait souvent d'un œil observateur; puis, essayant de le fléchir en l'intéressant, elle l'accablait de politesses et d'attentions, prétextait une forte migraine, traînait languissamment les doux accents de sa voix presque éteinte, et de ses regards suppliants sollicitait sa grâce qu'elle ne pouvait obtenir.

Dès que les domestiques eurent servi le dessert et se furent retirés, le comte commença une attaque plus chaude, qui nous jeta, la marquise et moi, dans une mortelle anxiété.

LE COMTE. « Je vous disais, monsieur le marquis, qu'une jeune dame m'honorait, la semaine passée, d'une attention toute particulière...

LA MARQUISE (*tout bas*). « Quelle fatuité! (*haut*) Encore une bonne fortune, la matière est si usée!

LE COMTE. « Non, madame : une infidélité subite, avec des circonstances nouvelles qui vous amuseront.

LA MARQUISE. « Point du tout, monsieur, je vous assure.

LE MARQUIS. « Bon! les femmes disent toujours qu'une histoire galante les ennuie! Rosambert, conte-nous la tienne.

LE COMTE. « Cette dame était au bal... je ne sais plus quel jour... (*à la marquise*) Madame, aidez-moi donc, vous y étiez aussi.

LA MARQUISE (*vivement*). « Le jour, monsieur? hé! qu'importe le jour? Pensez-vous d'ailleurs que j'aie remarqué?...

LE MARQUIS. « Passons, passons, le jour n'y fait rien.

LE COMTE. « Eh bien! j'allai à ce bal avec un de mes amis qui s'était déguisé le plus joliment du monde, et que personne ne reconnut.

LE MARQUIS. « Que personne ne reconnut! il était bien habile, celui-là! Quel habit avait-il donc?

LA MARQUISE (*très vivement*). « Un habit de caractère, apparemment?

LE COMTE. « Un habit de caractère!... Mais, non... (*en regardant la marquise*) Cependant je le veux bien, si vous le voulez : un habit de caractère, soit. Personne ne le reconnut; personne,

excepté la dame en question, qui devina que c'était un fort beau garçon.

(*Ici la marquise sonna un domestique, le retint quelque temps sous différents prétextes : le marquis, impatient, le renvoya; le comte reprit.*)

« La dame, charmée de sa découverte... Mais je ne veux plus rien dire, parce que le marquis la connaît.

LE MARQUIS (*riant*). « Ah! cela se peut : d'abord, j'en connais beaucoup; mais cela ne fait rien : continue.

LA MARQUISE. « Monsieur le comte, on donnait hier une pièce nouvelle.

LE COMTE. « Oui, madame; mais permettez-moi de finir mon histoire.

LA MARQUISE. « Point du tout . je veux savoir ce que vous pensez de la pièce.

LE COMTE. « Permettez, madame...

LE MARQUIS. « Eh! madame, laissez-le donc nous raconter!...

LE COMTE. « Pour abréger, vous saurez que mon jeune ami plut beaucoup à la dame; que ma présence ne tarda pas à la gêner; et le moyen qu'elle imagina pour se débarrasser de moi...

LA MARQUISE. « C'est un roman que cette histoire là!

LE COMTE. « Un roman, madame! Ah! tout à l'heure, si l'on m'y force, je convaincrai les plus incrédules. Le moyen qu'elle imagina fut de me détacher une jeune comtesse, son intime amie, femme très adroite, très obligeante, qui s'empara de moi tellement...

LE MARQUIS. « Comment! on t'a donc bien joué?

LE COMTE. « Pas mal, pas mal; mais beaucoup moins que le mari, qui arriva...

LE MARQUIS. « Il y a un mari!... Ah! tant mieux!... J'aime beaucoup les aventures où figurent des maris comme j'en connais tant! Eh bien! le mari arriva... Qu'avez-vous donc, madame?

LA MARQUISE. « Un mal de tête affreux!... (*bas*) Je suis au supplice!... (*au comte*) Ah! monsieur, remettez, de grâce, à un autre jour le récit de cette aventure.

LE COMTE. « Oui, je finis en deux mots.

Mlle DUPORTAIL (*au marquis, tout bas*). « Monsieur de Rosambert aime beaucoup à jaser, et ment quelquefois passablement.

LE MARQUIS. « Je sais bien, je sais bien; mais cette histoire est drôle : il y a un mari; je parie qu'on l'a attrapé comme un sot.

LE COMTE (*sans écouter la marquise, qui veut lui parler*). « Le mari arriva, et ce qu'il y eut d'étonnant, c'est qu'en voyant la figure douce, fine, agréable, fraîche, du jeune homme si joliment déguisé, le mari crut que c'était une femme...

LE MARQUIS. « Bon !... Oh ! celui-là est excellent ! Oh ! l'on ne m'aurait pas attrapé comme cela, moi ; je me connais trop bien en physionomie.

Mlle DUPORTAIL. « Mais cela est incroyable !

LA MARQUISE. « Impossible ! M. de Rosambert nous fait des contes... qu'il devrait bien finir, car je me sens fort incommodée.

LE COMTE. « Il le crut si bien, qu'il lui prodigua les compliments, les petits soins, et même il en vint jusqu'à lui prendre la main et à la lui serrer doucement... (*au marquis*) tenez, à peu près comme vous faites maintenant à ma cousine.

(*Le marquis, étonné, quitta promptement ma main qu'il tenait en effet.*)

—« Il l'a fait exprès, me dit-il ; je crois qu'il voudrait que la marquise s'aperçût de notre intelligence. Oh ! qu'il est jaloux ! qu'il est méchant et menteur !... comme un avocat.

(*Le comte, toujours sourd aux instances que la marquise avait eu le temps de renouveler, reprit* :)

—« Tandis que le bon mari, d'un côté, épuisait les lieux communs de la vieille galanterie et pressait la main chérie... la dame, non moins vive, mais plus heureuse...

LA MARQUISE. « Hé ! monsieur, quelles femmes avez-vous donc connues ?... Vous nous peignez celle-là sous des couleurs... Ne se peut-il pas que, trompée, comme son mari, par les apparences...

LE COMTE. « Ha ! cela eût été très possible ; mais je crois que cela n'était pas. Au reste, vous allez en juger vous-même, écoutez jusqu'au bout.

LA MARQUISE. « Monsieur, s'il faut absolument que vous racontiez cette histoire, je vous prie au moins de songer que vous devez quelques ménagements (*en regardant mademoiselle Duportail*) à certaines personnes qui vous écoutent.

LE MARQUIS. « Ha ! Rosambert, madame a raison ; gaze un peu cela, à cause de cette enfant (*en montrant mademoiselle Duportail*).

LE COMTE. « Oui... oui !... La dame fort émue...

LA MARQUISE. « Monsieur, de grâce, abrégez les détails qui ne sont pas honnêtes.

Mlle DUPORTAIL (*d'un ton fort brusque*). « Il est minuit, monsieur.

LE COMTE (*fort doucement*). « Je le sais bien, mademoiselle, et si

cette conversation vous ennuie, je ne dirai qu'un mot... pour l'achever.

LE MARQUIS (*à mademoiselle Duportail*). « Il est très piqué contre vous. Les amitiés que vous me faites!... Il est jaloux comme un tigre!

LA MARQUISE. « Monsieur le comte, à propos, pendant que j'y pense, avez-vous obtenu du ministre?...

LE COMTE. « Oui, madame, j'ai obtenu tout ce que je voulais; mais laissez-moi...

LE MARQUIS. « Ha! ha! qu'est-ce que tu sollicitais donc?

LE COMTE. « Un brevet de lieutenant-colonel du régiment de***, pour le vicomte de G***, mon parent : il y a déjà plusieurs jours... Pour revenir à mon aventure...

LE MARQUIS. « Oui, oui, revenons-y.

LA MARQUISE. « Il doit être bien content de vous, le vicomte?

LE COMTE. « La dame fort émue...

LA MARQUISE. « Monsieur le comte, répondez-moi donc.

LE COMTE. « Oui, madame, il est très content... La dame fort émue...

LA MARQUISE. « Et son cher oncle le commandeur?

LE COMTE. « En est fort aise aussi, madame; mais vous vous intéressez prodigieusement...

LA MARQUISE. « Ho! oui, tout ce qui regarde mes amis me touche sensiblement; et cette affaire me tourmentait à cause de vous : si vous m'en aviez parlé plus tôt, j'aurais pu vous y servir...

LE COMTE. « Madame, je suis très sensible... mais permettez-moi de reprendre le récit de mon aventure.

LA MARQUISE. « Et si jamais pareille occasion se présente, employez-moi, ou bien nous nous brouillerons mortellement.

LE COMTE. « Madame, je vous rends grâce... Permettez qu'enfin...

LA MARQUISE. « Ho! si vous vous adressiez à d'autres, je ne vous le pardonnerais pas, je vous en avertis.

LE MARQUIS. « Allons, voilà qui est dit : laissez-le donc finir son histoire.

LE COMTE. « La dame, fort émue, prodiguait au jeune Adonis...

LA MARQUISE. « Quelle migraine j'ai!

LE COMTE. « Prodiguait au jeune Adonis...

LA MARQUISE (*tirant le marquis à part, et lui parlant à mi-voix*). « Monsieur, je vous le répète, il n'est pas décent de conter devant cette enfant...

LE MARQUIS. « Bon! bon! elle en sait plus qu'on ne croit! la

petite personne est futée! allez, je me connais en physionomie!

LE COMTE. « Monsieur le marquis, je ne pourrai jamais finir ce récit, on m'interrompt à tout moment; mais je vais rentrer chez moi, et demain matin je vous enverrai tous les détails par écrit.

LA MARQUISE. « Bonne plaisanterie!

LE COMTE (*au marquis*). « Non, je vous l'enverrai, parole d'honneur, et je mettrai les lettres initiales de chaque nom... à moins qu'on ne me laisse finir ce soir.

LE MARQUIS. « Hé bien! allons donc, finis.

LA MARQUISE. « A la bonne heure, finissez; mais songez...

LE COMTE. « La dame, fort émue, prodiguait au jeune Adonis les confidences flatteuses, les doux propos, les petits baisers tendres... C'était vraiment une scène à voir. On ne peut la peindre... mais on pourrait la jouer... Tenez, jouons-la.

LE MARQUIS. « Tu badines!

LA MARQUISE. « Quelle folie!

Mlle DUPORTAIL. « Quelle idée!

LE COMTE. « Jouons-la : Madame sera la dame en question; moi, je suis le pauvre amant bafoué... ah! c'est qu'il nous manquera une comtesse!... (*à la marquise*) mais madame a des talents précieux, elle peut bien remplir à la fois deux rôles difficiles.

LA MARQUISE (*avec une colère contrainte*). « Monsieur...

LE COMTE. « Je vous demande pardon, madame, ce n'est qu'une supposition.

LE MARQUIS. « Mais sans doute; il ne faut pas que cela vous fâche.

LA MARQUISE (*d'une voix éteinte, et les larmes aux yeux*). « Il s'agit bien des rôles qu'on m'offre, monsieur... mais c'est qu'il est bien cruel que je me plaigne depuis une heure d'être fort mal, sans qu'on daigne y faire la moindre attention! (*au comte, en tremblant*) Peut-on, monsieur, sans vous offenser, vous faire observer qu'il est tard et que j'ai besoin de repos?

LE COMTE (*un peu touché*). « Je serais désolé de vous importuner, madame.

LA MARQUISE. « Vous ne m'importunez pas, monsieur; mais je vous répète que je suis malade, et fort malade.

LE MARQUIS. « Hé! mais, comment ferons-nous? où couchera mademoiselle Duportail?

LA MARQUISE (*vivement*). « En vérité! monsieur, il semble qu'il n'y ait pas un appartement dans cet hôtel! »

Effrayé de la tournure que l'entretien venait de prendre, je m'approchai du comte : « Charmante enfant, me dit-il tout bas, laissez-

moi : tout ce que vous me diriez ne vaut pas ce que je suis curieux de savoir au juste, et ce que je vais apprendre tout à l'heure.

LE MARQUIS. « Il y a des appartements, madame; mais cette enfant n'aurait-elle pas peur toute seule?

LE COMTE (*avec vivacité*). « Pas plus que la dernière fois.

LE MARQUIS (*brusquement, en montrant la marquise*). « Mais la dernière fois, elle a couché avec madame!

LE COMTE. « Ah!

LA MARQUISE (*troublée, balbutie*). « Elle a couché dans mon appartement... et moi...

LE MARQUIS. « Elle a couché dans votre lit, avec vous. Je le sais bien, puisque j'ai moi-même fermé les rideaux; ne vous en souvenez-vous pas?

(*La marquise, confondue, ne répondit pas; le marquis continua en affectant de parler bas.*)

« Ne vous souvenez-vous pas que je suis venu dans la nuit?... »

(*La marquise porta la main à son front, jeta un cri de douleur et s'évanouit.*)

Je n'ai jamais pu découvrir si cet évanouissement était bien naturel; mais je sais que, dès que le marquis nous eut quittés pour aller dans son appartement chercher lui-même une eau qu'il disait être souveraine en pareil cas, la marquise reprit ses sens, rassura promptement Justine et la Dutour, accourues pour la secourir; leur ordonna de nous laisser; et que, s'adressant au comte : « Monsieur, lui dit-elle, avez-vous donc juré de me perdre? — Non, madame, j'ai voulu m'instruire de quelques détails que j'ignorais, vous prouver qu'on ne me joue pas impunément, et vous forcer de convenir que je suis capable de me venger... — De vous venger, interrompit-elle? et de quoi? — Je sais pourtant, continua-t-il, maître de mon ressentiment, ne pas porter la vengeance trop loin. Maintenant, madame, vous voilà tranquille, à une condition cependant. Je sens, ajouta-t-il en nous regardant malignement, je sens que je vais vous affliger tous deux : vous vous étiez promis une nuit heureuse, heureuse autant que celle d'avant-hier; mais vous, monsieur, vous m'avez trop peu ménagé pour que je m'intéresse au succès de vos projets galants; et vous, madame, vous n'espérez pas sans doute que, ministre complaisant de vos plaisirs, je puisse voir, comme un mari... chargez-vous de choisir l'épithète... je puisse voir monsieur de Faublas passer dans vos bras en ma présence même. — M. de Faublas dans mes bras! — Ou mademoiselle Duportail dans votre lit, n'est-ce pas la même chose? Hé! mais, madame, je croyais

que là dessus nous étions d'accord. Croyez-moi, le temps est cher, ne perdons pas plus de temps à discuter sur les mots, composons. Que cette charmante enfant m'accorde l'honneur de l'accompagner; que je la reconduise chez son père, tout à l'heure, à cette condition je me tais. »

Le marquis rentra tenant un flacon. « Je suis très sensible à vos soins, lui dit la marquise; mais vous voyez que je suis un peu moins mal : je voudrais être tout à fait bien, afin de pouvoir garder mademoiselle Duportail. — Comment? s'écria le marquis. — Je suis toujours incommodée, il est impossible que cette chère enfant passe la nuit chez moi. — Eh bien! madame, n'y a-t-il pas, comme vous le disiez tout à l'heure, un appartement dans cet hôtel? — Oui, monsieur, mais vous m'avez fait une objection à laquelle je me rends; cette enfant aurait peur. D'ailleurs, la laisser ainsi toute seule... je ne le souffrirai pas. — Elle ne sera pas seule, madame, sa femme de chambre est ici. — Sa femme de chambre!... sa femme de chambre!... Eh bien! monsieur, puisqu'il faut tout vous dire, M. Duportail ne veut pas que mademoiselle sa fille couche ici. — Qui vous l'a dit, madame? Monsieur le comte vient de m'annoncer seulement tout à l'heure que M. Duportail l'a prié de passer ici pour lui ramener sa fille. — Eh! pourquoi donc ne nous as-tu pas dit cela de suite, toi? — Mais, répondit Rosambert en riant, c'est que je n'ai pas voulu troubler votre joie pendant le souper. — M. Duportail envoie chercher sa fille! reprit le marquis, croit-il qu'elle est mal ici? Pourquoi, d'ailleurs, te charger de cette commission? il nous doit une visite et des remercîments : quand il serait venu lui-même!... Je le verrai; je veux savoir pour quelles raisons... Je le verrai. »

Je fis une profonde révérence à la marquise; elle se leva et vint à moi pour m'embrasser. M. de Rosambert se jeta entre elle et moi : « Madame, vous êtes si incommodée! ne vous dérangez pas; » et, la prenant doucement par le bras, il la força de s'asseoir; ensuite il prit ma main d'un air galant, et le marquis ne vit qu'avec le regret le plus vif mademoiselle Duportail et la Dutour s'éloigner dans la voiture du comte.

Au détour de la première rue, M. de Rosambert ordonna à son cocher d'arrêter. « Je connais ce visage-là, me dit-il en regardant ma prétendue femme de chambre; je ne crois pas que le ministère de cette brave femme vous soit agréable chez M. de Faublas; ainsi, nous nous dispenserons de la promener jusque-là. » La Dutour descendit sans répliquer un seul mot, et nous continuâmes notre route. Je fis remarquer au comte que nous étions libres enfin, qu'il avait

trop abusé de l'embarras de ma position, et qu'il ne pouvait se dispenser de m'accorder une prompte satisfaction. « Je ne vois ce soir que mademoiselle Duportail, me répondit-il; demain, si le chevalier de Faublas a quelque chose à me dire, il me trouvera chez moi. Nous ferons ensemble un déjeuner de garçon, je dirai librement à mon ami ce que je pense de sa conduite, et, s'il est raisonnable, j'espère le convaincre sans peine qu'il ne doit pas être si mécontent de la mienne. » Cependant nous arrivâmes à la porte de l'hôtel; ce fut M. Person lui-même qui me l'ouvrit : il m'apprit que le baron avait attendu mon retour avec plus d'inquiétude que de colère, et que, désespérant enfin de me revoir ce soir, il ne s'était couché qu'après avoir recommandé vingt fois à Jasmin d'aller, dès qu'il serait jour, me chercher au bal, ou chez la marquise de B***.

Je me retirai dans mon appartement, où, rappelant à mon esprit les divers événements de cette journée si peu tranquille, je fus moins étonné d'avoir pu la passer tout entière sans m'occuper de ma Sophie; et, comme pour réparer ce long oubli, je répétai vingt fois son nom chéri. J'avoue pourtant que celui de la marquise vint aussi quelquefois sur mes lèvres; j'avoue que d'abord il me parut dur d'être réduit à pousser d'inutiles soupirs dans mon lit solitaire; mais je pris le parti d'offrir à ma Sophie le sacrifice de mes plaisirs, quelque involontaire qu'il eût été, et je m'endormis presque consolé du célibat auquel la vengeance du comte m'avait condamné.

J'allai, dès qu'il fit jour, présenter mes devoirs au baron. Il me dit avec beaucoup de douceur : « Faublas, vous n'êtes plus un enfant, je vous laisse une honnête liberté, j'espère que vous n'en abuserez bas. J'espère que vous ne passerez jamais les nuits ailleurs que dans cet hôtel; songez que je suis père, et que si mon fils m'aime, il doit craindre de m'inquiéter. »

Je me hâtai de me rendre chez M. de Rosambert, qui déjà m'attendait. Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi en riant, et sans me laisser le temps de dire un seul mot, il se jeta à mon cou. « Que je vous embrasse, mon cher Faublas! votre aventure est délicieuse; plus je m'en occupe, et plus elle m'amuse. » Je l'interrompis brusquement : « Je ne suis pas venu pour recevoir vos compliments... » Le comte me pria, d'un ton plus sérieux, de m'asseoir : « Vous pourriez, me dit-il, m'en vouloir encore! je vous reverrais dans les mêmes dispositions! allons donc, mon jeune ami, vous êtes fou. Quoi! une ingrate beauté vous favorise et me délaisse; c'est moi qu'on sacrifie, c'est à vous qu'on m'immole, et vous vous fâchez! Je ne punis que par une inquiétude momentanée les galantes tromperies du couple

adroit qui me joue, et c'est par le sang de son ami que M. de Faublas prétend venger les petites tribulations de mademoiselle Duportail! je vous jure que cela ne sera pas. Mon cher Faublas, j'ai sur vous l'avantage de six années d'expérience; je sais très bien qu'à seize ans on ne connaît que sa maîtresse et son épée; mais à vingt-deux, un homme du monde ne se bat plus pour une femme. »

Je donnai quelques signes d'étonnement, qu'il remarqua. « Croyez-vous au véritable amour? ajouta-t-il aussitôt; c'est encore une des illusions de l'adolescence, je vous en avertis. Moi, je n'ai vu partout que la galanterie. Qu'est-ce, d'ailleurs, que votre aventure? une bonne fortune, et rien de plus; et d'une histoire comique, nous ferions une tragédie! nous nous égorgerions pour une belle dame qui me quitte aujourd'hui, et qui demain vous plantera là! Ah! chevalier, gardez votre courage pour une occasion plus importante; on ne peut désormais soupçonner le mien. Il est très vrai que le fatal concours des circonstances nous force quelquefois à verser le sang d'un ami : puisse l'honneur, l'inflexible honneur, ne vous réduire jamais à cette horrible extrémité!... Mon cher Faublas, j'avais à peu près votre âge quand la marquise de Rosambert, dont je suis le fils unique, achevait sa trente-troisième année; elle était si fraîche encore, qu'on ne lui eût pas donné plus de vingt-cinq ans : dans le monde, on l'appelait ma sœur aînée. Avec les agréments de la jeunesse, elle avait conservé ses goûts; elle aimait les assemblées nombreuses et les plaisirs bruyants. Une nuit que je l'avais conduite au bal de l'Opéra, on l'y insulta publiquement. J'accourus aux cris de la marquise, qui venait d'ôter son masque : déjà l'insolent inconnu l'avait suppliée d'excuser sa méprise, et se perdait dans la foule. Je le joignis, je l'obligeai de se démasquer : je reconnus le jeune Saint-Clair, compagnon de mon enfance, et de tous mes amis le plus cher. *Je ne croyais pas que ce fût la marquise de Rosambert :* voilà tout ce qu'il me dit. C'était beaucoup, sans doute... Hélas! un murmure général nous fit comprendre que ce n'était pas assez; l'honneur voulait du sang : nous nous battîmes. Saint-Clair succomba; je tombai sans connaissance auprès de mon ami mourant. Pendant plus de six semaines, une horrible fièvre brûla mon sang et troubla ma raison. Dans mon délire affreux, je ne voyais que Saint-Clair, sa plaie saignait sous mes yeux, les convulsions de la mort agitaient ses membres tremblants; et cependant il me regardait d'un air attendri; d'une voix éteinte, il m'adressait de touchants adieux : dans ses derniers moments, il ne paraissait sensible qu'à la douleur de quitter le barbare qui venait de l'immoler. Longtemps

cette affreuse image me poursuivit, longtemps on trembla pour ma vie : enfin la nature, secondée des efforts de l'art, opéra ma guérison ; mais je recouvrai ma raison, sans perdre mes remords. Le temps, qui console de tout, a séché mes pleurs ; mais jamais le souvenir de cet affreux combat ne s'effacera de ma mémoire... Chevalier, je ne me verrais qu'avec peine obligé de me battre avec un inconnu ; jugez si j'irai, sans raison, exposer ma vie pour menacer la vôtre... Ha! si jamais l'inflexible honneur nous y forçait, mon cher Faublas, je vous le jure, votre victoire ne serait ni pénible, ni glorieuse ; j'ai trop éprouvé qu'en pareil cas, celui qui meurt n'est pas le plus malheureux. »

Rosambert me tendit les bras, je l'embrassai de bon cœur ; son trouble se dissipa peu à peu. « Déjeunons, me dit-il, et reprenant sa première gaîté : Vous veniez me faire une querelle, ingrat, lorsque vous me devez mille remercîments. — Mille remercîments ? — Sans doute : n'est-ce pas moi qui vous ai fait connaître la marquise ? Il est vrai que je ne prévoyais pas le malin tour qu'on me jouerait : j'aurais pu pressentir une infidélité ; mais deviner qu'elle aurait lieu si promptement, avec des circonstances si singulières! (Il se mit à rire.) Ho! mais plus j'y pense, plus je crois devoir vous féliciter. Elle est délicieuse, votre aventure! et puis vous entrez dans le monde par la belle porte. La marquise est jeune, belle, pleine d'esprit, considérée à la ville, bienvenue à la cour, intrigante en diable : elle jouit d'un crédit immense et sert ses amis chaudement. » Je témoignai au comte que je n'emploierais jamais de tels moyens pour aller à la fortune. « Et vous avez tort, me répondit-il : combien de gens d'un vrai mérite ne se sont avancés que par là! Mais laissons cela ; ne me donnerez-vous pas quelques détails sur cette nuit joyeuse, de laquelle vous vous étiez bien trouvé sans doute, puisque, sans moi, vous auriez fait le lendemain ? »

Je ne me fis pas presser. « Ha! la rusée marquise, s'écria le comte, après m'avoir entendu. Ha! la fine dame! comme elle a filé son bonheur! Et son honnête époux, le cher marquis, le plus doux, le plus crédule, le plus complaisant des commodes maris dont la France abonde! en vérité, il me ferait croire que certains hommes ont été mis dans ce bas monde tout exprès pour servir à l'amusement de leur prochain. Mais sa femme! sa femme!... — Est très aimable. — Je le sais bien, je le savais même avant vous : et nous nous serions coupé la gorge à cause d'elle! Ha! — Je conviens, Rosambert, que nous aurions mal fait. — Très mal fait ; et puis, c'est qu'une telle incartade aurait été d'un exemple fort dangereux. — Comment ? —

Tenez, Faublas, dans le cercle borné de chacune des sociétés particulières qui composent ce que la bonne compagnie appelle *le monde*, il y a nombre d'intrigues qui se croisent, une foule d'intérêts qui se contrarient. Tel est le mari de celle-ci, qui est l'amant de celle-là; tel est aujourd'hui sacrifié, qui demain vous immole: les hommes sont entreprenants, ils attaquent sans cesse; les femmes sont faibles, elles cèdent toujours : il résulte de là que le célibat devient un état fort doux, que le joug du mariage paraît moins insupportable: la jeunesse s'amuse, l'état se peuple, et tout le monde est content. Eh bien! si la jalousie allait répandre aujourd'hui son noir poison, si les maris qu'on attrape s'armaient pour réparer l'honneur de leurs fragiles moitiés, si les amants qu'on délaisse s'égorgeaient pour se disputer un cœur volage, vous verriez une désolation générale; la ville et la cour deviendraient un vaste champ de carnage. Combien de femmes crues sages seraient tout à coup veuves! que de beaux enfants, réputés légitimes, pleureraient leurs pères! que de charmants bâtards végéteraient abandonnés! La génération présente passerait après avoir fait, mais avant d'avoir élevé sa postérité. — Quel tableau vous faites, Rosambert! vous peignez la galanterie; mais l'amour tendre et respectueux... — N'existe plus; il ennuyait les femmes, les femmes l'ont tué. — Vous n'estimez donc guère les femmes? — Moi! je les aime... comme elles veulent être aimées. — Ah! lui répliquai-je avec la plus grande vivacité, je vous pardonne vos blasphèmes, vous ne connaissez pas ma Sophie. » Il me demanda l'explication de ces derniers mots; mais je la lui refusai avec cette discrétion qui, surtout dans le premier âge, accompagne le véritable amour.

Cependant nous déjeunions comme on dîne; le vin de Champagne n'était pas épargné, et l'on sait que Bacchus est le père de la gaité. Il me parut que le comte, s'il estimait peu les femmes, les aimait beaucoup, et se plaisait à parler d'elles. Plein du système qu'il soutenait, il l'appuyait du scandaleux récit des anecdotes galantes du jour. Rosambert m'embarrassait sans me persuader; à chaque exemple qu'il me donnait, je répondais toujours qu'une exception, loin de détruire la règle, la prouvait. « Mais vous ne savez donc pas, me dit-il avec chaleur, vous ne savez donc pas à quel point la bonne moitié des individus de ce sexe tant honoré porte chaque jour l'entier oubli de cette modestie naturelle, de cette pudeur innée que vous lui supposez? » Il se leva avec vivacité, et riant de toutes ses forces: « Ah! parbleu! tenez... vous n'avez pas disposé de votre journée... venez avec moi, venez... Je vais de ce pas vous présenter

à une belle dame... Nous en trouverons chez elle beaucoup d'autres... elles sont jolies, vous serez le maître de les estimer toutes, et tant qu'il vous plaira. »

Tous deux en pointe de vin, nous montâmes dans un honnête fiacre, qui s'arrêta devant une maison d'assez belle apparence; mais les airs cavaliers de la maîtresse du logis, le ton leste dont le comte la traitait, l'accueil non moins leste dont elle m'honora, tout me fit soupçonner que j'étais engagé dans une partie de filles. J'en demeurai convaincu quand la brave dame, de qui le comte paraissait très connu, et qui voulait, disait-elle poliment, me déniaiser, m'eut montré toutes les curiosités de sa maison. Elle finit par nous conduire dans une salle, où se trouvaient rassemblées beaucoup de nymphes qui, toutes, passèrent devant nous, en briguant l'honneur du mouchoir. Rosambert prit la plus jolie; j'eus la singulière fantaisie de choisir la plus laide.

« En attendant, me dit le comte, qu'on ait servi le dîner que j'ai demandé, nous pouvons, chacun de notre côté, commencer avec notre belle un bout de conversation; à table, nous formerons la partie carrée. » Né curieux, je me sentis l'envie d'examiner un peu en détail la nymphe que je m'étais choisie; il me parut important de savoir quelle différence il y avait entre une belle marquise et une laide courtisane. Le sujet était peu digne de mon attention : la recherche m'amusa d'abord uniquement par les objets de comparaison qu'elle m'offrit : insensiblement, j'y pris feu, et, machinalement, je songeai à pousser l'examen aussi loin qu'il pouvait aller. La nymphe s'aperçut de mes heureuses dispositions : sans me donner le temps de réfléchir davantage, elle m'invita à tenter l'attaque, et se prépara fièrement à la soutenir; mais tout à coup, sans que j'eusse besoin d'expliquer mes intentions pacifiques, la guerrière expérimentée vit qu'il n'y aurait pas entre nous la plus légère escarmouche. Elle se releva nonchalamment, et me regardant avec attention : « Tant mieux, dit-elle, ç'aurait été dommage! » Il est impossible de se figurer combien je fus frappé du sens très clair que présentaient ces deux mots : « Ç'aurait été dommage! » Je n'examinai pas ce que Rosambert deviendrait, je m'enfuis de cette infâme maison, en jurant que je n'y retournerais de ma vie.

Le comte était chez moi le lendemain à dix heures du matin; il venait savoir quelle terreur panique m'avait saisi, et m'assura que mon aventure, s'étant répandue dans cette maison, avait singulièrement diverti tous ceux qui s'y trouvaient. « Quoi! Rosambert! cette fille me dit : Ç'aurait été dommage! et vous appelez ma terreur



Il s'entretenait avec ma Sœur

une terreur panique! — Ho! cela est différent! la nymphe a un peu tronqué l'aventure... elle se gardait bien de nous apprendre... Le ç'aurait été dommage! change entièrement l'histoire... Il est d'un bon genre, le ç'aurait été dommage!... Eh bien, Faublas, cette femme qui vous félicite froidement d'avoir échappé à un danger qu'elle vous invitait à courir, l'estimez-vous? — Vous me faites là une plaisante question, Rosambert; hé! que pourriez-vous conclure de ma réponse contre son sexe en général? — Vous esquivez, mon ami : ah! vous êtes incorrigible! Eh bien, estimez, estimez, puisque vous le voulez absolument; moi, je vais me coucher. — Comment! vous coucher? d'où venez-vous donc? — Que voulez-vous? dans le monde, il faut s'amuser de tout. J'ai trouvé là le commandeur de***, le petit chevalier de M***, l'abbé de D*** : nous avons fait toute la soirée et toute la nuit un vacarme, une orgie! cela était délicieux! mais je vais me coucher. »

J'étais à peine habillé quand mon père monta chez moi; il me dit que M. Duportail m'attendait à dîner. Il ajouta : « Vous passerez ensemble toute la soirée; je soupe dans ce quartier-là, j'irai vous prendre chez lui, je vous ramènerai. »

Je me hâtai de sortir, car j'étais pressé de voir ma jolie cousine. Elle vint au parloir avec ma sœur. « Que vous êtes heureux! me dit vivement Adélaïde; vous allez au bal, vous y passez les nuits, vous y avez fait la connaissance d'une fort jolie dame! — Et qui vous a dit tout cela? — M. Person, qui n'a pas de secrets pour nous. » Sophie baissait les yeux et gardait le silence. Ma sœur continua : « Dites-nous donc quelle est cette dame... et un bal masqué; cela doit être beau! — Ah! fort ennuyeux, je vous assure; et quant à cette dame, elle est jolie, mais beaucoup moins... oh! beaucoup moins, que ma jolie cousine. » Sophie, toujours muette, toujours le yeux baissés, ne paraissait occupée que de quelques breloques qui manquaient au cordon de sa montre; mais la rougeur dont son front s'était couvert la trahit. Je vis que notre conversation la touchait d'autant plus, qu'elle affectait de s'y intéresser moins. « Vous avez du chagrin, ma jolie cousine? — Répondez donc, mademoiselle, lui dit sa vieille gouvernante. — Non, monsieur; c'est que... c'est que j'ai mal dormi cette nuit. — Oui, dit encore la vieille, il est vrai, mademoiselle, depuis trois ou quatre jours, s'accoutume à ne pas dormir... c'est une fort mauvaise habitude, fort mauvaise; on en meurt très bien : moi, qui vous parle, j'ai connu mademoiselle... tenez, mademoiselle Storch... Vous n'avez pas connu cela, vous, mademoiselle, vous êtes trop jeune... Dame! il y a bien

quarante-cinq ans que cela est arrivé... mademoiselle Storch... »

La vieille avait ainsi commencé son histoire, et si je ne voulais pas être privé du bonheur de voir ma jolie cousine, il fallait en écouter tranquillement la longue narration. Sophie m'épargna ce déplaisir, pour m'en causer un plus vif. Elle se leva, sa gouvernante lui demanda avec humeur ce qu'elle avait; elle répondit qu'elle se sentait fort incommodée : sa voix tremblait. « Ah! voilà comme vous faites toujours, répliqua la vieille; on n'a jamais le temps de parler à personne. Monsieur le chevalier, venez demain, vous verrez comme cela est intéressant, et qu'on a bien raison de dire qu'il faut que les jeunes personnes dorment. — Mon frère, permettez-vous que je suive ma bonne amie? — Oui, ma chère Adélaïde, oui... Oh! ayez bien soin d'elle! » Sophie, en me saluant, leva enfin les yeux; elle laissa tomber sur moi un regard douloureux qui pénétra dans mon cœur pour y éveiller le remords.

Il était temps de me rendre à l'invitation de M. Duportail. Après lui avoir renouvelé mes remercîments, je lui racontai toute mon aventure, sans oublier le déjeuner de Rosambert; mais je me gardai bien de lui apprendre où notre gaîté nous avait conduits ensuite. « Je suis bien aise, me dit-il, que M. de Rosambert, qui, d'après ses propos que vous me rendez, me paraît être un petit-maître dans la force du terme, ait au moins de justes idées sur l'honneur véritable. Mon jeune ami, souvenez-vous bien que de toutes les lois de votre pays, celle qui défend le duel est la plus respectable. Dans ce siècle de lumières et de philosophie, la férocité des courages s'est beaucoup adoucie. Combien l'heureuse révolution qui s'est faite à cet égard dans les esprits a déjà épargné de sang à la nation et de larmes aux pères de famille! Quant aux femmes, il paraît, en effet, que le comte ne les estime point; si ce n'est que par air et à l'exemple de tant de jeunes gens comme lui qu'il affecte pour elles ce profond mépris, que peut-être il n'a pas, je le plains; je le plains bien davantage, s'il n'a jamais connu que des femmes mésestimables. Faublas, croyez-en mon expérience plus longue que celle du comte, qui croit, à vingt-deux ans, avoir beaucoup vu; croyez-en mon jugement plus exercé, mes observations plus réfléchies : si l'on rencontre dans le monde quelques femmes sans pudeur, on y voit beaucoup plus de jeunes gens sans principes. Gardez-vous d'écouter les vieilles déclamations de ces petits messieurs-là : il existe des femmes dont les chastes attraits doivent inspirer l'amour tendre et pur, dont le cœur délicat est fait pour le sentir, qui s'attirent nos hommages par leur caractère aimable, et nos respects par leurs douces vertus.

On rencontre moins rarement qu'on ne le dit des amantes généreuses, des épouses sages, d'excellentes mères de famille : il y en a, mon ami, qui verseraient leur sang pour le bonheur de leurs maris et de leurs enfants; j'en ai connu qui, réunissant aux paisibles vertus de leur sexe les vertus plus mâles du nôtre, ont donné à des hommes dignes d'elles l'exemple d'un généreux dévouement, les leçons difficiles d'un courage infatigable et d'une patience à toute épreuve. Votre marquise n'est point une héroïne, ajouta-t-il en souriant; c'est une femme bien jeune, bien imprudente. Mon ami, ayez plus de raison qu'elle, terminez cette aventure dangereuse; quelle que soit la crédulité du mari, il ne faut qu'un événement imprévu pour la détruire : promettez-moi de ne plus retourner chez madame de B***. » J'hésitais, M. Duportail me pressa; d'ailleurs, en faisant l'éloge des femmes, il m'avait rappelé ma Sophie; je finis par promettre tout ce qu'il voulut. « Maintenant, me dit-il, j'ai des secrets importants à vous révéler; quand vous m'aurez entendu, vous sentirez qu'il faut répondre à ma grande confiance par une inviolable discrétion.

« Mon histoire offre un exemple effrayant des vicissitudes de la fortune. Il est ordinairement très commode, mais quelquefois aussi très dangereux, d'avoir un ancien nom à soutenir et de grands biens à conserver. Unique rejeton d'une famille illustre, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, je devrais occuper dans mon pays les premières charges de l'état, et je me vois condamné à languir à jamais sous un ciel étranger, dans une oisive obscurité. Le nom de Lovzinski est honorablement inscrit dans les fastes de la Pologne, et ce nom va périr en moi! Je sais que l'austère philosophie rejette ou méprise les titres vains et les richesses corruptrices; peut-être me consolerais-je, si je n'avais perdu que cela; mais, mon jeune ami, je pleure une épouse adorée, je cherche une fille chérie, et je ne reverrai jamais ma patrie. Quel courage assez endurci pourrais-je opposer à de pareilles douleurs?

« Mon père Lovzinski, encore plus distingué par ses vertus que par son rang, jouissait à la cour de cette considération qui suit toujours la faveur du prince, et que le mérite personnel obtient quelquefois. Il donnait à l'éducation de mes deux sœurs l'attention d'un père tendre; il s'occupait surtout de la mienne avec le zèle d'un vieux gentilhomme jaloux de l'honneur de sa maison, dont j'étais l'unique espoir, avec l'activité d'un bon citoyen, qui ne désirait rien tant que de laisser à l'état un successeur digne de lui.

« Je faisais mes exercices à Varsovie; là se distinguait entre

nous, par les qualités les plus aimables, le jeune P***. Aux charmes d'une figure à la fois douce et noble, il joignait les agréments d'un esprit heureusement cultivé : l'adresse peu commune qu'il déployait dans nos jeux guerriers, la modestie plus rare avec laquelle il paraissait vouloir cacher son mérite à ses propres yeux pour exalter le mérite moins recommandable de ses rivaux presque toujours vaincus; l'urbanité de ses mœurs, la douceur de son caractère, fixaient l'attention, commandaient l'estime, et le rendaient cher à cette brillante jeunesse qui partageait nos travaux et nos plaisirs. Dire que ce fut la ressemblance des caractères et la sympathie des humeurs qui commencèrent ma liaison avec M. P***, ce serait me louer beaucoup; quoi qu'il en soit, nous vécûmes bientôt tous deux dans une intime familiarité.

« Qu'il est heureux, mais qu'il s'écoule rapidement cet âge où l'on ignore, et l'ambition qui sacrifie tout aux idées de fortune et de gloire dont elle est possédée, et l'amour dont le pouvoir suprême absorbe et concentre toutes nos facultés sur un seul objet! cet âge des plaisirs innocents et de la crédulité confiante, où le cœur, novice encore, suit librement les impulsions de sa sensibilité naissante, et se donne sans partage à l'objet de ses affections désintéressées! Alors, mon cher Faublas, alors l'amitié n'est pas un vain nom. Confident de tous les secrets de M. de P***, je n'entreprenais rien dont je ne l'instruisisse d'abord; ses conseils réglaient ma conduite, les miens déterminaient ses résolutions; et par cette douce réciprocité, notre adolescence n'avait point de plaisirs qui ne fussent partagés point de peines qui ne se trouvassent adoucies. Avec quel chagrin je vis arriver le moment fatal où M. de P***, forcé par les ordres paternels de quitter Varsovie, me fit ses tendres adieux ! Nous nous promîmes de nous conserver, dans tous les temps, ce vif attachement qui avait fait le bonheur de notre adolescence; je jurai témérairement que les passions d'un autre âge ne l'altéreraient jamais. Quel vide immense laissa dans mon cœur l'absence de mon ami! D'abord il me sembla que rien ne pourrait me dédommager de sa perte; la tendresse d'un père, les caresses de mes sœurs ne me touchaient que faiblement. Je sentis qu'il ne me restait, pour chasser l'ennui, d'autres moyens que d'occuper mes loisirs de quelque travail utile; j'appris la langue française, déjà répandue dans toute l'Europe; je lus avec délices des ouvrages fameux, éternels monuments du génie, et j'admirai comment, dans un idiome aussi ingrat, avaient pu se distinguer à ce point tant de poëtes célèbres, tant d'excellents écrivains justement immortalisés. Je m'appliquai sérieu-

sement à l'étude de la géométrie ; je me formai surtout à ce noble métier qui fait un héros aux dépens de cent mille malheureux, et que des hommes moins humains que vaillants ont appelé le grand art de la guerre. Plusieurs années furent employées à ces études, aussi difficiles qu'approfondies ; enfin, elles m'occupèrent uniquement. M. de P***, qui m'écrivait souvent, ne recevait plus que des réponses courtes et rares : notre correspondance languissait négligée, lorsqu'enfin l'amour acheva de me faire oublier l'amitié.

« Mon père était depuis longtemps lié très étroitement avec le comte Pulauski. Connu par l'austérité de ses mœurs rigides, fameux par l'inflexibilité de ses vertus vraiment républicaines, Pulauski, à la fois grand capitaine et brave soldat, avait signalé, dans plus d'une rencontre, son brillant courage et son patriotisme ardent. Nourri de la lecture des anciens, il avait puisé dans leur histoire les grandes leçons d'un noble désintéressement, d'une inébranlable constance et d'un dévouement absolu. Comme ces héros à qui Rome idolâtre et reconnaissante éleva des autels, Pulauski eût sacrifié tous ses biens à la prospérité de son pays ; il eût versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour sa défense ; il eût même immolé sa fille unique, sa chère Lodoïska.

« Lodoïska ! qu'elle était belle ! que je l'aimai ! son nom chéri est toujours sur mes lèvres, son image adorée vit encore dans mon cœur.

« Mon ami, dès que je l'eus vue, je ne vis plus qu'elle ; j'abandonnai mes études, l'amitié fut entièrement oubliée ; je consacrai tous mes moments à Lodoïska. Mon père et le sien n'avaient pu longtemps ignorer mon amour ; ils ne m'en parlaient pas, ils l'approuvaient donc. Cette idée me parut assez fondée pour que je me livrasse sans inquiétude au doux penchant qui m'entraînait ; je pris mes mesures de manière que je voyais presque tous les jours Lodoïska, ou chez elle, ou chez mes sœurs, qu'elle aimait beaucoup : deux années se passèrent ainsi.

« Enfin Pulauski me tira un jour à l'écart, et me dit : Ton père et moi nous avions fondé sur toi de grandes espérances, que ta conduite avait d'abord justifiées : je t'ai vu longtemps employer ta jeunesse à des travaux aussi honorables qu'utiles. Aujourd'hui... (il vit que j'allais l'interrompre, et m'en empêcha) Que vas-tu me dire ? crois-tu m'apprendre quelque chose que j'ignore ? crois-tu que j'avais besoin d'être chaque jour témoin de tes transports pour sentir combien ma Lodoïska mérite d'être aimée ? C'est parce que je sais aussi bien que toi ce que vaut ma fille, que tu ne l'obtiendras qu'en

la méritant. Jeune homme, apprends qu'il ne suffit pas que des faiblesses soient légitimes pour être excusées; que celles d'un bon citoyen doivent tourner toutes au profit de sa patrie ; que l'amour, l'amour même, ne serait, comme toutes les viles passions, que méprisable ou dangereux, s'il n'offrait aux cœurs généreux un motif de plus qui les excite puissamment à l'honneur. Écoutez : notre monarque valétudinaire semble toucher à sa fin ; sa santé, chaque jour plus chancelante, a réveillé l'ambition de nos voisins inquiets; ils se préparent sans doute à semer parmi nous les divisions; ils comptent, en forçant nos suffrages, nous donner un roi de leur choix. Des troupes étrangères ont osé se montrer sur les frontières de la Pologne; déjà deux mille gentilshommes se rassemblent pour réprimer leur insolente audace ; va te joindre à cette brave jeunesse; va, et surtout, à la fin de la campagne, reviens couvert du sang de nos ennemis, montrer à Pulauski un gendre digne de lui.

« Je n'hésitai pas un moment : mon père approuva mes résolutions; mais il ne parut consentir qu'avec peine à mon départ précipité. Il me tint longtemps pressé contre son sein, une tendre sollicitude était peinte dans ses regards, il ne m'adressa que de tristes adieux; le trouble de son cœur passa dans le mien, nos pleurs se confondirent sur son visage vénérable. Pulauski, présent à cette scène touchante, nous reprocha stoïquement ce qu'il appelait une faiblesse. Sèche tes pleurs, me dit-il, ou garde-les pour Lodoïska; ce n'est qu'à de faibles amants qui se séparent pour six mois qu'il convient d'en répandre. Il instruisit sa fille en ma présence même, et de mon départ, et des motifs qui me déterminaient. Lodoïska pâlit, soupira, regarda son père en rougissant, et m'assura, d'une voix tremblante, que ses vœux hâteraient mon retour et que son bonheur était dans mes mains. Encouragé de cette sorte, quels dangers pouvais-je craindre? Je partis; mais dans le cours de cette campagne, il ne se passa rien qui mérite d'être rapporté; les ennemis, aussi soigneux que nous d'éviter une action qui eût pu produire entre les deux nations une guerre ouverte, se contentèrent de nous fatiguer par des marches fréquentes : nous nous bornâmes à les suivre et à les observer; ils nous rencontraient partout où le pays ouvert leur eût offert un accès facile. Aux approches de la mauvaise saison, ils parurent se retirer chez eux pour y prendre leurs quartiers d'hiver, et notre petite armée, presque toute composée de gentilshommes, se sépara. Je revenais à Varsovie, plein d'impatience et de joie; je croyais que l'hymen et l'amour allaient me donner Lodoïska... Hélas ! je n'avais plus de père! J'appris en entran

dans la capitale, que, la veille même, Lovzinski était mort d'une apoplexie. Ainsi, je n'eus pas même la douloureuse consolation de recevoir les derniers soupirs du plus tendre des pères! je ne pus que me traîner sur sa tombe, que j'arrosai de mes pleurs.

« Ce n'est point, me dit Pulauski, peu touché de ma douleur profonde, ce n'est point par des larmes stériles qu'on honore la mémoire d'un père tel que le tien. La Pologne regrette en lui un héros citoyen, qui l'aurait utilement servie dans la circonstance critique à laquelle nous touchons. Épuisé par une maladie longue, notre monarque n'a pas quinze jours à vivre, et du choix de son successeur dépend le bonheur ou le malheur de nos concitoyens. De tous les droits que la mort de ton père te transmet, le plus beau sans doute est celui d'assister aux états, où tu vas le représenter; c'est là qu'il doit revivre en toi, c'est là qu'il faut prouver un courage plus difficile que celui qui ne consiste qu'à braver la mort dans les combats. La vaillance d'un soldat n'est qu'une vertu commune; mais ceux-là ne sont pas des hommes ordinaires, qui, conservant dans les occasions pressantes un courage tranquille, et déployant une activité pénétrante, découvrent les projets du puissant qui cabale, déconcertent les sourdes intrigues, affrontent les factions hardies; qui, toujours fermes, incorruptibles et justes, ne donnent leur suffrage qu'à celui qu'ils en ont jugé le plus digne, ne considérant que le bien de leur pays; que l'or et les promesses ne peuvent séduire, que les prières ne sauraient fléchir, que les menaces n'étonnent pas. Voilà les vertus qui distinguaient ton père; voilà l'héritage vraiment précieux que tu dois t'empresser à recueillir. Le jour où nos états s'assemblent pour l'élection d'un roi, est l'époque certaine à laquelle se manifestent les prétentions de plusieurs concitoyens, plus occupés de leur intérêt personnel que jaloux de la prospérité de leur patrie, et les desseins pernicieux des puissances voisines, dont la cruelle politique détruit nos forces en les divisant. Mon ami, je me trompe, ou le moment fatal approche qui va fixer à jamais les destins de mon pays menacé; ses ennemis conspirent sa ruine, ils ont préparé dans le silence une révolution qu'ils ne consommeront pas tant que mon bras pourra soutenir une épée.

« Veuille le Dieu protecteur de mon pays lui épargner les horreurs d'une guerre civile! Mais cette extrémité, quelque affreuse qu'elle soit, deviendra peut-être nécessaire; je me flatte qu'au moins ce ne sera qu'une crise violente, après laquelle cet état, régénéré, reprendra son antique splendeur. Tu seconderas mes efforts, Lovzinski, les faibles intérêts de l'amour doivent tous disparaître devant

des intérets plus sacrés : je ne puis te donner ma fille dans ces moments de deuil, où la patrie est en danger; mais je te promets que les premiers jours de la paix seront marqués par ton hymen avec Lodoïska.

« Pulauski ne parla pas en vain ; je sentis quels devoirs plus essentiels j'avais désormais à remplir; mais les soins importants dont je m'occupais, n'offrirent à ma douleur que d'insuffisantes distractions. Je l'avouerai sans rougir, la tristesse de mes sœurs, leur amitié compatissante, les caresses plus réservées, mais non moins douces, de mon amante, firent sur mon cœur ému plus d'impression que les conseils patriotiques de Pulauski. Je vis Lodoïska, vivement touchée de ma perte irréparable, aussi affligée que moi des événements cruels qui différaient notre union; et mes chagrins, ainsi partagés, se trouvèrent sensiblement adoucis.

« Cependant le roi mourut, et la diète fut convoquée. Le jour même qu'elle devait s'ouvrir, à l'instant où j'allais m'y rendre, un inconnu se présente dans mon palais, et demande à me parler sans témoins. Dès que mes gens se sont retirés, il entre avec précipitation, se jette dans mes bras, et m'embrasse tendrement. C'était M. de P***; dix années écoulées depuis notre séparation ne l'avaient pas tellement changé, que je ne pusse le reconnaître ; je lui témoignai la surprise et la joie que me causaient son retour inattendu. Vous serez bien plus étonné, me dit-il, quand vous en saurez la cause. J'arrive à l'instant, et vais me rendre à l'assemblée des états; est-ce trop présumer de votre amitié que de compter sur votre voix?—Sur ma voix! et pour qui?—Pour moi, mon ami. Il vit mon étonnement. Oui, pour moi, continua-t-il avec vivacité; il n'est pas temps de vous raconter quelle heureuse révolution s'est faite dans ma fortune, et me permet de nourrir de si hautes espérances; qu'il vous suffise maintenant de savoir que, du moins, mon ambition est justifiée par le plus grand nombre de suffrages, et qu'en vain deux faibles rivaux se préparent à me disputer la couronne, à laquelle je prétends. Lovzinski, poursuivit-il en m'embrassant encore, si vous n'étiez pas mon ami, si je vous estimais moins, peut-être m'efforcerais-je de vous éblouir par de grandes promesses, peut-être vous montrerais-je quelle faveur vous attend, que d'honorables distinctions vous sont réservées, quelle noble et vaste carrière va désormais vous être ouverte; mais je n'ai pas besoin de vous séduire, et je vais vous persuader. Je le vois avec douleur, et vous le savez comme moi, depuis plusieurs années, notre Pologne, affaiblie, ne doit son salut qu'à la mésintelligence des trois puis-

sances qui l'environnent, et le désir de s'enrichir de nos dépouilles peut réunir en un moment nos ennemis divisés. Empêchons, s'il se peut, ce triumvirat funeste, dont le démembrement de nos provinces deviendrait l'infaillible suite. Sans doute, en des temps plus heureux, nos ancêtres ont dû maintenir la liberté des élections; il faut aujourd'hui céder à la nécessité qui nous presse. La Russie protégera nécessairement un roi qui sera son ouvrage; en recevant celui qu'elle a choisi, vous prévenez la triple alliance, qui rendrait notre perte inévitable, et vous vous assurez un allié puissant, que nous opposerons avec succès aux deux ennemis qui nous restent. Voilà les raisons qui m'ont déterminé; je n'abandonne une partie de nos droits, que pour conserver nos droits les plus précieux; je ne veux monter sur un trône chancelant, que pour l'affermir par une saine politique; je n'altère enfin la constitution de cet état, que pour sauver l'état entier.

« Nous nous rendîmes à la diète; j'y votai pour M. de P*** : il obtint, en effet, le plus grand nombre de suffrages; mais Pulauski, Zaremba et plusieurs autres, se déclarèrent pour le prince C*** : on ne put rien décider dans le tumulte de cette première assemblée.

« Quand nous en sortîmes, M. de P*** revint à moi; il m'invita à le suivre dans le palais que des émissaires secrets lui avaient déjà préparé dans la capitale. Nous nous enfermâmes pendant plusieurs heures : alors se renouvelèrent entre nous les protestations d'une amitié toujours durable; alors, j'instruisis M. de P*** de mes liaisons intimes avec Pulauski, et de mon amour pour Lodoïska. Il répondit à ma confiance par une confiance plus grande; il m'apprit quels événements avaient préparé sa grandeur prochaine; il m'expliqua ses desseins secrets, et je le quittai, convaincu qu'il était moins occupé du désir de s'élever que de celui de rendre à la Pologne son antique prospérité.

« Ainsi disposé, je volai chez mon futur beau-père, que je brûlais de ramener au parti de mon ami. Pulauski se promenait à grands pas dans l'appartement de sa fille, qui paraissait aussi agitée que lui. Le voilà, dit-il à Lodoïska, dès qu'il me vit paraître, le voilà, cet homme que j'estimais et que vous aimiez! il nous sacrifie tous deux à son aveugle amitié. Je voulus répondre, il poursuivit : Vous avez été lié, dès l'enfance, avec M. de P***; une faction puissante le porte sur le trône, vous le saviez; vous saviez ses desseins : ce matin, à la diète, vous avez voté pour lui, vous m'avez trompé; mais croyez-vous qu'on me trompe impunément? Je le priai de m'entendre, il se contraignit pour garder un silence farouche; je lui appris comment

M. de P***, que j'avais négligé depuis longtemps, m'avait surpris par son retour imprévu. Lodoïska paraissait charmée d'entendre ma justification. On ne m'abuse pas comme une femme crédule, me dit Pulauski; mais, n'importe, continuez. Je lui rendis compte du court entretien que j'avais eu avec M. de P*** avant de me rendre à l'assemblée des états. Et voilà vos projets, s'écria-t-il! M. de P*** ne voit d'autre remède aux maux de ses concitoyens que leur esclavage! il le propose, un Lovzinski l'approuve! et l'on me méprise assez pour tenter de me faire entrer dans cet infâme complot! Moi! je verrais, sous le nom d'un Polonais, les Russes commander dans nos provinces! les Russes! répéta-t-il avec fureur, ils régneraient dans mon pays! (Il vint à moi avec la plus grande impétuosité.) Perfide! tu m'as trompé, et tu trahis ta patrie! Sors de ce palais à l'instant, ou crains que je ne t'en fasse arracher.

« Je vous l'avoue, Faublas, un affront si cruel et si peu mérité me mit hors de moi-même : dans le premier transport de ma colère, je portai la main sur mon épée; plus prompt que l'éclair, Pulauski tira la sienne. Sa fille, sa fille éperdue, se précipita sur moi : Lovzinski, qu'allez-vous faire! Aux accents de sa voix si chère, je repris ma raison égarée; mais je sentis qu'un seul instant venait de m'enlever Lodoïska pour toujours. Elle m'avait quitté pour se jeter dans les bras de son père; le cruel vit ma douleur amère, et se plut à l'augmenter : Va! traître, me dit-il, va! tu la vois pour la dernière fois.

« Je retournai chez moi désespéré; les noms odieux que Pulauski m'avait prodigués revenaient sans cesse à ma pensée : les intérêts de la Pologne et ceux de M. de P*** me paraissaient si étroitement liés, que je ne concevais pas comment je pouvais trahir mes concitoyens en servant mon ami; cependant, il fallait l'abandonner ou renoncer à Lodoïska : que résoudre? quel parti prendre? Je passai la nuit tout entière dans cette cruelle incertitude; et quand le jour parut, j'allai chez Pulauski, sans savoir encore à quoi je pourrais me déterminer.

« Un domestique, resté seul dans le palais, me dit que son maître était parti, au commencement de la nuit, avec Lodoïska, après avoir congédié tous ses gens. Vous jugez de mon désespoir à cette nouvelle. Je demandai à ce domestique où Pulauski était allé. Je l'ignore absolument, me répondit-il; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'hier au soir, vous sortiez à peine d'ici, quand nous entendîmes un grand bruit dans l'appartement de sa fille. Encore effrayé de la scène terrible qui venait de se passer entre vous, j'osai m'approcher

et prêter l'oreille. Lodoïska pleurait; son père, furieux, l'accablait d'injures, lui donnait sa malédiction, et je l'entendis qui lui disait : Qui peut aimer un traître, peut l'être aussi; ingrate, je vais vous conduire dans une maison sûre, où vous serez désormais à l'abri de la séduction.

« Pouvais-je encore douter de mon malheur? J'appelai Boleslas, un de mes serviteurs les plus fidèles; je lui ordonnai de placer autour du palais de Pulauski des espions vigilants qui pussent me rendre compte de tout ce qui s'y serait passé, de faire suivre Pulauski partout, s'il rentrait avant moi dans la capitale; et, ne désespérant pas de le rencontrer encore dans ses terres les plus prochaines, je me mis moi-même à sa poursuite.

« Je parcourus tous les domaines de Pulauski; je demandai Lodoïska à tous les voyageurs que je rencontrai : ce fut inutilement. Après avoir perdu huit jours dans cette recherche pénible, je me décidai à retourner à Varsovie. Je ne fus pas médiocrement étonné de voir une armée russe, campée presque sous ses murs, sur les bords de la Vistule.

« Il était nuit quand je rentrai dans la capitale; les palais des grands étaient illuminés, un peuple immense remplissait les rues; j'entendis les chants d'allégresse, je vis le vin couler à grands flots dans les places publiques : tout m'annonça que la Pologne avait un roi.

« Boleslas m'attendait avec impatience. Pulauski, me dit-il, est revenu seul dès le second jour; il n'est sorti de chez lui que pour se rendre à la diète, où, malgré ses efforts, l'ascendant de la Russie s'est manifesté chaque jour de plus en plus. Dans la dernière assemblée, tenue ce matin, M. de P*** réunissait presque toutes les voix; il allait être élu : Pulauski a prononcé le fatal *veto;* à l'instant, vingt sabres ont été tirés. Le fier palatin de ***, que Pulauski avait peu ménagé dans l'assemblée précédente, s'est élancé le premier et lui a porté sur la tête un coup terrible. Zaremba et quelques autres ont volé à la défense de leur ami; mais tous leurs efforts n'auraient pu le sauver, si M. de P*** lui-même ne s'était rangé parmi eux, en criant qu'il immolerait de sa main celui qui oserait approcher. Les assaillants se sont retirés; cependant Pulauski perdait son sang et ses forces; il s'est évanoui, on l'a emporté. Zaremba est sorti en jurant de le venger. Restés maîtres des délibérations, les nombreux partisans de M. de P*** l'ont sur le champ proclamé roi. Pulauski, rapporté dans son palais, a bientôt repris connaissance. Les chirurgiens, appelés pour voir sa blessure, ont déclaré qu'elle

n'était pas mortelle; alors, quoiqu'il ressentît de grandes douleurs, quoique plusieurs de ses amis s'opposassent à son dessein, il s'est fait porter dans sa voiture. Il était à peine midi quand il est sorti de Varsovie, accompagné de Mazeppa et de quelques mécontents. On le suit, et sans doute on viendra, sous peu de jours, vous apprendre le lieu qu'il aura choisi pour sa retraite.

« On ne pouvait guère m'annoncer de plus mauvaises nouvelles. Mon ami était sur le trône; mais ma réconciliation avec Pulauski paraissait désormais impossible, et vraisemblablement j'avais perdu Lodoïska pour toujours. Je connaissais assez son père pour craindre qu'il ne prît des résolutions extrêmes; le présent m'effrayait, je portai mes regards sur l'avenir, et mes chagrins m'accablèrent au point que je n'allai pas même féliciter le nouveau roi.

« Celui de mes gens que Boleslas avait détaché à la poursuite de Pulauski revint le quatrième jour; il l'avait suivi jusqu'à quinze lieues de la capitale : là, Zaremba, voyant toujours un inconnu à quelque distance de sa chaise de poste, avait conçu des soupçons. Un peu plus loin, quatre de ses gens, cachés derrière une masure, avaient surpris mon courrier et l'avaient conduit à Pulauski. Celui-ci, le pistolet à la main, l'avait forcé d'avouer à qui il appartenait. Je te renverrai à Lovzinski, lui avait-il dit; annonce-lui de ma part qu'il n'échappera pas à ma juste vengeance; à ces mots, on avait bandé les yeux à mon courrier, il ne pouvait dire où on l'avait conduit et renfermé; mais au bout de trois jours on l'était venu chercher : on avait encore pris la précaution de lui bander les yeux et de le promener pendant plusieurs heures; enfin, la voiture s'était arrêtée, on l'en avait fait descendre. A peine il mettait pied à terre, que ses gardes s'étaient éloignés au grand galop; il avait détaché son bandeau, et s'était retrouvé précisément à l'endroit où d'abord on l'avait arrêté.

« Ces nouvelles me donnèrent beaucoup d'inquiétude; les menaces de Pulauski m'effrayaient beaucoup moins pour moi que pour Lodoïska, qui restait en son pouvoir : il pouvait, dans sa fureur, se porter contre elle aux dernières extrémités; je résolus de m'exposer à tout, pour découvrir la retraite du père et la prison de la fille. Le lendemain, j'instruisis mes sœurs de mon dessein, et je quittai la capitale : le seul Boleslas m'accompagnait; je me donnai partout pour son frère. Nous parcourûmes toute la Pologne; je vis alors que l'événement ne justifiait que trop les craintes de Pulauski. Sous prétexte de faire prêter le serment de fidélité pour le nouveau roi, les Russes, répandus dans nos provinces, commettaient mille

exactions dans les villes, et désolaient les campagnes. Après avoir perdu trois mois en recherches vaines, désespéré de ne pouvoir retrouver Lodoïska, vivement touché des malheurs de notre patrie, pleurant à la fois sur elle et sur moi, j'allais retourner à Varsovie, pour apprendre moi-même au nouveau roi à quels excès des étrangers se portaient dans ses états, lorsqu'une rencontre, qui semblait devoir être pour moi très fâcheuse, me força de prendre un parti tout différent.

« Les Turks venaient de déclarer la guerre à la Russie, et les Tartares de Budziac et de la Crimée faisaient de fréquentes incursions dans la Volhynie, où je me trouvais alors. Quatre de ces brigands nous attaquèrent, à la sortie d'un bois, près d'Ostropol. J'avais très imprudemment négligé de charger mes pistolets; mais je me servis de mon sabre avec tant d'adresse et de bonheur, que bientôt deux d'entre eux tombèrent grièvement blessés. Boleslas occupait le troisième; le quatrième me combattait avec vigueur : il me fit à la cuisse une légère blessure, et reçut en même temps un coup terrible, qui le renversa de son cheval. Boleslas se vit à l'instant débarrassé de son ennemi, qui, au bruit de la chute de son camarade, prit la fuite. Celui que j'avais renversé le dernier me dit en mauvais polonais : Un aussi brave homme que toi doit être généreux; je te demande la vie : ami, au lieu de m'achever, secours-moi; crois-moi, viens m'aider à me relever; bande ma plaie. Il demandait quartier d'un ton si noble et si nouveau, que je ne balançai pas. Je descendis de cheval; Boleslas et moi nous le relevâmes; nous bandâmes sa plaie : Tu fais bien, brave homme, me disait le Tartare, tu fais bien. Comme il parlait, nous vîmes s'élever autour de nous un nuage de poussière; plus de trois cents Tartares accouraient à nous ventre à terre. Ne crains rien, me dit celui que j'avais épargné, je suis le chef de cette troupe. Effectivement, d'un signe, il arrêta ses soldats, prêts à me massacrer; il leur dit, dans leur langue, quelques mots que je ne compris pas; ils ouvrirent leurs rangs, pour laisser passer Boleslas et moi. Brave homme, me dit encore leur capitaine, n'avais-je pas raison de te dire que tu faisais bien? tu m'as laissé la vie, je sauve la tienne; il est quelquefois bon d'épargner un ennemi, et même un voleur. Écoute, mon ami, en t'attaquant, j'ai fait mon métier; tu as fait ton devoir en m'étrillant bien; je te pardonne, tu me pardonnes; embrassons-nous. Il ajouta : Le jour commence à baisser; je ne te conseille pas de voyager dans ces cantons cette nuit; ces gens-là vont aller chacun à son poste, et je ne pourrais te répondre d'eux. Tu vois ce château, sur la hauteur,

à droite ; il appartient à un certain comte Dourlinski, à qui nous en voulons beaucoup, parce qu'il est fort riche : va lui demander un asile ; dis-lui que tu as blessé Titsikan, que Titsikan te poursuit. Il me connaît de nom, je lui ai déjà fait passer quelques mauvaises journées ; au reste, compte que pendant que tu seras chez lui, sa maison sera respectée ; garde-toi, surtout, d'en sortir avant trois jours, et d'y rester plus de huit : adieu.

« Ce fut avec un vrai plaisir que nous prîmes congé de Titsikan et de sa compagnie. Les avis du Tartare étaient des ordres ; je dis à Boleslas : Gagnons promptement ce château qu'il nous a montré ; aussi bien, je connais ce Dourlinski de nom. Pulauski m'a quelquefois parlé de lui ; il n'ignore peut-être pas où Pulauski s'est retiré ; il n'est pas impossible qu'avec un peu d'adresse nous le sachions de lui. Je dirai, à tout hasard, que c'est Pulauski qui nous envoie ; cette recommandation vaudra bien celle de Titsikan : toi, Boleslas, n'oublie pas que je suis ton frère et ne me découvre pas.

« Nous arrivâmes aux fossés du château ; les gens de Dourlinski nous demandèrent qui nous étions : je répondis que nous venions pour parler à leur maître de la part de Pulauski ; que des brigands nous avaient attaqués et nous poursuivaient. Le pont-levis fut baissé, nous entrâmes ; on nous dit que pour le moment nous ne pouvions parler à Dourlinski, mais que le lendemain, sur les dix heures, il pourrait nous donner audience. On nous demanda nos armes, que nous rendîmes sans difficulté. Boleslas visita ma blessure, les chairs étaient à peine entamées. On ne tarda pas à nous servir dans la cuisine un frugal repas ; nous fûmes conduits ensuite dans une chambre basse, où deux mauvais lits venaient d'être préparés ; on nous y laissa sans lumière ; et l'on nous y enferma.

« Je ne pus fermer l'œil de la nuit. Titsikan ne m'avait fait qu'une légère blessure, mais celle de mon cœur était si profonde ! Au point du jour, je m'impatientai dans ma prison ; je voulus ouvrir les volets, ils étaient fermés à clef. Je les secoue vigoureusement, les ferrures sautent, je vois un fort beau parc ; la fenêtre était basse, je m'élance, et me voilà dans les jardins de Dourlinski. Après m'y être promené quelques minutes, j'allai m'asseoir sur un banc de pierre, placé au pied d'une tour, dont je considérai quelque temps l'architecture antique. Je restais là, plongé dans mes réflexions, lorsqu'une tuile tomba à mes pieds : je crus qu'elle s'était détachée de la couverture de ce vieux bâtiment, et pour éviter un accident pareil, j'allai me placer à l'autre bout du banc. Quelques instants après, une seconde tuile tomba à côté de moi. Le hasard me parut surprenant;

je me levai avec inquiétude, j'examinai la tour attentivement. J'aperçus à vingt-cinq ou trente pieds de hauteur une étroite ouverture ; je ramassai les tuiles qu'on m'avait jetées ; sur la première, je déchiffrai ces mots, tracés avec du plâtre : Lovzinski, c'est donc vous ! vous vivez ! et sur la seconde, ceux-ci : Délivrez-moi, sauvez Lodoïska.

« Vous ne pouvez, mon cher Faublas, vous figurer combien de sentiments divers m'agitèrent à la fois : mon étonnement, ma joie, ma douleur, mon embarras, ne sauraient s'exprimer. J'examinais la prison de Lodoïska, je cherchais comment je pourrais l'en tirer; elle m'envoya encore une tuile ; je lus : A minuit, apportez du papier, de l'encre et des plumes ; demain, une heure après le soleil levé, venez chercher une lettre ; éloignez-vous.

« Je retournai à ma chambre; j'appelai Boleslas, qui m'aida à rentrer par la fenêtre; nous raccommodâmes le volet de notre mieux. J'appris à mon serviteur fidèle la rencontre inespérée qui mettait fin à mes courses et redoublait mes inquiétudes. Comment pénétrer dans cette tour? Comment nous procurer des armes? Le moyen de tirer Lodoïska de sa prison? Le moyen de l'enlever sous les yeux de Dourlinski, au milieu de ses gens, dans un château fortifié? En supposant que tant d'obstacles ne fussent pas insurmontables, pouvais-je tenter une entreprise aussi difficile dans le court délai que Titsikan m'avait laissé! Titsikan ne m'avait-il pas recommandé de rester chez Dourlinski trois jours, et de n'y pas demeurer plus de huit? Sortir de ce château avant le troisième jour ou après le huitième, n'était-ce pas nous exposer aux attaques des Tartares? Tirer ma chère Lodoïska de sa prison pour la livrer à des brigands; être à jamais séparé d'elle par l'esclavage ou par la mort : cela était horrible à penser.

« Mais pourquoi était-elle dans une si affreuse prison ? La lettre qu'elle m'avait promise m'en instruirait sans doute. Il fallait nous procurer du papier ; je chargeai Boleslas de ce soin, et moi, je me préparai à soutenir devant Dourlinski le rôle délicat d'un émissaire de Pulauski.

« Il était grand jour quand on vint nous mettre en liberté; on nous dit que Dourlinski pouvait et voulait nous voir. Nous nous présentâmes avec assurance; nous vîmes un homme de soixante ans à peu près, dont l'abord était brusque et les manières repoussantes. Il nous demanda qui nous étions. Mon frère et moi, lui dis-je, appartenons au seigneur Pulauski; mon maître m'a chargé pour vous d'une commission secrète, mon frère m'a accompagné

pour un autre objet; je dois, pour m'expliquer, être seul; je dois ne parler qu'à vous seul. — Eh bien, répondit Dourlinski, que ton frère s'en aille; et vous aussi, allez-vous-en, dit-il à ses gens; quant à celui-ci (il montra celui qui était son confident), tu trouveras bon qu'il reste, tu peux tout dire devant lui. — Pulauski m'envoie... — Je le vois bien, qu'il t'envoie. — Pour vous demander... — Quoi? — (Je pris courage.) Pour vous demander des nouvelles de sa fille. — Des nouvelles de sa fille! Pulauski t'a dit... — Oui, mon maître m'a dit que Lodoïska était ici. Je m'aperçus que Dourlinski pâlissait; il regarda son confident, et me fixa longtemps en silence. Tu m'étonnes, reprit-il enfin; pour te confier un secret de cette importance, il faut que ton maître soit fort imprudent. — Pas plus que vous, seigneur; n'avez-vous pas aussi un confident? les grands seraient bien à plaindre s'ils ne pouvaient donner leur confiance à personne. Pulauski m'a chargé de vous dire que Lovzinski avait déjà parcouru une partie de la Pologne, et que, sans doute, il visiterait vos cantons. — S'il ose venir ici, me répondit-il aussitôt avec la plus grande vivacité, je lui garde un logement qu'il occupera longtemps : le connais-tu, ce Lovzinski? — Je l'ai vu souvent chez mon maître à Varsovie. — On le dit bel homme? — Il est bien fait, et de ma taille à peu près. — Sa figure? — Est prévenante; c'est un... — C'est un insolent, interrompit-il avec colère, si jamais il tombe en mes mains! — Seigneur, on assure qu'il est brave. — Lui! je parie qu'il ne sait que séduire des filles! si jamais il tombe en mes mains! (Je me contins; il ajouta d'un ton plus calme) Il y a bien longtemps que Pulauski ne m'a écrit, où est-il à présent? — Seigneur, j'ai des ordres précis de ne pas répondre à cette question-là; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il a, pour cacher sa retraite et pour n'écrire à personne, de grandes raisons qu'il viendra bientôt vous expliquer lui-même.

« Dourlinski parut très étonné; je crus même remarquer quelques signes de frayeur; il regarda son confident, qui semblait aussi embarrassé que lui. Tu dis que Pulauski viendra bientôt... — Oui, seigneur, sous quinzaine au plus tard. Il regarda encore son confident; et puis, affectant tout à coup autant de sang-froid qu'il avait montré d'embarras : Retourne à ton maître; je suis fâché de n'avoir que de mauvaises nouvelles à lui donner: tu lui diras que Lodoïska n'est plus ici. Je fus à mon tour fort surpris. Quoi! seigneur, Lodoïska... — N'est plus ici, te dis-je. Pour obliger Pulauski, que j'estime, je me suis chargé, quoiqu'avec répugnance, du soin de garder sa fille dans mon château : personne que moi et lui (il me

montra son confident) ne savait qu'elle y fût. Il y a environ un mois, nous allâmes, comme à l'ordinaire, lui porter des vivres pour sa journée. Il n'y avait plus personne dans son appartement. J'ignore comment elle a fait; mais ce que je sais bien, c'est qu'elle s'est échappée; je n'ai pas entendu parler d'elle depuis; elle sera sans doute allée joindre Lovzinski à Varsovie, si pourtant les Tartares ne l'ont pas enlevée sur la route.

« Mon étonnement devint extrême; comment concilier ce que j'avais vu dans le jardin, avec ce que Dourlinski me disait? il y avait là quelque mystère que j'étais impatient d'approfondir; cependant je me gardai bien de faire paraître le moindre doute. Seigneur, voilà des nouvelles bien tristes pour mon maître! — Sans doute, mais ce n'est pas ma faute. — Seigneur, j'ai une grâce à vous demander. — Voyons. — Les Tartares dévastent les environs de votre château; ils nous ont attaqués, nous leur avons échappé comme par un miracle; ne nous accorderez-vous pas, à mon frère et à moi, la permission de nous reposer ici seulement deux jours? — Seulement deux jours? j'y consens. Où les a-t-on logés? demanda-t-il à son confident. — Au rez-de-chaussée, répondit celui-ci, dans une chambre basse... — Qui donne sur mes jardins? interrompit Dourlinski avec inquiétude. — Les volets ferment à clef, répondit l'autre. — N'importe, il faut les mettre ailleurs. Ces mots me firent trembler. Le confident répliqua : Cela n'est pas possible; mais... Il lui dit le reste à l'oreille. A la bonne heure, répondit le maître, et qu'on le fasse à l'instant; et s'adressant à moi : Ton frère et toi, vous vous en irez après-demain; avant de partir, tu me parleras; je te donnerai une lettre pour Pulauski.

« J'allai rejoindre Boleslas dans la cuisine, où il déjeunait. Il me remit une petite bouteille pleine d'encre, plusieurs plumes et quelques feuilles de papier qu'il s'était procurées sans peine. Je brûlais d'envie d'écrire à Lodoïska : l'embarras était de trouver un lieu commode où les curieux ne pussent m'inquiéter. On avait déjà prévenu Boleslas que nous ne rentrerions dans la chambre où nous avions passé la nuit que pour y coucher. Je m'avisai d'un stratagème qui me réussit parfaitement. Les gens de Dourlinski buvaient avec mon prétendu frère; ils me proposèrent poliment de les aider aussi à vider quelques flacons. J'avalai de bonne grâce, et coup sur coup, plusieurs verres d'un fort mauvais vin : bientôt mes jambes chancelèrent, ma langue s'embarrassa; je fis à la troupe joyeuse cent contes aussi plaisants que déraisonnables; en un mot, je jouai si bien l'ivresse, que Boleslas lui-même en fut la dupe. Il tremblait

que, dans ce moment où je paraissais disposé à tout dire, mon secret ne m'échappât. Messieurs, dit-il aux buveurs étonnés, mon frère n'a pas la tête forte aujourd'hui, c'est peut-être un effet de sa blessure, ne le faisons plus ni parler ni boire, je crains que cela ne l'incommode; et même, si vous vouliez m'obliger, vous m'aideriez à le porter sur son lit. — Sur le sien? non, cela ne se peut pas, répondit l'un d'eux; mais je prêterai volontiers ma chambre. On me prit, on m'entraîna, on me monta dans un grenier, dont un lit, une table et une chaise, formaient tout l'ameublement. On m'enferma dans ce taudis. C'était là tout ce que je voulais; dès que je fus seul, j'écrivis à Lodoïska une lettre de plusieurs pages. Je commençais par me justifier pleinement des crimes que Pulauski m'avait supposés; je lui racontais ensuite tout ce qui m'était arrivé depuis le moment de notre séparation jusqu'à celui où j'avais été reçu chez Dourlinski; je lui détaillais l'entretien que je venais d'avoir avec celui-ci; je finissais par l'assurer de l'amour le plus tendre et le plus respectueux; je lui jurais que, dès qu'elle m'aurait donné sur son sort les éclaircissements nécessaires, je m'exposerais à tout pour finir son horrible esclavage.

« Dès que ma lettre fut fermée, je me livrai à des réflexions qui me jetèrent dans une étrange perplexité. Était-ce bien Lodoïska qui m'avait jeté ces tuiles dans le jardin? Pulauski aurait-il eu l'injustice de punir sa fille d'un amour que lui-même avait approuvé? Aurait-il eu l'inhumanité de la plonger dans une affreuse prison? et quand même la haine qu'il m'avait jurée l'aurait aveuglé à ce point, comment Dourlinski avait-il pu se résoudre à servir ainsi sa vengeance? Mais, d'un autre côté, depuis trois mois, je ne portais, pour me déguiser mieux, que des habits grossiers; les fatigues d'un long voyage et mes chagrins m'avaient beaucoup changé; quel autre qu'une amante avait pu reconnaître Lovzinski dans les jardins de Dourlinski? N'avais-je pas vu d'ailleurs le nom de Lodoïska tracé sur la tuile? Dourlinski lui-même n'avouait-il pas que Lodoïska avait été chez lui prisonnière? Il ajoutait, il est vrai, qu'elle s'était échappée; mais cela était-il croyable? Et pourquoi cette haine que Dourlinskj m'avait vouée, à moi, sans me connaître? Pourquoi cet air d'inquiétude, quand on lui avait dit que les émissaires de Pulauski occupaient une chambre qui donnait sur le jardin? Pourquoi surtout cet air d'effroi quand je lui avais annoncé la prochaine arrivée de mon prétendu maître? Tout cela était bien fait pour me donner de terribles inquiétudes; j'entrevoyais des choses affreuses que je ne pouvais expliquer. Depuis deux heures je me faisais sans cesse de

nouvelles questions, auxquelles j'étais fort embarrassé de répondre, lorsqu'enfin Boleslas vint voir si son frère avait recouvré la raison. Je n'eus pas de peine à le convaincre que mon ivresse avait été feinte; nous descendîmes dans la cuisine, où nous passâmes le reste de la journée. Quelle soirée! mon cher Faublas : aucune de ma vie ne me parut si longue, pas même celles qui la suivirent.

« Enfin, l'on nous conduisit dans notre chambre, où l'on nous enferma, comme la veille, sans nous laisser de lumière; il fallut encore attendre près de deux heures avant que minuit sonnât. Au premier coup de la cloche, nous ouvrîmes doucement les volets de la fenêtre; je me préparais à sauter dans le jardin, mon embarras fut égal à mon désespoir, quand je me vis retenu par des barreaux. Voilà, dis-je à Boleslas, ce que le maudit confident de Dourlinski lui disait à l'oreille; voilà ce qu'approuvait le maître odieux, quand il répondit : *A la bonne heure, et qu'on le fasse à l'instant;* voilà ce qu'ils ont exécuté dans la journée; c'est pour cela que l'entrée de cette chambre nous a été interdite. — Seigneur, ils ont travaillé en dehors, me répondit Boleslas, car ils n'ont pas aperçu que ce volet avait été forcé. — Eh! qu'ils l'aient vu ou non, m'écriai-je avec violence, que m'importe! cette grille fatale renverse toutes mes espérances, elle assure l'esclavage de Lodoïska, elle assure ma mort!

« Oui, sans doute, elle assure ta mort, me cria-t-on en ouvrant ma porte. Dourlinski, précédé de quelques hommes armés, et suivi de quelques autres qui portaient des flambeaux, Dourlinski, entra l'épée à la main. Traître! me dit-il, en me lançant des regards où sa fureur était peinte, j'ai tout entendu, je saurai qui tu es, tu me diras ton nom, ton prétendu frère le dira; tremble! je suis de tous les ennemis de Lovzinski le plus implacable! Qu'on les fouille, dit-il à ses gens; ils se précipitèrent sur moi, j'étais sans arme, je fis une résistance inutile. Ils m'enlevèrent mes papiers et la lettre que j'avais préparée pour Lodoïska. Dourlinski donna, en la lisant, mille signes d'impatience : il y était peu ménagé. Lovzinski, me dit-il avec une rage étouffée, je mérite déjà toute ta haine, bientôt je la mériterai davantage; en attendant, tu resteras avec ton digne confident dans cette chambre que tu aimes. A ces mots, il sortit, on ferma la porte à double tour; il posa une sentinelle en dehors, et une autre vis-à-vis les fenêtres, dans le jardin.

« Vous vous figurez dans quel accablement nous restâmes plongés, Boleslas et moi. Mes malheurs étaient à leur comble; ceux de

Lodoïska m'affectaient bien plus vivement. L'infortunée! quelle devait être son inquiétude! elle attendait Lovzinszi, et Lovzinski l'abandonnait! Mais non, Lodoïska me connaissait trop bien, elle ne me soupçonnerait pas d'une aussi lâche perfidie. Lodoïska! elle jugerait son amant d'après elle! elle sentirait que Lovzinski partageait son sort, puisqu'il ne la secourait pas.... hélas! et la certitude de mon malheur augmenterait encore le sien!

« Telles furent dans le premier moment mes réflexions cruelles; on me laissa tout le temps d'en faire beaucoup d'autres non moins tristes. Le lendemain, on nous passa par les barreaux de notre fenêtre les provisions pour notre journée. A la qualité des aliments qu'on nous fournissait, Boleslas jugea qu'on ne chercherait pas à nous rendre notre prison fort agréable. Boleslas, moins malheureux que moi, supportait son sort plus courageusement; il m'offrit ma part du maigre repas qu'il allait faire. Je ne voulais point manger; il me pressait vainement; l'existence était devenue pour moi un insupportable fardeau. Ah! vivez, me dit-il enfin, en versant un torrent de larmes, vivez! si ce n'est pas pour Boleslas, que ce soit pour Lodoïska. Ces mots firent sur moi la plus vive impression; ils ranimèrent mon courage, l'espérance rentra dans mon cœur; j'embrassai mon serviteur fidèle. O mon ami! m'écriai-je avec transport, ô mon véritable ami! je t'ai perdu, et tes maux me touchent plus que les miens! donne, Boleslas, donne, je vivrai pour Lodoïska, je vivrai pour toi: veuille le juste ciel me rendre bientôt ma fortune et mon rang! tu verras que ton maître n'est pas un ingrat. Nous nous embrassâmes encore. Ah! mon cher Faublas, si vous saviez comme le malheur rapproche les hommes! comme il est doux, lorsqu'on souffre, d'entendre un autre infortuné vous adresser un mot de consolation!

« Il y avait douze jours que nous gémissions dans cette prison, lorsqu'on vint m'en tirer pour me conduire à Dourlinski. Boleslas voulut me suivre; on le repoussa durement: cependant on me permit de lui parler un moment. Je tirai de mon doigt une bague que je portais depuis plus de dix ans; je dis à Boleslas: Cette bague me fut donnée par M. de P***, lorsque nous faisions ensemble nos exercices à Varsovie; prends-la, mon ami, conserve-la à cause de moi. Si Dourlinski consomme aujourd'hui sa trahison en me faisant assassiner, s'il te permet ensuite de sortir de ce château, va trouver ton roi, montre-lui ce bijou, rappelle-lui notre ancienne amitié, raconte-lui mes malheurs, Boleslas; il te récompensera, il fera secourir Lodoïska. Adieu, mon ami.

« On me conduisit à l'appartement de Dourlinski ; dès que la porte s'entrouvrit, j'aperçus dans un fauteuil une femme évanouie ; j'approchai, c'était Lodoïska ! Dieu ! que je la trouvai changée !... mais qu'elle était belle encore ! Barbare ! dis-je à Dourlinski. A la voix de son amant, Lodoïska reprit ses sens. Ah ! mon cher Lovzinski, sais-tu ce que l'infâme me propose ? sais-tu à quel prix il m'offre ta liberté ? Oui, s'écria Dourlinski furieux, oui, je le veux : te voilà bien sûre qu'il est en mon pouvoir ; si dans trois jours je n'obtiens rien, dans trois jours il est mort. Je voulais me jeter aux genoux de Lodoïska ; mes gardes m'en empêchèrent. Ah ! je vous revois enfin, tous mes maux sont oubliés, Lodoïska ; la mort n'a plus rien qui m'épouvante... Toi, lâche, songe que Pulauski vengera sa fille, songe que le roi vengera son ami. Qu'on l'emmène ! s'écria Dourlinski. Ah ! me dit Lodoïska, mon amour t'a perdu. Je voulais répondre, on m'entraîna, on me reconduisit dans ma prison. Boleslas me reçut avec des transports de joie inexprimables ; il m'avoua qu'il m'avait cru perdu : je lui racontai comment ma mort n'était que différée. La scène dont je venais d'être témoin avait enfin confirmé tous mes soupçons ; il était clair que Pulauski ignorait les indignes traitements que sa fille essuyait ; il était clair que Dourlinski, amoureux et jaloux, satisferait sa passion à quelque prix que ce fût.

« Cependant, des trois jours que Dourlinski avait laissés à Lodoïska pour se déterminer, deux déjà s'étaient écoulés ; nous étions au milieu de la nuit qui précédait le troisième ; je ne pouvais dormir, et me promenais dans ma chambre à grands pas. Tout à coup j'entends crier : *Aux armes!* des hurlements affreux s'élèvent de toutes parts autour du château, il se fait un grand mouvement dans l'intérieur ; la sentinelle posée devant nos fenêtres quitte son poste ; Boleslas et moi nous distinguons la voix de Dourlinski ; il appelle, il encourage ses gens ; nous entendons distinctement le cliquetis des armes, les plaintes des blessés, les gémissements des mourants. Le bruit, d'abord très grand, semble diminuer ; il recommence ensuite, il se prolonge, il redouble ; on crie : Victoire ! Beaucoup de gens accourent et ferment les portes sur eux avec force. Tout à coup à ce vacarme affreux succède un silence effrayant : bientôt un bruissement sourd frappe nos oreilles, l'air siffle avec violence, la nuit devient moins sombre, les arbres du jardin se colorent d'une teinte jaune et rougeâtre, nous volons à la fenêtre ; les flammes dévoraient le château de Dourlinski, elles gagnaient de tous côtés la chambre où nous étions, et pour comble d'horreur, des cris per-

çants partaient de la tour où je savais que Lodoïska était enfermée.»

Ici M. Duportail fut interrompu par le marquis de B***, qui, n'ayant trouvé aucun laquais dans l'antichambre, entra sans avoir été annoncé : il recula deux pas en me voyant : « Ha! ha! dit-il en saluant M. Duportail, c'est que vous avez aussi un fils? » puis s'adressant à moi : « Monsieur est apparemment le frère... — De ma sœur, oui, monsieur. — Hé bien, vous avez une sœur fort aimable, charmante, mais charmante! —Vous êtes aussi honnête qu'indulgent, interrompit M. Duportail. — Indulgent! oh! je ne le suis pas toujours; par exemple, je suis venu pour vous faire des reproches, à vous, monsieur... — A moi! aurais-je eu le malheur?... — Oui, vous nous avez joué avant-hier un tour sanglant. — Comment, monsieur? — Vous avez chargé ce petit Rosambert de nous enlever mademoiselle Duportail; la marquise comptait bien que sa chère fille passerait la nuit chez elle; point du tout. — J'ai craint, monsieur, que ma fille ne vous causât beaucoup d'embarras. — Aucun, aucun, monsieur; mademoiselle Duportail est charmante; ma femme raffole d'elle, je vous l'ai déjà dit. En vérité, ajouta-t-il en ricanant, je crois que la marquise aime cette enfant-là plus qu'elle ne m'aime moi-même; je suis pourtant son mari!... Au moins, si vous étiez venu vous-même la chercher! — Pardon, monsieur, j'étais incommodé, je le suis même encore beaucoup... Je sais que je dois à madame de B*** des remercîments... — Oh! ce n'est pas pour cela! (Pendant ce dialogue, on sent que je n'étais pas tout à fait à mon aise : le marquis me considérait avec une attention qui m'inquiétait.) Savez-vous bien, me dit-il enfin, que vous ressemblez beaucoup à mademoiselle votre sœur? — Monsieur, vous me flattez. — Ho! mais, c'est que cela est frappant : allez, allez, je m'y connais bien; d'abord tous mes amis conviennent que je suis physionomiste; je vous le demande à vous-même; je ne vous avais jamais vu, et je vous ai reconnu tout de suite! »

M. Duportail ne put s'empêcher de rire avec moi de la bonne foi du marquis. « Monsieur, dit-il à celui-ci, c'est que, comme vous l'avez fort bien remarqué, mon fils et ma fille se ressemblent un peu; il faut convenir qu'il y a un air de famille. — Oui, répondit le marquis, en me regardant toujours, ce jeune homme est bien, fort bien; mais sa sœur est encore mieux. (Il me prit par le bras.) Elle est un peu plus grande; elle a l'air plus raisonnable, quoiqu'elle soit un peu espiègle : c'est bien là sa figure; mais il y a dans vos traits quelque chose de plus hardi. Vous avez moins de grâce dans le maintien, et dans toute l'habitude du corps quelque chose de

plus... nerveux, de plus raide. Ho! dame, n'allez pas vous fâcher, tout cela est bien naturel; il ne faut pas qu'un garçon soit fait comme une fille!» Le flegme de M. Duportail ne put tenir contre ces derniers propos; le marquis nous vit rire, et se mit à rire de tout son cœur. «Ho! reprit-il, je vous l'ai dit, je suis grand physionomiste, moi! mais n'aurai-je pas le bonheur de voir la chère sœur?» Monsieur Duportail se hâta de répondre: «Non, monsieur, elle est allée faire ses adieux. — Ses adieux? — Oui, monsieur, elle part demain matin pour son couvent. — Pour son couvent, à Paris? — Non... à Soissons. — A Soissons! demain matin! cette chère enfant nous quitte! — Il le faut bien, monsieur. — Elle fait actuellement ses visites? — Oui, monsieur. — Et, sans doute, elle viendra dire adieu à sa maman. — Assurément, monsieur, et elle doit même être actuellement chez vous. — Ah! que je suis fâché! ce matin, la marquise était encore malade; elle a voulu sortir ce soir: je lui ai représenté qu'il faisait froid, qu'elle s'enrhumerait; mais les femmes veulent ce qu'elles veulent; elle est sortie: hé bien! tant pis pour elle; elle ne verra pas sa chère fille, et moi, je la verrai, car elle ne tardera sûrement pas à revenir. — Elle a plusieurs visites à faire, dis-je au marquis. — Oui, ajouta M. Duportail, nous ne l'attendons que pour souper. — Hé! l'on soupe donc ici? vous avez raison, ils ont tous la manie de ne pas manger le soir; moi, je n'aime pas mourir de faim, parce que c'est la mode. Vous soupez, vous! hé bien! je reste, je soupe avec vous; vous allez dire que j'en use bien librement; mais, je suis ainsi fait; je veux qu'on agisse de même avec moi: quand vous me connaîtrez mieux, vous verrez que je suis un bon diable.»

Il n'y avait pas moyen de reculer. M. Duportail prit son parti sur le champ. «Je suis fort aise, M. le marquis, que vous veuilliez bien être des nôtres; vous permettrez seulement que mon fils nous quitte pour une heure ou deux; il a quelques affaires pressées. — Monsieur, qu'on ne se gêne pas pour moi; qu'il nous quitte, mais qu'il revienne, car il est fort aimable, monsieur votre fils. — Vous permettrez aussi que je vous laisse un moment, pour lui dire deux mots. — Faites, monsieur, comme si je n'étais pas là.» Je saluai le marquis; il se leva précipitamment, me prit par la main, et dit à M. Duportail: «Tenez, monsieur, vous direz tout ce que vous voudrez, ce jeune homme-là ressemble à sa sœur comme deux gouttes d'eau; je me connais en figures; je soutiendrais cela devant l'abbé Pernetti. — Oui, monsieur, répondit M. Duportail, il y a un air de famille.»

A ces mots, il passa avec moi dans un autre appartement. « Parbleu! me dit-il, c'est un singulier homme que votre marquis! il ne se gêne pas avec ceux qu'il aime. — Mon très cher père, il est bien vrai que le marquis est venu, sans façon, s'impatroniser chez nous; mais, quant à moi, j'aurais tort de m'en plaindre ; je me suis mis chez lui fort à mon aise. — Quant à vous, c'est bien dit; mais laissons la plaisanterie, et voyons comment nous allons sortir de là. Si je ne considérais que lui, cela serait bientôt fini; mais, mon ami, vous avez des ménagements à garder à cause de sa femme... Écoutez... retournez chez vous, faites prendre à votre laquais un habit quelconque, et qu'il vienne annoncer ici que mademoiselle Duportail soupe chez madame D***, le premier nom qui vous viendra à l'esprit. — Hé bien, après? le marquis soupera toujours avec vous, et il attendra tranquillement le retour de votre fille : c'est ainsi qu'il est fait; il vous l'a dit lui-même. — Comment donc faire?... — Comment? mon très cher père; je fais si bien la demoiselle! je vais m'habiller en femme, et votre fille viendra réellement souper avec vous. Ce sera votre fils, au contraire, qui sera retenu, et qui ne viendra pas. Il est six heures; je serai de retour à dix ; j'ai le temps. — A la bonne heure; convenez pourtant que Lovzinski joue là un singulier rôle... Vous m'avez embarqué dans une aventure... mais il n'y a plus à s'en dédire : allez vite, et revenez.

Je courus à l'hôtel; Jasmin me dit que mon père était sorti, et qu'une fort jolie demoiselle m'attendait chez moi depuis plus d'une heure. « Une jolie demoiselle, Jasmin! » Je m'élançai comme un trait dans mon appartement. « Ha! ha! Justine, c'est toi? Jasmin disait bien que c'était une jolie demoiselle; » et j'embrassai Justine. « Gardez cela pour ma maîtresse, me dit-elle d'un petit air boudeur. — Pour ta maîtresse? Justine, ah! tu la vaux bien! — Qui vous l'a dit? — Je le soupçonne; il ne tient qu'à toi que j'en sois certain. » Et j'embrassais Justine, et Justine me laissait faire en répétant : « Gardez cela pour ma maîtresse. Mon dieu! que vous êtes bien avec vos habits! ajouta-t-elle. Est-ce que vous les quitterez encore pour vous déguiser en femme? — Ce soir, pour la dernière fois, Justine, après cela, je serai toujours homme... à ton service, belle enfant. — A mon service, oh! que non ; au service de madame. — Au sien et au tien, en même temps, Justine. — Oui dà! il vous en faut donc deux à la fois. — Je sens, ma chère, que ce n'est pas trop. » Et j'embrassais Justine, et mes mains se promenaient sur une gorge fort blanche, qu'on ne défendait presque pas. « Mais voyez donc comme il est hardi, disait Justine! Qu'est devenue la modestie de

mademoiselle Duportail ? — Ah ! Justine, ah ! tu ne sais pas comme une nuit m'a changé. — Cette nuit-là avait bien changé ma maîtresse aussi ! Le lendemain, elle était pâle, fatiguée... Ha ! mon Dieu ! en la voyant, je n'ai pas eu de peine à deviner que mademoiselle Duportail était un bien brave jeune homme. — Quand je te dis, Justine, que je n'en aurais pas trop de deux. »

Je voulus l'embrasser : pour cette fois, elle se défendit en reculant. Mon lit se trouva derrière elle, elle y tomba à la renverse, et, par un malheur auquel on s'attend peut-être, je perdis l'équilibre au même instant.

Quelques minutes après, Justine, qui ne proposait pas de réparer son désordre, me demanda en riant ce que je pensais de la petite espièglerie qu'elle avait faite au marquis. « Quoi donc, mon enfant ? — L'étiquette au milieu du dos ; que dites-vous du tour ? — Ah ! charmant ! délicieux ! presque aussi bon que celui que nous venons de faire à la marquise. — A propos d'elle, et ma commission, donc ! Ma maîtresse vous attend... — Elle m'attend ! ah ! j'y cours. — Là ! le voilà parti ! et où courez-vous ? — Je n'en sais rien. — Voyez donc comme il me plantait là ! — Justine, c'est que... tu conçois... — Je conçois que vous êtes un franc libertin. — Tiens, Justine, faisons la paix ; un louis d'or et un baiser. — Je prends l'un très volontiers, et je vous donne l'autre de bon cœur. Le charmant jeune homme ! joli, vif et généreux ! oh ! comme vous avancerez dans le monde ! Ah ça, partons ; suivez-moi par derrière, à quelque distance et sans affectation. Vous me verrez entrer dans une boutique ; à côté est une porte cochère que vous trouverez entr'ouverte ; vous entrerez vite ; un portier vous demandera qui vous êtes, vous répondrez : *l'Amour ;* vous grimperez au premier étage ; sur une petite porte blanche, vous lirez ce mot : *Paphos ;* vous ouvrirez avec la clef que voici, et vous ne resterez pas longtemps seul. »

Avant de sortir, j'appelai Jasmin pour lui ordonner de prendre un autre habit que celui de la maison, et d'aller, de la part de M. de Saint-Luc, annoncer à M. Duportail que son fils ne reviendrait pas souper.

Cependant Justine s'impatientait, je la suivis : elle entra chez une marchande de modes, je me précipitai dans la porte cochère. « *L'Amour !* » criai-je au portier, et d'un saut je fus à *Paphos.* J'ouvris, j'entrai ; le lieu me parut digne du dieu qu'on y adorait. Un petit nombre de bougies n'y répandait qu'un jour doux ; je vis des peintures charmantes, je vis des meubles aussi élégants que commodes ; je remarquai surtout dans le fond d'une alcôve dorée,

tapissée de glaces, un lit à ressort, dont les draps de satin noir devaient relever merveilleusement l'éclat d'une peau fine et blanche. Alors je me ressouvins que j'avais promis à M. Duportail de ne plus revoir la marquise, et l'on devine que je m'en ressouvins trop tard.

Une porte que je n'avais pas remarquée s'ouvrit tout à coup; la marquise entra. Voler dans ses bras, lui donner vingt baisers, l'emporter dans l'alcôve, la poser sur le lit mouvant, m'y plonger avec elle dans une douce extase, ce fut l'affaire d'un moment. La marquise reprit ses sens en même temps que moi. Je lui demandai comment elle se portait. « Que dites-vous donc? » répondit-elle d'un air étonné. Je répétai : « Ma chère petite maman, comment vous portez-vous? » Elle partit d'un éclat de rire. « Je croyais avoir mal entendu : le *comment vous portez-vous* est excellent! mais si j'étais incommodée, il serait bien temps de me le demander! Croyez-vous que ce régime-ci convienne à une personne malade? Mon cher Faublas, ajouta-t-elle en m'embrassant tendrement, vous êtes bien vif. — Ma chère petite maman, c'est que je sais aujourd'hui bien des choses que j'ignorais il y a trois jours. — Craignez-vous de les oublier, fripon que vous êtes? — Oh! non. — Oh! non, répéta-t-elle en me contrefaisant; je vous crois bien, monsieur le libertin. (Elle m'embrassa encore.) Promettez-moi de ne vous souvenir jamais qu'avec moi de ces choses-là. — Je vous le promets, ma petite maman. — Vous jurez d'être fidèle? — Je le jure. — Toujours? — Oui, toujours. — Mais, dites-moi donc, vous avez beaucoup tardé à venir me joindre, petit ingrat. — Je n'étais point chez moi, j'ai dîné chez M. Duportail. — Chez M. Duportail! il vous a parlé de moi? — Oui. — Vous ne lui avez pas conté les folies?... — Non, maman. — Vous lui avez bien dit que j'ai toujours été, que je suis encore, comme le marquis, trompé par les apparences; que je vous crois... fille? ajouta-t-elle en rougissant. — Oui. — Vous savez donc mentir? — Est-ce que j'ai menti? — Je crois que le fripon se moque de sa maman. »

Je feignis de vouloir m'enfuir, elle me retint : « Demandez pardon tout à l'heure, monsieur. » Je le demandai comme un homme qui était bien sûr de l'obtenir; le badinage s'échauffa, la paix fut signée.

« Vous n'êtes plus fâchée? dis-je à la marquise. — Bon! répondit-elle en riant, est-ce que la colère d'une amante tient contre de pareils procédés? — Petite maman, je passe avec vous des moments bien doux; savez-vous à qui j'en ai obligation? — Il serait bien

singulier que vous crussiez en devoir de la reconnaissance à quelque autre qu'à moi ! — Cela est singulier, j'en conviens ; mais cela est. — Expliquez-vous, mon bon ami. — J'ignorais le bonheur que vous me prépariez ; je serais encore chez M. Duportail, si votre cher mari n'était venu faire une visite...— A M. Duportail ? — Et à moi, maman. — Il vous a vu chez M. Duportail ? »

Ici je racontai à ma belle maîtresse tout ce qui s'était passé dans la visite que le marquis nous avait faite. Elle se contint beaucoup pour ne pas rire. « Ce pauvre marquis, me dit-elle, a la plus maligne étoile ! il semble qu'il aille exprès chercher le ridicule ! Une femme est bien malheureuse, mon cher Faublas, dès qu'elle aime quelqu'un ; son mari n'est plus qu'un sot. — Mais, petite maman, vous n'êtes pas tant à plaindre ! il me semble que dans ce cas le malheur est pour le mari. — Ah ! c'est que, répondit-elle en prenant un air sérieux, on souffre toujours des humiliations qu'un mari reçoit. — On en souffre !... — Faublas, vous vous ferez battre... Mais, dites-moi, il faut que vous alliez souper avec le marquis, et vous n'avez pas de robe ; et puis, comptez-vous me quitter si tôt ? — Oh ! le plus tard que je pourrai, ma belle maman. — Mais, vous pouvez vous habiller ici. » A ces mots, elle sonna Justine : « Va, lui dit-elle, chercher une de mes robes ; il faut que nous habillions mademoiselle. » Je fermai la porte sur Justine, qui me donna un petit soufflet ; la marquise ne s'en aperçut pas ; je retournai près d'elle.

« Petite maman, êtes-vous bien sûre que votre femme de chambre ne jasera pas ? — Oui mon ami ; je lui donnerai, pour se taire, beaucoup plus d'argent qu'on ne lui en donnerait pour parler. Je ne pouvais vous recevoir chez moi ; il fallait renoncer au plaisir de vous voir, ou me décider à faire une imprudence : mon cher Faublas, je n'ai pas balancé.... Charmant enfant ! ce n'est pas la première folie que tu me fais faire. (Elle me donna le baiser le plus tendre.) — Maman, je vais peut-être vous faire une question indiscrète ; mais je suis d'une curiosité.... Chez qui sommes-nous donc ici ? — Chez une de mes amies.... — Cette amie-là aime.... — Oui, mon ami, vous avez dit le mot ; elle aime.... c'est l'amour qui a fait ce lieu charmant ; c'est pour son amant.... — Et pour le vôtre, ma petite maman. — Oui, mon bon ami ; elle a bien voulu me prêter ce boudoir pour ce soir. — Cette porte, par laquelle vous êtes entrée ? — Donne dans ses appartements. — Maman, encore une question. — Voyons. — Comment vous portez-vous ? » Elle me regarda d'un air étonné, en riant. « Oui, continuai-je, plaisanterie à part, vous étiez malade avant hier.... M. de Rosambert.... — Ha ! ne me

parlez pas de lui ; M. de Rosambert est un fat.... qui vous fera cent sots contes, je vous en préviens. D'abord, si l'on veut l'en croire, il a eu tout l'univers. — Ho! oui, c'est un fat.... il nous a bien tourmentés avant-hier. — Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Mais laissons cela ; quand je te vois, mon bon ami, je ne songe plus à ce que j'ai souffert pour toi... Qu'il est bien dans ses habits d'homme!... qu'il est joli!... qu'il est charmant! Mais c'est bien dommage ajouta-t-elle, en se levant d'un air léger ; il faut quitter tout cela. Allons, M. de Faublas, faites place à mademoiselle Duportail. » En disant cela, elle défit, d'un coup de main, tous les boutons de ma veste. Je me vengai sur un fichu perfide, que j'avais déjà beaucoup dérangé, et que j'enlevai tout à fait. Elle continua l'attaque ; je me plaisais à la vengeance : nous ôtions tout, sans rien rétablir. Je montrai à la marquise, demi-nue, l'alcôve fortunée ; pouvait-elle ne pas s'y laisser conduire !

On grattait doucement à la porte : c'était Justine. Il faut lui rendre justice ; pour cette fois, elle avait fait promptement sa commission. Quoique peu décemment vêtu, j'allais, sans y songer, ouvrir à la femme de chambre : la marquise tira un cordon, des rideaux se fermèrent sur nous, la porte s'ouvrit. « Madame, voici tout ce qu'il vous faut ; vous aiderai-je à l'habiller? — Non, Justine, je m'en charge ; mais tu la coifferas ; je te sonnerai. » Justine sortit ; nous nous amusâmes quelque temps encore à contempler les tableaux riants et multipliés que nous offraient les glaces dont nous étions environnés. « Allons, me dit la marquise, en m'embrassant, il faut que j'habille ma fille. » Je voulus marquer l'instant de la retraite par une dernière victoire. « Non, mon bon ami, ajouta-t-elle ; il ne faut abuser de rien. »

Ma toilette commença ; tandis que la marquise s'en occupait sérieusement, je m'amusais à toute autre chose. « Voyez s'il finira, disait ma belle maîtresse. Allons, songez qu'il faut être sage ; vous voilà demoiselle. » J'étais affublé d'un jupon et d'un corset. « Ma petite maman, il faut d'abord que Justine me coiffe, ensuite elle finira de m'habiller. » J'allais sonner. « Qu'il est étourdi! ne voyez-vous pas dans quel état vous m'avez mise ; ne faut-il pas que je m'habille aussi ? » J'offris mes services à la marquise ; je faisais tout de travers. » Petite maman, il faut plus de temps pour réparer que pour détruire. — Oh ! oui, je le vois bien ; quelle femme de chambre j'ai là ! elle est encore plus curieuse que maladroite. »

Enfin, nous sonnâmes Justine. « Petite, il faut coiffer cette enfant. — Oui, madame ; mais ne faudra-t-il pas que j'arrange vos che-

veux aussi ? — Pourquoi donc ? suis-je décoiffée ? — Madame il me semble que oui. » La marquise ouvrit une armoire, on y fourra mes habits d'homme : « Demain matin, me dit-on, un commissionnaire discret vous reportera tout cela chez vous. » Dans une autre armoire, plus profonde, se trouvait une table de toilette, qu'on roula jusqu'à moi, et voilà Justine exerçant ses petits doigts légers.

La marquise, en se plaçant auprès de moi, me dit : « Mademoiselle Duportail, permettez-moi de vous faire ma cour. — Oui, oui, interrompit Justine, en attendant que M. de Faublas vous fasse encore la sienne. — Que dit donc cette écervelée ! répondit la marquise. — Elle dit que je vous aime bien. — Dit-elle vrai, Faublas ? — En doutez-vous, maman ? » et je lui baisai la main. Cela déplut à Justine, apparemment : « Diables de cheveux ! dit-elle, en donnant un coup de peigne vigoureux, comme ils sont mêlés ! — Aïe !... Justine, tu me fais mal ! — Ne faites pas attention, monsieur ; songez à votre affaire, madame vous parle. — Petite, je ne dis mot, je regarde mademoiselle Duportail. Tu la fais bien jolie ! — C'est pour qu'elle plaise davantage à madame. — Petite, je crois qu'au fond cela t'amuse ; mademoiselle Duportail ne te déplaît pas ? — Madame, j'aime encore mieux M. de Faublas. — Elle est de bonne foi, au moins. — Ho ! de très bonne foi. Madame, demandez-lui plutôt à lui-même. — Moi, Justine, je n'en sais rien. — Vous mentez, monsieur ! — Comment, je mens ? — Oui, monsieur ; vous savez bien que quand il faut faire quelque chose pour vous, je suis toujours prête... Madame m'envoie chez vous, zest ! je pars. — Oui, interrompit la marquisse, mais tu ne reviens pas. — Ho ! madame, aujourd'hui, ce n'est pas ma faute, il m'a fait attendre. (Ici Justine me chatouilla doucement le cou, en tournant une boucle.) — C'est qu'il n'est pas pressé, quand il faut venir me voir ! — Ah ! petite maman, je ne suis heureux qu'auprès de vous. » J'embrassai la marquise, qui faisait mine de s'en défendre. Justine trouva le badinage trop long ; elle me pinça rudement : la douleur m'arracha un cri. « Prenez donc garde à ce que vous faites, dit la marquise à Justine, avec un peu d'humeur. — Mais, madame, aussi, il ne peut pas se tenir un moment tranquille. »

Il y eut quelques instants de silence. Ma belle maîtresse tenait une de mes mains dans les siennes, l'espiègle soubrette occupa l'autre, en me faisant tenir un bout de ruban qui devait nouer mes cheveux : et saisissant le moment, elle m'appliqua un peu de pommade sur la figure. « Justine ! lui dis-je. — Petite ! dit la marquise. — Madame, je n'occupe qu'une main, que ne se défend-il avec l'autre ; » et puis, fei-

gnant que la houppe lui était échappée, elle me jeta de la poudre sur les yeux. « Petite! vous êtes bien folle!... je ne vous enverrai plus chez lui. — Bon! madame ; est-ce qu'il est dangereux ; je n'ai pas peur de lui !— Ho! mais, Justine, c'est que tu ne sais pas comme il est vif! — Ah! que si, madame.—Tu le sais, petite?—Oui, madame. Madame se souvient du soir qu'elle a couché chez nous cette belle demoiselle?—Hé bien?—J'ai offert de la déshabiller, madame n'a pas voulu. — Sans doute ; elle avait un air si modeste, si timide, qui n'en aurait été la dupe? je ne sais pas comment j'ai pu lui pardondonner. — Ho! c'est que madame est si bonne!... Madame, je disais donc que vous n'aviez pas voulu. Mademoiselle Duportail se déshabillait derrière les ridaux ; j'ai passé par hasard près d'elle, au moment où, ayant ôté son dernier jupon, elle s'élançait dans le lit. — Hé bien! — Eh bien! madame, cette drôle de demoiselle sauta si vite, si singulièrement et avec si peu de précaution, que je m'aperçus que... — Eh bien! achève donc, dis-je à Justine. — Ah! mais, je n'ose. — Finis donc, dit la marquise, en se cachant le visage avec son éventail. — Elle sauta si singulièrement et avec si peu de précaution, que je m'aperçus... — Quoi! Justine, interrompit la marquise d'un ton presque sérieux, vous aperçûtes que c'était un jeune homme? — Oui madame. — Comment! et vous ne m'avez pas avertie!—Bon! madame, le pouvais-je? vos femmes dans votre apparment, le marquis près d'y entrer; cela aurait fait un beau vacarme! et puis, madame le savait peut-être. » A ces derniers mots, la marquise pâlit. « Vous me manquez, mademoiselle ; sachez que, si je veux bien m'oublier, je ne veux pas qu'on s'oublie! » Le ton dont ces paroles furent prononcées fit trembler la pauvre Justine ; elle s'excusa de son mieux. « Madame, je plaisantais. — Je le crois, mademoiselle, si je pensais que vous eussiez parlé sérieusement, je vous chasserais dès ce soir. » Justine se mit à pleurer. Je tâchai d'apaiser la marquise. « Convenez, me dit celle-ci, qu'elle m'a dit une impertinence... Comment! oser supposer, oser me dire en face et devant vous, que je savais... (Elle rougit beaucoup, me prit la main et me la serra doucement). Mon cher Faublas, mon ami, vous savez comme tout cela s'est passé! vous savez si ma faiblesse est excusable! votre déguisement trompe tout le monde. Je vois au bal une jeune demoiselle, jolie, pleine d'esprit, pour qui je me sens beaucoup d'inclination ; elle soupe chez moi, elle y couche ; tout le monde se retire... l'aimable demoiselle est dans mon lit, à côté de moi... il se trouve que c'est un charmant jeune homme! Jusqu'ici, le hasard, ou plutôt l'amour, a tout fait. Après cela, j'ai

sans doute été bien faible ; mais quelle femme, à ma place, aurait résisté? Le lendemain, je m'applaudis du hasard qui a fait mon bonheur et qui l'assure. Faublas, vous connaissez le marquis, on m'a mariée malgré moi, on m'a sacrifiée ; quelle femme excusera-t-on, si l'on me juge à la rigueur? (Je vis la marquise prête à pleurer ; j'essayai de la consoler par le baiser le plus tendre ; je voulus parler.) Un moment, me dit-elle, un moment, mon ami : le lendemain, je confie à mademoiselle mon étonnante aventure, je lui dis tout ! Faublas... Elle a le secret de ma vie, mon secret le plus cher ! elle paraît me plaindre, m'aimer ; point du tout : elle abuse de ma confiance, elle suppose une horreur ; elle me dit en face... »

Justine fondait en larmes ; elle tomba aux genoux de sa maîtresse, elle lui demanda vingt fois pardon. Je joignis mes instances aux siennes, car j'étais vivement ému. La marquise fut attendrie : « Allez, dit-elle, allez, je vous pardonne, Justine ; oui, je vous pardonne. » Justine baisa la main de sa maîtresse et s'excusa de nouveau. « C'est assez, lui répondit-on, c'est assez, je suis calmée, je suis contente ; relevez-vous, Justine, et n'oubliez jamais que si votre maîtresse a des faiblesses, vous devez la plaindre et l'excuser. Allons, petite, ajouta-t-elle avec beaucoup de douceur, ne pleure plus, relève-toi, je te dis que je te pardonne ; finis cette coiffure, et qu'il ne soit plus question de cela. »

Justine reprit son ouvrage, en me lorgnant d'un air confus. La marquise me regardait languissamment ; nous gardions tous trois le silence : ma toilette n'en alla que plus vite, j'eus deux femmes de chambre au lieu d'une. Il était neuf heures ; il fallut se séparer, nous nous donnâmes le baiser d'adieu. « Allez, friponne, me dit la marquise, et ménagez mon mari ; demain, je vous donnerai de mes nouvelles. » Je descendis, un fiacre était à la porte ; comme j'y montais, deux jeunes gens passèrent ; ils me regardèrent de très près, et se permirent quelques plaisanteries plus grossières que galantes. J'en fus surpris : la maison d'où je sortais pouvait-elle être suspecte? c'était celle d'une amie de la marquise. Ma mise n'était pas non plus celle d'une fille. Pourquoi donc ces messieurs s'égayaient-ils sur mon compte? c'est qu'apparemment il leur avait paru étrange de voir une femme bien parée et sans domestiques monter seule dans un fiacre à neuf heures du soir.

A mesure que mon phaéton avançait, mes réflexions prirent un autre cours et changèrent d'objet. J'étais seul, je pensais à ma Sophie. Je ne lui avais fait, dans la matinée, qu'une courte visite ; dans la soirée, je ne donnais qu'un moment à son souvenir ; mais si

le lecteur veut m'excuser, qu'il songe aux doux plaisirs que vient de m'offrir une femme charmante, voluptueuse et belle ; qu'il sache que Justine a la plus jolie petite figure chiffonnée ; qu'il se souvienne surtout que Faublas commence son noviciat et qu'il n'a guère que seize ans.

J'arrivai chez M. Duportail. Le marquis, en me faisant de profondes révérences, commença par me demander si j'avais vu sa femme. Répondre non, c'était bien mentir ; il fallut m'y déterminer pourtant. «Non, monsieur le marquis...—Je le savais bien ! j'en étais sûr ! » M. Duportail l'interrompit : « Ma fille, vous vous êtes fait longtemps attendre ; nous allons souper. — Sans mon frère ? — Il m'a fait dire qu'il soupait en ville. — Comment ! la veille de mon départ ! — Belle demoiselle, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez un frère. — Monsieur, je crois l'avoir dit à madame la marquise. — Elle ne m'en a pas parlé ! — Bon ! — Je vous donne ma parole d'honneur qu'elle ne m'en a pas parlé ! — Monsieur, je vous crois. — Ah ! c'est que c'est conséquent ! Monsieur votre père croirait que je fais le connaisseur, et que je ne le suis pas. — Comment donc ? — Comment ? mademoiselle, vous ne croiriez jamais ce qui m'est arrivé ! En entrant ici, j'ai reconnu monsieur votre frère, que je n'avais jamais vu. — Oh ! bah ! — Demandez à monsieur votre père. — A la bonne heure, monsieur, vous l'avez reconnu ; mais madame la marquise... — Ne m'en a pas parlé, je vous jure. — Bon ! — Je vous en donne ma parole d'honneur (et le marquis se fâchait presque). — En ce cas, monsieur, il faut que vous soyez grand physionomiste. — Oh ! ça, c'est vrai, répondit-il avec une joie extrême ; personne ne se connaît en physionomie comme moi. »

M. Duportail s'amusait de la conversation ; et, de peur qu'elle ne finît trop tôt : « Il faut convenir aussi, dit-il au marquis, qu'il y a un air de famille. — J'en conviens, répliqua celui-ci, j'en conviens ; mais c'est justement cet air de famille qu'il faut saisir, qu'il faut distinguer dans les traits ; c'est là ce qui constitue les vrais connaisseurs ! Entre père, mère, frères et sœurs, il y a toujours un air de famille. — Toujours, m'écriai-je, toujours ! vous croyez, monsieur ? — Si je le crois ? mais j'en suis sûr. Quelquefois cet air là est enveloppé dans le maintien, dans les manières, dans les regards... enveloppé de manière qu'il n'est pas aisé de l'apercevoir. Eh bien ! un homme habile le cherche... le débrouille... vous concevez ! — De sorte que si, après m'avoir vue, mais avant d'avoir vu mon père, mon père que voici, vous l'aviez par hasard rencontré au milieu de vingt personnes ? — Lui ! dans mille, je l'aurais reconnu ! »

M. Duportail et moi, nous nous mîmes à rire. Le marquis se leva, quitta la table, alla à M. Duportail, lui prit la tête d'une main, et promenant un doigt sur le visage de mon prétendu père : « Ne riez donc pas, monsieur, ne riez donc pas. Tenez, mademoiselle, voyez-vous ce trait-là, qui prend ici, qui passe par là, qui revient ensuite... revient-il? non, il ne revient pas; il reste là. Eh bien! tenez... (Il venait à moi.) — Monsieur, je ne veux pas qu'on me touche. (Il s'arrêta et promena son doigt, mais sans me toucher le visage.)—Eh bien! mademoiselle, ce même trait, le voilà; là, ici, et encore là... là; voyez-vous?—Eh! monsieur, comment voulez-vous que je voie? —Ah! vous riez!... il ne faut pas rire, cela est sérieux... vous voyez bien, vous, monsieur? — Ah! très bien. — Outre cela, monsieur, il y a dans l'ensemble... dans la configuration du corps, certaines nuances... de ressemblance... certains rapports secrets... occultes... — Occultes! répétai-je, occultes! — Oui, oui, occultes. Vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'occultes? cela n'est pas étonnant, une demoiselle... Je disais donc, monsieur, qu'il y a des ressemblances occultes... non, ce n'est pas ressemblances, que j'avais dit, c'est un autre mot... plus... là... mieux... ah! dame, je ne sais plus où j'en étais; on m'a interrompu. — Monsieur, vous avez dit des rapports occultes. — Ah! oui, des rapports! des rapports! et je vais vous faire concevoir cela, à vous, monsieur, qui êtes raisonnable. — Comment! monsieur le marquis, vous m'injuriez, je crois! — Non, ma belle demoiselle, vous ne pouvez pas savoir tout ce que monsieur votre père sait. —Ah! dans ce sens-là... — Oui, dans ce sens-là, ma belle demoiselle; mais, de grâce, laissez-moi expliquer à monsieur... Monsieur, les pères et les mères, dans la... procréation des individus, font des êtres qui ressemblent... qui ont des rapports occultes avec les êtres qui les ont procréés, parce que la mère, de son côté, et le père du sien... — Chut! chut! je vous entends, interrompit M. Duportail. — Oh! elle ne comprend pas cela, répondit le marquis, elle est trop jeune... Cela est pourtant clair, ce que je vous explique; mais cela est clair pour vous. Ces choses-là, monsieur, sont physiques; elles ont été physiquement prouvées par des..., par de grands physiciens, qui entendaient très bien ces parties-là.

— « Monsieur le marquis, pourquoi donc parler bas? — J'ai fini, mademoiselle; j'ai fini : monsieur votre père est au fait. — Vous vous connaissez en physionomie, monsieur le marquis; mais vous connaissez-vous aussi en étoffes? Que dites-vous de cette robe-là? — Elle est très jolie, très jolie. Je crois que la marquise en a une

pareille... oui, toute pareille. — De la même étoffe? de la même couleur? — De la même étoffe, je ne sais pas; mais, pour la couleur, c'est absolument la même : elle est très jolie, et vous va au mieux. » Il partit de là pour me faire des compliments à sa manière, tandis que M. Duportail, devinant à qui la robe appartenait, me regardait d'un air mécontent, et semblait me reprocher d'avoir sitôt oublié la parole que je lui avais donnée.

Nous sortions de table, quand mon vénérable père, M. de Faublas, qui m'avait promis de me venir chercher, arriva. Son étonnement fut extrême de retrouver chez M. Duportail son fils encore travesti, et le marquis de B***. «Encore! dit-il en me regardant d'un air sévère; et vous, M. Duportail, vous avez la bonté... — Hé! bon soir, mon ami; ne reconnaissez-vous pas M. le marquis de B***? il m'a fait l'honneur de venir me demander à souper, pour faire ses adieux à ma fille, qui part demain. — Qui part demain? répliqua le baron en saluant froidement le marquis. — Oui, mon ami, elle retourne à son couvent; ne le savez-vous pas?—Hé! non, dit le baron avec impatience, hé! non, je ne le sais pas. — Eh bien! mon ami, je vous le dis, elle part. — Oui, monsieur, interrompit le marquis, en s'adressant à mon père, elle part; j'en ai bien du chagrin, et ma femme en sera très fâchée. — Et moi, monsieur, répondit le baron, j'en suis bien aise. Il est temps que cela finisse,» ajouta-t-il en me regardant. M. Duportail craignit qu'il ne s'emportât, il le tira à part. «Qu'est-ce donc que cet homme-là? me dit alors le marquis; ne l'ai-je pas vu ici l'autre jour?—Justement.—Ho! je l'ai reconnu tout d'un coup; quand une fois j'ai vu une figure, elle est là. Mais cet homme-là me déplaît; il a toujours l'air fâché. Est-ce un de vos parents? — Point du tout. — Tant mieux; cet homme-là quand il ne vous rit pas au nez, il vous regarde de travers. — Ho! il ne faut pas faire attention à cela, c'est un philosophe. — Un philosophe! reprit le marquis d'un air effrayé; ah! je ne m'étonne plus. Un philosophe! ah! je m'en vais. » M. Duportail et le baron s'entretenaient ensemble et nous tournaient le dos. Le marquis alla dire adieu à M. Duportail. «Ne vous dérangez pas, dit-il au baron, qui se retourna pour le saluer. Monsieur, ne vous dérangez pas; je n'aime pas les philosophes, moi; un philosophe! un philosophe! » répéta-t-il en s'enfuyant.

Quand il fut parti, mon père et M. Duportail recommencèrent à causer tout bas. Je m'endormis au coin du feu; un songe heureux me présenta l'image de ma Sophie. « Faublas, cria le baron, allons-nous-en. — Voir ma jolie cousine? lui dis-je encore tout étourdi. —

Sa jolie cousine! voyez s'il ne dort pas debout.» M. Duportail riait : il me dit : « Allez-vous-en, mon ami, allez dormir chez vous, je crois que vous en avez besoin; nous nous reverrons : je vous dois encore des reproches et le récit de mes malheurs; nous nous reverrons. »

En rentrant, je demandai M. Person; il venait de se coucher; j'en fis autant, et je fis bien. Jamais on ne dormit plus profondément aux harangues fraternelles de nos francs-maçons, aux lectures publiques du musée moderne, aux rares plaidoyers des D***, des D***, des D***, et de tant d'autres grands orateurs inscrits sur le fameux tableau.

A mon réveil, je sonnai Jasmin, pour le prévenir qu'on me rapporterait, dans la matinée, mes habits, que j'avais laissés la veille chez un ami; ensuite, je fis appeler M. Person; je lui demandai comment se portaient Adélaïde et mademoiselle de Pontis . «Vous les avez vues hier, me répondit-il. — Et vous aussi, M. Person, vous les avez vues, et même vous leur avez dit que j'avais fait une connaissance au bal. — Eh bien! monsieur, quel mal? — Et quelle nécessité, monsieur? Dites à ma sœur vos secrets, à la bonne heure; mais les miens, je vous prie de les respecter. — En vérité, monsieur, vous le prenez sur un ton... depuis quelques jours on ne vous reconnaît plus... je me plaindrai à monsieur votre père. — Et moi, monsieur, à ma sœur. (Je le vis pâlir.) Croyez-moi, soyons bons amis; mon père désire que je sorte avec vous; eh bien! finissez votre toilette, et allons au couvent. »

Nous partions, quand Rosambert arriva. Dès qu'il sut où nous allions, il me pria de lui permettre de nous accompagner. « Depuis quatre mois, dit-il, vous m'avez promis de me faire connaître votre aimable sœur. — Rosambert, je vais vous tenir parole, et vous allez voir une demoiselle que vous serez forcé d'estimer. — Ah! mon ami, distinguons; je suis très convaincu que mademoiselle de Faublas est dans le cas de l'exception; mais je rétorquerai sur vous le terrible argument dont vous vous êtes armé contre moi : une exception ne détruit pas la règle, elle la prouve. — Tout comme il vous plaira; je vous préviens que vous allez voir une demoiselle de quatorze ans et demi, innocente, ingénue jusqu'à la simplicité : cependant, elle est aussi grande qu'on peut l'être à son âge, et elle ne manque ni d'esprit ni d'éducation. »

Person fut plus heureux que moi; ma sœur vint au parloir, ma Sophie n'y vint pas. Après les révérences et les compliments d'usage, après quelques minutes d'une conversation générale, je ne pus dis-

simuler mon inquiétude : « Adélaïde, dites-moi donc ce qu'a ma jolie cousine? — Oh! mon frère, il faut que son mal soit bien amer, car elle le cache et elle s'en occupe toute la journée. Je ne reconnais plus ma bonne amie; autrefois elle était étourdie, gaie, folle comme moi; maintenant je la vois triste, rêveuse, inquiète. Nous la trouvons toujours presque aussi douce, aussi caressante; mais elle est rarement avec nous. Dans nos heures de récréation, elle jouait, elle courait au jardin avec nos compagnes; à présent, mon frère, elle cherche un petit coin pour s'y promener toute seule. Oh! elle est malade! elle est vraiment malade! elle mange peu, elle ne dort pas, elle ne rit plus; et moi, mon frère, et moi qu'elle aimait tant, elle a l'air de me craindre! oui, en vérité, je l'ai remarqué, elle fuit tout le monde; mais c'est moi surtout qu'elle évite! Hier, je la vois entrer dans une petite allée couverte, au bout du jardin; j'arrive à pas de loup, je la trouve s'essuyant les yeux : Ma bonne amie, dis-moi donc où tu as mal... Elle me regarde d'un air... d'un air... mais c'est que je n'ai vu personne avoir cet air-là... enfin, elle me répond : *Adélaïde, tu ne le devines pas! ah! que tu es heureuse! mais que je suis à plaindre!* et puis elle rougit, elle soupire, elle pleure. Je tâche de la consoler; plus je lui parle, plus elle se chagrine. Je l'embrasse, elle me fixe longtemps et paraît tranquille; tout à coup, elle met sa main sur mes yeux, et elle me dit : *Adélaïde, cache ton visage! oh! cache-le! il est trop... il me fait mal! laisse-moi, va-t'en un moment, laisse-moi seule;* et elle se remet à pleurer. Moi, qui vois que son mal augmente, je lui dis : Sophie... »

A ce nom de Sophie, Rosambert se pencha à mon oreille : « Ah! la jolie cousine, c'est Sophie, c'est cette Sophie que j'ai blasphémée! ah! pardon! » Ma sœur reprit :

« Je lui dis : Sophie, attends un moment, je vais chercher ta gouvernante... Oh! alors elle se remet, elle s'essuie les yeux, elle me prie de ne rien dire; je suis obligée de le lui promettre. Mais, au fond, cela n'est pas raisonnable : vouloir être malade, et ne pas vouloir que sa gouvernante le sache! — Ma chère Adélaïde, pourquoi n'est-elle pas venue au parloir avec vous aujourd'hui? — C'est qu'elle est si distraite, si préoccupée! elle vous aimait presque autant que moi autrefois... — Et maintenant? — Je crois qu'elle ne vous aime plus. Tout à l'heure, je lui ai dit que vous étiez là... *Le jeune cousin*, s'est-elle écriée d'un air content; elle venait, elle s'est arrêtée : *Non, je n'irai pas*, m'a-t-elle dit, *je ne veux pas, je ne peux pas... dites-lui de ma part que...* elle paraissait chercher, j'attendais qu'elle

s'expliquât : *Mon Dieu, ne savez-vous pas ce qu'il faut lui dire?* a-t-elle ajouté avec un peu d'humeur... *ce qu'on dit en pareil cas! les compliments d'usage!* et elle m'a quittée assez brusquement. »

Je m'enivrais du plaisir d'entendre ma sœur ingénue me peindre avec l'innocence d'un enfant les tendres agitations, les douces peines de Sophie. Rosambert, encore plus étonné que je n'étais ravi, prêtait une oreille attentive, et le petit M. Person, nous regardant tous trois, paraissait en même temps inquiet et charmé.

« Adélaïde, vous croyez donc que Sophie ne m'aime plus! — Ah! mon frère, j'en suis presque sûre : tout ce qui se rapporte à vous lui donne de l'humeur, et moi, j'en suis quelquefois la victime. — Comment! — Oui; l'autre jour monsieur que voilà (montrant M. Person) nous apprit que vous aviez passé la nuit tout entière chez madame la marquise de B*** ; hé bien, quand monsieur fut parti, dès que nous fûmes seules, Sophie me dit d'un ton très sérieux : *Votre frère n'a pas couché à l'hôtel! il n'est pas rangé, votre frère! cela n'est pas bien...* Votre frère! votre!... elle me tutoie ordinairement. Votre frère! Quand même vous seriez dérangé, Faublas, doit-elle se fâcher contre moi? Votre frère!... Le jour d'après, je crois, vous avez été au bal masqué. M. Person est venu nous le dire; car il nous dit tout, M. Person. Dès que nous avons été seules, Sophie m'a dit : *Votre frère s'amuse au bal, et nous nous ennuyons ici!* Point du tout, lui ai-je répondu, on ne s'ennuie point avec sa bonne amie... *Ah! oui*, a-t-elle répliqué, *ah! oui, avec sa bonne amie, cela est vrai.* Cependant, mon frère, voyez cette singularité, un moment après elle a répété tristement : *il s'amuse au bal, et nous nous ennuyons ici!...* Nous nous ennuyons! et mais, quand cela serait vrai, cela n'est pas poli, elle ne doit pas le dire!... Oh! si elle n'était pas malade, je lui en voudrais beaucoup. Je me rappelle encore un trait : hier, vous nous avez dit que madame de B*** était jolie. Le soir j'ai poursuivi Sophie, et je l'ai forcée de se promener avec moi. *Votre frère*, m'a-t-elle dit, car à présent c'est toujours votre frère... *il trouve cette marquise jolie; il est sans doute amoureux d'elle.* J'ai répondu : Ma bonne amie, cela est impossible, cette madame de B*** est mariée. Elle m'a pris la main et elle m'a dit : *Adélaïde, ah! que tu es heureuse!* Il y avait dans son regard, dans son sourire, du dédain, de la pitié. Est-ce honnête, cela?... ah! que tu es heureuse!... hé mais, sûrement, je suis heureuse; je me porte bien, moi!

— « Mais, Adélaïde, tout ce que vous me dites-là ne prouve pas que ma jolie cousine ne m'aime plus : elle est peut-être un peu fâchée;

mais tous les jours on boude les gens qu'on aime. — Oh! sans doute. s'il n'y avait que cela. — Et qu'y a-t-il donc encore? — Eh bien! autrefois elle m'entretenait sans cesse de vous, elle était joyeuse de vous voir; à présent, elle me parle encore de mon frère; mais c'est si rarement et d'un ton toujours si sérieux! Hier, ne l'avez vous pas remarqué? elle n'a pas dit un mot, pas un seul mot pendant que vous étiez là. Allez, allez, mon frère, quand on aime les gens on leur parle; je vous assure que ma bonne amie ne vous aime plus. »

Ici Rosambert se mêla de la conversation, qui changea d'objet. On parla danse, musique, histoire et géographie. Ma sœur, qui venait de causer comme une fille de dix ans, raisonna alors comme une femme de vingt. Le comte, à chaque instant plus surpris, semblait ne pas s'apercevoir que les heures s'écoulaient, quoique M. Person eût pris la peine de l'en avertir plusieurs fois. Enfin le son d'une cloche qui appelait les pensionnaires au réfectoire nous obligea de nous retirer.

« Je vous avoue, me dit le comte, que j'ai peine à croire ce que j'ai vu. Comment peut-on allier l'ignorance et le savoir; la modestie et la beauté, l'ingénuité de l'enfance et la raison de l'âge mûr? enfin, permettez-moi de le dire, une innocence aussi extrême avec un physique aussi précoce? Je croyais cette réunion impossible, mon ami; votre sœur est le chef-d'œuvre de la nature et de l'éducation. — Rosambert, ce chef-d'œuvre est le fruit de quatorze ans de soins et de bonheur; il fut produit par le concours le plus rare des circonstances les plus heureuses. Le baron de Faublas a d'abord reconnu que l'éducation d'une fille était, pour un militaire, un fardeau trop pesant: ma mère, que nos regrets honorent tous les jours, ma vertueuse mère, s'est trouvée digne d'en être chargée. Le hasard aussi l'a bien secondée: il s'est rencontré pour sa fille des domestiques qui obéissaient et ne raisonnaient pas; une gouvernante qui n'écoutait pas d'histoires galantes et qui ne lisait pas de romans; des maîtres qui ne s'occupaient avec leur élève que de sa leçon; une société de gens attentifs qui ne se permettaient jamais un geste suspect, un mot équivoque; et, ce qui n'est pas le moins essentiel et le plus commun, un directeur qui, dans son confessional, écoutait et ne questionnait pas. Enfin, mon ami, il n'y a pas six mois qu'Adélaïde est au couvent. — Six mois! Ah! dans un espace de temps beaucoup plus court, combien de demoiselles, qu'on dit bien élevées, acquièrent là de grandes lumières, et reçoivent même certaines leçons qui avancent beaucoup une jeune fille! — C'est ici, Rosambert, qu'il faut encore admirer le bonheur d'Adélaïde! Vive,

folâtre, enjouée avec toutes ses compagnes, elle n'en a distingué qu'une, une aussi délicate, aussi honnête, aussi sage qu'elle... une un peu plus éclairée peut-être, parce que depuis quelque temps l'amour... — Ha! je vous entends, c'est la jolie cousine. — Oui, mon ami; Sophie, non moins vertueuse qu'Adélaïde, quoique sensible un peu plus tôt, Sophie est devenue l'unique amie de ma sœur. Ces deux cœurs si purs se sont, pour ainsi dire, sentis, attirés, confondus. Adélaïde, privée de sa mère, n'a plus vécu que par Sophie; leur amitié, aussi délicate que vive, les a sauvées des dangers dont vous me parlez et auxquels je conçois que doivent être exposées, dans l'enceinte où elles se trouvent rassemblées, pressées, pour ainsi dire, tant de jeunes filles ardentes, inquiètes, curieuses, que le temps, l'heure, les lieux, invitent continuellement à des liaisons qui, devenant très intimes, peuvent bien n'être pas toujours désintéressées. Depuis quelque temps, j'ai troublé l'union des deux amies: il m'est permis de croire que je suis devenu l'heureux objet des plus chères affections de ma jolie cousine. Adélaïde, à qui l'amour (je regardais M. Person) n'a pas encore montré son vainqueur, a porté sur Sophie sa sensibilité tout entière, et l'amertume de ses plaintes nous a prouvé l'excès de son amitié... — Et vous a assuré en même temps de votre bonheur. En vérité, Faublas, je vous félicite si Sophie est aussi aimable, aussi belle qu'Adélaïde. — Oh! mon ami, plus belle encore! — Cela me paraît difficile. — Oh! plus belle!... Vous la verrez. Plus belle! imaginez... — Chut! chut! doucement; comme il s'échauffe!... Dites-moi donc, l'homme à sentiments, puisque vous aviez une si charmante maîtresse, pourquoi m'avez-vous soufflé la mienne? Puisque M. de Faublas aimait tant le parloir, pourquoi mademoiselle Duportail a-t-elle couché chez la marquise? Comment donc arrangez-vous tout cela? — Mais, Rosambert, cela n'est pas difficile... — Ni désagréable, je le conçois. — Vous riez! écoutez donc, mon ami. Vous savez comment les choses se sont passées entre la marquise et moi. — Oui, oui, à peu près. — Mais, rieur éternel, écoutez-moi. Élevé à peu près comme ma sœur, je n'étais guère moins ignorant qu'elle il y a huit jours. Je n'ai pas pris madame de B*** : c'est elle qui s'est donnée... je suis excusable. — Allons, passe pour le bal paré; mais au moins vous étiez le maître de ne pas retourner chez elle· Le bal masqué! hein! qu'en dites-vous? — Je dis qu'on m'y avait attiré... Je n'ai guère que seize ans, moi! mes sens sont neufs. — Ah! Sophie, pauvre Sophie! — Ne la plaignez pas, je l'adore! Mais, Rosambert, je sais qu'il n'y a que des nœuds légitimes qui puissent m'assurer sa possession. —

Cela doit être, au moins. — Eh bien! en attendant que l'hymen nous unisse, je respecterai toujours ma Sophie... — C'est ce que l'on saura par la suite. — Cependant mon célibat me paraîtra dur. — Oh! je le crois! — Ma vivacité m'emportera quelquefois. — Sans doute. — Je ferai peut-être quelques infidélités à ma jolie cousine... — Cela est plus que probable. — Mais dès qu'un heureux mariage... — Ah! oui. — Alors ma Sophie, je n'aimerai que toi... — Cela n'est pas si sûr. — Je t'aimerai toute ma vie. — Celui-là me paraît fort! »

Rosambert me quitta. Jasmin, à qui je demandai, en rentrant, si l'on avait rapporté mes habits, me dit qu'il n'avait vu personne; j'attendis jusqu'au soir le commissionnaire, qui ne vint pas. J'étais inquiet, parce que j'avais laissé dans mes poches un portefeuille qui contenait deux lettres; l'une m'avait été envoyée de province par un vieux domestique de mon père; le bonhomme me souhaitait une bonne année. J'aurais été fâché de perdre l'autre; c'était celle que la marquise m'avait écrite quelques jours auparavant; elle était, comme on sait, adressée à mademoiselle Duportail, et je voulais la conserver.

Les habits me furent rapportés le lendemain matin; mais je cherchai vainement dans les poches, le portefeuille ne s'y trouvait plus. Madame Dutour vint me faire oublier mon inquiétude, en me remettant une lettre de la marquise. J'ouvris avec empressement; je lus:

« Ce soir, mon bon ami, à sept heures précises, trouvez-vous à » la porte de mon hôtel; vous pourrez suivre avec assurance la per- » sonne qui, après avoir soulevé le chapeau dont vous vous serez » couvert les yeux, vous nommera l'Adonis. Je ne puis vous en écrire » davantage; depuis le matin je suis obsédée; on me fatigue des » détails de la science physionomique; ce n'est pas celle-là que je me » soucie d'approfondir! O! mon ami, vous possédez si bien l'art de » plaire que, quand on vous connaît, on ne sait plus qu'aimer, on » ne veut plus que cela. »

Cette lettre était si flatteuse, l'invitation qu'elle contenait était si séduisante, que je ne balançai pas. J'assurai la Dutour que je ne manquerais pas de me rendre au lieu indiqué. Cependant, quand la messagère fut partie, je sentis quelque irrésolution. Ne devais-je pas désormais, uniquement occupé de Sophie, éviter toute occasion de revoir sa trop dangereuse rivale?... Mais pourquoi m'imposerais-je cette loi cruelle sans nécessité? Avais-je déclaré mon amour à Sophie? Sophie m'avait-elle avoué le sien? avait-elle acquis le droit d'exiger de moi ce sacrifice? D'ailleurs, à le bien prendre, ce que j'allais faire ne pouvait pas s'appeler une infidélité! je ne m'em-

barquais pas dans une intrigue nouvelle! Puisque j'avais passé la nuit avec la marquise, puisque je l'avais revue depuis dans ce galant boudoir, quel inconvénient de lui faire encore une visite? Cela ne faisait jamais que trois rendez-vous au lieu de deux ; le crime était-il dans le nombre? Et puis ma jolie cousine ne serait pas instruite de celui-là... Enfin, ma parole était engagée! le lecteur voit bien que je ne pouvais me dispenser d'aller à ce rendez-vous.

Je ne me fis pas attendre; Justine aussi ne me laissa pas morfondre à la porte, elle souleva mon chapeau : «Venez, bel Adonis.» Je la suivis à petit pas. Cependant le suisse, quoiqu'à demi-ivre, entendit quelque bruit, et demanda qui c'était. « C'est moi! c'est moi! répondit Justine. — Oui, reprit l'autre, c'est vous! mais ce jeune gaillard? — Hé bien! c'est mon cousin. » Le suisse était en gaîté, il se mit à fredonner : *Voilà mon cousin, l'allure, mon cousin ; voilà mon cousin, l'allure.*

Cependant Justine me conduisait au fond de la cour ; nous enfilâmes un escalier dérobé ; on conçoit que la jolie soubrette fut embrassée plusieurs fois avant que nous fussions au premier étage. Elle me fit signe d'être plus sage, et m'ouvrit une petite porte ; je me trouvai dans le boudoir de la marquise. « Entrez, me dit Justine, entrez dans la chambre à coucher, vous seriez mal ici. » Elle sortit et ferma la porte sur elle.

J'entrai dans la chambre à coucher ; ma belle maîtresse vint à moi. « Ah! maman, c'est donc ici que pour la seconde fois... » Elle m'interrompit : « Mon Dieu! je crois entendre le marquis! le voilà revenu pour toute la soirée! sauvez-vous, partez! » D'un saut je regagnai le boudoir ; mais je ne songeai pas à tirer sur moi la porte de la chambre à coucher, elle resta entr'ouverte ; et pour comble de malheur, cette étourdie de Justine avait fermé à double tour l'autre porte qui conduisait à l'escalier dérobé. La marquise, qui ne pouvait deviner que la retraite me fût fermée, s'était assise tranquillement. Déjà le marquis était entré dans son appartement, et s'y promenait d'un air effaré. Je tremblais qu'il ne m'aperçût dans le boudoir ; il n'y avait pas moyen d'en sortir : comment faire? Je me jetai sous l'ottomane, et, dans une situation très incommode, j'entendis une conversation fort singulière, qui eut un dénouement plus singulier encore.

« Vous voilà de retour de bonne heure, monsieur? — Oui, madame. — Je ne vous attendais pas si tôt. — Cela se peut bien, madame. —Vous paraissez agité, monsieur, qu'avez-vous donc? — Ce que j'ai, madame, ce que j'ai!... j'ai que... je suis furieux. —

Modérez-vous, monsieur... peut-on savoir?... — J'ai que... il n'y a plus de mœurs nulle part... les femmes!... — Monsieur, la remarque est honnête, et l'application heureuse! — Madame, c'est que je n'aime pas qu'on me joue!... et quand on me joue, je m'en aperçois bien vite! — Comment! monsieur, des reproches! des injures! cela s'adresserait-il... vous vous expliquerez sans doute? — Oui, madame, je m'expliquerai, et vous allez être convaincue! — Convaincue!... de quoi, monsieur? — De quoi? de quoi? un moment donc, madame; vous ne me laissez pas le temps de respirer!... Madame, vous avez reçu chez vous, logé chez vous, couché avec vous, mademoiselle Duportail! (La marquise avec fermeté.)—Hé bien! monsieur? — Hé bien! madame, savez-vous ce que c'est que mademoiselle Duportail? — Je le sais... comme vous, monsieur; elle m'a été présentée par M. de Rosambert; son père est un honnête gentilhomme chez qui vous avez soupé encore avant-hier. — Il ne s'agit pas de cela, madame. Savez-vous ce que c'est que mademoiselle Duportail? — Je vous le répète, monsieur, je sais comme vous que mademoiselle Duportail est une fille bien née, bien élevée, fort aimable. — Il ne s'agit pas de cela, madame. — Hé! monsieur, de quoi s'agit-il donc? avez-vous juré de pousser ma patience à bout? — Un moment donc, madame; mademoiselle Duportail n'est point une fille... (La marquise très vivement.)—N'est point une fille!... — N'est point une fille bien née, madame; c'est une fille d'une espèce... de ces filles qui... là... vous m'entendez? — Je vous assure que non, monsieur. — Je m'explique pourtant bien; c'est une fille qui... dont... que... enfin suffit, vous y êtes? — Ho! point du tout, monsieur, je vous assure. — C'est que je voudrais vous gazer cela... Madame, c'est une p... Vous comprenez? — Mademoiselle Duportail une... Pardon, monsieur, mais je n'y tiens pas, il faut que je rie. » En effet, la marquise se mit à rire de toutes ses forces. « Riez, riez, madame... tenez, connaissez-vous cette lettre-là? — Oui, c'est celle que j'ai écrite à mademoiselle Duportail, le lendemain du jour qu'elle a couché chez moi. — Justement, madame. Et celle-ci, la connaissez-vous? — Non, monsieur. — Regardez-la, madame; vous voyez bien l'adresse : *A Monsieur, monsieur le chevalier de Faublas*, et lisez le dedans : « Mon cher maître, j'ai l'honneur de prendre la liberté » d'oser vous interrompre, pour vous souhaiter que cette année qui » commence vous soit belle et bonne, etc. J'ai l'honneur d'être, avec » un profond respect, mon cher maître, etc. » C'est une lettre de bonne année d'un domestique à son maître, qui est ce M. de Faublas. Hé bien! madame, ces deux lettres-là étaient dans le portefeuille que

voici. — Enfin, monsieur? — Madame, et le portefeuille, vous ne devineriez jamais où je l'ai trouvé? — Dites, dites, monsieur. — Je l'ai trouvé dans un endroit où... là... — Hé! monsieur, dites tout de suite le mot, vous serez toujours obligé d'en venir là, ainsi... — Hé bien, madame, je l'ai trouvé dans un mauvais lieu. — Dans un mauvais lieu! — Oui, madame; tenez, je vais vous conter cela. Une femme a fait courir depuis quelques jours des billets imprimés, par lesquels elle donne avis aux amateurs qu'elle peut leur offrir de charmants boudoirs qu'elle loue à tant par heure; moi, j'ai été voir cela par curiosité. — Quel jour y avez-vous été, monsieur? — Hier l'après-dînée, madame; les boudoirs sont en effet charmants!... il y en a un surtout au premier étage... il est vraiment joli! il y a des tableaux, des estampes, des glaces; une alcôve, un lit... ah! c'est le lit surtout! figurez-vous que ce diable de lit est à ressorts!... ah! c'est très plaisant! tenez, il faut que quelque jour je vous fasse voir cela. — Un mari et sa femme en partie fine! (répondit la marquise) cela serait beau! »

J'entendis quelque bruit, la marquise se défendait, le marquis l'embrassa. Leur conversation, qui dans les commencements m'avait inquiété, m'amusait alors au point que je sentais moins la gêne de ma situation. Le marquis reprit ainsi :

« Ah! mais, c'est que rien n'y manque; il y a dans ce boudoir, au premier étage, une porte qui communique chez une marchande de modes qui loge à côté... cela est fort bien imaginé... Vous entendez qu'une femme comme il faut a l'air d'être chez sa marchande de modes; point du tout, elle monte l'escalier, et puis on vous en plante à un pauvre mari! Mais, écoutez-moi, madame; dans ce boudoir, j'ai ouvert une petite armoire, et dans cette armoire, j'ai trouvé ce portefeuille. Ainsi, il est clair que mademoiselle Duportail a été là avec ce monsieur de Faublas, et cela est très vilain à elle! et très malhonnête à monsieur de Rosambert, qui la connaissait, de nous l'avoir présentée! et très imprudent à son père de la laisser sortir, accompagnée seulement d'une femme de chambre! et je n'en ai pas été la dupe! il y a dans sa figure... vous savez comme je suis physionomiste!... elle est jolie, sa figure! mais il y a quelque chose dans les traits qui annonce un sang... cette fille-là a du tempérament, et je l'ai bien vu!... Vous souvenez-vous de ce soir que Rosambert lui dit qu'il y avait des circonstances... hein! des circonstances! vous n'aviez pas remarqué cela, vous! Moi, je vous ai relevé le mot! ah! l'on ne m'attrape pas! et tenez, le même jour... venez, venez, madame... »

La marquise, qui me croyait parti, se laissa conduire à son boudoir : le marquis continua.

« Elle était ici, dans ce boudoir... là. Vous, vous étiez couchée sur cette ottomane... je suis arrivé... madame, elle avait le teint animé, les yeux brillants, un air!... oh! je vous le dis, cette fille a un tempérament de feu! Vous savez que je m'y connais; mais laissez-moi faire, j'y mettrai bon ordre. — Comment! monsieur, vous y mettrez bon ordre?... — Oui, oui, madame; d'abord, je dirai à Rosambert ce que je pense de son procédé; il y a peut-être été avec elle, Rosambert! ensuite, je verrai M. Duportail, et je l'instruirai de la conduite de sa fille. — Quoi! monsieur, vous ferez à M. de Rosambert une mauvaise querelle? — Oh! madame, Rosambert savait ce qu'il en était, il était jaloux de moi comme un tigre. — De vous, monsieur? — Oui, madame, de moi, parce que la petite avait l'air de me préférer... elle me faisait même des avances, et c'est en cela qu'elle m'a joué, elle! car elle avait alors ce monsieur de Faublas. Je saurai ce que c'est que ce monsieur de Faublas, et je verrai M. Duportail. — Quoi! monsieur, vous pourriez aller dire à un père?... — Oui, madame, c'est un service à lui rendre; je le verrai, je l'instruirai de tout. — J'espère, monsieur, que vous n'en ferez rien. — Je le ferai, madame. — Monsieur, si vous avez quelque considération pour moi, vous laisserez tout cela tomber de soi-même. — Oh! je saurai... — Monsieur, je vous le demande en grâce. — Non, non, madame. — Vous m'éclairez, monsieur, je vois le motif de l'intérêt si pressant que vous prenez à ce qui regarde mademoiselle Duportail... Je vous connais trop bien pour être la dupe de cette austérité de mœurs dont vous vous parez aujourd'hui; vous êtes fâché, non pas de ce que mademoiselle Duportail a été dans un lieu suspect, mais de ce qu'elle y a été avec un autre qu'avec vous. — Oh! madame! — Et quand j'accueillais chez moi une demoiselle que je croyais honnête, vous aviez des desseins sur elle! — Madame... — Et vous osez venir vous plaindre à moi-même d'avoir été joué! c'était moi, c'était moi seule qu'on jouait. »

Elle se laissa tomber sur l'ottomane; son mari jeta un cri, et puis il embrassa la marquise, en lui disant : « Ah! si vous saviez comme je vous aime! — Si vous m'aimiez, monsieur, vous auriez plus de considération pour moi, plus de respect pour vous-même, plus de ménagement pour un enfant peut-être moins à blâmer qu'à plaindre... Que faites-vous donc, monsieur? laissez-moi; si vous m'aimiez, vous n'iriez pas apprendre à un père malheureux les égarements de sa fille; vous n'iriez pas conter cette aventure à M. de

Rosambert, qui en rira, qui se moquera de vous, et qui dira partout que j'ai reçu chez moi une fille à intrigue! Mais, monsieur, finissez donc; ce que vous faites-là ne ressemble à rien. — Ho! madame, je vous aime. — Il suffit bien de le dire! il faut le prouver. — Mais depuis trois ou quatre jours, mon cœur, vous ne voulez jamais que je vous le prouve. — Ce ne sont pas de ces preuves-là que je vous demande, monsieur... mais, monsieur, finissez donc. — Allons! madame; allons, mon cœur! — En vérité, monsieur, cela est d'un ridicule! — Ah! nous sommes seuls. — Il vaudrait mieux qu'il y eût du monde, cela serait décent! mais finissez donc; n'avons-nous pas toujours le temps de faire ces choses-là?... finissez donc... quoi! des gens mariés!... à votre âge!... dans un boudoir... sur une ottomane... comme deux amants... et quand j'ai lieu de vous en vouloir encore! — Hé bien, mon ange, je ne dirai rien à Rosambert, rien à M. Duportail. — Vous me le promettez bien? — Oh! je vous en donne ma parole...— Hé bien, un moment; rendez-moi le portefeuille, laissez-le-moi. — Oh! de tout mon cœur; le voilà. (Il y eut un moment de silence.) — En vérité, monsieur, dit la marquise d'une voix presque éteinte, vous l'avez voulu, mais cela est bien ridicule. »

Je les entendis bégayer, soupirer, se pâmer tous deux; on ne peut se figurer ce que je souffrais sous l'ottomane pendant cette étrange scène; j'aurais étranglé les acteurs de mes mains : et, dans l'excès de mon dépit, j'étais tenté de me découvrir, de reprocher à la marquise cette infidélité d'un nouveau genre, et de rendre au marquis l'amère mystification qu'il me faisait essuyer sans le savoir. Justine vint terminer mes irrésolutions; elle ouvrit tout à coup la porte de l'escalier dérobé. La marquise jeta un cri; le marquis se sauva dans la chambre à coucher, pour y réparer son désordre. Justine, apercevant un mari au lieu d'un amant, demeura stupéfaite, et la marquise ne fut pas moins étonnée qu'elle en me voyant sortir de dessous l'ottomane. Je remerciai tout bas la femme de chambre. « Grand merci, Justine, tu m'as rendu service; j'étais fort mal dessous, tandis que madame était dessus très à son aise. » La marquise, interdite et tremblante, n'osa ni me répondre, ni me retenir. Son mari était si près de là! probablement il allait rentrer quand il serait plus décemment vêtu. Justine se rangea pour me laisser passer. Je descendis l'escalier dérobé sans lumière, au risque de me rompre vingt fois le col; je traversai la cour rapidement, et je sortis de l'hôtel en maudissant ses maîtres.

Le lendemain j'étais encore au lit quand Jasmin m'annonça

Justine, et se retira discrètement. « Mon enfant, je songeais à toi. — Oh! monsieur, laissez-moi; cette fois-ci, vous ne m'y prendrez pas; je veux commencer par ma commission. Savez-vous que j'ai été encore bien grondée hier? vous nous avez fait une belle peur! vous n'étiez pas encore au bas de l'escalier quand le marquis est rentré dans le boudoir. Voyez cette sotte, a-t-il dit, qui entre ici comme un coup de pistolet! Dès qu'il nous a quittées, madame, désolée de l'aventure, m'a dit qu'elle ne concevait pas pourquoi vous vous étiez caché sous l'ottomane. J'ai été forcée de lui avouer que j'avais, sans y songer, fermé la porte à double tour. Elle m'a fait une scène! et puis, ce matin, elle m'a remis cette lettre pour vous. — Fort bien, ma petite Justine, voilà ta commission faite, car je n'ouvrirai pas la lettre. — Vous ne l'ouvrirez pas, monsieur? — Non, je suis fâché contre ta maîtresse. — Vous avez tort. — Mais je ne suis pas fâché contre toi, Justine. — Et vous avez raison... Oh! finissez... mais tenez, je le veux bien, à condition que vous lirez la lettre. — Oh! qu'une maîtresse est heureuse d'avoir une fille comme toi! Eh bien! oui, je la lirai. »

Justine remplit de si bonne grâce les conditions du traité, qu'il y aurait eu de ma part de la perfidie à ne pas tenir parole : j'ouvris la lettre.

« Que notre aventure d'hier m'a peinée, mon bon ami! Cette « scène, qui n'eût été que bizarre si, comme je le croyais, vous « n'en aviez pas été le témoin, est devenue, par votre présence, « aussi désagréable pour moi que mortifiante pour vous. Quels mots « vous avez dits en partant, petit ingrat! vous ne savez pas le mal « que vous m'avez fait! revenez à moi, mon bon ami, revenez à « celle qui vous aime; trouvez-vous à midi au lieu qu'on vous dési- « gnera. Là, je n'aurai pas de peine à me justifier; là, quand mon « amant sera bien convaincu de son injustice, il me trouvera prête « à lui pardonner sa vivacité. »

« Monsieur, reprit Justine, dès que j'eus fini ma lecture, madame vous attendra à midi au boudoir de l'autre jour... vous savez bien?... où nous vous avons habillé. — Oui, Justine, et où tu as tant pleuré! si tu savais comme j'ai souffert pour toi; mais aussi, friponne, tu ne te contentes pas de faire des malices, tu en dis! — Oh! ne me parlez pas de cela, j'en suis encore toute honteuse... finissez donc... donnez-moi votre réponse pour ma maîtresse. — Ma réponse, Justine, est que je n'irai pas au rendez-vous. — Vous n'irez pas? — Non, Justine. — Quoi! vous donnerez ce chagrin-là à ma maîtresse? — Oui, mon enfant. — Mais vous allez me faire gronder. — Je me

charge de te consoler d'avance. — Vous êtes bien décidé? — Très décidé, Justine. — Eh bien! en ce cas, faites un bout de lettre... finissez donc... (Elle m'embrassa.) Écrivez un mot pour ma maîtresse. — Non, mon enfant, je n'écrirai pas. — Ah! laissez-moi... mais tenez, je le veux bien encore, à condition que vous écrirez. — Ah! Justine, je le répète, qu'une maîtresse est heureuse d'avoir une fille comme toi! Eh bien! oui, j'écrirai. »

J'écrivis en effet :

« Je ne sais, madame, si l'aventure d'hier vous a beaucoup *peinée;*
« mais, à la manière dont vous avez rempli votre emploi sur l'otto-
« mane, j'ai lieu de croire qu'il ne vous paraissait pas très pénible.
« Quand on a un mari aimable, galant et tendrement aimé, madame,
« on doit s'en tenir là. Je suis avec le plus vif regret, etc. »

O ma jolie cousine! ô combien, en songeant à vous, je m'applaudis de l'effort généreux que je venais de faire! ô qu'il me fut doux de penser qu'enfin je vous avais sacrifié un rendez-vous, et qu'à l'heure même où la marquise avait cru me revoir chez son amie, je jouirais près de vous du bonheur de vous admirer!

Hélas! elle ne vint pas au parloir. « Ah! ma sœur, ah! pourquoi votre amie n'est-elle pas avec vous? — Oh! je vous disais bien qu'elle était malade! Hier encore elle a pleuré toute la journée; de la nuit elle n'a fermé l'œil; la fièvre s'est déclarée ce matin. — La fièvre! Sophie a la fièvre! Sophie est en danger! — Ne parlez pas si haut, mon frère; je ne sais pas s'il y a du danger, mais elle souffre, elle a le teint pâle, les yeux rouges, la tête penchée, la respiration lente, la parole brève et entrecoupée; j'ai cru même surprendre quelques moments de délire. Ce matin, son visage s'est enflammé tout à coup, ses yeux sont devenus vifs et brillants : elle a prononcé très vite et très bas quelques mots que je n'ai pu entendre; mais bientôt elle est retombée dans un accablement plus profond : *Non, non*, a-t-elle dit, *cela n'est pas possible... je ne le puis, je ne dois pas... Jamais il ne le saura.* J'ai vu des larmes couler de ses yeux. Elle a ajouté d'un ton douloureux : *Oh! comme je me suis trompée! J'en mourrai; j'en mourrai : le cruel! l'ingrat!* J'ai pris sa main, elle a serré la mienne, et puis elle m'a redit ce qu'elle me répète sans cesse : *Adélaïde! Adélaïde! ah! que tu es heureuse!* Sa gouvernante rentrait. Sophie m'a encore conjurée de ne lui rien dire. Cependant, mon frère, il faudra que j'avertisse madame Munich (c'était le nom de la gouvernante de Sophie), parce que je crains pour ma bonne amie. Qu'en pensez-vous? — Adélaïde, lui avez-vous dit que j'étais ici? — Oui; mais j'avais bien raison de vous

soutenir hier qu'elle ne vous aimait plus, elle me l'a dit elle-même. — Sophie vous a dit... — Oui, monsieur, elle me l'a dit, et elle m'a chargée de vous le dire. Hier, avant souper, je lui racontais que vous aviez amené avec vous un jeune monsieur fort aimable; elle a demandé son nom, j'ai répondu : Le comte de Rosambert. — *Rosambert!* a-t-elle répété avec étonnement, *Rosambert! c'est celui qui a mené votre frère chez la marquise de B***! ce n'est pas un jeune homme honnête. Votre frère en fait son ami; il gâtera tout à fait votre frère... Adélaïde, il commence à se déranger, votre frère.* — Ah! ma bonne amie, je lui en ai fait des reproches, et je lui ai même dit que tu ne l'aimes plus. — *Vous lui avez dit que je ne l'aime plus!* — Oui, ma bonne amie; mais il n'a pas voulu me croire, et il s'est mis à rire, et M. de Rosambert a ri aussi... — *Ces messieurs se sont mis à rire!* m'a répliqué Sophie d'un ton fâché : *Votre frère a ri et n'a pas voulu vous croire! Adélaïde, quand revient-il, votre frère?* — Demain, ma bonne amie. — *Eh bien! dites-lui qu'il est vrai que j'ai eu de l'amitié pour lui, mais que je n'en ai plus, plus du tout, et qu'afin de l'en convaincre, je ne le reverrai de ma vie.* Elle m'a quittée, et puis un moment après elle est revenue me dire en riant : *Oui, ma chère Adélaïde, tu as raison, je n'aime pas ton frère; je ne l'aime pas : ne manque pas de le lui dire demain.* Elle riait, et cependant je vous assure, Faublas, que tout de suite elle s'est mise à pleurer. »

Tandis qu'Adélaïde me parlait, mon cœur était pénétré de douleur et de joie!

« Il faut, reprit ma sœur, il faut que je vous fasse part d'une singulière idée qui m'était venue dans l'esprit, je ne sais comment, je ne sais pourquoi. En voyant ma bonne amie rire et pleurer en même temps, je ne puis m'empêcher de craindre qu'elle ne soit un peu folle; cependant, il y a là dedans quelque mystère que je ne pénètre pas. Sûrement, quelqu'un lui donne du chagrin. Mon frère, j'ai vraiment eu peur que ce fût vous. Pourquoi le hait-elle à présent? me suis-je dit. Pourquoi ne veut-elle plus le voir? Serait-ce lui qu'elle appelle ingrat et cruel?... Vous sentez bien, Faublas, qu'en y réfléchissant un peu, je me suis convaincue que cette idée n'était pas raisonnable... Mon frère un ingrat! un cruel! cela ne se peut pas. Et puis, quel mal a-t-il fait à ma bonne amie? quel mal aurait-il pu lui faire?

« Adélaïde! m'écriai-je, ma chère Adélaïde! — Comment! vous pleurez! me dit-elle; seriez-vous fâché contre moi? Je vous assure que j'ai pensé tout cela malgré moi, et que je ne vous l'ai pas dit

pour vous offenser. — Oh! je le sais bien, ma chère sœur, je le sais bien ; c'est la maladie de ta bonne amie qui me fait pleurer. — Mon frère, pensez-vous qu'elle puisse devenir sérieuse? Pensez-vous que je doive avertir la gouvernante de Sophie? — Non, Adélaïde, non ; ne l'avertis pas. Ta bonne amie a la fièvre, comme tu dis bien, et je connais un remède qui la guérira. Adélaïde, je vous apporterai demain matin la recette écrite sur un morceau de papier soigneusement cacheté ; vous ne montrerez ce papier à personne : vous le donnerez à Sophie, quand madame Munich ne sera pas avec elle : il est essentiel que madame Munich ne voie pas ce papier. Vous m'entendez bien? — Oui, oui, soyez tranquille. Ah! que je vous aurai d'obligations, si vous guérissez ma bonne amie! — Adélaïde, dites à ma jolie cousine que je crois connaître son mal, que je le partage, et que j'espère lui rendre sa tranquillité. Lui direz-vous bien cela, ma sœur? — Ah! mot pour mot! vous connaissez son mal, vous le partagez, vous le guérirez ; je lui dirai même que vous avez pleuré. Mais ne manquez pas de venir demain... Ah! quand ma bonne amie se portera bien, elle vous aimera sans doute autant qu'elle vous aimait autrefois. »

Revenu chez moi, je ne m'occupai que des discours d'Adélaïde, que des peines de Sophie. Malheureusement, mon père donnait à dîner ce jour-là. Il fallut d'abord tenir table, et faire ensuite un maudit brelan qui me retint jusqu'à plus de minuit. Oh! quel tourment, quand on aime bien, quand on se croit aimé, quand on veut écrire à sa maîtresse ; quel tourment d'être obligé de jouer toute la soirée! Je ne les souhaite pas à mon plus cruel ennemi.

On devine que je dormis peu cette nuit. Le lendemain, je passai dans un petit cabinet pratiqué au fond de ma chambre à coucher ; j'avais là quelques livres d'étude dont mon commode gouverneur ne m'ennuyait pas souvent. Je me mis à mon secrétaire. J'écrivis une première lettre, que je déchirai ; j'en fis une seconde, pleine de ratures, qu'il fallait bien corriger ; et je prie le lecteur de ne pas dire que j'aurais dû recommencer encore la troisième, que voici :

« Ma jolie cousine,

« Il est enfin venu, ce moment tant souhaité, où je puis librement vous ouvrir mon cœur, solliciter de votre tendresse un aveu bien doux, et peut-être assurer ainsi notre bonheur commun.

« Ah! Sophie! Sophie! si vous saviez ce que j'éprouvai le premier jour que je vous vis! Comme ma vue se troubla! comme

« mon cœur fut agité! Mon amour n'a fait qu'augmenter depuis :
« un feu dévorant circule aujourd'hui dans mes veines... Sophie, je
« n'existe plus que par toi! »

J'en étais là quand Jasmin, entrant brusquement, m'annonça le vicomte de Florville. « Le vicomte de Florville! je ne le connais pas; dites que je n'y suis pas. — Monsieur, il est dans votre chambre à coucher. — Comment! vous laisseriez donc entrer toute la terre! — Monsieur, il a forcé la porte. — Au diable le vicomte de Florville! »

Tremblant que cet inconnu si peu civil ne vînt jusque dans mon cabinet, et que d'un œil profane il ne parcourût ce papier dépositaire de mes plus secrets sentiments, je me précipitai dans ma chambre à coucher. Un cri de surprise et de joie m'échappa : ce prétendu vicomte de Florville, c'était la marquise de B***! Mon premier mouvement fut de pousser Jasmin dehors; le second, de verrouiller la porte; le troisième, d'embrasser le charmant cavalier; le quatrième... Les esprits pénétrants l'ont déjà deviné.

La marquise, toujours étonnée de ma vivacité, dès qu'elle eut repris ses esprits, me dit : « Vous êtes un bien singulier jeune homme; ne vous lasserez-vous jamais de prendre ainsi le roman par la queue? Il n'y a que vous dans le monde capable de commencer un raccommodement par où il doit finir. — Hé bien! maman, prenez qu'il n'y ait rien de fait; voyons, disputons-nous. — Oui, afin de nous raccommoder encore, n'est-il pas vrai, petit libertin? — Ah! ma chère maman, je n'ai pas une idée que vous ne compreniez d'abord. — Hier, pourtant, vous ne m'avez pas comprise, ingrat que vous êtes! — Hier, je boudais encore. — Et de quoi, s'il vous plaît? Pouvais-je soupçonner que vous fussiez sous cette ottomane? N'était-il pas essentiel, pour vous et pour moi, de retirer ce portefeuille des mains du marquis? — Tout cela est vrai, maman; mais le dépit... — Le dépit! Vous avez du dépit! vous, pour qui j'oublie mes devoirs... toutes les bienséances... le soin même de ma réputation; et de quel ton répondez-vous à la lettre la plus tendre? (elle tira la mienne de sa poche.) Tenez, ingrat, relisez-la, votre lettre; relisez-la de sang-froid, si vous pouvez. Quelle cruelle ironie! quel persifflage amer! et cependant je vous pardonne! et cependant je viens vous chercher! je me conduis avec autant de faiblesse et d'imprudence qu'un enfant de douze ans... Ah! Faublas! Faublas! il faut que le charme soit bien fort!... il faut... que vous m'ayez ensorcelée! — Petite maman! — Hé bien! — Grondez-moi fort, parce que nous nous raccommoderons. — Comment, fripon,

vous n'avouerez seulement pas que vous avez eu tort! Vous ne me demanderez pas pardon?—Ho! si fait!... ô que vous êtes belle... ô que je vous demande pardon! »

Les gens qui ont de l'esprit, et même ceux qui n'en ont pas, devineront encore qu'ici la marquise et moi nous nous raccommodâmes.

On croit que nous allons recommencer à nous quereller; point du tout. Voici l'instant des petites caresses et des compliments tendres.

« Mon Dieu! Florville! que vous êtes séduisant dans ce joli négligé! que ce frac anglais vous va bien! — Mon ami, je l'ai fait faire hier tout exprès. Il est, si je ne me suis pas trompée, de la même étoffe et de la même couleur que ce charmant habit d'amazone dans lequel l'amour, qui voulait ma défaite, te fit paraître à mes yeux pour la première fois. Devenu chevalier de mademoiselle Duportail, j'ai senti qu'il me convenait de prendre ses couleurs. (Je la serrai dans mes bras.)—Et moi, désormais l'esclave du vicomte de Florville, je me plairai toujours à porter ses chaînes. Maman, quelle douce réciprocité! — Mon ami, l'amour est un enfant qui s'amuse de ces métamorphoses. Il fit de mademoiselle Duportail une vierge folle, il fait de la marquise de B*** un jeune homme imprudent. Ah! puisse le vicomte de Florville te paraître aussi aimable que mademoiselle Duportail me sembla jolie!...—Aussi aimable?... ah! bien davantage! —Ho! non, répondit-elle, en se mirant avec complaisance, et me considérant avec tendresse : ho! non. Vous êtes mieux, mon ami, plus grand, plus dégagé. Il y a dans votre air quelque chose de hardi, de martial... — Oui, maman, et si j'en crois un grand physionomiste, quelque chose de plus nerveux... — Ah! Faublas, laissez là mon pauvre mari... n'est-ce pas assez du mauvais tour que nous lui jouons... Enfin, je ne suis pas venue ici pour m'occuper de lui... Ho! çà, mon ami, dis-moi sans flatterie comment tu me trouves. — Bien, plus que bien. Je n'aurais pas de peine à vous dire comment vous êtes mieux; mais puisque absolument, homme ou femme, il faut qu'on s'habille, ah! je défie que, d'une manière ou de l'autre, personne soit jamais aussi jolie que vous. — Voilà bien le langage d'un amant! toujours enthousiaste, toujours exagéré! Ah! mon cher Faublas, quelle femme sera plus heureuse que moi, si tu me vois toujours des mêmes yeux! — Ah! maman, toute ma vie! »

Je la tenais dans mes bras : elle m'échappa pour aller prendre une épée qu'elle aperçut sur un fauteuil. En ajustant le ceinturon, elle dit : « J'ai un joli cheval anglais que je monte quelquefois, nous touchons au printemps, j'aime beaucoup à me promener à cheval dans les environs de Paris : voudrez-vous bien m'accompagner quelque-

fois, Faublas?... Veux-tu, mon ami, t'égarer de temps en temps dans les bois avec le vicomte de Florville? — Mais on nous verra. — Non, le marquis est souvent obligé d'aller à la cour. — Hé bien, maman, quel jour? — Ha! laissez donc paraître la verdure. »

En me parlant, elle avait tiré mon épée, et s'escrimant en face de moi : « En garde, chevalier, me dit-elle. — Je ne sais pas si le vicomte est redoutable, mais ce que je sais bien, c'est que ce n'est pas là, ce n'est pas ainsi que je dois me battre avec la marquise. Ose-t-elle accepter une autre espèce de combat? (Elle vola dans mes bras.)— Ah! Faublas, me dit-elle en riant; ah! s'il n'y en avait jamais de plus meurtriers... — Maman, ce ne serait plus parmi les hommes qu'on chercherait des héros. »

Je venais de mettre la marquise hors d'état de me battre, et bien m'en prit.

Ma belle maîtresse me donna encore deux heures que nous employâmes passablement bien. « Si je n'écoutais que mon cœur, me dit-elle enfin, je resterais ici toute la journée; mais voici l'heure à laquelle je dois rejoindre Justine dans un endroit, et mes gens dans un autre. » Nous nous dîmes adieu; je reconduisis poliment le vicomte de Florville. Déjà sortis de mon appartement, nous allions descendre l'escalier, lorsqu'à travers les rampes je distinguai, dans le vestibule, Rosambert qui se disposait à monter. J'en avertis la marquise : « Rentrons promptement, me dit-elle, je vais me cacher dans quelque coin de votre appartement; vous le renverrez vite. » A ces mots, sans me donner le temps de la réflexion, elle rentra, traversa ma chambre à coucher, comme une folle, et se jeta dans mon cabinet.

Rosambert entra : « Bonjour, mon ami, comment se porte Adélaïde? comment se porte la jolie cousine? — Chut! chut! ne me parlez pas de cela, mon père est là. — Où? — Dans ce cabinet. — Dans ce cabinet! votre père! — Oui. — Et que fait-il là? — Il examine des livres. — Comment! vos livres. Mais non, il n'est pas dans ce cabinet, car tenez, le voilà qui entre... ha! il y a de la marquise là-dessous... Et pourquoi ne pas me dire tout bonnement que vous êtes en affaire! Adieu, Faublas, à demain. » Il passa devant mon père, et le salua : «Monsieur, vous avez quelque chose à dire à monsieur votre fils : je vous laisse. »

Cependant le baron me regardait d'un air sévère, et se promenait à grands pas. Impatient de savoir ce que m'annonçait cet abord sinistre, je lui demandai respectueusement pourquoi il m'avait fait l'honneur de monter chez moi. « Vous le saurez tout à l'heure,

monsieur. » Un domestique parut. « Va-t-il venir ? cria le baron. — Le voilà, monsieur, » et mon cher gouverneur entra.

Le baron lui dit : « Monsieur, ne vous ai-je pas chargé de la conduite et de l'éducation de mon fils ? — Oui, sans doute... — Hé bien ! monsieur, l'une est très négligée, et l'autre très mauvaise. — Monsieur, ce n'est pas ma faute ; monsieur votre fils n'aime pas l'étude... — C'est là le moindre mal, interrompit le baron : mais comment ne suis-je pas instruit de ce qui se passe chez moi ? Pourquoi ne m'avertissez-vous pas des désordres de mon fils ? — Monsieur, quant à ce qui se passe chez vous, je ne puis répondre que de ce que je vois ; au dehors, je ne puis répondre de rien. Monsieur votre fils, quand il sort, souffre rarement que je l'accompagne, et... » (Un regard que je jetai sur M. Person l'avertit qu'il en avait assez dit.) Le baron reprit : « Monsieur, je n'ai qu'un mot à vous dire : si ce jeune homme se conduit toujours mal, je me verrai forcé de lui choisir un autre instituteur. Laissez-nous, je vous prie. »

Lorsque M. Person fut sorti, le baron prit un fauteuil et me fit signe de m'asseoir. « Pardon, mon père, mais j'ai affaire. — Je le sais bien, monsieur, et c'est précisément pour que cette affaire ne s'achève pas, que je viens vous parler. — Mon père... encore une fois, pardon ; mais il faut que je sorte... — Non, monsieur, vous resterez, asseyez-vous. » Il fallut bien s'asseoir ; j'étais sur les épines. Le baron commença.

« Se peut-il que Faublas ait de sang-froid médité des horreurs ? Se peut-il qu'il veuille abuser la simple innocence et préparer des piéges à la vertu ? — Moi ! mon père ! — Oui, vous ; je viens du couvent, je sais tout.

« Si mon fils, encore trop jeune pour sentir que, plus une conquête est aisée, moins elle est flatteuse ; qu'il faut se garder de confondre une intrigue avec une passion ; que l'amour du plaisir ne fut jamais de l'amour... — Mon père, daignez parler moins haut. — Si mon fils, trop enivré de ce qu'on ne peut appeler qu'une bonne fortune... — Oh ! plus bas, je vous en supplie. — Trop charmé de la découverte d'un sens nouveau et de la possession d'une femme qui n'est pas sans appas ; si mon fils, dans les bras de la marquise de B***... — Ah ! c'en est trop, de grâce, mon père. — Avait oublié son père, son état, ses devoirs, je l'aurais plaint, mais je l'aurais excusé ; je lui aurais donné les conseils d'un ami ; je lui aurais dit : Plus la marquise... — Ho ! mon père, si vous saviez... — Plus la marquise est belle, et plus elle est dangereuse. Examine avec moi la conduite de cette femme dont tu es épris. Au premier coup d'œil

ta figure la décide : elle te prend en une soirée... — Je vous conjure de ménager... — Pour satisfaire sa folle passion, elle expose sa vie et la tienne. Qu'elle doit être vive, ardente, emportée celle... — Ah ! mon Dieu ! — Celle qui sacrifie à la soif du plaisir son repos, son honneur, l'estime publique !... — Ah ! mon père ! Ah ! monsieur ! — Je le répète, mon ami, plus la marquise est belle, plus elle est dangereuse ! Tu croiras dans ses bras que la nature a des ressources inépuisables... »

Désolé de ne pouvoir m'expliquer, bien convaincu que le baron ne se tairait pas, je me déterminai à attendre patiemment la fin de cette remontrance, que dans une autre occasion je n'aurais peut-être pas trouvée trop longue. Le coude gauche posé sur le bras de mon fauteuil, je mordais ma main de dépit, et mon pied droit, toujours en mouvement, battait la mesure sur le parquet. Mon père cependant continuait.

« Tu l'énerveras, la nature, au moment de la puberté, dans cet âge critique où, travaillant au développement des organes, elle a besoin de toutes ses forces pour achever son ouvrage. Je sais bien que l'excès des plaisirs produira la satiété ; mais le dégoût viendra trop tard peut-être ; mais déjà tu pleureras ta santé détruite, ta mémoire perdue, ton imagination flétrie, toutes tes facultés altérées. Infortuné ! tu deviendras à la fleur de ton âge la proie des noirs chagrins, des infirmités dégoûtantes ; et dans les horreurs d'une vieillesse prématurée, tu gémiras d'être obligé de supporter le fardeau de la vie... Oh ! mon ami ! redoute ces malheurs plus communs qu'on ne pense : jouis du présent, mais songe à l'avenir ; use de ta jeunesse, mais garde des consolations pour l'âge mûr.

« Cependant, ajouta le baron, mon fils, peu touché de mes représentations paternelles, aurait donné, en m'écoutant, mille signes d'impatience ; il se serait dandiné sur son fauteuil ; il m'aurait interrompu cent fois. Je n'aurais pas eu l'air de m'en apercevoir. Plus effrayé de ses dangers que sensible à mes injures, j'aurais continué tranquillement ; je lui aurais dit La marquise de B***... »

On conçoit ce que je souffrais depuis un quart d'heure. Je ne pus contenir davantage mon impatience longtemps concentrée : « Hé ! mon père, m'écriai-je, n'auriez-vous pas pu me dire tout cela un autre jour ? » Le baron était naturellement violent. Il se leva furieux. Craignant l'effet d'un premeir transport, je me sauvai dans le cabinet, dont je poussai la porte sur moi.

J'y trouvai la marquise dans une situation bien pénible. Les bras appuyés sur le devant de mon secrétaire, elle tenait avec ses mains

ses oreilles bouchées, et lisait, en sanglotant, un papier posé devant elle. Je m'approchai de ma belle maîtresse. « Oh! madame, combien je suis désolé!... » La marquise me fixa d'un air égaré: « Cruel enfant! quelles fautes tu m'as fait faire!... — Ho! parlez donc plus bas. — Mais quel châtiment j'en reçois! — De grâce, parlez plus bas. — Ton père... ton indigne père... il ose... — O mon amie! vous allez vous perdre! — Mais tu es cent fois plus cruel que lui. Tiens, regarde cet écrit funeste... vois ces caractères perfides... mes pleurs les ont effacés. » (Elle me montrait la lettre commencée pour Sophie.)

« Faublas, cria le baron, ouvrez cette porte. Vous n'êtes pas seul dans ce cabinet? — Pardonnez-moi, mon père. — J'entends quelqu'un vous parler. Ouvrez cette porte. — Mon père, je ne le puis. — Je le veux : ne me laissez pas appeler mes gens. » La marquise se leva brusquement : « Faublas, dites-lui que vous êtes avec un de vos amis qui demande la permission de sortir. — De sortir! — Oh! oui, reprit-elle avec désespoir; quelque honte qu'il y ait à sortir, il y en aura moins qu'à rester. — Mon père, je suis avec un de mes amis qui demande la liberté de sortir. — Avec un de vos amis? — Oui, mon père. — Hé! que ne me disiez-vous plus tôt qu'il y avait quelqu'un dans ce cabinet? Ouvrez, ouvrez, ne craignez rien : je suis tranquille. Votre ami peut sortir.

— « Conduisez-moi, » me dit la marquise. Elle se couvrit le visage avec ses mains : j'ouvris la porte, nous entrâmes dans la chambre à coucher; nous allions gagner la porte opposée qui conduisait à l'escalier. Mon père, étonné des précautions que l'inconnu prenait pour se cacher, se jeta sur notre passage; il dit à ma malheureuse amie : « Monsieur, je ne vous demande pas qui vous êtes; mais vous me permettrez au moins que j'aie l'honneur de vous voir. — Mon père, je vous conjure, pour mon ami, de ne pas exiger... — Eh! que signifie donc ce mystère? interrompit le baron; quel est donc ce jeune homme qui se cache chez vous, et qui craint qu'on ne le voie en face? Je prétends savoir à l'instant... — Mon père, je vous le dirai; je vous donne ma parole d'honneur que je vous le dirai. — Non, non, monsieur ne sortira pas que je ne sache... » La marquise se jeta dans un fauteuil, le visage toujours couvert de ses mains : « Monsieur, vous avez des droits sur un fils; mais sur moi, je ne le croyais pas. » Le baron, entendant le son clair d'une voix féminine, soupçonna enfin la vérité. « Quoi! s'écria-t-il, il se pourrait!... Oh! que je suis fâché!... que j'ai de regrets!... que d'excuses!... Mon fils, vous devez sentir que votre père, jaloux de vous rendre à vos

devoirs, s'est permis sur le compte de madame la marquise de B*** des expressions trop fortes que le baron de Faublas désavoue... Mon fils, reconduisez votre ami. »

La marquise, dès que nous fûmes dans l'escalier, donna un libre cours à ses larmes. « Oh! que je suis cruellement punie de mon imprudence! » disait-elle. Je voulus hasarder quelques mots de consolation. « Laissez-moi! laissez-moi! Votre barbare père est moins barbare que vous! »

Nous étions dans le vestibule. J'ordonnai qu'on allât promptement chercher un fiacre, et en attendant qu'il arrivât, je fis entrer la marquise dans la loge du suisse. Il n'y avait qu'un instant que nous y étions, lorsqu'un homme présenta sa figure par le vasistas entr'ouvert, et demanda si le baron était chez lui. La marquise se cacha le visage dans ses mains; je me jetai devant elle pour la couvrir de mon corps; mais tout cela ne put se faire assez promptement. M. Duportail (car c'était lui) eut le temps de fixer la marquise. « Monsieur, le baron est chez moi; si vous voulez prendre la peine d'y monter, je vous rejoins dans un moment. — Oui! oui! » me répondit M. Duportail en souriant

On vint nous dire que la voiture était à la porte. La marquise monta promptement; je voulus m'y placer un moment auprès d'elle: « Non, non, monsieur; je ne le souffrirai pas. » La douleur dont je voyais son cœur serré passa dans le mien; je laissai tomber quelques larmes sur une de ses mains, que j'avais saisie et qu'elle ne retirait pas. « Ah! vous vous croyez auprès de Sophie. » Je voulus encore entrer dans le carrosse; elle retira sa main et me repoussa : « Monsieur, si, malgré les discours de votre père, il vous reste encore quelque estime, quelque considération pour moi, je vous prie de descendre et de me laisser. — Hélas! ne vous reverrai-je donc plus? » Elle ne me répondit pas; mais ses larmes recommencèrent à couler avec plus d'abondance. « Ma chère maman, quand pourrai-je vous revoir? Dans quel lieu me permettez-vous?... — Ingrat! je suis trop sûre que vous ne m'aimez pas; mais vous devez me plaindre, au moins... Laissez-moi... Remontez chez vous; le baron vous y attend. » Elle dit au cocher de la conduire chez madame ***, marchande de modes, rue ***. Il fallut bien me décider à la quitter.

Je retrouvai dans l'escalier M. Duportail, qui m'y attendait. « Mon ami, si je suis aussi bon physionomiste que le marquis de B***, ce si joli garçon que vous quittez, c'est sa belle moitié!... Mais, qu'avez-vous donc? vous pleurez. » Je ne sais où M. Person s'était fourré, nous le vîmes tout à coup derrière nous; il me dit d'un ton

suffisant : « Je savais bien, monsieur, que tout cela finirait mal; vous ne faites aucun cas de mes avis. — Vos avis, monsieur? faites-m'en grâce... En vérité, c'est précisément le Maître d'école de La Fontaine; je me noie et il me sermonne. — Mais qu'est-ce donc que tout cela? reprit M. Duportail. — Ah! montez, montez chez moi, vous allez le savoir; mon père m'a fait une scène!... »

En entrant, M. Duportail demanda au baron ce qu'il y avait. « Ce qu'il y a! » répondit mon père. Je l'interrompis : « Ce qu'il y a, M. Duportail, ce qu'il y a!... Tenez, madame de B*** était dans ce cabinet : mon père entre ici, il s'assied là, il me fait des représentations, sans doute très justes, très paternelles; mais la marquise entendait tout, et mon père la traitait!... Ah! vous n'en avez pas l'idée! Moi, de peur de compromettre une femme... honnête... oui, honnête, quoi qu'on en puisse dire, je n'osais m'expliquer; mais mon père connaît le profond respect que je lui porte, jamais je ne m'en suis écarté... Hé bien! il est témoin que je souffre, que je m'impatiente, que je lui manque... Monsieur, il ne sent pas qu'il y a là-dessous quelque chose qui n'est pas naturel! Il continue toujours! Il ne veut rien deviner! — Jeune homme, répliqua le baron, votre excuse est dans vos pleurs; je vous pardonne les reproches que vous osez me faire, à cause de la douleur dont vous paraissez oppressé; mais plus vous semblez aimer la marquise... — Mon père... — Monsieur! madame de B*** n'est plus là, pourquoi donc m'interrompez-vous?... Plus vous semblez aimer la marquise, et plus je suis mécontent de vous. Si votre cœur est préoccupé de cette passion, c'est donc avec froideur que vous avez médité la perte d'une fille vertueuse, d'une enfant respectable, de Sophie! Vous n'êtes qu'un vil séducteur! — Mon père, entre Sophie et moi il n'y a d'autre séducteur que l'amour. — Vous n'aimez donc pas la marquise? — Mon père... — Monsieur, que vous soyez ou que vous ne soyez pas véritablement attaché à madame de B***, vous concevez que je m'en soucie peu; mais ce qui m'importe, c'est que mon fils ne soit pas indigne de moi. — Ah! baron! interrompit M. Duportail. — Je ne dis rien de trop fort, mon ami. Apprenez des choses qui vont vous étonner. Ce matin je vais au couvent; je trouve Adélaïde dans les larmes. Ma fille, ma chère fille, dont vous connaissez l'aimable candeur, m'apprend que sa bonne amie est malade, et que son frère tarde bien à apporter l'infaillible remède qu'il a promis pour Sophie. Je la presse de s'expliquer : elle me rend le compte le plus exact des symptômes et des effets de cette maladie, que vous devinez, que monsieur connaît, qu'il a causée, qu'il se plaît à nourrir, qu'il vou-

drait augmenter. Monsieur abuse de quelques dons naturels pour séduire une enfant trop sensible ; il prend sur son esprit un empire absolu ; il prépare par degrés son déshonneur. — Son déshonneur! le déshonneur de Sophie ?— Oui, jeune insensé ; je connais les passions... — Ah ! mon père, si vous les connaissez, vous savez que vous déchirez mon cœur ! — Mon fils, modérez cette impétuosité qui m'offense... Oui, je connais les passions ; oui, cette enfant que vous respectez aujourd'hui, demain peut-être vous la déshonorerez, si elle a la faiblesse d'y consentir... (Il s'adressa à M. Duportail.) La recette que monsieur destine à *sa jolie cousine* sera enfermée dans un papier soigneusement cacheté, qu'il ne faut pas que madame Munich voie... Vous comprenez, mon ami... Ainsi tout est prêt, la correspondance va s'entamer : Sophie, la pauvre Sophie, déjà séduite par ses yeux, va l'être bientôt par son cœur. Elle fut trompée par une belle figure, signe ordinaire d'une belle ame ; elle va l'être par les charmes non moins perfide d'une éloquence apprêtées : on va, dans des lettres étudiées, affecter avec elle le langage du sentiment ; Sophie, attaquée de tous les côtés à la fois, tombera sans défense dans les piéges qu'on lui aura tendus... Et cependant son séducteur n'a pas dix-sept ans !... Et dans un âge encore si tendre, il montre déjà les goûts funestes, il déploie les talents insidieux de ces hommes aussi lâches que dépravés, qui, ne craignant pas de porter dans les familles la discorde et la désolation, se font un barbare plaisir d'entendre les gémissements de la beauté malheureuse ; contemplent, en s'en applaudissant, l'opprobre et les anxiétés de l'innocence avilie. Voilà ce qu'auront produit les dons naturels que je me plaisais à voir en lui, dont j'étais peut-être fier en secret ; voilà comme se réaliseront les grandes espérances que j'avais conçues ! —Oh ! mon père, croyez que j'adore Sophie... (Le baron, sans m'écouter, s'adressant toujours à M. Duportail.)—Et savez-vous par quelles mains monsieur compte faire passer ses lettres corruptrices? Savez-vous à qui *il* confie l'honnête emploi de servir ses détestables projets ?... A la vertu la plus pure et la plus confiante, à l'innocente Adélaïde, à ma chère fille, à sa sœur ! — Mon père, ne me condamnez pas sans m'entendre. Vous doutez de mes sentiments pour Sophie? Hé bien, daignez nous unir ; donnez-la moi pour épouse. —Et vous disposez ainsi de Sophie et de vous ! Les parents de mademoiselle de Pontis vous connaissent-ils ? Sont-ils connus de vous? Savez-vous si cet hymen leur convient ? Savez-vous s'il me convient à moi ? Croyez-vous que je veuille vous marier à votre âge? A peine sorti de l'enfance, vous prétendez à l'honneur d'être père

de famille ! — Oui, et je sens qu'il vous serait aussi aisé de consentir à mon mariage qu'il m'est impossible de renoncer à mon amour pour Sophie. — Monsieur, vous y renoncerez pourtant. Je vous défends d'aller au couvent sans moi ou sans mon expresse permission, et je vous déclare que si vous ne changez pas de conduite, une maison de force me répondra de vous. — Ah ! si au lieu de marier les jeunes gens qui s'aiment on les renfermait, mon père, je ne serais pas au monde, et vous seriez en prison. »

Le baron n'entendit pas ma réponse, ou feignit de ne pas l'entendre. Il sortit : je retins M. Duportail, qui se disposait à le suivre. Je le priai de vouloir bien être médiateur entre mon père et moi, et d'engager surtout le baron à révoquer l'ordre cruel qui m'interdisait les visites au couvent. Il observa que les précautions dont mon père usait étaient assez raisonnables. « Raisonnables ! Voilà comme parlent toujours les gens indifférents ! Leur grand mot, c'est la raison ! Ah ! monsieur, quand vous adoriez Lodoïska, quand l'injuste Pulauski vous priva du bonheur de la voir, vous ne trouvâtes pas ses précautions raisonnables. — Mais, mon jeune ami, remarquez donc la différence... — Il n'y en a aucune, monsieur, il n'y en a pas. En France, comme en Pologne, un amant digne de ce nom ne voit, ne connaît, ne respire que ce qu'il aime ; le plus grand malheur qu'il imagine, c'est celui d'être séparé de l'objet adoré. Les précautions de mon père vous paraissent raisonnables ; moi, je les trouve cruelles ; je ferai tout ce que je pourrai pour les rendre inutiles. Sophie apprendra mon amour : elle l'apprendra malgré mon père ; elle en sera bien aise ; et, malgré lui, malgré vous, malgré toute la terre, nous finirons par nous marier. Monsieur, je vous le déclare, et vous pouvez le dire au baron. — Je n'en ferai rien, mon ami, je ne veux pas vous chagriner. Dans ce moment-ci vous avez la tête un peu exaltée, je vous laisse faire des réflexions sages, et demain sans doute vous serez plus raisonnable. — Ah ! raisonnable ! oui, raisonnable ! je m'y attendais bien ! »

Resté seul, je ne songeai qu'aux moyens d'éluder la défense du baron ou de la rendre vaine. Censeur austère, qui me blâmez de mon indocilité, je vous plains. Si de vos maîtresses la première ou la plus chérie ne vous fit jamais faire de fautes, ah ! c'est que vous n'avez jamais beaucoup aimé.

En y songeant mûrement, je vis que ma situation, quelque pénible qu'elle dût me paraître, n'était pas désespérée. Rosambert, compâtissant aux peines de son ami, m'aiderait sans doute ; Jasmin m'était entièrement dévoué ; et je croyais connître assez mon petit

gouverneur pour être sûr qu'avec de l'or je ferais de lui tout ce que je voudrais ; M. Duportail paraissait vouloir rester neutre : je n'aurais que mon père à combattre. Mon père, occupé de son intrigue avec cette belle demoiselle de l'Opéra, sortait tous les soirs ; il ne pouvait donc pas me veiller de très près. Voilà les *réflexions sages* que je faisais : ce n'était pas celles que M. Duportail m'avait conseillées ; mais je ne le trahissais pas, je l'avais prévenu.

Cependant il ne fallait pas, dans les premiers jours, heurter le baron de front ; je devais prudemment m'interdire, pendant quelque temps, les visites au couvent ; mais comment faire passer une lettre à Sophie? Cette lettre était si pressée, si nécessaire. Qui la porterait à ma jolie cousine? Je ne voyais aucun expédient pour me tirer de cet embarras. Parmi les ressources que je m'étais ménagées, je n'avais pas calculé celles qui me restaient dans l'amitié d'Adélaïde.

Une vieille femme m'apporte un billet ; je l'ouvre : il est signé DE FAUBLAS ! Ah ! ma chère sœur ! Je baise l'écriture et je lis :

« Je crains bien d'avoir commis tout à l'heure une indiscrétion, « mon frère : j'ai appris à mon père que vous m'aviez promis un « remède qui guérirait ma bonne amie ; il s'est fâché : il a dit que « c'était du poison que vous prépariez pour Sophie !... Du poison !... « Mon frère, en vérité, je ne l'ai pas cru, quoique ce fût le baron « qui l'assurât.

« J'ai conté tout cela à ma bonne amie, qui attendait impatiem- « ment la recette en question. Adélaïde, m'a-t-elle dit, vous avez eu « tort d'en parler au baron... Ce remède de votre frère n'est peut- « être pas bien bon, mais enfin nous aurions vu ce que c'est. Au « reste, mon frère, soyez tranquille, elle ne croit pas plus que moi « que vous ayez voulu l'empoisonner.

« Comme j'ai vu qu'elle mourait d'envie d'avoir la recette, je lui « ai conseillé de vous l'envoyer demander. Elle m'a encore répété « ces mots qui me chagrinent : *Adélaïde ! Adélaïde ! ah ! que tu es « heureuse !*

« Cependant, je suis sûre qu'elle serait bien aise d'avoir la recette. « Envoyez-la moi tout de suite, mon frère, je la lui remettrai, et je « vous assure que je ne parlerai de rien à personne.

« Donnez trois livres à la femme porteuse du billet : elle m'a dit « qu'elle ne jasait jamais quand on lui donnait un petit écu. Votre « sœur, etc.

« ADÉLAÏDE DE FAUBLAS.

« *P. S.* Tâchez de venir me voir. »

Transporté de joie, je vais à la vieille : « Madame, voilà six francs, parce que je vais vous charger d'une réponse que je vous prie d'attendre.»

Je rentre dans mon cabinet, je me mets à mon secrétaire : la lettre commencée pour Sophie est devant moi; je la vois encore mouillée de larmes... Hélas! ces pleurs, c'est la marquise qui les a versés! Quels discours elle a entendus! Quelle lettre elle a lue! Pauvre vicomte de Florville! que de chagrins, mon père et moi, nous t'avons donnés!... En me disant cela, je baise le papier sur lequel la marquise a tant gémi : et le sentiment que j'éprouve alors, s'il est moins vif que l'amour, est cependant plus tendre que la pitié.

Je reviens à moi, je songe à Sophie. Ce papier, détrempé en plusieurs endroits, n'est pas présentable; il faut recommencer la lettre trois fois écrite... Eh! pourquoi donc recommencer? Au nom, au seul nom de ma jolie cousine, je sens déjà mes paupières s'humecter; je vais sangloter en lui écrivant! Sophie saura-t-elle que deux personnes ont pleuré sur le même papier? Moi-même pourrais-je, entre ces larmes confondues, distinguer celles qui sont venues de la marquise de B*** et celles qui m'auront appartenu?... Ces réflexions me déterminent; je ne recommence pas, je continue.

« ... Sophie, je n'existe plus que par toi! et cependant, tu te « plains! tu gémis! tu m'accuses d'ingratitude et de cruauté! Tu « crois, tu peux croire qu'il existe au monde une femme, une seule « femme comparable à toi! une femme qu'on puisse aimer quand « on connaît Sophie!

« O ma jolie cousine! avec quel transport j'ai reçu la nouvelle « de votre tendresse pour moi! mais quelle douleur j'ai ressentie « en apprenant qu'un noir chagrin consumait vos beaux jours, « altérait vos charmes naissants, menaçait votre vie!... Votre vie!... « Ah! Sophie, si Faublas vous perdait, il vous suivrait au tom- « beau!

« Ma sœur, qui m'a dévoilé, sans le vouloir, les plus secrets sen- « timents de votre ame; ma sœur m'a annoncé, de votre part, une « éternelle séparation... Elle m'a dit que vous ne me reverriez de la « vie... Ah! ma Sophie! s'il était vrai, elle ne durerait pas long- « temps, cette vie qui me deviendrait insupportable; et vous-même! « vous-même!... Mais livrons-nous à des idées plus douces; un ave- « nir plus heureux nous attend. Qu'il me soit permis d'espérer que « ma jolie cousine sera bientôt mon épouse, et que, tous deux

« réunis, nous ne cesserons jamais d'être amants. Je suis, avec
« autant de respect que d'amour, votre jeune cousin,

« Le chevalier DE FAUBLAS. »

Cette lettre cachetée, il en fallut faire une autre.

« O que vous avez bien fait de m'écrire, ma chère Adélaïde! je
« suis privé du bonheur de vous voir : le baron m'a fait une scène!...
« Il ne fallait pas lui parler de Sophie.

« Remettez promptement à ma jolie cousine le billet que je lui
« adresse, et que je joins au vôtre; ne le lui remettez que quand elle
« sera seule, et surtout ne parlez de cela à qui que ce soit. Adieu,
« ma chère sœur, etc. »

Je mis ces deux billets sous une même enveloppe, et je confiai le tout à la discrétion de la vieille.

Dès le même soir, je voulus travailler à former la grande confédération que j'avais méditée. Mon père venait de sortir : je demandai M. Person; il était allé promener aussi. Il ne rentra qu'un peu tard, et vint à moi d'un air triomphant : « Monsieur, vous avez entendu ce matin monsieur votre père; il m'a remis sur vous un absolu pouvoir. — Ah! M. Person, vous m'en voyez ravi. Je suis, en effet, trop heureux d'avoir un gouverneur tel que vous, un gouverneur complaisant, honnête, indulgent surtout. — Monsieur, je savais bien qu'un jour vous me rendriez justice. — Un gouverneur plein de politesse et d'aménité... — Vous me flattez, monsieur. — Un gouverneur qui sent bien qu'un enfant de seize ans ne peut être aussi raisonnable qu'un homme de trente-cinq... — Assurément. — Un gouverneur qui connaît le cœur humain... — Cela est vrai. — Et qui excuse dans son élève un doux penchant que lui-même il éprouve. — Je ne comprends pas trop... — Asseyez-vous, M. Person; nous avons à traiter ensemble une matière fort délicate, qui mérite toute votre attention... Parmi tant de qualités qui brillent en vous, et dont j'aurais pu faire une énumération plus longue, si je n'avais craint de blesser votre modestie; parmi tant de qualités, il faut vous le dire franchement, M. Person, j'ai cru m'apercevoir qu'il vous en manquait une qu'on dit fort importante, mais que je regarde comme assez inutile, moi! celle de savoir enseigner. — Monsieur, mais... — Je ne dis pas cela pour vous mortifier. Je suis très persuadé que ce n'est pas l'érudition qui vous manque; mais on voit tous les jours des gens aussi malheureux qu'habiles, qui enseignent très mal ce qu'ils savent très bien. Vous êtes dans ce cas-là, M. Person; et, à cet égard, pour me servir des expressions dont usait le fameux cardinal de Retz, en parlant du grand Condé, vous ne remplissez pas votre

mérite. — Ah! monsieur, la citation... — N'est pas tout à fait juste, je le sens bien. Vous n'êtes point conquérant, vous! vous n'avez pas une armée à conduire! Mais aussi, former le cœur d'un adolescent; étudier ses goûts pour les combattre et les diriger; amortir ou modifier ses passions, quand on n'a pu les prévenir; polir ses manières gauches, et orner son esprit inculte, croyez-vous que cela soit une chose si facile? — Ho! non, sûrement; je sais que ma profession offre de grandes difficultés. — Hé bien! monsieur, les parents n'entendent pas cela. Ils cherchent un gouverneur qui ait tous les talents et toutes les vertus! et ils croient que cela se trouve! C'est un homme qu'ils paient, et c'est un dieu qu'il leur faudrait! Mais revenons à ce qui me touche... J'ai encore remarqué, M. Person, que votre attachement singulier pour tout ce qui porte le nom de Faublas vous a mené trop loin. — Comment?... — Oui, cette extrême affection que vous portez à la famille en général, vous ne l'avez pas également reversée sur chacun de ses membres! — Je n'entends pas. — Tenez, vous avez pour ma sœur des airs de prédilection!... Le baron appellerait cela de l'amour... La difficulté que vous éprouvez à enseigner, il la nommerait ineptie. Ce que je vous dis est exact; si j'instruisais le baron de ces petits détails-là, vous ne resteriez pas vingt-quatre heures dans cet hôtel. Ce serait un grand malheur pour moi, M. Person, et un plus grand malheur pour vous. Je sais bien qu'on me chercherait bien vite un autre instituteur; mais, comme nous le disions tout à l'heure, il n'y a pas d'hommes parfaits sur la terre. En supposant que le nouveau venu se trouvât plus propre que vous à m'instruire, les premiers jours il me donnerait avec distraction des leçons que je recevrais avec ennui; et au diable les livres dès que je l'aurais surpris bâillant avec moi dessus! Cependant mon nouveau Mentor participerait aux faiblesses de l'humanité, il aurait des défauts ou des passions que je connaîtrais vite, parce que je serais intéressé à les étudier. Animé des mêmes motifs, il pénétrerait mes goûts avec le même discernement. La première semaine, nous nous serions observés comme deux ennemis qui se craignent; au bout de huit jours, nous nous traiterions comme deux amis, également intéressés à se ménager. Cependant, vous, M. Person, vous ne trouverez peut-être pas à faire ce que vous appelez une éducation. Je sais que beaucoup de petits abbés, qui ont moins de mérite que vous, trouvent des élèves, et même les conservent; mais tant d'autres aussi végètent sans emploi! Vous seriez peut-être réduit à recommencer le rudiment et la grammaire avec les enfants gâtés d'un notaire-marguillier, d'un marchand presque échevin,

ou de quelque gros employé, tous gens trop fiers pour envoyer messieurs leurs fils à l'université. Et, prenez-y garde, les gens d'affaires, qui savent calculer, veulent toujours accorder leur intérêt avec leur vanité : ils vous diront très bien que Restaut tout entier ne vaut pas une page de Barême; et si vous n'apprenez à vos petits bourgeois qu'à parler leur langue, si vous ne possédez pas à fond la science des chiffres, le maître d'arithmétique sera beaucoup mieux payé que vous. Je veux vous épargner ces désagréments-là, monsieur. Je sens qu'il serait dur pour le gouverneur d'un noble de devenir le précepteur d'un roturier : je ne prétends pas changer votre condition, mais la rendre meilleure; au lieu de diminuer vos émoluments, je vais les augmenter. — Monsieur, je suis très sensible... J'ai toujours bien dit que chez vous les qualités du cœur... — Ah! les qualités du cœur! Oui, mon cher gouverneur, j'ai un cœur extrêmement bon, extrêmement sensible... Vous savez que j'adore Sophie! Mon père veut m'empêcher de la voir. — Mais, au fond, a-t-il tort? — Comment, monsieur, s'il a tort! vous me demandez s'il a tort! Mais vous n'avez donc pas compris ce que je vous ai dit? — Pas très bien. — Je vais m'expliquer clairement. Si vous m'êtes contraire, je déclare au baron tout ce que je sais sur votre compte : on vous congédie, on me donne un autre gouverneur. Si vous voulez me servir... M. Person, vous savez quelle somme le baron me donne par an pour mes menus plaisirs; je vous en livre la moitié, en voilà un à compte. (Je lui présentai six louis.) — De l'argent! monsieur, fi donc! me prenez-vous pour un valet? — Ne vous fâchez pas; je n'ai pas voulu vous offenser, j'ai cru... (Je remis les six louis dans ma bourse.) — Monsieur, j'ai beaucoup d'amitié pour vous, et ce n'est pas l'intérêt... Vous l'aimez donc bien fort, mademoiselle de Pontis! — Ho! plus que je ne saurais vous le dire! — Et que voulez-vous que je fasse à cela, moi? — Ho! je vous demande seulement de prendre autant de peine pour détourner l'attention du baron que vous en auriez pris à me tourmenter. — Monsieur, vous n'avez sur mademoiselle de Pontis que des vues honnêtes... légitimes? — Je serais un monstre si j'en avais d'autres! Foi de gentilhomme, Sophie sera ma femme. — En ce cas, je ne vois pas d'inconvénient... — Il n'y en a pas! — Je n'en vois aucun, monsieur : pour une chose si simple vous me proposez de l'argent! — Recevez mes excuses. — De l'argent! fi donc! Quelques présents, passe... J'ai demeuré deux ans chez M. L***, il me faisait de temps en temps quelques cadeaux; ses enfants m'en faisaient de leur côté : tout cela s'arrangeait assez bien. Un présent s'accepte. — Ainsi, M. Person, voilà qui est dit;

je puis compter sur vous. — Assurément. — Écoutez donc, mon cher gouverneur, j'ai une observation à vous faire. Si ce que vous sentez pour Adélaïde est un effet de l'amour, ne croyez pas que je l'approuve, au moins. Celui dont je brûle pour Sophie est innocent et pur comme elle. Celui que vous éprouveriez pour ma sœur!... M. Person, prenez-y garde!... Je suis très convaincu que la vertu d'Adélaïde la défendrait contre les entreprises d'un suborneur; mais ces entreprises mêmes seraient un affront!... un affront que tout le sang du coupable n'expierait que faiblement! — Monsieur, soyez tranquille. — Je le suis. — Monsieur, comptez sur moi. — Mon cher gouverneur, j'y compte.

Person sortait; il revint pour me dire que, dans l'après-dînée, il avait été au couvent de la part du baron. « Au couvent! Pourquoi faire?—Pour défendre expressément à mademoiselle Adélaïde de paraître au parloir, quand vous irez seul la demander.—Vous l'avez vue, Adélaïde?—Oui, monsieur.—Elle ne vous a rien dit? —Ah! qu'elle était bien fâchée de cette défense.—Rien de plus? —Rien du tout.—Et Sophie? Avez-vous demandé comment elle se portait?—Beaucoup mieux depuis midi.—Et à quelle heure êtes-vous allé au couvent?—A cinq heures à peu près, il y a environ quatre heures.—Ah! bien, fort bien.» Person s'en alla.

Beaucoup mieux depuis midi! depuis midi! C'est l'heure à peu près à laquelle elle a reçu ma lettre. Ah! Sophie! ma chère Sophie! ne te hâteras-tu pas de me répondre? Adélaïde, tu dois être bien contente! ta bonne amie est déjà guérie. Et dans les transports de joie que me causait la nouvelle d'une cure aussi prompte, je me mis à faire des sauts, des gambades, au bruit desquels accourut Jasmin; j'achevais un superbe entrechat quand il ouvrit la porte. « Ah! monsieur, je vous demande excuse; j'entendais un vacarme! j'étais inquiet.—Jasmin, allez tout de suite chez le comte de Rosambert, et priez-le de passer ici demain matin, sans faute.»

Rosambert n'y manqua pas. De tous les événements de la veille, je ne lui racontai que ceux qui se rapportaient à Sophie : il me rappela en riant que ce n'était pas la jolie cousine qui était dans mon cabinet. Je voulus éluder; le comte me pressa si vivement, qu'il fallut tout avouer. « C'est une femme bien étonnante, que la marquise de B***, me dit-il alors. Personne ne sait comme elle commencer agréablement une intrigue, la filer vite, brusquer le dénouement, le dénouement qui ne lui déplaît pas, et que même on peut croire nécessaire à sa constitution. Personne ne possède mieux le grand art de retenir l'amant heureux, de supplanter une

rivale dangereuse, ou, quand la chose est impossible, de tenir du moins la balance incertaine. Cette femme-là sait varier les plaisirs, de manière qu'avec elle et pour elle un amour de six mois est un amour nouveau. Un amour de six mois à la cour! vous concevez que c'est un vieillard décrépit : eh bien! la marquise rajeunit ce vieillard-là! car, quoiqu'elle m'ait quitté brusquement, je lui rends justice; elle n'est pas volage. Je crois même lui avoir surpris quelques éclairs de sensibilité; au fond, il se pourrait qu'elle eût un cœur tendre. Son génie intrigant s'est développé à la cour dans tous les genres. Peut-être que si elle fût née simple bourgeoise, au lieu d'être femme galante, elle eût été tout bonnement femme sensible. Je vous répète qu'elle n'est pas ce qu'on appelle volage. Je l'avais depuis six semaines, je l'aurais peut-être gardée trois mois encore; mais votre déguisement a tout dérangé. Un novice à instruire, un fat à corriger! (Il se montrait lui-même en riant.) Un mari presque jaloux à duper si plaisamment! des obstacles de toute espèce à surmonter!... Elle n'a pu résister à ces idées-là. Oui, quoique vous soyez d'une figure charmante, je parierais que c'est surtout la difficulté de l'entreprise qui a déterminé madame de B***. D'abord, la marquise a pris à tâche de ne pas suivre la route battue. Prendre cette semaine, avec distraction, un amant qu'on renverra maussadement la semaine prochaine, rompre et nouer des engagements uniformes, voilà l'éternelle occupation de nos femmes de qualité; le personnage change, mais jamais la conduite de l'intrigue; on dit, on fait sans cesse la même chose. C'est toujours une déclaration à recevoir, un aveu à faire, quelques billets à écrire, deux ou trois tête-à-tête à ranger, une rupture à consommer. Tout cela répété devient d'une monotonie assommante. La marquise, au contraire, n'est pas fâchée que le même cavalier lui reste, pourvu que le manége varie. Ce n'est pas par le nombre de ses amants qu'elle s'affiche, c'est par la singularité de ses aventures. Une scène ne lui paraît piquante que quand elle n'est pas ordinaire : elle ose tout pour la produire; elle se plaît à braver les hasards et à lutter contre les événements. Aussi le sentiment de sa force l'emporte-t-il quelquefois trop loin. Quelquefois il arrive que toute son adresse ne peut lui épargner tous les désagréments d'une démarche trop imprudente. Dans son aventure avec vous, par exemple, voilà deux terribles scènes qu'elle a essuyées. La première... c'est moi qui l'en ai régalée; et en conscience je la lui devais. Hier elle est venue, très inconséquemment, chercher ici la seconde, et le hasard peut-être lui garde la troisième; mais n'importe! La marquise, toujours supé-

rieure aux petites mortifications, accoutumée à considérer froidement, sous tous les rapports, les événements les plus fâcheux, la marquise tirera de ses malheurs mêmes un avantage contre ses ennemis, contre sa rivale et contre vous. — Contre sa rivale! Ah! Rosambert, Sophie sera toujours préférée!... Mais que dites-vous de ma jolie cousine, qui ne répond pas? — Attendez donc qu'elle ait dormi. Ne vous souvenez-vous pas qu'il y a huit jours qu'elle n'a fermé l'œil? Votre lettre l'a doucement bercée... Mais laissez-la donc goûter son bonheur. Savez-vous de quoi nous devons nous occuper? — Non. — Il faut aller acheter quelque bijou pour le cher gouverneur : il vous a dit qu'un présent s'acceptait. — Ah! oui ; mais si je sors, et qu'il me vienne une lettre de Sophie! — On fera attendre la vieille messagère. — Eh bien! allons donc vite. — Vous oubliez votre chapeau. — Vous avez raison, » répliquai-je d'un air distrait, et j'allai m'asseoir. Rosambert me prit par le bras. « Où diable êtes-vous? A quoi rêvez-vous? — Ah! je songeais à ce pauvre vicomte de Florville. Qu'elle doit être affligée, la marquise! Rosambert, croyez-vous qu'elle m'écrira? — Nous parlons de la marquise, à présent? — Oui, mon ami... Mais ne riez donc pas ; répondez-moi. — Eh bien! mon cher Faublas, je crois qu'elle ne vous écrira pas. — Vous croyez? — Oh! cela est très vraisemblable. La marquise s'est déjà consultée sur votre situation présente et sur la sienne. En femme bien apprise, elle a sans doute compris que vous ne pourriez vous dispenser de venir à elle ; elle n'ira point à vous. Elle vous attendra, soyez sûr qu'elle vous attendra. »

Je sonnai Jasmin : « Mon ami, tu connais l'hôtel du marquis de B***; tu connais Justine : prends un habit bourgeois, va demander Justine, et tu lui diras que tu viens de ma part savoir comment se porte madame la marquise. » Rosambert, qui riait de toutes ses forces, me dit : « Ah! c'est que vous croyez qu'il ne serait pas poli de la faire trop attendre? Mais, dites-moi, vous désiriez une lettre de Sophie! — Sans doute. Jasmin, nous allons à deux pas ; tu ne sortiras que quand nous serons rentrés. Jasmin, de la discrétion! Je compte sur toi : on nous fait la guerre ; l'ennemi est là-bas ; en garde. — Ho! monsieur, dans toutes mes maisons, j'ai toujours été du parti des enfants contre les pères. — Bien, mon ami ; sois sûr que je te récompenserai quand je serai marié avec elle. — Marié avec madame la marquise, monsieur! » Rosambert riait : « Venez, venez, mon ami, me dit-il, vous n'y êtes plus. »

J'achetai une bague assez belle : mais quand il fut question de

nous en aller, je ne pus jamais arracher Rosambert de la boutique. La bijoutière était jolie.

A mon retour, Jasmin me remit une lettre. La vieille n'avait pas voulu seulement s'asseoir, parce qu'on lui avait défendu d'attendre une réponse.

Qu'on juge de ma douleur, en lisant ce qui suit :

« Si je n'avais vu mon nom vingt fois répété dans votre lettre, « monsieur, je n'aurais jamais pu croire qu'elle me fût adressée. Je « n'imaginais pas que quelques mots échappés sans conséquence, « recueillis au hasard par ma bonne amie, dussent être interprétés « par son frère d'une manière si étonnante. Je n'imaginais pas que « mon jeune cousin, qui se disait mon ami, dût me traiter jamais « d'une façon si injurieuse.

« Qui vous a dit que je vous aimais, monsieur? Adelaïde? Elle « n'en sait rien. Qui vous a dit que ces mots : *cruel*, *ingrat*, *je ne le « reverrai de ma vie*, vous fussent adressés? Qui vous a dit que je « mourrais de chagrin, parce que vous ne m'aimiez pas? Si cela « était, monsieur, il n'y aurait que moi qui pût le savoir; vous « l'ai-je jamais dit, moi, monsieur?

« Et vous avez l'air d'être sûr de votre fait! Vous aimez quelqu'un, « et vous me dites que vous m'aimez, parce que vous croyez que je « vous aime! Vous pensez donc me faire une grâce, quand vous « me demandez mon cœur et ma main? Monsieur, si je suis assez « malheureuse pour n'inspirer jamais que de la compassion, je « serai du moins assez sage pour ne pas aimer, ou assez discrète « pour cacher mon amour; et certainement jamais l'amant d'une « autre ne sera le mien.

« Maintenant c'est à vous et pour vous que je dis ces mots : *Je « ne vous reverrai jamais*. Ma famille vaut bien la vôtre, monsieur; « et vous devez me savoir quelque gré de ne pas pousser plus loin « le ressentiment de l'outrage que vous n'avez pas craint de me « faire. »

Cette fatale lettre n'était pas signée. Le chagrin dont elle me pénétra est plus facile à imaginer qu'à décrire. Sophie ne m'aimait pas! Sophie ne voulait plus me voir! Je tombai dans un accablement profond, dont je ne sortis que pour verser un torrent de larmes. Ah! si du moins Rosambert était là, il m'aiderait de ses conseils : il me donnerait quelque consolation.

Je me levai brusquement, j'essuyai mes yeux : je volai chez la bijoutière. Elle n'était plus au comptoir! Rosambert n'était plus dans la boutique! je parus si fâché de ce contre-temps, qu'une

demoiselle de magasin eut pitié de moi. Elle me dit que si je voulais entrer au *café de la Régence*, qu'elle me montra à dix pas de là, elle irait avertir le comte, qui n'était pas loin, et qui ne manquerait pas de me joindre dans une demi-heure au plus tard.

J'entrai dans ce *café de la Régence.* Je n'y vis que des gens profondément occupés à préparer un échec et mat. Hélas! ils étaient moins recueillis, moins rêveurs, moins tristes que moi. Je m'assis d'abord près d'une table; mais l'agitation que j'éprouvais ne me permettant pas de rester en place, bientôt je me promenai, à grands pas, dans le café silencieux; bientôt aussi l'un des joueurs, haussant la voix, levant la tête et frottant ses mains, dit d'un ton fier: « Au roi. — Ah mon Dieu! s'écria l'autre, la dame forcée! la partie perdue! une partie superbe!... Oui, oui, monsieur, frottez vos mains! Vous vous croyez un Turenne! Savez-vous à qui vous avez l'obligation de ce beau coup? (Il se tourna de mon côté.) à monsieur, oui, à monsieur. Maudits soient les amoureux! » Étonné de la manière vive dont on m'apostrophait, j'observai au joueur mécontent que je ne comprenais pas.... « Vous ne comprenez pas! Hé bien! regardez-y; un échec à la découverte! — Hé bien! monsieur, qu'a de commun cet échec... — Comment, ce qu'il a de commun! Il y a une heure, monsieur, que vous tournez autour de moi. Et ma chère Sophie par-ci, et ma jolie cousine par-là... Moi, j'entends ces fadaises, et je fais des fautes d'écolier... Monsieur, quand on est amoureux, on ne vient pas au *café de la Régence.* » J'allais répliquer; il continua avec violence. « Il n'y a pas un coup de parade, pas une pièce pour soutenir!... On profite des distractions que ce monsieur me donne!... Un misérable coup de mazette! Un homme comme moi! (Il se tourna vers moi.) Monsieur, une fois pour toutes, sachez que toutes les cousines du monde ne valent pas la dame qu'on me force... Elle est forcée! il n'y a pas de ressource... Au diable soient la bégueule et son doucereux amant! »

De toutes les exclamations du joueur, la dernière fut celle qui me piqua le plus. Emporté par ma vivacité, je m'avançai brusquement; mais, chemin faisant, je rencontrai sur la table voisine un échiquier qui débordait: mes boutons l'accrochèrent, il tomba; les pièces roulèrent de tous côtés. Voilà pour moi deux adversaires nouveaux. L'un me dit: « Monsieur, prenez-vous quelquefois garde à ce que vous faites? » L'autre s'écrie: « Monsieur, vous m'enlevez une partie!... — Vous! vous aviez perdu, interrompt son adversaire. — J'avais gagné, monsieur. — Cette partie-là, je l'aurais jouée contre

Verdoni ! — Et moi, contre Philidor ! — Hé ! messieurs, ne me rompez pas la tête, je vais la payer, votre partie. — La payer ! vous n'êtes pas assez riche. — Que jouez-vous donc ? — L'honneur. — Oui, monsieur, l'honneur. Je suis venu en poste tout exprès pour répondre au défi de monsieur... de monsieur qui croit n'avoir point d'égal... Sans vous, je lui donnais une leçon. — Une leçon ! et mais vous êtes fort heureux que l'étourderie de monsieur vous ait sauvé ; je forçais la dame en dix-huit coups. — Et vous n'alliez pas jusqu'au onzième, en moins de dix vous étiez mat. — Mat ! mat ! C'est pourtant vous, monsieur, qui êtes cause que l'on m'insulte !... Apprenez, monsieur, que dans le *café de la Régence* on ne doit pas courir. (Alors un autre joueur se leva.) — Hé ! messieurs, dans le *café de la Régence* on ne doit pas crier, on ne doit pas parler. Quel train vous faites ! »

D'autres encore se mêlèrent de la querelle ; et comme j'étais l'auteur de tout le mal, chacun me gourmandait : je ne savais à qui répondre, quand Rosambert entra. Il eut beaucoup de peine à me tirer de là : nous nous sauvâmes au *Palais-Royal*.

Je pris Rosambert à l'écart ; je lui montrai la lettre de Sophie. « Et voilà ce qui vous afflige ? me dit-il, après l'avoir lue... mais vous devriez baiser cent fois cette lettre-là ! — Ah ! Rosambert, est-ce donc le moment de plaisanter ? — Je ne plaisante pas, mon ami, vous êtes adoré. — Mais vous n'avez donc pas lu ? — J'ai lu, et je vous répète que vous êtes adoré. — Rosambert, nous sommes mal ici ; revenez chez moi. »

En chemin, le comte me dit . « Sophie a cessé ses visites au parloir à l'époque de votre liaison avec madame de B***. C'est à cette époque aussi que les insomnies ont commencé ; c'est alors qu'elle a eu ce que mademoiselle votre sœur appelle la fièvre. Elle a désiré la recette, elle l'a demandée indirectement. Il y a plus, le remède avait fait un excellent effet, puisqu'hier, à midi, mademoiselle de Pontis se portait mieux. Il faut donc conclure de tout cela que, dans l'après-dînée d'hier, il s'est passé quelque chose d'extraordinaire au couvent. N'en doutez pas, mon ami, cette lettre est l'effet d'une ruse du baron, ou d'une naïveté d'Adélaïde, ou d'une indiscrétion de M. Person. Au reste, le ton de cette épître prouve que vous êtes aimé. Un aveu tacite est même échappé à la jeune personne. Elle vous fait de terribles reproches. Vous avez cru qu'elle vous aimait ! elle ne peut supporter cette idée ; mais elle ne dit nulle part qu'elle ne vous aime pas. »

Tout ce que Rosambert me disait me paraissait fort raisonnable ;

cependant mon cœur était oppressé. Les amants espèrent follement, ils s'alarment de même.

« Savez-vous bien, reprit le comte, qu'elle est assez bien tournée, sa douce épître? Oh ! la jolie cousine ne vous aura pas écrit dix fois, que vous trouverez son style tout à fait formé. — Rosambert, que vous êtes cruel avec votre gaîté. »

Jasmin rentrait chez moi en même temps que nous, il me dit qu'il venait de chez madame la marquise. « Hé bien? — Monsieur, j'ai parlé à Mlle Justine; elle m'a fait attendre assez longtemps, et elle est enfin revenue me dire que madame était très sensible à votre attention; que madame s'était sentie fort incommodée hier en rentrant, que le docteur lui avait trouvé un peu de fièvre ce matin. — Voyez, Rosambert, voyez comme je suis malheureux! elles ont toutes deux la fièvre en même temps! celle que j'adore ne veut plus me voir!... — Et je ne verrai pas aujourd'hui celle qui m'amuse! ajouta le comte en me contrefaisant. Pauvre jeune homme! que je le plains! Mon cher Faublas, consolez-vous. Pour guérir les maux que vous avez causés, vous serez tout seul plus docteur que tous les docteurs de la faculté. Mais quoique la maladie de la jolie cousine soit à peu près celle de l'aimable marquise, je prévois cependant qu'il y aura quelque différence dans le traitement. On cherchera dans les yeux de la jolie demoiselle s'il n'y a pas quelque reste d'émotion : on prendra sa main pour tâter le pouls, qui pourrait être un peu élevé; peut-être même qu'il faudra voir si la bouche n'a rien perdu de sa fraîcheur... Mais la belle dame! oh! l'examen sera plus long, plus sérieux! Vous serez obligé de la considérer de plus près et plus généralement... de la tête aux pieds, mon ami!... Je crois même que la méthode de ce M. Mesmer... Oui, chevalier, oui, un peu de magnétisme! — Oh! de grâce! trève de plaisanterie! Rosambert, occupez-vous avec moi de Sophie... Tâchons d'abord de découvrir ce qui m'a valu cette cruelle lettre; voyons ensuite par quels moyens je pourrais avoir une entrevue, une explication avec ma jolie cousine. — Très volontiers, mon cher Faublas, commençons par appeler M. Person. »

Mon père entra comme Rosambert sonnait. Il répondit froidement aux politesses du comte, et m'annonça d'un ton assez brusque que j'allais sortir avec lui. « Les chevaux sont mis, ajouta-t-il. (Et se tournant du côté de Rosambert.) Pardon, monsieur, mais l'heure me presse. — Demain matin de bonne heure, » me dit le comte en nous quittant. Je suivis le baron avec inquiétude.

Il me conduisit chez M. Duportail. Lovzinski m'attendait pour

achever de m'apprendre les aventures de sa vie les plus secrètes; et de peur que le marquis de B*** ou quelque autre importun vînt encore nous interrompre, il ordonna qu'on refusât la porte à tout le monde. Dès que nous eûmes dîné, il continua ainsi le récit de ses infortunes :

« Vous devez être, mon cher Faublas, pénétré de l'horreur de ma situation. Le feu, devenu plus violent, s'allait communiquer à la chambre où nous étions enfermés, et déjà les flammes battaient au pied de la tour de Lodoïska. Lodoïska poussait de longs gémissements, auxquels je répondais par des cris de fureur. Boleslas parcourait notre prison comme un insensé : il poussait d'affreux hurlements; il essayait de briser la porte avec ses pieds et ses mains; et moi, pendu à la fenêtre, je secouais avec rage les barreaux que je ne pouvais ébranler.

« Tout à coup ceux qui étaient montés redescendent avec précipitation; nous entendons ouvrir les portes; Dourlinski lui-même demande quartier; les vainqueurs se précipitent dans le bâtiment enflammé : attiré par nos cris, ils enfoncent notre porte à coups de hache. A leur costume, à leurs armes, je reconnais les Tartares; leur chef arrive, je vois Titsikan. Ha! ha! dit-il, c'est mon brave homme! Je me jette à ses genoux : Titsikan!... Lodoïska!... Une femme!... la plus belle des femmes!... dans cette tour!... Elle y va brûler vive! Le Tartare dit un mot à ses soldats, ils volent à la tour : j'y vole avec eux; Boleslas nous suit. On enfonce les portes; près d'un vieux pilier, nous découvrons un escalier tournant, rempli d'une épaisse fumée. Les Tartares épouvantés s'arrêtent; je veux monter : Hélas! qu'allez-vous faire? me dit Boleslas. Vivre ou mourir avec Lodoïska! m'écriai-je. Vivre ou mourir avec mon maître! répond mon généreux serviteur. Je m'élance : il s'élance après moi! Au risque d'être suffoqués, nous montons à peu près quarante degrés. A la lueur des flammes, nous découvrons Lodoïska dans un coin de sa prison; elle traînait faiblement sa voix mourante. Qui vient à moi? dit-elle. C'est Lovzinski, c'est ton amant! Sa joie lui rend des forces; elle se relève et vole dans mes bras; nous l'emportons, nous descendons quelques degrés; mais une vapeur plus épaisse se répand dans l'escalier et nous force de remonter précipitamment; à l'instant même une partie de la tour s'écroule; Boleslas jette un cri terrible : Lodoïska s'évanouit... Faublas, ce qui devait nous perdre nous sauva. Le feu, auparavant étouffé, se fait jour; il s'étend plus rapidement, mais la fumée se dissipe. Chargés de notre précieux fardeau, Boleslas et moi nous descendons prompte-

ment... Mon ami, je n'exagère pas; chaque marche tremblait sous nos pieds! les murs étaient brûlants! Enfin nous arrivons à la porte de la tour; Titsikan, tremblant pour nous, y était accouru. Braves gens! dit-il, en nous voyant paraître. Je pose Lodoïska à ses pieds, et je tombe sans connaissance auprès d'elle.

« Je restai plus d'une heure dans cet état. On craignait pour ma vie. Boleslas pleurait. Je repris enfin mes esprits à la voix de Lodoïska, qui, revenue à elle, me nommait son libérateur. Tout était changé dans le château, la tour était entièrement tombée. Les Tartares avaient arrêté les progrès de l'incendie : ils avaient abattu une partie du bâtiment pour sauver l'autre; ensuite, on nous avait transportés dans un vaste salon, où Titsikan était lui-même avec quelques uns de ses soldats. Les autres, occupés à piller, apportaient à leur chef l'or, l'argent, les pierreries, la vaisselle, tous les effets précieux que les flammes avaient épargnés. Tout près de là, Dourlinski, chargé de fers, regardait en gémissant ce monceau de richesses dont on allait le dépouiller. La rage, la terreur, le désespoir, tout ce qui déchire le cœur d'un scélérat puni, se lisait dans ses yeux égarés. Il frappait la terre avec fureur, portait à son front ses poings fermés, et vomissait d'horribles blasphèmes; il reprochait au ciel sa juste vengeance.

« Cependant mon amante pressait ma main dans les siennes : Hélas! me dit-elle en sanglotant, tu m'as sauvé la vie, et la tienne est encore en danger! et si nous échappons à la mort, l'esclavage nous attend! — Non, non, Lodoïska, rassure-toi; Titsikan n'est point mon ennemi; Titsikan finira nos malheurs. — Sans doute, si je le puis, interrompit le Tartare : tu parles bien, brave homme! Oh! je vois que tu n'es pas mort, et j'en suis fort aise : tu dis et tu fais toujours de bonnes choses, toi! Et tu as là, ajouta-t-il en montrant Boleslas, un ami qui te seconde bien. J'embrassai Boleslas. Oui, Titsikan, oui, j'ai un ami; ce nom lui restera toujours! Le Tartare m'interrompit encore : Ah ça! dis-moi, vous étiez tous deux dans une chambre basse : elle était dans une tour, elle; pourquoi cela? Je parie, messieurs les drôles, que vous avez voulu souffler cette enfant à ce butor-là (en montrant Dourlinski); et vous aviez raison : il est vilain, et elle est jolie! Voyons, conte-moi cela. J'instruisis Titsikan de mon nom, de celui du père de Lodoïska, de tout ce qui m'était arrivé jusqu'alors. C'est à Lodoïska, lui dis-je ensuite, à nous apprendre ce que l'infâme Dourlinski lui a fait souffrir depuis qu'elle est dans ce château.

« Vous savez, dit aussitôt Lodoïska, que mon père me fit quitter

Varsovie le jour même que la diète fut ouverte. Il me conduisit d'abord dans les terres du palatin de ***, à vingt lieues seulement de la capitale, où il retourna pour assister aux états. Le jour que M. de P*** fut proclamé roi, Pulauski vint me prendre chez le palatin, et m'amena ici, croyant que j'y serais plus à l'abri de toutes les recherches. Il chargea Dourlinski de me garder avec soin, et d'empêcher surtout que Lovzinski pût découvrir le lieu de ma retraite. Il me quitta pour aller, disait-il, rassembler, encourager les bons citoyens, défendre son pays et punir des traîtres. Hélas! ces soins importants lui ont fait oublier sa fille! Je ne l'ai pas revu depuis!

« Quelques jours après son départ, je commençai à m'apercevoir que les visites de Dourlinski devenaient plus fréquentes et plus longues; bientôt il ne quitta presque plus l'appartement qu'on m'avait donné pour prison. Il m'ôta, je ne sais sous quel prétexte, l'unique femme que mon père m'avait laissée pour me servir : et pour que personne, disait-il, ne sût que j'étais chez lui, il m'apportait lui-même ce qui était nécessaire à ma subsistance, et passait ainsi les journées entières près de moi.

« Vous ne savez pas, mon cher Lovzinzki, combien je souffrais de la présence continuelle d'un homme qui m'était odieux, et dont je soupçonnais les infâmes desseins! Il osa me les expliquer un jour; je l'assurai que ma haine serait toujours le prix de sa tendresse, et que son indigne conduite lui avait attiré mes profonds mépris. Il me répondit froidement qu'avec le temps je m'accoutumerais à le voir, à souffrir ses assiduités, et même à les désirer. Il ne changea rien à sa conduite ordinaire; il entrait chez moi le matin et n'en sortait que le soir. Séparée de tout ce que j'aimais, toujours gênée par mon tyran, je n'avais pas même la faible consolation de pouvoir me livrer tranquillement au souvenir de mon bonheur passé. Témoin de mes inquiétudes, Dourlinski se plaisait à les augmenter. Pulauski, me disait-il, commandait un corps polonais; Lovzinski, trahissant sa patrie, qu'il n'aimait pas, et une femme dont il se souciait peu, servait dans l'armée russe. On ne doutait pas qu'il y eût bientôt un combat sanglant; au reste, il était bien certain que désormais rien ne pourrait réconcilier mon père avec Lovzinski. Quelques jours après, il vint m'annoncer que Pulauski avait attaqué pendant la nuit les Russes dans leur camp, et que, dans la mêlée, mon amant était tombé sous les coups de mon père. Le cruel me fit lire cet événement bien détaillé dans une espèce de papier public, que sans doute il avait fait imprimer exprès; d'ailleurs, à la barbare joie qu'il affectait, je crus la nouvelle trop véritable. Tyran impitoyable! m'écriai-je, tu jouis

de mes pleurs, de mon désespoir; mais cesse de me persécuter, ou tu verras bientôt que la fille de Pulauski peut bien elle-même venger ses injures.

« Un soir qu'il m'avait quittée plus tôt qu'à l'ordinaire, j'entendis vers le minuit ma porte s'ouvrir doucement. A la lueur d'une lampe que je laissais toujours allumée, je vis mon tyran s'avancer vers mon lit. Comme il n'y avait pas de crime dont je ne le jugeasse capable, j'avais prévu celui-là, et je m'étais bien promis de le prévenir. Je m'armai d'un couteau que j'avais eu la précaution de cacher sous mon oreiller; j'accablai le scélérat des reproches qu'il méritait : je lui jurai que, s'il osait s'approcher, je le poignarderais de mes mains. Il recula de surprise et d'effroi. Je suis las de n'essuyer que des mépris, me dit-il en sortant; si je ne craignais d'être entendu, tu verrais ce que peut contre moi le bras d'une femme; mais je sais un moyen sûr de vaincre ta fierté. Bientôt tu te croiras trop heureuse de pouvoir racheter ta grâce par les plus humbles soumissions. Il sortit. Quelques moments après, son confident entra le pistolet à la main. Je dois lui rendre justice, il pleurait en m'annonçant les ordres de son maître. Habillez-vous, madame, il faut me suivre; c'est tout ce qu'il put me dire. Il me conduisit dans cette tour, où sans vous j'allais périr aujourd'hui. Il m'enferma dans cette horrible prison; c'est là que j'ai langui pendant plus d'un mois, sans feu, sans lumière, et presque sans habits; du pain et de l'eau pour ma nourriture, pour mon lit une simple paillasse : voilà l'état auquel fut réduite la fille unique d'un grand de Pologne. Vous frémissez, brave étranger! Eh bien! croyez que je ne vous raconte qu'une partie de mes douleurs. Une chose du moins me rendait ma misère moins insupportable; je ne voyais plus mon tyran : tandis qu'il attendait tranquillement que je sollicitasse mon pardon, je passais les journées et les nuits à appeler mon père, à pleurer mon amant... Lovzinski, de quel étonnement je fus saisie, de quelle joie mon ame fut pénétrée, le jour que je te reconnus dans les jardins de Dourlinski!...

« Titsikan écoutait avec attention l'histoire de nos malheurs, dont il paraissait vivement touché, lorsque sa garde avancée donna l'alarme. Il nous quitta brusquement pour courir au pont-levis. Nous entendions un grand tumulte. Lovzinski! Lodoïska! couple lâche et perfide, s'écria Dourlinski, qui ne pouvait contenir sa joie, vous avez cru pouvoir m'échapper; tremblez! vous allez retomber en mon pouvoir : au bruit de mon malheur, les gentilshommes voisins se sont sans doute rassemblés; ils viennent me secourir... —

Ils ne pourront que te venger, scélérat, interrompit Boleslas, en prenant une barre de fer dont il allait l'assommer. Je le retins. Titsikan rentra aussitôt. Ce n'était qu'une fausse alarme, nous dit-il ; c'est une petite troupe que j'ai détachée hier pour aller battre la campagne : elle avait ordre de me rejoindre ici, elle me ramène quelques prisonniers ; tout est d'ailleurs tranquille ; rien ne paraît encore dans les environs.

« Tandis que Titsikan me parlait, on amenait devant lui les malheureux que leur mauvais sort avait livrés aux Tartares. Nous en vîmes d'abord paraître cinq. Ils disent que celui-là leur a donné bien de la peine, c'est pour cela qu'ils l'ont ainsi garrotté, nous dit Titsikan en nous montrant le sixième. — Dieu ! c'est mon père ! s'écria Lodoïska en courant à lui. Je me jetai aux genoux de Pulauski. Ah ! tu es Pulauski, toi ? continua le Tartare ; eh bien ! la rencontre n'est pas malheureuse. Tiens, mon ami, il n'y a pas plus d'un quart d'heure que je te connais ! je sais que tu es fier et entêté, mais n'importe, je t'estime : tu as du cœur et de la tête, ta fille est belle et ne manque pas d'esprit, Lovzinski est brave... oh ! plus brave que moi, je crois ; tiens... Pulauski, immobile d'étonnement, écoutait à peine le Tartare ; et, frappé de l'étrange spectacle qui s'offrait à ses yeux, il concevait d'horribles soupçons. Il me repoussa avec horreur. Malheureux ! tu as trahi ta patrie, une femme qui t'aimait, un homme qui se plaisait à te nommer son gendre ; il ne te manquait plus que de te lier avec des brigands !... Titsikan l'interrompit : Avec des brigands si tu veux ; mais des brigands sont quelquefois bons à quelque chose : sans moi, dès demain, peut-être, ta fille n'aurait plus été fille. N'ayez pas peur, ajouta-t-il en se tournant vers moi, je sais qu'il est fier, je ne me fâcherai pas.

« Nous avions porté Pulauski dans un fauteuil : sa fille et moi nous baignions de nos larmes ses mains enchaînées ; il me repoussait toujours en m'accablant de reproches. Mais que diable est-ce que tu lui contes donc ? reprit Titzikan. Je te dis, moi, que Lovzinski est un brave homme, que je veux marier ; et ton Dourlinski un coquin, que je vais faire pendre. Je te répète que tu es tout seul plus entêté que nous trois ; mais écoute-moi, et finissons, car il faut que je m'en aille. Tu m'appartiens par le droit le plus incontestable, celui de l'épée. Eh bien ! si tu me donnes ta parole de te réconcilier sincèrement avec Lovzinski, et de lui donner ta fille, je te rends ta liberté. — Qui sait braver la mort peut supporter l'esclavage ; ma fille ne sera jamais la femme d'un traître. — Aimes-tu mieux qu'elle soit la maîtresse d'un Tartare ? Si tu ne me promets pas de la marier sous

huit jours à ce brave homme, je l'épouse ce soir, moi. Quand je serai las de toi et d'elle, je vous vendrai aux Turcs; ta fille est assez belle pour entrer au sérail d'un pacha : toi, tu feras la cuisine de quelque janissaire. — Ma vie est dans tes mains, fais-en ce qu'il te plaira. Si Pulauski tombe sous les coups d'un Tartare, on le plaindra, on se dira qu'il méritait une autre fin; mais si je pouvais consentir... Non, j'aime mieux mourir. — Oh! je ne veux pas que tu meures, moi! Je veux que Lovzinski épouse Lodoïska. Eh! non d'un sabre! est-ce à mon prisonnier à me faire la loi! quel chien d'homme! s'il n'était qu'entêté; mais c'est qu'il raisonne mal.

« Je voyais la colère briller dans les yeux du Tartare; je le fis souvenir qu'il m'avait promis de ne pas s'emporter. Sans doute, mais cet homme-là lasserait la patience d'un favori du prophète! je ne suis qu'un voleur, moi! Pulauski, je te le répète, je veux que Lovzinski épouse ta fille. Nom d'un sabre! il l'a bien gagnée : sans lui, elle était brûlée ce soir. — Comment? — Eh! oui; regarde ces décombres! il y avait là une tour, cette tour était en feu, personne n'osait y monter; il y a été avec Boleslas, lui; ils ont sauvé ta fille. — Ma fille était dans cette tour? — Oui, elle y était : ce coquin l'y avait mise; ce coquin voulait la violer... Allons, vous autres, contez-lui cela, et dépêchez-vous; qu'il se décide : j'ai affaire ailleurs; je ne veux pas que vos quartuaires me surprennent ici : en plaine, c'est autre chose, je me moque d'eux.

« Tandis que Titsikan faisait charger sur de petits chariots couverts le butin considérable qu'il avait fait, Lodoïska instruisait son père des forfaits de Dourlinski, et mêlait si adroitement le récit de notre tendresse à l'histoire de ses malheurs, que la nature et la reconnaissance se firent entendre en même temps au cœur de Pulauski. Vivement touché des infortunes de sa fille, sensible au service important que je venais de lui rendre, il embrassait Lodoïska, et, me regardant sans colère, il semblait attendre impatiemment que j'achevasse de le déterminer. O Pulauski! lui dis-je, ô toi que le ciel m'avait laissé pour me consoler de la perte du meilleur des pères! ô toi pour qui j'avais tant d'amitié et de respect, pourquoi as-tu condamné tes enfants sans les entendre? Pourquoi as-tu soupçonné de la plus horrible trahison un homme qui adorait ta fille? Quand mes vœux portaient sur le trône celui qui l'occupe maintenant, Pulauski, je le jure par celle que j'aime, je croyais faire le bien de mon pays. Les malheurs que ma jeunesse ne voyait pas, ton expérience les a prévus; mais parce que j'ai manqué de prudence, dois-tu m'accuser de perfidie? Peux-tu me reprocher d'avoir

estimé mon ami? peux-tu me faire un crime de l'estimer encore? Depuis trois mois, j'ai vu comme toi les maux de ma patrie, comme toi j'en ai gémi; mais je suis sûr que le roi les ignore : j'irai l'en instruire à Varsovie... Pulauski m'interrompit. Ce n'est pas là qu'il faut aller. Tu dis que M. de P*** n'est pas instruit des malheurs de son pays, je le veux croire; mais qu'il les sache ou qu'il les ignore, peu nous importe aujourd'hui. Des étrangers insolents, cantonnés dans nos provinces, s'efforceront de s'y maintenir, même contre le roi qu'ils ont élu! Ce n'est pas un monarque impuissant ou mal intentionné qui chassera les Russes de mon pays. Lovzinski, n'espérons plus qu'en nous-mêmes; vengeons la patrie ou mourons pour elle. J'ai rassemblé dans le palatinat de Lublin quatre mille gentilshommes qui n'attendent que le retour de leur général pour marcher contre les Russes; suis-moi, viens dans mon camp... A cette condition, je suis libre, et ma fille est à toi. — Pulauski, je suis prêt, je jure de suivre ta fortune et de partager tes dangers. Et ne crois pas que Lodoïska seule m'arrache ces serments! Je chéris ma patrie autant que j'adore ta fille; je jure par elle, et devant toi, que les ennemis de l'état ont toujours été et ne cesseront jamais d'être les miens; je jure que je verserai jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour chasser de la Pologne des étrangers qui y règnent sous le nom de son roi! — Embrasse-moi, Lovzinski, je te reconnais, je reconnais mon gendre. Allons, mes enfants, tous nos malheurs sont finis.

« Pulauski me disait d'unir mes mains à celles de Lodoïska; nous embrassions notre père quand Titsikan rentra. Bon! bon! s'écria-t-il, c'est cela; voilà ce que je voulais : j'aime les mariages, moi! Allons, papa, je vais te faire délier. Nom d'un sabre! poursuivit le Tartare, tandis que ses soldats coupaient les cordes dont Pulauski était garotté, je fais là une belle action, quand j'y pense! mais aussi elle me coûte bien de l'argent. Deux grands de Pologne! une belle fille! Cela m'aurait payé une grosse rançon! — Titsikan, qu'à cela ne tienne, interrompit Pulauski. — Eh! non, non, répliqua le Tartare, c'est une simple réflexion, une de ces idées dont un voleur n'est pas le maître!... Mes braves gens, je ne veux rien de vous... Il y a plus, vous ne vous en irez pas à pied, j'ai de bons chevaux à votre service. Et pour cette enfant, si vous le voulez, je vous donnerai un brancard sur lequel on m'a promené pendant dix à douze jours. Ce garçon là m'avait si bien étrillé, que je ne pouvais plus me tenir à cheval... Il est mauvais, le brancard, grossièrement fait avec des branches d'arbres; mais je n'ai que cela ou un petit chariotcouvert à vous offrir; vous choisirez.

« Cependant Dourlinski n'avait pas encore osé dire un seul mot, et baissait les yeux d'un air consterné. Indigne ami, lui dit Pulauski, tu as pu abuser à ce point de ma confiance! tu n'as pas craint de t'exposer à mon ressentiment! Quel démon t'aveuglait? — L'amour, répondit Dourlinski, un amour forcené. Tu ne sais donc pas à quels excès les passions peuvent porter un homme né violent et jaloux! Que cet exemple effrayant t'apprenne au moins qu'une fille aussi charmante, aussi belle que la tienne, est un rare trésor dont on ne doit confier la garde à personne. Pulauski, j'ai mérité ta haine, et pourtant tu me dois quelque pitié. Je me suis rendu bien coupable; mais tu me vois cruellement puni. Je perds en un seul jour mon rang, mes richesses, mon honneur, ma liberté; je perds plus que tout cela, je perds ta fille! O vous, Lodoïska! vous que j'ai tant outragée, daignerez-vous oublier mes persécutions, vos dangers, vos douleurs? Daignerez-vous m'accorder un généreux pardon? Ah! s'il n'est pas de forfaits qu'un vrai repentir ne puisse expier, Lodoïska, je ne suis plus criminel; je voudrais pouvoir, au prix de tout mon sang, racheter les pleurs que vous avez versés. Dourlinski, dans l'horrible esclavage auquel il va être réduit, n'emportera-t-il pas le souvenir consolant de vous avoir entendu lui dire qu'il ne vous est pas odieux? Fille trop aimable, et jusqu'à présent trop malheureuse, quelque grands que soient mes torts envers vous, je puis encore les réparer d'un seul mot. Venez, approchez-vous, j'ai un secret particulier à vous révéler.

« Lodoïska s'approcha sans défiance. Soudain je vis un poignard briller dans les mains de Dourlinski. Je me précipitai sur lui... Il était trop tard, je ne pus parer que le second coup; déjà mon amante, frappée au-dessous de la mamelle gauche, était tombée aux pieds de Titsikan. Pulauski, furieux, voulait venger sa fille. Non, non, s'écria le Tartare, tu donnerais à ce scélérat une mort trop douce. Eh bien! me dit l'infâme assassin, en contemplant sa victime avec une cruelle joie, Lovzinski, tu paraissais si pressé de t'unir à Lodoïska, que ne la suis-tu? Va, mon heureux rival, va joindre ton amante au tombeau. Qu'on prépare mon supplice, il me paraîtra doux : je te laisse livré à des tourments non moins cruels et plus longs que les miens. Dourlinski ne put en dire davantage; Les Tartares l'entraînèrent; ils le précipitèrent dans les décombres enflammés.

« Quelle nuit, mon cher Faublas! Que de soins différents, que de sentiments contraires m'agitèrent dans son cours! Combien de fois j'éprouvai successivement la crainte et l'espérance, la douleur et la

joie! après tant d'inquiétudes et de dangers, Lodoïska m'était remise par son père; je m'enivrais du doux espoir de la posséder; un barbare l'assassinait à mes yeux... Ce moment fut le plus cruel de ma vie... Mais, rassurez-vous, mon ami; mon bonheur, si rapidement éclipsé, ne tarda pas à renaître. Parmi les soldats de Titsikan, il s'en trouvait un qui se mêlait de chirurgie; nous l'appelâmes, il visita la blessure : il assura qu'elle était très légère; l'infâme Dourlinski, gêné par ses chaînes, aveuglé par son désespoir, n'avait porté qu'un coup mal assuré.

« Dès que Titsikan fut sûr qu'il n'y avait plus rien à craindre pour les jours de Lodoïska, il nous fit ses adieux. Je vous laisse, nous dit-il, les cinq domestiques que Pulauski avait amenés, des provisions pour plusieurs jours, des armes, six bons chevaux, deux chariots couverts, et tous les gens de Dourlinski bien enchaînés : leur vilain maître est mort. Je pars; le jour commence à paraître : ne sortez d'ici que demain, demain j'irai visiter d'autres cantons. Adieu, braves gens; vous direz à vos Polonais que Titsikan n'est pas toujours un méchant diable, et qu'il rend quelquefois d'une main ce qu'il prend de l'autre. Adieu. A ces mots, il donna le signal du départ : les Tartares passèrent le pont-levis, et s'éloignèrent au grand galop.

« Il n'y avait pas deux heures qu'ils étaient partis, lorsque plusieurs gentilshommes voisins, soutenus de quelques quartaires, vinrent investir le château de Dourlinski. Pulauski lui-même alla les recevoir; il leur rendit compte de tout ce qui s'était passé, et quelques uns d'entre eux, gagnés par ses discours, se déterminèrent à nous suivre dans le palatinat de Lublin. Ils ne nous demandèrent que deux jours pour préparer les choses nécessaires à leur départ. Ils vinrent, en effet, nous joindre le surlendemain, au nombre de soixante; et Lodoïska nous ayant assuré qu'elle se sentait en état de supporter les fatigues du voyage, nous la plaçâmes dans une voiture commode, que nous avions eu le temps de nous procurer. Après avoir rendu la liberté aux gens de Dourlinski, nous leur abandonnâmes les deux chariots couverts, dans lesquels Titsikan avait eu la singulière générosité de laisser une partie du butin, qu'ils partagèrent entre eux.

« Nous arrivâmes sans accident dans le palatinat de Lublin, à Polowiko, où Pulauski avait marqué le rendez-vous général. La nouvelle de son retour s'étant répandue, une foule de mécontents vint, dans l'espace d'un mois, grossir notre petite armée, qui se trouva d'environ dix mille hommes. Lodoïska, entièrement guérie de sa

blessure, parfaitement remise de ses fatigues, avait repris son embonpoint, sa fraîcheur, tout l'éclat de sa beauté. Pulauski m'appela dans sa tente; il me dit : Trois mille Russes ont paru sur les hauteurs, à trois quarts de lieue d'ici; prends ce soir quatre mille hommes d'élite, va chasser les ennemis du poste avantageux qu'ils occupent. Songe que du succès du premier combat dépend presque toujours le succès d'une campagne; songe qu'il faut venger ta patrie, mon ami : que demain j'apprenne ta victoire, demain tu épouses Lodoïska.

« Je me mis en marche sur les dix heures du soir. A minuit, nous surprîmes les ennemis dans leur camp; jamais déroute ne fut plus complète : nous leur tuâmes sept cents hommes, nous fîmes neuf cents prisonniers; nous prîmes tous leurs canons, la caisse militaire et les équipages.

« A la pointe du jour, Pulauski vint me joindre avec le reste des troupes; il amenait Lodoïska : on nous maria dans la tente de Pulauski. Tout le camp retentit de cris d'allégresse; la valeur et la beauté furent célébrées dans des vers joyeux; c'était la fête de l'Amour et de Mars : on eût dit que chaque soldat avait mon ame et partageait mon bonheur.

« Lorsque j'eus donné à l'amour les premiers jours d'une union si chère, je songeai à récompenser l'héroïque fidélité de Boleslas. Mon beau-père lui fit la donation d'un de ses châteaux, situé à quelques lieues de la capitale. Lodoïska et moi, nous y joignîmes une somme d'argent assez considérable pour lui assurer un sort indépendant et tranquille. Il ne voulait pas nous quitter : nous lui ordonnâmes d'aller prendre possession de son château et de vivre paisiblement dans l'honorable retraite que ses services lui avaient méritée. Le jour qu'il partit, je le pris à l'écart : Tu iras de ma part, lui dis-je, trouver notre monarque à Varsovie; tu lui apprendras que l'hymen m'unit à la fillle de Pulauski; tu lui diras que je me suis armé pour chasser de son royaume des étrangers qui le dévastent; tu lui diras, surtout, que Lovzinski est l'ennemi des Russes, et n'est pas l'ennemi de son roi.

« Je ne vous fatiguerai pas, mon cher Faublas, du récit de nos opérations pendant huit années consécutives d'une guerre sanglante. Quelquefois vaincu, plus souvent vainqueur, aussi grand dans ses défaites que redoutable après ses victoires, toujours supérieur aux événements, Pulauski fixa sur lui l'attention de l'Europe, et l'étonna par sa longue résistance. Forcé d'abandonner une province, il allait livrer de nouveaux combats dans une autre; et c'est ainsi que par-

courant successivement tous les palatinats, il signala dans chacun d'eux, par quelques exploits glorieux, la haine qu'il avait jurée aux ennemis de la Pologne.

« Femme d'un guerrier, fille d'un héros, accoutumée au tumulte des camps, Lodoïska nous suivait partout. De cinq enfants qu'elle m'avait donnés, une fille seulement me restait, âgée de dix-huit mois. Un jour, après un combat opiniâtre, les Russes vainqueurs se précipitèrent dans ma tente pour la piller. Pulauski et moi, suivis de quelques gentilshommes, nous volâmes à la défense de Lodoïska : nous la sauvâmes; mais ma fille me fut enlevée. Ma fille, par une sage précaution que sa mère n'avait pas négligée dans ces temps de division, porte gravées sous l'aisselle les armes de notre maison; mais j'ai fait jusqu'à présent d'inutiles recherches... Hélas! Dorliska, ma chère Dorliska, gémit dans l'esclavage, ou n'existe plus!

« Cette perte me causa la plus vive douleur. Pulauski y parut presque insensible, soit qu'il fût déjà occupé du grand projet qu'il ne tarda pas à me communiquer, soit que les maux de la patrie eussent seuls le droit de toucher son cœur stoïque. Il rassembla les restes de son armée, prit un camp avantageux, employa plusieurs jours à le fortifier, et s'y maintint trois mois entiers contre tous les efforts des Russes. Il fallait pourtant songer à l'abandonner; les vivres commençaient à nous manquer. Pulauski vint dans ma tente, fit retirer tous ceux qui s'y trouvaient; et dès que nous fûmes seuls : Lovzinski, me dit-il, j'ai lieu de me plaindre de toi. Autrefois, tu supportais avec moi le fardeau du commandement; je pouvais me reposer sur mon gendre d'une partie de mes pénibles soins : depuis trois mois tu ne fais que pleurer, tu gémis comme une femme! Tu m'abandonnes dans un moment critique, où tes secours me sont le plus nécessaires! Tu vois comme je suis pressé de toutes parts : je ne crains pas pour moi, ce n'est pas ma vie qui m'inquiète; mais si nous périssons, l'état n'a plus de défenseurs. Réveille-toi, Lovzinski, tu partageas si noblement mes travaux! n'en reste pas aujourd'hui l'inutile témoin. Nous nous sommes baignés dans le sang des Russes; nos concitoyens sont vengés, mais ils ne sont pas sauvés; mais bientôt peut-être nous ne pourrions plus les défendre. — Tu m'étonnes! Pulauski; d'où te viennent ces pressentiments sinistres? — Je ne m'alarme pas sans raison; considère notre position actuelle : je me suis efforcé de réveiller dans tous les cœurs l'amour de la patrie; je n'ai trouvé presque partout que des hommes avilis, nés pour l'esclavage, ou des hommes faibles qui, pénétrés de leurs malheurs,

se sont bornés cependant à de stériles regrets. Quelques vrais citoyens, en petit nombre, se sont rangés sous mes étendards; mais huit campagnes les ont presque tous moissonnés. Je m'affaiblis par mes victoires, nos ennemis reparaissent plus nombreux après leurs défaites. — Je te le répète, Pulauski, tu m'étonnes. Dans des circonstances non moins pressantes, je t'ai vu soutenu de ton courage... — Crois-tu qu'il m'abandonne? La valeur ne consiste pas à s'aveugler sur le danger, mais à le braver en l'apercevant. Nos ennemis préparent ma défaite; cependant, si tu veux, Lovzinski, le jour qu'ils ont marqué pour leur triomphe sera peut-être celui de leur perte et le salut de nos concitoyens. — Si je le veux! en doutes-tu? Parle, que veux-tu dire? que faut-il faire? — Frapper le coup le plus hardi que j'aie jamais médité. Quarante hommes d'élite se sont rassemblés à Czenstochow, chez Kaluvki, dont tu connais la bravoure; il leur faut un chef adroit, ferme, intrépide : c'est toi que j'ai choisi. — Pulauski, je suis prêt. — Je ne te dissimulerai pas le danger de l'entreprise; le succès en est douteux; et si tu ne réussis pas, ta perte est infaillible. — Je te dis que je suis prêt, explique-toi. — Tu n'ignores pas qu'il me reste à peine quatre mille hommes: je puis sans doute encore beaucoup tourmenter nos ennemis; mais, avec de si faibles moyens, je ne dois pas espérer de les forcer jamais à quitter nos provinces... Tous nos gentilshommes accourraient sous mes drapeaux, si le roi était dans mon camp. — Que dis-tu, Pulauski? espères-tu que le roi consente à venir ici? — Non, mais il faut l'y forcer. — L'y forcer? — Oui : je sais qu'une ancienne amitié te lie avec M. de P***; mais depuis que tu soutiens avec Pulauski la cause de la liberté, tu sais aussi qu'on doit tout sacrifier au bien de sa patrie; qu'un intérêt aussi sacré... — Je connais mes devoirs, et je les remplirai; mais que me proposes-tu? Le roi ne sort jamais de Varsovie. — Hé bien! c'est à Varsovie qu'il faut l'aller chercher. C'est du sein de sa capitale qu'il le faut arracher. — Qu'as-tu préparé pour cette grande entreprise? — Tu vois cette armée russe, trois fois plus forte que la mienne, campée depuis trois mois devant moi : son général, maintenant tranquille dans ses retranchements, attend que, forcé par la famine, je me rende à discrétion. Derrière mon camp sont des marais qu'on croit impraticables : dès qu'il sera nuit, nous les traverserons. J'ai tout disposé de manière que mes ennemis trompés s'apercevront trop tard de ma retraite. J'espère leur dérober plus d'une marche : si la fortune me seconde, je puis gagner une journée sur eux. Je m'avancerai tout droit sur Varsovie, par la grande route qui mène à cette capitale, et

à travers les petits corps de Russes qui rôdent toujours dans ses environs. Je compte les battre séparément, ou s'ils se peuvent réunir pour m'arrêter, je les occuperai du moins assez pour qu'ils ne puissent t'inquiéter. Toi, cependant, Lovzinski, tu m'auras devancé. Tes quarante hommes déguisés, armés seulement de sabres, de poignards et de pistolets cachés sous leurs habits, se seront rendus à Varsovie par différentes routes. Vous attendrez que le roi sorte de son palais : vous l'enlèverez, vous l'amènerez dans mon camp... L'entreprise est téméraire, inouïe, si tu veux : l'abord est difficile, le séjour dangereux, le retour d'un péril extrême. Si tu succombes, si l'on t'arrête, tu périras, Lovzinski, mais tu périras martyr de la liberté ! Mais Pulauski, jaloux d'un trépas si glorieux, gémira d'être obligé de te survivre, et quelques Russes encore te suivront au tombeau. Si, au contraire, le Dieu tout-puissant, protecteur de la Pologne, m'inspire ce hardi projet pour terminer ses maux ; si sa bonté t'accorde un succès égal à ton courage, vois quelle prospérité sera le fruit de ta noble témérité ! M. de P*** ne verra dans mon camp que des soldats citoyens, ennemis des étrangers, fidèles à leur roi ; sous mes tentes patriotiques, il respirera, pour ainsi dire, l'air de la liberté, l'amour de son pays. Les ennemis de l'état deviendront les siens ; notre brave noblesse, revenue de son assoupissement, combattra sous les drapeaux de son roi pour la cause commune ; les Russes seront taillés en pièces, ou repasseront leurs frontières... Mon ami, tu auras sauvé ton pays.

« Pulauski me tint parole. Dès que la nuit fut venue, il fit heureusement sa retraite ; les marais furent traversés en silence. Mon ami, me dit alors mon beau-père, il est temps que tu nous quittes : je sais bien que ma fille a plus de courage qu'une autre femme ; mais elle est épouse tendre et mère malheureuse ; ses pleurs t'attendriraient, tu perdrais dans ses embrassements cette force d'esprit, cette fierté d'ame qui te deviennent aujourd'hui plus nécessaires que jamais : je te conseille de partir sans lui dire adieu. Pulauski m'en pressait vainement, je ne pus m'y déterminer. Quand Lodoïska sut que je partais seul, et nous vit bien décidés à ne pas lui dire où j'allais, elle versa des torrents de larmes, elle s'efforça de me retenir. Je commençais à balancer : Allons, s'écria mon beau-père, partez, Lovzinski, partez : père, épouse, enfants, il faut tout sacrifier, quand il s'agit de la patrie !

« Je m'éloignai. Je fis une si grande diligence, que j'arrivai vers le milieu du jour suivant à Czenstochow. J'y trouvai quarante gentilshommes déterminés à tout. Messieurs, leur dis-je, il s'agit d'en-

lever un roi dans sa capitale · les hommes capables de tenter une entreprise aussi hardie sont seuls capables de l'achever. Le succès ou la mort nous attend. Après cette courte harangue, nous nous préparons à partir. Kaluvski, prévenu, tenait prêtes douze charrettes chargées de paille et de foin, attelées chacune de quatre bons chevaux. Nous nous déguisons tous en paysans; nous cachons nos habits, nos sabres, nos pistolets, les selles de nos chevaux dans le foin dont nos charrettes sont remplies : nous convenons de plusieurs signes et d'un mot de ralliement. Douze des conjurés, commandés par Kaluvski, feront entrer dans Varsovie les douze charrettes qu'ils conduiront eux-mêmes. Je divise le reste de ma petite troupe en plusieurs brigades : pour éviter tout soupçon, chacune doit marcher à quelque distance, et entrer dans la capitale par différentes portes. Nous partons : le samedi 2 novembre 1771, nous arrivons à Varsovie; nous allons tous nous loger chez les Dominicains.

« Le lendemain, dimanche, jour à jamais mémorable dans l'histoire de la Pologne, Stravinski, couvert de haillons, se place près de la collégiale, et va demander l'aumône jusqu'aux portes du *Palais-Royal :* il observe tout ce qui s'y passe. Plusieurs de nos conjurés parcourent dans la ville même les six rues étroites qui toutes aboutissent à la grande place, où je me promène avec Kaluvski. Nous restons en embuscade pendant la matinée entière et une partie de l'après-midi. A six heures du soir, le roi sort de son palais; on le suit, on le voit entrer dans le palais de son oncle P***, grand chancelier de Lithuanie.

« Tous nos conjurés sont avertis : ils se dépouillent de leurs mauvais habits, ils sellent leurs chevaux, ils préparent leurs armes. Dans la vaste maison des Dominicains nos mouvements ne sont pas aperçus. Nous sortons tous, les uns après les autres, à la faveur de la nuit. Trop connu dans Varsovie pour hasarder d'y paraître sans travestissement, je garde mes habits de paysan : je monte un cheval excellent, mais couvert d'une housse commune, et grossièrement harnaché. Je vois nos gens prendre dans le faubourg les différents postes que je leur ai désignés avant de quitter le couvent : ils sont disposés de manière que toutes les avenues du palais du grand chancelier sont gardées. Entre neuf et dix heures du soir, le roi sort : nous remarquons que sa suite est peu nombreuse. Le carrosse était précédé de deux hommes qui portaient des flambeaux : suivaient quelques officiers d'ordonnance, deux gentilshommes et un sous-écuyer. Je ne sais quel seigneur était dans la voiture auprès du roi : il y avait deux pages aux portières, deux heiduques et deux valets

de pied derrière. Le roi s'éloigne lentement ; nos conjurés se rassemblent à quelque distance ; douze dés plus déterminés se détachent, je me mets à leur tête ; nous avançons au petit pas. Comme il y avait garnison russe à Varsovie, nous affectons de parler la langue de ces étrangers, afin que notre troupe passe pour une de leurs patrouilles. Nous joignons le carrosse à cent cinquante pas à peu près du palais du grand chancelier, entre ceux de l'évêque de Cracovie et du feu grand général de la Pologne. Tout à coup nous passons à la tête des premiers chevaux, nous coupons brusquement le cortége ; ceux qui précédaient la voiture se trouvent séparés de ceux qui l'environnaient.

« Je donne le signal. Kaluvski accourt avec le reste des conjurés ; je présente un pistolet au postillon, qui arrête : on tire sur le cocher, on se précipite aux portières. Des deux heiduques qui veulent les défendre, l'un tombe percé de deux balles, l'autre est renversé d'un coup de sabre sur la tête ; le cheval du sous-écuyer s'abat blessé, un des pages est démonté, et son cheval pris : les balles sifflent de tous côtés... L'attaque fut si chaude, le feu si violent, que je tremblai pour la vie du roi. Celui-ci, conservant dans le péril une tête froide, était descendu de sa voiture, et cherchait à regagner le palais de son oncle. Kaluvski l'arrête, le saisit aux cheveux : sept à huit conjurés l'environnent, le désarment, le saisissent de droite et de gauche, le pressent entre leurs chevaux, qu'ils poussent à toute bride jusqu'au bout de la rue. Dans ce moment, je l'avoue, je crus que Pulauski m'avait indignement trompé, que la mort du monarque était résolue, qu'il y avait un dessein formé de l'assassiner. Tout à coup, je prends mon parti : je pars ventre à terre, je joins ceux qui m'avaient devancé ; je leur crie d'arrêter, je menace de tuer celui qui n'obéira pas. Le Dieu protecteur des rois veillait au salut de M. de P***. Kaluvski et ses gens s'arrêtèrent à ma voix, qu'ils reconnurent. Nous mîmes le roi sur un cheval ; nous reprîmes notre course au grand galop jusqu'aux fossés qui entourent la ville, et que le monarque fut contraint de franchir avec nous.

« Alors une terreur panique se répandit dans ma troupe. A cinquante pas au delà des fossés, nous n'étions plus que sept auprès du roi. La nuit était pluvieuse et sombre : il fallait à chaque instant descendre de cheval pour sonder le terrain dans des marais bourbeux. Le cheval du monarque s'abattit deux fois, et se cassa la jambe à sa seconde chute ; dans ces mouvements violents, le roi perdit sa pelisse, sa botte et son soulier gauche. *Si vous voulez que je vous suive*, nous dit-il, *donnez-moi un cheval et une botte*. Nous le

remontâmes; et afin de gagner la route par laquelle Pulauski m'avait promis de s'avancer, nous prîmes le chemin d'un village nommé Buracow. Le roi nous dit tranquillement : ***N'allez pas de ce côté*, *il y a des Russes*.**

« Je le crus; je changeai de route. A mesure que nous avancions dans le bois de Beliany, notre nombre diminuait. Bientôt je ne vis plus avec moi que Kaluvski et Stravinski ; bientôt aussi nous entendîmes l'appel d'une vedette russe, nous nous arrêtames alarmés. Tuons-le, me dit Kaluski : je lui témoignai sans ménagement l'horreur que m'inspirait une pareille proposition. Hé bien, chargez-vous donc de le conduire, s'écria cet homme féroce. Il s'enfonça dans le bois, Stravinski le suivit ; je restai seul auprès du roi.

« Lovzinski, me dit-il alors, c'est vous, je n'en puis plus douter, c'est vous : j'ai reconnu votre voix. Je ne répondis pas un mot ; il reprit avec douceur : C'est vous! qui l'eût dit il y a dix ans? Nous nous trouvions alors près du couvent de Beliany, distant de Varsovie d'une lieue à peu près. Lovzinski, poursuivit le roi, laissez-moi entrer dans ce couvent, et sauvez-vous.—Il faut me suivre, fut toute ma réponse. — C'est en vain, me dit le monarque, que vous vous êtes travesti ; c'est en vain que vous voulez à présent déguiser votre voix : je vous ai reconnu, je suis sûr que vous êtes Lovzinski. Ah! qui l'eût dit il y a dix ans? Il y a dix ans, vous auriez donné vos jours pour conserver ceux de votre ami.

« Il se tut. Nous avançâmes quelque temps en gardant le silence. Il le rompit encore : Je suis accablé de fatigue; ***si vous voulez me mener vivant*, *souffrez que je me repose un instant*.** Je l'aidai à descendre de cheval : il s'assit sur l'herbe, et me faisant asseoir auprès de lui, il prit une de mes mains dans les siennes : Lovzinski, vous que j'ai tant aimé, vous qui connûtes mieux que personne la pureté de mes intentions, comment se peut-il que vous vous soyez armé contre moi? Ingrat! ne devais-je vous retrouver qu'avec mes plus cruels ennemis? Ne deviez-vous me revoir que pour m'immoler? Alors il me retraça de la manière la plus touchante les plaisirs de notre adolescence, nos liaisons plus intimes dans notre jeunesse, la tendre amitié que nous nous étions jurée, la confiance dont il m'avait toujours honoré depuis; il me parla des honneurs dont il m'aurait comblé pendant son règne, si j'avais voulu les mériter : il me reprocha surtout l'indigne entreprise dont je paraissais être le chef, mais dont il savait bien, ajouta-t-il, que j'étais seulement le premier instrument. Il en rejeta toute l'horreur sur Pulauski, en me représentant cependant que l'auteur d'un pareil attentat n'était pas seul

coupable; que je n'avais pu sans crime me charger de son exécution, et que cette horrible complaisance, déjà si punissable dans un sujet, était, dans un ami, plus inexcusable encore. Il finit par me presser de lui laisser sa liberté : *Fuyez*, me dit-il, *et soyez sûr que, si l'on vient à moi, j'indiquerai une route opposée à celle que vous aurez prise.*

« Le roi me pressait vivement : son éloquence naturelle, augmentée par le péril, portait la persuasion dans mon cœur, elle y réveillait des sentiments bien doux. Je fus ébranlé; je balançai d'abord, mais Pulauski triompha. Je crus entendre le fier républicain me reprocher ma faiblesse. Mon cher Faublas, l'amour de la patrie a son fanatisme et ses superstitions. Ma tête était exaltée; je m'armai d'un barbare courage, le forçai le monarque de remonter à cheval; et je crus faire une belle action! Ainsi, s'écria-t-il douloureusement, vous rejetez la prière qu'un ami vous adresse! Vous refusez le pardon que votre roi vous offre! Hé bien! partons : je me livre à mon mauvais destin, ou je vous abandonne au vôtre.

« Nous recommençâmes à marcher; mais les reproches du monarque, ses instances, ses menaces même, les combats que j'avais soutenus intérieurement, m'avaient tellement troublé, que je ne voyais plus mon chemin. Errant dans la campagne, je ne tenais aucune route certaine : après une demi-heure de marche, nous nous trouvâmes à Marimont : je m'étais égaré, nous étions revenus sur nos pas.

« A un quart de lieue de là, nous tombâmes dans un parti russe. Le roi se fit reconnaître à celui qui le commandait, ensuite il ajouta : Ce soir, je me suis égaré à la chasse; ce bon paysan que vous voyez voulait, avant de me remettre dans mon chemin, me donner dans sa chaumière un frugal repas; mais comme je crois avoir vu des soldats de Pulauski rôder dans les environs, je voudrais rentrer promptement dans Varsovie, et vous me feriez plaisir de m'accompagner jusque-là. Quant à toi, mon ami, me dit-il, je ne suis pas fâché que tu aies pris une peine inutile : car j'aime autant retourner dans ma capitale, accompagné de ces messieurs, que d'aller plus loin avec toi. Cependant, il serait singulier que je te laissasse sans récompense : que veux-tu? Parle, je t'accorderai la grâce que tu me demanderas.

« Faublas, vous concevez combien je fus troublé : je doutais encore des intentions du roi. Je cherchais à démêler le véritable sens d'un discours équivoque, plein d'une ironie bien amère ou d'une adresse bien magnanime. M. de P*** me laissa quelque temps

ma pénible incertitude. Je te vois bien embarrassé, reprit-il enfin avec un air de bonté qui me pénétra ; tu ne sais que choisir! Allons, mon ami, embrasse-moi. Il y a plus d'honneur que de profit à embrasser un roi, ajouta-t-il en riant : cependant il faut convenir qu'à ma place bien des monarques ne seraient pas aujourd'hui si généreux que moi. Il partit à ces mots, et me laissa confondu de tant de grandeur d'ame.

«Cependant le péril auquel le roi venait de me dérober si généreusement allait renaître à chaque instant pour moi. Il était plus que probable qu'un grand nombre de courriers, expédiés de Varsovie, répandraient de tous côtés l'étonnante nouvelle de l'enlèvement du monarque. Déjà sans doute on poursuivait chaudement les ravisseurs; mon équipage remarquable pouvait me trahir dans ma fuite : et si je retombais entre les mains des Russes, mieux instruits, tous les efforts du roi ne pourraient me sauver. En supposant que Pulauski eût obtenu tout le succès qu'il se promettait, il devait être encore éloigné; dix lieues au moins me restaient à faire, et mon cheval était rendu. J'essayai de le pousser : il n'eut pas couru cinq cents pas qu'il creva sous moi. Un cavalier bien monté passait dans ce moment sur la route; il vit tomber l'animal, et croyant pouvoir s'amuser aux dépens d'un pauvre paysan, il me dit : Mon ami, je t'avertis que ton bon cheval ne vaut plus rien. Piqué de la bouffonnerie, je résolus aussitôt de punir le railleur et d'assurer ma fuite en même temps. Je lui présentai brusquement un de mes pistolets, je le forçai de me livrer sa monture, et je vous avouerai même que, pressé par la circonstance, je le dépouillai d'un bon manteau, aussi ample que léger, sous lequel je cachai mes habits grossiers, qui m'auraient pu faire reconnaître. Je jetai ma bourse pleine d'or aux pieds du voyageur démonté, et je m'éloignai de toute la vitesse de mon nouveau cheval.

Il était frais, vigoureux : je fis douze lieues d'une traite; enfin je crus entendre le bruit du canon : je conjecturai que mon beau-père n'était pas loin et combattait les Russses. Je ne m'étais pas trompé; j'arrivai sur le champ de bataille au moment où l'un de nos régiments lâchait pied. Je me fis reconnaître des fuyards, et les ayant ralliés derrière une colline prochaine, je vins prendre en flanc les ennemis auxquels Pulauski faisait face avec le reste de ses troupes. Nous chargeâmes si à propos et avec tant de vigueur, que les Russes furent enfoncés, après un grand carnage des leurs. Pulauski daigna m'attribuer l'honneur de leur défaite. Ah! me dit-il en m'embrassant, après avoir entendu les détails de mon expédition, si tes qua-

rante hommes t'avaient égalé en courage, le roi serait à présent dans mon camp! Mais le ciel ne l'a pas voulu : je lui rends grâces de ce qu'au moins il t'a conservé pour nous; je te rends grâces du service important que tu m'as rendu; sans toi, Kaluvski assassinait le monarque, et mon nom était couvert d'un opprobre éternel. J'aurais pu, ajouta-t-il, m'avancer encore l'espace de deux milles; mais j'ai mieux aimé asseoir mon camp dans cette position redoutable. Hier, sur ma route, j'ai surpris et taillé en pièces un parti russe; j'ai battu ce matin deux de leurs détachements : un autre corps considérable ayant recueilli les débris de ceux-là, a profité des ténèbres pour m'attaquer. Mes soldats, fatigués d'une longue marche et de trois combats consécutifs, commençaient à plier : la victoire est rentrée avec toi dans mon camp. Retranchons-nous ici; attendons-y l'armée russe, et combattons jusqu'au dernier soupir.

« Cependant le camp retentissait des cris d'allégresse; nos soldats victorieux mêlaient mes louanges à celles de Pulauski. Au bruit de mon nom, que mille voix répétaient, Lodoïska accourut à la tente de son père. Elle me prouva l'excès de sa tendresse par l'excès de sa joie : il fallut commencer le récit des dangers que j'avais courus. Elle ne put sans répandre des larmes apprendre la rare générosité du monarque. Qu'il est grand! s'écria-t-elle avec transport, qu'il est digne d'être roi, celui qui t'a pardonné! Que de pleurs il épargne à l'épouse que tu délaissais, à l'amante que tu ne craignais pas de sacrifier! Cruel! n'est-ce donc pas assez des dangers auxquels tu t'exposes chaque jour?... Pulauski interrompit durement sa fille : Femme indiscrète et faible! est-ce devant moi qu'on ose tenir un pareil discours? Hélas! répondit-elle, faudra-t-il que je tremble sans cesse pour les jours d'un père et d'un époux? Lodoïska m'adressait ainsi ses plaintes touchantes, et soupirait après un avenir meilleur, tandis que la fortune nous préparait les plus affreux revers.

« Nos cosaques venaient de tous côtés nous avertir que l'armée russe approchait. Pulauski comptait qu'il serait attaqué au milieu du jour, il ne le fut pas; mais, au milieu de la nuit suivante, on vint m'annoncer que les Russes se préparaient à forcer nos retranchements. Pulauski, toujours prêt, les défendait déjà : il fit, dans cette funeste nuit, tout ce qu'on pouvait attendre de son expérience et de sa valeur. Nous repoussâmes les assaillants cinq fois; mais ils revenaient sans cesse à la charge avec des troupes fraîches, et leur dernière attaque fut si bien concertée, qu'ils pénétrèrent dans le

camp par trois endroits en même temps. Zaramba fut tué à mes côtés; une foule de noblesse périt dans cette action sanglante : les ennemis ne faisaient point de quartier. Furieux de voir périr tous mes amis, je voulais me jeter dans les bataillons russes : Insensé! me dit Pulauski, quelle aveugle fureur t'égare! Mon armée est entièrement détruite; mais mon courage me reste. Pourquoi mourir inutilement ici? Viens : je veux te conduire dans des climats où nous pourrons susciter aux Russes de nouveaux ennemis. Vivons, puisque nous pouvons encore servir notre pays; sauvons-nous, sauvons Lodoïska. Lodoïska! j'allais l'abandonner! Nous courûmes à sa tente, il était encore temps : nous l'enlevâmes, nous nous enfonçâmes dans les bois voisins.

« Après y avoir erré le reste de la nuit et une partie de la matinée, nous nous hasardâmes d'en sortir et de nous présenter à la porte d'un château que nous crûmes reconnaître. C'était en effet celui d'un gentilhomme, nommé Micislas, qui avait servi quelque temps dans notre armée. Micislas nous reconnut et nous offrit un asile, qu'il nous conseilla de n'accepter que pour quelques heures. Il nous dit qu'une nouvelle bien étonnante s'était répandue la veille, et paraissait se confirmer; qu'on avait osé enlever le roi dans Varsovie même; que les Russes avaient poursuivi les ravisseurs et ramené le monarque dans sa capitale; et qu'enfin il était question de mettre à prix la tête de Pulauski, soupçonné d'être l'auteur de la conjuration. Croyez-moi, ajouta-t-il, que vous ayez ou non trempé dans ce complot hardi, fuyez, laissez ici vos uniformes, qui vous trahiraient, je vais vous faire donner des habits moins remarquables; et quant à Lodoïska, je me charge de la conduire moi-même au lieu que vous aurez choisi pour sa retraite.

« Lodoïska interrompit Micislas. Le lieu de ma retraite, ce sera celui de leur fuite; je les accompagnerai partout. Pulauski représenta à sa fille qu'elle ne pourrait soutenir les fatigues d'une longue route, et que d'ailleurs nous serions exposés à des dangers toujours renaissants. Plus le péril est grand, lui répliqua-t-elle, plus je dois le partager avec vous. Vous m'avez répété cent fois que la fille de Pulauski ne devait pas être une femme ordinaire; depuis huit ans je n'ai vécu qu'au milieu des alarmes, je n'ai vu que des scènes de carnage et d'horreur : la mort m'environnait de toutes parts, elle me menaçait à chaque instant, vous ne me permettiez pas de la braver à vos côtés; mais la vie de Lodoïska ne tenait-elle pas à celle de son père? Lovzinski, le coup qui t'aurait frappé n'aurait-il pas entraîné ton amante au tombeau? et depuis quand ne suis-je plus

digne... J'interrompis Lodoïska ; je me joignis à son père pour lui détailler les raisons qui nous déterminaient à la laisser en Pologne ; elle m'écoutait avec impatience. Ingrat! s'écria-t-elle, vous partiriez sans moi! — Oui, répliqua Pulauski, vous resterez avec les sœurs de Lovzinski, et je lui défends... Sa fille, hors d'elle-même, ne le laissa pas achever : Mon père, je connais vos droits, je les respecte, ils me seront toujours sacrés; mais vous n'avez pas celui d'enlever une femme à son époux... Ah! pardon! je vous offense, je m'égare; mais plaignez ma douleur... excusez mon désespoir... Mon père! Lovzinski! écoutez-moi tous deux : je veux vous accompagner partout... Partout, oui, je vous suivrai, cruels, je vous suivrai malgré vous; Lovzinski, si ton épouse a perdu tous les droits qu'elle eut sur ton cœur, ressouviens-toi du moins de ton amante. Rappelle-toi cette nuit effroyable où j'allais périr dans les flammes, ce moment terrible où tu montas dans la tour embrasée, en criant : Vivre ou mourir avec Lodoïska! Eh bien! ce que tu sentais alors, je l'éprouve aujourd'hui! Je ne connais pas de plus grand malheur que celui d'être séparée de vous; je dis à mon tour : Vivre ou mourir avec mon père et mon époux. Malheureuse! que deviendrai-je si vous me quittez! Réduite à vous pleurer tous deux, où trouverai-je des adoucissements à ma peine? Mes enfants me consoleront-ils? Hélas! en deux ans la mort m'en a enlevé quatre, les Russes, aussi impitoyables qu'elle, m'ont arraché le dernier! je n'ai plus que vous dans le monde, et vous voulez m'abandonner! ô mon père! ô mon époux! que deux noms si chers ne vous trouvent pas insensibles! ayez pitié de Lodoïska!

« Ses sanglots lui coupèrent la parole. Micislas pleurait, mon ame était déchirée. Tu le veux, ma fille? eh bien, j'y consens, dit Pulauski; mais veuille le ciel ne pas me punir de ma complaisance! Lodoïska nous embrassa tous deux avec autant de joie que si nos malheurs avaient été finis. Je laissai à Micislas deux lettres qu'il se chargea de remettre. L'une était adressée à mes sœurs, et l'autre à Boleslas. Je leur disais adieu, je leur recommandais de ne rien négliger pour retrouver ma chère Dorliska. Il fallut déguiser ma femme : elle prit des habits d'homme; nous échangeâmes les nôtres, nous employâmes tous les moyens connus pour nous défigurer en apparence. Ainsi travestis, armés de nos sabres et de nos pistolets, chargés d'une somme assez considérable en or, de quelques bijoux et de tous les diamants de Lodoïska, nous prîmes congé de Micislas, et nous nous hâtâmes de regagner les bois.

« Pulauski nous communiqua le dessein qu'il avait formé de se

réfugier en Turquie. Il espérait obtenir du service dans les armées du grand-seigneur, qui, depuis deux ans, soutenait contre la Russie une guerre malheureuse. Lodoïska ne parut point effrayée du long trajet que nous avions à faire; comme elle ne pouvait ni être reconnue, ni recherchée, elle se chargea du soin d'aller à la découverte et de nous apporter nos provisions. Dès que le jour paraissait, nous nous retirions dans les bois; cachés dans des troncs d'arbres ou dans des touffes d'épines, nous attendions le retour de la nuit pour continuer notre marche. C'est ainsi que, pendant plusieurs jours, nous échappâmes aux recherches des Russes, qui nous poursuivaient vivement.

« Un soir que Lodoïska, toujours déguisée en paysan, revenait d'un hameau voisin, où elle avait été acheter des vivres qu'elle nous apportait, deux maraudeurs russes l'attaquèrent à l'entrée de la forêt dans laquelle nous étions cachés. Après l'avoir volée, ils se préparèrent à la dépouiller. Aux cris qu'elle poussa, nous sortîmes de notre retraite : les deux brigands se sauvèrent dès qu'ils nous virent; mais nous craignîmes qu'ils ne racontassent leur aventure au corps dont ils faisaient partie, et que cette rencontre singulière ayant excité les soupçons, on ne vînt nous arracher de nos asiles. Nous résolûmes de changer de route; et pour qu'on ne pût soupçonner celle que nous avions prise, il fut décidé qu'au lieu de nous avancer directement sur les frontières de la Turquie, nous gagnerions, par un long détour, la Polésie, ensuite la Crimée, d'où nous passerions à Constantinople.

« Après les marches les plus pénibles, nous entrâmes dans la Polésie. Pulauski pleura en quittant son pays. Au moins, s'écria-t-il douloureusement, je l'ai servi de tout mon pouvoir, et je ne le quitte que pour le servir encore.

« Tant de fatigues avaient épuisé les forces de Lodoïska. Arrivés à Novogorod, nous nous y arrêtâmes à cause d'elle. Notre dessein était de l'y laisser reposer quelques jours; mais les gens du pays, que nous questionnâmes sans affectation, nous dirent que des troupes parcouraient les environs, pour arrêter un certain Pulauski, qui avait fait enlever le roi de Pologne. Justement alarmés, nous ne restâmes que quelques heures dans cette ville, où nous achetâmes des chevaux. Nous passâmes la Desna au-dessus de Czernicove, et suivant les bords de la Sula, nous la traversâmes à Perevoloczna, où nous apprîmes que Pulauski, reconnu à Novogorod, n'avait été manqué que de quelques heures à Nézin, et qu'il était suivi de près. Il fallut fuir, et changer encore de route : et nous nous enfon-

çâmes dans les immenses forêts qui couvrent le pays entre la Sula et la Sem.

« Nous vîmes une caverne, dans laquelle nous voulûmes nous établir ; un ours nous disputa l'entrée de cet asile, aussi affreux que solitaire ; nous le tuâmes, nous mangeâmes ses petits. Pulauski était blessé ; Lodoïskaé, puisée, se soutenait à peine ; le froid était déjà rigoureux. Poursuivis par les Russes dans les endroits habités, menacés par les animaux féroces dans ce vaste désert, sans autres armes que nos épées, bientôt réduits à manger nos chevaux, qu'allions-nous devenir ? Le danger de mon beau-père et de ma femme était si pressant, qu'aucun autre ne m'effraya plus. Je résolus de leur procurer, à quelque prix que ce fût, les secours qu'exigeait leur situation, plus déplorable encore que la mienne ; et les quittant tous deux, en leur promettant de venir bientôt les rejoindre, j'emportai une partie des diamants de Lodoïska, et je suivis les bords du Warsklo. Vous remarquerez, mon cher Faublas, qu'un voyagenr égaré dans ces vastes contrées, réduit à y errer sans boussole et sans guide, est obligé de suivre les rivières, parce que c'est sur leurs bords que se rencontrent le plus communément les habitations. Il m'importait de gagner le plus tôt possible une ville marchande ; je suivis donc les bords du Warsklo, et marchant jour et nuit, je me trouvai à Pultava à la fin de la quatrième journée. Je me fis passer dans cette ville pour un marchand de Bielgorod ; je sus qu'on y cherchait Pulauski, que l'impératrice de Russie avait envoyé son signalement de tous les côtés, avec ordre de le saisir mort ou vif partout où on le trouverait. Je me hâtai de vendre mes diamants, d'acheter de la poudre, des armes, des provisions de toutes espèces, différents outils, des meubles grossiers, mais nécessaires, tout ce que je jugeai le plus propre à adoucir notre misère ; je chargeai tout cela sur un chariot attelé de quatre chevaux, dont je fus l'unique conducteur. Mon retour fut aussi difficile que fatigant ; huit jours entiers se passèrent avant que j'arrivasse à la forêt.

« C'est là que se terminait mon voyage pénible et dangereux : j'allais secourir mon beau-père et ma femme, j'allais revoir ce que j'avais de plus cher au monde ; et, cependant, mon cher Faublas, je ne pus me livrer à la joie. Vos philosophes ne croient point aux pressentiments... Mon ami, je vous assure que j'éprouvais une inquiétude involontaire ; mon ame était consternée ; je ne sais quoi semblait m'avertir que je touchais au moment le plus douloureux de ma vie.

« J'avais, en partant, placé par intervalles des cailloux pour reconnaître ma route, je ne les trouvai plus ; j'avais enlevé avec mon sabre quelques parties de l'écorce de plusieurs arbres, que je ne pus reconnaître. J'entrai dans la forêt, je criai de toutes mes forces, je tirai de temps en temps des coups de fusil, personne ne me répondit. Je n'osais m'engager trop avant de peur de me perdre ; je n'osais m'éloigner beaucoup de mon chariot si nécessaire à Pulauski, à sa fille, à moi-même.

« La nuit qui survint m'obligea de cesser mes recherches ; je passai celle-là comme les précédentes. Enveloppé de mon manteau, je me couchai sous ma charrette, que j'eus soin d'entourer de mes gros meubles, dont je me faisais un rempart contre les bêtes féroces. Je ne pus dormir, le froid se faisait vivement sentir, la neige tombait en abondance : au point du jour, la terre en était couverte. Je ressentis alors un mortel découragement ; mes cailloux, qui auraient pu m'indiquer ma route, étaient tous enterrés : il paraissait impossible que je retrouvasse mon beau-père et ma femme.

« Le cheval qui leur restait à mon départ les avait-il nourris jusqu'alors ? La faim, l'horrible faim, ne les avait-elle pas forcés de sortir de leur retraite ? Étaient-ils encore dans ces affreux déserts ? S'ils n'y étaient plus, où pourrais-je les retrouver ? où traînerais-je sans eux ma misérable vie ?... Mais, pouvais-je croire que Pulauski eût abandonné son gendre, que Lodoïska eût consenti à se séparer de son époux ? Non, sans doute. Ils étaient donc dans cette affreuse solitude, et si je les abandonnais, ils allaient y mourir de faim et de froid ! Cette réflexion désespérante me détermina ; je n'examinai plus si en m'éloignant beaucoup de mon chariot je ne courais pas le danger de ne pouvoir plus le retrouver. Porter quelques secours à mon beau-père et à ma femme, voilà ce qui me pressait le plus.

« Je pris mon fusil et de la poudre, je chargeai des provisions sur un de mes chevaux : je m'engageai dans la forêt beaucoup plus avant que la veille ; je criai de toutes mes forces ; je fis avec mon fusil de fréquentes décharges... Le plus morne silence régnait autour de moi !

« Je me trouvais dans un endroit de la forêt très épais, il n'y avait plus de passage pour mon cheval ; je l'attachai à un arbre, et mon désespoir l'emporta sur toute autre considération ; je m'avançai toujours avec mon fusil et une partie de mes provisions. J'errai plus de deux heures encore, et mon inquiétude ne faisait que redoubler, lorsqu'enfin j'aperçus des pas humains empreints sur la neige.

« L'espérance me rendit des forces, je suivis des traces toutes fraîches: bientôt je vis Pulauski à peu près nu, exténué par la faim, presque méconnaissable à mes propres yeux. Il faisait des efforts pour se traîner vers moi et pour répondre à mes cris. Dès que je l'eus joint, il se jeta avec avidité sur les aliments que je lui offris, et les dévora. Je lui demandai où était Lodoïska. Hélas! me dit-il, tu vas la voir! Le ton dont il prononça ces paroles me fit trembler. J'arrivai à la caverne, trop préparé au funeste spectacle qui m'y attendait. Lodoïska, enveloppée de ses habits, couverte de ceux de son père, était étendue sur un lit de feuilles à moitié pourries. Elle souleva avec effort sa tête appesantie, et refusant les aliments que je lui offrais: Je n'ai pas faim, me dit-elle; la mort de mes enfants, la perte de Dorliska, nos marches si longues, si pénibles, vos dangers toujours renaissants, voilà ce qui m'a tuée. Je n'ai pu résister à la fatigue et au chagrin... Mon ami, je suis mourante... J'ai entendu ta voix, mon ame s'est arrêtée... Je te revois! Lodoïska devait mourir dans les bras de l'époux qu'elle adore! Secours mon père... qu'il vive!... Vivez tous deux, consolez-vous, oubliez-moi... Cherchez partout ma chère... Elle ne put prononcer le nom de sa fille : elle expira. Son père lui creusa un tombeau à quelques pas de la caverne; je vis la terre engloutir ce que j'aimais!... Quel moment!... Pulauski veilla sur mon désespoir : Il me força de survivre à Lodoïska. »

« Lovzinski voulait continuer : ses sanglots l'interrompirent. Il me demanda un moment, passa dans un cabinet voisin, et ne tarda pas à rentrer, une miniature à la main. «Voilà, me dit-il, le portrait de ma petite Dorliska; voyez comme elle était déjà belle! Dans ses traits à peine développés, je reconnais tous les traits de sa mère! Ah! si du moins...» J'interrompis Lovzinski : «La charmante figure! m'écriai-je; elle ressemble à ma jolie cousine!—Voilà bien le propos d'un amant, répondit-il : l'objet qu'il adore, il le voit partout! Ah! mon ami, si dumoins Dorliska m'était rendue! Mais depuis douze ans qu'on la cherche inutilement, je ne dois plus l'espérer. »

Ses yeux se remplissaient encore de larmes, qu'il s'efforça de retenir; il reprit, d'un ton pénétré, l'histoire de ses malheurs.

« Pulauski, que son courage n'abandonnait jamais, et dont les forces s'étaient ranimées, m'obligea de m'occuper avec lui du soin de notre subsistance. En suivant sur la neige l'empreinte de mes propres pas, nous arrivâmes au lieu où j'avais laissé mon chariot, que nous déchargeâmes aussitôt, et que nous brûlâmes ensuite, pour ôter à nos ennemis le plus léger indice de notre retraite. A

l'aide de nos chevaux, pour lesquels nous trouvâmes un passage, en faisant plusieurs détours, nous parvînmes à transporter dans notre caverne nos meubles et nos provisions, qu'il fallait ménager, si nous voulions rester longtemps dans notre solitude. Nous tuâmes nos chevaux, que nous ne pouvions nourrir. Nous vécûmes de leur chair, que la rigueur de la saison conserva pendant quelques jours : elle se corrompit enfin, et notre chasse ne nous procurant que des secours insuffisants, il fallut entamer nos provisions, qui se trouvèrent, au bout de trois mois, entièrement consommées.

« Quelques pièces d'or, et la plus grande partie des diamants de Lodoïska nous restaient encore. Ferais-je un second voyage à Pultava, ou bien nous hasarderions-nous à quitter notre retraite? Nous avions déjà si cruellement souffert dans cette solitude, que nous prîmes le dernier parti.

Nous sortîmes de la forêt, nous passâmes la Sem, près de Rylks, nous achetâmes un bateau, et, déguisés en pêcheurs, nous descendîmes la Sem, nous entrâmes dans la Desna. Notre bateau fut visité à Czernicove : la misère avait tellement défiguré Pulauski, qu'il était impossible de le reconnaître. Nous entrâmes dans le Dniéper : nous traversâmes Kiove à Krylow. Là, nous fûmes obligés de recevoir dans notre bateau, et de passer à l'autre bord, des soldats russes qui allaient joindre une petite armée employée contre Pugatchew. Nous apprîmes, à Zaporiskaia, la prise de Bender et d'Oczakow, la conquête de la Crimée, la défaite et la mort du visir Oglou. Pulauski, désespéré, voulait traverser les vastes contrées qui le séparaient de Pugatchew, et se joindre à cet ennemi des Russes ; mais nos fatigues nous forcèrent de rester à Zaporaskaia. La paix, qui fut conclue bientôt après entre la Porte et la Russie, nous laissa les moyens d'entrer en Turquie.

« Nous traversâmes à pied, et toujours déguisés, le Bondsiac, une partie de la Moldavie, la Valachie; et, après des fatigues inouïes, nous arrivâmes à Andrinople. On nous arrêta; on nous accusa devant le cadi d'avoir voulu vendre sur notre route des diamants que nous avions apparemment volés : les mauvais habits dont nous étions couverts avaient donné lieu à ce soupçon. Pulauski se découvrit au cadi, qui nous envoya sous sûre garde à Constantinople.

« Nous fûmes admis à l'audience du grand-seigneur. Il nous fit donner un logement, et nous assigna sur son trésor un honnête revenu. Alors j'écrivis à mes sœurs et à Boleslas : nous apprîmes, par leurs réponses, que les biens de Pulauski étaient saisis; qu'il était dégradé et condamné à perdre la tête. Mon beau-père fut

consterné : il s'indigna qu'on l'eût accusé d'un régicide ; il écrivit pour sa justification. Toujours dévoré de l'amour de son pays, toujours guidé par la haine mortelle qu'il avait jurée à ses ennemis, il ne cessa, pendant quatre ans que nous restâmes en Turquie, d'y intriguer pour que la Porte déclarât la guerre à la Russie. En 1774, il reçut avec des transports de rage la nouvelle de la triple invasion, qui enlevait à la république le tiers de ses possessions. Ce fut au printemps de 1776 que les insurgents se décidèrent à soutenir par les armes leurs droits violés. Mon pays a perdu la liberté, me dit Pulauski ; ah ! du moins, combattons pour celle d'un peuple nouveau !

« Nous passâmes en Espagne, nous nous embarquâmes sur un vaisseau qui faisait voile pour la Havane, d'où nous nous rendîmes à Philadelphie. Le congrès nous employa dans l'armée du général Washington. Pulauski, consumé d'un noir chagrin, exposait sa vie comme un homme à qui elle était devenue insupportable ; on le trouvait toujours aux postes les plus dangereux : vers la fin de la quatrième campagne, il fut blessé à mes côtés. On l'emportait dans sa tente : Je sens que ma fin s'approche, me dit-il ; il est donc vrai que je ne reverrai pas mon pays ! Cruelle bizarrerie de la destinée ! Pulauski tombe martyr de la liberté américaine, et les Polonais sont esclaves !... Mon ami, ma mort serait affreuse, s'il ne me restait un espoir consolant. Ah ! puissé-je ne pas m'abuser ! Je crois, j'aime à croire que des circonstances plus heureuses ramèneront pour nos concitoyens les jours de la vengeance et de la liberté. Alors, Lovzinski, en quelque lieu que tu sois, que ta haine se réveille ! Tu combattis si glorieusement pour la Pologne ! Que le souvenir de nos injures et de nos exploits échauffe ton courage ! Que ton épée, tant de fois rougie du sang ennemi, se tourne encore contre ses oppresseurs ! Qu'ils tremblent en te reconnaissant ! Qu'ils frémissent en se rappelant Pulauski !... Ils nous ont ravi nos biens, ils ont assassiné ta femme, ils t'ont arraché ta fille, ils ont flétri mon nom !... Les barbares ! ils se sont partagé nos provinces ! Lovzinski, voilà ce qu'il ne faut jamais oublier. Quand nos persécuteurs ont été ceux de la patrie, la vengeance devient indispensable et sacrée. Tu dois aux Russes une haine éternelle, tu dois à ton pays la dernière goutte de ton sang.

« Il dit ; il expira. La mort, en le frappant, m'enleva ma dernière consolation.

« Mon ami, j'ai combattu pour les États-Unis jusqu'à l'heureuse paix qui vient d'assurer leur indépendance. M. de C***, qui a long-

temps servi en Amérique, dans le corps d'un jeune héros dont votre nation s'honorera toujours; M. de C*** m'a donné une lettre de recommandation pour le baron de Faublas. Celui-ci a pris à mon sort un intérêt si vif, que bientôt nous nous sommes liés d'une étroite amitié. Je n'ai quitté sa province que pour venir m'établir à Paris, où je savais qu'il ne tarderait pas à me suivre. Cependant, mes sœurs ont rassemblé quelques faibles débris de ma fortune, jadis immense. Mes sœurs, instruites de mon arrivée ici, et du nom que j'y ai pris, m'écrivent que dans quelques mois elles viendront consoler, par leur présence, l'infortuné Duportail. »

Lovzinski resta comme abîmé dans ses réflexions douloureuses; enfin il me dit qu'il avait mis en moi ses plus chères espérances; que le dessein de mon père était de me faire voyager l'année prochaine. J'interrompis M. Duportail, pour l'assurer que je passerais quelques mois en Pologne, et que je ne négligerais rien pour me procurer quelques lumières sur le sort de Dorliska.

Il était tard quand je quittai M. Duportail; cependant mon premier soin, en rentrant à l'hôtel, fut d'appeler M. Person. Il accepta avec reconnaissance la bague que j'avais achetée le matin, et, sans se faire beaucoup presser, il m'avoua que la veille il avait instruit Adélaïde de l'étrange visite que madame de B*** m'avait rendue chez moi. « J'avais remarqué ce joli cavalier, me dit-il, et vous devez vous souvenir que je me trouvai sur l'escalier quand M. Duportail nomma la marquise de B***. » Je priai M. Person d'être à l'avenir plus réservé : il me quitta en me renouvelant les assurances de son désintéressement et de sa discrétion.

Rosambert avait raison! Sophie m'aimait! une indiscrétion de M. Person avait fait tout le mal. Sophie, jalouse... Mais comment l'apaiser? Comment dissiper ses alarmes? Comment la voir?... J'aurais pu me dispenser de me mettre au lit; l'inquiétude chassa le sommeil : toute la nuit je m'occupai de mes peines, des peines de Sophie. Il faut avouer cependant que je songeais quelquefois au vicomte de Florville; mais la marquise était si malheureuse! les moments que je donnai à son souvenir furent si courts! les idées qu'il me fit naître furent si différentes!... On serait bien sévère si l'on ne m'excusait pas.

Je ne savais encore quel parti prendre quand le jour parut. Mon conseiller arriva enfin pour me déterminer. « M. Person a fait la faute, me dit Rosambert, c'est à lui de la réparer. Faites une lettre pour mademoiselle de Pontis; que le cher gouverneur s'en charge et la remette à mademoiselle de Faublas, qui ne manquera pas de la

porter à son adresse. » J'écrivis. M. Person, devenu le plus complaisant des hommes, accepta sans difficulté la commission délicate que je confiais à son zèle. Il la fit assez promptement : il m'apporta une réponse de ma jolie cousine.

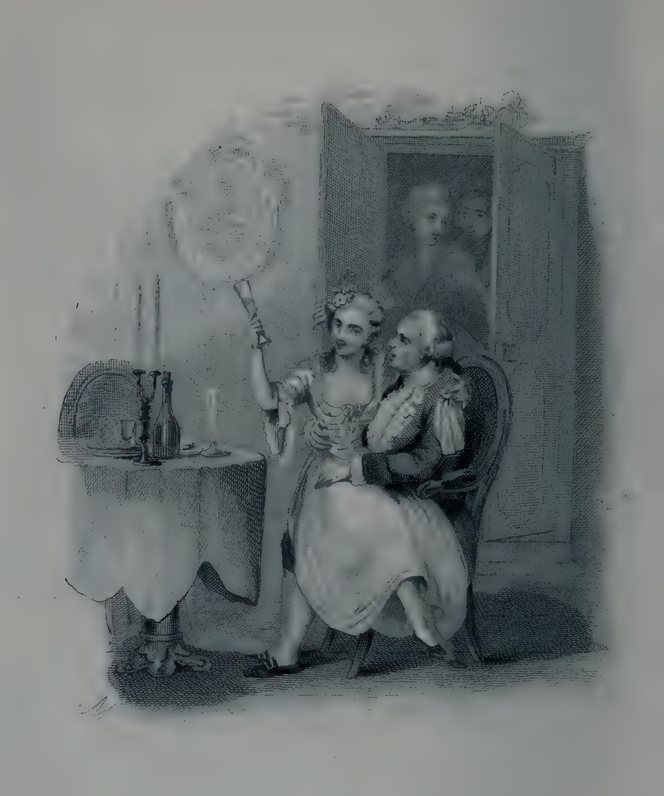
Elle était courte, elle fut bientôt lue... « Rosambert, sautez de joie, baisez ces deux lignes ; écoutez :

« Vous dites que vous n'aimez pas la marquise ; ah ! si je pouvais « en être sûre ! »

Dans l'excès de ma joie, je sautai au cou de M. Person. « Vous êtes content de cette réponse, me dit-il ; eh bien ! j'ai encore une nouvelle plus heureuse à vous apprendre. — Ah ! dites, mon cher gouverneur, dites, vite. — Monsieur, mademoiselle votre sœur m'a d'abord demandé de vos nouvelles avec beaucoup d'intérêt. Elle a rougi quand je l'ai priée de remettre votre lettre à mademoiselle de Pontis : *M. Person, vous direz à mon frère que depuis hier Sophie, désolée, m'a tout conté ; vous lui direz que maintenant je connais mieux que lui la maladie de sa cousine, et même que j'ai lu la recette en question. Je ne suis plus étonnée que le baron se soit fâché !... Monsieur, attendez un moment, je vais porter la lettre... C'est peut-être porter la complaisance bien loin ; mais mon frère se chagrine, ma bonne amie souffre, je n'examine que cela.* Elle est revenue quelques moments après avec ce billet. En me le donnant, elle m'a demandé, d'un air embarrassé, si l'on ne vous verrait pas. Je lui ai objecté l'expresse défense du baron. Elle m'a observé, en rougissant beaucoup, que madame Munich se levait rarement avant dix heures ; que le baron ne se levait jamais plus tôt ; et qu'enfin la porte du couvent s'ouvrait à huit heures précises. Eh bien ! mademoiselle, lui ai-je dit, demain matin monsieur votre frère... Elle m'a interrompu : *Oui, demain matin, qu'il n'y manque pas.* »

Que la journée s'écoula lentement ! quelle mortelle nuit la suivit ! Cent fois je fus tenté d'arrêter mon horloge et d'avancer mes montres ! Enfin, j'entendis sonner l'heure tant désirée. Je volai au couvent : Adelaïde vint au parloir, Sophie l'accompagnait.

« Ah ! ma sœur ! ah ! mademoiselle ! » Je joignis leurs jolies mains que je baisai tour à tour. Sophie, trop émue, fut obligée de s'asseoir : « Vous nous avez donné bien du chagrin, me dit-elle ; » et je vis ses yeux se remplir de larmes. Comment exprimer la douceur de celles que je versai ! « Vous souffrez ? me dit Adélaïde. — Ho ! non, ma sœur : jamais un moment plus heureux... — Mais ceux que vous passez avec la marquise, interrompit Sophie en tremblant ? — Ah ! ma jolie cousine ; ah ! ma chère Sophie, croyez-vous que je puisse



Le Tête a Tête.

l'aimer? — Pourquoi donc la voyez-vous si souvent? — Je ne la verrai plus : je vous promets que je ne la verrai plus. — Ah ! si vous me trompez !... — Pourquoi donc te tromperait-il, ma bonne amie? Puisqu'il t'aime, il est clair qu'il ne peut pas aimer cette madame de B***. — Adélaïde, ah ! tu ne sais donc pas... — Si fait, je sais ce que c'est que la jalousie, tu me l'as dit hier ; mais c'est un sentiment qui fait du mal et qui n'est pas raisonnable. Pourquoi mon frère te dirait-il qu'il t'aime s'il ne t'aimait pas ? — Sophie, je vous jure que je vous adorai le premier jour que je vous vis ; vous seule m'avez fait éprouver ce sentiment tendre et respectueux qu'inspirent l'innocence et la beauté, cet amour véritable dont il faut brûler pour Sophie. C'est vous seule qui m'avez fait sentir que j'avais un cœur, et je n'aimerai jamais que vous. — Ah ! si vous saviez combien j'ai de plaisir à vous croire ! »

Sophie se pencha sur le sein d'Adélaïde, qu'elle embrassa. «Comme ton frère te ressemble, lui dit-elle. Il a tes yeux, ton teint, ta bouche, ton front! (Elle l'embrassa une seconde fois.) — En vérité, répondit Adélaïde d'un petit ton boudeur, autrefois vous m'aimiez pour moi ; maintenant je crois que vous ne m'aimez plus qu'à cause de lui... Voilà donc ce qu'on appelle de l'amour! J'avoue que si je le trouvai triste hier, il me paraît aujourd'hui bien séduisant... Mon frère, quand est-ce que vous épouserez ma bonne amie? — Oh ! le baron prétend que je suis trop jeune ; mais si mademoiselle le permet... — Pourquoi donc m'appelez-vous mademoiselle? ne-suis-je plus votre jolie cousine? — Ah! jolie, plus jolie que jamais! plus que jolie ! Si vous le permettez, j'irai parler à M. de Pontis ; je lui dirai que j'adore sa fille ; que sa fille m'a choisi ; je lui dirai qu'il me donne ma femme, qu'il m'unisse à Sophie. — Mon père n'est point à Paris... Des affaires de famille... Je vous conterai tout cela. Mais il faut que je vous quitte. — Quoi ! déjà! — Oui, il faut que je rentre avant que madame Munich se réveille. — Demain, j'aurai donc le bonheur!... — Demain ! tous les jours !... — Oh ! non, cela ne se peut pas, répéta Adélaïde, on s'en apercevrait... Mon frère, une fois par semaine. — Oh ! mais, répliqua Sophie, tu sais bien comme madame Munich dort quand elle a bu, et elle boit souvent. — Quoi ! ma jolie cousine, votre gouvernante... — Aime le vin et les liqueurs fortes ; c'est une Allemande. — Hé bien, en ce cas, je puis venir ici... — Dans trois ou quatre jours, interrompit encore ma sœur ; plus souvent ce serait nous exposer... (Sophie soupira.) — Hélas ! oui, dit-elle ; si on allait nous séparer !... Adieu, mon cher cousin. (Elle s'éloignait ; elle revint.) Ah ! je vous en prie, n'allez

pas chez la marquise. — N'y allez pas, mon frère, me dit aussi Adélaïde; n'y allez pas, entendez-vous? et si elle vient chez vous, renvoyez-la. »

Lecteurs septuagénaires et goutteux, c'est à vous que je m'adresse. La vieillesse et ses infirmités n'ont pas toujours raidi vos jambes et glacé vos cœurs. Il fut un temps où vous eûtes aussi vos rendez-vous; alors vous partiez plus légers, plus prompts que les vents, et vous reveniez de même; vous ne l'avez pas oublié, sans doute, et par conséquent vous jugez que mon père dormait encore quand je rentrai chez moi.

Je ne m'occupai, le reste de la journée, que de mon bonheur; la nuit suivante fut aussi courte que la dernière m'avait paru longue. Les songes les plus doux embellirent mon paisible sommeil; ils me montrèrent ma Sophie; et, ce qu'on croira difficilement peut-être, ils ne me montrèrent qu'elle.

Il était près de midi quand je sonnai Jasmin. « Tu ne m'as pas rendu réponse hier. Comment se porte madame de B***? — Hier, monsieur, vous ne m'avez pas dit d'y aller. — Comment, Jasmin, vous n'y avez pas été! vous savez qu'elle est malade!... Courez-y donc vite. »

Envoyer chez la marquise, ce n'était pas y aller, ce n'était pas manquer de parole à Sophie. D'ailleurs, il y a des devoirs de société qu'un galant homme ne peut se dispenser de remplir.

Jasmin revint une heure après. « Monsieur, mademoiselle Justine m'a dit que madame était plus mal, et qu'on craignait que la fièvre ne se réglât. — On craint que la fièvre ne se règle; mais cela est donc sérieux? — Oui, monsieur; mademoiselle Justine m'a dit tout bas de vous avertir de sa part que M. le marquis était parti ce matin pour Versailles, où il doit rester trois jours. — C'est bon, Jasmin; allez. »

La fièvre va se régler!... Pauvre vicomte de Florville!... Ce sont les propos du baron... c'est mon ingratitude... car au fond elle a à se plaindre de moi. Je l'ai trompée... Je n'avais qu'à lui dire que j'en aimais une autre... Elle va plus mal! et si le danger devenait encore plus grand! Si la marquise, à la fleur de son âge, périssait consumée d'une maladie lente!... J'aurais éternellement sa mort à me reprocher! cette idée est insupportable... O ma Sophie! tu m'es bien chère! mais faut-il, à cause de toi, laisser la marquise mourir de chagrin?

J'appelai Jasmin. « Retourne à Justine; demande-lui si, dans l'absence du marquis, je ne pourrais pas voir madame de B***... la

calmer... la consoler un peu? Jasmin, si cela se peut, tu t'informeras de l'heure... de la porte par laquelle je dois entrer... Enfin, tu arrangeras cela avec Justine. — Oui, monsieur. — Va vite. »

Il ne tarda pas à revenir. Justine lui avait dit qu'elle ne croyait pas que madame fût en état de recevoir personne; qu'elle ne savait pas si madame serait bien aise de la visite de M. le chevalier; que cependant il n'y avait qu'une scène à risquer. Je savais le chemin : ce soir, sur les neuf heures, je n'avais qu'à me glisser par la porte cochère, gagner promptement l'escalier dérobé, ouvrir la porte du boudoir avec la clef qu'elle donnait. Au reste, si madame se fâchait, Justine ne prenait rien sur elle, et ce serait mon affaire.

A neuf heures précises je frappai à l'hôtel du marquis. « Qui demandez-vous? » cria le suisse. Je répondis : « Justine, » et je coulai rapidement. Je trouvai Justine en sentinelle dans le boudoir. « Comment va-t-elle? — Ah! bien doucement. — Elle est là? dans sa chambre à coucher? — Ho! mon Dieu, sûrement, et au lit. — Elle est alitée? — Oui, monsieur. — Cet imbécile de Jasmin ne m'a pas dit cela. Elle est seule? ses femmes... — Elle est seule, monsieur : mais je n'ose vous annoncer, » ajouta-t-elle en composant sa petite mine friponne. Je l'embrassai par distraction. « Tiens, vois-tu cette chienne d'ottomane-là, je ne l'oublierai de ma vie. » Et, toujours par distraction, je poussai Justine dessus. Elle parut véritablement effrayée. « Oh! mon Dieu! madame va entendre, elle ne dort pas. » Effectivement, la marquise, forçant sa voix un peu éteinte, demanda qui était là; Justine ouvrit la porte de la chambre à coucher : « Madame, c'est... » J'approchai du lit, je pris la belle main qui entr'ouvrait les rideaux : « C'est moi, c'est votre amant qui, plein d'inquiétude... — Quoi! monsieur, qui vous a ouvert la porte? qui vous a permis?... — J'ai cru que vous excuseriez... — Hé bien! monsieur, que voulez-vous? insulter à ma douleur! redoubler mes chagrins! augmenter mon mal! — Je viens pour le calmer. — Calmer! monsieur, ferez-vous que je n'aie pas entendu ce que votre père a dit? que je n'aie pas lu ce que vous avez écrit? (La marquise fit quelques efforts pour me cacher ses larmes.) — Madame, devez-vous m'imputer les torts du baron? Et quant à la lettre... — Monsieur, je ne vous demande pas d'explications, je n'en veux pas. — Au moins dites-moi si depuis hier vous vous sentez un peu mieux? — Plus mal, monsieur, plus mal. Mais que vous importe? quelle espèce d'intérêt prenez-vous à ce qui me touche? — Pouvez-vous me le demander! — Sans doute, j'ai tort; je dois être assez convaincue que vous ne m'aimez pas. — Ma chère maman! — Ah!

laissez ce nom qui me rappelle mes fautes et mon bonheur, hélas! trop court ; ce nom qui me rappelle un enfant trop aimable et trop aimé ! un enfant dont la fausse candeur me séduisit, dont les charmes peu communs égarèrent ma raison... Je me flattais qu'au moins sa tendresse était le prix de la mienne... Hélas! il me trahissait froidement! Cruel! si jeune encore, vous possédez à ce point l'art de tromper ! — Non, je ne vous trompe pas. — Allez, ingrat, allez aux pieds de votre Sophie vous faire un mérite des mes douleurs. Dites-lui que la marquise, indignement sacrifiée, gémit de vous avoir connu ; et pour qu'il ne manque rien à mon humiliation, allez trouver votre père, votre père qui ose me faire un crime de ma tendresse pour vous ; apprenez-lui que son digne fils m'en a cruellement punie ; mais, Faublas, souvenez-vous du moins, souvenez-vous que cette femme qu'on vous a dit ardente, vive, emportée, uniquement dévorée de la soif du plaisir, que cette femme ne put résister au chagrin d'avoir été si cruellement traitée, et ne se consolera jamais de vous avoir perdu. — Ma chère maman, pouvez-vous méconnaître le sentiment qui me ramène ? — Oui, la pitié, que vous ne pouvez refuser à mes peines ! l'offensante pitié ! — Non : l'amour, l'amour le plus vif. »

Je pris une de ses mains, qu'elle ne retira plus. On ne peut se figurer combien ses plaintes m'avaient ému, combien je souffrais de l'état où je la trouvais.

« Ah ! me dit-elle, que vous connaissez bien ma faiblesse et ma crédulité ! Allons, Faublas, asseyez-vous là. (Je me plaçai sur le bord de son lit.) Hé ! mais, si quelqu'un entrait ! si l'on nous voyait ! Faites-moi le plaisir d'appeler Justine, elle est dans le boudoir... « Petite, que ma porte soit fermée à tout le monde... Tu diras à mes femmes que je repose, et tu recommanderas bien dans l'antichambre qu'on ne laisse entrer personne... Mon ami, vous souperez ici. — De tout mon cœur. — Petite, demande une volaille... Tu leur diras que je suis assoupie, fatiguée ; mais qu'avant de m'endormir, je me sens quelque envie d'entamer une aile... surtout je veux être tranquille... Toi, Justine, tu auras un appétit excessif : tu m'entends bien ? — Oui, madame, répliqua la soubrette en riant ; oui, il faut ce soir que je mange comme deux. »

Dès que Justine fut sortie, je serrai la marquise dans mes bras, et après avoir préludé par de petites caresses, je voulus pousser très loin mes entreprises. On m'opposa une résistance à laquelle je ne m'attendais pas ; et Justine, qui apportait un poulet, me força de suspendre l'attaque. La marquise ne voulut point manger ; moi,

tout en dépeçant l'animal, je considérais l'appartement avec une attention que ma belle maîtresse remarqua. « Mais que regarde-t-il donc ainsi? — Cet appartement que je reconnais avec plaisir, il me semble que c'est ici... La marquise comprit. — Oui, c'est ici que mademoiselle Duportail m'a joué un si vilain tour. — Pourquoi vilain? — Pourquoi? parce que Faublas est un trompeur. — Ah! vous allez recommencer la querelle! En vérité, maman, vous êtes ce soir bien singulière. Vous voulez qu'on dispute, et vous ne voulez pas qu'on se raccommode. — Justement, monsieur le libertin et l'ingrat; vous avez de bonnes raisons, vous, pour vouloir tout le contraire : c'est au raccommodement que vous visez, et vous esquivez la dispute. Au reste, puisque nous en sommes là-dessus, demandez au baron s'il ne faut pas... — Quoi! maman, il se pourrait que ce que mon père a dit... ce serait là ce qui empêcherait... — Que ce soit cela ou autre chose, toujours est-il certain, monsieur le conquérant, que ce soir il n'y aura pas entre nous de raccommodement dans ce sens-là! — Ah! ma petite maman, c'est précisément dans ce sens-là qu'il y en aura. — Je vous assure que non. — Je vous proteste que si. »

L'air déterminé dont j'affirmais parut effrayer la marquise; je la vis s'arranger de la manière qu'elle jugea la plus propre à me contrarier. « Oui, oui, faites vos dispositions; mais dès que j'aurai soupé, quand Justine ne sera plus là, vous verrez! — Justine ne s'en ira pas... Petite, ne quitte pas mon appartement... Chevalier, asseyez-vous ici... un peu plus près de moi... là, bien; j'ai quelque chose à vous dire. »

Elle passa un bras derrière moi, appuya sa tête sur mon épaule, et après m'avoir donné un baiser : « Faublas, m'aimez-vous, dit-elle en baissant la voix? — Maman, n'en doutez plus. — Je vous en demande une preuve. — Quoi donc? m'écriai-je avec inquiétude. — De ne pas insister ce soir sur le raccommodement... — Pourquoi cela? — Mon ami, j'ai la fièvre, vous la gagneriez. — Hé bien! qu'importe? — Qu'importe! répéta-t-elle en m'embrassant, j'aime cette réponse-là; que n'est-elle aussi sage qu'elle me paraît flatteuse!... Mon bon ami, mon cher Faublas, je ne veux pas d'un bonheur qui vous coûterait votre santé! quelle femme assez peu délicate pourrait acheter à ce prix quelques instants rapides d'une jouissance d'autant moins douce qu'elle est plus répétée? Quelle femme assez aveugle, assez insensible pourrait, en se donnant à toi, ne céder qu'à l'attrait du plaisir! Qui? moi! j'énerverais tes forces! j'épuiserais ta jeunesse! j'altérerais un des plus beaux ouvrages de

la nature! je détruirais un de ses chefs-d'œuvre les plus séduisants! Non, mon cher Faublas, non. Pour t'épargner des regrets, je combattrai tes désirs et ma propre faiblesse; dans tous les temps tu me trouveras prête à m'immoler pour ton bonheur; et loin de te préparer des jours tristes ou douloureux, je donnerai, s'il le faut, ma vie pour prolonger, pour embellir la tienne. O des amants le plus aimable et le plus aimé! ce n'est pas pour moi seulement que je te chéris; va, quoi qu'on en puisse dire, c'est toi, c'est toi-même que j'adore en toi... Mon bon ami, promets-moi de ne pas insister ce soir... Je renverrai Justine; tu seras là, je te verrai, je t'entendrai, je m'endormirai peut-être sur ton sein; je serai trop heureuse... Mon bon ami, donne-moi ta parole d'honneur... Chevalier, répondez-moi donc... Mais, voyez comme il réfléchit pour une chose si simple! »

La marquise avait raison : je réfléchissais. Je pensais à Sophie; je faisais à ma jolie cousine l'hommage des privations qu'on m'imposait, et cette idée m'inspirant le courage de les supporter, je promis à sa rivale d'être sage. Aussitôt Justine reçut l'ordre de s'éloigner.

« Faublas, je suis contente de vous, reprit la marquise d'un air de satisfaction. Causons tranquillement : ce plaisir-là, s'il est moins vif qu'un autre, est plus durable... De quoi riez-vous? — D'une idée peut-être singulière. — Dites, mon ami, dites. — Si l'on pouvait imposer à une femme qui attend son amant la condition de le garder pendant deux heures pour causer avec lui seulement, ou de le renvoyer au bout de cinq minutes, qu'alors elle emploierait à son gré... —Mon ami, beaucoup de belles dames trouveraient l'alternative embarrassante. On dit qu'il y en a pour qui le plaisir de parler sentiment est le *nec plus ultrà* de l'amour; toutes les autres fonctions d'une maîtresse coûtent singulièrement à leur complaisance : d'honneur, je crois que, s'il en existe, elles sont du moins en bien petit nombre. En revanche, je vous assure qu'il s'en rencontrerait beaucoup, mais beaucoup, à qui ce bavardage et cette inaction de deux heures paraîtrait fort ridicule? J'en connais qui aimeraient bien mieux rester muettes toute leur vie. — Ho! ce n'est pas vous, maman. — Moi, je serais du parti qui accorderait les deux autres. — Oui? — Oui, mon ami. Les deux heures de conversation ce serait pour aujourd'hui, supposons, et les cinq minutes de bonheur je les garderais pour demain. — Pour demain! souvenez-vous en bien.— Ah!.. — Ah! vous l'avez dit. — Oui; mais ce n'était qu'une supposition. »

La marquise mit beaucoup du sien dans l'entretien que nous

eûmes ensemble; et je lui découvris mille perfections que je n'avais pas encore eu le temps d'apercevoir. Elle m'étonna par une foule de traits satiriques, ingénieux ou brillants; il lui échappa même quelques pensées un peu philosophiques, mais pas une seule réflexion morale. J'admirai surtout en elle cette élocution élégante et facile que l'usage du grand monde donne quelquefois, cet esprit naturel et fin qui ne s'acquiert jamais, un goût épuré dont auraient eu grand besoin beaucoup de nos beaux esprits, que je ne nomme pas, et plus de savoir que n'en a communément une femme belle ou jolie.

Je ne croyais être auprès d'elle que depuis un quart d'heure, quand nous entendîmes sonner minuit. « Voici le moment de la retraite, mon ami, me dit-elle; il faut que Justine vous reconduise elle-même jusqu'à la porte, à cause de mon suisse qui n'entend pas la raison. (La suivante attentive accourut au premier coup de sonnette). Petite, tu vas reconduire ton amoureux. — Comment? son amoureux ! — Hé ! sans doute; vous ne comprenez pas que Justine, qui fait entrer un jeune homme le soir, qui le reconduit à minuit, a tout à fait l'air d'avoir une affaire de cœur? Je suis sûre que demain on le dira tout haut dans l'office; mais la petite sait bien que je la dédommagerai amplement de ce qu'elle pourra souffrir à cause de moi. Adieu, mon cher Faublas; on vous verra demain sur les huit heures? — Au plus tard. — Mon ami, je serai malade pour tout le monde.... Allons, petite, reconduis-le; car enfin, il faut ménager un peu ta réputation : plus il s'en ira tard, et plus on s'égaiera sur ton compte... Allez sans lumière, pour qu'on ne vous voie pas dans le petit escalier, et marchez bien doucement, de peur de vous blesser. »

Justine et moi nous entrâmes dans le boudoir. J'eus soin de bien fermer la porte de la chambre à coucher qui y communiquait, tandis que Justine ouvrait à tâtons celle qui conduisait à l'escalier dérobé. Au lieu de suivre sur cet escalier ma conductrice qui me tendait la main, je l'attirait doucement vers moi. « Mon enfant, lui dis-je si bas qu'à peine elle entendit, tu te souviens bien de l'ottomane? ?e veux me venger : aide-moi, ne dis mot. » Justine, toujours dispo sée à me servir, me seconda si bien sur l'ottomane, que la marquise elle-même n'aurait pu mieux faire; jamais je n'éprouvai mieux combien eut raison celui qui, le premier, écrivit : La vengeance est le plaisir des dieux.

Si l'on veut se pénétrer de mon esprit, considérer mon âge, examiner ma position, on verra que je ne pouvais manquer au rendez-

vous du lendemain. La marquise m'attendait avec impatience : elle me prodigua les caresses les plus flatteuses et les noms les plus doux. Elle satisfit même ma curiosité, toujours empressée, avec une complaisance qui me parut du plus favorable augure; mais, comme la veille, on arrêta mes transports au moment de les couronner, et, prétextant encore sa fièvre maudite, elle me refusa constamment la preuve la plus certaine de la tendresse d'une amante, cette preuve si nécessaire au plus ardent de tous ! Je supportais ma peine assez patiemment, dans l'espérance qu'au moins la jolie suivante, au moment du départ, aurait pitié de moi; mais la marquise, qui n'était plus alitée, me reconduisit elle-même jusqu'à l'escalier dérobé. Je voyais bien que Justine souffrait de ma douleur; mais pouvait-elle me consoler dans la cour? Je rentrai chez moi bien chaste et bien désolé.

Rosambert, que j'instruisis des rigueurs de ma belle maîtresse, n'en parut point étonné. Il me dit : « Je vous ai prévenu que madame de B*** réglait sa conduite sur les circonstances, et la changeait selon les événements. Quelles que soient les qualités physiques et les qualités morales de mademoiselle de Pontis, puisque le chevalier l'aime, elle est à ses yeux spirituelle et jolie. Cette passion est légitime, honnête et vertueuse : c'est un premier amour. Il naquit de la sympathie, il vit de privations : il croîtra par les obstacles, l'habitude et l'espérance. Mademoiselle de Pontis est donc une rivale dangereuse. Voilà, n'en doutez pas, ce que s'est dit la marquise; mais après avoir examiné les moyens de son ennemie, elle a calculé ses propres forces et la faiblesse du jeune Adonis dont il s'agit de disputer le cœur irrésolu.... — Irrésolu ! Rosambert.... — Eh ! oui, irrésolu quant à présent. Vous adorez l'une, mais vous ne pouvez vous décider à lui sacrifier l'autre.... A votre âge, l'attrait du plaisir a une force irrésistible; vous savez de quel plaisir je veux parler : Sophie ne peut vous l'offrir, celui-là ! C'est madame de B*** qui en est la dispensatrice intéressée; eh bien ! mon ami, irriter sans cesse vos désirs, les satisfaire quelquefois, ne les épuiser jamais, en deux mots, voilà son plan. C'est pour rendre ses faveurs plus précieuses qu'elle en sera désormais avare. Croyez qu'elle souffrira comme vous des privations qu'elle va vous imposer; mais, à quelque prix que ce soit, la marquise a juré de vous conserver. »

Enfin, il est temps de retourner à Sophie. Elle luit enfin la troisième journée ! Je puis aller au couvent voir ma jolie cousine. Oh ! comme depuis trois jours elle était encore embellie !

Pendant deux mois à peu près, j'eus le bonheur de l'entrete-

nir au parloir régulièrement deux fois par semaine. O pouvoir prodigieux des vertus et de la beauté réunies ! en quittant ma Sophie, j'imaginais toujours qu'il était impossible que je l'aimasse davantage, et chaque fois que je la voyais, je sentais que mon amour était encore augmenté.

Il faut avouer cependant que, dans le cours de ces deux mois, je vis souvent la belle marquise, qui, toujours attachée au plan de réforme qu'elle avait en effet adopté, économisait nos plaisirs au point de me refuser quelquefois le nécessaire. Il faut avouer encore que ma jolie petite Justine, qui savait très bien mon adresse, venait *incognito* chez moi recueillir les épargnes de sa maîtresse.

M. Duportail, impatient de retrouver sa chère fille, était parti depuis six semaines pour la Russie, dans l'espérance de s'y procurer quelques lumières sur le sort de Dorliska.

Un jour que j'étais avec Rosambert à l'Opéra, nous y rencontrâmes le marquis de B***. Il salua le comte d'un air froidement poli ; mais il me fit l'accueil le plus caressant. Il se plaignit de ce que, depuis plus de deux mois, il n'avait pas eu le bonheur de pouvoir me joindre, et il me demanda comment mon père se portait. « Fort bien, monsieur le marquis : il est actuellement en Russie. — Ah ! ah ! cela est donc vrai ? — Assurément, monsieur. — Et mademoiselle Duportail ? — Ma sœur se porte à merveille. — Toujours à Soissons ? — Oui, monsieur. — Et quand revient-elle dans ce pays-ci ! — Ah! au carnaval prochain, » répondit aussitôt Rosambert.

Pour détourner cette plaisanterie, dont je craignis l'effet, j'assurai au marquis que ma sœur viendrait passer l'hiver à Paris. « Mais, reprit M. de B***, vous ne demeurez donc plus à l'Arsenal ?—Toujours, monsieur. — En ce cas, recommandez donc à vos gens d'être plus civils et plus attentifs. Ils m'ont bien dit que monsieur votre père était allé en Russie ; mais, quand je leur ai demandé des nouvelles de mademoiselle votre sœur, ils m'ont répondu brusquement que M. Duportail n'avait pas d'enfants.—Ah ! c'est que son père le gêne beaucoup, interrompit Rosambert ; il ne lui permet de recevoir personne.—Oui, monsieur, la réponse qu'on vous a faite est sans doute une suite des ordres que mon père aura donnés.—Hé bien ! je croyais monsieur votre père plus raisonnable ; un jeune homme doit avoir un peu de liberté. Une demoiselle ! oh ! c'est différent ! on ne saurait surveiller les filles de trop près ! et je connais des demoiselles très comme il faut qu'on ne tient pas assez... à qui on laisse faire de mauvaises connaissances (en disant cela il regardait Rosambert d'un air malin) ; mais vous ! cela est trop rigoureux ! Tenez, je veux vous

procurer quelque agrément, quelque dissipation. La marquise est ici : je veux vous présenter à la marquise. — Monsieur, je ne puis... — Venez, venez, elle vous recevra bien. — Je ne doute pas que, présenté par vous... Mais, monsieur... — Hé! mais, pourquoi toutes ces façons, me dit Rosambert? Madame la marquise est très aimable. — N'est-il pas vrai, monsieur, reprit le marquis, en s'adressant d'abord au comte, et ensuite à moi, n'est-il pas vrai qu'elle est très aimable, ma femme?... elle a beaucoup d'esprit. D'abord je ne l'aurais pas épousée sans cela. — La vérité est que madame la marquise a beaucoup d'esprit, et monsieur le sait bien, s'écria Rosambert. — Monsieur le sait bien? répéta le marquis. — Oui, monsieur, ma sœur me l'a dit. — Ah! mademoiselle votre sœur! — Oui. — Je vous assure, monsieur, qu'il ne manque à ma femme que d'être un peu plus physionomiste; mais cela viendra, cela viendra... j'ai déjà remarqué qu'elle a un goût naturel pour les belles figures. Monsieur Duportail, la vôtre est très prévenante, et puis vous ressemblez singulièrement à mademoiselle votre sœur, que la marquise aime beaucoup. Venez, suivez-moi, je vais vous présenter à la marquise. — En vérité, monsieur le marquis, je suis désolé de ne pouvoir mieux répondre à tant d'honnêtetés; mais je me suis, pour ainsi dire, dérobé de chez moi; je vais me cacher dans le parterre... je ne puis paraître dans une loge... Si quelqu'un des amis de mon père me voyait, il le lui écrirait sûrement, et vous n'avez pas d'idée de la scène que M. Duportail me ferait à son retour. — Ah! il y a des parents bien ridicules!... Je savais bien que j'avais quelque chose à vous demander, monsieur... Connaissez-vous un certain M. de Faublas? » Je répondis sèchement. « Non. — Mais le comte le connaît peut-être? continua le marquis. — De Faublas? répliqua Rosambert. Mais oui, je crois avoir entendu ce nom-là... j'ai vu cela quelque part. (Il prit le marquis par la main, et affectant de parler plus bas) : Ne parlez jamais de Faublas devant les Duportail : ces deux familles-là sont ennemies!... Il y aura du sang répandu au premier jour. — Ah! tout cela s'est donc découvert? répliqua le marquis à demi-voix. — Quoi! tout cela? répondit Rosambert. — Ho! vous m'entendez de reste. — Non, le diable m'emporte! — Ho! que si; mais vous avez raison, à votre place je serais aussi discret que vous. — D'honneur! si je comprends un mot!... — Allons, brisons là, dit le marquis. (Il éleva la voix.) Ho! ça, dis-moi, Rosambert, car je suis un bon diable, je ne sais pas garder rancune, moi! dis-moi pourquoi, depuis plus de six semaines, tu n'es pas venu nous voir? — Des affaires! — Bon, des affaires; des maîtresses!... On ne m'attrape pas,

va! Ho! ça, j'espère qu'au moins tu voudras bien venir saluer la marquise. — Assurément... Chevalier, vous voulez bien m'attendre ici un moment? »

Le marquis, en me quittant, me répéta qu'il regrettait fort de ne pouvoir me présenter à sa femme.

Un quart d'heure après, Rosambert revint à moi en riant. « Madame de B*** n'a pas paru fâchée de me voir, me dit-il : elle m'a reçu poliment; nous nous sommes traités réciproquement comme des gens de connaissance, qui se souviennent de s'être rencontrés souvent dans le monde. Pourtant la marquise a été un peu étonnée quand son bon mari lui a dit que j'étais ici avec M. Duportail le fils, qui n'avait jamais osé lui venir présenter ses devoirs. Vous concevez que, tout étant fini entre madame de B*** et moi, je n'ai pas cherché à augmenter l'embarras de sa position ; au contraire, je l'ai charitablement aidée à me tromper moi-même : je suis entré dans toutes ses idées aussi bonnement que son cher époux. Ce qu'il y a de fort singulier, c'est que j'ai trouvé de temps en temps de grandes obscurités dans cette plaisante scène, qui m'a d'ailleurs beaucoup amusé. Vous m'expliquerez cela, Faublas. Tenez, quoique M. de B*** parlât bas dans ce moment-là, j'ai pourtant bien entendu qu'il disait à la marquise : Madame, je vous le disais bien que cette mademoiselle Duportail n'était pas une fille honnête. Tout cela s'est découvert; les Duportail sont furieux, et s'ils rencontrent ce M. de Faublas, ils lui feront un mauvais parti. Je suis sûr que le voyage de la demoiselle à Soissons et celui du père en Russie, ne sont que des prétextes. Aussi ce père a bien mérité cela : il gêne horriblement son fils, et il laisse faire à sa fille tout ce qu'elle veut. Voilà à peu près, continua le comte, ce que le marquis a dit. Faublas, vous êtes au fait, faites-moi le plaisir de m'apprendre ce que tout cela signifie. »

Je contai à Rosambert comment le marquis avait trouvé mon portefeuille dans un *mauvais lieu*; comment il avait prouvé à sa femme que mademoiselle Duportail était une p...; comment la marquise s'était fait rendre mes lettres sur son ottomane, moi présent. Le comte donna un libre cours à sa gaîté, et finit par me demander pourquoi je n'avais pas voulu être présenté à madame de B***. « Mon ami, lui répliquai-je, si j'étais follement épris de la marquise, et qu'il n'y eût pas d'autre moyen de la voir que celui-là, je l'aurais employé; mais puisque nous nous joignons facilement, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; puisque les rendez-vous ne nous manquent pas, pourquoi aurais-je encore été chercher des

dangers sous un travestissement nouveau? — Ah! cela aurait produit des scènes plaisantes! A votre place, la marquise n'aurait pas balancé. »

Après le spectacle, je suivis Rosambert à la loge de mademoiselle ***, qu'il connaissait particulièrement. Une danseuse était avec la princesse. « Il est joli, dit celle-ci après m'avoir majestueusement toisé. —C'est l'amour, répondit l'autre, ou c'est le chevalier de Faublas. » Je remerciai vivement l'honnête personne qui m'adressait un compliment si flatteur. « Chevalier, me dit-elle, je vous ai entrevu quelque part, et depuis plusieurs mois j'entends parler de vous presque tous les jours. Vous pouvez être une très belle fille; mais, quant à moi, j'aime mieux un joli garçon. » Je fixai le comte: « Rosambert, il me paraît que vous m'aviez annoncé! » Rosambert me donna sa parole d'honneur que non. Cependant les deux dames se parlaient à l'oreille, et Coralie (c'est le nom de la danseuse), Coralie riait comme une folle.

Ai-je besoin de dire que déjà la partie carrée se décidait; que nous soupâmes chez la déesse; que je ramenai la nymphe chez elle, et que j'y partageai son lit? Qui ne sait pas qu'à l'Opéra les divinités sont de bien faibles mortelles; que c'est le pays du monde où les passions se traitent le plus lestement; que c'est là surtout qu'une affaire de cœur commence et s'achève dans la même soirée?

Coralie n'était ni belle ni jolie; mais elle avait la vivacité qui plaît, les grâces qui attirent; on écoutait avec plaisir son petit jargon galant. Sur sa figure mutine régnait la gaîté; son maintien un peu *dévergondé* provoquait le désir. Au reste, grande et bien faite, belle main, joli pied, superbe peau! Coralie, d'ailleurs, possédait si bien l'art des voluptés secrètes! elle épuisait avec tant de discernement toutes les ressources du métier! J'oubliai dans ses bras Justine et madame de B***.

Mais, par une singularité que je n'entreprendrai pas d'expliquer, l'image des vertus pures vint, au sein du libertinage, se présenter à mon esprit troublé; et, ce qui n'est pas moins digne de remarque, je m'avisai de vouloir parler dans un de ces moments où l'homme le plus étourdi, exempt de toute distraction, ne laisse échapper que de très courts monosyllabes ou de longs soupirs étouffés. « Ah! Sophie! » m'écriai-je. J'aurais dû dire: « Ah! Coralie!...—Sophie! répéta la nymphe sans se déranger; Sophie! vous la connaissez? Eh bien! c'est une sotte, une bégueule, une pécore, qui n'a jamais été jolie, qui est fanée, et à qui il est arrivé la semaine passée... » Elle ne put en dire davantage; mais, quoiqu'en parlant prodigieu-

sement vite, elle avait si bien employé son temps, que je ne savais lequel admirer le plus, ou de l'étonnante agilité de ce corps si souple, ou de l'extrême volubilité de cette langue si déliée.

Il était dix heures du matin quand je quittai Coralie. Le baron, informé de mon absence, attendait impatiemment mon retour. Il me fit souvenir, d'un ton sévère, qu'il m'avait prié de ne jamais coucher ailleurs qu'à l'hôtel. Je montai chez moi; M. Person m'y attendait. J'allais lui reprocher sa trahison; il me prévint : il me fit observer qu'il était impossible que le baron ignorât cette échappée nocturne; qu'en pareil cas, le devoir d'un gouverneur était d'avertir un père; et que de se laisser prévenir par le suisse ou par quelque autre domestique, c'eût été fort maladroitement découvrir notre intelligence. Je n'avais rien à répondre à de si bonnes raisons, puis j'étais déjà occupé de toute autre chose. Jasmin venait de me remettre une lettre qu'on lui avait laissée depuis plus d'une heure. Je voyais avec surprise qu'elle était adressée à mademoiselle Duportail. Je décachetai promptement, et je lus :

« Quelqu'un qui part ce soir pour Versailles m'assure que made-
« moiselle Duportail n'est point à Soissons, et que sans doute elle
« se cache dans les environs de Paris. Si cela est, cette charmante
« enfant, qui doit se souvenir de moi, montera demain matin à che-
« val, avec son habit d'amazone, viendra, suivie d'un seul domes-
« tique couvert d'un habit bourgeois, me joindre, à huit heures
« précises, au bois de Boulogne, à la porte de Boulogne même. Je
« suis, s'il faut l'en croire, celui qu'elle aime encore, etc.

« Le vicomte DE FLORVILLE. »

En effet, m'écriai-je, j'ai depuis longtemps parole avec le vicomte : allons ce sera pour demain matin... « Jasmin, tu vas venir avec moi. »

J'allai acheter un beau cabaret de porcelaine, et je chargeai Jasmin de le porter de ma part à mademoiselle Coralie, rue Meslée, porte Saint-Martin.

Au retour de mon domestique, je lui demandai ce qu'avait dit mademoiselle Coralie : « Monsieur, elle m'a fait répéter plusieurs fois votre nom : *C'est bien de la part du chevalier de Faublas? un jeune homme... tout jeune... qui a tout au plus dix-sept ans?* Mais, mademoiselle, lui ai-je dit, est-ce que vous ne le connaissez pas? Elle a répondu : *Si fait; mais il est bon de s'expliquer. Vous direz au chevalier de Faublas que je l'attends demain à souper.*

« Demain à souper, Jasmin! mais cela s'arrange assez mal : je passerai la journée avec le vicomte de Florville! Allons, n'importe, je ne veux pas désobliger Coralie. »

Jasmin me laissa, et je me livrai à mes réflexions. O ma jolie cousine! que d'injures, que d'infidélités je te fais!... Des infidélités! mais non. J'offre à mes maîtresses un hommage impur que ma vertueuse amante rejetterait, qui profanerait les charmes de Sophie..... Mais, madame de B***, Justine, Coralie, en même temps! trois à la fois!... Hé bien! fussent-elles cent, qu'importe? ou plutôt mon excuse n'est-elle pas dans le nombre? Si madame de B*** était aimée, lui donnerais-je des rivales? La marquise m'occuperait-elle, si j'avais un attachement sérieux pour Justine ou pour Coralie?... Ho! non, non. Ces trois intrigues-là ne signifient rien... ce ne sont que des goûts passagers... c'est l'effervescence de la jeunesse. La marquise, il est vrai, me paraît beaucoup plus aimable que les deux autres, mais enfin il n'y a que ma jolie cousine qui m'inspire un amour pur et désintéressé... Oui, ma Sophie, ma chère Sophie, il est clair que je n'aime que toi.

Le lendemain, Jasmin et moi, nous étions à huit heures précises, à la porte de Boulogne. J'avais l'amazone anglaise et le chapeau de castor blanc. Les passants s'arrêtaient pour me regarder. Les uns s'écriaient : « Voilà une jolie femme! Cette anglaise se tient bien à cheval, » disaient les autres; et mon petit amour-propre était flatté de ces exclamations fréquentes. Le vicomte de Florville ne se fit pas longtemps attendre : il montait un très joli cheval qu'il maniait avec plus de grâce que de vigueur. « Belle demoiselle, nous allons, si bon vous semble, déjeuner à Saint-Cloud. — Très volontiers, monsieur; mais où descendrons-nous? dans une auberge? — Oh! non, non, mon bon ami. — Comment? votre bon ami? oubliez-vous, monsieur, que vous parlez à mademoiselle Duportail? — Oui, mon ami, je l'oubliais, et même je ne songeais pas que je suis aujourd'hui le vicomte de Florville... Moi, un jeune étourdi! et vous une jeune folle! Faublas, ne trouvez-vous pas cela singulier? — Très singulier! Mais enfin vous voilà pour toute la journée le vicomte de Florville, et moi, mademoiselle Duportail. Souvenons-nous-en bien. Celui des deux qui se trompera...—Donnera un baiser à l'autre.— J'y consens, monsieur le vicomte. »

Quand nous arrivâmes à Saint-Cloud, nous nous devions mutuellement cinquante baisers au moins. A une portée de fusil du pont, le vicomte m'invita à mettre pied à terre. Nous entrâmes dans une maison, petite et jolie, où je ne vis personne. Il n'y avait qu'un premier étage. L'appartement que le vicomte m'ouvrit me parut encore plus commode qu'élégant. « Pardon, mademoiselle; mais il faut que je fasse mettre les chevaux à l'écurie. » Il remonta l'instant d'a-

près, et m'apprit qu'il avait ordonné à Jasmin d'aller déjeuner de son côté, et de revenir nous prendre dans une heure. Ensuite il me montra dans une armoire des viandes froides, quelque dessert et de bon vin. « Mademoiselle, nous ferons maigre chère ; mais au moins nos gens ne nous troubleront pas. — Fort bien, vicomte ; commençons par payer nos amendes. — Ah ! fi donc : une demoiselle ! que dites-vous là ?... Moi, je veux d'abord manger un morceau. »

Le vicomte de Florville, un peu petite-maîtresse, suça un aileron ; mademoiselle Duportail, fort mal élevée, mangea comme un clerc de procureur.

Ces amendes qu'il fallait acquitter me tracassaient. Je voulus donner un baiser au vicomte : «Mademoiselle, me dit-il, c'est à moi qu'appartient l'attaque. » Il me prit par la main, me fit quitter la table, et voulut m'embrasser. Je le repoussai vivement : « Monsieur, laissez-moi ; vous êtes un impertinent ! » Le vicomte, plus obstiné qu'entreprenant, semblait vouloir ne dérober qu'un baiser, et riait beaucoup de la résistance qu'on lui opposait. Apparemment plus accoutumé à résister qu'à poursuivre, il déployait dans l'attaque beaucoup d'adresse et peu de vigueur. Mademoiselle Duportail, au au contraire, renversant tous les usages reçus, mettait dans la défense peu de grâce et beaucoup de force. Le vicomte, bientôt épuisé, se laissa tomber sur un canapé : « C'est un dragon, que cette fille-là, s'écria-t-il ! il faudrait un Hercule pour la subjuguer ! Ho ! que la nature est sage ! elle a fait les autres femmes douces et faibles. Je vois bien que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Allons, que tout rentre dans l'ordre. Maligne demoiselle, apaisez-vous. Je ne suis plus que la marquise de B*** ; le vicomte de Florville vous cède tous ses droits. »

Pour cette fois, j'usai de la permission, sans en abuser. Nous nous remîmes bientôt à table. « Faublas, vous trouverez peut-être que j'ai de singulières fantaisies ; mais je vous prie de ne pas me refuser. — Hé ! le pourrais-je ? De quoi s'agit-il ? — Mon bon ami, donnez-moi votre portrait. — Maman, vous appelez cela une fantaisie ! c'est un désir bien naturel que je partage. Serait-ce commettre une indiscrétion que de vous demander le vôtre ? — Non, mon ami ; mais c'est celui de mademoiselle Duportail que je veux. — Ha ! j'entends ; et c'est celui du vicomte de Florville que vous me donnerez ? — Précisément. — Ma petite maman ; je m'en occuperai dès demain ; nous verrons lequel des deux sera plus tôt fait. — Ho ! le vôtre assurément. Vous n'êtes pas gêné, vous, Faublas ! Moi, je ne pourrai donner à mon peintre que quelques moments

dérobés. Vous sentez bien que ce n'est pas à l'hôtel que cette miniature se fera. — Où donc, maman? — Chez cette marchande de modes... au boudoir que vous connaissez. Les habits que vous me voyez, je les y laisse toujours dans une armoire dont j'ai la clef. — Quoi! c'est donc là que vous vous êtes habillée ce matin? — Sans doute, mon ami. Sous prétexte de prendre l'air aux Champs-Élysées, je suis sortie en robe de matin avec Justine. Nous nous sommes rendues chez ma marchande de modes, où la métamor phose s'est opérée; une voiture de place m'a conduite chez un loueur de chevaux, et voilà comme d'une marquise on fait un vicomte. Justine a congé pour toute la journée : elle ne doit se retrouver qu'à sept heures chez ma marchande de modes, où j'irai reprendre ma robe. En rentrant, je dirai sans affectation que j'ai rencontré aux Champs-Élysées la comtesse de... Mais je crois entendre Jasmin. Allons faire un tour de promenade, mon cher Faublas; nous reviendrons dîner ici. »

Nous remontâmes à cheval. Après de longs circuits, nous nous trouvâmes, vers le midi, au pont de Sèvres, que nous passâmes, pour nous promener sur la grande route qui conduit à Paris. Une fort belle voiture, attelée de quatre chevaux, et précédée d'un domestique bien monté, venait à nous. Le brillant équipage n'était plus qu'à dix pas de distance, quand la marquise tourna bride, et repassa le pont au grand galop. Je crus que son cheval l'avait emportée. Au moment où je donnais un coup d'éperon pour la suivre, je vis du fond du carrosse se jeter à la portière un homme qui, m'ayant reconnu, m'appela mademoiselle Duportail. C'était le marquis de B***! Je partis ventre à terre sur les traces de la marquise, qui courait à travers champs. Jasmin galoppait derrière moi; il me cria que nous étions poursuivis.

Bientôt j'entendis notre ennemi, déjà bien près de nous, exciter encore l'excellent cheval qu'il montait. Je tournai bride brusquement, et piquant droit vers le zélé postillon, je le saluai d'un grand coup de fouet. Jasmin, brûlant d'imiter son maître, avait déjà le bras levé. Le pauvre domestique, étonné qu'une jeune dame eût frappé aussi rudement, retenu sans doute par le respect qu'il croyait devoir à mon sexe autant qu'à mon rang, ou peut-être par l'idée d'un combat très inégal, puisque Jasmin se tenait prêt à me seconder, le pauvre domestique, ne sachant s'il devait fuir ou se défendre, me regardait d'un air stupéfait. Je déterminai promptement ses irrésolutions par cette fière harangue, prononcée cependant d'une voix féminine : « Maraud, je te coupe le visage si tu pour-

suis; si tu retournes sur tes pas, voilà de quoi boire à ma santé. » Il prit mon écu en louant à sa manière ma vigueur et ma générosité. Je le vis s'en retourner aussi vite qu'il était venu.

Ainsi débarrassé de mon ennemi, je promenais mes regards au loin pour découvrir la marquise. Ou elle avait beaucoup modéré la course de son cheval, ou elle s'était arrêtée, car je vis qu'elle avait peu d'avance sur nous. En peu de temps nous la joignîmes. Je lui rendis compte de la manière dont je venais de recevoir l'envoyé du marquis. « Il était temps que je partisse, me dit-elle; je n'ai reconnu qu'un peu tard les chevaux et le cocher. — Maman, mais pourquoi vous êtes-vous éloignée sans m'avertir? — Parce qu'il était trop tard, nous étions serrés de trop près. Cette amazone, que le marquis connaît, nous aurait trahis; j'ai voulu qu'il fût sûr de son fait. — Je ne comprends pas trop la raison... Elle est pourtant bien simple, mon ami; il m'importait peu que le marquis vous vît, pourvu qu'il ne me vît pas, moi! Je sentis que dès qu'il aurait reconnu mademoiselle Duportail, il ne s'occuperait plus que d'elle. En vous laissant là, j'assurais ma fuite. — Ah! bien vu... Mais que va dire de moi le marquis? (La marquise s'approchant de moi me dit bien bas, en souriant:) — Il dira que mademoiselle Duportail est une p... Il m'annoncera d'un ton capable qu'elle est effectivement dans les environs de Paris; qu'il l'a rencontrée avec ce M. de Faublas, et le plaisir d'avoir deviné tout cela le consolera de la petite mortification que lui cause le bonheur de son rival... Mais, ajouta-t-elle d'un ton plus réfléchi, mon tendre époux me rend bien les infidélités que je lui prête. — Comment donc? — Vous ne voyez pas cela! Il est parti hier au soir pour Versailles, où il ne se rend qu'aujourd'hui. Il a couché à Paris... Il m'attrape, poursuivit-elle en riant de toutes ses forces, il m'attrape!... Au reste, mon cher Faublas, je ne me sens pas le courage de lui en vouloir. — Gardez-vous bien de lui pardonner cette offense, maman; venez vous venger à Saint-Cloud. — A Saint-Cloud! Oh! non, non; ce serait aussi trop hasarder, ce serait nous livrer comme des enfants. Dans ce moment-ci, M. de B*** est peut-être encore à Sèvres. Le pauvre La Jeunesse... — Maman, il s'appelle La Jeunesse, ce monsieur que j'ai étrillé? — Oui, mon ami; si c'est celui qui précédait la voiture, il s'appelle La Jeunesse. — Mais puisque vous l'avez vu d'assez près pour le reconnaître, il vous a peut-être reconnue aussi? — Impossible, mon ami; cet habit de cavalier, ce chapeau rabattu sur mes yeux. Non, je suis tranquille... Je présume donc que ce pauvre La Jeunesse, déjà revenu, raconte

au marquis le malheureux événement de sa course. Maintenant, mon pénétrant mari commente, réfléchit, devine. Il devine, j'en suis sûre, que vous demeurez à Sèvres ou non loin de là. Je parierais que, curieux de découvrir votre demeure, il charge La Jeunesse de rôder dans les environs, de chercher, d'attendre, de s'informer, de bien examiner toutes les physionomies. Non, mon ami, ce n'est pas à Saint-Cloud qu'il faut aller. Regagnons Paris. Je ferai le moins long détour pour arriver la première chez ma marchande de modes, où vous ne tarderez pas à venir me retrouver. C'est au boudoir que nous dînerons. C'est là que vous me ferez compagnie jusqu'au retour de Justine. »

A un quart de lieue de la capitale, nous nous séparâmes. La marquise, à qui je voulais donner Jasmin, m'observa qu'un jeune cavalier pouvait se promener seul, mais qu'il ne serait pas décent qu'une jolie femme, surtout dans l'équipage où j'étais, ne fût pas suivie au moins d'un domestique. Madame de B*** entra par la grille de la Conférence; Jasmin et moi nous allâmes gagner la barrière du Roule, et de là la rue de... A la porte de la marchande de modes, nous trouvâmes un petit Auvergnat qui tenait un cheval par la bride, et qui remit à Jasmin un bout de papier, sur lequel étaient écrits ces mots : « Jasmin reconduira mon cheval chez M. T***, « loueur de chevaux, rue..., de la part du vicomte de Florville. »

Je ne sortis du boudoir qu'à huit heures du soir. La marquise, toujours fidèle à ses principes économiques, me renvoya dans un état honnête, qui me laissait encore l'espérance de me présenter devant Coralie d'une certaine façon. Je retournai d'abord à l'hôtel, où je me débarrassai de mon accoutrement féminin. Avant dix heures, j'étais chez la danseuse.

« Bonsoir, mon petit chevalier. Mettons-nous vite à table. — Ah! volontiers. — Sais-tu qu'il y a plus d'une demi-heure que je t'attends pour te gronder. — Parce que? — Parce que tu me traites mal. Chevalier, j'ai toujours un homme entre deux âges qui me paie pour être aimé, et un joli garçon qui m'aime sans me payer. Quelques unes de mes camarades joignent à cela un grand laquais à large poitrine, une manière d'Hercule, qu'elles paient pour les aimer. Moi, qui n'ai pas de si grands besoins, je ne veux pas de satyre, je me contente de mon joli garçon. — Eh bien, Coralie, qu'a cela de commun avec la querelle que tu veux me faire? — Attends donc. Le monsieur qui me paie, je l'ai, et j'ai de bonnes aisons pour ne pas te dire son nom; toi, tu es le joli garçon qui m'aime, n'est-il pas vrai? — Après; la querelle... — Tu vas voir.

Je t'ai pris parce que tu me plaisais, et je te quitterai quand tu ne me plairas plus. — Enfin ? — Enfin, je n'attends pas de cadeaux de toi ; tu m'en as fait un dont je ne veux pas. — Quoi ! ce cabaret de porcelaine? — Oui. — Je ne le reprendrai pourtant pas. D'ailleurs, Coralie, tes arrangements ne me conviennent point ; je veux être seul et payer. — Bon ! chevalier, tu es trop jeune et tu n'es pas assez riche. Et puis tiens, tu ferais un mauvais marché. Tu es beau, tu as de l'esprit ; hé bien, dès que tu paieras je ne t'aimerai plus. Je ne sais pas comment cela se fait, mais voilà comme nous sommes toutes. Un billet de caisse d'escompte est, pour celui qui le donne, le gage d'une infidélité. — Je ne te donne pas d'argent, ce n'est qu'un petit présent... — Je n'en veux point. — Je répète que je ne le reprendrai pas. — En ce cas, je le jetterai par la fenêtre. — Ah! si cela t'amuse!... »

Nous nous disputions beaucoup lorsqu'une espèce de femme de chambre de Coralie entra d'un air effrayé et cria : « C'est lui ! — C'est lui? » répéta la maîtresse. Les deux femmes me saisirent par les bras, m'entraînèrent dans la chambre à coucher, ouvrirent, dans le fond de l'alcôve, une petite porte par laquelle elle me firent passer ; et je me trouvai dans un couloir qui faisait le tour des appartements. Je me fâchais et je riais en même temps. L'une me tirait par le bras, l'autre me poussait par les épaules ; elles firent si bien, qu'elles parvinrent à me mettre à la porte. J'allai dormir tranquillement chez moi. Le baron n'était pas rentré.

Le lendemain, je fis avertir un peintre habile qui donna toute la journée à mademoiselle Duportail. Comme il me quittait, il m'arriva une invitation de Coralie pour le soir même. La scène de la veille m'avait paru fort désagréable ; mais qu'on se souvienne que je n'ai pas dix-sept ans. A dix-sept ans refusa-t-on jamais de passer une nuit avec une fille aimable!... Un adolescent prétend-il qu'à ma place il aurait résisté? qu'il se montre ; et, s'il n'est pas malade, je lui dirai qu'il ment.

L'homme le plus robuste n'est pas infatigable. Au milieu de la nuit je m'endormis dans les bras de la danseuse, et le bruit d'une sonnette vigoureusement tirée me réveilla en sursaut à sept heures du matin. « Je parie, s'écria Coralie, que ces deux sottes-là sont sorties en même temps, et qu'elles n'ont pas pris leur clef ; cependant je me tue de le leur dire tous les jours!... Chevalier, faites-moi le plaisir d'aller ouvrir la porte. »

J'y cours en chemise, et même sans pantoufles : j'ouvre ; je vois un homme !... je vois !... je crois me tromper, je me frotte les yeux,

je regarde encore! Je m'écrie : « Quoi! se peut-il?... quoi! c'est vous, mon père! » Le baron recule de surprise en me reconnaissant; il m'adresse avec violence cette question, au moins inutile : « Que faites-vous ici, monsieur? » Qu'aurais-je répondu? Je gardai un profond silence.

Cependant, au son d'une voix qu'elle a cru reconnaître, Coralie est accourue aussi légèrement vêtue que moi; mais, trop pressée pour y regarder de bien près, au lieu de mettre ses pantoufles, elle a fourré ses petits pieds dans mes souliers. La nymphe, en arrivant sur le lieu de la scène, s'est pénétrée tout d'un coup des comiques effets d'une rencontre aussi inattendue. Elle admire le père, muet d'étonnement, immobile de fureur, appuyé sur la rampe de l'escalier; elle admire le fils, presque nu, planté comme une idole au milieu de l'antichambre. Le moyen qu'une fille, naturellement folle, se contienne en pareil cas! La danseuse me jette les bras au cou; elle penche sa tête sur la mienne. On croirait qu'elle m'embrasse; elle ne fait que rire pourtant, mais elle rit si fort, que tous les voisins peuvent l'entendre. Le baron rougit et pâlit successivement; il entre, il ferme la porte, il met les verroux. Coralie se sauve en riant toujours; je vole sur ses pas; mon père se précipite en même temps que nous dans la chambre à coucher. Il fait un geste menaçant, il va briser les meubles. Je me jette sur sa canne déjà levée, je l'a saisis, je m'écrie : « Ah! mon père; oubliez-vous que votre fils est là? »

Cette exclamation, peut-être un peu hardie, produisit tout l'effet que j'en avais attendu. Le baron, encore ému, mais beaucoup plus calme, se jeta sur un fauteuil et m'ordonna de m'habiller. Coralie s'était enfermée dans son cabinet de toilette, où elle riait à son aise, et dont elle voulut bien entr'ouvrir la porte pour me rendre ma chaussure et reprendre la sienne. Je fus bientôt prêt; nous descendîmes. Le baron était venu à pied et sans domestiques : nous montâmes dans un fiacre; et quoique le trajet fût long, mon père, triste et pensif, ne me dit pas un mot sur la route; mais en arrivant à l'hôtel, il me pria de le suivre chez lui. Ce jour était un de ceux marqués pour mes visites au couvent, et comme je voyais s'écouler l'heure à laquelle Sophie m'attendait au parloir, j'essayai de prétexter quelques affaires pressantes. Mon père insista d'un ton presque suppliant. Nous montâmes dans son appartement; il ordonna qu'on nous y laissât seuls, me fit asseoir, se plaça près de moi, garda quelque temps le silence, et me dit enfin : « Faublas, oubliez pour un moment que je suis père, et répondez-moi comme à votre ami.

Avant-hier, entre dix et onze heures du soir, étiez-vous chez Coralie? —Oui, mon père...—C'était donc vous qui soupiez avec elle quand je suis arrivé?—Cela est vrai.—Le bruit que vous avez fait en sortant m'a donné quelques soupçons que j'ai dissimulés. J'ai prétexté un voyage à la campagne, afin de surprendre mon préféré; je n'imaginais pas que ce fût le chevalier de Faublas. — Monsieur le baron me ferait-il l'injure de croire que je savais qu'il y eût entre nous rivalité?—Non, mon ami, non. Je sais qu'au milieu des égarements de votre âge, vous vous êtes rarement écarté du respect que vous devez à un père qui vous aime; je sais que vous n'êtes pas capable de me préparer de sang-froid des chagrins, des humiliations. Faublas, il me reste peu de questions à vous faire. Y a-t-il longtemps que vous connaissez Coralie? — Depuis quatre jours. — Et vous avez passé avec elle?... — Deux nuits, mon père. — Deux nuits en quatre jours! deux nuits entières! Ah! jeune insensé! et comment avez-vous récompensé ses bontés? — Je ne lui ai fait qu'un très petit présent.—Quoi! serait-ce vous qui lui auriez donné ces porcelaines de Sèvres que j'ai vues chez elle... avant-hier, je crois? — Oui, mon père. — Mon ami, quand un jeune homme comme vous a le malheur d'avoir une fille de théâtre, il doit la payer plus généreusement. Restez ici, tout à l'heure je suis à vous. »

Il me fit attendre assez longtemps, et revint enfin, tenant un papier à la main. « Tenez, Faublas, lisez. »

« Coralie, je vous quitte, et je crois que les meubles, les bijoux, « les diamants que je vous ai donnés, et que je vous laisse, m'ac- « quittent assez envers vous. »

Quand j'eus fini de lire cette courte épître, mon père la cacheta. Ensuite il me présenta une feuille de papier blanc. J'écrivis sous sa dictée :

« Coralie, je vous quitte : comme j'ai évalué à vingt-cinq louis les « deux nuits que vous m'avez données, je vous envoie trois billets « de caisse de 200 fr. chacun. »

Mon père envoya les deux lettres par le même commissionnaire. Je croyais tout fini; je me disposais à sortir : le baron me pria d'attendre la réponse de Coralie.

« Mon fils, me dit-il, vous voyez si je profite des leçons que vous me donnez. Pourquoi, moins docile que moi, vous obstinez-vous à rejeter mes conseils paternels? Avant-hier encore, vous êtes sorti avec cet habit d'amazone que je vous ai défendu de porter : vous voyez tous les jours la marquise! Vous aviez Coralie en même temps! vous en avez peut-être encore une autre que je ne sais pas!...

Soyez donc sage : ménagez donc votre santé. Vous ne savez pas comme il est précieux, ce bien que vous prodiguez ; et d'ailleurs, depuis que nous sommes à Paris, vous négligez singulièrement vos études. Il ne suffit pas de briller dans ses exercices, il faut aussi cultiver son esprit. Que vous excelliez à faire des armes, à la bonne heure ! Il faut qu'un gentilhomme sache se battre ; et malheur à celui qui aime à verser du sang ! Mais la passion de la chasse, la fureur de la danse, la manie des chevaux, tout cela n'a qu'un temps. Vous aimez encore la musique, il est vrai, et la musique peut remplir agréablement quelques heures de loisir ; mais tout cela ne suffit pas; si vous atteignez la quarantaine, sans savoir autre chose que tirer un coup de fusil, manier un cheval, danser et chanter, oh ! que votre automne sera fastidieuse et longue ! que vous trouverez de moments d'ennui dans la journée ! que vous regretterez votre jeunesse perdue dans les vains plaisirs !... Faublas, vous ne manquez pas d'intelligence ; je vous connais des dispositions... Lancez-vous dès à présent dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie ; ces ressources toutes-puissantes et respectées, qui embellissent l'âge mûr, abrègent la vieillesse, occupent les désœuvrements du riche, allègent les travaux du pauvre, consolent nos infortunes ou perpétuent notre bonheur... Mon ami, commencez par aller moins fréquemment chez madame de B*** ; vous trouverez à cela le double avantage d'employer plus de temps à des travaux utiles et d'en donner moins à des plaisirs dangereux. Vous formerez le moral, et vous n'épuiserez pas le physique. Quant à votre passion du couvent, je ne vous en parle pas ; je sais que sur ce point très essentiel vous êtes déjà raisonnable. Madame Munich, à qui j'ai parlé l'un de ces jours, m'a dit qu'il y avait plus de deux mois qu'elle ne vous avait vu. Je suis content de vous, Faublas : que vous trompiez la marquise, ou quelque autre folle, on ne saurait les plaindre d'un malheur qu'elles cherchent. S'il y a par rapport à vous quelques inconvénients, ils ne touchent pas à l'honneur. Mais abuser la faible innocence !... oh ! je ne vous l'aurais jamais pardonné. »

Tandis que le baron me félicitait de mon indifférence pour mademoiselle de Pontis, j'avais peine à contenir mon impatience : je gémissais de voir s'échapper le moment du rendez-vous.

Le domestique envoyé chez la danseuse revint enfin ; Coralie avait beaucoup ri au nom de Faublas. Elle remerciait le baron : et quant au chevalier « J'accepte ce qu'il m'envoie, avait-elle dit : mais, en vérité, il ne fallait rien pour ça. »

Je remontai chez moi, désespéré d'avoir manqué ma visite au

couvent. Mon peintre m'attendait pour finir le portrait beaucoup avancé la veille. Il fallut endosser l'habit d'amazone, pour représenter mademoiselle Duportail ; et ensuite redevenir M. de Faublas, pour aller dîner avec le baron. Quand je sortis de table, je trouvai chez moi la vieille femme aux petits écus. Elle me dit qu'Adélaïde, étonnée de ne m'avoir pas vu ce matin, envoyait savoir de mes nouvelles, et me priait de passer tout à l'heure au couvent. J'y courus. Adélaïde m'amena sa bonne amie accompagnée de madame Munich, qui ne parut pas fâchée de me revoir après une aussi longue absence. J'en fus quitte pour plusieurs histoires fort longues que j'eus l'air d'entendre ; et comme, à tout hasard, il m'importait de gagner l'amitié de la gouvernante dont je connaissais les goûts, je lui promis de lui envoyer une bouteille d'excellente eau-de-vie d'Andaye dont on m'avait fait présent.

Ce jour malheureux était celui des rencontres. En sortant du parloir, je trouvai mon père qui allait y entrer. « C'est donc ainsi qu'on m'obéit ! me dit-il tout bas ; c'est donc ainsi qu'on me joue ! Monsieur, je vous déclare que, si vous ne renoncez pas à ce fol amour, vous me forcerez à user de rigueur. »

De retour chez moi, j'enveloppai soigneusement mon portrait qui était fini. J'appelai Jasmin ; je lui recommandai de porter le lendemain, de bonne heure, ce petit paquet à Justine, qui le remettrait à madame de B***, et cette bouteille d'eau-de-vie d'Andaye à madame Munich, au couvent de***. Mon très exact domestique partit de bonne heure et revint tard. Il avait tant bu, que je ne pus tirer de lui aucune réponse satisfaisante ; mais la manière dont il avait fait sa double commission me valut, dans la soirée, un billet et un message.

Un billet de madame de B***, qui, en me remerciant beaucoup de mon charmant cadeau, me demandait ce que je voulais qu'elle en fît.

« Madame Dutour, je ne comprends pas ce que madame la marquise me veut dire. — Et moi, monsieur, je l'ignore ; mais elle s'expliquera sans doute demain chez la marchande de modes : ne manquez pas de vous y rendre à huit heures précises, parce qu'à dix heures, elle part pour Versailles. — Madame Dutour, vous pouvez l'assurer que je n'y manquerai pas. »

Une heure après vint cette vieille femme à qui je ne donnais jamais un petit écu sans tressaillir de joie. Elle m'apprit que mademoiselle de Pontis, qui avait quelque chose de très pressé à me dire, me priait de venir au parloir le lendemain matin, à huit heures au plus tard.

« Ah! ma bonne dame, j'aimerais mieux passer la nuit entière à la porte du couvent que de faire attendre mademoiselle de Pontis un quart d'heure. »

La vieille, dès qu'elle eut son argent, me tira sa petite révérence, et s'en alla.

Demain, à huit heures précises, au couvent! Demain au boudoir, à huit heures précises. Oh! cette fois-ci, madame de B***, vous aurez tort! Si vous voulez que j'aille à vos rendez-vous, ne les donnez jamais aux heures que mademoiselle de Pontis aura choisies. Croyez-moi, n'essayez pas de soutenir la concurrence. Un regard, un seul regard de ma jolie cousine m'est plus doux, plus précieux que toutes les faveurs de la plus belle femme... d'une femme aussi belle que vous! et toutes les marquises de l'univers ne valent pas ensemble un cheveu de ma Sophie.

Dès que les portes du couvent s'ouvrirent, je demandai Adélaïde. Elle vint au parloir; sa bonne amie ne tarda pas à l'y joindre. « Bonjour, monsieur, me dit Sophie. — Monsieur! m'écriai-je. — Tenez, monsieur, dit à son tour Adélaïde, en me présentant un petit paquet.—Et vous aussi, ma sœur, monsieur! — Prenez donc. Hier, votre Jasmin était gris; il a remis ce portrait à madame Munich. — Et la bouteille d'eau-de-vie d'Andaye, poursuivit Sophie, il l'a portée à la marquise de B***!—Oui, mon frère, oui; vous abusez de mon amitié, vous trompez la tendresse de Sophie; cela n'est pas bien. Sophie, qui s'expose tous les jours pour vous! moi, à qui le baron a fait hier encore une scène terrible! Ah! monsieur, cela n'est pas bien. —Quand il nous aura fait mourir de chagrin, reprit Sophie en sanglotant, il regrettera sa cousine et sa sœur. (Je voulus prendre sa main, elle la retira.) Laissez vos caresses, monsieur; elles sont douces, mais elles sont trompeuses. — Oui, monsieur, oui, elles vous ressemblent, s'écria Adélaïde; ma bonne amie a raison. (Elle passa son mouchoir sur les yeux de Sophie, qu'elle embrassa ensuite.) Console-toi, ma Sophie, lui dit-elle, ne pleure pas si fort: je t'aime, je t'aimerai toujours; je ne te tromperai pas, je ne trompe personne, moi! — Adélaïde, vois s'il prend seulement la peine de se justifier! — Ah! Sophie, mon agitation, mes larmes, mon silence même, tout ne vous annonce-t-il pas le remords dont mon cœur est déchiré! Oui, je l'avoue, ce portrait, ce fatal portrait était pour madame de B***.—Vous nous l'avouez, parce que nous le savons, me dit Adélaïde. — Il était pour madame de B***! s'écria Sophie d'un ton douloureux.—Mais, ma jolie cousine, n'excuserez-vous pas un moment d'erreur? —Un moment d'erreur? Depuis qu'il

me connaît, il me trahit! Un moment d'erreur? Adélaïde, depuis plus de deux mois, tu le sais, il me dit presque tous les jours, tous les jours il m'écrit qu'il m'adore, qu'il n'adore que moi!... Un moment d'erreur! — Ah! Sophie, ah! ma jolie cousine!... — Et j'ai la faiblesse de le croire! et j'ai le malheur de l'aimer!... et il le sait! Hélas! il le sait... Mais dis-moi, ma chère Adélaïde, ce qu'il attend de ses trahisons? Qu'en attend-il? qu'espère-t-il?... Ingrat que vous êtes! Je ne l'ai pas exigé, votre amour! n'en ayez pas pour moi, si cela vous est impossible; mais au moins ne dites point... — Ah! mademoiselle!... Ah! ma jolie cousine, vous ne savez pas combien vous m'êtes chère! Le jour, votre image me suit partout; la nuit, elle embellit tous mes songes. Sophie, vous êtes ma vie, mon ame, mon tout! Je n'existe que par vous, je n'adore que vous! — Eh bien! Adélaïde, tu l'entends! comme le cruel se plaît à redoubler mes agitations, mon trouble, mes inquiétudes! Ses discours sont toujours les mêmes; mais sa conduite... Il veut ma mort! il veut ma mort! (Je me jetai aux genoux de mademoiselle de Pontis.) — Ah! mon frère, que faites-vous! Si quelqu'une de nos religieuses passait! si l'on vous voyait!... (Sophie se leva tout effrayée.) Monsieur, si vous ne vous asseyez pas, je m'en vais. (Je me remis à ma place en pleurant amèrement. — Ma bonne amie, dit Adélaïde, ce qu'il te dit paraît bien vrai pourtant! et il l'assure d'un ton bien naturel! — Ah! tu ne le connais pas. En sortant d'ici, il va courir chez cette marquise pour lui en dire autant. — La marquise! Ah! je vous jure que je ne la reverrai jamais! jamais. — Mon frère, foi de gentilhomme? — Foi de gentilhomme, ma sœur, foi de gentilhomme! ma Sophie. — Ah! mon Dieu! dit Sophie d'une voix faible, en posant sa main sur son cœur; mon Dieu! » Elle pencha la tête sur son sein et s'appuya sur sa chaise; ses sanglots, qui redoublaient, lui coupèrent la parole. « Ma chère Adélaïde, elle se trouve mal! — Non, non, dit Sophie. (Adélaïde essuyait les larmes dont le visage de son amie était couvert.) Laissez-les couler, continua Sophie, laisse, ma bonne amie; elles sont de plaisir celles-là! elles sont de joie!... Ah! mon Dieu! mon Dieu! quel pesant fardeau j'avais sur le cœur! comme je me sens soulagée! »

Je pris sa main, sur laquelle je posai mes lèvres brûlantes. Ce nuage de douleur, dont ses charmes avaient paru voilés, se dissipa tout d'un coup. Tant de joie brilla sur son visage embelli! Ses yeux s'animèrent d'un feu si doux! Elle laissa tomber sur moi un regard si tendre!... Avec quelle ardeur je renouvelai le serment de lui être

à jamais fidèle! comme elle prit plaisir à me faire entrevoir, dans l'avenir, un hymen fortuné!

Adélaïde cependant tenait toujours le portrait de mademoiselle Duportail : « Mon frère, madame Munich m'a bien recommandé de vous renvoyer cela. Vous l'avez mise dans une belle colère, madame Munich! *Voyez donc ce fou*, m'a-t-elle dit, *qui m'envoie son portrait! est-ce que je suis d'un âge?... Mais c'est sans doute pour mademoiselle de Pontis; il l'aime*, *le baron a raison de le dire. Oh! que M. le chevalier revienne ici! qu'il y revienne!...* Tenez, mon frère, reprenez-le, votre vilain portrait! — Vilain! mais non, dit ma jolie cousine en l'ôtant des mains d'Adélaïde : il est joli, ce portrait! on dirait que c'est le tien. — Eh bien, ma bonne amie, gardez-le. — Ah! oui, gardez-le, ma jolie cousine. — Ce portrait! M. de Faublas! Oh! non, il me ferait mal! il me rappellerait toujours cette madame de B***! Je n'en veux pas... D'ailleurs, ces habits de femme... C'est un portrait qui vous ressemble, ce n'est pas le vôtre! — Ah! Sophie, si vous vouliez!... — Quoi? — Mon peintre est habile et discret : il fera mon portrait et le vôtre. — Et le mien aussi? répliqua-t-elle d'un air incertain, en regardant Adélaïde. — Oui, ma bonne amie, lui répondit celle-ci, le tien et même le mien, et peut-être une copie de chacun : nous ferons des échanges. — Eh bien, mon jeune cousin, quand l'amènerez-vous, votre peintre? — Mais, demain, depuis huit heures jusqu'à dix. Et tous les jours pareille séance jusqu'à ce que cela soit fini. — Tous les jours! mais ma gouvernante... Il est vrai qu'elle dort, et que, jusqu'à présent, elle ne s'est aperçue de rien. — Ah! oui, interrompit Adélaïde, elle dort! Mais le baron, prenez-y garde, mon frère. — Le baron, ma chère Adélaïde, oh! s'il lui arrivait de se lever un jour plus tôt que de coutume, il m'en coûterait beaucoup sans doute; mais je remettrais la séance au lendemain. — A demain, donc, mon cher cousin. — Oh! sans faute. »

Jasmin, que j'interrogeai à mon retour, m'avoua que, la veille, Il n'avait pu résister à la tentation de goûter l'eau-de-vie d'Andaye. Elle lui avait paru si bonne, qu'il en avait bu à plusieurs reprises. Il avait rempli avec de l'eau ordinaire la bouteille, diminuée d'un bon quart, et puis il avait été faire mes commissions. Je ne m'étonnai plus qu'il les eût faites de travers, et je lui pardonnai son infidélité en faveur de la sincérité de l'aveu.

Je n'oubliai pas quelles promesses j'avais faites à Sophie; et comme il était vraisemblable que la marquise, étonnée de ne

m'avoir pas vu, allait envoyer chez moi, je rappelai Jasmin pour lui dire qu'il ne fallait laisser entrer que mon père, M. de Rosambert et mon gouverneur. « Mais, monsieur, si mademoiselle Justine vient? — Vous lui direz que je n'y suis pas. — Monsieur, mais madame Dutour, le vicomte de Florville! — Vous direz que je n'y suis pas. — Ah! ah! — Restez dans mon antichambre pour ne laisser passer personne, et envoyez chez mon peintre pour le prier de venir ici tout à l'heure. »

L'artiste vint dans l'après-dînée : il commença mon portrait; il ébaucha celui de ma jolie cousine le lendemain. Le mien fut fini le premier; le quatrième jour, j'eus le plaisir de l'offrir à Sophie. Je ne possédai le sien que cinq jours après.

Cependant Justine et madame Dutour se présentaient successivement à ma porte tous les jours, et ne remportaient jamais que cette réponse inquiétante : « Il n'y est pas. » Le comte, qui apprit avec étonnement ce qu'il appelait ma conversion subite, me soutint qu'elle ne durerait pas. « Rosambert, j'ai dit : Foi de gentilhomme! — Oui; mai croyez-vous que madame de B*** restera tranquille? Elle n'a fait, jusqu'à présent, que des démarches mesurées, peu décisives. Ne vous fiez pas à ce calme apparent, il couvre quelques desseins secrets. La marquise médite en silence les grands coups; ce sera, n'en doutez pas, le réveil du lion. »

Un matin que j'allais au couvent comme à l'ordinaire, je crus m'apercevoir que j'étais suivi. Un homme, assez bien couvert, se tenait à quelque distance, réglait sa marche sur la mienne, et semblait craindre de me perdre de vue : en sortant du couvent, je le vis encore sur mes pas.

Rosambert, à qui je fis part de mes soupçons, m'envoya deux de ses gens pour m'accompagner. Je leur ordonnai de garder chacun un bout de la rue dans laquelle était situé le couvent.

Un secret pressentiment semblait m'avertir des malheurs qui menaçaient nos amours. Ce jour-là, plus qu'à l'ordinaire, je pressai Sophie de m'apprendre quelles affaires si importantes tenaient son père éloigné, à quelle époque le retour de M. de Pontis était fixé, quels moyens il me faudrait employer pour obtenir de lui ma jolie cousine. Sophie, après avoir hésité quelques moments, prit la main de ma sœur et la mienne : « Ma chère Adélaïde, toi en qui j'ai trouvé une sœur tendre, une véritable amie; et vous, mon cher cousin, vous, qui m'avez fait aimer l'exil où je languissais, il est temps que vous sachiez un secret important qui n'est connu que de madame Munich, qui doit rester toujours entre vous et moi. Je ne suis pas

Française; le nom que je porte est supposé. Mon père, le baron de Gorlitz, possède des biens considérables dans l'Allemagne, sa patrie où ma famille est puissante et considérée. Je ne sais pourquoi l'on m'a privée du bonheur de vivre dans son sein; mais il y a bientôt huit ans que je suis en France. Ce n'est pas le baron qui m'y a amenée. Un domestique français, vieilli à son service, a pris dans le temps le train d'un homme de qualité; il s'est fait appeler M. de Pontis : il a dit qu'il était mon père, et m'a laissée sous la garde de madame Munich, dans ce couvent où, depuis, il est venu exactement tous les six mois savoir de mes nouvelles et payer ma pension. Depuis huit ans, je n'ai joui que deux fois du bonheur d'embrasser mon père. Quand je demande à madame Munich pourquoi l'on m'a élevée en France, pourquoi le baron de Gorlitz me refuse son nom, pourquoi il vient si rarement voir sa fille, elle me répond tranquillement que ces précautions sont nécessaires; que je bénirai un jour la sagesse d'un père qui m'aime tendrement. Depuis quelques mois elle me répète souvent que le moment de mon retour en Allemagne s'approche. Hélas! je ne sais plus si mon cœur le souhaite! Qu'il me serait doux de revoir ma patrie, ma famille et mon père! Mais, Adélaïde, Faublas, qu'il me serait cruel d'être séparée de vous! — Séparée! ho! jamais, Sophie, jamais : partez demain pour l'Allemagne, dès demain je vous y suivrai. J'irai vous demander au baron : s'il aime sa fille, il ne s'opposera point à notre bonheur. »

Comme il se prolongea délicieusement l'entretien qui suivit l'intéressante confidence que Sophie venait de nous faire! Adélaïde, lasse de nous avoir répété vingt fois qu'il était plus de dix heures, que madame Munich nous surprendrait, Adélaïde força ma jolie cousine de me quitter. Je sentis mon cœur se serrer quand j'embrassai ma sœur, je le sentis frémir quand je dis adieu à Sophie.

En sortant du couvent, j'aperçus mon argus de la veille, en sentinelle dans une allée voisine. Quand il me vit à quelque distance, il quitta sa retraite, apparemment pour m'épier jusque chez moi. Je le laissai se rapprocher quelques pas, et tout à coup je me retournai sur lui, il ne m'attendit pas; mais, s'il courait bien, je courais mieux. Au détour de la rue, je le saisis par la jambe, à l'instant où l'un de mes hommes apostés l'allait prendre au collet. Le fuyard, perdant l'équilibre, tomba par terre, poussa de grands cris, et s'efforça d'intéresser pour lui la populace, aussitôt ameutée. Déjà quelques séditieux criaient vengeance, et se préparaient à me faire un mauvais parti, quand je m'écriai : « Messieurs, c'est un espion. » A ce mot de

proscription, mon ennemi, abandonné de tous ses défenseurs, vit qu'il ne lui restait d'autre moyen de s'épargner les coups de bâton dont je le menaçais que de déclarer celui qui le payait pour m'observer; il me nomma madame Dutour. Je le renvoyai, en l'exhortant à ne plus revenir.

Le lendemain, de très bonne heure, mon père me mena, à huit lieues de Paris, voir une maison de campagne qu'il avait achetée depuis plus d'un mois. Nous visitâmes le jardin, qui me parut fort joli; les appartements, que je trouvai commodes et riants. Je distinguai surtout une chambre fort agréable, fort gaie, mais dont les fenêtres étaient grillées. J'en fis faire la remarque au baron. Il me répondit froidement : « Ces fenêtres-là sont grillées, parce que cet appartement sera désormais le vôtre. — Le mien ! mon père. — Oui, monsieur : j'avais acheté cette maison pour y jouir de la belle saison, mais vous m'avez forcé de faire d'un lieu de plaisance une prison. —Une prison ! — Vous m'avez trompé, monsieur; ce n'est ni l'amant de la marquise, ni celui de Coralie que je renferme, c'est le séducteur de Sophie. Quand je m'applaudissais de votre obéissance, vous abusiez de ma sécurité; vous alliez au couvent tous les jours. Quelqu'un qui s'intéresse apparemment à vos démarches m'en a donné l'avis secret. Lisez cet écrit anonyme, lisez.

« M. le baron de Faublas est averti que tous les matins, depuis « huit heures jusqu'à dix, monsieur son fils va voir au couvent ma« demoiselle de Faublas et mademoiselle Sophie de Pontis. »

Je sais, monsieur, continua mon père, le peu de foi que mérite un écrit anonyme... Je ne vous ai pas condamné sur un titre aussi méprisable; mais comme dans une affaire de la nature de celle-ci on ne doit rien négliger, je me suis informé : j'ai appris qu'on m'avait écrit la vérité. Monsieur, si vous n'aimez pas Sophie, vous etes un lâche suborneur; cette captivité domestique est pour vous un châtiment trop doux : si vous l'aimez, au contraire, je dois travailler à vous guérir de cette passion que je n'approuve pas; monsieur, vous ne sortirez pas de cette chambre. Trois hommes que je laisse ici seront en même temps vos domestiques et vos gardiens; ils savent quels gens je permets que vous receviez. »

L'étonnement dans lequel ce discours m'avait jeté ne peut se comparer qu'à la douleur qu'il me causa. J'avais d'abord écouté, sans pouvoir dire un seul mot, je fis ensuite d'inutiles efforts pour répondre modérément. « Mon père, oserais-je vous demander pourquoi vous n'approuvez pas mon amour pour Sophie? — Parce que le père de cette jeune personne l'ignore, parce qu'il se pourrait

qu'il ne voulût pas vous donner sa fille, parce que moi-même je vous destine une autre femme. — Et quelle est donc cette infortunée que vous avez choisie, mon père ? — M. Duportail est mon intime ami, il vous estime... — Ah ! c'est Dorliska que j'épouserai ? une fille perdue, ou peut-être morte ! — Pourquoi morte ? Je crois que mon ami retrouvera sa fille ; le ciel doit cette consolation au plus malheureux des pères. Lovzinski fait de nouvelles recherches, et vous, mon fils, quand l'absence et le temps, qui usent toutes les passions folles, auront détruit la vôtre, vous commencerez vos voyages ; vous passerez en Pologne... — Ah ! oui, et là, comme les chevaliers errants, j'irai de porte en porte chercher une fille pour l'épouser ! — Monsieur, vous ne remarquez pas que vos indécences !... — Ah ! pardon, mon père, vingt fois pardon. L'excès de ma douleur... — Mon fils, je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Préparez-vous à réparer les longues infortunes d'un gentilhomme pour qui mon amitié ne doit pas être vaine... — Mon père, je tiendrai parole à Lovzinski ; j'irai jusqu'au bout du monde, s'il le faut, cherchercher sa Dorliska. — Et vous renoncerez à mademoiselle de Pontis ? — Ah ! plutôt mourir mille fois ! — Jeune homme !... — Mon père, je ne partirai pour la Pologne qu'après avoir obtenu la main de Sophie. Je le jure par vous, par elle, par ce qu'il y a de plus sacré. — Respectez mon autorité, ou craignez... — Eh ! qu'ai-je à craindre, monsieur ? vous me séparez de Sophie ! quel mal plus grand pouvez-vous me faire ? Otez-moi la vie, cruel que vous êtes ; ôtez-la moi, vous me rendrez service. »

Le baron, furieux ou attendri, sortit brusquement, ferma la porte et me laissa en prison.

Que de réflexions pénibles m'agitèrent dans cet affreux moment ! Perdre la liberté, c'eût été peu de chose ; mais perdre Sophie !... Sophie !... Mon absence réveillerait sa jalousie ! elle me croirait infidèle et parjure ! Et si son père la venait chercher : si elle se hâtait de quitter un pays que ma perfidie lui aurait fait détester ! Si mademoiselle de Gorlitz, paraissant à la cour de Vienne dans tout l'éclat de sa beauté, allait choisir un époux parmi tant de jeunes seigneurs bientôt épris de ses charmes ! Si elle allait me trahir en croyant se venger !... Mademoiselle de Pontis dans les bras d'un autre !... Oh ! non, jamais. Sophie, désespérée, me resterait fidèle ! Mais son barbare père ne pourrait-il pas la forcer de contracter un hymen odieux, tandis que le mien, non moins impitoyable, retiendrait prisonnier, dans un village ignoré, son fils mourant d'inquiétude et de douleur ?

Cruelle marquise, c'est par toi sans doute que le baron a su mes amours fortunés. C'est ta jalouse rage qui dicta ce perfide écrit! Que tu me fais payer cher les rapides plaisirs que tu m'as donnés! Ah! du moins si ta vengeance n'avait poursuivi que moi!

Il est vrai que j'ai sacrifié madame de B***; et si mes torts ne justifient pas tout à fait sa haine, ils font au moins que je ne m'en étonne pas. Mais l'injustice du baron, je ne puis la concevoir : il exige que je sacrifie mon bonheur à son amitié pour M. Duportail. Il punit comme le crime le plus inexorable un penchant légitime et vertueux! il me sépare de tout ce qui m'est cher! il m'enlève à Sophie! il m'enferme comme un criminel! il veut donc ma mort! Eh bien! je ne tarderai pas à le satisfaire. C'est apparemment pour prolonger mon supplice qu'ils ont écarté tout ce qui pouvait m'aider à me débarrasser du fardeau de mon existence; mais s'ils parviennent à m'empêcher d'attenter à ma vie, ils ne peuvent m'obliger à m'occuper du soin de sa conservation. Qu'ils m'apportent de quoi manger; qu'ils m'apportent... je jette les plats par la fenêtre, tout ira dans le jardin, à travers ces infâmes barreaux.

Je persistai dans cette résolution violente, jusqu'à ce qu'un vif appétit, déterminé par une diète de cinq heures, m'eût fait envisager les choses plus sainement. Et qu'on ne prenne pas ceci pour une plaisanterie! A tout âge, en tous temps, en tous lieux, dans quelque situation qu'on se trouve, l'estomac influe prodigieusement sur le cerveau. Un malheureux qui est à jeun ne raisonne pas du tout comme un malheureux qui vient de faire un bon repas.

Je m'emparai donc, sans me faire prier, des mets qu'on apporta pour mon dîner, et je me disais tout bas en les dévorant : vraiment, j'allais faire une belle sottise! Et qui consolerait ma jolie cousine si j'étais mort? Qui lui dirait que la dernière palpitation de mon cœur fut un soupir d'amour pour elle? Il faut manger pour vivre : il faut vivre pour revoir, pour adorer, pour épouser Sophie.

Le troisième jour de ma détention, le baron m'envoya mes livres, mes instruments de mathématiques, mon forté-piano. Mon premier soin fut de rendre grâce à sa clémence paternelle, qui me ménageait dans ma retraite quelque dissipation; mais quand je vins à réfléchir que les soins qu'on prenait d'adoucir ma captivité m'annonçaient combien elle serait longue, je sentis un vif désir de la terminer promptement. Tandis qu'on meublait ma chambre de ces effets nouveaux, je fis pour m'évader une tentative que la vigilance de mes gardes rendit inutile, et je demeurai convaincu, après

avoir examiné la situation de ma prison, et le régime établi pour sa sûreté, que loin de négliger les précautions nécessaires, on en prenait de fort inutiles. J'avais encore dans ma bourse trois morceaux de ce métal tout-puissant qui ouvre les portes et brise les grilles : j'offris mes soixante-douze livres à mes geôliers que je m'efforçai de gagner par les plus belles paroles : on refusa mon or, on rejeta mes promesses. Je ne sais comment mon père avait fait, mais il avait trouvé trois domestiques incorruptibles.

Je fus bientôt honoré des visites de ceux que le baron me permettait de recevoir. Parlerai-je d'un marchand retiré, qui citait sa conscience à tout propos; d'un gentilhomme du lieu, qui me répéta cent fois le nom de ses chiens et l'âge de sa jument, avant de me dire qu'il avait une femme et des enfants; d'un moine à rouge trogne, qui buvait fort bien un vin médiocre, quoiqu'il préférât le meilleur; de son camarade, joufflu, célèbre par son adresse à découper une volaille, et qui servait chacun de manière que le meilleur morceau, oublié, je ne sais comment, dans un coin du plat, lui restait toujours? Laissons ces gens-là, qui se trouvent partout : mais distinguons quatre hommes fort extraordinaires, qu'un hasard bien singulier rassemblait dans ce petit village de B*** : c'était un curé qui avait de l'esprit! un régent de collége qui n'était pédant que par distraction, et impoli par caprice! un vieux militaire qui ne jurait pas toujours! un vieil avocat qui disait quelquefois la vérité.

Quelle société pour l'ami de Rosambert, pour l'éleve de madame de B***! quelle société pour l'amant de Sophie! Je souffrais moins quand je restais seul : alors, ma jolie cousine, j'étais avec vous. Les yeux fixés sur votre portrait, je croyais vous parler en admirant votre image. Image consolatrice et révérée, de combien de larmes je t'arrosai! que de baisers tu reçus! que de fois, posée sur mon cœur, tu le sentis tressaillir d'impatience et d'amour!

Je languissais depuis huit jours dans ma prison. Toute communication m'était fermée au-dehors. Je ne recevais aucune lettre : on ne me permettait d'écrire à personne. Le baron vint me voir : je m'efforçai de le fléchir, il fut inexorable.

Après cette visite de mon père, quatre jours s'écoulèrent encore. Au milieu de la cinquième nuit, je fus réveillé par un bruit sourd qui partait du jardin. Je courus ouvrir ma fenêtre, sous laquelle je vis une échelle plantée. Je distinguai quatre hommes qui semblaient tenir conseil. L'un d'eux monta hardiment, une pioche à la main : « Vous êtes le chevalier de Faublas? — Oui, monsieur. — Habillez-

vous promptement, tandis que je vais travailler le plus doucement possible à lever un barreau. Si vos gardes m'entendent, s'ils viennent à vous, voici deux pistolets que vous leur montrerez, cela suffira pour les contenir. Dépêchez-vous : votre ami vous attend dans sa chaise de poste, à la petite porte du jardin. — Mon ami ? — Oui, monsieur. Le comte de Rosambert. — Oh! quel service!... — Chut!... Habillez-vous.

Il ne fallut pas me le répéter une troisième fois. Je n'y voyais goutte ; mais je cherchais mes vêtements à tâtons : jamais toilette ne fut plus tôt faite. Cependant mon libérateur frappait à petits coups redoublés ; quand le barreau fut ôté, je crus voir le ciel ouvert. Je passai d'abord une jambe, ensuite l'autre ; j'empoignai un barreau ; j'appuyai le bout de mes pieds sur l'échelle, et, quelque mince que fût mon individu, j'eus peine à passer par l'étroite ouverture. J'en vins à bout cependant. Dès que je me vis dehors et parvenu au milieu de l'échelle, je ne m'amusai point à compter combien d'échelons me restaient à descendre : je sautai sur la terre fraîchement remuée. Nous gagnâmes à toutes jambes la petite porte du jardin, que mes libérateurs avaient ouverte, je ne sais comment ; il me restait à traverser un petit ravin que je franchis d'un saut, puis je me précipitai dans la chaise de poste. Je croyais tomber dans les bras du comte de Rosambert, ce fut le vicomte de Florville qui m'embrassa. Tandis que je restais muet de surprise, le postillon donnait le coup de fouet du départ ; mes quatre libérateurs, aussitôt remontés à cheval, suivaient, ventre à terre, la rapide voiture qui nous emportait.

Je ne répondis rien aux questions dont la marquise m'accablait. « Chevalier, me dit-elle enfin, est-ce à l'excès de votre reconnaissance que je dois attribuer ce silence inquiétant ? — Madame... — Ah ! je le sais bien, que je ne suis plus pour vous que madame ; et cependant je m'expose à tout pour finir votre captivité. — Ma captivité ! c'est vous qui l'avez causée. — Faublas, si vous m'aimiez encore, ce que je fais aujourd'hui suffirait pour ma justification ; mais écoutez-moi, car je ne veux pas laisser le plus petit prétexte à votre ingratitude. J'ai pleuré votre inconstance, j'ai voulu ramener mon amant, j'ai fait épier ses démarches : voilà mes crimes. La femme Dutour, chargée de mes ordres, les a passés. J'ai su trop tard qu'une lettre anonyme avait instruit le baron de vos cruelles amours. J'ai bientôt appris que votre absence n'était plus feinte, qu'on vous tenait enfermé ; je ne pouvais deviner où. Ceux qui avaient suivi le fils ont suivi le père à son tour. Pendant quatre

jours entiers, le baron n'a pas fait un pas dont je ne fusse instruite sur le champ; il est enfin venu vous voir lundi dernier. On a examiné les environs, le jardin, la maison : vos fenêtres grillées ont été remarquées. J'ai profité du premier voyage du marquis. Sous les habits du vicomte de Florville, sous le nom du comte de Rosambert, j'ai tout risqué pour vous délivrer. Faublas, si vous me rendez responsable des fautes commises par les gens que vous me forcez d'employer, vous conviendrez du moins que l'heureuse hardiesse du vicomte de Florville a bien réparé la fatale imprudence de la femme Dutour. — Madame, croyez que je n'oublierai jamais le service... — Ah! cruel! ces protestations, froidement polies, m'annoncent que je suis absolument sacrifiée. Ainsi donc, ce qu'une autre femme n'aurait osé seulement imaginer, je l'aurai entrepris, je l'aurai exécuté, pour mettre dans les bras de ma rivale le plus aimable, mais le plus ingrat de tous les hommes!... Eh bien! s'il n'y a plus d'autre moyen de conserver au moins son amitié, il faudra se rendre justice, il faudra s'immoler... Faublas, j'en aurai le courage... Monsieur, je renonce à vous, je vous rends à votre Sophie... Privée de tout ce qui me fut cher, je serai peut-être heureuse de votre bonheur; peut-être que les regrets qui suivront votre perte seront adoucis par cette consolante idée que du moins j'ai contribué à assurer votre félicité... Monsieur, où voulez-vous qu'on vous reconduise? »

Elle attendit ma réponse à cette question, qui ne laissait pas de m'embarrasser. Après un moment de silence, elle reprit : « Retourner chez monsieur votre père, ce serait aller chercher une captivité nouvelle... M. Duportail est encore en Russie... Il n'y aurait que M. de Rosambert; mais on le dit parti depuis quelques jours pour une de ses terres. Moi, je crois qu'il vous cherche. Monsieur, où voulez-vous donc qu'on vous reconduise? »

Pénétré de la générosité de la marquise, touché de son attachement, en même temps si noble et si tendre, je ne résistais qu'à peine au désir de la consoler. Je sentis sa main tressaillir sous mes lèvres, que cependant j'avais posées bien légèrement. « Répondez-moi donc, me dit-elle d'une voix presque éteinte... Hélas! ma tendresse inquiète vous avait préparé un asile aussi sûr que charmant, et vous n'y viendrez pas!... Vous n'y viendrez pas! (continua-t-elle d'un ton plus animé); je vous perdrai pour toujours! Vous vivrez pour une autre, et je le verrais tranquillement!... Oh! non, Faublas, ma douleur a pu m'égarer; j'ai pu le dire, mais jamais, jamais je n'y consentirai. Moi, vous céder à une rivale! mon

ami, ne l'espérez pas. Cet effort est au-dessus d'une mortelle, il est au-dessus de moi. »

Les faibles rayons du crépuscule tremblant commençaient à laisser distinguer les objets. Depuis près de quinze jours, je n'avais aperçu que de rondes villageoises, dont les gros charmes, brûlés par un soleil ardent, flétris par un travail opiniâtre, étaient peu faits pour me tenter; encore n'avais-je pu les considérer qu'à travers une grille et à plus de cinquante pas de distance. Alors, au contraire, se trouvait près de moi le vicomte de Florville! L'aurore naissante me le montra plus beau que ne parut jamais Adonis aux regards de Vénus enchantée! Et puis, la marquise pleurait; une femme qui pleure est si intéressante! Je voulus essuyer ses larmes : je ne sais comment je m'y pris, mais nos yeux se rencontrèrent, ma bouche toucha la sienne, une curiosité fatale égara mes mains... O ma jolie cousine! je devins parjure sans le vouloir, et j'en dois faire ici l'aveu; si ton coupable amant ne consomma pas à l'instant son infidélité, c'est que ta rivale attentive ne lui permit pas de tenter certaines entreprises qui, dans une voiture étroite, incommode et cahotée en tous sens sur un pavé inégal, n'ont jamais qu'un demi-succès.

« Maman, nous retournons donc à Paris? — Oui, mon ami, parce qu'on n'imaginera jamais que vous y soyez revenu; d'ailleurs, j'ai pris des précautions si sûres, que vous échapperez à toutes les recherches. Tandis qu'on achetait les services de ces quatre coquins, qui ne me connaissent que sous le nom du comte de Rosambert, je m'occupais à chercher un logement commode pour une jeune veuve de mes amies qui vient ici solliciter un procès considérable. Elle s'appelle du Cange, et cette madame du Cange, mon ami, c'est vous; mais comme il n'aurait pas été décent que vous vinssiez seule à Paris, la femme Dutour, impatiente de réparer sa faute, s'essaie depuis quatre jours à jouer le personnage important de madame de Verbourg. C'est ainsi que se nommera, si vous le voulez bien, la respectable mère de madame du Cange. Déjà parée d'une robe française de gros de Tours broché, à colonnes rapprochées, à grandes fleurs rembrunies, madame de Verbourg se donne des airs de qualité qui vous feront mourir de rire. Au reste, elle ne fera pas trop mal son rôle, si elle parvient à adoucir quelques expressions énergiques qui échappent fréquemment à sa brusque franchise. Elle a naturellement les manières gauches et empesées de ces dames de paroisse qui n'ont jamais quitté leur château provincial. Vous aurez pour laquais le neveu de madame votre mère. On vous trouvera

aisément un cuisinier et une femme de chambre. L'hôtel de*** est situé à deux cents pas au-dessus du mien : c'est là que je vous ai loué et meublé un appartement que nos amours embelliront. Si vous m'en croyez, vous ne descendrez jamais au jardin, dont je me réserve la jouissance. Il a une porte sur les *Champs-Élysées*, c'est par là que je me rendrai chez vous, presque tous les jours. Mon docteur, prévenu que je n'irai point à la campagne cette année, m'a déjà ordonné de prendre l'air tous les matins de bonne heure. »

Les gens qui nous escortaient nous quittèrent à la barrière du Trône. Le vicomte de Florville et moi nous allâmes descendre chez la marchande de modes où nous attendaient ma mère, Justine et mon nouveau laquais. La Dutour commença par avouer sa faute, qu'elle me pria d'excuser; et Justine, charmée de me revoir, n'acheva pas ma coiffure sans m'avoir fait plus d'une espièglerie. Le vicomte de Florville avait pourvu à tous mes besoins. Je me mis dans le simple négligé d'une jolie voyageuse. On chargea mes malles derrière ma chaise de poste, où madame de Verbourg se plaça près de moi. Nous allâmes descendre à l'hôtel de***, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Deux heures après, madame la marquise de B***, suivit de sa femme de chambre, vint savoir si madame du Cange était arrivée. Nous nous embrassâmes comme deux jolies femmes qui s'aiment bien, quand il y a longtemps qu'elles ne se sont vues. Ma mère, qui savait vivre, nous laissa seuls. L'amour entra dans ma chambre à coucher au moment où madame de Verbourg en sortit. Le petit dieu resta deux heures avec nous.

« Il est bientôt midi, me dit la marquise, il faut que je vous quitte. On sait à l'hôtel que je devais souper et coucher à la campagne ; mais on m'attend à dîner... A propos, vous êtes galant! dites-moi donc ce que c'est qu'une certaine bouteille?... — Ah! maman, une étourderie de Jasmin! — Et le portrait de mademoiselle Duportail, quand me le donnerez-vous? — Tout à l'heure; il est dans une poche de veste du chevalier de Faublas... Tenez, ma chère maman, le voici. — Demain, je vous apporterai celui du vicomte de Florville. — Maman, le marquis ne vous a-t-il pas parlé de mademoiselle Duportail? — Assurément, mon ami. Vous vivez avec ce monsieur de Faublas! Vos parents vous cherchent bien loin, tandis que vous êtes bien près! Au reste, il est fort scandalisé de la manière dont vous avez traité son La Jeunesse. Comment! madame, m'a-t-il dit, un coup de fouet à tour de bras! est-ce que cela se fait? Est-ce qu'une jeune personne doit rosser les gens de cette façon-là! Tenez, madame,



Je me mets à mon Piano

le jour que je m'étais fait cette meurtrissure, et qu'elle m'appuyait une pièce d'argent sur le front, vous savez comme elle me faisait crier? vous avez cru que j'étais délicat, que je faisais le dameret; eh bien, madame, je souffrais comme un damné. Elle a un poignet d'enfer! c'est un vrai petit démon que cette fille-là, et on le voit bien dans sa physionomie! »

Dès que madame de B*** fut partie, madame de Verbourg rentra. Je la priai d'envoyer La Fleur chez M. de Rosambert. « Madame ma fille, M. le comte n'est pas à Paris. — Madame ma mère, je crois qu'il doit y être; et s'il n'y est pas, je veux du moins en être sûr. — Mais, monsieur, madame la marquise n'a pas ordonné... — Madame la marquise n'a pas ordonné! Mais ma chère, vous devenez donc folle? Vous vous imaginez donc que je suis aux gages de la marquise comme vous? Madame Dutour, apprenez et n'oubliez pas que je suis ici chez moi. Si La Fleur ne va pas tout à l'heure chez M. de Rosambert, j'y vais moi-même... Madame Dutour, écoutez-moi; vous voyez ces trois louis, ils sont à vous si le comte me vient voir aujourd'hui. — Mais s'il est à la campagne? — Ah! j'en aurai bien du regret, et les trois louis me resteront. Ma chère, vous savez écrire, prenez une plume et du papier. »

Madame de Verbourg écrivit sous ma dictée :

« Madame du Cange désirerait entretenir M. le comte seulement « pendant un quart d'heure. Si pourtant M. de Rosambert ose accep- « ter un mauvais dîner, on le lui donnera avec plaisir. Ce qu'on « veut lui dire est très pressé. »

« J'appelai La Fleur : Mon ami, tu vas porter ce billet à M. de Rosambert. Aux questions qu'il te fera, tu répondras seulement que ta maîtresse est jolie et demeure faubourg Saint-Honoré, hôtel de***. Si par hasard le comte n'était point à Paris, tu demanderas dans laquelle de ses terres il est allé... Madame Dutour, songez aux trois louis. »

Mon domestique, en revenant, m'annonça que M. le comte le suivait. Quelques instants après, Rosambert entra chez moi d'un air leste et galant. « Belle dame... » Il s'arrêta tout à coup, et poussant de longs éclats de rire : « Le diable m'emporte, s'écria-t-il, si je n'accourais triomphant! mais je ne regretterai pas ma prétendue bonne fortune, puisque j'embrasse mon ami. » Je m'adressai à madame de Verbourg : « Madame ma mère, voulez-vous bien nous laisser? — Madame ma mère! répéta Rosambert; ah! voyons donc madame ma mère. (Il pirouetta plusieurs fois autour d'elle et la fit tourner autour de lui.) Madame ma mère, vous êtes charmante!

vous avez une figure noble, un grand air, une robe majestueuse; mais, comme dit fort bien votre fille, laissez-nous.

« Mon cher Faublas, qu'est-ce donc que cette mascarade? » Rosambert ne put écouter le détail de mon enlèvement et mon travestissement nouveau sans l'interrompre par ses plaisanteries. « Enfin, me dit-il quand j'eus fini, la marquise a si bien fait, que vous voilà désormais en son pouvoir! — Oui, Rosambert; mais ma Sophie? — Ah! ma Sophie! nous y voilà! Hé bien! que voulez-vous lui faire, à votre Sophie? Elle est toujours au couvent. — Vous le savez? — Oui, je le sais; je sais aussi que mademoiselle votre sœur n'est plus avec elle. — Le baron... — L'a retirée de ce couvent pour la mettre dans un autre, et il a congédié l'honnête M. Person. — Rosambert, mais si je reste ici, comment verrai-je ma jolie cousine? — Mon cher Faublas, je vous offrirais bien ma maison, mais cet asile ne serait pas respecté; madame de B*** vous y poursuivrait. — Mon ami, si vous m'abandonnez, je suis perdu. — Chevalier, doutez-vous de mon amitié! — Non; mais je crains de trop exiger d'elle. — Comment! si j'étais à votre place, et que vous fussiez à la mienne, craindriez-vous de me rendre les services que vous n'osez me demander? — Assurément, non. — En ce cas, parlez hardiment. — Rosambert, quoique je sois ici beaucoup mieux que dans ce village de Brie, quoique je jouisse du plaisir de voir librement une femme charmante à laquelle je vous avoue que je suis encore attaché, je vous assure cependant que je n'ai fait que changer de prison, si je ne revois ma Sophie. Ne pourriez-vous pas me chercher dans les environs du couvent où elle est... — Ah! j'entends. La marquise vous a volé au baron; il faut, moi, que je vous enlève à la marquise! Je ne vois à cela aucun inconvénient. Je n'ai pu l'empêcher de s'approprier mademoiselle Duportail; eh bien! je lui soufflerai madame du Cange! cela est juste et consolant. D'ailleurs, je ne serai pas fâché de voir comment celle qui m'a exposé aux rigueurs du célibat supportera les ennuis du veuvage. Comptez sur moi. »

Il était temps de nous mettre à table. Pendant le dîner, qui fut long, le comte s'amusa beaucoup aux dépens de madame de Verbourg. Nous étions au dessert quand le propriétaire de l'hôtel, M. de Villartur, financier parvenu, curieux de connaître ses nouveaux locataires, entra sans savoir si sa visite ne nous gênerait pas. Qu'on se figure l'ignorance et la bêtise personnifiées, on aura de M. de Villartur une idée encore trop avantageuse. Il trouva qu'on ne l'avait pas trompé quand on lui avait dit que j'étais jolie. On conçoit que ce lourd personnage m'aurait beaucoup ennuyé, si le ton prétendu

galant qu'il prit avec moi ne m'avait laissé une ressource, celle de me moquer de lui. Mon malin compagnon m'aida charitablement à persiffler le pauvre homme, qui me promit, en s'en allant, de revenir bientôt me voir. Rosambert avait affaire ; en me quittant il me dit : « En attendant que j'aie trouvé ce que vous désirez, j'espère, mon ami, que vous voudrez bien m'emprunter quelque argent dont je n'ai nul besoin aujourd'hui, et que je serai bien aise de retrouver dans un autre moment. » Le soir même il m'envoya deux cents louis.

Madame Dutour me donna un compte exact des frais qu'avaït occasionnés mon enlèvement, et de ceux que nécessitait mon séjour dans l'hôtel que j'occupais. Le lendemain, dès que la marquise arriva, je la priai d'en vouloir bien recevoir le remboursement. « Beaucoup de femmes, me dit ma belle maîtresse, prétendent qu'entre amants une affaire d'intérêt doit s'oublier ; moi, mon ami, je reprends mon argent sans me faire presser, et même je crois devoir me justifier du silence que j'ai gardé sur cet article délicat. Je ne croyais pas que vous pussiez me rendre sitôt les avances que j'avais faites ; ainsi, je n'osais vous en parler, de peur de vous donner quelque mortification. Cependant, je sentais qu'en les taisant j'offensais votre délicatesse ; mais enfin, j'ai mieux aimé mériter les reproches du chevalier que de m'exposer à chagriner mon ami.... Tenez, mon cher Faublas, gardez ce petit meuble, ce sera pour vous un trésor, si je vous suis chère autant que je vous aime. »

C'était le portrait du vicomte de Florville. J'adressai à la marquise des remercîments énergiques ; elle partagea d'abord les transports de ma reconnaissance, dont bientôt elle se crut obligée de modérer l'excès. Il ne m'était plus permis que de parler, quand on annonça M. de Villartur. Madame de B*** fut curieuse de voir cet original. Il partagea son sot hommage entre la marquise et moi, et nous débita la fleurette à sa manière. Dans le cours d'un entretien devenu comique par les inepties dont l'épais financier l'assaisonnait, nous remarquâmes que ce monsieur croyait à l'astrologie. Il connaissait des magiciens, il avait même vu des vampires, des revenants ; il finit par nous dire qu'il amènerait un de ses amis, à moitié sorcier, qui nous raconterait nos aventures passées, présentes et futures, quand nous lui aurions fait voir seulement nos mains et notre visage. « Pardieu ! s'écria madame de Verbourg, qui venait d'entrer, croyez-vous que madame ma fille lui montrera?... » Je marchai si rudement sur le pied de ma chère mère, qu'elle ne put achever. La marquise riait de toutes ses forces. M. de Villartur,

enchanté, sortit en nous disant qu'il amènerait dès demain l'astrologue.

Je ne vis pas Rosambert ce jour-là. La marquise vint le lendemain, de très bonne heure, et présida à ma toilette, que je fis belle à cause de l'astrologue, aux dépens duquel nous comptions nous amuser. Un peu avant midi, arriva M. de Villartur, qui nous cria qu'il amenait le sorcier. Je pensai tomber à la renverse, quand derrière le financier j'aperçus le marquis de B***. Il vit sa femme, et fut étonné : il reconnut mademoiselle Duportail, et s'arrêta stupéfait. « Quoi! s'écria-t-il, c'est-là madame du Cange? — Oui, » répondit Villartur.

M. de B***, les bras pendants, le regard fixe, la bouche entr'ouverte, semblait n'avoir pas assez de ses deux petits yeux pour me considérer. « Oh! comme il vous regarde! me dit Villartur; votre physionomie l'a frappé. Voyez comme il travaille déjà! » La marquise, qui conservait toujours un sang-froid admirable dans les occasions pressantes, la marquise alla à son mari, le prit par le bras, et le tira vers une fenêtre assez près de moi. « Votre amie est plus pressée que vous, continua le financier; mais elle a beau faire, c'est vous qu'il a bien regardée. Votre physionomie l'a frappé, l'a frappé!... Oh! elle l'a frappé! » répétait-il toujours en riant d'un gros rire.

Pendant ce temps-là je prêtais l'oreille attentive à ce qui se disait derrière moi; et la marquise, si elle n'avait pas voulu que je l'entendisse, aurait recommandé à son mari de parler plus bas. « Ne l'ai-je pas deviné, madame, disait le marquis? Ah çà! elle est donc enceinte? — Ne vous en êtes-vous pas aperçu? répliqua la marquise. — Ha! tout de suite. Elle n'est pas avancée, la grossesse?... Quatre ou cinq mois, peut-être? — Tout au plus. — Je le vois bien. Comme je vais me venger! — Mais, monsieur, ne la chagrinez pas. — Ho! je ne casserai pas les vitres. »

M. de Villartur qui, ayant fini de rire, recommençait à me parler, m'empêcha d'entendre le reste.

« Savez-vous bien, me dit le marquis en venant à moi, savez-vous bien que je vous trouve un peu changée? — Ha! ha! interrompit Villartur, vous la connaissez donc? — Oui, quand j'ai connu madame, elle était encore fille... Ah çà! mais vous vous êtes mariée tout de suite? — Oui, monsieur. — Et vous voilà déjà veuve! — — Hélas! oui. — Tout cela en trois ou quatre mois! c'est bien prompt, au moins!... Il ne faut pas demander si le défunt était aimable?... Mais pourquoi n'êtes-vous pas en deuil? — Pour des

raisons qu'on vous dira, répondit madame de B***. — Moi, je crois que le pauvre mari est déjà oublié. — Pourquoi donc cela, monsieur. — Parce que le chagrin ne vous a pas empêché de faire des parties de campagne. — Moi, monsieur? — Ah! vous direz peut-être que non? Ne vous ai-je pas rencontrée sur le chemin de Versailles, au pont de Sèvres? — Ah!... oui... mais monsieur... — Ne parlez pas de cela, monsieur, lui dit tout bas la marquise; ne voyez-vous pas que vous la mortifiez? — Madame du Cange, reprit le marquis, charmé de l'embarras que j'affectais, savez-vous qu'il n'est pas prudent de monter à cheval dans l'état où vous êtes? Prenez bien garde aux fausses couches. — Monsieur, vous croyez donc que je suis enceinte? — Oh! j'en suis sûr. Mais tenez, au carnaval dernier, je me suis aperçu... Gageons que le mariage était déjà fait? On le tenait secret, n'est-il pas vrai? — Mais, monsieur... — Tout ce que je puis vous dire, ma belle dame, c'est qu'à cette époque il y avait déjà quelque chose dans vos yeux... Je ne vous ai pas parlé de mes talents pour l'astrologie, parce que j'étudiais, je n'étais pas encore assez fort; mais vous savez comme je suis physionomiste... Hé bien! au carnaval dernier j'ai remarqué dans votre figure quelque chose qui annonçait un sang... Demandez à madame, je lui ai dit... d'honneur, j'ai senti le mariage. Quant à la grossesse, je ne pouvais pas tout à fait deviner... Ecoutez donc, cela était encore bien frais!... Mais aujourd'hui, ho! c'est différent! On ne peut m'y méprendre!... Belle dame, votre figure est toujours fort jolie, votre taille charmante... mais ce visage est un peu fatigué; et puis voyez-vous ici? un soupçon d'embonpoint, une nuance d'arrondissement, cela commence à pointer. »

M. de B***, encouragé par les rires que la marquise ne pouvait étouffer sous son éventail, me demanda qui serait le parrain du petit poupon. Sans doute monsieur votre père? Je tâchai de rougir; et prenant un ton humilié : « Monsieur, mon père ignore mon mariage... — Ah! j'avais donc raison! — Monsieur, et si par hasard vous rencontriez mon père ou mon frère, je vous prie de ne pas leur dire que vous m'avez vue. — Oh! ne craignez rien. — Mais, monsieur de Villartur! — Ma belle dame, il ne sait pas votre nom de fille, et vos parents ne vous connaissent pas sous votre nom de femme. D'ailleurs, il est discret, Villartur.

— « Oh! sûrement, interrompit celui-ci. D'abord, moi, je ne me mêle jamais de dire ce que je ne sais pas. Ah çà! monsieur le marquis, je vous avais amené pour dire la bonne aventure à ces dames :

vous en connaissez une, cela empêche-t-il?... — Non, non; vous avez raison, je vais leur dire leur bonne fortune. (Il s'approcha de sa femme.) Allons, madame, commençons par vous. »

La marquise lui livra sa main, dont il compta les lignes longues, courtes, directes et transversales; ensuite, il examina son visage, et après l'avoir regardée tendrement : « Madame, lui dit-il d'un ton qui annonçait combien il était content de lui, vous avez un mari qui vous amuse beaucoup par ses saillies, et que vous aimez à la folie. — Fort bien, monsieur, répondit la marquise, en retirant sa main; je ne veux pas en savoir davantage, je vois que vous êtes un grand sorcier.

— « A vous, belle dame! » Quand il m'eut considéré avec la même attention, il me demanda si mon mari n'avait pas deux noms? « Il n'en avait qu'un, monsieur; il ne s'appelait que du Cange. — Cela est singulier! — Pourquoi donc, monsieur? — C'est qu'il paraîtrait que le pauvre défunt a été... — A été quoi, monsieur? — Ah! vous vous fâcheriez. Comment vous dirai-je cela?... Tenez, belle dame, je vais employer une figure. Il paraît que le fruit qui est maintenant sur l'arbre de vos amours, y a été greffé par... par un nommé Faublas, puisqu'il faut vous le dire. — Monsieur, vous m'insultez! — Oh! qu'elle est drôle, quand elle est en colère! » s'écria l'épais financier, en riant si fort que tout son corps paraissait agité de mouvements convulsifs, et que la poudre de sa perruque tombait à terre par flocons. « Il paraît même, reprit le marquis, que cela est arrivé dans un boudoir loué chez une marchande de modes, rue... — Monsieur, ce que vous me dites-là est fort impertinent. »

Madame de Verbourg, qui venait de mettre sa belle robe, entra dans ce moment. Elle fut très déconcertée en voyant le marquis de B***. Après avoir fait une révérence comique, elle vint à moi; je lui dis tout bas de quoi il s'agissait. Je ne sais quelle question le marquis faisait alors à sa femme; mais j'entendis celle-ci lui répondre : « C'est une mère supposée. » Le marquis salua madame de Verbourg, qu'il regarda beaucoup. « C'est là madame votre mère? Mais je crois... en vérité, madame, je crois avoir eu l'honneur de vous voir quelque part? — Cela se peut bien, monsieur, répondit la Dutour, qui perdait la tête, cela se peut bien; j'y vais quelquefois. — Où cela, madame? — *Ousque* vous disiez, monsieur. — Comment? madame, est-ce que vous m'avez entendu parler du boudoir! c'était une plaisanterie. — Quoi! du boudoir! Quoique vous me rabâchez donc, monsieur, avec votre boudoir? — Ah! rien, rien, madame. Nous ne nous entendons pas. — Ni moi non plus,

interrompit Villartur; je ne comprends plus rien à ce qu'ils disent. »

Ma belle maîtresse riait de tout son cœur, et moi, qui étais las de me contenir, je saisis le moment pour donner un libre cours à ma gaîté.

« Mais, reprit le marquis, voyez donc comme elle rit!... Madame, madame votre fille est un peu folle; prenez garde qu'elle ne fasse une fausse couche. — Une fausse couche! répondit madame de Verbourg; une fausse couche! elle! pardieu! je voudrais bien voir ça! — Madame, prenez-y garde, vous dis-je; madame votre fille monte à cheval, et cela est dangereux. — Sans doute, interrompit Villartur, on peut tomber, cela m'est arrivé l'autre jour. — Oh! tomber! répondit le marquis, ce n'est pas cela que je crains pour elle. — Eh! pourquoi ne tomberait-elle pas? je suis bien tombé, moi! — Ah! pourquoi? parce qu'elle monte mieux que vous. Vous n'imagineriez pas comme elle est forte, cette jeune dame là! Mon ami Villartur, quoique vous soyez bien gros et bien rond, je ne vous conseillerais pas de vous battre avec elle. — Ah! voyons donc ça! s'écria le financier en venant à moi. — Monsieur, lui dis-je, êtes-vous fou! » Il voulut me prendre au corps, je le saisis par le bras droit. « Quoique c'est donc que cet homme là, qui veut tripoter madame ma fille? » dit la Dutour. Elle empoigna le bras gauche de Villartur. Le lecteur se souvient d'avoir fait tourner en tous sens, dans son enfance, un petit moule de bouton traversé d'une mince allumette. M. de Villartur, mû par une double secousse, fit, comme ce frêle jouet, plusieurs tours sur lui-même en chancelant, et finit par tomber sur le parquet. Les domestiques accoururent au bruit. Le financier, aussi honteux que piqué, se releva, et sortit sans dire un seul mot. Le marquis le suivit pour le consoler; et madame de B***, qui donnait à dîner chez elle, ne tarda pas à me quitter.

J'étais étonné de n'avoir pas entendu parler du comte depuis la surveille. Il arriva le soir même, un peu avant la nuit fermée. Il me dit en m'embrassant : « Je vous félicite de votre bonheur; mon ami, tout sourit à vos vœux, tout est prêt, suivez-moi. — Quoi! tout à l'heure? — A l'instant même. (Je sautai à son cou.) — O mon ami! que de remercîments ne vous dois-je pas! Mais, Rosambert, racontez-moi... — Je vous dirai tout cela là-bas; ma voiture vous attend; il n'y a pas un moment à perdre, suivez-moi. — Mon ami, je vais donc abandonner la marquise? — Oui, pour revoir Sophie. — Pour revoir Sophie! ah! partons, Rosambert, partons! Attendez que je prenne le portrait de ma jolie cousine. (Je sonnai la Dutour.)

Ma chère, faites préparer le souper. Nous allons, monsieur le comte et moi, descendre un moment dans le jardin. »

Au lieu d'aller dans le jardin, nous montâmes dans la voiture du comte. « Prends par les boulevards, dit-il à son cocher, ventre à terre jusqu'à la porte Saint-Antoine ; de la porte Saint-Antoine à la place Maubert, doucement. » Dès que les stores furent abaissés, Rosambert m'apprit que, depuis notre dernière entrevue, il avait découvert, retenu et meublé pour moi, un petit logement placé si près du couvent de Sophie, que, de mes fenêtres, je pourrais voir tout ce qui s'y passerait. Il m'avertit que mademoiselle Duportail, devenue depuis peu madame du Cange, serait désormais madame Firmin.

Tout à coup la voiture, qui, depuis cinq minutes, brûlait le pavé, ne roula plus que très lentement. Rosambert me dit : « Nous voilà déjà près de la Bastille ; allons, belle enlevée, cette superbe parure, qui sied si bien à une femme de qualité, ne convient pas du tout à une bourgeoise. Il s'agit de faire une autre toilette. D'abord, ôtons ce brillant chapeau ; faisons de ces cheveux flottants, le moins mal que nous le pourrons, un chignon modeste ; couvrons ces grosses boucles de la simple *baigneuse* que voici ; à cette robe galante, substituons ce petit *caraco* blanc. Belle dame, mettez ce *jupon* hardiment : je ne serai pas téméraire ; je vous aime beaucoup, mais je vous respecte davantage. Fort bien : allons, couvrez votre sein de ce *fichu* de mousseline, arrangez ce mantelet noir par dessus, cachez votre visage sous cette ample *thérèse*. Voilà qui est fait, et vous êtes encore gentille à croquer ! Quant à moi, mon cher Faublas, ce sera encore plus tôt fini. Tenez ! » Il ôta son habit, et s'enveloppa d'une grande redingote.

Nous descendîmes à la place Maubert, nous gagnâmes à pied la rue des ***. Arrivés chez mon propriétaire, nous traversâmes une longue cour et un grand jardin, au fond duquel je vis un petit pavillon bâti contre un mur mitoyen qui me parut avoir à peu près dix pieds de hauteur. Je remarquai que des fenêtres de mon premier étage il était fort aisé de descendre, à l'aide d'une corde seulement, dans le jardin du voisin. Rosambert me combla de joie en m'apprenant que ce jardin était celui du couvent ; ensuite il me fit voir qu'en s'occupant de l'utile il n'avait pas négligé l'agréable. Un *forte-piano* était près de ma fenêtre : on avait disposé l'instrument de manière qu'en faisant de la musique je pourrais voir tout ce qui se passerait dans le jardin. Rosambert m'affligea beaucoup lorsqu'en me disant adieu il m'observa que nous serions privés de nous voir

tant que je resterais caché dans cette maison. Il me fit sentir que la marquise ne manquerait pas d'aposter des gens qui éclaireraient toutes ses démarches, et que ma retraite serait bientôt découverte, s'il avait l'imprudence de venir m'y visiter. Nous convînmes que nous nous écririons par la petite poste, et que, de peur de surprise, je lui enverrais mes lettres à l'adresse de M. de Saint-Aubin, l'un de ses intimes amis.

Ceux qui devinent que je ne dormis pas cette nuit, se tromperaient beaucoup s'ils n'attribuaient mon insomnie qu'à l'impatience en même temps pénible et douce que me causa le voisinage de Sophie; je songeai à ma chère Adélaïde, qui, depuis près d'un mois séparée de sa bonne amie, n'avait pas eu la consolation de voir son frère... Hélas! je songeai au baron, à qui ma fuite devait causer de mortelles inquiétudes, au baron qui devait m'accuser d'indifférence et de cruauté... Mais l'amour, plus fort que la nature, étouffa mes remords naissants. Pouvais-je, en retournant chez un père irrité, exposer mon amante au danger d'une éternelle séparation?

A la pointe du jour, j'allai me mettre en sentinelle à ma fenêtre, et je disposai la *jalousie* de manière que je pusse voir sans être vu. Je devais redouter les regards de madame Munich, qui, m'ayant admiré autrefois sous mes habits d'amazone, m'aurait peut-être reconnu malgré mon travestissement nouveau. Un corps de logis considérable était devant moi, à cinquante pas de distance. Il y avait là tant de chambres! Où était celle de ma Sophie? Mes yeux, sans cesse errants, parcouraient le bâtiment d'un bout à l'autre et ne savaient où se fixer.

A sept heures du matin, je fus obligé de quitter mon poste. Mes hôtes venaient visiter leur nouveau locataire et m'amenaient leur jardinière, qui se chargea du soin de faire le ménage de madame Firmin. Quant à ma cuisine, un cabaretier voisin, qui prenait orgueilleusemeut le titre de traiteur, s'engagea, moyennant 6 francs par jour, à me fournir exactement mes trois repas. M. Fremont, propriétaire du petit pavillon que j'occupais, fut étonné des arrangements que je prenais pour être toujours seule. Il m'observa galamment qu'une femme jeune et jolie ne devait point passer ses plus beaux jours dans la retraite, qu'une servante un peu entendue me servirait mieux que ce traiteur, ne me coûterait pas davantage, et me ferait une sorte de compagnie. A ces représentations très justes, que madame Fremont appuyait de son approbation, je répliquai que, dégoûtée du monde, j'avais choisi un logement isolé dans un quartier solitaire, tout exprès pour y vivre absolument retirée.

Mes hôtes me quittèrent, désolés, me dirent-ils, qu'une jeune personne aussi aimable eût pris la violente résolution de s'enterrer ainsi vivante. Cependant la femme du jardinier, ma ménagère, ne finissait pas son tracas domestique ; je la priai de faire ma chambre très succinctement et de me laisser tranquille.

J'allai m'asseoir derrière ma jalousie dès que je fus seul. Beaucoup de demoiselles vinrent se promener au jardin ; Sophie n'était pas avec elles. Je les vis courir, danser, s'amuser à ces petits jeux qu'inventa la paisible innocence. Que ces jeunes filles étaient jolies ! mais, hélas ! Sophie n'était pas avec elles. Si je parvenais à les attirer près de mon pavillon, peut-être que ma jolie cousine viendrait se joindre à ses compagnes. Une musique tendre affecte si agréablement un cœur amoureux ! Sophie viendrait sans doute !... Je la verrais !... Elle reconnaîtrait la voix de son amant !... Je me mis à mon *forte-piano*, et je chantai sur un air ancien ces couplets que m'inspira mon amour :

Jeunes beautés, je vous supplie
De terminer vos jeux si doux ;
Venez, venez ; et parmi vous
Amenez-moi la plus jolie,
La plus jolie et la plus belle !
Celle-là m'a donné sa foi !
Où la verrai-je ? où donc est-elle ?
Jeunes beautés, montrez-la moi.

Montrez-la moi, ma voix l'appelle ;
Mes yeux la cherchent vainement ;
Je ne pourrais que faiblement
Vous peindre ma crainte mortelle.
La plus modeste et la plus belle,
Celle-là m'a donné sa foi ;
Où la verrai-je, où donc est-elle ?
Jeunes beautés, montrez-la moi.

Je m'accompagnais de mon *forte-piano*. Aux premiers accords, les demoiselles étaient accourues sous mes fenêtres. Je finissais le second couplet quand je vis s'approcher deux femmes dont le costume m'effraya. L'une des deux était vieille ; elle gourmanda l'aimable jeunesse attentive à mes chansons. « Hé ! laissons ces enfants s'amuser, dit l'autre, qui me parut jeune et jolie. Voyez ! la musique a cessé depuis que nous sommes là ! Il semble que notre aspect seul effarouche les plaisirs. Allons-nous-en, ma sœur ; laissons ces enfants s'amuser. L'heure de la récréation est si courte ! et puis, elles n'ont pas l'agrément d'entendre cela tous les jours. » Quand les deux dames furent loin, je continuai :

Le doux penchant qui nous entraîne
Vous aussi vous l'éprouverez?
Un jour, un jour vous sentirez,
Vous sentirez toute ma peine.
La plus sensible et la plus belle,
Celle-là m'a donné sa foi!
Jeunes beautés, volez près d'elle,
Et daignez lui parler de moi.

Elles m'écoutaient avec attention, elles m'applaudissaient avec transport; mais, hélas! Sophie, ma Sophie n'était pas avec elles. Désespéré de ne pas la voir, je quittai l'instrument. Triste et rêveur, je restai debout derrière ma jalousie; enfin j'aperçus.... je crus entrevoir... une jeune personne se promener seule dans une allée couverte qui se prolongeait jusque sous mes fenêtres. Je chantai ce dernier couplet :

Mais dans ce bois, quelle est donc cell
Qui se promène en soupirant?
Quand on poursuit son jeune amant,
Ainsi gémit la tourterelle.
Amour me dit : C'est la plus belle
Qui t'a toujours gardé sa foi.
Jeunes beautés, volez près d'elle;
Amenez-la, rendez-la moi.

Je ne voyais la demoiselle que par derrière. Cette taille charmante, c'est la sienne!... Cette allée couverte est celle où, si j'en crois Adélaïde, ma jolie cousine venait jadis soupirer son amour naissant et malheureux... Ah! Sophie! c'est toi; c'est toi, sans doute : avance donc un peu... Tu t'éloignes!... Reviens, viens par ici!... Tourne-toi vers ton amant, montre-moi ton visage adoré!

Une cloche maudite donna à l'instant même le signal de la retraite et m'enleva mes espérances. Toutes les pensionnaires sortirent du jardin.

Le lendemain, à sept heures du soir, la même personne revint au même lieu. Placé derrière ma jalousie, je suivais tous ses mouvements d'un œil inquiet. Sa démarche lente et mesurée annonçait sa mélancolie profonde : elle semblait craindre le grand jour, elle cherchait dans cette promenade solitaire l'endroit le plus sombre. O vous qui m'inspirez un intérêt si tendre, mon cœur me dit qu'il voit en vous ce qu'il adore! Mais si mes pressentiments me trompaient, s'il était possible que vous ne fussiez pas ma Sophie, ah! du moins, j'en suis sûr, vous aimez comme elle, et comme elle vous êtes séparée de celui que vous aimez.

Je chantai le dernier couplet de ma romance : toutes les demoi-

selles accoururent ; celle que j'appelais ne m'entendit pas. Que faire pour attirer Sophie et pour éloigner ses compagnes ? Si je continue de chanter, les jeunes filles resteront sous mes fenêtres, et ma jolie cousine, trop préoccupée, n'y viendra pas. Il faut se taire, il faut d'un œil impatient suivre tous les pas de la charmante rêveuse ; il faut attendre.

Quand je ne me fis plus entendre, les jeunes filles se dispersèrent dans le jardin. Caché par ma jalousie, agenouillé sur mon balcon, je ne perdais pas de vue l'intéressante demoiselle qui se promenait toujours à pas lents... Enfin, elle fit quelques pas de mon côté : je la vis... c'était elle!... un peu pâle, un peu changée, mais toujours si belle!... elle était encore trop éloignée pour que j'osasse hasarder de lui faire aucun signe ; mais je m'enivrais du bonheur de la regarder. La cloche fatale donna alors le signal maudit.

Déjà toutes les pensionnaires sont sorties du jardin ; Sophie retourne sur ses pas et s'éloigne tristement. Désespéré de voir s'échapper encore l'occasion de lui parler, je ne puis contenir mon impatience. J'écarte ma jalousie d'une main, et de l'autre je lance à ma jolie cousine son portrait : il tombe sur son épaule. Sophie reconnaît la miniature, et dans l'excès de sa surprise s'arrête pour regarder de tous côtés : le moment me paraît décisif. Trop amoureux pour être bien prudent, je lève ma jalousie. Sophie voit à la fenêtre du pavillon une femme dont les traits la frappent ; elle avance de quelques pas, me nomme, et tombe évanouie.

Dans ce moment critique, mon traiteur frappait à ma porte ; je lui criai que je n'avais pas faim, et, sans considérer quelles suites terribles pouvait avoir mon extrême imprudence, poussé d'ailleurs d'un mouvement involontaire, je m'élançai par ma fenêtre dans le jardin du couvent. Heureusement pour moi, il n'y avait déjà plus personne, personne que ma Sophie. Quoiqu'un peu étourdi du saut périlleux que je venais de faire, je courus sous l'allée couverte me jeter à ses pieds. Mes baisers lui rendirent l'usage de ses sens. «Ah ! mon cher Faublas, quel moment!... Mais, hélas! qu'avez-vous fait? vous avez sauté par la fenêtre! n'êtes-vous pas blessé? — Non, ma Sophie, non. — Mais si l'on vous a vu... Mais comment rentrerez-vous dans ce pavillon? Ah! nous sommes perdus tous deux... Faublas, dites-moi la vérité, n'êtes-vous pas blessé? — Non, ma Sophie, non; je trouverai quelque moyen de remonter chez moi... — Vous voulez déjà me quitter? — Ma jolie cousine, si vous saviez comme j'ai souffert! — Et moi! Faublas, vous n'en avez pas d'idée. »

Comme elle parlait, nous entendîmes retentir dans les airs le nom

de Pontis que plusieurs femmes répétaient en glapissant. J'avoue que je fus épouvanté; je me jetai à plat ventre derrière une charmille. Sophie, à qui la frayeur rendit des forces, vola au devant de celles qui la venaient chercher. « N'entendez-vous pas la cloche, mademoiselle? Faudra-t-il tous les soirs courir après vous, » lui dit aigrement madame Munich, dont je reconnus la voix sèche? Quelques religieuses qui avaient accompagné la gouvernante grondèrent aussi ma jolie cousine : elles sortirent toutes ensemble du jardin, dont elles fermèrent la grille. Je me vis absolument seul, mais fort embarrassé.

Dès que Sophie ne fut plus là, je ressentis un malaise général, sans doute produit par la secousse violente que je m'étais donnée. Ce n'était pas cette douleur passagère qui m'inquiétait le plus, il s'agissait de rentrer chez moi. Je ne pouvais tenter l'escalade du mur que lorsque la nuit serait tout à fait venue, que lorsque tout le monde serait couché dans le couvent; et la circonstance exigeait qu'en attendant le moment de m'évader, je prisse au moins la précaution de me cacher quelque part. Un vieux marronnier, dont les branches étaient basses et le feuillage épais, m'offrait un asile plus sûr que commode : comment monter sur cet arbre dans l'équipage où je me trouvais? Je pris le parti d'ôter mes jupons; je les roulai fortement ensemble, et, me glissant derrière les arbres le long du mur jusqu'à mon pavillon, je lançai le petit paquet dans ma chambre par la fenêtre restée entr'ouverte. Ensuite je revins au marronnier sur lequel je grimpai lestement; mais son écorce raboteuse fit de longs accrocs au léger caleçon dont mes cuisses restèrent plutôt embarrassées que couvertes.

Je demeurai là trois heures entières, espérant que la lune, dont quelques nuages toujours épars affaiblissaient déjà les rayons, me retirerait tout à fait sa lumière importune; cependant, sur les onze heures, le calme profond qui régnait partout m'enhardit à descendre. En vain j'essayai de remonter chez moi; en vain je cherchai le long du mur nouvellement crépi quelque endroit d'un accès facile. Lorsque parvenu à quelques pouces de hauteur je voulais, avec mes mains péniblement accrochées, m'élever davantage, mes pieds restaient pendants, je ne trouvais plus où les cramponner; il fallait bien retomber.

Je me livrai pendant plus d'une heure à ce rude exercice; enfin mon courage m'abandonna avec mes forces. Les doigts en sang, le corps froissé, je me couchai par terre et m'abandonnai tristement à mes réflexions. Comment ferais-je lorsque le jour, bientôt revenu,

montrerait aux religieuses un homme enfermé dans leur jardin? un homme! car je n'avais plus de jupons, et mon très mince caleçon, déchiré en plusieurs endroits, trahirait mon sexe : ces femmes effrayées iraient chercher main forte. Madame Munich me reconnaîtrait; je retomberais au pouvoir d'un père sévère, jaloux de son autorité : le baron me renfermerait encore, il m'enlèverait pour toujours à Sophie, à Sophie cruellement compromise, et peut-être deshonorée!... Deshonorée!... cette horrible idée redoublait mon désespoir, quand j'entendis un petit cri aigu et prolongé, tel à peu près que le produit une grille qu'on s'efforce d'ouvrir doucement.

Je me précipitai vers mon marronnier protecteur; mais je n'atteignis sa cime qu'aux dépens de mon pauvre caleçon qui pendait par lambeaux. Après quelques minutes de calme, un léger bruit frappa mon oreille : une femme, dont le clair de lune me laissait distinguer le costume remarquable, s'avançait avec précaution sous l'allée couverte, en regardant de tous les côtés. A l'instant même, je vis un homme paraître sur le chaperon du mur, le long duquel il descendit avec une agilité qui me surprit. Il se glissa derrière les arbres et vint sous l'allée couverte joindre celle qui l'attendait. Tous deux s'assirent au pied du marronnier sur lequel je demeurais immobile et attentif. Je les entendis s'applaudir mutuellement du succès de leur témérité, se faire les plus tendres protestations, confondre leurs soupirs, et accompagner de ces douces épithètes consacrées par l'amour leurs noms, qu'ils répétèrent plusieurs fois. Je reconnus dans l'amant l'unique rejeton d'une maison illustre. A son véritable nom, que je dois taire, on me permettra de substituer celui de Derneval. L'amante, je l'appellerai Dorothée. L'amante, ce n'était pas une pensionnaire, ce n'était pas une dame en chambre... Amour! quelles nobles familles tu réunissais dans ces deux personnes! mais quel temps, quel lieu tu avais choisis! Il est donc vrai que tu pénètres quelquefois dans ces maisons de paix où l'on t'a juré une haine éternelle! il est donc vrai que tu as des autels partout! Je vis le couple heureux que tu brûlais de tes flammes te faire, à l'ombre d'un arbre qu'il croyait discret, le plus doux, le moins chaste des sacrifices.

Puisque Derneval était entré volontairement dans le jardin et qu'il ne témoignait aucune inquiétude sur les moyens d'en sortir, il avait une retraite assurée, et je le forcerais bien à me laisser sortir avec lui. Cette réflexion toute simple se présenta tout à coup à mon esprit; je n'en attendis pas une autre. Je saisis l'extrémité de la branche qui me parut la plus longue et la plus flexible; je m'élançai; la

branche se courba, et, quoiqu'elle m'eût porté à peu de distance, je tombai lourdement. Au bruit de ma chute, à l'apparition d'une figure aussi étrange que la mienne, Dorothée frémit. Derneval se releva brusquement, me saisit par le bras, et soudain m'appuya sur la poitrine le bout d'un pistolet. « Oh ! ne la tuez pas, » s'écria Dorothée d'une voix très altérée. Je regardai mon ennemi tranquillement, et je lui dis d'un ton calme : « Je ne crains rien, monsieur, je sais bien que Derneval ne m'assassinera pas ; mais soyez tranquille aussi, je ne trahirai pas vos amours fortunées. Tandis que je lui parlais, Derneval me regardait de près. D'abord il fut trompé par ma coiffure féminine, par le petit *caraco* blanc ; mais le caleçon déchiré attira aussi son attention, et une toile très fine, modelant certaines formes délatrices, lui donna de terribles soupçons : « Est-ce une femme? s'écria-t-il. » D'un coup de main rapide il éclaircit ses doutes, et dès qu'il fut sûr de mon sexe : « Créature amphibie, vous me direz qui vous êtes ! — Derneval, je suis amant comme vous. — Amant de qui? — De la fille la plus belle et la plus vertueuse que ce couvent renferme. — Monsieur, comment s'appelle-t-elle? Comment vous nommez-vous? (Je les regardai tous deux.)—Je sais vos noms ; mais je ne vous les ai pas demandés. Derneval, qu'il vous suffise d'apprendre que je suis gentilhomme. — Vous êtes gentilhomme ! monsieur, je ne vous demande qu'un moment. »

Il remit son pistolet dans sa poche, et tandis qu'il réparait certaine partie de son habillement fort en désordre, Dorothée, qui s'était avant tout occupée du soin de se rajuster, me fixait avec une attention que je pris pour de la hardiesse. Son amant revint à moi. « Monsieur, quelle que soit votre maîtresse, vous l'aimez apparemment autant que j'adore la mienne, il faut que la mort de l'un de nous deux assure à l'autre un éternel secret. — Derneval, sortons ensemble, je suis prêt à vous satisfaire. — Et vous croyez que je le souffrirai, interrompit Dorothée en se précipitant entre les bras de son amant. Mon cher Derneval ! et vous, monsieur de Faublas !.... — De Faublas ! qui vous a dit.... — Je vous reconnais ; vous êtes le chevalier de Faublas, vous êtes le vivant portrait d'Adélaïde ; je vous ai vu quelquefois au parloir ; vous y demandiez votre sœur ; votre sœur n'y allait jamais sans cette jolie mademoiselle de Pontis... Ah ! c'est mademoiselle de Pontis que vous aimez ! c'était vous qui chantiez hier cette belle romance dont j'ai retenu le refrain :

« La plus modeste et la plus belle,
« Celle-là m'a donné sa foi !

« Souvenez-vous qu'hier l'une de nos dames a passé avec moi près de votre pavillon ; vous avez dû l'entendre gronder nos jeunes filles qui vous écoutaient, vous avez dû m'entendre les excuser... Chevalier, c'était vous qui chantiez cette romance ; c'était pour mademoiselle de Pontis que vous la chantiez... Derneval, Faublas, poursuivit-elle en unissant nos mains dans les siennes, la conformité de vos aventures doit vous inspirer une égale confiance. Chacun de vous doit trouver dans l'autre un compagnon discret, un ami fidèle, et vous iriez vous égorger ! et Sophie ou Dorothée serait bientôt réduite à pleurer son amant !... Monsieur de Faublas, jurez-moi une inviolable discrétion. — Je jure par Sophie ! — Et moi par Dorothée ! » s'écria Derneval. Nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre, et cet embrassement réciproque fut le gage de la fraternité que nous nous promîmes.

Les deux amants écoutèrent patiemment le récit des événements qui m'avaient amené dans le lieu où je les avais surpris. Derneval me dit ensuite : « La lune se cache de plus en plus ; nous sortirons d'ici quand l'orage qui se prépare éclatera ; permettez que Dorothée et moi nous vous laissions seul un moment. »

Le moment fut long. Lassé d'attendre, je m'endormis sous l'arbre au pied duquel je m'étais jeté. Quand je me réveillai, de rapides éclairs sillonnaient une épaisse nuée au sein de laquelle le tonnerre roulait avec un épouvantable fracas : le ciel vomissait des torrents d'eau. Je me levai très surpris de ne pas voir paraître Derneval. Je m'avançai avec inquiétude sous l'allée couverte du côté qu'ils avaient pris pour s'éloigner. Que les amants sont distraits et préoccupés ! tandis que les éléments paraissaient prêts à se confondre, Derneval et Dorothée s'amusaient à des bagatelles.

« Le ciel est en feu, me dit Derneval, on nous découvrirait peut-être à la lueur des éclairs, il faut attendre encore. — Derneval, vous en parlez à votre aise ! je suis presque nu ! — Mon cher compagnon, croyez-vous que cette pluie ne me mouille pas aussi ? — Ah ! Dorothée est avec vous ! »

Je m'éloignai triste et pensif. Une demi-heure après il fallut retourner à Derneval pour l'avertir qu'il ne tonnait plus et qu'une obscurité profonde favorisait notre retraite. Il fit enfin ses adieux à Dorothée ! « Amants heureux ! leur dis-je alors, ayez pitié d'un couple amant ! Ah ! Dorothée ! ah ! vous qui savez comme il est doux de voir ce qu'on aime, vous n'ignorez pas sans doute combien il est affreux d'en être séparé ! Ah ! montrez-moi ma Sophie, vous le pou-

vez... » Derneval me prit par la main et me dit : « Dorothée vous estime, elle aime mademoiselle de Pontis, nous sommes frères, vous verrez votre Sophie, vous la verrez. — La nuit prochaine, mon cher compagnon ?... — Non, notre imprudence, heureuse cette nuit, pourrait ne pas l'être toujours. Je tremble d'exposer Dorothée, vous ne voudriez pas compromettre Sophie? Chevalier, nous ne nous voyons ici que deux fois par semaine à peu près, et la nuit du rendez-vous est toujours une nuit pluvieuse ou sombre. Un signal dont nous sommes convenus ne me trompe jamais ; et quant à vous, il ne sera pas difficile de vous avertir, puisque vous logez dans ce pavillon. Soyez tranquille ; dans trois jours au plus tard vous verrez mademoiselle de Pontis. Partons. »

Il me conduisit vers la partie du mur où son échelle de cordes était attachée. Nous vîmes que de là je gagnerais bien mon pavillon, mais que je ne pouvais atteindre à ma fenêtre, sous laquelle nous retournâmes. Derneval était d'une grande taille, il me fit monter sur ses épaules, et soutenant ensuite mes pieds avec ses mains, il me poussa vigoureusement au moment où je saisissais les cordes de ma jalousie. Dès qu'il me vit chez moi, il retourna à son échelle, au moyen de laquelle il escalada le mur en un instant.

J'étais fatigué, j'avais faim, je m'endormis profondément en attendant mon déjeuner, qui m'arriva sur les dix heures du matin. On me remit en même temps une lettre venue pour moi par la petite poste : elle était de Rosambert. Il m'apprenait que le soir même de mon enlèvement madame ma chère mère avait osé venir lui demander ce que madame du Cange était devenue. Pour consoler cette mère désolée, et pour la déterminer en même temps à croire qu'il n'avait jamais connu sa fille, il avait employé l'un de ces arguments victorieux qui ne manquaient jamais leur effet sur la Dutour. Au reste, il me recommandait de ne pas sortir de chez moi et d'y garder l'incognito le plus absolu. Madame de B*** me faisait chercher partout ; des gens apostés rôdaient toute la journée autour du couvent ; mon père ne pouvait faire un pas sans être observé, et l'hôtel du comte était investi, même pendant la nuit.

Infortunée marquise, m'écriai-je ! comme je vous ai délaissée ! de quelle ingratitude j'ai payé vos soins généreux et tendres ! Pourrais-je vous faire un crime des mouvements que vous vous donnez pour découvrir ma retraite ? Ah ! si vous ne me cherchiez pas, vous m'aimeriez moins !

Je tirai de ma poche le portrait du vicomte de Florville, et je le baisai. Je n'entreprendrai pas de justifier ces réflexions peut-être

déplacées, quoique justes, et ce mouvement sans doute condamnable, quoique involontaire; tout ce que je puis dire au lecteur pour l'engager à me continuer son indulgence, c'est qu'un moment après je ne songeai plus qu'à ma Sophie.

Je la vis paraître à sept heures; elle était accompagnée d'une femme dont l'habit m'effraya d'abord, mais que je reconnus bientôt pour Dorothée. Toutes deux passèrent sous ma fenêtre. Dorothée pouvait-elle être belle auprès de Sophie; auprès de Sophie, qui brillait entre toutes ses compagnes comme une rose au milieu des autres fleurs? Je ne pus me modérer en la voyant si près de moi. Elles entendirent toutes deux le cri de ma jalousie, que j'allais lever : leur prompte retraite prévint mon imprudence et m'en fit repentir; elles eurent du moins l'attention de s'asseoir sous l'allée couverte, à peu de distance et vis-à-vis de mon pavillon. Sans doute elles s'entretenaient de moi, car ma jolie cousine parlait avec feu et regardait toujours ma fenêtre. Bientôt, aux gestes de Dorothée, je compris qu'elle montrait à ma Sophie le côté du mur par lequel Derneval s'introduisait dans le jardin. Mon cœur était pénétré de la plus douce joie.

Le lendemain, même promenade, même imprudence, même châtiment, même plaisir.

Cependant le ciel était calme et serein. Plus impatient qu'un laboureur, dont une sécheresse de deux mois brûle les terres inutilement ensemencées, j'invoquais les vents du midi; j'allais sans cesse de la girouette au baromètre. Le troisième jour enfin, de gros nuages obscurcirent les rayons du soleil couchant. « La nuit sera pluvieuse, » dit Dorothée en passant sous ma fenêtre; « et je crois qu'elle sera belle, » répondit ma jolie cousine. « Ah! oui, bien belle! » m'écriai-je assez haut. Les deux amies, qui redoutaient toujours ma vivacité, s'éloignèrent promptement.

A minuit précis, Derneval fut au pied de mon pavillon; il me jeta une échelle de cordes, que je fixai sur ma fenêtre, et bientôt j'embrassai mon frère. Nous avançâmes sous l'allée couverte : ma jolie cousine et sa tendre amie nous y attendaient. « La voilà, me dit Dorothée; je vous la livre avec conscience, M. de Faublas; elle ne vous aimerait pas tant si vous n'étiez pas digne d'elle. Ah! croyez-moi, respectez sa timide jeunesse; prolongez cette époque délicieuse de l'amour vertueux et pur. Que votre union soit innocente, puisqu'elle peut l'être encore! qu'un jour un heureux hyménée!... Hélas! cet espoir vous est permis, belle Sophie, cette odieuse enceinte ne vous renfermera pas toujours... d'affreux serments... »

Ses sanglots lui coupèrent la parole. Derneval, impatient de la consoler, l'entraîna; je restai avec ma Sophie.

Qu'il me soit permis de répéter ici ce qu'on a dit mille fois : le véritable amour est timide et respectueux. Passer des heures entières avec une maîtresse adorée, tenir sur ses genoux la plus jolie des filles, respirer son haleine, sentir palpiter son cœur, et se contenter de presser doucement sa main, ne prendre qu'en tremblant un baiser sur ses lèvres, ne pas oser solliciter des faveurs plus précieuses, qui semblent réservées pour l'amant aimé : voilà ce que le jeune Faublas n'aurait jamais cru possible! voilà l'étonnante vérité dont sa jolie cousine le convainquit dans ce premier rendez-vous! J'approchais de Sophie, son ame purifiait la mienne.

C'est avec cette ardeur et ces vœux épurés
Que, sans doute, les dieux veulent être adorés!

VOLTAIRE, *Sémiramis.*

Et Derneval, à qui la tendresse de Dorothée ne laissait plus rien à désirer, Derneval était peut-être moins heureux que moi. Ce fut lui, cette fois, qui vint m'avertir qu'il était temps de nous retirer, que l'aurore ne tarderait pas à paraître. « L'aurore! il n'y a pas une heure que nous sommes ici! — Allons, chevalier, interrompit Dorothée, prenez courage; nous nous reverrons dans trois jours. — Ah! Sophie, je tremble toujours que madame Munich... — Mon cher cousin, quand, après souper, ma gouvernante a bu quelques verres de ratafia, elle ne songe plus qu'à dormir : c'est moi qui reste chargée du soin de fermer la porte de notre petit appartement... — Allons, le temps se passe, interrompit encore Dorothée; il ne faut pas que le crépuscule nous surprenne ici. Derneval! dans trois jours; peut-être un peu plus tôt... hélas! peut-être un peu plus tard. — Adieu, ma Sophie; dans trois jours : un peu plus tôt, si cela se peut; mais, je vous en prie, jamais plus tard. Adieu, ma Sophie! »

Pour cette fois, le ciel s'intéressait aux vœux d'un amant. Un temps couvert me fit croire, le second jour, que le rendez-vous serait avancé. Ma jolie cousine, passant sous ma fenêtre à l'heure ordinaire, confirma mon espoir. « La nuit sera pluvieuse! dit-elle. — Ah! ma Sophie!... » Elle n'attendit pas la fin de ma réponse.

Une heure après, mon traiteur frappa à ma porte. Je soupais quand un inconnu me remit une lettre, en me disant qu'il était chargé d'apporter la réponse. Voici ce que Rosambert m'écrivait :

« Je crains de tomber malade, mon ami; je suis ce soir d'une « tristesse!... Il y a plus de deux heures que je n'ai ri. Aussi ai-je

« l'ame pénétrée de ce que j'ai vu. Imaginez qu'en attendant l'heure « de la comédie, j'ai été ce soir faire un tour de promenade au « Luxembourg. Une femme, qui n'avait pas mauvais tour, se pro- « menait seule dans une allée écartée; moi, par distraction ou « autrement, j'ai suivi la jolie rêveuse. J'ai passé derrière deux « hommes assis sur un banc isolé. L'un d'eux avait un mouchoir à « la main. *Ah!* s'écriait-il douloureusement, *je croyais qu'il m'ai- « mait; le cruel! il me livre volontairement aux plus mortelles « inquiétudes!* Mon cher chevalier, la voix de cet homme m'a frappé. « J'ai laissé pour un moment la petite, que j'allais atteindre, je suis « revenu sur mes pas, j'ai fixé les deux amis, trop préoccupés pour « m'apercevoir. Faublas, celui que j'avais entendu se plaindre, « pleurait amèrement : c'était votre père!... L'autre, je crois l'avoir « rencontré quelquefois chez vous; si ce n'est pas M. Duportail, « c'est un homme qui lui ressemble beaucoup... Mon ami, le baron « pleurait! cela m'a tant affecté, que je n'ai plus songé à la quête « du galant gibier que je courais d'abord. Je suis rentré chez moi « pour vous écrire. Faublas, j'ai naturellement beaucoup d'amitié « pour les jolies femmes, je sacrifierais, dans l'occasion, mille petits « scrupules au désir d'avoir celle qui m'aura plu; mais il y a des « devoirs!... Je conviens que Sophie mérite bien qu'on fasse quelques « fautes pour elle; mais, enfin, votre père pleurait! Chevalier, « réfléchissez-y. »

Je me recueillis un moment, et puis, appelant l'inconnu : « Monsieur, vous direz à celui qui vous envoie que je lui ferai réponse demain. »

Je n'attendis pas que minuit fût sonné pour descendre au jardin; mais mon impatience ne pouvait avancer l'horloge du couvent. Les deux charmantes recluses ne vinrent qu'à l'heure marquée. Aussitôt que Derneval se fit entendre, Dorothée courut au devant de lui. Je fus étonné de les voir revenir tous deux une demi-heure après. « Chevalier, me dit Dorothée, vous avez le secret de ma vie; mais je vous dois une histoire détaillée de mes amours, longtemps infortunées. » Elle en commença le touchant récit, qu'elle ne put finir sans verser un torrent de larmes. « Console-toi, ma chère Dorothée, console-toi, s'écria Derneval; tu n'as pas longtemps encore à gémir dans ta prison : bientôt je t'arracherai à l'esclavage, bientôt tes indignes parents frémiront de ton bonheur, qu'ils ne pourront empêcher. Et vous, chevalier, poursuivit-il avec chaleur, vous que nos malheurs ont touché, vous m'aiderez à les finir. Je rends grâce au hasard qui m'a donné un ami, un frère d'armes, un

compagnon tel que vous. Entourés des mêmes dangers, dans notre intime union nous trouverons notre sûreté commune. Les ennemis de Dorothée sont les vôtres ; je jure une haine éternelle à ceux de Sophie; et malheur à qui troublera désormais nos amours mutuellement protégées! — Ah! Derneval, ah! j'y consens volontiers. » J'embrassai Dorothée ; Derneval embrassa ma Sophie.

Il n'était pas quatre heures du matin quand je rentrai dans mon pavillon ; cependant j'allai frapper au corps de logis qu'habitait mon propriétaire. Je le réveillai pour lui demander un *passe-partout* et pour lui dire qu'une affaire importante m'obligeait de retourner à la campagne, que peut-être mon absence serait longue, mais que je me réservais toujours son pavillon, pour avoir, dans tous les cas, un *pied à terre* à Paris.

Avant cinq heures, je fus à la porte de Rosambert. Les domestiques ne voulaient point réveiller leur maître, qui venait de se coucher. Je fis tant de bruit, que le plus hardi alla dire au comte qu'une femme demandait à lui parler. « A cette heure-ci? qu'elle aille au diable!... Écoute, écoute ; est-elle jolie? — Oui, monsieur. — Ah! c'est autre chose! il n'est pas trop tôt! qu'elle entre... Eh! c'est madame Firmin! ce tour-ci vaut l'autre. (Il se jeta à mon cou.) Il me paraît que ma lettre... — Rosambert, faites-moi donner des habits d'homme, et je vais de ce pas chez M. Duportail. — Je crois que vous le trouverez, mon ami. Il est sûrement revenu, c'est sûrement lui que j'ai vu hier au Luxembourg. En vérité, le baron m'a singulièrement touché. Savez-vous qu'il est venu ici dix fois, le baron? il ne m'a jamais trouvé, j'avais donné des ordres si précis! — Rosambert, faites-moi donner des habits. »

On me choisit parmi les siens ceux qui se trouvèrent les plus courts. Je volai chez M. Duportail, qui fut aussi charmé que surpris de me voir. « Lovzinski, lui dis-je, je viens vous livrer le fils de votre ami ; je me remets en vos mains sans condition. Daignez seulement être médiateur entre mon père et moi : voulez-vous bien me conduire chez le baron? — A l'instant même, mon ami. O quel plaisir nous allons lui faire! Mon cher baron, quel doux moment tu vas passer! »

En chemin, Lovzinski m'apprit que, sur de faux avis, il avait été faire à Saint-Pétersbourg un voyage inutile. Sensible à son malheur, je ne pus m'empêcher pourtant de faire tout bas cette réflexion : « Tant que Dorliska sera perdue, on ne pourra me la faire épouser. »

Nous arrivâmes à l'hôtel : M. Duportail me pria d'attendre dans

le salon, et de le laisser entrer seul dans la chambre à coucher du baron. Il me dit que c'était une précaution qu'il devait prendre, moins pour encourager mon père à me pardonner, que pour le préparer par degrés à la joie de mon retour.

Je fus bientôt environné des gens de la maison, ravis de revoir leur jeune maître; Jasmin surtout ne pouvait contenir sa joie.

Il n'y avait pas deux minutes que M. Duportail parlait au baron, quand j'entendis celui-ci s'écrier : « Il est là, mon ami; allons, je suis sûr qu'il est là. Hé! mais, qu'il entre. » Je m'avançai vers la porte, elle s'ouvrit avec violence; mon père, presque nu, se précipita dans le salon; les domestiques s'éloignèrent par respect. Le baron me prit dans ses bras et me couvrit de baisers. Je n'avais pas la force de dire un seul mot. Tout à coup mon père, comme s'il se fût repenti de m'avoir montré toute sa tendresse, me repoussa d'un air irrésolu. Je me jetai à ses pieds, et, lui montrant une bourse encore pleine d'or : « Mon père, vous voyez que ce n'est pas la nécessité qui me ramène à vous. » Il se jeta dans mes bras, me pressa contre son sein, m'embrassa vingt fois et mouilla mon visage de ses larmes. « Ah! je n'avais plus que cette crainte, disait-il. Mon cher fils! mon bon ami! il est donc bien vrai que tu m'aimes? J'avais peine à croire que cela ne fût pas! Faublas, mon cher fils, tu ne sais pas comme ce moment me dédommage des maux que j'ai soufferts! Cependant, mon ami, tu seras père un jour! ah! puissent tes enfants t'épargner les chagrins que tu m'as donnés! »

Mon père vit bien que mon cœur était plein, que mes sanglots étouffaient ma voix. Il essuya mes larmes, qui se confondaient sur mon visage avec les siennes. « Console-toi, mon cher enfant, me dit-il, je ne t'en veux pas; sois bien persuadé que je ne t'en veux pas. Tu m'as quitté, il est vrai; mais la circonstance t'excusait. Tu m'as laissé plusieurs jours dans l'inquiétude, mais enfin tu es revenu volontairement. Va! j'étais plus inquiet que défiant; je n'ai jamais douté de la bonté de ton cœur... Tiens, je t'aime peut-être plus encore que je ne t'aimais. Hé! qui ne fait pas de fautes à ton âge? Quel jeune homme a jamais réparé les siennes mieux que toi? Quel père plus heureux que le tien peut se vanter d'avoir un meilleur fils?... Allons, mon ami, le passé est oublié, reprends ton appartement, rentre dans tous tes droits. »

M. Duportail s'était jeté dans un fauteuil et nous regardait tous deux avec un plaisir mêlé de douleur : nous l'entendîmes murmurer le nom de sa fille. Le baron, emporté par sa joie, se leva brusquement, alla à son ami, prit sa main et lui dit : « Elle se retrou-

vera, ta fille, elle se retrouvera; et mon fils...» Il n'acheva pas, et s'adressant à moi : « Faublas, vous renoncerez à Sophie? — A Sophie? mon père. — Oh! oui, oh! je l'exige; sur ce point-là je serai toujours inflexible : il faut me promettre de ne plus aller au couvent. — Ne plus aller au couvent! — Mon fils, je vous répète qu'il faut me le promettre. — Hé bien! mon père, puisque vous l'exigez absolument, je vous assure que je n'irai plus au parloir. — Voilà ce que je demande. Va, mon ami, va te reposer. — Mais Adélaïde? — Ah! oui, elle est dans l'inquiétude. (Il écrivit un moment.) Tiens, voilà le nom du couvent dans lequel elle est maintenant; cours-y vite : tu n'as pas d'idée du plaisir que tu lui feras. »

Je remontai chez moi pour changer d'habits, et j'allai voir ma sœur, qui plaignit beaucoup sa bonne amie, dont elle ignorait le bonheur.

Je me rendis ensuite chez Derneval, à qui j'appris le changement de ma demeure, et les raisons qui l'avaient déterminé. Il loua beaucoup la sage précaution que j'avais prise de nous ménager, en tout événement, un asile dans le pavillon; il me promit qu'avant la fin de la journée Dorothée serait instruite de ces événements, qu'elle ne manquerait pas d'apprendre à Sophie. Nous arrêtâmes que la nuit du surlendemain nous irions au couvent, s'il faisait beau. On sait que les nuits pluvieuses ou sombres étaient pour nous les belles nuits; on sait que sur ce point les amants et les voyageurs n'ont jamais été d'accord.

Le même soir, Justine vint chez moi. « Hé! bonsoir, ma petite Justine! il y a bien longtemps que nous ne nous sommes rencontrés seuls! — Oh! monsieur, y eût-il cinquante ans, je vous prie d'abord d'écouter ce que j'ai à vous dire. Madame la marquise.... — Tu es toujours bien jolie, mon enfant! — Monsieur, ma maîtresse m'envoie... — Elle sait déjà que je suis ici, ta maîtresse? — Oui; ce matin vous êtes rentré par la grande porte, on est venu le lui dire aussitôt.... Mais finissez, monsieur, souvenez-vous de nos conventions. — De quelles conventions parles-tu? — Vous oubliez tout. Il y a quelque temps, il a été décidé entre nous que lorsque je viendrais ici de la part de ma maîtresse, je commencerais toujours par ma commission. — Hé bien, dépêche-toi donc de parler, ma petite Justine. — Monsieur, ma maîtresse a été bien surprise, bien affligée de votre fuite.... Mais finissez donc. — Eh! finis toi-même : tu fais des préfaces comme un auteur sifflé : ta maîtresse a été bien surprise!... crois-tu que je n'aie pas deviné cela! — Un instant, monsieur. — Tiens, les exordes m'ennuient toujours, mais dans ce

moment-ci surtout.... Au fait, ma petite Justine, au fait. — Ma maîtresse m'a chargée de vous annoncer que vos amours secrètes... — Mes amours secrètes ! que veut-elle dire ? — Mais vos amours avec elle ne sont pas publiques, j'espère ? — Ah ! tu as raison ? oui, oui. — Elle dit que vos amours sont menacées d'un grand malheur : elle prévoit un événement fâcheux qui pourrait découvrir au marquis le secret de votre déguisement. — Le secret de mon déguisement ! Mais ma belle maîtresse serait perdue ! — Aussi elle se désole, elle pleure, elle gémit. Au moins, s'écrie-t-elle quelquefois, si je pouvais le voir ! — Eh bien ! où est-elle ? où faut-il aller ? — Là ! voyez : tout à l'heure je ne pouvais finir assez tôt ; maintenant le voilà qui veut me quitter ! — Ah ! Justine, excuse ; mais tu me dis que ta maîtresse se désole ! quelle est donc cet événement qu'elle craint ? — Monsieur, je n'en sais rien. Demain, à dix heures du matin, elle vous le dira chez sa marchande de modes : vous y viendrez, n'est-ce pas ? — Ah ! certainement ; je n'abandonnerai pas la marquise dans une situation aussi critique..... Ah çà ! mon enfant, voilà ta commission faite. »

Depuis si longtemps j'étais privé du plaisir de voir la jolie femme de chambre, qu'on ne sera pas étonné qu'elle soit restée un quart d'heure avec moi.

La situation de sa maîtresse était si triste, qu'on ne sera pas plus surpris de l'empressement avec lequel je courus au rendez-vous le endemain à dix heures du matin.

Dès que j'entrai dans le boudoir, la marquise s'efforça de cacher le mouchoir dont elle s'essuyait les yeux. « Monsieur, me dit-elle, je vous prie d'excuser mes importunités ; je n'abuserai pas de votre complaisance, je ne vous demande qu'un moment d'attention. Je ne vous rappellerai pas, monsieur, le service important que je vous ai rendu il y a quelques jours ; je ne vous parlerai pas de l'ingratitude extrême dont vous l'avez payé ; je ne vous demanderai point où vous avez passé le temps qui s'est écoulé depuis le jour de votre fuite jusqu'à celui de votre retour chez le baron : je sens qu'il ne me convient plus de m'informer de votre conduite ; je sens que mes plaintes, mes reproches et mes questions seraient également inutiles. J'ai perdu tous mes droits sur votre cœur, je veux au moins conserver votre estime : un danger commun nous menace, je veux vous le montrer pour vous l'épargner. Jetez avec moi les yeux sur le passé, monsieur : je prétends me justifier à vous-même de ma tendresse pour vous ; et pourvu que votre amitié me reste... de grâce, ne m'interrompez pas... pourvu que votre amitié me reste, pourvu que



Je me jetai à ses genoux

vos jours soient en sûreté, je verrai tranquillement le péril auquel est exposé mon honneur, et peut-être ma vie.

« Monsieur, vous vous rappelez sans doute comment le hasard, qui seconda si bien votre adresse, vous mit dans mon lit ?... Hélas ! vous n'avez pas oublié de quel prix votre audace fut récompensée ? mais vous excuserez ma faiblesse si vous songez qu'à ma place aucune femme n'eût été plus forte que moi. Le lendemain cependant, quand je vins à réfléchir qu'un jeune homme, que je connaissais à peine, possédait mon cœur et ma personne, je fus épouvantée. Mais ce jeune homme brillait de mille qualités réunies : sa beauté m'avait étonnée, j'étais charmée de son esprit ; il paraissait sensible, il n'avait pas seize ans ! Je me flattai de captiver sa tendre jeunesse, de former son cœur docile ; j'osai concevoir l'espérance de me l'attacher pour toujours. Je n'épargnai rien pour serrer davantage des nœuds trop précipitamment formés, mais que je voulais rendre indissolubles. Toutes mes espérances furent cruellement trompées ; j'avais une rivale, je le découvris malheureusement trop tard ; je fis de vains efforts pour ramener l'infidèle. Cependant, il gémissait dans l'esclavage, j'osai former le projet de le délivrer. L'excès de mon imprudence lui prouverait l'excès de mon amour ; ma témérité me rendrait peut-être mon amant ! Je n'examinai plus rien, j'exécutai l'entreprise la plus hardie que jamais femme ait tentée !... Hélas ! je l'exécutai pour le bonheur de ma rivale, de ma rivale que sans doute le perfide a vue, pour qui l'ingrat m'a trahie !... Ah ! pardon, monsieur, ma douleur m'égare ; ce ne sont pas là les expressions... ce n'est pas ce que je voulais dire... Monsieur, vous m'avez quittée : une autre vous haïrait peut-être ; moi, je vous demande votre estime et votre amitié.

— « Ah ! mon amie... » Je me jetai à ses genoux, je voulus prendre sa main qu'elle retira.

« Votre amitié, monsieur, elle m'est bien nécessaire... Relevez vous, de grâce, relevez-vous ; daignez m'entendre jusqu'à la fin, monsieur. Votre ancien travestissement a nécessité des travestissements nouveaux ; mille imprudences ont suivi la première. Quelques précautions nous ont sauvés jusqu'à présent ; mais on ne saurait tromper longtemps le public curieux et malin. Le hasard qui nous a servis pourra nous perdre ; il ne faut qu'une indiscrétion de nos gens, qu'une rencontre imprévue, qu'un mot échappé. Voilà les réflexions que j'aurais dû faire plus tôt ; mais je n'ai pas été sage, parce que je me croyais heureuse. Tant qu'un doux espoir a pu m'abuser, je me suis étourdie sur le danger ; mes yeux ne se sont ou-

verts que lorsque l'étonnante fuite de madame du Cange a pénétré mon cœur de cette affreuse vérité que je n'étais pas aimée... Ah ! si mon erreur m'était restée, je serais encore au fond de l'abîme sans l'avoir aperçu ! »

La marquise versait un torrent de larmes ; je me jetai encore à ses genoux : « O ma tendre amie! je vous aime! je vous aime!

—« Non, non, je ne le crois plus, je ne peux plus le croire. Relevez-vous, monsieur ; je vous supplie de vous relever, je vous supplie de m'écouter. Tôt ou tard, je le prévois, notre liaison sera découverte, la multitude appellera mon amour une aventure galante ; et cette aventure, si les détails en sont trouvés piquants, fera un éclat terrible! ce sera l'histoire du jour! Le marquis saura ses affronts, il les saura... Chevalier, je vous demande une grâce, une unique grâce. Songez dès à présent à vous dérober au ressentiment de M. de B*** ; je l'attendrai courageusement quand je resterai seule exposée. Partez, Faublas, partez ! emmenez ma rivale ; soyez heureux autant que vous m'êtes cher, autant que je suis malheureuse!

—« Qui ? moi ! je ferais une double lâcheté ! je fuirais le marquis, je laisserais la plus généreuse des femmes en butte à sa fureur !... Mais, ma chère maman, pourquoi ces alarmes cruelles?...

—« Elles sont trop bien fondées, monsieur ; apprenez l'embarras où je suis. Un événement tout simple va bientôt éveiller les soupçons du marquis et l'engager à chercher des éclaircissements dont le résultat me sera funeste. Monsieur, vous n'oublierez pas plus que moi cette fatale aventure de l'ottomane, cette scène bizarre qui dans le temps nous a tant chagrinés tous deux ; vous paraissiez alors ne me voir qu'avec peine au pouvoir d'un autre, et moi-même je souffrais d'être obligée de partager un bien qui me semblait n'être dû qu'à l'amant aimé. Je pris le parti de refuser au marquis l'exercice de ses droits les plus incontestables. Mon mari, trop exigeant, me faisait de fréquentes querelles que je supportais à cause de vous. A cette époque, nos rendez-vous se sont multipliés, et je n'ai pas toujours conservé dans vos bras (ici la marquise rougit beaucoup) cette présence d'esprit si nécessaire à une femme qui ne vit pas avec son mari. Enfin, monsieur, il y a près de trois mois que le marquis n'a couché dans mon appartement, et cependant je suis... je suis enceinte.

—« Enceinte ! répétai-je avec un cri de joie ; enceinte ! je suis père ! et je vous abandonnerais !... Ah ! maman, ma chère maman, je vous ai toujours aimée, vous me devenez plus chère que jamais.

—« Je suis enceinte, » répéta aussi la marquise, mais d'un ton si douloureux que mon cœur en fut déchiré. « Malheureuse mère ! en-

fant encore plus malheureux! » A ces mots elle s'étendit plutôt qu'elle ne se renversa sur le canapé où je m'étais assis près d'elle. Ses yeux se fermèrent, sa tête retomba mollement sur son sein ; mais le mouvement égal de ce sein doucement agité, ses lèvres toujours vermeilles, les roses de son teint que me laissait voir la toilette négligée du matin, et qui, loin de se flétrir, brillaient d'un éclat plus doux ; tout m'annonça que l'état de faiblesse dans lequel je la voyais n'aurait pas de suites fâcheuses. Mes baisers brûlants ne purent la rappeler à la vie : je me précipitai dans ses bras, elle tressaillit ; et les plus vives sensations, graduellement produites, la tirèrent enfin de sa léthargie. D'abord ses bras voulurent me repousser, bientôt ils m'attirèrent : mon amante partagea mes transports et me prodigua les noms les plus doux.

« Me voilà donc exposée à de nouvelles perfidies, » me dit-elle dès qu'elle eut repris ses sens. Je la rassurai par les protestations réitérées d'un attachement toujours durable. Elle témoigna pourtant quelque défiance quand je lui dis que madame du Cange s'était réfugiée chez le comte de Rosambert ; mais enfin elle parut me croire. Elle m'apprit, en m'accablant des plus tendres caresses, qu'elle se croyait au second mois de sa grossesse ; et je ne sortis du boudoir qu'après avoir pris jour pour y revenir.

Depuis deux heures cependant, je me croyais un autre homme. Quelle nouvelle la marquise venait de m'apprendre ! comme des idées de paternité flattent l'amour-propre d'un adolescent ! Déjà Faublas n'est plus ce jeune homme étourdi, faisant siffler dans ses mains une frêle baguette, fredonnant l'ariette nouvelle, coudoyant les hommes, regardant les femmes sous le nez, devançant à la course un char léger, passant comme un éclair au milieu de deux commères qui jasent au coin d'une rue, marchant sur le pied de ce badaud qui regarde un escamoteur, renversant sur une borne cet autre nigaud qui lit une affiche, et toujours riant comme un fou des burlesques accidents causés par sa vivacité. Non, la démarche du chevalier, maintenant grave et mesurée, annonce un homme raisonnable ; la noble audace qui brille sur son visage est tempérée par la douce joie dont son front rayonne ; son regard fier avertit les passants du respect qu'ils lui doivent ; dans toute sa personne est répandu je ne sais quel air de dignité, qui semble leur dire : Honorez un père de famille.

J'espérais trouver chez moi Rosambert, à qui je brûlais d'apprendre mon bonheur. En effet, Jasmin me dit que le comte était venu, mais qu'il n'avait pu m'attendre longtemps. Une maladie dan-

gereuse tout à coup survenue à l'un de ses oncles, dont il était le seul héritier, l'obligeait d'aller s'enterrer au fond de la Normandie, dans une terre dont un de ses oncles était le seigneur. Rosambert n'avait pu dire à Jasmin si son retour serait prompt; mais au cas que son exil se prolongeât, il me priait de venir passer quelques jours avec lui, si j'en avais le courage, et si mes amours me le permettaient.

O ma jolie cousine! ton souvenir m'occupa le reste de cette journée; et durant tout le cours de celle qui la suivit, un ciel nébuleux m'annonça la nuit du rendez-vous. Je soupai avec le baron; ensuite, au lieu de remonter chez moi, je descendis sous la porte cochère. Le suisse, enfin gagné par mes libéralités, ne me vit pas sortir. Je me rendis derrière le couvent, dans une rue écartée, où Derneval, accompagné de deux fidèles domestiques, m'attendait déjà. Les échelles de cordes furent bientôt attachées; bientôt j'embrassai celle que j'adorais. Il faut avouer qu'elle eut cette nuit là de grands combats à soutenir. Je n'osais aspirer encore à l'entière possession d'une amante aussi honorée que chérie; mais je voulais obtenir des faveurs plus précieuses que celles qui m'avaient été jusqu'alors accordées. Il fallut toute la vertu de Sophie pour arrêter mes entreprises à chaque instant renouvelées. A quatre heures du matin, nous nous donnâmes le baiser d'adieu. Jasmin, muni d'une grosse clef, attendait mon retour, et m'ouvrit doucement les portes de l'hôtel, dès qu'il entendit le signal convenu.

C'est ainsi que pendant trois mois je trompai la vigilance du baron, qui dormait tranquille, tandis que Sophie, ayant à combattre sa propre faiblesse et mes désirs toujours renaissants, m'étonnait par sa longue résistance, me forçait d'admirer les efforts heureux de sa vertu sans cesse exercée, me renvoyait chaque nuit plus amoureux, et redoublait mon supplice en m'avouant que tant de privations ne lui paraîtraient guère moins douloureuses qu'à moi, si elle n'en trouvait pas un dédommagement bien doux dans le témoignage de sa conscience pure et dans l'estime de son amant.

C'est ainsi que pendant trois mois je trompai la jalousie de madame de B***, à qui mes journées étaient consacrées. La marquise me recevait souvent chez sa marchande de modes, quelquefois à sa maison de Saint-Cloud, quelquefois aussi chez elle. J'arrivais rarement le dernier aux rendez-vous. Ma belle maîtresse, charmée de mes empressements, et peut-être étonnée de ma constance, semblait craindre surtout d'épuiser mon amour. Son état, qui exigeait tant de ménagements, fournissait différents prétextes

aux refus fréquents dont elle aiguillonnait mes désirs. C'étaient des faiblesses d'estomac, des migraines, des maux de cœur, mille autres indispositions qui toutes me rappelant qu'elle était mère, la rendaient plus intéressante à mes yeux. Étonné cependant de voir sa taille aussi belle garder les mêmes proportions, j'attendais impatiemment cette ***nuance d'arrondissement*** qui devait m'assurer la paternité. Aux questions pressantes que je lui faisais de temps en temps, la marquise répondait qu'il était possible qu'elle se fût trompée d'un mois ; que bien des femmes atteignent le quatrième et le cinquième avant que leur taille arrondie eût décelé leur grossesse ; enfin que le dérangement de sa santé et d'autres signes plus certains ne lui permettaient pas de douter de son état.

Rosambert revint dans les premiers jours d'octobre. Son oncle, en mourant, l'avait mis dans l'embarras des richesses ; les Normands, naturellement plaideurs, l'avaient chicané ; les jolies filles du pays de Caux l'avaient consolé. A la nouvelle de la grossesse de madame de B***, le comte me félicita d'abord ; mais au récit des circonstances singulières qui avaient accompagné la tardive confidence qu'on m'en avait faite, il sourit et secoua la tête d'un air défiant.

« Mon ami, me dit-il, tout cela n'est pas clair ; je crois que les alarmes de la marquise n'ont pas dû vous inquiéter beaucoup, et son état me paraît au moins problématique. D'abord, s'il est vrai qu'à l'époque de cette aventure de l'ottomane elle ait renoncé à M. de B***, et c'est un effort dont je la crois bien capable, il est encore moins douteux qu'aux premiers indices d'une fécondité traîtresse, elle se sera arrangée de manière que son heureux époux puisse s'attribuer tout l'honneur du chef-d'œuvre qui serait mis en lumière huit mois après. Ainsi, vous concevez qu'elle n'a joué l'inquiétude que pour attendrir davantage votre cœur compâtissant. Mais il y a plus : je crois, mon cher Faublas, que vous n'avez pas encore eu l'esprit d'être père. Qu'est-ce, je vous prie, que cette grossesse dont on ne vous instruit qu'au bout de deux mois? L'accident, heureux ou sinistre, ne vous intéressait-il pas assez pour qu'on vous l'apprît dès la première lune? Et puis, remarquez que trois mois se sont écoulés depuis la confidence : trois et deux sont cinq. Cinq mois révolus, et rien ne paraît encore! et, de votre propre aveu, il n'y a pas trace d'embonpoint! que diable! mon ami, voilà de ces choses sur lesquelles on ne peut tromper un amant. Ah! mon cher Faublas, je vous assure que ce petit chevalier-là est avorté... Mon ami, cette grossesse a été imaginée pour vous ramener, vous retenir et vous intéresser. Au reste, la ruse n'est pas

mauvaise; je n'en veux d'autre preuve que le grand succès qu'elle a eu. »

Les observations de Rosambert me paraissaient pressantes; mais il m'en coûtait beaucoup de renoncer au doux espoir dont j'étais bercé depuis quelques mois. Je me promis de ne rien négliger pour éclaircir les faits le soir même.

Justine était venue me dire qu'à l'entrée de la nuit je pourrais me rendre chez sa maîtresse; je n'y manquai pas. Je n'eus pas besoin de frapper aux portes de l'hôtel, elles étaient ouvertes; mais le suisse me vit, je nommai Justine, et, me coulant derrière une voiture qui venait apparemment d'entrer, je gagnai l'escalier dérobé. Arrivé au boudoir, j'ouvris la porte, j'entrai brusquement, et je ne fus pas peu surpris d'entendre M. de B***, qui parlait très haut dans la chambre à coucher de la marquise. A l'instant même Justine, sans doute effrayée du bruit que j'avais fait en ouvrant la porte, se précipita de la chambre à coucher dans le boudoir.

« Il rentre dans le moment, » me dit-elle en me poussant dehors. J'eus bientôt descendu quelques degrés. « Mais voyez donc cette sotte, qui s'enfuit quand je lui parle, » s'écria M. de B***, qui poursuivit Justine. Il entra dans le boudoir à l'instant où elle tenait, d'une main, le flambleau dont elle m'éclairait, et de l'autre la porte entr'ouverte. La rusée suivante, sans répondre un seul mot, acheva de tirer la porte, qu'elle ferma à double tour, et puis elle me fit signe de l'attendre. « N'ayez pas peur, me dit-elle, dès qu'elle fut près de moi, il ne peut plus nous joindre; mais, monsieur, ce boudoir vous est funeste! »

Ici Justine laissa échapper des éclats de rire que le marquis entendit. « L'impertinente, s'écria-t-il, elle rit de sa sottise et elle me ferme la porte au nez! » Je n'entendis pas le reste; car Justine, qui faisait d'inutiles efforts pour modérer sa gaîté, recommença à rire plus haut qu'auparavant.

Je la pris dans mes bras : « Friponne, tu vas payer pour ta maîtresse! » A ces mots, je soufflai la bougie; je donnai un baiser à la rieuse, et je l'assis doucement sur les marches. « Eh! mais, monsieur, que faites-vous donc? Quoi! sur un escalier? » Au lieu de répondre, je préparais le moment fortuné; mais Justine, un peu trop vive, fit un mouvement brusque et si malheureux, que le flambeau, qui se trouvait à côté d'elle, roula du haut en bas de l'escalier avec un grand fracas. « Qu'est-ce que cela? cria le marquis à travers la porte. Justine, vous avez fait un faux pas? — Oh!

ce ne sera rien, rien du tout! lui répondit-elle d'une voix tremblante. — Oui, rien! répliqua-t-il, et elle ne peut pas parler! » Pendant ce court dialogue, Justine s'efforçait de me chasser du poste que j'occupais, et que je m'obstinais à garder. Quoi qu'il me parût fort dur de quitter le champ de bataille avant d'avoir remporté la victoire, il fallut m'y décider pourtant. Le marquis venait de sonner ses gens, et nous l'entendîmes leur ordonner d'aller relever Justine, qui venait de faire un faux pas dans l'escalier dérobé. Je n'avais pas un moment à perdre. Au risque de me rompre vingt fois le cou, je descendis l'escalier dans un désordre extrême. J'aperçus près de là une remise où je courus, non sans peine, me cacher et me rajuster de mon mieux. Je me disposais à sortir de ma retraite pour traverser la cour, quand les domestiques parurent au bas du grand escalier. Ils accouraient avec des lumières; je n'eus que le temps d'ouvrir la portière d'un carrosse dans lequel je me précipitai.

De là je vis que Justine épargnait la moitié du chemin à ceux qui la venaient secourir. Elle fut ramenée comme en triomphe par les laquais, charmés de l'avoir trouvée saine et sauve, après une aussi terrible chute. Déjà ces messieurs remontaient le grand escalier en faisant mille exclamations joyeuses; déjà je me préparais à profiter du moment pour m'échapper : mais mon destin bizarre m'avait réservé, pour cette soirée, les plus ridicules malheurs. Du gros de la troupe se détacha tout à coup un grand diable de palefrenier qui, s'acheminant tout droit vers la remise, commença par poser sa chandelle sur le marche-pied du carrosse où je restais dans une horrible transe. Il visita ensuite une voiture remisée près de la mienne (c'était apparemment celle qui venait de ramener le marquis). Il fit encore quelques tours sous la remise, et revenant enfin s'asseoir sur le commode marche-pied, après avoir ôté sa chandelle, qu'il souffla : « Elle ne peut tarder à venir, dit-il; attendons-la. » Dès que cette lumière, qui me gênait cruellement, fut éteinte, je me sentis plus tranquille. La nuit était si sombre, il faisait un brouillard si épais, qu'on ne distinguait rien à quatre pas de distance. Cependant un grand quart d'heure s'était écoulé, la personne désirée n'arrivait pas; je m'impatientais dans ma prison autant que mon geôlier, qui jurait tout bas sur son marche-pied.

Enfin, j'entendis un léger bruit dans la cour. Le palefrenier l'entendit aussi, car il se leva en toussant doucement; on lui répondit sur le même ton, on s'avança, on lui parla tout bas. « C'est bon, répéta-t-il assez haut pour que je l'entendisse; dans celui-là, »

ajouta-t-il, et il frappa sur mon carrosse. A ces mots, on quitta l'intelligent domestique, qui, resté seul, vint à ma portière, la ferma à clef, passa de l'autre côté, en fit autant, et ferma de même l'autre voiture remisée près de la mienne. « Maintenant, se dit-il à lui-même, je puis allumer ce réverbère; » et, comme s'il y avait eu un parti pris de me désoler, il alla précisément en face de la remise allumer un très gros fanal qui, dans le fond de cette cour, moins large que profonde, jetait, malgré le brouillard, un assez grand jour pour qu'on pût aisément distinguer tout ce qui s'y passait. Après cette belle opération, il s'éloigna en sifflant.

Vous qui lisez cette funeste aventure, si vous aimez Faublas, plaignez-le. On le chasse d'un boudoir, on le dérange sur un escalier, on le poursuit sous une remise, on l'emprisonne dans un carrosse; il est inquiet, il est morfondu, et, pour comble de malheur, il n'a pas soupé.

L'odeur des mets qu'on préparait dans les cuisines venait jusqu'à moi, et je n'en ressentais que plus vivement combien il est douloureux quelquefois d'avoir bon appétit. Ma situation cependant me paraissait si triste, que ce n'était pas la faim qui me tourmentait le plus. Ces mots, *dans celui-là*, me faisaient faire de terribles réflexions. Avais-je été découvert? le marquis, enfin bien instruit, préparait-il sa vengeance?

O mon ange tutélaire! ô ma Sophie! ce fut toi que j'invoquai dans ce moment critique. Il est vrai que, toujours séduit par l'objet présent, je t'avais oubliée pendant quelques heures; il est vrai que j'étais dans l'infortune quand je t'adressai mon tardif hommage; mais honore-t-on moins dans son cœur le dieu dont on néglige quelquefois le culte; et n'est-ce pas surtout lorsqu'ils sont malheureux, que les hommes implorent la divinité?

J'eus tout le temps de songer à ma jolie cousine. J'aurais pu m'évader, peut-être; mais je n'osais le tenter, parce que les domestiques allaient et venaient sans cesse dans la cour, parce que le fatal réverbère eût éclairé tous mes mouvements, parce qu'enfin, dans la crainte qu'on ne m'eût découvert, et qu'on ne me guettât au passage, j'aimais mieux attendre l'ennemi que de l'aller chercher.

L'ennemi ne vint pas, et je finis par m'endormir dans mon poste.

Le bruit de la porte cochère qui criait sur ses gonds me réveilla sur le minuit; le suisse, un trousseau de clefs à la main, fermait toutes les serrures et barricadait toutes les portes. C'était l'instant que je redoutais, c'était sans doute celui que l'on avait attendu pour me venir assiéger. J'en fus quitte pour la peur. Le suisse rentra

paisiblement dans sa loge, un domestique éteignit les réverbères, et chacun alla se coucher.

Le silence profond qui régna bientôt dans l'hôtel me rassura totalement. Il était clair qu'on ne songeait pas à moi, et que ces mots, *dans celui-là*, qui m'avaient tant inquiété, indiquaient seulement une aventure nocturne, dont j'allais être le témoin. Cependant je sortais d'un embarras pour retomber dans un autre; ma prison paraissait devoir être le lieu de la scène qui se préparait. Dans un espace aussi étroit, un tiers ne pouvait qu'incommoder les acteurs, et j'étais d'ailleurs très intéressé à ce que ceux-ci, quels qu'ils fussent, ne me découvrissent pas. Je ne pouvais donc sortir trop tôt du carrosse. Je voyais encore de la lumière dans les appartements; mais il n'y en avait plus dans la cour; mais le brouillard était toujours fort épais. Je pouvais, sans craindre d'être aperçu, tenter enfin la descente; je l'exécutai fort heureusement. Quel plaisir j'éprouvai quand je sentis le pavé de la cour! un jeune Parisien, engagé pour la première fois de sa vie dans une promenade sur mer, ne ressent pas une joie plus douce en rentrant dans le port.

Un léger retour sur moi-même calma l'ivresse de ce premier transport. Puisque tout était fermé, je m'étais procuré seulement une prison moins incommode : j'avais faim, j'avais froid; et, pour comble d'ennuis, une horloge éternelle, sonnant des quarts quand je croyais compter des heures, me fatiguait de son bruit monotone, et me promettait la plus longue des nuits. Les bougies s'éteignaient peu à peu dans les appartements, une profonde obscurité régnait partout; cependant personne ne paraissait encore : mon impatience était égale à ma curiosité.

Il est enfin trois heures du matin. J'entends quelque mouvement dans la cour. Un homme, dont je ne puis distinguer les traits, s'avance doucement; je recule avec précaution; il ouvre la portière et monte dans le carrosse au moment où, pressé d'un désir curieux, je m'assieds modestement derrière.

Après un quart d'heure de silence, l'inconnu frappe des pieds, et, tout d'un coup, apostrophant à la fois la nuit, le froid, le brouillard, et une personne qu'il appelle chienne, il descend du carrosse, se promène sous la remise, et, pour se distraire apparemment, il vient à deux pas de moi satisfaire un besoin très malhonnête. Ce monsieur, dès qu'il a fini, donne de nouveaux signes d'impatience.

« La chienne! » s'écrie-t-il à tout moment; et il accompagne cette exclamation de quelques autres expressions plus énergiques. Enfin il ajoute : « Que c'est bête de me donner rendez-vous ici, de ne pas

vouloir que j'aille dans sa chambre comme les autres fois ! elle vient me conter que la nuit dernière madame a entendu du bruit, et que ça tache son honneur. Son honneur ! je dis, ça se peut bien ; mais faut-il pour cela qu'elle me laisse pendant deux heures gober le brouillard et le rhume? la chienne de femelle ne sait donc pas que quand un homme est gelé... »

La complainte de l'amoureux (on devine que c'en était un) fut interrompue par un léger bruit, qui attira son attention et la mienne. Il se leva, alla au devant de la personne aimée, la joignit à peu de distance, et lui reprocha sa lenteur. Elle se justifia par un baiser bien appuyé. Cette façon de répondre plut apparemment beaucoup à l'amant ; il répliqua de la même manière, et la conversation s'anima au point que le choc égal et soutenu de leurs lèvres amoureusement pressées forma bientôt un doux concert, dont un tiers observateur devait peu goûter l'harmonie.

A la crainte que j'avais d'être découvert se joignait alors un désir inquiet de savoir quelle était la beauté facile dont le langage avait à la fois tant de douceur et d'énergie ; mais les ténèbres épaisses qui m'avaient protégé contre l'amant dérobaient l'amante à mes regards curieux. L'heureux couple qui s'entendait si bien sans parler monta dans le carrosse. Il en partit aussitôt des soupirs étouffés, des gémissements tendres, et la caisse, violemment poussée, fit en une minute vingt soubresauts qui m'apprirent assez à quelle espèce d'exercice se livraient ceux qui étaient dedans. Étrangement cahoté derrière, je songeais à quitter ma place quand la voiture, remise par degrés dans son parfait équilibre, m'annonça que les athlètes reprenaient haleine. « Mon cher La Jeunesse! dit alors une voix dont je reconnus les accents si doux... hélas! et si trompeurs... mon cher La Jeunesse!... — Ma chère Justine! » répond aussitôt le butor ; et je sens la caisse reprendre son balancement perfide.

J'essaie de me glisser en bas ; un grain de sable se rencontre sous mes pieds et s'écrase en criant. « Ah! mon Dieu! dit Justine, qu'est-ce? J'entends du bruit... vois dans la cour... nous sommes surpris. »

La Jeunesse étonné descend, passe près de moi sans me voir, marche au hasard dans la cour et affecte de tousser. Justine, plus morte que vive, est restée immobile dans le carrosse. Je me montre à la portière : « C'est moi, charmante enfant, j'ai tout entendu ; renvoie La Jeunesse tout à l'heure ; songe surtout qu'il me faut un gîte et que je n'ai pas soupé. — Quoi! monsieur de Faublas, vous

étiez là? — Oui, j'étais là; mais renvoie La Jeunesse, donne-moi une chambre, donne-moi à souper. Je te dirai après ce qui m'est arrivé, ce que j'ai entendu, ce que tu as fait. »

A ces mots, je regagne mon poste en tâtonnant. La Jeunesse revient, il assure à Justine qu'elle s'est trompée, qu'il n'y a personne. Justine soutient qu'elle a entendu du bruit, que quelqu'un est levé dans l'hôtel. Elle a la cruauté de renvoyer son triste amant, qui ne la quitte qu'après l'avoir embrassée plusieurs fois, et sur la parole qu'on lui donne que dès le lendemain même on lui offrira sa revanche à une heure et dans un lieu plus commode.

Dès qu'il se fut éloigné, Justine me déclara qu'elle ne savait où me conduire. « Monsieur, me dit-elle, passe la nuit chez madame. — Quoi! le marquis?... — Il l'a voulu absolument. — Ha! ha! mais tu as une chambre, toi, Justine? — Oui, monsieur, tout près de l'appartement de madame. — Eh bien, mon enfant, conduis-moi dans ta chambre. Il y a sept mortelles heures que je m'enrhume et que je jeûne ici; voudrais-tu m'y laisser mourir de faim et de froid? — Oh! non, monsieur de Faublas, oh! sûrement non; mais c'est que... si ma maîtresse entend du bruit? — Bon, je n'en ferai pas tant que La Jeunesse en a fait la nuit dernière. »

Justine me prit par la main, et tous deux marchant sur la pointe du pied, allongeant le cou et prêtant l'oreille, nous gagnâmes à tâtons la petite chambre en question. Justine alluma une lampe, et se hâta de faire du feu. Elle n'osait me fixer; mais son regard timide et détourné semblait me demander grâce; et je voyais sur le minois chiffonné de la friponne un petit air boudeur et confus qui le rendait plus piquant qu'à l'ordinaire. Oh! que j'étais tenté de lui pardonner! Oh! qu'un jeune homme de dix-sept ans a peine à garder sa colère dans la chambre d'une jolie fille de son âge! Je ne pouvais douter que La Jeunesse ne fût heureux; mais je l'étais aussi; il ne s'agissait donc plus que de savoir lequel des deux on aimait davantage. Oui, mais avoir un rival dans les écuries de l'hôtel! partager mes plaisirs avec un valet! il ne fallait en vérité rien moins qu'une idée aussi repoussante pour m'empêcher de faire en ce moment une infidélité de plus à la marquise, une injure nouvelle à ma Sophie.

Aussitôt que les réflexions délicates eurent étouffé les désirs naissants, je sentis ma faim davantage : « Donnez-moi donc à souper, Justine? — Je n'ai rien, monsieur de Faublas. — Quoi! rien du tout! — Ah! ah! si fait, dans ma commode, deux pots de confitures. — Que deux, Justine? — Oui, les voilà; je n'en donne qu'à mes bons

amis, au moins! — En ce cas, mon enfant, c'est donc La Jeunesse qui a entamé celui-là. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas étrillé ton La Jeunesse le jour qu'il galoppait après moi au pont de Sèvres. — Ah! vous lui avez donné un coup de fouet! il avait le bras tout noir! — Je ne m'étonne plus de l'intérêt que tu pris dans le temps à cette rencontre... mon enfant : donne-moi du pain. — Je n'en ai point. — Pas une bouchée? — Pas une miette. — Et à boire? — Oh! de l'eau plein ce pot à l'eau. »

Deux pots de confitures! c'est le souper d'une religieuse. Il est sain, mais il est léger; mais mon estomac n'était pas content, et pour le réconforter, il fallut avaler un malheureux verre d'eau qui me gela le palais et les entrailles. Quelle douleur! Justine paraissait souffrir de ma détresse. *Le feu n'allait pas assez bien;* elle tisonnait et soufflait sans cesse. *Je devais geler;* elle boutonnait mon habit. *Ce chapeau ne suffisait pas pour me garantir du froid;* il fallut me laisser coiffer d'un de ses bonnets de nuit. *On sentait des vents coulis partout;* elle allait, pour me les épargner, fourrer du papier sous la porte. Justine, infatigable, prévenait les besoins que j'avais, et ceux même que je n'avais pas; Justine enfin me prodiguait les attentions fines et recherchées, les petits soins délicats, toutes ces caresses empressées dont vous accable toujours une femme qui vous trompe ou qui va vous tromper.

« Monsieur, me dit enfin la rusée suivante, curieuse de savoir comment je m'étais trouvé l'espionnant à trois heures du matin, je croyais que vous aviez eu le temps de regagner la porte cochère, je vous connais si prompt, si leste! je n'avais pas songé que dans le désordre où vous étiez il vous fallait quelques minutes... » Je l'interrompis pour lui conter de point en point ce qui m'était arrivé dans l'hôtel depuis que j'y étais entré. Elle se contraignit pour ne pas rire, quand je lui parlai du boudoir; le souvenir de sa chute sur l'escalier la fit presque rougir; un faux air de commisération parut sur sa maligne figure quand je lui racontai mon emprisonnement dans le carrosse; mais lorsque j'en vins à la dernière partie de mon récit, que je comptais égayer par quelques épigrammes, il se fit dans tout son maintien la plus prompte des révolutions. La pauvre fille baissa les yeux, pencha la tête, pâlit un peu, et de sa main droite comptant les uns après les autres les cinq doigts de sa main gauche, elle hasarda timidement quelques mots d'une justification fort difficile.

« M. de Faublas, ne me dites pas ce qui s'est passé dans le carrosse, je le sais, j'y étais. — Tu veux donc bien en convenir?

— Oui ; mais je ne vous ai pas fait une infidélité. — Comment ! es-tu bien sûre de ce que tu dis-là, mon enfant ? — Certainement ; je ne vous ai pas quitté pour La Jeunesse, c'est au contraire La Jeunesse que j'ai trompé pour vous. — Ha ! ha ! — Oui, monsieur de Faublas ; vous ne m'aimez que depuis quelques mois, vous. — Et La Jeunesse ? — Oh ! il y a plus de deux ans. Je vous ai préféré dès que je vous ai vu ; mais je n'ai pas voulu rompre tout à fait avec lui, parce que je le ménage pour le mariage. — Tu t'y prends bien ! — Vous riez, mais soyez sûr qu'il m'épousera. — Sans doute, Justine ; il t'épousait il y a une demi-heure ! — Oh ! que je suis malheureuse ! je vois que vous êtes fâché contre moi, et peut-être que demain ma maîtresse me chassera. — Quoi ! tu penses que je lui dirai ?... — Non, monsieur, ce n'est pas cela ; mais madame la marquise n'est pas contente de ma chute sur l'escalier ; elle n'en a pas été la dupe. Quand je suis rentrée, M. le marquis est venu à moi, il avait l'air de me plaindre ; mais madame m'a regardée de travers. Elle mérite cela, a-t-elle dit sèchement ; elle n'avait qu'à descendre tout de suite, au lieu de s'amuser sur l'escalier. Elle ne m'a rien dit depuis, parce que monsieur ne l'a pas quittée ; mais elle a reçu mes services avec beaucoup d'humeur, et je crains bien que demain... — Justine, si elle te renvoie, tu n'as qu'à venir me le dire chez moi ; je te chercherai une place, à une condition cependant. Depuis cinq mois la marquise prétend qu'elle est enceinte... — Ah ! monsieur, je vous assure... — Oui, ce que tu m'as assuré plusieurs fois ; mais aujourd'hui ne te hâte pas de répondre : je saurai tôt ou tard la vérité, et si tu ne me l'as pas dite, je t'abandonne. — Mais, monsieur, si je vous la dis... — Oh ! ne crains rien, je ne te compromettrai pas. Ainsi, Justine, il est donc vrai que ta maîtresse n'est pas enceinte ? — Monsieur, elle vous a conté cela dans le temps, pour se raccommoder avec vous ; et cette nouvelle a paru vous faire tant de plaisir ,que depuis elle n'a jamais pu se décider... vous auriez tort de lui en vouloir. Tout ce qu'elle en fait c'est pour vous plaire. — Oui, oui... Justine, si elle te renvoie, je te chercherai une place ; et, en attendant, tiens. »

Je la forçai d'accepter les dix écus que je lui présentais : « Vous feriez bien, me dit-elle, de vous jeter sur mon lit. — Mon enfant, je ne suis pas mal sur cette chaise. » Justine insista ; mais mon malheureux sort me poursuivait. Je refusai, en lui observant qu'elle devait être plus fatiguée que moi ; que son lit lui était nécessaire, qu'un simple matelas me suffisait, si elle voulait bien m'en faire le sacrifice pendant quelques heures.

Justine, docile à regret, étendit par terre, près de la cheminée, sa paillasse, sur laquelle elle mit un matelas, ensuite elle se jeta tout habillée sur son lit, beaucoup diminué par le partage; puis, me souhaitant une bonne nuit, elle me regarda tendrement et poussa un long soupir. Je ne sais quoi me fit soupirer aussi malgré moi; mon imagination, toujours vive, égarait ma faible raison; j'allais succomber, quand tout à coup je me rappelai ma Sophie. Il est vrai que je me souvins aussi du balancement de la caisse. Quoi qu'il en soit, au lieu d'aller au lit de Justine, je me précipitai sur celui qu'elle venait de me faire. Je posai ma tête sur mon bras; devenu mon oreiller, je m'endormis profondément, et je laisse au lecteur à décider si ce fut le dégoût qui étouffa le désir, ou si, pour cette fois, l'amour tendre triompha de l'amour libertin.

Il y avait un peu plus de deux heures que je goûtais les douceurs d'un repos bien nécessaire, quand je fus réveillé par cet horrible cri : *Au feu!*

Je me lève, je me frotte les yeux; c'était moi qui brûlais, c'était Justine qui criait de toutes ses forces. Lui ordonner de se taire; étouffer dans mes mains cruellement chauffées le feu qui a déjà consumé la moitié du pan gauche de mon habit; rejeter dans la cheminée le tison enflammé qui, ayant roulé jusqu'à la paillasse, y avait mis le feu aussi bien qu'au matelas; saisir près de la toilette de Justine un grand seau de faïence, qui heureusement se trouva plein d'eau; imbiber du fluide presque glacé la paillasse et le matelas; d'un coup de main arracher la couverture et les draps de Justine, jeter le lit de plume d'un côté, le second matelas de l'autre, renverser le bois de lit d'un coup de pied, ce fut l'affaire d'un moment : je fis tout cela plus vite qu'on ne le lira.

Cependant plusieurs personnes, attirées par les cris de Justine, accouraient à sa chambre; on lui crie d'ouvrir sa porte. Peu s'en faut que je ne perde la tête en reconnaissant la voix de ma belle maîtresse et celle de son époux. Où me cacher? il n'y a point d'armoire! je ne vois que la cheminée; je m'y fourre : Justine approche une chaise pour m'aider à y monter.

« Mais ouvrez donc, Justine, » s'écrie le marquis. Justine en tenant, la chaise répond que le feu est éteint. « N'importe, ouvrez, réplique la marquise, ou je vais faire jeter la porte en dedans. — Encore faut-il que je m'habille, dit Justine en tenant toujours la chaise.—Vous vous habillerez demain,» répond son maître furieux.

Tous les domestiques sont accourus, on leur ordonne d'enfoncer la porte. A l'instant même je m'élance et je me cramponne. Justine

retire la chaise, elle court à la porte, elle ouvre ; on entre. La chambre se remplit de gens qui tous à la fois interrogent, répondent, commentent, s'effraient, se rassurent, se félicitent et ne s'entendent pas. Parmi tant de voix confondues, je distingue aisément la voix grêle du marquis. « Cette impertinente ! qui met le feu à mon hôtel ! qui nous fait de ces peurs-là ! qui trouble mon sommeil et celui de sa maîtresse ! » La marquise, pendant que son mari gronde, fait jeter par la fenêtre la paillasse et le matelas qui avaient fait tout le mal ; elle visite la chambre, et voit qu'il n'y a plus de danger. « Que chacun se retire, » dit-elle. Les hommes obéissent d'abord ; quelques femmes, plus curieuses peut-être que zélées, offrent leurs services à ma belle maîtresse, qui leur ordonne une seconde fois de se retirer.

« Comment avez-vous mis le feu ici ? » crie le marquis, toujours en colère. « Un moment donc, lui dit la marquise ; attendez donc qu'ils soient tous partis. — Et parbleu, madame, quand ils entendraient ! le beau mystère ! — Eh ! mais, monsieur, ne voyez-vous pas que cette enfant est encore tremblante ? Croyez-vous d'ailleurs qu'on se brûle exprès ? — Ah ! madame, vous voilà avec votre Justine, vous lui passez tout. Eh bien ! moi, je soutiens que c'est une sotte, une étourdie qui finira mal, je vous en avertis ! Tenez, j'ai toujours remarqué dans sa physionomie qu'elle était un peu folle. Voyez cette figure, n'y a-t-il pas quelque chose d'égaré ? n'aperçoit-on pas ?... — Allons, Justine, interrompit la marquise, apprenez-nous par quel accident... — Madame, je lisais. — Une belle heure pour lire ! s'écria le marquis : là ! ne faut-il pas avoir perdu la tête ? — Madame, reprit Justine, je me suis endormie, la lumière, que je n'avais pas éteinte et qui était trop près du matelas... — Y a mis le feu, interrompit encore le marquis ; le grand miracle ! Et que lisiez-vous donc de si beau la nuit, mademoiselle ? — Monsieur, répliqua la maligne suivante, c'est un livre qui s'appelle... *Le physionomiste complet.* » Le marquis s'apaisa tout à coup et se mit à rire : « C'est le Physionomiste parfait qu'elle veut dire. — Oui, monsieur, oui, le Physionomiste parfait. — Eh bien ! Justine, n'est-il pas vrai que ce livre-là est amusant ? — Oh ! oui, monsieur, bien amusant... c'est pour cela... — Et ce livre, où est-il ? » demanda la marquise. Après quelques instants de silence, Justine répondit : « Je ne le trouve pas ; il est apparemment brûlé. — Comment, brûlé ! s'écria le marquis ; mon livre est brûlé ! vous avez brûlé mon livre ! — Monsieur... — Et pourquoi prenez-vous mes livres, mademoiselle ? qui vous a permis de prendre mon livre et de le brûler ? — Eh !

monsieur, lui dit la marquise, vous criez à me rompre la tête. — Comment, madame, l'impertinente brûle mon livre! — Eh bien! monsieur, vous en achèterez un autre. — Ah! oui, vous en achèterez! vous en achèterez! vous croyez donc, madame, que cela se trouve comme un roman! il n'y avait peut-être que cet exemplaire dans le monde, et cette sotte le brûle! — Eh bien! monsieur, répliqua vivement la marquise, si ce livre est brûlé, s'il ne s'en trouve pas d'autre, vous vous en passerez; je ne vois pas grand mal à cela. — En vérité, madame, l'ignorance... tenez, je m'en vais, car je vous dirais... Et vous, mademoiselle, je vous le répète, vous êtes une sotte, une étourdie, une folle, et il y a longtemps que je l'ai vu dans votre physionomie. » Il s'en alla.

Posé en travers dans une cheminée étroite et sale, forcé d'appuyer la tête et les épaules d'un côté, de raidir les jambes de l'autre, et, pour plus grande sûreté, de tenir les bras écartés, je me trouvais dans la plus incommode des situations. Je commençais à me fatiguer beaucoup. Cependant il fallait prendre patience, il fallait savoir comment tout cela finirait; je recueillis mes forces, et je prêtai l'oreille.

La marquise commença. « Le voilà parti! c'est ce que je voulais. Nous sommes seules; j'espère, mademoiselle, que vous voudrez bien m'expliquer votre chute d'hier au soir, le bruit que j'entends chez vous depuis plus de deux heures; et, comme vous sentez que je ne crois pas à cette petite histoire du livre brûlé, je me flatte que vous daignerez m'apprendre aussi par quel accident le feu vient de prendre ici. — Madame... — Répondez, mademoiselle, vous n'étiez pas seule chez vous? — Oh! madame, je vous assure... — Justine, vous allez mentir! — Madame, je lisais... comme je vous l'ai dit... — Vous mentez, mademoiselle; le livre dont vous parliez tout à l'heure est dans mon cabinet. — Eh bien! madame, je travaillais... je cousais... mais vous toussez, madame, vous vous enrhumez. — Oui, je m'enrhume, cela est vrai. Je vois que je ne pourrai pas savoir la vérité ce soir. Je vous laisse, mademoiselle, demain je serai sans doute plus heureuse, ou bien... (Elle revint sur ses pas.) Il faut, de peur d'un nouvel accident, éteindre cela tout à fait, » dit-elle.

Elle prit en même temps le pot à l'eau qui se trouva sous sa main, et le vida sur les trois ou quatre tisons qui se consumaient dans les coins de la cheminée. Aussitôt s'éleva une épaisse fumée, qui, entrant à la fois par ma bouche, mon nez et mes yeux, faillit m'étouffer. Mes forces m'abandonnèrent; je tombai sur mes pieds.

La marquise recula d'effroi. Je sortis promptement de la cheminée ; la terreur fit place à l'étonnement. Nous nous regardions tous trois en silence.

« Mademoiselle, dit enfin la marquise à Justine, en la fixant d'un œil courroucé, il n'y avait personne chez vous ! » Et puis, m'adressant un doux reproche : « Ah ! Faublas ! Faublas ! » Justine se jeta aux genoux de sa maîtresse : « Ah ! madame, je vous assure... — Quoi ! mademoiselle, vous osez encore !... » Pendant que la pauvre Justine tâchait de fléchir et de persuader la marquise, je considérais avec attention la simple parure de celle-ci. Un seul jupon mal attaché couvrait négligemment des charmes que mon imagination aurait devinés, que mes yeux avaient vus, que ma mémoire me rappelait. De longs cheveux noirs épars couvraient ses épaules d'albâtre, et retombaient mollement sur sa gorge entièrement découverte... Que ma maîtresse était belle ! J'oubliai la supposition de grossesse ; et saisissant une main, que je baisai : « Ma chère maman, les apparences sont souvent trompeuses. — Ah ! Faublas, à qui m'avez-vous sacrifiée ! — A personne ; un mot d'explication, et ma justification ne sera pas difficile. » Justine voulut m'appuyer de son témoignage. « Vous êtes bien audacieuse, lui dit sa maîtresse... — Oui, vous avez raison, bien audacieuse, » s'écria le marquis de B***, qui, lassé d'attendre sa femme, la venait chercher.

La marquise souffle la lumière, me donne un baiser sur le front, et me dit tout bas : « Faublas, un peu de patience, je reviendra dans un instant. » Elle éleva la voix, et s'adressa à Justine : « Mademoiselle, sortez, venez avec moi. » Justine, qui connaît les êtres, ne fait qu'un saut ; la marquise sort, repousse son mari qui allait entrer, tire la porte, la ferme à double tour, retire la clef, et me voilà encore une fois en prison !

Pour cette fois, mon esclavage me parut supportable ; un doux espoir au moins m'était permis. Mes comiques tribulations, si étrangement variées, prolongées si cruellement pendant la nuit entière, allaient sans doute finir, et la marquise, bientôt revenue, ne pourrait me refuser le juste dédommagement de tant de maux soufferts pour elle. Cette consolante idée ranima mon courage, je pris une chaise, que j'adossai contre la porte, et, comme un chasseur à l'affût, j'attendis ma proie.

Bientôt j'entendis du bruit dans l'appartement des époux, on parlait vite, on parlait haut ; on disputait avec aigreur. Je jugeai que la marquise, ne pouvant se débarrasser de son mari, avait pris le parti de le quereller, et je ne doutai pas qu'elle ne réussît

bientôt à l'impatienter assez pour l'obliger à quitter la place : il en arriva tout autrement. Après d'assez longs débats, la marquise accourut de sa chambre vers la mienne. « Voilà bien, disait-elle avec feu, la scène la plus scandaleuse ! ne me suivez pas, monsieur, gardez-vous de me suivre ! »

Elle était déjà au bout du corridor, tout près de ma prison. Je ne sais si elle s'accrocha quelque part ; mais le pied lui manqua, et elle tomba si rudement, que la clef de ma chambre, s'étant échappée de sa main, vint rebondir contre ma porte. Mon amante infortunée jeta un cri terrible. Son mari, qui la suivait de près, la releva ; plusieurs femmes accoururent, on la ramena chez elle. Un moment après le marquis s'écria : « Elle est blessée ! que mes gens se lèvent, que le suisse ouvre les portes, qu'on amène le premier chirurgien ! »

Oh ! comme mon cœur palpita dans ce triste moment ! que le malheur de la marquise me causa d'inquiétude ! qu'alors il me parut douloureux d'être ainsi renfermé, de ne pouvoir apprendre si sa blessure était dangereuse, si ses jours étaient menacés ! Mon impatience s'accrut par mes réflexions. Au milieu des embarras qu'un pareil accident allait causer, dans ces moments de trouble et d'agitation, Justine pourrait-elle quitter sa maîtresse ? songerait-elle à me délivrer ? Le temps était précieux, le jour commençait à paraître. Si je parvenais à m'échapper, si je pouvais rentrer chez moi, Jasmin, le premier venu que j'enverrai à l'hôtel du marquis, rapporterait des nouvelles de sa femme. Il fallait donc tenter tous les moyens possibles pour me procurer ma liberté. Le bruit de la porte cochère, qu'on ouvrit avec fracas, m'annonçant qu'un des plus grands obstacles était levé, me donna l'espérance de pouvoir surmonter ceux qui me restaient. J'essayai d'abord, mais inutilement, de tirer à moi, par dessous la porte, la clef restée dans le corridor. Je voulus ensuite démonter la serrure en détachant les vis qui la fixaient ; mais elles étaient rivées en dehors.

J'examinais la serrure avec attention, je tâchais de l'ouvrir avec mon couteau, quand La Jeunesse, dont je reconnus la voix, me dit tout bas : « C'est toi, Justine ? Je te croyais chez ta maîtresse ? Ouvre-moi donc. » L'occasion était trop belle pour la laisser échapper ; je prends mon parti sur le champ, et, résolu de donner quelque chose au hasard, je déguise ma voix, en la diminuant ; je contrefais de mon mieux celle de Justine ; et, glissant pour ainsi dire les mots à travers la serrure, je réponds : « C'est toi, La Jeunesse ? dis-moi donc comment va ma maîtresse ? — Ta maîtresse va bien ; la peau

est à peine écorchée : monsieur vient de nous dire que le chirurgien a dit que ce n'était rien. Mais comment ne sais-tu pas cela, toi? Ouvre-moi donc. — Je ne puis pas, mon bon ami; madame m'a enfermée. — Bah! — Oui; tiens la clef est par terre dans le corridor : cherche. »

La Jeunesse regarde et trouve la clef; il ouvre la porte et me fixe : « Ah! mon Dieu, c'est le diable! » dit-il. Je tente le passage, il m'adresse un grand coup de poing : je pare et je riposte. Le coup est si prompt, si heureux, que le coquin tombe à la renverse avec une balafre sur l'œil. Je saute par dessus lui, je me précipite sur l'escalier : mon ennemi se relève et me poursuit. Plus agile que lui, parce que je ne suis pas écloppé, parce qu'un motif plus pressant m'anime, je traverse rapidement la cour, et déjà j'ai franchi le seuil de la porte cochère quand La Jeunesse, d'autant plus furieux qu'i désespère de m'atteindre, s'avise de crier de toutes ses forces : « Arrête! au voleur! »

J'avais enfilé une rue de traverse : la peur me donnait des ailes. La Jeunesse, suivi de quelques autres domestiques, criait encore; mais tous étaient loin derrière moi. Je me croyais sauvé, lorsqu'au détour d'une rue je tombai dans une patrouille de la garde de Paris. Le sergent m'arrêta sur ma mine. En effet, il était impossible d'en présenter une plus étrange. Tant de soins m'avaient occupé sur la fin de cette nuit, qu'alors seulement je m'aperçus du grotesque équipage dans lequel je courais les rues : une partie de mon habit brûlée, l'autre bariolée de suie, toute ma personne barbouillée de fumée, et enfin ma tête enterrée dans un bonnet de nuit de Justine; je ne m'étonnai plus qu'en me voyant La Jeunesse eût dit : « C'est la diable! »

Malgré la surprise que me causait à moi-même ce costume rembruni, j'assurai au sergent que j'étais un honnête homme. Il paraissait peu disposé à m'en croire sur parole, et, d'ailleurs, La Jeunesse arriva sur ces entrefaites avec sa séquelle essoufflée. Tous les valets m'environnèrent, et crièrent à tue-tête aux soldats qui me serraient : « Arrêtez-le, c'est un coquin, c'est un voleur; amenez-le à l'hôtel. » Je demandai qu'on me conduisît chez le commissaire du quartier : ma requête fut trouvée si juste, qu'on y satisfit sur le champ.

Le commissaire attendait un scellé; quand il sut qu'il ne s'agissait que d'une plainte, il parut mécontent d'avoir été réveillé si matin. « Mon ami, me dit-il, qui êtes-vous? — Monsieur, je suis le chevalier de Faublas, votre très respectueux serviteur. — Ah!

pardon, monsieur; où logez-vous? — Chez mon père, le baron de Faublas, rue de l'Université. — Que faites-vous? — Pas grand'chose, comme tant de jeunes gens de famille. — D'où sortez-vous? — Dispensez-moi de répondre à cette question-là. — Je ne le puis. D'où sortez-vous? — D'une cheminée. — Monsieur, voilà de mauvaises plaisanteries que vous pourriez payer cher. — Non, monsieur, ce sont des vérités que mon habit vous prouve : regardez plutôt. — Où alliez-vous ? — Me coucher. — Belles réponses ! où est le plaignant ? »

La Jeunesse se montra. « Mon ami, comment vous nommez-vous? » Je répondis pour lui : « La Jeunesse. — Monsieur... de grâce, me dit l'homme de loi, je parle à ce garçon. (*A la Jeunesse.*) Où logez-vous, mon ami? — Dans le cœur d'une des femmes de madame la marquise, répliquai-je aussitôt. — Ce n'est pas vous que j'interroge. (*A La Jeunesse.*) Que faites-vous, mon ami? — Il caresse les demoiselles dans les carrosses. »

Le commissaire frappa du pied ; La Jeunesse me regarda d'un air interdit. Le pauvre garçon troublé ne savait que répondre aux questions dont l'accablait notre juge bourgeois. Il déposa cependant qu'il m'avait trouvé enfermé chez mademoiselle Justine dans une chambre de l'hôtel du marquis de B*** ; que je forçais une serrure ; qu'en sortant, *je l'avais apostrophé, lui plaignant, d'un coup de poing sur l'œil.*

L'homme de loi, qui voyait dans tout cela des choses très graves, me pria de m'asseoir un moment; il parla bas à son clerc : quelques minutes après, je vis arriver le marquis de B***.

(*Il élève la voix en entrant.*)

« On vient de m'avertir qu'un voleur.... Ah ! ah ! c'est M. Duportail !

LE COMMISSAIRE. « M. Duportail ! mais ce n'est pas là le nom que monsieur a fait écrire.

LE MARQUIS (*riant*). « Pardon, monsieur Duportail; mais je vous vois dans un état !... Comment?.... Pourquoi?...

FAUBLAS (*se penchant à l'oreille du marquis*). « Il m'est arrivé l'aventure la plus plaisante?... Je vous conterai cela... mais ce n'est pas là le moment.

LE MARQUIS (*le regardant beaucoup*). « Oui... oui... mais comment diable arrive-t-il que vous vous trouviez chez moi dans cet équipage?

LE COMMISSAIRE. « Monsieur le marquis, je vais vous lire la déposition.

FAUBLAS. « Inutile... (*Bas au marquis.*) Je vous conterai tout cela.

LE MARQUIS (*le fixant d'un air incertain*). « Oui, oui ; mais voyons la déposition. »

Le commissaire allait la lire ; je tirai le marquis dans un coin de l'étude, et, affectant de lui parler bas : « Tirez-moi d'ici promptement, lui dis-je. Vous savez comme mon père me gêne ; s'il apprenait jamais !... si le commissaire s'avisait de l'envoyer chercher ! »

LE MARQUIS (*haut*). « Il est donc enfin revenu de Russie, monsieur votre père ?

FAUBLAS. « Oui.

LE MARQUIS. « Parbleu ! c'est un homme bien singulier ; il est introuvable, et vous aussi. J'ai été vingt fois à l'Arsenal !...

LE COMMISSAIRE. « Mais monsieur ne demeure pas à l'Arsenal.

LE MARQUIS. « Monsieur Duportail ne demeure pas à l'Arsenal ?

LE COMMISSAIRE. « Monsieur ne se nomme pas Duportail.

LE MARQUIS. « Ne se nomme pas Duportail ?... ah ! en voilà bien d'une autre !

LE COMMISSAIRE. « Riez, monsieur, riez tant qu'il vous plaira ; mais monsieur nous a déclaré demeurer rue de l'Université, et s'appeler Faublas.

LE MARQUIS (*reculant tout étonné*). « Heim!... quoi?... comment ?... qui parle de Faublas ?

FAUBLAS (*à l'oreille du marquis*). « Chut ! chut ! j'ai donné ce nom-là, parce qu'il est fort désagréable de décliner le sien chez un commissaire.

LE MARQUIS. « Ah ! je comprends !... Comment se porte mademoiselle votre sœur, monsieur ?

FAUBLAS (*d'un ton triste*). « Assez bien.

LE MARQUIS. « Un jour que je vous rencontrai à l'Opéra, vous me dîtes que vous ne connaissiez pas ce monsieur de Faublas.

FAUBLAS. « Ah ! c'est que vous me parliez du fils, qui est un mauvais sujet... mais le père !... oh ! brave gentilhomme !

LE MARQUIS. « Ah çà ! dites-moi donc par quel hasard mes gens vous ont poursuivi ?...

LE COMMISSAIRE. « Monsieur le marquis, écoutez la déposition ; elle est sérieuse.

LE MARQUIS « Eh bien ! lisez, j'écoute.

FAUBLAS (*au marquis*). « Monsieur, le temps se passe.

LE MARQUIS. « Oh ! cela ne sera pas long.

FAUBLAS. « Mais je vous raconterai tout cela.

LE MARQUIS. « Sans doute ; mais voyons ce que mes gens ont dé-

posé... Vous pouvez être tranquille ; je sais bien que vous n'êtes pas un voleur. »

Le commissaire lut la déposition tout entière. Le marquis fit rentrer La Jeunesse, resté dans la cour avec les autres domestiques. La Jeunesse confirma tout ce qu'il avait dit, et entra dans de nouveaux détails, bien propres à éclaircir les faits que je ne pouvais nier.

LE MARQUIS. « Monsieur était enfermé dans la chambre de Justine !... Mais comment diable? j'y suis entré, et je ne l'y ai pas vu !

FAUBLAS. Preuve que je n'y étais pas, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. « Mais ma femme y est entrée aussi, elle y est même restée assez longtemps !... Monsieur, elle ne vous a pas vu non plus, ma femme.

FAUBLAS. « Autre preuve que je n'y étais pas !.... (*Au commissaire.*) Monsieur, vous voyez combien est vague l'accusation dont on me charge ; trouvez-vous bon que je me retire ?

LE COMMISSAIRE. « Non pas, monsieur, non pas. Sentinelle, barrez la porte.

FAUBLAS. « Quoi ! monsieur, vous pourriez...

LE COMMISSAIRE. « J'en suis bien fâché, monsieur ; mais vous entrez dans un hôtel on ne sait comment ni par où, on vous trouve enfermé dans la chambre d'une demoiselle... Cela n'est pas clair... Moi, je vois qu'on pourrait rendre plainte en séduction.

FAUBLAS. « Juge de paix, recevez les dépositions, écoutez les témoins, attendez les preuves, et, toujours fidèle au vœu de la loi, rejetez surtout les perfides probabilités. Ce que vous appelez une conjecture n'est jamais qu'une incertitude, surtout quand il y va de l'honneur, je ne dis pas d'un noble, mais d'un citoyen, d'un homme, quel qu'il soit.

LE MARQUIS. « Permettez... Monsieur, où avez-vous connu Justine?

FAUBLAS. « Monsieur, je pourrais me dispenser de répondre à cela ; cependant, je veux bien vous donner une preuve de ma complaisance. J'ai connu Justine en même temps qu'une certaine femme Dutour, dont elle était l'amie, et qui servait ma sœur.

LE MARQUIS (*d'un air satisfait*). « Ha ! oui, qui servait mademoiselle Duportail?

FAUBLAS. « Oui, monsieur.

LE COMMISSAIRE (*avec humeur*). « Si mademoiselle votre sœur se nomme Duportail, vous vous nommez Duportail aussi. Pourquo faites-vous de fausses déclarations?

LE MARQUIS. « Ah ! il n'y a pas grand mal à cela ; je sais pour-

quoi, moi, je sais pourquoi. Laissez, monsieur, laissez sur votre procès-verbal ce nom de Faublas... (*Il vint à moi.*) Je ne veux pas vous compromettre; mais dites-moi amicalement ce que vous êtes venu faire chez moi.

FAUBLAS. « Quoi! vous ne devinez pas? J'ai connu Justine à cause de ma sœur; on m'a trouvé dans la chambre de Justine : cette petite est jolie...

LE MARQUIS. « Ah! petit libertin, vous avez passé la nuit avec elle! La marquise serait bien contente, si elle savait que le frère d'une de ses bonnes amies vient débaucher ses femmes!... Ah çà! mais, quand le feu a pris chez Justine...

FAUBLAS. « Nous étions fatigués, nous dormions.

LE MARQUIS (*en riant*). « Vous avez dû avoir une belle peur quand j'ai frappé à votre porte.

FAUBLAS. « Oh! vous n'en avez pas d'idée.

LE MARQUIS. « Mais nous ne vous avons pas vu, où diable étiez-vous caché?

FAUBLAS. « Dans la cheminée.

LE MARQUIS. « Mais ma femme retournait dans la chambre de Justine... alors, elle vous aurait vu.

FAUBLAS. « Point du tout : je l'entendais venir, je *regrimpais* dans la cheminée.

LE MARQUIS. « Et vous faisiez bien. Oh! ma femme ne peut souffrir chez elle le plus petit désordre. Ce n'est pas qu'elle soit moins indulgente qu'une autre; mais écoutez donc, une femme honnête ne veut pas être compromise. Qu'on fasse tout ce qu'on voudra, pourvu que ce ne soit pas chez elle, elle n'y trouve pas à redire; et même, sur cet article, elle pousse quelquefois l'indifférence trop loin : quelquefois elle excuse dans ses amies des faiblesses... Monsieur, mademoiselle votre sœur est-elle encore à Soissons?

FAUBLAS (*paraissant hésiter*). « Oui, monsieur.

LE MARQUIS. « Quoi! vraiment! toujours dans ce couvent?

FAUBLAS (*jouant l'embarras*). « Oui, monsieur... oui... Pourquoi non?

LE MARQUIS. « Je vous demande cela, parce que quelqu'un m'a dit l'avoir rencontrée dans les environs de Paris.

FAUBLAS. « Dans les environs de Paris!... ce quelqu'un-là s'est trompé, monsieur, ce n'était sûrement pas ma sœur... Mais, monsieur le marquis, tout est fini, je pense; allons-nous-en.

LE COMMISSAIRE. « Monsieur, tout n'est pas fini; j'attends quelqu'un. »

Ce quelqu'un entra au moment même : c'était mon père. L'homme de loi lui dit : « A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur ?

LE BARON DE FAUBLAS. « Monsieur, je suis le baron de Faublas.

LE COMMISSAIRE. « En ce cas, monsieur, j'ai mille excuses à vous faire. Je vous avais fait avertir parce que ce jeune homme, chargé d'une accusation assez grave, avait pris votre nom et se disait votre fils ; mais sa déclaration était fausse. Je suis fâché qu'on vous ait dérangé.

LE MARQUIS (*au commissaire*). « Comment ! sa déclaration était fausse ! mais ne vous ai-je pas prié, monsieur, de laisser ce nom de Faublas sur votre procès-verbal ? (*Tout bas au chevalier.*) Vous ne sentez donc pas les conséquences de cela, vous ? Si une fois ce commissaire écrit votre véritable nom, il enverra chercher votre véritable père, et cela fera une scène... Priez ce M. de Faublas de vous laisser son nom, cela finira tout.

LE CHEVALIER DE FAUBLAS (*au marquis*). « Ah ! je n'ose.

LE MARQUIS. « Je vais lui dire, moi !... (*Au baron.*) Dites qu'il est votre fils. »

Cependant le baron, stupéfait de tout ce qu'il voyait, regardait tour à tour le commissaire, le marquis, et moi. « Monsieur, répondit-il enfin au juge attentif, vos soins ne sont pas perdus, ma peine n'est pas inutile. Dans l'état où je vois ce jeune homme, je devrais peut-être le méconnaître ; mais le lieu même où je le trouve sollicite mon indulgence pour lui. Je le connais sensible et fier ; s'il a fait quelque sottise, un interrogatoire ici l'en a sans doute assez puni... Monsieur, ce jeune homme vous a dit son véritable nom ; il est mon fils.

LE MARQUIS (*au baron*). « Bien ! très bien !

LE COMMISSAIRE. « Mais je n'entends plus rien à cela, je vais envoyer chercher ce M. Duportail.

LE MARQUIS (*au chevalier*). « Il n'entend plus rien à cela ? je le crois bien.

LE BARON (*avec fierté, au commissaire*). « Monsieur, quand je dis qu'il est mon fils...

LE MARQUIS (*au baron, le tirant par son habit*). « A merveille ! (*Au chevalier*). Il joue son rôle à merveille.

LE CHEVALIER (*au marquis*). « Oh ! le baron est un homme d'esprit ; et puis il a de grands torts à réparer envers nous.

LE COMMISSAIRE (*au baron*). « Monsieur, tout cela est fort bon ; mais il y a une plainte.

LE MARQUIS. « Ah ! je m'en désiste.

LE COMMISSAIRE (*au marquis*). « Cela ne suffit pas, monsieur; l'affaire est d'une nature... Le ministère public est intéressé.

LE BARON (*avec violence*). « Le ministère public est intéressé!... De quoi s'agit-il donc?

LE MARQUIS. « Bah! d'une misère... d'une intrigue d'amoureux.

LE COMMISSAIRE. « Une intrigue d'amoureux!

LE MARQUIS (*au commissaire*). « Eh! oui, monsieur, une avenventure galante. (*Au baron.*) Ce n'est pas autre chose qu'une aventure galante, je vous le certifie, moi!

LE COMMISSAIRE (*au marquis*). « Monsieur, il y a fausse déclaration, effraction, sévices, séduction.

LE BARON (*avec le plus grand emportement*). « Cela n'est pas possible; qui dit cela? qui ose attaquer l'honneur de mon fils et de ma maison?

LE MARQUIS (*au chevalier*). « Ah! mais comme il joue donc son rôle! cela n'est pas concevable... (*Au père*). Allez, monsieur, tranquillisez-vous, il ne s'agit que d'un rendez-vous galant. Monsieur votre fils a couché avec une des femmes de ma maison, et pour se sauver il a rossé l'un de mes laquais, voilà tout.

LE BARON (*au commissaire*). « Monsieur, vous savez mon nom, ma demeure; vous trouverez bon que j'emmène mon fils, en vous répondant de lui.

LE MARQUIS. « Oui, et moi aussi j'en réponds. (*Au chevalier.*) Ah! c'est qu'il ne faut pas perdre la tête!

LE COMMISSAIRE. « Messieurs, vous serez tenus de le représenter en temps et lieu, même par corps.

LE BARON. « Ah! même par corps.

LE MARQUIS. « Oui, par corps, par corps; allons-nous-en. »

Nous sortîmes tous trois. « Ah! monsieur, dit alors le marquis à mon père; ah! monsieur, comme vous jouez la comédie! Que de naturel! que de vérité! vous donneriez des leçons à ceux qui s'en mêlent! (*Il s'adressa à moi.*) L'avez-vous entendu, quand il s'est écrié: Qui ose attaquer l'honneur de mon fils?... De son fils! il me l'aurait persuadé à moi-même, qui sais si bien ce qu'il en est.

Tandis que le marquis parlait, le baron le regardait d'un air qui m'aurait beaucoup amusé, si je n'avais pas connu l'extrême vivacité de mon père. Je tremblais que les bizarres compliments dont M. de B*** l'accablait, n'échauffassent sa bile; il se contint. Sa voiture l'attendait à la porte: Point de façons, me dit-il, montez le premier. Le marquis voulut me retenir. Hé bien! continua le baron, allez-vous causer dans la rue, fait comme vous êtes? Je m'élançai dans

le carrosse ; le baron s'y plaça près de moi : nous saluâmes poliment le marquis ; mais nous le laissâmes retourner chez lui à pied.

Mon père me dit alors : « Pourquoi voulez-vous absolument passer les nuits hors de l'hôtel ? Les journées ne sont-elles pas assez longues ? Voyez à quels dangers vous expose votre indocilité ! » Je m'excusai de mon mieux. « Mais votre santé que vous détruisez, poursuivit le baron ! — Ah ! mon père, jamais reproche ne fut moins mérité ; si vous saviez comme j'ai été sage cette nuit ! — Mon fils, croyez-vous parler encore au marquis de B*** ? — Assurément non, mon père ; mais je vous assure que je pourrais passer dans l'année trois cent soixante-cinq nuits comme la dernière, sans que ma santé en souffrît la moindre altération ; et si vous me permettiez de vous en faire le détail... — Non, mon ami ; gardez cela pour M. de Rosambert. » Le baron ajouta : « Adélaïde, M. Duportail, vous et moi, nous sommes invités pour demain à dîner chez M. le duc de*** à l'entrée du boulevard Saint-Honoré. Si le temps change, s'il fait beau, nous partirons de bonne heure. Vous ferez tous trois un tour de promenade dans les Tuileries ; moi, je monterai un instant au château : j'ai à parler à M. de Saint-Luc, qui y loge. N'oubliez pas cela, je vous prie, et soyez prêt de bonne heure. »

Justine était chez moi quand j'y arrivai. La marquise avait ressenti de mortelles inquiétudes en apprenant qu'un voleur, caché dans la chambre de Justine, avait été arrêté et conduit chez un commissaire, où M. de B*** s'était aussitôt transporté. Elle avait chargé sa femme de chambre, non moins tremblante, de courir chez moi, d'y attendre mon retour, et de me prier de l'instruire exactement de tous les détails d'une rencontre dont les suites pouvaient être très sérieuses. Justine pleura quand elle sut que je l'avais sacrifiée pour sauver sa maîtresse. « Je sens bien, me dit-elle, que cela ne pouvait se faire autrement ; mais monsieur va dire qu'il faut qu'on me chasse ; et madame, déjà fâchée contre moi, saisira peut-être avec plaisir cette occasion de me renvoyer. » Je consolai la pauvre fille en l'assurant que je lui trouverais une place, et que, dans tous les cas, je ne l'abandonnerais pas.

Dès que Justine fut partie, je changeai d'habits, je me débarbouillai, et je courus chez Rosambert, à qui je racontai les joyeux accidents de la nuit passée. Je lui dis ensuite que, s'il voulait voir Adélaïde, il se trouvât le lendemain aux Tuileries, dans l'allée qu'on appelle *l'allée du Printemps*. Le comte me promît qu'il y serait avant midi.

Dans l'après-dînée, je reçus une visite de Derneval, qui m'an-

nonça que la nuit du lendemain nous verrait au couvent, quelque temps qu'il fît. « Mon cher Faublas, ajouta-t-il, nous allons nous séparer! — Comment? — Les affaires qui me retenaient ici sont terminées; tout est préparé pour la grande entreprise que je médite depuis plusieurs mois. Dans la nuit de demain j'enlève Dorothée. — Ah! Derneval, pourriez-vous livrer au désespoir votre ami et l'amie de votre amante? — Non, chevalier, non; je parlerai à Dorothée, nous ne partirons pas que vous n'ayez une clef de la grille; croyez que, s'il le faut, je différerai d'un jour l'exécution de mes projets. »

Derneval me laissa livré à des réflexions cruelles qui m'agitèrent toute la soirée et toute la nuit suivante. Il part, me dis-je, il part, avec ce qu'il aime! et moi je reste, et peut-être ne verrai-je plus ma Sophie! Sophie osera-t-elle ouvrir cette grille? Osera-t-elle venir seule au jardin? Et puis l'enlèvement de Dorothée ne fera-t-il pas dans ce couvent un éclat terrible? Ne prendra-t-on pas les plus sages précautions pour empêcher qu'à l'avenir un pareil attentat ne se renouvelle? Le jardin ne sera-t-il pas mieux gardé qu'auparavant? Ah! ma jolie cousine, il ne me sera plus permis que de t'apercevoir quelquefois à travers les jalousies de mon pavillon. Ah! Derneval! ah! Dorothée! vous nous abandonnez! est-ce là ce que vous nous aviez promis?... C'est ainsi que, ne prévoyant pas les événements qui se préparaient, je reprochais à Derneval son départ précipité, que bientôt j'allais désirer plus ardemment que lui.

Il y eut encore cette nuit là un brouillard épais qui tomba au lever du soleil. Le baron, plus tôt éveillé qu'à l'ordinaire, trouva que le temps était humide et froid. Il ne savait s'il irait chercher Adélaïde; il craignait que sa chère fille ne s'enrhumât. J'observai à mon père que le soleil allait échauffer l'air, et qu'aucune journée de l'automne ne serait plus belle. M. Duportail, qui arriva sur les dix heures, fut de mon avis: nous allâmes tous trois chercher ma sœur au couvent, et bientôt nous descendîmes aux Tuileries. Le baron ordonna à ses gens d'aller nous attendre *au pont tournant*. « Je monte, nous dit-il, chez M. de Saint-Luc; promenez-vous.... — Dans l'allée du Printemps, mon père? — Oui. Je suis à vous tout à l'heure. »

Nous fîmes plusieurs tours d'allée: Rosambert parut enfin; il remercia le hasard qui lui procurait une si heureuse rencontre. Il fit à Adélaïde tous les compliments qu'elle méritait; et pendant un quart d'heure il s'occupa tellement de la sœur, que le frère était oublié. Cependant je faisais mille efforts pour m'attirer son attention. Impatient de le consulter sur les malheurs nouveaux qui menaçaient mes amours, je le pris par le bras, et je le priai de m'accorder un

moment. Il daigna enfin m'entendre : nous doublâmes le pas sans nous en apercevoir. Ma sœur, qui ne pouvait régler sa marche sur la nôtre, resta derrière, accompagnée seulement de M. Duportail. Nous ne songeâmes à revenir sur nos pas que quand nous fûmes au bout de l'allée. En nous retournant nous vîmes Adélaïde fort loin de nous, au milieu de trois hommes : nous nous hâtâmes d'approcher. A quelque distance, nous reconnûmes dans les deux nouveaux venus mon père et M. de B*** ; ils se parlaient avec chaleur. « Ah ! courons vite, me dit Rosambert, il se fait là bas quelque quiproquo. Au moment où nous arrivâmes, le marquis disait à mon père :

« De quoi vous mêlez-vous, monsieur?

LE BARON DE FAUBLAS. « De quoi je me mêle! Connaissez-vous celle que vous insultez?

LE MARQUIS. « Si je connais mademoiselle Duportail !

LE BARON (*avec emportement*). « Ce n'est pas mademoiselle Duportail, monsieur, c'est ma fille. M. Duportail n'a pas d'enfants.

LE MARQUIS (*très vivement*). « M. Duportail n'a pas d'enfants ! et qui est-ce donc qui a couché avec ma femme?

LE BARON. « Que m'importe ?

LE MARQUIS. « Il m'importe, à moi, et je sais bien que c'est mademoiselle Duportail que voilà.... (*en montrant ma sœur.*) Elle est un peu changée, par la raison que je disais tout à l'heure.

LE BARON (*furieux*). « Par la raison que vous disiez tout à l'heure ! vous osez le répéter !... Morbleu, monsieur, mettez un habit d'amazone à cet étourdi (*en montrant le chevalier de Faublas*), la demoiselle Duportail que vous avez vue, vous la verrez encore.

LE MARQUIS (*regardant le chevalier d'un air stupéfait*). « Se pourrait-il?.... »

Cependant M. Duportail et Rosambert partageaient leur attention entre Adélaïde, qui paraissait prête à pleurer, et le baron, dont leurs représentations ne pouvaient modérer la fureur.

LE CHEVALIER DE FAUBLAS (*s'approchant du baron*). « Ah! de grâce, mon père !

LE MARQUIS (*fixant toujours le chevalier*). « Son père !

LE BARON (*lançant un regard terrible à son fils*). « Taisez-vous, monsieur; savez-vous ce qu'on dit à votre sœur? J'arrive au moment où on la félicite de ce qu'elle est accouchée avant terme, et de ce qu'il n'y paraît guère. Morbleu ! déguisez-vous en femme, attrapez des sots, mais ne compromettez pas votre sœur.

LE MARQUIS (*regarde le chevalier avec la plus grande attention*) « Plus je l'examine... (*Il lui fait un geste menaçant, et court à M. Du-*

portail). Si tu n'es pas un lâche, réponds-moi. (*En montrant Adélaïde.*) Cette demoiselle est-elle ta fille? (*En montrant le chevalier.*) Est-ce ce jeune homme que j'ai vu chez toi en habit d'amazone?

M. DUPORTAIL (*avec le plus grand sang froid*). « Monsieur, vous ne savez pas que ma naissance est au moins égale à la vôtre; mais je suis trop heureux de pouvoir conserver sur vous quelque avantage. Je me souviendrai des égards que se doivent encore des gentilshommes quand ils deviennent ennemis, monsieur; je ne vous tutoierai pas : quant à vos questions, je voudrais bien n'être pas obligé d'y répondre... Marquis, cette demoiselle n'est pas ma fille; c'est ce jeune homme que vous avez vu chez moi en habit d'amazone. »

M. de B*** garda quelque temps un morne silence; il vint à moi, il prit ma main, qu'il serra fortement : d'un coup d'œil je lui fis comprendre que je l'entendais. Mon père aperçut ces signes meurtriers; car je l'entendis qui se disait tout bas : « Ne pourrai-je jamais maîtriser mes premiers transports? Colère aveugle! funeste emportement! si tu allais me coûter mon fils! » — « Tu m'as indignement joué, me dit le marquis, en baissant la voix. Demain, à cinq heures du matin, trouve-toi à la *porte Maillot*.... Je n'ai pas à me plaindre de ton père; mais Duportail et Rosambert sont tes complices : dis leur que j'amènerai deux de mes parents pour les punir. Adieu. Tu verras si je sais me venger. »

A ces mots il s'éloigna. Nous étions environnés d'une foule de gens que le bruit de notre querelle avait attirés. Adélaïde, étonnée et tremblante, se soutenait à peine; nous gagnâmes, aussi vite que sa faiblesse put nous le permettre, le *pont tournant*, où deux voitures nous attendaient. Le baron monta dans la nôtre avec ma sœur; Rosambert nous reçut, M. Duportail et moi, dans la sienne; et pour échapper à la foule qui nous suivait, les cochers eurent ordre de nous mener ventre à terre, et de ne gagner l'hôtel du baron qu'après avoir fait de longs détours.

M. Duportail nous dit alors : « Messieurs, pourquoi faut-il que vous nous ayez quittés? Vous étiez à peine à trente pas quand M. de B*** nous a abordés. Il m'a accablé de politesses et a fait mille questions à mademoiselle votre sœur, qui ne savait que répondre. Je vous avoue que moi-même je comprenais peu de chose aux discours qu'il tenait. J'espérais que vous alliez revenir m'aider à sortir de l'embarras dans lequel je me trouvais. M. de B***, qui déjà m'avait félicité vingt fois du retour de ma fille et de la bonne santé dont elle paraissait jouir, M. de B*** s'est adressé à

mademoiselle votre sœur : *D'honneur, mademoiselle, vous vous portez fort bien; je vous trouve peu changée.* Ici le marquis a baissé la voix; mais comme je n'étais pas sans inquiétude, j'ai prêté l'oreille : *Cela est étonnant*, a-t-il dit, *car, si je calcule bien, vous êtes accouchée avant terme.* Mademoiselle de Faublas a fait un cri; je me suis écrié avec indignation : Accouchée avant terme! Monsieur, vous osez!... Malheureusement, le baron était déjà derrière nous; tout à coup, il s'est jeté entre sa fille et le marquis, et d'un ton furieux, il dit à celui-ci : Qu'appelez-vous, accouchée avant terme? vous me ferez raison de cet insolent propos.

« Messieurs, vous savez à peu près le reste, et cette cruelle scène, ajouta M. Duportail en me regardant, aura sans doute des suites fâcheuses. — Oui, monsieur, oui sans doute, elle en aura. Demain, à cinq heures du matin, M. de B***, accompagné de deux de ses parents, nous attendra tous trois à la *porte Maillot.* — Encore un duel! encore du sang! s'écria Rosambert. — Voyez, Faublas, me dit M. Duportail, voyez quels sont les fruits d'une passion criminelle! Demain six braves hommes vont s'égorger à cause de la marquise de B***! Demain, quel que soit l'événement du combat, monsieur le comte et moi, nous serons punis d'avoir participé à vos égarements; nous en serons punis, car, tout guerrier que je suis, je l'ai cent fois éprouvé, il est bien cruel de ne sauver sa vie qu'en immolant un ennemi que souvent on estime. M. de Rosambert et moi, nous allons bientôt verser le sang de deux hommes que nous ne connaissons peut-être pas, qui jamais ne nous ont fait le moindre mal... — Ah! monsieur! je suis plus à plaindre que vous; je me bats avec le marquis, avec le marquis à qui j'ai fait tout le mal possible!... — Il est fort singulier, interrompit Rosambert, que dans cette affaire-ci je soutienne votre querelle! il est fort singulier que je me batte pour vous, parce que vous m'avez soufflé ma maîtresse... Mais, messieurs, trève de réflexions, s'il vous plaît, nous n'avons pas de temps à perdre. Demain, à six heures du matin, si nous ne sommes pas morts, il faudra que nous sortions du royaume. — Français! s'écria M. Duportail, vous qui m'avez donné l'hospitalité, je ne vous quitterai donc qu'après avoir transgressé la plus sage de vos lois! — Messieurs, poursuivit Rosambert, où nous retirerons-nous? » Je répondis vivement : « En Allemagne. — Oui, en Allemagne, si vous le voulez bien, nous dit M. Duportail. — En Allemagne, soit, » répliqua le comte.

Nous arrivâmes à l'hôtel. Adélaïde et le baron montaient déjà le grand escalier : M. Duportail courut à eux, croyant que j'allais

le suivre. Je dis adieu à Rosambert : « Comment ! où allez-vous donc? — Chez Derneval. Mon ami, occupez-vous des soins que la circonstance exige, songez à assurer notre fuite. — Mais ne vous verra-t-on pas dans la soirée?... — Je ne puis répondre de rien ; peut-être ne serai-je ici que demain à quatre heures du matin. » Je m'éloignai au moment où M. Duportail revenait sur ses pas pour me chercher.

J'entrai chez Derneval d'un air si effaré, que d'abord il me demanda quel malheur m'était arrivé.

« Mon ami, j'ai demain une affaire d'honneur : demain je meurs, ou Sophie quitte la France avec moi. Il faut que la chaise de poste dans laquelle vous devez enlever Dorothée emporte aussi mademoiselle de Pontis. » Derneval ne fut pas médiocrement surpris ; nous nous occupâmes le reste de la journée des préparatifs de toute espèce que nécessitait notre grande entreprise. J'aurais pu, dans la soirée, passer un moment à l'hôtel ; mais je craignis que le baron ne m'y retînt. Un peu avant minuit, je cachai mon épée sous un ample manteau ; Derneval prit la même précaution. Nous sortîmes accompagnés de trois domestiques, dont mon ami me garantissait la bravoure et la fidélité. Arrivés sous les murs du couvent, nous jetâmes dans le jardin un gros paquet qui contenait tout ce qu'il faut pour habiller deux hommes de la tête aux pieds ; et dès que notre échelle de corde fut attachée, nous ordonnâmes à deux de nos domestiques de faire sentinelle à quelque distance, et au troisième de s'en aller pour nous amener notre chaise de poste à quatre heures précises.

Nous descendîmes au jardin : Derneval et Dorothée me laissèrent sous l'allée couverte avec ma jolie cousine. Nous allâmes nous asseoir au pied de ce marronnier si propice aux amours. Je regardais Sophie sans lui rien dire, et j'arrosais ses mains de mes larmes.

« Que signifie donc ce silence? me dit-elle. Que veulent dire ces pleurs? — Sophie, ces pleurs annoncent des malheurs affreux. Ne sais-tu pas que Dorothée nous quitte? — Oui : mais son départ est différé d'un jour à cause de nous. Non, ma Sophie, non, son départ n'est pas différé, Derneval l'emmène cette nuit. — Cette nuit ! — Oui ; je ne puis te voir au parloir, je ne pourrai plus te voir au jardin : nous voilà séparés pour jamais. Ma Sophie, cette nuit est la dernière que nous ayons à passer ensemble. — La dernière ! s'écria-t-elle d'un ton douloureux. — Oui, la dernière : Dorothée nous quitte, Dorothée t'abandonne ; elle sacrifie tout à sa tendresse pour

Derneval! Derneval est plus heureux que moi! — Ah! mon ami, pouvez-vous désirer un bonheur qui me coûterait le mien! — Sophie! voici la dernière nuit que nous ayons à passer ensemble! — Mon ami, passons-la de manière que nous n'ayons aucun reproche à nous faire demain. — Demain!... nous gémirons séparés! et cependant Derneval et Dorothée seront sur la route de l'Allemagne. — De l'Allemagne!... Ils vont en Allemagne?... — Oui, ma bonne amie. — Ils vont en Allemagne!... Hé bien, mon cher Faublas, nous irons bientôt les rejoindre; madame Munich m'assure que le baron de Gorlitz ne tardera pas à me venir chercher. — Le baron de Gorlitz arrivera trop tard. — Pourquoi trop tard? — Il arrivera trop tard, ma bonne amie! — De grâce, expliquez-vous. — Sophie, le départ de Dorothée est le moindre malheur dont nos amours soient menacées. — Mais apprenez-moi donc... Faublas, ne m'avez-vous pas dit cent fois qu'à l'arrivée du comte de Gorlitz vous iriez vous jeter à ses pieds pour lui demander sa fille? — En vain le baron de Gorlitz me l'accorderait-il, si mon père ne veut pas consentir à cet hymen. — Mais votre père l'approuvera dès que le mien... — Sophie, je ne dois pas vous abuser; mon père me destine une autre femme. — Une autre femme! et c'est vous qui me l'annoncez! Ah! cruel! je vous entends trop bien!... je suis sacrifiée! je suis sacrifiée! — Non, ma Sophie, non, rassure-toi. Je te renouvelle ici mes serments mille fois répétés; jamais une autre ne portera le nom de mon épouse; mais si tu n'es pas la mienne, n'en accuse que toi. — Moi! — Oui, cet hymen si désiré, tu n'as pas voulu le rendre nécessaire. — Je ne vous entends pas. — Ah! si depuis trois mois, moins rebelle aux vœux de ton amant... — Mon cher Faublas, que me dites-vous? — J'aurais présenté ma Sophie au baron de Faublas, je lui aurais dit : Elle a reçu ma foi; nos serments sont écrits dans le ciel : j'ai séduit sa faible jeunesse, il ne lui manque que le titre de mon épouse... — Qui? moi!... Faublas! j'aurais acheté par mon déshonneur... — Par ton déshonneur!... Ah! tu ne m'aimes donc guère, puisque tu te croirais déshonorée de m'appartenir!... Cruelle! qu'attends-tu donc pour couronner l'amour le plus tendre? Nous allons être séparés! Bientôt on te conduira dans une terre étrangère loin de ton amant désolé! Sophie, ouvre les yeux sur les dangers qui nous menacent : tu peux les prévenir, tu peux t'unir à moi par des liens indissolubles et sacrés; daigne, ma tendre amie, daigne.... — Non, non, jamais je n'y consentirai; jamais. »

Je fis d'inutiles efforts pour triompher de sa vertu. Désespéré d'une résistance opiniâtre, qui ne me laissait aucun espoir, je me

livrai à toute ma douleur. « Vos sanglots me déchirent le cœur, me dit Sophie ; mais qu'exigez-vous de moi ? — Je n'exige plus rien. — Dans quel accablement je vous vois plongé, mon ami, mon bon ami ! (Elle serra mes mains dans les siennes.) — Sophie ! jamais douleur ne fut plus profonde et plus juste. Sophie, les heures s'écoulent, le jour paraîtra trop tôt, et, je vous le répète, cette nuit est la dernière que nous ayons à passer ensemble. — O ciel ! de quel ton il me parle ! quel sombre désespoir respire dans toute sa personne !... O mon ami ! que vos larmes paraissent douloureuses ! (Elle les essuyait avec son mouchoir.) — Elles sont cruelles... Elles annoncent la mort. — Dans quel funeste égarement !... — Ma bonne amie, mon ame est dévorée d'un noir chagrin ; mais ne croyez pas que ma raison s'altère. Sophie, je pleure maintenant, bientôt vous pleurerez aussi ; bientôt une affreuse nouvelle répandue dans toute la ville pénétrera jusque dans cette enceinte, et vos tardifs regrets ne vous rendront pas votre amant. — Cruel ! vous pourriez attenter à votre vie ? — Non, ce ne sera pas de ma main que partira ce coup mortel... Sophie ! si ma vie vous était chère, je la défendrais contre le marquis de B***. — Ah ! grand Dieu ! vous allez vous battre ! »

Elle tomba en faiblesse, je lui prodiguai les soins que sa situation exigeait ; mais dès qu'elle commença à reprendre ses esprits, je profitai de mes avantages avec une promptitude qui bientôt m'assura la victoire.

Dernier combat de la pudeur vaincue, premier triomphe de l'amour récompensé, moment de la possession, moment de volupté suprême ! le plus éloquent des écrivains a consacré vos délices dans un ouvrage immortel : il faut vous taire, puisqu'on ne peut vous exprimer aussi bien.

Quatre heures et les matines venaient de sonner quand Derneval s'avança sous l'allée couverte. Je courus au-devant de lui : il me dit que la chaise de poste était arrivée, que Dorothée, obligée de le quitter pour une demi-heure, rentrerait bientôt au jardin, et ne mettrait pas beaucoup de temps à changer d'habits. Je l'interrompis pour le prier de s'éloigner. « Ma Sophie est à moi, lui dis-je ; il faut maintenant que je la détermine à partir. »

Je me tournai vers mon amante, et, lui montrant les habits d'homme que j'avais apportés pour elle, je la conjurai de s'en vêtir et de laisser les siens. « Comment ? pourquoi ? — Derneval et Dorothée partent pour l'Allemagne, ton cœur ne te dit-il pas que nous partions avec eux ? — Moi ! je donnerais à mon père l'affreux cha-

grin... hélas! ne suis-je donc pas assez coupable! — Écoute-moi, ma Sophie. — Non, je ne veux pas vous écouter; non, cruel, vous m'avez perdue! Mon déshonneur était préparé... (Elle se jeta dans mes bras.) Faublas, maintenant tu peux tout sur ton épouse; mais prends pitié d'elle! ah! n'abuse pas de tes droits! ne rends pas son déshonneur public! — O ma chère Sophie! je voudrais t'épargner des alarmes cruelles; mais tu me forces à te rappeler que le marquis... — Hélas! — Ne tremble plus pour des jours auxquels les tiens sont attachés; ton époux sera victorieux : ton époux... la famille entière du marquis, il la défierait maintenant! Mais tu ne connais pas les lois du royaume, Sophie : si après avoir vaincu mon ennemi je reste ici, je suis exposé à perdre la tête sur un échafaud! — Ah! malheureuse! où suis-je? qu'ai-je fait? — Sophie, il faut partir : nous irons en Allemagne; le baron de Gorlitz ne pourra te refuser à ton amant, et mon père confirmera mon bonheur... Ma chère Sophie, souffre que ton époux t'habille. »

Les trois quarts sonnent avant que Sophie soit entièrement travestie. Dorothée vient nous joindre; Derneval impatient me représente qu'il ne faut pas que l'aurore le trouve dans la ville, et que j'ai affaire à la *porte Maillot*.

« Quoi! nous ne partons pas tous quatre ensemble? s'écrie Sophie. — Ma chère amie, l'honneur m'appelle; je te laisse avec Dorothée : je te remets sous la protection de Derneval. Derneval ne gagnera guère qu'une poste sur moi; il doit m'attendre à Meaux : dans deux heures je vous rejoins. (Sophie se jette dans mes bras.) — Je ne vous quitte pas! je ne vous quitte pas! (Derneval frappe du pied.) — Le brouillard nous favorise encore, dit-il; mais le jour va nous surprendre ici. (Je m'arrache des bras de Sophie.) — Faublas! si vous me quittez, je ne partirai pas. — Hé bien, Sophie, je ne te quitterai pas; hâtons-nous de sortir d'ici. »

Derneval avait prévu que nos deux amies auraient trop de peine à escalader le mur avec des échelles de cordes; il s'était pourvu de deux courtes échelles de bois. Dorothée, depuis longtemps préparée à son enlèvement, fut bientôt dans la rue; mais Sophie serait tombée vingt fois, si je ne l'avais suivie de près. Arrivée à la chaise de poste, elle voulut m'y voir monter le premier. « Mais, Sophie, l'honneur m'appelle! — L'honneur! eh! ne vous ai-je pas sacrifié le mien? Ingrat que vous êtes! je ne vous quitte point, vous ne vous battrez pas! je ne veux pas que vous vous battiez! »

Voilà ce qu'elle me disait lorsque j'entendis sonner cinq heures. Jamais situation ne fut plus cruelle que la mienne! Dans mon déses-

poir, je tire mon épée pour m'en frapper; Derneval m'arrête. Sophie tremblante s'écrie : « Eh bien! je vous obéis; je pars! » Tandis qu'on la place près de Dorothée, je dis à Derneval : « Il est cinq heures, s'il faut que je m'en aille à pied, j'arrive trop tard, je suis déshonoré. Je vais démonter un de vos trois hommes; qu'il se rende le plus vite qu'il pourra à l'hôtel, où je vais passer pour ordonner qu'on lui donne le cheval que, sans doute, on a préparé pour moi. » Sophie, presque mourante, se penche à la portière. « Ah! mon ami, me dit-elle; ah! du moins, menez-moi sur le champ de bataille. — Mes chers amis! ma Sophie! dans deux heures je vous rejoins. — Barbare! cher amant! cher époux! songe à toi, défends ma vie. »

Je vis partir la chaise de poste, et je gagnai, au grand galop, la rue de l'Université. Jasmin m'attendait à la porte de l'hôtel : « Ah! mon cher maître, hâtez-vous. Monsieur le baron vous a fait chercher de tous les côtés; désespéré de votre absence, il s'est fait seller un cheval, il a pris son épée; je crains bien qu'il ne soit allé se battre pour vous. — Ah! mon Dieu! »

Je partis ventre à terre; Jasmin galoppait sur mes pas : « Monsieur, vous ne prenez donc pas votre bon coureur? — Va-t'en au diable... retourne à l'hôtel, un homme va venir te demander un cheval, donne-lui le mien. »

Je poussai si vigoureusement celui que je montais, qu'en peu de temps je découvris la *porte Maillot*. Bientôt j'aperçus le baron environné de plusieurs hommes. Aux gestes que je lui vis faire, je jugeai qu'il défiait le marquis. Il me parut que M. Duportail, Rosambert et les deux parents de M. de B*** s'opposaient à ce combat.

Dès qu'on me vit, on se sépara. « J'en étais sûr, s'écria Rosambert. — Monsieur, me dit le baron, vous arrivez bien tard! — Ah! trop tard, mon père, trop tard sans doute, puisque vous alliez exposer vos jours. » M. de B*** m'interrompit : « S'il n'avait été question que de faire la jolie femme, tu te serais levé plus matin. Viens donc, femmelette lâche et perfide, ta mort va tout à l'heure venger mes affronts. »

Nos épées se croisèrent. La grande supériorité que j'avais acquise dans l'art de l'escrime, et le sang-froid que j'opposais à la fureur du marquis, balançaient en ma faveur l'immense avantage que donnait à celui-ci une attaque sans danger. A la vue de mon ennemi, je m'étais rappelé mes torts envers lui, et quoique excusable à bien des égards, je sentais que j'avais plus d'un reproche à me faire. Je

ne pouvais me déterminer à menacer la vie d'un homme dont j'avais affligé l'amour-propre et compromis l'honneur. Content de parer ses coups, je le laissais se consumer en efforts inutiles; et me fiant absolument sur mon adresse, je me flattais que, bientôt épuisé de fatigue, il serait trop heureux de sauver ses jours en s'avouant vaincu. Mon espérance fut trompée. Mon père, demeuré spectateur d'un combat si affreux pour lui, se tenait à dix pas de là ; je pouvais le voir suivre, d'un œil inquet, le mouvement rapide de nos épées. Plus d'une fois je crus que, emporté par son impatience, il allait s'élancer dans la lice : bientôt il courut à un arbre prochain, et l'embrassant avec force, il s'y tint péniblement cramponné. M. de B***, la menace et l'injure à la bouche, ne cessait de provoquer ma colère, et me pressait toujours avec une vigueur dont j'étais étonné. Il n'avait pu cependant me faire perdre un pouce de terrain, et jusqu'alors ma tranquille résistance n'avait fait qu'augmenter sa fureur. Tout à coup, maîtrisant les transports de sa rage, il me trompa par une feinte adroite ; je revins un peu tard à la parade, le fer ennemi, trop légèrement écarté, glissa le long de ma poitrine, qui soudain se teignit de sang. Mon père jeta un cri d'effroi et tira son épée ; mais aussitôt il s'arrêta, et la brisa comme indigné ; puis, levant les yeux au ciel, joignant ses mains, et se jetant à genoux : « O ciel ! ô ciel ! s'écria-t-il, mon Dieu ! ayez pitié de moi ! Dieu puissant, conservez-moi mon fils ! »

Je ne pus soutenir le spectacle déchirant du désespoir de mon père. Le marquis à son tour vivement pressé, se défendit vaillamment, mais ne retarda que de quelques instants le coup fatal. Sa chute devait finir les mortelles anxiétés du baron. Cependant je vis mon père tomber sur le gazon presque en même temps que mon ennemi. J'imaginai que le baron me croyait grièvement blessé ; je courus à lui, et découvrant ma poitrine : « Rassurez-vous, ce n'est qu'une légère meurtrissure. » Mon père, sans dire un seul mot, se releva, regarda ma blessure et la baisa. Je voulus me jeter dans ses bras, il me retint et me montra le champ de bataille.

Je promenai mes regards autour de moi ; je vis que l'un des parents du marquis était étendu sans mouvement, et que l'autre faisait bander la plaie qu'il avait dans le flanc. Un chirurgien pansait Rosambert, que soutenaient M. Duportail et plusieurs domestiques. « Nous avons fait coup pour coup, me dit le comte, dès que je fus près de lui : mon adversaire ne me paraît pas très blessé, j'en suis bien aise ; mais il m'a jeté par terre, j'en suis fâché. » Le baron ne tarda pas à nous joindre ; il entendit le chirurgien nous assurer que

le comte n'était pas mortellement blessé, mais qu'il ne pouvait pas sans danger s'exposer aux fatigues d'un long voyage. « J'aurai soin de lui, s'écria le baron, sauvez-vous. — Oui, sauvez-vous, répéta Rosambert; allons, Faublas, embrassons-nous, et va-t'en. » Mon père me tint longtemps pressé contre son sein. « Voilà une malheureuse affaire qui dérange nos projets, dit-il à M. Duportail : Lovzinski, sers-lui de père, jusqu'à ce que je puisse vous aller trouver. Que je ne vous retienne plus, mes amis, partez : voici d'excellents coureurs qui vous porteront en moins d'une heure à Bondy, où vous trouverez une chaise. J'ai fait placer des relais jusqu'à Clay, vous ne prendrez des chevaux de poste qu'à Meaux; faites la plus grande diligence, jusqu'à ce que vous soyez en lieu de sûreté; ne vous arrêtez qu'à Luxembourg.

Enfin nous partons, nous trouvons à Bondy; la chaise de poste, le postillon de mon père, et mon fidèle Jasmin. Les relais se succèdent rapidement jusqu'à Meaux; c'était à Meaux aussi que Derneval devait prendre des chevaux de poste; c'était là qu'il avait promis de m'attendre un quart d'heure. Je demande si l'on n'a pas vu trois jeunes gens suivis de trois domestiques. On me répond qu'ils sont partis depuis une demi-heure. Mêmes questions, mêmes réponses à Saint-Jean-les-deux-Jumeaux, à la Ferté-sous-Jouarre, à Montreuil-aux-Lions. Derneval avait toujours une demi-heure sur moi, il craignait apparemment qu'on ne le poursuivît; il se hâtait; avait-il tort? mais quelle devait être l'inquiétude de Sophie?

M. Duportail, étonné de m'entendre multiplier les questions et de me voir prodiguer l'argent, me demande quel intérêt si vif je prends à ces jeunes gens. « Monsieur, ce sont trois frères qui ce matin ont eu, comme nous, une affaire d'honneur; il faut absolument que je les joigne. Ah! je vous en prie, courons à franc étrier. — Mais, mon ami, si nous laissons notre chaise, il faudra peut-être faire le reste de la route à cheval. — Ah! je ne crains pas la fatigue. — Et moi, Faublas, j'y suis accoutumé. »

A Vivray, nous laissons notre chaise et Jasmin, nous montons à cheval; Derneval était bien servi; nous ne le rejoignons qu'à une demi-lieue au-dessus de Dormans. Sophie pousse un cri de joie dès qu'elle m'aperçoit; elle se jette à la portière, elle me tend les bras. « Chère épouse! chère amie, modère l'excès de ta tendresse, elle te trahirait : M. Duportail me suit; songe que tu es le frère de Derneval. »

A Porte-à-Binson, Derneval descendit, salua M. Duportail, le pria

d'excuser ses frères qui ne se montraient pas, et nous dit : « Comme il est intéressant qu'on perde nos traces, si par hasard on nous poursuit sur cette route, j'ai pris des précautions que sans doute vous approuverez. A deux milles au-dessous d'Épernay, nous renverrons les chevaux qu'on nous aura fournis à la poste prochaine, pour en prendre de meilleurs, qu'un de mes amis, prévenu depuis plusieurs jours, a sûrement fait préparer. Un chemin de traverse nous conduira à Jalon, par un détour qui n'est pas très long. Des relais en nombre suffisant doivent être posés sur la route jusqu'à Sainte-Menehould, où nous reprendrons la poste. Mais, messieurs, quand j'ai pris ces mesures pour assurer ma fuite, je ne comptais pas sur vous. Démonter mes gens pour vous donner leurs chevaux, ce serait fort inconsidérément affaiblir notre escorte. Heureusement ma chaise est grande et commode, vous voudrez bien y monter tous deux, et moi je me charge de la mener ; je serai votre postillon. »

M. Duportail se fit presser, et finit par accepter. Je dis tout bas à Derneval que j'allais me trouver dans un étrange embarras : « Mon ami, vos prétendus frères sont si jolis! je crains surtout leurs voix douces et les tendres distractions de Sophie : M. Duportail ne pourra longtemps s'y méprendre. Derneval, recommandez à nos deux amies de dormir bien profondément quand M. Duportail et moi nous prendrons place dans la voiture. Il n'y a que ce moyen-là ; une imprudence serait si dangereuse, que c'est le cas de se sauver par une impolitesse. »

Tout se passa comme Derneval nous l'avait fait espérer. Nous trouvâmes un relais à quelque distance d'Épernay. Quelle émotion j'éprouvai quand je me vis placé dans la chaise de poste, vis-à-vis de ma Sophie! Sophie paraissait dormir; mais de mes genoux je pressais les siens qui répondaient à ce doux appel, et quelques soupirs à peine étouffés m'annonçaient encore que ma jolie cousine veillait pour son amant.

« Ces deux jeunes gens sont les frères de M. Derneval? me dit Lovzinski très étonné. — Il l'assure, au moins. » M. Duportail ne me fit pas alors d'autres questions : je remarquai seulement qu'il ne regarda plus Dorothée, et qu'il ne cessa de considérer ma Sophie, qui, plus tranquille depuis que j'étais près d'elle, s'endormit réellement en feignant de dormir.

Après une demi-heure de silence, M. Duportail me dit qu'il ne croyait pas être avec les frères Derneval. Je répondis tranquillement : « Ni moi non plus. — Comment! vous me disiez... — Oui,

parce qu'il me l'avait dit; je ne connais pas ses frères, moi. — Hé bien, Faublas, il y a du louche dans cette aventure. — Ma foi! je le crois. — Faublas... ce sont des femmes déguisées. — D'honneur, monsieur, je le parierais comme vous. »

M. Duportail se tut, et, pendant un quart d'heure encore, regarda ma Sophie avec une attention toujours plus marquée. Enfin il me montra Dorothée, et me dit : « Celle-ci est jolie; mais celle-là... (il me montrait ma jolie cousine, et ses yeux s'animaient) est mieux, n'est-il pas vrai? — Ah! beaucoup mieux... — Et puis sa figure... (la voix de M. Duportail s'altérait) est charmante, qu'en dites-vous? ho! oui... charmante! sa figure... » (Il poussa un long soupir, et n'acheva pas.)

Les yeux toujours attachés sur mon amante, M. Duportail resta plongé dans une profonde rêverie jusqu'au moment de notre arrivée à Sainte-Menehould. Là, tandis que le maître de poste faisait atteler et tâchait de persuader à nos gens que ses rosses étaient d'excellents chevaux, M. Duportail aborda Derneval, et d'un ton préoccupé lui demanda si les deux dames qui dormaient encore dans la chaise étaient ses parentes. « Puisque leur déguisement n'a pu vous tromper, répondit Derneval, étonné comme moi de cette question au moins indiscrète, il faut vous dire, monsieur, que l'une est ma femme, et l'autre... ma sœur, ajouta-t-il en me regardant. — Votre sœur? Laquelle des deux, monsieur? reprit M. Duportail. — Celle qui est de ce côté-ci (Derneval montrait ma Sophie). — Monsieur, vous avez une sœur bien intéressante, sa figure... Monsieur, je vous félicite d'avoir une telle sœur... »

Ma surprise augmentait à chaque mot que disait M. Duportail. Je ne sais s'il s'en aperçut; mais il me tira un moment à l'écart; il me dit : « Faublas, admirez le pouvoir prodigieux d'une grande passion qui survit à son objet. L'aimable sœur de Derneval m'intéresse singulièrement, et savez-vous pourquoi? c'est qu'en la voyant j'ai cru revoir l'épouse que je pleure tous les jours. Oui, mon cher Faublas, au premier coup d'œil je me suis dit : Voilà Lodoïska! Je me le suis dit encore lorsque j'ai détaillé avec plus d'attention tous les traits de cette figure à la fois belle et jolie. Oui, mon ami, telle vous aurait paru la fille de Pulauski lorsque, sous des habits d'homme, elle fuyait avec son père et son époux les Russes persécuteurs. Un peu moins jeune, mais non moins belle, était alors Lodoïska; Lodoïska respire tout entière dans cette charmante personne! »

J'écoutais M. Duportail avec un plaisir secret. Persuadé qu'il cher-

chait à se tromper lui-même sur la nature des sentiments qu'il éprouvait, je ne pouvais m'empêcher de plaindre intérieurement un homme sensible, que son âge et son expérience défendaient mal contre les charmes dangereux d'un amour naissant, et pourtant je m'applaudissais de l'excès de mon bonheur, qui sans doute me susciterait mille rivaux.

Cependant on n'attendait plus que nous; le jour baissait, nous courûmes toute la nuit : le lendemain, à huit heures du matin, nous entrâmes dans Luxembourg; nous descendîmes à la première auberge. Pendant la courte collation que nous y fîmes, M. Duportail prodigua à ma jolie cousine les compliments les plus flatteurs. Il ne sentit qu'il avait besoin de repos qu'au moment où nos amies, fatiguées d'un voyage si long pour elles, témoignèrent le désir de se retirer. Derneval s'était occupé avec l'hôte du soin de nous faire préparer quatre chambres, une pour les deux dames, les deux nôtres contiguës à la leur, celle de M. Duportail tout au fond du corridor.

Derneval prit la main de Dorothée ; Lovzinski, plus prompt que moi, s'empara de celle de Sophie ; il conduisit mon amante jusqu'à la porte de la chambre préparée pour elle, et soupira en se retirant dans celle qu'on avait réservée pour lui. Dès que nous le crûmes endormi, Derneval et moi nous entrâmes dans la chambre de nos épouses. Dorothée venait de se mettre au lit : Sophie, encore habillée, écoutait en pleurant quelques mots de consolation que lui adressait son amie. Derneval me dit tout bas de l'emmener. « Viens, ma Sophie, viens, laissons ces amants ensemble ; ils ont comme nous mille choses à se dire. » Je la pris dans mes bras et la portai dans ma chambre : quel doux fardeau pour un amant?

« Il est donc vrai, me dit-elle en sanglotant, qu'une première faute entraîne toujours une faute plus grave ! Il est donc vrai qu'une fille malheureuse, trahie par son cœur, abusée d'un fol espoir, quand elle a commencé par hasard quelques démarches inconsidérées, peut finir par violer ses devoirs les plus sacrés! Pourquoi suis-je venue si souvent à ce fatal parloir ? Pourquoi vous ai-je reçu dans ce jardin, plus fatal encore? Ah ! je n'aimais pas la vertu, puisque je lui ai préféré mon amant ! Ah ! j'ai mérité mon opprobre, puisque je me suis si légèrement exposée ! — Sophie, que dis-tu? quelles horribles réflexions empoisonnent ton bonheur !... — Mon bonheur !... Est-ce donc au sein des remords que je puis le goûter? — Sophie, dès ce soir, quelle que soit l'intention de M. Duportail, je pars avec toi pour Gorlitz ; nous irons nous jeter aux pieds de ton

père... — Ah! jamais, jamais je n'oserai me présenter devant lui. — Tu ne m'aimes donc pas? — Je ne t'aime pas! moi! ah! Faublas, ah! mon ami! Sophie, maintenant avilie à ses propres yeux, bientôt déshonorée aux yeux de sa famille entière, ta Sophie pourrait-elle supporter la vie, si ton amour ne lui restait pas?... Cher amant! cher époux! mon repentir t'offense; mes remords t'outragent : eh bien! pardonne-moi mes remords et mon repentir : va, dans ce moment même, où ma conscience alarmée gémit, ah! je le sens bien, ma raison égarée, ma faible raison, cède encore à ma passion fatale!

Sophie se jeta dans mes bras : un même lit nous reçut tous deux. Il était plus de midi quand nous nous endormîmes; un bruit affreux nous réveilla quelques heures après.

« Ne vous en avisez pas, criait Derneval, je brûle la cervelle à quiconque ose entrer ici! Au moment même on m'ordonne d'ouvrir ma porte; j'entends avec autant de surprise que d'effroi la voix de mon père. Sophie tremblante se cache sous la couverture; je m'habille à la hâte et très négligemment, j'ouvre ma porte. M. Duportail entre avec le baron de Faublas : « Vos indignes projets sont donc remplis! me dit celui-ci : vous avez donc osé... » A l'instant même ceux qui frappaient à la porte de Derneval entraient dans ma chambre. Je reconnais madame Munich : « Le voilà! c'est lui, » dit-elle à un vieillard qui la suit. L'inconnu m'appelle infâme ravisseur, et met l'épée à la main. Je saute sur la mienne, je m'écrie : « Quel est donc cet insolent étranger? » Le baron m'arrête, il me dit : « Malheureux! c'est un père qui vient chercher sa fille à Paris le jour même que vous l'enlevez! — Quoi! monsieur serait... » Le vieillard m'interrompit. « Je suis le baron de Gorlitz. »

A ce nom, Sophie jette un cri terrible; elle écarte la couverture et les rideaux, se soulève avec effort, étend les bras vers son père et s'évanouit. « Ainsi le crime est consommé, » s'écrie M. de Gorlitz à la vue de Sophie presque nue. M. Duportail a peine à retenir mon père qui m'accable de reproches. Le baron de Gorlitz me crie de me mettre en garde : « Tu as déshonoré ma vieillesse, vil séducteur; je veux me venger ou mourir. » Il dirige vers moi la pointe de son épée; je jette la mienne à ses pieds : « Frappez, je ne me défendrai pas contre le père de Sophie; mais plaignez votre fille, écoutez sa justification. Sophie se meurt, secourons-la. — La secourir! répond M. de Gorlitz; que cent coups mortels me vengent et la punissent! » Il court à sa fille l'épée haute; je me précipite sur lui, je le saisis au corps. « Barbare! prends ma vie; mais garde-toi d'approcher de

Sophie, je la défendrais même contre son père.... Monsieur, daignez m'entendre ; votre fille est innocente, c'est moi qui l'ai perdue, je suis seul coupable. »

Tandis que je m'efforce de fléchir M. de Gorlitz, tandis que M. Duportail essaie de calmer la fureur de mon père, madame Munich prodigue à ma Sophie des secours inutiles. Sophie vient de pousser un long soupir et d'ouvrir les yeux ; mais, en voyant ceux qui l'environnent, elle est retombée dans un évanouissement plus profond.

C'est alors que Derneval, suivi de trois hommes armés, se précipite dans ma chambre ; il demande fièrement de quel droit on vient troubler le repos des voyageurs. « Et quel intérêt prenez-vous à nos querelles ,» lui répond mon père sur le même ton ? Je ne sais quelle réplique Derneval lui prépare ; mais, forcé de partager mon attention entre plusieurs objets également chers, je crie à Derneval : « Mon ami, modérez-vous ; voilà mon père, et voilà le père de Sophie.» Derneval et ses gens se retirent ; mais ils s'arrêtent dans le corridor.

Cependant M. de Gorlitz s'est assis ; aux emportements de sa colère a succédé tout à coup un calme apparent. Il garde un effrayant silence ; d'un œil sec il contemple tour à tour mon père, sa fille et moi. Je le crois livré au plus affreux désespoir, car je sais que les grandes douleurs sont muettes et n'ont pas de larmes.

Mon père s'approche et tâche de le consoler. Je vole à Sophie que madame Munich veut rappeler à la vie. M. Duportail est au chevet de son lit, il n'a pas l'air moins ému, moins agité, moins tremblant que moi. En un instant je répète cent fois le nom de mon amante ; à ma voix elle ouvre un œil mourant : « Hélas ! tu m'as perdue », me dit-elle, et ce reproche trop mérité augmente pour moi l'horreur de cet affreux moment.

Mon père continue de dire à M. de Gorlitz ce qu'il croit le plus propre à calmer sa douleur. Celui-ci l'interrompt sans cesse par cette exclamation si cruelle : « Elle n'est point ma fille ! » M. Duportail unit ses prières à celles de mon père ; il dit à M. Gorlitz : « Ah ! du moins écoutez sa justification ! il ne se peut guère que votre fille soit tout à fait innocente, mais peut-être est-elle excusable. Sous des dehors aussi intéressants, cache-t-on un cœur corrompu ! Écoutez sa justification.

LE BARON DE GORLITZ. « Messieurs, je vous répète à tous deux qu'elle n'est point ma fille.

M. DUPORTAIL. « Mais.....

LE BARON DE GORLITZ. « Elle n'est pas ma fille, sa gouvernante le sait bien ; madame Munich vous dira que j'avais adopté cette enfant pour lui donner une partie de mes biens. Elle avait à peine sept ans quand mes collatéraux avides et jaloux tentèrent de l'empoisonner ; c'est pour cela que je l'ai fait élever en France.

M. DUPORTAIL (*ému*). « Elle n'est pas votre fille ! connaissez-vous ses parents ?

LE BARON DE GORLITZ. « J'aurais pu les découvrir sans doute, je ne les ai point cherchés ; c'est un crime dont le ciel ne permet pas que je recueille le fruit.

M. DUPORTAIL (*vivement*). « Monsieur !...

LE BARON DE GORLITZ (*avec humeur*). « Monsieur, daignez me donner un moment d'attention. »

Qu'on se figure l'inquiétude que j'éprouve pendant cette étrange explication. Sophie voudrait parler, sa faiblesse ne le lui permet pas ; mais elle écoute péniblement. Son visage se couvre d'une pâleur mortelle ; une sueur froide coule sur son front décoloré.

« Messieurs, continue le baron de Gorlitz, j'ai passé ma vie au milieu des armes. En 1771, je servais dans les armées russes, nous faisions la guerre à des Polonais révoltés.

M. DUPORTAIL. » A des Polonais ! en 1771 ?

LE BARON DE GORLITZ. « Oui, monsieur; mais vous m'interrompez à chaque instant... Après une sanglante victoire remportée sur eux, je ne demandai pour ma portion d'un butin considérable qu'un enfant âgé de deux ans à peu près.

M. DUPORTAIL (*se lève et court vers Sophie*). « Ah ! ma chère Dorliska !

LE BARON DE GORLITZ (*le retenant*). « Dorliska ! c'est le nom que j'ai trouvé écrit au bas d'une miniature attachée sur sa poitrine.

M. DUPORTAIL (*tire promptement un portrait de sa poche*). « Monsieur, voilà le pareil portrait... O ma fille ! ma chère fille !

LE BARON DE GORLITZ (*le retenant encore*). « Votre fille ! monsieur, quelles sont les armes de votre maison ?

M. DUPORTAIL (*montrant son cachet*). « Les voilà !

LE BARON DE GORLITZ. « C'est cela même ; elle les porte gravées sous l'aisselle. »

Sophie pousse un cri, recueille ses forces, tend les bras à M. Duportail ; Lovzinski l'embrasse et pleure.

« Ah ! ma chère fille, tu m'es enfin rendue ! mais, hélas ! en quel lieu, dans quel état je te trouve ! Quelle amère douleur empoisonne le moment le plus heureux de ma vie ! Dorliska !

sais-tu quelle était ta mère? Ta mère brûla pendant plusieurs années d'un amour légitime et chaste ; amante vertueuse, elle fut digne de devenir épouse ; mère tendre, elle ne cessa de pleurer ta perte ; ton souvenir remplit ses derniers moments. «Cherche partout ma chère Dorliska», ce furent les derniers mots que prononça Lodoïska mourante. Moi, depuis douze ans, je me suis occupé d'un soin si cher à mon cœur ; depuis douze ans je n'ai pas imaginé de plus grand bonheur que celui de retrouver ma fille adorée... Hélas ! et quand je la tiens dans mes bras, je gémis sur elle et sur moi !... O la plus sage des épouses ! ô la plus respectable des mères ! Lodoïska, tes mânes fidèles errent sans doute autour de nous. Que tu dois plaindre Dorliska séduite, maintenant au pouvoir d'un ravisseur ! que tu dois plaindre Lovzinski, devenu, par un destin bizarre et cruel. le complice de l'enlèvement de sa fille, le témoin de son déshonneur ! »

M. Duportail se jette dans un fauteuil; sa fille éperdue oublie qu'elle est presque nue ; elle se précipite hors de son lit et tombe aux pieds de son père. Madame Munich attentive, saisit la courtepointe dont elle enveloppe Sophie. Celle-ci s'écrie :

« Ah ! vous êtes mon père ; mon cœur me le dit, votre générosité me le prouve ; vous daignez reconnaître une fille indigne de vous ! »

M. Duportail repousse sa fille, il détourne le visage : « Cruelle enfant ! » lui dit-il.

Sophie tient une de ses mains, je m'empare de l'autre, je me jette aux genoux de Lovzinski.

« Ah ! monsieur, votre douleur me tue ! Je ne suis plus heureux puisque vous souffrez ; mes fautes deviennent plus graves puisqu'elles coûtent des larmes à mon ami, à l'ami de mon père, au père de ma Sophie ! Lovzinski, vous êtes outragé ; mais que votre colère retombe tout entière sur celui qui l'a méritée... votre fille est innocente. Votre fille !... si vous saviez dans quels piéges elle fut attirée, combien de temps elle résista à la séduction, par combien de combats elle m'a fait acheter ma coupable victoire !... Lovzinski, votre fille est innocente; lavez vos affronts dans mon sang... ou plutôt, vous qui portez un cœur sensible et tendre, vous qui connaissez le pouvoir d'un amour vif et mutuel, vous qui savez combien les passions peuvent égarer un jeune homme ardent, une fille abusée ; Lovzinski, ne soyez point inexorable, ayez pitié de notre âge ; excusez-la... pardonnez-moi. D'un mot vous pouvez réparer nos crimes et légitimer nos faiblesses ; conduisez-nous au pied des autels : là je

répéterai les serments qui m'unissent à ma Sophie; là vous retrouverez votre Dorliska. »

Mon père joint ses prières aux miennes : M. Duportail paraît ému, il se tait pourtant; mais on voit qu'il médite sa réponse. Enfin il embrasse sa fille avec un mouvement passionné, il me regarde sans colère, et d'un ton calme il demande que tout le monde se retire, qu'on le laisse passer le reste de la soirée avec sa fille.





SIX SEMAINES DE LA VIE

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS,

POUR SERVIR DE SUITE A SA PREMIÈRE ANNÉE.

Le lendemain j'épousai Dorliska.

L'auguste cérémonie s'achevait. Dans un discours qui m'avait paru long, l'éloquent ministre venait de nous recommander des vertus que je ne croyais pas difficiles. Sophie me nommait son époux ; ma bouche répétait à Sophie un serment qu'avouait mon cœur, lorsque la voûte sacrée retentit d'un cri lamentable et perçant.

Chacun se retourne effrayé. Déjà, loin des spectateurs étonnés, s'est élancé vers les portes du temple un jeune homme dont je n'aperçois plus que l'uniforme bleu.

On l'a vu quelques instants auparavant entrer précipitamment, brusquement fendre la foule, s'approcher de l'autel avec la plus grande agitation. Ses regards sont tombés sur Sophie ; d'une voix plaintive il a dit : *C'est donc elle !* et puis il a poussé ce long gémissement dont mon cœur s'est ému. Inquiet et curieux, je veux voler à lui ; mon père s'y oppose et m'arrête ; mais mon généreux ami, mon cher compagnon d'armes et d'amour, Derneval, plus libre et non moins alarmé que moi, peut-être, Derneval court aussitôt sur les traces de l'inconnu.

C'est pendant le tumulte momentané causé par cet événement étrange que Sophie se penche à mon oreille, et me dit en tremblant : ***O mon ami, prends garde à moi !***

J'allais lui répondre, j'allais l'interroger, quand M. Duportail, un moment distrait dans le trouble général, mais apparemment aussitôt rappelé par le mouvement qu'il a vu faire à sa fille, vient reprendre auprès d'elle la place que peut-être il se repent d'avoir un instant

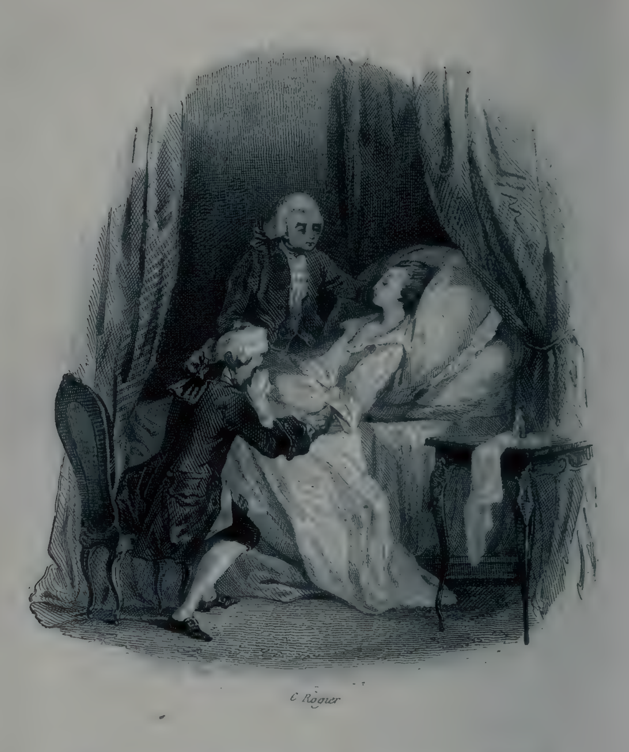
quittée. Je le vois lancer un regard sévère sur ma timide épouse, qui baisse les yeux en pâlissant. Une foule de réflexions cruelles tourmentent mes esprits dans le court espace de temps qu'emploie le ministre pour terminer la cérémonie.

« Quoi ! Derneval, mon ami! quoi! sitôt de retour!... Eh bien! ce jeune homme, le connaissez-vous? Quel est-il? que veut-il? que vous a-t-il dit? — Mon cher Faublas, ses gens lui tenaient dans le cloître un cheval tout prêt; il était au bout de la rue avant que je fusse à la porte du temple. — Et vous ignorez ce qu'il est devenu? — Mon ami, il courait au galop, et j'étais à pied : à tout hasard, je me serais volontiers jeté dans la voiture qui a conduit madame de Faublas ici, mais l'indocile cocher n'a pas voulu marcher. — Derneval, vous ne savez pas combien j'ai d'inquiétude... Promettez-moi de ne pas nous quitter aujourd'hui, ne partez que demain. — Demain? Si dès aujourd'hui mes persécuteurs... — Je crois vos dangers possibles, mais les miens sont peut-être inévitables. Depuis la terrible scène d'hier, depuis que le baron de Gorlitz et madame Munich sont partis, Lovzinski s'est emparé de sa fille, de sa fille, que je n'ai revue qu'aujourd'hui, que je n'ai revue qu'à l'autel. A peine a-t-on daigné souffrir que je lui adressasse un mot, toute réponse lui semblait interdite; ce n'est qu'aux pieds de l'Éternel qu'elle a pu me renouveler sa foi, ce n'est qu'à ma femme qu'on m'a permis de jurer que j'adorerais toujours mon amante! Derneval, examinez Lovzinski, remarquez son visage sombre et soucieux, son regard observateur et défiant; lui trouvez-vous cet air de satisfaction que montre toujours un bon père qui donne à sa fille l'époux désiré? A-t-il, dites-moi, le maintien noblement orgueilleux d'un homme offensé qui pardonne?..... Et ma chère Dorliska, ma jolie cousine, ma belle Sophie, quelle impression de tristesse profonde je vois sur cette figure céleste que devrait embellir l'idée d'un bonheur suprême aujourd'hui légitime!... et dans ses yeux obscurcis une larme qu'elle s'efforce de de retenir! Qui peut donc altérer sa félicité? qui peut lui faire d'un jour d'allégresse un jour de tourment? Quelle crainte ou quel regret... Ce jeune homme, d'où la connaît-il? Que venait-il faire ici?... Un affreux soupçon déchire mon cœur... Mais non, Sophie ne peut me trahir : elle va donc succomber victime d'une trahison! *C'est donc elle!* a dit l'inconnu; *Prends garde à moi*, m'a dit Sophie. Mais comment la défendre? Quels sont nos ennemis? A quels périls faut-il me préparer? Derneval, je vous en conjure par notre confraternité, ne m'abandonnez pas dans des circonstances aussi critiques. Si vous me quittez, je suis perdu. Une obscurité profonde

couvre les desseins de nos ennemis, une incertitude affreuse enchaîne toutes mes facultés. Comment prévenir des complots que j'ignore? Et, dans la foule des malheurs que je pressens, comment deviner celui qui peut m'accabler? »

Je n'attendis pas la réponse de Derneval, car Sophie, toujours accompagnée de son père, regagnait déjà les portes du temple. « Mon ami, ne venez-vous pas? » me dit-elle. Il y avait dans son regard tendre une expression de douleur si forte; il y avait dans l'inflexion de sa voix une altération si marquée, que je sentis s'accroître encore mon inquiétude mortelle.

Nous arrivions dans le cloître. Est-ce par distraction ou par incivilité que Lovzinski, sans prendre garde ni à Dorothée ni à mon père, fait monter sa fille la première et se place aussitôt à côté d'elle? Pendant que je me fais cette question, Lovzinski ferme la portière, et le cocher, déjà prêt, donne aux chevaux de grands coups de fouet. La voiture, rapidement emportée, est à plus de cinquante pas de distance avant qu'aucun de nous soit sorti de la profonde stupéfaction où le jette cette fuite imprévue. Le premier je me réveille; plus prompt que l'éclair, je m'élance; la grandeur de la perte que je puis faire, l'espérance de recouvrer l'inappréciable bien qu'on m'enlève, ajoutent à ma légèreté naturelle des forces extraordinaires; je me sens une vigueur plus qu'humaine; bientôt j'atteindrai la voiture, bientôt j'arracherai ma femme à son ravisseur... Mais, hélas! Derneval et mon père sont, trop tôt pour moi, revenus de leur étonnement, et leur activité bruyante va me devenir plus funeste que la funeste immobilité dans laquelle je les ai laissés. Tous deux ils me suivent de loin, en criant de toutes leurs forces : « Arrête! » Moi, je cours si vite que je ne puis crier. Plusieurs soldats viennent à passer; en me voyant seul et silencieux brûler le chemin de mes élans rapides, ils imaginent que c'est moi qu'on poursuit. Tout à coup le cercle est fait, et me voilà environné : je veux m'expliquer, je parle français à des Allemands! Désolé de n'être pas compris et de perdre en vains discours un temps si précieux, j'essaie de forcer la barrière; mais que peut un homme contre huit? Ma résistance ne fait que les irriter; ils me maltraitent. Ce n'était rien que des coups, je les sentais à peine; mais j'entendais le bruit sourd que faisait la voiture, déjà beaucoup plus éloignée, et chaque tour de roue était un coup de poignard pour mon cœur. Tout en me débattant, je jette sur la route un regard douloureux; dans le lointain, je distingue à peine un faible nuage de poussière. Alors, saisi d'un mortel désespoir, je sens expirer



Elle tomba dans une extrême faiblesse.

mon courage et s'anéantir mes forces ; alors se fait, dans toute la machine ébranlée, la plus prompte et la plus affreuse des révolutions... Je tombe sans connaissance aux pieds des barbares qui m'ont arrêté, aux pieds de mon père et de mes amis, qui ont enfin pu me rejoindre. Je tombe... Ah ! Sophie, mon ame te suit !

Malheureux chevalier ! quand tu revins à toi, où étais-tu ?

Sur un lit de douleur. Le baron veillait à mon chevet, qu'il baignait de ses larmes. Sophie fut le premier mot que je prononçai quand je recouvrai ma raison. « Voyez comme sa tisane a déjà fait son effet ! dit un petit homme que j'aperçus derrière le baron ; voilà l'accès passé ! il entre demain dans son quatrième jour. — Quoi ! monsieur, je ne suis ici que depuis trois jours ? Quoi ! mon père, il n'y a que trois jours qu'ils m'ont arraché Sophie ? — Oui, mon ami, me répondit-il en sanglotant, trois jours se sont écoulés depuis que ton père désolé attend que tu le reconnaisses et que tu le nommes. — Ah ! pardon, cent fois pardon... Mais vous ne savez pas, vous ne pouvez concevoir quel énorme fardeau pèse sur mon cœur ; combien je me sens accablé du poids de mon infortune. — Tel est, mon fils, l'effet ordinaire des passions qui égarent la jeunesse insensée. Elles ont d'abord amolli ton ame au sein des plaisirs ; maintenant elles te livrent sans force aux coups de l'adversité. A Dieu ne plaise que je veuille aujourd'hui te reprocher tes fautes ; le sort t'en a trop cruellement puni. Tu as besoin d'un appui ; ce sont des secours que je prétends te donner. Mon fils, entends ma voix gémissante, recueille mes consolations paternelles. Écoute un ami tendre qui souffre de tes maux, un père alarmé qui frémit pour lui-même en tremblant pour toi. Ta Sophie t'appartient, nul ne peut t'en priver. Duportail, en la conduisant au temple, a perdu tous ses droits sur elle. Mon ami, nous la chercherons. En quelque lieu que nous puissions la découvrir, je te promets de ne rien négliger pour la tirer de sa retraite, je te promets de te rendre ta femme. Toi, mon ami, rappelle ton courage, ouvre ton cœur à l'espérance, prends pitié de ma peine extrême, et rends-moi mon fils. — Oui, qu'il continue sa tisane de *la Véronnière*, interrompit le petit homme, et nous le guérirons. — Ah ! mon père, je vous devrai deux fois la vie. — Et moi, monsieur, reprit le petit homme, croyez-vous ne me rien devoir ? Comptez-vous pour rien les boissons que depuis ce matin je vous administre ? — Mon père, sait-on au moins ce qu'elle est devenue ? — Non, mon ami ; Derneval et Dorothée sont partis avant-hier, et m'ont promis de faire des recherches. — Messieurs, dit encore le petit homme, voilà un entretien qu'il faut

finir. Nous guérirons ce jeune homme-là, puisqu'il parle déjà raison : mais qu'il se taise et qu'il continue sa tisane. Demain tout ira bien, et nous pourrons le faire transporter. » Le petit homme, en parlant ainsi, alla remplir une énorme tasse, et, me l'apportant d'un air de triomphe, m'invita doucereusement à avaler ce breuvage consolateur. Un amant jeune et vif à qui l'on vient offrir un verre de tisane quand il demande sa maîtresse enlevée, peut bien ressentir un mouvement d'impatience et n'être pas exactement poli. Je pris le vase avec promptitude, et je le vidai lestement sur la tête pointue de mon Esculape. L'épais liquide découlant le long de sa face oblongue, inonda aussitôt son maigre corps. « Ha! ha! dit froidement le petit homme, en épongeant sa ronde perruque et son habit court, il y a encore du délire! Mais, monsieur le baron, que cela ne vous inquiète pas, qu'il continue sa tisane; seulement, ayez soin de la lui donner vous-même, parce que, comme vous êtes son père, il n'osera peut-être pas vous la jeter au nez. »

Le meilleur médecin est celui qui, connaissant nos passions, sait les flatter quand il ne peut les guérir. Aussi les promesses du baron préparèrent mon rétablissement bien plus efficacement que ne l'aurait pu faire la tisane du petit homme. Dès le lendemain, je me sentais mieux; je fus transporté comme on me l'avait annoncé la veille. Nous allâmes au village de Hollriss, situé à deux lieues de Luxembourg, occuper une maison bourgeoise que mon Esculape venait d'acquérir tout récemment. On avait conseillé cette retraite au baron. La tranquillité du lieu, sa gaîté champêtre, le charme de la campagne, les travaux de la saison, tout m'y offrirait, avait-on dit, de consolantes distractions ou des occupations utiles; je pourrais sans aucun danger respirer un air salubre et prendre un exercice modéré dans un grand jardin. Mon père aussi avait pensé que nous serions beaucoup mieux cachés dans un village obscur; à la précaution, peut-être surabondante, de changement de lieu, il avait ajouté la précaution, sans doute plus nécessaire, du changement de nom. On l'appelait M. *de Belcourt;* je me nommais M. *de Noirval*. Le valet de chambre du baron et mon fidèle Jasmin composaient notre domestique. Mon père avait envoyé le reste de ses gens sur diverses routes, avec la double commission de chercher Lovzinski et de veiller à ce que nous ne fussions pas inquiétés.

En arrivant dans le nouveau domicile qu'il nous avait choisi, M. de Belcourt visita toutes les chambres pour m'y faire donner celle qu'il jugerait la plus commode et la plus tranquille. M. Desprez (c'est le médecin) nous fit remarquer un petit pavillon entre cour

et jardin. Il nous dit qu'il y avait au premier étage trois chambres fort gaies, mais que le dernier propriétaire s'était vu forcé d'abandonner à cause des revenants. «Noirval, répondit mon père en souriant, ne craint pas les esprits : il a maintenant ses pistolets; quand il se portera mieux, il aura son épée.» On me mit donc en possession d'une des trois pièces. Jasmin s'empara gaîment de l'une des deux autres, et promit de garder encore la troisième contre les esprits. M. de Belcourt alla prendre son logement dans le corps de logis plus considérable, situé sur la rue.

La nuit vint, les esprits ne vinrent pas; ils me laissèrent tout entier à mes réflexions douloureuses. O ma jolie cousine! ô ma charmante femme! que je versai de pleurs en songeant à vous!

Où son père l'avait-il conduite? Pourquoi me l'avait-il enlevée? Quelle raison assez puissante avait pu porter à cette extrémité si dangereuse Lovzinski, naturellement compatissant et doux, Lovzinski, dont le cœur avait éprouvé l'irrésistible empire d'une grande passion vainement contrariée? L'inconsolable époux de Lodoïska devait-il être un père cruel? D'ailleurs, un prompt hymen n'avait-il pas réparé ce qu'il appelait mes égarements? Que pouvait exiger de plus l'honneur de sa maison, involontairement compromis? Enfin, n'était-ce pas à mes fautes mêmes qu'il devait le bonheur inespéré d'avoir retrouvé son adorable fille? Et l'ingrat osait me la ravir! et le barbare ne craignait pas de l'immoler!... Oui, sans doute, de l'immoler! Accablée de ce coup affreux, Dorliska, l'infortunée Dorliska... O ma Sophie! si déjà tu n'es plus, du moins en me donnant ta dernière pensée, tu auras emporté le juste espoir de n'être pas pour longtemps survécue. Va, je ne tarderai pas à l'accomplir. Bientôt, loin du monde jaloux, loin des pères dénaturés, libre de l'insurmontable fardeau des tyranniques bienséances, affranchi du joug odieux des préjugés persécuteurs, j'irai, j'irai, satisfait et tranquille, me réunir à mon épouse heureuse et consolée. Bientôt, au sein d'une inaltérable paix, dans l'Élysée promis aux vrais amants, nos ames, plus intimement rapprochées, s'enivreront des délices d'un éternel amour.

Ainsi, dans le calme des nuits, ma douleur se nourrissait des idées les plus propres à l'augmenter. Le jour m'apportait quelque repos. Mon père, toujours levé avant l'aurore, ne se lassait pas de me répéter ses promesses : il me parlait des moyens qu'il comptait employer avec moi pour retrouver ma femme, et ne paraissait pas douter de leur succès; il me défendait de mon désespoir. Par un de ses décrets immuables et bienfaisants, la nature a voulu que la cré-

dulité naquît de l'infortune. Rarement l'espérance abandonne un mortel malheureux, et plus ses maux sont grands, plus aisément on lui persuade qu'ils vont bientôt finir.

Quelquefois agité d'un soupçon inquiétant, je demandais à mon père ce qu'il pensait de ce jeune homme dont je croyais encore entendre le lamentable cri. M. de Belcourt ne savait que me répondre quand je le priais de me dire comment cet inconnu avait pu nous suivre à Luxembourg, quel dessein l'y amenait, en quel temps il avait connu Sophie, et pourquoi Sophie ne m'avait jamais parlé de lui.

Quelquefois aussi, reportant ma pensée moins triste sur cette foule d'événements qui avaient rempli ma seizième année, je me plaisais à donner quelques souvenirs à cette intéressante beauté par qui le commencement de ma carrière, semée de tant de fleurs, m'avait été si doux. Pauvre marquise de B***! qu'est-elle devenue?... Peut-être enfermée! peut-être morte! Lecteur équitable, je m'en rapporte à vous, pouvais-je, sans ingratitude, refuser quelques larmes au sort de cette femme malheureuse, seulement coupable de m'avoir trop aimé.

Je ne dois point oublier de dire que mon cher docteur aussi, M. Desprez, continuait à me donner de salutaires distractions. Tous les matins, il me demandait si quelque revenant ne m'avait pas tourmenté ; tous les soirs, il me recommandait de continuer *l'excellente tisane de la Véronnière;* mais, quoique je l'en priasse instamment, il ne voulait jamais me la donner lui-même. J'étais étonné que mon père m'eût choisi cet étrange Esculape, qui ne croyait qu'à sa tisane et aux revenants. Voici ce que m'apprit M. de Belcourt à qui j'en parlai. Le plus habile médecin de Luxembourg, d'abord consulté sur mon état, avait ordonné des remèdes et le régime nécessaires ; M. Desprez, instruit qu'on avait arrêté de conduire le malade à la campagne, dès que le transport pourrait se faire sans danger, était venu dès le troisième jour offrir à mon père ses services et sa maison. Le premier médecin, en applaudissant au choix du lieu, qu'il connaissait, avait rejeté la concurrence humiliante et dangereuse d'un moderne confrère qu'il ne connaissait pas. M. de Belcourt, pour mettre les rivaux d'accord, avait accepté les soins de l'un et la maison de l'autre.

C'était le médecin connu de Luxembourg qui me gouvernait; l'ignoré docteur de Hollriss n'avait d'autre mérite que celui de nous louer sa maison fort cher. J'étais le maître de craindre ses revenants; mais je n'avais rien à redouter de ses ordonnances.

Plus de huit jours cependant s'étaient passés, lorsqu'enfin nous reçûmes des nouvelles encourageantes. Dupont, celui de nos domestiques que mon père avait envoyé sur la route de Paris, écrivit qu'en sortant de Luxembourg il avait appris à la première poste qu'on venait d'y donner des chevaux à un homme d'un âge mûr, accompagné d'une jeune fille éplorée. Dupont ne doutant pas que ce ne fût ma femme et mon beau-père, les avait suivis de près jusqu'aux environs de Sainte-Menehould, où malheureusement il s'était démis la cuisse en tombant de cheval. Cet accident l'avait empêché de nous faire passer plus tôt l'intéressant avis qu'il nous donnait.

M. de Belcourt, habile à saisir tout ce qui pouvait flatter mon espérance, ne manqua pas de m'observer que désormais l'objet de nos recherches, devenu plus facile, se trouvait circonscrit dans l'étendue du royaume, ou plutôt dans l'enceinte de la capitale. M. Duportail, ajouta-t-il, a bien senti qu'il pouvait, sans courir un grand danger, retourner à Paris, où on le connaît peu, et qu'en supposant que nous parvinssions à découvrir sa retraite, nous n'oserions l'y venir troubler. « Je l'oserai, m'écriai-je avec transport ; je l'oserai, mon père, et bientôt j'embrasserai ma Sophie. »

Le même jour vint une lettre de M. de Rosambert, à qui M. de Belcourt, depuis notre changement de demeure et de nom, avait fait passer les détails de ma funeste aventure. Le comte, toujours caché dans l'asile qu'il s'était choisi, se portait dejà beaucoup mieux, et comptait venir bientôt nous joindre et me consoler. Il avait envoyé au couvent savoir des nouvelles d'Adélaïde, que notre absence inquiétait beaucoup et chagrinait davantage. Le marquis n'était pas mort ; Rosambert ne disait pas un mot de madame de B***. Le silence qu'il affectait sur le compte d'une femme trop malheureuse et trop aimable, dont il ne pouvait douter que le sort incertain ne dût exciter au moins ma vive curiosité, me parut étrange. Je ne fus pas moins surpris qu'il ne m'eût pas écrit en même temps qu'à M. de Belcourt ; mais, en y réfléchissant plus mûrement, je devinai que mon père, pour le moment peu curieux de me voir occupé de cette correspondance, interceptait ses lettres.

Si, dans les nouvelles que je venais de recevoir, il n'y avait rien d'assez positif pour me rassurer entièrement, j'y trouvais du moins de quoi me tranquilliser un peu. Ma convalescence commença. Le petit docteur contestait à l'amour et à la nature le mérite de cette prompte cure, pour en attirer tout l'honneur à la fameuse tisane

si rarement bue. Une chose seulement lui faisait croire que quelque divinité propice veillait sur nos destinées : les revenants ne m'avaient pas encore tourmenté depuis que nous habitions notre nouvelle demeure ! M. Desprez me parlait si souvent de ses revenants, qu'enfin je le priai de vouloir m'apprendre ce qui pouvait donner lieu à cette éternelle plaisanterie. Aussitôt, d'un ton sérieux, il commença ce triste récit :

« Une petite métairie, dont le fermier s'appelait Lucas, existait sur le terrain même où nous sommes, à la place de ce petit corps de logis qui, par conséquent, n'existait pas. — Votre conséquence est frappante, M. Desprez. — Lucas adorait sa femme Lisette, et Lisette adorait son mari Lucas. Si Lucas n'avait jamais aimé que Lisette, peut-être que Lisette aurait toujours aimé Lucas. — Eh, bon Dieu ! M. Desprez, que de Lisette et de Lucas ! — Monsieur, puisque je conte une histoire, il faut bien que je nomme les personnages ! — Vous avez raison, docteur ; mais quand vous les nommeriez moins souvent, il n'y aurait pas de mal ; cependant, ne vous gênez pas. — Je vous ai déjà fait entendre fort adroitement que Lucas et Lisette étaient mariés ensemble. A présent, je crois devoir vous prier de remarquer que, pour qu'un mariage soit heureux, il faut que les époux fassent bon ménage. — Excellente remarque, M. Desprez ! — Et, pour que les époux fassent bon ménage, il est nécessaire qu'ils aient des goûts d'espèce semblable, et des humeurs de qualité pareille. — Bravo, docteur ! — Or, je vous ai dit que Lucas aimait autre chose que sa femme. — Ha ! M. Desprez, que vous contez bien ! — N'est-il pas vrai que je n'oublie rien ? — Et vous vous répétez, de peur qu'on oublie. — C'est qu'il faut être clair, monsieur. Or donc, cette autre chose que Lucas aimait autant, et peut-être plus que sa femme, c'était le bon vin du pays à trois sous la pinte, *mesure de Saint-Denis*, et ce goût différent que la femme avait, c'était celui de l'eau de la fontaine, car elle ne pouvait souffrir le jus de la treille. — Comment, docteur ! de la poésie ? — Quelquefois je m'en mêle, monsieur. Il y avait dans le goût de Lucas cet inconvénient que, le vin échauffant les fibres irritables de son estomac, portait aux fibres chaudes de son cerveau brûlé des vapeurs âcres qui faisaient qu'il était grossier, méchant et brutal, quand il avait bu. — Voilà, permettez-moi de vous le dire, docteur, une définition presque digne du *Médecin malgré lui*. — Vous m'offensez, monsieur ; moi, je le suis devenu malgré tout le monde ; mon génie médical m'a entraîné.... Et, dans le goût tout différent de Lisette, il y avait cet autre inconvé-

nient tout contraire, que l'abondance d'eau noyant ses viscères relâchés, délayant trop ses aliments mal cuits, détruisant, enfin, le ton des ressorts, troublait les digestions, préparait un mauvais chyle, causait le malaise, les insomnies, les bâillements, l'ennui, et portait aux membranes affaiblies de sa petite cervelle cette humeur tenace et mordicante qui fait que les petites femmes qui ne boivent que de l'eau sont, en général, criardes, entêtées et revêches. Or, vous voyez, monsieur, qu'il aurait fallu fondre ensemble ces deux goûts extrêmes et différents pour n'en composer qu'un seul et même appétit bien ordonné. Il aurait fallu que Lisette mît un peu de vin dans son eau, que Lucas mît beaucoup d'eau dans son vin; parce que le tempérament du mari et le tempérament de la femme auraient bientôt sympathisé par un juste milieu ; parce que leurs humeurs se seraient trouvées parfaitement d'accord ; parce que..... — Ne vous tourmentez pas, docteur, je devine le reste. — Il demeure donc prouvé, monsieur, que si les choses avaient été réglées de la manière que je viens de vous expliquer, il ne serait pas arrivé à ces malheureux époux la funeste catastrophe dont il me reste à vous entretenir. — Voyons, docteur, la catastrophe. — C'était, monsieur, l'an 1773, le vendredi 13 octobre, à huit heures treize minutes du soir. Je vous observerai, en passant, que le concours de plusieurs nombres treize est toujours fatal. — J'en faisais tout bas la remarque, M. Desprez. — On achevait alors la vendange, parce que les vignes avaient mûri tard cette année. Lucas, en sortant de la cuve où il venait de fouler le raisin, avala treize pleins verres de vin nouveau. Quand il rentra dans la ferme, ce n'était plus un homme, c'était un diable. Malheureusement sa femme Lisette avait mangé à son dîner une petite omelette aux rognons, de treize œufs, et n'avait bu que de l'eau. La digestion s'était faite péniblement. Lisette, en voyant Lucas un peu gris, bâilla, fit la grimace, et tint un propos aigre. Lucas répondit par un geste menaçant et par un gros mot. Dans un petit moment d'humeur, Lisette jeta treize assiettes à la tête de Lucas ; Lucas, dans un premier mouvement, assomma Lisette de treize coups de broc. Quand il la vit morte, il sentit qu'il l'aimait ; il se jeta comme un désolé sur le *cadavre*, et lui demanda pardon de l'avoir *tuée*. Hélas! s'écriait-il piteusement, voilà pourtant la première fois que cela m'arrive ! Enfin, il se releva d'un air réfléchi, alla droit à sa cuve, les bras croisés, et s'y insinua tout doucement, la tête la première. On l'en retira au bout de treize secondes ; il était déjà mort et noyé. — Ah ! docteur, la belle et longue histoire ! — Je ne la fais

pas, monsieur; c'est la *traduction* du pays; mais apprenez les suites. La justice, indignée, prit connaissance de l'affaire. Elle s'empara du corps de Lucas, qui, très heureusement pour lui, n'avait plus d'ame; elle le fit pendre par les pieds. On rasa la ferme, et le terrain fut mis à l'encan. Celui qui l'acheta s'en trouva mal, il n'osa jamais habiter ce petit corps de logis, et la raison, la voici : Tous les ans, dans le temps des vendanges, quelquefois plus tard, il se fait un changement affreux. La nuit vient, le ciel *pâlit*, la terre *frissonne*, les éléments *sont en convulsion*, le corps de logis saute sur ses fondements, le toit semble danser, les murs paraissent rouges de sang ou de vin. Il se fait dans l'intérieur un horrible charivari : on croit entendre le cliquetis des assiettes et le choc des brocs; on croit entendre les gémissements d'une morte et les cris d'un noyé ! — Ah ! M. Desprez, la belle histoire ! Ah ! je vous en supplie, ne la contez plus à personne; réservez-m'en l'exclusive propriété. Je veux, quand je serai de retour à Paris, en faire pour l'Opéra-Comique, un joli drame bien réjouissant. J'aurai soin, pour satisfaire tout le monde, d'intercaler dans chaque scène deux ou trois ariettes en vers presque rimés : je retiendrai votre manière, M. Desprez, et je n'écrirai pas plus mal que vous ne racontez. Si l'ouvrage est applaudi, s'il commence ma réputation, je tâcherai chaque année de traiter aussi heureusement deux ou trois sujets de cette force-là. Alors les musiciens, qui jugent toujours si bien, s'arracheront mes poëmes; les comédiens, qui ne se trompent jamais, les proposeront pour modèles; certain public, qui jamais ne s'engoue, demandera l'auteur avec un enthousiasme décent. Dans ce siècle de petits talents et de grands succès, mes chefs-d'œuvre auront cent représentations s'il le faut. Partout les sots crieront que je suis un grand homme, et si je n'ai contre moi que les gens de lettres et les gens de goût, j'arriverai peut-être à l'Académie. »

Assurément ce projet était noble et vaste; mais, comme on le verra par la suite, j'eus tant d'autres choses à faire quand je vins à Paris, que je ne pus m'occuper de son exécution.

L'épouvantable histoire du crédule docteur avait-elle un peu dérangé mon cerveau ? C'est ce que va décider la belle dame qui me lit; je veux laisser à sa pénétrante sagacité quelque chose à faire; je me bornerai donc à lui raconter naïvement ce que je crus sentir et voir le lendemain matin. Si vous êtes sensible, ou si vous l'avez été, madame, vous savez que de tous les chagrins ceux du cœur sont les plus amers; vous savez que l'amour, s'il nous donne

quelquefois de très heureuses nuits, nous en fait quelquefois aussi passer de très mauvaises. Trop souvent, peut-être, il vous arrive de ne pouvoir vous endormir tout de suite, parce que le soir, une belle dame, seule entre deux draps, se recueille et réfléchit. En ce moment toujours critique, madame, vous vous rappelez sans doute avec plus d'amertume les torts d'un ingrat, ou vous partagez avec plus de vivacité l'impatience d'un absent. Et quand, depuis minuit jusqu'à quatre ou cinq heures du matin, vous êtes en proie à vos tendres tribulations, la nature, qui veut que le lendemain encore vous ayez les yeux vifs et le teint frais, la bienfaisante nature vous envoie le sommeil réparateur. Alors, belle dame, n'en rougissez point et convenez-en, celui qui tourmentait vos veilles vient embellir vos songes. Eh bien! voilà précisément ce qui m'arriva. Vous me représentez qu'il n'y a rien de merveilleux à cela; je l'avoue; mais attendez donc. Dans un rêve qui dura deux heures à peu près, je vis presque continuellement ma jolie cousine; la marquise de B*** se présenta cinq à six fois dans les intervalles, et seulement une fois.... ne me grondez pas, belle dame... une fois seulement je crus entrevoir cette charmante petite créature chiffonnée dont je vous ai parlé dans ma première année, cette ingrate Justine, vous savez bien!... Je ne saurais vous dire laquelle de ces trois beautés m'embrassa; mais, ce que je puis vous certifier, c'est que je fus embrassé; je le fus, madame, et si bien, si bien, que je n'aurais pu l'être mieux par toutes les trois ensemble! Je me réveillai en sursaut: le jour commençait à poindre. D'honneur, belle dame, je sentais sur ma lèvre brûlante la vive impression de cet *âcre* baiser; mes rideaux de toile orange s'agitaient avec un doux frémissement; il se faisait dans mon appartement un petit bruit aigu.... Je me jette en bas de mon lit, en trois sauts je fais le tour de ma chambre, qui n'est ni très longue ni très large.... Il n'y a personne, tout est bien fermé, bien tranquille. Je suis donc fou! L'amour et les revenants m'ont donc tourné la tête! Madame, qu'en pensez-vous? Oh! si vous êtes laide et vieille, vous trouvez mes folies bien impertinentes; mais vous en riez, si vous êtes jeune et jolie.

Quand MM. de Belcourt et Desprez entrèrent chez moi, j'étais encore si affecté du baiser reçu, que je leur racontai qu'un revenant m'avait embrassé. Mon père sourit et augura sur le champ mon entier rétablissement. Le docteur parut enchanté, et cependant me conseilla quelques rafraîchissants.

Ceux qui ne croient point aux esprits seront bien étonnés d'ap-

prendre que le surlendemain je fus réveillé comme je l'avais été la surveille ; j'éprouvai la même sensation, j'entendis le même bruit : je fis dans ma chambre des recherches plus exactes et non moins inutiles ; il fallut en conclure qu'avec mes forces était déjà revenue mon ardente imagination.

O ma Sophie ! depuis plusieurs jours je supportais plus impatiemment l'incertitude de ton sort et le tourment de ton absence ; je ne cessais de presser mon retour à Paris. Malheureusement mon père venait de recevoir des nouvelles fâcheuses qui semblaient apporter à l'accomplissement de mes vœux d'insurmontables difficultés. On ne parlait dans la capitale que de mon aventure et du duel qui l'avait terminée. Des deux parents du marquis, celui contre lequel M. Duportail s'était battu avait été tué. On le regrettait généralement ; ses amis, puissants et nombreux, faisaient contre nous de vives sollicitations. Je ne pouvais me montrer dans la capitale sans m'exposer à porter ma tête sur un échafaud. M. de Belcourt paraissait effrayé du danger que je sentais moi-même, et qui pourtant ne m'eût pas arrêté s'il n'eût fallu que le braver pour retrouver Sophie ; mais avant d'aller affronter le péril, au moins devais-je savoir en quel lieu gémissait ma femme infortunée. Réduit moi-même à ne pas sortir de la maison que nous occupions, j'allais toute la journée promener dans le jardin ma douleur et mes ennuis.

Un soir en me déshabillant, je trouvai dans mon bonnet de nuit un billet soigneusement plié ; pour adresse étaient écrits ces mots : *Noirval, renvoie ton domestique et lis*. Je renvoyai Jasmin, et je lus :

« S'il est vrai que le chevalier de Faublas ne craigne pas les reve-
« nants, qu'il brûle ce billet, et qu'il garde cette nuit un profond
« silence, quoi qu'il lui arrive. »

Voilà, m'écriai-je assez haut, une petite plaisanterie du cher docteur ! Je brûlai le mystérieux papier, j'éteignis ma lumière, je me couchai et je m'endormis.

Ce ne fut pas pour longtemps. Mon premier sommeil, quoique profond, ne devait pas résister à l'impression accoutumée de ce baiser si vif qui brûlait mes lèvres et faisait palpiter mon cœur. Pour cette fois, un songe vain ne m'abusait plus ; ce n'était plus une ombre fugitive qui m'embrassait ; dans mon lit même, et bientôt dans mes bras, se trouvait un corps bien vivant dont le voluptueux contact.... Mais doucement donc ! étourdi que je suis ! j'allais conter tout cela à cette jeune dame, qui déjà se trouble et rougit.

Madame, c'est votre faute aussi. Depuis plus d'un quart d'heure vous feuilletez indiscrètement ce petit livre ! Tenez, donnez-le à monsieur l'abbé, qu'aussi bien cela impatiente, et priez-le de vous lire à mi-voix le passage effrayant. Vous, pendant ce temps-là, belle dame, cherchez sur votre toilette un colifichet nécessaire ; murmurez à votre femme de chambre deux ou trois plaintes inutiles ; essayez devant votre petit miroir quelques grimaces minaudières ; parlez bas à la petite Rosette, la chienne chérie, n'ayez pas l'air d'entendre une syllabe de ce qu'on vous lit, et cependant n'en perdez pas un mot.

Eh bien ! vous, monsieur l'abbé, que faites-vous donc ? — Monsieur le chevalier, je cherche l'endroit. — De l'autre côté, monsieur, page 33, ligne 16, dont le voluptueux contact... — Ah ! dont le voluptueux contact ! Monsieur le chevalier, j'y suis. — Eh bien ! monsieur l'abbé, finissez la phrase ; vous ne le voulez pas ? ni moi non plus. Commencez-en une autre.

Aussitôt je me sentis, non pas brusquement saisi, mais mollement attiré par une charmante petite main... que je baisai, monsieur l'abbé, ne vous en déplaise. — Et vous fîtes mal, monsieur le chevalier ; loin de l'épouse qu'il adore, un fidèle époux, bien désolé, ne doit baiser la main de personne. — Ha ! ha ! monsieur ; et que vouliez-vous donc que je fisse de cette main-là ? — Il fallait, monsieur, la repousser bien promptement, vous jeter hors du lit, appeler du monde, faire apporter des flambeaux. — Oui ! et tout cela pour désespérer et compromettre une femme ! et de peur de faire à la mienne une infidélité passagère qu'elle devra ignorer toujours ! — Monsieur le chevalier, la fidélité conjugale... — A tort, quand elle impose des lois impossibles, monsieur l'abbé. Sans doute j'avais résolu de n'aimer que Sophie ; mais puis-je ordonner les événements ? Et, pourvu que je ne les prépare pas, qu'a-t-on à me dire ? Ne pas chercher l'occasion, soit ; l'éviter quand elle va s'offrir, passe encore ; mais la repousser quand elle presse ! Vous qui parlez, l'auriez-vous fait ? — Sans doute. — Sans doute ! Mais d'où vient donc ce jeune abbé-là ? Est-il tout fraîchement sorti du séminaire ? Comment ! de l'hypocrisie ! Et vous, madame, qui vous êtes chargée de son éducation, vous souffrez tout cela ! en vérité, vous n'y songez pas ! On sait maintenant qu'un abbé n'est pas plus scrupuleux qu'un colonel ; mais cela ne suffit point : il faut encore qu'il ne paraisse pas moins effronté qu'un page. Allez, petit rigoriste de boudoir, je ne crois point à vos délicatesses affectées. Si vous vous étiez trouvé où je me trouvais, vous auriez fait ce que

je fis; mille appas séducteurs ne vous auraient pas été vainement offerts; comme moi, vous auriez promené sur tant de charmes une main caressante et curieuse; enchanté du résultat de vos recherches, comme moi, vous auriez dit poliment et bien bas, de peur que votre domestique ne vous entendît dans la pièce voisine : Charmant revenant, que vos formes sont belles, et que vous avez la peau douce !

Oh ! oh ! monsieur l'abbé; comme vous lisez bien cela ! quelle vivacité ! quelle chaleur ! D'honneur, je craindrais de vous échauffer trop; je n'en dirai pas davantage. Un homme de grand sens m'a représenté qu'en pareil cas il ne fallait pas tout conter, que de toutes manières on gagnait toujours beaucoup à laisser travailler l'imagination du lecteur, surtout quand ce lecteur était un abbé de cour, ou une femme de qualité. Belle dame, reprenez le livre hardiment. Seulement, je prendrai la liberté de vous faire remarquer, le plus décemment possible, que, dans cette lutte nocturne, un convalescent ne devait pas être vainqueur. Ne vous étonnez donc pas d'apprendre que mon aimable adversaire eut très promptement l'honneur de ma défaite. Encore si le revenant, moins taciturne, avait bien voulu causer familièrement avec moi ! mais il s'obstinait à ne pas répondre un mot. C'était un sûr moyen de me rendormir, moi qui, comme tant d'autres, aime assez à parler quand je n'ai rien à faire.

Lorsque j'ouvris les yeux, le jour venait de paraître, et j'étais seul dans ma chambre. J'y commençai mes perquisitions, déjà plusieurs fois inutilement faites. Mes deux portes et mes quatre fenêtres se trouvaient bien exactement fermées; aucune fausse porte n'était pratiquée dans les murs; il n'y avait point de trappes au plancher, point de coupures au plafond. Par où donc le revenant femelle pénétrait-il chez moi ? Le cher docteur n'avait ni femme ni fille; la maison n'était habitée que par des hommes. D'où venait donc l'esprit tentateur dont le sexe m'était bien connu ? Lisette voyageait-elle de l'autre monde dans celui-ci pour se venger du pauvre Lucas ? Une fermière dans mes bras ! fi donc ! J'aimais mieux me croire le Titon rajeuni de la timide Aurore, ou le moderne Endymion de quelque fière déesse humanisée. O ma Sophie ! de tout temps peut-être il était écrit que ton époux prédestiné ne pourrait seulement pendant trois semaines te demeurer fidèle; mais au moins l'encens qui t'appartenait ne devait brûler que pour une divinité !

Je fus bien aise de consulter sur cette aventure le comte de

Rosambert, dont il était bien étonnant que je ne reçusse aucune nouvelle directe. La lettre que je lui écrivis avait trois grandes pages. En vérité, dans les deux premières, il n'était question que de ma Sophie ; j'avais resserré dans la troisième l'inconcevable histoire du joli revenant.

Je l'attendais la nuit suivante ; il ne revint que la huitième nuit. Pressé du vif désir de connaître la nocturne beauté qui me visitait, je lui demandai comment elle s'appelait, car, nymphe ou déesse, elle avait un nom ; depuis quand elle m'aimait, car, sans fatuité, je pouvais me flatter de lui avoir plu ; dans quel endroit elle m'avait rencontré, car elle me traitait au moins comme connaissance. Ces questions et plusieurs autres moins embarrassantes ne me valurent aucune réponse. Alors de tous les moyens connus de faire jaser une femme, j'employai le plus décisif ; mais le malin démon femelle, avec une présence d'esprit imperturbable, épuisa toutes mes ressources, sans se permettre même une exclamation. Je m'obstinais d'autant plus, que ce silence impoli devenait, par la circonstance, une ingratitude. Cette fois, je me comportai assez bien pour obtenir un remercîment : tous mes efforts furent inutiles ; je vis avec chagrin que les femmes de l'autre monde, quoique très sensibles aux bons procédés, n'ont pas, dans les occasions intéressantes, le tendre bavardage, le jargon caressant de la plupart des femmes de ce monde-ci.

Ennemie du jour délateur, ma discrète amante n'attendit pas chez moi le lever de l'aurore. Quand je l'entendis préparer son départ, j'essayai de la retenir ; mais elle posa sur ma bouche l'index de sa main droite, sur mon cœur sa main gauche, sur mon front deux baisers ; et puis, m'échappant avec un soupir, elle s'en alla prestement je ne sais par où. Seulement je crus distinguer le craquement d'un mur qui s'ouvrait, et l'aigu sifflement d'un gond criard. Apparemment j'avais mal entendu, car je visitai mes quatre murailles dès qu'il fit jour, et le simple papier qui les tapissait, bien uni dans sa surface, ne m'offrit aucune trace de déchirement ; mes portes et mes fenêtres étaient bien exactement fermées.

Le même soir, je trouvai dans mon bonnet de nuit un second billet : « Je reviendrai dans la nuit du dimanche au lundi, si le « chevalier de Faublas me promet, foi de gentilhomme, de ne faire « aucune tentative pour me retenir. » Ah ! j'entends ; le courrier, c'est mon bonnet de nuit ? Le lendemain mon docile commissionnaire fut chargé de mes courtes dépêches, qui contenaient la promesse qu'on exigeait de moi.

Il vint enfin ce dimanche, peut-être impatiemment attendu ! Bientôt elle allait m'environner de ses ombres perfides, cette nuit si remarquable dans l'histoire de ma vie ! Jasmin, qui depuis le dîner s'était absenté, revint sur la brune. Dès qu'il me vit seul, il m'apprit la nouvelle imprévue de l'arrivée de Rosambert : le comte s'était arrêté à Luxembourg, d'où il avait secrètement dépêché vers Jasmin, pour de grandes raisons qu'il me dirait lui-même ; il ne pouvait venir à Hollriss qu'une heure avant minuit ; il importait extrêmement que personne ne le vît entrer dans la maison ; j'étais donc instamment prié de lui ouvrir moi-même, à onze heures précises, la petite porte du jardin.

Je suivis ponctuellement mes instructions. M. de Belcourt, fâché que je le quittasse plus tôt qu'à l'ordinaire, en fit la remarque. M. Desprez répondit par une plaisanterie dont je ne fus pas d'abord aussi frappé que par la suite : « Laissez aller ce convalescent, dit-il à mon père ; il a sans doute avec les esprits quelque commerce qu'il n'avoue pas. »

Au lieu de monter chez moi, je me glissai doucement dans le jardin. Rosambert m'attendait à la petite porte. « Ho ! bonsoir, mon ami ; où est ma Sophie ? qu'est devenue la marquise ? avez-vous des nouvelles de son père ? son mari vit-il encore ? comment se porte ma sœur ? que dit-on de ce duel ? que pensez-vous de cet inconnu ? que vous semble de ce revenant ? pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ? comment vous portez-vous ? — Eh ! de Noirval, un moment donc ! que de vivacité ! quelle impatience ! Vous ressemblez beaucoup à ce petit chevalier de Faublas dont on parle tant dans Paris ! D'abord asseyons-nous sur ce banc, et permettez-moi d'apporter dans mes réponses un peu plus d'ordre que vous n'en avez mis dans vos questions. Mes vigilants émissaires ont vu M. Duportail à Paris ; ils suivront ses traces jusqu'à ce qu'ils aient découvert la retraite de sa fille ; on nous rendra bon compte. — O ma Sophie, je te reverrai ! — Doucement, mon ami ; ne m'étouffez pas. Madame de B*** est apparemment dans une de ses terres, on ne la rencontre ni à la cour ni à la ville. — Pauvre marquise ! je ne la verrai plus ! — Peut-être : ne vous chagrinez pas... Le marquis, dont la blessure n'est pas jugée mortelle, ne désire sa guérison que pour vous aller chercher en quelque lieu que vous soyez, Faublas ; il assure qu'il vous reconnaîtra partout. — Rosambert, on ne sait pas où elle est ? — Apparemment dans une de ses terres, mon ami. — Oui ; madame de B*** ; mais Sophie ? — Ah ! dans Paris, très probablement. — Mon ami, croyez-vous que le marquis soit homme à lui pardonner ?

— Pardonner à la marquise ! eh ! pourquoi pas? l'aventure n'est pas commune, j'en conviens, mais le mal est ordinaire. Ce n'est donc qu'un peu de bruit ! Oh ! la marquise est femme à lui faire entendre raison là dessus. — Rosambert, dites sans me flatter, pensez-vous qu'on puisse le forcer à me la rendre. — Comment, forcer le marquis à vous rendre sa femme ! — Eh ! non, mon ami, c'est de la mienne et de son père que je vous parle. — Monsieur Duportail ! il n'y a pas de doute, on l'y forcera très certainement. — Je ne la reverrai plus ! — Au contraire, puisqu'il sera contraint de vous la rendre, vous la reverrez. — Ah ! mon ami, je pensais à cette femme si malheureuse. — Ah ! mon ami, vous êtes toujours le même, le mariage ne vous a pas changé... Mais permettez qu'à mon tour je vous fasse quelques questions. D'abord je vois que vous êtes à peu près rétabli. — Oh ! l'espérance de revoir bientôt ma Sophie... — Oui ! oui ! ma Sophie ! *et puis cette femme si malheureuse !...* — La marquise? je vous assure que mon intention n'est pas de l'aller chercher. Il est vrai que parfois je me surprends m'occupant d'elle, mais c'est que... — Sans doute, chevalier, je vous entends ; c'est qu'on n'est pas maître de cela. Malgré lui, un jeune homme bien né se rappelle les bons procédés d'une femme jeune et belle qui a formé son adolescence. — Rosambert, toujours vous plaisantez ! Dites-moi... auriez-vous par hasard entendu parler de la petite Justine? — Quoi ! la femme de chambre aussi vous tient au cœur? Ah ! c'est que vous l'avez formée celle-là. Mais vous m'avez dit, ce me semble, que La Jeunesse... — Allons, Rosambert, pour cette fois j'ai tort ; ne parlons pas de cela. — Non, mon cher Faublas, parlons de ce revenant... — Oui, Rosambert ; comment le trouvez-vous, mon revenant? N'est-elle pas singulière cette femme qui jamais ne dit mot et toujours se comporte à merveille? N'est-il pas drôle, ce petit démon qui entre chez moi, je ne sais par où? — Faublas, il vous visite toutes les nuits? — Non. — Non ! — Mais tenez, justement je l'attends celle-ci. — Ah ! tant mieux ; nous éclaircirons le doux mystère ! nous saurons... Mais je me suis amusé à écrire dans cette auberge au lieu d'y souper ; chevalier, j'ai faim. — Attendez, je vais avertir Jasmin... — Faire du bruit dans la maison ! gardez-vous-en bien. Tenez, je crois que ma chaise de poste n'est pas encore partie, j'y dois avoir quelque chose ; quand je fais route j'emporte toujours des provisions. »

Il me quitta et rapporta un moment après une moitié de poularde avec une bouteille de vin : « J'ai pris deux verres, me dit-il, parce que vous souperez avec moi... — Ici? — Ici, dans ce jardin, che-

valier ; nous avons à causer, et votre chambre n'est pas sûre. D'abord nous boirons à la santé d'Adélaïde, dont vous ne m'avez parlé qu'une fois. — Ah ! ma chère sœur ! je l'aime pourtant beaucoup ! Comment se porte-t-elle ? — Bien, très bien. Toujours plus charmante ! Je n'ai pu résister au désir de l'aller voir une dernière fois avant de quitter la France. L'aimable enfant ! comme sa douleur l'embellissait ! comme elle souffre de ne voir ni son père, ni son frère, ni sa bonne amie ! Faublas, buvons à sa santé, buvons, mon ami ; je sais que ce n'est pas du bon ton, mais nous sommes à la campagne, et puis des voyageurs... Tenez, prenez un morceau ; je ne puis souper seul, vous le savez bien. — Rosambert, je suis charmé de vous voir ici... Mais à quoi bon dans ce jardin ? Pourquoi ce mystère ? — Parce que je n'aurais pu vous entretenir en particulier ; parce que le baron, qui a déjà intercepté les lettres que je vous écrivais, se serait d'abord emparé de moi ; parce qu'il m'aurait sans doute prié d'altérer, selon ses vues, les nouvelles que j'apporte. — Vous avez raison. — Et puis ce revenant... croyez-vous qu'il ne m'occupe pas !... Faublas, à la santé de Sophie. — Mon ami, depuis plus d'un mois je ne bois plus de vin ; vous allez me griser ! — A la santé de Sophie ! vous ne pouvez vous en dispenser. — Allons, va pour Sophie ! O ma jolie cousine ! ce ne sera pas la dernière fois que tu m'auras fait perdre la raison !

« Rosambert, voilà du vin terriblement fort ; il me casse la tête. Rosambert, que pensez-vous de cet inconnu qui, pendant la cérémonie... — Ma foi, je ne sais qu'en dire. Parlons de votre nouvelle amante, de cette nocturne beauté qui vous aime avec tant de discrétion. Faublas, la croyez-vous jolie ?... — Belle, mon ami. — Une femme qui fuit le jour !... — Oh ! belle, j'en suis sûr. — Allons, il est encore amoureux de celle-là. — Amoureux !... non. — Faublas, je parie, moi, qu'elle est laide ! — Cent louis, qu'elle est charmante ! — Va, cent louis sur parole. — Comte, voilà qui est dit... Ah çà ! mais comment ferai-je pour la voir ?... Et puis vous vous en rapporterez donc à moi ! — Volontiers, s'il le faut. Mais croyez-vous que je sois moins curieux que vous de connaître... Depuis que vous m'avez écrit votre aventure, je brûle du désir de contribuer à la mettre à fin. Preux chevalier, votre frère d'armes est avec vous ; permettez qu'il vous aide !... Faublas, nous allons monter chez vous sans lumière et sans bruit ; vous vous coucherez vite et ne direz pas un mot, et moi je resterai caché dans votre ruelle. Je suis muni d'une lanterne sourde que je ferai valoir à propos ; et si le revenant n'est pas sorcier, nous verrons quelle figure il a. Chevalier, encore une santé !

vous avez oublié quelqu'un...—Ah! oui, la belle marquise.—Fidèle époux, je savais bien qu'il ne faudrait pas vous la nommer. Allons, deux doigts de vin pour la marquise! — Vous vous moquez, mon ami... Charmante femme!... Versez tout plein. »

Maintenant que de sang-froid je me rappelle et je vous confesse cette *indélicate* exclamation, mon aimable lectrice, justement irritée, je ne vois qu'un moyen de vous calmer un peu, c'est de réclamer toute votre indulgence pour un convalescent que les santés précédentes avaient déjà mis en gaîté.

Celle-ci m'acheva, je tombai tout à coup dans le délire de l'ivresse. Déjà chaque objet me paraissait déplacé, mobile et double. Je parlais sans me faire entendre, où plutôt je bégayais au lieu de parler. Bientôt rêveur et pesant, je perdis ma joie babillarde, mon corps s'affaissa, mes paupières s'appesantirent, l'invincible sommeil allait fermer mes yeux. Rosambert, qui s'en aperçut, me pria de le conduire à ma chambre, non sans me répéter plusieurs fois qu'il fallait ne pas faire le moindre bruit, et surtout garder un exact silence. Il recommanda à Jasmin, qui attendait mes ordres dans le jardin, de se retirer sans lumière et sans bruit. Nous arrivâmes, éclairés seulement par la lanterne sourde, que nous laissâmes dans le corridor. Comme j'entrais à tâtons, soutenu par Rosambert, je rencontrai dans mon chemin une chaise longue, sur laquelle le comte m'étendit, afin, me disait-il tout bas, de me déshabiller avec plus de facilité. Prudemment je laissais faire mon nouveau valet de chambre; mais il s'acquittait de son emploi avec tant de lenteur et de maladresse, qu'en attendant qu'il lui plût de finir, je tombai dans un assoupissement profond.

Monsieur l'abbé, reprenez le livre. Quoique le récit que je suis obligé de vous faire ne soit pas très gai, je crains d'alarmer, sans le vouloir, votre innocente amie, dont la pudeur est si prompte à s'effaroucher.

Une heure de sommeil ayant abattu les fumées du vin capiteux qui m'avait ôté la raison, je fus réveillé par un bruyant éclat de rire. « Enfin, s'écria Rosambert, me voilà complétement vengé! je veux qu'on m'assomme si ce n'est pas elle! » Au même instant, j'entendis un gémissement sourd et suivi d'un grand soupir. Je me trouvais encore sur ma chaise longue, placé de manière qu'à travers une porte entre-baillée j'apercevais, au fond du corridor, la faible lueur de la lanterne sourde. Aussitôt, déterminé par l'inquiétude autant que par la curiosité, je cours dans ce corridor et rentre brusquement la lanterne à la main. Je promène sur les objets envi-

ronnants sa lumière tremblante; je vois... Hélas! aujourd'hui même, comment le raconter sans gémir!... Je vois sur mon lit, dont il s'était emparé, à ma place, qu'il usurpait, Rosambert à peu près nu, tenant étroitement embrassée, dans la moins équivoque des situations, une femme... O madame de B*** ! que vous me parûtes belle encore, quoique vous fussiez évanouie!

Le comte, dès qu'il put croire qu'aucun détail de cette cruelle pantomine ne m'était échappé, abandonna sa victime, et reprenant ses habits à la hâte, il me dit en riant : « Adieu, Faublas, je vous laisse avec cette belle désolée; je crois que vous allez avoir une singulière explication! Persuadez-lui, si vous le pouvez, que vous n'étiez pas d'accord avec Rosambert. Adieu : ma chaise de poste m'attend, je retourne à Luxembourg; demain je vous donnerai de mes nouvelles. »

Le cruel discours de Rosambert ne m'indigna pas moins que son horrible action! dans le premier mouvement de ma fureur, j'allais sauter sur mon épée et le forcer à me faire raison de son infâme procédé, lorsque madame de B*** se releva tout à coup, me saisit par le bras et me-retint.

Rosambert eut tout le temps de s'éloigner; la marquise prit alors ma main, aussitôt couverte de baisers et baignée de larmes. « O de quel poids je me sens soulagée! me dit-elle; ô qu'il m'a été consolant d'entendre que vous ne participiez point à cette infamie! »

Madame de B*** voulait continuer; mais son extrême agitation ne le lui permit pas. Elle sanglota longtemps sans pouvoir me dire un mot; puis, redoublant de pénibles efforts, d'une voix entrecoupée elle reprit :

« Faublas, si vous aviez été capable de me livrer à cet indigne homme, si vous m'aviez à ce point méprisée, plus grande que tous mes revers, ma dernière infortune eût entraîné ma mort. Mon ami, je sens qu'il m'est possible de vivre, et de n'être pas tout à fait inconsolable, puisque, dans mon avilissement profond, je puis encore espérer votre estime, puisque, dans mon malheur extrême, je dois au moins compter sur votre pitié. — Si, pour adoucir votre peine amère, il suffit de la partager, ma chère maman, mon aimable amie... — Que je suis malheureuse! — Et que je vous plains! — Comme le perfide, aidé par un hasard fatal, s'est joué de ma vaine prudence! comme un instant a renversé mes projets les plus sûrs et détruit mon plus cher espoir! »

A ces mots, la marquise laissa retomber sa tête sur mon oreiller, ses bras s'étendirent immobiles, son regard se fixa, ses pleurs

s'arrêtèrent. Insensible à mes soins secourables, sourde à mes discours consolateurs, elle paraissait, dans le recueillement du désespoir, se pénétrer de l'horreur de sa situation. Elle garda pendant plus d'un quart d'heure cet effrayant silence; puis, d'un ton qui me parut calme, elle me dit enfin : « Tranquillisez-vous, mon ami, asseyez-vous auprès de moi, ne craignez rien, donnez-moi toute votre attention; je vais me montrer à vous tout entière, et quand je vous aurai dit quels vains projets j'avais formés, et quelles immuables résolutions je viens de prendre, vous saurez précisément jusqu'à quel point vous devez me plaindre et me blâmer.

« M. de B*** venait de vous rencontrer aux Tuileries. Il entre chez moi furieux; devant vingt personnes, il me reproche ses outrages récents, et m'annonce sa prochaine vengeance. Étonnée du cruel abandon où vous me laissez, dans un moment également fatal à mon amour et à mon honneur, je suis forcée de me dire qu'un intérêt plus pressant, qu'un objet plus cher vous occupe. Justine va plusieurs fois chez vous et ne vous trouve pas; alors je charge Dumont, le plus ancien et le plus affidé de mes serviteurs, celui-là même qui fait ici le personnage de Desprez, je le charge, dis-je, d'aller vous attendre aux environs du couvent qui renferme mademoiselle de Pontis, et d'éclairer vos démarches jusqu'au lendemain. Dumont vous voit entrer au couvent, attend que vous en sortiez, vous suit sur le champ de bataille et sur la route jusqu'à Jalons, où il perd vos traces. Il ne revient pas assez tôt pour être le premier qui m'apprenne deux enlèvements dont le bruit s'est déjà confirmé dans tout Paris.

« Dumont, à son retour, trouve mes dispositions déjà faites. J'ai rassemblé mon or, mes bijoux, quelques effets de banque; je me suis revêtue d'un uniforme bleu que vous ne me connaissez pas, et moi-même je vole à Jalons. Tandis que j'y questionne le maître de poste, arrive un homme que je reconnais, et qui, sans le vouloir, va m'indiquer votre retraite. C'était Jasmin qui conduisait une chaise de poste (celle que M. Duportail et moi nous avions laissée à Vivray, pour courir à franc étrier sur les traces de Sophie); je le suis toujours à quelque distance, et, comme lui, j'arrive à Luxembourg vingt-quatre heures après vous : on me dit qu'il se fait dans la ville un grand mariage; qu'un jeune homme qui traînait à sa suite une jeune fille enlevée... C'en est assez, je n'écoute plus rien, je cours au temple, je me précipite... On venait de vous unir!... Un cri m'échappe; et soudain, rassemblant mes forces, je me dérobe à votre vue. Trop heureuse de pouvoir fuir, je

fuis sans savoir où ; bientôt l'amour, plus fort, me ramène à Luxembourg ; il me dit qu'il faut au moins savoir ce que vous deviendrez. Faublas, en vérité, la joie que je ressentis en apprenant que ma rivale vous était arrachée fut moins vive que l'inquiétude où me jeta le dangereux délire dont on vous disait atteint. Animée du double désir de veiller sur les jours de mon amant et de le conserver pour moi, pour moi seule, je bâtis aussitôt mon plan.

« Dumont m'accompagnait ; nous parcourûmes les environs de Luxembourg. Sous le nom de Desprez, Dumont loua cette maison. Dans le pavillon que je vous destinais, je fis promptement quelques changements nécessaires à l'exécution de mes desseins. La marquise de B***, déterminée à tout souffrir, pourvu qu'elle ne vous perdît pas, alla s'enfermer dans un misérable grenier de l'autre corps de logis.

« Votre père vous fit conduire ici ; j'eus le plaisir de loger avec mon amant, presque sous le même toit, de le voir sous mes yeux revenir à la vie, d'aller quelquefois, dans le silence des nuits, respirer son haleine et sentir palpiter son cœur... Sans doute j'aurais dû, pour m'enivrer d'un bonheur plus grand encore, attendre que sa convalescence fût plus affermie ; mais le moyen de résister sans cesse au charme de sa présence ! le moyen de combattre des désirs toujours renaissants !... Eh ! de quoi lui parlai-je ?... Faublas, l'instant approchait où mes desseins allaient s'accomplir. Dans trois jours je déchirais le voile presque magique dont je m'étais enveloppée ; dans trois jours je me découvrais sans mystère. Je vous montrais la marquise de B***, songeant à peine à son rang perdu pour vous, et ne désirant autre chose que de vous donner des jours heureux dans quelque retraite ignorée. Si mon amant savait m'entendre, je lui gardais encore un sort digne d'envie !... Si l'ingrat m'osait résister... Chevalier, mon parti était pris, je vous enlevais malgré vous ; malgré vous je vous conduisais... que sais-je ? peut-être au bout du monde ! Oui, j'aurais mis l'immensité des mers entre mon perfide amant et ma rivale préférée. »

La marquise, d'abord calme, ensuite attendrie, maintenant exaltée, mit dans ces derniers mots une expression si forte, que je ne pus retenir quelques signes d'étonnement qu'elle remarqua.

« Rassurez-vous, me dit-elle ; vous êtes désormais libre et me voilà pour toujours enchaînée. Il est passé pour moi le temps des passions tendres !...Je ne dois maintenant éprouver que la plus impétueuse, la plus implacable de toutes... L'amour s'enfuit chassé par l'opprobre : comment, en effet, remettre en vos bras une femme à

vos yeux flétrie, avilie à ses propres yeux ?... Amenée par le malheur, excitée par la plus lâche des trahisons, la vengeance, l'horrible vengeance s'empare de mon cœur déjà rongé de son fiel empoisonné... Faublas, j'aime à croire, et j'ai vu que vous seriez prêt à servir mon juste ressentiment; mais Rosambert, dans ce combat dont le succès ne serait pas douteux, aurait encore à se glorifier de sa chute; sa vie, perdue sans honte, serait une trop faible réparation de l'irréparable affront qu'il vient de me faire..... Chevalier, son châtiment me regarde, et, je vous le jure, j'accomplirai son châtiment! »

Madame de B***, le visage enflammé, l'œil furieux, s'exprimait avec tant de rage, que je craignis pour elle les suites d'un état aussi violent. Mon infortunée maîtresse vit que j'allais l'interrompre, et se hâta de poursuivre :

« Vous essaieriez en vain de changer ma résolution. Un lâche l'a rendue trop nécessaire pour qu'elle vous paraisse étonnante, ou pour que je m'arrête épouvantée des faibles dangers qu'elle entraîne... Hélas! je n'ai plus rien à perdre. Le perfide vient de combler mon déshonneur et de m'arracher mon amant! Faublas, je vous le répète, je vous défends d'épouser ma querelle; seule je prétends la soutenir. Je serais désespérée qu'un autre m'enlevât le plaisir de la vengeance... On sait ce que peut une femme outragée; on verra ce que peut une femme telle que moi. Oui, je le jure par mon amour flétri, par mon honneur perdu, un jour, dans votre étonnement, vous vous demanderez si quelqu'un au monde eût pu venger la marquise de B*** mieux qu'elle-même. »

Elle garda quelque temps un morne silence. J'osai lui donner un baiser; mes larmes se répandirent sur son sein découvert. Elle répara promptement son désordre qu'apparemment elle n'avait point encore aperçu, et d'un ton moins agité, mais non moins douloureux, elle me dit :

« Oh ! oui, prenez pitié de moi. J'ai besoin de consolations. Demain je vous quitte; demain nous allons nous séparer, nous séparer pour longtemps peut-être. Je retourne à Paris... — A Paris! — Oui, mon ami; ce ne fut point la crainte qui me chassa de la capitale. Ce n'était point pour me cacher que je volais à Luxembourg. Eh! que n'ai-je pu, selon mes désirs, vous consacrer le reste de ma vie!... Je vais reprendre ma fortune et mon rang, puisqu'il ne m'est plus permis de vous en faire le sacrifice... Je retourne à Paris; soyez tranquille sur mon sort; quand une femme qui n'est pas tout à fait sans esprit et sans attraits ne s'étonne pas, reposez-vous sur elle

du soin de ramener l'époux le plus justement aigri. Pour réussir dans cette entreprise délicate, il me reste à moi deux moyens, dont le plus facile n'est pas le meilleur. Comme tant d'autres, je puis me borner à pallier ce que mon aventure a de trop humiliant pour l'amour-propre du tiers compromis, confesser ingénument tout le reste ; et, me servant du pouvoir que la beauté conserve encore sur celui qu'elle offensa, solliciter une grâce qui ne me sera pas refusée. Mais ce parti toujours extrême, quelquefois bon à prendre dans le moment, offre pour l'avenir de grands inconvénients. Pour le repos de M. de B*** lui-même, je ne veux point qu'il puisse jamais s'armer contre moi de mes propres aveux ; me poursuivre éternellement de sa jalousie, me soupçonner d'avoir filé dix intrigues quand je n'ai eu qu'une seule passion, et peut-être me contester la légitime naissance du seul enfant que je lui ai donné. D'ailleurs, pourquoi demanderai-je humblement un pardon que je puis fièrement arracher? Non, non ; j'aime mieux user de l'irrésistible ascendant qu'un esprit ferme a toujours sur un esprit faible. Je ne serai pas la première qu'on aura vue, forcée à des mensonges invraisemblables, nier hautement une infidélité prouvée. Peut-être me sera-t-il moins difficile que vous ne pourriez croire de faire entendre à M. de B*** que le chevalier de Faublas fut toujours pour moi mademoiselle Duportail; et si je ne persuade pas le marquis, je tâcherai toujours de l'embarrasser de manière à le laisser indécis.

« Je sais bien que le public méchant, qui, loin de s'aveugler sur les torts véritables, est toujours prêt à en supposer, ne prend pas le change aussi aisément qu'un mari crédule. Je sais bien que je dois m'attendre à l'humiliante célébrité qui suit toujours les aventures galantes, quand elles sont extraordinaires. Nos élégants, presque beaux-esprits, vont me chansonner; nos douairières converties me déchireront; dans les cercles, si j'ose y paraître, je me verrai l'objet des chuchotements affectés, des malins regards, des sarcasmes détournés, des plaisanteries équivoques; il me faudra souffrir les airs impertinents de nos sots petits-maîtres, les froids mépris des prudes inexorables, les dédains concertés des prétendues femmes honnêtes, l'accueil confraternel des beautés les plus mal famées; aux spectacles, et dans les promenades publiques, si j'ai le courage de m'y montrer, la foule m'environnera, un essaim de jeunes étourdis, bourdonnant sans cesse autour de moi, murmurera : La voilà! c'est elle!... Hé bien, Faublas, ce rôle si pénible, que plusieurs femmes de mon rang ont pris par choix, je le remplirai par nécessité. Comme elles, peut-être, hardie

dans mon maintien, libre dans mes discours, stoïquement environnée de mon ignominie, je pourrai m'accoutumer à repousser la honte par l'effronterie et le blâme par l'impudence.

« Voilà donc à quel excès d'avilissement m'aura, par degrés, conduit une passion criminelle, si l'on veut, mais pourtant excusable à bien des égards. Ah! puisqu'il est vrai que, pour n'être jamais malheureuse, il faut toujours sévèrement remplir ses devoirs, pourquoi nous en impose-t-on de si difficiles? une fille qui s'ignore elle-même tombe, à quinze ans, dans les bras d'un homme qu'elle ne connaît pas. Ses parents lui ont dit : La naissance, le rang et l'or constituent le bonheur; tu ne peux manquer d'être heureuse, puisque sans cesser d'être noble tu deviens plus riche; ton mari ne peut être qu'un homme de mérite, puisqu'il est homme de qualité. La jeune épouse, trop tôt désabusée, ne trouve que ridicules et vices où elle attendait talents agréables et qualités brillantes; le luxe qui l'environne, les titres qui la décorent, offrent à ses ennuis des distractions bien insuffisantes, bien passagères. Déjà, peut-être, ses yeux ont distingué, son cœur a senti le mortel aimable qui manque au bonheur de sa vie. Alors, si le maître impérieux qu'elle s'est donné prétend encore user quelquefois des droits de l'hymen, s'il la soumet aux empressements repoussants de l'habitude et du besoin, l'infortunée victime, caressant jusque dans les bras du mari l'image de l'amant, gémira de prostituer à celui qui le profane un bien qu'un autre mériterait sans doute et saurait mieux apprécier. L'époux volage, au contraire, après l'avoir longtemps négligée, la laisse-t-il enfin dans un abandon total, il faudra qu'elle subisse les continuelles rigueurs d'un célibat prématuré, ou qu'elle s'expose aux plaisirs périlleux de l'union vivement souhaitée. Retenue par ses devoirs, mais dominée par son penchant, tourmentée de plus d'une crainte, mais vivement sollicitée par l'amour, s'imposera-t-elle longtemps des privations pénibles sans aucun dédommagement? Supposons qu'elle résiste; le hasard ne lui garde-t-il pas, comme à moi, quelque séduction toute-puissante, quelque inévitable danger?... Malheureuse! en un instant elle perdra le fruit de plusieurs années de combats, elle le perdra sans retour; car après la première faute, quelle femme peut s'arrêter? Faublas, elle adorera celui qui la lui fit commettre. Rassurée par quelques précautions inutiles, elle négligera les plus nécessaires. Ses périls, devenus plus imminents, ne l'effraieront plus. Bientôt compromise par un événement imprévu, peut-être immolée par un lâche ennemi, elle perdra pour jamais l'objet cher à son

cœur, et se verra publiquement diffamée! Voilà mon ami, voilà quel est le sort des femmes dans cette France où l'on prétend qu'elles règnent!

« Ainsi je fus s'acrifiée, ainsi je combattis longtemps, ainsi je fus entraînée quand vous parûtes. Le lendemain de cette nuit si fatale et si douce, qui m'eût dit que je venais d'ouvrir sous mes pas un abîme au fond duquel m'attendaient la vengeance, l'opprobre et le désespoir?... Mon ami, je vous quitte, qu'allez-vous devenir? Hélas! vous brûlez de vous réunir à ma rivale fortunée. Ah! puissiez-vous la rejoindre et lui demeurer toujours fidèle! que celle-là du moins ne soit pas malheureuse! Faublas, je vous quitte, je vous laisse pour un temps livré aux perfides insinuations de l'infâme Rosambert; gardez-vous de l'écouter, si mon souvenir vous est cher, si vous aimez Sophie; mon ami, le comte vous ferait prendre dans sa société le goût des occupations futiles et des plaisirs pernicieux; il vous enseignerait l'art détestable des séductions, des perfides noirceurs, des trahisons lâches... Peut-être il vous paraît étrange d'entendre madame de B*** vous moraliser; mais c'est encore une de ces singularités que vous réservaient votre heureux destin et ma bizarre étoile. Faublas, je l'avoue, je ne vous verrais qu'avec le chagrin le plus vif altérer, au sein de l'oisiveté corruptrice et de la débauche avilissante, les dons précieux que vous prodigua la nature et que j'eus le bonheur de développer. Hé! mon ami, tant d'hommes très ordinaires savent corrompre des beautés qui ne demandent qu'à céder. Dès que tu voudras, je le sais bien, tu deviendras l'idole des femmes; mais il te convient d'ambitionner des succès plus dignes d'un grand cœur. Un jeune homme tel que toi peut prétendre à tout et tout embrasser. Les sciences t'invitent, les lettres t'appellent, la gloire t'attend dans nos armées; descends dans la carrière et marche à pas de géant; que tes ennemis se voient réduits au silence; que tes rivaux soient forcés à l'admiration. Tes premiers succès apporteront à ma douleur un premier adoucissement; les éloges que tu mériteras, je croirai les avoir obtenus; l'estime qu'on aura pour toi me rendra l'estime de moi-même; tes vertus justifieront mes faiblesses, ta gloire opérera ma réhabilitation; un jour viendra qu'avec orgueil je pourrai dire partout : Oui, je l'avoue, je me suis déshonorée, mais c'était pour lui! »

Madame de B*** venait de faire passer dans mon ame le noble enthousiasme dont la sienne était enflammé : entraîné par une force supérieure, j'allais me précipiter dans ses bras; elle me retint.

« Adieu, chevalier ; dans tous les temps, comptez sur moi. Je ne me souviendrai jamais sans attendrissement et sans reconnaissance, que si ma jeunesse, tourmentée de tant de peines cruelles, eut quelques beaux jours, ce fut à vous que je les dus tous. Mais ne vous abusez point sur la nature de mes sentiments : de tous les revers, le plus funeste et le moins prévu m'a éclairée en m'accablant ; j'en ai fait la trop fatale expérience ! il ne faut point espérer de trouver le bonheur dans un attachement illégitime. Chevalier, le faible marquise de B*** n'est plus. Vous voyez maintenant une femme capable de quelque énergie, uniquement occupée du soin d'assurer sa vengeance et de préparer votre avancement. Adieu, Faublas, c'est votre amie qui vous embrasse. » Elle me donna un baiser sur le front, et s'en alla par la cheminée.

Comment, monsieur, par la cheminée ! — Oui, madame, c'était par-là qu'elle entrait chez moi : au fond de l'âtre, la plaque en tombant découvrait une espèce de soupirail assez large pour que la marquise passât librement. Eh ! que des gens qui ne savent rien n'aillent pas attribuer à ma belle maîtresse cette ingénieuse invention : dans ce siècle fécond en découvertes utiles, longtemps avant madame de B***, une cheminée fut ouverte ainsi par un duc aimable pour une beauté captive dont le nom, devenu célèbre, ne périra point.

Le jour qui succéda à cette nuit si malheureuse m'apporta de consolantes nouvelles : avant midi je reçus de Rosambert une lettre que d'abord je ne voulus pas lire. Le seul Desprez était chez moi quand on me la remit. « Tenez, Dumont, voilà une écriture que je reconnais, faites-moi le plaisir de porter à madame de B*** cette lettre : dites-lui que je ne veux pas l'ouvrir, et qu'elle peut en disposer à son gré. »

Dumont partit pour revenir un quart d'heure après. Madame la marquise me faisait prier de la venir voir un moment. J'arriva chez elle avant de m'être aperçu que j'avais eu trois étages à monter ; et je me serais probablement brisé la tête contre les lambris de son nouvel appartement, si l'on n'avait pris plusieurs fois la peine de m'avertir que je me trouvais dans un grenier ; je ne voyais que madame de B***, sa tristesse, son abattement, sa pâleur. Je lui demandai comment elle avait passé la fin de la nuit. « Hélas, dit-elle, comme j'en passerai désormais beaucoup d'autres ; » et, me présentant un papier baigné de ses larmes, elle ajouta : « Voici la digne épître de mon lâche persécuteur : mon ami, j'ai pu la parcourir une fois, je pourrai l'entendre encore ; lisez, lisez tout

haut. — Tout haut ! — Ce sera de votre part une cruelle complaisance ; mais je l'exige. — Permettez... — Faublas, accordez-moi cette dernière grâce. — Cependant... — Chevalier, je le veux. »

« Respectez enfin votre maître, mon cher Faublas. Hier vous « l'avez vu frapper un grand coup médité depuis plus d'un mois. « Lisez et admirez. Dans ma retraite, j'apprends que le jour de « votre mariage un inconnu est venu au temple se donner en spec-« tacle ; quelque temps après, vous-même m'écrivez qu'un reve-« nant à la fois discret et familier vous rend des visites intéressées ; « moi qui connais bien l'entreprenante marquise, je soupçonne et « je m'informe ; bientôt je sais, et je me garde bien de vous dire « que madame de B*** a disparu le jour même de votre fuite ; il « devient certain pour moi qu'elle est avec vous et que vous l'igno-« rez. On n'oublie pas aisément les torts d'une aussi aimable « femme ; depuis dix mois j'avais sur le cœur sa piquante infidé-« lité. » — Mon infidélité, s'écria la marquise ; comme si jamais... Le fat ! l'insolent !... Mais continuez, mon ami, continuez.

« J'entrevois le moyen de m'assurer une vengeance complète et « douce autant que difficile ; je me hâte de guérir et je prends la « poste. Pour amener la galante catastrophe, il a fallu vous griser « un peu, mon ami ; je me suis vu forcé d'employer cette petite « ruse innocente, que sans doute vous me pardonnerez.

« Ce matin, pourtant, je suis inquiet : après mon départ, qu'a-« t-elle dit, qu'a-t-elle fait ? Bon ! je parie que, toujours habile à « saisir le seul parti convenable à la circonstance, elle aura joué la « douleur touchante, le désespoir inquiétant, l'intéressant repen-« tir. Je parie que, toujours crédule et compatissant au même de-« gré, il aura sincèrement partagé la tribulation de son innocente « maîtresse traîtreusement violée. Je parie que l'ingrat ne soup-« çonne pas encore l'obligation nouvelle qu'il vient de contracter « avec moi ! cependant je l'arrache à la maîtresse qui le subju-« guait, je le rends sans partage à l'épouse qu'il chérit.

« Faublas, par un juste décret du sort, madame de B*** revient « à son premier maître. » — *A son premier maître !* interrompit madame de B***, *cela n'est pas vrai !* — « Un adroit voleur s'était de-« puis dix mois établi chez moi. » — *Chez lui*, s'écria-t-elle encore, *cela n'est pas vrai !* — « Je l'en ai chassé par surprise, ne pouvant « employer la force, et je suis rentré dans mon bien. Chevalier, « soyez l'unique possesseur du vôtre ; Sophie attend son libérateur ; « madame de Faublas gémit renfermée dans le couvent de***, fau-

« bourg Saint-Germain, à Paris. Vous devinerez pourquoi je n'ai « pas voulu vous apprendre hier cette importante nouvelle. Allez, « mon ami; déguisez-vous, courez à la capitale; et quand vous « embrasserez votre charmante femme, n'oubliez pas de lui dire « qu'elle doit au comte de Rosambert le plaisir de vous avoir sitôt « revu. Je suis votre ami, etc. »

Ma femme au couvent de*** à Paris! m'écriai-je en finissant la lecture de cette lettre. Ah! mon amie; voyez comme je suis heureux! « Cruel enfant, me répondit-elle, avec un mouvement passionné qui exprimait et son amour et son désespoir; cruel enfant! c'était donc vous qui deviez me porter le dernier coup! »

J'allais tomber à ses genoux; j'allais la prier de me pardonner mon étourderie; mais son trouble s'étant à l'instant dissipé, elle me demanda avec plus de fermeté ce que je comptais faire, et quels services j'attendais de son amitié. Je lui témoignai le vif désir de retourner à Paris; elle parut épouvantée des périls qui m'y attendaient et me parla des inquiétudes que ma fuite allait causer au baron. Je lui observai que vraisemblablement je quittais mon père pour une quinzaine seulement, et qu'en usant de quelques précautions sages, je pouvais espérer d'échapper aux périls que mon retour dans la capitale entraînait effectivement. Madame de B*** ne se rendait pas. Mon amie, lui dis-je, loin de moi, ma femme désespérée se meurt peut-être; je ne connais pour moi-même aucun danger plus pressant que celui qui la menace, et mon premier devoir est de la secourir. « Ce n'est point à moi, répondit-elle en soupirant qu'il convient de blâmer les imprudences que la plus impérieuse des passions fait commettre. Puissé-je, devenue la confidente de vos témérités, ne jamais regretter en secret le temps, peut-être heureux, où j'en hasardai de pareilles! Allez, mon cher Faublas, à travers mille périls, chercher cette jeune Sophie, dont la beauté m'a coûté tant de larmes. O destinée vraiment bizarre! je dois aujourd'hui, pour vous réunir, prendre autant de soins qu'autrefois je me donnai de tourments pour vous séparer. L'inquiète amitié, n'en doutez pas, veillera sur l'amour inconsidéré. Je veux, autant qu'il me sera possible, écarter les dangers dont je vous vois environné et préparer les beaux jours qui vous sont promis. De toutes les précautions, la première et la plus nécessaire est celle de votre travestissement; je me charge de vous en trouver un commode et convenable, je me charge de tous les apprêts de votre départ. Le mien, dont l'heure était fixée, sera remis à demain, à cause de vous. Quittez-moi, mon ami; dites à Desprez qu'il vienne me par-

ler; attendez-moi dans votre chambre, au milieu de la nuit prochaine. »

Elle s'y rendit en effet, et pour cette fois elle entra par la porte. D'abord elle me fit ôter mon habit, et d'un petit paquet mystérieusement ouvert elle tira une grande robe noire dont je me vis aussitôt affublé. Une *batiste* menteuse, avec art disposée, parut récéler le trésor d'un sein pudique et naissant. Sur mon modeste front, déjà couvert d'un bandeau blanc, vint retomber encore un voile clair et léger à travers lequel mon timide regard allait cherchant celui de l'officieuse amie qui me déguisait. Comme je la vis rougir et se troubler ! qu'avec peine et plaisir je l'entendis étouffer un soupir douloureux et tendre ! que de fois ses yeux mouillés de larmes se baissèrent pour éviter la rencontre des miens ! que de fois sa main tremblante s'arrêta sur quelque partie de mon ajustement, qui jamais n'allait assez bien ! et moi, pour qui cette main si jolie n'était pas encore assez lente ; moi qui, doucement penché sur mon intéressante amie, jouissais en silence de son émotion délicieuse à mon cœur, comme je me sentis pressé du vif désir d'éteindre mon ardeur et ses regrets dans un dernier embrassement ! O ma Sophie ! dans aucun moment de ma vie ton souvenir ne fut plus nécessaire à ma vertu chancelante ; et même je dois, pour m'en punir, l'avouer franchement, si j'avais été bien intimement persuadé que madame de B***, non moins faible que moi.... Enfin, je n'essayai pas de m'en convaincre ; et tu dois, ma charmante femme, me savoir quelque gré de n'avoir pas mis à cette rude épreuve le courage de la marquise et la fidélité de ton époux.

Madame de B***, quand elle vit qu'il ne manquait plus rien à mon déguisement, ne put retenir quelques larmes, et d'une voix faible me dit : « Adieu, partez, rentrez en France, volez à Paris ; dans deux heures je vous suis ; deux heures après vous j'entre dans la capitale. Faublas, nous allons arriver pour ainsi dire ensemble, la même ville va nous renfermer, et cependant nous ne nous verrons plus !... Ah ! du moins, je veillerai sur vous, je préviendrai le péril ou je l'écarterai ; ma tendresse inquiète... Vous verrez, vous verrez si je suis véritablement votre amie. Chevalier, descendez rue de Grenelle-Saint-Honoré, à l'hôtel de l'*Empereur ;* vous n'y resterez qu'un moment ; il viendra de ma part quelqu'un à qui vous pourrez donner toute votre confiance. Chevalier, écoutez ses avis, conduisez-vous par ses conseils, surtout ne faites pas d'imprudences, je vous en supplie. Vous n'avez plus qu'un moyen de me récompenser de mes soins, c'est de n'en pas détruire l'effet par de folles témérités. Que ne

m'est-il permis de vous accompagner sur la route et de partager les dangers qui vous y attendent peut-être ! Tenez, mon ami, à tout hasard, prenez vos pistolets. Quant à ce meuble, ajouta-t-elle en me montrant mon épée pendue au chevet de mon lit, ce ne peut jamais être celui d'une religieuse, permettez-moi de me l'approprier. »

J'allai la détacher et la lui présentai : elle la saisit avec transport, la tira promptement, parut prendre plaisir à considérer sa fine trempe ; puis l'ayant remise dans le fourreau et s'étant emparée de ma main, qu'elle serra avec une force dont je ne l'aurais pas crue capable : « Grand merci, me dit-elle du ton le plus véhément ; je serai digne de ce présent. »

Sans attendre ma réponse, elle me conduisit vers l'escalier, que nous descendîmes en silence ; sans bruit nous traversâmes le jardin, dont la petite porte s'ouvrit dès que nous parûmes : je vis une chaise de poste qui m'attendait. Je voulus remercier la marquise, plusieurs baisers me fermèrent la bouche : j'espérais au moins lui rendre ses tendres caresses ; mais, plus prompte que l'éclair, elle s'arracha de mes bras, ferma la porte sur elle, et me fit entendre un dernier adieu. Je partis, je partis pour te rejoindre, ma Sophie ; mais combien de malheurs, d'ennemis et de rivales devaient encore retarder le moment de notre réunion !

Il était à peu près cinq heures du matin : nous entrâmes à la pointe du jour sur les terres de France. Tout homme qui voyage dans un pays où il s'est fait une fâcheuse affaire imagine que quiconque le regarde le reconnaît ; il lui semble impossible que son inquiétante aventure, écrite sur son front, ne soit pas lue de chaque passant : d'ailleurs, il était tout simple qu'une religieuse courant la poste fût curieusement remarquée. Voilà ce que je me dis à moi-même aux environs de Longwy, première place frontière, où je crus m'apercevoir que j'étais observé. Ces belles réflexions m'ayant rassuré, je me livrai aux trompeuses douceurs d'un sommeil, hélas ! trop court ; à quelques centaines de pas ma chaise fut environnée ; j'ouvris les yeux au bruit que produisirent mes portières brusquement ouvertes. Avant que j'eusse le temps de me reconnaître, on se précipita dans la voiture, on me saisit, on me lia ; les archers, trop respectueux ou trop inattentifs, soit qu'ils eussent un reste de considération pour mon sexe ou pour mon habit, soit qu'ils imaginassent ne devoir rien craindre d'une religieuse qu'apparemment ils ne croyaient point armée, ne me fouillèrent pas ; mais la troupe sacrilége osa souiller ma sainte *étamine* en l'enveloppant d'un manteau guerrier, et ne craignit pas de cacher mon voile bénit sous une toile grossière et pro-

fane. Leur chef s'assit cavalièrement près de moi, le postillon eut ordre d'avancer.

Où me conduisait-on? Apparemment sourd et muet, le discret satellite qui veillait sur moi n'était pas plus touché de mes questions que de mes plaintes. L'espèce de serviette dont ma tête restait enveloppée ne me laissait parvenir qu'une lumière trop faible pour que je pusse rien distinguer. Seulement le bruit d'une cavalcade frappait mon oreille, et j'en augurais très raisonnablement que, pour plus grande sûreté, des soldats m'escortaient. Un fois même, tandis que la troupe un instant arrêtée, prenait vraisemblablement des chevaux frais, j'entendis quelqu'un prononcer distinctement le nom de Derneval et le mien. Où me conduisait-on?

La maudite voiture allait toujours et nous n'arrivions pas. Depuis j'ai calculé que nous avions fait route pendant trente-six heures à peu près : trente-six siècles ne paraîtraient pas plus longs! Que d'affreuses inquiétudes m'agitaient! à quelles réflexions j'étais livré! Je me voyais environné de juges! j'entendais prononcer l'arrêt terrible, j'apercevais le fatal échafaud! quelle situation!..... La belle occasion de faire des phrases! Vous qui chérissez le deuil des tentures, la pompe des funérailles, la solitude des tombeaux ; vous qui aimez tant à peindre, et qui peignez si bien les douleurs d'une agonie longue, les horreurs d'un trépas funeste, venez, pathétique d'Ar***, venez, profitez du moment. Asseyez-vous dans mon fauteuil, accoudez-vous sur mon secrétaire, et prenez votre plume. Bon! son œil se mouille, sa figure s'allonge, sa poitrine se gonfle, il vient de tirer son mouchoir! Commencez, mon cher confrère, et ne vous gênez pas, Pleurez beaucoup, pleurez longtemps; gémissez, gémissez encore; lamentez-vous, lamentez-vous bien. Mais si les lecteurs impatientés s'ennuient de tant de jérémiades, permettez-moi de reprendre ma place, et d'essayer de leur rendre un moment de belle humeur. Chacun sa manière et chacun son goût.

Pardon de la petite digression, ma belle dame; elle était, plus que vous ne pouvez penser, nécessaire. Je reviens à mon sujet..... J'entendais prononcer l'arrêt terrible, j'apercevais le fatal échafaud! ce n'était pas pour moi seul que je frémissais de mes dangers, non; mon père, je songeais à cette lettre que j'avais laissée pour vous sur la table, et dans laquelle je vous promettais de revenir bientôt.

Hélas! peut-être votre fils ne devait plus vous embrasser!

Ce n'était pas pour moi seul que je regrettais la vie : non, ma jeune épouse, non ; je songeais à tes appas encore naissants, à notre hyménée si court, à nos doux liens sitôt rompus. En supposant que

ma déplorable fin n'entraînât pas ta fin prématurée, du moins, j'en étais sûr, tu resterais fidèle à ma mémoire ; jamais personne n'aurait à se glorifier du bonheur d'avoir épousé la veuve de Faublas. O ma Sophie! je m'attendrissais sur le sort d'une enfant de quinze ans, condamnée aux ennuis d'une viduité qui pouvait durer plus d'un demi-siècle, et réduite à regretter si longtemps les rapides plaisirs de deux nuits.

Enfin nous arrivâmes. On me descendit ; on me porta, je ne pouvais deviner où. Je ne pouvais, à travers la toile dont mon visage était couvert et dans les ténèbres de la nuit, examiner les lieux. Au défaut de mes yeux, j'exerçais mes oreilles ; j'écoutais avec autant de curiosité que d'inquiétude. J'entendis le fracas des portes, le bruit des verrous, le cri des grilles, la marche prompte de plusieurs personnes accourues de divers côtés. L'endroit où l'on me déposa me parut humide et froid ; je fus assis dans un immense fauteuil de bois ; assez loin de moi l'on murmurait quelques mots qu'il m'était impossible d'entendre ; et mes oreilles étaient seulement frappées de cette espèce de gémissement sourd et prolongé que produit dans un lieu vaste, ordinairement solitaire, le bourdonnement inaccoutumé de plusieurs voix réunies.

Quelqu'un s'étant approché se pencha à mon oreille, et d'un ton fort doux m'adressa ces paroles, en même temps consolantes et terribles : « Grand Dieu! qu'allez-vous devenir? Ah! pourrai-je vous sauver! »

L'instant d'après j'entendis le son d'une cloche funèbre ; il me sembla que beaucoup de gens entraient ensemble et m'environnaient. Au tumultueux brouhaha d'une grande assemblée succéda tout à coup un profond silence, qui dura quelque temps. Mon ame s'en émut, mon imagination travailla ; je ne sais quel sentiment jusqu'alors inconnu.... Allons, chevalier de Faublas, point de détour gascon, tu avais peur. Pourquoi ne pas l'avouer bonnement? De grands philosophes, Cumberland et Puffendorff entre autres, ont assuré que l'homme était naturellement timide ; et monsieur ton colonel, quoiqu'il ne soit pas philosophe de son métier, et qu'il ait pris comme toi l'engagement tacite de n'éprouver de sa vie un mouvement de frayeur, monsieur ton colonel t'excusera pourtant ; car il sait bien que le plus brave homme n'est pas brave tous les jours, et qu'une terreur, fût-elle panique, se pardonne même à un héros d'histoire. Témoin le grand Fréd*** qui s'enfuit, dit-on, à la première bataille qu'il livra. Au reste, mon ami, je ne cite pas ce fait pour le garantir, mais pour te justifier.

Hé bien, soit, je l'avoue, j'eus peur. Une voix grêle rompit enfin l'effrayant silence, et m'ordonna de dire un *Ave Maria*. Un *Ave Maria!* Trois fois je me fis répéter cet étrange commandement, et trois fois ma langue embarrassée refusa d'obéir : je ne pus, dans mon trouble extrême, me rappeler une syllabe de l'oraison demandée. Quelqu'un l'entonna, qui me la fit répéter mot pour mot. Ensuite commença le court interrogatoire dont voici l'exact procès-verbal :

« D'où venez-vous? — Que sais-je? Demandez-le à ceux qui m'ont amené. — Qu'avez-vous fait depuis que vous êtes sorti d'ici? — Ici? je n'y suis peut-être jamais venu! Où suis-je? — N'avez-vous pas séduit mademoiselle de Pontis? — Mademoiselle de Pontis! O Sophie!... — Oui, Sophie de Pontis : vous la connaissez? — J'ai entendu parler d'elle. Si je l'avais connue, je l'aurais adorée et non séduite. — Connaissez-vous le chevalier de Faublas? — Ce nom-là est venu jusqu'à moi. — Derneval, le connaissez-vous? — Non. »

Ce non, répété par plusieurs voix, circula dans l'assemblée. « Ne vous appelez-vous pas Dorothée? — Non. »

Celui-ci fit encore plus d'effet que l'autre. La voix qui m'interrogeait reprit : « Qu'on lui ôte cette serviette, et qu'on lève son voile. »

L'ordre aussitôt s'exécute, et quel spectacle vint m'étonner! Devant un autel, sur un banc circulaire qui m'enveloppe en son vaste contour, sont rangées à la file plus de cinquante... Mes yeux ne me trompent-ils pas? Non, ce n'est point un rêve de mon imagination égarée. Plus je regarde, et plus je vois que cinquante religieuses sont là qui m'examinent; je les entends même s'écrier en chœur : « Ce n'est pas elle! »

« Ce n'est pas elle! » répéta celle qui paraissait présider l'assemblée. « L'affaire est embarrassante, » continua-t-elle après un moment de réflexion. « Il faut en écrire dès ce soir à nos supérieures. Demain nous recevrons leur réponse; en attendant, qu'on la mette au cachot, et que l'une de nos sœurs veille auprès d'elle. »

Quatre jeunes professes me saisirent et m'emportèrent. Je n'avais garde de résister : j'étais lié d'abord, et puis je trouvais la voiture assez douce. D'ailleurs toutes ces femmes me suivaient; moi je prenais plaisir à les regarder. Dans le grand nombre de ces visages féminins, j'en voyais de très respectables par leur forme, et de très précieux par leur antiquité. Il s'en trouvait de toutes les couleurs, blanc, gris, jaune, vert, plus ou moins foncé; celui-ci était commun, celui-là singulier, cet autre ridicule; mais aussi du coin de

l'œil j'en lorgnais de si nouveaux, de si jolis! cette vue achevait d'éloigner les idées funestes qui tout à l'heure portaient l'épouvante au fond de mon ame; et quoique ma situation fût encore inquiétante, ma foi! je n'y songeais plus. Que voulez-vous, ma belle dame, je suis ainsi fait. Dans aucune circonstance de ma vie, quelque embarrassante que vous l'imaginiez, je n'ai pu voir de près plusieurs femmes ensemble sans avoir de longues distractions.

Cependant on me promenait à la clarté des flambeaux dans un long souterrain, au bout duquel je vis une chapelle. Tout auprès on ouvrit une chambre qui n'avait d'un cachot que le nom. C'était une espèce de cellule où se trouvait un lit sur lequel on me posa. Une lampe fut allumée, on fit donner une chaise à la sœur Ursule, à qui les vénérables, en s'en allant, recommandèrent de prier religieusement près de moi jusqu'au lendemain matin.

O mon étoile! grâces te soient rendues! De tous les jolis visages que j'avais distingués, celui d'Ursule était le plus charmant. Quel teint! quel éclat! quelle fraîcheur! que de douceur dans son regard timide! que d'innocence sur son front ingénu! A moins qu'on n'y rencontre ma Sophie, on ne voit pas de ces figures-là dans le monde; et du jour que, dans les bras de son heureux amant, mademoiselle de Pontis devint la plus belle des femmes, Ursule dut être proclamée la plus jolie des filles.

Quoique prisonnier, je n'eus plus d'autre inquiétude que celle dont il fallait ressentir le vif attrait près de cette beauté si touchante. Quoique très fatigué, je n'éprouvai plus le besoin du sommeil; et puis il s'agissait bien de dormir! Allons, Faublas, galant compagnon de Rosambert, docile élève de madame de B***, c'est ici qu'il te faut montrer digne de tes maîtres. Le triomphe peut te paraître difficile, mais enfin la carrière est ouverte, et vois comme il est digne de toi le prix que le hasard propose en ce moment à l'éloquence : une fille charmante et la liberté! Si jamais séduction fut excusable, assurément voici le cas.

Prélat curieux, qui, seul au coin du feu, parcourez dévotement ce méchant livre, si vous êtes aussi étourdi que son jeune auteur, composez de quoi remplir les six pages suivantes; mais prenez garde à la censure, elle ne permet pas de tout imprimer. . . .
. . . .
. . . .

Je venais de lier ensemble les deux jolis pieds d'Ursule, je venais de charger ses mains des liens dont elle avait débarrassé les miennes; je préparais à regret le mouchoir qui devait lui couvrir la bouche :

« Un moment, dit-elle, un moment encore. Je veux vous répéter vos dernières instructions, qu'il faut bien retenir. Guidé par la faible lueur de cette bougie, vous entrerez dans le souterrain que nous venons de parcourir ensemble. A quelques pas d'ici, comme je vous l'ai fait voir, vous détournerez à gauche ; bientôt vous arriverez à cette trappe que nous avons eu tant de peine à lever ; tout près de là, sous le hangar de la petite cour, vous prendrez l'échelle du jardinier ; enfin, avec cette clef-ci vous ouvrirez la grille du jardin que vous connaissez, et veuille le ciel vous préserver de tout accident ! Ah ! j'oubliais encore une précaution nécessaire ; je l'oubliais, parce qu'elle ne regarde que moi. Pour qu'il paraisse moins douteux qu'on a employé la force pour vous arracher d'ici, ayez soin, en sortant, de jeter à l'entrée du cachot l'un des deux pistolets que la maréchaussée vous a si heureusement laissés. Partez, mon ange, sauvez-vous, il est déjà tard. Adieu, divin jeune homme ; l'abeille n'a pas de miel plus doux que tes paroles, le feu de ton regard brûle mon cœur, mon ame repose dans la tienne. Couvre-moi le visage, hâte-toi de sortir d'ici. »

J'eus quelque peine à ne pas lui désobéir ; il fallut bien m'y décider pourtant. Je cachai sa belle bouche sous un mouchoir, que j'arrangeai de manière à faire croire que l'on avait ainsi enveloppé le visage de la pauvre nonne pour que ses cris ne fussent pas entendus. Ensuite, au lieu de perdre le temps en remercîments inutiles, je quittai ma libératrice à peu près tranquille sur son sort, quoi qu'il pût arriver, mais encore fort inquiet pour mon propre compte. Jugez quelle fut ma joie lorsque, après avoir heureusement parcouru le souterrain, franchi la trappe, traversé la petite cour, ouvert la grille, je me vis dans un jardin que je reconnus, et que sans doute vous reconnaissez aussi, ma belle dame ! — Moi ! monsieur, point du tout. — Comment ! point du tout, madame ! Comment ! depuis une demi-heure vous me lisez sans m'entendre ? Quoi ! vous ne comprenez pas qu'on a de près suivi les traces d'une religieuse enlevée depuis plus d'un mois ; que Faublas, revêtu de l'habit fatal, et, rentrant en France par la route que Dorothée avait suivie pour en sortir, a été pris pour elle ; que la maréchaussée, charmée d'avoir arrêté cette religieuse, vivement recommandée par ses supérieures et par ses parents, s'est hâtée de la reconduire à son couvent de Paris ! que.... — Ah ! bien, fort bien, monsieur. Maintenant, je suis au fait, tout le reste s'explique. — A la bonne heure, madame ; mais convenez que vous auriez dû ne pas me forcer à ces détails soporifiques. Ho ! je vous le demande en grâce, donnez-moi

quelquefois de votre pénétration. Vous ne savez pas combien il est désagréable pour un conteur d'être obligé de tout dire.

Je vous dirai pourtant qu'il ne tient qu'à vous, ma belle dame, d'entrer avec moi dans ce jardin ; venez, je ne vous y garderai qu'un moment. N'ayez pas peur de l'échelle que je porte, elle est légère, et je ne suis pas maladroit. Tenez, c'est ici que je la place : cette partie du mur est celle que Derneval et moi nous avons si souvent escaladée ensemble ; derrière est la rue *** ; c'est par là que je compte m'en aller. Avançons un peu; vous connaissez ce pavillon? Saluez-le de la main. Entrons sous l'allée couverte; votre cœur n'est-il pas ému ! Le mien palpite, et mes yeux se remplissent de larmes. Je la revois, cette promenade chérie où soupirait ma jolie cousine. Quels sentiments j'éprouve ! un trouble religieux, un saint respect mêlé d'attendrissement ! ces lieux sont pleins de sa présence et des monuments de nos amours. Elle rêvait ici le jour que je lui chantais ma romance ; ce fut là qu'elle se trouva mal ; ce fut là-bas que je la portai. Sur ce banc que je touche elle venait s'asseoir dans les heures de récréation pour que nous pussions nous voir à travers la jalousie de mon pavillon. Voici la place où je la rejoignais presque tous les soirs ; ici, dans un cruel épanchement, nous confondions souvent nos soupirs et nos pleurs.... Plus loin... Oui, le voilà, c'est lui!... Je l'ai salué d'un cri de reconnaissance et de joie ; ne le voyez-vous pas, le *marronnier propice !* cet arbre consacré par ses derniers combats et mon triomphe. Vite, madame, prosternez-vous ! moi, je vais baiser ses rameaux tutélaires; je vais, sur son tronc protecteur, graver mon chiffre et celui de ma femme.... De ma femme! ah! nous étions amants, et nous vivions réunis! nous sommes époux, et nous languissons séparés! Adieu, madame.... Je vole vers elle.... Grand Dieu! le jour va bientôt paraître, et si l'on me découvre ici, je suis perdu.

Je courus à mon échelle, sur laquelle je ne montai que difficilement, à cause de la longue robe dont Ursule avait voulu que je restasse affublé. Déjà cependant je touchais au chaperon du mur, lorsqu'en me penchant du côté de la rue, je vis une escouade du guet qui s'y promenait. Je redescendis précipitamment, fort embarrassé de savoir par où je sortirais. Il ne fallait pas songer à me sauver chez M. Fremont, où j'étais trop connu, et je ne savais par qui était habitée la maison que je voyais à côté de la sienne; mais quel qu'en fût le propriétaire, aucun séjour ne pouvait être plus dangereux pour moi que celui du couvent : je me détermine donc à planter mon échelle le long du mur mitoyen.

Pour faire avec moins de difficulté ma périlleuse incursion, je songe à quitter l'ample vêtement qui gêne tous mes mouvements; mais un léger bruit se fait entendre et m'effraie ; au lieu de perdre du temps à me déshabiller, je grimpe le plus vite qu'il m'est possible; et me mettant promptement à califourchon sur le chaperon, j'enlève l'échelle que je veux planter de l'autre côté. A l'instant où je la tiens en l'air, je crois apercevoir quelqu'un près de la grille du jardin que je quitte. Mon effroi s'augmente, ma main tremble, l'échelle m'échappe et tombe; me voilà, dans un équipage très incommode, à cheval sur un mur. Heureusement un saut de dix pieds n'est pas fait pour m'épouvanter; le temps presse, il n'y a pas à délibérer, je me précipite.

Au bruit de la double chute de mon échelle et de mon individu, une jeune fille en joli caraco est sortie de derrière une charmille où elle se tenait cachée. D'abord elle venait droit à moi : soudain elle s'arrête comme si elle était aussi épouvantée que surprise, et elle se couvre le visage de ses deux mains avant que je sois assez près d'elle pour distinguer ses traits. Moi je la joins, je la rassure, et tout en implorant son secours, je baise l'une après l'autre les deux petites mains que je voudrais écarter pour voir la figure apparement jolie qu'elles me cachent.

« *Une religieuse*, dit alors une voix : *c'est lui qui se déguise ainsi. Ah! faquin, je vous apprendrai à venir en conter à ma maîtresse.* »

Comme je me retourne pour regarder d'où part la voix menaçante, je sens mes épaules rudement compromises. Sans respect pour ma robe, on me régalait de coups de bâton. Il est vrai, mon colonel, que j'en reçus plusieurs avant d'avoir eu le temps de tirer mon pistolet de ma poche; mais vous allez décider si mon honneur, involontairement outragé, fut suffisamment vengé par la réparation à laquelle je forçai mes brusques agresseurs.

Ils étaient trois. Chacun d'eux suspendit ses coups dès qu'après avoir reculé quelques pas, j'eus montré le redoutable instrument dont je venais de m'armer. Celui de mes adversaires que je regardai le premier avait à peine quatorze ou quinze ans. Je le reconnus pour un de ces petits enfants de jolie figure, un de ces jockeys élégants, qui, majestueusement courbés sur le faîte menaçant d'un cabriolet colossal, font de gentilles grimaces aux passants que leur maître éclabousse, ou, d'une voix douce et flûtée, crient *gare* à ceux qu'il écrase. Je ne donnai qu'un coup d'œil au second; c'était un de ces grands coquins insolents et lâches que le luxe enlève à l'agriculture, que nous autres gens comme il faut payons pour jouer aux

cartes ou pour dormir sur des chaises renversées près des fournaises de nos antichambres; pour jurer, boire et se moquer de nous dans nos offices; pour manger au cabaret l'argent de *monsieur;* pour caresser dans les mansardes les femmes de chambre de *madame*. Le troisième s'attira toute mon attention; sa mise était en même temps simple et recherchée, indécente et jolie : il y avait dans son maintien quelque noblesse et beaucoup de grâce; son air conservait quelque chose d'imposant jusque dans sa frayeur. Je jugeai qu'il était le maître des deux autres : « Monsieur, si vous osez faire un pas, si vos gens tentent la moindre résistance, je vous tue. Faites-moi la grâce de me répondre. Êtes-vous gentilhomme? — Oui, monsieur. — Votre nom? — Le vicomte de Valbrun. — Monsieur le vicomte, je ne vous dirai point comment on m'appelle; vous saurez seulement que je vous vaux bien. Cette aventure, dont le commencement m'a été si désagréable, finira-t-elle heureusement pour vous? Il est vraisemblable que ce n'est point à moi que vous en vouliez; mais enfin c'est moi que vous avez indignement outragé : monsieur, vous ne l'ignorez pas, sans doute, l'honneur offensé veut du sang. Malheureusement l'heure me presse, et je n'ai qu'un pistolet; cependant nous pourrons, si bon vous semble, vider notre différend sans sortir d'ici. D'abord, je vous prie de vouloir bien renvoyer votre domestique et votre jockey. »

M. de Valbrun fit un signe, et les deux valets s'éloignèrent. Soudain je fus au maître, et, lui présentant un de mes poings fermé : « Il y a là dedans quelques pièces de monnaie : *pair* ou *non*. Si vous devinez, je vous remets le pistolet, vous tirerez à bout portant. Si vous ne devinez pas, vicomte, je vous déclare que vous êtes mort. » — *Pair*, dit-il. J'ouvris la main, il avait rencontré juste..... Adieu, mon père! ô ma Sophie! adieu, pour jamais!... M. de Valbrun, en prenant le pistolet que je lui présentais, s'écria : « Non, monsieur, non; vous reverrez votre père et Sophie. » Il tira son coup en l'air, et tombant à mes genoux : « Étonnant jeune homme, continua-t-il, qui donc êtes-vous? Que de noblesse et d'intrépidité! je serais trop inexcusable si j'avais pu vous outrager volontairement. Songez que ce fut le hasard qui me rendit coupable, et daignez m'accorder mon pardon. » Je m'efforçai de le relever. « Monsieur, reprit-il, je ne quitterai point cette posture que vous ne m'ayez pleinement rassuré sur vos dispositions. — Vicomte, vous me demandez grâce quand vous m'avez laissé la vie! Croyez que je ne conserve aucun ressentiment, et que je serai charmé d'obtenir votre amitié. — A qui ai-je le bonheur de parler? — Je ne puis vous le dire; je me ferai con-

naître dans un temps plus heureux; souffrez que je me retire. — Comment! avec cette robe de religieuse? Entrez chez moi, je vous ferai donner un habit; ce sera l'affaire d'un moment. »

En effet, il était impossible que je sortisse dans l'équipage où je me trouvais; j'acceptai les offres du vicomte.

Cependant, la jeune fille qui avait causé tout le désordre était demeurée à quelque distance et ne disait pas un mot. M. de Valbrun l'appela; elle vint, en se cachant toujours le visage avec ses mains. « Quelle pudeur! lui dit le vicomte; comme cela est intéressant! vous concevez, ma mie, que je ne suis pas la dupe de cet air-là! je voulais bien, comme cela se pratique dans une petite maison, vous céder quelquefois à d'honnêtes gens, qui sont mes amis; nous étions convenus que vous ne vous donneriez jamais sans mon ordre, et vous sentez que votre maître ne se soucie point d'être le rival de votre coiffeur. Puisque c'est ce beau monsieur qui vous plaît, hé bien, que ce soit lui qui vous paie. Dès ce soir nous nous séparerons, mademoiselle Justine..... »

A ce nom, qui sonnait si doucement à mon oreille, j'interrompis M. de Valbrun : « Elle s'appelle Justine? Il serait bien singulier.... Monsieur le vicomte, me permettez-vous d'éclaircir un doute? » Il m'assura que je lui ferais plaisir. Je m'approchai de la jeune fille, et j'écartai ses mains trop discrètes; et comme il faisait assez clair pour qu'on pût bien distinguer les visages, je reconnus cette jolie petite figure chiffonnée, dont le piquant souvenir m'avait quelquefois donné du souci.

FAUBLAS. « Quoi! vraiment! c'est toi, ma petite?

JUSTINE. « Oui, monsieur de Faublas, c'est moi.

LE VICOMTE DE VALBRUN. « M. de Faublas!... il est joli, noble, vaillant et généreux. Il croyait toucher à son heure suprême, et nommait Sophie! Cent fois j'aurais dû le reconnaître. (Il vint à moi et me prit la main.) Brave et gentil chevalier, vous justifiez de toutes les manières votre réputation brillante : je ne suis point étonné qu'une charmante femme se soit fait un grand nom pour vous. Mais dites-moi, comment êtes-vous ici? comment, après l'éclat du plus fâcheux duel, osez-vous paraître dans la capitale? Il faut qu'un grand intérêt vous y entraîne.... Monsieur le chevalier, donnez-moi votre confiance, et regardez le vicomte de Valbrun comme le plus dévoué de vos amis. D'abord, où allez-vous?

FAUBLAS. « A l'hôtel de l'Empereur, rue de Grenelle.

LE VICOMTE. « Un hôtel garni! et dans le quartier de Paris le plus habité! gardez-vous-en bien. Dans celui-ci, d'ailleurs, vous êtes

connu; oseriez-vous vous y montrer pendant le jour? Eh! vous n'y feriez point vingt pas sans être arrêté. »

Le vicomte avait raison peut-être, mais je ne sentais que le vif désir de hâter le moment qui me rapprocherait de Sophie; j'insistai donc. « Eh bien, soit, me dit-il; mais au moins souffrez que j'aille à la découverte pendant que vous allez mettre un habit. Justine, conduisez monsieur dans le cabinet de toilette, ouvrez-lui ma garde-robe, ayez soin qu'il ne manque de rien. »

Dès que le vicomte fut sorti, je demandai à Justine quel était précisément son emploi dans le lieu où je la rencontrais. « C'est ici, me dit-elle en bégayant, la petite maison de M. de Valbrun. — J'entends! tu es, dans ce temple de volupté, l'idole qu'on encense! Mademoiselle, vous êtes assez jolie pour cela. — Monsieur de Faublas, vous me faites des compliments. — Comment ta fortune a-t-elle si fort changé en si peu de temps? — Ah! l'aventure de madame la marquise m'a fait une espèce de réputation; c'était à qui m'aurait, il y a trois semaines. De tous les prétendants, M. de Valbrun m'a paru le plus aimable.... — Le plus aimable! et déjà tu lui fais de mauvais tours! — Moi, point du tout, je vous assure; c'est qu'il est très jaloux, M. le vicomte! — Mais ce coiffeur? — Fi donc, l'horreur! est-il seulement croyable que je m'occupe d'un être comme celui-là! — Comment donc, Justine, de la fierté!.... Mais que diable allais-tu faire de si bonne heure dans ce jardin? — Prendre l'air. Au reste, si monsieur le vicomte se fâche, tant pis pour lui; je ne suis pas embarrassée de trouver des places.... — Oui, des places, dans des petites maisons? — Dame, je veux faire une fin. Voudriez-vous queje restasse servante toute ma vie? j'aime bien mieux être la maîtresse de quelque seigneur qui me fera un sort honnête, et... — Voilà ce qui s'appelle solidement penser, Justine. Avec vos beaux calculs, pourtant, vous trahissez lâchement nos amours, perfide... Tu m'oubliais totalement, petite ingrate. — Oh! non, répondit-elle d'un ton caressant, je suis charmée de votre retour et de cette rencontre. Monsieur de Faublas, vous serez bien sûre d'être aimé chaque fois que vous voudrez plaire, et ce ne sera point avec vous qu'on se montrera jamais intéressée. — Voilà, mon enfant, un discours bien tendre et un procédé bien noble; il me reste pourtant quelque doute. Tiens, ce *La Jeunesse*.... — N'en parlons point. — Si fait, parlons-en, et ne mens pas. Mon enfant, il devait se marier avec toi. As-tu inhumainement sacrifié ton prétendu? — Sûrement, dit-elle, en riant; je n'épouse plus que des gens de qualité, moi! »

J'allais répondre quand M. de Valbrun rentra. « Ne vous avisez

pas de sortir, me dit-il, la rue est certainement gardée. J'ai vu plusieurs escouades de guet se promener dans le quartier; j'ai vu rôder dans les environs beaucoup de gens de fort mauvaise mine. Passez la journée ici, je vais aller rassembler quelques amis, au milieu de la nuit prochaine je reviendrai vous chercher en bonne compagnie, et si vous voulez me rendre un véritable service, vous accepterez dans mon hôtel un asile qui ne sera pas violé. Vous, Justine, faites en mon absence les honneurs de ma petite maison; je vous ordonne de traiter monsieur comme vous me traiteriez moi-même, et je vous pardonne, à sa considération, vos promenades du matin. Justine, je laisse, pour faire le service, mon jockey et La Jeunesse. — Ah! ah! monsieur le vicomte, ce grand coquin dont vous étiez accompagné au jardin, c'est La Jeunesse? — Le connaissez-vous? — Oui, si c'est celui qui appartenait au marquis de B***. Parle donc, Justine, n'est-ce pas le même? — Oui... monsieur de Faublas... Un bon sujet... — Un excellent domestique... — C'est toi qui l'as donné à M. le vicomte?... — Oui, monsieur de Faublas. — Bien, mon enfant, très bien. Tu lui as fait là un véritable cadeau. »

Le vicomte, en me disant adieu, me prévint qu'avant de sortir il allait soigneusement faire barricader toutes les portes, et recommanda de n'ouvrir à qui ce fût.

Dès que nous fûmes seuls, Justine me demanda timidement par quelle espèce d'amusement je comptais remplir ma matinée. « Mon enfant, je déjeunerais volontiers si je n'avais pas une grande envie de dormir. Fais-mois donner un bon lit, et seulement aie soin qu'en me réveillant je trouve à dîner. » Elle pâlit, soupira, pleura presque, et me dit d'un ton dolent : «Vous êtes donc fâché contre moi? — Non, ma petite, je ne suis pas fâché, mais j'ai grand besoin de repos. » Elle soupira plus fort, me prit par la main et me conduisit dans une chambre à coucher commode, recherchée, galante plus que le galant boudoir de madame de B***. Et moi aussi, je soupirai dans ce moment; mais ce fut de réminiscence. Justine, restée là, paraissait réfléchir et m'examinait attentivement. Je la priai de se retirer; elle se le fit répéter deux fois, et m'obéit enfin en me lançant un regard qui disait plus que bien des reproches.

Il n'y avait pas longtemps que j'étais couché quand on m'apporta une tasse de chocolat. Sensible à cette attention de la maîtresse du logis, je me proposais de lui faire des remercîments quand je la vis entrer, seulement vêtue d'une gaze légère. Déjà

voluptueuse comme une grande dame, non moins délicate dans ses plaisirs raffinés, la petite créature faisait fermer les volets de manière que le plus faible jour ne pût pénétrer. Les rideaux de taffetas jaune furent tirés, on plaça les bougies devant les glaces, l'encens brûla dans la cassolette. Tout cela se faisait sans qu'on daignât répondre un mot à mes fréquentes questions; mais dès que le jockey fut retiré, Justine me dit que son premier devoir était d'obéir à M. le vicomte, et sa plus douce envie de faire la paix avec M. le chevalier. A ces mots, plus prompte que l'éclair, elle s'élança près de moi : plus caressante que le zéphyr, en moins d'une seconde elle me fit oublier le coiffeur et La Jeunesse, et... Ne crains rien, ma charmante femme; près d'un aussi méprisable nom, je ne placerai pas ton nom révéré.

Monsieur l'abbé je vous entends murmurer, je crois? Je vous entends détailler la foule des motifs que j'avais de résister; mais des moyens, vous n'en parlez pas. A vos cent mille raisons je n'en oppose qu'une, moi : l'entreprenante Justine me tenait dans son lit. S'il est vrai que vous ne sachiez pas succomber à des tentations aussi prochaines, aussi pressantes, dites-moi donc comment vous faites.

Peut-être comme je fis, hélas! vous laissez échapper l'occasion, après avoir multiplié d'inutiles efforts pour la saisir. Quelle injure je fis à tes appas, qui le méritaient moins que jamais, jolie petite Justine! et assurément ce ne fut pas ta faute. Tu te montras complaisante, patiente, empressée autant que tu me trouvas faible, languissant et malheureux. Pour se voir réduit à cet excès d'abattement qui faisait alors ma honte et le désespoir de Justine, il faudrait avoir, comme moi, couru la poste pendant trente-six heures, cahoté dans une méchante voiture, tourmenté de mille inquiétudes, nourri seulement de bouillons; il faudrait surtout avoir soutenu, durant toute la nuit suivante, un entretien très vif avec une nonne charmante... et bavarde comme on l'est au cloître en pareil cas!

Ah! dit enfin la pauvre enfant d'un ton qui marquait sa confusion et sa surprise : *Ah! monsieur de Faublas, que je vous trouve changé!* Il me parut que si cette exclamation, échappée à la tendre véracité de Justine, renfermait l'amère critique du présent, elle offrait aussi, dans son double sens, l'obligeant éloge du passé; mais, comme je me sentais aussi plus capable de mériter le compliment que de me justifier du reproche, je pris le sage parti de m'endormir sans observations préparatoires.

Justine me laissa tranquillement reposer, bien convaincue apparemment que si elle prenait la peine de me réveiller ce serait très gratuitement pour elle. Cependant elle demeura constamment près de moi, puisqu'en me réveillant je la sentis à mes côtés : je ne la vis pas, car les bougies étaient éteintes ; il y avait vraisemblablement longtemps que je dormais. Il me sembla qu'il était temps de dîner, je sentais le vif aiguillon d'une faim gloutonne ; mon premier mot exprima mon premier désir ; je priai Justine de me faire apporter à manger. Elle se préparait à me quitter quand je me surpris quelque velléité de réparer mes torts envers elle ; je crus même qu'il fallait commencer par là, et je lui fis part de cette seconde réflexion qui me parut lui être plus agréable que la première. Elle accueillit ma proposition avec une pétulance qui ne lui était pas ordinaire ; ce qui me fit présumer que sans doute elle imaginait qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Quelque diligence qu'elle fît pourtant, elle ne se pressa pas encore assez ; il était décidé qu'après avoir essentiellement manqué à tout le beau *sexe des petites maisons*, dans la personne d'une des plus gentilles créatures qui jamais s'y fût trouvée, je me verrais contraint de quitter ma désolée compagne avant d'avoir pu rétablir sa réputation et la mienne à la fois compromises. Au moment où cette fille, si attentive, si digne de récompense, alloit peut-être recevoir le prix de ses soins généreux, il se fit à la porte de la rue un grand bruit qui m'effraya : on frappait à coups redoublés. La Jeunesse accourut, qui, d'une voix altérée, nous dit qu'on demandait à entrer au nom du roi.

« Va, ma petite Justine, cours ; ne souffre pas qu'on ouvre tout de suite, donne-moi le temps de me sauver. — Vous sauver ! où ? — Je n'en sais rien, mais qu'on n'ouvre pas. — Tenez, dans le jardin, je vais vous faire porter une échelle ; escaladez le mur à droite, et si notre voisine *la dévote*, madame Desglins, est tentée de vous recevoir aussi bien que moi, efforcez-vous de la récompenser mieux. — Justine, écoute donc. — Eh bien ? — Tâche de faire passer de mes nouvelles à madame de B***. J'ignore ce que je vais devenir, mais c'est égal, mande-lui toujours que je suis à Paris, que tu m'as vu. »

Pendant ce court dialogue, on vint m'apporter de la lumière ; je me suis promptement emparé de la pièce la plus essentielle de l'habillement masculin, pièce dont l'exacte bienséance m'ordonne de vous laisser deviner le nom, ma belle dame, et que j'appellerai, si vous voulez bien le permettre, le *vêtement nécessaire*. Comme je me

préparais à m'en couvrir, j'entends le fracas redoubler, il me semble qu'on enfonce les portes.

Je n'ai plus le temps de mettre les habits que Justine m'a fait préparer, je ne prends que l'épée de M. de Valbrun ; en une seconde, ma main droite est armée du glaive protecteur, et ma main gauche, au lieu d'un bouclier, porte le vêtement nécessaire. Je m'élance sur l'escalier, je me précipite dans la cour, je vole au bout du jardin.

La Jeunesse me suit avec une échelle, il la plante, je monte. A la vue de plusieurs hommes qui viennent d'entrer avec des flambeaux dans la cour du vicomte, je sens que je n'ai pas un instant à perdre ; et, sans m'amuser à considérer le terrain, que d'ailleurs je ne pourrais reconnaître, parce que la nuit est noire, je me jette hardiment de l'autre côté du mur. O ma Sophie ! en serai-je quitte pour la petite contusion que je viens de me faire à la jambe ?

Il est vrai que je marche sur un sable fin ; mais j'estime qu'il est au moins dix heures du soir ; je suis environné d'épaisses ténèbres dans un jardin que je ne connais pas ; la seule chemise dont je me trouve couvert ne me garantit point du vent de bise qui souffle avec violence ; je suis tourmenté de mille inquiétudes et je meurs de froid !

Cependant, pourquoi perdre courage ! à Paris, comme ailleurs, il n'y a pas de si mauvais pas dont un malotru ne se tire avec de l'argent ; à plus forte raison un enfant de famille quand il a sa bourse pleine d'or et l'épée à la main. Va donc, Faublas, va donc visiter un peu la maison que tu entrevois à quelques pas de ce bassin dans lequel tu as été bien près de tomber.

J'avance à pas comptés, sans bruit j'arrive, et doucement je tâtonne. Comment donc se fait-il qu'on m'ait entendu ? Je ne le conçois pas ; mais enfin la porte m'est ouverte, et comme je ne vois point de lumière, j'entre avec confiance.

« C'est vous, monsieur le chevalier ? » me dit-on alors tout bas. Aussitôt, déguisant ma voix en l'adoucissant beaucoup, et d'un ton aussi mystérieux que le sien, je réponds : « Oui, c'est moi. » Elle avance au hasard sa main qui rencontre la garde mon épée. « Vous avez l'épée à la main ? — Oui. — Est-ce qu'on vous poursuit ? — Oui. — Est-ce qu'on vous a vu passer par la brèche ? — Oui. — Ne le dites pas à ma maîtresse, elle aurait peur. — Où est-elle ? — Qui ? ma maîtresse ? — Oui. — Vous le savez bien ; dans son lit. Vous pourrez passer toute la nuit ensemble ; monsieur est allé à Versailles accoucher une grande dame ; il ne reviendra que demain.

— Bon. Mène-moi chez ta maîtresse. — Ne savez-vous pas les êtres? — Oui; mais j'ai eu peur, ma tête n'y est plus; conduis-moi... Là, bien, par la main. »

A peine avons-nous fait quatre pas que la femme de chambre, en ouvrant une seconde porte, dit : « Madame, c'est lui. »

La dame du logis m'adresse la parole : « Tu viens bien tard ce soir, mon cher Flourvac. — Impossible plus tôt. — Ils t'ont retenu? — Oui. — Hé bien! où donc es-tu? — Je viens. — Qui t'arrête? — Je me déshabille. »

Vous savez que je n'avais pas besoin de me déshabiller, vous à qui j'ai conté que ma main gauche portait mon unique vêtement; mais vous concevez que je ne devais marcher qu'avec beaucoup de précaution et de lenteur dans une chambre pour moi nouvelle, où très heureusement il n'y avait plus ni feu ni lumière. Enfin, parvenu jusqu'au pied du lit, je dépose doucement par terre le vêtement nécessaire et mon épée; puis, soulevant une molle couverture dont l'édredon propice va me réchauffer, je tombe dans les bras d'une inconnue qui commence par me donner le baiser le plus tendre.

« O que tu as froid! me dit-elle. — Il gèle si fort! — Mon cher chevalier! — Ma douce amie! — La rigueur de la saison ne t'empêchera pas de venir? — Sûrement non. — Toutes les fois que M. Desglins découchera? — Oui. — Bathilde, pour t'avertir, fera toujours comme aujourd'hui. — Bien. — N'est-ce pas ingénieusement imaginé, ce petit lampion allumé sur sa fenêtre? — Oui. — Et ce pan de mur que j'ai fait abattre? — Oui, j'ai passé par la brèche. — Et tu y passeras plus d'une fois, car nos voisins les *magnétiseurs* ne la feront pas réparer de l'hiver. — Sans doute. — N'es-tu pas content d'être venu loger chez eux? — Très content. — Tu sais, mon cher Flourvac, que mon mari est allé... — A Versailles, oui. — Nous pouvons passer ensemble la nuit entière. — Tant mieux. — Ah! j'étais sûre qu'il en serait bien aise, mon chevalier. — O mon amie! — Tu m'aimes toujours, Flourvac? — Tendrement. — Je t'avouerai pourtant que j'ai eu du chagrin cette après-dînée, mon ange. — Pourquoi? — Tu n'es pas venu me joindre au sermon. — Impossible. — Mais ce matin j'étais bien contente; et toi? — Ravi. — La messe ne t'a pas paru longue? — Ho! non. — Que j'avais de plaisir à te regarder! — Et moi! — Que tu as bien fait de mettre ta chaise à côté de la mienne! — N'est-il pas vrai? — Mais tu as mal fait de me parler. — La raison? — Toutes ces dames qui me connaissent et qui m'estiment, qu'auront-elles dit de me voir causer dans l'église

avec un jeune officier? — Je conçois... — Tiens, mon cœur, ne viens plus me trouver à l'église. — Parce que? — Parce que dans le fond cela n'est pas bien. — Oh! — Vraiment, ma conscience n'est pas tranquille. — Bon! — Faire l'amour jusque dans la maison du Seigneur! — Il est vrai que... — Préférer la créature au créateur! — Vraiment... — Et un militaire encore! — Comment? — Si du moins c'était un abbé! — Mais... — A propos d'abbé, mon ange, as-tu fait ma commission? — Laquelle? — Tu l'as oubliée? — Laquelle? — Tu sais que le maigre m'incommode. — Hé bien? — Quoi, Flourvac, vous ne vous souvenez pas que je vous avais prié d'aller consulter... — Ha! oui, un médecin. — Point du tout, un prêtre. — Oui, oui, je me rappelle... — Un prêtre, pour lui demander la permission... — Il te l'accorde. — A moi? — A qui donc? — Vous m'avez nommée, moi? — Non, une parente. — Ah! bon... Ainsi, mon cœur, je puis donc faire gras le vendredi et le samedi? — Oui. — Ah! que je suis aise! Ah! que je te remercie! »

Le baiser qu'alors la dévote me donna me parut le plus vif de tous. J'en avais reçu beaucoup d'autres, pendant qu'occupé du soin de soutenir une conversation difficile, je m'étais efforcé de ne répondre que par de courts monosyllabes aux questions que multipliait l'inconnue trompée. Cependant ses appas, quoique toujours défendus par une toile modeste, agissaient sur moi plus efficacement que l'édredon le plus chaud; et mon sang s'étant ranimé, je me retrouvais ces dispositions heureuses dont, quelques minutes auparavant, Justine eût profité, si des gens ennemis de son bonheur n'étaient venus méchamment nous interrompre. Aussitôt j'essayai de prouver ma reconnaissance à l'hospitalière beauté qui me faisait si complétement les honneurs de chez elle. Mais qui de vous à ma place s'y serait attendu, messieurs? on m'opposa la plus sérieuse résistance.

« Finissez, me disait-on, finissez, Flourvac... vous savez nos conventions... Ce n'est pas ainsi... Non... non... je ne le souffrirai point... je ne le veux pas. »

Très surpris de l'étrange caprice de cette femme inconcevable qui, dans l'hiver et par un temps affreux, fait escalader des murs à son amant pour qu'il vienne paisiblement sommeiller auprès d'elle, je me remets à ses côtés sans dire un mot, et bientôt je vais m'endormir. Bientôt aussi je l'entends qui sanglotte; et toujours à voix basse je lui demande ce qu'elle a. « Ce que j'ai, répond-elle, ingrat, vous ne m'aimez plus, vous oubliez nos conditions... Près de moi vous restez immobile... Mes embrassements ne vous parais-

sent plus désirables, s'ils ne sont, comme ceux des femmes vulgaires, impudiques et criminels. »

Elle me tint plusieurs autres discours dont je ne pouvais pénétrer le sens obscur; mais enfin elle s'expliqua si clairement du geste et de la voix, qu'elle m'enseigna ce que peut-être, messieurs, vous serez étonnés d'apprendre. Mes désirs avaient été repoussés d'abord, parce que je les avais malhonnêtement exprimés; parce que d'une main profane, j'avais voulu soulever l'unique voile dont les pudiques attraits de cette beauté toujours modeste devaient rester enveloppés. Il fallait, messieurs, sans écarter, sans déranger la fine toile artistement ouverte; messieurs, il fallait, le moins indécemment et le mieux possible, embrasser de toutes les femmes la plus vive et la plus chaste en même temps

Et vous, que la nature n'a favorisée qu'à demi, vous, madame, qui portez une superbe tête sur un corps très ordinaire, ne vous moquez pas de ma janséniste. Si vous aviez prudemment employé le moyen dont elle usait, peut-être que votre époux ne vous eût pas si vite abandonnée, peut-être que vos amants vous seraient demeurés plus longtemps fidèles.

J'avoue pourtant qu'une malheureuse femme ne doit s'aviser de ce moyen-là que lorsqu'il ne lui en reste aucun autre; j'avoue que pour mon compte je ne l'aime pas. En vain la dévote, d'une voix entrecoupée, bégayait entre mes bras ces mots inusités quoique expressifs : « Divins transports! bonheur des élus! joie du paradis!» je ne partageais que médiocrement cette joie, ce bonheur, ces transports si vantés.

Peu curieux de rechercher encore une demi-félicité, je reprends à côté de madame Desglins une place que je suis presque fâché d'avoir quittée, et je ne songe plus qu'à l'adroit mensonge qu'il faut que je lui fasse pour que, sans allumer ses bougies, sans appeler sa femme de chambre, elle veuille bien me donner elle-même de quoi chasser l'appétit dévorant dont je me sens atteint. Mais j'aurais pu me dispenser de mettre mon esprit à la torture, il était décidé que j'irais souper ailleurs.

« On fait du bruit, dit-elle! mais qu'est-ce donc?.. Quoi!.. C'est la voix... Cela ne se peut pas... Mais pourtant... Bon Dieu! oui, c'est la voix du chevalier... de mon amant... Comment cela se fait-il?... un inconnu! ah! l'horreur!... je suis perdue! »

Au premier bruit que j'ai entendu, aux premiers mots qu'elle a prononcés, je me suis jeté hors du lit. Tandis qu'elle flotte incertaine, je mets précipitamment le *vêtement nécessaire*, non pas à

mon bras gauche comme tout à l'heure, mais en son véritable lieu. Je prends mon épée, j'avance à tâtons, je pousse une porte entre-bâillée; et, si je calcule bien, je dois être maintenant dans la première pièce où m'a d'abord reçu la femme de chambre qui faisait sentinelle. Ce qui confirme ma conjecture, c'est que non loin de moi j'entends un homme qui dehors grelotte, s'impatiente, et tout bas, mais très distinctement, répète sans cesse : « Balthide, ouvre-moi donc ! »

Cependant madame Desglins vient de prendre un parti. Sortie de sa chambre à coucher, elle s'avance dans la pièce où je suis; d'une voix étouffée elle appelle celui qu'elle a cru son amant. Au lieu de lui répondre, je m'arrête, et le bruit de sa marche me fait juger que, sans me toucher, elle a passé tout à l'heure auprès de moi. « Qui que vous soyez, dit-elle alors, veuillez au moins m'entendre : ne me perdez pas tout à fait, fuyez sans que le chevalier vous voie; fuyez, et je vous pardonne si vous me gardez le secret. »

C'était mon intention; je comptais m'élancer dehors dès que la porte serait ouverte; mais l'infortunée dévote l'ouvre trop tard. Après que madame Desglins a tourné deux fois la clef dans la serrure, à l'instant même où M. de Flourvac pousse l'un des deux battants, Balthilde, qui n'est point encore couchée, Bathilde, attirée par le bruit qu'elle entend, paraît avec de la lumière. Quel spectacle pour chacun de nous!

La scène est dans une espèce de salle à manger. Dans le fond, sur ma gauche, la malencontreuse femme de chambre nous fixe les uns après les autres en roulant de grands yeux ébahis; en face de moi, sur le seuil de la porte qui communique au jardin, je vois un jeune officier immobile d'étonnement; dans l'espace intermédiaire, madame Desglins, consternée, tombe sur une chaise et se cache le visage; cependant elle ne l'a pas fait si vite que je n'aie pu distinguer ses traits; et toujours entièrement occupé de l'objet qui me touche le plus, toujours incapable de dissimuler l'impression que me fait la vue d'une jeune femme, je m'écrie : « Elle est, ma foi, gentille ! — La perfide ! répond l'officier furieux ; scrupuleuse dévote, il vous en faut plusieurs ! »

Je veux parler, je veux justifier madame Desglins; mais le jeune homme, peut-être trop vif, ne m'écoute pas, et tire son épée, que rencontre aussitôt la mienne. Aux premières bottes, je sens que le jeune Flourvac n'est pas fait pour lutter avec moi ; bientôt serré de près, il se voit forcé de faire plusieurs pas en arrière ; le jardin

devient le théâtre du combat. Comme je veux surtout gagner du terrain, pour m'assurer une prompte retraite, je ne cesse d'avancer sur mon adversaire, qui, surpris d'être vigoureusement poussé, recule toujours. Nous arrivions à l'entrée d'une allée qui me paraît spacieuse : là je romps brusquement la mesure, et je m'échappe. Mon adversaire, aussi courageux que peu redoutable, me poursuit; et l'obscurité ne me permettant pas de courir vite, il va bientôt m'atteindre. Je me retourne, le fer se croise de nouveau ; celui de l'ennemi, gouverné par un poignet faible, saute à dix pas. Les deux femmes sont accourues, qui saisissent et retiennent le vaincu ; le vainqueur se jette derrière une charmille, et fuit.

Je vais le long du mur, cherchant la brèche dont je me souviens que madame Desglins m'a parlé : je la trouve enfin ; je grimpe, et me voilà dans l'enclos *des voisins les magnétiseurs*.

Puisqu'il s'agit de vous intéresser, lectrices compatissantes, je ne dois pas omettre une circonstance qui augmentait alors le danger de ma position. Vous vous rappelez sans doute ce vent de bise dont je me plaignais il n'y a pas plus d'un quart d'heure ? Maintenant il pique davantage encore, et, par un malheur plus grand, des nuages épais se choquent pour se dissoudre, versant des flocons de neige sur ma chemise, hélas! trop fine. Plaignez, belles dames, plaignez un jeune homme à qui l'on ne peut reprocher que son exclusif amour pour vous : par quel temps et dans quel costume il est réduit à faire de jardins en jardins la plus pénible des promenades.

Celle-ci dura plus longtemps que je ne l'aurais voulu, car je me vis, au bout du vaste enclos des *magnétiseurs*, arrêté par une grille qui le fermait. Aussitôt je pris mon parti ; j'empoignai joyeusement mon épée, et d'estoc et de taille je me mis à espadonner contre les barreaux, de manière à tout renverser s'il était possible.

Au vacarme que je faisais, un mâtin aboya. O bon chien! mon sauveur! sans ton énorme gueule, où résonnait une énorme basse-taille, dont les échos circonvoisins multipliaient les formidables accents; malgré mon espadon, peut-être, je serais demeuré dans ma prison jusqu'au jour, et Dieu sait ce qu'alors on eût fait de moi, supposé qu'on m'y eût trouvé encore vivant. Un homme accourut, qui m'ouvrit la grille. « En voilà encore un, s'écria-t-il ; comme il est fagotté ! queu vêtement pour l'hiver ! et pis c'te fine lame ! ne dirait-on pas qu'il veut tuer des mouches dans le mois de novembre? Mais queu rage les pousse tretous à vouloir dormir debout ! comme si nos ancêtres, qu'avaient cent fois pus d'idées



C. Rogier del

Adieu, Faublas, je vous laisse avec cette belle

que nous, n'avaient pas inventorié des lits pour qu'on se couchisse dedans. Allez, monsieur le *préiambule*, remontez-vous dans le dortoir, et laissez tout du moins le repos de la nuit à un pauvre portier que vous persécutisez tout le temps que dure la sainte journée du bon Dieu. Je vous le demande de votre grâce, monsieur le *sozambule*, allez vous coucher avec tous ces autres... Non, pas par là... tenez donc, par ici... »

Je ne savais si je devais répondre, quand une femme furieuse vint à nous. Elle saisit mon conducteur, et l'entraînant avec elle : « Parguienne, lui dit-elle, t'es ben de ton pays, toi! n'as-tu pas peur qu'il ne trouve pas l'escalier sans chandelle? Hein! quai bêtise! que de balivernes!... gni en a pas un, va, de ces chiens de *cornambules*, qui nous fera jamais le codiau de se rompre les ios. »

Elle avait raison, la femme! Sans me casser le cou, je trouvai l'escalier : je cherchai le dortoir. Bien impatient de découvrir quelque coin solitaire et commode où je pusse me sécher et me réchauffer, j'allai toujours furetant jusqu'au second étage, où, dans une immense salle éclairée par des lanternes, une porte entre-bâillée me laissa voir beaucoup de lits rangés à la file, et dont aucun ne paraissait vide. Cependant j'en découvris un qui l'était; tant de besoins si pressants me faisaient la loi de l'aller occuper, que je me glissai doucement jusqu'à lui. Là, je me dépouillai du *vêtement nécessaire;* il était tout mouillé ; mais comme je n'oubliai pas qu'il renfermait mon trésor, je pris la sage précaution de le cacher sous mon chevet, près duquel je mis mon épée ; ensuite j'ôtai vite et je posai sur une chaise ma chemise, imprégnée de neige fondue ; avec un des coins du drap j'essuyai mon individu, déjà presque inondé, et, tout nu que j'étais, je m'étendis délicieusement sur deux mauvais matelas, plus content que quand j'entrai dans le superbe lit du vicomte de Valbrun, tant est vrai le vulgaire adage qui tous les jours nous dit : Le plaisir vient de la douleur.

Oui ; mais souvent, quand le moment de la plus vive douleur est passé, la foule des douleurs plus petites ne tarde pas à vous assiéger, et le plaisir est promptement détruit. Dès qu'une chaleur progressive eut ranimé mon sang, dès que je pus remuer sans angoisse mes membres un peu dégourdis, les inquiétudes de l'esprit succédèrent aux fatigues du corps ; je considérai avec effroi la foule des dangers qui m'environnaient ; sans doute poursuivi au dehors, peut-être menacé au dedans, qu'allais-je devenir? Je n'ignorais pas dans quelle espèce de maison mon destin m'avait conduit,

et quels gens extraordinaires la peuplaient ; mais comment y rester ? comment en sortir ? surtout comment satisfaire ce vif appétit un moment oublié pendant mes plus grandes anxiétés, mais à présent revenu pour me crier qu'après les fatigues d'un long voyage et d'une courte nuit, je n'ai pris dans la journée qu'une tasse de chocolat... O ma Sophie ! sans doute je dois des larmes à ton sort ! tu gémis séparée de l'objet de ta tendresse ; mais au moins elle t'est connue, la prison dans laquelle tu languis ; mais au moins tu ne manques, en m'attendant, ni de vivres ni de vêtements. Il est bien plus à plaindre, ton malheureux époux ! Le moyen que, sans nourriture, il se conserve pour toi ! le moyen qu'il aille te rejoindre sans linge, sans habits et sans souliers !

Je demeurais livré à ces réflexions désolantes, lorsque plusieurs personnes étant brusquement entrées, s'approchèrent de mon lit, qui fut aussitôt environné. Que faire en ce péril extrême ? Puisqu'il n'y avait pas moyen de fuir, je pris le parti de fermer les yeux et de paraître plongé dans un profond sommeil dont les douceurs étaient bien loin de moi. Figurez-vous quelle peur je dus avoir quand, pour m'examiner de plus près, on me mit une lumière devant les yeux. Figurez-vous quel fut mon étonnement quand j'entendis mes quatre ou cinq observateurs tranquillement dialoguer ainsi :

« Je ne le connais pas. — Ni moi. — Ni moi. — Ni moi. — Ni moi, dit-elle ; mais attendez donc... si fait, si fait... je... je sais qui c'est... un nouveau venu. — De ce soir ? — Oui. — Ah ! tant mieux. — Il n'a pas mauvaise mine. — Pas du tout. — Bien ! très bien ! un peu fatigué pourtant. — Ah ! cela n'est pas étonnant, vous l'avez mis au baquet, madame. — Oui, répondit-elle. — C'est cela ; le baquet, la diète !... — Sans doute, sans doute. — Son sommeil est-il bien naturel ? — Il n'y a qu'à lui demander. — Oui, s'il veut le dire. — Essayons. — Soit ; parlez-lui.

« Mon cher enfant, dit-elle, dormez-vous bien ?... Il ne répond pas. — Faites-lui une autre question, madame. — Jeune homme, reprit-elle, pourquoi êtes-vous venu ici ?... Allons, il ne dira mot. — Hé bien ! faisons-lui l'opération, madame. — C'est mon avis. — Et le mien. — Et le mien. — Et le mien. »

A ce mot *opération*, je frissonnai ; une sueur froide me prit quand je sentis qu'on levait ma couverture. « Hé ! bon Dieu, s'écria-t-elle en la rejetant aussitôt, il est tout nu. — Il est tout nu ! répétèrent-ils. — Tenez, sur cette chaise, sa chemise ! — Toute mouillée. — Trempée comme si on l'avait mise dans l'eau ! — Oui, ma foi ! — Tant mieux, c'est qu'il a transpiré. — C'est qu'il a transpiré. —

C'est qu'il a transpiré. — Oh! mais sentez donc. — Une odeur très forte! — Oui. — Oui, parbleu! messieurs, voilà une prodigieuse respiration! — Hom! pas excessive, j'en ai vu... — De plus étonnantes! — Oui. — Et moi aussi; mais ce n'est pas l'ancienne médecine qui en produirait de pareilles! — Assurément, non... C'est que je n'en reviens pas!... Flairez donc, messieurs, flairez donc. Une humeur âcre. — Très âcre. — Fétide. — Effets d'une crise. — Crise très heureuse! — Sans nous, il avait une fièvre inflammatoire. — Putride. — Ou une apoplexie. — Ou une catalepsie. — Ou une paralysie de poitrine. — Ou une sciatique dans la tête. — Et il courait grand danger! — Et il était perdu! — Et il serait mort! — — Oh! oui, il serait mort. — Il serait mort.»

Pendant plus d'une minute, tandis que je commençais à me rassurer, il répétèrent en chœur que je serais mort.

L'un d'eux interrompit le funèbre chorus pour dire : « C'est pourtant à vous, madame, qu'appartient l'honneur de cette cure. — En vérité, je le crois, répondit-elle. — Puisque cela va si bien, que ne recommencez-vous?» répliqua-t-il. Elle lui répondit : « Très volontiers; mais faites-lui donc donner une chemise. »

Après qu'on m'eut passé la chemise aussitôt apportée, on me posa sur mon lit, de manière que mes deux pieds, qui d'abord restaient pendants, furent ensuite supportés par le premier bâton d'une chaise, sur laquelle il me parut que s'était assise la dame que l'on venait de prier de se mettre en *rapport*. Elle le fit à l'instant même; elle serra mes deux jambes entre les siennes, promena doucement sur plusieurs parties de mon corps sa main que je trouvais familière; et d'une façon tout à fait gentille frotta avec ses deux pouces les deux miens. Trop prudent pour témoigner combien cette *opération* de nouvelle espèce était de mon goût, je feignais toujours de dormir. « Voilà, dit quelqu'un, un sommeil bien opiniâtre. — Oui, qui tient de la léthargie. — Tant mieux, il produira plus sûrement le *somnambulisme*. — Sachons donc s'il parlerait maintenant. Madame, voulez-vous bien l'interroger?

« Beau jeune homme, me dit-elle, le magnétisme agit-il sur vous? » Je ne répondis pas un mot, mais je trouvai la question presque impertinente. Lecteur, qui me connaissez, et m'honorez de quelque estime, vous me rendez, je pense, la justice de convenir que, précédée d'une nuit au couvent et suivie d'une séance dans le lit de madame Desglins, ma courte mésaventure avec Justine ne prouve rien : d'ailleurs, je vous ai dit, et vous me croyez, puisqu'à chaque instant je vous prouve ma franchise extrême, je vous ai dit

que je fus dérangé au moment où j'allais faire à cette fille offensée la réparation la plus satisfaisante : jugez donc combien je dus être piqué des doutes injurieux qu'on affectait sur mon compte. Me demander si le magnétisme agissait sur moi ; sur moi, dont l'imagination si promptement s'allume, dont le sang s'enflamme si aisément!... Espiègle femelle, qui me faisiez cette interpellation maligne, sûrement vous ne l'ignoriez pas qu'il agissait sur moi le magnétisme ; sûrement, du coin de l'œil, vous aperceviez son effet le moins équivoque, car tout d'un coup vous cessâtes vos chatouilleux attouchements, et d'un ton triomphant vous dîtes à ceux qui vous entouraient : « Messieurs, sous huit jours, au plus tard, je vous garantis ce jeune homme-là radicalement guéri ; il y a plus, je reviendrai le questionner dans un quart d'heure, et je vous certifie qu'il sera déjà somnambule et qu'il me répondra. »

Dès que les médecins se furent éloignés de mon lit, je me hâtai d'ouvrir les yeux pour examiner la jeune dame qui tout à l'heure, avant de me quitter, m'avait, ce me semble, un peu serré la main. Sa voix ne m'était pas inconnue ; mais je ne pouvais me dire où j'avais été frappé de ces doux accents. Malheureusement, la dame me tournait déjà le dos quand je la regardai ; mais il me sembla que j'avais vu quelque part cette taille élégante et svelte qui déjà m'enchantait.

Je la suivais toujours des yeux, quand on vint lui annoncer que madame Robin demandait à la voir. Elle ordonna qu'on la fît monter, et puis elle dit à ceux qui l'entouraient : « Messieurs, madame Robin est une brave femme ; il y a tout lieu de croire que c'est elle qui nous a envoyé ce soir cette belle dinde aux truffes dont nous nous régalerons demain. »

Une dinde aux truffes ! Hélas ! j'entendais parler d'une dinde aux truffes, tandis qu'avec tant de plaisir je me serais accommodé d'un bon morceau de pain sec !

« Bonsoir, madame Robin, » lui dit-elle. L'autre répondit : « Votre très humble servante, madame Leblanc. — Vous venez, madame Robin, pour voir la fille chérie ? — Oui, madame. — Eh bien ! passons dans ce cabinet. »

Ce cabinet était en face de mon lit ; on en laissa la porte ouverte ; j'écoutai et j'entendis : « Jeune Robin, dormez-vous ! » Elle répondit d'une voix basse et d'un ton mystérieux : « Oui. — Cependant, vous parlez ? — Parce que je suis somnambule. — Qui vous a initiée ? — La prophétesse madame Leblanc et le docteur d'Avo. — Quel est votre mal ? — L'hydropisie. — Le remède ? — Un mari.

— Un mari pour l'hydropysie! dit la mère Robin. — Oui, madame, un mari, la somnambule a raison. — Un mari avant quinze jours, reprit mademoiselle Robin, car si je reste fille plus longtemps, je suis perdue. Un mari qui soit capable de l'être, j'en connais qui n'en auraient que le nom. Point de ces vieux garçons maigres, secs, décharnés, édentés, rabougris, vilains, crasseux, infirmes, grondeurs, sots et boiteux. — Boiteux, interrompit madame Robin; ah! cependant il boite, ce brave monsieur Rifflart qui la demande. — Paix donc, madame Robin, s'écria quelqu'un; tant que la somnambule parle, il faut écouter sans rien dire. — Fi de ces gens-là, reprit mademoiselle Robin, ils n'ont d'autre mérite que de prendre une fille sans dot; ils font trembler une pauvre vierge dès qu'ils parlent de l'épouser. — Ah! pourtant... — Paix donc, madame. — Mais un jeune homme de vingt-sept ans tout au plus, cheveux bruns, peau blanche, œil noir, bouche vermeille, barbe bleue, visage rond, figure pleine, cinq pieds sept pouces, bien taillé, bien portant, alerte et gai. — Ah! dit madame Robin, c'est tout le portrait du fils de notre voisin M. Tubeuf, un pauvre diable... Ah! mon enfant, que n'ai-je de la fortune pour t'établir! » Tout d'un coup, au bruit de plusieurs *chut*, *chut*, prolongés, il se fit un profond silence. « Silence, dit madame Leblanc, le dieu du magnétisme m'a saisie, il me brûle, il m'inspire! Je lis dans le passé, dans le présent, dans l'avenir! Silence. Je vois dans le passé, que la mère Robin nous a envoyé ce soir une dinde aux truffes. — Cela est vrai, répondit-elle. — Paix donc, madame, lui dit quelqu'un... — Je vois qu'il y a quinze jours elle voulait marier sa fille au vieux garçon Rifflart qui est infirme, grondeur et boiteux... — Un bien aimable homme, cependant... — Paix donc, madame Robin. — Je vois que la fille Robin a distingué le jeune Tubeuf, cinq pieds sept pouces, bien taillé, bien portant, alerte et gai... — Oui; mais si pauvre, si pauvre... — Paix donc, madame Robin. — Je vois dans le présent que la mère Robin tient cachés au fond de l'un des tiroirs de sa grande armoire cinq cents doubles... — O mon Dieu! — Cinq cents doubles... — N'achevez pas. — Cinq cents doubles louis en vingt rouleaux... — Ah! pourquoi l'avoir dit!... — Mais paix, donc madame Robin. — Je vois dans l'avenir que si la mère Robin ne dispose pas, sous quinze jours, de huit rouleaux... — Huit rouleaux! — Paix donc, madame Robin. — De huit rouleaux au moins pour l'établissement de sa fille avec le fils du voisin Tubeuf... Je vois... l'avenir m'épouvante... Ah!... pauvres Robin fille et mère! couple infortuné, que je vous plains... on ouvrira

l'armoire de la mère, le cœur de la fille sera ouvert ; on ravira l'argent de la mère, on aura ravi l'honneur de la fille ; la mère mourra de chagrin d'avoir été volée ; la fille désespérée, ira dans un pays étranger accoucher d'un garçon ! — Ah ! s'écria madame Robin, saisie d'épouvante, ah ! je la marierai ! je la marierai la semaine prochaine ! Oui, la semaine prochaine, elle épousera ce coquin de Tubeuf. » Madame Robin, ainsi déterminée, s'en alla, et l'un des docteurs la reconduisit poliment.

Ce que j'écris là, je le croyais à peine, quoique je l'eusse entendu. Un rêve imposteur me berçait-il de ses chimères, ou n'y avait-il plus un grain de raison dans mon cerveau totalement vide ? De quelle scène le hasard venait de me rendre témoin ! D'une part, quel mélange d'effronterie, d'extravagance et de charlatanisme ! que d'ignorance et d'imbécillité de l'autre ! O hommes ! il est donc vrai que vous êtes de grands enfants ! il est donc vrai qu'avec sa gibecière le premier joueur de gobelets... Je méditais sur cette éternelle vérité dans un de ces moments courts et rares où la sagesse paraissait vouloir se rapprocher de moi ; mais la sagesse ne trouvant pas à loger dans ma folle tête, s'éloigna promptement ; et, comme son brusque départ ne me permit point alors d'achever la réflexion solide et profonde, je ne puis aujourd'hui finir la phrase philosophique, épigrammatique et morale.

On va voir que mes idées prirent un cours tout différent ; je me fis des reproches peu délicats, mais naturels dans la circonstance ; un homme affamé n'est pas rigoureux casuiste. Pourquoi, monsieur le chevalier, ne pas vous être mêlé de la forfanterie pour en tirer profit ? Pourquoi n'avoir pas répondu quand on vous interrogeait ? Avec toute votre sagacité, vous ne savez rien deviner d'abord ; avec votre belle prudence, vous vous conduisez toujours comme un poltron ! C'était bien la peine d'échapper à la fureur des éléments conjurés pour venir sur un misérable grabat mourir de peur et de faim ! vous mériteriez que la faute fût irréparable... Allons, Faublas, elle ne l'est pas ; allons, mon ami, de la tête et du cœur ; un peu d'adresse, et beaucoup d'audace ! Il s'agit de te procurer un bon repas bien nécessaire, et peut-être d'obtenir encore une douce nuit.

Il faut convenir que l'obligeante prophétesse m'aida merveilleusement dans l'exécution de ce projet louable. Je suis sûr que madame Robin était à peine au bas de l'escalier, quand madame Leblanc dit aux docteurs de retourner à mon lit. A leur approche, je me hâtai, comme la première fois, de fermer les yeux. Bientôt la prophétesse

accourut, commanda le silence, et d'une voix renforcée rendit l'oracle effrayant : « Quelle puissance supérieure me transporte au dessus des nuages! Je plane dans l'immensité des cieux, mon regard parcourt l'univers, ma vaste science embrasse les siècles écoulés, le moment qui passe, et l'éternité. Je vois dans le passé que l'adolescent ici couché fut toujours un petit libertin de bonne compagnie; que, non content d'avoir en même temps une belle dame et une jolie demoiselle, il a encore osé, dans une rencontre assez singulière, souffler une aimable nymphe à M. le baron, son très honoré père. Je vois, dans le présent, que cet enfant gâté s'appelle *de Blasfau*... Je vois dans l'avenir qu'il ne sera pas longtemps malade, et que tout à l'heure il va me répondre et somnambuliser. »

A mon véritable nom que disait la prophétesse, en le déguisant par la simple transposition des deux syllabes qui le composent; à l'histoire de mes amours qu'elle me faisait en abrégé; surtout à l'anecdote secrète qu'elle me rappelait malignement, je reconnus enfin... Belle dame, savez-vous qui? Non; eh bien! je ne veux pas vous le dire encore. Il me plaît qu'auparavant vous écoutiez les réponses que je vais faire aux questions de madame Leblanc.

« Beau jeune homme, dormez-vous? — Oui; mais je parle, parce que je suis somnambule. — Qui vous a initié? — La plus aimable des femmes, celle dont je tiens la jolie main, la prophétesse. — Quelle est votre maladie? — Ce matin, c'était épuisement et dégoût excessif; ce soir, au contraire, il y a pléthore et faim dévorante. — Que faut-il faire à cela? — Me donner le plus tôt possible un morceau de dinde aux truffes. — Ah! — Et cela, dans l'appartement de la prophétesse, qui voudra bien m'accorder un entretien particulier. — Ah! ah! — Je lui révélerai maintes choses essentielles à la propagation... du magnétisme. — Ah! ah! »

O Vénus, Vénus! tu voulus, pour l'amusement du beau sexe et de ma longue adolescence, tu voulus qu'on vît dans Faublas, âgé de dis-sept ans, la réunion de plusieurs qualités ordinairement incompatibles. Avec la jolie figure d'une jeune fille, tu me donnas la vigueur d'un homme fait, tu me donnas la gentillesse et la vivacité, l'enjouement et les grâces, l'esprit du jour et l'éloquence du moment, l'adresse qui fait naître l'occasion, la patience qui l'épie, l'audace qui la brusque, mille agréments divers, dont un plus fat s'enorgueillirait davantage, et peut-être userait moins. Tu sais comment ma conduite t'a toujours prouvé ma reconnaissance, combien ton culte m'est cher, comme sur tes autels adorés j'ai prodigué les sacrifices! Cependant, tu m'as réservé à des travaux plus qu'humains; si, pre-

nant plaisir à multiplier sur ma route les obstacles et les tentations, tu veux que, depuis le couvent du faubourg Saint-Marceau jusqu'au couvent du faubourg Saint-Germain, je sois arrêté de maison en maison, et, sans relâche, forcé d'y choisir entre une infidélité passagère ou une éternelle séparation; déesse, je te déclare que je suis prêt, que rien ne m'étonne, que, dussé-je périr, je tenterai d'aller jusqu'à Sophie. Mais toi, sois juste autant que tu es belle, proportionne les moyens aux difficultés, vois la peine extrême de ton favori; tu ne l'as pas encore assez doué. Vénus, vous le savez, il ne s'agit ici ni des charmes périssables de votre efféminé chasseur, ni des efforts conjugaux de votre infortuné forgeron; il faut, à qui doit courir ma brillante carrière, la force prodigieuse de votre immortel amant, ou les talents fabuleux de l'époux des cinquante sœurs.

Mais non, ce n'est pas cela que Faublas vous demande. O divinité bienfaisante! vous n'êtes pas seulement la reine des plaisirs, on vous dit aussi la mère de l'amour! Deux époux, quand ils sont encore amants, peuvent donc ne pas vous paraître indignes de votre protection. Du haut de l'empyrée, contemplez sans jalousie une mortelle aussi belle que vous; elle soupire, elle vous implore, elle m'attend. Honorez son chevalier d'un regard favorable, venez à mon secours, prévenez mes périls, écartez mes ennemis, conduisez-moi jusqu'à l'asile désiré; daignez me réunir à la plus chère moitié de moi-même. Alors sera brûlé sous vos auspices un encens délectable et pur; alors vous sera fait, en action de grâces, un délicieux sacrifice également digne du ministre, de la victime et de l'idole.

Pendant que je fais cette poétique invocation, la prophétesse achève sa tournée dans le dortoir; bientôt elle descend chez elle et m'envoie chercher; il est inutile de dire que je mets *le vêtement nécessaire* et que je laisse mon épée.

Eh! bonsoir, mon aimable *beau-fils!* — Eh! bonsoir ma charmante *belle-mère!* — Faublas, dis-moi donc quelle avanture... — Conte-moi, Coralie, par quelle métamorphose... — Monsieur, je suis mariée. — Je suis marié, madame. — Mais cet événement-ci me fait trembler pour l'honneur de M. Leblanc! — Mais, ô ma Sophie! je crains bien de succomber encore à l'occasion! — Tiens, mon joli garçon, franchement, tu arrives à propos, car un époux est une sotte chose, et j'ai besoin d'un amoureux.— Tiens, Coralie, je te retrouve fort heureusement, car la rencontre d'une jolie femme ne peut jamais me déplaire, et puis j'ai besoin d'un asile, d'un habit et d'un souper. »

Madame Leblanc me fit donner une robe de chambre et com-

manda qu'on me servît. On m'apporta la bouteille si nécessaire et la volaille tant désirée. Je bus avec l'empressement du musicien le plus sobre, qui, depuis trois heures d'horloge, concertant sans relâche en bonne maison, n'a pas trouvé le moment de se rafraîchir. Je mangeai avec la constante avidité de tel auteur, qui, tous les lundis sans faute, admis à la table de tel gras libraire, y dîne périodiquement pour le reste de la semaine. Pendant que j'employais ainsi mon temps de la manière la plus utile, Coralie me contait en peu de mots son histoire.

« Quelques jours après la comique catastrophe qui me ravit en même temps le père et le fils, un grave docteur est amené chez moi : M. Leblanc me fait la cour, tombe sérieusement amoureux, et m'offre sa foi, que je ne puis refuser, puisqu'il est riche. Je l'épouse donc.... — Tu l'épouses ! — Oui, je l'épouse ! à l'église ! et je te dirai même quelque chose de plus fort : c'est que depuis trois mois je suis fidèle; mais cela commençait à m'incommoder. Oh! je l'avoue, je ne suis pas faite pour être réduite au calendrier des vieillards. — Madame, en ce cas, je crains bien de n'être pas arrivé chez vous aussi à propos que vous me faites l'honneur de le croire. — Bon ! est-ce que tu veux des compliments? Ne sois donc pas si modeste... Chevalier, pour revenir à M. Leblanc, je l'épouse donc... Il m'amène dans cette maison, que je trouve pleine de malades imaginaires et de prétendus docteurs. Mon mari, que chaque jour le magnétisme enrichit davantage, m'enseigne *la fameuse doctrine*, que je pratique vraiment fort bien, parce qu'elle m'amuse. Tu sais, mon ami, que je suis née rieuse, et que toujours je me suis divertie aux dépens de ceux que j'attrapais. D'ailleurs, on m'éleva pour les tréteaux, et le somnambulisme est presque une comédie publique : d'honneur, au mariage près, ma nouvelle condition ne me déplaît pas. Coralie ne danse plus, mais elle magnétise ; elle prophétise au lieu de déclamer ; tu vois qu'il me reste toujours un rôle à jouer, et que dans le fond je n'ai fait que changer de théâtre. — Fort bien, Coralie ; mais à présent que j'ai soupé, parlons sérieut sement : tu ne veux pas me renvoyer au dortoir ? — Assurémen non. — Tu consens à passer la nuit avec moi, malgré l'hymen ? — Malgré l'hymen ! dis donc à cause de lui, chevalier ; tu as de l'esprit, et je suis obligée de te dire que celui qui paie, et le mari, c'est la même chose ; et puis j'ai lu quelque part qu'on avait toujours du goût pour son premier métier. Je n'ai pas oublié le mien, Faublas ; je sais d'ailleurs que depuis longtemps les honnêtes femmes s'en mêlent ; je te réponds que jamais aucune ne s'en sera

mêlée plus volontiers que moi et pour un plus aimable gentilhomme que celui que j'embrasse. »

Je rendis à madame Leblanc son baiser, et repris ainsi la conversation un moment interrompue.

« Ton mari, où est-il? — A Beauvais, pour des affaires de famille. — Et ta femme de chambre ne causera-t-elle pas? — Ah! tu as raison : que je suis étourdie, moi! il faut la mettre dans la confidence. »

A ces mots, elle sonna; la suivante accourut, sa maîtresse lui dit : « Tenez, voilà un louis que je vous donne; mais ne vous avisez pas de dire à mon mari que monsieur a couché avec moi; car je réponds que vous en avez menti, je vous arrache les yeux et je vous chasse; allez. »

Après avoir prononcé du ton le plus majestueux cette harangue vraiment héroïque, madame Leblanc entra dans son lit, où bientôt elle me reçut.

Hélas! ce fut inutilement : le magnétisme, toujours trompeur, ne tint pas sa promesse, et Vénus, apparemment, ne m'avait pas entendu. En vain, pour amener l'heureux moment dont elle avait conçu l'espérance au dortoir, Coralie épuisa les ressources de son ancien métier et de son art nouveau; comme Justine, elle finit par m'adresser, dans son désespoir, ce reproche amer à mon cœur : « *Ah! chevalier de Faublas, que je vous trouve changé!* D'honneur, ajouta-t-elle vivement, je n'aurais pas prophétisé celui-là. »

Et moi, qui ne me souciais point d'entrer dans les détails d'une longue justification, je fis avec madame Leblanc ce que j'avais fait auprès de mademoiselle de Valbrun : je m'endormis sans répondre un mot.

Vous, censeur scrupuleux, qui reprochez à mon histoire de ne renfermer aucune leçon profitable, voyez comme elle est sublime la moralité qui sort ici du fond même du sujet! Admirez avec combien de justice et par quelle inévitable fatalité les deux plus indignes rivales de Sophie se sont trouvées l'une après l'autre, et de la même manière, précisément punies par où elles avaient péché.

Cependant, comme le premier devoir d'un historien est d'être fidèle, dût cet ouvrage en paraître un peu moins moral, n'imputons pas à la *fameuse doctrine* un tort qu'elle n'eut point. Disons, pour l'honneur de la *science*, que ce fut surtout par le secours du magnétisme qu'à la pointe du jour la prophétesse obtint de son malade une première preuve de convalescence. Mais aussi, puisqu'il s'agit d'être rigoureusement exact, ajoutons que le docteur femelle, apparem-

ment retenu par la crainte de compromettre son art, n'osa pas tenter de m'initier une seconde fois.

Il était à peu près huit heures du matin quand madame Leblanc me fit endosser un large habit noir qu'elle venait de choisir dans la garderobe de son mari. Avant de déterminer le parti qui me restait à prendre, il était bon de faire dire à M. de Valbrun quel asile ma bonne fortune m'avait offert. La commission était délicate : Coralie voulut bien s'en charger ; mais il n'y avait pas cinq minutes qu'elle était partie quand je la vis revenir. Elle entra brusquement, poussa la porte, mit les verroux, et d'un air effrayé m'apprit que, prête à sortir, elle avait entendu dans la rue la voix de plusieurs hommes attroupés. L'un d'eux, en prenant le marteau de la porte cochère, avait dit : « Cette religieuse ne peut être loin ; il faut faire perquisition dans les maisons voisines. Vous, courez chercher le commissaire C*** ; toi, Griffard, garde le milieu de la rue, et ces messieurs vont entrer ici avec moi ; nous n'avons pas besoin de permission, parce que c'est une maison publique. » Coralie, en me donnant cette fâcheuse nouvelle, m'avait conduit vers un escalier dérobé. « Chevalier, me dit-elle alors, tu ne peux t'en aller par la cour, parce que les suppôts de la police y sont déjà. — Ils y sont, Coralie ! — Oui, mon ami. Tout en donnant ses ordres l'exempt, a frappé : mon portier a tiré le cordon ; je n'ai eu que le temps de voler ici pour t'avertir du péril. — Mais par où leur échapperai-je ? — Par là, Faublas. Monte tout au haut de ce petit escalier, grimpe sur le toit, et, je t'en supplie, prend garde de te casser le cou. — N'aie pas peur. »

Aussitôt je m'élance, je monte ; j'arrivai aux mansardes, je passe par la fenêtre, je saute sur une gouttière, et je marche avec cette précaution timide que doit m'inspirer la hauteur et l'inégalité du terrain que je parcours. Il y avait quelques minutes que je me promenais de précipices en précipices, lorsque, dans un des jardins sur lesquels ma vue plongeait, je découvris un homme qui, m'ayant aperçu, donnait l'alarme. Je me hâtai de chercher un asile au fond d'un taudis dont l'entrée était seulement défendue par un mauvais châssis, garni de carreaux de papier. Là, sur quelques brins de paille, gémissait un jeune homme qui, d'une voix faible, me dit : « Que viens-tu faire ici ? que me veux-tu ? Toujours victime de l'injuste mépris des hommes, j'aurai donc vainement espéré pouvoir dérober mes derniers moments à leur insultante pitié ! Réponds, indiscret étranger, réponds ; pourquoi viens-tu, par ta présence, augmenter l'horreur de mon heure suprême ? — Infortuné ! que me

dites-vous! je suis loin de vouloir redoubler vos peines. Eh! que ne puis-je les adoucir! que ne puis-je vous offrir quelque consolation! — Je n'en veux pas, laisse moi; je suis trop heureux de mourir, si je puis mourir sans témoins. — Vous me faites trembler! Êtes-vous dévoré d'un mal si honteux que vous ne puissiez l'avouer à personne! —Oui, d'un mal honteux, cruel, insupportable! mais mille fois moins que ne le serait l'humiliant aveu qu'en vain tu prétendrais m'arracher. Laisse-moi. »

Comme il parlait, un enfant que je n'avais pas aperçu, couché près de lui, se réveilla, me tendit les bras et cria : « J'ai faim. — Pourquoi donc ne pas lui donner à manger? — Pourquoi! répondit le jeune homme; pourquoi! « Et d'un ton douloureux, de ce ton qui perce le cœur et déchire les entrailles, l'enfant me criait : J'ai faim! « Ah! pauvre malheureux! quoi! la misère... — La misère! interrompit le jeune homme, la misère! il est donc vrai qu'elle peut tout flétrir, tout, jusqu'à la vertu même! Est-ce ma faute à moi si, jeté par le hasard de la naissance dans la classe la plus indigente, j'ai vu mon enfance tourmentée de mille besoins et condamnée à toutes les privations? Est-ce ma faute si, faisant ensuite d'inutiles efforts pour fléchir l'ingrate fortune, je ne me suis livré qu'à des travaux mal payés, parce qu'ils étaient pénibles; qu'à des entreprises échouées, parce qu'elles étaient honnêtes; qu'à des dangers ignobles, parce qu'ils étaient infructueux? et lorsque, parvenu depuis à m'élever jusqu'au barreau, j'ai cru m'être ouvert une carrière également utile et glorieuse, suis-je coupable pour n'avoir rencontré que des confrères intéressés à nuire au talent qu'ils soupçonnent, que des procureurs incapables d'apprécier un mérite qu'on ne leur vante pas, que des amis hors d'état de me prêter dix louis pour acheter *une grande cause?* Suis-je coupable pour m'être associé une compagne d'infortune, lorsque j'ai senti le vif aiguillon de cet appétit sensuel qui est le plaisir des gens riches et le besoin des pauvres gens? Me blâmera-t-on de ce que, docile à la voix de la nature, et ne pratiquant pas cet art destructeur par lequel nos belles dames trompent le premier de ses vœux, mon honnête femme m'a donné cet enfant par qui notre misère s'est augmentée? M'accusera-t-on d'avoir trop dépensé pour la maladie de mon épouse, bien morte de son mal, puisqu'elle n'a pas eu de médecin! Hélas! si ma vie fut dans son misérable cours traversée de mille accidents, agitée de chagrins sans nombre, vouée à des tourments de toute espèce, qui osera dire que la faute en est à moi? Cependant je me suis vu l'objet de leur dérision, le ridicule m'a poursuivi; les humiliations



C. Rogier del.

Elle jouait avec un angora qui [illegible]

m'ont été prodiguées, il m'a fallu supporter la menace et dévorer les affronts; on m'a chargé de malédictions et d'opprobres, tous enfin se sont éloignés de moi, tous ont fui mon approche, comme si mon approche les souillait, comme si je portais sur mon front détesté le signe de la réprobation publique. Grand Dieu! qui m'avez tant éprouvé, Dieu puissant, qui lisez dans les cœurs, vous savez si jamais ma conduite a justifié le mépris des hommes; vous savez si je n'ai pas fait tout ce que j'ai pu pour que ma pauvreté fût du moins respectable. — Quoi! personne ne vous a secouru? — Une fois seulement, pressé de ma détresse extrême, déterminé par les dangers de cet enfant, je me fis cette violence d'aller implorer l'assistance d'un homme qui se disait mon protecteur. Si vous saviez de quel ton le cruel me plaignit, avec quelle barbarie il éleva la voix, comme il me jeta son aumône devant un monde de valets!... Sans doute, j'ai mérité qu'on me traitât de cette manière; j'ai souffert que quelqu'un m'osât protéger! j'ai été chercher la bienfaisance dans le palais d'un riche; on n'y trouve jamais que la charité! j'ai souillé par une bassesse ma vie jusqu'alors irréprochable... Toi qui m'écoutes, si la nature t'a doué d'une ame forte, si tu as conservé cette fierté de caractère que donne et justifie la conscience d'une vie pure, tu sens que je ne pouvais, quelque pressant que fût mon besoin, recevoir sans ignominie un secours accordé de la sorte; tu sens que de tous mes affronts le plus insupportable devait être le dernier; que la mort devenait mon unique ressource... Non... généreux inconnu, non, garde ton or, il n'est plus temps pour moi... Je revins ici désespéré... Depuis trente-six heures trois pommes de terre ont nourri mon enfant... Non, généreux inconnu, je vous dis de garder votre or; je vous dis qu'il n'est plus temps... Mais, je l'avoue, votre douleur me console, vos pleurs m'attendrissent... O mon enfant! si, comme moi, tu étais réservé aux plus pénibles épreuves; si, comme moi, tu devais sans cesse combattre entre l'opprobre et la faim, sans doute il vaudrait mieux que tu tombasses entraîné dans ma tombe; mais le ciel t'envoie un libérateur. O mon fils! je me sens plus tranquille, je te laisse à ton père adoptif; il est, je le vois, sensible et bienfaisant... Monsieur, veillez sur son enfance et laissez-moi mourir. — Pourquoi mourir? quel aveugle délire précipite votre jeunesse au tombeau? Aigri par le ressentiment de l'injure que vous fit un homme impitoyable, votre cœur se serait-il ouvert à cette vanité condamnable et petite, qui refuse avec dédain tout secours étranger, qui rejette orgueilleusement celui que présente une main inconnue? ou me soupçonneriez-vous d'insulter inté-

rieurement aux douleurs sur lesquelles je verse tant de larmes? — Non, le plus tendre intérêt règne dans vos discours et sur votre figure ; je crois qu'il est encore sur la terre un homme capable de quelque sentiment d'humanité. — Hé bien ! vivez pour la société, que son injustice envers vous n'a point privée du droit de réclamer vos talents, dont l'exercice lui peut devenir utile; vivez pour votre fils, qu'une mort prématurée livrerait sans défense aux coups du sort qui vous outragea trop longtemps; vivez pour moi... Oui, sûrement votre enfant sera le mien ; oui, je le reverrai, mais je veux vous revoir tous deux... Mon ami, ne vous obstinez point à garder une résolution funeste...ne me refusez pas... écoutez-moi... Depuis plus d'un an, jeté dans un monde nouveau, continuellement distrait par les plaisirs d'une vie très dissipée, j'ai négligé des devoirs que rien ne pouvait me dispenser de remplir. Je vous l'avoue, uniquement occupé de moi, j'ai tout à fait oublié ceux de mes frères à qui j'aurais dû songer tous les jours. Et que de familles honnêtes, maintenant ruinées sans ressource, j'aurais peut-être soutenues avec une partie de l'argent prodigué dans mes vains amusements! et que de malheureux sont peut-être péris que j'aurais pu sauver de leur désespoir! Mon ami, daignez m'aider à réparer cette faute que je ne me pardonnerai point... — Je ne prétends pas vous offrir un faible secours qui ne vous arracherait que pour un moment à l'horreur de votre situtlon déplorable : deux cents louis sont dans cette bourse, empruntez-m'en la moitié... — La moitié !... — Empruntez, je vous en supplie. Cent louis pourvoiront à vos besoins les plus urgents, vous mettront à portée de perfectionner vos talents, vous donneront le temps d'attendre l'occasion de vous montrer, de vous faire connaître enfin. Cent louis commenceront peut-être votre fortune ! Hé bien, mon ami, quand vous serez à votre aise vous irez aussi chercher quelques douleurs à consoler; et la première fois qu'un malheureux vous aura dû la vie, vous aurez acquitté votre dette envers moi. — O bienfaisance! ô générosité! — Allons, mon mon ami, reçois cet argent, reprends courage, embrassons-nous, console-toi. Va, je le sais bien, la misère n'est honteuse que lorsqu'elle est le fruit de l'inconduite ; et presque toujours un bienfait, quand il honore celui qui le donne, fait l'éloge de celui qui le reçoit. — O mon ange libérateur!... C'est la Providence... c'est Dieu... Oui, c'est Dieu lui-même qui t'envoya pour nous sauver... Va, chaque jour j'irai aux pieds de ses autels, j'irai remercier l'Éternel... j'irai... j'appellerai sur toi les bénédictions du ciel. »

Sa voix était entrecoupée par des sanglots, et l'enfant promenait

sa petite main caressante sur mon visage baigné des larmes de son père. O moment plein de charmes! comment exprimer vos délices!

« Monsieur, reprit le jeune homme, dont la voix s'était ranimée, daignez m'apprendre à qui je dois la vie? — Je ne puis. — Vous refusez de me dire... Monsieur, prenez votre or. — Mais... — Vous voulez vous dérober à ma reconnaissance? Monsieur, je n'accepte pas votre argent. — Mais auparavant sachez les raisons... — Monsieur, je n'accepte pas. — Hé bien, je vais vous prouver une confiance sans bornes : je m'appelle le chevalier de Faublas. — Le chevalier de Faublas! *Où tant de vertu va-t-elle se nicher!* — Comment!... — O mon bienfaiteur! pardon, mille fois pardon ; je vous offense, en vérité, bien involontairement. — Mes premières aventures ont fait quelque bruit dans la capitale, et vous me condamnez d'abord ; peut-être êtes-vous un peu trop sévère. O mon ami, excusez les folies de l'adolescence, plaignez les passions de la jeunesse, et pour me juger attendez quelque temps ; vous ne me connaissez pas encore. — Ah! pardonnez vous-même une exclamation sans doute indiscrète. Ah! je vous connais et vous dois toute mon estime. Vous vous corrigerez, j'en suis sûr ; avec un excellent cœur on ne peut s'égarer longtemps. »

Il prit ma main qu'il baisa plusieurs fois. En l'embrassant, je lui demandai son nom. « Florval, » me dit-il.

« Florval, j'aime votre noble franchise ; êtes-vous sincèrement disposé à m'honorer de votre amitié? — Quelle question! — Je vous reverrai donc dans un temps plus heureux? — Quoi!... — Florval, il faut que je me cache, je ne sais ce que je vais devenir, on me poursuit. — On vous poursuit! Puissent vos ennemis se consumer en recherches vaines! Puisse leur rage être confondue! Mais pourquoi cet habit? On vous l'a déjà vu peut-être? que n'en prenez-vous un autre? — Lequel? — Tenez, dans ce coin, ces guenilles noires. C'est ma robe, c'est le meuble qu'il m'a fallu toujours conserver. Ce matin, je comptais l'aller vendre; mais je n'ai pas eu la force de gagner l'escalier. Et puis, qu'aurait-on voulu m'en donner? elle est si mauvaise! Prenez-la toujours, elle peut vous déguiser parfaitement bien ; cachez votre habit dessous, et par dessus laissez tomber vos cheveux flottants dans toute leur longueur, ils sont encore assez poudrés. »

Tout en m'occupant de mon travestissement nouveau, je me permis de faire à Florval plusieurs questions auxquelles il s'empressa de répondre.

« Ainsi vous êtes avocat, Florval? — Hélas! oui, monsieur. —

J'avais toujours cru cette profession aussi lucrative qu'honnête. — Ah! monsieur, quel métier! forcer un pauvre diable à vous payer d'avance, pour ne pas être obligé de le faire assigner! grossoyer pour un procureur des requêtes à deux sous la page! tous les matins mentir aux petites audiences pour un écu! Ah! monsieur, quel métier! quel métier! — Cependant il y a tant d'affaires au palais, que vous devriez être occupés tous? — On le croirait; mais d'abord *l'ordre*, *l'ordre fameux*, est composé de cinq à six cents membres, avides d'argent plus que de renommée. J'ai vu tel confrère en vogue, caressant la fortune qui lui souriait, mais négligeant la gloire qu'il pouvait espérer, dans la même journée, griffonner des requêtes, compiler des consultations, brocher des factums, entasser des mémoires, plaider à toutes les chambres, et par cette activité meurtrière, sucer le sang de cinquante clients amaigris, dévorer la substance de cinquante confrères affamés! Ah! monsieur, quel métier! — Allons, Florval, tâchez de vous faire connaître, et... — Et le moyen, monsieur? Si vous saviez que de dégoûts ils me donneront, par combien de *remises* ils fatigueront ma patience, avec quelle adresse ils environneront mes débuts de difficultés presque insurmontables! — Florval, une meilleure fortune vous attend sans doute; songez aux orateurs célèbres; ils eurent comme vous des obstacles à vaincre... — Que me dites-vous, monsieur? Tout rebute un talent naissant : la sublimité des grands modèles fait son désespoir, moins pourtant que ne le dégoûtent les inconcevables succès de certaines gens, si petits, si petits! Croyez-vous qu'il n'y ait qu'en littérature des réputations usurpées? Au barreau, comme ailleurs, monsieur, le mérite timide rougit et se cache, tandis que l'audacieuse médiocrité se produit, sollicite, manœuvre, se prône, parvient et brille d'un éclat qui n'est pas toujours éphémère. Pourquoi, lorsque avant hier, la rage dans le cœur, je regagnais mon grenier pour y expirer de faim, pourquoi mon confrère E***, toujours enivré de succès pendant toute sa vie, mourait-il d'une indigestion sous ses lambris dorés! Ah! monsieur, quel métier! quel métier! — N'en est-il donc aucun parmi vous qui mérite sa réputation? — On peut en compter plusieurs dont les talents vraiment recommandables honorent le barreau. Veuille le destin que le barreau les honore toujours; que jamais les haines secrètes, enfantées par les rivalités journalières, et la basse envie, ennemie née de tous les succès, ne s'attachent à leurs pas pour opérer leur ruine et flétrir leur gloire! Ah! monsieur, quel métier! quel métier! Je l'ai vu de trop près. Oh! qui voudrait le faire, si par hasard il se rencontrait de loin en

loin quelque malheureux à défendre, au risque d'être *rayé du tableau!* — Florval, mon ami Florval, le malheur vous aigrit. — Il est vrai, me répondit-il presque en souriant, il est vrai qu'on n'envisage pas les choses du côté le plus beau quand on a faim depuis deux jours... Monsieur le chevalier, vous voilà bientôt prêt... Je ne puis descendre dans la rue... vous n'avez rien fait pour moi si vous ne prenez encore la peine de m'envoyer quelque nourriture. — Mon ami, j'y cours. »

Pendant qu'il me parlait, j'arrangeai la robe de manière que sa vétusté fût un peu moins remarquable. Chacun des côtés était déchiré par en bas, j'eus soin de les retrousser élégamment, comme si j'avais eu peur des crottes; je fourrai l'un des pans dans mon gousset, je tins l'autre sous mon bras. Un long et large accroc laissait ma poitrine à découvert; je fis un grand rempli, et mis artistement des épingles; quant au dos, les trous se trouvaient cachés sous les plis. Ainsi tout allait au mieux; le petit avocat venait de disparaître, j'avais l'air d'un procureur-syndic. « Adieu, Florval; si par hasard on vous questionne... — Plutôt souffrir le dernier supplice que de vous exposer au moindre péril!... Mais serai-je longtemps sans vous revoir? — Je n'en sais rien, Florval. — Oh! je chercherai, je m'informerai! Vous, monsieur de Faublas, daignez ne pas oublier celui qui vous doit tout. — Florval, je n'oublierai pas mon ami. — Adieu, mon bienfaiteur; ange libérateur, adieu.»

Et comme j'étais au bout du long corridor, l'enfant forçant sa petite voix claire, me cria: « Adieu, mon papa. »

Son papa! et le père m'appelle son ange libérateur! et j'arrache à la mort deux victimes! et mes yeux sont encore mouillés des plus douces larmes qu'ils aient jamais versées! et mon cœur est plein d'un sentiment délicieux! O plaisir ineffable que l'on goûte à faire une bonne action! ô bonheur suprême dont je n'avais qu'une faible idée! Mais qu'est-ce que donner de l'argent à un homme de confiance pour qu'il le distribue?... Il faut aller soi-même... O ma Sophie! un jour nous monterons ensemble dans les greniers, nous pénétrerons dans les réduits du pauvre; là, nous saurons découvrir la misère qui se cache, prévenir ses pénibles aveux, proportionner les secours aux besoins, calmer les douleurs par les consolations. Là, ma charmante femme, vingt malheureux nourris de tes bienfaits te rendront un hommage selon ton cœur. O que tu me paraîtras plus belle quand je t'aurai vue t'attendrir sur leurs peines secrètes, quand tu viendras fière de leurs bénédictions! A peine m'apercevront-ils, ils ne verront que toi! ce sera ta main qu'ils oseront baiser, ce sera toi qu'ils

pourront appeler un ange libérateur!... Tu en as la figure céleste, chacun de tes traits atteste un ame divine... O ma Sophie! tu soutiendras les pères de famille, les orphelins, les pauvres veuves, les filles délaissées... Les veuves! les filles!... Faublas, loin de vous cette horrible idée!... Respectez la beauté malheureuse que vous aurez secourue, ou renoncez à tout sentiment d'honneur, et demeurez à jamais chargé de la juste exécration des hommes.

Je m'en allai réfléchissant ainsi jusqu'à la porte de la rue où les périls qui m'environnaient fixèrent mes idées sur des objets tout différents. Je quittais à peine le sol hospitalier que plusieurs hommes me suivaient déjà. L'un d'entre eux surtout m'épouvanta d'abord d'un coup d'œil scrutateur; puis, d'un air tantôt irrésolu, tantôt décidé, reportant alternativement son louche regard sur ma figure pâlie et sur les basses figures de ses vils compagnons, il sembla plusieurs fois les consulter; et plusieurs fois aussi leur dire : C'est lui! Je vis le moment où j'étais pris. Persuadé que je ne pouvais échapper au danger qu'en payant d'audace, j'assurai promptement mon maintien, et ma mémoire m'ayant à propos servi, je répétai à haute voix le nom que m'avait dit madame Leblanc. « Griffart! » m'écriai-je. Le vilain monsieur qui m'inquiétait, c'était justement ce monsieur Griffart! « *Qu'est-ce que y a?* me dit-il.—Comment, tu ne me reconnais pas? — *Je ne sais pat encore.* — Et vous, messieurs? *Pisqui n'sait pas, lui*, répondit l'un d'eux, *nous n'savons pat itou.* » Alors je pris noblement un air dédaigneux; par dessus mon épaule je passai toute la troupe en revue; je toisai le chef de la tête aux pieds, enfin je laissai tomber de ma bouche ces mots : « Quoi! mes beaux messieurs, vous ne reconnaissez pas le fils du commissaire C***? » A ce nom révéré, vous eussiez vu tous mes coquins, saisis de respect, soudain mettre bas chapeaux de laine ou bonnets de coton, d'une façon gentille empoigner leurs toupets, subtilement rejeter leurs pieds droits en arrière, et me faire ainsi, avec de très humbles excuses, la révérence de cérémonie. D'un signe de tête, je témoignai que j'étais content, et m'adressant à Griffart : « Eh bien! mon brave, y a-t-il quelque chose de nouveau? — *Pat encore, note maîte, mais y a gros que ça n'tarderas pas. Je crois que nous l'avons reluquée sur le toit, la bonne fille! faudra ben qu'elle en dégringolle. Elle a pris les habits de mon sesque; mais c'est z'égal, je dis quoique ça qu'elle n'gourera pas Griffart.* — Et si elle se présente au bout de la rue? — *Ah! je dis, on la gobe. Bras-d'Fer l'allume zavec les enfants perdus.*—Et de ce côté là?—*Tout de même pour changer. Trouve-Tout, bat l'antif avec les lurons.* — Avec les lurons! Tenez, mes enfants,

allez déjeuner au cabaret; toi, Griffart, je te charge de porter tout de suite un bon morceau de pain, une pièce de rôti et une bouteille de vin à un sieur Florval qui demeure là... dans cette allée, au cinquième étage. Ce qui restera de mes six francs, tu reviendras au cabaret le boire avec tes camarades.»

Tous ces gens-là s'épuisèrent en remercîments plus grossiers qu'énergiques; et je trouvais leurs gestes aussi dégoûtants que ridicules, et leur joie m'attristait; elle était ignoble comme eux. Dès qu'il m'eurent quitté, je m'interrogeai moi-même : d'un côté, Bras-de-Fer avec les enfants perdus! de l'autre, Trouve-Tout et les lurons... oserai-je y aller?... m'exposerai-je à un second examen?... j'ai peur... cette prétendue religieuse qu'ils poursuivent a, disent-ils, pris des habits d'homme... si je pouvais me déguiser en femme... Je ne sais, mais Bras-de-Fer et Trouve-Tout m'épouvantent!... Ah! ah! qu'est-ce donc que cette engageante demoiselle qui, de sa fenêtre du second étage, appelle poliment tous ceux qui passent?... allons-y... peut-être qu'avec de l'argent... allons-y, nous verrons; toujours serai-je le maître, si je ne puis faire mieux, d'aller au bout de la rue présenter aux lurons le fils du commissaire... allons, montons... c'est mauvaise compagnie, Faublas; mais ma foi! sauve qui peu.

J'entrai de plein saut chez la pauvre fille, qui avait laissé sa porte entre-bâillée. Elle vit ma robe noire, et crut voir le diable. Le cri perçant qu'elle poussa dut être entendu de toutes les pratiques qu'elle avait dans le voisinage. Moi, qui ne me souciais point de me mettre sur les bras la foule des amants de cette moderne Aspasie, je me hâtai, pour la rassurer, de me dépouiller de la robe ennemie. Sa crainte mortelle se dissipa dès qu'elle m'entendit protester que je n'étais pas monsieur le commissaire. Ce fut bien autre chose quand elle me vit tirer de ma bourse un double louis : le plus doux espoir brilla sur sa figure entièrement rassérénée. Par un mouvement machinal, son bras gauche fut porté en l'air, où il se posa... Que ne suis-je Tristram Shandi, ma belle dame! je vous dirais à quelle hauteur, sur quelle ligne et dans quelle situation. Quant à la main droite, je l'ai bien remarquée; tout à l'heure partie de la tabatière de la demoiselle, elle n'avait plus qu'un petit espace à parcourir pour arriver au lieu de sa destination; cependant elle ne put achever le court trajet, et s'arrêta fixée à la hauteur du menton. Là, j'eus quelque regret de m'apercevoir que, les doigts s'étant écartés, la bonne prise de tabac, auparavant serrée entre le pouce et l'index, venait de s'échapper. Un économe zéphyr, qui ne

voulait pas que toute la denrée fût perdue, en souffla quelques parcelles sur ma membrane pituitaire; et, comme je ne prends jamais de cette vilaine poudre, j'éternuai. Cependant l'aimable fille, la bouche encore entr'ouverte, le front toujours radieux, les yeux invariablement fixés sur le brillant métal, ne m'adressa pas le plus petit mot de politesse, mais dans son maintien à la fois compatissant et gracieux, j'eus tout lieu d'observer qu'elle mourait d'envie de me dire : Dieu vous bénisse!

« Mademoiselle, ces deux louis sont à toi... — Je le veux bien, » interrompit-elle; et, plus prompte que l'éclair, elle courut à sa porte, qu'elle ferma; à sa fenêtre, sur laquelle elle étendit une toile vermoulue, que des gens moins difficiles appelleraient un rideau; à son alcôve... «Venez, venez donc, fille trop complaisante et trop vive; si vous aviez voulu m'entendre jusqu'à la fin, vous vous seriez épargné d'inutiles démonstrations qui doivent coûter à votre amour-propre autant qu'à votre pudeur... En vérité, mon enfant, tu as mal interprété mes intentions. Pour les deux louis que je t'offre, je demande seulement que tu me fournisses des vêtements de femme et que tu m'aides à m'habiller. — Je le veux bien, répondit-elle. — Cela est charmant! Tu veux tout ce qu'on veut, toi! — Dame! il faut bien faire son état. — Que me donnes-tu là? Un jupon prétendu blanc, plein de crottes du haut en bas! — C'est que l'autre jour je suis revenue de chez Nicolet par un mauvais temps. — Et ce caraco tout déchiré? — Je l'ai arrangé comme ça lundi dernier, en rossant un clerc de procureur qui ne voulait pas me payer. — Et ce fichu tout sale? — C'est un vieux moine qui me l'a chiffonné. — Et cette baigneuse toute roussie? — C'est que mon amoureux, dans un accès de jalousie, l'avait jetée au feu. — Allons, mademoiselle, reprenez vos guenilles, je n'en veux pas... Tiens, mon enfant, donne-moi tes meilleures nippes, je les paierai ce que tu les estimeras; les deux louis sont pour le secret. — Voilà qui est parler! foi d'honnête fille, Fanchette va vous donner ce qu'elle a de plus brillant, son ajustement du Panthéon; tenez. — Diable! mais ceci est élégant! un habit de bal superbe! — Je crois bien! ça appartenait à une grande dame. C'est une belle marquise qui a porté ça! Elle en a fait présent à sa femme de chambre, qui me l'a vendu. — Cette robe est fort belle. Quelqu'un de ma connaissance en avait une... elle est fort belle. — Si belle que je n'ose presque jamais la mettre! D'ailleurs elle m'est trop longue; je la céderais au prix coûtant : quatre louis. Et par dessus le marché vous aurez encore ce grand chapeau noir avec son panache, et puis les preuves

de mon amitié, si vous voulez, parce que vous êtes bien gentil. — Pour la robe et le chapeau, volontiers; bien obligé du reste.»

Il me manquait encore une chemise : Fanchette eut beaucoup de peine à me la fournir médiocrement bonne; elle eut beaucoup de peine à ne pas outrager ma timide pudeur en me la passant. La robe qu'elle me mit ensuite m'allait aussi bien que si on l'eût faite pour moi. « Comme cet habit vous sied! disait Fanchette. — Parfaitement... et plus je le regarde... Dis-moi donc qui te l'a vendu! — Une femme de chambre. — Sais-tu son nom? — Oui, Justine. — Justine! c'est Justine qui t'a vendu cet habit de bal? — Oui. Vous la connaissez, Justine? — Non. Il appartenait, dis-tu, à une marquise? — Oui. Vous la connaissez, la marquise? — Non... cet habit... en effet... sûrement... c'est lui... c'est lui-même! — Vous le connaissez, l'habit? — Non... Qui m'eût dit, il y a un an, qu'une seconde fois je me déguiserais avec, et cela dans un lieu... Ce que c'est que le monde, pourtant, comme on se rencontre!...— Qu'est-ce donc que vous marmottez dans vos dents? — Je me rappelle que dans le temps je le remis à Justine, qui l'aurait dû rendre à madame de B***; mais la friponne l'a jugé de bonne prise. Comme tout se découvre! — Parlez tout haut, mon petit cœur. — Le voilà donc, cet habit, qui sans doute a quelquefois dignement figuré parmi les plus élégants! cet habit, qui parut avec honneur dans les plus brillants de nos cercles, le voilà! — Comment dites-vous? — Dans quel endroit je le trouve, et possédé par qui!... — Plaît-il?— Quelle ignominie a souillé les jours de sa gloire si vite éclipsée!... — Parlez donc plus haut, mon chou, que je vous entende. — Étrange vicissitude des choses humaines!... — Ah! bien ça! mais quoi que ça veut dire? — Vous, mes belles dames, qui dormez en paix sur la loi du respect qu'on porte à vos vertus, et dans la sécurité que vous inspire la discrète fidélité de vos domestiques, osez donc, après un tel exemple, osez nous soutenir avec assurance que rien de ce qui vous appartient ne se verra jamais prostitué dans des lieux de honte! — Voilà que je ne vous entends plus! pourquoi parler si bas? — Charmant habit que me prêta ma charmante maîtresse, habit galant dont une fois je me suis paré, qu'elle a paré plus d'une fois, pourrai-je te restituer aujourd'hui quelque faible partie de ton éclat passé!... — Je n'ai pu attraper que le dernier mot : *Mon éclat passé.* — Que de doux souvenirs tu me rends! — Bah! — Que de plaisirs tu me rappelles! — Moi! — Permets qu'un baiser... un seul baiser...

« Pourquoi pas plusieurs? interrompit-elle encore; je ne demande

pas mieux ; car tu es le plus joli homme que j'aie jamais vu des deux yeux. » Et elle m'embrassa tendrement au moment où j'allais embrasser l'habit.

« Femme tout aimable ; cet habit est encore plein de toi... — Tiens, il me fait des compliments ! — Oui, ce corsage a conservé l'empreinte de tes charmes... — Dame ! c'est que j'en ai... — Mon imagination s'exalte ! mon sang bouillonne !... — Quoi ! rien qu'un baiser te met dans cet état-là ? — Un feu dévorant me consume !... — Faut prendre garde à ça. — Ainsi, dit-on, brûla le vaillant Hercule, dès qu'il eut endossé la robe fatale de Déjanire.

« Ça, mon petit roi, c'est peut-être beau, mais je n'y comprends rien. Au reste, c'est égal... — Que me voulez-vous donc ? Que faitez-vous, mademoiselle ? Eh ! non, non, laissez-moi, je ne veux pas... Tiens, Fanchette, voilà les six louis que je te dois. Fais-moi le plaisir d'aller chercher un fiacre et de me l'amener ; tu m'accompagneras dedans jusqu'à la porte du Luxembourg. En te quittant là, je te donnerai encore quelques petits écus pour ta course ; mais dépêche-toi surtout, et garde-toi bien de dire un mot à personne. — Je vous le promets. Je vous aime, parce que vous êtes généreux, et je dis : vous avez de l'esprit, car vous me parlez, comme dans un livre, de tout plein de belles choses que je ne comprends pas. — Va, Fanchette, va vite. »

Il n'y avait pas cinq minutes qu'elle était partie quand j'entendis la clef tourner dans la serrure. Jugez de ma surprise et de mon effroi lorsque, la porte s'étant ouverte, je vis entrer un inconnu qui, non moins familier que s'il eût été chez lui, me dit bonjour sans me regarder, et jeta sur le lit sa canne et son chapeau. Je m'aperçus que ses jambes chancelantes le portaient de travers, qu'il faisait fréquemment des tours sur lui-même, qu'il accrochait les meubles et battait les murs. Sa bouche s'ouvrait avec effort, sa langue articulait à peine ; ses dents étaient mêlées ; il prit une chaise et s'assit à côté ; puis, en se relevant, il se fit à lui-même, après quelques jurements préparatoires, cette judicieuse remarque : « Je me suis trompé. » Il ajouta : « Fanchette, je suis sûr que tu as été inquiète de ce que je ne suis pas revenu c'te nuit avant ce matin... t'a enragé de ça, comme d'juste... Ah ! c'est qu'y avait zun monde à c't hôtel d'Angueleterre !... un monde !... et du beau monde, da, vante-t'en zen... tiens, notre voisin le pâtissier y était... et pis le maître d'hôtel de ce monsieur... Tu sais bien ?... c'aiti... c'aiti des petites gens, ça !... Enfin, n'y a patu zune querelle, juge !... excepté zun qui en a tué zun autre, mais v'là tout...,

au bout d'un quart d'heure il n'en était pu question... Ah! c'est zun plaisir d'être zen bonne société... c'est zun plaisir à l'hôtel d'Angueleterre... y a des personnes qui s'y ruinent... avec zun agrément... c'est charmant d'les voir... quand on gagne, surtout... j'ai gagné, moi!... En revenant... c'n'est pas que j'aie beaucoup bu zen revenant... mais le vin ne valait rien... tous ces cabarets sont des coquins... et pis, faut tout dire, l'vin n'est pas de garde c't'année... Est-ce que j'suis gris, moi... qu'en dis-tu, Fanchette?. quand queuque zun zest gris, il va de côté?... »

A ces mots, il se leva pour venir droit à moi; mais, sans le vouloir, il prit à gauche, et se jeta sur la croisée, dont il brisa quelques vitres. Après bien des détours, il parvint pourtant jusqu'à moi, et, pendant quelques secondes, il me regarda sous le nez d'un air qui m'aurait beaucoup amusé, si j'avais eu moins d'inquiétude. « C'est moi, reprit-il enfin; c'est toi... voilà ben ta chambre zet ta belle robe... mais j'suis gris... t'as les yeux noirs et j'les vois bleus!... t'es blonde et tu me sembles brune!... t'es petite, et j'te trouve grande!... Ah çà, j'suis dedans, c'est clair... mais quoi ça, j'te veux persuader que t'es gentille et que j'suis ton zamoureux. »

Il s'approcha, je reculai; il me suivit, je le repoussai; il me retint, je fis un geste menaçant; il me donna un coup de poing, je lui en rendis deux; il se jeta sur mon panache, je le saisis par les cheveux. Sa chute entraîna la mienne. Le chevalier de Faublas, étendu sur le plancher, roula dans la poussière avec le vil amant d'une fille publique! Ce qui faillit à rétablir en faveur de mon adversaire l'inégalité de cet indigne combat, c'est que je n'étais pas commodément vêtu pour faire un coup de poing. Cependant la victoire n'aurait pu longtemps rester incertaine, parce qu'il y avait dans cette manière d'escrimer cette différence tout avantageuse pour moi que, sans dire un seul mot, je tâchais de parer avant de riposter, au lieu que le vilain, jurant comme un cocher, négligeait la parade et ne cherchait qu'à me frapper et à me retenir : on juge donc que le plus braillard n'était pas le moins maltraité; mais avant que je fusse parvenu à me dégager, les voisins accoururent au bruit qu'il faisait. Charmés de trouver cette occasion de se débarrasser de leurs odieux locataires, ils commencèrent par nous charger d'imprécations et de coups; ensuite ils nous séparèrent, nous descendirent, et nous livrèrent à la garde que l'un d'eux avait été chercher.

Deux soldats mirent les menotes à mon camarade, deux soldats me donnèrent la main; le peuple me hua, les enfants me suivirent. Au bout de la rue, je passai triomphant au milieu des *lurons* qui n'at-

tendaient pas, sous ces pompeux habits et dans cet honorable cortége, leur prétendue religieuse en homme travestie. Mais combien de rues nous courùmes à pied! que de boue, en chemin ramassée, souilla l'habit charmant auquel j'avais espéré pouvoir rendre sa splendeur première! que de grossiers propos j'entendis sur ma route! avec quelle brutalité me traînèrent mes incivils conducteurs! Ah! pauvres filles, Dieu vous préserve de la garde de Paris!

Dieu vous préserve aussi du commissaire! Un juge de paix trancher du magistrat! se donner les airs de condamner sans entendre!... Un pesant caporal conta le fait qu'il ignorait, ses soldats attestèrent ce qu'ils n'avaient point vu, plusieurs témoins crièrent que j'étais femme publique et que je rossais mes amis; le clerc expéditif, comprenant peu de chose, mais écrivant tout, ferma le procès-verbal avant même qu'on eût daigné s'informer si nous n'avions pas quelques moyens de défense; et, tout à coup, du tribunal despotique de l'orgueilleux bourgeois émana cet arrêt sans appel : le garnement à l'hôtel de la Force; la fille à Saint-Martin.

A Saint-Martin! il est donc vrai que j'y fus conduit! il est donc vrai que, de tous les adolescents le plus précoce, celui qui plusieurs fois, en certains cas, s'était montré si supérieur à tant d'hommes faits, celui dont les succès galants occupaient encore la capitale étonnée, le chevalier de Faublas enfin, proclamé fille par un jugement public, se vit enfermé dans une succursale de l'hôpital pour y attendre apparemment le grand jour où le chef de la police le ferait, avec cent compagnes prostituées, transférer à la métropole!

Aussi pourquoi m'étais-je laissé entraîner dans cette affreuse prison? Pourquoi? l'aveu de mon sexe chez ce commissaire ne m'eût-il pas attiré une foule de questions auxquelles je me serais vu très embarrasé de répondre? Dans tous les cas, ce moyen extrême ne me restait-il pas toujours, et ne pouvais-je pas me flatter que mille autres presque aussi faciles m'épargneraient le danger de celui-là? Avec de l'adresse et de l'or, je forcerais les portes de Saint-Martin plus aisément que celles de la Bastille... Mais je devais me hâter, un instant pouvait me perdre! dans le faubourg Saint-Marceau, devenu pour la seconde fois le théâtre de ma gloire et de mes infortunes, mille accidents pouvaient découvrir les traces que le chevalier de Faublas venait de laisser sur son passage. Allons, vite, appelons à mon secours quelques amis... Des amis? Je n'ai plus à Paris que des connaissances... Rosambert... Il m'a fait un vilain tour, Rosambert! et puis il est loin. Derneval est plus loin encore... Madame de B*** n'est peut-être pas arrivée... D'ailleurs, comment

lui donner de mes nouvelles sans la compromettre?... Mais mon amie, mon amante, ma femme?... c'est à elle... eh! oui, c'est à elle qu'il faut mander... Non, Duportail est là qui sans doute a les yeux ouverts; il peut intercepter les dépêches et m'enlever encore... Non, je ne veux pas d'un moyen qui m'expose à me priver de ma Sophie... Reste le vicomte de Valbrun. Ce n'est pas à sa petite maison qu'il faut envoyer; je ne sais où est son hôtel; le commissaire s'informera; écrivons au vicomte.

Ce que je vous dis là en trente lignes, ma belle dame, j'aurais pu, tout comme un autre, le délayer en trente pages, puisque ce fut le résultat de deux heures de réflexion; mais parce que je me suis ennuyé, faut-il que je vous ennuie? Je n'ignore pas qu'en littérature ou en librairie, ce qui est assez souvent la même chose, l'usage général est de barbouiller beaucoup de papier dans l'unique vue de multiplier les feuilles; mais ce calcul purement mercantile est trop au-dessous d'un homme de ma qualité. Un *noble littérateur* calculerait comme un bel esprit roturier! Cela serait sans exemple.

Mais revenons à Saint-Martin. Il y avait donc à peu près deux heures que j'y réfléchissais sur ma situation difficile, dont j'allais informer le vicomte, quand on appela Fanchette. Saisi d'effroi, je ne me décidai qu'avec peine à gagner le premier guichet. Là, je vis une élégante qui, m'ayant jeté deux ou trois coups d'œil dédaigneux, m'ordonna d'un ton sec de la suivre. Les portes de la prison s'ouvrirent, ma fière protectrice monta gravement dans sa voiture, et d'un signe de tête m'annonça que j'y pouvais prendre place sur le devant. J'obéis, nous partîmes; alors, m'adressant à l'inconnue : « Madame que de remercîments... — Vous ne m'en devez pas, interrompit-elle ; il est vrai que je vous ai tirée de ce bel endroit où vous n'étiez pas trop déplacée, je pense ; mais ce n'a pas été pour vous obliger personnellement, je vous assure. — Cependant, madame... — Cependant, mademoiselle, je vous prie de me croire. — Pourquoi refuseriez-vous le juste hommage... — Bon Dieu! cela fait des phrases! je ne les aime pas, mademoiselle. Ne causons pas ensemble, je vous en prie. »

Il y eut un moment de silence, pendant lequel je me demandai tout bas quelle était cette incivile libératrice qui me rendait un si grand service et me traitait si mal, où m'engagerait cette nouvelle aventure, et ce que j'allais devenir.

La belle dame qui m'avait ordonné de me taire m'ordonna bientôt de parler. « Savez-vous lire? me demanda-t-elle. — Un peu, madame. — Écrire aussi? — Tout de même. — Vous coiffez? —

Les femmes? — Eh ! mais, sans doute. — Assez passablement, madame. Est-ce là tout ce que... — En voilà assez, mademoiselle; vous oubliez qu'il ne vous appartient pas de me questionner. »

Bientôt la voiture s'arrêta devant un très bel hôtel; l'inconnue me fit entrer dans un superbe appartement, où je trouvai M. de Valbrun. « Bonjour, mon cher Faublas, me dit-il en m'embrassant; n'êtes-vous pas content du zèle que madame la baronne de Fonrose a mis à vous servir? — Ah! je l'ai bien inquiété, mon cher Faublas, s'écria-t-elle en riant; demandez-lui si je n'ai pas déjà commencé la vengeance de mon sexe. Allons, gentil chevalier, ajouta-t-elle, point de rancune, ne voyez en moi qu'une fée secourable qui vient de vous arracher à des enchanteurs; et, pour me prouver votre reconnaissance, venez respectueusement me baiser la main. » J'obéis à la baronne en la remerciant, et puis m'adressant au vicomte: « M. de Valbrun, partons. — Pour aller où? — Voir Sophie. — Sophie est-elle à Paris? — Dans ce faubourg même, au couvent d***, rue d***. — Tant mieux, mais pour un instant modérez votre impatience; écoutez-moi: je dois vous dire ce que j'ai fait, et prendre avec vous des mesures pour ce qui me reste à faire. — Vous devez, monsieur le vicomte! moi, j'aurais dû commencer par vous assurer de toute ma reconnaissance. — Êtes-vous jaloux de me la prouver? — N'en doutez pas. — Hé bien, faites-moi le plaisir de m'entendre. — De tout mon cœur; mais partons. — Quelle pétulance! de grâce, écoutez-moi. — Ma Sophie. — Nous en parlerons tout à l'heure. Chevalier, au milieu de la nuit dernière, je suis revenu à ma petite maison, comme je vous l'avais promis. Justine, en me racontant ce qui s'était passé, m'a donné de grandes inquiétudes pour vous, ne sachant ce que vous alliez devenir, et voulant demeurer à portée de vous donner quelque secours si l'occasion s'en présentait, j'ai pris le parti de rester avec Justine. Cette petite, qui me paraît vous aimer beaucoup, était continuellement à la fenêtre de la rue. Deux fois, dans la matinée, elle a cru vous voir sous deux habits différents. Il y a deux heures enfin, elle m'a crié que la garde vous emmenait; qu'elle vous reconnaissait d'autant mieux sous votre nouveau travestissement, que la robe dont vous étiez vêtu avait très certainement appartenu jadis à madame la marquise de B***. Aussitôt s'est mêlé dans la cohue qui vous suivait, un fidèle émissaire, chargé de revenir le plus tôt possible m'apprendre ce que vous seriez devenu. A son retour, je n'ai pas été moins enchanté que surpris de savoir qu'un jugement *ténébreux* venait d'envoyer la prétendue Fanchette à Saint-Martin. Aussitôt j'ai volé chez madame de Fonrose...—Moi,

d'abord, interrompit-elle, je ne pouvais que m'intéresser beaucoup au sort d'un jeune homme tel que vous. J'ai couru sur-le-champ vous réclamer à l'hôtel de la police, et vous savez quel prompt usage j'ai fait du mandat qui ordonnait votre liberté. — Madame, recevez tous mes remercîments... — Monsieur de Faublas, reprit le vicomte, écoutez-moi jusqu'à la fin. — Sophie m'attend. — Bientôt nous parlerons d'elle, écoutez-moi jusqu'à la fin. Pendant que madame la baronne allait à la police, je retournais au faubourg Saint-Marceau pour y prendre des informations ; il n'y est plus question de Dorothée, on ne parle partout que du chevalier de Faublas. — Comment! déjà!—Pouvez-vous en être étonné? La déclaration de je ne sais qu'elle sœur Ursule, qui a, dit-elle, été maltraitée par les ravisseurs de la religieuse, ne prouvait rien contre vous ; mais ce qui a tout découvert, c'est la plainte qu'à rendue certain M. de Flourvac, qui dit avoir été attaqué dans l'enclos des *Magnétiseurs* par un jeune homme qui se sauvait en chemise et l'épée à la main ; c'est la résistance qu'a faite aux officiers de la police madame Leblanc, qui a mieux aimé laisser enfoncer la porte de son appartement que de l'ouvrir ; c'est enfin la déposition que s'est vue forcée de faire la vraie Fanchette, qui, revenue dans son taudis, y a été *interrogée sur faits et articles*. Le concours de tant d'événements extraordinaires vous a trahi ; les plus étonnantes aventures ont été mises sur le compte du plus étonnant jeune homme. Dans deux heures peut-être on ira vous chercher à Saint-Martin pour vous transférer à la Bastille. Madame sera sans doute inquiétée ; mais elle est bien avec le ministre. Qu'on ne vous trouve pas, je suis tranquille sur tout le reste. Les amis du comte de la G***, que l'un de vos seconds a tué, sollicitaient vivement sa vengeance ; mais j'ai des amis aussi, je jouis de quelque crédit, nous pourrons assoupir cette affaire. En attendant... — En attendant, je veux voir ma Sophie, dussé-je me perdre !—Vous vous perdriez sans la voir ! — Si vous osez faire un pas dehors, vous êtes arrêté. Il ne faut pas douter que tout ce que la police a de plus vigilants suppôts ne soit aujourd'hui sur pied. De grâce, attendez quelques jours. — Quelques jours ! les jours sont des siècles ! — Les trouveriez-vous moins longs dans une prison d'état, et lorsqu'on vous aurait enlevé jusqu'à l'espérance de revoir votre maîtresse ? — Elle est ma femme, monsieur le vicomte. » La baronne nous interrompit : « Chevalier, si tout ce qu'on dit d'elle est vrai, je vous en félicite. — Très vrai, madame ; on chercherait longtemps avant d'en trouver une qui méritât d'être adorée comme elle !...—Je vous crois. — Une qui fût plus digne de la tendresse et des respects de son heu-

reux époux !... — Chevalier, reprit le vicomte, permettez... — Une qui... — De grâce, le temps est cher, prenons un parti. Promettez-moi de ne pas vous exposer. — Hélas! je ne la verrai donc pas aujourd'hui ! — Songez que votre affaire peut maintenant s'arranger, mais que si vous étiez une fois prisonnier, je ne répondrais plus de rien. Chevalier, vous réfléchissez ; eh bien ! — Vicomte, vous me voyez pénétré de reconnaissance ; dans un temps plus heureux je n'en aurai pas moins, et je saurai l'exprimer mieux ; c'est dès aujourd'hui vous en donner une preuve que de me rendre à vos conseils. Monsieur de Valbrun, réglez ma conduite et j'obéirai. — Chevalier, je ne puis maintenant vous offrir un asile chez moi, parce qu'on viendra sûrement vous y chercher. — Pourquoi monsieur ne resterait-il pas ici? dit aussitôt la baronne. — Parce qu'il n'y serait guère plus en sûreté, madame. — Vous croyez, vicomte? — Mais je vous le demande à vous-même, qu'en pensez-vous? — Moi, je ne vois pas trop... — Quoi! madame, après la démarche que vous venez de faire! — Ho! mais, vicomte... — Vous m'étonnez, madame, répliqua-t-il encore avec un peu d'humeur; au reste, si vous voulez absolument garder le chevalier, je ne m'y opposerai dans ce moment-ci que par intérêt pour lui ; vous savez que je ne suis point jaloux. — J'aime cependant, lui répondit-elle, le petit ton piqué dont vous le dites ; il prouve que vous avez pour moi plus d'attachement que vous n'en voudriez laisser paraître. Messieurs, ajouta-t-elle, il est tard, commençons par faire habiller et coiffer cette pauvre Fanchette, dont la parure est dans un grand désordre ; ensuite nous passerons dans la salle à manger, où nous ne resterons pas longtemps, et, pendant le dîner, chacun de nous trois voudra bien rêver aux moyens de sauver cet aimable chevalier, l'ami de toutes les femmes et l'amant de la sienne. »

Au premier coup de sonnette, vint une femme de chambre, qu'on renvoya dès que je fus coiffé. La baronne, alors aidée du vicomte de Valbrun, qui ne nous quittait pas, voulut bien me passer elle-même un de ses plus jolis caracos, auquel il fallut sacrifier *l'habit de bal* à jamais flétri. Quand ma toilette fut achevée, madame de Fonrose me présenta sa main, dont s'empara le vicomte, plus prompt que moi; nous allâmes nous mettre à table. La baronne, qui n'était sortie de son recueillement profond que pour me fixer de temps en temps, la baronne rompit le silence par un grand éclat de rire. Le vicomte lui demanda la cause de cette gaîté subite. « Je vais vous l'expliquer dans le salon, » répondit-elle en se levant. Je fus presque affligé de cette brusque incartade, car au vif appétit qui

me restait encore, je sentais que j'aurais fort bien achevé mon dîner.

« Je viens de trouver pour cette jeune fille, nous dit-elle, une place qui lui convient merveilleusement de toutes les manières. — Une place ! s'écria le vicomte. — Une place, oui. Factotum femelle, elle sera demoiselle de compagnie, secrétaire et lectrice chez madame de Lignolle. — La petite comtesse ? — Oui. — Une demoiselle de compagnie à la petite comtesse ! On en rira. — Qu'importe ? vicomte, elle en veut une ; celle que je vais lui donner en vaut bien une autre, je crois. — Mais à cause de M. de Lignolle... — M. de Lignolle ! M. de Lignolle est un fort vilain homme à qui j'en veux depuis longtemps. Une de mes intimes amies lui reproche des torts... de ces torts qu'une femme ne pardonne point. Mademoiselle Duportail, ajouta la baronne en se tournant vers moi, je vous recommande la petite comtesse ; elle est jeune et jolie, un peu étourdie, très vive, impérieuse à l'excès, capricieuse aussi ; je lui connais une fantaisie qu'elle affectionne : souvent il lui arrive de vouloir être prude pendant un quart-d'heure ; alors, jouant la profonde ignorance de la vierge la plus inepte, elle se refuse aux plaisanteries les plus ordinaires, et l'instant d'après vous l'entendez vous tenir, d'une air très indifférent, un propos très leste. Au reste, elle a des travers qui la perdront, si elle n'y prend garde. A son âge elle fuit le monde ; personne ne la rencontre nulle part, et peu de gens ont le bonheur de la trouver chez elle. Je crois bien que son vilain mari n'est pas fâché de cet économique retraite ; mais ce n'est pas lui qui l'exige, car c'est elle qui commande. Monsieur de Faublas, je vous charge de former cette enfant ; songez que c'est un effet qu'il faut mettre dans la société. — Ah ! ma Sophie ! madame la baronne, ma Sophie ! — Oui, oui, votre Sophie ! fripon non moins fortuné que dangereux, si le bruit public ne m'a pas trompée sur votre caractère et sur vos talents, Sophie, puisqu'elle est absente, ne sauvera pas la comtesse. Je ne vous dirai que deux mots de son sot époux. C'est un homme épais, mal fait dans sa grande taille, et dont la grosse figure fut peut-être belle dans son temps, mais n'eut jamais d'expression. On assure que plusieurs femmes ont tenté de lui plaire ; mais on n'en peut citer une qu'il ait aimée. Ce monsieur a consacré sa vie aux muses ; il est du nombre de ces petits beaux esprits de qualité dont Paris fourmille, de ces nobles littérateurs qui croient aller au temple de mémoire par des quatrains périodiquement imprimés dans les papiers publics. Il raffolera de vous si vous prenez la peine de déclamer contre la philosophie moderne et de deviner des énigmes. — Voilà, madame, dit M. Valbrun, un portrait fait de main de maî-

tre ; je reconnais le pinceau d'une femme offensée. — Vicomte, répondit-elle, je ne vous ai pas dit que ce fût moi qui eusse à me plaindre de lui.—Maintenant, je le jurerais, répliqua-t-il; mais aussi de quoi vous avisez-vous ? »

Je les interrompis tous deux pour leur faire cette observaion : « Au lieu d'être femme chez la comtesse, ne puis-je pas être femme ailleurs? Serait-il impossible qu'avec ces habits je pénétrasse dans le couvent de ma Sophie ? — Aujourd'hui, répondit le vicomte, le péril serait extrême, et puis le moyen de rester ? » La baronne l'interrompit : « Attendez, car je m'intéresse à sa jeune femme. Chevalier, vous me donnez l'idée d'un projet dont le succès est infaillible. Demain, oui, demain, je vous le promets, j'irai moi-même au couvent de Sophie, m'informer s'il n'y aurait pas une chambre... — Pour une jeune veuve de vos amies que vous vous chargeriez d'amener après-demain, madame la baronne. — Après-demain, non, à la fin de la semaine. — O ma Sophie !.. — Ne sautez donc pas, me dit madame de Fonrose, vous allez vous décoiffer. » Elle ajouta : « J'admire ce stratagème autant que je l'approuve; on ne croira jamais que ce fut un mari qui s'en avisa. — Madame, dit le vicomte, nous pouvons partir, il fait nuit; mais croyez-vous que madame de Lignolle prenne sa demoiselle de compagnie dès ce soir? — Oui, monsieur, j'en fais mon affaire. — Et M. de Lignolle ne s'opposera point à cette fantaisie de sa femme ? — Vous savez bien que quand la comtesse a prononcé le fatal *je veux*, il faut que le comte veuille. Partons, chevalier, ajouta-t-elle ; vous vous nommerez mademoiselle de Brumon. »

Nous descendîmes. Comme je montais dans la voiture, je vis qu'on plaçait une malle derrière. « Elle renferme votre trousseau, » me dit la baronne. Je priai le vicomte de me venir voir chez madame de Lignolle le lendemain ; il me promit qu'il s'y rendrait à l'entrée de la nuit, pour m'informer de ce que madame de Fonrose aurait fait. Alors je me penchai à son oreille pour lui faire cette confidence : «Je crois Mme de B*** revenue chez elle... Justine ne pourrait-elle pas lui faire passer de mes nouvelles et me donner des siennes? — Soit, je l'en chargerai. C'est-à-dire que Mme de B*** vous intéresse encore ! —Non, de la manière dont vous l'entendez, non, parole d'honneur ; mais je suis très impatient de savoir comment le marquis l'aura reçue.— Je m'arrangerai de manière à pouvoir vous le dire demain.»

M. de Valbrun, quoiqu'il prétendît n'être pas jaloux, ne nous quitta qu'à la porte de l'hôtel du comte.



SIX SEMAINES DE LA VIE

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS.

M. de Lignolle était chez madame quand on nous annonça. La baronne, en me présentant à la comtesse, lui dit : « Je vous amène cette jeune personne, en qui vous trouverez toutes les qualités nécessaires aux fonctions de la triple charge dont vous l'honorerez. Elle lit, écrit, et cause bien. On la loue d'avoir fait d'excellentes études ; mais c'est là son moindre mérite. Je lui connais des inclinations honnêtes, des goûts tout à fait louables, et surtout des talents solides, qu'on a rarement dans un âge encore si tendre et avec une si jolie figure. Ne croyez pas que j'exagère, comtesse, bientôt vous deviendrez l'intime amie de votre aimable lectrice, et vous découvrirez en elle un vrai trésor, de l'acquisition duquel vous me remercierez. — Je vous en remercie d'avance, répondit la comtesse ; sur votre recommandation, je n'hésite pas. — Plusieurs de mes amies voudraient bien avoir des demoiselles de compagnie comme celle-là, reprit la baronne ; mais j'ai senti que je vous devais la préférence : et puis, il faut tout dire, c'est un présent que j'ai voulu faire à M. de Lignolle. »

La comtesse renouvela ses remercîments à la baronne, et lui dit que dès ce soir... « Dès ce soir ! interrompit le comte, attendez donc ! — Monsieur, je n'attends pas. — Mais... — Point de mais, monsieur. Il y a trois jours que je demande une demoiselle de compagnie, et s'il fallait que j'attendisse encore, je tomberais malade. — Si dans le monde on trouve ridicule... — Que m'importe, monsieur ? — On vous blâmera, madame, car... — Je savais bien qu'il arriverait encore un de ces *car* dont vous me fatiguez sans cesse, et qui me sont insupportables, surtout quand vous me contrariez. Monsieur, dès ce soir, mademoiselle... — Mais, madame, je vous observe... — Oh ! que je suis malheureuse ! — Je vous observe que si... »

La comtesse, irritée, prit une attitude fière, regarda M. de Lignolle avec majesté, et, du ton le plus impérieux, lui dit : « Je le veux. — Puisque vous le prenez ainsi, madame, répondit le comte, il faut bien que cela soit; que ne vous expliquiez-vous tout d'un coup! Madame la baronne permettra seulement que j'examine un peu sa protégée, car souvent on parle de bonnes études, et Dieu sait ce qu'on entend par là. J'en ai vu de ces petits messieurs qu'on me vantait comme des prodiges; ils avaient remporté tous les prix de l'université et ne savaient seulement pas trouver le mot d'une énigme. Jugez donc ce que c'eût été si on les avait priés d'en faire une!... Mademoiselle, je ne doute pas que vous ne soyez plus instruite, car... votre figure... vos manières... Comment vous nommez-vous, mademoiselle? — De Brumon, monsieur. — Vous n'êtes pas philosophe, j'espère? — Non, monsieur, je suis honnête fille. — Belle réponse, mademoiselle, superbe! superbe! Ah! c'est que si vous aviez été une fille philosophe, nous n'aurions pas pu demeurer ensemble, nous n'aurions pas pu... Mademoiselle, vous êtes de bonne famille, apparemment? — Monsieur, je suis noble. — Bon, encore cela! bon. Tenez, je suis observateur, et j'ai remarqué que dans la noblesse il y avait, en général, des talents plus recommandables... — Oui, monsieur le comte, et une *sensibilité* plus exquise, et des mœurs moins corrompues. — Vous raisonnez très bien, mademoiselle, je vois que nous sympathiserons merveilleusement. Je vous avouerai que vous êtes arrivée ici dans un moment précieux; quand on vous a annoncée, je limais le dernier vers d'une charade... Oh! c'est que c'est une vraie charade, celle-là, allez! je vous certifie qu'on n'en lit pas souvent de meilleures dans le *Mercure*. Mademoiselle, jusqu'à présent je suis infiniment content de vous; mais permettez que je voie jusqu'à la fin. Écoutez, je vous prie, ma charade, et cherchez le mot.

Mon premier qu'anime le vent
A la chasse se voit souvent ;
Mon second en tout temps est propre,
Et mon tout est toujours malpropre.

« Devinez, mademoiselle, devinez. »

Pendant que M. de Lignolle, tout droit planté vis-à-vis de moi, se frottait les mains d'un air de satisfaction, la baronne et la comtesse parlaient modes nouvelles; et moi, le corps immobile, le regard fixe, la tête un peu renversée, je cherchais au plafond le mot de l'inimitable charade. « *Mon premier*... est-ce bien cela?... oui... cepen-

dant... si fait... mais non. *Se voit!* on aurait mis *s'entend.* — Non pas, répondit vivement le comte, je m'en suis bien gardé. L'oreille, mademoiselle, l'oreille! *S'entend souvent*, quelle cacophonie cela eût fait! et voilà justement à quoi ne prennent jamais garde vos rimeurs à la toise, qui ne se doutent pas de l'harmonie. *S'entend souvent* aurait déchiré le tympan, au lieu qu'*à la chasse* produit un petit sifflement qui ne ressemble pas mal au bruit du cor... d'un cor dans le lointain... d'un cor mourant. — Oui, monsieur le comte. — Eh bien! mademoiselle, le mot de mon premier? — Est *cor*, monsieur. — Justement! cor! cor! n'est-il pas vrai que la définition... — Paraîtra fort ingénieuse, monsieur. — *Qu'anime le vent*, comment trouvez-vous? — Joli, monsieur, parfaitement joli. — Et juste! juste! très juste! — En effet, le souffle est l'ame de cet instrument; et qu'est-ce qu'un cor sans ame? — Charmant calembourg, mademoiselle, charmant, celui-là! — Voyons, monsieur le comte, le second membre de la charade. — Le second membre me paraît trivial; j'appelle cela le second chant. — Chant est effectivement plus noble, monsieur le comte. *Mon second en tout temps est propre, et mon tout est toujours malpropre.* »

Tandis que j'épuisais toute ma sagacité dans l'inutile recherche du mot désiré, madame de Fonrose me lançait quelques regards à la dérobée; et M. de Lignolle, tantôt marchant à grands pas, tantôt s'arrêtant devant moi, pour mieux jouir de mon incertitude et de mes efforts, M. de Lignolle, de temps en temps, s'écriait: « Comme elle cherche! comme elle cherche! Ah! messieurs du Caveau, nous verrons, nous verrons si vous devinerez facilement celle-là! — Je vous avoue, monsieur, que *mon tout* et le second chant m'embarrassent... *et mon tout est toujours malpropre;* toujours? — Oui, toujours; en dedans, bien entendu, parce que l'encre... »

Sa réflexion fut un trait de lumière. « Monsieur le comte, je le tiens. — Bon? — C'est *Cornet*, monsieur le comte. — Elle l'a ma foi deviné, s'écria-t-il; preuve qu'elle est bien faite, la charade! Ah! baronne, vous avez raison, c'est une fille vraiment étonnante! — Monsieur, je suis fort aise, répliqua madame de Fonrose, que vous la trouviez telle; mais c'est surtout aux yeux de la comtesse que je veux qu'elle se montre ainsi. — D'honneur, répéta-t-il, une fille étonnante! Elle vient de deviner ma plus belle charade... une charade dont le plan seul m'a coûté cinq jours de méditation! une charade dont j'ai travaillé le style pendant neuf jours et demi! Enfin, j'ai changé dix-huit fois le premier vers... oui, dix-huit fois. Je faisais des variantes en dormant. — Comme Voltaire, monsieur le comte.

— Ah ! mademoiselle, Voltaire n'a jamais fait de charades ; et puis, c'était un philosophe. Revenons à mon ouvrage ; comment le trouvez-vous ? — Très saillant, monsieur. — Là, vraiment ? — Un chef-d'œuvre dans ce genre-là. — Quoi ! sans compliment ? — Sans compliment. — Il est vrai que le second chant m'a donné bien de la peine. — Je le crois. — Oh ! bien de la peine, ce petit mot *net* n'était pas facile à définir. *Mon second en tout temps est propre.* — Assurément ce qui est net est propre. — *Et mon tout est toujours malpropre.* Cette opposition, mademoiselle, heim ! que vous en semble ? — Je trouve l'antithèse... — Plaît-il ? — Je trouve l'antithèse... — C'est donc une antithèse, cela ? — Oui, monsieur. — Ah ! c'est une antithèse ! je savais bien que je faisais des antithèses, moi !... Je n'ai pourtant pas achevé ma rhétorique ; mais voilà de ces choses que certaines gens n'ont pas besoin d'apprendre. C'est la nature qui donne des antithèses... Mesdames, cela s'appelle une antithèse.

« Point du tout, monsieur, lui répondit la comtesse, entièrement occupée de ce que lui disait la baronne ; cela s'appelle des bêtises. — Comment, madame, des bêtises ? — Oui, monsieur, ces petits coussins que nous mettons sur nos hanches, pour faire relever et faire bouffer nos jupons, s'appellent des bêtises. — Ah ! madame, s'écria-t-il, quelle réponse ! » Il revint à moi : « Tenez, mademoiselle de Brumon, je ne dis pas cela pour vous, car, d'honneur, vous m'étonnez ; mais les femmes sont bien petites avec leurs chiffons. Quand vous aurez gagné la confiance de la comtesse, ajouta-t-il tout bas, tâchez de lui donner des goûts solides ; chargez-vous de son instruction ; enseignez-lui le grand art des charades et des antithèses... — Ah ! laissez-moi faire, monsieur le comte ; que j'aie seulement le bonheur de lui plaire... — Vous lui plairez ! — Croyez-vous ? — Vous lui plairez, j'en suis sûr. — Eh bien ! je lui apprendrai beaucoup de choses dont elle ne se doute pas, je vous en donne ma parole. — Vous me rendrez, mademoiselle, un véritable service, dont je serai très reconnaissant. — Vous avez trop de bonté, monsieur ; une autre vous remercierait, et moi je suis tentée de vous en vouloir. Ailleurs, j'ai quelquefois occupé la place que vous m'invitez à prendre chez vous, et jamais mari n'eut besoin de m'exciter à remplir auprès de sa femme des devoirs que je ne m'imposerais point si l'exercice m'en paraissait désagréable. Mes soins pour madame la comtesse seront, quant à vous, toujours désintéressés, je vous jure. — Pardon, mademoiselle, je n'avais pas l'intention de vous mortifier, car déjà vous m'inspirez beaucoup d'estime. Tous vos discours sont ceux d'une fille aimable, savante et point philoso-

phe. — Monsieur le comte, revenons à votre charade; elles sont bien riches, ces deux rimes, *propre* et *malpropre*. — N'est-ce pas? — Et j'admire encore l'heureux choix des mots, la finesse des définitions... Monsieur, dites-moi donc comment vous faites. — Volontiers, mademoiselle, parce que j'aime à raisonner poésie avec quelqu'un qui s'y connaît. Il y a des gens qui, profondément recueillis, tirent à la fois de leur tête la mesure, le repos, la rime et le sens; ils font tout d'un seul jet; leurs vers sont finis quand ils les écrivent. Cette méthode ne vaut rien, mademoiselle, on se fatigue beaucoup en composant ainsi; et, quoi qu'on puisse faire, des vers fabriqués de la sorte sentent toujours le travail; c'est là le grand défaut de nos meilleurs poëtes. Moi, d'abord, je me suis imposé la loi de ne jamais faire d'alexandrins; par là, j'évite la règle des repos, qui est très gênante, et qui ne vaut pas la peine qu'on se donne. Mes plus longs vers sont de huit syllabes; pour la mesure, je compte sur mes doigts; la rime, je la prends dans le dictionnaire de Richelet; et la raison, je l'attends pendant quinze jours s'il le faut; aussi mes vers sont très faciles. — Et vos charades ont le mérite d'être faites en bouts-rimés. — Justement; chaque poëte a son faire, voilà le mien. — Vous ne me disiez pas cela! — Diantre, c'est mon secret! — Il est mal gardé, monsieur le comte; presque tous les gens d'esprit du jour le possèdent. Lisez la foule de leurs opuscules que chaque semaine voit naître et mourir, sous le titre orgueilleusement modeste de *mes fantaisies*, *mes souvenirs*, *mes essais*, *mes délassements*, *mes caprices*, *mes loisirs*, *etc.*; lisez les petites chansons de société dont ils régalent leurs amis aux bons jours de fête, et qu'ensuite ils adressent à la postérité dans ces almanachs prétendus poétiques qu'on achète au jour de l'an pour les oublier avant la mi-janvier; lisez les ariettes de nos grands opéras comiques, de nos petits opéras lamentables; lisez les doux madrigaux de nos comédies à la mode; lisez nos odes *germaniques*, nos épouvantables tragédies; lisez, monsieur le comte, vous verrez que tout cela se fait à peu près à votre manière, et que la poésie moderne a sur l'autre l'avantage d'être tout en bouts-rimés. »

Je vis qu'il prenait un air sérieux, et je lui rendis sa belle humeur en l'accablant d'éloges. « Là, sérieusement, reprit-il bientôt, ma charade vous a séduite? — Très sérieusement. — Vous en êtes enchantée? — Ravie! — Vous n'y trouvez rien à changer? — Rien du tout. — Cependant, ne vous gênez pas; si vous avez quelques observations... — Aucune. — Je n'y mets pas de prétention,

d'abord. — Je le vois bien. — Ainsi, vous estimez... — Que cet ouvrage est accompli, monsieur le comte. — Eh bien, à vous parler franchement, c'est aussi mon avis ; et je crois que, sans se compromettre, on peut signer cela. — Assurément, et comptez, monsieur, sur la reconnaissance publique. »

Il prit une plume, et sous le mot *malpropre* il écrivit : par M. Jean-Baptiste-Emmanuel-Frédéric-Louis-Chrysostôme-Joseph, comte de Lignolle, seigneur des*** et du*** et de***, lieutenant-colonel du régiment de***, en garnison à***, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, à Paris, rue***, hôtel d***.

« Quoi ! monsieur, vos noms, vos titres, et votre demeure ! — Mademoiselle, c'est l'usage... Là !... vous lirez cela dans le *Mercure* de la semaine prochaine. »

Le comte, enivré de mon approbation, alla dire à la baronne qu'elle verrait bientôt quelque chose de sa façon dans les papiers publics ; ensuite il s'adressa à la comtesse : « Madame, vous pouvez prendre mademoiselle de Brumon ; je vous certifie, moi, que vous en serez très satisfaite ; je vous la donne pour une fille rare, dont on ne connaît pas tout le mérite. Ah ! vous pouvez la prendre, vous le pouvez ! — Monsieur, répondit la comtesse, je suis fort aise que vous soyez de mon avis ; mais déjà c'était une affaire arrangée. »

M. de Lignolle revint à moi, et, me tirant un peu à l'écart, il me dit tout bas : « Mademoiselle de Brumon, j'ai une grâce à vous demander. — Monsieur, parlez. — Je ne puis douter que vous n'ayez de bonnes mœurs, puisque vous êtes noble et ennemie des philosophes ; mais tous les jours une jeune fille, quoiqu'elle soit sage, entend conter des aventures galantes et les répète. — Fi donc ! monsieur. — Bon ! vous me comprenez : je désire que vous n'ayez jamais de ces sortes de conversations avec la comtesse. — Cela n'est pas facile, monsieur, car les jeunes femmes... — Oui, aiment, en général, à causer de mille fadaises qui leur gâtent l'esprit, qui leur donnent une idée fausse du monde ; et je vous supplie d'éviter cela tant que vous pourrez. — Monsieur, je suis franche, je ne puis vous répondre... — Ah ! tâchez ; j'ai de bonnes raisons pour vous en prier. — Je le crois, monsieur. — D'ailleurs, vous n'aurez pas infiniment de peine ; la comtesse est sur cela d'une grande réserve. — Je n'en suis pas fâchée. — Et puis ses lectures sont choisies : elle a de bons livres, bien moraux, qui n'amusent pas beaucoup, mais qui instruisent. Point de romans, par exemple, point de romans ! car dans tous ces maudits ouvrages il y a de l'amour. — Oui, ces messieurs nous assomment ; c'est une chose bien dés-

agréable ! — Mademoiselle, chez moi pas plus d'amour que de philosophie ; car, tenez, la philosophie et l'amour...»

La baronne, qui se levait pour s'en aller, interrompit le comte et me fit perdre le très beau parallèle que j'allais entendre. « Mademoiselle, me dit madame de Fonrose d'un ton protecteur, je vous laisse dans une maison fort agréable, où tous les plaisirs vous attendent. Songez qu'à compter de ce moment-ci vous appartenez à madame la comtesse ; qu'il s'agit non seulement d'exécuter ses volontés, mais encore de prévenir ses désirs ; et qu'enfin, dussiez-vous même, en certains points, désobliger monsieur, votre premier devoir est de plaire à madame. Je crois que ce ne sera pour vous une chose ni désagréable ni difficile : il y va de votre honneur de justifier l'opinion très avantageuse que j'ai conçue de vous : efforcez-vous donc de mériter le plus promptement possible les bontés d'une si charmante maîtresse.»

Après m'avoir sermonné de la sorte, mon auguste protectrice me donna un baiser sur le front et s'en alla. Dès qu'elle fut partie, je priai la comtesse de me permettre d'aller me mettre au lit. Monsieur de Lignolle insistait pour que je restasse ; mais un *je le veux* de madame lui ferma la bouche. La comtesse elle-même me conduisit au petit appartement qu'elle m'avait destiné ; c'était une espèce de cabinet pratiqué au fond de sa chambre à coucher. Le comte me souhaita plusieurs fois le bonsoir d'un ton très affectueux, et madame de Lignolle, en me donnant un baiser sur le front, me dit avec beaucoup de vivacité : « Bonne nuit, mademoiselle de Brumon ; dormez bien, je le veux, entendez-vous? »

Me voilà seul, et je respire enfin ; je me trouve dans une maison sûre où probablement mes ennemis ne me viendront pas chercher. Depuis près de quatre jours, que de périls m'ont environné ! combien d'aventures, d'inquiétudes et de plaisirs depuis plus de quarante-huit heures !... Des plaisirs? Des plaisirs loin de ma Sophie? loin d'elle? Heureusement l'espace qui nous séparait se trouve beaucoup diminué. Plus de soixante lieues étaient entre nous ; maintenant elle est éloignée de cinq cents pas tout au plus. La même enceinte nous renferme ; nous respirons, pour ainsi dire, le même air... Hélas! je ne puis l'aller joindre tout à l'heure ! et cette nuit encore, dans un songe imposteur, je n'embrasserai que son image ! et cette nuit encore elle arrosera de ses pleurs sa couche solitaire ! Monsieur de Valbrun, venez demain, comme vous me l'avez promis; venez, car si vous me manquez de parole, dès le soir je pars seul. A tout hasard, je vais au couvent, j'y demande ma femme, je

m'enivre du plaisir de la voir, du plaisir de récompenser sa tendre sollicitude et de consoler sa douleur !... Oui, j'irai ; je chercherai le péril, j'affronterai les regards ennemis ! Oui, trop heureux mille fois de payer de ma liberté quelques instants de volupté suprême, je ne me plaindrai pas de mon sort si l'on ne m'arrête qu'au retour.

Oui, j'irai ; la comtesse ne me retiendra pas... Elle est jolie pourtant, la comtesse !... une petite brune d'une grande blancheur ! toute jeune ! de la vivacité ! mais d'un caractère impérieux ! O le petit dragon !... a-t-elle de l'esprit ? aime-t-elle son mari ?... Mais à quelles idées me livre mon imagination toujours prompte ? Est-ce donc pour m'occuper de ces bagatelles que j'ai demandé à la comtesse la permission de me retirer ? O mon père ! applaudissez-vous d'avoir un fils qui vous aime : c'était pour s'entretenir avec vous que Faublas quittait une jolie femme ; et Faublas ne sentait que le plaisir de pouvoir enfin vous donner de ses nouvelles !

Je ne puis me dispenser de rapporter ici tout entière la lettre tendre et respectueuse.

« Mon père,

« Peut être en ce moment m'accusez-vous d'ingratitude et de « cruauté ; je vous ai délaissé dans cet asile que vous embellissiez « pour moi ; mais vous n'ignorez pas quelle passion consume un « cœur que vous avez fait trop sensible ; vous n'ignorez pas de « quel coup l'a frappé l'inconcevable attentat d'un homme qui se « disait notre ami. Mon père, en vous quittant, je me proposais un « prompt retour ; le chagrin que vous aurait causé mon absence « devait être bientôt effacé ; ma femme, au contraire, gémissait « comme moi dans les tourments d'une séparation que pouvait « rendre éternelle le désespoir de l'un des deux amants. Mon père, il « est vrai que loin de vous je n'existe qu'à demi ; mais je n'aurais « pu vivre loin de ma Sophie.

« J'ai su qu'elle était à Paris, j'y ai volé. Mon père n'a point reçu « mes adieux, parce qu'il ne m'eût point permis de braver les dan- « gers qui m'attendaient sur la route. Aucun des malheurs que je « craignais ne m'est arrivé ; mais j'ai couru plus d'un péril que je « n'avais pas prévu. Depuis trois jours que je suis dans la capitale, « voici le premier moment de ma liberté ; je le consacre à celui qui « serait ce que j'ai de plus cher au monde, si ma Sophie n'existait « pas.

« Je comptais retourner vers vous, mon père, et je vous supplie

« de revenir ici. Vous ne pouvez craindre à Paris que les dangers « qui me menacent, et bientôt il n'y en aura plus que pour moi. Je « me suis déjà fait des amis puissants qui, réunis aux vôtres, assou- « piront, je crois, ma malheureuse affaire. D'ailleurs, j'espère, « sous trois jours au plus tard, me réfugier dans un lieu sûr. Reve- « nez, de grâce ; revenez, je vous en conjure. Oh! qu'il sera beau « le jour où le chevalier de Faublas et sa femme embrasseront leur « père chéri !

« En attendant que j'aie ce bonheur, daignez m'écrire un mot « pour me tranquilliser. Voici mon adresse : La veuve Grandval, au « couvent de ***, rue ***, faubourg Saint-Germain. Mon père, figu- « rez-vous ma joie ; votre réponse me trouvera près de Sophie. De « grâce, écrivez promptement, mon père, écrivez.

« Je suis avec un profond respect, etc.

« *P. S.* Il ne m'a pas été possible jusqu'à présent de voir ma chère « Adélaïde ; j'enverrai à son couvent aussitôt que je le pourrai. »

Maintenant que j'ai cacheté cette lettre, et que j'ai mis l'adresse à M. de Belcourt, qu'il me soit permis d'examiner un peu mon petit appartement. Cette porte donne dans la chambre à coucher de la comtesse ; cette autre, sur un escalier dérobé qui descend dans la cour. Elle est commode, ma petite chambre! Si dans la nuit il me prenait fantaisie d'aller visiter madame de Lignolle!... Oh ! je n'en ferai rien ; va, sois tranquille, ma Sophie... Couche-t-il avec elle, M. de Lignolle?... Que m'importe? Quelle idée me vient là?... Le grand mal, après tout ! je n'y mets pas un vif intérêt... c'est simplement de la curiosité... Oui, mais cependant cela me tourmente ; je voudrais savoir si les époux font lit à part... Je ne vois qu'un lit dans la chambre à coucher de madame ; mais il est grand, et il se pourrait que monsieur n'eût pas son appartement séparé... Comment faire pour m'en instruire?... Parbleu ! guetter le moment et regarder par le trou de la serrure... Bon ! il n'est que sept heures ; ils ne se retireront point avant minuit! J'attendrais là cinq heures d'horloge! je meurs de fatigue... Ma foi, non ; ma charmante femme, je ne m'occuperai que de vous ; et la preuve c'est que je vais me coucher.

Je le fis aussitôt, et je m'endormis si bien, que le lendemain madame de Lignolle fut obligée de me faire appeler pour que j'assistasse à son lever.

« Comment avez-vous passé la nuit, mademoiselle de Brumon? me demanda-t-elle avec vivacité. — Parfaitement bien ; et madame?

— J'ai mal dormi. — Madame a pourtant le teint vermeil et les yeux brillants. — Je vous assure que j'ai mal dormi, répondit-elle en souriant. — C'est peut-être la faute de M. le comte? — Comment cela?... répondez donc, mademoiselle; comment cela?... — Madame... — Expliquez-vous; je veux savoir... — Je prie madame de recevoir mes excuses; je lui ai peut-être déplu par cette plaisanterie, pourtant innocente. — Point du tout, mais je ne l'entends pas; expliquez-la moi et dépêchez-vous, car je n'aime pas à attendre. — Madame... — Mademoiselle, vous m'impatientez. Parlez, je le veux. — Madame, je vais vous obéir. Il est vrai que M. le comte atteindra bientôt la cinquantaine, mais madame la comtesse est toute jeune, je crois. — J'ai seize ans. — Il est vrai que M. le comte paraît d'une santé bien faible; mais madame la comtesse est jolie. — Sans compliment, le trouvez-vous? — Je ne fais sûrement que répéter à madame ce qu'elle a coutume d'entendre? — Vous êtes tout-à-fait polie, mademoiselle de Brumon; mais revenons à ce que vous me disiez d'abord. — Volontiers. Il est vrai que M. le comte est le mari de madame; mais il n'y a pas long-temps que madame la comtesse est sa femme, je pense? — Il y a deux mois. — J'ai conclu de tout cela que M. de Lignolle, encore amoureux de sa charmante épouse, avait pu... — Hé bien! dites donc ce qu'il avait pu. — Venir cette nuit chez madame. — Jamais monsieur ne vient chez moi la nuit. — Ou bien hier au soir, y rester plus tard qu'à l'ordinaire, et tourmenter madame la comtesse. — Me tourmenter! à quoi bon? — Quand je dis la tourmenter, j'entends lui faire ces caresses qui sont très permises entre deux époux. — Quoi! ce n'est que cela! quoi! vous aussi, vous croyez que je ne dormirais pas de la nuit, parce que le soir mon mari m'aurait embrassée cinq ou six fois! je ne sais par quelle manie tout le monde me tient ce singulier propos! »

A ces mots la comtesse passa avec sa femme de chambre dans son cabinet de toilette, et me dit qu'elle allait bientôt revenir. Resté seul, je me mis à réfléchir sur la conversation que nous venions d'avoir ensemble. Cette femme m'étonne! aurais-je mal joué l'embarras? s'amusait-elle à mes dépens? non; elle parlait très sérieusement, elle avait l'air de l'innocence, c'était le ton de la candeur!... Quoi donc! une jeune personne, après deux mois de mariage se piquet-elle de n'être pas plus instruite à certains égards que deux mois auparavant? Elle était si claire, cette phrase : *C'est peut-être la faute de M. le comte*. Pourquoi s'obstiner à ne pas l'entendre? Est-ce une manière polie qu'elle ait cru devoir employer pour repousser une plaisanterie qui ne lui plaisait pas? J'en doute. Impérieuse et vive

comme elle est, elle m'eût simplement dit : « Cela me déplait; » et, tout au contraire, c'est elle qui exige une explication difficile que j'hésitais à lui donner, dont elle affecte encore de ne pas saisir le véritable sens, et après laquelle, du ton le plus naïf, elle me fait cette équivoque réponse : *Vous croyez que je ne dormirais pas de la nuit, parce que le soir mon mari m'aurait embrassée cinq ou six fois?* Ma foi, madame la comtesse, comment l'entendez-vous? J'avoue qu'à mon tour je m'y perds. J'avoue que je ne puis concilier ensemble votre état de nouvelle mariée, vos airs de vierge et vos discours ou trop innocents ou trop libres.

Madame de Lignolle, prompte à me tenir parole, revint bientôt dans un déshabillé très simple, passa dans un boudoir, où elle me pria de la suivre, et demanda le chocolat. Nous allions déjeuner quand M. de Lignolle accourut en criant : « Non, non, je ne ferai point de grâce, je serai inexorable. — Hé! bon Dieu, dit la comtesse, quelle colère! jamais je ne vous ai vu dans cet état. Qu'y a-t-il donc? — Ce qu'il y a, madame! une chose affreuse! — Comment? — Le plus grand des malheurs! — Monsieur, dites-moi... — J'en suis épouvanté. — Dites-moi donc... — Un monstre s'est glissé chez nous et conspire notre ruine? — Est-il possible? — Sans moi, sans le hasard qui me l'a fait découvrir... — Hé bien? — Vous étiez peut-être perdue, madame. — J'étais perdue, monsieur! — Le malheureux me ravissait mon bien! — Votre bien? — Le malheureux vous ravissait l'honneur! — Mon honneur? — Cette nuit, vous dormiez tranquille, un séducteur était auprès de vous!—Un séducteur?—Fiez-vous désormais à ceux qui se disent vos amis! — Mais je ne comprends rien à ce que vous... — Ce sont de prétendus amis qui vous l'ont donné? — Qui? quoi? qu'est-ce? — Qui vous ont répondu... — Monsieur... — De sa sagesse... — Voulez-vous enfin... — De sa conduite... — Vous expliquer. — De son honnêteté. — Ho! je perds patience! — Et qui... »

Le comte, dont j'observais tous les mouvements, loin de m'adresser directement aucune des apostrophes injurieuses que sa colère lui arrachait, ne me regardait même pas, et peut-être ignorait encore que j'étais là. Cependant, quelques unes des réflexions malhonnêtes semblaient tellement applicables à ma situation présente, qu'il s'en fallait beaucoup que je fusse à mon aise. La jeune de Lignolle, bouillante d'impatience, venait de se lever brusquement, avait pris au collet son mari tout étonné, et, le secouant avec force, elle lui disait : « Vous m'avez mise hors de moi, monsieur; il est inconcevable que depuis une heure vous vous fassiez un jeu de mon inquiétude... —

Doucement, madame, doucement, vous m'étranglez! — Expliquez-vous... — Madame, vous déchirez ma robe de chambre! — Expliquez-vous, monsieur, je le veux. — Hé bien! madame, voici le fait. Je ne sais par quelle inspiration secrète je me suis avisé d'entrer tout à l'heure dans votre antichambre; en la traversant, j'aperçois sur le poêle une brochure ouverte, j'approche; je lis un livre affreux, madame!... le plus dangereux, le plus abominable des livres! un ouvrage philosophique! — Ah! nous y voilà. — Le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommmes.* »

Désormais rassuré sur mon compte, je me permis d'interrompre M. de Lignolle et de lui témoigner toute ma surprise: « Comment, M. le comte, vous appelez le *Discours sur l'inégalité* un livre abominable? — Oui, mademoiselle, et mal fait. — Mal fait! un des meilleurs ouvrages du plus grand de nos écrivains! — Du plus grand! non, mademoiselle, Jean-Jacques est *moins pur et moins correct* que M. de Buffon. — Monsieur, pénétrée de respect pour les rares talents de ces deux grands hommes, je me prosterne et je me tais. Mais si jamais, orgueilleuse disciple, j'osais prononcer hardiment lequel de mes maîtres on doit admirer le plus, Jean-Jacques emporterait, je crois, le prix de l'éloquence. — Mademoiselle, le naturaliste écrit mieux! demandez à *son adorable et noble fille.* — Ah! je... m'en rapporte à vous, monsieur... — *Et si l'on trouve dans les ouvrages de Rousseau tant de disparates et d'inégatités, c'est qu'il imite souvent le style à la fois emphatique et trivial de l'auteur des Pensées philosophiques.* — Jean-Jacques imiter Diderot! Ah monsieur! — Vous en doutez, mademoiselle; demandez à cette dame... — Je vous répète, monsieur, que j'aime encore mieux m'en rapporter à vous.

— « Tout ce que vous dites là peut être fort bon, interrompit la comtesse; mais je voudrais savoir ce qu'il y a de commun entre l'honneur des femmes et ce traité de l'inégalité des hommes?—Vous demandez ce qu'il y a de commun, madame, répondit le comte avec beaucoup de chaleur, vous ne le sentez pas? Comment! un ouvrage philosophique se lira publiquement chez vous! Tous vos laquais deviendront philosophes, et vous ne tremblez pas? — Que pourrait-il en arriver, monsieur? — Des désordres de toute espèce, madame. Un laquais, dès qu'il est philosophe, corrompt tous ses camarades, vole son maître et séduit sa maîtresse. — Fi donc! monsieur.—Aussi je viens de faire maison nette dans l'antichambre. — Vous congédiez tous nos gens? —Oui, madame. — Je n'entends pas cela, monsieur. Si l'un d'eux est vraiment coupable, renvoyez-le, j'y consens. — Je les renverrai tous, madame. — Non, monsieur. — Tous sont déjà

perdus ; il ne faut qu'une demi-heure à un philosophe pour corrompre mille honnêtes gens. Un philosophe!... — Monsieur... — Un philosophe! c'est un pestiféré dans une grande ville... — Je vous dis... — Un scorbutique dans un hôpital... — Que mes gens resteront.— Un écolier galeux dans un collége... — Quelles expressions ! — Un cheval morveux dans une écurie. — La noble comparaison ! — Un... — Monsieur, finirez-vous de m'étourdir ainsi? — Oui, je *l'avoue, quand je vois entre les mains de mes gens les Pensées philosophiques, ou le Dictionnaire philosophique, ou le Discours sur la vie heureuse, ou le Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, etc., je suis très effrayé, et je ne me crois nullement en sûreté dans ma maison.* »

Cependant la comtesse, furieuse de ce que, pour la première fois sans doute, M. de Lignolle osait lui désobéir, l'impatiente comtesse venait de se jeter dans un fauteuil. Là, tout entière à son impuissante fureur, elle frappait la terre de ses pieds, se tordait les mains, et de temps en temps criait comme une folle. Insensible à son comique désespoir, le comique anti-philosophe continuait toujours :

« *Combien de malheureux de cette classe la philosophie de ce siècle n'a-t-elle pas pervertis ! Elle a produit plus de crimes et de suicides en tout genre que jamais, dans aucun temps, l'infortune et la misère n'en ont fait commettre. Je pourrais, en condamnant ses opinions, et plaignant ses erreurs, être l'ami d'un homme partisan de la fausse philosophie ; mais rien ne pourra m'engager à garder des laquais philosophes.*

« Monsieur, s'écria la comtesse avec beaucoup de fierté, vous garderez pourtant ceux-là, car je le veux. » A ce mot décisif, le bon époux, comme atterré, perdit sa fureur passagère et répondit très modérément : « Puisque vous le voulez, madame, il faudra bien que je le veuille ; mais du moins, permettez quelques observations. — Faites-m'en grâce, monsieur, interrompit-elle, et que je ne sois pas obligée de répéter que je le veux. « Fort bien, madame, répliqua-t-il en secouant la tête et reprenant par degré sa risible colère ; fort bien ! cela sera, mais vous verrez, vous verrez les suites. Toujours vous repoussez le flambeau de mon expérience ; mais tous vos gens vous donneront des leçons. Il n'y en a pas un, j'en suis sûr, qui ne soit déjà philosophe dans l'ame; par conséquent, vos laquais deviendront ivrognes, malpropres, insolents, maladroits ; votre palefrenier estropiera vos chevaux ; votre cocher écrasera les passants ; votre cuisinier manquera ses sauces ; votre maître d'hôtel renversera les plats sur la nappe et sur vos habits ; votre frotteur brisera vos meu-

bles ; vos fournisseurs enfleront leurs *mémoires* ; votre *intendant vous volera* ; vos femmes de chambre *trahiront vos secrets ou vous calomnieront* ; votre *demoiselle de compagnie fera un enfant chez vous* ; vous-même, madame, vous-même, vous lirez ces *méchants livres* ; vous lirez le soir dans votre lit, et quelque nuit vous finirez par *mettre le feu à votre hôtel* : et tout cela, parce que ce maudit Jean-Jacques sera entré dans mon antichambre. Mais c'est égal, ajouta-t-il d'une voix entrecoupée, je m'en lave les mains... Voilà qui est dit... vos laquais vous resteront... mais quand tous les malheurs que je vous prédis seront arrivés... vous viendrez à moi... vous pleurerez... vous conviendrez que j'avais raison, et moi je vous dirai : Tant mieux ! tant mieux ! tant mieux ! car vous l'avez voulu.»

Il partit, et fit bien ; j'aurais été fâché de rire aux éclats devant lui.

Plaît-il, monsieur mon imprimeur? que me dites-vous? — Je vous demande, monsieur le chevalier, pourquoi vous avez exigé que, dans cette dernière scène, on mît en caractères italiques cent cinquante-trois mots. — Pourquoi, monsieur? le voici. Au printemps de l'année dernière 1787, c'est-à-dire sept à huit grands mois avant que je reprisse la plume pour raconter au public fort indulgent la suite de mes aventures, parut contre les philosophes un épais volume dans lequel je fus très surpris de trouver imprimée en toutes lettres la meilleure portion de la terrible diatribe dont à la fin de 1784 l'impitoyable M. de Lignolle assassina devant moi Jean-Jacques et la philosophie. — Comment cela se peut-il, monsieur le chevalier? vous aviez donc conté... — L'anecdote, peut-être ; et les amis d'un bavard, étant bavards aussi, elle aura couru le monde. L'auteur du gros volume aura retenu les plus mordantes épigrammes, et s'en sera servi pour sa gloire. — Il fallait réclamer. — La propriété de quelques phrases? — Cela se fait tous les jours. Ne lisez-vous pas le *Journal de Paris?* Une chansonnette, un impromptu, le petit plan d'une petite pièce bonne ou mauvaise ; tout cela se revendique. Oh ! nos beaux esprits, quoique très riches, ne souffrent pas qu'on les dépouille.— Je le sais bien, mais j'ai cru que le parti de la tolérance était le plus sage. Comme il ne faut jamais se permettre d'altérer la vérité, je me sers aujourd'hui des mêmes expressions dont M. de Lignolle usait en 1784, et je les habille de vos caractères italiques, monsieur mon imprimeur, pour qu'en aucun cas on ne puisse m'accuser de plagiat.

Lecteur toujours bénévole, excuserez-vous encore cette digression? Elle était vraiment indispensable, et je tâcherai de n'en plus

faire. Rendez-moi toute votre indulgence; je retourne à madame de Lignolle.

Tandis que son mari nous montrait dans l'avenir des malheurs imaginaires, un malheur réel venait de nous arriver : le chocolat s'était refroidi. Ne riez pas, madame la duchesse douairière, plaignez-moi plutôt. La veille, pour la première fois de ma vie peut-être, je m'étais allé couché sans souper; et monsieur votre petit-fils, qui sait par expérience ce que c'est qu'un appétit de dix-sept ans, vous dira que le trop court repas interrompu dans la soirée précédente chez la baronne ne doit m'être compté que pour un très méchant dîner. Oh! madame la duchesse, ne riez pas.

La comtesse parlait de renvoyer le déjeuner à l'office; tremblant qu'il ne revînt pas, je le reversai promptement dans la chocolatière, que je fis mettre auprès du feu, dans le boudoir même. « A la bonne heure, dit madame de Lignolle, et faisons une lettre en attendant qu'il soit réchauffé. »

Cette lettre était pour une chère tante qui avait élevé son enfance. Nous fîmes à peu près trente lignes de compliments repectueux, à quoi nous ajoutâmes vingt lignes de souvenirs tendres, et encore vingt-sept lignes de confidences enfantines; je crus que cela ne finirait pas. Désolé de voir qu'il fallait entamer la quatrième page de l'interminable épître, je me permis d'observer à madame la comtesse que le chocolat devait être chaud. « Je le crois, répondit-elle; mais finissons cela d'abord. »

Il est bon de vous faire remarquer, monsieur le petit-fils de la douairière, tout ce qui augmentait l'embarras de ma situation vraiment douloureuse. Une malheureuse femme de chambre, que je ne pouvais me résoudre à regarder en face une seconde fois, tant elle était laide, rôdait sans cesse autour de la cheminée. Il y avait dans la constitution générale de cet individu je ne sais quoi de *philosophique* qui me faisait trembler pour le déjeuner; un secret pressentiment aussi m'avertissait de sa maladresse, et ses mouvements continuels me donnaient de continuelles distractions.

Madame de Lignolle, dont la lettre n'avançait pas, s'étant aperçue plusieurs fois de mes inquiétudes mal déguisées, finit par me demander avec humeur si quelque chose ne me chagrinait pas. Au moment où l'impatiente maîtresse me faisait cette question, la fatale chambrière, en farfouillant dans l'âtre, couchait la chocolatière sur la cendre. Je vis le désastre, la plume échappa de mes mains, mes mains et mes yeux se portèrent vers le ciel, ma tête fut jetée en arrière par un mouvement presque convulsif; peu s'en fallut que

je ne tombasse à la renverse. «Ah! madame, m'écriai-je, le chocolat! » Et la comtesse, si vive alors qu'il ne fallait pas l'être, trop douce maintenant qu'elle eût dû se fâcher, la comtesse ne jeta qu'un coup d'œil du côté de la cheminée, ramena sur moi son regard serein, et, parodiant un héros, dans son imperturbable tranquillité, avec un sang-froid de glace, elle m'adressa cette réponse à jamais mémorable : « Eh bien! mademoiselle, qu'a de commun le chocolat avec la lettre que je vous dicte? »

Emporté par mon désespoir, je répondis impétueusement : « Ma foi! madame, vous en parlez fort à votre aise; hier vous avez soupé. Cette vivacité sympathique ne me déplaît pas trop, répliqua-t-elle. » Puis, s'adressant à l'indigne servante, elle ajouta : « Dites à l'office qu'on en fasse d'autre et qu'on nous l'apporte. « Cet ordre généreux porta jusqu'au fond de mon ame le baume de la consolation. Je sentis mes forces renaître, mes idées revenir, mon style se ranimer; et madame de Lignolle m'aidant, je finis par dire une infinité de jolies choses à la chère tante.

La lettre est achevée, je ferme le secrétaire, je vois le déjeuner revenir. On apporte une petite table ; deux tasses sont placées l'une vis-à-vis de l'autre, le liquide restaurateur est versé, la comtesse vient de s'asseoir, je vais prendre ma place vis-à-vis d'elle, je touche au moment heureux!... mais, ô revers plus insupportable que le premier! un malencontreux laquais apporte une lettre, la comtesse aperçoit le timbre : « Besançon! » dit-elle. Elle pousse un cri de joie, se lève impétueusement, et frappant de ses deux cuisses à la fois la table trop légère, elle me l'envoie sur les deux jambes. Écoutez le cri que je pousse, et ne croyez pas que ce soit la douleur de ma légère blessure qui me l'arrache ; contemplez ma consternation profonde, et ne croyez pas que je regrette ni le petit meuble démantibulé, ni les porcelaines brisées, ni la chocolatière bossuée, ni mon plus beau jupon gâté; non, je ne vois que le chocolat coulant à grands flots sur le parquet. Pendant que je reste immobile, la comtesse, le corps à demi-courbé, les yeux fixés sur le papier chéri, les mains tremblantes, la parole entrecoupée, lit :

« Tu conçois, chère petite nièce, que j'ai eu tant de plaisir à élever, combien j'ai souffert de ne pouvoir venir à ton mariage ; mais enfin le parlement de Besançon m'a jugée, j'ai gagné mon procès, je pars, j'arrive aussitôt que ma lettre ; j'arrive le 15. »

« Le 15! c'est aujourd'hui, » s'écrie la comtesse ; et tout en brisant le papier précurseur, elle continue : « O bonne nouvelle! ô ma chère tante! je vais vous voir, et j'en suis charmée! » A l'instant j'aperçois

sous un fauteuil un débris précieux : je m'élance, je le saisis, je le baise, et je lui dis : O bon petit pain ! ô secourable reste, désormais mon unique espoir, je te tiens et j'en suis ravi ! Cependant je vais m'asseoir dans un petit coin, où je dévore tristement mon insuffisante proie, tandis que madame de Lignolle, tour à tour relisant et rebaisant sa lettre, fait dans son boudoir maintes et maintes gambades.

Enfin elle sonne un laquais : « Saint-Jean, dites au suisse que je suis aujourd'hui chez moi pour madame la marquise d'Armincour seulement. » Puis elle se retourne vers moi : « Mademoiselle de Brumont, je vous ai dérangée de bien bonne heure ; mais vous pouvez maintenant disposer du reste de la matinée. » Je fis à la comtesse une profonde révérence, qui me fut poliment rendue, et j'allai me renfermer dans mon petit appartement. Le lecteur sait à peu près tout ce que je pus dire à ma chère Adélaïde, à qui j'écrivis.

Comme je cachetais la lettre fraternelle, arriva chez moi la laide femme de chambre, qui venait me coiffer par ordre de sa maîtresse. Ah ! maudit visage bourgeonné, tu ne vaux pas le déjeuner que tu me coûtes et dont tu as la couleur ! Vous concevez qu'étant naturellement poli, je ne fis pas cette réflexion tout haut. Si vous me connaissez, vous devinez aussi que, docile et prudent au même degré, je livrai ma tète et fermai les yeux. Il faut pourtant rendre justice à la pauvre Jeannette : disgraciée de la nature, elle avait eu recours à l'art ; je lui trouvai la main assez légère et le coup de peigne moelleux ; mais combien les talents acquis valent moins que les dons naturels ! Combien dans ce moment je regrettai ma petite Justine !

Jeannette, quand elle eut fini ma coiffure, ne m'offrit pas ses services, et je ne fis aucune tentative pour la retenir. Voyez, cependant, si c'eût été Justine ! Justine serait restée sans attendre que je l'en priasse : d'abord elle aurait peut-être un peu retardé ma toilette ; mais avec quelle promptitude ensuite nous aurions regagné le temps perdu ! Avec quelle intelligence l'adroite friponne eût présidé à l'arrangement difficile des cinq cents babioles qui composent un accoutrement féminin presque complet ! Il fallut me charger seul du pénible soin de m'habiller en femme de la tête aux pieds, trop heureux encore d'en être venu à bout, après y avoir mis plus de temps et de réflexion qu'une petite fille bien paresseuse que l'on force, dans une matinée d'hiver, à s'endimancher pour aller avec sa bonne maman à l'office paroissial.

Cependant trois heures allaient sonner; la marquise était arrivée. M. de Lignolle, apparemment toujours fâché, nous avait fait dire

qu'il dînerait en ville; un domestique annonça que nous étions servis. A table, la jeune comtesse m'accabla d'attention, et la vieille tante me prodigua les compliments. Leurs questions quelquefois embarrassantes, mes réponses souvent équivoques, leur crédulité, ma confiance, les louanges dont je payais leurs éloges, tout cela peut-être mériterait d'être raconté; mais je ne puis, ma belle dame, me montrer aussi scrupuleux narrateur que vous me paraissez lectrice exigeante, et nous allons, si vous le voulez bien, marcher au dénoûment.

O muse de l'histoire! étonnante pucelle qu'ils ont si souvent violée, déesse éloquente et véridique qu'ils font mentir avec si peu d'adresse, fille respectable et sage par laquelle ils nous transmettent tant d'impertinentes folies, auguste Clio, c'est vous que j'invoque! Puisque vous savez tout, je n'ai pas besoin de vous dire que, de toutes les aventures qui ont amusé mon ardente jeunesse, celle que je vais à présent raconter n'est pas la moins folle; aussi le galant récit que j'en dois faire me cause-t-il une véritable inquiétude. Où trouver la gaze en même temps légère et décente à travers laquelle il faut que la vérité se laisse entrevoir presque nue? Je blesse l'oreille la moins délicate, si je dis le mot propre; et si j'adoucis l'expression, je la dénature. Comment donc satisfaire la vive curiosité de la belle dame que voilà, sans outrager sa timide pudeur! O chaste déesse! jetez un regard de pitié sur le plus embarrassé de vos serviteurs; pour le secourir, descendez du ciel, entrez dans sa chambre, et conduisez la plume qu'il vient de tailler.

« Fort bien, mon enfant, dit madame d'Armincour à madame de Lignolle; mais à présent que nous sommes libres, parlons des choses essentielles. Es-tu contente de ton mari? — Mais, oui, madame la marquise, répondit-elle. — Qu'appelles-tu, madame la marquise? crois-tu que je te saluerai d'une madame la comtesse? Bon, quand il y a du monde, mais entre nous! va, tu es l'enfant que j'ai élevé, mon enfant chéri; dis ma tante et je dirai ma nièce. Réponds-moi, comptes-tu bientôt me donner un petit-neveu? — Je ne sais pas, ma tante. — C'est-à-dire, tu n'en es pas sûre? — Je ne sais pas, ma tante. — Tu n'aperçois donc pas dans ta santé ces changements... hein? — Plaît-il, ma tante? — Tu n'as pas eu quelques absences? — Est-ce que j'étais sujette à avoir des absences? — Non pas, quand tu étais fille; mais depuis que tu es femme? — Eh bien! les femmes deviennent-elles folles? — Folles! il est bien question de folie! cela ne porte pas au cerveau, dans ce cas-là, ma nièce. — Que me demandez-vous donc, ma tante? — Je demande...

je demande... pourquoi donc affecter? Mademoiselle de Brumon ne doit pas te gêner : elle est ton aînée ; une fille de vingt ans, quoiqu'elle soit sage, n'ignore plus certaines choses. — Je ne vous comprends pas, ma tante. — Ma nièce, trouvez-vous mes questions indiscrètes? — Non, sûrement. Parlez, ma tante, parlez. — Écoute, mon enfant, si je m'en mêle c'est par intérêt pour toi. D'abord, si l'on m'avait crue, tu n'aurais pas épousé M. de Lignolle. Je le trouvais trop vieux. Un homme de cinquante ans... Je sais bien qu'à cet âge-là M. d'Armincour était un pauvre sire... Mais enfin, on prétend qu'il y en a... Dis-moi : le comte remplit-il son devoir? — Oh! M. de Lignolle fait tout ce que je veux. — Tout ce que tu veux!... et tous les jours? — Tous les jours. — Je t'en félicite, ma nièce, tu es fort heureuse... Ah çà! mais pourtant, ma petite, il faut prendre garde... — A quoi, ma tante? — Il faut ménager ton mari. — Comment? — Comment! ma nièce. Il ne faut pas vouloir trop souvent. — Vouloir quoi, ma tante? — Ce dont il est question, ma nièce. — Mais il me semble qu'il n'est question de rien, ma tante. — De rien! tu appelles cela rien, toi! tu ne sais donc pas qu'à l'âge de M. de Lignolle, aller de ce train-là c'est s'épuiser? — S'épuiser? — Sans doute. Il y a des fatigues que les femmes supportent, mais auxquelles les hommes ne résistent pas. — Des fatigues? — Assurément, et puis vos âges sont très différents, ma nièce. — Mais que fait l'âge?... — Cela fait tout, ma petite, et ne va pas tuer ton mari? — Tuer mon mari! — Oui, le tuer, mon enfant. Il n'est pas rare de voir des hommes en mourir. — Mourir de quoi, ma tante? — De cela, ma nièce. — De cela! de faire les volontés de leurs femmes! — Oui, ma nièce, quand les volontés de leurs femmes sont infinies. — Eh bien! M. de Lignolle ne s'en porte pas plus mal. — Tant mieux, ma nièce; mais, je vous le répète, prenez-y garde, parce que cela ne durerait pas. — Je voudrais bien voir!... Vous riez, ma tante? — Oui, je ris, avec ton *je voudrais bien voir!* Que ferais-tu, je t'en prie? — Ce que je ferais! je lui dirais ce que je veux. — Ah! voilà du nouveau! — Vous croyez que je n'oserais pas! Cela m'est arrivé déjà plus d'une fois. — Et cela ta réussi? — Certainement. Quand M. de Lignolle hésite, je me fâche. — Ah! ah! — Quand il refuse, je commande. — Et il obéit? — Il murmure, mais il s'en va. — Mais s'il s'en va, il ne fait donc pas ce que tu veux? — Pardonnez-moi, ma tante. — Il revient donc? — Il revient, ou il ne revient pas; que m'importe? — Comment! — Pourvu qu'il obéisse. — Mais... — Et que je sois la maîtresse. — Mais... — De faire tout ce qui me plaît... — Ah çà, ma nièce, il y a donc une demi-heure que nous nous parlons sans nous en-

tendre? Savez-vous bien que cela m'impatiente? — Comment, ma tante? — Eh oui! ma nièce, je vous dis blanc, vous répondez noir : il semble que je vous parle hébreu. — Ce n'est pas ma faute. — Est-ce la mienne? Je vous fais la question la plus simple, et vous paraissez ne pas comprendre. Quand je parle des devoirs de M. de Lignolle, j'entends ses devoirs de mari. — Fort bien, ma tante. — Et quand vous répondez qu'il fait vos volontés, je crois que vous voulez dire vos volontés de femme... — Justement, ma tante. — De femme mariée. — Sans doute, ma tante. — D'une femme jeune, vive, et qui aime le plaisir. — Précisément, ma tante. — Ainsi, vous m'entendiez? — Oui, ma tante. — Vous répondiez que M. de Lignolle remplissait son devoir de mari? — Oui, ma tante. — Tous les jours? — Oui, ma tante. — Hé bien, ma nièce, je trouve cela fort étonnant et fort heureux. Mais, mon enfant, je te le répète, il faut user de ta raison; ton mari n'est pas jeune, et tu le tueras. — Voilà ce que je n'entends pas, ma tante. — Comment! vous n'entendez pas qu'un homme de cinquante ans ne peut, sans exposer sa vie, satisfaire une très jeune femme dont les appétits sont immodérés? — Il ne s'agit pas d'appétits, ma tante. — Les désirs, si vous voulez. — Et qui vous dit que mes désirs sont immodérés? — Vous-même, ma nièce, puisque vous prétendez que vous devez être la maîtresse sur ce point... — Hé bien, ma tante! — Et que tous les jours vous forcez votre mari à faire une sottise. — En vérité, ma tante, vous êtes aujourd'hui d'une humeur! — Ah! voilà bien les jeunes femmes, quand on les contrarie sur cet article. — Ma tante, voulez-vous!... — Elles ne voient que cela de bon dans le monde... — Voulez-vous, ma tante ?... — Cela seul est le souverain bien... — Voulez-vous me forcer à quitter la place? — Je conviens que c'est une des grandes douceurs de la vie. — Oh! que je m'impatiente! — Oui, oui, ma nièce, je n'ignore pas que vous êtes très vive; mais enfin, je suis votre mère, il faut m'écouter. — O mon Dieu! — Non pas, restez et écoutez-moi : je veux que vous me promettiez de ne plus obliger M. de Lignolle à faire tous les jours ce que vous appelez votre volonté. — Hé! pourquoi donc, ma tante, me laisserais-je gouverner un jour plutôt qu'un autre! — Le beau raisonnement, ma nièce! — Pourquoi ne ferais-je point aujourd'hui ce que j'ai fait hier? — Mais avec cette belle manière de calculer, ma nièce, il n'y aurait pas de raison pour que cela finît jamais. — C'est aussi comme je l'entends : je prétends bien que cela ne finisse pas. — Que répond-elle donc? — Ah! vous direz tout ce que vous voudrez, ma tante, je ne souffrirai pas que mon mari me manque. — Voyez l'écervelée! — Ni qu'il me mène! — Mais quel galimathias!

— Non! je ne l'empêche pas de se conduire à sa manière... — Elle perd la tête! — Mais qu'il me laisse de mon côté faire tout ce qu'il me plaira. — Comment! de votre côté! cela ne se peut pas. Ce n'est qu'avec son mari qu'une honnête femme... — Avec lui, quand cela me convient : avec un autre, si cela m'arrange mieux. — Fi! ma nièce, quels principes! — L'essentiel est qu'il ne me gêne en rien... — Ma nièce, je ne vous comprends pas. — Et que je fasse en tout ma volonté. — Ma nièce, vous ne voulez pas que je m'en aille? — Ma tante, vous voulez donc que je quitte la place? — C'est insupportable! — Cela est désespérant! — Conduisez-vous par mes conseils, ma nièce. — Parlez-moi raison, ma tante, je ne suis plus une enfant. »

Toutes deux s'étaient levées, toutes deux se fâchaient. Cependant, aux questions très claires de la tante, la nièce avait fait avec tant d'innocence et de vérité des réponses si ingénues, si équivoques, si extraordinaires, que je commençai à soupçonner d'étranges choses. J'essayai de calmer madame d'Armincour, en lui disant : « Il y a tout lieu de penser, madame, que madame la comtesse n'est pas infiniment heureuse dans le sens que vous l'entendez, et maintenant je gagerais qu'elle est aussi loin de mériter vos reproches que de les comprendre. — Vous croyez, répliqua-t-elle : hé bien! questionnez-la, mademoiselle de Brumon, et voyons si vous pourrez en tirer quelques éclaircissements. » Je m'adressai à la nièce : « Madame la comtesse permet-elle?... » Elle m'interrompit vivement : « Très volontiers, mademoiselle. »

« M. de Lignolle couche-t-il dans l'appartement de madame la comtesse? — Non. — Jamais? — Jamais. — Y entre-t-il la nuit? — Jamais. — Y vient-il le matin? — Oui, quand je suis levée. — S'enferme-t-il dans la journée avec madame la comtesse? — Non. — Le soir, reste-t-il un peu tard chez madame la comtesse? — Après le souper, cinq minutes tout au plus. — Ces cinq minutes, à quoi les emploie-t-il? — A me dire bonsoir. — Comment dit-il bonsoir à madame la comtesse? — En m'embrassant. — Comment embrasse-t-il madame la comtesse? — Comme on embrasse ; il me donne quelques baisers. — Où cela, madame la comtesse? — Dame! où cela se donne. — Mais encore? — Sur le front, sur les yeux, sur le menton. — Voilà tout? — Voilà tout. — Absolument? — Absolument. Que voulez-vous de plus? — Eh bien, madame la marquise, qu'en pensez-vous?

— Je pense, répondit-elle, que cela serait bien incroyable et bien affreux... » Elle courut promptement à madame de Lignolle : « Dis-

moi, ma nièce, es-tu femme ou fille? — Femme, puisque je suis mariée. — Es-tu mariée? — Certainement, puisque M. de Lignolle m'a épousée. — Êtes-vous sûre, ma nièce, qu'il vous ait épousée? — Je vous le demande, ma tante! — Où t'a-t-il épousée? — A l'église. — Et pas ailleurs? — Est-ce qu'on épouse ailleurs, ma tante? — Dis-moi, ma petite, le jour de tes noces... Va, je suis bien fâchée de n'avoir pas pu me trouver à Paris le jour de tes noces... Je me défiais de ce M. de Lignolle et de ses cinquante ans... il m'avait bien l'air de n'avoir pas le sens commun... j'avais très expressément recommandé qu'on te donnât du moins quelques instructions préliminaires... Dis-moi, ma chère enfant, la nuit de tes noces que t'est-il arrivé? — Rien, ma tante. — Rien! mademoiselle de Brumon, la nuit de ses noces, il ne lui est rien arrivé! Ah! pauvre petite, ajouta la bonne tante en pleurant, pauvre petite, que je te plains! Mais, réponds-moi... la nuit de tes noces, ne s'est-il pas mis au lit près de toi, ton mari? — Oui, ma tante. — Hé bien, après? — Après, ma tante, il m'a souhaité une bonne nuit et il s'en est allé. — Il s'en est allé! répétait la marquise qui fondait en larmes; il s'en est allé! Ah! ma charmante petite nièce, ta jolie figure ne méritait pas cela! — Bon Dieu, ma tante, vous m'inquiétez! — Pauvre enfant, la voilà vierge encore, après deux mois de mariage! quel sort! quel sort cruel! — En vérité, ma tante, vous me faites peur! expliquez-vous. — Mon enfant... Je ne puis... je ne puis... ma douleur me suffoque... Vous, mademoiselle du Brumon, qui vous exprimez avec tant de facilité, dites-lui... ce que c'est... expliquez-lui... comment... vous n'êtes pas ignorante comme elle, sans doute?... Vous devez savoir... — A peu près, madame la marquise. J'en ai entendu parler, et puis, j'ai lu de bons livres. — En ce cas, faites-moi le plaisir de la mettre au fait. — Madame la comtesse permet-elle? » Elle me répondit que je lui rendrais service. . .
. . . .

Eh bien! fille d'Apollon, trop sage Clio, pourquoi donc m'empêcher d'écrire? pourquoi des points quand il faut des mots? En vérité, je vous admire! le bel expédient que voilà! — Peut-être sans moi ne vous en seriez-vous pas avisé cette fois-ci, jeune homme. Vous avez si peu d'expérience et vous entendez si mal vos intérêts!... Ne voyez-vous pas qu'après avoir tracé le cadre, vous pouvez prier chacun de vos lecteurs de le remplir? Plusieurs d'entre eux s'en acquitteront sans peine aussi bien que vous tout au moins. Beaucoup d'autres, qui feront plus mal, croiront que vous n'auriez pas mieux fait. A le bien prendre, votre ouvrage n'en

sera guère meilleur, ni plus mauvais, et vous aurez toujours économisé sur le marché, du temps, de la peine et du papier. — Grand merci, madame la déesse, vous ne raisonnez pas comme mon libraire.

« Quoi! reprit madame de Lignolle, émerveillée de ce qu'elle venait d'entendre, quoi! vous ne plaisantez point? — Je ne prendrais pas cette liberté avec madame le comtesse. — Quoi! ma tante, tout ce que mademoiselle de Brumon vient de dire est vrai? — Très vrai, ma nièce, et cette aimable fille t'a expliqué tout cela comme si elle n'avait fait autre chose de sa vie. — Ainsi, depuis deux mois, M. le comte aurait dû m'épouser de cette manière, ma tante? — Oui, ma pauvre enfant; depuis deux mois M. le comte t'insulte. — Il m'insulte? — Oui, tu ne sens pas cela? — Ma tante, je vois seulement qu'il a perdu beaucoup de temps. — Il t'insulte, ma nièce. Négliger tes charmes, c'est leur faire outrage, c'est dire qu'ils ne méritent pas d'être subjugués. Te laisser vierge, c'est te faire sentir, de la façon la plus cruelle, que ta fleur ne vaut pas la peine qu'on se donnerait à la cueillir. — Ah! ah! — Te laisser vierge, ma pauvre petite! de toutes les humiliations auxquelles une malheureuse femme puisse être exposée, tu éprouves aujourd'hui la plus grande. — Il n'est pas possible! — Trop possible, ma chère enfant, trop possible. Te laisser vierge! c'est te déclarer qu'il te trouve bête, maussade, dégoûtante. — Grand Dieu!... ma tante, vous n'exagérez pas? — Demande, ma petite, demande à mademoiselle de Brumon. »

Aussitôt je pris la parole, et, m'adressant à la jeune femme outragée : « Assurément, par cet abandon, que je ne conçois pas, M. le comte signifie très positivement à madame la comtesse qu'elle est laide... — Laide! il en a menti. Je ne cache pas mon visage, ainsi.... — Qu'elle n'est pas bien faite.... — Il en a menti. Voyez ma taille, est-elle mal prise? — Qu'elle a le bras carré.... — Il en a menti. Attendez, que j'ôte mon gant. — Un grand vilain pied... — Il en a menti. Me voici déchaussée... — La jambe grosse... — Il en a menti. Voyez. — La gorge plate... — Il en a menti. Regardez. — La peau rude.... — Il en a menti. Tâtez. — Le genou cagneux.... — Il en a menti. Jugez vous-même. »

J'aimais la manière franche et décisive dont la comtesse repoussait les imputations calomnieuses de son mari, que je me plaisais à faire parler. Curieux d'essayer jusqu'où le juste désir d'une justification très facile emporterait cette femme si vive, j'ajoutai : « C'est lui dire enfin qu'elle a quelque difformité secrète. » Un geste expres-

sif que fit madame de Lignolle, un geste aussi prompt que sa pensée, m'annonça qu'elle allait encore donner la preuve justificative en même temps que le démenti formel. Madame d'Armincour aussi devina très aisément le dessein de la comtesse; et malheureusement pour moi, qui le trouvais louable, elle accourut assez tôt pour en empêcher l'entière exécution. « Va, ma chère amie, ce n'est pas la peine, dit-elle à sa nièce; moi qui, depuis ton enfance, ne t'ai pas perdue de vue, je sais qu'il n'en est rien, et mademoiselle de Brumon s'en rapporte à toi. Au reste, il ne faut pas non plus te fâcher si fort... — Ne pas me fâcher! — Ton mari... — Est un impudent menteur... — N'est peut-être pas si coupable... — Un insolent... — Que nous l'imaginions d'abord. — Un lâche! — Il se peut qu'une longue indisposition.... — Ma tante, il n'y a pas d'indisposition de deux mois. — Ou quelque chagrin domestique...— Point de chagrin pour un homme trop heureux de m'épouser! — Ou quelque grand malheur..... — Oui! le progrès de la philosophie! — Ou quelque travail important... — Des charades! Tenez, ma tante, ne le défendez pas, car vous m'aigrissez davantage. Je conçois maintenant toute l'indignité de sa conduite, et, dès qu'il rentrera... Ah! dès qu'il rentrera, laissez-moi faire... Il s'expliquera, il me rendra compte de ses motifs, il me fera raison de l'outrage.... il m'épousera sur l'heure, ou nous verrons.»

Cependant le jour commençait à tomber. Ce ne fut pas sans peine que j'obtins de la comtesse un moment de liberté. J'allai m'enfermer dans ma chambre, où je n'attendis pas longtemps M. de Valbrun. Le vicomte m'apprit qu'un homme sûr, chargé d'aller à l'hôtel de B***, remettre à madame la marquise elle-même la lettre de Justine, avait rapporté cette réponse : « Celle qui vous envoie me fait grand plaisir. Je n'étais pas tranquille sur le sort de la personne dont elle me donne des nouvelles. Dites qu'elle peut continuer de m'instruire de la situation des affaires de cette personne, à laquelle je m'intéresse véritablement. Vous pouvez ajouter que M. de B***, qui d'abord m'avait assez mal reçue, vient de reconnaître ses torts et d'en obtenir le pardon. Ce n'est pas un secret, elle est bien la maîtresse de le dire à quiconque peut m'en féliciter. »

M. de Valbrun ajouta : « Madame de Fonrose est allée maintenant au couvent de madame de Faublas. Demain matin, avant huit heures, je vous dirai ce que nous avons fait. » Après avoir remercié le vicomte, comme je le devais, je lui remis mes deux lettres; je le priai d'envoyer l'une au couvent d'Adélaïde et de faire mettre l'autre à la grande poste. Il voulut bien, en me quittant, m'assurer

qu'il allait tout à l'heure faire lui-même les deux commissions. Fatale lettre à M. de Belcour, n'aurais-je pas dû prévoir tous les chagrins que tu pouvais me causer!

Maintenant je me demande pourquoi mademoiselle de Brumon, sans avoir en tête d'autre objet déterminé que celui de se rapprocher de Sophie, sentit pourtant, en rentrant dans l'appartement de la jeune comtesse, quelque déplaisir d'y retrouver la vieille marquise! C'est qu'apparemment, comme tant d'autres, appelé par l'amour à réparer les inexcusables torts dont l'hymen se rend journellement coupable envers la beauté, le chevalier de Faublas, entraîné malgré lui, ne faisait qu'obéir à l'impulsion de son génie. Je me demande aussi pourquoi la nièce, ne recevant plus qu'avec distraction les instructions de la tante, et de temps en temps attachant sur moi des regards dont tous mes sens étaient émus, ne montrait pas un vif empressement à retenir chez elle, le reste de la soirée, madame d'Armincour, d'ailleurs si chérie! C'est qu'ils existent en effet ces atomes inhumainement rejetés par nos philosophes modernes, ces atomes sympathiques, qui tout d'un coup partis du corps brûlant d'un adolescent vif, et dans la même seconde émanés de nubiles attraits d'une jeune fille, se cherchent, se mêlent et s'accrochent, pour ne faire bientôt, des deux individus doucement attirés, qu'un seul et même individu. C'est qu'il agissait déjà sur la gentille brune le charme dont était possédé le joli garçon. C'est que, déjà guidée par les puissants rayons de la bienfaisante lumière que j'avais fait luire à ses yeux, et plus encore par cet instinct naturel à tout le beau sexe, dont le tact, en certaines matières surtout et dans certains cas, est à la fois délicat, prompt et sûr, madame de Lignolle se sentait intérieurement avertie de la nullité d'un homme qui, depuis deux mois, lui manquait nuit et jour, et que machinalement elle pressentait en moi celui qui pouvait pleinement punir l'offense et dédommager l'offensée. Je me demande encore pourquoi madame d'Armincour, quoique favorisée de son antique expérience, ne parut pas s'apercevoir qu'elle était de trop, et s'obstina, malgré les fréquentes distractions de sa nièce, à lui tenir fidèle compagnie jusqu'au retour de M. de Lignolle! C'est que les vieilles gens furent de toute éternité spécialement destinés à gêner l'aimable jeunesse, peut-être afin que ses désirs contrariés devinssent plus ardents, et que les plaisirs obtenus malgré les obstacles eussent pour elle un charme de plus. Au reste, je ne vous conseille pas, monsieur le petit-fils de la douairière, de donner une confiance aveugle à mes propositions, qui ne sont peut-être pas trop vraies. Plus d'une fois

j'ai cru m'apercevoir que, dès qu'une femme entrait pour quelque chose dans mes raisonnements, elle brouillait toutes mes idées. De là vient que souvent, quand je voudrais moraliser, je plaisante; de là vient que souvent je déraisonne au lieu de philosopher.

Quoi qu'il en soit, madame d'Armincour nous honora de sa présence à souper. Elle me parla beaucoup de la province où elle avait élevé sa nièce, de son beau château qu'il ne fallait réparer qu'une fois par an, de ses beaux biens que son concierge faisait valoir, de ce concierge qu'elle nous donna pour le premier homme du monde, et qui, soit dit sans offenser personne, me parut être celui de ses gens qu'elle connaissait le mieux. Je crois qu'il eût été question du bon *André* jusqu'au lendemain matin; mais, à minuit passé, la voiture du comte se fit entendre. « Il vient de m'arriver l'aventure du monde la plus désagréable, cria M. de Lignolle en entrant; vous savez bien ma belle charade!... — Monsieur, interrompit la comtesse, voici madame la marquise d'Armincour, ma tante. » Le comte, un peu surpris, commença pour la marquise un long compliment qu'elle n'écouta pas jusqu'au bout. « Bonsoir, dit-elle brusquement à sa nièce, bonsoir, ma chère Éléonore. Demain je reviendrai de bonne heure, demain j'espère qu'enfin je souhaiterai le bon jour à madame la comtesse de Lignolle. » Elle lui fit en sortant une de ces révérences froides que les femmes réservent pour certains hommes qu'elles n'estiment point. « Vous savez bien ma belle charade? reprit le comte dès qu'elle fut partie... — Mademoiselle de Brumon, interrompit la comtesse, faites-moi le plaisir de vous retirer chez vous. »

J'obéis sans répondre, mais je restai collé derrière ma porte, et prêtant l'oreille avec la plus grande attention...

« Vous savez bien ma belle charade! » reprit encore M. de Lignolle. Madame l'interrompit de nouveau: « Il ne s'agit pas de cela, monsieur; on ne se marie pas pour faire des charades; mais pour faire des enfants. — Comment! madame... — Comment! monsieur, était-ce à moi de vous l'apprendre? — Comment! — Si ma tante et mademoiselle de Brumon ne m'avaient pas instruite, je serais donc restée fille? — Madame, vous ne m'entendez pas. Je savais, tout comme un autre, quel devoir... — Vous le saviez, monsieur! Si vous le saviez, pourquoi ne le faisiez-vous pas? Il est donc vrai que vous me trouviez laide? Il est donc vrai que, depuis deux mois, je suis l'objet de vos mépris?... Où allez-vous, monsieur? »

J'entendis madame de Lignolle courir à la porte et la fermer.

« Vous ne sortirez pas d'ici, monsieur, que vous n'ayez réparé vos outrages. — Mes outrages? — Oui, vos outrages. Je sais tout,

monsieur; en ne m'épousant pas, vous m'avez insultée ; mais vous m'épouserez; vous m'épouserez tout à l'heure... Si tout ce qu'on m'a dit est vrai, ce n'est pas un grand mal pour vous, j'espère. Au reste, c'est votre devoir; qu'il vous soit agréable ou non, remplissez-le. Je le veux, et je vous l'ordonne. — Mais, madame... — Point de mais, monsieur; je vous trouve encore bien impertinent. Croyez-vous que je ne vous vaille pas!... On vous donnera une femme jeune et jolie pour lui faire des charades! Vous me ferez un enfant, monsieur... Vous m'en ferez un!... Vous me le ferez! vous me le ferez tout à l'heure! tout à l'heure... ici... là, à cette place-là. »

La comtesse venait de le prendre par la main, et de le conduire derrière ses rideaux. A travers le trou de ma serrure, je voyais sur le parquet, dans un petit espace que laissait découvert le *lampasse* devenu trop court, vedeva quattro piedi groppati. La loro positura, che non era piu dubbia, mi dava ben' à conoscere ch'el Lignolo otto-neva, od era, s'ul punto d'ottenter' il pardonno delle sue colpe.

Quel personnage je fais là cependant! que le rôle d'observateur est, en ce cas, humiliant et pénible! Ah! tante bavarde autant que maudite, pourquoi n'avez-vous pas voulu vous en aller plus tôt? Hé bien! chevalier, qu'est-ce donc que tu te dis à toi-même? Quoi! tu désespères de ta fortune! Va, mon ami, rassure-toi, ton génie protecteur ne t'abandonne pas. Va, Faublas n'est pas fait pour remplir, dans une aventure bizarre et galante, un emploi subalterne. Ecoute ce que dit la comtesse, et fais un saut de joie.

« Pardon, monsieur, peut-être que j'ai tort; peut-être qu'en effet ma tante et mademoiselle de Brumon ne m'ont voulu faire qu'une mauvaise plaisanterie. Je comptais vous inviter à passer chez moi la nuit entière; mais vous prendriez, je le vois, bien des peines inutiles; je crois que c'est vous rendre service que de vous engager à vous retirer dans votre appartement. — Madame, je vous demande le secret; j'espère qu'une autre fois je serai plus heureux. — Une autre fois! reste à savoir si je voudrai... — Madame, dans tous les cas, je compte sur votre discrétion. — Monsieur, je ne promets rien. — Madame... — Monsieur, je vous prie de me laisser libre. »

Elle venait d'ouvrir la porte qu'elle referma dès qu'il fut dehors. Aussitôt je sortis de ma chambre et volai dans la sienne : — Ah! madame, que je suis aise!... — Pourquoi cette folle joie? interrompit-elle? — Madame, vous ne pouvez concevoir... — Mademoiselle, interrompit-elle encore du ton le plus sérieux, si vous pouviez vous faire une juste idée de ce que c'est que M. de Lignolle, vous sauriez qu'entre lui et moi, tout à l'heure, il n'a rien pu se passer dont on

doive se réjouir et me féliciter; rien dont je doive me réjouir. — Madame! et que diriez-vous si je vous avouais que c'est votre peine qui fait ma joie? — Ce que je dirais! mademoiselle... — Que diriez-vous, si je vous apprenais que le sort toujours juste a conduit chez vous un vengeur? — Un vengeur? — Si je vous déclarais que vous voyez à vos pieds un jeune homme... — Un jeune homme! — Qui vous aime... — Qui m'aime!... — Un jeune homme plein de tendresse pour vous, et d'admiration pour vos charmes! — Vous êtes un jeune homme! et vous m'aimez! — Ah! ce n'est pas de l'amour, c'est... — Mademoiselle de Brumon, êtes-vous bien sûre d'être un jeune homme? — Jolie comtesse, en vérité, je ne puis avoir là-dessus aucune espèce de doute. — Hé bien! venez, venez; vengez-moi, épousez-moi, épousez-moi tout de suite; je le veux! je vous l'ordonne! — Ah! vous n'avez pas besoin de me l'ordonner! ah! charmante Éléonore, je ne demande pas mieux. »

Elle avait raison d'être fâchée contre son mari! J'avais raison d'être content de M. de Lignolle! Ce M. de Lignolle avait si peu fait, que tout me restait à faire! Mais, dans les entreprises de la nature de celle-ci, les obstacles ne sont pas faits pour abattre un courage éprouvé; le mien s'accrut par les difficultés, et bientôt quelques sourds gémissements, à la fois douloureux et tendres, annoncèrent mon triomphe prochain, dont l'heureux instant fut marqué par un dernier cri. Triomphe vraiment délicieux, où le vainqueur, dans l'ivresse du succès, s'applaudit des transports du vaincu charmé de sa défaite! Victoire la plus douce de toutes à quiconque, au sein de son propre bonheur, sait jouir encore du bonheur d'autrui!

Il faut rendre justice à la présence d'esprit de la comtesse: aussitôt que la parole lui fut revenue, elle me demanda qui j'étais. Préparé à cette question toute simple, qu'une femme moins vive m'eût sans doute adressée plus tôt, je ne fis pas attendre la réponse: « Charmante Éléonore, on m'appelle le chevalier Flourvac. Mes parents, injustes, uniquement jaloux d'assurer une grande fortune à mon aîné barbare, m'ont voulu forcer à me faire *génovéfin*... — Ils voulaient vous faire moine! s'écria-t-elle; mais vous n'auriez jamais épousé personne! Oh! que c'eût été dommage! — Aussi, ma jeune amie, quelque chose me disait sans cesse que je n'avais par la moindre vocation pour ce métier-là. Assurément je ne devinais pas que le destin propice me réservait l'avantage peu commun de consommer un mariage qui ne serait pas le mien; mais je sentais confusément que j'étais né pour épouser. Je me suis donc échappé du couvent où l'on me tenait renfermé. Mon ami, le

vicomte de Valbrun, indigné de la lâcheté de mon frère et de la cruauté de mes parents, m'a recueilli, m'a conseillé ce déguisement, m'a fait chercher un asile plus sûr que sa maison, et chaque jour je rendrai grâce au hasard favorable qui m'a conduit auprès d'une femme jeune, jolie et vierge. — Le sort ne m'a pas favorisée moins que toi, mon cher Flourvac, répondit la comtesse en m'embrassant; tu me tiendras compagnie jusqu'à ce que tes parents soient morts. — Quel engagement vous prenez là, ma chère Éléonore! mon père est encore jeune... — Tant mieux, mon ami, nous demeurerons ensemble plus longtemps. Restez avec moi jusqu'à ce que tous vos parents soient morts: restez, Flourvac, je le veux. »

Pendant que je faisais à madame de Lignolle l'indispensable mensonge que vous venez de lire, je l'aidais à dépouiller des vêtements incommode dont je ne l'avais pas débarrassée d'abord, tant elle m'avait paru pressée d'être vengée! tant j'avais jugé convenable la prompte exécution de ses ordres formels!

A présent, monsieur l'abbé, parlez-moi sans déguisement; n'auriez-vous pas quelque envie de prendre ma place auprès de la comtesse, nel letto nuziale ov' era giaccio acanto di lei!

Je ne vous dirai pas tout à fait comment j'y passai les plus douces heures de ma vie; mais je vous dirai bien à quels souvenirs enchanteurs j'y livrai pour quelques instants ma fugitive pensée. Près de l'aimable disciple que je formais, je me rappelai le maître le plus aimable qui m'avait formé. Là comme ici, aujourd'hui comme alors, des événements inattendus et peu communs, préparant mon bonheur, m'avaient, presque sous les yeux d'un époux ridicule, pour ainsi dire, jeté dans les bras de sa vive moitié! Je me trouvais à la place de M. de Lignolle, enseignant à la jolie comtesse les premiers éléments de l'auguste science que j'avais apprise de la belle madame de B*** sous les auspices du marquis. Mais, hélas! des deux femmes rares que m'avait données mon étoile singulièrement propice, l'une m'était déjà ravie, l'autre bientôt se verrait abandonnée... Quelle honte cependant ce serait pour moi si je quittais ma gentille élève sans avoir parfaitement achevé son éducation! Quel maître plus favorable du hasard put jamais s'applaudir d'une écolière supérieure à madame de Lignolle! Charmante enfant, sujet précieux chez qui se trouvaient réunis les moyens séduisants et les dispositions heureuses! que d'attraits elle m'offrit! que de docilité je lui trouvai! combien d'intelligence et de feu! quelle adresse, et que d'activité! La même nuit, je vous jure, vit commencer et finir

son instruction complète, et cette nuit sera toujours comptée dans le nombre de mes plus courtes nuits.

Le jour ne devait pas tarder à paraître, quand tous deux enfin, lassés, nous nous endormîmes. Lorsque je me réveillai, ma montre marquait midi. Grand Dieu ! M. de Valbrun m'attend-il patiemment depuis huit heures du matin ?... Je quittai sans bruit la comtesse, qui dormait profondément ; et, presque nu que j'étais, je courus à la chambre, j'ouvris la petite porte de l'escalier, je ne vis personne. O ma Sophie !... Heureusement je vis dans ma serrure un petit papier qui débordait. Le vicomte, avec un crayon rouge, avait griffonné ces mots, que j'eus beaucoup de peine à déchiffrer :

« Je frappe, et vous ne me répondez pas. Où êtes-vous, mademoiselle de Brumon ? Que faites-vous ? Je n'en sais rien ; mais je devine. Quelle agréable nouvelle je vais porter à la baronne ! A deux heures je reviendrai ; madame la comtesse sera-t-elle levée à deux heures ? »

Je réveillai ma jeune amie, en reprenant ma place auprès d'elle. Le regard qu'elle me lança me parut encore plus vif que tendre ; j'eus lieu de croire que la douce caresse dont elle l'accompagnait n'était pas tout à fait désintéressée ; j'entendis, avec de fréquents soupirs, quelques mots à demi-prononcés. Tout cela, suivant moi, voulait dire que mon écolière attendait sa dernière leçon. Qui de vous, messieurs, l'eût refusée, pouvant la donner encore ? Je la donnais donc, lorsqu'on frappa rudement à la porte de la chambre à coucher. Je quittai brusquement le poste que j'occupais, et je me préparais à sortir du lit de la comtesse, mais elle me fit signe de rester à ses côtés ; et, d'une voix ferme, elle demanda : « Qui va là ? — C'est moi, répondit M. de Lignolle, ne vous levez-vous pas aujourd'hui ? — Pas encore, monsieur. — Il est tard, cependant, madame. — Oui, monsieur, mais je suis occupée. — A quoi, madame ? — Monsieur, je compose. — Qui vous apprend à composer ? — Mademoiselle de Brumon. — Je voudrais bien assister à la leçon. — Cela ne se peut pas, monsieur, vous ne feriez sûrement rien, et vous nous empêcheriez de faire quelque chose. — Et que faites-vous donc, madame ? — Des enfants qu'on puisse croire les vôtres, monsieur. — Que voulez-vous dire ? — Que je finis une charade. — Une charade ! ah ! voyons donc. — Vous avez envie de chercher le mot ? — Oui, vraiment. — Eh bien ! attendez une minute.

« Voici, me dit-elle tout bas, l'instant d'une vengeance complète





La Rencontre.

Je veux lui faire une malice dont le souvenir puisse, dans cinquante ans encore, amuser ma vieillesse. Mon cher Flourvac, reprenons l'exercice que son arrivée t'a forcé d'interrompre, le reste me regarde. » Docile avec plaisir, j'obéis sans me permettre la plus légère observation. Alors, pour me prouver, après Coralie, que plus d'une femme sachant, dans un moment critique, embrasser à la fois plusieurs occupations différentes, peut en même temps très conséquemment agir et très distinctement parler, madame de Lignolle éleva la voix, et dit au comte : « Monsieur, écoutez-vous à la porte? — Il le faut bien, madame, puisque vous ne voulez pas m'ouvrir. — Bon ! voici ma charade. *Amo 'l primo mio.* (Piano à Faublas abbraciandolo.) *L' amo di molto.* Amo 'l primo mio, ridisse il Lignolo. *Signor' si*, soggiunse ella. *M' amas 'l secondo mio.* (Piano à Faublas.) *M' ami. Ah! m' ami, è vero?* Non risposi, m' a l' abbracciai teneramente, mentre che 'l Lignolo con grandissima attenzione ridiceva : m' ama 'l secondo mio. *Bravo signor*, dice la comtessina. *E 'l mio integrale, ben' che composto da duo, non dimeno fa piu ch' uno.* (Piano à Faublas.) *Deh ! non è la... verita? la verita... ben mio.* Ma disse Lignolo, dunque in prosa lo fate? *Signor... si... in pro...* sta volta sulle labra della svenua la parola mori. »

Cependant elle eut tout le temps de reprendre ses esprits avant que son mari, qui voulait absolument deviner, eût cessé de répéter : *Mon tout, quoique formé de deux personnes, ne fait qu'un.* « Monsieur, reprit la jeune écervelée, plus contente que si elle eût fait un poëme épique et une bonne action, je dois, en conscience, vous prévenir d'une chose essentielle : c'est que ma charade est une espèce d'énigme qui a deux mots. Je vous déclare d'avance que je ne vous les dirai jamais, et je crois que vous ne les devinerez pas. — Je ne les devinerai pas! ah! je vais m'enfermer dans mon cabinet, et je descends dans une demi-heure. — Dans une demi-heure, soit; je serai levée. »

Il revint effectivement une demi-heure après. Assis à côté de la comtesse, je prenais dans son boudoir une grande tasse de chocolat que cette fois j'avais demandée sans façon. « Mesdames, vous savez bien ma plus belle charade, dit M. de Lignolle en entrant, hier on l'a critiquée. On l'a critiquée, mademoiselle de Brumon; auriez-vous cru cela? — Oui, monsieur le comte. — Oui! — Sans doute, l'envie! — Ah! l'envie, vous avez raison. Mais que je vous conte un événement tout aussi désagréable. Hier encore, dans un cercle d'amateurs, on propose une charade, je trouve le mot, un de mes

voisins le trouve aussi, nous le disons en même temps ; chacun félicite mon rival et personne ne me fait le moindre compliment. Cette injustice m'a donné de l'humeur, et je me suis, à propos de cela, rappelé certain projet qui m'est venu vingt fois dans la tête. Dans le *Mercure de France*, mademoiselle, on imprime au bas de chaque charade le nom, le surnom, le titre, la demeure, le nom de la ville et de la province de l'auteur ; et je trouve qu'on fait bien, parce qu'on ne saurait trop encourager les talents. Mais n'est-ce pas une chose affreuse, qu'un homme qui emploie régulièrement trois ou quatre jours de la semaine à la recherche des mots du logogryphe, de l'énigme et de la charade de chaque numéro, ne soit jamais payé de ses travaux par un peu de gloire ? Assurément, c'est là de l'ingratitude, ou je ne m'y connais pas. A présent, mademoiselle, écoutez mon projet : je veux proposer aux rédacteurs du *Mercure* d'ouvrir une souscription dont le produit sera destiné à l'impression d'une grande pancarte qui paraîtra toutes les semaines, et sur laquelle on lira les noms de tous ceux qui auront deviné le logogryphe, l'énigme et la charade de la semaine précédente. — Fort bien vu, monsieur, répondit la comtesse ; mais, puisque nous parlons de charade, avez vous deviné la mienne ? — Pas encore, madame, » reprit-il d'un air confus. Madame de Lignolle aussitôt lui repartit : « Monsieur, si vous venez à bout de trouver les deux mots, je vous promets, en attendant l'exécution de votre grand projet, je vous promets de remuer ciel et terre pour qu'on veuille bien insérer dans le *Mercure* ma charade, son explication, mon nom à moi qui l'ai composée, votre nom à vous qui l'aurez devinée, et même je tâcherai qu'on apprenne au public comment et pourquoi je l'ai faite. — Madame, ce que vous me dites là m'excite encore... »

Le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour interrompit le comte. Un laquais vint annoncer madame la marquise d'Armincour ; elle entra précipitamment, fut droit à sa nièce, et lui dit : « Hé bien ! mon cher cœur, comment te sens-tu aujourd'hui ? y a-t-il quelque changement ?... Ah ! petite friponne, je vous trouve l'air fatigué, vous avez les yeux battus... Allons, c'est une affaire finie. Je m'y connais ! je m'y connais !... je t'en félicite de toute mon ame, ma petite. Et vous, monsieur le comte, recevez mon compliment, faisons la paix, embrassons-nous... Allons, mes enfants, courage ! un petit-neveu dans neuf mois ! — Un petit-neveu dans neuf mois ! répéta la comtesse ; cela se pourrait bien, vous avez raison, ma tante ; mais souhaitez donc le bonjour à mademoiselle de Brumon. »

Tandis que la marquise s'occupait de moi, je vis M. de Lignolle se pencher à l'oreille de la comtesse. Tout en paraissant écouter la tante, j'écoutais le mari; il disait à sa femme : « Madame, épargnez-moi, laissez à la marquise une erreur .. — Quoi donc, monsieur! interrompit-elle, n'êtes-vous pas content de moi? — Au contraire, madame, je vous rends grâce de votre discrétion. — Et vous avez tort, monsieur, elle est naturelle et nécessaire; vous ne me devez aucun remercîment pour cela. »

M. de Lignolle, bien rassuré, vint à moi : « A propos, mademoiselle, me dit-il, je vous rends grâce; vous voulez bien enseigner à la comtesse des choses difficiles. — Difficiles! mais non, monsieur le comte. — Oh! que si, mademoiselle; je sais trop ce que c'est, et suis vraiment sensible à votre complaisance. » Alors, pour payer le trop honnête compliment du mari, je lui répétai mot à mot l'équivoque réponse que sa femme venait de faire. *Et vous avez tort, monsieur, elle est naturelle et nécessaire; vous ne me devez aucun remercîment pour cela.* »

Après ces politesses réciproques, la conversation devint générale, et de part et d'autre il ne fut rien dit qui mérite d'être rapporté; mais à deux heures on vint annoncer que quelqu'un me demandait. « Qu'on fasse entrer, dit la comtesse. » Je lui représentai qu'apparemment c'était M. de Valbrun. « Eh bien! répliqua-t-elle, qu'il vous parle ici. — Cela ne se peut guère, madame. — Allez donc chez vous, mais ne tardez pas à revenir. »

Je courus à ma petite porte : « Bonjour, monsieur le vicomte. — Bonjour, monsieur le chevalier. — Eh bien! la lettre à ma sœur? — Je l'ai fait porter au couvent. — Celle à mon père? — C'est moi-même qui l'ai mise hier à la poste! — Et ma Sophie? — La baronne ne l'a pas vue : mais une chambre est retenue pour vous dans le couvent que vous avez indiqué. — Partons, vicomte, partons! — Comment! partons! — Oui, tout à l'heure... — Ne sommes-nous pas convenus d'attendre?.... — Je n'attends pas un moment. — Mais songez donc... — Je ne songe à rien. — Aux périls. — Je n'en connais plus... O ma Sophie! je différerais d'un jour le bonheur de te voir! — Cependant il faut différer... — Vicomte, si vous ne voulez pas m'y conduire, j'irai seul. — Mais... — J'irai seul. Plutôt périr cent fois que de ne pas la voir aujourd'hui! — Chevalier de Faublas, et la comtesse? — De quoi me parlez-vous? Qu'est-ce que la comtesse, quand il s'agit de Sophie? — Et vos ennemis? — Je les défie tous. — Ainsi, nulle considération ne peut plus vous arrêter? — Nulle considération, monsieur le vicomte; et je vous le répète, si

vous m'abandonnez, je pars seul... Vicomte, la reconnaissance que je vous dois n'en sera point altérée. — Puisque rien ne peut changer vos résolutions, je me rends, mais je vous demande une grâce. — Ah! parlez, et croyez... — Attendez au moins jusqu'à la nuit. — Jusqu'à la nuit! — Écoutez-moi : dans un quart-d'heure je dîne avec la baronne; à six heures du soir je l'amène ici. Dès que vous la verrez entrer chez la comtesse, soyez sûr que mon carrosse vous attend à la porte. Descendez alors par ce petit escalier, venez me joindre, et vous serez bien accompagné jusqu'au couvent, je vous le promets. — A six heures précises, vicomte? — Chevalier, je vous en donne ma parole. »

Au moment où M. de Valbrun me disait adieu, la comtesse venait elle-même me chercher. L'aimable enfant, trop abusée, se crut sans doute l'objet de la profonde rêverie dans laquelle on me vit plongé pendant tout le dîner, qui me parut long. O ma Sophie! faut-il vous dire que, seule et sans distraction, vous occupiez alors mon cœur et ma pensée?

Après le dessert cependant, en prenant le café dans le salon, je fixai plusieurs fois la jeune Lignolle, et toujours mes yeux rencontrèrent les siens. Mes regards enfin s'arrêtèrent volontairement sur tant d'appas. Que de vivacité! que de fraîcheur! la belle peau!... la jolie bouche!... Ah! charmante petite femme, vous ne méritiez pas d'être abandonnée le lendemain de vos noces.

Ces réflexions étaient l'effet tout simple d'une commisération trop naturelle pour que personne puisse l'improuver; mais malheureusement, dans la situation où je me trouvais, une réflexion fait naître une idée promptement suivie d'une autre réflexion qu'une autre idée remplace aussitôt, et voilà comme souvent, d'encore en encore, il arrive que ce qui est bon dans son principe, devient blâmable dans ses conséquences. Qui de vous pourtant, messieurs, présumant assez de lui-même, oserait, en pareil cas, après avoir assigné le point juste où il faudrait s'arrêter, oserait, dis-je, affirmer que jamais il ne le passera? Montrez donc votre indulgence ordinaire pour un très jeune homme qui vous fait, avec sa franchise accoutumée, un aveu délicat et pénible.

J'approchai de la comtesse, et, me penchant à son oreille, je lui dis bien bas : « Ne pourrai-je un instant, ma jeune amie, vous entretenir seule au boudoir? » Madame de Lignolle se leva : « Madame la marquise, dit-elle à sa tante, permet-elle que je la quitte pour un moment? — Oui, oui, répondit madame d'Armincour. Je n'ignore pas que les jeunes femmes ont toujours...— Bon! savez-vous ce que ces

dames vont faire? interrompit le comte avec un rire presque moqueur; une charade en prose! — Eh! monsieur, répliqua la comtesse, quelle ironique joie! que d'amertume! je ne défends pas notre ouvrage, il nous a si peu coûté! Mais quiconque est également incapable de nous deviner et de faire comme nous, n'a pas, ce me semble, le droit de se fâcher ni de s'égayer à nos dépens. »

A ces mots, elle me conduisit dans son boudoir, la maligne comtesse! et quoique nous n'y fussions pas restés longtemps, la charade était faite quand nous en sortîmes.

Cependant mes vœux hâtaient la fin du jour, et la nuit tardait beaucoup à venir. Elle vint, je tressaillis de joie; on annonça la baronne, je pensai me trouver mal; mes jambes me soutenaient à peine, j'eus à peine la force de faire à ma *protectrice* une inclination légère; mais aussitôt que cette extrême agitation fut calmée, je pris le chemin de ma chambre. Je m'étais flatté que la comtesse, qui faisait à la baronne les premiers compliments, ne s'apercevrait pas de mon évasion; mais aucun des mouvements de l'objet chéri n'échappe à l'œil vigilant d'une amante. Madame de Lignolle me vit sortir et s'écria : « Vous partez, mademoiselle de Brumon? — Oui, madame. — Mais vous allez revenir, j'espère? — Oh! oui... madame... je... re... vien... drai... oui, je tâ... che... rai... oui, madame, le plus tôt possible! »

J'avoue que ma voix était entrecoupée; j'avoue que je tremblais en lui adressant ce fatal adieu. Pauvre petite!

Je traversai son appartement et ma chambre, je descendis rapidement l'escalier dérobé, je franchis le seuil de la porte cochère, je me précipitai dans la voiture du vicomte.

Cinq minutes après, j'arrive au couvent, à cet asile désiré. Une religieuse m'ouvre la porte, et me demande qui je suis. « La veuve Granval. — Je vais vous conduire à votre chambre, ma sœur. — Non, ma sœur; dites-moi où sont maintenant rassemblées toutes vos pensionnaires? — Au *salut*, ma sœur. — Où dit-on le *salut?* — Mais... dans la chapelle. — Et la chapelle? — Est devant vous. »

Je cours à la chapelle, et mon coup d'œil inquiet en embrasse toute l'étendue. Beaucoup de femmes sont en prières; une d'entre elles se distingue par son recueillement plus profond. Mon cœur s'est ému, mon cœur palpite. Voilà ses longs cheveux bruns, sa taille légère, ses grâces enchanteresses... Je fais quelques pas, je la vois! grand Dieu!... Faublas, heureux époux, maîtrisez la vio-

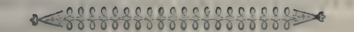
lence de ce premier transport ; allez doucement vous mettre à genoux tout à côté d'elle.

Madame de Faublas était si précoccupée qu'elle ne s'aperçut pas qu'une étrangère venait de prendre place à ses côtés. J'écoutai la fervente prière qu'elle adressait au ciel. Grand Dieu ! disait-elle, il est vrai que je fus sa coupable amante ; mais tu m'as permis de devenir sa légitime épouse. Je croyais qu'une longue absence avait assez puni la faiblesse d'un moment. Si pourtant ta justice n'est pas fléchie ; si, dans l'auguste sévérité de tes jugements, tu as décidé que mon crime ne pouvait s'expier que par une éternelle séparation, Dieu puissant, Dieu de bonté, qui te plais à faire éclater jusque dans les châtiments ta miséricorde infinie, souviens-toi que je suis mortelle, hâte-toi de frapper, prends ma vie : un prompt trépas sera pour ta victime un signalé bienfait, et si tu daignes combler son dernier vœu, tu permettras qu'à son heure suprême elle entrevoie encore son époux une fois, une fois seulement ! tu permettras que Faublas ferme sa mourante paupière et reçoive son dernier soupir. »

J'entends sa prière : mon premier mouvement fut de me précipiter devant elle, et de lui montrer son époux. Je conservai pourtant assez de présence d'esprit pour sentir qu'un éclat nous perdrait, et assez de courage pour modérer mon impatience et retenir ma joie. En attendant que l'office fût dit, et que je pusse me découvrir à Sophie quand elle serait seule, je m'enivrai du bonheur de l'admirer.

Le *salut* vient de finir, Sophie se lève, et ne me voit seulement pas, parce que, tout entière à sa douleur, elle ne voit aucun des objets qui l'environnent. Je règle mes pas sur les siens, et je la suis lentement par derrière. Elle vient de sortir de la chapelle, et va traverser la cour. Au moment où j'y mets le pied, plusieurs hommes, tout à coup sortis de la retraite qui les cachait, m'entourent et se jettent sur moi. La surprise et l'effroi m'arrachent un cri, un cri terrible, qui va retentir aux oreilles de Sophie. Mon amante a reconnu ma voix ; elle se retourne, trop tôt sans doute, puisqu'elle peut encore m'apercevoir. Moi-même je l'entends m'adresser une plainte inutile, je la vois me tendre les bras, je la vois tomber au milieu des femmes effrayées qui l'environnent... Hélas ! où sont mes armes ? où sont mes amis ?... Les barbares satellites m'accablent de leur nombre, ils m'entraînent loin de ma femme ! loin de ma femme évanouie !... Dieu cruel ! impitoyable Dieu ! aurais-tu reçu la prière que tout à l'heure elle t'adressait ?

Vains emportements d'une fureur impuissante! Rien ne peut me sauver. Elles viennent de se rouvrir les portes de ce couvent où je suis si téméraircment entré! On m'a jeté dans une voiture qui soudain part et ne roule pas fort longtemps. J'entends d'immenses portes crier sur d'énormes gonds ; je vois un château fort, le pont-levis s'abaisse devant moi, j'entre dans une grosse tour, des militaires décorés m'y reçoivent... Hélas! je suis à la Bastille.





LA FIN DES AMOURS

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS.

...Hélas ! je suis à la Bastille.

J'y passai presque tout l'hiver, quatre mois, quatre mois entiers. On l'a mille fois écrit, cependant je me vois forcé de l'écrire encore : tous les chagrins sont rassemblés dans ce séjour funeste, et de tous les chagrins le plus inconsolable, l'ennui, l'ennui terrible, y veille nuit et jour à côté de l'inquiétude et de la douleur. Je crois que la mort l'habiterait bientôt seule, s'il était possible qu'on empêchât l'espérance d'y pénétrer. O mon roi ! le jour où dans ton équité tu détruiras ces prisons fatales, sera pour ton peuple un jour d'allégresse.

Le soleil qui, depuis plus de deux heures peut-être éclairait le reste du monde, commençait à peine à paraître pour nous, malheureux prisonniers ; à peine un de ses plus faibles rayons, obliquement dirigé, frappait la première moitié de l'étroite et longue *lucarne* à regret pratiquée dans l'épaisseur d'un énorme mur. Mes yeux, qui, depuis longtemps, n'avaient plus de larmes, mes yeux appesantis allaient se fermer pour quelques instants, pour quelques instants je cessais d'appeler Sophie ou la mort ; tout à coup j'entends s'ouvrir ma triple porte, et le gouverneur entre, qui me crie : « Liberté ! liberté ! » Comment un infortuné, détenu seulement depuis quelques jours dans un des moins affreux cachots de la Bastille peut-il entendre ce mot-là sans expirer de joie ? Comment ai-je pu supporter l'excès de la mienne ? Je n'en sais rien ; mais ce que je sais bien, c'est que j'allais tout nu me jeter hors de mon tombeau, quand on me représenta qu'il fallait au moins prendre le temps de m'habiller. Jamais toilette ne me parut plus longue, et pourtant ne se fit plus vite.

Je mis peu de temps à gagner la première porte. Dès qu'elle s'ouvrit, M. de Belcour accourut vers moi. Avec quel transport j'em-

brassai mon père! avec quel plaisir il me reçut dans ses bras!

Après m'avoir adressé les plus doux reproches, après m'avoir rendu les plus tendres caresses, le baron entendit la question délicate que déjà lui répétait un époux plein d'inquiétude et d'impatience : « Ta Sophie, me dit-il, je voudrais pouvoir te la rendre, mais une femme charmante qui prend l'intérêt le plus vif à tout ce qui te touche... »

Je crus que le baron parlait de la marquise de B*** ; un soupir m'échappa. Quiconque se rappellera tout ce que la marquise a souffert pour moi, me pardonnera ce soupir. J'ignore si mon père avait été surpris de l'entendre, mais il se tut quelques instants et me regarda très attentivement ; puis il reprit :

« Cette dame, qui prend un vif intérêt à tout ce qui vous touche, m'a dit... — Vous a dit!... Mon père, vous l'avez vue? vous lui avez parlé! — Oui, mon ami. — Vous lui avez parlé, mon père? — Je lui ai parlé, oui. — Eh bien, n'est-il pas vrai qu'elle est... Mais tout à l'heure vous en faisiez la remarque, elle est vraiment charmante! — J'en conviens. — Et vous croyez, mon père, qu'elle s'intéresse toujours beaucoup.... — A vous; oui, je le crois. — Mon père, elle vous a dit?.... — Que madame de Faublas s'était vue forcée de quitter son couvent le lendemain du jour où l'on vous y avait arrêté. Personne n'a pu découvrir en quel endroit Lovzinski l'a cachée. — O cher épouse! oh! dans quel état elle était lorsque les soldats, m'ayant environné, m'accablèrent de leur nombre. Je la vis tomber... évanouie... mourante. Ah! si ma Sophie n'est plus, tout est fini pour moi. — Éloignez ces idées funestes, mon fils... Sans doute votre femme n'est pas morte, elle vit pour vous aimer : le jour qu'elle quitta son couvent elle paraissait bien désolée, bien inquiète, mais on ne craignait rien pour sa vie. — Vous me rassurez, vous me consolez, nous la retrouverons. — Je le désire vivement, cependant je n'oserais l'assurer. J'ai fait de grandes recherches, nous en ferons encore ; mais je vous avoue que je commence à désespérer du succès. — Quoi! mon père, elle vit, je suis libre, et je ne la retrouverais pas! Ah! je la retrouverai, soyez sûr que je la retrouverai. »

Cependant notre voiture avançait. Déjà sortis des cours de la Bastille, nous touchions à la porte Saint-Antoine, lorsqu'un domestique à cheval, ayant fait signe à notre cocher d'arrêter, me remit une lettre en me disant : « C'est de la part de mon maître que voici. » Il me montrait un jeune cavalier qui caracolait en face de notre carrosse, à l'entrée même du boulevard. Malgré le chapeau rond dont

le joli garçon tenait ses yeux presque couverts, je reconnus le vicomte de Florville. Je reconnus l'élégant frac anglais dont il s'était paré, dans des temps plus heureux, pour venir, jusque dans la chambre du chevalier de Faublas, désabuser un amant trop injuste, et, une autre fois, conduire mademoiselle Duportail à la petite maison de Saint-Cloud. Je me précipitai à la portière, en criant : « C'est elle ! » Aussitôt le vicomte m'honora du sourire le plus caressant, me saluant de la main, et prit le galop. Enchanté de le revoir, et ne pouvant contenir ma joie, je criais toujours : c'est elle ! Le baron criait aussi : « Mon ami, vous allez tomber dehors.... — Vous allez tomber, monsieur, prenez donc garde. — Mon père, c'est elle ! — Qui, elle? — Elle, mon père.... cette femme charmante dont nous parlions tout à l'heure. Regardez. »

J'avais pris ou j'avais cru prendre la main de M. de Belcour, je tirais à moi et je déchirais sa manchette. « Si vous voulez que je regarde, rangez-vous un peu, me dit-il. Où la voyez-vous donc? — Là-bas, là-bas : elle est déjà un peu loin ; mais vous pouvez encore distinguer son joli cheval et son charmant habit. — Comment ! se met-elle en homme quelquefois? — Souvent. — Et elle monte à cheval? — Bien, très bien, avec une infinité de grâce et d'adresse. — Vous êtes mieux instruit que moi, répondit le baron, qui paraissait avoir un peu d'humeur ; je ne savais pas cela. — Mon père, vous permettez que je lise ce qu'elle m'écrit ? — Oui, et même tout haut, si cela se peut ; vous m'obligerez. »

Je lus tout haut :

« Jusqu'à ce que votre malheureux duel soit entièrement oublié, monsieur, vous ne pouvez, pas plus que monsieur votre père, qui a bien fait de garder le nom qu'il avait pris à Luxembourg, reparaître dans la capitale sous celui de Faublas. Faites-vous appeler le chevalier de Florville, si cela ne vous est pas trop désagréable, et si vous ne trouvez rien de pénible à vous rappeler quelquefois le souvenir d'une amie aux sollicitations de laquelle vous devez enfin votre élargissement. »

« Je savais qu'elle faisait des démarches, interrompit le baron ; mais elle n'espérait point un si prompt succès. Je n'ai reçu que ce matin l'heureuse nouvelle de votre liberté prochaine ; encore ne me l'a-t-on mandée que par un écrit d'une main inconnue. Continuez votre lecture, mon ami. »

« Ce soir nous pourrons causer ensemble un moment. Ce soir vous recevrez une visite de madame Montdésir, et vous ferez ce qu'elle vous dira... Brûlez ce billet. »

Le baron me demanda vivement quelle était cette madame de Mondésir; je répondis que je n'en savais rien. « Il y a toujours, me répliqua-t-il avec impatience, il y a toujours quelque chose de bizarre et d'obscur dans tout ce qui vous arrive. Au reste, j'aurai dès ce soir l'explication de tout cela. — Dès ce soir, mon père? — Oui, dès ce soir, nous irons chez elle remercier cette dame... — Nous irons chez elle?... Mais je ne peux pas m'y présenter, moi. — Pourquoi donc? — Parce que son mari... — Son mari? pourrait-il le trouver mauvais? Mais d'ailleurs il est mort, son mari. — Il est mort! — Eh oui, il est mort. Vous qui paraissez si bien être au fait de ce qui la regarde, comment ne savez-vous pas cela? — Demandez-moi plutôt comment je le saurais, mon père... Il est mort! j'en suis vraiment fâché. Pauvre marquis de B***! c'est apparamment des suites de sa blessure: j'aurais toujours cela à me reprocher. »

M. de Belcour ne m'entendait plus, parce que sa voiture venait de s'arrêter devant un couvent de la rue Neuve-des-Petits-Champs, près la place Vendôme. « Vous allez voir votre sœur, me dit le baron. — Ah! ma chère Adélaïde. — Je l'ai mise ici, continua mon père, pour qu'elle fût plus près de nous; tout à l'heure vous remarquerez sans doute avec plaisir, que des fenêtres de l'hôtel où je loge maintenant, vous pourrez apercevoir votre sœur, lorsqu'aux heures de récréation elle se promènera dans le jardin de son couvent. Vous concevez qu'il était impossible que je continuasse à demeurer rue de l'Université, et qu'au contraire, il m'a fallu prendre un autre quartier que celui du faubourg Saint-Germain. Suivez-moi, mon ami, nous allons emmener Adelaïde, qui ne sera pas fâchée de dîner avec nous. »

Elle vint d'abord au parloir. Comme elle était embellie depuis plus de cinq mois que je ne l'avais vue! Que je la trouvai mieux faite encore et mieux formée, plus grande et plus jolie! O fille tout aimable, si je n'avais été ton frère, que n'aurais-je pas fait pour être ton amant!

Je tenais sa main que je mouillai de mes larmes; ses larmes tombaient sur ma main, et mon père nous prodiguait à tous deux mille caresses. Cependant c'était moi qu'il embrassait le plus souvent: « N'en sois point jalouse, (dit-il à ma sœur qui en fit la remarque avec l'ingénuité qu'on lui connaît;) permets qu'aujourd'hui je l'aime un peu plus que je ne te chéris. Depuis plus de six mois peut-être je souffre et je m'inquiète, et ce n'est pas toi, ma chère fille, ce n'est pas toi qui me donnes du chagrin. » Le baron,

pour adoucir cette espèce de reproche, me pressa vingt fois sur son sein.

Du couvent nous nous rendîmes, en moins d'une minute, à notre hôtel, où mon père me mit d'abord en possession de l'appartement qu'il m'avait destiné. Je fus charmé de retrouver le fidèle Jasmin dans mon antichambre; mais je ne pus, sans beaucoup de chagrin, voir dans ma chambre à coucher, très petite, un seul lit très étroit. « O mon père! vous avez logé le chevalier de Faublas comme s'il devait longtemps gémir dans le veuvage; voici la chambre du célibat. » Pour toute réponse, M. de Belcour m'ouvrit une porte voisine. Après avoir traversé plusieurs pièces très vastes, j'entrai dans une fort belle chambre où se trouvaient deux alcôves et deux lits. Je fis un saut de joie: « Voici le temple de l'hymen; l'amour y ramènera ma femme; pour moi, mon père, je n'habiterai cette chambre qu'avec Sophie et l'amour. Jusqu'à ce que ma femme me soit rendue, j'occuperai cet autre appartement si triste; personne n'entrera dans celui-ci, personne, aucune beauté, moins digne de ce lieu, ne le profanera par sa présence. Et ce boudoir, qu'il est joli! qu'il est galant!... galant et joli, sans doute; mais quand mon amante y sera venue, seulement une fois, recevoir mes adorations, le boudoir n'existera plus: ce sera vraiment un temple, un sanctuaire; je n'approcherai de l'autel qu'avec un saint respect... »

L'autel, c'était un lit de repos: je lui parlais et je le baisais.

Nul autre que moi n'en approchera... Ah! ma sœur! n'entre pas, ma chère Adélaïde, je t'en prie... l'accès de ce lieu de délices ne doit être permis qu'à ma femme. Oui, ma Sophie, je le jure par toi: jamais mortelle, fût-elle aussi charmante que ma sœur, jamais mortelle ne pénétrera dans ce sanctuaire où mes hommages t'attendent: oui, je le jure encore, elle y sera seule adorée, la divinité que mes vœux les plus ardents y vont appeler chaque jour.

Quand il faisait ce double serment, au moins inutile, le chevalier de Florville était loin de soupçonner qu'avant la fin de la journée il arriverait grand scandale en ce lieu si témérairement consacré.

Mon père me fit voir que du boudoir on passait dans un cabinet de toilette, et du cabinet de toilette dans un corridor au bout duquel on trouvait un escalier dérobé. Ce ne fut pas sans peine qu'on m'arracha de l'appartement de ma femme; M. de Belcour, avant d'avoir pu me déterminer à passer dans le sien, fut obligé de sourire aux propos tendres et d'admirer les caresses dont j'honorais successivement chacun des petits meubles du charmant boudoir.

Ne me demandez pas comment il se fit que plusieurs heures s'écoulèrent sans que j'eusse pu donner seulement un souvenir à madame de B***, sans que j'eusse trouvé le moment d'interroger encore M. de Belcour sur l'état nouveau de cette veuve qui devait m'être si chère. Songez qu'Adélaïde me parlait de sa bonne amie, songez que ma sœur pleurait avec moi l'absence de sa bien-aimée.

Oui, nous pleurions encore lorsque les portes de l'hôtel s'ouvrirent avec fracas. Au bruit d'une voiture qui entrait, mon père courut à la fenêtre, puis il revint à moi : « Mon ami, c'est elle ; quoiqu'elle sût très bien que vous étiez ici, je le lui ai fait dire : elle vient apparemment nous demander à dîner. » J'allais me précipiter sur l'escalier, M. de Belcour me retint : « Mon fils, vous n'irez pas la remercier dans le vestibule ; c'est à moi de la recevoir. — Mon père ! — Mon ami, restez là : restez avec Adélaïde, je le veux. »

Il descendit et remonta le moment d'après. En vérité, je m'attendais à voir paraître la marquise de B*** ; ce fut la baronne de Fonrose qui entra. Mon étonnement déjà très grand devint extrême lorsque je la vis accompagnée d'une petite brune qui, prompte comme l'éclair, vint tomber dans mes bras. Quand elle m'eut vingt fois serré dans les siens, vingt fois embrassé, vingt fois nommé son cher ami, elle s'aperçut qu'il y avait là deux personnes qu'elle ne connaissait pas, et qui, très surprises de son excessive joie comme de sa vivacité plus excessive encore, la regardaient faire en silence et semblaient attendre impatiemment qu'elle eût fini. « Pardon, dit-elle à mon père en le saluant, je ne vous avais pas remarqué... mais ce n'est pas ma faute... c'est que... c'est qu'il est bon de vous avertir que je suis naturellement un peu prompte. » Et sans attendre la réponse de M. de Belcour : « Quelle est cette jeune personne ? » me demanda-t-elle en me montrant Adélaïde. Dès que j'eus répondu que c'était ma sœur, elle courut l'embrasser en lui disant : « Mademoiselle, je suis bien aise que vous lui soyez parente d'aussi près, car je vous trouve bien jolie. »

Ma chère Adélaïde, extrêmement troublée, ne put répondre un seul mot ; mais j'entendis que mon père, à peine revenu de sa première surprise, priait tout bas madame de Fonrose de lui dire le nom de cette jeune dame, qu'il trouvait en effet passablement prompte. La baronne répondit tout haut : « C'est l'une de mes plus intimes amies ; je crois vous avoir parlé quelquefois de madame la comtesse de Lignolle. » Mon père adressa la parole à la comtesse : « Il me paraît que mon fils a l'honneur d'être connu de madame ? — Beaucoup, mon-

sieur, dit-elle. — Oui, beaucoup, répétait la baronne, qui riait ; ils ont fait des charades ensemble. »

Chacun s'était assis ; la comtesse me faisait signe de venir me placer à côté d'elle ; j'y allais, le baron m'arrêta : « Étourdi que vous êtes ! » me dit-il ; puis me présentant à madame de Fonrose : « Recevez, madame la baronne, les remercîments de mon fils. — Il faut convenir qu'il m'en doit, répondit-elle, je lui ai promptement ramené une jolie dame, pour laquelle il a sans doute quelque amitié. — Mais, reprit-il, ce n'est pas de cela seulement qu'il s'agit. — Vous avez raison ; il m'a encore l'obligation de lui avoir fait lier connaissance avec elle. Aussi me suis-je empressée ce matin d'aller chercher la comtesse, dès que j'ai su par vous que le chevalier venait de sortir de sa prison. — Dès que vous l'avez su par moi ! mais vous le saviez, j'espère, avant que je vous l'eusse fait dire ! — Non. —Comment non ? vous n'avez pas fait de démarches pour obtenir la liberté du chevalier ? — J'en ai fait, il est vrai. — Ce n'est pas à vous qu'il doit son élargissement ? — D'honneur, je ne le crois pas. — Madame, vous m'étonnez, s'écria-t-il avec un peu d'humeur ; pourquoi vous refuser à la reconnaissance du père quand vous sollicitez celle du fils ? — Quand je sollicite celle du fils ! expliquez-vous, monsieur. — Eh oui, madame, vous me faites un mystère de votre heureux succès, tandis que vous n'avez eu rien de plus pressé que d'en instruire le chevalier. — Dites-moi, monsieur, s'écria-t-elle avec impatience, comment j'ai pu instruire le chevalier dont je n'ai !... — Comment ! madame, par une lettre que vous lui avez écrite ce matin. — Une lettre ! »

Maintenant il est clair pour moi que, pendant toute la matinée, il s'était fait entre le chevalier de Faublas et son père un long quiproquo. Il était clair que celui-ci avait toujours entendu parler de madame de Fonrose, tandis que celui-là ne songeait qu'à madame de B***. Frappé de la chaleur que M. de Belcour mettait dans son explication avec madame de Fonrose, je ne pouvais douter qu'il ne fût très amoureux d'elle et un peu jaloux de moi. Je n'avais qu'un mot à dire pour justifier la baronne ; mais il ne fallait pas compromettre la marquise et me faire une querelle avec la comtesse. Quel parti prendre ? Pendant que je cherchais un expédient capable de concilier tous les intérêts contraires, Adélaïde paraissait rêveuse, madame de Lignolle inquiète, madame de Fonrose impatientée, et le baron continuait.

« Oui, madame, une lettre qu'on lui a remise de votre part au moment que nous passions à la porte Saint-Antoine ; une lettre dans

laquelle il vous plaît de lui donner le nom de *Florville.* — Le nom de Florville! — Et dans laquelle encore vous lui annoncez pour ce soir la visite de je ne sais quelle dame de Montdésir. — Je suis fort aise que vous m'appreniez ce nom-là. Cependant, monsieur, je vous l'avoue, j'attends avec quelque impatience que vous veuilliez bien finir ce trop long badinage. — Il ne tient qu'à vous, madame, avouez simplement... — Quoi? monsieur, toutes les rêveries qui vous passent par la tête! — Avouez simplement, continua-t-il d'un ton piqué, avouez que, patiemment postée à l'entrée du boulevard, vous attendiez un regard du chevalier. — Si M. le baron ne s'amuse pas, il a perdu la raison. — Avouez, madame, il n'y a pas de quoi me fâcher. Tout ce qui pourrait m'étonner un peu, c'est que vous ayez cru nécessaire de vous enfuir à toutes brides lorsque j'ai voulu mettre la tête à la portière. — A toutes brides! l'expression est excellente. — Au galop, au galop, si vous l'aimez mieux. — Celle-ci n'est pas moins bonne. — Eh! sans doute, s'écria-t-il avec une extrême vivacité, à toutes brides ou au galop, pourquoi pas? puisque vous étiez à cheval et en habit de cavalier. — Moi, ce matin, sur le boulevard, à cheval et en habit de cavalier? moi, monsieur; songez-vous bien à ce que vous dites? Ah! cela est trop fort!... — Madame, on vous a vue comme je vous vois. — Qui, monsieur? — Mon fils. — Lui? — Lui-même. — Eh bien! je m'en rapporte à ce qu'il va dire. Parlez, chevalier, est-ce moi que vous avez vue? — Je répondis : Non, madame. — Comment, non? s'écria M. de Belcour. Ne m'avez-vous pas dit... — Mon père, nous nous sommes mal entendus. Quand vous comptiez qu'il était question de madame, je vous parlais d'une autre personne. — Et de qui donc? — Dispensez-moi... »

La comtesse, se levant alors avec beaucoup de vivacité, me dit : « Je veux le savoir, moi! » J'affectais de rire, en répétant : « Vous voulez le savoir? — Oui, reprit-elle, je veux savoir quelle femme, si pressée de vous voir, vous guettait ce matin sur votre passage et vous a écrit. — Vous voulez le savoir? — Oui, monsieur. — Quoi! sérieusement, continuai-je en jouant l'étonnement, vous voulez que je dise... — Oh! que vous m'impatientez! Oui, je le veux. — Absolument, madame? — Eh oui! — Vous l'exigez? — Je l'exige. — Si je vous obéis, vous ne serez pas fâchée? — Non. — Mais voyez, madame, faites bien vos réflexions. — Je perds patience. — Ah çà! mais, du moins, je ne le dirai donc qu'à vous et tout bas? — Quel supplice!... Non, monsieur, tout haut et à tout le monde. — Vous le permettez. — Apparemment, puisque je l'ordonne. — Vous l'ordonnez? — Eh! oui, oui, oui, cent fois oui. — Allons, c'est que probablement vous

avez quelques raisons... — Sans doute, j'en ai! — A la bonne heure... je vais le dire. (Au baron et à la baronne, en montrant la comtesse.) C'était madame. — Cela n'est pas vrai, s'écria-t-elle. — Vous croyez donc que je ne vous ai pas reconnue? — Je vous jure que ce n'était pas moi. »

Je lui soutins que c'était elle; je le lui soutins avec tant d'assurance et un si grand air de vérité, que mon père le crut fermement. La baronne elle-même y fut trompée. « Il est vrai, dit-elle à la comtesse, que vous mettez quelquefois des habits d'homme, et que je ne vous ai pas trouvée ce matin chez vous quand j'ai été vous y chercher. Je vous ai attendue près d'une heure. » Madame de Lignolle désolée, désolée plus que je ne le puis dire, criait en vain : « J'étais allée chez ma tante, la marquise d'Armincour; de ma vie je n'ai monté à cheval; je ne savais pas que le chevalier dût aussitôt obtenir sa liberté. » En vain criait-elle, personne ne paraissait la croire; et moi, toujours armé d'un imperturbable sang-froid, bien propre à redoubler sa vive impatience, je ne cessai de lui répondre tranquillement : « Ah! je vous ai bien reconnue! » Je pense en vérité que la comtesse se fût alors de bon cœur jetée par la fenêtre, si, cruel au point de lui enlever l'unique amusement dont sa petite fureur pût être un peu calmée, je l'eusse empêchée de me pincer les bras, et de me casser son évantail sur les doigts : « Vous vous fâchez, madame, je l'avais bien dit! voilà ce que je prévoyais quand je résistais. Aussi, pourquoi me forcer de parler? — Quoi! monsieur, pouvais-je deviner?... — Que je vous nommerais? Ah! voilà ce que c'est! vous ne me pressiez tant qu'afin que je nommasse une autre personne. Comment n'ai-je pas senti cela? J'ai tort en effet, j'ai grand tort! Quelle gaucherie de ma part! » En lui parlant ainsi, j'affectais de baisser la voix, mais en même temps j'avais soin de prononcer assez distinctement pour que chacun m'entendît. Ce dernier coup la mit tout à fait hors d'elle-même; elle m'allait battre sérieusement, si je ne m'étais enfui.

O ma Sophie! je courus à ton appartement, je courus jusqu'au fond de ton boudoir chercher un asile que je croyais sûr.

Je me trompais; madame de Lignolle y entra presqu'en même temps que moi. Trop coupable on trop étourdi, je ne songeai qu'au plaisir de la voir dans un lieu de délices, où je pouvais si promptement faire succéder aux cruelles fureurs de la colère les douces fureurs de l'amour. Je la pris dans mes bras, et du ton le plus tendre : « Puisque vous m'assurez que ce n'était pas vous, lui dis-je, il faut bien que je vous croie; cependant j'aurais gagé toute ma fortune que ce matin madame de Lignolle m'avait rencontré près

du boulevard. Jolie comtesse, cette erreur de mes yeux, cette erreur dont vous êtes affligée, que prouve-t-elle? rien autre chose assurément, sinon qu'en tout temps préoccupé de votre souvenir, l'amant qui vous adore vous voit partout. — Eh bien! voilà une bonne raison, répondit la comtesse, aussitôt apaisée; que ne la disiez-vous plus tôt! je ne me serais pas mise en colère. » Elle m'embrassa.

De mes deux serments, l'un était déjà complétement oublié, puisque madame de Lignolle restait dans le boudoir où je l'avais laissée trop facilement entrer; l'autre, j'en fais en toute humilité l'aveu pénible, l'autre, qu'on ne regardera pas comme le moins essentiel, j'allais aussi peu religieusement, et peut-être aussi vite le violer, si madame de Fonrose ne fût tout à coup arrivée pour empêcher que le même instant ne me vît souillé d'un double parjure.,. Hélas!

« Allons, enfants, dit-elle en ouvrant, que voulez-vous donc faire là? Vous êtes aussi trop étourdis. Le baron se fâche, il ne veut pas que sa fille dîne avec vous. En conscience, a-t-il tort? Allons, revenez avec moi, rentrons. — Voilà, répondit la comtesse, un joli boudoir. Nous y reviendrons, monsieur de Faublas, Duportail, de Flourvac, de Florville : car vous êtes le jeune homme aux cinquante noms. — Comtesse, vous savez donc tout cela? — Et bien autre chose encore; nous aurons quelques dispute ensemble, je vous en avertis. »

Je fermai l'appartement de ma femme. La comtesse saisit son temps pour me prendre la clef, qu'elle mit dans sa poche. « Vous en avez sans doute une autre, me dit-elle; moi j'ai besoin de celle-ci. »

Quand ces dames rentrèrent dans le salon, mon père n'y était plus. Je courus le rejoindre sur l'escalier, qu'il descendait avec Adélaïde. Ma chère sœur avait les larmes aux yeux : « Voilà une dame qui nous fait bien du mal, mon frère. C'est sans doute elle qui est cause que nous ne dînons pas ensemble; elle est trop vive, cette dame, défiez-vous-en. Tenez, mon frère, je n'aime point les femmes qui montent à cheval. N'allez pas mettre encore un habit d'amazone pour celle-là et vous battre avec son mari. Trouveriez-vous donc quelque plaisir à faire du mal à un honnête homme et à retourner à la Bastille? Mon frère, n'aimez pas cette dame; oh! je vous en prie, ne l'aimez pas. Songez à ma bonne amie; ma bonne amie reviendra; elle vous aime bien, ma bonne amie; et, je vous le dis, cette comtesse lui causerait autant de chagrin que cette autre marquise qui la faisait tant pleurer. »

Ainsi, ma chère Adélaïde me donnait sans prétention, comme sans finesse, d'excellentes leçons. Mais le moyen de goûter sa morale, à présent que la comtesse m'attend là-haut? Le moyen d'entendre la raison quand le plaisir est là? Un jour viendra, mon aimable sœur, un jour viendra que vous-même, instruite par les passions, vous ne pourrez, sans de grands combats, donner l'exemple avec le précepte. En attendant, prêcheuse innocente, vous perdez vos bonnes paroles; je ne suis touché que de votre douleur; et, pendant que mon père vous reconduit, je vole embrasser ma maîtresse.

« *M'ama 'l secondo mio*, » dit madame de Fonrose, qui me voyait faire. « *Amo 'l primo mio*, » reprit-elle, pendant que madame de Lignolle me rendait mon baiser. Mais, après s'être précipitamment jetée entre nous, elle ajouta : « Doucement, chers enfants, je suis désolée de séparer les *deux* jolies *personnes!* cependant, il faut que vous gardiez pour un autre moment la fin de l'heureuse charade. »

A l'application presque aussi heureuse que la baronne en faisait, je vis bien que la comtesse n'avait point de secret pour elle.

Placé entre deux jolies femmes, dont l'une applaudissait aux tendresses que me prodiguait l'autre, je devais trouver le temps bien rapide en son cours. Il est vrai que, lorsque mon père revint, je le croyais à peine sorti. M. le baron prit avec la comtesse un ton froidement poli; mais, grâce à madame de Fonrose, le dîner s'égaya. Chaque saillie de M. de Belcour lui valait un sourire de la baronne, et M. de Belcour paraissait beaucoup aimer ce sourire. Plus sensible pourtant au plaisir de me revoir à sa table, le baron, souvent et longtemps, reposa sur moi ses regards satisfaits. Souvent il parla d'Adélaïde, et chaque fois qu'il en parla, le regret de son absence lui coûta plus d'un soupir. Oui, pendant ce dîner trop court, oui, mon père, et je m'en souviendrai toute ma vie, je n'eus besoin que d'une attention légère pour discerner que votre maîtresse pouvait un instant vous distraire, mais que toujours vous vous attendrissiez pour votre fille, mais que vous étiez heureux par votre fils. Oui, mon père, je ne vous observai qu'un moment, et mon cœur sentit que, malgré les séductions de cet autre amour si puissant, si tyrannique, le seul amour paternel vous donnait en ce moment les déplaisirs que vous vouliez cacher, et la joie qu'il vous était si doux de laisser paraître.

Un ami commun vint la partager; le vicomte de Valbrun, tout à l'heure instruit de mon élargissement, accourait m'en féliciter. Il me parut que madame de Fonrose eût désiré qu'il se fût moins

pressé. M. de Valbrun prit avec elle le ton orgueilleusement modeste qui semble appartenir à l'amant prédécesseur, et je vis au contraire M. de Belcour affecter les airs supérieurs d'un rival préféré. « Oui, c'est une affaire arrangée, (me dit tous bas le vicomte, qui s'aperçut que j'observais curieusement chaque acteur de cette scène pour moi nouvelle), c'est une affaire arrangée, je ne suis plus rien chez la baronne. Hélas! poursuivit-il en riant, j'ai moi-même fait tous mes malheurs. Instruit par moi de votre détention, le baron revient à Paris, je le présente à la baronne, et tout d'un coup l'ingrat me l'enlève. Trop heureux encore si monsieur son fils veut bien me laisser tranquille possesseur de cette petite Justine qui occupe en ce moment-ci mon désœuvrement. — Monsieur son fils ne troublera pas vos amours, soyez-en sûr, vicomte. — Je ne m'y fie pas trop ; jurez par Sophie. — De tout mon cœur ! je le jure. »

Ce jour n'était pas pour moi le jour des serments heureux ; bientôt on saura que je devais encore violer celui-ci.

« Messieurs, comptez-vous finir? » dit madame de Lignolle impatientée de nous voir parler bas. « De qui donc vous entretenez-vous avec tant de mystère? de madame de Montdésir? — Madame de Montdésir ! répéta le vicomte. — C'est, reprit la comtesse, d'un ton de dépit mêlé d'ironie, c'est une belle inconnue qui doit faire ce soir une visite à M. le chevalier ; ce matin elle l'a prévenu par un billet doux. « M. de Valbrun, d'un air étonné, répéta encore les derniers mots de la comtesse : « Un billet doux ? — Oui, répondit-elle ; priez monsieur de vous le montrer, vous verrez que c'est très intéressant. — Ah ! chevalier, faites-moi ce plaisir-là. »

Je ne fis aucune difficulté de confier à M. de Valbrun la lettre de la marquise. Il la lut plusieurs fois avec une attention qui me parut mêlée d'inquiétude, puis il me la rendit sans se permettre la moindre réflexion. Mais un instant après, quand nous sortîmes de table, il me tira sans affectation dans l'embrasure d'une fenêtre. « Cette lettre, me dit-il, je devine de qui elle vient. — Vicomte, vous avez très bien fait de n'en rien dire. — Ah ! soyez tranquille. Quant à madame de Montdésir, c'est madame de B*** qui... » J'interrompis M. de Valbrun. « Je le crois comme vous : c'est la marquise ; c'est elle, assurément. » Le vicomte reprit : « Pendant votre détention, qui aurait pu durer très longtemps, Justine m'a dit cent fois que madame de B*** ne cessait de travailler à votre liberté. Elle a peut-être quelque chose de très intéressant à vous apprendre. — Comme vous dites, vicomte ; et c'est là sans doute le motif de la visite qu'elle me rendra ce soir. — Chevalier, je ne suis pas fâché

qu'elle vienne chez vous, puisque cette démarche peut vous être utile : mais du moins, soyez sage, songez à madame de Lignolle, songez à Sophie, n'allez pas... »

La comtesse, qui ne me perdait pas de vue un moment, vint alors nous joindre, et mit fin à cette conversation, dans laquelle le vicomte et moi nous avions compris, chacun de diverse manière, plusieurs mots susceptibles de plusieurs interprétations. Oui, lecteur, je vous en demande pardon, c'était encore un quiproquo.

Cependant la baronne parlait d'aller à l'Opéra. M. de Belcour, dès qu'il sut que la comtesse n'y accompagnait point madame de Fonrose, déclara qu'il ne sortirait pas de chez lui. Celle-ci tenta complaisamment tous les moyens de l'écarter, et, désolée de le trouver inébranlable, finit par dire qu'elle resterait aussi ; d'un autre côté, la comtesse, inquiète, m'assurait tout bas qu'elle ne me quitterait pas de la soirée : « Je serai, disait-elle d'une voix altérée, charmée de connaître cette madame de Montdésir, si prompte à vous donner des rendez-vous. » Puis, avec beaucoup de douceur, elle ajouta : « N'avez-vous pas, d'ailleurs, quelque chose à me dire en particulier ? » J'avoue que la jalousie de madame de Lignolle et sa tendre vivacité me jetaient dans une perplexité fort étrange. Sans doute je me livrais avec transport à l'espoir charmant que me donnait cette question si polie : *N'avez-vous pas, d'ailleurs, quelque chose à me dire en particulier ?* Mais aussi, flatté d'une espérance plus douce encore, persuadé que, sous un nom supposé, madame de B***, dans un quart d'heure peut-être, serait dans l'appartement du chevalier de Florville, je me demandais quel intérêt si pressant la ramenait chez moi si vite, et quelquefois j'osais me dire que l'amour, justement offensé des résolutions violentes qu'elle avait prises à ce fatal village d'Hollrisse, mettrait sa gloire à me la rendre ici plus faible que jamais. Or, chacun sent dans quel embarras se trouvait le chevalier de Faublas, brûlant du désir de remercier le plus tôt et le mieux possible la bienfaitrice chérie à laquelle il devait plus d'une espèce de reconnaissance, mais pas à pas suivi d'un empressé disciple qui semblait impatiemment attendre la leçon que son maître eût été bien fâché de lui refuser. Que chacun plaigne donc un malheureux jeune homme obligé d'abord d'écarter de chez lui la jolie comtesse pour y introduire la belle marquise, et ensuite réduit à la dure nécessité de renvoyer sa première maîtresse pour recevoir sa première écolière ; qu'en ce moment critique on craigne surtout qu'il ne fasse quelque sottise ! Eh ! qui n'eût pas, dans une occasion aussi difficile, perdu la tête comme moi ?

Je pris un parti que je croyais bon : je saisis, pour m'échapper du salon, un instant où la comtesse causait avec la baronne ; je courus à mon appartement : j'appelai mon domestique. « Écoute, Jasmin, va te mettre en sentinelle à la porte de la rue ; une dame viendra bientôt, qui demandera le chevalier de Florville ; tu la prieras de te suivre ; tu l'en prieras bien poliment, mon ami, car c'est une grande dame. A la faveur de la nuit, vous passerez sans que le suisse vous voie ; vous traverserez la cour, et vous monterez par l'escalier dérobé ; cette dame voudra bien attendre dans mon appartement ; tu l'y laisseras sans lumière, parce qu'il ne faut pas que des fenêtres du baron on puisse s'apercevoir qu'il y a quelqu'un chez moi. Tu m'entends bien ? — Oui, monsieur le chevalier. — Attends donc, ce n'est pas tout : au lieu de venir m'avertir chez le baron, tu descendras dans la cour, et tu joueras sur ton méchant violon cet air que tu écorches si bien : *Tandis que tout sommeille.* Quand tu croiras que j'ai dû t'entendre, tu remonteras ici, où tu attendras mes derniers ordres. As-tu bien compris tout cela ? — Oui, monsieur. — Tu ne veux pas que je le répète ? — Non, monsieur, et vous allez être obéi de point en point. Oh ! que je suis aise de vous revoir ! oh ! je le disais bien que quand mon jeune maître serait de retour, l'amour et les plaisirs repasseraient dans mon antichambre. — Tu oubliais les petits profits, Jasmin. Tiens, prends cela, car j'aime les gens qui ont de l'intelligence. »

Je n'avais quitté la comtesse qu'une minute, et dejà pourtant elle demandait qu'un domestique allât voir où je pouvais être. Il y avait une bonne heure que j'attendais près d'elle le signal convenu, quand Jasmin le donna. Mon bon Jasmin raclait comme un ménétrier de la foire : mais c'est ici surtout que vous admirerez l'empire de mon imagination sur mes sens. Aux premiers *crins crins* du violon criard, je crus entendre, sous les doigts de mon laquais, résonner la harpe du roi-prophète, ou, vous l'aimerez mieux peut-être, la lyre d'Amphion. Jamais notre Amphion moderne, *Vioti*, dans ses plus beaux jours, ne tira de son instrument des sons plus enchanteurs.

Heureusement, l'enthousiasme ne me transporta pas au point de me faire oublier l'heureux moment qui m'était annoncé. Je me penchai à l'oreille de la comtesse, et d'un air empressé : « Quand donc permettrez-vous que je vous entretienne sans témoins ? — Le plus tôt possible, répondit-elle naïvement ; il ne s'agit que de trouver un moyen de nous échapper. — J'y vais rêver ; tâchez aussi d'imaginer quelque expédient... — Mais, tenez... oui, oui, laissez-moi faire.

Monsieur, dit-elle à mon père, la baronne m'a dit que vous aimiez le trictrac? — Oui, madame. — J'y suis passablement forte. — Voulez-vous en faire une partie, madame? — Volontiers. »

Qui demeura très étonné? ce fut moi. Jouer avec mon père quand il s'agissait de me donner un tête-à-tête! Cela me paraissait une gaucherie, une gaucherie dont je me consolai par réflexion ; car si l'amant de la comtesse en devait souffrir, l'ami de la marquise en pourrait profiter. Oui, je croyais que j'allais m'évader sans que madame de Lignolle elle-même y prît garde. Mais je me trompais, la petite personne avait les yeux ouverts sur moi ; elle m'appela près d'elle, me força de m'asseoir, et ne me permit, sous aucun prétexte, de quitter ma place.

Il y avait une demi-heure que cela durait, je commençais à m'ennuyer fort, et la marquise, apparemment, s'ennuyait aussi, puisque Jasmin recommença son solo. Mon cher confident craignait peut-être que je ne l'eusse pas d'abord entendu, car cette fois il faisait un tapage d'enfer. On conçoit combien ce pressant carillon devait augmenter mon impatience; je me sentais comme piqué de cent mille épingles, et voyez quelle ingratitude! la lyre d'Amphion ne me semblait plus qu'une cornemuse. Le baron qui, dans ce moment, faisait une école, ne trouva pas non plus cette musique fort mélodieuse ; il courut à la fenêtre, qu'il ouvrit, et demanda quel était le maudit racleur qui lui écorchait ainsi les oreilles. « C'est moi, répondit aussitôt Jasmin, sensible au compliment; c'est moi. — Ayez la complaisance de ne pas m'étourdir ainsi, » lui dit le baron. Et moi, bon fils, par égard pour mon père, qui s'enrhumait et s'époumonait à la fenêtre, je criai de toutes mes forces : « Finissez, Jasmin, vous faites un bruit! on vous entend dans le salon comme si vous y étiez : finissez... tout à l'heure... tout à l'heure, entendez-vous? — Oui, oui, monsieur; voilà qui est dit. Je vous entends à merveille. »

Touché de mon attention, le baron se remit au jeu d'un air satisfait : l'étourdie comtesse perdit bientôt ses avantages et la partie. Un mal de tête, tout à coup survenu, lui fournit le prétexte de refuser sa revanche, qu'elle pria la baronne de prendre pour elle. La comtesse, aussitôt que madame de Fonrose se fut mise à sa place, me joignit dans un coin du salon, et me demanda tout bas si l'escalier était éclairé. « Oui, ma jolie petite élève. — En ce cas, partez, je vous suis. — Tout de suite? — Oui, mon cher ami. — Quelle imprudence! Gardez-vous-en bien. — Parce que? — Parce qu'il est impossible que nous quittions la compagnie tous deux en même temps. — Bon! — Impossible; cela serait remarqué, vous vous perdriez. Je vais mon-

ter, on pourra me croire occupé chez moi, et dans une bonne demi-heure... — Une demi-heure? Ah! c'est trop long. — Il le faut absolument. — Quoi! je vais me morfondre ici une demi-heure? — Le temps ne me paraîtra pas plus court qu'à vous, jolie comtesse; mais, en vérité, faire autrement ce serait nous conduire comme deux enfants. Voyez, le baron s'est déjà retourné plusieurs fois; il nous observe, il s'inquiète. — Le baron! le baron! est-ce que nos affaires le regardent? — Il croit pouvoir se mêler des miennes, parce que je suis son fils. Que voulez-vous? presque tous les pères et mères ont cette ridicule prétention-là. »

Jasmin n'osait plus jouer du violon, mais je l'entendais, comme un chanteur français, brailler à tue-tête : *Tandis que tout sommeille.*

« Ma charmante amie, je pars. Je vous attends dans ma chambre à coucher. — Non pas! dans le boudoir. — Pourquoi? — Parce qu'il est plus joli, plus commode... — Cependant... — Dans le boudoir, monsieur; je veux que ce soit dans le boudoir. — Mais... — Je le veux. — Il faut donc vous obéir. Ah çà! gardez-vous bien de venir avant une demi-heure. — Oui. — Vous me le promettez? — Oui, oui, oui. »

Je m'élançai comme un trait : « Jasmin, sors d'ici, ferme les portes, et va-t'en au bas de l'escalier dérobé attendre cette dame qui ne tardera pas à redescendre. Tu l'as amenée sans qu'on la vît? — Oui, monsieur. — Tu la reconduiras avec les mêmes précautions. Où est-elle? — Ah! monsieur, que vous êtes heureux! la jolie femme! — Dis donc où elle est! — Monsieur, nous sommes entrés dans le cabinet de toilette... — Après? — Vous ne me donnez pas le temps, monsieur! Elle a vu le boudoir, et n'a pas voulu aller plus loin. Je l'ai laissée sans lumière, comme vous me l'avez dit. — Bon! éteins encore celle-ci, je n'en ai plus besoin; va-t'en, et ferme les portes sur toi. »

Ferme les portes sur toi! La belle précaution! étourdi! ne m'être pas souvenu que la comtesse s'était emparée de ma seconde clef!

Plein d'une sécurité fatale, je traversai l'appartement de ma femme aussi vite que me le permit la profonde obscurité qui m'environnait, et j'entrai dans l'heureux boudoir : « Chère maman, tendre amie, c'est donc ici que vous êtes! Le chevalier de Florville a donc le bonheur de vous posséder chez lui! » D'une voix étouffée, elle répondit : « Oui. — Que je vous dois de tendresse et de reconnaissance! que je vous aime! que je vous remercie! »

Tout en lui parlant, je la cherchais; deux bras officieux que je rencontrai m'attirèrent, je fus pressé sur un sein doucement agité;

une bouche empressée vint chercher la mienne, et me rendit ardemment mes ardents baisers. Aussitôt j'osai davantage; loin de m'opposer la moindre résistance, ma belle amie, plus que faible, ne parut attentive qu'à précipiter le succès de mes rapides entreprises. Le lit de repos entraîna sa chute et la mienne; quelques minutes virent plusieurs fois sa défaite et plusiers fois mon triomphe.

Malheur à qui l'ignore! il y a pour l'homme favorisé d'une imagination brûlante, il y a dans la vie des moments où le sentiment du bonheur, devenu trop vif, absorbe tout autre sentiment; des moments où l'ame, avide d'un objet unique, égaré par le poignant désir de sa possession, le crée et se l'approprie jusque dans un objet étranger. Le prestige est alors si tout-puissant, qu'aucune faculté ne peut plus, pour le détruire, exercer son empire particulier; alors la mémoire ne sait plus se ressouvenir, ni l'esprit réfléchir, ni le jugement comparer. Malheur à qui l'ignore! cependant, comme on va bientôt le voir, j'eus quelques regrets d'être tombé dans cette extase-là.

Grands dieux! j'entends du bruit; ma chère maman, sauvez-vous! Comment se serait-elle sauvée? elle se trouvait sans lumière dans un appartement inconnu, dont les détours m'étaient à moi-même peu familiers. Je voulus favoriser sa fuite, et, la prenant par la main, je tâchai de trouver la porte du cabinet de toilette; je n'en eus pas le temps, l'autre porte du boudoir s'ouvrit trop tôt. Trop favorisée du hasard et de l'amour, qui guidaient dans les ténèbres sa marche rapide, madame de Lignolle atteignit le couple amant que son approche épouvantait. « Enfin, c'est vous, mon ami, » dit-elle en baisant une main qu'elle venait de saisir; et ce n'était pas ma main qu'elle baisait. La marquise, tout à coup retenue, n'osait plus faire un mouvement, et moi, qui concevais sa crainte et son embarras mortels, je me hâtai de me jeter entre elle et madame de Lignolle, et par conséquent de couvrir de mon corps celui dont la comtesse tenait captif un membre essentiel qu'elle continuait de caresser tendrement. « C'est vous, mon ami? » répéta-t-elle. Forcé de lui répondre, je fus, dans mon trouble extrême, assez injuste pour lui faire un crime d'avoir avancé l'instant du rendez-vous. « Pourriez-vous trouver que je suis trop tôt venue, me répondit-elle. J'ai vu le baron très occupé de sa partie, et je n'ai pu maîtriser mon impatience, j'ai profité du moment pour m'esquiver. — Et vous avez eu tort, madame. Il ne fallait pas vous presser, il fallait attendre; je vous en avais priée, vous me l'aviez promis. Mon père va s'apercevoir de votre évasion, mon père va venir... »

Hélas! je ne croyais pas si bien dire : il accourait dans le moment même. Un cri d'effroi m'échappa : « Ma chère maman, vous êtes perdue ! » Le baron, armé d'une bougie fatale, s'arrêta dans l'embrasure de la porte, et qu'elle scène il éclaira ! d'abord lui-même, qui comptait ne trouver qu'une femme avec son fils, ne fut pas médiocrement étonné d'en voir deux qui se tenaient amicalement par la main. Madame de Lignolle ensuite, madame de Lignolle, également indignée, honteuse et surprise, montrait assez sur son visage, où se peignaient les combats de plusieurs passions contraires, qu'elle ne pouvait ni me pardonner l'infidélité que sans doute je venais de lui faire, ni se pardonner à elle même les sottes caresses dont il n'y a qu'un instant elle accablait sa rivale, qui, toute droite plantée contre la muraille, ne donnait pas signe de vie. Mais vous jugez que, des quatre acteurs de cette étrange scène, je ne fus pas le moins stupéfait lorsqu'un coup d'œil furtivement jeté sur l'infortunée m'eut fait reconnaître... Je la regardai trois fois encore avant de me persuader que mes sens eussent pu m'égarer à ce point !... Cette femme, dans les bras de laquelle j'avais cru posséder la plus belle des femmes, ce n'était qu'une brunette passablement gentille ! celle en qui tout à l'heure j'idolâtrais madame de B***, ce n'était que Justine!

Beauté, présent des cieux, fille de la nature et reine de cet univers, souffre qu'un de tes sujets respectueux, mais sincère, te soumette une réflexion que tes enthousiastes adorateurs appelleront peut-être un blasphème. Puisqu'il est vrai que, tantôt exaltée par les amours, et tantôt flétrie par les dégoûts, l'imagination, toujours active et toujours inconstante, peut à chaque instant, et dans un instant, cent fois à son gré, te créer et t'anéantir, dis-moi, qu'es-tu donc en toi-même? où donc est ton plus grand charme? où réside ta véritable puissance?

Cette femme, dans les bras de laquelle j'avais cru posséder la plus belle des femmes, ce n'était qu'une brunette passablement gentille; celle en qui tout à l'heure j'idolâtrais madame de B***, ce n'était que Justine.

Attendez cependant : c'était peut-être quelque chose de mieux que Justine. Cette jolie chaussure, cette robe élégante et riche, ce superbe chapeau, surmonté d'une ondoyante aigrette, mille autres pompeux atours, ce rouge surtout, ce rouge de qualité, qui jamais ne colora des joues roturières, qu'est-ce que tout cela, je vous prie? Assurément, rien de ce brillant attirail n'appartient ni à la femme de chambre de madame de B***, ni même à la prêtresse de la petite maison du vicomte. O madame de Montdésir ! voyez mon

embarras et prenez-en pitié : est-ce sous un nom récemment véritable qne vous vous êtes présentée chez moi? Avez-vous, aux dépens de quelque dupe, acquis le noble *de* qui le précède et dont je m'enorgueillis pour vous! Mais doucement, la peau du lion n'est pas si bien revêtue qu'on ne puisse entrevoir un petit bout de l'oreille délatrice. Dans votre parure de femme de cour, il y a je ne sais qu'elle indécence aussi trop affectée qui trahit la fillette... Allons! tout bien examiné, ce n'était que Justine.

Elle s'en aperçut aussi, la maligne comtesse, qui, d'un regard méprisant, parcourait, de la tête aux pieds, son indigne rivale. « Madame est apparemment madame de Montdésir? » lui dit-elle. Justine, qui venait de se remettre, paya d'effronterie et répondit d'un petit ton moqueur : « A vous servir, madame. — Madame est peut-être mariée? reprit la comtesse. — Oh! tout ce qu'il y a de plus marié, madame. — Que fait le mari de madame? — Hélas! tout ce qu'il peut. Et le vôtre, madame? — Rien, répliqua la comtesse avec humeur. Vous êtes bien hardie de m'interroger? répondez seulement aux questions dont on veut bien vous honorer. Je vous demande ce que fait votre mari; quel est son état, son métier enfin? — Ce qu'il est?... Mais il est.... ce qu'apparemment le vôtre est aussi, madame. »

J'avoue qu'ici j'eus avec madame de Lignolle un tort nouveau. Cette saillie de Justine était amusante, sans doute; mais je ne devais pas en rire aux éclats devant la comtesse, comme je le fis. Il est vrai, puisque je suis en train de tout dire, il est vrai que l'impatiente petite personne me punit rigoureusement; elle me donna.... Oui, je crois que c'est un soufflet qu'elle me donna.

On devine que mon père ne resta pas paisible spectateur d'une scène aussi scandaleuse; mais il n'est pas superflu de conter comment il y mit fin, comment il vengea mon affront. Au bruit de la sonnette, vigoureusement tiré, accourut un domestique à qui M. de Belcour ordonna d'éclairer madame de Montdésir jusqu'à la porte de la rue. Puis il adressa la parole à la comtesse : « Madame, j'ai peut-être trois fois votre âge, je suis père et vous êtes chez moi. Je me vois donc obligé de vous dire sans détour ce que je pense de votre conduite : elle est réellement inconsidérée, et vous devez, madame, me remercier de ce que, par un reste de ménagement, je ne me sers pas d'une expression plus forte; elle est tellement inconsidérée que je ne vois d'excuse pour vous que dans votre extrême jeunesse. Si mon fils a des maîtresses, madame, ce n'est point ici qu'il les peut recevoir; et toute femme qui conservera quelque idée des bienséances ne choisira jamais, pour donner des rendez-vous au cheva-

lier, la maison de son père et l'appartement de sa jeune épouse. Enfin, madame, une femme bien élevée, une femme de qualité surtout, se gardera bien de traiter son amant, fût-il véritablement très coupable, et fût-elle seule avec lui, comme vous n'avez pas craint de traiter le vôtre en ma présence même. »

Madame de Lignolle demeura quelque temps interdite ; le baron continua d'un ton moins sévère : «Toutes les fois que madame la comtesse, seulement l'amie de M. de Belcour et du chevalier de Florville, voudra bien faire quelques visites à l'un et à l'autre à la fois, elle les honorera tous deux également ; mais aujourd'hui, vous retenir plus longtemps, madame, ce serait, je pense, abuser de l'embarras de votre situation.... Mon fils, allez au salon : dites à la baronne que madame la comtesse, qui veut s'en aller tout à l'heure, la prie de la reconduire chez elle et l'attend dans sa voiture.... Madame, permettez-moi de vous accompagner jusqu'en bas. » La comtesse, si furieuse qu'elle en perdait la raison, repoussa la main de mon père, et lui dit : « Non, monsieur, je descendrai bien toute seule. Vous me renvoyez de chez vous, ajouta-t-elle de ce ton impérieux que je lui avais vu prendre avec son mari, mais souvenez-vous-en ! venez chez moi quelque jour ! venez-y, vous verrez ! »

Je n'entendis pas ce que M. Belcour répondit à cette menace, qui dut l'étonner. Jaloux de réparer du moins par ma docilité les étourderies dont je me sentais coupable, jaloux d'apaiser mon père justement irrité, je m'acquittais déjà de sa commission auprès de la baronne qui, surprise du brusque départ de la comtesse, m'en demanda la cause. Je protestai que madame de Lignolle lui raconterait mieux que moi, dans tous ses détails, le malheureux événement qui me privait si tôt du bonheur de la voir. Madame de Fonrose prit la main du vicomte et descendit ; je l'accompagnai jusque dans le vestibule. De là, j'entendis l'impatiente comtesse, pour toute réponse, lui crier sans relâche : « Ah ! le perfide ! ah ! l'ingrat ! »

Mon père, resté seul avec moi, remonta dans l'appartement de Sophie, où je le suivis. Il s'arrêta devant la porte du boudoir : « Ce matin nulle mortelle ne devait pénétrer jusque-là, me dit-il, et ce soir deux femmes y sont entrées ! Celle que je ne connais point, ce n'est pas grand'chose, je crois ; mais l'autre, cette madame de Lignolle, elle m'épouvante ! une femme de cet âge ! un enfant ! déjà si entreprenante, si peu réservée, si hardie ! pourquoi faut-il que, pour votre malheur, elle ait un rang, de l'esprit et de la figure ? Mon ami, cette madame de Lignolle m'épouvante ; je n'en ai pas vu de plus folle, de plus imprudente, de plus emportée ! Craignez-la ; vous

êtes vous-même trop étourdi, trop vif; elle peut vous mener loin. Voyez comme pendant plusieurs heures elle a déjà su vous faire oublier celle dont je vous ai vu toute la matinée pleurer l'absence. Quoi! les infortunes de Sophie et son sort incertain ne peuvent-ils vous occuper assez? Faut-il absolument que plusieurs objets exercent à la fois l'activité de votre ame et l'inconstance de vos sens? Ne serez-vous jamais sage? l'adversité ne vous a-t-elle donné que de trop faibles leçons? Et votre femme, si charmante, si malheureusement séduite, si respectable, j'ose le dire, jusque dans ses faiblesses, votre intéressante femme, si digne d'un fidèle amant, n'aura-t-elle jamais que le plus volage des époux? Ah! Faublas, Faublas! »

Le baron vit couler mes larmes et me quitta sans ajouter un mot de consolatiou. Que le reste de la soirée s'écoula lentement! Et quand le moment de me coucher fut venu, qu'il me parut pénible d'occuper, tout près de l'appartement au deux grands lits, la chambre qui n'avait qu'un lit très étroit! Cependant il faut convenir que j'étais là moins mal qu'à la Bastille. Dans ma prisou j'appelais la mort, chez moi ce fut le sommeil que j'invoquai.

Viens, Morphée, dieu des maris, viens. Ce que tu fais continuellement pour eux tous, daigne, je t'en prie, le faire pour moi seulement pendant quelques heures. Écarte de mon lit les tendres sollicitudes, les impatients désirs, le brûlant amour; recueille-moi dans ton sein paisible; appelle autour de nous l'insouciance et la paresse, les langueurs et l'indifférence, l'abattement et les dégoûts. Surtout fais passer jusqu'au fond de mon ame l'entier oubli de ma chère moitié. Mais quand le jour viendra chasser la nuit, ne laisse pas le chevalier de Faublas dans un état qui lui est si peu naturel. Ah! je t'en conjure, ordonne aux rêves du matin de revenir caresser son imagination reposée, ordonne-leur de lui rapporter une image chérie, permets qu'à l'aurore il se réveille dans les bras de Sophie. Dieu des mensonges, tu ne m'auras donné qu'un rêve; mais serai-je le premier célibataire qu'un rêve aura consolé? Et pour le jouvenceau que tu favorises, comme pour la novice que tu éclaires, tes plus grossières impostures ne deviennent-elles pas de très douces réalités? Oui, dieu bienfaisant, tu m'auras rendu mon courage; plein d'un nouvel espoir, je quitterai ma couche avec toi; j'irai; je m'informerai, je demanderai ma femme à tout l'univers; et si l'amour me seconde, tu me verras bientôt ramener au temple de l'hymen la beauté la plus capable de t'en chasser.

Hélas! pourquoi la fin de mon invocation était-elle aussi maladroite que la harangue fameuse de ce Nestor très radoteur à cet

Achille très rancunier? Un dieu peut se piquer comme un héros; mon indigne prière fut rejetée; je n'obtins ni le sommeil réparateur, ni les heureux songes, et pendant toute la nuit il me fallut donner des larmes à l'absence.

Une lettre qui me fut apportée dès le matin me rendit un peu de gaîté; lisez ce qu'on m'écrivait :

« Jamais, monsieur le chevalier, vous ne laissez à une pauvre femme le temps de se reconnaître. Je devrais être accoutumée à vos manières, mais j'y suis toujours prise, parce que je n'ai pas de mémoire et parce que je perds la tête. Vous, cependant, vous auriez dû vous souvenir de nos anciennes conditions, qui étaient que je commencerais toujours par ma commission.

« Hier au soir, vous m'en avez fait oublier une fort importante : certaine grande dame dont je n'étais que l'indigne servante, quand vous passiez pour son fidèle serviteur, fâchée de ce que je n'ai pas pu vous parler hier comme elle m'en avait chargée, me prie de vous écrire aujourd'hui qu'elle désire avoir avec vous un court entretien. Elle sera chez moi dans deux heures... Venez plus tôt, si vous voulez qu'en l'attendant nous déjeunions tête-à-tête. J'en ai, moi, la plus grande envie, car vous avez de si bonnes façons qu'on n'y peut tenir.

« Toute à vous, DE MONTDÉSIR. »

De Mondésir! Allons, il n'y a plus de doute, Justine s'est anoblie. La prospérité change les mœurs; Justine dédaigne le nom de ses obscurs ancêtres. Le *toute à vous* me parait leste; il me semble que la chère enfant prend le ton de la supériorité... Pourquoi pas? je suis noble, mais elle est gentille. A-t-on décidé cette éternelle question, s'il est plus permis d'être fier du hasard qui donne la naissance et les richesses, que de celui qui dispense les grâces et la beauté? Justine, pour les doux combats de Vénus, vaut mieux que bien des duchesses; et moi-même oserai-je me vanter d'être là son égal?... Allons, Faublas, humilie-toi, dépouille une vanité puérile, pardonne un peu d'orgueil à ton vainqueur... Relisons certain passage de sa lettre : *Une grande dame dont je n'étais que l'indigne servante, etc.* Madame de B***, très certainement! Madame de B*** veut me voir dans une maison tierce! Madame de B*** veut me parler en particulier! Dieux! si l'amour me la rendait aussi tendre... « Jasmin! — Monsieur! — Attend-on la réponse? — Oui, monsieur. — Dites que j'y cours... Ah çà! mais elle n'y sera que dans deux heures... Qu'importe? Je trouverai Justine, je causerai avec cette

petite ; j'ai du chagrin, cela me dissipera. Oui, Jasmin, oui, dis que je pars ; que je pars sur les pas du commissionnaire. »

En effet, j'étais au Palais-Royal presque aussitôt que lui. Ce qui me frappa chez madame de Montdésir ce fut moins la beauté de son logement, l'élégance de ses meubles, l'air effronté de son petit laquais et de sa laide chambrière, que l'accueil vraiment protecteur dont Justine m'honora. Presque couchée sur une ottomane, elle jouait avec un angora quand on lui annonça ma visite. « Ah ! ah ! dit-elle nonchalamment, eh bien ! qu'il entre. » Et, sans se déranger, sans abandonner les pattes du joli chat : « C'est vous, chevalier ? Il est de bien bonne heure ; mais pourtant vous ne m'incommoderez pas. J'ai mal dormi, je ne suis pas du tout fâchée d'avoir compagnie. » Elle adressa la parole à sa femme de chambre : « Mademoiselle, ne rangerez-vous pas cette toilette ? En vérité, je ne sais à quoi vous employez votre temps ; mais vous ne finissez rien. » Mon tour revint : « Monsieur, prenez donc un fauteuil ; asseyez-vous, nous causerons. » La soubrette attira encore son attention. « Allons, voilà qui est bien ; vous m'impatientez, laissez-nous. Si quelqu'un vient, on dira que je n'y suis pas. — Madame, mais vous avez donné parole à votre couturière... — Bon Dieu ! mademoiselle, que vous êtes bête ! Quand je vous dis quelqu'un, est-ce que je vous parle de cette femme ? Est-ce que c'est quelqu'un, cette couturière ? Vous la ferez attendre. — Madame, et si elle n'a pas le temps ? — Je vous dis que vous la ferez attendre ; elle est faite pour ça, et vous pour vous taire. Allez, partez. »

J'étais d'abord resté muet de surprise ; mais enfin je ne pus retenir un grand éclat de rire. « Dis-moi, belle enfant, depuis quand fais-tu la princesse ? — Il est bon, me répondit-elle, de garder avec ces gens-là, et devant eux, son *quant à soi*. Ainsi, ne te fâche pas du ton que... — Comment ! Justine, tu me tutoies ! — Pourquoi non ? puisque tu plais à madame de Montdésir, et puisque tu l'aimes. — Fort bien, ma petite ! en vérité, voilà ce que je me suis dit à moi-même, il n'y a pas une demi-heure, en lisant ta familière épître. Cependant, permets une observation : Ne m'aimais-tu pas autrefois ? — Autrefois ? fi donc ! je t'aimais, oui, autant que peut aimer une malheureuse femme de chambre. — Et maintenant ? — Maintenant je n'ai pas moins de tendresse, et cette tendresse est plus honnête, plus distinguée ; car enfin je suis établie, j'ai *un état*. — En effet, madame, je vous en fais mon compliment, tout ici respire l'opulence... Conte-moi donc comment tu as fait cette brillante fortune ? — Volontiers, mais j'ai auparavant beaucoup de choses plus intéressantes à te dire. »

Je laissai parler Justine, qui s'expliqua merveilleusement bien. Il me parut que cette petite avait encore prodigieusement acquis depuis trois mois, et je m'étonnai moins de la méprise qui, la veille, avait abusé mes sens. Au reste, je n'oserais point assurer qu'il n'y avait pas là quelque nouveau prestige : un joli déshabillé agit souvent plus puissamment qu'on ne pense ; et quiconque ne l'a pas éprouvé ne peut imaginer combien, aux attraits déjà connus d'une jeune personne qui fut longtemps trop négligée dans sa parure, une parure plus élégante ajoute d'attraits nouveaux. Je dirai même, ce que peut-être bien des hommes ne savent pas, mais ce qu'à coup sûr aucune femme n'ignore, c'est que maintes fois telle coquette dédaignée ou trahie n'eut besoin, pour soumettre le rebelle et ramener l'insconstant, que d'ajouter à sa chevelure une fleur, une frange à sa ceinture, à sa jupe un falbala. Que voulez-vous ? j'en suis fâché moi-même, mais l'amour s'amuse de toutes ces babioles ; c'est un enfant auquel il faut des joujoux. Cependant j'espère que vous m'entendrez, j'espère que vous comprendrez de quel amour je vous parle, quand je vous parle de Justine.

Ne croyez pourtant pas que j'oubliai totalement M. de Valbrun. Il est vrai que je rappelai son souvenir et ma parole assez tard pour que madame de Montdésir ne pût ni s'en étonner ni s'en plaindre; mais ce fut uniquement par la faute de ma mémoire, et point du tout celle de ma volonté, car en vérité je le dirais tout de même.

Le moment de la confiance et du repos étant arrivé, je priai madame de Montdésir de m'apprendre quelle espèce d'intérêt le vicomte prenait à son sort: elle m'en fit sans balancer la confidence entière : M. de Valbrun, bientôt dégoûté de sa petite maison, mais chaque jour plus attaché à sa maîtresse, avait mis Justine dans ses meubles. Il lui donnait vingt-cinq louis par mois, sans les loyers qu'il payait, sans les cadeaux fréquents, sans quelques menues dépenses de maison : et voilà ce que madame de Montdésir appelait avoir *un état*. Dès que je sus qu'elle était, dans toute la force du terme, une *fille entretenue*, je la priai très sérieusement de me considérer comme une *passade*, et je tirai de ma poche quelques louis que je la forçai d'accepter. Or, je ne puis, à cette occasion, m'empêcher de soumettre au lecteur une observation peut-être utile à l'histoire de nos mœurs. Lorsque autrefois Justine, femme de chambre de la marquise, et renfermée dans l'obscurité de sa servile condition, se donnait généreusement, dans ses moments de loisir, à quiconque la trouvait gentille, je ne me faisais aucun scrupule de l'aimer pour rien ; je

regardais même comme un pur effet de ma libéralité les petits présents dont parfois je récompensais son ardeur complaisante. Maintenant que, stipendiaire du vicomte, madame de Montdésir trafiquait de ses appas, je n'aurais pas cru pouvoir les fatiguer *gratis* à mon profit sans blesser la délicatesse. Tous ceux de nos jeunes gens de qualité qui ont quelques principes se conduisent et raisonnent de même ; aussi, pour une jolie fille que ses attraits doivent mener à la fortune, le plus difficile n'est pas de trouver cinquante merveilleux qu'elle puisse intimement persuader de son mérite, mais un honnête homme qui, le premier, s'avise d'y mettre un prix.

Quoi qu'il en soit, je payai madame de Montdésir : et j'osai lui demander à déjeuner. Il nous fut apporté par l'effronté laquais. Le drôle était d'une jolie figure, et je m'aperçus d'abord que sa maîtresse n'avait pas pour lui le ton revêche, les airs impertinents dont elle accablait la pauvre chambrière. Madame de Montdésir, je vous observe, et vous n'y faites pas assez d'attention ; vous négligez de garder avec cet heureux serviteur le fameux *quant à soi* dont vous m'avez parlé ! Madame de Montdésir, ou je me trompe fort, ou dans vos grandeurs présentes vous conservez les premiers goûts si désintéressés de votre condition première ! Justine, ce petit monsieur-là me rappelle *La Jeunesse*... Ah ! vicomte, cher vicomte, prenez garde à vous, ceci vous regardera seul ; car, à compter de ce moment, je promets bien qu'il n'y aura plus rien de commun entre votre maîtresse et moi... Mais ne pensons plus à madame de Montdésir ; il me semble que j'entends madame de B***.

Madame de B*** n'arriva pas du côté par où j'étais entré. Je la vis tout à coup paraître au fond de la dernière chambre occupée par madame de Montdésir ; je courus me jeter à ses genoux, que j'embrassai. La marquise se pencha sur moi et me donna un baiser ; puis, voyant que je me relevais promptement pour le lui rendre, elle recula deux pas et ne me présenta que sa main, encore ce fut d'un air plus poli qu'empressé, de cet air qui, loin de solliciter une caresse, semble commander un hommage. Mais moi, moi charmé de tenir encore une fois dans les miennes cette main depuis si longtemps chérie, je sentis, en lui donnant plusieurs baisers bien vifs que, toujours digne de l'amour, elle était trop jolie pour le respect et pour l'amitié. Madame de Montdésir vint faire sa révérence à madame de B*** ; celle-ci la reçut comme autrefois elle recevait Justine. « Petite, lui dit-elle, je suis contente du zèle et de l'intelligence que vous avez mis dans la prompte

exécution de mes ordres; vous me connaissez, je ne serai point ingrate. Allez, fermez cette porte en sortant, et que personne ne puisse pénétrer jusqu'ici. »

Dès que Justine eut obéi, je tâchai d'exprimer à madame de B*** tout l'excès de ma reconnaissance et de ma joie. « Chevalier, répondit la marquise en retirant sa main, qu'apparemment je serrais trop fort, vous ne m'entendrez point, jouant ici la délicatesse, affecter de nier ce que mille gens ne tarderaient pas à savoir et viendraient vous certifier : c'est par moi que les portes de la Bastille se sont ouvertes pour vous. Peut-être la petite de Montdésir vous a déjà dit à quel point quatre mois d'assiduités à la cour y ont accru le crédit dont je jouissais, et je vous assure, mon ami, que la considération de vos malheurs, qu'il fallait finir, ne fut pas la moindre de celles qui m'animèrent et me soutinrent dans la poursuite de mes projets ambitieux. Je suis maintenant au plus haut degré de faveur que puisse atteindre la fortune d'un courtisan; et si votre liberté, d'abord presque tous les jours inutilement sollicitée, mais enfin obtenue malgré mille obstacles et mille ennemis, n'a pas aussitôt que je l'aurais voulu signalé toute l'étendue de mon pouvoir, du moins je puis me glorifier de ce qu'elle en est la preuve la moins équivoque, et je ne crains pas de vous avouer que je vois en elle mon plus doux succès. Ne croyez pas cependant que votre meilleure amie compte borner là ses bons offices. Je sais que pour vous la liberté n'est pas le premier des biens; je sais que Faublas, quoique sans cesse caressé de plusieurs amantes, ne peut vivre heureux s'il languit séparé de celle qu'il a toujours préférée. Je prétends la lui rendre; je prétends découvrir la retraite du Duportail, fût-elle au bout de l'univers. — O ma bienfaitrice! m'écriai-je, ô ma généreuse amie! » La marquise retira sa main, que je voulais reprendre, et continua :

« Et quand j'aurai pu réunir les deux charmants époux, j'oserai tenter pour leur félicité commune quelque chose du plus hardi. Je tâcherai, si Faublas récompense mes soins de sa confiance, et s'il me permet d'aider sa jeunesse de mes conseils, je tâcherai de le prémunir contre les séductions de mon sexe et les égarements du sien; je tâcherai de lui faire sentir qu'un jeune homme, autant favorisé que lui par l'hymen, doit trouver son bonheur dans sa fidélité. Gardez-vous d'imaginer que je m'aveugle sur les difficultés de cette entreprise. Non, je n'ignore pas que les plus grandes me viendront de vous. Je la connais, votre impatiente vivacité, qui rarement vous laisse le temps de résister aux occasions périlleuses;

je la connais, votre imagination bouillante, qui trop souvent vous force à les aller chercher : voilà, Faublas, les ennemis que je crains ; voilà ce qui m'effraie plus que les tendres emportements de votre étourdie comtesse, plus que les adroites instigations de la baronne, son intrigante amie. » J'interrompis madame de B*** : « Quoi ! vous connaissez ces dames ?... Mais comment savez-vous ?... — M. de Valbrun, me répondit-elle, a peu de secrets pour madame de Montdésir, qui depuis trois mois n'en a plus pour moi. »

L'air dont madame de B*** me regardait en appuyant avec une affectation marquée sur ces mots équivoques : *qui depuis trois mois n'en a plus pour moi*, ne me permit pas de douter du véritable sens qu'elle voulait leur donner. Je ne pus m'empêcher de rougir ; la marquise vit mon trouble et me dit :

« Laissons Justine, tout à l'heure nous parlerons d'elle ; auparavant il est bon que je vous éclaire sur le caractère de madame de Fonrose, et je ne serai pas fâchée que vous sachiez si je connais bien madame de Lignolle.

« La petite comtesse, vaine de ses appas, qu'elle croit incomparables, de son esprit qu'on lui dit être original, de sa naissance dont elle ne sait pas qu'on suspecte la légitimité, fière aussi des richesses qu'elle attend et du rang qu'elle espère, forte du hasard qui lui a donné la plus faible des tantes et le plus imbécile des maris, la petite comtesse imagine qu'on ne lui doit qu'hommages, adorations et respects. Étourdie, impérieuse, obstinée, fantasque et jalouse, elle a tous les défauts d'un enfant gâté. Toujours elle se montrera moins sensible au plaisir de plaire qu'au bonheur de commander ; on la trouvera la plus exigeante des maîtresses, comme on la voit la plus impertinente des femmes : elle fera bientôt de son amant son premier valet, comme elle a déjà fait de son mari son dernier esclave. Je vous la garantis également incapable de dissimuler ses extravagantes opinions et de réprimer ses passions désordonnées ; ainsi vous l'entendrez sans cesse essayant de justifier, par la sottise qu'elle dira, la sottise qu'elle aura faite ; et j'ose vous prédire qu'avec l'inépuisable fonds d'amour-propre dont on la connaît pourvue, elle s'efforcerait inutilement de corriger en elle les vices réunis de la nature et de l'éducation.

Quant à la baronne, sa réputation est faite ; personne ne l'estime parce que tout le monde la connaît. Le scandale de ses débuts a fait mourir de chagrin M. de Fonrose, un très galant homme, seulement coupable d'avoir voulu, dans un rang élevé, donner à sa trop noble femme le goût des bourgeoises vertus. Aussi *madame*, dans ses

gaîtés, appelait-elle *monsieur*, le *Philosophe de la rue Saint-Denis*. A l'époque de la mort de son mari, madame de Fonrose, entièrement libre, s'est hâtée de justifier les brillantes espérances qu'elle avait données. Nous l'avons vue s'élever au-dessus de toutes les bienséances, éternelles ennemies de son sexe; et dans toutes les rencontres elle a stoïquement soutenu son grand caractère. En moins de dix ans le nombre de ses conquêtes s'est tellement multiplié que, craignant enfin d'en oublier quelqu'une, elle vient tout récemment de prendre le très sage parti d'en dresser elle-même l'honorable liste. Dans cet interminable vocabulaire, le nom de monsieur votre père se trouve peut-être le millième, et sera probablement suivi de mille autres noms, sans compter le vôtre. Ce qui rend plus étonnant encore l'invincible courage de cette femme, capable de supporter l'affluence perpétuelle de tant de gens, c'est qu'elle accueille tout le monde et ne renvoie jamais personne. Jamais le nouvel arrivant ne fait, chez cette Messaline, aucun tort au premier venu. Elle en gardera trente à la fois, si trente le veulent bien. Celui que cet arrangement n'accommode pas, se retire sans esclandre; si l'on s'aperçoit du vide qu'il laisse, on le remplit; mais, dans tous les cas, le déserteur revient-il après six mois d'absence, il est toujours sûr d'être bien reçu. Au reste, ne croyez pas que ces menus détails puissent seuls remplir une tête aussi vaste que celle de la baronne! il faut encore à cet intrigant génie des occupations au dehors : désolée des moments de loisir que ses amours lui laissent, elle ne s'en console qu'en favorisant les amours d'autrui. Allez chez elle un jour qu'elle reçoit, vous la verrez environnée de jolis garçons qu'elle forme, et de jeunes femmes qu'elle produit.

« Telles sont les ennemies que je me propose de combattre avec vous; cependant je crois devoir, pendant quelque temps, leur laisser le plaisir de votre défaite. Grossissez incessamment l'immense liste des heureux que madame de Fonrose a faits; cette femme, trop occupée, ne pourra retenir plus d'un jour un jeune homme que je connais sensible, et que je crois délicat. Quant à madame de Lignolle, je permets qu'elle vous arrête quelques semaines. Puisqu'absolument il vous faut un objet de distraction, je préfère à toute autre une enfant capricieuse et légère, qui ne vous inspirera qu'une fantaisie passagère comme la sienne. Soyez donc, en vos jours de désœuvrement, la poupée dont elle raffolle; mais songez qu'il faudra, dès que je pourrai vous ramener Sophie, rompre sans retour avec la comtesse. »

J'en pris l'engagement avec la marquise; je la remerciai vivement

de l'intérêt qu'elle me témoignait ; je lui promis de n'aimer que ma femme, aussitôt que ma femme me serait rendue. Cependant je n'avais pas entendu, sans chagrin, madame de B*** réclamer ma fidélité pour Sophie, et je me hâte, afin que personne ne soit tenté d'improuver le vif déplaisir qu'involontairement je ressentais, je me hâte d'avertir tout le monde que la marquise était alors, plus que jamais, brillante des agréments de sa jeunesse et de l'éclat de sa beauté. Je trouvais sa peau d'une blancheur éblouissante, les roses de son teint me paraissaient avoir plus de fraîcheur, ma mémoire me retraçait d'autres appas que mon imagination me montrait encore perfectionnés ; mais aussi je me sentais forcé de reconnaître quelque chose de plus décent, de plus assuré dans son maintien toujours enchanteur, et dans toute sa personne, comme autrefois remplie de grâce, je ne sais quel air de dignité qui n'appartient point aux amours : j'étais désespéré ! vingt fois je voulus lui rappeler le souvenir qui m'agitait, le douloureux souvenir de mon bonheur passé ; vingt fois elle m'imposa silence par un geste et par un regard qui semblaient me dire : Plaignez mon malheur, et respectez votre amie.

Il fallut me résoudre à la respecter, il fallut me résoudre à l'écouter quelque temps encore sans l'interrompre. Elle me détailla la foule des moyens qui maintenant étaient en son pouvoir, et dont elle comptait user pour chercher madame de Faublas ; et quand elle me vit bien persuadé que personne au monde ne pouvait retrouver Sophie, si madame de B*** ne le pouvait pas, elle me parla de Justine. « Cette petite, me dit-elle, m'a promis de n'apporter aucun obstacle au projet que j'ai formé de vous rendre sage ; mais je la soupçonne peu capable de garder constamment une résolution désespérée ; ainsi je vous prie de vouloir bien ne pas mettre son courage à de trop rudes épreuves. Vous ne pouvez honnêtement, ajouta-t-elle d'un ton plus sérieux, lui continuer la longue affection que vous avez eue pour elle. Une intrigue de cette nature ne vous convient sous aucun rapport : mon ami, vous n'êtes ni assez fou pour avoir l'intention d'enrichir madame de Montdésir, ni assez lâche pour songer à l'aimer gratuitement. Il paraît qu'on est généralement d'accord sur ce point, qu'il faut un peu moins mépriser le riche libertin qui va sans cesse marchandant des filles, que le freluquet obscur qui fait métier de leur plaire ; mais on ne sait pas bien encore s'il est plus ridicule de payer fort cher leurs faveurs dont on se soucie fort peu, qu'il ne semble honteux de les obtenir par des bassesses quand on n'a pas d'or pour les acheter. Ce qu'il



Grotte des Charades.

y a de mieux prouvé, c'est que quiconque eut une fois le malheur de trouver quelque plaisir dans la société de ces sortes de femmes, doit bientôt, s'il n'y prend garde, y perdre avec sa fortune ou sa santé, l'estime des honnêtes gens et sa propre estime.»

Pour justifier celle de la marquise, je ne lui dissimulai point que ce matin, et tout à l'heure, madame de Montdésir violait avec moi sa téméraire promesse, et même je lui contai naïvement quelle douce méprise, pour me donner la veille un des plus fortunés instants de ma vie, avait dans mes bras embelli Justine de tous les attraits de madame de B***. Je vis la marquise plusieurs fois rougir, et plusieurs fois je l'entendis soupirer de mon erreur sans doute excusable. Enhardi par son trouble, j'osai risquer, avec une légère caresse, une insidieuse question : « Et vous, ma chère maman, ne songez-vous donc jamais à moi? jamais un tendre souvenir... » Madame de B***, déjà remise, m'interrompit : « Devez-vous demander si je songe à vous? Tout ce que je vous dis ne prouve-t-il pas que votre amie, sans cesse occupée de vos intérêts les plus chers... — Il est donc vrai que vous êtes mon amie?... Hélas! vous n'êtes plus que mon amie! — Faublas, vous devriez m'en féliciter. — *Ma chère maman*, je ne puis que m'en plaindre. — Mon ami, c'est *madame* qu'il faut dire. — Madame! à vous? Jamais je ne m'y accoutumerai. — Il le faut cependant, Faublas. — Ma... madame, on m'appelle Florville. — Tant mieux, je suis sensible à votre déférence. — Ma chère maman, que de bonheur!... — Mon ami, c'est madame qu'il faut dire. — Que de bonheur ce nom me rappelle! — Laissons cela. — Qu'avec plaisir je me souviens de l'aimable vicomte qui le portait! — Parlons d'autre chose, mon ami. — Que ne suis-je encore mademoiselle Duportail! — Chevalier, changeons de conversation. — Que n'allons-nous encore ensemble à Saint-Cloud!

— « Bon Dieu! déjà midi! s'écria-t-elle en regardant sa montre. Florville, je veux pourtant, avant de vous quitter, vous donner une commission. » Elle tira de son portefeuille un papier qu'elle me remit. « J'ai moi-même sollicité cette lettre du ministre qui rappelle en France mon plus mortel ennemi. Faites-moi le plaisir de l'adresser au comte de Rosambert, à Bruxelles, où il est maintenant. Annoncez-lui qu'il peut, sous son nom, reparaître dans la capitale et même à la cour. Je vous permets de lui apprendre que celle qu'il outragea pouvait d'un mot le priver à jamais de ses biens, de ses emplois, de sa patrie, et vient d'obtenir son retour. Qu'il ne croie pas cependant que je renonce à ma vengeance; mais qu'il sache que

je la veux digne de moi. Un lâche châtiment ne sera pas le prix d'une lâche injure. Punir avec noblesse un homme indigne de sa naissance, qui ne craignit pas de m'insulter bassement, c'est punir deux fois. Adieu, mon ami. — Adieu, madame... Serai-je longtemps privé du bonheur de vous revoir? — Non, Florville, je compte revenir ici quelquefois. — Dites souvent. — Souvent, si je puis. — Et bientôt? — Le plus tôt possible... dans quelques jours... Vous serez averti par Justine. Adieu, mon ami. »

Quand madame de B*** fut partie, j'appelai madame de Montdésir. « Dis-moi donc où communique cette porte par laquelle j'ai vu la marquise entrer et sortir? — Chez le bijoutier voisin, que madame a généreusement payé pour cela, me répondit-elle. C'est ici de même qu'au boudoir de la marchande de modes. — Oh! non, Justine, ce n'est pas de même; il s'en faut bien. — Quoi donc! notre maîtresse a-t-elle été cruelle? — Oui, mon enfant. — Peut-être parce que vous êtes marié. — Crois-tu? — Dame! je sens qu'à sa place cela me ferait une peine terrible : je serais d'abord comme un petit démon; mais nous autres femmes nous ne savons pas garder rancune, je finirais par m'apaiser. — Tu penses donc que la marquise...—S'apaisera! Oui, soyez tranquille; et puis, ajouta-t-elle d'un ton caressant, tu sais bien qu'il te reste des consolations. »

Madame de Montdésir me paraissait en effet très disposée à m'en offrir; mais j'eus le courage d'emporter mon chagrin.

Jasmin attendait impatiemment mon retour. Il me dit que madame de Fonrose venait d'envoyer quelqu'un pour me prier de passer chez elle. Je commençai par écrire au comte de Rosambert une courte lettre que je fis porter à la poste, et puis je me rendis chez la baronne.

Quand on lui annonça le chevalier de Florville, madame de Fonrose fit un cri de joie. Elle me conduisit à son cabinet de toilette, m'y plaça devant un miroir, et sonna une de ses femmes, qui, moins jolie, mais non moins adroite que Justine, en un instant me fit, avec des rubans et des fleurs, la plus élégante coiffure dont une jeune personne ait jamais pu s'enorgueillir. Ensuite, je me vis paré d'une robe de pékin lilas, on me passa, le plus décemment possible, un jupon pareil; et, pour compléter la métamorphose, mon pied fut enfermé dans un petit soulier du *cadran bleu*. Madame de Fonrose alors renvoya sa femme de chambre; puis, en me donnant plusieurs baisers, elle voulut bien me dire qu'il y avait peu de femmes aussi aimables que moi. J'allais imprudemment lui rendre et ses propos

flatteurs et ses tendres caresses, quand un secourable laquais s'avisa de crier de la porte : « Monsieur de Belcour. »

La baronne, craignant que mon père ne pénétrât jusqu'au cabinet de toilette, courut le recevoir, et le joignit dans la pièce voisine. « Je viens, lui dit le baron, vous faire des excuses avec des reproches, et vous exprimer mes regrets. Hier, il a fallu nous quitter un peu brusquement. J'en ai beaucoup souffert, et la faute en est tout à fait à vous, baronne. Vous m'avez amené la plus folle petite personne... — Dites, une femme charmante, monsieur, pleine d'attraits, de vivacité, de gentillesse, d'esprit... — Cela peut être, madame ; mais... — Point de mais, » interrompit-elle. Cependant il continua : « Je vous avoue que je ne vois pas sans chagrin mon fils embarqué dans une intrigue nouvelle. Il me serait trop cruel de penser que sa femme sera toujours absente...—Eh bon dieu ! tranquillisez-vous, baron; quand elle reviendra, nous lui rendrons son mari. — Trop tard, peut-être, il la chérira moins ; et sa Sophie, en vérité, mérite d'être heureuse. — Vous voilà! je vous admire ! à vous entendre, on croirait qu'une femme ne saurait trouver son bonheur que dans les perpétuelles adorations de son mari ; et vous avez apporté, du fond de votre province, cette idée de l'autre siècle, que tout bon époux doit bourgeoisement assommer sa femme d'un éternel amour. Eh ! mais, monsieur, d'où venez-vous? Comment! ignorez-vous encore que maintenant un honnête homme ne se marie qu'afin de se donner une maison, un état, un héritier? — Et c'est pour cela, madame, que les honnêtes gens dont vous parlez n'ont, après quelques années de mariage, ni état, ni maison, ni enfants qui leur appartiennent. — Vous êtes, répliqua la baronne en riant, l'homme du monde le plus amusant, quand vous en voulez prendre la peine. Qu'on mette les chevaux, dit-elle à un domestique. — Vous ne dînez pas chez vous ? s'écria mon père. — Non, vraiment. — Moi, qui comptais passer la soirée avec vous. — J'en suis tout à fait désolée, répondit-elle d'un ton caressant, mais c'est une chose impossible. — Madame, peut-on, sans indiscrétion, demander où vous dînez? — Chez la petite comtesse. — Y allez-vous seule? — Non. — Avec mon fils, peut-être? — Avec le chevalier? Point du tout. — Vous riez, baronne. — Je vous donne ma parole d'honneur que ce n'est pas monsieur votre fils qui m'accompagne chez la comtesse. — Eh! qui donc? — Une jeune personne dont je ne crois pas que vous ayez entendu parler. — Vous l'appelez? — Mademoiselle de Brumon. — De Brumon? non, je ne la connais pas. Vient-elle vous chercher, ou l'allez-vous prendre? — Mais... je ne sais, j'attends. — Restez-vous

tard chez madame de Lignolle ? — Je comptais rentrer de bonne heure pour souper avec vous. — Vous aviez là, baronne, une excellente idée. — Et je ferais défendre ma porte, continua-t-elle, si vous ne craigniez pas trop l'ennui d'un tête-à-tête. — Je crains seulement que le tête-à-tête ne soit trop court, » répondit-il en lui baisant la main.

Un domestique vint dire que les chevaux étaient mis : mademoiselle de Brumon, pressée de revoir sa maîtresse, trouvait que le baron causait trop longtemps avec la sienne. Oui, ma Sophie, c'est à toi que j'en demande pardon, Faublas rêvait au moyen d'éconduire promptement son père.

Agathe, cette alerte femme de chambre qui m'avait coiffé, voulut bien recevoir un louis d'or et prendre pitié de ma peine. Elle me conduisit par un petit escalier dans la cour, où je trouvai le carrosse de la baronne ; puis elle se chargea d'aller dire à sa maîtresse que mademoiselle de Brumon venait d'arriver ; mais qu'ayant su que madame de Fonrose avait du monde, et ne voulant voir personne, elle attendait la baronne dans sa voiture.

Ma commission fut exactement faite ; bientôt je vis descendre madame de Fonrose : mon père lui donnait la main. Il jeta dans la voiture un regard curieux ; mais j'eus l'impolitesse de me cacher la figure avec mon éventail.

Nous partîmes. La baronne, qui riait, me félicita du succès de ma ruse. Elle prit ma main, la serra doucement, m'honora de plusieurs regards bien tendres, et plus d'une fois me répéta que mon père pouvait passer pour un très aimable homme, mais que j'étais bien la plus charmante femme qu'elle eût jamais vue. Cependant nous avancions, la conversation changea d'objet. Madame de Fonrose daigna m'avertir que la comtesse, sans doute encore très irritée, pourrait d'abord me recevoir assez mal ; mais elle ajouta que j'apaiserais cette femme, comme on les apaisait toutes, avec des serments, des louanges et des caresses.

Monsieur était avec madame quand on nous annonça chez la comtesse. « Oui, ma foi ! dit le comte, c'est elle ! » Madame de Lignolle, emportée par un premier mouvement, se leva d'abord, et me tendit les bras ; mais, tout à coup agitée d'un sentiment contraire, elle se rejeta dans son fauteuil en criant : « Je ne veux pas la voir. » J'allais parler, Madame de Fonrose me prévint : « Cependant je vous la ramène bien repentante et bien désolée ; je vous assure qu'elle brûle de mériter sa grâce. — Sa grâce, après tant d'ingratitude ! — Il est vrai, dit M. de Lignolle, que mademoiselle s'est permis à notre égard un étrange procédé. Ne rester ici que deux ou trois jours, et nous

planter là sans rien dire! il fallait au moins qu'elle avertît madame quelques jours d'avance. — Qu'elle m'avertît! s'écria la comtesse. Il eût été fort bon qu'elle m'avertît! Monsieur, vous ne savez ce que vous dites; on ne doit pas m'avertir, car on ne doit pas me quitter. — Ah! pourtant, il faut convenir que mademoiselle était libre; elle avait le droit de vous demander son congé, comme vous aviez le droit de la renvoyer. Mais dans ce cas-là, je le répète, on s'avertit mutuellement quelques jours d'avance. — Monsieur, voulez-vous bien me faire grâce de vos réflexions? Dans un autre moment, elles m'amuseraient peut-être, je vous avoue que maintenant elles me fatiguent. » Le comte se tut; je pris la parole : « Madame, je conviens que j'ai quelques torts envers vous; mais les apparences me montrent plus coupable que je ne le suis en effet. — Comment! vous ne m'avez peut-être pas fait une infidélité? — Et une infidélité de quatre mois, interrompit le comte. Quatre mois sans nous donner seulement de vos nouvelles! Mademoiselle, madame a raison, cela n'est pas bien. — Il faut aussi plaider un peu pour elle, dit madame de Fonrose, je sais de bonne part que cette absence de quatre mois lui a paru fort longue, et que, si l'on avait voulu lui laisser la liberté de vous venir voir, elle en aurait de bon cœur profité. — Baronne, vous voudriez en vain l'excuser, vous n'ignorez pas qu'elle m'a trahie! — Vraiment, sans doute, reprit M. de Lignolle, c'est une espèce de trahison. — Elle m'a sacrifiée! — Oui, continua l'époux approbateur, elle nous a véritablement sacrifiés, si elle a été s'établir ailleurs. — Justement, monsieur, s'écria la comtesse, c'est ce qu'elle a fait. — Madame, je me reconnais coupable; mais... — Vous l'entendez, » interrompit-elle, en joignant avec transport ses jolies petites mains, qu'elle leva d'abord vers le plafond, et dont elle se couvrit ensuite les yeux et le front. « Vous l'entendez! elle a été s'établir ailleurs, elle-même en convient. — Madame, daignez m'écouter jusqu'à la fin, permettez... — Elle a été s'établir ailleurs! répéta douloureusement la comtesse, qui se mit à pleurer; elle a été s'établir ailleurs! — Chez une femme? demanda le comte. — Eh! sans doute, chez une femme, lui répondit madame de Lignolle avec beaucoup de vivacité. Vous faites des questions!... » Il m'adressa la parole : « Quelle est cette femme chez qui?... — Que vous importe ce qu'elle est? interrompit la comtesse. — En quelle qualité êtes-vous entrée chez elle? continua-t-il. — Qu'importe en quelle qualité? répliqua-t-elle encore. — Est-elle noble, cette femme-là? me demanda-t-il. — Oui! noble, s'écria-t-elle, comme mon palefrenier. — Et que fait-elle? — Ce qu'elle fait! ce qu'elle fait! dit la

comtesse, dont la colère allait toujours croissant à chaque interrogation de son curieux mari; elle fait des sottises et de mauvaises plaisanteries. — Et elle s'appelle? » Madame de Lignolle s'écria : « Oh! je le sais comment elle s'appelle : mais je veux que vous le disiez, mademoiselle. — Madame, dispensez-moi... — Mademoiselle, point de mauvaises excuses, je le veux. — Eh bien! elle s'appelle Montdésir. — Montdésir! j'en étais sûre. Montdésir!... Elle a pu me quitter pour une autre!... Elle a été s'établir chez une madame Montdésir! » Et la comtesse se remit à pleurer.

« La voilà qui s'attendrit, me dit la baronne; elle va se calmer, elle va pardonner. Tombez à ses pieds, mademoiselle, et demandez grâce. » Je me jetai à ses genoux, que j'embrassai; et pendant que madame de Fonrose lui adressait tout bas quelques mots de consolation, le comte me faisait, avec de doux reproches, une paternelle remontrance.

« Vous êtes jeune, mademoiselle de Brumon, vous avez pour vous toutes les grâces de l'esprit et de la figure; cependant vous ne parviendrez point à réparer l'injustice que la fortune vous a faite d'ailleurs, si vous êtes inconstante dans vos goûts, si vous ne voulez pas vous attacher à personne, si vous allez vous établissant partout, sans pouvoir vous fixer nulle part. Qui nous avez-vous préféré, je vous prie? Une roturière, une femme de rien, qui est philosophe, je le parierais. N'étiez-vous pas cent fois mieux ici? Je ne crois point avoir manqué d'égards pour une demoiselle que j'estimais vraiment beaucoup; et quant à ma femme, elle vous aimait au point d'en être folle. D'ailleurs, sans compter mille autres avantages, vous en aviez chez nous un très grand, qu'on rencontre rarement ailleurs : celui de deviner tous les jours des charades, et d'en faire vous-même tout à votre aise. »

Le chagrin de la comtesse ne put tenir contre les dernières réflexions de son mari. A peine M. de Lignolle finissait de parler, que madame tomba dans les convulsions d'un rire inextinguible. Tout à coup la sombre douleur fit place à la joie folle sur ce charmant visage où je vis les ris et les pleurs ensemble mêlés. Il m'était aisé de m'apercevoir que madame de Fonrose aurait, comme moi, donné de l'or pour qu'il lui fût permis de rire aussi haut que la comtesse; mais j'étais comme elle retenu par la crainte de donner d'étranges soupçons à ce mari qui nous regardait, et qui devait être également surpris du violent chagrin de sa femme et de son extrême gaîté. Le comte, en effet, remarqua ma contrainte; et voici comment il me rassura.

« Vous avez l'air stupéfait, mademoiselle ; mais il ne faut pas que ceci vous étonne : *aucune affection de l'ame ne m'échappe* à moi. Dans votre absence, la belle humeur de madame s'était visiblement altérée ; j'ai découvert qu'il y avait un moyen sûr de lui rendre sa gaîté, je lui ai parlé charade. Aussitôt, voilà madame riant comme une folle. J'ai répété plusieurs fois l'expérience, et toujours avec le même succès. Vous en êtes vous-même témoin, depuis un quart d'heure elle ne cesse ; et tenez, voilà un redoublement. »

En effet, la comtesse recommença de plus belle, et madame de Fonrose ne se gêna plus, et je fus comme elle entraîné, et M. de Lignolle lui-même ne put voir trois personnes s'égayer de bon cœur, sans se mettre de la partie. Nos bruyants éclats de rire durent être entendus de tout le voisinage.

Cependant, quoique mademoiselle de Brumon se pâmât de rire, le chevalier de Faublas ne perdait pas la tête. D'une bouche avide il pressait les lis d'un bras plus doux que l'ivoire, et d'une main caressante il serrait doucement les plus jolis genoux du monde. « Pardonnez-lui, » dit à la comtesse madame de Fonrose, qui, ne s'ennuyant pas de me regarder, ne perdait aucun détail de cette joyeuse pantomime. « Pardonnez-lui, » répéta le mari confident, qui, non content de m'applaudir par des regards et par des signes, se baissa deux fois pour me glisser à l'oreille ces paroles tout à fait encourageantes : « Bon, bon ! ne vous lassez pas, elle est vaincue ! »

« Pardonnez-moi, m'écriai-je à mon tour d'une voix tendre et d'un ton suppliant ; pardonnez-moi, car je me repens et je vous aime. — Et moi aussi, je vous aime, répondit-elle en m'embrassant, et je vous pardonne, ajouta-elle en m'embrassant encore, mais à condition que vous ne verrez plus cette madame de Montdésir. — Oh ! non. — Et que vous n'irez jamais vous établir ailleurs que chez moi. — Jamais. — En ce cas, je vous pardonne et je vous aime, et je vous embrasse ; et, si vous me tenez parole, je vous aimerai et je vous embrasserai toute ma vie. — Hé bien, s'écria M. de Lignolle, charmé de la joie de sa femme, puisque madame vous aime, vous embrasse et vous pardonne, je veux aussi vous pardonner, vous aimer et vous embrasser. » Il m'honora de plusieurs baisers. « Et moi aussi, dit madame de Fonrose, je vous aime, je vous pardonne et vous embrasse ; car depuis un quart d'heure vous m'avez bien amusée.

— « Qu'on dise pourtant que les charades ne sont bonnes à rien ! reprit le comte d'un air de triomphe. Voyez comme elles nous ont tous mis de bonne humeur, et comme la paix s'est faite aussitôt

que... » La comtesse l'interrompit : « A propos de charades, mademoiselle de Brumon, savez-vous bien que monsieur n'a pas encore pu deviner la nôtre? — Bon! c'est qu'elle n'est pas exacte, répondit-il. — Voilà une bonne raison! s'écria madame de Fonrose. Comment! mademoiselle, votre charade n'est pas exacte? » Je lui répliquai en montrant la comtesse : « C'est madame qui l'a faite. — Oui, répondit celle-ci; mais c'est vous qui me l'avez fait faire. — N'importe, reprit la baronne, si elle n'est pas exacte, il faut la recommencer. » La comtesse reprit : « C'est notre intention, madame. — Sans doute, dit M. de Lignolle, il faut la recommencer. — Cela vous fera donc plaisir? lui demanda sa femme. — Assurément, madame, et beaucoup; je voudrais même pouvoir vous y aider; je voudrais pouvoir vous enseigner... — Je vous rends mille grâces, interrompit-elle; je ne veux plus désormais d'autre précepteur que mademoiselle de Brumon. D'ailleurs, monsieur, ce serait peut-être bien inutilement que vous essaieriez de devenir le mien. — Sans doute! j'ai fait dans ma vie, tant en énigmes qu'en charades, plus de cinq cents poëmes; ce serait un vrai travail pour moi de me remettre aux premiers éléments. — Cependant, monsieur, lui dis-je, je prendrai la liberté de vous observer que madame la comtesse est jeune, curieuse et pressée d'apprendre. — Eh bien! mademoiselle, vous n'avez pas besoin d'un second pour lui montrer tout ce qu'il lui importe de connaître; vous êtes, j'en suis sûr, très en état de donner d'excellents principes à votre écolière; et, par exemple, quand une fois vous l'aurez commencée, je m'engage volontiers à la finir. — Non pas, s'il vous plaît : je prétends n'en céder à personne la gloire et le plaisir. — Eh bien! comme vous voudrez, cela ne m'empêchera pas de m'intéresser vivement aux progrès de votre écolière. — Monsieur, ce que vous avez la bonté de me dire est très propre à m'encourager. Je donnerai de bonnes leçons à madame la comtesse, je vous le promets. — Donnez, mademoiselle, donnez! — Je ferai plus d'une charade avec elle, je vous en réponds. — — Faites, mademoiselle, faites. — Ainsi, monsieur, dit madame de Lignolle, je puis donc, sans risquer de vous déplaire, m'occuper de ce petit travail-là? — Eh! bon Dieu, madame, toute la journée, si cela vous amuse. — Bon, reprit-elle, je suis contente. Je m'en faisais quelque scrupule, parce que je craignais de m'arroger un droit que je n'eusse pas; mais à présent que vous m'en avez donné la permission, me voilà tout à fait à mon aise. — A la bonne heure; mais je vous engage à recommencer celle que vous avez seulement ébauchée ensemble : car sûrement je l'aurais devinée si elle avait

été bien faite... Allons, mademoiselle, point de paresse, point de mauvaise honte ; recommencez cela, faite-le mieux. — J'y tâcherai, monsieur. — De votre mieux et le plus tôt possible. — Ah ! tout à l'heure, si madame le veut. — Non, non, interrompit la baronne, dînons, dînons ; aussi bien vous aurez le temps : je compte vous laisser passer ici la quinzaine. » Je crus avoir mal entendu. « Quoi ! la quinzaine ? lui dis-je. — Vraiment, répondit-elle, le terme vous paraît court ! je le conçois ; mais je n'ai pu obtenir qu'il fût plus long. — Obtenir !... — J'ai tenté l'impossible, mademoiselle ; car je savais combien vous désiriez prolonger votre séjour chez la comtesse. — Certainement... mais... — Mais vos parents sont inflexibles. — Vous dites, madame, que mes parents... — Ils ne vous ont accordé que quinze jours. — Vous dites que mes parents m'ont accordé... — Oui, seulement quinze jours. Rien n'a pu les déterminer à se priver, pour un temps plus long, du bonheur de vous posséder chez eux. — Quinze jours, madame la baronne ! Vous êtes sûre... — Je suis sûre, mademoiselle, qu'ils ne vous permettront pas de rester plus longtemps ; arrangez-vous d'après cela ; dans quinze jours je vous remmène, c'est une chose convenue. — Convenue ! — Oui, mademoiselle ; décidée. — Décidée, madame ! — Irrévocablement décidée, mademoiselle. — Ah ! ah ! — En attendant, je viendrai vous voir presque tous les jours, comme vous pensez bien. — Oui, madame. — Et presque tous les jours aussi, je les verrai vos parents. — Oui, madame. — Ainsi vous aurez perpétuellement de leurs nouvelles. — Oui, madame. — Et ils recevront continuellement des vôtres. — Oui, madame. — Tenez, ce soir je soupe avec l'un d'entre eux. — Je le sais ; c'est même un de mes grands parents, celui-là, je crois ? — Justement, mademoiselle, je lui parlerai de vous, de votre absence. — Ah ! je vous en serai bien obligée. — Je ne doute pas que d'abord cette séparation de quinze jours ne l'effraie, comme les autres ; mais je lui ferai entendre raison là-dessus. — Vous me rendrez un vrai service. — Je vous réponds qu'il ne sera pas fâché. — Madame, je m'en rapporte à vous. »

On conçoit que je demeurai très surpris de la manière artificieuse et hardie dont la baronne venait de m'établir, pour ainsi dire malgré moi, chez la comtesse. Cependant je n'oserais pas dire que j'en fus bien fâché, car peu de gens me croiraient ; mais du moins, ô ma Sophie ! j'assurerai qu'à l'instant même je pris intérieurement la ferme résolution de conserver mes relations avec madame de B***, pour être, en cas de besoin, promptement informé de ses découvertes, et pour me conduire en conséquence.

Le comte, qui n'avait rien perdu de mon dialogue avec madame de Fonrose, demanda si mes parents demeuraient maintenant à Paris; la baronne répondit qu'ils y étaient incognito, pour des raisons qu'elle savait, mais qu'elle ne pouvait dire.

Nous allâmes nous mettre à table : je fus placé entre le mari et la femme. De temps en temps, la comtesse passait adroitement sous la nappe une main qui rencontrait toujours la mienne, et mon genou touchait le sien. Aussi M. de Lignolle se fût-il étonné de nos fréquentes distractions, si madame de Fonrose, toujours attentive et toujours complaisante, n'eût vingt fois relevé la conversation près de tomber, et vingt fois ne nous eût très habilement avertis de nos imprudences ou tirés de nos rêveries. Au dessert, cependant, il fallut payer de ma personne. La baronne, soit qu'elle voulût me distraire de l'objet dont elle me voyait trop occupé, soit qu'elle prît quelque plaisir à me tourmenter un peu, la baronne s'avisa de me porter un coup plus difficile à parer que tous les autres. « A propos, dit-elle, vous savez sans doute la grande nouvelle? Le chevalier de Faublas est sorti de la Bastille. — Qui, le chevalier de Faublas? demanda le comte. — Ne vous rappelez-vous pas l'histoire de ce joli garçon qui, sous des habits de femme...— S'est introduit chez la marquise de B***?—Oui, oui.—Et l'on a remis en liberté ce mauvais sujet! Et ce petit garnement ne sera pas claquemuré pour le reste de sa vie! — Comte, vous êtes bien sévère. On dit que c'est un très aimable enfant... — Un fieffé libertin qu'on aurait dû fouetter en place publique. » La baronne alors m'adressa la parole : « Mademoiselle de Brumon ne dit mot; est-elle de l'avis de monsieur? — Non, madame, pas tout à fait, non... Ce chevalier de Faublas dont vous parlez, je le juge excusable s'il est bien jeune encore, à moins qu'il n'ait commis de ces fautes... — Il a fait des horreurs, s'écria M. de Lignolle. Vous ne savez donc pas son histoire, mademoiselle? Je vais vous la conter. D'abord il a quitté les habits de son sexe, et, se donnant pour femme, il est entré dans le lit de la marquise de B***, presque sous les yeux de son mari. N'est-ce pas affreux? — Permettez que je vous arrête, monsieur, ceci ne me paraît pas vraisemblable. Est-il possible qu'un homme ressemble à une femme, si bien qu'on s'y méprenne? — Cela n'est pas ordinaire; mais cela s'est vu.—Si vous ne me l'assuriez, je ne le croirais pas, dit la comtesse. — Il faut le croire, répondit-il, car c'est un fait. Au reste, ce marquis de B*** n'en est pas moins un imbécile avec ses connaissances physionomiques. C'est la science du cœur humain qu'il faut posséder... — (Je l'interrompis.) Il me paraît que si vous aviez été à

la place du malheureux marquis, ce M. de Faublas ne vous eût pas fait sa dupe. — Oh! soyez-en sûre. Je n'ai peut-être pas plus d'esprit qu'un autre; mais je suis observateur, je connais le cœur de l'homme, et *nulle affection de l'homme ne m'échappe.*—Nous savons cela, dit la baronne : mais, pour revenir à notre mauvais sujet, je vais un peu vous étonner, en vous apprenant qu'il a l'obligation de sa liberté à la marquise.—A madame de B***? s'écria le comte.—A madame de B***! s'écria la comtesse avec beaucoup de vivacité.—A madame de B***! m'écriai-je moi-même, en jouant l'étonnement. — A madame de B***! répéta froidement la baronne. Tout le monde l'assure. » La comtesse se leva brusquement et m'adressa la parole : « Quoi! c'est la marquise?... »

Elle parlait si haut et si vite, elle paraissait tellement surprise, inquiète et fâchée, que, tremblant de l'entendre me faire ou quelque imprudent reproche ou quelque dangereuse question, je me hâtai de l'interrompre : « Adressez-vous à madame la baronne. Qu'allez-vous me demander à moi, qui ne sais pas un mot de toute cette fable? » M. de Lignolle daigna me seconder. « Une fable, comme dit fort bien mademoiselle. En effet, comment imaginer que la marquise ait osé...—Il n'y a rien que de vrai dans ce que j'avance, reprit la baronne. Qu'une fille toute neuve, une vierge pure, sans malice, sans passions et sans reproche, trouve fort scandaleux l'événement que j'annonce, et que, dans l'innocence de son cœur, elle refuse d'y croire, cela me paraît fort naturel. Je ne puis même, en passant, m'empêcher de blâmer la comtesse, qui a déjà quelque usage du monde, d'avoir été tout à l'heure tentée de questionner, sur certaine matière, une personne aussi inexpérimentée que l'est sa demoiselle de compagnie. Mais que M. de Lignolle, homme d'esprit, homme de tête; M. de Lignolle, qui a l'expérience du monde, de la cour, et des femmes surtout; que M. de Lignolle, observateur profond, excellent juge; M. de Lignolle, enfin, appelle fable un fait peu commun, sans doute, mais qui n'est pas sans exemple, et paraîtra même vraisemblable à quiconque connaît les mœurs de ce siècle de corruption, voilà ce que je ne conçois pas. — Encore, répondit le comte, faudrait-il que j'eusse particulièrement étudié le caractère de madame de B***. Je ne la connais que pour avoir entendu quelquefois parler d'elle.— Et moi, malheureusement, pour l'avoir souvent rencontrée dans mon chemin. Je pourrais lui contester les dons naturels et les dons acquis; mais la plupart des jeunes gens de la cour disent qu'elle est belle, et ils le savent bien; mais les vieux courtisans assurent qu'elle est plus qu'eux tous

adroite, insinuante, artificieuse et dissimulée : il faut les croire. Ceux-ci lui accordent beaucoup d'esprit, ceux-là lui reconnaissent de grands talents; tous généralement conviennent qu'elle est née pour l'intrigue. Les uns s'étonnent que l'ambition puisse régner avec tant d'empire dans un cœur qu'ils croient fait pour des passions plus douces; les autres, la voyant sans cesse occupée de plus grands intérêts, ne conçoivent pas par quel miracle il lui reste un moment pour l'amour. Ce que chacun ne peut se lasser d'admirer en elle, c'est un continuel mélange de l'audace qui distingue les forts, et de l'astuce qui semble n'appartenir qu'aux faibles. Quelquefois elle étonne ses ennemies et ses rivales par les coups hardis qu'elle frappe; souvent elle les fatigue de sa tranquille patience et de sa persévérance éternelle. Tantôt c'est le tigre irrité qui s'élance sur le chasseur et le terrasse, et tantôt le chat sournois qu'on voit des heures entières tapi près de la retraite de la proie qu'il attend. Tenez, je ne veux pour preuve de sa rare capacité que la manière dont elle s'est relevée plus puissante après sa terrible chute. Quand son affaire avec le chevalier de Faublas fit tant de bruit, nous la crûmes perdue; elle seule eut le courage de ne pas désespérer de sa fortune. Vous dire comment elle persuada à son mari, coiffé, battu et mécontent, qu'il n'était pas un sot, je ne le saurais : ce qu'il y a de certain, c'est qu'aujourd'hui nous voyons qu'ils vivent très bien ensemble. Au reste, c'est là le moindre des succès qu'elle s'était promis : dès qu'elle eut enchaîné le bon époux, elle songea à délivrer l'ami charmant. Pour cela, que fait-elle? M. de ***, qui avait beaucoup de partisans parce qu'il jouissait d'un léger mérite et d'une fortune considérable, M. de ***, depuis longtemps, était vainement amoureux d'elle, et vainement visait au ministère. La marquise entre dans le parti nombreux qui le porte aux premières places; après quatre mois d'efforts, elle culbute le ministre, effraie un des concurrents, trompe l'autre, et l'heureux compétiteur qu'elle sert se voit enfin nanti du fameux portefeuille. Alors sa bienfaitrice ne dédaigne pas de devenir son amante... Vous paraissez étonnée, mademoiselle de Brumon?... Hélas! oui, la belle victime s'est immolée... Elle a généreusement consommé le grand sacrifice. Ainsi madame de B*** retrouve son premier crédit, qu'elle augmente encore. Ainsi, le chevalier de Faublas est rendu à la société, pour y faire, si nous n'y prenons garde, quelque nouvelle incartade. »

Enfin, madame de Fonrose se tut, et puisqu'elle ne voulait que m'embarrasser, elle eut lieu de s'applaudir de la nouvelle fatale; fatale! car je m'en affligeai beaucoup. En ne m'examinant qu'un

peu, je ne trouvais guère probable que l'adorateur de Sophie et l'amant de la comtesse fût encore amoureux de madame de B*** ; cependant j'entendais s'élever du fond de mon cœur une voix secrète qui me criait que la marquise aurait dû me laisser en prison. Oui, dans mon déplaisir extrême, j'osais accuser mon amie d'avoir trop fait pour moi. Ils auraient donc raison, les consolants moralistes qui tous les jours impriment que l'homme est naturellement ingrat!

Madame de Lignolle, mécontente de mon chagrin qu'il n'était pas malaisé d'apercevoir, fit tout haut cette remarque : « Vous avez l'air bien sérieux, mademoiselle.—Vraiment oui, dit le comte. » Je ne répondis rien à la comtesse, parce que la baronne, habile à deviner et prompte à prévenir les imprudences de son amie, déjà s'était emparée d'elle, et tout bas lui disait sans doute ce qu'elle croyait propre à la retenir et à la calmer; mais je saisis ce moment pour m'approcher de M. de Lignolle et lui confier un grand secret: «Monsieur, si j'ai bonne mémoire, vous m'avez autrefois témoigné le désir qu'il ne fût jamais question d'amourette et de galanterie devant votre jeune épouse.» Il me répondit: «Cela est vrai, mais il est question de ce libertin, je prends de l'humeur, je me laisse entraîner, et j'oublie mes résolutions. Au reste, je vous remercie de l'avis que vous voulez bien me donner, j'en vais profiter; nous allons nous entretenir d'autre chose.» Il me tint cruellement parole; je fus, toute la soirée, obligé de deviner des charades, d'entendre de longues dissertations sur les affections de l'ame.

A dix heures, la baronne se retira pour aller souper avec celui qu'elle appelait mon grand parent. A minuit, M. de Lignolle souhaita à la comtesse une bonne nuit, et un bon sommeil à mademoiselle de Brumon. De ces deux souhaits si contraires, un seul pouvait être exaucé: la comtesse eut une bonne nuit, justement parce que mademoiselle de Brumon dormit peu.

Ne vous en étonnez pas, vous qui vous souvenez qu'hier au soir et ce matin, Justine m'a passablement occupé. Songez à ma détention trop longue, songez que l'économique régime du célibat, rigoureusement gardé pendant cent vingt mortels jours, a dû convenablement me préparer aux excès dispendieux de plusieurs nuits heureuses.

Et vous aussi, malheureux amants, qui, pour avoir rencontré la satiété dans les bras de l'amour, ne concevez plus un bonheur trop au-dessus de vos forces, recevez avec mes preuves un avis salutaire, et prenez courage : faites-vous mettre à la Bastille, restez-y quatre mois seulement, et, quand vous en sortirez, vous

verrez de quoi vous serez capable. Avec quel empressement vous volerez aux genoux de vos maîtresses ! Ah ! que de fois vous leur direz : Je vous aime, si elles vous le disent une fois ! Ah ! que vous les retrouverez jolies, si vous les retrouvez fidèles !

La mienne l'était et jura de l'être toujours. De mon côté, je la rassurai si bien, que le lendemain matin son cœur ne conservait aucun soupçon jaloux. Nous fîmes ensemble un déjeuner charmant, car nous ne fûmes pas gênés par la présence d'un tiers. M. de Lignolle, en partant pour Versailles, où il allait passer plusieurs jours, m'avait recommandé de tenir fidèle compagnie à sa femme et d'avoir bien soin d'elle.

Ce fut elle qui prit soin de moi. Ses petites mains arrangèrent mes cheveux, ses petites mains m'habillèrent. Il est vrai que je n'en fus ni mieux coiffé ni mieux vêtu. Il est vrai que, plein de reconnaissance, je lui rendis, maladroitement si l'on veut, mais pourtant fort bien, à ce qu'elle disait, tous les services que j'avais reçus d'elle. La matinée tout entière, comme un instant, s'écoula dans ces occupations si douces. Nombrez, s'il se peut, les distractions qui prolongèrent nos travaux et les folies qui les interrompirent. Madame de Lignolle, naturellement si vive, est devenue plus étourdie de moitié ; Faublas, que vous connaissez, serait-il plus raisonnable qu'elle ! Figurez-vous notre enfantine joie, nos comiques tendresses, nos bruyants transports. Imaginez jusqu'à quel point nos caprices peuvent être amusants, et nos espiégleries piquantes. Devinez le babil de nos querelles et le silence de nos combats. Représentez-vous ce que nos bouderies ont de plus intéressant, et nos raccommodements de plus voluptueux : fille de compagnie peu respectueuse, je viens de faire à ma maîtresse une malice presque impertinente ; et, pour m'attirer plus sûrement le châtiment que je mérite, j'ai l'air de vouloir m'y dérober. La comtesse, qui me voit fuir, vole sur mes pas, et sur mes pas se précipite dans la sombre alcôve où je parais chercher à me cacher. Un cri qu'elle pousse annonce que je suis découverte et saisie ; mais le vainqueur, tout à coup vaincu, reconnaît trop tard le piége qu'on lui tendait ; il tombe et demande grâce ; je reste inexorable, et je donne un baiser. O vous, qui que vous soyez, que ces jeux effarouchent, si dans vos sévérités vous voulez du moins vous montrer équitables, ne nous jugez point selon les rigoureuses lois qui gouvernent les hommes ! je n'ai pas dix-huit ans encore, la comtesse en compte à peine seize ; nous sommes deux enfants.

Madame de Lignolle n'avait pas fait défendre sa porte pour tout

le monde. Nous reçûmes, dans l'après-dîner, la visite de madame de Fonrose, qui m'apporta des nouvelles de mon père, et celle de la marquise d'Armincour, à qui la nièce avait mandé le retour de mademoiselle de Brumon. La bonne tante, enchantée de me revoir, me prodigua les compliments. Pénétrée pour moi de la plus profonde estime, elle n'avait point oublié que je réunissais à l'avantage assez commun de tout connaître, le rare talent de tout expliquer, et que, dans une circonstance embarrassante, je l'avais puissamment aidée à donner à son Éléonore des instructions de première nécessité. La vieille marquise m'aimait tant et me faisait tant de caresses, que je ne pouvais, sans manquer à la reconnaissance, trouver sa visite trop longue; sur quoi j'observerai que la baronne, qui apparemment me jugeait ingrat, s'efforça, par toutes sortes de moyens, d'emmener la bonne tante souper chez elle. Quand elle vit qu'il était impossible de l'y décider, elle prit elle-même le parti de rester avec nous. A minuit, nos deux convives se retirèrent; la même jolie femme de chambre qui m'avait habillée s'empressa de détruire son ouvrage, et l'amie de la comtesse redevint son amant.

Je dis l'amie de la comtesse, et je dis bien. On savait chez elle que je n'étais plus sa demoiselle de compagnie. Au reste, je crois que, dans l'occasion, tout bon gentilhomme pourrait, sans déroger, se mettre en condition comme j'y eusse été. Vraiment! le matin présider à la toilette de madame, causer l'après-dîner dans son boudoir, et le soir entrer dans son lit, je ne vois rien là qu'un jeune homme bien né doive trouver pénible et ne puisse faire honorablement. Quant à moi, je sais bien que je remplissais les différents devoirs de ma place avec un grand plaisir et sans craindre de compromettre ma noblesse. De toutes manières, je me trouvais chez madame de Lignolle aussi bien que chez moi.

Aussi bien que chez moi!... de temps en temps, mais pas toujours. Non, mon père, non. Quoique deux journées seulement se fussent écoulées depuis notre séparation, je sentais le besoin de vous revoir. O ma Sophie! je brûlais du désir d'aller chez Justine savoir si madame de B*** n'avait rien appris de son sort, et l'idée de tes infortunes empoisonnait mon coupable bonheur.

Ce fut pour l'amour de ma femme que j'eus avec ma maîtresse un démêlé sérieux dès que le jour parut. « Je crois que tu pleures, s'écria la comtesse étonnée; qu'as-tu donc? » Lui avouer que je donnais ces larmes à l'absence de Sophie, c'eût été vraiment une cruauté; j'aimai mieux me permettre un officieux mensonge. Je

m'afflige parce qu'il faut, mon Éléonore, que je vous quitte pour quelques heures. — Me quitter ! pourquoi faire ? — Une visite... — A qui ? — Pas à mon père, car il me retiendrait, et je veux revenir ; mais à ma sœur. — A ta sœur, mon bon ami, rien ne presse. — Je ne puis m'en dispenser aujourd'hui. — Tu ne le peux ? — Non. — Absolument ? — Absolument. — Eh bien ! j'irai avec toi. — Quelle idée ! nous montrer ensemble dans les rues de Paris ! On n'a qu'à me reconnaître. — Nous baisserons les stores. — Oui, ne faut-il pas toujours descendre de voiture et y remonter ? Et puis est-il possible que je te mène à ce couvent ? A quoi cela ressemblerait-il ? — Je t'attendrai à la porte. — Eh non ! non. — Vous ne voulez pas ? — Je le voudrais de tout mon cœur, mais... — Vous me trompez. — Ma jolie petite amie, peux-tu le croire ? — Je le crois : vous méditez une infidélité. — Éléonore !... — Ce n'est pas chez votre sœur que vous allez, mais chez cette indigne marquise, ou peut-être chez cette petite sotte de Montdésir. — Ma chère Éléonore !... — Mais si vous avez des rendez-vous, vous les manquerez, car je vous défends de sortir. — Vous me le défendez ? — Oui, je vous le défends. — Madame, prenez ce ton avec M. de Lignolle tant qu'il voudra bien le permettre ; quant à moi, je vous déclare que je ne le souffrirai pas, et que je veux sortir tout à l'heure. — Et moi, monsieur, je vous déclare que vous ne sortirez pas. — Je ne sortirai pas ? — Non. — Ah ! nous allons voir. »

Je fis un mouvement pour me précipiter hors du lit : de la main droite, elle me retint par les cheveux, et de la gauche, elle tira le cordon de la sonnette avec tant de violence, qu'elle le cassa. Ses femmes, effrayées, accoururent à sa porte. Elle leur cria : « Qu'on dise au suisse qu'il tienne l'hôtel exactement fermé, et qu'il ne laisse sortir aucune des femmes de ma maison. »

Cette manière de garder un amant me parut si neuve, que je fus obligé d'en rire : ma gaîté plut à la comtesse, qui se mit à rire aussi. Quelques minutes se passèrent dans le délire de cette joie ; nous nous levâmes ensuite, et quand je fus habillé, la querelle recommença.

« Éléonore, je m'en vais. Je te donne ma parole d'honneur qu'avant deux heures je serai de retour. — Mademoiselle de Brumon, je te donne ma parole d'honneur que mon suisse ne te laissera pas sortir. — Quoi ! sérieusement, madame ? — Très sérieusement, monsieur. — Comtesse, je n'essaierai point de forcer le passage, parce qu'ajouter à votre imprudence une imprudence encore, ce serait visiblement vous compromettre ; mais souvenez-vous de la violence que vous me faites, songez que vous n'aurez pas toujours

le pouvoir de retenir votre amant chez vous malgré lui, et qu'une fois libre, il pourra tarder longtemps à venir reprendre un joug que vous lui aurez rendu pesant. — Ah! l'indigne! Il menace de m'abandonner!... Faublas, quand tu ne reviendras pas, je t'irai chercher... J'irai chez toutes tes maîtresses, les unes après les autres; chez cette dame de Montdésir pour la souffleter; chez la marquise pour te redemander à son mari; jusque chez ta femme, s'il le faut, pour lui déclarer que je suis ta femme aussi... Oui, ta femme. Ce M. de Lignolle ne s'est marié qu'avec mon bien. C'est toi qui m'as vraiment épousée; c'est toi seul, mon ami, tu le sais bien... Pourquoi veux-tu sortir et m'aller faire une infidélité? Pendant que tu étais à la Bastille, je n'avais de rendez-vous avec personne, moi. Je ne savais que t'appeler, m'impatienter et gémir... Est-ce madame de B*** qui t'attend? avoue-le, je te le pardonne, si tu n'y vas pas... Quel avantage a-t-elle donc sur moi, cette madame de B*** que tu me préfères? Est-elle belle? je suis jolie. A-t-elle des talents? Tu ne connais pas tous les miens; je chante bien, je danse mieux, et je vais tout à l'heure, si tu le veux, te jouer sur mon piano tous les sonates d'Hedelman et de Clementi. A-t-elle de l'esprit? je n'en manque pas. Vous aime-t-elle beaucoup? Je vous aime davantage, et je suis plus jeune, plus fraîche, plus aimable. Je te le dis, moi, je te le dis... Tu ris, Faublas? Eh bien! oui, ne sors pas, et nous allons rire, causer, jouer ensemble, courir l'un après l'autre, nous caresser, nous battre, nous amuser comme hier. Hier le temps a passé si vite! Reste avec moi, mon bon ami, je te promets que cette journée-ci ne nous paraîtra pas moins courte que celle d'hier. — Tout cela, madame, est inutile. Vous me retenez de force, mais prenez garde que votre prisonnier ne vous échappe; car en quittant sa chaîne il la brisera. — Vous osez répéter encore... Mettez mon courage à cette horrible épreuve, et vous verrez... perfide! Je vais partout à votre poursuite, je vous surprends chez une rivale, je la tue, je vous tue, je me tue, et jusque dans mes derniers moments du moins je vous prouve que je vous adore, ingrat que vous êtes!... Grands dieux! où suis-je? Je ne me connais plus... Faublas, mon ami, ne sois pas fâché, ne sors pas... Tu ne dis mot, tu me repousses... Ah! je t'en prie, pardonne-moi. Tiens, regarde, je pleure, je suis à genoux. »

Je fus attendri, je la relevai, je la consolai, nous entrâmes en pourparler, nous capitulâmes. J'obtins qu'on irait tout à l'heure lever, chez son suisse, la défense qui me tenait aux arrêts chez elle; mais elle obtint que je ne sortirais pas.

Le lendemain, cependant, je me sentis plus inquiet; et, résolu de voir Justine, à quelque prix que ce fût, je parlai de ma sœur à la comtesse. L'interminable dispute allait s'échauffer, lorsqu'au coup de marteau du maître, les portes de l'hôtel s'ouvrirent avec fracas. M. de Lignolle accourut à l'appartement de sa femme, et, du plus loin qu'il nous vit, il s'écria : « Félicitez-vous, mesdames, je rapporte de Versailles le brevet d'une pension de deux mille écus. — Pour qui? demanda la comtesse. — Pour moi, répondit-il de l'air du monde le plus satisfait. — Monsieur, j'en suis fort aise, puisque vous en paraissez content; mais qu'est-ce pour vous qu'une pension de six mille livres? — Je n'ai pas pu l'obtenir plus forte. — Vous m'entendez mal, reprit-elle d'un ton froid, qui contrastait merveilleusement avec la joie de son mari. Loin de me plaindre que la pension soit trop modique, je m'étonne que vous l'ayez sollicitée, vous, monsieur, qui possédez plus de douze cent mille livres de biens-fonds, et à qui j'ai apporté près du double en mariage. — Madame, on n'est jamais trop riche. — Eh! monsieur, tant d'honnêtes gens ne le sont pas assez! Pourquoi ne pas laisser les grâces de la cour se répandre sur ceux qui en ont un véritable besoin? — Il est vrai, dit le comte en se frottant les mains, qu'une foule d'amateurs s'étaient mis sur les rangs; je n'ai pas été seul favorisé. Les brevetés sont : d'Apremont que vous connaissez... — Une seule de ses terres lui rapporte vingt-mille écus! — Et de Verneuil... — Il est lieutenant d'une province! — Et d'Hérival aussi. — Son oncle, ancien ministre, l'a chargé de richesses qu'il dissipe, et d'honneurs dont il est indigne. — Et Flainville encore. — Il a, par l'agiotage, quadruplé l'opulente succession de ses pères! — Et puis un monsieur de Saint-Prée... Mais non, je me trompe, celui-là n'a rien obtenu. — Ah! le brave homme, m'écriai-je. Quel dommage! — Vous le connaissez, me dit la comtesse? — Oui, madame. Un vieux officier plein de mérite et de courage! Vous ne verriez pas sans admiration les cicatrices dont il est couvert; et le récit des malheurs qui ont renversé sa fortune vous intéresserait vivement. — Il est pauvre? s'écria-t-elle. — Très pauvre. On s'est montré du moins assez juste pour recevoir l'aîné de ses garçons à l'école militaire, et sa fille cadette à Saint-Cyr. — Il a beaucoup d'enfants? — Trois autres demeurent encore à sa charge, et, comme lui, languissent oubliés dans un misérable village de Languedoc... — Là, dites-moi, n'est-ce pas une chose affreuse que des courtisans qui nagent dans l'opulence, enlèvent à cette famille infortunée son honorable et dernière ressource?... » Elle se tourna vers son mari : « N'en

êtes-vous pas honteux? — Honteux! de quoi? répondit le comte; si ce monsieur est malheureux, qu'il se plaigne; s'il est oublié, qu'il se montre. Que fait-il dans sa province? Qu'il vienne à Versailles; qu'il paraisse à l'œil-de-bœuf. Est-ce à moi de l'aller chercher? Il a fait de malheureuses campagnes; eh bien! dix mille officiers n'ont-ils pas été blessés comme lui? N'est-il pas guéri comme eux? A la cour, ce ne sont pas des cicatrices qu'il faut montrer; il ne s'agit que d'avoir des amis, de la patience et de l'importunité. Si rien de tout cela ne manque à M. de Saint-Prée, son tour viendra. » La comtesse repartit avec la plus grande vivacité : « Mais sans vous, peut-être, son tour était venu. » M. de Lignolle, affectant le ton de la supériorité, répliqua : « Que vous êtes enfant! vous n'avez pas la moindre connaissance du monde. Supposons que, pour faire place à ce monsieur, je me fusse bonnement retiré; d'autres, moins délicats, l'auraient écarté. D'ailleurs, si dans la vie on était arrêté par la foule des petites considérations particulières, on ne songerait jamais à soi. » Madame de Lignolle rougit, pâlit, frappa des pieds : « Brumon, vous l'entendez! voilà de ces raisons qui me mettent hors de moi. Cela me ferait sauter au ciel!... Monsieur, je ne connais, comme vous le dites bien, ni le monde, ni le cœur humain, ni, Dieu merci, l'art des beaux raisonnements! mais j'écoute ma conscience : elle me crie qu'aujourd'hui vous avez surpris les ministres, trompé le roi et volé des malheureux. — Madame, l'expression... — Oui, monsieur, volé! » Son mari voulut sortir, elle le retint, et d'un ton qui paraissait plus calme, elle continua : « Si vous ne trouvez pas moyen, sous quelque jours, de vous démettre de votre pension en faveur de M. de Saint-Prée, je vous déclare que je me chargerai du soin de lui faire passer tous les ans deux mille écus par une voie indirecte et par forme de restitution. — Comme il vous plaira, madame; vous le pouvez sans vous gêner beaucoup : ce sera tout au plus le tiers de la somme annuelle que vous vous êtes réservée pour votre entretien. — Ne vous en flattez pas, monsieur, je ne toucherai point à cette portion de mon revenu. Quoique je ne vous en doive aucun compte, je suis bien aise de vous répéter ce que je vous ai déjà dit cent fois : je ne me consolerais pas de dépenser follement vingt mille francs en bagatelles de toilette, lorsqu'il y a dans vos terres des misérables qui manquent de pain. Je ferai de mes économies un emploi selon mon cœur. Quant à la dette que vous venez de contracter envers M. de Saint-Prée, vous l'acquitterez avec les biens qui nous sont communs; si vous m'en laissez le soin, j'engagerai mes diamants; et quand je les aurai fait

mettre au mont-de-piété pour vous, nous verrons si vous ne les retirerez pas. — Non, madame. — Non? je pense que vous osez dire non! moi, je vous répète que je le veux, et que cela sera. Monsieur le comte, vivons en paix, croyez-moi, ne me poussez point à bout; j'ai des parents, j'ai des amis, j'ai raison, ma séparation ne serait pas difficile à obtenir. Vous vous passerez bien de ma personne, je le sais; mais la perte de mon bien pourrait bien vous laisser des regrets amers... Tiens, Brumon, car je ne puis me taire, tu vois l'homme du monde le plus insensible et le plus avare. Il faut que, tous les jours, je me dispute avec lui pour empêcher des lésineries ou des injustices. Depuis six mois que nous sommes ensemble, je n'ai pas eu la satisfaction de le voir une fois, une seule fois, secourir un malheureux! Son unique bonheur est de thésauriser. Il s'est fait un dieu de son or! Aujourd'hui, qu'il vient d'augmenter ses richesses, il ne vit que de l'espérance de les augmenter demain! Et demandez-moi pour qui? Pour des collatéraux, car des pauvres, il ne sait pas s'il en existe; et des enfants, il n'en aura jamais... à moins qu'une malheureuse charade... »

Depuis un quart d'heure, la comtesse était fort en colère, tout à coup elle se mit à rire comme une folle. Cependant après un court moment de réflexion, elle reprit :

« A moins qu'une malheureuse charade.... ne lui tienne lieu d'un enfant chéri..... Au reste, il a raison de les aimer; car elles ne lui coûtent rien à faire..... A propos d'enfants, monsieur, il me tarde de revoir les miens. L'automne dernier, je désirais aller faire un tour dans le Gatinois, vous m'avez retenue par des visites de mariage; et j'ai su que depuis vous avez fait à ma terre un voyage que vous vouliez que j'ignorasse : maintenant que je vous connais, cette mystérieuse visite m'alarme pour mes paysans. Monsieur, je prétends qu'on ne change rien à leur condition; je prétends que les vassaux de la marquise d'Armincour n'aient pas à se plaindre d'être devenus ceux de la comtesse de Lignolle. Bonnes gens, ma bonne tante m'éleva parmi vous; elle fit de vos honorables travaux mes premiers plaisirs, et de vos innocents plaisirs mes plus charmantes occupations! Elle vous apprit à me chérir, elle m'apprit à vous respecter, elle m'apprit à être heureuse de votre bonheur, fière de votre amour et riche de vos prospérités. Souvent elle me disait, je m'en souviens avec délices, elle me disait : Éléonore, ne trouves-tu pas bien doux d'avoir, à ton âge, autant d'enfants qu'il y a d'habitants dans ce village? Oui, ce sont mes enfants. Oui, bonnes gens, je veux vous ramener votre mère. Elle ne vous paraîtra pas trop vieille

encore, et j'espère que maintenant, comme lorsqu'elle était plus petite, vous la verrez avec attendrissement encourager vos travaux, ordonner vos fêtes, ouvrir vos bals, présider à vos banquets, récompenser vos laborieux garçons, et couronner vos jolies rosières. »

Tout à l'heure la comtesse riait, maintenant je voyais ses yeux se remplir de larmes.

« Monsieur, reprit-elle aussitôt avec beaucoup d'impétuosité, je pars demain. — Demain ! madame, c'est trop tôt ; la saison... — Pardonnez-moi, monsieur. Le printemps, qui s'approche, ramène les beaux jours. Il fait un temps superbe. Demain, je pars pour ma terre du Gatinois, j'y reste quelques jours, je reviens ensuite chercher ma tante, dont les affaires seront finies, et je vais avec elle passer quelques semaines en Franche-Comté. J'ai aussi des enfants dans ce pays-là. — Mais, madame.... — Monsieur, demain, je pars, c'est une chose décidée. J'emmènerai mademoiselle de Brumon. Si vous êtes prêt, vous viendrez avec nous. Avez-vous affaire ? ne vous gênez pas. Je n'ai besoin, ni pour mes travaux, ni pour mes plaisirs, d'un homme également incapable de contribuer au bonheur ou de compatir aux misères de personne. »

A l'instant même elle ordonna qu'on préparât ses malles et sa voiture de campagne. M. de Lignolle s'en alla mécontent et soumis.

Cependant la comtesse versait quelques larmes ; je voyais l'intérêt le plus tendre régner sur son visage où le feu de la colère venait de s'éteindre : mon cœur se pénétrait du sentiment délicieux dont le sien paraissait vivement ému. La sensibilité, fille de la Providence et quelquefois du malheur, sœur de la commisération et mère de la bienfaisance, est, je crois, une de ces vertus qui, pour l'éternelle propagation de notre espèce, nous fut accordée à nous autres hommes, afin que nous pussions être aimés ; et à vous, nos douces compagnes, pour que vous eussiez à tout âge et en tout temps un sûr moyen de plaire. Au moins, j'ai toujours vu qu'il n'y a point de si vieille figure que ne puisse rajeunir son expression touchante ; et tel est même son admirable pouvoir, qu'en embellissant la moins jolie, elle ajoute encore mille agréments à la plus belle. Jugez donc combien en ce moment madame de Lignolle me parut plus brillante de ses attraits piquants et de son extrême jeunesse, et soyez moins étonné d'apprendre qu'une cause, en soi digne d'éloges, ait produit par l'occurrence des effets condamnables.

Quelques minutes après son départ, M. de Lignolle revint à l'appartement de madame. Heureusement j'avais mis les verroux. « Vous êtes enfermée ? cria-t-il. — Oui, monsieur, répondit-elle. — Pour-

quoi donc? — Parce que nous recommençons notre charade. — Est-ce une raison pour que je n'entre pas? — Si c'est une raison! je le crois bien. Je vous ai déjà dit, monsieur, que je ne voulais pas être dérangée quand je composais. Revenez dans un quart d'heure, la leçon sera peut-être finie. »

Elle ne dura pas si longtemps, la leçon : mais après l'avoir prise et donnée, l'écolière et le disciple eurent une petite explication qu'il ne fallait pas que tout le monde entendît.

« Éléonore, ma charmante amie, tout à l'heure je t'écoutais avec transport prêcher à ton mari, qui ne les connaît pas, des vertus que j'idolâtre. Tu m'es devenue plus chère, tu me parais plus jolie. — Hé bien, me répondit-elle, c'est ce que ma tante m'a toujours dit; toujours elle m'a répété qu'un air de bonté parait une figure mieux que tous les chapeaux de mademoiselle Bertin. Elle avait donc raison, puisque mon amant s'en aperçoit. Oh! que je suis contente! s'écria-t-elle en faisant un saut de joie, que je suis contente d'être bonne, puisqu'en effet cela me rend plus aimable à tes yeux! Tiens, Faublas, je le serai chaque jour davantage; tiens, mon ami, j'ai mes défauts comme tout le monde; je suis vive, impérieuse, colère; on me croirait méchante, et dans le fond il n'y a pas de meilleure femme que moi; je vaux de l'or. Tous les jours tu me découvriras des qualités nouvelles, je te le dis. Tu verras, tu verras!... Demain, je t'emmène à ma terre, en es-tu bien aise? — J'en suis enchanté, ma petite amie. — Pourquoi petite? Pas tant, ce me semble. Ne trouves-tu pas que je suis grandie depuis quatre mois? — Au moins d'un pouce. — Ah! je compte grandir encore. Je grandirai, sois-en sûr! Cela te fera plaisir aussi, n'est-il pas vrai? — Grand plaisir, assurément. Pour revenir à la question que tu me faisais tout à l'heure, je suis enchanté d'aller à la campagne avec toi; mais si tu veux que je parte demain, il faut souffrir que j'aille aujourd'hui chez Adélaïde, et que j'y aille seul. »

Ici recommença notre dispute, qui, cette fois, se termina tout à mon avantage. J'eus même le bonheur de faire comprendre à la comtesse qu'il ne fallait pas qu'elle me donnât son carrosse. On fit avancer un honnête fiacre à qui j'indiquai d'abord le couvent d'Adélaïde; mais, à quelques pas de l'hôtel, je priai mon Phaéton de me conduire *incognito* chez Justine.

La paresseuse était encore au lit, où M. de Valbrun causait avec elle. Tous deux pourtant, dès qu'on eut annoncé mademoiselle de Brumon, lui crièrent d'entrer. Je fus reçu comme un ami commun. Je ne sais pas si le vicomte, tout à fait exempt de jalousie, trouvait

à me voir chez sa maîtresse autant de plaisir qu'il mit d'affectation à me l'assurer ; mais je sais bien que madame de Montdésir faisait des efforts malheureux pour que M. de Valbrun ne vît pas qu'elle lui préférait M. de Faublas. La pauvre enfant, encore un peu neuve dans son métier, remplissait difficilement sa pénible tâche. J'avoue que ce ne fut point pour l'aider à sortir d'embarras que je lui parlai de mes affaires. Elle parut fâchée de m'apprendre qu'elle n'avait aucune nouvelle à me donner de la part de la marquise, et elle se chargea volontiers de la faire avertir que je partais avec madame de Lignolle pour le château de***. Le vicomte me promit, de son côté, qu'il ne dirait point à la baronne en quel endroit il m'avait rencontré.

Du Palais-Royal j'allai rue Croix-des-Petits-Champs, au couvent de ma sœur. Paraître devant elle dans mon nouveau travestissement, c'eût été beaucoup affliger ma chère Adélaïde et commettre une imprudence inutile. Je me contentai de griffonner dans ma voiture et de faire remettre à la tourière un petit billet par lequel j'apprenais à mademoiselle de Faublas que son frère allait passer quelques jours à la campagne.

En effet, le lendemain de bonne heure nous partîmes, madame de Lignolle et moi. Le comte, retenu par quelques affaires, nous faisait espérer qu'il lui serait impossible d'aller nous joindre avant huit jours. Je n'entreprendrai pas de vous peindre la folle joie que ressentit ma jeune maîtresse, lorsqu'elle se vit en route avec moi. Je ne vous dirai pas non plus jusqu'à quel point ce voyage m'amusait; mais vous savez qu'on ne s'ennuie pas de courir la poste avec une femme qu'on aime. Il était près de cinq heures lorsque nous arrivâmes à son château, distant de Paris de plus de vingt lieues. Nous n'avions pas dîné ; je sentais un vif désir de me mettre à table; mais la comtesse s'occupa d'abord d'un autre soin qu'elle jugeait plus essentiel. Nous commençâmes par aller visiter l'appartement qu'on lui avait préparé; elle fit dresser un second lit à côté du sien. Il était désormais décidé que mademoiselle de Brumon coucherait partout où coucherait madame de Lignolle.

Cependant la nouvelle de notre arrivée s'étant répandue dans les villages dont la comtesse était seigneur, il y eut le soir même grand concours au château. Madame de Lignolle ne reçut point la triste et cérémonieuse visite d'un campagnard gentillâtre, fier de son antique inutilité, ni de quelques bourgeois enrichis, plus vains encore de leurs priviléges nouveaux : sa nombreuse cour se composa tout encore de ces hommes presque partout dédaignés et partout respectables, à qui la plupart de nos gens, prétendus *comme il faut*, ont

persuadé que le premier des arts était un vil métier. Moins crédule et plus fortuné, chacun des honnêtes laboureurs que je voyais paraissait avoir la conscience de ses talents en particulier, et en général le noble orgueil de son état. Tous montraient devant madame de Lignolle une modeste assurance; tous étaient redevenus hommes, depuis qu'une femme les avaient protégés : tous, en se félicitant du retour de la comtesse, s'affligeaient de ne pas revoir la marquise, et demandaient au ciel qu'il lui plût de rendre à la nièce les bienfaits dont la tante les avaient comblés. Pressées autour de ma charmante maîtresse, les femmes l'accablaient de remercîments et d'éloges, les filles la couvraient de fleurs, les enfants se disputaient sa robe pour la baiser. Digne de l'amour qu'elle inspirait, madame de Lignolle avait retenu tous les noms, elle adressait au vieux Thibaut un remercîment affectueux; à la bonne Nicolle une obligeante question, un compliment flatteur à la jeune Adèle, une douce caresse au petit Lucas. Elle s'enquérait avec intérêt de la situation des affaires communes; en vérité, vous eussiez dit une tendre mère tout à l'heure revenue au sein de son heureuse famille.

« Eléonore, lui dis-je, ma chère Éléonore, vous méritez d'être l'objet de l'allégresse générale, car vous paraissez la sentir vivement. — Très vivement, mon ami, je t'assure; je suis touchée jusqu'aux larmes. Jamais, cet hiver, la plus intéressante tragédie ne m'a si fort émue. Dis-moi donc pourquoi tant de gens opulents, qui, dans leurs terres, ne font de bien à personne, courent à Paris s'attendrir au théâtre sur des maux factices? — Ils ne s'y attendrissent pas, mon amie; dans nos salles, ce n'est que le *tiers-état* qui pleure. Les gens prétendus *comme il faut* ne savent pas même quand l'acteur est là; ils vont à la comédie pour se lorgner dans les loges et se saluer dans les corridors. Vous concevez qu'ils ne s'amusent pas; mais ils s'étourdissent pendant quelques heures sur l'ennui qui les dévore. — Tu as raison; j'ai cru moi-même m'en apercevoir quelquefois; aussi j'ai pris mon parti. Je passerai la plus grande partie de l'année dans mes terres; et je veux employer en bonnes œuvres l'argent que me coûterait une loge à chacun des trois spectacles. — Ah! mon amie, que les journées alors te paraîtront courtes! ah! si tu vas toujours au devant des malheureux, tu n'auras pas un moment à perdre. Du côté des plaisirs, tu y gagneras beaucoup encore, je crois; les scènes intéressantes viendront te chercher. Eh! comment ne serais-tu pas continuellement amusée et attendrie, quand tu auras sans cesse des pleurs à essuyer ou des transports de joie à contenir?... — Eh bien! s'écria-t-elle, me voilà décidée, je resterai

dans mes terres.... pourvu que tu ne me quittes pas, Faublas, pourvu que tu me sois fidèle... — Comment ne le serais-je pas, ma charmante amie? Où trouverai-je, avec plus de vertus, tant.... »

Je ne pus en dire davantage. O ma Sophie! un souvenir m'empêcha d'achever.

« Tu m'aimeras donc toujours? reprit tout bas madame de Lignolle. — Toujours. — Tu ne t'occuperas jamais que de moi? — Que de toi.... Mais voyez donc, madame la comtesse, comme ces paysannes sont jolies. — Et comme ces jeunes gens ont bonne mine, me répondit-elle. Vraiment je suis tentée de croire qu'il se fait ici beaucoup d'enfants, et de beaux enfants, parce que les pères sont contents de leur sort. — N'en doutez pas, mon amie. Le commerce, si fatal à l'espèce humaine, par les dangereux travaux qu'il occasionne, par les voyages de long cours qu'il commande, par les guerres fréquentes qu'il nécessite, le commerce enlève tous les jours des bras à l'agriculture. Un fléau destructeur qu'il amène avec lui, le luxe, vient encore dans nos campagnes décimer les plus beaux hommes, qu'il précipite à jamais dans le vaste abîme des capitales où s'engloutissent les générations. Que reste-t-il pour cultiver nos champs déserts? quelques tristes esclaves condamnés à l'oppression des heureux de la terre, qui, par la plus inique des répartitions, ayant gardé pour eux l'oisiveté avec la considération, les exceptions avec les richesses, laissent à leurs vassaux la misère et le mépris, le travail et les impôts. Si la misère avilit l'ame, les chagrins rongeurs gravent sur les visages où ils s'attachent d'ineffaçables marques, plus hideuses que les rides de la vieillesse et que les difformités de la laideur; des marques de réprobation, qu'un père malheureux transmet à sa postérité, comme lui vouée à toutes les ignominies. C'est ainsi que l'individu s'abâtardit en même temps que l'espèce diminue. Partout où vous verrez le paysan peu nombreux et bien laid, prononcez hardiment qu'il est bien misérable. »

Tandis que je m'attendrissais avec la comtesse dans cet entretien qui m'inspirait pour elle beaucoup d'estime et beaucoup de respect, plus de cent couverts avaient été mis sur une immense table circulairement dressée dans un salon de verdure aussitôt illuminé. Les violons aussi venaient d'arriver. Une impatiente jeunesse, autour de nous rangée, attendait le signal. Madame de Lignolle prit la main d'un joli garçon; je fis de même, et le bal commença.

L'heure du souper vint trop tôt pour les danseuses et pour leurs amants, mais au grand contentement des mamans et des pères,

qui sont toujours, en pareil cas, plus pressés de se mettre à table que les enfants. Madame de Lignolle voulut que je l'aidasse à faire les honneurs du festin; nous nous retirâmes lorsqu'après que tous les convives ayant porté plusieurs santés à leur hôtesse et à sa tante chérie, les vieillards entonnèrent des chansons à Bacchus, et les jeunes gens des hymnes à l'amour.

Je vous dirai confidemment qu'un peu fatigué de l'exercice des nuits précédentes, je ne goûtai, durant tout le cours de celle-ci, d'autre plaisir que celui de dormir tranquille auprès d'Éléonore étonnée. M. de Lignolle, à ma place, n'eût fait ni plus, ni moins : aussi, loin de m'en glorifier, je m'en accuse. Mais rassurez-vous pour la comtesse et pour moi; l'amour, toujours juste, avait décidé que, dans la matinée du lendemain, ma jeune maîtresse obtiendrait un dédommagement.

Il n'était pas midi; depuis plusieurs heures l'alerte comtesse me faisait courir dans son parc : un jardin anglais nous invitait à goûter quelque repos à l'ombre de ses bocages tortueux. Un frais zéphyr balançait mollement le feuillage du cèdre et du saule, de l'érable et du mélèze, du platane et de l'acacia. Sur leurs branches mariées et confondues, mille oiseaux chantaient le printemps et ses plaisirs; un ruisseau, tout à l'heure rapide et maintenant ralenti dans son cours, caressait de son onde argentée les fleurs qui bordaient ses rives. Au fond d'un bosquet sombre que formaient le lilas et le rosier, le chèvrefeuille et l'aubépine ensemble entrelacés, était une grotte mystérieuse, dernier asile de l'amour.

Joyeux, je m'avance; et quel est mon étonnement quand je lis à son entrée cette inscription : *Grotte des charades*. « Grotte des charades! m'écriai-je. — Grotte des charades! répéta la comtesse; il ne faut pas demander, ajouta-t-elle en riant de toutes ses forces, si M. le comte est venu s'exercer ici l'automne dernier. » Puis, d'un ton majestueux, elle reprit : « *Grotte des charades!* Faublas, oseras-tu y entrer? » Et son œil plein de feu m'invitait à réparer les torts de la nuit dernière. J'eus l'audace de pénétrer avec elle dans ce lieu de délices; un lit de mousse semblait y avoir été préparé des mains de Vénus : il reçut deux amants..... Pendant quelques minutes nous n'entendîmes plus ni les oiseaux, ni le zéphyr, ni l'onde.... L'heureuse grotte venait de mériter son nom, que peut-être nous allions confirmer encore, lorsque l'approche d'un profane nous força de suspendre nos transports.

C'était encore M. de Lignolle qui nous surprenait pas sa brusque arrivée : « Ah! ah! dit-il, c'est que vous étiez en train de travailler

ici? — Oui, monsieur, ne me l'avez-vous pas permis, de travailler? — Sans doute. — En ce cas le lieu doit vous être égal. — Parfaitement égal... Mais, madame, vous avez l'air embarrassé : est-ce que je serais venu mal à propos? — Mal à propos... Non... non, pas tout à fait... Nous nous occupions de vous. — Quoi! en composant une charade? — Nous n'en faisons jamais que vous n'y soyez pour quelque chose. — Comment cela? — Le comment, je ne peux vous le dire. Au reste, soyez tranquille, il ne s'agit que d'une bagatelle... qui devrait vous concerner un peu, mais qui, dans le fait, ne vous concerne pas du tout. — Par ma foi, madame, ceci est trop obscur, je n'y comprends plus rien. — C'est ce qu'il faut, monsieur; mais vous saurez peut-être cela quelque jour... Laissons les charades... Monsieur, vous êtes arrivé bien vite! vous avez bien promptement terminé vos affaires! — Madame, je ne les ai pas faites. Je compte m'en aller après-demain. Je suis venu, parce que j'étais pressé... de vous voir d'abord... et puis de revoir cette terre qui, depuis nombre d'années, est assez mal gouvernée. — Assez mal! jamais vous ne la gouvernerez mieux. Je ne prétends pas qu'elle le soit autrement. — Il y aura pourtant quelques petites réformes à faire. — Aucune! je vous déclare d'avance que je ne le souffrirai pas... Monsieur, ajouta-t-elle en sortant de la grotte, vous avez peut-être une charade à composer? Nous vous laissons. — Madame, mais que je ne vous chasse pas. Et la vôtre? — La nôtre est faite; nous allions peut-être en recommencer une seconde; mais vous arrivez comme un jaloux! — Madame, je vous en prie! c'est à moi de me retirer si la place vous fait plaisir. — Non, non, restez, répondit-elle en riant, ce sera pour un autre moment. Nous n'y perdrons rien, soyez tranquille. »

L'après-dîner, madame de Lignolle me proposa de venir voir ses vassaux; nous entrâmes dans le premier village chez un fermier de la comtesse; elle lui dit : « Bastien, tu n'es pas venu souper avec moi, je viens te demander à goûter. Pourquoi ne t'ai-je pas vu hier avec tes camarades? Est-ce que tu ne m'aimes plus? » L'honnête homme baissa les yeux d'un air embarrassé. Sa femme, moins timide, répondit : « Not' homme a dit comme ça qu'il ne voulait pas se faire l'honneur de donner à not' dame le plaisir de l'aller voir, parce qu'il ne se souciait pas un brin de lui fendre le cœur de sa peine, et il assure qu'il est sûr qu'elle ne la sait pas. — C'est justement parce que je ne la sais pas qu'il faut vite me la dire. Voyons, Bastien, conte-moi-la ta peine; nous sommes de vieux amis; mon enfant, viens t'asseoir là, et parle. »

Le bon fermier se fit un peu presser et s'expliqua. « J'ai renou-

velé mon bail, votre intendant m'a augmenté.—Augmenté! de combien?—De cent pistoles.—Bastien, dis la vérité : qu'est-ce que tu gagnais avec moi?—Deux mille francs.—Tu n'as donc plus que cent pistoles de bénéfice!—Pas davantage.—Et tu es père de cinq enfants, je crois?—Depuis que nous n'avons vu madame, Dieu m'a fait la grâce de m'en donner un de plus.—Belle grâce, pour un pauvre diable qui ne gagnerait que mille francs!» Elle se tourna vers moi: «Le père, la mère, six enfants! et pour nourrir, loger, habiller tout cela, cent malheureuses pistoles! Je sais qu'à la riguenr ce n'est pas dans ce pays chose impossible; mais ne jamais recevoir un ami, n'avoir jamais la poule au pot, s'interdire sans cesse la petite dépense qui ne soit pas exactement nécessaire; et enfin, après des années de travail et de parcimonie, rien pour établir les garçons, rien pour doter les filles! Non, bonnes gens, non, cela ne sera pas... Tiens, Brumon, fais-moi le plaisir de dire à La Fleur qu'il aille tout à l'heure avertir mon homme d'affaires que je l'attends ici.»

Quand je rentrai, la comtesse disait: «Sois tranquille, Bastien, prends courage; et va me chercher de la crême, car mademoiselle de Brumon l'aime beaucoup, et moi aussi.»

Il en apporta deux pleins saladiers. Je crois que la comtesse se fût donné une indigestion, si l'espièglerie n'eût chez elle combattu la friandise. Elle ne pouvait se résoudre à avaler de suite trois cuillerées du doux liquide; il fallait qu'à chaque instant elle en barbouillât la figure de sa bonne amie, qui au reste le lui rendait bien. Nous nous amusions de nos enfantillages, au point d'en rire comme deux écervelées, quand l'homme d'affaires arriva.

Aussitôt le visage de la comtesse redevint sérieux. «Je voudrais bien savoir, monsieur, pourquoi, sans me consulter, vous avez augmenté le bail de cet honnête homme en le renouvelant?—Madame, je connaissais les intentions de M. le comte...—J'entends. Mais vous n'avez pas songé que ce moyen de lui faire votre cour était celui de me déplaire souverainement. Écoutez, je ne prétends pas discuter cette affaire avec M. de Lignolle; vous avez fait la faute, c'est à vous de la réparer. Si demain avant midi vous ne m'apportez un nouveau bail qui remette les choses sur leur ancien pied, vous ne coucherez pas le soir au château.—Madame...—Point de réplique; allez.»

Le mari, la femme et l'aînée des filles se jetèrent aux genoux de la comtesse, et baignèrent ses mains de leurs pleurs. Jugez de mon émotion quand je vis madame de Lignolle verser aussi de délicieuses larmes sur les mains qui serraient les siennes! Emporté par le premier mouvement de mon enthousiasme, je me précipitai dans ses bras,

je la pressai sur mon sein, je lui donnai plusieurs baisers; je m'écriai : « Adorable enfant, que tu vas me devenir chère! — Mes bons amis, dit-elle aux fermiers, c'en est trop, relevez-vous; relevez-vous donc. Si la reconnaissance est une dette, Brumon vient de l'acquitter pour vous. Toutes les richesses de la terre ne sauraient payer le plaisir que je ressens. »

Ils se levèrent, et nous partîmes : ce qui restait encore de la crême fut oublié.

Dût le passage trop rapide d'une scène très intéressante à une scène très gaie vous étonner beaucoup, et même vous fâcher un petit moment, il faut que je vous raconte le comique incident de la nuit suivante, car je n'y puis tenir.

La comtesse n'ignorait pas que M. de Lignolle venait de prendre pour lui l'appartement voisin du nôtre : mais l'étourdie n'avait pas remarqué qu'une simple cloison séparait son lit du lit où son mari ne dormait pas encore. Or, devinez, aux questions qu'il fit à sa femme, devinez, dis-je, la cause du bruit qu'il avait entendu : « Vous êtes incommodée, madame? — Qui me parle? — Moi. — Que me demandez-vous? — Si vous êtes incommodée. — Incommodée!... Point du tout. — Tout à l'heure je vous entendais vous plaindre. — Me plaindre, moi!... Je ne me plaignais, pas monsieur, je vous assure; vous avez rêvé cela. — J'ai bien entendu, mais vous-même, vous rêviez peut-être... Au reste, j'ai tort de m'alarmer; si vous aviez besoin de quelque chose, vos femmes ne sont pas loin. — Et mademoiselle de Brumon est là tout près de moi, monsieur. — Oh! mademoiselle de Brumon s'entendrait-elle à donner des soins à une femme qui... — Mieux que toutes les femmes du monde... — Avez-vous eu occasion d'en essayer, madame? — Plusieurs fois, monsieur. — Déjà! — Oui, et je certifie que mes femmes et vous-même, monsieur, vous aussi, vous m'eussiez laissée mourir faute de pouvoir me donner les secours qu'elle a eu le talent de me prodiguer! — En ce cas, je puis dormir tranquille. — Oui, dormez, dormez. — Je vous souhaite une bonne nuit, madame. — Grand merci. Elle ne commence pas trop mal. — Bonne nuit, mademoiselle de Brumon. — Monsieur, j'y tâche. »

Ceci du moins fut pour la vive comtesse un avertissement de gémir plus bas, s'il lui arrivait de gémir encore; et surtout de ne pas me donner d'autre nom que mon nom de fille, soit qu'il lui plût de recevoir quelques nouveaux secours, soit qu'elle crût n'avoir plus que des remercîments à me faire.

Le jour était grand lorsque nous nous réveillâmes. Madame de

Lignolle me proposa de monter en voiture et d'aller rejoindre son mari, dès le matin parti pour la chasse. J'acceptai. Nous sortîmes. A peu près à une demi-lieue du château, nous mîmes pied à terre, parce que la comtesse voulut gravir une colline avec moi. Déjà nous touchions à son sommet, et les gens de madame de Lignolle étaient assez loin derrière nous quand nous fûmes surpris de voir un cavalier, qui d'abord venait au galop, arrêter son cheval dès qu'il nous eut atteints et nous examiner curieusement : « Que veut cet homme? demanda la comtesse. — J'apporte une lettre à mademoiselle de Brumon.—Donne.—Je dois la remettre à mademoiselle de Brumon elle-même. — C'est moi. » Il lui répondit : « Non, ce n'est pas vous. C'est *lui*, ajouta-t-il en me montrant.—Comment, *lui!*—Oui, *lui.*» Il me jeta le billet, et repartit aussi vite qu'il était venu.

Je décachetai, je lus. « Qu'est-ce donc, Faublas? s'écria-t-elle, tu pâlis! — Rien, rien, mon amie.—Montre-moi ce billet.—Je ne puis. — Non. » Avant que j'eusse deviné son dessein, elle m'arracha le maudit papier et le mit dans sa poche.

Nous redescendîmes la colline, nous reprîmes le chemin du château, et malgré mes vives instances, je ne pus obtenir que la lettre me fût rendue. Rentrée dans son appartement, la comtesse s'y enferma avec moi; puis s'étant à l'improviste jetée dans un cabinet de toilette, dont la porte se ferma sur elle, rien ne l'empêcha de lire l'épître fatale. C'était un cartel ainsi conçu :

« Tu fus longtemps mademoiselle Duportail, tu es maintenant
« mademoiselle de Brumon; j'ai toujours vu dans ta physionomie
« que tu ferais toute ta vie métier de tromper des maris et de séduire
« des femmes. Il ne tiendrait qu'à moi d'intéresser un second dans
« ma querelle, en divulguant ton secret; mais tu croirais que j'ai
« peur. Si tu n'es pas en effet devenu femme, tu te rendras dans
« trois jours, le 10 du présent mois de mars, dans la forêt de Com-
« piègne, au milieu du second chemin de traverse à gauche. J'y
« serai depuis cinq jusqu'à sept heures du soir, sans amis, sans
« domestiques, et je n'aurai d'autre arme que mon épée.

« Le Marquis de B***. »

Il n'y avait que deux minutes que madame de Lignolle avait disparu, quand elle revint se précipiter dans mes bras. « Il y faut aller, mon ami, me dit-elle, il y faut aller. Je ne suis pas femme à te rien conseiller contre l'honneur. Nous allons dîner et partir, n'est-il pas vrai?—Oui, mon amie.—Le 10! C'est aujourd'hui le 9, tu as près de quarante lieues à faire; il n'y a pas un moment à perdre. Dis?—

Oui, mon amie. — Eh bien! nous arriverons cette nuit à Paris. Tu seras demain, sur les cinq heures du soir, à Compiègne, et avant la fin du jour tu tueras le marquis... Hein ? — Oui, mon amie. — Mais ne t'avise pas de le manquer ; tue-le, au moins, cela est très essentielle : tue-le, il a notre secret... Tu conçois le danger ? Tu conçois? — Oui, mon amie. — Cependant c'est une chose bien cruelle que d'ôter la vie à quelqu'un... que d'avoir la mort d'un homme à se reprocher!... Non, Faublas, non, ne le tue pas; blesse-le seulement, et tu lui feras donner sa parole d'honneur qu'il ne dira rien... Entends-tu? — Oui, mon amie. — Et tu reviendras tout de suite m'assurer que c'est une affaire finie... Je t'attendrai à Paris... Tu reviendras tout de suite, n'est-il pas vrai? — Oui, mon amie. — Ou bien j'irai avec toi; cela n'est pas impossible. Qu'en penses-tu? — Oui, mon amie. — Eh! mais il dit toujours oui! il me répond sans m'entendre. »

Je l'entendais, mais je ne la comprenais pas. Effrayé des malheurs qui me menaçaient, je songeais avec désespoir qu'un duel allait une seconde fois me priver de ma patrie, m'enlever à mes amis, à la marquise, à ma sœur, à mon père... hélas! à ma Sophie... et, vous le dirai-je? à cette petite madame de Lignolle, que je trouvais chaque jour plus aimable et plus intéressante.

« Faublas, continua-t-elle, dis-moi donc ce qui t'inquiète ; est-ce parce qu'il faut me quitter pendant quelques jours que tu t'affliges? Mon ami, comme toi, j'en suis désolée ; mais cette absence ne sera pas longue. Je te reverrai après-demain matin, n'est-ce pas?... Parle donc. — Oui, mon amie. — Ce oui, vous le prononcez encore du même ton, monsieur! Vous ne m'écoutez pas!... Faublas, tu n'écoutes pas ton Éléonore? — Oui, mon amie. — Bon Dieu! dans quel accablement je le vois. Qui peut donc à ce point?... Hé! mais... en effet!... s'il arrivait un malheur! si c'était au contraire M. de B*** qui le... mais non, cela ne se peut pas. Mon amant est le plus adroit et le plus brave des hommes... Faublas! tu le tueras, je te le dis, tu le tueras!... Réponds-moi donc. — Oui, mon amie. — Encore ce oui!... qui m'impatiente... qui me désespère... Monsieur! monsieur! — Ah!... finissez, Éléonore, vous me faites mal! — Parlez-moi donc, parlez-moi... Dis, mon ami, dis ce qui t'inquiète! — Ce qui m'inquiète! tu le demandes!... Éléonore, un duel! — Il a raison! grands dieux!... quitter la France... Mon ami, ne la quitte pas, viens chez moi, tu seras mieux chez moi que dans l'étranger... Et si l'on allait l'arrêter, l'emprisonner encore, nous séparer à jamais!... Ah! Faublas, je t'en prie, ne souffre pas qu'on

t'arrête, ne te laisse pas conduire en prison ; n'attends pas ceux qui voudraient courir après toi. Reviens vite à Paris. Réfugie-toi chez ton amie... Et s'ils osent te poursuivre jusque dans ma maison... s'ils l'osent ! laisse-moi faire, ils auront à faire à moi et à toi, mon ami : Faublas, je te défendrai, tu me défendras, nous serons deux. »

Madame de Lignolle me donna, dans son extrême agitation, mille autres conseils à peu près semblables, dont il était difficile que je profitasse. On vint enfin l'interrompre : « Je n'y suis pas, cria-t-elle. — Madame, lui répondit-on, c'est monsieur le curé. — Monsieur le curé ? ne le renvoyez pas ; qu'il entre. » Elle courut ouvrir la porte. « Digne homme, vous venez bien à propos, j'allais envoyer vous prier de passer ici. Je ne vous demande pas ce que vous avez fait des fonds qu'à son dernier voyage ma tante vous a laissés ; je n'ignore pas que votre sagesse égale votre intégrité. D'ailleurs, j'ai vu, depuis deux jours seulement que je suis ici, j'ai vu l'aisance dans toutes les habitations et la reconnaissance sur tous les visages : mon cœur est content... Ah ! pourtant, je ne vous dissimulerai pas que j'ai deux chagrins : vous savez que madame la marquise n'a jamais souffert qu'il se trouvât dans son domaine un seul homme obligé d'aller en journée pour vivre. J'apprends que le pauvre Antoine est dans ce cas. On assure que c'est un brave garçon, qu'il n'a jamais mérité les malheurs qui viennent de le réduire à la triste condition de manouvrier. — On dit vrai, madame la comtesse. — Hé bien ! achetons-lui quelques arpents de terre. Que l'honnête homme ait, comme tous mes vassaux, son petit champ à cultiver. Ce qui me fait encore de la peine, c'est qu'hier, en me promenant, j'ai remarqué, dans la rue Basse, que la quatrième chaumière à main droite tombait en ruines. Elle appartient, si j'ai bonne mémoire, à Duval, le vigneron. — Vous n'oubliez rien. — Voyez ! le bon vieillard n'a peut-être pas de quoi la faire rétablir ! C'est l'antique domicile de ses pères : il y a vécu content, je veux qu'il y meure tranquille : nous dépenserons quelques louis pour cela. Quant à cette route de traverse qui conduit à la ville prochaine, et dont ma tante a fait paver le commencement, je n'ai pu l'aller voir ; mais je ne crois pas qu'elle soit fort avancée. — Non, madame. — Hélas ! tant pis. Ces pauvres enfants, obligés de voiturer leurs denrées au marché, quelque temps qu'il fasse, perdent quelquefois des chevaux dans ce détestable chemin, et ont eux-mêmes de la boue jusqu'à mi-jambe. Cela ruine leurs santés... Douze cents francs suffiraient-ils pour achever cette route ? — Je le crois, madame la comtesse. — Allons, finissons-la cette année. »

Elle prit une plume, elle écrivit un moment, puis elle revint au respectable ecclésiastique. « Tenez, monsieur le curé, voilà un bon de quatre mille francs sur mon homme d'affaires. Vous voudrez bien d'abord prélever là-dessus les sommes dont nous venons d'arrêter l'emploi, et le reste vous le distribuerez, suivant la circonstance, aux plus nécessiteux. Je ne m'excuse point de vous laisser tant d'embarras, je sais que mes enfants sont aussi les vôtres : croyez que j'aurais eu bien du plaisir à partager les soins que vous prenez d'eux; mais une affaire indispensable me rappelle à Paris. — Serait-ce une affaire malheureuse? s'écria le digne homme. Vous avez les yeux rouges, votre figure est altérée... O mon Dieu, soyez juste! n'envoyez à cette généreuse femme que des prospérités; le renversement de sa fortune replongerait cent familles dans l'indigence. O mon dieu! pour qui garderiez-vous les richesses, si vous les ôtiez à ceux qui en font le meilleur usage? Eh! qui donc, sur la terre, pourrait prétendre au bonheur, si tant de vertus ne l'obtenaient pas? »

Quelques heures après le départ du bon prêtre, M. de Lignolle revint de la chasse. Il commença la longue histoire de tous les beaux coups qu'il avait faits, quand madame lui annonça que nous allions tout à l'heure dîner et partir. Le comte reçut cette nouvelle avec étonnement, mais avec plaisir. Il nous dit que, quoiqu'il se fût proposé de ne revenir à Paris que le lendemain, il avancerait très volontiers son départ d'un jour pour avoir le plaisir de revenir avec nous. La comtesse, qui eût mieux aimé ne voyager qu'avec moi, fit quelques tentatives pour que son mari se montrât moins poli. Malheureusement il avait déjà calculé que ce retour commun épargnerait quelques frais de route, et madame, apparemment, ne crut point que ce fût le cas de frapper un coup d'autorité.

Il est vrai qu'une occasion plus utile de dire *je le veux* ne tarda pas à se présenter. Nous sortions de table lorsque l'homme d'affaires vint, devant sa maîtresse, prier le comte de signer le nouveau bail de Bastien. Monsieur refusa d'abord; madame aussitôt se fâcha. La contestation fut courte, mais vive; et M. de Lignolle, en poussant de profonds soupirs, signa.

Enfin, nous nous mîmes en route. L'air profondément rêveur de madame de Lignolle me disait assez qu'elle s'occupait des malheurs qui menaçaient nos amours, et cependant je crois que j'étais encore plus inquiet, plus triste qu'elle. Ce combat, réprouvé par de justes lois, commandé par le tyrannique honneur, ce duel fatal où je courais, me tourmentait horriblement. Je ne sais quel pressentiment

doux et cruel m'avertissait aussi que je touchais au moment de ma vie le plus intéressant; que quelques minutes allaient amener pour moi la situation la plus embarrassante où puisse jamais se trouver un homme trop sensible, en même temps combattu par les événements et par ses passions.

Nous avions fait dix lieues. De loin je découvris la ville de Nemours; et près de nous le clocher de Fromonville. Alors madame de Lignolle se sentit incommodée. L'indisposition dont elle se plaignait me fit en même temps frémir d'inquiétude et de plaisir : c'était un grand mal de cœur. Quelle joie et quelle douleur pour moi! mon Éléonore était mère !... Elle l'était sans doute ! mais j'allais la quitter, j'allais me battre ! et dans trois jours peut-être je me voyais forcé d'abandonner tout à la fois, tout! maîtresse, enfant, patrie !... Et mon père?... et ma Sophie?... Sophie que je n'adorais pas seule, mais que j'adorais toujours.

Ainsi mon esprit recueillait mille pensées diverses; ainsi mon ame éprouvait mille sentiments contraires, et ce n'était qu'un faible prélude des terribles agitations que mon amante allait partager avec moi.

Son mari, le premier, lui conseilla, et moi-même je la pressai de laisser un moment sa berline et de prendre un peu d'exercice. Elle connaissait le pays, et nous dit qu'en effet elle se sentait la force et l'envie de gagner, en se promenant, le pont de Montcour, où elle ordonna à son cocher d'aller nous attendre. Elle ne voulut pas souffrir que ses femmes, qui suivaient dans une calèche, missent pied à terre pour l'accompagner. Nous quittâmes la grande route : nous descendîmes à travers le village de Fromonville, jusqu'à l'écluse de ce nom. La comtesse venait de refuser le bras de M. de Lignolle et s'appuyait sur le mien. Nous marchions lentement sur la verte pelouse qui couvre en cet endroit les bords du canal. Toujours indisposée, ma chère Éléonore penchait de temps en temps sa tête qui venait reposer sur mon épaule, et de temps en temps laissait échapper, avec un soupir tendre, une douce plainte. Son regard languissant, mais satisfait, semblait, en m'annonçant qu'elle connaissait la cause de son mal et qu'elle la chérissait, semblait, dis-je, solliciter mon amour plutôt que ma pitié. Et moi, je l'avoue, moins effrayé pour le moment des dangers de son état, que ravi du bonheur d'être père, je contemplais avec plus de plaisir que de crainte l'altération de ce joli visage, devenu plus joli par sa pâleur intéressante. Tous deux entièrement occupés l'un de l'autre, nous ne pouvions rien voir du charmant paysage que M. de Lignolle admirait.

Tout à coup, un cri douloureux, un seul cri parti d'une maison bourgeoise que je n'avais pas même aperçue, frappe mon oreille et vient jusqu'à mon cœur... Dieux !... quelle voix !... Soudain je m'élance. J'aperçois à travers des barreaux qui me retiennent, j'aperçois à l'autre extrémité d'un grand jardin, sous une allée couverte, une jeune personne apparemment évanouie, que deux femmes emportent dans un pavillon assez éloigné, dont la porte aussitôt retombe sur elles. Je n'ai pu distinguer les traits de l'infortunée, mais j'ai vu ses longs cheveux bruns qui tombaient jusqu'à terre ! j'ai vu cette taille enchanteresse qui ne peut appartenir qu'à elle ! ce cri de douleur surtout, j'ai cru le reconnaître. Oui, j'ai cru, pour la seconde fois, entendre ce gémissement du désespoir, ce lamentable accent qu'elle ne put retenir, lorsqu'au couvent du faubourg Saint-Germain des barbares satellites m'empêchèrent de mourir dans ses bras. Cramponné sur la grille bien fermée, que j'ébranle, que je voudrais renverser, je ne cesse de crier : Elle se trouve mal ! elle se trouve mal ! et j'entends à peine madame de Lignolle qui me supplie de faire attention qu'elle se trouve mal aussi.

Une paysanne vient à passer, qui, voyant mon inquiétude, me dit : « C'est qu'elle est malade. — Qui ? — Cte demoiselle. — Son nom ? — Je vous l'dirions ben, mamselle, mais je ne le savons pas. — Ces femmes, qui sont-elles ? — Ah ! oui, devine. Jugez donc, mamselle, qu'alles ne parlont pas comme nous autres, ces femmes. — Comment? — Comment? dame, je ne le savons pas, comment, pisque not curé, qui savont le latin comme son livre de messe, n'y comprend itou ni pus ni moins que ma poche : ça vous dégoise un baragoin que l'diable i' n'y entendrait goutte.— Y a-t-il des hommes dans la maison ? — Par-ci, par-là, mamselle. Quelquefois j'en voyons un qui a l'air du père à tous. — Il est vieux ? — Pas vieux, si vous voulez ; mais, dame ! c'est mûr.—Parle-t-il français ? —Celui-là ? Oh ! c'est bien pis. Il ne parlont pas du tout. C'est, sous votre respect, un ours, mamselle. Quand j'approchons de sa *tanière*, il avont l'air de vouloir nous avaler. Et pis y a un domestique aussi, qui n'étions pas jeune itou, et qui jargonnont l'iroquois comme les autres.—Depuis quand tout ce monde-là demeure-t-il ici ? — Dame ! y a ben queuque part comme ça trois ou quatre... »

Madame de Lignolle, hors d'elle-même, ne la laissa point achever : « Taisez-vous, bavarde, passez votre chemin... et vous, mademoiselle, comptez-vous rester là jusqu'au soir ?... Jusqu'à ce que nous nous soyons perdus. » Le comte, qui très heureusement ne

comprend pas le véritable sens de ces paroles équivoques : *jusqu'à ce que nous nous soyons perdus*, lui dit en vain, pour la rassurer, qu'il serait impossible que nous nous perdissions, même pendant la nuit, par un chemin frayé. Il le lui dit en vain : elle s'inquiète, elle se lamente; elle s'écrie : « Mon ami, ne m'entendez-vous pas ?... Cruel, pourriez-vous ainsi m'abandonner? Dans l'état où je suis, sera-ce la pitié des passants qu'il faudra que j'implore ? »

Je regardai madame de Lignolle, et je frémis. Ce n'était plus cette intéressante figure où le vif plaisir combattait la faible douleur ; chacun de ses traits semblait renversé. La brûlante colère brillait dans ses yeux ; la pâle terreur décolorait son front ; ses genoux chancelants ne la portaient qu'à peine ; elle frémissait de tous ses membres.

Ce qu'elle vient de me dire, et l'état où je la vois, rappellent enfin ma raison égarée. Je suis à l'instant frappé de la foule des dangers qui nous environnent dans ce lieu redoutable où je m'obstine à rester. Si mon oreille ne m'a pas trompé, si l'émotion de mon cœur ne m'abuse pas, c'est ma Sophie que tout à l'heure j'ai entendue gémir, c'est elle que je viens de voir mourante. Sans doute elle n'a poussé ce cri du désespoir qu'en reconnaissant, sous des habits perfides, son fidèle époux. Puisque ma femme est dans cette maison, Duportail l'habite avec elle. L'amant déguisé de madame de Lignolle n'échappera point au premier regard de celui qui vit si souvent les métamorphoses de l'amant de madame de B*** ; et mon inflexible beau-père, s'il m'aperçoit, dès demain, va changer de retraite, et m'enlever encore mon épouse adorée... adorée quoique trahie. M. de Lignolle enfin, qui déjà me demande quel intérêt je prends à ces femmes, qui parle de s'informer quels sont ces étrangers, d'entrer dans cette maison, M. de Lignolle peut, au premier mot d'une explication facile autant que funeste, découvrir le double mystère de mon sexe et de mon nom.

La foule de ces considérations terribles vient à la fois m'épouvanter ; et, dans mon subit effroi, je fais, pour m'élancer loin de la grille, un aussi brusque mouvement que celui par lequel je me suis, il n'y a qu'un moment, précipité dessus.

Je presse dans mon bras gauche le bras droit de la comtesse : de la main droite je saisis la main gauche de son curieux mari ; et, sans examiner si l'un veut me suivre et si l'autre en a la force, je les entraîne tous deux d'une haleine à plus de deux cents pas de la périlleuse maison. Là, je m'arrête. Incertain, je me retourne, et mon triste regard se porte aux lieux que je fuis... Hélas ! une forêt de peupliers, peut-être favorable, me cache les murs où je laisse

au désespoir ce que j'ai de plus cher au monde ! Mon cœur alors se serre, je n'ai plus besoin de cacher mes larmes ; car je ne peux plus en verser.

Cependant la comtesse, qui prétend qu'une marche rapide lui fait du bien, me presse de l'aider à reprendre sa course. Il me faut en même temps soutenir ma malheureuse amie à chaque instant prête à tomber, dissimuler mon trouble extrême, et répondre d'une manière satisfaisante à M. de Lignolle, qui se traîne sur nos pas en me questionnant.

Nous arrivons à Montcour. La comtesse, excédée de fatigue, se jette dans son carrosse, et n'ouvre la bouche que pour recommander à son cocher de faire la plus grande diligence jusqu'à Fontainebleau, où nous devons prendre des chevaux de poste. M. de Lignolle, essoufflé, haletant, pour mieux goûter le repos, garde quelque temps le silence. Je puis enfin librement sonder les plaies de mon cœur et me livrer à mes réflexions déchirantes.

Faublas, où t'emporte cette voiture rapide? Cruel, où vas-tu si vite? Que laisses-tu derrière toi?... Depuis quatre mois, séparée de celui qu'elle idolâtre, elle l'appelait tous les jours en pleurant, mais du moins les tourments de l'absence pouvaient être adoucis par cette consolante idée qu'un fidèle époux en gémissait comme elle. Maintenant, beaucoup plus malheureuse, elle est obligée de se dire que l'ingrat la délaisse et la fuit... Ce matin, sans doute, elle chérissait l'auteur de ses maux ; ce soir, elle doit le haïr... O Sophie! Sophie ! quand tu liras dans mon cœur, tu ne pourras que me plaindre, me pardonner et m'adorer encore... Il est vrai que ta rivale est auprès de moi; mais vois la douleur que lui cause l'amour que je t'ai promis, l'amour que je te porte. Elle est auprès de moi, mais dans quel état, grands dieux ! Tout à l'heure elle fondait en larmes! Tout à l'heure, de peur d'éclater en reproches, elle se faisait cette horrible violence de ne pas m'adresser un mot, un seul mot de plaintes... Ses paupières enflammées se sont appesanties, un cruel assoupissement l'accable, l'immobilité de la mort l'a frappée!... Ma chère Eléonore, que je te plains!... que je t'aime!.... Qu'ai-je dit? O Sophie! rassurez-vous. Quand le moment sera venu, vous verrez si je balance entre ma femme et ma maîtresse.... Eléonore, tu ne pourrais me faire un crime de te quitter pour elle. Plus belle que toi, ma Sophie n'est pas moins jolie... Elle a tes vertus, elle a mes serments... Eléonore, ne crains pas cependant que ton cruel ami puisse t'abandonner tout à fait. Ton amant serait-il assez dénaturé pour oublier qu'il t'a fait mère? Non, mon amie,

non. Quelquefois je viendrai secrètement pleurer avec toi tes malheurs. Nous ne passerons pas des jours entiers sous le même toit; mais.... Quels projets! Oh! qui prendra pitié de ma situation!.... Qui fixera mes irrésolutions sans cesse renaissantes! Oh! qui empêchera que ma fatale sensibilité ne fasse le perpétuel malheur de deux objets presque également adorables?.... Mais où m'égaré-je encore! malheureux! il ne s'agit pas de me partager entre elles. Je dois les perdre toutes deux. Je ne fais que passer à Paris. Jamais peut-être je ne reverrai Fromonville. L'honneur m'appelle à Compiègne, à Compiègne où je cours chercher... non pas la mort... Je verrais sans terreur le comte et le marquis contre moi réunis pour leur semblable querelle... non pas la mort, mais l'exil, en ce moment plus affreux qu'elle.... Exécrable pouvoir de l'opinion! c'est pour immoler un ennemi justement irrité que je quitte en même temps deux femmes chéries; c'est l'inflexible honneur qui me commande cet odieux sacrifice. La vue des supplices tout prêts n'aurait pu m'y déterminer; un barbare préjugé m'y force!

« Mademoiselle, s'écria tout à coup M. de Lignolle, voyons si vous devinerez celle-ci. » Je répondis tout bas: « Que le ciel extermine la race entière des charades! » et tout haut: « Vous prenez mal votre temps, monsieur, je suis d'une bêtise amère. — Voilà les femmes, répliqua le comte, je les reconnais. Elles sont poltronnes comme des lièvres. A la moindre égratignure, elles croient voir la mort. Tenez, la comtesse est plus tourmentée de la peur de son mal, que de son mal même; car ce n'est pas une maladie qu'elle a, ce n'est au fond qu'une indisposition: effet assez ordinaire de la campagne, du printemps, et que sait-on? d'un exercice un peu forcé... C'est qu'aussi, mademoiselle, vous allez avec elle un train... Ma foi! vous lui ferez mal, je vous en avertis.... Peut-être pourtant n'est-ce chez la comtesse qu'un excès de santé; une apoplexie d'humeurs... d'humeurs propices.... bénignes.... de bonne humeur.... Enfin cela devient clair. Vous voyez bien que l'état de ma femme n'est pas alarmant. Cependant elle s'afflige. Pourquoi? parce que c'est son ame qui s'affecte, parce que les ames des femmes sont comme ça. Or, qui dit femme, dit fille: et comme vous aimez la comtesse, du moins je le crois, et, sans vanité, je m'y connais, comme vous l'aimez, vous vous chagrinez de son chagrin au point d'en devenir bête... à ce que vous dites; mais j'imagine bien qu'il ne faut pas prendre la chose au pied de la lettre. Toujours est-il vrai que vous ne pouvez pas deviner ma charade, parce que votre ame aussi s'affecte; et c'est ainsi que les plus grandes opérations de l'es-

prit dépendent des plus petites affections de l'ame. — Cela peut être, monsieur; mais je vous supplie de me laisser à mes rêveries.»

Plus d'une fois je lui répétai la même prière, avant que nous fussions à Paris, où nous n'arrivâmes qu'à trois heures du matin. La comtesse ayant à peine permis à son mari d'entrer dans son appartement, se hâta de renvoyer aussi ses femmes; et, restée seule avec moi, vint tomber dans mes bras. « Faublas, ne mentez pas. N'est-ce pas elle que vous avez retrouvée? — Oui, mon amie, c'est elle. — Que je suis malheureuse!... Répondez : se pourrait-il que vous eussiez le dessein de m'abandonner?... — T'abandonner, mon Éléonore! Eh! le moyen de le pouvoir! le moyen d'être aimé de toi sans t'adorer, sans brûler du désir de te revoir! — N'est-il pas vrai, Faublas? C'est précisement ce que je me dis quand je pense à toi, et j'y pense sans cesse... Ainsi, mon bon ami, tu comptes revenir de Compiègne ici sans t'arrêter nulle part, sans aller ailleurs. — Sans aller ailleurs! Et ma femme? — Eh bien! votre femme? — Ma femme, qui depuis si longtemps!... — Il veut l'aller rejoindre! — Ma femme... — Qu'elle est heureuse d'être sa femme! d'avoir des droits légitimes, parce qu'elle a dit oui dans une église! car voilà toute la différence. Comme elle, vous m'avez trompée, vous m'avez séduite; j'en suis contente, et je vous idolâtre comme elle... Et ce mal de cœur, croyez-vous que ce ne soit rien? C'est un enfant, un enfant que vous m'avez fait, monsieur... Je ne m'en plains pas! je ne dis pas que j'en suis fâchée! au contraire... ma grossesse va me compromettre, m'exposer, me perdre peut-être, je le sais. Mais qu'ils m'enlèvent mon rang et mes richesses, j'y consens de tout mon cœur, pourvu qu'ils me laissent, avec ma liberté, mon amant... Oui, toute réflexion faite, je suis enchantée d'être mère, c'est un avantage que j'ai sur ta Sophie d'abord, et puis tu dois me mieux aimer, car je te chéris davantage. Cependant, ingrat que vous êtes! vous osez penser à me quitter dans l'état où je suis! — Mais, mon amie, songez donc que j'ignore moi-même ce que je vais devenir ce soir; sans doute il ne sera pas question de revenir à Paris, mais de quitter la France... — Vous essayez en vain de me donner le change : c'est à Fromonville que vous espérez trouver un asile!... Monsieur, je vous déclare que si vous y allez, vous m'y traînerez à votre suite. Je vous déclare que je pars avec vous pour Compiègne, que je vous suis partout, que je m'attache à vos pas comme votre ombre. Perfide! vous n'aurez, je vous le jure, d'autre moyen de vous débarrasser de moi que de m'immoler à côté de votre ennemi. — De grâce calmez-vous, écoutez... — Je n'écoute rien.

Vous voulez m'abandonner, je vous conserverai malgré vous; oui, j'emploierez jusqu'à la violence. Nous allons ensemble à Compiègne, c'est une chose résolue; et quant à Fromonville, si je ne puis vous empêcher d'y retourner, j'espère que vous ne pourrez pas non plus m'empêcher de vous y suivre. Au reste, vous n'y êtes pas encore! Un bon coup d'épée pourra bien ne pas vous permettre d'y courir si vite, à Fromonville!... Grands dieux! qu'ai-je dit? Non, Faublas, non. J'aime encore mieux que tu ne sois pas tué. Mon ami, défends-toi bien, nous verrons après qui de Sohie ou de moi l'emportera; défends-toi de toutes tes forces, ne te laisse pas blesser comme dans ton premier combat. Tue-le plutôt; oh! je t'en prie, tue-le... Mon ami, je serai là, je t'aiderai de mes conseils; je t'encouragerai par mes cris, tu combattras sous mes yeux, devant moi, devant la mère de ton enfant; tu seras invincible... Hein!... réponds-moi, parle-moi donc. — Que voulez-vous que je vous réponde quand vous n'écoutez qu'un aveugle emportement, quand vous formez les projets les plus insensés?... Éléonore, ma chère Éléonore, est-il possible, dis-moi, que tu viennes à Compiègne te donner en spectacle?... — Cela est possible, car cela sera. — Mon amie, soyez donc raisonnable. Supposons que tu supportes les fatigues de ce second voyage, et que, par un bonheur inconcevable, personne ne reconnaisse madame de Lignolle courant la poste avec le chevalier de Faublas, puis-je, je te le demande à toi-même, puis-je souffrir que tu sois témoin d'une scène sanglante quand ton état si critique exige tant de ménagements? — Tant de ménagements! sans doute! c'est pour cela que je dois vous suivre à Compiègne, et que vous ne devez point aller à Fromonville. Que deviendrai-je quand je vous saurai parti pour joindre votre adversaire... et peut-être mon ennemie? A chaque instant du jour tourmentée des plus affreuses inquiétudes, je verrai mon amant infidèle ou mourant. Eh! de quelque manière qu'on me le ravisse, si je le perds, que m'importe la vie? Faublas; je t'en supplie, prends pitié de moi, de ton enfant, de toi-même; crains mes fureurs, ne me livre pas à mon désespoir... Faublas, je t'en conjure, promets que demain tu ne verras pas Sophie; promets que ce soir je verrai le marquis avec toi.»

Elle était à mes genoux, qu'elle embrassait, qu'elle inondait de ses larmes. Le plus insensible des hommes n'eût pu lui résister. Je promis tout ce qu'elle voulut.

Quoique nous dussions partir avec l'aurore, nous ne pûmes nous décider à rester debout jusqu'à son lever. Madame de Lignolle avait besoin de consolations autant que de repos. Nous nous couchâmes:

je fis heureusement succéder aux pénibles agitations d'une journée très longue les agitations douces d'une trop courte nuit; et la comtesse, exténuée de tant de fatigues, finit par s'endormir profondément. C'était là ce qu'attendait son malheureux amant à qui la tendre pitié venait d'arracher un mensonge, et que l'impérieuse nécessité forçait à la perfidie.

Enfin le jour fatal va luire. A la faible clarté de son premier rayon, je soulève avec précaution le drap qui m'enveloppe; par des mouvements égaux et mesurés, je me glisse jusqu'au bord du lit, qui reste muet; déjà mes pieds touchent le parquet, ou plutôt l'effleurent à peine; la couverture doucement retombe, et sur cette couche où l'amour heureux soupirait tout à l'heure et maintenant repose encore, l'amour abandonné va bientôt périr.

Je me suis habillé lentement, parce qu'il a fallu m'habiller sans bruit. Cependant me voilà déjà prêt, je vais partir... Quel frisson mortel me saisit!... J'entre dans la chambre à coucher de mademoiselle de Brumon, dans cette chambre qui conduit au petit escalier; j'y entre, et je sens mon cœur défaillir. Irrésolu, je m'arrête; inquiet, je me retourne, et je m'éloigne, et je reviens, et je veux fuir, et je m'approche... Grands dieux! me suis-je trompé? n'a-t-elle pas dit quelques mots? Ne m'a-t-elle pas nommé?... Écoutons!... Oui, cette fois, je l'ai bien entendue. C'est Faublas, c'est son ami que d'une voix étouffée douloureusement elle appelle... Aimable et chère enfant!... Pauvre petite!... un songe l'avertit de mon évasion, un songe affreux l'agite et n'est pas trompeur!... Attendri, désolé, je me penche sur elle; ma bouche lui murmure un adieu; mes lèvres ont presque pressé les siennes : j'ai laissé tomber une larme sur son sein découvert... Hélas! et me voici sur l'escalier dérobé.

Mon malheureux sort voulut que je rencontrasse dans la cour M. de Lignolle, qui déjà montait en carrosse. « Ah! ah! si matin, me dit-il! — Oui, monsieur... je... sors... — Quoi! sans la comtesse? — Elle est fatiguée, elle dort; elle sait que j'ai affaire pour vingt-quatre heures. — Seule? à pied? — Je vais prendre un fiacre. — Non, mademoiselle, je vous conduirai où vous avez affaire. — Mais, monsieur, cela va vous déranger : vous êtes pressé. — Qu'importe? Permettez moi... — Je ne le souffrirai pas. »

Pendant que je conteste avec M. de Lignolle pour échapper à ses cruelles politesses, la comtesse peut se réveiller et faire un éclat terrible : cette réflexion me détermine. Je me jette dans la maudite voiture, M. de Lignolle y monte, et me prie de dire à son cocher

où je veux qu'on me mène. Ma première pensée fut pour le couvent de ma sœur ; mais, tout bien examiné, je crus qu'il valait mieux me faire conduire chez madame de Fonrose.

Nous arrivons à la porte de la baronne, je descends de voiture ; et comme j'allais entrer dans l'hôtel, M. de Belcour en sortait incognito.

Il me reconnaît ; il s'écrie : « Enfin, vous voilà donc ! Il faut donc que ce soit le hasard... » Tremblant, je l'interromps : « Mon père, monsieur que vous voyez dans son carrosse, j'ai l'honneur de vous le présenter : c'est le comte de Lignolle, le mari de cette jeune dame chez qui...» Le comte, qui nous a entendus, descend à la hâte, se jette au cou de mon père et le félicite d'avoir une fille pleine d'esprit, à qui l'on ne peut donner une charade qu'elle ne devine. Il ajoute : « Nous vous la rendons pour vingt-quatre heures ; mais nous espérons que demain vous nous ferez le plaisir de nous la ramener vous-même. » M. de Belcour s'en défend ; M. de Lignolle insiste. « Il faut, dit-il, que mademoiselle de Brumon revienne, car ma femme est malade...» Le baron, qui déjà s'impatiente, répond : « J'en suis fâché, mais... — Mais, reprend l'autre, il ne faut pas que cela vous alarme. Ce n'est rien : une indisposition, un mal de cœur ; cela vient, je crois, de ce qu'elle a fait tous ces jours-ci trop d'exercice... avec mademoiselle votre fille, tenez, qui est forte, alerte, vigoureusement constituée... La comtesse n'a pas encore le tempérament si formé. Au reste, comme je vous dis, ce n'est rien. Pourtant, cela deviendrait sérieux si mademoiselle de Brumon ne revenait pas, parce que ma femme, qui l'aime à la folie, en prendrait du chagrin : son ame s'affecterait, monsieur ; et quand l'ame d'une femme s'affecte, votre serviteur, il n'y a plus personne. — Monsieur, je vous répète que je ne puis rien promettre. — Je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez donné votre parole. — Mais, de grâce !... — Ah ! je vous en supplie, monsieur de Brumon. »

Le baron, emporté par sa vivacité, s'écria : « Eh ! monsieur, laissez-moi en repos. » Puis il me jeta un regard terrible, et me dit : « N'est-il pas bien affreux que je sois sans cesse compromis ?... » Je frémis, je me précipitai dans ses bras : « O mon père ! souvenez-vous de la Porte-Maillot. »

Ces mots lui rendirent assez de sang-froid pour qu'aussitôt il s'empressât de faire beaucoup d'excuses et de remercîments à M. de Lignolle. Cependant celui-ci demeurait toujours fort étonné de la colère que le prétendu M. de Brumon venait de laisser paraître. Pour dissiper tous ses soupçons à cet égard, je me crus obligé de lui faire

tout bas, et d'un ton très mystérieux, cette insidieuse confidence : « Madame de Fonrose vous a dit que certaines affaires de famille forçaient mon père à vivre inconnu dans ce pays-ci, et vous voulez qu'il vienne vous voir? et vous vous avisez de l'appeler tout haut par son nom? — Ah! que je suis fâché de mon étourderie, dit aussitôt le comte au baron. — Et moi, de ma vivacité, répondit celui-ci. — Vous vous moquez, reprit M. de Lignolle, c'est moi qui ai tort... Mais aussi pourquoi refuser de rendre mademoiselle votre fille à ma femme? Allons, puisque vous ne pouvez la ramener vous-même, promettez du moins de nous la renvoyer. — Je promets, répliqua M. de Belcour, de faire en sorte que vous n'ayez pas à vous repentir des honnêtetés dont vous me comblez. — Voilà qui est dit, je pars content... Mais vous n'avez pas de voiture ; voulez-vous que je vous reconduise chez vous ? » Ce fut moi qui pris la parole : «Bien obligé ; il faut que je parle à la baronne ; j'espère que mon père voudra bien rentrer chez elle avec moi ; nous avons quelque chose de particulier à lui dire. »

Il partit. Quand sa voiture fut un peu loin, nous nous jetâmes dans un fiacre, qui, nous conduisant de l'extrémité du faubourg Saint-Germain à la place Vendôme, me laissa tout le temps de retomber dans mes rêveries. Uniquement occupé du désespoir où devait être ma femme hier délaissée, où serait bientôt ma maîtresse ce matin trahie, j'avais l'air d'écouter attentivement les sages représentations que M. de Belcour en ce moment perdait. De vains sons frappaient mon oreille; je ne fus tiré de ma léthargie que par ces derniers mots de la longue réprimande : « *Le malheur de Sophie, que vous oubliez.* — Non, je ne l'oublie pas, non... Quant à son malheur, il est grand sans doute, mais il ne durera pas longtemps... Demain, oui, demain... Et vous, mon père, dès aujourd'hui... Ah! pardon. Je ne sais ce que je dis... Mon père, vous descendez ici, vous allez voir Adélaïde? — Oui, monsieur. — Moi, je ne me présenterai point au parloir dans le costume où je suis. Je vais rentrer à l'hôtel, changer d'habits, et puis... Adieu, mon père. O vous que j'aime autant qu'elle, adieu ! — Comment, mon ami ! ne vas-tu pas venir me rejoindre? – Vous rejoindre ?... Ah ! oui, vous rejoindre !... Mon père, embrassez-moi donc ; pardonnez-moi tous les chagrins que je vous donne. – De tout mon cœur, mon ami ; mais, je t'en prie... — En vérité, je désirerais devenir sage; mais je suis entraîné... Vous voulez bien embrasser ma sœur pour moi, n'est-il pas vrai? — Tout à l'heure tu feras ta commission toi-même. — Oui, mon père... à demain. – Que me dit-il? Deviens-tu fou? —

Il est vrai que je parle sans réflexion... Adieu, je suis fâché de vous quitter; adieu!... dans une heure vous aurez de mes nouvelles. »

J'arrivai à l'hôtel : Jasmin faisait sentinelle à la porte : le faquin sourit de me voir demoiselle, et me dit que madame de Montdésir a déjà envoyé deux fois ce matin pour s'informer si j'étais revenu de la campagne, et pour recommander qu'on me priât, dès que j'arrriverais, de courir chez elle. « Bon! cela s'arrange avec mes projets. Vite, Jasmin, un coup de peigne. — En homme, mademoiselle? — Oui. »

Ce ne fut pas long.

« Jasmin! une plume, de l'encre, du papier. Promptement!... Bien! Pendant que j'écris, dépêche-toi d'apprêter tout ce qu'il me faut pour m'habiller de la tête aux pieds. — En homme, mademoiselle? — Eh! sans doute. Ensuite tu prépareras mon cheval de selle et le tien. — J'accompagnerai monsieur? — Oui. — Tant mieux. Je m'en vais me divertir. Nous allons sûrement faire quelque farce. — Jasmin, tu me donneras mon épée. — Ah! tant pis. Tant pis, si c'est pour vous battre, car nous tuerons quelqu'un. Ce pauvre petit marquis, je crois toujours le voir... là... pan... tomber par terre... Aussi, c'est bien sa faute, car nous le ménagions; ça faisait trembler!... Puisque celui-là n'est pas mort, il fallait qu'il eût l'ame chevillée dans le ventre. — Jasmin, que diable! allez donc! allez donc! nous n'avons pas un moment à perdre... et surtout ne t'avise pas de jaser. — J'aimerais mieux être pendu, monsieur, que de vous trahir. »

Cependant j'écrivais à mon père; je lui donnais sur la retraite de Sophie tous les renseignements nécessaires, et ma lettre finissait ainsi :

« Partez, mon père; ah! je vous en supplie, partez à l'instant pour Fromonville. Que Duportail ne vous échappe pas encore une fois. Quels que soient ses motifs, voyez mon beau-père, parlez-lui, fléchissez-le : qu'il nous rende son adorable fille; emmenez ma chère Adélaïde avec vous; de grâce, emmenez-la. Les deux bonnes amies seront si contentes de se revoir! Que la présence d'Adélaïde annonce à Sophie le retour de Faublas! que les tendres caresses de la sœur la préparent aux transports du frère, du frère qu'elle adore, et dont elle est idolâtrée! On ne saurait trop ménager l'extrême sensibilité de Sophie. Mon père, daignez ne rien épargner pour qu'elle apprenne sans danger la nouvelle de notre réunion prochaine. Elle est maintenant au désespoir; sa joie la tuerait! Mon om-jepère, remets en vos mains mes plus chers intérêts : je vous rec

mande ce qu'il y a de plus respectable, de plus beau, de meilleur dans le monde; je vous recommande ma bien-aimée.

« Que ne puis-je aussi tout à l'heure voler à Fromonville? Hélas! je vais ailleurs. Ai-je besoin de vous dire qu'une affaire indispensable m'en fait la loi? Cependant, ne vous alarmez pas. Demain, avant midi, je serai près de mon père et auprès de ma femme; je le jure par elle et par vous. »

Je m'habillai, je cachetai ma lettre; un homme fut chargé de la porter au couvent d'Adélaïde et de la remettre à M. de Belcour. Jasmain reçut l'ordre d'aller m'attendre à la porte Saint-Martin, et je courus chez madame de Montdésir.

Je trouvai, non pas madame de B***, mais le vicomte de Florville. « Enfin, dit-il, le voilà. » Je m'excusai de l'avoir fait attendre, et je remerciai la marquise de m'avoir envoyé chercher au moment même où je m'inquiétais de savoir comment je me procurerais le bonheur de l'entretenir seulement pendant quelques minutes. J'ajoutai que je rapportais de la campagne une grande nouvelle. « Quoi donc? — J'ai vu Sophie. » Elle pâlit; elle s'écria : « Il n'est pas possible! »

En deux mots, je lui appris quelle retraite Duportail s'était choisie, et comment un heureux hasard me l'avait fait découvrir. La marquise m'écoutait d'un air interdit; je la suppliai de vouloir bien envoyer tout à l'heure à Fromonville des gens chargés de veiller sur Duportail et de le suivre partout; car je tremblais que mon beau-père n'eût encore l'intention et ne trouvât le moyen d'échapper à M. de Belcour. « Comment, me demanda-t-elle d'une voix altérée, n'y allez-vous pas vous-même? — Je ne le puis, une affaire importante m'appelle ailleurs. « Elle reprit d'un air plus calme et d'un ton plus ferme : «Quoi! madame de Lignolle a-t-elle déjà tant d'empire? — Ce n'est pas madame de Lignolle qui m'arrache à Sophie. Un devoir indispensable...—Achevez... Ne puis-je pas savoir?— Croyez, ma chère maman, que je ne me console pas d'avoir un secret pour vous. — Chevalier, c'est assez me dire qu'il y aurait de l'indiscrétion de ma part à pousser les questions plus loin. Je veux bien penser que je n'ai point à me plaindre de tant de réserve. Je vais donner les ordres les plus pressants pour que Duportail soit gardé à vue dès ce soir, et ne puisse faire un pas dont je ne sois instruite sur le champ, moi... ou la petite Montdésir en mon absence, ajouta-t-elle avec un profond soupir. — En votre absence, maman! Vous quittez Paris?... — Tout à l'heure, mon ami. — Quel malheur pour moi! Que je suis fâché de vous perdre, dans ce moment sur-

tout où vos conseils et vos secours eussent été si nécessaires! Où donc allez-vous? — A Versailles, d'abord. — A Versailles, avec cet habit!... Maman, c'est, ce me semble, le frac anglais du charmant vicomte qui m'a donné son nom: ce frac que vous embellissiez le jour que nous fûmes ensemble à Saint-Cloud? — Cela se peut, dit-elle en affectant de n'en être pas sûre. Oui... je crois qu'oui. — Et de Versailles, vous partez pour?... — Chevalier, je me vois à regret forcée de répéter vos propres expressions : *Croyez que je ne me console pas d'être obligée d'avoir un secret pour vous.* — Mais encore, ce voyage doit-il être bien long? — Bien long? Peut-être, mon ami; Peut-être, dit-elle d'une voix tremblante, et c'est pour cela qu'avant de l'entreprendre, j'ai vivement souhaité de vous faire mes adieux. — Vos adieux! maman, ma chère maman, vous m'inquiétez : vous paraissez triste... de grâce, confiez-moi... » Elle m'interrompit : « Respectez mon secret; je n'ai point tâché de surprendre le vôtre : je ne veux pas même le deviner, je ne le veux pas. Allez, Faublas, allez et revenez content, s'il est possible... Je ne puis m'expliquer; je ne puis dire quel événement se prépare... quelles craintes m'agitent... quels vœux j'ose former!... Mais, mon ami, mon aimable ami, qu'il serait cruel de ne plus se voir! — Grands dieux! vous gémissez, vous avez les larmes aux yeux! — Adieu, Faublas. Trop cher enfant, adieu. Je ne vous quitte qu'avec douleur; souvenez-vous-en, si quelque grand malheur arrive. N'oubliez pas que la marquise de B*** vous perdit par une trahison, et devint elle-même la victime d'un lâche qui se disait votre ami. N'oubliez pas surtout qu'elle ne cessa de vous conserver l'am... l'amitié la plus tendre... la plus tendre, » répéta-t-elle en me serrant la main.

Elle me donna un baiser et m'échappa.

Je demeurai confondu de ce que je venais d'entendre; et, dans le premier moment de ma surprise, je répétai quelques unes des expressions qui venaient d'échapper à madame de B***. *Allez, et revenez content... Je ne puis dire quels vœux j'ose former..... Qu'il serait cruel de ne se plus voir!* Il n'est plus douteux que madame de B*** sait que je vais me battre, et connaît mon ennemi... *Quels vœux j'ose former!* ces vœux, elle ne pourrait, sans crime, les expliquer clairement. Mais peut-être suis-je excusable, moi, de chercher à pénétrer le secret de son cœur, sa pensée la plus cachée..... *Qu'il serait cruel de ne plus se voir!* Vous me reverrez, madame de B***, vous me reverrez, n'en doutez pas. Je sortirai vainqueur d'un combat dont vous êtes le prix.

Imprudent marquis, qu'elle audace est la vôtre d'appeler Faublas au champ de l'honneur ! Quelle témérité d'attaquer des jours si bien défendus ! Les destinées de trois femmes charmantes tiennent à mes destinées.

Justine, qui survint, avait peut-être aussi l'intention de me donner, à sa manière, quelque *encouragement ;* mais il était déjà si tard que je n'aurais pu l'entendre quand même j'en aurais eu la fantaisie.

A la porte Saint-Martin, je trouvai mon domestique qui me suivit jusqu'au Bourget ; là, je lui ordonnai de ramener mon cheval à Paris, et je pris la poste.

Avant cinq heures du soir, je me trouvai dans la forêt de Compiègne, au lieu désigné. Je m'y promenais depuis quelques minutes, lorsque deux hommes tout à coup m'abordèrent et me mirent le pistolet sur la gorge. Ils me demandèrent si j'étais gentilhomme. Je ne balançai pas à répondre : « Oui. — En ce cas, me dirent-ils, veuillez, monsieur, mettre ce masque sur votre visage, et demeurer témoin d'un combat que vont se livrer tout à l'heure ici deux personnes de grande qualité. Donnez votre parole de ne pas vous permettre un seul geste; un seul mot pendant l'action ; et, quel que soit l'événement, d'en garder un profond secret. — Je ne me vante pas, monsieur, d'être un homme de grande qualité ; mais il est vrai que je possède, avec quelques richesses, un ancien nom. J'ai moi-même rendez-vous ici pour me battre. Peut-être vous trompez-vous, peut-être serai-je l'un des deux acteurs de la scène malheureuse dont vous exigez que je reste spectateur tranquille. — Monsieur, nous saurons bientôt si cela doit être : en attendant, mettez ce masque, et donnez votre parole d'honneur. »

On conçoit que je fis et que je promis tout ce qu'ils voulurent.

Près d'une heure s'était passée depuis que je me trouvais dans cette situation qui commençait à me paraître inquiétante, quand je crus entendre quelque bruit vers l'extrémité de l'allée qui aboutissait à la grande route. Un moment après, je vis entrer du même côté, dans le chemin de traverse où j'étais, une chaise de poste environnée de plusieurs hommes armés et masqués. Il me parut que cette troupe, que je crus d'abord toute composée d'assassins, venait de s'assurer du laquais et du postillon, et forçait le maître à mettre pied à terre. Tremblant qu'il ne fût massacré devant moi, je voulus, dans le premier mouvement d'un zèle téméraire, m'élancer à son secours : les deux hommes qui veillaient sur moi se contentèrent de me retenir, en me disant : « Voici le moment critique, songez à ce que vous avez promis. »

Cependant l'inconnu, toujours entouré, avançait vers nous d'un pas ferme et d'un air délibéré. Plus il approchait, plus je croyais reconnaître les traits d'un jeune homme que je n'avais pas vu depuis longtemps. Lorsqu'il fut à très peu de distance, l'un de mes gardiens alla droit à lui, le pria de s'arrêter, et lui dit : « Un homme d'honneur se plaint que vous lui avez fait une mortelle injure, et prétend tout à l'heure en obtenir la réparation. S'il tombe sous vos coups, il promet qu'aucun détail de ce combat ne sera jamais su de personne ; s'il ne meurt pas de ses blessures, il s'engage à revenir dans le même lieu aussitôt qu'il sera guéri, pour y soutenir encore sa querelle qui ne peut être complétement vidée que par la mort de l'un des deux champions. Prenez les mêmes engagements, monsieur le comte, et jurez sur votre honneur de les remplir. — Quoi ! répondit le jeune homme, milord Barington se fâche de ce que j'ai quitté l'Angleterre sans faire mes adieux à son auguste épouse. Il faut convenir que ces maris sont partout un singulier peuple. Cet époux d'outre-mer surtout me paraît d'une bonne force : voulait-il que je brûlasse d'une éternelle flamme pour sa langoureuse moitié? D'ailleurs, s'il me gardait rancune, que ne me l'a-t-il dit dans son pays? Que ne s'est-il ensuite rendu à Bruxelles, où je me suis arrêté longtemps parce qu'on m'a dit qu'il me cherchait? Pourquoi venir, après six semaines, avec cet épouvantable attirail, m'attaquer dans ma patrie au moment où j'y rentre... Ah çà! mais j'espère que ce n'est point à coups de poings que nous nous battrons? »

A sa voix comme à sa figure, à la gaîté de ses discours comme à son sourire moqueur, il ne me fut plus permis de méconnaître Rosambert. Alors seulement je commençais à soupçonner l'étrange vérité. O madame de B***, ce fut pour vous que mon cœur tressaillit ; mais je me gardai bien de montrer par quelques gestes, ou d'exprimer par quelques mots ma surprise extrême et ma terreur profonde : j'étais lié par mes serments.

Déjà pourtant on présentait à Rosambert un cheval qu'on l'invitait à monter, et un pistolet qu'on le priait de charger lui-même. Le comte aussitôt à cheval, tout en chargeant son arme, dit à ceux qui l'environnaient : « Oui, vous avez raison, voici le combat si cher à messieurs d'Albion... Au pistolet près, je dois de grands remercîments au magnifique lord ; il me rajeunit de plus de mille ans. En vérité, messieurs de la table ronde, l'héroïque parade que le prud'homme nous fait jouer ici ressemble tout à fait à une aventure du roi Arthur! Comme les preux de son temps, vous arrêtez les passants sur les grands chemins pour les forcer gracieusement à rompre des lances

avec vous. » En jetant les yeux sur moi, Rosambert continua : « Ce cavalier, si joliment tourné, qui fait bande à part, qui ne dit mot, qui ne se mêle en rien de vos forfanteries, est-ce un gentil damoiseau qu'il faut que je délivre, ou quelque grande princesse en homme travestie? Je l'aimerais mieux, moi; et le géant que je dois pourfendre, le fameux géant, où donc est-il? » L'étranger qui avait jusqu'alors porté la parole dit à Rosambert : « Monsieur le comte, jurez de remplir les conditions prescrites. — Foi de gentilhomme, messieurs, » s'écria-t-il.

L'un de nos gardiens donna le signal par un coup de feu. Nous vîmes aussitôt un cavalier accourir à toutes brides de l'autre extrémité de l'allée. Rosambert l'attendit sans s'ébranler; mais soit qu'il présumât beaucoup de lui-même, soit qu'il ne conservât pas tout le sang-froid nécessaire en ces occasions, il fit feu de trop loin sur son ennemi, qu'il manqua. L'autre, au contraire, montrant et plus d'adresse et plus d'intrépidité, tira presque aussitôt, mais enfin tira le dernier. La balle siffla aux oreilles de Rosambert, emporta une boucle de ses cheveux, et frappa son chapeau de manière qu'elle le fit sauter. Le comte, en le reprenant, s'écria : « Ceci devient sérieux, c'est à ma cervelle qu'il en veut, le beau masque! »

Son adversaire, en effet, s'était comme moi couvert le visage d'un mince carton; mais je ne pus m'empêcher de frémir en reconnaissant le frac anglais sous lequel, ce matin même, la marquise avait paru devant moi chez Justine.

Le vicomte de Florville, car je ne doutais plus que ce fût lui, venait de retourner son cheval, et regagnait au galop le bout de l'allée d'où tout à l'heure il était venu. Rosambert, qui le suivait des yeux, reprit : « Voilà bien le frac national de milord; mais de par Saint-Georges, ce n'est pas là son épaisse encolure. Messieurs, ajouta-t-il d'un ton où perçaient le dépit et l'audace, je n'aurais point osé faire à la nation anglaise cette injure de croire que ses braves fussent dans l'usage de se battre par mascarade et par procuration. Au reste, je vais tâcher, m'eût-on prudemment détaché le plus habile arquebusier des trois royaumes, je vais tâcher de faire en sorte qu'un étranger, fût-il le diable, n'ait pas à se glorifier d'avoir remporté sur un Français une victoire sans danger... O toi qui ne manquas jamais une hirondelle au vol, mon cher Faublas, où es-tu? Que n'ai-je pour le châtiment d'un traître et pour l'honneur de la France, que n'ai-je en ce moment ton coup d'œil si prompt et ta main toujours sûre! »

Le comte ayant rechargé son arme, un nouveau signal fut donné,

Rosambert, cette fois, ne demeura pas immobile, il poussa vigoureusement son cheval, et les deux adversaires s'étant rencontrés à peu près au milieu de la lice, se tirèrent à la distance de cinq ou six pas. Le comte ne perça que le collet de l'habit de son ennemi, qui, plus heureux, lui fracassa l'épaule droite et le jeta par terre.

Le vainqueur aussitôt se démasquant, fit voir au vaincu stupéfait le visage de madame de B***. « Tiens, lâche, dit la marquise, regarde, reconnais-moi, meurs de honte. C'est une femme qui t'immole. Tu n'as eu du courage et de l'adresse que pour l'insulter ! »

Rosambert parut un moment accablé de la douleur de sa blessure et de l'ignominie de sa défaite; un moment il fixa sur la marquise des yeux égarés. Mais bientôt reprenant son caractère, il lui adressa, d'une voix éteinte, ces mots entrecoupés : « Quoi ! belle dame... c'est vous... que j'ai... le bonheur de revoir !... Que les temps... sont changés ! Cependant... notre dernière... entre... vue... m'amu... sa davantage... et vous... aussi, friponne... quoi que... vous en puissiez... dire. Ingrate ! est-ce ici, est-ce ainsi ... que vous deviez mettre... hors de combat... un bon jeune homme jadis venu... tout exprès de Paris à Lu... à Luxembourg... pour vous procurer... un... doux... passe-temps ? — Rosambert, lui répliqua la marquise, tu voudrais en vain dissimuler ta rage et tes douleurs. Le ciel est juste; je ne puis m'applaudir d'une double vengeance : ton châtiment, qui déjà commence, n'est pas prêt à s'achever. Souviens-toi de nos conditions; souviens-toi que mon ennemi doit garder mon secret partout et me ramener ici ma victime. »

Le comte, soulevant sa tête avec effort, la tourna de mon côté : « Ce jeune homme, dit-il, c'est sûre... ment le chevalier de Faublas !... Fau... blas ! » J'ôtai mon masque, je fus à lui. « Embrassons-nous d'abord, continua-t-il. Elle m'a... vaincu, mon ami... n'en soyez point étonné... ce n'est pas la première fois qu'elle... m'abat. Et vous, pendant que j'invoquais... bonnement votre nom, vous étiez là qui... faisiez des vœux... contre moi... mais je vous le pardonne... Elle est si... aimable ! venez... me voir... à Paris, si je n'y arrive pas... justement pour... m'y faire... enterrer. »

La marquise alors me prit à l'écart et me dit : « Chevalier, pardonnez-moi le mystère que je vous ai fait du péril où j'allais m'exposer, et la ruse dont je me suis servie pour vous en rendre le témoin. Mon amant, hélas !... avait vu l'outrage; mon ami devait être présent à la réparation. Faublas, je le sais bien, me gardait encore tant d'attachement qu'il se fût volontiers chargé d'épouser ma querelle; mais il ne m'eût peut-être point assez estimée pour

me juger digne de la soutenir moi-même. Cependant, ajouta-t-elle avec une joie mêlée de fierté, je viens de prouver qu'il y a six mois je ne prenais point un engagement au-dessus de mes forces, lorsque, réduite à l'affreuse nécessité de vivre seulement pour ma vengeance, je jurais de vous étonner en l'accomplissant. Maintenant, Faublas, tout ce qu'il y avait d'équivoque ou d'obscur pour vous dans mes discours de ce matin, s'explique de soi-même. Vous sentez de quelle crainte je ne pouvais me défendre quand, les larmes aux yeux, je demandais à mon ami s'il ne serait pas cruel de ne se plus voir. Vous concevez de quelle espèce d'inquiétude j'ai dû sentir l'atteinte quand l'amant de Sophie m'annonça qu'il venait de la retrouver. Ah! croyez-moi, j'ai d'abord compris que Duportail avait pu vous reconnaître sur la route de Montcour, et je serais vraiment désolée que ce voyage de Compiègne eût laissé le temps à votre beau-père de vous enlever encore votre épouse. Faublas, si ce malheur était arrivé, n'ayez pas l'injustice d'en accuser votre amie. Dites-vous, pour ma justification, qu'au moment où je vous fis remettre, sous le nom de M. de B***, ce prétendu cartel, rien ne pouvait me donner à deviner qu'en revenant avec madame de Lignolle vous retrouveriez Sophie; dites-vous qu'il n'était plus, ce matin, nécessaire de vous renvoyer à Fromonville, puisqu'il ne vous eût jamais été possible, quelque diligence que vous eussiez faite, d'y arriver avant les émissaires fidèles qu'aussitôt j'y ai dépêchés avec l'ordre exprès de veiller sur les démarches de Duportail, s'il habitait encore sa retraite, ou de le poursuivre s'il l'avait déjà quittée. Maintenant que rien ne vous retient plus, allez et... »

Madame de B*** fut interrompue par des cris perçants qui semblaient partir de la chaise de poste de Rosambert, restée dans le chemin de traverse, du côté mais à quelque distance de la grande route. Nous courûmes tous au bruit; il ne resta près du blessé que le chirurgien qui bandait sa plaie. En approchant, nous vîmes derrière la voiture du comte un cabriolet dans lequel se débattait une femme, retenue par les mêmes hommes qui s'étaient assurés du laquais et du postillon de Rosambert. « Grands dieux! s'écriait-elle, des gens masqués! C'en est donc fait! ils n'auraient pu le vaincre, ils l'ont assassiné!... Ah! dit-elle, en poussant un cri de joie, le voilà! le voilà! » Puis, d'un ton douloureux : « Perfide! il est donc vrai que vous avez eu l'inhumanité de profiter de mon sommeil?... »

La marquise me demanda tout bas si ce n'était pas la petite comtesse. Je répondis oui; et je m'élançai dans les bras de ma maîtresse.

« Est-ce fini? me demanda-t-elle. J'ai entendu tirer plusieurs

coups. Quels sont ces gens qui m'ont arrêtée? C'était à l'épée que vous deviez vous battre! Je suis tremblante... saisie d'effroi. Ton ennemi, où est-il? Es-tu vainqueur? Il ne devait amener personne. Pourquoi tout ce monde? ces armes? ces masques?... Mon ami, que je suis contente de te voir!... que j'ai peur!... Cruel!... que je vous en veux de m'avoir lâchement abandonnée! »

Ainsi, madame de Lignolle annonçait par le désordre de ses questions le désordre de ses idées; il me sera plus difficile de peindre celui de sa personne : dans son regard, tout à l'heure attendri, maintenant terne, et bientôt étincelant, vous eussiez vu tour à tour, et presque en même temps, les douces erreurs de l'espérance, les mortelles rêveries de la crainte, l'ivresse de l'amour heureux, les fureurs de l'amour trahi. Vous eussiez vu sur son visage, dont l'étonnante mobilité m'effrayait, toutes les passions impétueuses se livrer de rapides combats. Chaque muscle semblait tourmenté d'un mouvement convulsif; l'expression de chaque sentiment passait comme un éclair.

« Le croirais-tu? continua-t-elle, j'ai pu dormir quand tu n'étais pas là! j'ai pu dormir jusqu'à midi! mais de quel sommeil, grands dieux! quels horribles songes le troublaient! tu m'échappais à chaque instant, et je ne voyais plus auprès de moi que des objets affreux : le marquis, la marquise, ta femme!... ta femme! c'est moi qui suis ta femme! n'est-il pas vrai, mon ami?... ne l'oubliez jamais, monsieur! Et le marquis, l'as-tu tué?—Non, mon amie. —Allons, dit madame de B***, que cet entretien sans doute inquiétait, allons, Florville! à cheval! à cheval, vous n'avez pas de temps à perdre.—Qu'appelez-vous du temps à perdre? s'écria la comtesse, en lançant un regard terrible au vicomte de Florville, est-ce qu'il perd son temps quand il est avec moi? Quel est cet impertinent jeune homme? me demanda-t-elle.—Un parent de M. de B***.—Tiens, mon ami, tous ces gens-là me font peur... Oh! que je souffre depuis hier! Trembler sans cesse pour moi, pour lui! quel supplice! Perpétuellement m'occuper de cette rivale qui veut me l'enlever! de cet ennemi qui menace ses jours! Tu l'as blessé?—Non, mon amie.—Vous ne l'avez pas blessé, monsieur?... Regardez, je le lui avais tant recommandé! Mais, comment?... il n'est donc pas encore arrivé, le marquis?—Florville! reprit madame de B***, les heures s'envolent, la nuit s'approche.—Eh! de quoi se mêle donc cet étranger? répliqua la comtesse... Faublas, ne l'écoute pas, reste là... Que je souffre depuis hier! que l'amour devient fatal dès qu'il cesse d'être heureux! que

ses tourments paraissent insupportables quand ils ne sont pas partagés! — Que dis-tu, mon Éléonore? mon cœur est navré de tes peines. — Oui? Eh bien! si cela est, me voilà consolée. Je suis contente; allons-nous-en.» Je répétai avec elle : « Allons-nous-en.»

« Chevalier, s'écria la marquise, oubliez-vous qu'un devoir pressant vous appelle? — Hélas! — Ce n'est point à Paris que vous êtes attendu.»

Je me dégageai des bras de la comtesse, et du brancard de son cabriolet je sautai sur le cheval que me présentait la marquise. « Il va se battre, dit madame de Lignolle. Je veux le suivre! Je veux être présente à ce combat!» Le vicomte, prompt à la rassurer, lui répondit : « Calmez-vous, il n'y a pas de danger pour lui; ce combat est fini. — Fini! répéta-t-elle douloureusement, fini!... c'est donc à Fromonville?... L'ingrat m'abandonne encore! le barbare me sacrifie.»

Elle voulut s'élancer après moi. Les gens du vicomte la retinrent. Elle poussa des cris d'inquiétude et de fureur; elle tomba sans connaissance au fond de son cabriolet.

Ah! qui n'eût plaint cette enfant trop sensible? qui ne se fût ému de ses douleurs? qui n'eût frémi de son danger? La marquise ne fit aucun effort pour m'empêcher de descendre de cheval et de remonter dans la voiture de la comtesse; je fus même extrêmement touché de voir madame de B*** prodiguer ses soins à madame de Lignolle. D'une main elle soutenait la tête de mon amante; de l'autre, elle lui vidait ses flacons sur le visage; elle essuyait avec un mouchoir la sueur froide qui coulait sur son front. « Pauvre enfant, disait-elle, regardez comme ils se sont éteints, ces yeux qui brillaient tout à l'heure du plus vif éclat! Quelle pâleur couvre ses joues que j'ai vues colorées d'un rose si tendre! pauvre enfant! — Mon Dieu! vous m'alarmez, mon amie! croyez-vous qu'il y ait du danger? — Du danger?... peut-être. La comtesse est d'un caractère violent et paraît vous aimer déjà beaucoup. — Oh! oui, beaucoup. D'ailleurs, elle a depuis hier des indispositions légères, mais fréquentes, des maux de cœur... — Elle serait déjà enceinte! ah! tant mieux!» s'écria madame de B***, dans l'effusion d'une vive joie; puis tout à coup elle réprima ce premier mouvement, et d'un ton de commisération elle reprit : « Tant mieux... pour vous... non pour elle!... Pour elle, c'est un événement fâcheux qui l'expose de bien des manières... — Qui l'expose!... Et moi, que je suis à plaindre aussi! Dans quel embarras je me trouve! L'une est ici qui se meurt de la seule crainte que je ne la quitte! l'autre est là-bas qui se désespère

de ce que je l'ai quittée. Dites-moi donc comment je vais faire? Apprenez-moi quel parti... — Tout à l'heure, interrompit-elle, je vous engageais à partir; j'avoue que maintenant, à votre place, je me trouverais moi-même fort empêchée. Sans doute il faut consulter votre cœur; mais vous devez aussi prendre conseil des circonstances. — Consulter mon cœur? je n'y trouve que des irrésolutions, des combats! Prendre conseil des circonstances! ne sont-elles pas de l'une et de l'autre part également inquiétantes, pressantes, impérieuses? O mon amie! je vous conjure, prenez pitié de ma situation vraiment cruelle, finissez mes perplexités, conseillez-moi. — Que pourrai-je vous dire? S'il ne s'agit que des lois que le devoir vous impose, elles ne sont point équivoques... Il est vrai pourtant qu'il paraît cruel d'abandonner la comtesse dans l'état où la voilà... Elle est très vive... vous la croyez enceinte... et la pauvre petite vous aime... comme il faut vous aimer : beaucoup trop!... Partir dans ce moment-ci, c'est certainement la livrer à des agitations qui peuvent lui coûter la vie... Il semble plus probable que Sophie, d'un caractère beaucoup plus doux... Sophie, accoutumée depuis longtemps à l'absence, à l'abandon peut-être... supportera moins impatiemment... Cependant, ce n'est pas une chose que je veuille garantir. Il est tout à fait impossible que votre épouse ne vous voyant pas revenir, et se croyant pour toujours délaissée, en soit au désespoir.

— « Au désespoir! Oui, répéta d'une voix faible madame de Lignolle, qui reprenait enfin l'usage de ses sens; au désespoir! » Elle me reconnut; elle me dit : « C'est vous, Faublas, vous ne m'avez pas quittée? vous avez bien fait; restez là, je le veux, restez là. » Elle dit à la marquise : « Et toi, farouche étranger, laisse-nous. Cruel! mes maux te trouvent insensible! tu n'as donc jamais eu besoin de la pitié de personne, toi? tu n'as donc jamais aimé? — Si vous saviez à qui vous faites ces reproches, répondit le vicomte en lui prenant la main; si vous saviez que madame de Lignolle, quoique bien malheureuse, est moins à plaindre que l'infortunée qui lui parle! Et moi aussi, j'ai brûlé de cet amour qui vous consume! Et moi aussi, j'ai connu ses passagères délices et ses inconsolables regrets! Comtesse, infortunée comtesse, vous avez encore beaucoup à souffrir, si vous devez souffrir autant que moi! »

Ici mes yeux rencontrèrent ceux de la marquise; ils étaient humides, les siens, et leur regard fit palpiter mon cœur!

« Serait-il vrai, continua-t-elle avec plus de véhémence, serait-il vrai qu'une divinité maligne présidât aux humaines destinées, et prît un horrible plaisir à faire de ses dons précieux la plus inégale

distribution? Serait-il vrai que, par le raffinement d'un calcul barbare, elle ne se montrât si prodigue envers un très petit nombre d'êtres privilégiés, que pour tourmenter plus sûrement la foule immense des autres individus maltraités de son avarice? Quoi! jeune homme trop favorisé, les grâces qui attirent, l'esprit qui séduit, les talents qu'on envie, la beauté qu'on admire, la sensibilité qui plaît aux yeux et charme l'ame, toutes ces qualités et mille autres dont l'assemblage n'a peut-être jamais brillé qu'en toi, quoi donc! un impitoyable dieu ne te les aurait données que pour le désespoir de tes rivaux et le supplice de tes amantes? Et la constance, cette vertu qui seule manque à toutes tes vertus; la constance, il ne te l'aurait refusée, ce dieu jaloux, qu'afin qu'il n'y eût sur la terre, pour aucune femme, l'espoir d'une grande félicité, sans un grand mélange de peines, et dans aucun homme un modèle absolu de perfection! Quoi! ceux de ton sexe, qui, ne te connaissant pas encore, oseront te disputer le prix de la valeur ou de la tendresse; tous ceux que la nature aura le plus favorablement distingués, doivent-ils nécessairement paraître n'avoir encouru que sa disgrâce, quand le moment sera venu de te les comparer? Quoi! toutes les mortelles qui t'auront vu seront-elles invinciblement contraintes au plus prompt amour, hélas! et forcées au plus long repentir? O destinée! »

La comtesse avait écouté la marquise avec une attention mêlée d'étonnement. « Qui que vous soyez, lui dit-elle, il vous est bien connu. Vous parlez de lui comme j'en pourrais parler moi-même. Me voilà un peu réconciliée avec vous; mais permettez que nous nous quittions. Allons-nous-en, Faublas, allons-nous-en... Hé bien! vous ne dites mot! vous ne voulez pas? »

Toujours combattu de plusieurs craintes et de plusieurs désirs, je jetai sur la marquise un regard qui lui annonçait mes irrésolutions et le besoin que j'avais d'être déterminé par ses avis. Le vicomte me comprit et s'expliqua : « Vraiment! je ne balancerais plus, j'irais à Fromonville... — A Fromonville! interrompit la comtesse. — Demain, reprit l'autre; et ce soir je rentrerais dans Paris avec madame de Lignolle. — Voilà ce qu'on appelle un bon conseil! s'écria la comtesse; j'en approuve fort la dernière partie; et toi, Faublas? — Moi aussi, mon Éléonore. »

Dans le transport de sa joie, madame de Lignolle embrassa madame de B***, et, je l'avoue, ce ne fut pas sans un vif plaisir que, pendant quelques minutes, je sentis unies et pressées dans mes heureuses mains les mains de ces deux charmantes femmes.

« Monsieur, reprit la comtesse en s'adressant au vicomte, nous allons vous dire adieu ; mais permettez auparavant une question que je vais vous faire, parce que je suis jalouse. Je le suis, je n'en fais pas mystère. Tout à l'heure vous pleuriez presque : vous êtes malheureux en amour, et c'est la faute du chevelier. Rendez-moi le service de m'apprendre près de qui le chevalier vous a supplanté... Monsieur, poursuivit madame de Lignolle, qui ne pouvait deviner la véritable cause de l'embarras que la marquise laissait paraître, vous pardonnerez à son amie d'imaginer qu'en effet il méritait la préférence ; mais au moins je crois, et je ne cherche pas à vous faire un compliment, je crois que vous étiez fait pour qu'on balançât quelque temps entre vous et lui... Monsieur, reprit-elle encore, je vous supplie d'achever la confidence que je ne vous demandais pas ; ne craignez rien pour votre secret, vous avez le mien. — Madame, répondit le vicomte, enfin déterminé sur la réponse qu'il devait faire à l'embarrassante question, dans un moment de trouble on se plaint de mille choses. — Ah ! je vous en prie, dites-moi quelle maîtresse Faublas vous a... — Madame, je suis, comme monsieur vous le disait tout à l'heure, parent de M. de B***. J'adorais sa femme... — Sa femme ! ne m'en parlez pas, je la déteste ! — Vous êtes donc une ingrate, car elle vous aime. — Qui vous l'a dit ? — Elle-même. — Elle me connaît ? — Elle a eu le plaisir de vous voir et de vous parler. — Où cela ? — Voilà ce que je ne puis vous dire. — Eh bien ! oui, elle a tort de m'aimer, car, je vous le répète, je la déteste. — Peut-on vous en demander la raison ? — La raison ? C'est une femme dangereuse... — Ses ennemis l'assurent. — Intrigante... — Les courtisans le publient... — Pas assez jolie pour faire tant de bruit. — Les femmes le disent. — Galante d'ailleurs. — Elle ne manque ni d'attraits, ni d'esprit. Comment ne lui prêterait-on pas quelques aventures ? — Quelques ! Elle en a eu mille ! — Désigne-t-on quelqu'un ? — Je le crois ! moi, qui ne vais pas souvent dans le monde, je lui en connais trois. — Voulez-vous les nommer ? — Le comte de Rosambert. — Il est bien fat ; et elle l'a toujours nié. — La bonne raison !... Faublas. — Oh ! celui-là, je ne conteste pas. Le troisième ? — M. de ***. — M. de *** ! répéta la marquise, que je vis dans le même moment plusieurs fois rougir et pâlir. — Oui, M. de *** ! le nouveau ministre à qui elle s'est donnée pour obtenir la liberté du chevalier... Ce que je vous dis là vous fait de la peine ? — M. de ***, répéta la marquise avec moins de trouble et un étonnement plus marqué. — Cela vous fait de la peine ? Je vois que vous êtes encore bien épris. — M. de *** ! Voici une accusation bien nou-

velle. — C'est que l'intrigue n'est pas ancienne. — Mais au moins a-t-on quelques preuves? — Comment voulez-vous qu'on en ait? Ils n'ont pas appelé de témoins. — Cependant, madame, vous osez assurer cela? — Monsieur, parce que tout le monde l'assure.—Tout le monde? Chevalier, vous le saviez donc? — Vicomte... on me l'a dit; mais je ne le crois pas. — Cela ne fait rien, me répliqua-t-il d'un air mécontent, vous deviez m'en avertir. — Oui, dit la comtesse, c'est rendre service à un galant homme que de l'éclairer sur la conduite d'une coquette qui le trompe. Monsieur, je vous plains sincèrement d'être tombé dans les filets de celle-là, vous paraissez mériter de rencontrer mieux... Mais venons à ce qui me touche. Le chevalier ne vous donne plus d'inquiétude? — Pardonnez-moi, madame. — Voyez-vous, monsieur! s'écria la comtesse en me regardant... Il y va donc souvent chez la marquise? demanda-t-elle au vicomte. — Quelquefois. — Voyez-vous, monsieur, vous y allez quelquefois!... Il est donc amoureux d'elle encore? — Encore un peu, je crois. — Voyez-vous, monsieur, vous en êtes amoureux! — Cependant, reprit la marquise, il ne faut pas tout à fait s'en rapporter à moi; j'y suis intéressée, je vois peut-être mal. — Oh! vous voyez bien, monsieur, vous voyez trop bien!... Faublas, laissez-moi faire, je saurai vous empêcher d'aller chez cette coquette et de l'aimer!... Nous vous quittons, poursuivit-elle en s'adressant à madame de B***; après la scène dont vous venez d'être témoin, je ne vous demande pas le secret, et j'y compte; car tout en vous, monsieur, prévient favorablement... S'il y avait une troisième place dans mon cabriolet, je me ferais un vrai plaisir de vous l'offrir... Je vous avoue que je serai charmée de cultiver votre connaissance. Venez me voir à Paris. Le chevalier m'obligera, s'il veut bien vous amener... Ou, faites mieux, venez seul : vous n'avez pas besoin d'être présenté par personne. Venez, et je vous promets, si cela vous fait décidément trop de peine, je vous promets de ne jamais vous dire de mal de la marquise, quoique ce soit une méchante femme. »

Nous partîmes. Je donnai quelques louis au postillon qui nous conduisit à la Croix-Saint-Ouen, où la comtesse l'avait pris, et qui promit de ne rien dire de tout ce qu'il avait vu. Madame de Lignolle aussi crut devoir acheter la discrétion de son laquais La Fleur, qu'elle s'était vue forcée de faire le compagnon de son voyage, et par conséquent le confident de nos amours.

Ma jeune amie cependant m'accablait de caresses que je lui rendais, de reproches que je ne méritais plus, et de questions aux-

quelles il m'était impossible de répondre. En vain je lui représentais qu'il devait lui suffire que son amant ne fût ni mort, ni blessé, ni forcé de la quitter en quittant son pays; elle n'était pas contente du secret auquel m'obligeait cette parole d'honneur que je ne devais pas donner, disait-elle.

La conversation tomba naturellement sur le vicomte de Florville. «Il est fort aimable, ce jeune homme, s'écria la comtesse, qui paraissait observer curieusement l'impression que ses discours faisaient sur moi. — Fort aimable. — Il a des grâces! — Beaucoup. — De la tournure! — Vraiment. — Une très jolie figure! — Très jolie. — Une voix douce comme toi! — Oui. — La sienne est un peu trop claire cependant, il y manque quelque chose. — C'est un enfant. — Sans doute; que peut-il avoir? seize ans? — Tout au plus. — N'importe, reprit-elle avec affectation, il est charmant! — Charmant. — Il paraît plein d'esprit et de sensibilité. — Comme tu dis, mon amie. »

Ainsi, je ne parlais que par monosyllabes, de peur de trop parler, et j'affectais beaucoup d'indifférence, afin d'éloigner toute espèce de soupçon.

« Voulez-vous bien me répondre autrement? s'écria madame de de Lignolle. — Qu'y a-t-il donc? — Il y a que votre sang-froid me désespère. — Mon sang-froid!... — Oui, j'ai l'air d'avoir remarqué ce jeune homme; j'en dis beaucoup de bien, tout cela ne vous émeut seulement pas! — Je ne vois pas ce qui pourrait me fâcher... — C'est de quoi je me plains. Vous ne témoignez point la moindre inquiétude! — C'est qu'en vérité, mon amie, je n'en puis prendre aucune, lui répliquai-je en riant. — Pourquoi cela, monsieur? Pourquoi n'auriez-vous pas un peu de jalousie? J'en ai bien, moi! — Éléonore, je te répète que le vicomte ne peut m'alarmer. — Ne riez pas, monsieur, je n'aime pas qu'on rie quand je parle raison. Dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi le vicomte?... — Pourquoi?... Parce que c'est... un enfant. — Et vous? ne dirait-on pas que vous êtes vieux? — Et puis, ma sécurité se fonde sur l'estime que tu m'inspires. — L'estime! l'estime!... Pas tant d'estime, monsieur, et plus d'amour. Je l'ai souvent entendu dire dans le temps que je n'y comprenais rien, et maintenant que je m'y connais, je sens que cela est trop vrai : on n'est bien amoureux que lorsqu'on est bien jaloux. Devenez jaloux, si vous voulez me plaire. — Soyez donc contente, madame; je vous avoue que je n'étais pas tranquille pendant que vous examiniez le vicomte avec une attention... — Voilà, interrompit-elle en m'embrassant, voilà ce que j'appelle parler! Voilà ce qu'il fallait dire tout de suite... Cependant, Faublas, ne

t'alarme pas! Va, je n'admirais le vicomte que pour t'admirer davantage! Je me disais : Il est bien, ce jeune homme, fort bien! mais mon amant est mieux, beaucoup mieux : mon amant n'a pas une figure moins charmante et sa taille est plus belle! On remarque dans son air, dans son maintien, dans toute sa personne, je ne sais quoi de plus imposant, de plus fier qui étonne sans effrayer... Cela ne m'effraie pas, moi! cela me fait plaisir... De l'esprit, de la sensibilité! Pourrait-il en avoir autant que toi, le vicomte? Autant que toi, qui toute la journée me fais rire, et de temps en temps me fais pleurer!... C'est alors que je suis bien contente; car tu ne te moques pas comme les autres hommes qui rient de nos larmes : au contraire, mon ami, tu me consoles en te chagrinant avec moi; tu sais pleurer, toi, tu sais pleurer!... Va, sois parfaitement tranquille. Je te reconnais aussi supérieur à ce joli garçon que lui-même me paraît l'être à tous ceux que j'ai vus... Dis-moi, ton père l'aime-t-il, le vicomte? — Beaucoup. — Eh bien, il devrait marier ta sœur avec ce jeune homme-là. Cela ferait un charmant couple. — Voilà une idée qui paraît toute simple et que pourtant je n'aurais pas eue! — Vraiment, je vois à cela quelque obstacle : le vicomte est engoué de cette marquise. C'est bien dommage!... Tiens, sais-tu pourquoi je l'ai engagé à venir chez moi? Je vais te le dire; car, le moyen de te rien cacher! Il est jaloux de toi, puisqu'il est amoureux de madame de B***; il me dira si tu vas chez elle. — Fort bien trouvé! — Certainement! je ne suis point la dupe de votre fausse gaîté; ce n'est point de bon cœur que vous riez. J'ai toujours eu le projet de vous empêcher d'aller chez cette méchante femme, et le hasard vient de m'offrir un moyen que je ne me consolerais pas d'avoir négligé. »

Cependant nous avancions... du côté de Paris, il est vrai, ma Sophie! mais console-toi, c'était aussi du côté de Fromonville. Sophie! j'allais encore chercher dans la maison de ta rivale une de ces nuits que je trouvais si courtes; mais pardonne! Va je songeais moins aux plaisirs de la nuit prochaine qu'aux délices du jour qui devait lui succéder, de ce jour où, dans les bras de ma femme, je pourrais goûter enfin le suprême bonheur depuis si longtemps désiré. Réjouis-toi, ma Sophie; il est vrai que, dans ce moment même, je reçois un baiser de madame de Lignolle; il vrai que cette douce faveur est la récompense d'un soupir qu'Éléonore vient de surprendre; mais, ô ma Sophie! réjouis-toi; ce soupir si tendre, il ne m'était pas échappé pour elle!

Nous quittâmes la poste au Bourget, à ce même village où j'avais envoyé Jasmin : les chevaux de la comtesse y étaient restés dans

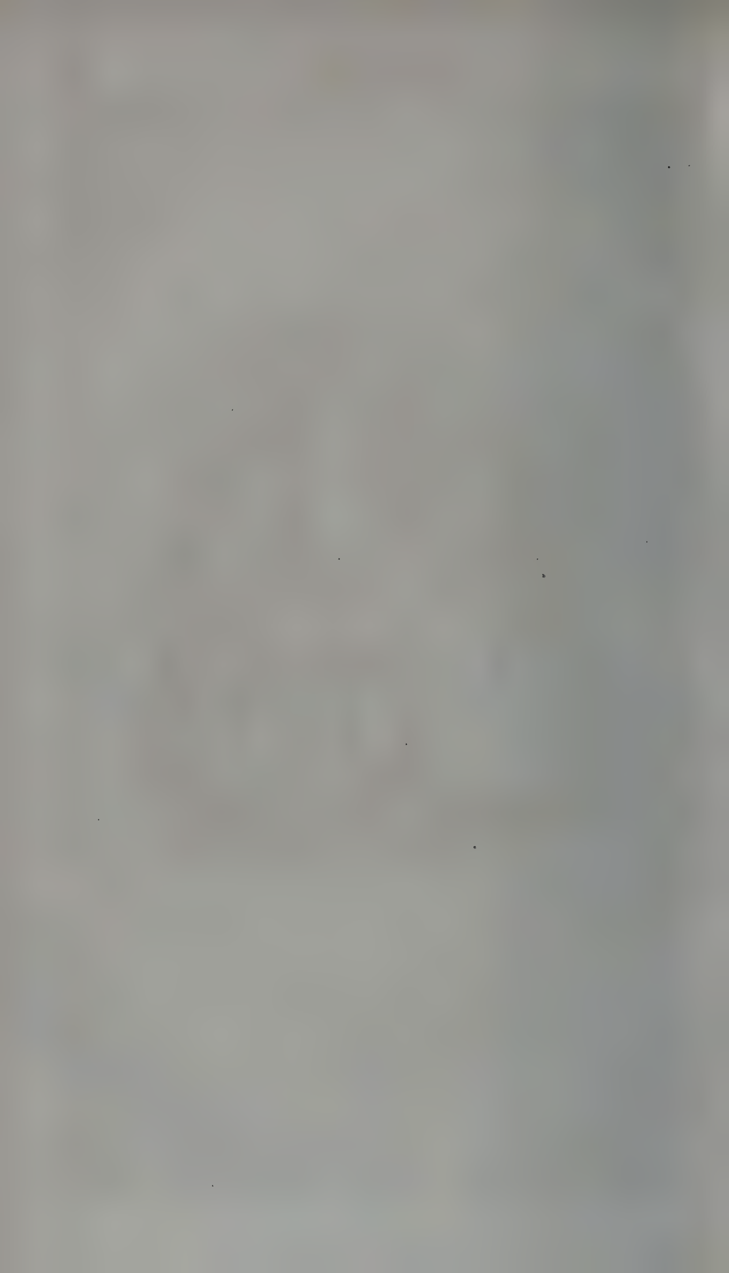
une auberge ; nous les reprîmes ; ils nous eurent bientôt ramenés dans Paris. On conçoit que Faublas, maintenant vêtu comme il lui convenait de l'être toujours, ne pouvait, sans avoir auparavant changé d'habits, aller chez madame de Lignolle représenter mademoiselle de Brumon. Ce fut donc chez madame de Fonrose que nous prîmes le parti de descendre.

« Cruels enfants, dit la baronne, d'où venez-vous donc ? — Nous mourons de faim, répondit la comtesse ; faites-nous donner à souper. »

Pendant que nous commencions à dépecer la poularde qu'on venait d'apporter, madame de Fonrose disait à madame de Lignolle : « Je me suis rendue chez vous à l'heure du dîner. On m'a beaucoup inquiétée en m'apprenant que, désespérée de la fuite de mademoiselle de Brumon, vous veniez de sortir pour l'aller chercher. Il y avait déjà quelques heures, poursuivit-elle en s'adressant à moi, que M. de Belcour, accompagné de mademoiselle de Faublas, était venu me faire une courte visite. Tous deux partaient pour Fromonville, persuadés que vous étiez allé vous battre. Ils n'imaginaient pas qu'un intérêt moins cher que celui de l'honneur pût vous empêcher de courir avec eux vous jeter aux pieds de votre épouse. Tous deux tremblent pour vous ; tous deux, je ne puis vous le dissimuler, seront en proie aux plus mortelles inquiétudes, si vous ne les avez pas rejoints avant le milieu du jour qui va bientôt paraître. »

Déjà la comtesse ne songeait plus à son repas à peine commencé. Elle interrompit la baronne pour lui déclarer qu'elle ne souffrirait pas que je la quittasse, et elle ajouta qu'il lui paraissait très étonnant que madame de Fonrose, qui prétendait être son amie, se permît de donner en sa présence même de tels conseils à son amant. La baronne ne fut point embarrassée de se justifier : « Si vous adorez le fils, dit-elle, j'aime le père ; M. de Belcour ne me pardonnerait pas d'avoir contribué, dans une circonstance aussi grave, à tenir son fils éloigné de lui. D'ailleurs, ma chère enfant, qu'exigez-vous du chevalier ? qu'il viole inutilement toutes les bienséances ? Je suis loin de lui conseiller une infamie ; je ne lui dis pas de vous abandonner, mais d'aller trouver Sophie, de la ramener, et de faire ensuite comme les gens du monde, comme les meilleurs maris qui savent concilier l'amour qu'ils ont pour leurs maîtresses et les bons procédés qu'ils doivent à leurs femmes. Se conduire autrement, ce serait vous perdre. Je vous demande, par exemple, si le chevalier peut continuer à demeurer chez sa maîtresse lorsque sa femme n'est plus absente ; s'il doit ainsi publiquement afficher le désespoir de l'une et les bontés de l'autre ? En supposant que vous fussiez assez





aveuglée par votre passion pour attendre de lui cette extravagance, et qu'il fût assez faible pour ne vous la point refuser, je demande si tout le monde ne saurait pas bientôt que M. de Faublas s'est fait demoiselle chez vous, parce qu'il s'ennuyait d'être homme chez lui? Je ne parle pas de M. de Lignolle : espérons que le dieu protecteur des amants fera pour ce mari-là ce qu'il fait communément pour les autres; espérons que ce digne époux sera le dernier de Paris qui apprendra que vous l'en avez rendu la fable : mais sa famille verra-t-elle tranquillement l'ineffaçable ridicule dont chaque jour le couvrira?

— « Sa famille! Que m'importe sa famille? » répondit la comtesse, qui n'avait opposé jusqu'alors aux prudents avis de la baronne que des cris, des pleurs, et mille exclamations déraisonnables. « Que vous importe? répliqua madame de Fonrose; eh mais! comptez-vous retenir le chevalier malgré les gémissements de sa veuve, qui ne manquera pas de le réclamer en criant au scandale; malgré l'intarissable bavardage de votre sempiternelle tante, qui viendra chaque matin vous radoter ses gothiques principes; malgré le fameux capitaine Lignolle, capable de laisser ses flibustiers pour accourir en poste vous épouvanter de sa large moustache et de sa longue épée; malgré le public aussi, le public jaloux, inconséquent, indiscret, qui va sans cesse ébruitant les folies qu'il devrait taire, et ressuscitant les scandales qu'il faudrait ensevelir; le public qui ,ne respectant personne, et ne se respectant pas lui-même, ridiculise les maris qu'il plaint, protége les femmes qu'il blâme, et condamne sévèrement les fautes dont pourtant il amuse journellement et nourrit sa malignité; enfin, malgré le baron qui... — Malgré tout l'univers, madame. — Quelle réponse! Avez-vous perdu l'esprit? ou croyez-vous que j'exagère? M. de Belcour, dont j'allais vous parler, vous ne le connaissez pas! Il est homme, si vous le poussez un peu, à venir reprendre son fils jusque dans votre chambre à coucher! — Et moi, si l'on ne craint pas non plus de me porter aux dernières extrémités... — Que ferez-vous? — Je me tuerai. — La belle ressource! Je vous plains... je vous plains, puisque vous ne sentez pas qu'il vaut mieux faire un moment le sacrifice d'un bien précieux pour le retrouver ensuite et le posséder sans obstacle, que de s'exposer, en le gardant quelques jours de trop, à mourir du regret de sa perte. »

Madame de Fonrose parlait encore et parlait vainement, quand nous entendîmes un carrosse entrer dans sa cour. Ce ne pouvait être que celui de M. de Lignolle. J'eus le temps d'embrasser mon amie,

de saisir un membre de la volaille, et de me sauver dans le cabinet de toilette de la baronne.

Un moment après, j'entendis le comte souhaiter le bonsoir à ces dames. Etonné de ce que sa femme, qui mangeait rarement en ville, n'était pas de retour à trois heures du matin, il avait deviné qu'elle soupait chez la baronne, et qu'elle s'y trouvait indisposée. Il lui demanda si elle avait pu rejoindre mademoiselle de Brumon dans la journée. « Oui, monsieur, répondit la comtesse, et j'espère qu'elle reviendra chez moi... — Elle y reviendra certainement, interrompit-il, parce que je l'ai fait promettre à monsieur son père. En attendant, comtesse, songez qu'il est tard ; acceptez une place dans ma voiture, et venez...—Bien obligé, répliqua-t-elle sèchement, je ne compte pas rentrer avant le jour. »

J'aurais pu écouter facilement la fin de cette conversation qui me touchait d'assez près... Sophie, des intérêts plus chers occupent ma pensée. Un moment la séduction toute-puissante de l'objet présent cesse d'agir immédiatement sur moi ; et ce moment décisif peut fixer en ta faveur la victoire trop longtemps incertaine. Ta rivale n'est plus à mes côtés pour me faire oublier tes tourments par ses peines et ton amour par ses tendresses ; sa voix seulement frappe mon oreille et ne va pas jusqu'à mon cœur, plein de ton souvenir ! Sophie, je viens de te revoir évanouie, mourante ! J'ai contemplé tes charmes, et me suis pénétré de ton désespoir ! J'ai frémi des maux que tu souffres ; l'idée du bonheur qui nons attend m'a fait tressaillir.

Quiconque me lit avec quelque attention doit se souvenir qu'il y a peu de temps une jolie femme de chambre m'a coiffé précisément dans ce cabinet où je me trouve ; il doit se souvenir que, pressé ce jour-là du désir de revoir la comtesse et d'échapper au baron, je me suis fait conduire par un escalier secret dans la cour de madame de Fonrose. Maintenant, au contraire, pour rejoindre mon père et fuir ma maîtresse, je cherche à tâtons le même chemin, dans cette partie de la maison dont je connais un peu les êtres. Me voilà sur l'escalier dérobé, puis dans la cour, et bientôt dans la rue.

Plein d'une tendre sollicitude, M. de Belcour avait deviné ce que tout autre qu'un père n'eût pu prévoir. Comme il n'était pas impossible, avait-il dit en partant, que des raisons particulières me forçassent à repasser par la capitale, le suisse devait veiller toute la nuit pour m'attendre, et mon domestique me tenir une chaise de poste toute prête. On aimait trop le baron et son fils pour oublier les ordres de l'un et les intérêts de l'autre. En arrivant à l'hôtel, je n'eus qu'à monter en voiture, et mon fidèle Jasmin voulut absolument cou-

rir devant moi. Aussi je trouvais à chaque poste des chevaux tout préparés ; les postillons, grâce à mes prodigalités, ne se plaignaient pas d'avoir été réveillés trop tôt ; ils m'appelaient monseigneur, et nous allions comme si nous eussions eu des ailes.

L'aurore vint, qui me promit le plus beau jour. Voilà cette route si péniblement parcourue la surveille dans un sens contraire. Quel heureux changement trente-six heures ont apporté dans ma situation ! Je ne vais point, sous un ciel étranger, regretter ma patrie ; je n'emporte pas le remords d'avoir immolé tel ennemi qui me poursuivait de sa juste vengeance. C'est à Fromonville que mon père, tout à l'heure rassuré, me pressera sur son sein ! C'est là que tout à l'heure ma femme consolée... Nous n'arriverons jamais ! Va donc, postillon !... Tout à l'heure je la couvrirai de mes baisers, j'embrasserai ses genoux, je solliciterai le prix de ma tendresse extrême... Il est vrai qu'Adélaïde sera là... Ne pourrons-nous pas la renvoyer, Adélaïde ? Quoi ! faudrait-il différer jusqu'à la nuit ?... Un siècle d'attente !..... Mais la nuit ! la nuit ! Jamais je n'en aurai passé de plus délicieuse... Que ces rosses me traînent lentement ! postillon, va donc !... Et demain, demain, je serai sur cette route encore ; mais j'aurai Sophie près de moi ; je ramènerai ma femme à Paris ; je l'établirai dans la maison paternelle, dans la *chambre de l'hymen*, à côté de celle *du célibat*, qui sera déserte, à jamais déserte ! Je ne sortirai plus de l'appartement de ma femme ; j'y passerai mes journées, ma vie ; je l'entendrai me faire et me répéter le long récit des maux qui l'ont accablée pendant l'absence ; et moi, moi, je lui raconterai cent fois tout ce que j'ai souffert, tous les malheurs qui me sont arrivés... Tous ? non. Je ne lui dirai pas combien la marquise est à plaindre, quelle tendre commisération je lui garde. Sophie, naturellement soupçonneuse, pourrait s'inquiéter ; et je veux non seulement lui conserver la plus exacte fidélité, mais encore lui épargner les tourments de la jalousie... Je ne lui parlerai pas non plus de la comtesse... La comtesse ! elle est maintenant bien seule, bien étonnée, bien triste ; elle pleure, elle se désespère, elle m'accuse de barbarie... Vraiment, je devais au moins lui dire quelques mots, la prévenir, la préparer..... Quel train cet homme me mène ! « Postillon, tu vas comme le vent ! un moment donc, un moment ! Où me conduis-tu si vite ? — A Villeneuve-Saint-Georges, mon beau seigneur, répondit-il en retenant ses chevaux, route de Fontainebleau, route de Fromonville. — De Fromonville, bon ! Eh bien ! quel démon t'arrête ? — Dame ! n'est-ce pas vous ? — Regarde, que de temps perdu ! allons, des coups de fouet, et va plus vite. — Va plus doucement, va plus vite ! accordez-vous.

Jusqu'à présent je n'avais pas quitté le grand galop, je ne puis faire mieux. — Tu as raison, mon ami, tu as raison ; mais je t'en prie, va plus vite. »

La voiture mille fois maudite roule encore pendant sept mortelles heures. Enfin je vois le pont de Montcour, et sur la route de Fromonville deux personnes chéries. Bientôt je reçois leurs embrassements et je partage leur joie. L'une me demande si je n'ai pas recu de coups dangereux ; l'autre, s'il faut encore sortir de France? « Non, ma chère Adélaïde, je ne suis pas blessée ; non, mon père, nous ne quitterons pas notre patrie... Que je vous dois de remercîments! Vous avez pu la quitter pour venir au-devant de moi... Venez, volons, présentez-lui son époux, soyez témoins... Quoi! mon père, vous baissez les yeux d'un air consterné! Quoi! ma sœur, vous pleurez!... c'en est fait! Sophie!... l'absence! l'abandon! elle n'a pu résister, elle n'est plus! — Elle respire, s'écria le baron, mais... — Elle vous aime, interrompit ma sœur, mais... — Je vous entends, c'est donc pour la troisième fois que son tyran me la ravit. »

Tous deux ne me répondirent que par leur silence ; tous deux attentifs à prévenir l'effet d'un premier mouvement, empêchent que mon désespoir ne me coûte la vie. M. de Belcour se saisit de mes pistolets et de mon épée ; Adélaïde avance un bras tremblant pour soutenir son frère qu'elle voit pâlir et chanceler : ma chère amie, tu n'es pas assez forte ! Faublas vient de tomber presque mourant sur ce même gazon que, la surveille, il effleurait à peine, quand, pour suivre une maîtresse abandonnée maintenant, il fuyait d'un pas rapide sa femme aujourd'hui vraiment regrettée !

Adélaïde ! ah ! je t'en conjure, prends pitié de ton frère !... Mon père ! laissez-moi, laissez-moi mourir !... Elle m'est enlevée ! elle me croit coupable ! Sophie ne sait pas qui j'abandonne pour elle. Sophie ne sait pas que je donnerais la moitié de ma vie pour qu'il me fût permis de lui consacrer l'autre moitié... Elle m'est enlevée ! elle me croit coupable, laissez-moi, laissez-moi mourir !

Adélaïde cependant me tenait dans ses bras et me prodiguait les plus tendres caresses ; les larmes que je lui voyais répandre adoucissaient l'amertume de celles que je versais, et mon père calmait nos douleurs en les partageant. « Enfant trop cher et trop malheureux, disait-il, les plus ardentes passions ne cesseront-elles point de tourmenter ta jeunesse orageuse ? et l'adversité, qui depuis quelque temps s'est chargée du soin de te donner elle-même de cruelles leçons, l'adversité ne veut-elle plus me laisser désormais que le devoir rigoureux de t'offrir des consolations, ou trop faibles, ou tout

à fait impuissantes? O mon fils! je te plains; mais tu me dois aussi quelque pitié.

« Mon père, sait-on au moins ce qu'elle est devenue? sait-on sur quelle route son ravisseur la traîne?... Vous ne répondez rien! Il est donc vrai que je l'ai tout à fait perdue, qu'aucun espoir ne me reste... Maintenant un long intervalle nous sépare; avant-hier, je l'ai vue là-bas!... là-bas, ma sœur... Tiens, regarde, ma chère Adélaïde, regarde, et tes sanglots vont redoubler... D'ici tu peux la voir, cette grille que j'ébranlai d'une main trop faible, cette grille que j'aurais dû briser... Ta bonne amie était là! elle était là, ma bien-aimée! Maintenant un long intervalle nous sépare!... Sophie! Sophie! un dieu persécuteur préside à nos amours. On dirait qu'il te montre quelquefois ton époux seulement pour te faire plus vivement sentir l'ennui de son absence; on dirait qu'il me permet quelquefois de t'apercevoir seulement pour réveiller dans mon cœur le désespoir de ta perte; oui, le cruel, de temps en temps ne nous rapproche qu'afin de se donner l'affreux plaisir de nous séparer aussitôt... Je fuis à Luxembourg, mon amante m'y suit; peu d'heures après elle retrouve un père qui, le lendemain, l'arrache à son époux! A travers mille périls, je pénètre jusqu'au couvent qui la renferme: il ne m'est permis de l'admirer qu'un moment! Enfin le hasard me conduit près de sa prison nouvelle; un cri douloureux m'avertit que ma femme est là, qu'elle me reconnaît; moi-même je l'entrevois, je l'entrevois mourante, et cependant l'honneur... l'honneur? du moins, je le croyais. Fatale marquise! ce n'est pas la première fois que tu fais tous nos malheurs!... L'honneur impérieux m'entraîne: et quand je reviens, j'ai tout perdu! le ravisseur de Sophie... Est-il possible qu'un père soit à ce point dénaturé? Le barbare! que reproche-t-il encore à son adorable et malheureuse fille? De quelle faute m'accuse-t-il que n'ait réparée mon hymen? de quel crime que mes revers n'aient expié? Pourquoi veut-il que deux époux amants périssent consumés de leurs vains désirs? Pourquoi veut-il précipiter ses deux enfants dans le même tombeau? O mon père! mon père!

« Cette fois, dit-il, Duportail ne s'est point éloigné de nous sans m'instruire de ses motifs et de ses résolutions. Une lettre qu'il a laissée pour moi... — Une lettre! Voyons, voyons donc! — Mon ami, commençons par gagner le prochain village.»

Nous entrâmes dans une auberge de Moncourt. Le baron voulait lire lui-même la lettre de mon beau-père; mais, obligé de céder à mes instances, il me la confia.

« Puisque votre fils vient de découvrir encore ma retraite, puisqu'il s'obstine à poursuivre partout ses victimes, il faut, monsieur le baron, que je vous instruise enfin de tous les malheurs de ma fille ; il faut que je vous apprenne des horreurs.

« Vous savez dans quel piége presque inévitable Sophie fut attirée ; vous n'oublierez jamais en quels lieux et comment l'infortuné Lovzinski retrouva sa Dorliska si désirée, sa Dorliska moins digne de blâme que de pitié, même au sein du crime. Baron, l'enlèvevement de cette enfant malheureuse autant que respectable n'était pas le plus grand des forfaits de votre indigne fils... »

Le plus grand des forfaits de votre indigne fils ! quelles expressions ! quel horrible mensonge ! vous-même, mon père, vous-même, frémissez de cette injure !... Monsieur le baron, je vous proteste qu'elle sera lavée dans le sang du calomniateur... Mais, que dis-je ? il est votre ami, il est le père de Sophie... Rassure-toi, ma sœur ; mon père, rassurez-vous, excusez le premier transport de la surprise et de la colère. Excusez... — Donnez, me dit le baron, donnez, que je finisse cette lecture. — Oh ! non, permettez... je vous en supplie !

... « Le jour que je lui donnais son amante, à l'instant même où tout se préparait pour leur réunion, j'entends dans la principale rue de Luxembourg un étranger demander le chevalier de Faublas ; et, malgré son travestissement nouveau, je reconnais celle qui la première forma votre fils dans l'art détestable de corrompre des femmes et de tromper des maris. Elle accourait, comme ils en étaient sans doute convenus ensemble, rejoindre au lieu de son exil le meurtrier de son mari... »

Grands dieux !... mon père, je vous jure qu'il n'en est rien ; j'ignorais que la maquise dût me suivre à Luxembourg ; j'ignorais... — J'aime à le penser, mon ami. Je ne puis vous croire capable des noirceurs que Duportail a si promptement supposées. Mais il est père, et père malheureux : nous devons l'excuser, le plaindre, nous efforcer de le retrouver et de le fléchir. Continuez.

... « A cette apparition fatale, je pressens tous les malheurs qui menacent ma Dorliska ; je ne vois qu'un moyen de l'arracher au pressant danger d'un opprobre et d'un abandon publics ; et cependant j'arrive au temple, ne sachant encore si je dois me hâter de

prendre un parti qui me semble extrême. Une audacieuse rivale, qui ne respecte rien, que rien n'étonne, paraît presque en même temps que nous à l'autel de l'hyménée. La sacrilége qu'elle est! c'est à la face du Dieu qui reçoit les serments des époux qu'elle vient sommer celui-ci de violer tous les siens!

« Cependant, qu'espérait-il, votre cruel fils, le digne élève d'une femme sans pudeur, le lâche suborneur d'une fille sans défense? qu'espérait-il quand il arrachait l'une à la respectable retraite que ses vertus embellissaient, quand il obtenait de l'autre l'éclatant sacrifice d'un monde corrompu dont elle était l'idole? Ce qu'il espérait! se donner en spectacle à toute l'Europe; s'enivrer de la gloire de traîner, enchaînées au même char, une fille séduite, une femme adultère; associer ses deux maîtresses à de semblables plaisirs, à une ignominie pareille; promener de contrées en contrées mademoiselle de Pontis, partageant un amant banal et le mépris public avec la marquise de B***! »

Mademoiselle de Pontis partageant le mépris public avec la marquise de B***! Ah! mon père, qu'elle imposture! ah! ma sœur, quel blasphême!...

... « Tels étaient ses desseins, que j'ai prévenus, que j'ai renversés. Grâce à ma vigilance, Dorliska fut sauvée; mais les événements ont d'ailleurs justifié tous mes soupçons. Jamais on n'a su bien précisément ce que la marquise était devenue pendant six semaines que votre fils a passées dans les environs de Luxembourg: sans doute ils y vivaient ensemble... »

Est-ce vrai cela? me dit Adélaïde. — Ma sœur, il est vrai que madame de B*** venait me voir de temps en temps; mais je ne savais pas que c'était elle qui me rendait visite. — Comment ne le saviez-vous pas, mon frère? — Mon amie... voilà ce que je ne puis t'expliquer; ce serait trop long. — Je ne suis pas contente de cette réponse, répliqua-t-elle, je la trouve obscure; ce qui me fâche davantage, c'est que M. Duportail ait quelquefois raison quand il vous fait de tels reproches. Cela prouve que vous avez réellement de grands torts avec ma bonne amie. Je vous impatiente, mon frère? Eh bien! voyons, finissez.

... « Chacun la vit effrontément reparaître à la cour quelques jours après le retour de son amant dans la capitale; et si toutes ses

intrigues ne purent empêcher que le chevalier ne fût mis en prison, personne du moins n'ignore que c'est en se prostituant qu'elle vient de l'en faire sortir... »

En se prostituant!... Non, mon père, non, je ne puis me le persuader. Il me serait trop douloureux de le croire. — Insensé! me répondit-il. Que m'importe, je vous prie, la douleur que vous en pourriez ressentir? Lisez, lisez donc.

... « Quel usage a-t-il fait de la liberté? Sophie ne revenant pas, il a fallu qu'une autre prît sa place. Le chevalier de Faublas n'est pas homme à se contenter d'une seule conquête : deux victimes à la fois, deux victimes au moins lui sont nécessaires. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'après avoir tout récemment découvert ma retraite, il ait jugé convenable d'y venir montrer à Sophie la nouvelle rivale qu'il lui préfère... »

Que je lui préfère! tandis que c'est pour Sophie que j'abandonne la comtesse! la comtesse qui maintenant m'appelle et gémit!... la comtesse! Ah! mon père, si vous saviez combien je lui suis cher! comme elle est sensible! comme elle est aimable! comme... Le baron m'interrompit : Monsieur, pensez-vous à ce que vous me dites? — J'ai tort, mon père, j'ai tort... mais c'est qu'aussi je me trouve dans la position la plus embarrassante... Pardon, cent fois pardon.

... « Cette inconcevable démarche, dont je ne devine point les motifs, renferme apparemment quelque autre mystère d'iniquité que l'avenir découvrira. Quelle est cette jeune personne près de laquelle j'ai reconnu votre fils sous des habits trompeurs? Une fille simple, que son innocence ne pourra sauver, ou une femme sans expérience dont il va corrompre les vertus naissantes. Quel est cet homme d'un âge mûr qui les accompagnait? Un époux malheureux qu'il couvrira de ridicule et d'opprobre, ou un père confiant dont il trahira l'amitié.

« Baron, vous êtes père aussi; mais vous paraissez ne vouloir jamais vous en souvenir. Je ne garderai point avec vous de vains ménagements, je vous parlerai sans détour : votre indulgence est inexcusable. Mon ami, craignez d'être bientôt réduit à la pleurer avec des larmes de sang. Craignez que le ciel, enfin lassé, ne punisse en même temps les désordres du fils et l'excessive faiblesse

du père. Craignez qu'un jour, dans sa colère, il n'envoie un vengeur à ma fille, et à la vôtre un séducteur... »

Un vengeur à sa fille!... Duportail, je le verrai ce vengeur que vous m'annoncez! Duportail, s'il tarde trop à venir, Faublas l'ira chercher! — Calmez-vous, s'écria le baron; tout à l'heure vous promettiez... — Quoi! monsieur, non content de me menacer indirectement, il ose encore insulter ma sœur!... Un séducteur à ma chère Adélaïde! — Voyez, mon ami, combien les passions peuvent nous rendre inconséquents et cruels: la seule idée qu'Adélaïde puisse être séduite met son frère en fureur! il ne la pardonne point à celui dont la fille, pleine d'amour pour la vertu, fut entraînée cependant aux plus condamnables excès d'un amour criminel! Faublas, pour un soupçon qu'il trouve injurieux, parle de s'armer contre son beau-père; et pourtant, à Luxembourg, Lovzinski ne songea point à venger, sur un étranger ravisseur, les égarements de sa Dorliska! — Permettez, mon père... que je sache enfin ses résolutions.

« Que mon exemple au moins vous soit un avertissement utile; je contribuai moi-même aux égarements du chevalier, et quoique j'en eusse été le complice involontaire, je ne tardai pas à m'en voir puni. Tous les maux qui m'accablent me sont venus de cet ingrat jeune homme et de sa fatale maîtresse, dont je vis tranquillement les criminelles amours. Bientôt engagé dans une injuste querelle, j'eus la douleur d'enfreindre la plus sage loi d'un royaume hospitalier qui m'avait rendu des amis et presque une patrie: mes mains, souillées du sang de l'innocent, firent triompher la mauvaise cause: moi-même enfin, j'escortai ma fille qu'on enlevait, j'aidai son ravisseur à la déshonorer.

« Ah! combien elle est moins à plaindre que moi, l'épouse adorée dont, il y a douze ans, je déplorais la fin tragique! Tranquille, elle repose dans les forêts de la Sula. Une mort prématurée l'a soustraite aux plus cruelles infortunes de sa fille et de son ami.

« Grâces cependant te soient rendues, Providence éternelle, dont il faut toujours bénir les décrets! grâces te soient rendues, divinité miséricordieuse jusque dans tes rigueurs! Tu voulus que Lovzinski survécût à Lodoïska pour offrir un jour à sa fille abusée des secours... hélas! bien tardifs, pour empêcher du moins sa honte complète, son avilissement prochain, pour sauver à Dorliska les dernières humiliations que lui gardait son séducteur impitoyable.

« Oui, ma fille déshonorée ne fut point avilie. Ma fille peut faire encore la consolation, la joie et l'orgueil de son père... »

Ici mes sanglots m'interrompirent un moment : Oui, m'écriai-je ensuite, l'orgueil de son père, et de sa famille, et de son époux ! Puis, en passant un mot qu'un père n'aurait dû jamais écrire, qu'un époux ne devait pas répéter, je relus cette phrase qui calmait un peu mes ressentiments et ma douleur, cette phrase en faveur de laquelle l'amant de Sophie pardonnait à Duportail les horreurs imputées au fils du baron de Faublas. Je relus :

« Oui, ma fille ne fut point avilie. Ma fille peut faire encore la consolation, la joie et l'orgueil de son père. Adorable enfant ! Son excuse est dans les vertus qui lui restent, dans les regrets qu'elle donne aux vertus qu'elle n'a plus... »

Les regrets qu'elle donne !... Quoi ! Sophie, se pourrait-il ?... des regrets ! Hélas ! j'aurais cru que l'absence devait seule les exciter ! Voici le coup le plus sensible à mon cœur.

Mes larmes recommencèrent à couler avec plus d'abondance Adélaïde pleurait aussi ; mais le baron paraissant vouloir reprendre l'épître fatale, je me fis violence pour achever sa pénible lecture ; et, comme tout à l'heure, en répétant une phrase consolatrice, j'eus soin d'en omettre quelques mots qui, selon moi, n'auraient pas dû s'y trouver.

... « Son excuse est dans les vertus qui lui restent, dans les..., et, le dirai-je ! dans la foule des avantages inappréciables dont la nature fut prodigue envers son séducteur, envers cet étonnant jeune homme que nous eussions tous admiré, s'il eût tenté pour le bien la moitié des efforts que le mal a dû lui coûter, s'il eût voulu convenablement appliquer à l'exercice de la vertu les rares qualités dont il abusa pour le crime.

« Baron, je vous ai rendu compte de mes trop justes motifs ; il ne me reste plus qu'à vous apprendre mes résolutions irrévocables.

« De l'impénétrable retraite où je me réfugie, j'aurai toujours les yeux ouverts sur mon persécuteur... Ma Dorliska m'est infiniment chère; j'adore en elle la vivante image d'une épouse tous les jours regrettée... Jugez si je ne souhaite pas ardemment son plus grand bonheur... Ah ! qu'avec transport j'immolerais à ses plus chers désirs le ressentiment de mes propres injures. Mais celui qui séduisit son

amante n'obtiendra sa femme qu'après l'avoir méritée ; et quiconque abusa la jeunesse de Sophie ne trompera pas mon expérience. Que le chevalier n'essaie donc point de me donner le change. J'ai trop appris à le connaître ; j'ai trop appris à redouter son artificieuse maîtresse pour marrêter jamais aux simples apparences. En vain prendrait-il maintenant la peine d'afficher les bonnes mœurs, je ne verrai dans sa conduite que de l'hypocrisie, tant que la marquise vivra dans le monde. Baron, je vous en donne ma parole d'honneur, Faublas, parût-il entièrement revenu de ses égarements, ne reverra Sophie qu'après que le ciel aura, dans sa justice, ordonné l'emprisonnement ou la mort de madame de B***.

« Mais je m'arrête à des suppositions qui me flattent sans m'aveugler. Je parle d'un amendement que je n'espère pas. Sans doute un Dieu, trop équitable pour encourager les grands désordres par l'impunité, garde à la marquise une éclatante catastrophe. Mais l'exemple de son châtiment, vînt-il en ce jour même épouvanter toutes celles qui lui ressemblent, serait donné trop tard pour votre fils. Votre fils, d'abord corrompu, devint aussitôt corrupteur. Il se pervertira de plus en plus dans la société de ses dignes amis, libertins par principes. On le verra méditer froidement avec eux ces basses noirceurs qu'ils ont appelées des *roueries*. Au défaut des époux et des pères, qui savent rarement venger leurs affronts, l'ennui, les infirmités, les chagrins attaqueront bientôt son adolescence épuisée. Jeune, il doit vieillir; il doit, s'il n'attente pas lui-même à ses jours, tomber par le fer ennemi ; il doit périr avant le temps.

« Moi, cependant, j'aurai travaillé sans relâche à guérir ma fille de sa fatale passion. Le même Dieu qui poursuit les méchants veille sur les justes. Sophie, lorsque son persécuteur descendra, déchiré de remords, dans la nuit du tombeau, Sophie, à ses propres yeux réhabilitée, ressuscitera pour une vie nouvelle. Mes soins aussi contribueront à fermer les plaies de son cœur. Après d'affreux orages, je verrai de beaux jours renaître pour elle; ma Dorliska reportera sur moi toutes ses affections moins vives et plus douces. Le moment heureux viendra où sa raison pourra lui confirmer ce que déjà lui dit son excellent naturel. Une fille comme elle n'a rien à regretter quand il lui reste un père tel que moi.

« Je suis avec une estime que les torts de votre fils n'ont point altérée, monsieur le baron, votre ami,

« Le comte LOVZINSKI. »

L'étonnement, l'inquiétude, le désespoir même m'avaient soutenu pendant cette longue et cruelle lecture. Après l'avoir achevée, je recueillis toutes mes forces pour demander à M. de Belcour jusqu'où ma femme avait été suivie, et dès qu'il m'eut appris qu'on avait perdu ses traces à La Croisière, je me trouvai mal.

Cet évanouissement dura peu. Je me ranimai par les soins de ma sœur; je repris courage à la voix de mon père. Mon père, me flattant d'une espérance que peut-être il n'avait pas, me pressait de commencer moi-même, avec ma sœur et lui, des recherches qui seraient, disait-il, plus heureuses. Tandis qu'il me parlait, un papier tombé presque sous mes pieds, à côté de ma chaise, s'attirait toute mon attention. C'était la lettre de mon beau-père, que le baron, tout occupé de mon état, avait oublié de prendre. Je songeai à m'en emparer sans qu'il en vît rien : j'y réussis avec assez de bonheur, et je me sentis plus content que si j'eusse acquis le plus rare trésor. Elle était affreuse, cette lettre; mais elle était injuste : je m'y trouvais bien maltraité; mais à chaque ligne on me parlait de Sophie. Cet écrit si cruel et si cher, je le repris donc. Ah! Faublas, ah! malheureux, où devais-tu le perdre et le retrouver.

Cependant un accident imprévu menaçait de nous retenir à Montcour. Comme nous venions de monter tous trois en voiture pour aller du moins jusqu'à ce village de La Croisière, Adélaïde, trop délicate pour supporter en même temps et les fatigues d'une longue route, et les chagrins de son frère, et ses propres agitations, ma chère Adélaïde se sentit fort indisposée.

Mon père, ces clochers que vous voyez d'ici, je les reconnais, ce sont les clochers de Nemours. Il nous faut tout au plus vingt minutes pour arriver dans cette ville, où nous trouverons tous les secours dont ma sœur peut avoir besoin.

Nous allâmes y descendre dans une auberge : il y avait à peine un quart d'heure que nous y donnions nos soins à notre chère Adélaïde, qui paraissait très incommodée, lorsqu'un courrier vint me demander. Il me remit un billet écrit d'une main inconnue, et conçu en ces termes :

« Monsieur le chevalier est averti de la part du vicomte de Flor-
« ville que M. Duportail qui, sur le soir d'avant-hier, avait quitté
« la poste à La Croisière, l'a cependant reprise à Montargis, au mi-
« lieu de la nuit suivante. »

« Venez, mon père, courons! volons... — Votre sœur, me dit-il, est-elle en état de nous suivre? et puis-je laisser dans une auberge

ma fille seule et malade? — Vous avez raison... Que je suis moi-même fâché de la quitter!... Cependant, mon père, un intérêt si pressant m'appelle!... Ah! permettez-moi de partir sur le champ... que mon domestique seulement m'accompagne... Vous avez mes pistolets et mon épée; donnez-les à Jasmin, défendez-lui de me les confier. Vos ordres seront respectés... Croyez pourtant que cette précaution est bien inutile; rendez-moi mes armes et soyez tranquille; je ne m'en servirai ni contre moi, ni contre le père de Sophie. Ne craignez rien de ma vivacité, si je le rencontre; si je ne le rencontre pas, ne craignez rien de mon désespoir... L'époux de Sophie ne l'obtiendra de Duportail que par une prompte justification, par des prières; s'il le faut, par des larmes... Je renonce à tout autre moyen... Votre fils, soit qu'il ne puisse rejoindre son beau-père, soit qu'il le trouve toujours injuste, toujours inflexible; votre fils, dût-il être à jamais le plus malheureux des amants, vivra du moins pour sa sœur et pour vous, monsieur le baron: Faublas le promet à son père. Le chevalier le jure, foi de gentilhomme. »

M. de Belcour, combattu de plusieurs inquiétudes, ne put aussi promptement que je l'aurais désiré se résoudre à prendre un parti. Peut-être il était effrayé du danger de livrer à lui-même un jeune homme impétueux que de nouvelles adversités semblaient devoir éprouver encore; mais sans doute il fut enfin déterminé par la crainte plus grande des excès auxquels pouvait me porter ma douloureuse impatience, s'il s'obstinait à me retenir près de lui. Il ne m'accorda néanmoins la permission si vivement sollicitée, qu'après m'avoir fait répéter plusieurs fois que, si j'avais le bonheur de faire quelque découverte, je l'en instruirais aussitôt; qu'au contraire, je me hâterais de revenir près de lui dès qu'il deviendrait probable que de plus longues recherches seraient inutiles, et qu'enfin, dans tous les cas, je ne laisserais point passer un seul jour sans lui donner de mes nouvelles.

Adieu, ma sœur, ma chère Adelaïde, adieu. Va! je suis désolé de te laisser dans l'état où je te vois... Mon père, vous aurez la bonté de m'envoyer son bulletin jour par jour, n'est-il pas vrai?

Lorsqu'ainsi je m'inquiétais de la santé d'Adélaïde, la mienne n'était guère meilleure. Deux journées remplies par de pénibles exercices, près de quatre-vingts lieues faites en moins de trente-six heures, de deux nuits, l'une entièrement perdue dans le travail d'un voyage, l'autre trop bien employée dans les jeux de l'amour; enfin les agitations du cœur, plus accablantes cent fois que les fatigues du corps, tout cela devait avoir épuisé mes forces; aussi je

n'en trouvais plus que dans mon courage et dans mes espérances.

Quelque diligence que nous eussions faite, nous n'arrivâmes qu'à sept heures du soir à Montargis, où nous ne trouvâmes pas un cheval dans les écuries de la poste. Le même malheur venait de m'arriver à Puy-la-Lande; mais j'avais forcé le postillon de Fontenay à pousser plus loin. Ici, malgré mes offres, mes prières, mes menaces, le paresseux mille fois maudit refusa d'avancer, et, l'ordonnance à la main, il me fit voir que je ne pouvais en aucun cas l'obliger à passer deux relais de suite.

Pendant que mon domestique appelait tout l'enfer à mon secours, je prenais des informations : le maître de poste me disait bien qu'en effet un homme d'un âge mûr, une très jeune fille, et deux femmes étrangères étaient venus lui demander des chevaux au milieu de l'avant-dernière nuit; mais il ajoutait qu'ils ne s'étaient fait conduire qu'à une demi-lieue de là, dans un chemin de traverse, où ils avaient mis pied à terre. J'interrogeai le postillon qui les avait menés : cet homme, ne pouvant m'apprendre ce qu'ils étaient devenus, s'offrit du moins de me conduire précisément à l'endroit où il les avait laissés. Il fallait y aller à pied ; je m'y déterminai, quoique excédé de fatigue... Hélas! je pris une inutile peine; personne n'avait vu ma Sophie!

Triste et désolé, mais ne pouvant renoncer à mon dernier espoir, je m'efforçai de me persuader que, dans la crainte d'être poursuivi, Duportail, au moyen de quelques relais disposés exprès, avait pu faire un long détour pour aller reprendre la poste quelques lieues plus loin, sur la même route. J'envoyai donc Jasmin chercher des chevaux à la poste prochaine, et lui recommandai de les amener le plus promptement possible à telle auberge de Montargis que lui indiqua le postillon qui seul allait m'y conduire.

« Monsieur, me dit la fille de l'hôtellerie, voulez-vous souper? — J'en aurais grand besoin, mais je n'en ai pas la moindre envie. Je veux une chambre... de la lumière... et qu'on me laisse tranquille. »

Tranquille! quand l'amour élevait dans mon sein les plus furieuses tempêtes! quand la fièvre me faisait déjà transir et brûler! Tranquille!

Où l'irai-je chercher?... le moment approche qui va détruire ma dernière espérance... Duportail a trente-six heures d'avance sur moi; il paraît n'avoir rien négligé pour échapper à mes poursuites. Je ne la trouverai pas.

Il semble qu'ils se soient tous réunis pour conjurer ma perte. Cet impertinent maître de poste n'avait pas un cheval dans ses écu-

ries!... Et cet insolent valet qui refuse de crever à mon service quatre détestables rosses que j'offre de lui payer dix fois plus qu'elles ne valent! Mais Jasmin, Jasmin me désespère plus qu'eux tous! le maraud ne viendra point... les heures précieuses s'envolent... Je ne la trouverai pas.

Les événements aussi combattent contre moi. Il faut que madame de B*** se fasse une fâcheuse affaire, justement quand j'ai le plus grand besoin de ses secours tout-puissants. Il faut que ma sœur tombe malade au moment où le baron demeurait mon unique appui. C'en est fait, l'étoile qui veillait sur mes entreprises m'a retiré son influence. Il est à jamais passé le temps des succès. La fortune jadis prévenait mes moindres désirs; maintenant elle se plaît à contrarier mes plus importants desseins : moi, dont chacun eût envié le sort il n'y a pas un an, je vais devenir incessamment l'objet de la pitié générale.

De la pitié générale! Oui, je suis en effet le plus infortuné des hommes... Je ne la verrai plus... Non content de me l'enlever, il travaille, dit-il, à sa guérison; et c'est en m'imputant mille atrocités... Pourrait-elle un moment penser que j'en fusse capable? croirait-elle me devoir ses ressentiments... ou son mépris, pire que sa haine?... Son mépris! le mépris de Sophie! Cette idée me révolte et m'accable.

Quelqu'un eut-il jamais de plus malheureuses amours? Il suffit qu'une femme me distingue et m'intéresse pour qu'aussitôt les hommes, le hasard et le sort lui déclarent une guerre cruelle... Madame de B*** qu'ils accusent tous, madame de B*** que poursuit leur implacable inimitié, qu'a-t-elle fait de si répréhensible?... Elle m'a trop aimé : voilà le crime qu'ils ne lui pardonneront pas; et cette femme, déjà trop punie, on m'impose la loi de ne la plus voir! on prétend me forcer à la détester! Ce n'est pas assez que j'aie déshonoré sa jeunesse, flétri ses beaux jours, peut-être avancé leur terme, on veut que je m'en applaudisse! on veut que je lui souhaite une mort prématurée. Quelle barbarie!... Leur jalouse rage attaquera bientôt aussi la comtesse; car elle m'adore, et je la chéris... La comtesse! elle est enceinte, la comtesse! O mon enfant!... enfant? Hélas!... non, jamais. Jamais mon père ne l'appellera son fils; ma Sophie ne l'élèvera point; Adélaïde lui refusera ses caresses, il ne portera pas le nom de Faublas... et sa naissance coûtera peut-être à sa mère l'honneur et la vie!... Mais celle-ci, dieux cruels, dieux persécuteurs, celle-ci, du moins, respectez-la! c'est mon amante légitime! c'est mon épouse idolâtrée! c'est ma Sophie! En vain je

les implore. Contre elle ils arment déjà son propre père, ils ordonnent le parricide!... Je vois l'absence et la calomnie creuser une tombe!... Je vois ma femme y descendre à quinze ans... et je reconnais mes destins : la plus chère victime devait être immolée la première.

Ainsi l'amour, qui m'avait donné les plaisirs et promis le bonheur, l'amour ne me laissera que des regrets amers, des chagrins inconcevables; et, pour comble d'horreur, j'aurai coûté la vie à toutes celles qui m'auront aimé!... Malheureux! vengeons leurs premières douleurs, et prévenons leurs derniers tourments. Prévenons leur trépas par le mien... par un suicide! Oui, ce sera là le crime du sort... Immolons Faublas pour sauver ses trois amantes : sauvons-les en séparant leurs destinées de la mienne! du moins je ne périrai pas tout entier. Elles pourront m'oublier et vivre... M'oublier! jamais; ni Sophie, ni la comtesse, ni la marquise, ni personne. Il restera de moi, pour tout le monde, le souvenir de mon dévouement... Cependant les époux, joyeux du deuil de leurs moitiés, vont s'applaudir de ce que je n'ai pas vécu plus d'un jour; les pères, effrayés pour leurs fils, ne manqueront pas d'exagérer les fautes de ma vie et les horreurs de ma mort; ils se plairont à remarquer surtout qu'à peine j'ai paru sur la terre. Mais que m'importent le triomphe et la cruelle joie de ceux-là, les terreurs et la fausse pitié de ceux-ci? Que m'importe?... Ah! qu'une fois, une fois seulement deux amants, dignes de l'être, deux vrais amants, devant ma tombe un instant arrêtés, se rappellent, avec mes courtes erreurs, le trépas glorieux qui les aura toutes expiées; qu'ils m'accordent une plainte, qu'ils me donnent une larme; que, dans le premier mouvement de leur commisération, ils se disent : *Ce généreux jeune homme, il mourut pour plusieurs! N'eût-il pas mérité de pouvoir n'en aimer qu'une et de vivre pour son bonheur?* Que deux amants le disent, qu'Éléonore et Sophie le répètent, mes mânes seront consolées.

Mais mon père, qui le consolera?... Mon père! pourquoi me laisse-t-il à moi-même dans ces moments affreux?... Pourquoi souffre-t-il qu'on m'arrache Sophie?... Duportail, tu me la rendras, ou ton sang... Insensé! tu parles de le soumettre, et tu ne peux pas même le rejoindre! et de sa retraite, qu'il dit impénétrable, Lovzinski brave tes menaces impuissantes comme tes recherches!... c'est à toi de mourir.

Poignants regrets d'un bien perdu sans ressource, cruel désir d'une vengeance impossible, que vous m'êtes insupportables!

Comme vous déchirez un cœur fait pour les passions douces!... Vainement je voudrais me dérober à vos fureurs... Poursuivi d'affreuses pensées... environné de spectres horribles... Sont-ce les remords?... Sont-ce les furies?... Quels transports m'agitent!... Je me sens des forces extraordinaires! Je me sens une rage égale à mes forces! Cet enfer, qu'ils appellent le monde, je puis l'anéantir!... Je puis m'ensevelir sous ses débris! Je le puis! je le veux!... Malheureux! que vas-tu faire?... Arrête!... Éléonore, que tu vas immoler.... et Sophie! Sophie! ton amante, ton enfant, ta femme, la marquise aussi, te supplient de les épargner... ton père et ta sœur embrassent tes genoux... ma main tremble, mes forces m'abandonnent... Asseyons-nous... Que j'ai chaud! que j'ai soif! ah! mon Dieu!

La voilà, cette lettre où mon injuste beau-père lui-même annonce ma tragique fin. Je retombe sur le sinistre passage : *Il doit, s'il n'attente pas lui-même à ses jours, tomber par le fer ennemi; il doit périr avant le temps!* Barbare! tes prédictions sont des ordres, des ordres que je vais accomplir! Mais toi-même, tyran farouche, tu ne pourras me refuser quelque pitié, quand tu verras qu'avant d'exécuter l'arrêt fatal, je l'ai presque effacé par mes pleurs.

Qu'il est triste, ce calme qui règne autour de moi! qu'il est effrayant, ce profond silence!... Un désespoir concentré... l'image du trépas... Pourquoi suis-je seul ici?... Où donc est ma sœur? Qui peut retenir mon père? Que fait la marquise? Mon Éléonore, qu'est-elle devenue?... Comment ne sont-ils pas réunis pour empêcher qu'il ne me l'arrache encore... ou pour le forcer à me la rendre?... Mais tous en même temps me délaissent... toutes les consolations me manquent à la fois... Je n'ai plus de parents, plus d'amantes. Ceux de mes amis qui songent à moi, m'évitent; ceux qui ne me fuient pas m'oublient. Me voilà seul, absolument seul dans l'univers!... Eh bien! la mort me reste. La mort est moins affreuse que l'état où je suis.

O mon père! j'oubliais ainsi mes promesses; un des pistolets que vous m'aviez rendus venait d'être posé sur une même table, à côté de la lettre de Duportail. Je trouvais je ne sais quel affreux plaisir à contempler l'un auprès de l'autre l'arrêt et l'instrument de ma mort. Plongé dans le dernier accablement du désespoir, je n'éprouvais plus ni combats, ni remords, ni terreur : mon heure, peut-être, était venue!...

Tout à coup la porte s'ouvre; et qu'on devine qui se précipite vers moi, qu'on devine qui je presse sur mon sein, qui me prodigue ses

caresses, qui j'accable de mes remercîments! « Regarde, me dit-elle, tu me donnes volontairement les plus grands chagrins, et j'accours pour consoler tous les tiens : dès que tu le peux, tu m'échappes, et je ne me lasse pas de venir à toi la première! »

Un moment, peut-être, vous avez espéré que j'embrassais la plus chérie des trois. Hélas! non, Sophie ne m'était pas rendue. Mais je retrouvais cette femme, presque autant que la mienne jeune, jolie, sensible et malheureuse : je trouvais madame de Lignolle!

Vous connaissez mes impatiences et mon étourderie, ma prompte ardeur et ses vivacités. Doucement serré dans ses bras, pouvais-je encore songer à m'endormir d'un éternel sommeil? Une autre envie que celle de la destruction faisait déjà bouillonner mon sang, et la fièvre du désespoir tournait tout entière au profit de l'amour.

Tout le monde sait en quel mauvais état se trouve ordinairement le meuble principal qui garnit toujours la chambre d'une auberge. Or, qui se chargera d'excuser la comtesse et le chevalier qu'un même désir entraîna sur le grabat le plus misérable? Je pourrais, pour leur justification commune, observer que les lits les plus chers à Morphée ne sont pas les plus agréables à Vénus; mais cette fois je passe condamnation sur un fait que je tiendrais secret, si le fil des événements ne me forçait à le raconter. Je dirai donc qu'il y eut ici, de la part du ministre et de la victime, une précipitation également condamnable. J'avouerai que celle-ci fut, avec trop d'irrévérence, immolée au pied d'un autel qui n'avait pas même de rideaux. J'avouerai surtout qu'avant de commencer le sacrifice, Faublas devait du moins fermer l'entrée du temple aux profanes.

Nous mourions pour la divinité dont tous les feux nous embrasaient, quand on vint nous troubler dans son culte. La porte de la chambre s'ouvrit tout à coup, quelqu'un entra brusquement. Une voix, qui me parut avoir le double accent de la surprise et de la douleur, une voix, que je crus reconnaître, laissa d'abord échapper cette exclamation toute simple : *Bon Dieu! que vois-je?* Hélas! moi, je ne voyais déjà plus rien; je n'avais pas même la force de faire un mouvement pour essayer de regarder celle qui venait ainsi déranger deux amants. Soit que les plaintifs accents de cette voix, toujours chère, eussent produit dans tout mon être une trop prompte révolution, ou plutôt, soit que la nature, enfin épuisée par tant de fatigues extraordinaires en si peu de jours accumulées, demeurât trop faible pour supporter le dernier effort de l'amour, je tombai sans connaissance dans les bras de la comtesse, qui pour le mo-

ment, plongée dans un évanouissement d'une espèce plus désirable, se trouvait hors d'état de me secourir.

Le bruit d'une berline et ses cahots rappelèrent mes esprits. Un clair de lune favorable me permit de voir dans tous ses détails la situation nouvelle où j'étais : je la trouvais, en vérité, plus douce que ma maladie ne me semblait douloureuse. On m'avait ôté les habits de mon sexe, et on m'avait rendu mes habits de femme. J'étais presque couché dans la voiture sur le siége du fond. Du même côté, dans l'encoignure à droite, madame de Lignolle, étroitement resserrée, supportait la plus grande partie de mon corps, devenu vraiment un fardeau. Ma tête appesantie reposait sur son sein, ses deux mains couvraient mon front glacé; mon visage, que réchauffait le sien, recevait des baisers et des pleurs; le souffle vivifiant d'une amamte ranimait le souffle incertain de ma vie presque éteinte.

En face d'elle et de moi, sur le siége de devant, presque dans le coin de la gauche, un jeune homme, dont la charmante figure offrait des signes certains d'une grande altération, soutenait mes jambes sur ses genoux, et, se tenant à demi courbé, s'appuyait légèrement sur les miens. Il essayait de faire passer la douce chaleur de ses mains dans mes mains arrosées de ses larmes. La plus fatigante des attitudes semblait ne rien coûter à son courage. Il attendait avec inquiétude, mais sans impatience, que son ami, rouvrant enfin les yeux, payât tous ses soins d'un regard.

« Bonsoir, mon Eléonore!... et vous, ma... (je me repris) mon ami, cher vicomte, généreux Florville, bonsoir. »

Toutes deux me répondirent par leurs caresses, par leurs sanglots, par l'expression touchante de leurs alarmes et de leurs espérances. « Vicomte, je ne m'étais donc pas trompé? c'était vous qui nous surpreniez?... — C'était moi, interrompit-il avec un profond soupir. — Vraiment, j'en suis encore toute honteuse, dit madame de Lignolle... Heureusement que monsieur savait à peu près... mais n'importe. Quelle différence!... Monsieur, je vous conjure encore de ne rien dire à personne, à la marquise de B*** surtout; je vous en conjure; car vous me feriez mourir de chagrin. » Il répondit d'un ton pénétré : « Madame la comtesse peut compter sur la plus inviolable discrétion. — C'est monsieur qui d'abord vous a secouru, reprit madame de Lignolle; c'est aussi monsieur qui a bien voulu prendre la peine de vous habiller; car enfin, la décence ne me permettait pas... — Le voilà qui rit, interrompit le vicomte. — Ah! tant mieux! dit la comtesse avec un cri de joie; sans doute il souffre moins... Vraiment

je l'admire, sa gaîté ne l'abandonne jamais! Faublas rit toujours... mais quelquefois il pleure aussi! Mon amant sait pleurer! » Le vicomte se contenta de répondre : « A qui dites-vous cela? » Madame de Lignolle, après un moment de réflexion, m'embrassa tendrement. « Monsieur, me dit-elle, vous riez de ce que votre amante, surprise dans vos bras, parle de décence; mais pourtant j'ai raison. Une femme, d'ailleurs encore toute confuse, pouvait-elle vous habiller dans une auberge, et devant une foule de gens accourus au bruit de votre accident? Le vicomte, en se chargeant de ce soin-là, m'a rendu le plus grand service; il nous a tous deux secourus en même temps. Grâce à lui, des étrangers n'ont pas vu mon désordre, les importuns se sont promptement retirés; en un clin d'œil vous avez été, de la tête aux pieds, revêtu. On ne saurait trouver un ami plus empressé, plus compatissant, une femme de chambre plus entendue, plus alerte... Vraiment, monsieur le vicomte, vous possédez au suprême degré l'art de secourir et d'habiller des femmes... Mais admire, mon ami, jusqu'où va sa prévoyance : dans l'espoir de nous rencontrer ensemble, il s'était muni des habits que maintenant tu portes! »

J'écoutais avec un plaisir secret la comtesse faisant l'éloge de la marquise. « Cher vicomte, vous êtes en effet le plus généreux, le plus délicat des amis. Comment vous exprimer ma reconnaissance? — Ménagez-vous, répondit-il, ne parlez pas, craignez toute espèce d'agitation.—Mon domestique vous a-t-il rejoint dans cette auberge? — Non. — Quoi! mon père et ma sœur, sans y avoir été préparés, vont me voir arriver! — Taisez-vous; je sais qu'ils sont à Nemours : nous les ferons avertir demain dès le matin. — Demain!... Où me conduisez-vous donc? »

J'ignore ce qui me fut répondu : je retombai dans ma léthargie.

Celle-ci, troublée par des rêves affreux, dura plus longtemps que la première; il faisait grand jour, et j'étais bien faible quand je me réveillai.

Je reconnus le château du Gâtinais, l'appartement de madame de Lignolle, son lit, l'heureux lit où l'amant d'Eléonore avait dernièrement passé deux nuits avec elle. C'était là que maintenant mademoiselle de Brumon languissait accablée des peines du cœur et des douleurs du corps! A genoux dans la ruelle, un mouchoir sur les yeux, les bras étendus vers moi, la tête penchée sur l'extrémité de mon traversin, Florville, au désespoir, gémissait à ma droite; je vis à ma gauche un objet non moins digne de pitié : c'était mon Eléonore, les cheveux épars, la pâleur sur le front, les yeux levés au ciel, la mort dans les yeux; c'était mon Éléonore, qui, plutôt étendue qu'assise

sur le bord du lit, disait en sanglotant : « Le cruel ! si du moins il ne parlait que de son épouse ! mais il désire ma rivale la plus détestée ! mais sans cesse il appelle madame de B***, dont je ne puis entendre le nom ! il l'appelle presque aussi souvent que son Éléonore ! Hélas ! je croyais n'avoir à combattre que l'amour de Sophie ; je n'imaginais pas qu'il eût pour la marquise un véritable attachement !... Mais comment fait-il donc pour aimer ainsi tout le monde ? Moi, je ne puis adorer qu'un homme, je ne puis idolâtrer que lui ! Quelle femme aurais-je à redouter si l'ingrat voulait payer mon amour d'un amour égal ! — Eh ! madame, il est chez vous, interrompit le vicomte, tout à coup sorti du profond accablement où je l'avais vu plongé. Déjà vous avez sur celles que vous appelez vos rivales l'avantage d'être mère ; bientôt vous aurez l'avantage plus grand d'avoir sauvé ses jours. Il est chez vous ; n'êtes-vous trop heureuse ?—Oui, s'écria-t-elle avec transport, ses jours, que sa femme avait compromis, que la marquise aurait abrégés, je les sauverai, moi ! j'aurai le bonheur de les prolonger peut-être et de les embellir. C'est à moi qu'ils seront consacrés, car c'est à moi qu'ils appartiendront... Oui ! sauvons-les. Employons ce nouveau moyen d'être aimée, puisque tous les autres ne suffisent pas ; serrons de ce nouveau nœud les liens qui nous unissent ; que, dans le cœur de mon ami, la reconnaissance se joigne à l'amour pour m'assurer une préférence d'ailleurs méritée. Sauvons-les... Mais le pourrai-je ? Si le mal fait toujours de nouveaux progrès ! Si cette fièvre a des redoublements ! si, comme tout à l'heure, dans l'accès d'un transport furieux, il veut quitter son lit, sortir de cet appartement, courir à Sophie qu'il croit voir, à madame de B*** qu'il croit entendre ? le moyen de le calmer, quand il me met au désespoir ! le moyen de le retenir, quand je suis si faible !... Une soirée si pénible ! une nuit passée dans les plus vives alarmes ! je me sens tout à fait épuisée !... Vous, monsieur le vicomte, vous avez plus de force et de présence d'esprit que moi ; cependant vous paraissez aussi bien abattu, bien accablé... Hélas ! son ami, comme son amante, n'aurait-il plus que du courage !... O mon Dieu ! donne-nous des forces !... Mais je vous implore pour une passion que vous condamnez !... Que vous condamnez ! Ah ! vous n'êtes pas injuste ! Voyez mon cœur, et jugez. Jugez ! prenez pitié d'une faible mortelle !... Si pourtant mes vœux ne sont pas entendus ? si Faublas succombe ? S'il succombe, du moins je n'aurai pas sa mort à me reprocher ; ce sera sa femme... non, son indigne maîtresse, la marquise de B*** ! Le souvenir de Sophie lui cause, en effet, de vives agitations ; mais c'est, je le vois bien, celui de madame de B*** qui le poursuit, qui

le tourmente, qui l'enflamme ! C'est celui-là qui brûle son sang ! c'est celui-là qui le tue !... Si Faublas succombe, je joindrai cette méchante femme : Ta passion désordonnée, lui dirai-je, a détruit ce que le ciel avait créé de plus parfait ; ton artificieuse rage vient de me priver du mortel que j'idolâtrais ; tiens, reçois le digne prix de tes scélératesses ! Dès que j'aurai dit, je la tuerai ; et puis j'irai sur le tombeau de mon amant... j'irai, je ne pleurerai plus ! je me poignarderai ! »

Ainsi, dans sa douleur, madame de Lignolle m'éclairait sur le danger de mon état : ce que je prenais pour une léthargie, c'était l'assoupissement de la fièvre ; ce que j'appelais mes rêves, c'était un véritable délire.

Cependant j'étais excessivement las ; et pour me procurer quelque soulagement en changeant de posture, j'essayai de me mettre sur mon séant. Mes deux gardes, au mouvement qu'elles me virent faire, se jetèrent sur moi, me saisirent par les bras, et, réunissant leurs efforts, me retinrent dans la situation qui m'incommodait. « Pourquoi voulez-vous quitter votre ami ? disait la marquise. — Restez là, criait la comtesse, restez là, m'entendez-vous ? — Éléonore, chère amante ! je ne veux pas m'en aller. Sois tranquille. — Ah ! dit-elle en m'embrassant, tu me reconnais donc ? Reste là, je t'en prie !... Va, j'aurai bien soin de toi. Va, tu ne manqueras de rien ! » J'adressai la parole à madame de B***. « Et vous aussi, prenez courage, ma généreuse amie...— Il est encore dans le délire, interrompit madame de Lignolle. — Au contraire, répondit la marquise, je le crois tout à fait revenu. C'est au vicomte qu'il adresse la parole, et pourtant c'est toujours à la comtesse qu'il parle, c'est moi qu'il regarde, et c'est vous qu'il voit ! Plaignez-vous, plaignez-vous donc ! — Mon cher Florville, quel heure est-il ? — Midi. — Midi !... Comtesse, avez-vous fait avertir mon père ; avez-vous envoyé savoir des nouvelles de ma sœur ? — On devrait déjà être revenu, » me répondit-elle.

A l'instant même nous entendîmes du bruit dans le corridor : c'était La Fleur qui revenait de Nemours. La comtesse courut lui ouvrir la porte de son appartement, qu'elle referma dès que le domestique fut entré.

Il avait vu M. de Belcour : ma sœur se portait beaucoup mieux ; mon père viendrait dans la soirée faire une visite à madame la comtesse. « Fort bien, La Fleur, lui dit-elle ; mais ne mentez pas : Julien, à qui j'avais ordonné de monter à cheval pour aller à Paris informer M. de Lignolle de notre arrivée ici, Julien est-il parti tout

de suite? — Avant deux heures du matin, madame. — Bon, mon cher, laissez-nous... Écoute donc, La Fleur... prenez cet argent, soyez discret... envoie-nous promptement M. Despeisses, qui doit être resté là-bas. »

Ce M. Despeisses ne se fit pas attendre. Il me tâta le pouls, regarda mes yeux, me fit tirer la langue, et prononça hardiment qu'il n'y avait plus la moindre apparence de danger. Seulement il ajouta que la malade avait besoin de repos. La comtesse, dans le transport de sa joie, sauta au cou du médecin, qui fut embrassé d'abord, puis renvoyé.

Madame de B***, depuis quelques minutes, paraissait livrée à de sérieuses réflexions. Elle rompit enfin le silence, pour donner à madame de Lignolle un conseil qui n'était pas absolument désintéressé. « Heureusement, dit-elle, il n'est plus nécessaire que nous restions toutes deux auprès de lui. Madame la comtesse ne feraitelle pas bien de se jeter tout habillée sur le lit de camp dressé dans le cabinet! — Mais vous-même, monsieur... — Quant à moi, rien ne presse, interrompit le vicomte, je suis visiblement moins accablé que vous. D'ailleurs, j'aurai tout le temps cette après-dînée. Vous, madame, il faudra que vous receviez la visite du baron. » La comtesse déclara qu'elle ne me quitterait point; et je crois que les adroites sollicitations de la marquise auraient été perdues, si je ne les avais appuyées de mes vives instances; encore madame de Lignolle ne nous obéit-elle qu'après nous avoir fait promettre que nous ne la laisserions pas dormir plus de deux heures.

Il y eut quelques moments de silence et de calme; après quoi le vicomte me quitta sans bruit, fit sur la pointe du pied plusieurs tours dans l'appartement, regarda, sous je ne sais quel prétexte, à travers les vitres du cabinet où reposait la comtesse; puis revenant prendre au chevet de mon lit sa place accoutumée : « Elle dort, me dit-il à mi-voix. » Et, d'un air inquiet, il ajouta : « Chevalier, j'ai mille choses à vous dire; mais gardez-vous de m'interrompre, ne vous fatiguez pas, écoutez seulement. » Ici madame de B*** s'étant un instant recueillie, prit une de mes mains, qu'elle retint dans les siennes, et me regarda tendrement. « Ah! reprit-elle enfin, voyez si je n'ai pas raison d'accuser le sort, moi qui, depuis six mois et pour toujours, condamnée au repentir, à l'indifférence, aux regrets, ne voyais plus qu'une consolation possible, celle de contribuer du moins en quelque chose à vos félicités, je viens de faire tous vos malheurs! Je sacrifierais pour mon ami ce que j'ai de plus cher, et c'est par moi qu'il a perdu ce qu'il chérit le plus! Suis-je assez mal-

heureuse? Depuis longtemps vous ne devez plus m'aimer, Faublas; désormais vous allez me haïr! — Ne plus vous aimer! — Parlez donc plus bas, interrompit-elle, ou plutôt, ne parlez pas. Ne parlez pas, mon ami, cela vous agite, cela vous fait mal... Faublas, vous allez me haïr, » répéta-t-elle d'une voix tremblante; et, comme elle me vit prêt encore à l'interrompre, elle se hâta d'ajouter: « Mais non, non, vous seriez trop injuste... Faublas, puisque vous ne désirez point de me trouver coupable, répétez-vous, pour ma justification ce que je vous ai dit dans la forêt de Compiègne. Ah! votre amie ne s'en défend point: pour qu'elle se trouve un peu moins à plaindre, il lui importe que vous ne conserviez contre elle aucune espèce de ressentiment. — O vous qui m'êtes toujours chère, croyez-moi, je ne conserve que le souvenir d'une générosité, d'une délicatesse à laquelle on ne peut rien comparer! Et, le dirai-je? d'un am... » Je l'aurais dit; mais la marquise craignit apparemment de l'entendre, elle me coupa brusquement la parole: « D'une amitié qui ne finira qu'avec la vie; je comprends: mais ne parlez pas, Faublas; craignez, je vous le répète, toute espèce d'agitation. Laissez-moi parler seule; laissez-moi la douceur de vous apprendre combien je me suis occupée de vous depuis notre séparation dans la forêt. Tourmentée de la crainte de ne pouvoir plus empêcher le cruel événement que je redoutais, je me suis hâtée d'arriver du moins assez tôt pour vous offrir les soins de l'amitié... » Elle ajouta d'un ton bien triste: « Il est vrai que je prenais une inutile peine. L'amour déjà vous consolait: une femme plus chérie... — Plus chérie... n'affirmez pas cela, car, en vérité, je ne sais qu'en penser moi-même. — Quoi! répondit-elle, en affectant de prendre le change, vous n'aimez pas madame de Lignolle autant que Sophie? — Autant que Sophie? Non, sans doute. Ni madame de Lignolle, ni... »

Je crois que j'allais dire, ni madame de B***. Elle m'en empêcha. « Mais, monsieur, ne criez donc pas: faudra-t-il vous le redire cent fois?... Faublas, vous réveillerez la comtesse... vous vous ferez mal... mon ami... Je ne sais plus ce que je vous disais. — Que vous vous étiez hâtée de venir pour me consoler. — Pour vous consoler! je n'ai point dit cela... Pour vous secourir, chevalier... En effet, dès que madame de Lignolle vous eut emmené, dès que Rosambert... — A propos, qu'est-il devenu? — Je l'ai fait transporter à Compiègne même, dans la maison d'un ami que j'ai là. — D'un de vos amis, à vous? — A moi. Le chirurgien parlait de risquer le transport à Paris: je n'ai point voulu qu'on fît supporter à M. le comte

les fatigues d'une route, je n'ai point souffert qu'on le mît à l'auberge : il n'y aurait peut-être pas trouvé tous les secours nécessaires; et, dans l'état où il est, le défaut de soins eût pu lui causer la mort. Le lâche l'a méritée ; mais c'est de moi qu'il la doit recevoir. Je ne confierai point aux communs accidents de la vie le soin de son châtiment, qui me regarde seule. Au reste, ce que je désire le plus... — Mais, écoutez donc, ne craignez-vous pas les suites de cette affaire? Êtes-vous sûre de la discrétion de tant de gens?... — Allons, mon ami, ne dites plus rien, vous vous fatiguez... Je me suis servie des moyens ordinaires, qui ne sont pas mauvais; j'ai magnifiquement acheté le secret : les promesses et les menaces ont été prodiguées avec l'or. — Ces précautions ne suffisent pas toujours. — Paix donc... J'en ai pris d'autres, poursuivit-elle d'un air embarrassé... c'est pour cela qu'il m'a fallu rentrer dans la capitale, où j'ai perdu quelques heures... mais dès que je me suis vue libre, j'ai volé du côté de Fromonville... où je croyais arriver avant vous, puisque vous deviez... passer la nuit chez la comtesse. A moitié chemin, j'ai rencontré un des mes émissaires qui venait à Paris me rendre compte de ce que ses compagnons avaient découvert à Montcour. Il avait, sur sa route, attentivement examiné les voyageurs. Par les divers renseignements qu'il me donna, j'appris, non sans quelque surprise, que vous aviez sur moi beaucoup d'avance, et que madame de Lignolle aussi me précédait de quelques postes. A cette nouvelle, j'ai redoublé de vitesse, et si je n'avais pas manqué de chevaux à Puy-la-Lande, j'étais encore à Montargis avant la comtesse. — Oh! oui, mais elle est arrivée la première ; et même, à propos de cela, je vous dois bien des remercîments, bien des pardons surtout... Vous nous avez trouvés... Comment avais-je négligé de fermer cette porte? Comment... — Chevalier, faites-moi grâce des détails : et, tenez, je vous en prie, qu'il ne soit jamais entre nous question de cette rencontre. — Cependant, permettez... — Je ne permets rien. Vous ne parlerez plus de cette aventure, si vous conservez pour moi quelque... »

La marquise un moment s'arrêta pour chercher l'expression convenable. Ce fut le mot estime qu'elle prononça d'abord : celui de respect, elle ne le hasarda qu'après, et d'une voix tremblante et d'un air presque humilié.

« Oui, j'ai pour vous beaucoup d'estime, beaucoup de respect, beaucoup d'am... — D'amitié, je vous entends, n'achevez pas... Faublas, me voilà pleinement récompensée ; il ne manque plus à ma tranquillité que la certitude de votre entier rétablissement... Vous

avez beaucoup trop parlé, reposez-vous; tâchez de dormir... ne fût-ce qu'un quart d'heure... je vous en prie... je le veux. »

Si elle ne m'en avait pas donné l'ordre, je me serais vu bientôt forcé de lui en demander la permission. Mais le pénible sommeil qui m'accabla ne dura pas longtemps. Je me réveillai sitôt et si brusquement, que la marquise en fut déconcertée : je la surpris versant des larmes sur un papier qu'elle se hâta de dérober à ma vue. «Quel est donc, osai-je lui demander, quel est cet écrit fatal qui fait ainsi couler vos pleurs? — Hélas! pourquoi vous le dirais-je? répondit-elle en soupirant. — Sans doute, répliquai-je avec un peu d'amertume, il est passé le temps où votre ami pouvait n'ignorer aucun de vos secrets. — Des secrets pour vous! dit-elle. Si j'en avais, je n'en aurais qu'un, et celui là, Faublas, vous le devineriez sans peine; mais alors il faudrait, par commisération autant que par délicatesse, m'aider à le garder. — Commisération! quel mot! — C'est celui qui convient. Mes chagrins... — Je m'efforcerai du moins de les consoler. — Et si, maintenant plus que jamais, ils sont inconsolables!... Tenez, mon ami, je vous en conjure, ne m'interrogez pas, ne me demandez rien, laissez-moi seule et tout entière à ma douleur, laissez-moi pleurer... Des plaintes et des larmes! voilà donc ma dernière ressource! et pourtant je me suis estimée capable de soutenir patiemment les dures épreuves réservées aux femmes malheureuses, et à la plus malheureuse des femmes! J'ai eu l'orgueil de me croire à jamais prémunie contre l'injustice des hommes et les persécutions du sort. Insensée que j'étais!... Du moins je me suis aujourd'hui, par ma propre expérience, convaincue d'une vérité que j'avais toujours soupçonnée et qui console ma faiblesse : ce courage guerrier, dont vous autres hommes vous vous montrez si fiers, est de tous les courages le plus facile comme le plus commun. Il est aisé d'aller, pour la vengeance ou pour la gloire, un moment exposer sa vie; il ne l'est point de soutenir avec une égale constance plusieurs malheurs inattendus. Tant d'autres revers plus grands encore, aussi peu prévus, aussi peu mérités, ne m'avaient pas tout à fait abattue. Pourquoi celui-ci m'accable-t-il? Je ne sais, mais j'ai sur le cœur un énorme poids; si je n'obtiens un prompt soulagement, je succombe, il faut céder : mon ami, laissez-moi pleurer, laissez-moi gémir. »

Je voulus parler; mais, pour m'en empêcher, elle posa sa main sur ma bouche... Je pris cette main, toujours douce et jolie, je la serrai, je la baisai, je la mis sur mon cœur, sur mon cœur vivement ému.

On eût dit que madame de Lignolle attendait ce moment : elle

sortit tout à coup du cabinet où je la croyais endormie. Mon premier mouvement fut de repousser la marquise. Celle-ci, toujours étonnante dans les occasions pressantes, conserva plus de présence d'esprit que moi. Persuadée qu'il était trop tard, elle ne voulut ni retirer sa main ni changer de situation. « Vous m'auriez laissée dormir jusqu'à demain, » dit la comtesse. Puis, regardant le vicomte, elle ajouta : « Qu'y a-t-il donc? — Une palpitation, répondit-il froidement. — Une palpitation! Mais vous pleurez... Est-ce que c'est dangereux, une palpitation? — Pas ordinairement, mais dans son état, toute agitation peut être nuisible. « La comtesse m'adressa la parole : « Mon ami, vous sentiriez-vous plus mal? — Au contraire, je me sens mieux. — Parce que tu me vois? — Parce que je revois celle qui m'est chère, celle à qui j'ai donné trop de chagrin, celle dont la tendresse inquiète veille sur mes jours... — C'est assez, interrompit madame de B*** qui me serra la main, elle vous comprend; elle est payée de ses soins. — Sans doute, je le comprends, s'écria madame de Lignolle en m'embrassant; mais n'importe, laissez-le dire, il parle si bien. »

Quoique la comtesse témoignât le désir de me faire causer, je gardais le silence. Et qu'aurais-je pu dire encore? je venais de m'expliquer de manière que tout le monde avait été content.

Personne ne le fut quelques moments après, car M. de Lignolle arriva beaucoup plus tôt qu'on ne l'attendait. Julien, dépêché vers lui, l'avait rencontré sur la route. Il demanda de mes nouvelles avec beaucoup d'empressement et d'intérêt; mais l'air dont il regardait la marquise ne laissa pas de m'alarmer. « Monsieur est un intime ami de mademoiselle de Brumon, » lui dit la comtesse qui s'aperçut comme moi de son inquiétude et de son étonnement. « Un ami? » répéta-t-il. La marquise se hâta de prendre la parole : « Un ami de l'enfance. — Monsieur est noble? — Je suis vicomte. — Vicomte de...? — De Florville. — Ce nom-là est nouveau pour moi. — Peut-on savoir tous les noms? — Sans me vanter, il y en a peu que j'ignore. » Il prit un siége, et regardant la marquise d'un air dédaigneux, il ajouta : « Mais apparemment que votre famille n'est pas ancienne? — Le grand-père de mon bisaïeul a monté dans les carrosses du roi. — Ah! ah!... monsieur, je suis votre très humble serviteur. » Il s'était levé et venait de saluer la marquise. « Vous paraissez bien jeune, lui dit-il. — Je ne suis pas majeur. — Ni prêt à l'être? — Oh! j'y viendrai. — Par quel hasard, demanda-t-il à sa femme, avons-nous le bonheur de posséder monsieur chez nous? — Par quel hasard! Mais c'est que... c'est que... — Voici le fait, »

interrompit le vicomte, qui vit l'embarras de la comtesse. « Eh bien ! oui, dites-le, vous, s'écria-t-elle.—Voici le fait, répéta madame de B***. Depuis longtemps mademoiselle me faisait espérer que j'aurais le plaisir de lui donner à dîner chez moi. Elle avait jusqu'à présent différé de me tenir parole, parce qu'il y a pour ainsi dire un voyage à faire... — Où demeurez-vous donc ? — A Fontainebleau. J'y passe huit mois de l'année, j'ai un appartement au château. » M. de Lignolle s'inclina.

Moi, j'écoutais la marquise avec un plaisir mêlé d'étonnement : cette femme qui, tout à l'heure déplorant je ne sais quel malheur nouveau, paraissait inutilement vouloir retenir des sanglots, étouffer ses gémissements et résister à son désespoir, est-ce bien elle que j'ai vue, le moment d'après, donner avec un admirable sang-froid le change à la comtesse ? Est-ce bien elle que j'entends maintenant, d'une voix ferme et d'un front tranquille, et du ton de la vérité, faire à M. de Lignolle une fable impromptue, ingénieuse et vraisemblable ? O madame de B***, comme vous savez au besoin composer votre figure, assurer votre maintien, sécher vos larmes, dissimuler vos passions, vous rendre enfin tout à fait maîtresse de vous ! Oh ! comme en un moment vous venez de justifier, d'augmenter, la haute opinion que j'avais de vos talents et de votre force !

Elle continuait : « Hier pourtant, mademoiselle est venue... — Ah ! voilà, s'écria le comte en s'adressant à moi, voilà cette affaire indispensable qui vous forçait à sortir pour vingt-quatre heures. C'était pour une partie de plaisir que vous quittiez la comtesse retenue au lit par une indisposition assez grave. A sa place je ne vous le pardonnerais pas. » La marquise reprit : « Elle est venue, et pour comble de bonheur, elle m'a amené madame la comtesse... — Quoi ! dit M. de Lignolle à sa femme, vous avez dîné chez un jeune homme que vous ne connaissez pas et qui ne vous avait pas même invitée ? — Monsieur, trève de morale, répondit-elle, écoutez l'histoire jusqu'à la fin. —Vous concevez, ajouta le vicomte, combien la visite de ces dames m'a charmé. Hélas ! ma joie n'a pas duré longtemps. Dans l'après-dînée, mademoiselle s'est sentie mal à son aise, nous avons cru que ce ne serait rien ; mais le soir le mal a augmenté. Nous voilà d'abord fort embarrasés, comme vous le pensez bien ; car il n'y avait pas moyen qu'une jeune demoiselle restât chez un garçon. Heureusement madame la comtesse, qui a beaucoup de présence d'esprit... — Beaucoup moins que vous, monsieur le vicomte, je vous rends justice... — A pris le parti de faire transporter mademoiselle ici... où elle a bien voulu me permettre de l'accom-

pagner. — Pourquoi donc ici plutôt qu'à Paris? dit le comte à madame de Lignolle. — Pourquoi ?... ma foi, demandez à monsieur le vicomte. » Celui-ci répondit aussitôt : « Parce qu'il y aurait eu quatorze mortelles lieues à faire, et que de Fontainebleau ici il n'y en a pas sept. »

Le comte, qui ne trouva pas cette raison mauvaise, garda le silence pendant quelque temps : il paraissait observer M. de Florville et mademoiselle de Brumon. « Puisque vous êtes l'ami de mademoiselle, dit-il enfin, vous devez savoir deviner des charades ? — Oui, monsieur, répliqua la marquise ; mais pas à présent, s'il vous plaît ; je ne m'y sens pas du tout disposée. »

Ce fut pour M. de Lignolle un nouveau trait de lumière : il prit la comtesse à part ; mais, curieux de savoir ce qu'il lui disait, nous écoutâmes attentivement.

« Madame, ce jeune homme-là n'est pas l'ami de votre demoiselle de compagnie. — Que voulez-vous qu'il soit ? — Il est son amant, madame. — Ah ! l'excellente idée que vous avez là ! — Ne riez pas, madame, vous savez que je m'y connais. — Je sais que vous le dites. — Et je crois qu'il faut veiller sur mademoiselle de Brumon. —Vraiment, monsieur? — Il faut y veiller de près. — C'est mon intention. — Ce vicomte est jeune... a une jolie figure... ne paraît pas manquer d'esprit... ni d'usage... je lui trouve je ne sais quoi de très distingué... et je l'ai vu quelque part... Il a tout l'air d'un séducteur, madame. — Monsieur, j'admire avec quelle sagacité vous pénétrez les gens en un quart d'heure. — Voilà ce que c'est que de connaître le cœur humain, comtesse !... Je crains que la petite Brumon ne soit déjà la dupe de ce jeune homme-là. — Bon ! — Avant-hier, qu'est-elle devenue ? — Elle a passé la journée chez son père. — En êtes-vous sûre ? — Oui. — Mais hier, ce dîner à la campagne ? Cela ressemble furieusement à une partie fine, au moins. — Je ne sais pas ce que c'est qu'une partie fine, monsieur. — Madame, une partie fine... c'est une partie... C'était une partie fine, allez, je vous le dis. — Expliquez-moi donc... — Je vous l'explique aussi : c'est une partie... une partie à deux. — Nous étions trois. — Aussi je suis persuadé que vous les avez beaucoup dérangés en y allant. — Ai-je mal fait ? — Vraiment, vous auriez dû auparavant me consulter. — Passons, monsieur. — Madame, j'ai déjà plusieurs preuves du penchant que ce jeune homme a pour cette jeune fille. — Voyons ! vite ! — Ses yeux sont rouges, parce qu'ils ont pleuré ; ses yeux ont pleuré, parce que son ame s'est affectée ; son ame s'est affectée, parce que sa maîtresse est tombée malade ; donc il aime

mademoiselle de Brumon. — Votre logique est pressante, monsieur. — Et il faut que son ame soit profondément affectée, puisqu'il n'a pas voulu deviner mes charades! Ne riez pas, madame... ceci est sérieux... éclairez la conduite de votre demoiselle de compagnie; donnez-lui son congé pour toujours, ou ne la quittez pas une minute. — Monsieur, mon choix est fait; j'aime mieux ne pas la quitter. — Quant à ce jeune homme, je vais le prier poliment de s'en retourner chez lui. — Non pas, monsieur... — Mais, madame... — Point de mais! je ne le veux pas. — Tant pis pour vous, madame; on vous attrape; ces jeunes gens-là vous joueront quelque méchant tour, je vous en avertis. »

Un peu mécontent de sa femme, mais très content de lui, M. de Lignolle sortit de l'appartement. La comtesse alors fit les plus vifs remercîments au vicomte : « Vous m'avez, lui dit-elle, très habilement tirée de l'embarras extrême où j'étais; vous êtes, après Faublas, le jeune homme du monde le plus spirituel et le plus aimable. » Il lui répondit : « Croyez-moi, ne perdez pas votre temps à me complimenter : vous êtes encore menacée d'un danger prochain auquel il faut songer à vous dérober. Le comte est ici, le baron doit y venir : s'ils se rencontrent, ils peuvent avoir une explication dont vous devez redouter les suites. — Vous avez raison; mais quel parti prendre? — Faire dire à M. de Faublas de ne pas venir. — Ah! je suis bien aise de le voir et de lui parler. — Cependant je prendrai la liberté de vous représenter... — Tenez, monsieur, toute représentation est inutile : si le baron ne devait pas venir, je l'enverrais chercher. — En ce cas, trouvez donc quelque moyen d'écarter M. de Lignolle. »

Elle le fit appeler et lui dit qu'elle désirait quelques pièces de gibier; charmé de la demande, le comte se hâta de dîner et partit pour la chasse. La marquise, alors tout à fait tranquille, alla prendre, sur le lit de camp du cabinet, la place que madame de Lignolle y occupait une heure auparavant.

Il n'y avait pas un quart d'heure que la comtesse et moi goûtions les douceurs du tête à tête, quand on vint rudement frapper à la porte. Figurez-vous notre surprise et mes craintes : c'était M. de Lignolle, déjà revenu de la chasse! Il criait : « Ouvrez, ouvrez vite; je vous amène madame de Fonrose... oui, madame de Fonrose, qui venait nous voir... je l'ai rencontrée comme je sortais du parc... quel bonheur! » La comtesse courait à la porte.

« Un moment, ma chère Éléonore, un moment. Que je te dise. C'est madame de Fonrose... ne lui parle pas du vicomte. — Pourquoi? — Parce que... Tiens, mon amie, j'aurais dû t'en prévenir

plus tôt ; mais j'étais si malade ! je n'y ai pas songé... Le vicomte et la baronne sont ennemis jurés. Il paraît que Florville, qui lui a fait sa cour, n'en a pas été mal traité ; mais ils se sont fort mal quittés, ils se détestent... Ouvre maintenant, car on frappe encore. Surtout fais bien attention à ce que tu diras. Ne va pas parler du vicomte ! — Non, non, sois tranquille. »

LE COMTE (*en entrant*). « Où est donc le vicomte ?

LA COMTESSE. « Chut !

LE COMTE. « Plaît-il ?

LA COMTESSE. « Taisez-vous.

LA BARONNE (*regardant madame de Lignolle d'un air étonné*). « Est-ce que je vous dérange, comtesse ?

LA COMTESSE. « Point du tout.

LA BARONNE (*à Faublas*). « Hé bien ! cette chère enfant, comment va-t-elle ?

LE COMTE. « Ce n'est rien, je vous dis ! un peu de fièvre...

FAUBLAS. « J'ai osé me flatter que mon père...

LE COMTE. « Monsieur votre père est un homme fort étrange, mademoiselle.

FAUBLAS. « Vous dites, monsieur ?

LE COMTE. « Comment ! il m'aperçoit de loin ! le voilà qui tout à coup descend de voiture, et s'enfuit à travers champs comme s'il eût vu le diable. On n'est pas sauvage à ce point !

LA BARONNE. « Nous vous avons déjà dit cent fois que M. de Brumon avait des affaires secrètes.

LE COMTE. « Quoi ! dans ma terre ?

LA BARONNE. « Non, mais dans les environs.

LE COMTE. « Ah ! chez M. de Florville, peut-être !

LA COMTESSE. « Paix donc !

FAUBLAS (*vivement à la baronne, qui regarde madame de Lignolle d'un air étonné*). « Par quel hasard madame la baronne est-elle dans ce pays-ci ?

LA BARONNE. « La nuit dernière, un exprès est venu me dire que M. votre père avait le plus pressant besoin de mes services.

FAUBLAS. « Ah ! oui... ma chère Adélaïde est-elle mieux ?

LA BARONNE. « Beaucoup mieux.

LA COMTESSE (*à Faublas*). « Ne parlez pas trop, ménagez-vous.

LA BARONNE. « Comme une nuit l'a changée !

LE COMTE. « Une nuit ! dites plusieurs, madame ! car, ne vous y trompez pas, cette maladie-là vient de loin. Ces deux dames, pendant leur premier voyage ici, n'ont songé qu'à se divertir, et Dieu sait

comme on s'en est donné; toute la journée courir dans le parc! revenir essoufflées, hors d'haleine, et recommencer ici! Madame, elles jouaient comme deux enfants! elles se battaient comme des écoliers! pas un meuble ne pouvait rester en place; la nuit!... oh! c'était bien autre chose, la nuit!

LA COMTESSE (*en riant*). « Monsieur, comptez-vous apprendre à la baronne quelque chose de nouveau?

LE COMTE (*sans l'écouter*). « La nuit, elles couchaient dans la même chambre... et croiriez-vous qu'au lieu de dormir, elles ne faisaient que chuchoter? Elles ne faisaient que ça... Ce que je vous dis, madame, il faut le prendre au pied de la lettre; elle ne faisaient que ça... je les entendais bien, parce que, voyez-vous... nous ne sommes séparés que par cette cloison... Or, toute personne raisonnable conçoit que faire toute la journée beaucoup d'exercice et se fatiguer encore la nuit, c'est le vrai moyen de se tuer. Aussi la comtesse, en revenant à Paris, s'en est-elle sentie fort incommodée : des migraines, des maux de cœur!

LA BARONNE. « Des maux de cœur, comtesse!

LA COMTESSE. « Bon! ce n'est rien.

LA BARONNE. « Ah! prenez-y garde!

LE COMTE (*enchanté*). « N'est-il pas vrai qu'il faut qu'elle y prenne garde?... Mademoiselle, plus fortement constituée, a résisté plus longtemps, et peut-être que si elle se fût reposée chez nous, au lieu d'aller chez ce M. de Florville.

LA COMTESSE. « Taisez-vous donc!

FAUBLAS (*vivement a la baronne, qui paraît encore très étonnée*). « Madame labaronne?

LA BARONNE. « Hé bien?

FAUBLAS. « Un secret... (*Tout bas.*) Vous avez passé par Nemours?

LA BARONNE (*à mi-voix*). « C'est là que j'ai trouvé M. votre père. J'ai laissé ma femme de chambre auprès d'Adélaïde.

LE COMTE (*reprend*). « Oui, je crois que si elle n'eût pas dîné chez le vicomte.

LA COMTESSE. « Il ne se taira pas!

LA BARONNE. « J'entends. Ces dames ne voulaient pas me mettre dans le secret? Il faut donc les avertir que j'y suis. Oui, je sais qu'elles ont hier dîné à Fontainebleau; M. le comte me l'a dit.

FAUBLAS (*faisant à la baronne un signe d'intelligence*). « Madame la baronne le connaît, le vicomte!

LA BARONNE (*d'un air fin*). Si je le connais! la bonne question

que vous me faites-là... c'est un joli garçon... qui a de la tournure... de l'esprit.

LA COMTESSE (*bas à Faublas*). « Il me semble qu'elle n'en dit pas trop de mal.

FAUBLAS (*bas*). « C'est qu'elle dissimule ; attendez donc.

LA BARONNE. « Le grand-père de son bisaïeul a monté dans les carrosses du roi.

LA COMTESSE (*bas*). « Tu as raison. Je crois qu'il y a de l'ironie...

FAUBLAS (*bas*). « Sans doute.

LA BARONNE. « Avec tout cela, je lui connais un terrible défaut.

LA COMTESSE. « Ah !

LE COMTE. « C'est...

LA BARONNE. « Au moins j'ai mon garant ; c'est encore M. le comte qui me l'a dit : le pauvre jeune homme n'est pas fort sur l'article des charades.

LA COMTESSE (*riant aux éclats*). « C'est peut-être pour cela que vous lui en voulez ?

LA BARONNE (*regarde la comtesse et le chevalier*). « Est-ce que je lui en veux ?

FAUBLAS (*lui fait un signe d'intelligence*). « Certainement ! vous êtes brouillés ! allez-vous en faire un mystère ?

LA BARONNE (*d'un air fin*). « Allons, nous sommes brouillés, j'en conviens ; mais c'est qu'en vérité il a eu de grands torts avec moi.

FAUBLAS (*bas à la comtesse*). « Vois-tu... (*Haut à la baronne.*) Je ne voulais pas qu'on vous parlât de lui ; mais puisque M. le comte...

LA BARONNE. « Oui, nous ne sommes pas amis ; (*au comte, après un moment de réflexion*) et franchement voilà ce qui m'a empêchée hier d'accompagner ces dames, car elles me l'avaient proposé.

FAUBLAS (*à mi-voix à la baronne*). « A merveille !

LA COMTESSE (*du même ton*). « Ceci n'est pas maladroit ! je vous remercie.

LE COMTE (*à la baronne, en se promenant dans l'appartement*). Ces dames !... ces dames auraient bien fait, si elles avaient fait comme vous. (*A la comtesse.*) Mais où est-il donc ?

LA COMTESSE. « Il dort.

LE COMTE (*regardant à travers les vitres du cabinet*). « Oui, vraiment. Ce monsieur, le voilà sur le lit de camp : il s'y est jeté tout habillé.

LA BARONNE. « Ne le verrai-je pas ?

LE COMTE. « Si vous le voulez voir, entrez.

FAUBLAS (*avec impétuosité*). « N'entrez pas !... il est excédé de fatigue, il repose.

LA BARONNE (*un peu étonnée*). « Bon dieu ! que de vivacité ! mademoiselle, vous vous ferez mal.

FAUBLAS (*avec une tranquillité feinte*). « Mais aussi, quelle idée d'aller déranger ce jeune homme, qui a passé la nuit !

LA BARONNE (*observant le chevalier*). « Est-il impossible d'approcher de lui sans faire de bruit et sans vous faire de la peine ?

FAUBLAS (*d'une voix altérée*). « Il n'est pas question de moi. Mais si vous le réveillez ! Si...

LA BARONNE. « Si je le réveille, il se rendormira, voilà tout le mal.

FAUBLAS (*embarrassé*). « Voilà tout le mal ! voilà tout le mal !... c'en est un grand.

LA BARONNE. « Mademoiselle... vous direz tout ce que vous voudrez, je suis très curieuse de voir votre intime ami... l'ami de votre enfance... que vous craignez si fort qu'on ne dérange. (*Elle se lève.*)

LA COMTESSE (*d'un air malin*). « A quoi bon ? vous le connaissez très bien.

LA BARONNE. « Ah ! je veux savoir s'il n'a pas beaucoup changé depuis que je ne l'ai vu. (*Elle approche du cabinet.*)

FAUBLAS (*bas à la comtesse*). « Arrêtez-la donc.

LA COMTESSE (*bas*). « Pourquoi ? Elle l'aime peut-être encore, elle veut du moins avoir le plaisir de le regarder ; où est l'inconvénient ?

FAUBLAS. « Ne connaissez-vous pas la baronne ? elle va faire une scène.

LA COMTESSE. « Hé bien, attends, je vais lui parler. (*Elle court à madame de Fonrose.*) Entrez, regardez, si cela vous fait plaisir ; mais ne l'éveillez point, car il doit être las. »

Qu'on juge de ma situation ; il ne me reste pas une seule objection raisonnable à faire, et ma faiblesse me retient au lit ! j'y suis piqué de cent mille épingles ! déjà la baronne est près de la porte vitrée, et j'ai peine à dissimuler mon inquiétude extrême. Quel heureux obstacle tout à coup me rassure ! Le vicomte s'est enfermé dans le cabinet ! La marquise est donc en sûreté ?... Non... hélas !... non, cette précaution ne la sauvera pas : madame de Lignolle vient de donner à madame de Fonrose un passe-partout.

Dès que la baronne fut entrée, j'entendis ces mots : « Oui, cette figure est assez jolie ; mais c'est justement celle que je connais... Non... oui... point du tout... si fait... c'est cela, c'est cela même... Hé bien ! j'osais à peine le soupçonner ! L'aventure me paraissait trop in-

croyable ! Éveillez-vous, charmant jeune homme! venez, monsieur le vicomte! venez un peu voir la compagnie... Allons ! allons donc... je vais... vous donner la main. »

Ce fut le bras qu'elle lui donna, car madame de B***, dormant tout debout, se soutenait à peine.

Quiconque, seulement une fois dans sa vie, fut en sursaut tiré d'un sommeil très profond, a bien senti ce que je vais mal décrire. On ne passe pas tout à coup et sans quelques douleurs de cet état de mort à un état de vie ; les yeux d'abord s'ouvrent, mais ils demeurent offusqués d'un nuage épais ; l'oreille entend, mais elle ne recueille que la moindre partie des mots qu'on lui confie et qu'elle dénature : c'est surtout au cerveau que le trouble est extrême. Le cerveau se trouve en même temps chargé des idées récentes que lui laisse un rêve tout à l'heure interrompu, et des idées souvent contraires que lui transmet un cruel interlocuteur. De ce choc imprévu résulte une confusion totale. C'est dans ce moment de désordre qu'on regarde sans voir, qu'on écoute sans comprendre, qu'on parle sans penser ; et n'attendez pas que j'explique quel instinct machinal fait alors mouvoir un corps auquel il manque une ame.

Telle parut madame de B***, lorsque, soutenue ou plutôt traînée par madame de Fonrose, elle arriva dans la chambre où nous étions.

D'abord elle jette autour d'elle et sur elle un regard stupéfait. Quel objet a frappé sa vue ? est-ce un rêve qui la tourmente ?... Sa bouche murmure quelques mots sans suite ; et, fatigués d'un premier effort, ses yeux se ferment. Bientôt, pour la seconde fois, ses mains retombent et se promènent sur ses paupières appesanties, qu'elles entr'ouvrent : madame de B*** peut de nouveau considérer le fantôme femelle dont la présence l'étonne. Enfin elle a tout à fait repris l'usage de ses sens ; un dernier examen, plus rapide, l'assure qu'il n'est pas question d'un songe, et qu'elle est réellement tombée dans les mains de sa plus mortelle ennemie.

Au reste, il était moins malaisé de surprendre et d'attaquer madame de B*** que de l'intimider et de l'abattre : ce fut elle qui commença le combat, et ce fut madame de Fonrose qui reçut le premier coup.

LA MARQUISE. « Quoique j'eusse besoin de repos plus que de visite, je suis, madame la baronne, enchanté de vous voir.

LA BARONNE. « Enchanté me paraît fort. Je crois que M. le vicomte exagère.

LA MARQUISE. « Madame est si modeste !

LA BARONNE. « Monsieur est si poli !

LA COMTESSE (*à la baronne*). « Vous ne l'êtes pas, vous ; pourquoi l'avoir éveillé ? Je vous avais priée... Madame, je vous avertis qu'il me déplairait fort que vous lui fissiez une scène chez moi.

LA BARONNE (*en riant*). « Grondez-moi, je vous le conseille ! »

Cependant la marquise, étonnée de ce que la comtesse venait de dire, semblait par ses regards m'en demander l'explication. J'allais tout bas la lui donner, la baronne me prévint.

LA BARONNE (*se jetant entre la marquise et Faublas*). « Non pas, non pas, s'il vous plaît. Je ne doute pas que vous n'ayez bien des choses à vous dire ; mais il faut parler tout haut... Eh bien ! cela vous dérange ! Allons donc, monsieur le vicomte, vous qui êtes plus manégé !

LA MARQUISE. « Madame va me le faire croire : personne mieux qu'elle ne s'y connaît, son suffrage en vaut mille ; sa longue expérience....

LA BARONNE (*d'une voix altérée*). « Longue ! ne dirait-on pas que j'ai cent ans ?

LA MARQUISE (*jouant l'intérêt*). « Ah ! pardon, j'ai blessé madame.

LA BARONNE. Blessé ! point du tout.

LA MARQUISE (*d'un ton railleur*). « Si fait, madame a reculé ; madame a quitté l'attaque pour s'occuper de la défense. Ah ! que je suis fâchée !

LA BARONNE. « Ne le soyez guère, car le mal n'est pas grand. (*A Faublas.*) Belle demoiselle, vous ne dites rien !

FAUBLAS. « J'écoute, je souffre et j'attends.

LA COMTESSE (*vivement*). « Et moi aussi, j'attends très impatiemment la fin de tout ceci.

LE COMTE. « Jusqu'à présent, moi, je n'entends pas grand'-chose à la querelle : ce que je vois, c'est que votre ame à tous est affectée.

LA BARONNE (*à la comtesse et à Faublas*). « Ce combat vous fatigue ? Prenez courage, il ne durera pas longtemps. (*En montrant le vicomte.*) Je suis persuadée que monsieur voudra bien le finir tout à l'heure, en nous disant adieu.

LE COMTE. « Enfin j'y suis. Vous êtes de mon avis ; c'est une amourette de la jeune personne !

LA COMTESSE. « Madame, vous osez, chez moi, traiter de la sorte quelqu'un à qui j'ai les plus grandes obligations.

LA BARONNE (*en riant*). « Les plus grandes obligations !

LA COMTESSE (*très étourdiment*). « Oui, les plus grandes. Sans lui tout Montargis... (*Elle s'arrête.*)

LE COMTE (*avec curiosité*). « Eh bien ! tout Montargis ?

FAUBLAS (*vivement*). « C'est tout Fontainebleau que madame veut dire.

LA COMTESSE (*embarrassée*). « Oui, oui... tout Fontainebleau... tout Fontainebleau...

LA MARQUISE (*à la comtesse*). « Bon ! nous y aurions trouvé des secours pour mademoiselle. Sans doute il valait mieux quitter cette ville ; mais en vous donnant le conseil d'en sortir, je ne vous ai rendu qu'un très léger service.

LA COMTESSE (*bas à la baronne*). « Qu'il a d'esprit !

LA BARONNE. « Oui ; mais moi, comtesse, je veux, quoi que vous puissiez dire, m'acquérir des droits à votre éternelle reconnaissance : je veux vous débarrasser de monsieur.

LA COMTESSE. « Voilà un entêtement !...

LA BARONNE. « Ne vous fâchez pas. Tenez, je m'en rapporte au vicomte ; lui-même conviendra...

LA COMTESSE. « Madame, votre conduite est étrange, inexcusable ! et monsieur, vous eût-il fait cinquante infidélités...

LA BARONNE (*riant*). « Des infidélités ! lui !

LA COMTESSE. « Certainement.

LA BARONNE. « Des infidélités, à moi, lui ?

LA COMTESSE. « Eh ! oui, lui, des infidélités, à vous. Croyez-vous que j'ignore qu'il a été votre amant ?

LA BARONNE. « Lui ! mon amant !

LE COMTE. « Chut ! chut ! ne parlons pas de ces choses-là. Je n'aime pas ces sortes de conversations.

LA COMTESSE. « Monsieur, je vous admire ! Il est bien question de ce que vous n'aimez pas !

LA BARONNE. « Lui, mon amant ! Ah ! voilà une plaisante histoire ! (*En riant aux éclats.*) Comtesse, apprenez-moi donc qui vous a dit ?... La petite Brumon, sans doute. (*A Faublas.*) Rusée demoiselle !... Quoi ! vraiment ? vous observez si peu les convenances ! vous avez eu le courage de me faire un pareil cadeau ! Aurez-vous la force de répéter devant moi cette burlesque accusation ?

FAUBLAS. « Pourquoi non, si vous m'y obligez ?

LA BARONNE. « Bien répondu !... Et vous, monsieur le vicomte, oserez-vous aussi me le soutenir ? En vérité, pour que l'aventure soit tout à fait comique, il n'y manque que cela.

LA MARQUISE. « Madame, il y a des conquêtes qu'un jeune homme publie par vanité ; il y a des bonnes fortunes que par pudeur il n'avoue pas : c'est à vous de décider si je puis être indiscret.

LA BARONNE. « Vraiment ? Je conçois que vous seriez dans un

étrange embarras s'il vous fallait avouer toutes vos conquêtes; sans compliment, je les crois déjà nombreuses; vous êtes à Versailles en beau chemin....

LE COMTE. « Eh! justement! c'est là que je l'aurai vu.

LA BARONNE. « N'est-ce pas par les femmes que vous avez accès et crédit chez le ministre?

LE COMTE (*à mi-voix à la baronne*). « Oh! oh! mais s'il a du crédit chez le ministre, il ne faut pas lui parler comme vous faites; il faut le ménager.

LA MARQUISE. « Tel ne croit pas cela, qui donne pourtant l'exemple d'y croire... Au reste, madame vient d'éluder ma question; elle n'a pas osé décider si je devais être indiscret.

LA BARONNE (*avec humeur*). « Je décide que vous le devez.

LA MARQUISE. « Vous y mettez de la modestie! je vous récuse, je demande qu'on recueille les voix.

LA BARONNE. « J'y consens. Voyons, monsieur le comte, parlez d'abord.

LA MARQUISE. « Non, non, vous ne m'entendez pas. Quand il s'agit d'une accusée telle que vous, ce n'est point en petit comité que doit se faire la difficile enquête, il faut, dans ce cas-là, interroger la cour, la ville et les provinces.

LA BARONNE. « Ceci est trop impertinent!

LA COMTESSE. « Vous méritez cela. Pourquoi l'avez-vous réveillé? Pourquoi voulez-vous le mettre à ma porte?

LA BARONNE (*à la comtesse*). « Au fond, je ne devrais pas me fâcher, car il n'y a que de quoi rire : ce qui pourrait me divertir beaucoup, c'est de voir que vous prenez parti pour eux contre moi... Cependant il faut que cela finisse... Je suis attendue... (*Elle tire sa montre.*) L'heure me presse... Monsieur le vicomte ne s'en irait pas à pied; il est délicat, je le prie de me donner la main jusqu'à ma voiture... où il voudra bien accepter une place. Je m'engage à le reconduire jusqu'à Fontainebleau : est-ce honnête, cela?

LA MARQUISE. « Je suis très sensible aux offres tout à fait obligeantes de madame la baronne; mais, puisque madame la comtesse le permet, je reste ici.

LA COMTESSE. « Vous avez raison.

LA BARONNE (*à la comtesse*). « Il a raison, sans doute, et vous faites bien de l'applaudir... (*A la marquise.*) Parlez-vous sérieusement?

LA MARQUISE. « Très sérieusement. Je reste ici tant que cela ne gênera pas madame.

LA BARONNE. « Et vous espérez que je vous y laisserai?

LA MARQUISE. « Je ne vois pas du moins comment vous me forcerez d'en sortir.

LA BARONNE (*avec impétuosité*). « Quelle audace ! Mais songez donc que pour cela je n'ai qu'un mot à dire.

LA MARQUISE (*tranquillement*). « Vous ne le direz pas.

LA BARONNE. « Qui m'en empêchera?

LA MARQUISE. « Un peu de réflexion. Vous avez mon secret, je le sais bien ; mais regardez autour de vous, et dites-moi quel avantage en retireraient ceux à qui vous pourriez le confier.

LA COMTESSE (*bas à Faublas*). « Qu'est-ce que cela signifie ?

FAUBLAS (*bas*). « Cela regarde ton mari, je te mettrai au fait.

LA MARQUISE (*à la baronne, tout bas et d'un ton amical*). « La comtesse est une étourdie que sa petite fureur trahirait ; je vous demande grâce pour elle.

LA BARONNE (*bas*). « Je trouverai moyen d'éloigner M. de Lignolle.

LA MARQUISE (*haut*). « Je ne le crois pas.

LA BARONNE (*avec la plus grande vivacité, très haut*). « Qui m'en empêchera donc?

LA MARQUISE. « Madame , mademoiselle et moi.

LA BARONNE. « Monsieur le vicomte, sortons ensemble.

LA MARQUISE. « Non.

LA BARONNE. « Je vais parler.

LA MARQUISE. « Je vous en défie.

LA BARONNE (*étonnée*). « J'avais entendu prodigieusement vanter votre incomparable mérite ; mais la renommée qui publie les faits galants dignes de mémoire, et qui ordinairement exagère...

LA MARQUISE (*avec ironie*). « Ne me flattez pas. Cette renommée-là ne vous a rien dit de moi. Vous savez bien qu'elle n'a plus le temps de parler de personne, depuis que vous vous mêlez de lui donner de l'occupation.

LA BARONNE (*du même ton*). « Cependant elle trouve encore quelques moments pour causer de vous. Elle dit, qu'après avoir tiré de la foule l'heureux objet de vos affections...

LA MARQUISE. « Tiré de la foule! tant mieux pour ma maîtresse et pour moi. C'est un exemple que je donne à certaines femmes de ma connaissance. Celles-ci, quand elles prennent un amant, ne le tirent pas de la foule, elles l'y confondent.

LA BARONNE (*avec emportement*). « Ce n'est pas vous que l'on y confondra jamais ; vous qui vous distinguez par tant de talents divers ; vous qui, suivant les circonstances, savez si bien changer, et de ton, et de caractère, et de conduite, et de nom, et de sé...

LA MARQUISE (*vivement*). « Chut!... Prenez garde, madame la baronne; vous n'êtes plus de sang-froid, vous allez dire quelque... (*en regardant la comtesse et Faublas*); vous allez nous compromettre, prenez garde. Il est rarement dangereux de se taire, il y a souvent du péril à parler.

LA BARONNE (*d'un ton plus calme*). « Monsieur le comte, deux mots.

LA MARQUISE (*à la comtesse*). « Croyez-moi, madame, empêchez cette confidence.

LA COMTESSE (*à M. de Lignolle*). « Je ne veux pas que vous lui parliez.

LA BARONNE (*à la comtesse*). « Mais...

LA COMTESSE (*à la baronne*). « Vous ne lui parlerez pas.

LA BARONNE (*à M. de Lignolle*). « En ce cas... je vous demande pardon... mais il faut que je vous prie de vouloir bien nous laisser un moment.

LA MARQUISE (*à la comtesse*). « Ne souffrez pas qu'il s'en aille.

LA COMTESSE (*à M. de Lignolle*). « Je ne veux pas que vous vous en alliez.

LE COMTE (*à mi-voix*). « Allez, allez, vous n'avez pas besoin de me le dire, rien ne m'échappe. Je vois bien, quoiqu'elle se contraigne, que la baronne a l'ame affectée; et quant à ce jeune homme, puisqu'il a du crédit chez le ministre, je sens qu'il ne faut pas qu'il puisse se plaindre d'avoir été maltraité chez nous. Or, je connais le monde; un homme, le maître de la maison, surtout, impose toujours. (*Tout haut.*) Je dois donc rester pour prévenir une scène.

LA MARQUISE. « Oui, restez.

FAUBLAS. « Restez.

LA COMTESSE. « Restez.

LA BARONNE. « Puisque tout le monde le veut, restez donc... Ceci devient très plaisant; je serais de trop mauvaise humeur si je ne m'en amusais pas... (*Elle rit de toutes ses forces.*) Comtesse, donnez-moi la main. Donnez-moi la main, comtesse; on vous attrape et l'on me joue.

TOUS ENSEMBLE). « Expliquez-vous.

LE COMTE (*en se frottant les mains*). « Oui, je le soupçonnais confusément, et je le disais à la comtesse, on l'attrape. (*A la baronne.*) Mais je ne serais pas fâché de savoir au juste comment : expliquez-vous.

LA BARONNE. « Vraiment! on sait très bien que je ne peux pas m'expliquer... Je reconnais qu'il faut temporiser... Allons, de la patience et du courage. (*Elle prend un siége.*)

LA MARQUISE. « Madame avait affaire, ce me semble?

LA BARONNE. « La remarque n'est pas honnête, monsieur; cependant, en faveur de votre embarras, je vous pardonne votre impolitesse. J'étais, je l'avoue, pressée de vous emmener avec moi; mais puisqu'on ne peut se déterminer à vous laisser partir, je demande du moins qu'on me permette d'avoir le bonheur de rester avec vous.

LA COMTESSE (*avec humeur*). « Comme il vous plaira.

LA MARQUISE (*à M. de Lignolle*). « Monsieur ne se tiendra pas debout? (*Elle lui donne un siége.*)

LA BARONNE. « Monsieur de Lignolle ne remarque pas cet excès d'attention.

LE COMTE. « Au contraire, j'y suis très sensible. » (*Il donne un siége à la marquise.*)

Tous prennent place autour de mon lit, et c'est une chose à voir que la contenance de chacun.

La comtesse partage entre la marquise et moi ses soins affectueux; si quelquefois elle paraît se souvenir que madame de Fonrose est là, c'est pour lui marquer son mécontentement par un geste boudeur, ou par un monosyllabe désobligeant. M. de Lignolle aussi néglige absolument la baronne; toute l'attention du courtisan se porte sur M. de Florville, sur ce jeune homme qui a tant de crédit chez le ministre : il s'en empare, il le caresse, il l'importune étrangement. Le vicomte reçoit avec modestie les remercîments de *madame*, et presque avec dignité les avances de *monsieur*. A l'entière sécurité qu'il affecte, on dirait qu'il oublie ses dangers et son adversaire; mais moins il semble y songer, plus je présume qu'il s'en occupe. De temps en temps Florville jette sur la baronne un coup d'œil fier, impérieux, triomphant; cependant, ne serait-il pas bien inconcevable que la marquise, s'exagérant ses avantages, et s'aveuglant sur sa position, regardât comme entièrement battue l'ennemie qui n'a pas encore quitté le champ de bataille? Pour moi, guerrier timide, étonné du premier succès, je redoute le second choc; si le grand courage de mon alliée me rassure, l'infatigable opiniâtreté de son ennemie m'intimide; et baissant devant l'une et l'autre un front humilié, j'espère, je tremble, j'admire, j'observe en silence.

Seule de son côté, la baronne s'amuse aux dépens de tous. Elle ne punit le comte, qui l'abandonne impoliment, qu'en louant avec enthousiasme tout ce qu'il dit; elle ne se venge de mes perfidies qu'en me lançant à la dérobée un regard improbateur à la fois et caressant, un regard qui semble en même temps m'apporter des

félicitations et des reproches. Défendue par le témoignage de sa conscience, à l'injuste courroux de la comtesse elle oppose seulement de longs éclats de rire, et, quant au coup d'œil majestueux de sa superbe rivale, c'est par un sourire amer et menaçant qu'elle le repousse.

Enfin, je la vois un instant se recueillir et méditer; puis elle se lève, va dans le corridor, appelle un de ses gens, lui donne quelques ordres et rentre en disant assez haut : « Que mon cocher se tienne prêt. »

Que son cocher se tienne prêt! L'ai-je bien entendu! O mon bon génie! ô génie protecteur de la marquise, je te rends grâce : la victoire est à nous.

Puisque le comte le désire et que la baronne le permet, la conversation tombe sur un sujet cent fois rebattu. M. de Lignolle engage Florville à ne pas négliger les charades; il lui fait un magnifique éloge des affections de l'ame, et de l'ame d'un courtisan. Un quart d'heure s'est passé de la sorte : voilà que tout à coup nous entendons un coup de fusil tiré à quelque distance, et dans la cour du château quelqu'un s'écrie : «Aux armes! aux braconniers!» M. de Lignolle, à ce cri de guerre, oublie les charades, le vicomte et la cour; il se lève, il s'élance, il nous fuit. La comtesse, soit pour le calmer, soit pour le retenir, veut courir après lui; madame de Fonrose l'en empêche et lui dit :

« Ce n'est rien, rien qu'une ruse tout à l'heure imaginée pour éloigner votre mari malgré vous, et malgré vous chasser votre rivale.

LA COMTESSE. « Ma rivale?

LA BARONNE. « Eh! oui, malheureuse enfant que vous êtes! vous vous laissez duper ainsi! Regardez donc ce prétendu jeune homme. A sa taille, à ses traits, pouvez-vous méconnaître une femme? A son adresse, à sa perfidie surtout, à son inconcevable audace, pouvez-vous méconnaître?...

LA COMTESSE. « La marquise de B*** ! Grands dieux !

LA MARQUISE (*à Faublas*). « Mon ami, je vous quitte à regret; mais je saurai de vos nouvelles. (*A madame de Fonrose, d'un ton menaçant.*) Baronne, comptez sur ma reconnaissance, et cependant respectez mon secret; gardez-vous d'essayer de me compromettre, en divulguant cette aventure. (*A madame de Lignolle.*) Adieu, madame la comtesse; si vous êtes assez raisonnable pour ne garder au vicomte de Florville aucun ressentiment, il vous promet de ne point révéler vos faiblesses à la marquise de B***. »

Elle sortit, suivie de la baronne.

Pour se faire une idée juste des furieux transports de la comtesse, il ne suffirait pas d'être aussi violente, aussi emportée qu'elle ; il faudrait encore avoir brûlé d'un feu pareil à celui qui la dévorait. D'abord l'excès de l'étonnement suspendit l'excès de la rage ; mais le calme effrayant fut court et l'explosion terrible. Je vis madame de Lignolle frissonner et pâlir ; tout son corps parut ensuite agité d'un mouvement convulsif, et soudain le cou se gonfla, les lèvres tremblèrent, l'œil s'enflamma, le visage se colora d'un violet pourpre : la pauvre enfant voulut crier et ne fit entendre que de sourds gémissements : ses pieds frappèrent le carreau, son faible poignet se meurtrit sur les meubles ; elle s'arracha les cheveux ; elle osa même, elle osa porter une main sacrilége sur sa charmante figure, d'où le sang s'échappa bientôt par plusieurs égratignures. Quel malheur pour elle et pour moi ! je n'ai pu prévoir ce cruel effet de son désespoir... Épuisé que je suis, je trouve pourtant la force d'abandonner mon lit, j'essaie de me traîner jusqu'auprès d'elle ! l'infortunée ne m'aperçoit seulement pas ! elle s'est élancée vers la porte ; et d'une voix étouffée : « Qu'on me la ramène, dit-elle, que je me venge !... que je la déchire !... que je la tue ! — Éléonore ! ma chère Éléonore. » Elle m'entend, se retourne et me voit au milieu de l'appartement ; hors d'elle-même, elle accourt : « Tu veux la suivre ? Eh bien ! va donc, va, perfide, et que je ne te revoie jamais !... Qui peut te retenir encore ? Elle t'attend, elle attend le prix de ses scélératesses. Va jouir avec elle de ma honte, de ton ingratitude et de son infamie. Va, cours, mais songe bien que si je puis vous trouver ensemble, je vous immole tous deux ! »

Elle avait saisi mon bras qu'elle secouait de toutes ses forces ; je tombai sur mes genoux et sur mes mains. Un cri lui échappa ; ce n'était plus un cri de fureur. Déjà la colère avait fait place à la crainte. « Éléonore, comment peux-tu penser qu'en cet état je songe à la suivre !... je voulais aller jusqu'à toi, mon amie, je voulais me justifier, te demander pardon, essayer de te consoler... Éléonore, écoutez-moi, calmez-vous, je vous en supplie !... surtout, pour l'amour de moi, pour l'amour de toi-même, épargne tant de charmes, épargne cette peau fine et blanche, et ces petites mains si douces, et cette longue chevelure, et ce visage plein d'attraits ! O toi que l'amour fit exprès si jolie, garde-toi d'altérer l'un de ses plus charmants ouvrages ! Respecte mille appas formés pour ses caresses et ses délicieux plaisirs. »

Quand on a, par malheur, fâché sa maîtresse, il faut chercher à

l'apaiser tout de suite; et quiconque se sent, en cette occurrence incapable d'agir, doit au moins parler. Il doit, ne pouvant mieux faire, suppléer aux vives caresses par les éloges passionnés, et prêter au discours flatteur toute la chaleur qu'il eût mise dans l'action consolatrice. Voilà ce que l'amour ordinairement conseille et ce qu'il m'inspire. Que ce fût seulement cela qui calma la comtesse, je ne saurais l'affirmer positivement. Il me paraît aussi très plausible que la crainte, après avoir chassé la colère, amena la compassion, et que ma sensible amie, touchée de ma situation plus que de mes paroles, oublia ses injures en voyant mes dangers. Quoi qu'il en soit, si je doutai de la cause, je ne puis douter de l'effet. Madame de Lignolle me releva, me soutint, me fit rentrer dans mon lit; puis s'étant assise auprès, elle se pencha sur moi et se cacha le visage dans mon sein, qu'elle arrosa de ses larmes.

Au bruit que fit madame de Fonrose en rentrant, la comtesse changea d'attitude. « Eh! bon Dieu! comme la voilà faite, » s'écria son amie! puis, en lui promenant un mouchoir sur la figure, elle ajouta: « Madame, je vous l'ai dit cent fois, une jolie femme peut, dans son désespoir, pleurer, gémir, crier, gronder ses gens, tourmenter ses femmes, quereller son amant et désespérer son mari; mais elle doit toujours, se respectant elle-même, ménager sa personne, et surtout son visage: cependant, je l'aurais gagé, que dans un premier mouvement vous feriez quelque enfantillage! Je ne pouvais rester près de vous. Cette madame de B***... — Qu'est-elle devenue? demanda madame de Lignolle. — Elle a noblement refusé mon carrosse... dont elle n'avait pas besoin. Le commode vicomte s'était tout à fait établi chez vous; il avait dans votre office un laquais sans livrée, bien entendu, et deux chevaux dans votre écurie. — Quel femme! s'écria la comtesse avec une extrême vivacité; que d'audace dans sa conduite! et dans ses discours que d'impudence! Je la trouve à Compiègne, elle me dit qu'elle est un parent du marquis de B***!... Et vous aussi, monsieur, vous me l'avez fait accroire! vous m'avez indignement trompée! Qu'y venait-elle faire à Compiègne? Répondez... vous ne dites mot... vous êtes un traître! allez vous-en, sortez d'ici, sortez tout à l'heure! J'ai la bonté de les croire! Elle nous poursuit sur la route, elle nous joint à Montargis, elle me trouve... en quel état, grands dieux!... J'en verserai toute ma vie des pleurs de honte et de rage. Ce qui me désespère surtout, c'est d'être obligée de reconnaître que si je fusse arrivée quelques moments plus tard... oui, quelques moments plus tard, c'était moi qui surprenais mon indigne rivale dans les bras d'un perfide...; car

il aime toutes celles qu'il rencontre : ou la marquise, ou la comtesse, que lui importe, pourvu que ce soit une femme... Eh ! combien vous faut-il de maîtresses ?... Vous voulez donc que j'aie plusieurs amants ?... N'essayez pas de vous justifier. Vous êtes un homme sans délicatesse, sans probité, sans foi ! Sortez tout à l'heure, et que jamais je ne vous revoie ! »

Madame de Lignolle reprenait par degrés sa première fureur, et je tremblais que son mari ne revînt. La baronne, à qui je témoignai mes craintes, les dissipa. « Ce prétendu braconnier, me dit-elle, c'est mon coureur à qui j'ai fait changer d'habit. Il a bonnes jambes et bonne intention. Je l'ai prévenu que M. le comte le poursuivrait en personne, et que c'était à lui surtout qu'il fallait procurer le plaisir de la promenade. Je vous réponds qu'il lui donnera de l'exercice, et que nous avons du temps à nous. »

Madame de Lignolle ne nous écoutait pas et poursuivait : « Elle me surprend, elle a l'air de me plaindre et de me servir. Je lui adresse mille sots compliments, je lui prodigue des remercîments ridicules, monsieur me laisse dire. Il fait plus, il s'entend avec elle pour se moquer de moi... Et vous, madame la baronne, pourquoi, dès que vous l'avez reconnue, ne m'avez-vous pas avertie ? — Vous vous moquez, répondit-elle. Est-ce que je ne vous connais pas assez pour savoir qu'aucune considération ne vous eût retenue, que vous eussiez éclaté sur l'heure, qu'à la face même de votre mari... — Sans doute ! à la face de l'univers entier, j'aurais démasqué l'insolente, je l'aurais confondue, je l'aurais... Tenez, madame, au lieu de vous amuser à disputer avec elle, vous deviez sonner les gens et la faire jeter par la fenêtre. — Ah ! oui, j'avais ce petit moyen tout simple, fort doux, qui n'eût fait ni bruit ni scandale ! Mais, dame, on ne s'avise jamais de tout ! Je n'y ai pas songé. — L'imposteur ! s'écria la comtesse en me regardant, c'est lui qui nous a jouées toutes deux ; c'est lui qui m'a dit en confidence que cette femme était votre amant... S'il m'eût avoué qu'autrefois vous étiez homme, moi je l'aurais cru... et pourtant voilà comme il abuse de mon aveugle confiance ! Mais il ne me trahira plus. Qu'il sorte, qu'il s'en aille ! je le déteste, je ne le veux plus voir ! — Comment voulez-vous qu'il s'en aille ? — Quand je pense que cette odieuse marquise est restée là toute la nuit... avec moi... près de lui ! et encore une grande partie de la journée... (Elle fit un cri.) Ah ! mon Dieu ! je les ai laissés tête à tête !... pendant une heure !... pendant un siècle ! Monsieur, dites-moi ce que vous avez fait ensemble ?... Parlez... Tandis que je dormais, que s'est-il passé ? — Rien, mon amie ; nous

avons causé. — Oui, oui, causé! Ne croyez pas m'en imposer encore... Dites la vérité, dites ce que vous avez fait ensemble; j'exige... — Comtesse, interrompit la baronne riant, vous le soupçonnez d'un crime dont, sans l'offenser, on peut le juger depuis plus de vingt-quatre heures absolument incapable. — Incapable, lui? Jamais!... Monsieur! quand je suis entrée, vous aviez, disait-elle, une palpitation, et sa main... Elle est bien hardie d'oser la mettre sur votre cœur, il n'est à personne qu'à moi... Hélas! que dis-je? l'ingrat! le volage! il se donne à tout le monde... Je suis sûre que pendant mon sommeil... Oui, j'en suis sûre; mais j'en attends l'aveu de votre propre bouche; je l'exige... J'aime mieux ne pouvoir plus douter de mon malheur que de rester dans la plus affreuse incertitude... Faublas, dis ce que vous avez fait ensemble. Tiens, si tu l'avoues, je te le pardonne. Convenez-en, monsieur, convenez-en, ou je vous donne votre congé... Oui, c'est un parti pris, je vous renvoie, je vous chasse.

— « Pourquoi donc la chasser dit! M. de Lignolle en entrant. Il ne faut pas. Je suis même très fâché d'être sorti, car vous avez renvoyé le vicomte... — Le vicomte... Monsieur, je vous déclare, une fois pour toutes, qu'il ne faut jamais prononcer son nom devant moi. — Eh! mais, madame, qu'avez-vous donc? Votre visage... — Mon visage est à moi, monsieur, j'en puis faire tout ce qu'il me plaît; mêlez-vous de vos affaires... — A la bonne heure... Je me repens d'avoir quitté cet appartement; on a profité de mon absence...

LA BARONNE. « Elle n'a pas été longue. Le braconnier s'est laissé prendre beaucoup plus tôt que je ne l'espérais.

LE COMTE (*se jette dans un fauteuil*). « Oui, prendre! je le donne en vingt-quatre heures au plus habile. Ah! le chien d'homme! puisque ce n'est pas un oiseau il faut que ce soit le diable. Figurez-vous un cerf qu'on vient de lancer! Madame, il courait tout comme! il revenait de même sur ses voies! on le voyait à la portée du pistolet, et zest à cent pas de là! Vous l'auriez cru bien loin! point du tout; il semblait tout à coup tomber du ciel! presque sur nos épaules; car, il faut le dire, il avait l'air de narguer mes gens

LA BARONNE. « Et vous, monsieur?

LE COMTE. « Moi, c'est autre chose; j'étais toujours le premier sur ses traces. Aussi le drôle s'apercevait bien à qui il avait affaire: dès que je le serrais de trop près, il s'éloignait à toutes jambes: vous vous seriez amusée de la frayeur qu'il avait de moi; j'ai été dix fois sur le point de l'attraper; mais, malgré cela, j'ai vu que je ne l'attraperais pas; je me suis ressouvenu du vicomte, j'ai quitté la par-

tie ; à présent que je n'en suis plus, le pendard a beau jeu ; je paris qu'il va mettre tous mes domestiques sur les dents.

LA COMTESSE (*à Faublas*). « Pourquoi ne pas l'avouer?

FAUBLAS. « Mais je vous jure qu'il n'en est rien.

LA COMTESSE. « Convenez-en, ou je vous renvoie!

LE COMTE (*à Faublas*). « Eh bien ! convenez-en, donnez à madame cette satisfaction ; qu'est-ce que cela vous coûte?

LA COMTESSE (*au comte, en riant*). Savez-vous de quoi vous voulez que mademoiselle convienne?

LE COMTE. « Mais... que le vicomte est un très aimable jeune homme... apparemment?

LA BARONNE. « Apparemment ! que voulez-vous dire?

LE COMTE. « Comment ! n'est-ce pas clair? je veux dire qu'apparemment mademoiselle trouve le vicomte fort aimable. (*A la comtesse.*) Et, réflexion faite, il n'y a pas de quoi la renvoyer...

LA COMTESSE (*à son mari*). « Pour Dieu, laissez-moi tranquille, ou je dirai quelques sottises !... (*A Faublas.*) Convenez-en.

LE COMTE (*à Faublas*). « Oh ! je vous en prie, convenez-en. Tenez, nous en convenons tous. Dites-le de ma part au vicomte, et ne manquez pas d'ajouter que son départ m'a causé bien du regret ; assurez-le qu'il nous fera toujours un sensible plaisir quand il voudra bien nous venir voir, soit à Paris, soit...

LA COMTESSE. « S'il ose jamais se montrer chez moi, je le ferai mettre à ma porte par les valets.

LE COMTE. « Je ne vous conçois pas. Tout à l'heure vous épousiez sa querelle avec une chaleur !... Soyez au moins d'accord avec vous-même.

LA COMTESSE. « Mais, vous-même, monsieur, vous qui parlez, il n'y a pas une heure que vous étiez d'un avis contraire !

LE COMTE. « Depuis une heure tout est bien changé!

LA BARONNE. « Oh ! oui.

LE COMTE (*à la baronne*). « N'est-il pas vrai, madame? Vous avez quelque expérience du monde, vous; et je parie que vous devinez les raisons qui me font voir tout ceci d'un autre œil. (*A mi-voix.*) D'abord, je croyais que ce M. de Florville, quoique d'une assez bonne famille, n'avait dans le monde, comme la plupart des jeunes gens de son âge, qu'une très petite existence ; or, je ne voyais pas à quoi cet attachement de mademoiselle de Brumon pouvait la conduire. Quant à moi, j'ai pour maxime qu'un homme comme il faut doit être, plus qu'un autre, en garde contre les nouvelles connaissances, afin de n'en former jamais que de profitables. Écoutez bien ceci,

madame : Tout homme qui ne peut en aucun cas nous être utile, tôt ou tard nous devient doublement à charge, parce que, n'ayant jamais rien à donner, il finit toujours par demander quelque chose : dans la carrière de l'ambition surtout, quiconque ne sert pas à notre marche, l'embarrasse, et par conséquent la retarde : voilà pourquoi je ne me souciais pas de me lier avec le vicomte. Mais vous me dites qu'il est à Versailles en bonne posture, cela change toutes mes dispositions ! Je n'entre point dans vos petits démêlés, je ne me mêle pas de querelles de femmes ; il ne m'appartient pas même d'examiner si les moyens que ce jeune homme emploie à son avancement sont très délicats; l'essentiel est qu'ils soient très puissants. (*Assez haut.*) Or, il me semble que, de ce côté-là, M. de Florville n'a rien à désirer; il me semble que, favorisé de la nature comme il l'est, et placé de manière à faire valoir ses avantages, il doit aller vite et loin. Voilà donc une connaissance très précieuse pour mademoiselle de Brumon, qui doit songer à créer sa fortune, et pour moi qui suis pressé d'augmenter la mienne.

LA COMTESSE (*avec emportement*). « Monsieur, allez, vous et tous vos calculs, à tous les... Je suis hors de moi!... Monsieur, je vous répète que je ne veux jamais entendre parler de cette...

LA BARONNE (*l'interrompt très vite*). « Impertinente créature! (*Au comte.*) Voilà maintenant comme elle le traite.

LE COMTE (*à la baronne*). « Vraiment! c'est votre faute, et je me repens bien de m'être absenté... (*A mi-voix.*) Pour revenir à mes projets, vous savez qu'à Versailles il faut aller sans cesse sollicitant...

LA BARONNE. « Oui; le pis-aller c'est de ne rien obtenir.

LE COMTE. « Point du tout! c'est qu'à force d'importunités on arrache toujours quelque chose... quand on a des amis, bien entendu... Et ce qui le prouve, c'est cette pension que j'ai dernièrement enlevée. Mais madame de Lignolle a exigé que je la cédasse à ce M. de Saint-Prée. Oh! c'est un de mes chagrins, je l'avoue; la comtesse est un enfant qui ne connaît pas du tout le prix de l'argent. Elle imagine qu'avec cinquante mille écus de rente on n'a plus besoin des bienfaits du roi. Vous devriez, madame, vous qui avez sa confiance, lui faire des représentations là-dessus...

LA COMTESSE (*très haut, à Faublas*). « Tout ce que vous pourrez me dire est inutile. Je ne suis pas la dupe de tous vos mensonges... mais je veux que vous conveniez de vos torts. Convenez-en, ou je vous chasse!

LE COMTE (*assez haut*). « Tâchez de lui faire comprendre aussi que, loin de chasser mademoiselle de Brumon, elle doit redoubler

d'honnêtetés, d'attentions, d'égards, de tendresse pour elle, et surtout engager M. de Florville à venir le plus souvent possible...

LA COMTESSE (*se lève furieuse*). « Monsieur, vous avez votre appartement, ayez la bonté de me laisser tranquille dans le mien.

LA BARONNE (*au comte*). « Oui, nous sommes mal ici, on nous interrompt à chaque instant; allons ailleurs.

LE COMTE. « A la bonne heure; je le veux bien, parce qu'à vous, madame, on peut vous parler raison... mais attendez...

LA COMTESSE (*à Faublas*). « Convenez-en.

LE COMTE (*à la comtesse et à Faublas*). « Je veux, avant de m'en aller, vous donner à chacune un bon conseil : vous, mademoiselle, convenez-en, car si cela n'est pas, cela doit être, et nous le croyons; et il faudra toujours que vous finissiez par là. Vous, madame, qu'elle en convienne ou qu'elle n'en convienne pas, ne renvoyez pas votre demoiselle de compagnie; car, je connais les affections de votre ame, une heure après vous en seriez désolée. Quant au vicomte, je ne vous en parlerai plus, mais je m'en charge.»

Nous restâmes seuls. Madame de Lignolle s'obstinait toujours à m'arracher l'aveu de ma prétendue faute; et moi, persuadé qu'un mensonge n'était ici rien moins que nécessaire, je persistais à soutenir la vérité. Désolé pourtant de voir mes protestations perdues, je fis un dernier effort que le succès couronna. « Mon amie, je te le répète, et je te le jure, rarement je songe à la marquise depuis que je songe toujours à toi; depuis que tu m'appartiens, madame de B*** ne m'appartient plus. Aujourd'hui comme hier, j'étais son ami seulement, et ce sera demain comme aujourd'hui. Dis-moi par quelle erreur entraîné je pourrais, auprès de toi, m'occuper d'elle? Serait-il possible que je regrettasse quelques avantages qu'elle a, quand je te vois briller de mille qualités qui lui manquent? Ne doit-elle pas, malgré toutes ses connaissances acquises, t'envier ton esprit naturel? Ne parais-tu pas plus jolie de tes attraits naissants, de tes grâces naïves, de ta piquante étourderie, qu'elle ne se montre belle de son éclatante jeunesse, de ses grandes manières et de son orgueilleuse dignité? A-t-elle surtout, mon Éléonore, a-t-elle une ame autant que la tienne compatissante et généreuse? Crois-tu que je puisse oublier la joie de tes vassaux à ton retour, la reconnaissance de tes fermiers, les éloges de ton curé vénérable? Je l'ai vu, mon cœur en a joui. Tu es ici l'objet du culte général, tu es pour la foule de ces bonnes gens une bienfaisante providence à laquelle il ne faut jamais rien demander et qu'on doit remercier sans cesse. Et ton

amant serait le seul que tes vertus trouveraient insensible, le seul dont tes bontés feraient un ingrat! Ne le crois pas! garde-toi de le croire! Tiens, mon adorable amie, tiens, je voudrais qu'il me fût permis d'aller avec mon Éléonore, loin de toute autre séduction, passer ma vie dans la chaumière relevée pour le vieux Duval par la comtesse de Lignolle. Va, cesse de te plaindre et de me soupçonner, cesse de redouter une trop faible rivale; je l'estime, mais je te respecte; je lui conserve un reste d'amitié, mais je te garde le plus tendre amour. Il est vrai qu'autrefois, près d'elle, j'ai goûté quelques doux instants, mais depuis j'ai trouvé près de toi des jours délicieux; enfin, madame de B*** maintenant m'offrirait peut-être encore des plaisirs; mais toi, mon Éléonore, tu me donneras le bonheur.»

Le bonheur!... Ainsi préoccupé d'un parallèle difficile entre deux rivales presque également séduisantes, mais à qui la nature avait très diversement réparti ses dons précieux, j'oubliais une femme encore plus favorisée qui, réunissant en elle seule toutes les vertus à tous les charmes, était infiniment supérieure à tout objet de comparaison. J'oubliais Sophie, et, dans mon égarement, j'allais jusqu'à former des vœux contraires à notre réunion. Ah! je n'ose espérer que l'aveu d'une faute pareille puisse jamais, aux yeux d'autrui comme à mes propres yeux, la réparer suffisamment.

Au reste, plus je me rendais coupable envers ma femme, plus ma maîtresse avait lieu d'être satisfaite. «Fort bien! dit la comtesse en se jetant à mon cou, voilà comme il fallait parler d'abord, tu m'aurais aussitôt persuadée! Puisque tu m'aimes et que tu ne l'aimes pas, je suis contente; puisque tu ne m'as pas fait avec elle une infidélité, je te pardonne tout le reste. — Et moi je ne vous le pardonne point, vous n'avez pas ménagé mon bien, le meilleur de mon bien! Vous vous êtes arraché le visage. — Vas-tu pour cela ne pas m'aimer autant? Tu aurais tort: je suis moins jolie, mais plus intéressante. — Je ne veux point de cet intérêt-là. Promettez qu'il ne vous arrivera jamais de vous porter à de pareils excès. — Mais toi, Faublas, promets de ne me plus donner aucun sujet de colère. — Ah! sur mon honneur! — Eh bien! dit-elle en riant, vois comme je suis bonne, je m'engage à ne plus me fâcher.»

Le comte en ce moment rentrait; il s'écria: «Dieu soit loué! elle en est convenue! — Elle en est convenue! répéta la baronne avec étonnement. — Point du tout! répondit la comtesse, qui frappa ses petites mains l'une contre l'autre et fit un saut de joie. — Comment! reprit M. de Lignolle, et vous êtes de si belle humeur? — Justement parce qu'elle n'en est pas convenue, répliqua l'étourdie. — Voilà,

s'écria le profond observateur, une chose qui me passe. J'en déduirai du moins la vérité de ce principe, que l'ame d'une femme est inexplicable dans ses caprices. — Moi, dit madame de Fonrose, je n'en déduirai rien; mais je m'en vais tranquille et contente. »

Le jour d'après, quand elle revint nous voir, M. de Lignolle n'était plus au château. Des lettres venues de Versailles, le matin même, l'avaient déterminé à nous quitter sur-le-champ; et, quoique nous n'eussions pas une aussi grande idée que lui des affaires importantes qui le rappelaient à la cour, nous n'avions fait aucun effort pour le retenir. Mais la baronne, au lieu de féliciter son amie, troubla sa joie : mon père avait chargé madame de Fonrose de me ramener à Nemours, où m'attendait avec lui ma chère Adélaïde déjà parfaitement remise de son indisposition et de ses fatigues. Le premier mot de la comtesse fut que désormais nous ne nous quitterions plus; et quand la baronne l'eut forcée de reconnaître que mon père avait des droits sur moi, madame de Lignolle, appelant M. Despeisses en témoignage, soutint que ma faiblesse encore extrême ne permettait pas qu'on me transportât. Elle déclara d'ailleurs que, loin de consentir à me laisser aller tant qu'il y aurait du danger pour ma vie, elle avait résolu de veiller elle-même sur ma convalescence, et que nulle force humaine ne l'obligerait à se séparer de son amant avant qu'il fût entièrement rétabli. Madame de Fonrose, après avoir employé les prières, les représentations et les menaces, partit, assez mécontente de n'avoir pu rien obtenir de plus.

Le lendemain, ce fut mon père lui-même qui vint me chercher. Dès qu'on annonça M. de Brumon, la comtesse renvoya ses domestiques et courut à mon père. « Voyez, lui dit-elle d'un ton joyeux et caressant, approchez; il n'est plus alité; le voilà dans un fauteuil, le voilà!... Nous venons de faire plusieurs fois ensemble le tour de cet appartement... Il a bien dormi, ses forces reviennent, il est mieux, beaucoup mieux! Vous devez sa conservation à ma vigilance, et son rétablissement à mes soins; je l'ai sauvé de son désespoir, je l'ai sauvé de sa maladie; c'est par moi qu'il vit, c'est pour moi qu'il doit vivre... uniquement pour moi!... et pour vous, monsieur, j'y consens; mais pour vous seul. » Le baron m'adressa la parole : « A quelle démarche exposez-vous un père qui vous aime? Était-ce là ce que vous m'aviez promis? Était-ce ici que je devais retrouver mon fils?... » Madame de Lignolle l'interrompit vivement : « Cruel! auriez-vous mieux aimé le trouver mort à Montargis! Quand je suis venue l'y joindre, il était seul, dans le délire, un pistolet à la main... Monsieur, je vous le répète, je l'ai sauvé de son désespoir... Hélas!

et ce n'était pourtant pas la douleur de ma perte qui troublait sa raison et déchirait son cœur ! » Mon père, s'adressant toujours à moi : « Puisqu'hier madame de Fonrose n'a pu vous ramener, je viens moi-même aujourd'hui... — Il ne m'écoute seulement pas, s'écria-t-elle ; il ne daigne pas m'adresser un mot de remercîment ! l'ingrat ! pas même une politesse !... Monsieur, si vous refusez à mes services la reconnaissance qui leur est due, ayez du moins pour mon sexe les égards qu'il mérite, et songez que vous n'êtes point ici chez mademoiselle de Brumon.—Pour que je me crusse votre obligé, madame, il faudrait que, seulement instruit de vos actions, j'ignorasse vos motifs : vous avez tout fait pour ce jeune homme et rien pour moi. Quant à mademoiselle de Brumon, je ne la connais point, je viens chercher ici le chevalier de Faublas et l'époux de Sophie. — De Sophie ! Non, monsieur, le mien, je suis sa femme. Oh ! je suis sa femme (*elle m'embrassa*), et votre fille, ajouta-t-elle, en saisissant une de ses mains qu'elle baisa ; pardonnez-moi ce que je viens de vous dire ; pardonnez-moi les étourderies que j'ai faites chez vous la dernière fois que j'y suis venue ; excusez mon inexpérience et mes vivacités, souvenez-vous seulement que je vous aime... et que je l'idolâtre. Tenez, je brûlais du désir de vous revoir, de vous parler... je vais tout vous dire : depuis quelques jours il s'est fait un grand changement... un changement heureux... les nœuds qui l'attachent à moi sont maintenant indissolubles : avant neuf mois vous aurez un petit-fils... Ecoutez-moi, écoutez-moi donc... Oui, ce sera un garçon, un joli garçon, aimable, généreux, sensible, gai, spirituel, intrépide, plein de grâce et de beauté, comme son père... Ecoutez-moi, n'essayez pas de retirer votre main. Êtes-vous donc fâché que je porte dans mon sein le gage de son amour, ou pourriez-vous penser... Oh ! c'est son enfant ; c'est bien le sien, soyez-en sûr ; ce n'est pas celui de M. de Lignolle. M. de Lignolle n'a jamais... je vous proteste que personne ne m'avait épousée avant Faublas. Demandez-lui si vous croyez que je mens. Personne avant lui ne m'avait épousée, et personne après lui ne m'épousera, je vous le jure ! — Malheureuse enfant, dit enfin le baron, que sa surprise extrême avait longtemps réduit au silence, quel transport vous égare ! et comment pouvez-vous me faire à moi de pareilles confidences ? — C'est justement à vous que je dois les faire, à vous qui ne voyez en moi que la maîtresse de votre fils, à vous qui, ne connaissant de madame de Lignolle que ses légèretés et ses faiblesses, prenez de son caractère l'idée la plus défavorable et la jugez à la rigueur. Il est vrai que je me suis laissé séduire ; mais comment et par qui ? Regardez-le d'abord, et dites-

moi si je ne suis pas excusable. Il est vrai que sa victoire fut l'ouvrage d'un instant ; mais voilà précisément ce qui justifie ma défaite. Ma défaite, si je l'avais calculée, eût été moins prompte ; et peut-être que je n'aurais pas du tout succombé si j'avais su ce que c'était que de combattre. Mais, dans ma profonde ignorance, je n'entendais rien à tout cela, rien, monsieur ! je n'avais d'une jeune mariée que le nom. En doutez-vous ? demandez à Faublas, il vous le dira, il vous dira que ce fut lui qui m'enseigna... l'amour. Et concevez-vous comment une jeune personne, toute simple, tout innocente, ignorant de l'hymen jusqu'à ses droits, aurait pu connaître ses devoirs et les respecter ? Moi, je pris un amant, comme j'avais pris un époux, sans réflexion, sans curiosité ; mais pourtant, je l'avoue, déterminée par le désir de venger le plus tôt possible un affront qu'on me disait impardonnable, je pris le chevalier, d'abord parce qu'au moment critique il se trouva là, et puis parce que je ne sais quel instinct naturel me le fit juger très aimable. Ainsi, monsieur, vous le voyez, pour m'être égarée je ne suis pas criminelle. Si dès le premier pas j'ai tombé, c'est la faute de ceux qui, me donnant une nouvelle carrière à parcourir, m'y ont abandonnée dans les ténèbres, au lieu de m'instruire et de m'éclairer. Si jamais je suis malheureuse et déshonorée, ce sera la faute du sort qui m'a sacrifiée, et celle du hasard qui m'a trop tard servie. Ah ! que ne s'est-il offert à moi quelques mois plus tôt, celui par qui mon existence devait commencer ! Que n'est-il venu au premier jour de l'autre printemps dans cette Franche-Comté où, pour la première fois, je m'ennuyais avec ma tante, où je me sentais agitée d'une inquiétude nouvelle, consumée d'une flamme inconnue, dévorée du besoin d'aimer, d'aimer Faublas, de n'aimer que lui ! Alors, que n'est-il venu ! je lui aurais aussitôt donné ma fortune et ma main, ma personne et mon cœur ; et j'eusse été sa légitime épouse ! et j'eusse été, pour le reste de ma vie, de toutes les femmes la plus heureuse en même temps et la plus considérée... Hélas ! il ne vint pas, *lui*. Un autre se présenta ; et quel autre ! grand dieux ! On me l'amène, on me dit : Monsieur veut se marier et te convient ; une fille ne peut rester fille, fais-toi femme. Moi, sans m'informer seulement de quoi il est question, je promets de le devenir ; et voilà qu'un soir, au bout de deux mois, je le deviens ; mais alors il se trouve que j'ai deux maris : il se trouve que celui qui en a le titre ne peut en remplir les fonctions, et que celui qui en remplit les fonctions ne peut en avoir le titre. Que faire en cette occasion difficile ? Demander le divorce avec M. de Lignolle, ou brusquer la rupture avec mademoiselle de Brumon. Le premier de ces deux partis, également extrê-

mes, en me couvrant d'un ridicule ineffaçable, eût troublé mon repos; le second m'eût coûté le bonheur en me réduisant au veuvage pour toute ma vie. Je ne fis donc pas très mal de ne pas laisser éclater mon ressentiment contre l'époux indigne, et de témoigner ma satisfaction à l'amant séducteur. Cependant, comment ne pas prendre chaque jour une plus haute opinion de celui-ci? Comment, au fond du cœur, ne pas mésestimer celui-là de plus en plus? Le moyen de chasser le dégoût et les mépris, quand c'est M. de Lignolle qui continuellement les appelle? le moyen de rappeler jamais la vertu, quand c'est Faublas qui sans cesse l'écarte? Ainsi, monsieur le baron, vous voyez que je suis pour toujours obligée à garder le mari que je déteste et l'amant que j'adore. Maintenant que je vous ai présenté le tableau fidèle de ma situation, vous ne conserverez contre moi nulle prévention injuste et fâcheuse. Si jamais, au contraire, il arrive que le public éclaire ma conduite et soit tenté de la condamner, vous ne m'abandonnerez point à la précipitation de ses jugements. Ah! je vous en prie, défendez alors madame de Lignolle, montrez-la telle qu'elle est, dites bien à tout le monde que ses erreurs ne lui doivent pas être imputées; que sa famille seule en est responsable, et qu'il faut surtout en accuser la fatalité! — Madame, répondit mon père du ton de l'intérêt, je suis flatté de votre confiance, quoique vous me la donniez très étourdiment : je conçois que votre extrême pétulance peut en certains cas vous servir d'excuse, et je ne vous dissimulerai même pas que vos aveux m'ont touché par leur imprudente franchise. Autrefois j'ai blâmé vos égarements, je plains aujourd'hui votre passion; mais sûrement vous n'attendez pas que jamais je l'approuve; et, ne vous abusez point, quand j'aurais pour vous cet excès d'indulgence, le public, qui ne tient au vicieux aucun compte de la protection des faibles, le public ne jugerait pas vos fautes avec moins de sévérité. Si vous comptez son opinion pour quelque chose, si vous êtes jalouse de conserver l'amitié de vos proches, l'estime de vos amis, l'estime de vous-même, le respect des honnêtes gens, le repos d'une bonne conscience, arrêtez-vous sur le penchant de l'abîme où vous marchez témérairement entre deux guides toujours aveugles et souvent perfides, l'espérance et la sécurité. Arrêtez-vous, s'il en est temps encore! Quant à moi, comtesse, mon devoir est maintenant d'essayer la douceur pour vous rappeler les vôtres, et si vous ne m'écoutez pas, d'employer l'autorité pour obliger mon fils à remplir les siens. Vous et lui, madame, vous avez, aux pieds des autels, juré d'aimer quelqu'un sans partage, et ce quelqu'un ce n'est ni vous ni lui. L'un et l'autre vous avez promis au même Dieu de ne pas vous aimer. On doit un

respect éternel aux serments : les vôtres, pour avoir été déjà violés, ne sont point anéantis. Faublas ne vous appartient pas plus que vous n'appartenez à Faublas ; et comme l'amour dont vous brûlez pour lui ne peut faire que vous cessiez d'être la femme de M. de Lignolle, de même les fréquentes infidélités dont le chevalier s'est rendu coupable envers Sophie ne feront pas qu'il ne soit plus son époux. Madame de Faublas a sa foi, mademoiselle de Pontis a son amour... — Son amour? Non, monsieur, non! car il m'adore; il me le disait encore tout à l'heure... Tenez, écoutez-moi, je veux bien convenir qu'il est l'époux d'une autre; mais aussi, de votre côté, convenez du moins que je suis sa femme... et la mère de son enfant... Oui, voilà ce qui m'enchante! voilà ce qui me donne sur lui des droits incontestables! C'est un avantage que j'ai sur madame de Faublas... Madame de Faublas! que j'envie son sort cependant! combien elle est mieux que moi partagée! Pouvoir s'enorgueillir de l'avoir pour époux! porter son nom, un nom si cher! Ah! cette Sophie trop favorisée, qu'a-t-elle donc fait de si recommandable qui ait pu lui valoir le bonheur d'obtenir Faublas? Et la pauvre Éléonore, hélas! qu'avait-elle fait de si répréhensible qui ait dû mériter le tourment d'épouser ce M. de Lignolle? — Croyez-moi, ne reprochez pas vos malheurs à la destinée, n'en accusez que votre faiblesse, et préparez-en la fin par une résolution courageuse. Pour triompher d'une passion fatale, cessez d'en voir l'objet...—Cesser de le voir? plutôt mourir!—Cessez de le voir, vous le devez ; vous devez essayer cet unique moyen d'échapper aux dernières infortunes qui vous menacent.—Plutôt mourir!—Comtesse! je vais vous affliger... mais enfin il faut vous le dire : la circonstance m'impose aussi des devoirs pénibles. Je dois, quand je vous aurai conseillé le douloureux sacrifice, et que vous vous serez obstinée à ne le point faire, je dois ne rien négliger pour vous forcer de l'accomplir. — Grands dieux! — Tout à l'heure j'emmène le chevalier!... — Non, vous ne l'emmènerez pas! non, vous n'aurez pas cette cruauté! —Je l'emmène, il le faut.—Il ne le faut pas! Qui vous y oblige?—La nécessité de l'arracher à des séductions trop puissantes. — Et vous auriez le courage de me réduire au désespoir? — J'aurai le courage de vous rendre à vous-même. — Vous voulez priver une femme de son amant!—C'est vous qui voulez priver un père de son fils.—Moi, répondit-elle avec une extrême volubilité, point du tout! ne vous en privez pas. Restez ici; qui vous a dit de vous en aller? Vous l'aurais-je dit? c'eût été sans réflexion. Restez avec nous; cela me fera le plus grand plaisir et à lui aussi, car... je vous aime beaucoup! mais il vous aime encore davantage. Restez avec nous; je vous donnerai

un appartement fort commode, fort beau : tenez ! celui de mon mari; et quant à mademoiselle votre fille, j'ai encore une chambre pour elle... Oui, envoyez chercher mademoiselle votre fille, il sera bien aise de voir sa sœur ! qu'elle vienne ! et madame de Fonrose aussi ! toute la famille ! que toute la famille vienne s'établir chez moi ! j'ai de quoi loger toute la famille... excepté Sophie... Allons ! vous, ajouta-t-elle en m'adressant la parole, vous ne dites mot ? Joignez-vous donc à moi pour l'engager à rester avec nous. — Mais, que dit-elle donc ? s'écria mon père. Permettez que je vous parle à mon tour ? — Il n'y a pas besoin de faire de longs discours, reprit-elle encore très vivement ; on répond simplement : Oui. — Non... madame... — Non ! — Il faut absolument que le chevalier s'en aille. — Absolument ! — Cela est indispensable. — Indispensable ! En ce cas, je m'en vais avec lui. Partons tous trois. — Elle perd tout à fait la tête ! — Comment, monsieur, je perds la tête ! Pourquoi cela, s'il vous plaît. Je voulais bien vous retenir chez moi ! pourquoi refuseriez-vous de me retenir chez vous ! Croiriez-vous me faire trop d'honneur ? croiriez-vous ?... — C'en est fait de sa raison !... Faublas, préparez-vous à me suivre. —Ne vous en avisez point, me dit-elle ; puis, revenant à mon père, Monsieur, vous m'emmènerez, ou vous ne l'emmènerez pas ! — Comtesse, à quelles extrémités voulez-vous me réduire ? Eh quoi ! faudra-t-il que j'emploie la force ?... — La force ! il vous sied bien !... C'est moi qui l'emploierai, la force ! Ah ! cette fois, vous n'êtes pas chez vous ; à mon tour j'appellerai mes gens ! — Madame, s'il était possible que mes résolutions ne fussent pas irrévocablement prises, ce que vous venez de me faire entendre suffirait pour les déterminer. — Quoi donc ! vous aurais-je offensé ? c'eût été bien innocemment, je vous jure. Moi, ce qui me vient à l'esprit je le dis aussitôt. N'imputez qu'à ma vivacité ce qui pourrait vous avoir blessé dans mes discours : en vérité, je n'y mets ni méchanceté ni réflexion. Songez que c'est une femme alarmée qui vous parle, un enfant d'ailleurs... et un enfant à vous ! la femme de votre fils ! votre fille... O vous, qu'avec tant de plaisir j'appelais mon père, ne me retirez pas mon époux..... n'emmenez pas Faublas. Monsieur le baron ! je vous en supplie ! Si vous saviez dans quelles angoisses j'ai passé près de son lit vingt-quatre mortelles heures ! combien de fois j'ai tremblé pour ses jours !... et quand mes soins le rendent à la vie, quand je commence à renaître avec lui, vous auriez la barbare ingratitude de nous séparer !... Hélas ! moins malheureuse s'il fût mort, il m'eût été permis du moins de le suivre... à la même heure... dans le même tombeau. Monsieur le baron, ne l'emmenez pas ! bientôt peut-être vous auriez à vous en

repentir, et vos regrets seraient inutiles. Je le sens, et je vous le dis, je pourrais, dans mon désespoir... Vous ne savez pas tout ce que je pourrais! Ne l'emmenez pas, prenez pitié d'une mère; oui, dit-elle en se précipitant à ses genoux qu'elle embrassa, oui, c'est pour mon enfant surtout que je vous implore! — Que faites-vous? répondit-il d'une voix troublée, relevez-vous, madame! — Ah! mes peines vous ont touché, poursuivit-elle. Pourquoi vous en défendre? pourquoi vouloir me le cacher? ne me repoussez pas, ne détournez pas le visage; dites un mot seulement. »

Mon père, en effet très ému, ne pouvait plus parler; mais il me fit un signe, qui soudain arrêta les pleurs de la comtesse et changea son attendrissement en fureur. « Je vous vois! s'écria-t-elle en se relevant; vous paraissez me plaindre, et vous me trahissez, méchant, ingrat que vous êtes! » Le baron, se faisant alors violence, balbutia ces mots : « Mon fils, ne m'avez-vous pas entendu? — Non, lui répondit-elle avec impétuosité, et il ne vous entendra pas, parce qu'il n'est pas, comme vous, perfide, impitoyable. — Chevalier, quittez cette chambre. — Garde-toi de le faire! — Faublas, c'est un ami qui vous prie de sortir. — Faublas, c'est une amante qui te conjure de ne pas l'abandonner! » Le baron, qui me vit encore incertain, me dit d'un ton ferme : « Je vous l'ordonne. » La comtesse, qui ne me trouva pas l'air assez indocile, me cria : « Je te le défends. »

Hélas! à qui des deux me soumettre?... O mon Éléonore! c'est avec désespoir que ton amant te désobéit; mais le moyen qu'un fils résiste aux ordres de son père!... Madame de Lignolle, surprise et désolée de voir que je me levais pour me traîner vers la porte, voulut courir à moi, le baron l'arrêta; elle essaya de se jeter sur le cordon de sa sonnette, il la retint; elle espérait du moins pouvoir appeler, il lui mit une main sur la bouche : aussitôt le fauteuil que je venais de quitter la reçut évanouie.

Je voulais revenir; mon père m'entraîna, mon père me donna le bras, nous descendîmes. Je vis dans notre voiture une femme qui s'y tenait cachée; c'était madame de Fonrose : le baron lui dit : « Il n'y a pas un moment à perdre, courez à votre amie, qui se trouve mal : quant à nous, le temps presse, il est impossible que nous vous attendions. Restez à dîner chez la comtesse, et ce soir vous la prierez de vous renvoyer dans sa berline. »

La baronne aussitôt nous quitta, et sur-le-champ nous partîmes. Mon père resta longtemps plongé dans une rêverie profonde; puis je l'entendis pousser un soupir et murmurer ces mots : « Pauvre

enfant ! je la plains ! » Ensuite il ramena sur moi des regards attendris ; et d'un ton assez ferme, quoique d'une voix encore altérée, il me dit : « Mon fils, je vous défends de revoir madame de Lignolle. »

A Nemours, je retrouvai ma chère Adélaïde, dont la douleur renouvela toute la mienne. O ma Sophie ! je vous avais perdue ; et quoique madame de Lignolle me devînt chaque jour plus chère, vous étiez encore celle que je préférais.

Madame de Fonrose nous rejoignit le soir : elle avait eu beaucoup de peine à tirer la comtesse de son évanouissement, et plus de peine encore à lui persuader qu'il ne fallait pas venir ici nous faire une inutile scène. La baronne, en s'adressant à mon père, ajouta : « Je la crois capable de se porter bientôt à toutes sortes d'extrémités si, ne prenant en considération ni ses malheurs, ni sa jeunesse vous ne permettez pas que ce jeune homme aille rarement, mais du moins quelquefois, donner à cette enfant les seules consolations qui puissent lui rendre son état un peu supportable. » Mon père, qu'alors j'observais avec attention, ne répondit à ce discours de la baronne par aucun signe d'approbation ou de mécontentement. Je passai, comme il y avait tout lieu de le craindre, une nuit fort agitée. Le lendemain nous rentrâmes à Paris, où déjà trois lettres m'attendaient : la première me venait de Justine ; mon Éléonore avait écrit la seconde ; et, quant à la troisième, vous ferez comme je fus obligé de faire, vous devinerez de qui elle était.

« Je sais que M. le chevalier va revenir convalescent ; je le prie « de passer chez moi dès qu'il le pourra. Il voudra bien seulement « m'annoncer le jour de sa visite par un billet qu'il m'adressera la « veille. »

« Votre père est un méchant ; souffrez-vous autant que moi des « peines qu'il nous cause ? Tiens, mon ami, si tu ne veux pas que « je succombe à mon chagrin, hâte-toi de reprendre assez de force « pour me venir voir. Que je te voie seulement, je serai contente. « Depuis deux jours que le cruel nous a séparés, je meurs d'inquiétude, d'impatience, d'amour et d'ennui. »

« MONSIEUR LE CHEVALIER,

« Le pauvre jeune homme s'en va ; mais il dit que ça lui fera « plaisir, s'il vous fait ses adieux, et qu'il a quelque chose d'important à vous dire ; mais que, par rancune, vous ne voudrez peut-être « pas le venir voir, et il en tremble de peur ; voilà pourquoi il me

« charge de vous le demander. Suivant une coutume de la loi de « nature, on supporte à un malade qui se meurt toutes ses fantaisies; et, sous votre respect, vous qui êtes, à ce qu'il dit, muni « d'un très joli savoir-vivre envers tout le monde, vous auriez dans « le cœur une ame bien dure de refuser si peu de chose à un ami « qui n'est pas sans indifférence pour vous. C'est en conséquence « de ce, que je vous attends pour vous présenter à mon maître, afin « que vous lui fassiez passer son envie de parler, et que vous le « remontiez un peu sur le ton de rire, lui qui faisait toujours quel-« ques bonnes farces et qui a maintenant l'air triste comme le « bonnet de nuit de feu ma grand'maman Robert, qui est devant « Dieu. Par manière d'acquit, vous ferez mieux de lui donner, tout « en causant, par-ci, par-là, sans que ça vous dérange, quelques « bonnes embrassades bien serrées, puisqu'il s'est mis dans la tête « que cela lui ferait du bien. Malgré ça, je dis qu'il faudra avoir « l'attention de prendre garde de ne pas l'étouffer, parce qu'il est « très faible de tout son corps. Enfin pour terminer, le temps « presse, puisque les chirurgiens contestent que, d'un moment à « l'autre, il peut passer dans mes bras comme une chandelle. Voilà « la seule raison pourquoi il lui serait de toute force impossible « d'attendre longtemps votre commodité : or, ce qu'il en ferait, ce « ne serait pas du tout par impolitesse, ni par trop grande impa-« tience; mais c'est que, voyez-vous, quand celui d'en haut nous « appelle, il faut, sans tant de façons, quitter la compagnie. Voilà « pourquoi, si vous le voulez, je vous enverrai dès demain sa voi-« ture, dont il ne se sert plus, depuis qu'il n'a pas sorti de son lit. « Au moyen de quoi, je vous attends d'un pied ferme, avec lequel « je suis très respectueusement,

« Monsieur le chevalier,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« ROBERT, son valet de chambre. »

J'appelai Jasmin : « Tiens, va-t'en tout à l'heure chez madame de Montdésir... — Ah! ah! celle-là que vous faites toujours attendre; car elle vous fait toujours demander. — Tu la remercieras de son billet, tu lui diras qu'elle présente mes respects à la personne qui le lui a fait écrire et qu'elle fasse tenir à cette personne la lettre que voici... Remarque qu'elle est signée Robert... ou plutôt... je vais la mettre sous enveloppe... tu me comprends? c'est à madame de Montdésir qu'il faut remettre ceci. — Oui, monsieur. — De là, tu

iras chez madame la comtesse de Lignolle...—Ah! cette jolie petite brune, si drôle, si alerte, qui l'autre jour dans le boudoir vous a donné cè bon soufflet... Il faut que cette femme-là vous aime bien, monsieur? — Oui, mais tu as trop de mémoire... Écoute, tu n'entreras pas chez madame, tu demanderas son laquais, La Fleur; tu lui diras que j'adore sa maîtresse...— Puisque vous me chargez de le lui dire, c'est qu'il le sait déjà.— Il le sait, tu as raison.— Bon. Il est donc nécessaire que M. La Fleur et moi nous soyons bons amis. Monsieur, si je lui proposais un verre de vin?— Propose-lui-en deux... à ma santé... Jasmin, tu m'entends.— Oh! oui, monsieur; vous êtes le plus aimable et le plus généreux...— Recommande à La Fleur de prévenir madame de Lignolle que je me rendrai chez elle dès que j'aurai pu concerter avec madame de Fonrose les moyens de reprendre mes habits de femme et de sortir d'ici sans que le baron me voie.— Très bonne, cette commission-là, je ne l'oublierai pas.— Enfin, tu iras chez M. le comte de Rosambert...— Tant mieux. C'est encore un garçon bien jovial, celui-là!... Je m'ennuyais de ne le plus voir.—Jasmin, si tu voulais m'écouter!... tu parleras à Robert, son valet de chambre, tu lui annonceras que, malgré ma faiblesse, j'irai voir son maître dès demain. J'accepte l'offre qu'il me fait de sa voiture. Robert n'a qu'à me l'envoyer à dix heures du matin. — Oui, monsieur. — Eh bien! tu pars! — Sans doute. — Quoi! Jasmin! chez madame de Lignolle avec ma livrée! —Vous avez raison. L'habit bourgeois, nigaud que je suis, l'habit bourgeois! — Jasmin, tu diras partout que je n'ai pas répondu par écrit, parce que je me sentais trop fatigué.—Oui, monsieur.—Attends donc. Si M. de Belcour demande où tu es, je répondrai que je t'ai envoyé chez M. de Rosambert; nous ne lui parlerons pas des deux autres commissions. — Sans doute, des affaires de femmes, ça ne regarde que vous. Il ne faut pas que M. votre père entre là-dedans... Ah çà, mais il trouvera que j'ai été longtemps dehors! il me fera de mauvaises raisons! — Eh bien, mon cher, écoutez patiemment, et surtout ne répondez pas. —Vraiment, voilà ce qui me coûte. Je n'aime pas qu'on me gronde quand je fais mon devoir. —Vous serez défendu par le témoignage de votre conscience, imbécile! et puis ne veux-tu rien souffrir pour moi?— Pour vous, monsieur, je gagnerais une fluxion de poitrine et j'endurerais cent mauvais propos; vous allez voir. »

Mon généreux domestique me tint parole : il revint en nage; et, loin de se permettre seulement un murmure quand le baron l'accusa de lenteur, il avoua noblement qu'il s'était amusé sur la route.

O mon bon Jasmin, que ne donneraient pas quantité de jeunes gens de famille pour avoir un serviteur comme vous!

M. de Belcour, ce soir-là, ne quitta ma chambre que lorsqu'il me vit endormi. Mes chagrins me réveillèrent à la pointe du jour. La marquise eut un soupir; mon Éléonore, plusieurs regrets bien vifs; Sophie, mille souvenirs doux et cruels. Mais quelle fut mon inquiétude lorsque, voulant relire la lettre de son ravisseur, je ne la trouvai plus! Je me fis rapporter mes habits de femme, je fouillai dans toutes les poches; le précieux papier n'y était point. Ah! je l'ai sans doute laissé chez madame de Lignolle! et s'il est tombé dans ses mains! grands dieux!

Les gens de Rosambert me vinrent chercher de très bonne heure. Ce fut Robert qui m'ouvrit la chambre à coucher de son maître. « Vous pouvez lui parler un peu, me dit-il tristement, il n'est pas encore tout à fait mort; mais il ne le portera pas loin, le pauvre jeune homme! il avait tout à l'heure une fièvre de cheval. Oh! je vous en prie, monsieur, ne le gênez dans aucune de ses idées, dites tout comme il dira... — A qui parlez vous ainsi tout bas? » demanda le comte d'une voix presque éteinte. Le valet de chambre répondit: « C'est M. le chevalier de Faublas... » Dès qu'il eut entendu mon nom, Rosambert souleva sa tête avec effort, et ce ne fut pas sans peine qu'il balbutia ces mots : « Je vous revois! j'aurai donc la consolation de pouvoir vous confier mes derniers sentiments! Venez, Faublas, approchez-vous... Sans partialité, convenez-en, n'est-elle pas bien sauvage et bien romanesque, cette pointilleuse amazone qui, pour une plaisanterie de société, met au tombeau l'un de ses plus constants adorateurs? »

Ici Rosambert s'anima; sa prononciation, d'abord faible, lente et gênée, devint tout à coup ferme, brève et distincte. « Cette madame de B***, continua-t-il, cette madame de B***, qui connaît si bien le monde et ses usages, la galanterie de son code, le droit de notre sexe et les priviléges du sien, ne pouvait-elle point en conscience calculer que, grâce au succès de mon dernier attentat, nous demeurions elle et moi parfaitement quittes l'un envers l'autre? Seulement, punie comme elle avait offensé, ne pouvait-elle point s'avouer tout bas que nous nous devions le mutuel oubli des petites noirceurs dont la première elle avait égayé le grand œuvre de notre rupture en une soirée consommée, et par lesquelles ensuite, autorisé de son exemple, je m'étais cru permis d'amener notre raccommodement fait et rompu dans la même nuit, dans le même instant? Comment donc se fait-il qu'oubliant la loi générale et ses propres

principes, elle ait pris cette étrange résolution de venir comme une folle, au péril de sa vie, si chère aux amours, attaquer la mienne qui ne leur était pas tout à fait indifférente? Qui lui a suggéré ce dessein vraiment infernal? l'honneur? ce n'est pas où j'ai frappé madame de B*** qu'elle se serait jamais avisée de placer le sien; elle possède trop à fond la science très différente des mots et des choses. C'est donc le démon de l'amour-propre? Celui-là, je ne l'ignorais pas, ne rencontra jamais de femme humiliée qui ne fût prête à suivre aveuglément ses plus sots conseils. Cependant je n'aurais pas deviné qn'il eût assez d'empire pour déterminer une belle dame à tuer quiconque pourrait se glorifier d'avoir remporté sur elle quelque avantage dont son petit orgueil se fût trouvé blessé... Mon ami, je n'ai, je vous proteste, par rapport à madame de B***, qu'un regret, celui de lui avoir fait une trop douce injure; néanmoins je ne prétends pas dire que ma conduite fut, en cette occasion, tout à fait exempte de reproche; mais je soutiens que vous seul aviez le droit de vous en plaindre. Faublas, que voulez-vous! je fus entraîné; je ne vis que le doux plaisir de rejoindre l'artificieuse personne, comme elle m'avait échappé, par vingt détours plaisamment perfides. Les considérations qui m'auraient pu retenir ne se présentèrent seulement pas à mon esprit, entièrement préoccupé de ses bizarres projets de vengeance; et ce ne fut qu'après avoir repris ma maîtresse que je me reconnus coupable de quelques torts envers mon ami. Quel châtiment terrible a cependant suivi la plus excusable des fautes! quel ennemi s'est chargé de la querelle de Faublas! et comme il l'a vengé! Hélas! Rosambert, pour vous avoir étourdiment donné quelques passagers chagrins, méritait-il de mourir à vingt-trois ans, et de mourir de la main d'une femme! »

Ces dernières paroles furent prononcées d'une voix si faible, que j'eus besoin de toute mon attention pour les entendre. La pitié, naturelle au cœur des jeunes gens, vint émouvoir mon cœur. « Rosambert, mon cher ami, je vous plains. — Ce n'est pas assez, me répondit-il, il faut que vous me pardonniez... — Oh! de toute mon ame! — Et que vous me rendiez votre amitié première... — Avec bien du plaisir. — Et que vous veniez me voir tous les jours, jusqu'à celui qui doit terminer... — Quelle idée! La nature à notre âge a tant de ressources! espérez... — Vraiment! on espère toujours, interrompit-il; mais cela n'empêche pas qu'il ne faille un beau matin prendre congé de ses amis... Faublas, répétez-moi que vous me pardonnez... — Je vous le répète. — Que vous m'aimez comme autrefois. — Comme autrefois. — Donnez-m'en votre parole d'hon-

neur. — Je vous la donne. — Surtout, promettez-moi que, sans en rien dire à la marquise, vous me viendrez voir exactement jusqu'à mon dernier jour. — Rosambert, je vous le promets. — Foi de gentilhomme? — Foi de gentilhomme.

— « Eh bien, s'écria-t-il gaîment, vous me ferez encore plus d'une visite... Allons, Robert, ouvre les volets, tire les rideaux, viens me mettre sur mon séant... Chevalier, vous ne me complimentez pas! Mon valet de chambre n'est-il pas un homme à talent? Que dites-vons de son style? savez-vous bien que sa lettre m'a coûté dix minutes de méditation profonde! Hier les médecins m'ont annoncé qu'ils répondaient de moi : monsieur Robert tout de suite a pris la plume... Eh bien! Faublas, pourquoi donc cet air sérieux et froid? Seriez-vous fâché d'être sûr que cette fois encore j'en reviendrai? Lorsqu'aujourd'hui vous me pardonniez, était-ce à condition que je me ferais enterrer demain? trouveriez-vous qu'elle ne m'a pas assez puni, l'héroïque femme qui m'a terrassé? Pour que vous fussiez bien vengé, fallait-il nécessairement qu'elle me tuât? je ne l'ai pas tuée, moi, lorsque je tenais sa vie dans mes mains. Je l'ai seulement blessée, la délicate personne, doucement blessée, oh! bien doucement! j'étais sûr qu'elle n'en mourrait pas... mais je suis très fâché qu'elle se soit affligée de son petit malheur au point d'en perdre la tête. Parce que je l'avais une fois vaincue dans son art même, fallait-il que, désespérant à jamais des armes de son sexe, elle prît celles du mien pour m'attaquer? Il est vrai qu'elle vient de s'acquérir l'immortelle gloire d'avoir presque démis l'épaule de M. de Rosambert : il y a sans doute à cela beaucoup d'honneur pour elle; mais du profit, je n'en vois point. Tenez, Faublas, je vous le dis en confidence, et quelque jour peut-être la marquise elle-même daignera vous l'avouer : en changeant la nature de nos combats, madame de B*** s'est fait encore plus de mal qu'à moi. L'amour, quand il existe entre deux jeunes gens de différent sexe une vieille querelle, a grand soin de la rajeunir; toujours il la renouvelle pour ne la terminer jamais. Les deux charmants ennemis, devenus irréconciliables, ne cessent de se poursuivre, de se joindre et de se combattre. Or, tout le monde le sait, dans cette lutte que l'on croirait inégale, ce n'est pas le plus faible adversaire qui triomphe le moins souvent. Si quelquefois lassée, la guerrière un instant chancelle, le trop heureux athlète s'épuise au sein de la victoire, et ce n'est pas lui qui peut jamais dissimuler une défaite, ni la pallier de quelques excuses, ni se relever plus redoutable après une chute. Hélas! c'en est fait, je ne dois plus ainsi mesurer mes forces avec

madame de B***! L'insensée! elle a confié nos intérêts et sa vengeance au cruel dieu de la guerre. Vénus ne nous appellera plus ensemble à ses doux exercices! c'est Mars qui va désormais nous ordonner les combats... les combats sérieux et sanglants! Nous aurons donc à la place des amours, les furies pour témoins, et pour champ de bataille, un grand chemin au lieu d'un boudoir. Et nos armes mêmes, ces armes courtoises dont elle et moi faisions corps à corps un si loyal usage, elles seront échangées contre des pistolets meurtriers, qui de loin vous..... — Des pistolets! Comment! vous retournerez à Compiègne?... — Si j'y retournerai! quelle demande! — Quoi! Rosambert, vous irez vous battre avec une femme! — Avec une femme? vous plaisantez : c'est un grenadier que cette femme-là : d'ailleurs j'ai promis... *j'ai promis*, Faublas, *il n'importe à quel dieu.* — Quoi! Rosambert, vous irez exposer vos jours pour menacer!... — Votre avis, Faublas, est donc que je n'y suis point en conscience obligé? — Certainement! — Eh bien! rassurez-vous, c'est le mien aussi. J'estime que nos plus scrupuleux casuistes ne me croiraient pas tenu de remplir un engagement ridicule et cruel, arraché par la force et surpris par la ruse; j'aime mieux laisser mon héroïque adversaire se glorifier de ma défaite que d'aller me compromettre avec une femme pour l'envoyer dans l'autre monde et retourner chez l'étranger. Vous le savez, d'ailleurs, je n'aime pas le sang, je hais les duels, et je crois en vérité que si j'étais obligé de me battre, la mort me semblerait préférable à l'ennui d'un second exil. Ah! mon ami, qu'ils se sont traînés lentement les jours de notre séparation! Bon Dieu! l'assommant pays que celui d'où je viens! Cette Angleterre si prônée, qu'elle est triste! Allez-y, si vous aimez la philosophie coureuse, la politique babillarde et les papiers menteurs. Allez-y, si vous voulez contempler dans l'arène du pugilat des seigneurs avec leurs porteurs de chaises, des farces populaires dans le double sanctuaire de la loi, des cimetières au théâtre, et des héros à la potence. Courez à Londres, tâchez d'y reconnaître nos manières et nos modes étrangement travesties, ou ridiculement outrées par de maladroits singes, de gauches poupées. Courez, Faublas, puissiez-vous former leurs petits-maîtres automates! Puissiez-vous animer leurs femmes statues! Si, nouveau Pygmalion, vous y parvenez, qu'alors elles vous rassasieront promptement de plaisirs accordés sans obstacles, goûtés sans art, répétés sans variétés! comme elles vous accableront ensuite de leur reconnaissance sans borne et de leur tendresse sans fin! Oui, je parie que, dès la seconde nuit, vous trouverez la satiété dans les bras d'une

Anglaise. Eh! qu'y a-t-il de plus froid que la beauté, quand les grâces ne lui donnent pas le mouvement et la vie? Qu'y a-t-il de plus insipide que l'amour même, lorsqu'un peu d'inconstance et de coquetterie ne l'égaient pas? Cette milady Barington, par exemple, c'est une Vénus, mais... Tenez, je me sens aujourd'hui trop fatigué, demain je vous conterai l'histoire de notre éternelle liaison, qui durerait encore si je n'en avais hâté la fin par une plaisanterie neuve et piquante. Chevalier, poursuivit-il en me tendant la main, j'avais besoin de vous revoir... et de revoir la France. Mon heureuse patrie, je le vois bien, est l'unique patrie des plaisirs. Nous n'avons pas le droit de juger nos pères, mais chaque matin nous commençons à la toilette d'une jolie dame le procès du roman de la veille et de la pièce du lendemain. Nous ne haranguons point nos parlements, mais nous allons le soir décider au spectacle et trancher dans les cercles : nous ne lisons point des milliers de gazettes au mois; mais la chronique scandaleuse de chaque journée réjouit nos soupers trop courts. Ce n'est pas, je l'avoue, par la noblesse de leur port et la dignité de leur maintien que nos Françaises ordinairement se distinguent; elles ont ce qui se fait admirer moins et rechercher davantage, la taille, la figure, la vivacité des nymphes, l'abandon, le goût, la légèreté des grâces; elles ont en naissant l'art de plaire et de nous inspirer à tous le désir de les aimer toutes. Il est vrai qu'on peut leur reprocher d'ignorer en général ces grandes passions qui, dans moins de huit jours à Londres, nous mettent une romanesque héroïne au tombeau; mais ce sont elles qui savent comment on doit commencer une intrigue et la finir à temps; ce sont elles qui savent provoquer par l'étourderie, éluder par la ruse, avancer pour combattre, reculer afin d'attirer, précipiter leur défaite quand il s'agit de l'assurer, la différer lorsqu'il ne faut qu'en augmenter le prix, accorder avec grâce, refuser avec volupté, tantôt donner et tantôt laisser prendre, continuellement exciter le désir, se garder de jamais l'éteindre, souvent retenir un amant par la coquetterie, le ramener quelquefois par l'inconstance, le perdre enfin avec résignation, sinon l'éconduire avec adresse, soit caprice ou désœuvrement le reprendre, et le reperdre sans humeur, ou sans scandale le quitter encore. Ah! j'avais besoin de revoir mon pays! Oui, chaque jour j'en suis plus convaincu, c'est dans mon pays qu'il me sera donné de retrouver des maîtresses tour à tour volages et tendres, frivoles et raisonnables, emportées et sages, timides et hardies, réservées et faibles; des maîtresses qui, possédant le grand art de se reproduire à chaque instant sous une forme différente, vous font goûter mille

fois, au sein de la constance, les plaisirs piquants de l'infidélité ; des maîtresses dissimulées, trompeuses, et même un peu perfides, usagées, spirituelles, adorables, comme madame de B***. Ce n'est qu'aux heureuses femmes de Versailles et de Paris qu'il est permis de rencontrer des jeunes gens élégants sans prétention, beaux sans fatuité, complaisants sans bassesse, souvent indiscrets, mais par légèreté seulement, inconstants, mais par occasion, séducteurs, mais par instinct ; d'ailleurs infatigables avec une figure efféminée ; avec un air modeste, entreprenants jusqu'à la témérité : des jeunes gens qui, n'ayant jamais trop présumé de leur vive ardeur, ni de l'opportunité des lieux, ni de la facilité des personnes, surprennent celle-ci par les grands sentiments, celle-là par la gaîté, cette autre par l'audace ; la défiante et craintive Émilie, dans son salon même où chacun peut entrer à toute heure ; la coquette Arsinoé, non loin du lit conjugal où veille le jaloux ; l'innocente Zulma, jusqu'au fond de l'étroite alcôve où sa vigilante maman vient de s'assoupir : des jeunes gens qui, favorisés de la sensibilité la plus expansive, peuvent très bien idolâtrer deux ou trois femmes à la fois : des amants enfin, des amants accomplis, comme Faublas, et comme... j'allais, Dieu me pardonne ! citer Rosambert ; mais je m'arrête ; ce serait, je le sens, profaner deux grands noms que de leur associer mon nom trop peu digne. »

A ce galant tableau, je reconnus le pinceau de Rosambert, et je ne pus m'empêcher de sourire. « Mon ami, ferai-je seul les frais de la conversation ? poursuivit-il ; allons, asseyez-vous et parlez donc à votre tour. Dites-moi, la belle Sophie, qu'est-elle devenue ? — Hélas ! — Malheureux époux, je vous entends... Et de sa rivale ! qu'en faites-vous ? — De sa rivale !... de sa rivale... mais... — Bon ! s'écria-t-il en riant, il va me demander laquelle ! cela doit être. Il entre dans le monde avec tous les moyens de s'y distingner ; et sa première aventure le met encore en évidence ! Il faut bien que les femmes se l'arrachent ! heureux mortel !... Eh bien ! voyons. Les rivales de Sophie, combien sont-elles ? — Elles sont une, mon ami. — Une ! quoi ! la marquise vous retient toujours enchaîné ? — La marquise..... Tenez, monsieur le comte, laissons la marquise ; je n'aime point à vous entendre parler d'elle. »

Le ton de ma réponse annonçait un mouvement d'humeur qui fut bientôt calmé, car j'aimais encore Rosambert, et sa gaîté me séduisait toujours. Mais en vain me fit-il cent questions pour apprendre ce qui m'était arrivé depuis notre séparation, j'eus le courage de lui refuser toute espèce de confidence : la confiance

n'était pas revenue. « Voilà bien de la discrétion perdue, me dit-il enfin quand il me vit prêt à sortir; songez donc que, sans avoir seulement besoin de le demander, je saurai désormais tout ce que vous faites. Grâce à moi, grâce à la marquise, et surtout grâce à vos mérites, ajouta-t-il en riant, car je ne prétends en rien porter atteinte à votre gloire; grâce à vos mérites, vous voilà maintenant un personnage trop considérable pour que le public ne s'informe pas curieusement de ce que vous devenez : mais en attendant qu'il m'informe de vos bonnes fortunes, chevalier, je crois devoir vous le répéter : Si vous aimez votre épouse, défiez-vous de madame de B***. Votre épouse, je le gagerais, n'aura jamais de plus redoutable ennemie... Adieu, Faublas; à demain, car je compte sur votre parole : et la marquise, souvenez-vous-en bien, doit ignorer que votre amitié m'est rendue. Adieu. »

Un billet de madame de Montdésir arriva chez moi comme je venais d'y rentrer. La marquise me faisait dire que le comte, dont les médecins avaient, dès la surveille, permis le transport, ne devait pas être aussi mal que me l'annonçait la prétendue lettre du prétendu valet de chambre. Madame de B*** me priait en conséquence de vouloir bien ne pas faire à M. de Rosambert la visite sollicitée. « Je... je ne la ferai pas. » Telle fut l'insidieuse réponse que remporta le tardif commissionnaire.

Cependant le souvenir de Sophie me poursuivait sans cesse, et mille regrets, dès que j'étais seul, venaient m'assaillir; j'avouerai néanmoins que le doux espoir d'embrasser bientôt mon Éléonore, et peut-être aussi, car le moyen de cacher à mes confiants lecteurs la moitié de mes sentiments! peut-être aussi le vif désir de revoir la marquise, adoucissaient un peu mon infortune et contribuaient à me rendre des forces. Les fréquents messages de La Fleur et de Justine m'annonçaient assez que j'étais des deux côtés attendu avec un impatience presque égale : mais hélas! si jamais vous avez senti combien les passions contrariées deviennent plus ardentes, plaignez l'amant de madame de Lignolle et l'ami de madame de B***. M. de Belcour, touché des maux qu'il m'était permis d'avouer, mais insensible à mes peines secrètes, déplorait avec moi la perte de Sophie et fermait l'oreille aux plaintes mal étouffées que m'arrachait l'absence d'Éléonore. Malgré mes sollicitations indirectes, malgré les représentations de la baronne, mon père, cette fois inexorable, s'obstinait à ne me laisser aucun moment de liberté. Il venait le matin s'établir dans mon appartement et m'accompagnait le soir à la promenade. Ce fut ainsi que ma lente convalescence fut prolongée de huit mortels jours.

Le neuvième était le vendredi d'avant Pâques : une superbe matinée promettait que le dernier jour de Longchamps serait magnifique. Madame de Fonrose, qui vint dîner avec nous, proposa la promenade au bois de Boulogne : « Nous emmènerons le chevalier, dit-elle à mon père. » Trop malheureux pour rechercher les plaisirs bruyants, j'allais m'en défendre : un regard de la baronne m'avertit qu'il fallait accepter, et M. de Belcour nous ayant un instant quittés, madame de Fonrose me fit cette confidence d'autant plus agréable qu'elle était moins prévue : « Elle y va, parce qu'elle espère que vous y viendrez. — La comtesse? — Eh! qui donc? vous aimeriez peut-être mieux que ce fût la marquise? — Non, non. La comtesse! j'aurai le bonheur de la voir! — De la voir, c'est là tout ce que vous demandez? — Tout ce que je demande... oui... oui... puisqu'il est impossible de... — De! interrompit-elle en me contrefaisant, et s'il n'était pas impossible de ?... — Je serais dans les cieux!... — Dans les cieux! répéta-t-elle en affectant le même ton que moi; eh bien! vous irez... dans les cieux!... Mais pour cela, convenons auparavant de ce que vous avez à faire sur la terre. D'abord ne vous avisez pas de vous enfermer dans une sombre berline avec cette ennuyeuse madame de Fonrose et cet importun baron de... Vous n'écoutez point? — Si fait, de toutes mes oreilles! — Je le crois! Il tremble d'impatience! il a l'air de vouloir dévorer mes paroles... Vous arriverez sur votre alezan. Quand vous aurez fait une centaine de caracoles à quelque distance du cabriolet où sera votre amie, quand la comtesse aura pu s'enivrer tout à son aise du plaisir de vous voir, avec une grâce infinie, manier votre joli cheval, le sien, qu'elle gouvernera plus mal ou mieux, prendra tout à coup les mors aux dents. D'abord, sans vous ébranler, vous suivrez de l'œil la fugitive voiture; mais un moment après, votre cheval aussi vous emportera... d'un autre côté cependant! monsieur. — D'un autre côté? — Oui; mais rassurez-vous. Après de longs détours, au bout d'une heure... d'une heure entière! au bout d'un siècle! l'animal, qui n'est pas du tout bête, apportera justement Faublas où l'attendra son Éléonore : devinez? — Chez elle, peut-être! — Quelle idée! est-ce bien vous qui me répondez ainsi?... chez moi, jeune homme. Vous n'y trouverez que le suisse et mon Agathe, deux braves gens qui ne voient, ne disent et n'entendent que ce qui me plaît; des gens dont je vous réponds. — Chez vous! que de reconnaissance!... — Vraiment! dit-elle d'un ton presque sérieux, j'espère que vous vous comporterez comme des gens raisonnables. Si je croyais que vous fissiez seulement des enfantillages, je ne vous permettrais que l'entrée de

mon salon. (Elle se mit à rire.) Mais je vous connais tous deux, vous emploierez votre temps... à des choses importantes... vous ferez une, ou deux, ou trois charades... Que sais-je, moi, tout ce dont Faublas est capable ! Tenez, voilà la clef de mon boudoir... Ah çà ! mais pourtant, n'allez pas déplacer tous les meubles. Mes femmes, que je n'ai point accoutumées à des déménagements, ne sauraient que penser. Ma réputation... Je tiens beaucoup à ma réputation... »

M. de Belcour rentra ; nous parlâmes encore de Longchamps : je témoignai la plus grande envie d'y paraître à cheval. Mon père observa que trop d'exercice pourrait m'être nuisible ; mais il ne fit plus d'objection quand je lui représentai que la plus grande fatigue me serait épargnée, s'il voulait bien me donner une place dans sa voiture jusqu'au-dessus de la grille de Chaillot. Ce fut encore plus loin, ce fut à l'entrée du bois même que Jasmin alla m'attendre avec mon cheval. Le baron, à l'instant où je quittais son carrosse, reconnut la Porte-Maillot ; et comme s'il eût pressenti la rencontre hasardeuse que j'allais faire : « Voilà, dit-il, avec un profond soupir, un endroit qui sera toujours présent à ma mémoire : j'y ai passé un des moments les plus pénibles et les plus doux de ma vie. »

Aussitôt, je cherchai madame de Lignolle, et je ne tardai pas à la rencontrer ; et bientôt elle vit, avec une joie difficile à rendre, elle vit son amant passer auprès de sa voiture. Vous, jeunes gens, qui jouissez des triomphes de Faublas, préparez-lui vos plus grandes félicitations. Lui, qu'enivrait déjà le plaisir d'admirer la comtesse et d'être admiré d'elle, eut encore le bonheur d'entendre plusieurs personnes, en la regardant, s'écrier : « Oh ! la charmante petite femme ! » S'ils m'avaient donné quelque attention, ceux qui lui faisaient ce compliment si doux à mon oreille, ils auraient pu remarquer que je les remerciais par un sourire, par un sourire orgueilleux qui semblait leur répondre : C'est mon Éléonore cependant ! elle est à moi, cette femme que vous trouvez charmante ! Et sans m'en apercevoir, je répétais : Charmante petite femme !... charmante !... Il est bien pour elle, cet éloge ! pour elle seule ! ses habits, sa voiture, ses gens ne le partagent pas... Ses gens ! elle n'a qu'un domestique, le confident de nos amours, le discret La Fleur. Sa voiture ! c'est tout uniment le petit cabriolet qui me l'amena dans la forêt de Compiègne. Ses habits ! ils ne sont jamais ni recherchés, ni riches, mais toujours frais et jolis. Elle est venue ici comme elle reste chez elle, parée surtout de ses attraits. Comme elle lui va bien, cette robe de linon, moins blanche que sa peau ! Que j'aime à lui voir, au lieu de diamants, ces fleurs, touchants symboles de son adolescence à

peine commencée ces violettes printanières et ce précoce bouton de rose qu'on dirait sans aucun art jetés dans sa chevelure ! Ah ! jusqu'au milieu des pompes du monde, que j'aime à reconnaître dans les plus simples atours et dans le plus modeste équipage la bienfaitrice de mille vassaux !

Mais dans la longue et double file de voitures, où le hasard persécuteur lui avait-il fait prendre une place ? le superbe wiski dont elle est précédée, quelle déesse porte-t-il ? quelle nymphe occupe le brillant phaéton qui vient immédiatement après la comtesse ?

Je vais d'abord au magnifique char : une femme superbe y paraît dans tout le faste de sa parure, dans tout l'éclat de sa beauté. Sa première vue impose à tous le silence de l'admiration ; les courtes exclamations de l'enthousiasme s'élèvent ensuite ; puis succède un léger murmure, puis on entend chacun se répéter : « Oui ! la voilà ! c'est elle, c'est la marquise de B*** ! »

Qui lui disputait cependant les honneurs de Longchamps ? la jolie femme du phaéton. Négligemment assise dans une conque lilas plaquée d'argent, elle manie avec abandon des guides si riches qu'on ne croit point que ses mains délicates puissent longtemps en soutenir le poids. Elle paraît, en se jouant, retenir quatre chevaux isabelle, à tous crins, superbement enharnachés, couverts de rubans et de fleurs ; quatre fringants chevaux qui, relevant fièrement leurs têtes, de leurs pieds frappant la terre, et couvrant leurs mors d'écume, semblent s'indigner qu'une femme et un enfant aient la témérité de les conduire. Tout le monde voit bien que la nymphe a plus de contenance que de manières, et moins de fraîcheur que d'éclat ; mais personne ne saurait dire s'il y a plus d'indécence dans son maintien que de friponnerie dans sa figure ; s'il y a plus de richesse que d'élégance dans le luxe effréné de son équipage et de ses habits. Cependant, ô madame de B*** ! cette femme, maintenant chargée de panaches, de diamants et de broderies, promenée sur un char triomphal, environnée de jeunes seigneurs et poursuivie des joyeux applaudissements de la multitude, pouvez-vous deviner que c'est la petite fille qui fut pendant un an votre servante ? M. de Valbrun s'est donc ruiné ?

Je passai plusieurs fois devant le wiski de madame de B*** : elle eut l'air de ne me pas voir, j'eus la discrétion de ne la pas saluer ; mais curieuse apparemment de savoir si j'étais là pour elle, la marquise promena de toutes parts ses regards inquiets. En se retournant elle reconnut dans son cabriolet modeste madame de Lignolle, qu'elle honora d'un gracieux sourire, et sur son char de triomphe

madame de Montdésir, qu'elle humilia d'un coup d'œil protecteur. Il y a tout lieu de penser que madame de B*** , si près de la comtesse dont elle connaissait les jalouses vivacités, et non loin de Justine qui pouvait se permettre quelques familiarités imprudentes, ne se crut pas en sûreté. Ce qui est du moins certain, c'est qu'à l'instant même elle sortit des rangs pour aller prendre la file un peu plus haut. Peut-être aussi fut-elle déterminée à cette espèce de fuite, parce qu'elle aperçut de loin son mari qui semblait piquer droit vers moi.

Mon premier mouvement fut de rebrousser chemin, pour éviter le malencontreux cavalier; mais par réflexion, craignant sans doute assez mal à propos qu'il ne me soupçonnât d'une lâcheté, je pris le parti de continuer ma route. Je crus même devoir ne plus aller qu'au petit pas, et regarder fièrement l'ennemi qui s'approchait. J'étais pourtant bien résolu, comme on le devine, à laisser passer M. de B*** s'il ne m'abordait pas.

Il m'aborda. « Je suis, monsieur le chevalier, charmé du hasard... — N'achevez pas, monsieur le marquis, je vous entends : mais que signifie ce mot hasard, je vous en prie? Il n'est pas, ce me semble, tout à fait impossible de me rencontrer dans le monde, et quiconque d'ailleurs a quelque chose de pressant à me dire est presque toujours sûr de me trouver chez moi. — Vraiment! je voulais y aller, chez vous! — Qui a pu vous en empêcher? — Qui? ma femme. — Eh bien! monsieur, vous croyez donc que madame la marquise a mal fait? — Pas trop mal, dans un sens. Elle avait ses raisons... — Ses raisons? — Pour m'engager à ne pas vous faire ma visite; moi j'avais les miennes pour désirer du moins de vous joindre quelque part, monsieur le chevalier. — La rencontre est donc, comme vous disiez tout à l'heure, fort heureuse. — Oui, parce que je vais avoir avec vous une nouvelle explication... — Ah! tout à l'heure si vous le voulez, monsieur le marquis! — De tout mon cœur. — Sortons de la foule.— Sortons... mais je vous demande bien pardon.— Et de quoi?»

En m'en allant, je crus ne pouvoir me dispenser de saluer madame de Lignolle, et tâcher de lui faire comprendre par mes signes que j'allais bientôt revenir.

« Vous regardez sans cesse de ce côté, reprit M. de B***; c'est apparemment cette jolie femme du phaéton qui vous occupe! Je vous dérange. — Ah! laissez donc la plaisanterie, monsieur le marquis. — Je ne plaisante point!... Arrêtons-nous ici. — Ici, nous serons mal. — Pourquoi? Personne ne nous entendra. — Mais tout le monde pourra nous voir! — Qu'importe? — Qu'importe!...

Enfin, comme il vous plaira, monsieur... Vous avez donc vos pistolets ? — Mes pistolets ? — Sans doute. Ni vous ni moi n'avons d'épées. — Eh ! pourquoi donc faire des pistolets et des épées, monsieur le chevalier ? — Comment ! pourquoi faire ? Est-ce qu'il n'est pas question de nous battre ? — Nous battre ! au contraire, monsieur. C'est que je me repens de vous avoir fait une mauvaise querelle. — Ah ! — D'avoir causé votre exil. — Ah ! ah ! — Et par suite, votre emprisonnement. — Monsieur le marquis... vous conviendrez que je ne pouvais deviner cela ! — Voilà pourquoi je vous cherche depuis que vous êtes sorti de la Bastille. — En vérité ! vous êtes trop bon. — Et comme je vous l'ai dit, j'aurais même été chez vous, si ma femme... — Madame la marquise a très bien fait de vous le déconseiller ; c'eût été pousser trop loin... — Je ne sais pas ! un galant homme ne saurait trop vite et trop bien réparer une offense. Voilà mon avis, à moi. Tenez, vous en avez fait la fâcheuse expérience : je suis vif, je m'emporte sur un mot, je me fâche avant de m'expliquer ; mais l'instant d'après je reviens et je conviens franchement de mes torts. Oh ! tous mes amis vous le diront : je gagne à être connu ; je suis dans le fond un bon diable. — Vous m'en voyez convaincu. — Bien ! mais dites que vous me pardonnez. — Vous vous moquez ! — Dites-le, je vous en prie. — Jamais ! jamais je ne pourrai... — Vous ne me pardonnerez jamais ? — Ce n'est pas cela que... — Écoutez-moi. Je vous ai avoué mes torts, je ne dois pas vous dissimuler mes services : c'est moi qui vous ai fait sortir de la Bastille. — Vous, monsieur le marquis ! — Moi-même. Je me suis mis aux genoux de ma femme, pour obtenir d'elle qu'elle sollicitât votre liberté. — Et vous avez pu l'y résoudre ? — Vraiment ! ce n'a pas été sans peine ! Mais il faut lui rendre justice : ensuite elle a pris cette affaire à cœur autant que moi. Elle a pressé le nouveau ministre avec une ardeur dont vous n'avez pas d'idée ! — On dit qu'elle est bien avec le nouveau ministre ? — Au mieux ! ils s'enferment ensemble pendant des heures entières... C'est une femme de mérite que ma femme... je la connaissais bien quand je l'ai épousée ; sa figure promettait beaucoup, et la marquise a tenu tout ce que promettait sa figure... A propos, si vous désirez quelque emploi, quelque pension, quelque lettre de cachet... — Sensiblement obligé. — Vous n'avez qu'à parler ! madame de B*** aura une conversation particulière avec... — Je vous rends mille grâces ! — Pour en revenir à nous... Mais vous ne m'écoutez point ? — Je regarde là-bas cette vieille dame !... N'est-ce pas la marquise d'Armincourt ? — Je ne la connais pas. — Oui, c'est elle... Monsieur le marquis, ne

tournons plus les yeux de ce côté-là. — J'entends ! vous ne vous souciez pas d'être obligé d'aller faire votre cour à cette douairière ? — Pas infiniment. — Pour en revenir à nous, je vous ai donc fait sortir de la Bastille : et puis, n'avais-je pas eu ce que je méritais ? ne m'aviez-vous pas donné ce fier coup d'épée... — Je ne me consolais pas d'y avoir été forcé, je vous assure. — Oh ! c'était un maître coup d'épée, celui-là ! Savez-vous bien que j'en ai pensé mourir ? — C'eût été pour moi, je vous en donne ma parole d'honneur, un éternel sujet de chagrin. — Vous ne m'en vouliez donc pas ? — Pas du tout. — Comment, en ce cas-là, refusez-vous aujourd'hui de me pardonner ? — Moi, je ne demande pas mieux. — Monsieur le chevalier, j'en suis ravi d'aise ! — Et vous, monsieur le marquis, vous me pardonnez donc aussi ? — Si je vous pardonne ! Mais de l'aveu de ma femme elle-même, vous n'avez eu dans toute cette affaire que de très légers torts avec moi... et avec elle... mais très légers. »

Cette conversation, qui d'abord ne m'avait paru que fâcheuses m'amusait maintenant et piquait ma curiosité ; mais je sentais que madame de Lignolle, déjà très étonnée de mon départ, devait attendre mon retour avec une mortelle impatience, et pourrait, s'il tardait longtemps, faire une étourderie : « Monsieur le marquis, nous voilà d'accord, rentrons dans la foule. — Nous causerions ici plus à notre aise. — Nous serons tout aussi bien là-bas. — Je e disais bien que la jolie fille vous tenait au cœur ! » s'écria M. de B***.

En effet, ce fut auprès de la demoiselle du phaéton que je le reconduisis ; mais ce fut la dame du cabriolet qui s'attira tous mes regards, et je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle parut enchantée de me revoir ; cependant il m'était aisé de m'apercevoir que cet étranger dont elle me voyait suivi l'inquiétait. Madame de Montdésir aussi parut excessivement flattée du nouvel hommage que j'avais l'air de lui rendre, en revenant une seconde fois grossir le nombre de ses adorateurs ; mais aussitôt qu'elle eut reconnu son ancien maître dans le cavalier qui m'accompagnait, elle étouffa quelques éclats de rire, pour lui lancer, comme à moi, des coups d'œil très significatifs. Cependant le marquis, revenant à sa première idée, me disait :

« Vous n'avez eu, par rapport à la marquise et par rapport à moi, que des torts très légers, de ces torts que tout autre jeune homme... — N'est-il pas vrai, monsieur, qu'à ma place tout autre eût fait de même que moi ? — Sans doute. Mais c'est M. de Rosambert qui, dans tout cela, s'est conduit on ne peut pas plus mal ; aussi nous resterons brouillés jusqu'à la mort. M. Duportail a bien, de son côté,

quelques petits reproches à se faire. — Vraiment ! oui... — Vous en convenez donc? — Assurément. — Ce fatal jour que je vous rencontrai tous aux Tuileries, M. Duportail devait conserver plus de présence d'esprit, me tirer à part, m'avertir que l'honneur et le repos de toute une famille l'obligeait à ce mensonge... Pouvais-je deviner, moi ! — Certainement non. — Mademoiselle votre sœur aussi n'aurait pas mal fait d'essayer de me glisser un mot à l'oreille; mais la jeune personne avait peur, son père était là ! Vous, monsieur le chevalier... — Ah ! moi... — Voyons, que voulez-vous dire? — Non, non, parlez. — Après vous. — Point du tout, monsieur le marquis, je vous ai interrompu. — Cela ne fait rien ! dites.— Dites vous-même. — Je vous en prie ! — Je vous le demande en grâce. — Eh bien ! vous, monsieur le chevalier, vous ne me deviez aucune confidence. D'abord, il ne vous convenait pas de m'accuser les petits écarts de mademoiselle votre sœur... Ceci vous fait de la peine?... Oh ! ne me croyez pas capable de causer ! J'ai donné ma parole d'honneur... Et gardez-vous d'en vouloir à la marquise : je ne lui ai point surpris vos secrets d'abord ! Ce n'est pas non plus pour le plaisir de parler qu'elle me les a confiés. — Je le crois, je crois madame la marquise incapable d'une maladresse ou d'une indiscrétion. — Incapable ! c'est le mot... Les étourderies de mademoiselle votre sœur, une dangereuse plaisanterie que vous avait conseillée M. de Rosambert, et le dernier mensonge de M. Duportail, avaient à mes yeux étrangement compromis la marquise. J'accusais ma femme... Oh ! je lui en ai demandé cent fois pardon, et je me le reproche encore tous les jours... J'accusais ma femme... la femme la plus sage ! Si c'était seulement par principes, on pourrait s'en défier... mais chez elle, ajouta-t-il très bas, la sagesse est solide; elle tient à un tempérament de glace ; car, le croiriez-vous? c'est par pure complaisance que madame de B*** me donne de temps en temps une nuit, à moi qui suis son mari et qu'elle adore !... Je l'accusais cependant ! Il a donc fallu que, pour se justifier, elle me contât quelques petits chagrins de famille... que je savais à peu près. — Enfin, monsieur le marquis, ce qui me fait grand plaisir, c'est de vous entendre convenir que je ne devais pas vous avouer les écarts de mademoiselle Duportail. — Ne dites douc plus Duportail ! vous voyez que je suis au fait ! — De mademoiselle de Faublas, puisque vous le voulez. — Bon !... D'abord, vous ne le deviez pas; et puis, si vous aviez eu l'air de solliciter une explication, moi qui, dans ma colère, brûlais d'en venir aux mains, j'aurais été peut-être assez injuste pour vous soupçonner de manquer de courage. Or, un jeune homme ne saurait soutenir avec

trop de fermeté sa première affaire; et, dans celle-ci, je l'ai dit à la marquise, qui s'est vue forcée de le reconnaître, vous vous êtes en tout point montré comme le plus brave des hommes... Oui, vous êtes plein de cœur ! et quiconque s'y connaît, le voit dans votre physionomie... Oh ! j'ai pour vous beaucoup d'estime, et ma femme aussi... Tenez, je vous engagerais à nous venir voir; mais le public est si bête ! quand une fois il lui a plu de donner à telle femme tel amant, il n'en revient pas. Je trouve quantité de gens qui ne mettent que de la complaisance à ne me point contredire, quand je leur affirme que je ne suis pas... vous le leur protesteriez vous-même qu'ils ne vous croiraient pas davantage ! et cependant personne, excepté la marquise, ne le sait aussi bien que nous. Mais remarquez un peu l'extrême différence : à présent que je suis tranquille sur votre aventure, vous et cent mille autres jeunes gens plus aimables, s'il y en a, pourraient à la file se donner à tous les diables, avant de me persuader qu'ils ont obtenu les faveurs de la marquise. Je vous ai déjà dit combien de raisons me font croire à la sagesse de madame de B*** ; il y en a encore une qui me paraît, seule, aussi forte que toutes les autres ensemble : je m'avise quelquefois de me regarder au miroir ! et je ne trouve pas dans ma physionomie un trait, un seul trait qui annonce que je puisse être... que diable ! M. de B*** ne voit pas du tout qu'il ait la figure d'un sot ! et M. de B*** s'y connaît !... Ah çà ! mais donnez-moi donc un peu d'attention. Depuis une heure, il ne m'écoute que d'une oreille ! Il a toujours les yeux tournés sur la jolie fille !... Il me semble aussi que, de temps en temps, elle vous regarde ? En vérité, elle vous lorgne ! — Point du tout, monsieur le marquis, c'est vous qu'elle agace. — Oh ! que non ! vous êtes plus joli garçon que moi. Ce n'est pas qu'à votre âge je n'aie été fort bien ; mais, dame ! vous avez maintenant l'avantage de la première jeunesse..... Pourtant je crois que vous ne vous trompiez pas ! je crois que j'ai ma part des œillades que lance la princesse !... Je vous avouerai franchement qu'elle commence à me tourmenter un peu. C'est pour moi du tout neuf au moins; il faut que cela soit très nouvellement sur le trottoir ! Dites-moi son nom ? — Son nom ?... je l'ignore. — Et sa demeure ? — Je ne la sais pas. — Mais pourtant, vous la connaissez ? — Ah ! comme on connaît ces filles-là ! de réminiscence !... Oui, je crois me rappeler que j'allais assez fréquemment souper dans une maison tierce, où quelquefois, la trouvant sous ma main, je lui faisais faire sa partie ; tenez, à peu près dans le même temps que j'avais cette fantaisie pour une certaine Justine, vous savez ? — Oui ! oui ! une des femmes de la marquise,

cette petite dévergondée que vous veniez commodément caresser jusque dans mon hôtel. Oh ! monsieur le libertin, j'ai été trop bon chez ce commissaire ! — Monsieur le marquis, vous direz tout ce qu'il vous plaira, je ne puis me persuader que cette beauté-là vous soit tout à fait inconnue. Faites-moi donc le plaisir de vous approcher davantage et de la regarder comme il faut. — Ma foi, vous avez raison ; j'ai vu quelque part ce visage chiffonné. Tout à l'heure nous parlions de Justine ; cette petite fille en a un faux air. — Il me semble que la ressemblance est grande. — Grande ? non. — Moi, je le trouve. — Oh ! mais, vous, s'écria-t-il avec feu, vous n'êtes pas physionomiste !... Puisqu'il est question de ressemblance, savez-vous deux individus entre lesquels il y en a une frappante ? Mademoiselle votre sœur et vous. Ah ! parlez-moi de cela, par exemple ! Le plus habile en peut être dupe ! Moi, moi qui suis le premier du royaume pour la science physionomique, je m'y suis mépris !... plusieurs fois !... plusieurs fois mépris ! Il paraît que mademoiselle votre sœur aime beaucoup les plaisirs. Quand elle est fatiguée, pâle, exténuée, on s'aperçoit bien que ce n'est pas vous ; mais lorsqu'elle est dans ses jours de santé, le diable vous verrait l'un à côté de l'autre qu'il ne saurait dire quelle est la fille et quel est le garçon ! A propos, parlerez-vous à mademoiselle votre sœur de notre rencontre ? — Si cela peut vous être agréable... — Oui, faites-moi le plaisir de lui dire que, malgré les fâcheux quiproquos auxquels son premier déguisement a donné lieu, je l'aime toujours de tout mon cœur ; et quoique monsieur votre père soit un peu vif, assurez-le de toute mon estime ; dites même à M. Duportail que je ne lui en veux pas beaucoup, pas... — Monsieur le connaisseur, voyez dans ce cabriolet qui précède le phaéton, voyez un peu cette jeune femme ; voilà ce que c'est qu'une figure ! voilà ce qu'on peut appeler une charmante petite personne ! Bien moins parée que l'autre, et bien plus jolie ! et ça n'a pas l'air d'une fille... — Une femme comme il faut, parbleu ! je connais cette livrée. Au reste, ajouta-t-il, en se rengorgeant, je suis bien aise de vous avertir que depuis longtemps aussi cette dame nous regarde, et beaucoup, et souvent !... Tenez ! ne dirait-on pas qu'elle veut nous parler ? »

Il est vrai que madame de Lignolle perdait patience, et tâchait de me faire entendre par ses signes qu'il fallait enfin, à quelque prix que ce fût, me débarrasser de cet importun cavalier pour la venir joindre incessamment au lieu du rendez-vous, où, lassée d'attendre, elle allait courir. Plusieurs fois emportée par son impétuosité naturelle, la comtesse se montra tout entière hors de sa voi-

ture. Cependant madame de Montdésir, du haut de la sienne, put remarquer les impatiences d'une rivale ; je ne crois pas qu'alors il lui fut possible de voir que c'était madame de Lignolle qui lui enlevait mon attention ; mais sans doute elle le soupçonna. Ce fut pour s'en assurer qu'elle fit sur-le-champ donner à son jockey l'ordre un peu trop hardi de quitter son rang et d'essayer de couper le cabriolet. Il ne put le couper; mais durant quelques secondes il marcha tout auprès, sur la même ligne, et puis le devança de quelques pas. Justine, qui reconnut alors madame de Lignolle, se permit de la saluer d'un air insolemment familier ; elle osa même, en la regardant avec affectation, pousser d'impertinents éclats de rire. Je fus indigné ! j'allais... je ne sais pas tout ce que j'allais faire ! La comtesse ne me laissa pas le temps de la compromettre en la vengeant. Trop vive pour endurer tranquillement un affront pareil, la comtesse aussitôt cria *gare !* poussa son cheval, d'un coup de fouet coupa le visage de madame de Montdésir, et du même temps accrocha le léger phaéton, si bien et si ferme, qu'elle mit en pièces l'une de ses roues. Le char versa, l'idole fut culbutée, je craignis un moment qu'elle ne se brisât la face contre terre. Heureusement que dans sa chute, Justine, par un mouvement machinal, jeta ses bras en avant, de sorte qu'aux dépens de plusieurs meurtrissures, ses mains sauvèrent quelques contusions à son visage déjà maltraité. Mais, par un accident qui devint comique, il arriva que les pieds de la nymphe restèrent, je ne sais comment, retenus en haut de son char : or, dans cette posture, rien ne put empêcher les jupes de retomber sur les épaules en découvrant une autre partie, et le malin zéphyr ayant à propos soulevé la fine toile qui seule restait alors sur la blanche peau, madame de Montdésir fit voir... Respectons les bizarreries de la langue : il serait grossier de nommer par son nom ce que madame de Montdésir fit voir. Je dirai du moins ce qu'il m'est permis de dire : c'est que toute l'assemblée trouvant ce nouvel Antinoüs fort joli, applaudit à son apparition par de grands claquements de mains.

Quelques jeunes gens néanmoins coururent à la désolée personne ; et moi-même, aussitôt calmé par le touchant spectacle de son infortune, je mis pied à terre pour l'aller secourir. « Attendez, me dit M. de B***, j'y vais avec vous, car je la plains, et je vous le répète, j'ai vu cette figure-là quelque part. — Oh ! pour celui-là, monsieur le marquis, je ne le passerai pas à un physionomiste ! vous êtes aussi trop bon d'appeler cela une figure ! Au reste, que vous vous obstiniez ou non à soutenir que c'en est une, je vous

déclare qu'elle est un peu de ma connaissance ; et quant à vous, je doute que vous l'ayez jamais vue. »

Lorsque je me trouvai près de Justine, on l'avait déjà remise sur ses pieds. « Ah ! s'écria-t-elle en me voyant, ah ! monsieur de Faublas, comme elle vient de m'équiper ! » Je l'interrompis, je lui dis bien bas : « Ma chère enfant, tu n'as que ce que tu mérites ; mais ne t'avise pas de nommer la comtesse, car, sur mon honneur, tu n'en serais pas quitte à si bon marché.— Ah ! monsieur de Faublas, vous croyez qu'elle a bien fait ! » reprit Justine au désespoir.

Elle avait plusieurs fois prononcé mon nom, plusieurs voix le répétèrent : aussitôt il circula dans l'assemblée et vola de bouche en bouche. La foule qui environnait madame de Montdésir me pressa tout à coup, de manière qu'à peine le marquis et moi nous eûmes la liberté de monter à cheval, et qu'il fallut aller au petit pas. Le nombre des curieux ne fit à chaque instant que s'accroître. Jeunes gens et vieillards, hommes et femmes, piétons et cavaliers, tout accourut, tout vint se jeter au devant de moi : les voitures mêmes s'arrêtèrent. Aucun des héros de la patrie, d'Estaing, La Fayette, Suffren, et mille autres, au retour des plus glorieuses expéditions, ne virent autour d'eux, dans les promenades publiques, une affluence plus prodigieuse. Et pourtant ce n'est, ô de toutes les nations la plus légère, ce n'est qu'à mademoiselle Duportail que vous prodiguez tant d'honneurs !

Quel jeune homme assez maître de lui, quel jeune homme cependant eût repoussé le charme de ce triomphe ? Un moment j'en fus enivré ; un moment je sentis quelque orgueil à la vue de tant de jeunes gens qui, renommés dans l'art de plaire, et fameux par leurs amours, paraissaient proclamer en moi leur vainqueur. Les femmes surtout, les femmes ! Ce fut avec transport que je me vis l'objet de leur attention ! Le vif désir d'en être plus digne, dut prêter à mon maintien plus de grâce, à ma figure plus d'expression ; et d'un regard plus doux je dus répondre à leurs caressants regards, qui semblaient me promettre à jamais d'heureux engagements ! et d'une oreille plus avide je dus recueillir leurs enchanteurs éloges, qui me décernaient sur tous les prix de la beauté !

Mais pardonne, ô mon Éléonore ! pardonne une erreur : le vain prestige ne dura guère. Faublas pouvait-il s'arrêter à Longchamps ? pouvait-il y rester longtemps, retenu par les illusions doublement trompeuses de l'amour-propre et de la coquetterie, quand l'amour, l'impatient amour, l'attendait à Paris pour des triomphes non moins flatteurs et de plus solides jouissances ?

« Monsieur le marquis, si nous tâchions de nous débarrasser de la foule? — J'y consens, me répondit-il ; mais dites-moi donc comment il se fait que vous soyez connu de tant de monde? — Vous savez ce que c'est que ce pays-ci? Tout ce qui n'est pas absolument ordinaire y fait du bruit, et vous donne pendant vingt-quatre heures une espèce de réputation : notre combat, mon exil, ma prison. » Il m'interrompit : « Me suis-je trompé? n'est-ce pas mon nom?... — Oui, c'est votre nom qui vient de retentir à mes oreilles; et tenez, voilà que deux cents personnes le crient. — Deux mille! répondit-il avec une grande joie; mais, pour moi, cela ne m'étonne pas; je suis très répandu. — Le bruit va toujours croissant. Bon Dieu! quel tintamarre! — C'est que tous ces gens-là sont bien aises de nous voir ensemble! Oui, je vois sur leurs physionomies qu'ils sont bien aises. C'est une chose charmante pour eux d'être sûrs que nous voilà réconciliés. En effet, c'était bien dommage que les deux hommes de France les plus...— Monsieur le marquis, je crois, comme vous le dites, qu'ils sont bien aises; mais dépêchons-nous d'échapper à leurs applaudissements. »

Ils étaient bien aises, car ils riaient de toutes leurs forces; et c'était visiblement à M. de B*** que s'adressaient leurs applaudissements maintenant dérisoires. Le marquis cependant paraissait plus joyeux de leur gaîté que je n'avais été fier de leurs hommages. Ce fut bien malgré moi, mais au grand contentement de mon compagnon illustré, qu'il fallut suivre les flots de cette multitude jusqu'à l'extrémité de la file. Là, je parvins, non sans beaucoup de peine, à m'ouvrir un passage dans les rangs un peu moins serrés de nos admirateurs. Là, je fis mes adieux à M. de B***, qui, ne voulant pas encore les recevoir, suivit mon cheval de toute la vitesse du sien. D'autres cavaliers aussi se mirent à galoper sur ses traces; mais ce n'était point à lui qu'ils en voulaient, puisque, l'ayant passé bientôt, ils ne ralentirent pas la rapidité de leur course. Je conservai quelque temps l'espérance de leur échapper par la fuite; mais comme, après de longs et d'inutiles détours, je me vis sur le point d'être atteint, il me parut nécessaire d'essayer des moyens peut-être plus puissants pour écarter ces indiscrets persécuteurs.

Je me retournai sur eux, c'étaient des pages, j'en comptai huit : « Messieurs, que puis-je faire pour votre service? — Nous permettre de vous voir et de vous embrasser, me fut-il aussitôt répondu. — Messieurs, vous êtes bien jeunes, mais pourtant vous devez être raisonnables. Pourquoi donc, je vous prie, hasarder avec un galant homme une mauvaise plaisanterie qui peut avoir des suites fâcheuses?

— Ce n'est point une plaisanterie, répliqua l'étourdi qui s'était chargé de porter la parole; nous serions désolés de vous offenser : mais, en vérité, nous mourons d'envie d'embrasser mademoiselle Duportail. — Non, dit un autre plus avisé, pas mademoiselle Duportail, mais le généreux vainqueur du marquis de B***. »

Tandis qu'ils me parlaient, je promenais sur la campagne des regards inquiets; je l'entrevoyais déjà ce fâcheux marquis! il s'approchait à vue d'œil, et je tremblais pour mon rendez-vous : « Messieurs, je ne connais pas mademoiselle Duportail; mais, tenez, le temps me presse, finissons : s'il faut absolument que Faublas soit à la ronde embrassé, j'y consens, à condition cependant que vous allez attendre, arrêter et retenir sous quelque prétexte, pendant plusieurs minutes, ce cavalier que vous pouvez apercevoir d'ici. Vous me rendriez même un grand service, si, pour plus de sûreté, vous vouliez l'engager à reprendre avec vous le chemin de Longchamps. »

Comme je parlais encore, un homme assez mal vêtu, que d'abord j'avais pris pour le laquais de l'un de ces jeunes gens, s'approcha de moi d'un air mystérieux. Alors, malgré le chapeau rabattu qu'il tenait enfoncé sous ses yeux, je reconnus M. Després, le cher docteur de Luxembourg. Il me dit bien bas : « Je ne veux pas vous embrasser, moi; mais j'accours pour vous annoncer que madame de Montdésir vous prie instamment de passer un instant chez elle. — Madame de Montdésir!... oui, oui, je comprends!... Mon cher, dites que j'en suis au désespoir, mais qu'il m'est absolument impossible de me rendre à son invitation avant deux bonnes heures. »

Cependant, mes écervelés de pages, tous ensemble, me promirent d'arrêter et de remmener avec eux l'importun cavalier qui n'était plus qu'à très peu de distance. Ils me le promirent, ils m'embrassèrent, ils me virent avec regret m'éloigner le plus vite possible.

Il était temps que j'arrivasse; madame de Lignolle trouvait les moments bien longs. Dès qu'elle me vit, elle m'accabla de reproches. « Mon amie, que vous êtes injuste! est-ce ma faute si cette femme a l'audace?... — Oui! c'est votre faute. Pourquoi connaissez-vous de pareilles créatures? Pourquoi m'avez-vous fait pour cette madame de Montdésir une infidélité? — Bon! vous allez rappeler une querelle oubliée! — Oubliée? Jamais! De ma vie je n'oublierai que j'ai sottement baisé la main de cette impertinente... qui ose aujourd'hui se prévaloir... — Vous venez de l'en punir. Vous l'avez défigurée. — J'aurais dû la tuer! — Peu s'en est fallu. Elle est tombée du haut en bas de sa voiture brisée. — Du haut en bas! s'écria la

comtesse avec beaucoup d'inquiétude. Mon Dieu ! je l'ai peut-être dangereusement blessée ? — Non ; mais... »

Ici, pour calmer tout à fait madame de Lignolle, je me hâtai de lui raconter la déconvenue de Justine; et je vous laisse à penser combien mon récit rapide, mais fidèle, amusa la comtesse, vive dans sa gaîté comme dans ses fureurs. Je craignais qu'à force de rire elle ne suffoquât. Je la serrai dans mes bras, croyant que l'heure du raccommodement était venue. Je me trompais : la cruelle Éléonore repoussa son amant. « Vous serez toujours, me dit-elle en reprenant sa colère, toujours le plus ingrat des hommes !... Depuis un siècle je péris d'amour et d'impatience; cependant c'est à moi qu'il laisse le dessein d'inventer quelque moyen de nous réunir ! — Mon amie, c'est inutilement que j'en ai tenté plusieurs. — Enfin, je trouve un expédient favorable, je vole à ce Longchamps qui m'ennuie, j'y vole pour voir Faublas, uniquement pour le voir, il y vient, en effet, mais afin d'avoir l'occasion de faire en même temps sa cour à mes deux rivales ! — Éléonore, je te jure que non. — Et, pour comble de perfidie, le barbare ! il arrange tout cela de manière que moi, dont la jalousie déchire le cœur, je me trouve justement placée entre mes deux mortelles ennemies ! — Quoi ! vous prétendez que c'est encore ma faute ? — Oui, tâchez de me persuader que c'est le hasard qui a voulu que la voiture de madame de B*** précédât la mienne. — Éléonore, je t'en donne ma parole d'honneur. — Elle a bien fait de s'en aller cette madame de B*** ! vous avez bien fait de ne la pas suivre ! je venais de l'entrevoir ! un moment plus tard je vous donnais à tous deux une leçon dont vous vous seriez souvenus ! — Mon amie, si pourtant j'y étais venu pour elle, ne l'aurais-je pas suivie ? »

Elle réfléchit un instant, et puis aussitôt elle m'embrassa; mais tout à coup : « Non ! non ! s'écria-t-elle, je ne suis pas encore convaincue ! C'est donc parce qu'il vous a fallu nécessairement secourir madame de Montdésir que vous me faites attendre ici depuis près d'une demi-heure ? — Non, mon amie, j'ai été longtemps retenu par cet importun cavalier... — Qui vous parlait avec tant de feu, et que vous paraissiez entendre avec tant de plaisir ? — De plaisir ! non. — Que vous disait-il donc de si beau, ce monsieur ? — Il m'entretenait de ma sœur. — Il la connaît ? — Oui, c'est un parent.... — Un parent ?... Mais cette fois je vous crois... parce que je l'ai bien examiné pour m'assurer si ce n'était pas encore quelque femme déguisée. Oh ! vous ne m'attraperez plus, j'y prendrai garde, allez. — A propos, mon amie, dis-moi, n'as-tu pas vu ta tante à Longchamps ? — Non, je ne voyais que toi ; mais vous, monsieur,

vous avez pu faire attention à tous ceux qui vous entouraient. — J'ai fait attention à la marquise, parce qu'il m'a semblé qu'elle me regardait. — Heureusement pour nous, dit la comtesse, elle n'a pas ses yeux de quinze ans. — Éléonore, si pourtant elle m'avait reconnu? — Oh! que non, s'écria-t-elle... Faublas, ce serait un grand malheur.... mais.... mais il faut espérer que non. »

Déjà la comtesse me parlait d'un ton plus doux, et je l'eus bientôt persuadée de toute mon innocence. Alors elle parut avec transport m'entendre lui répéter cent fois les protestations d'un fidèle amour : mais je fus non moins affligé que surpris quand je vis qu'elle en refusait les preuves. « Non! non! disait-elle d'un ton absolu... Tu pleures, mon ami! Pourquoi donc? — Parce que vous ne m'aimez plus comme autrefois! — Davantage, monsieur! — Autrefois jamais un refus....— Oui, lorsque vous n'étiez pas malade?... Tu pleures?... voyez donc qu'il est enfant! »

Et ma très raisonnable maîtresse me fit mettre à ses genoux pour essuyer et baiser mes larmes.

« Faublas, il ne faut pas pleurer, tu me fais de la peine... Écoutez donc, mon ami; je me souviens du jour que dans mes bras vous avez perdu connaissance; votre maladie vous a bien fatigué depuis; ta convalescence ne fait que commencer : veux-tu mourir? dame! vois, je mourrais aussi... là, vraiment, ne serait-ce pas dommage! tous deux si jeunes et nous aimant si bien! Ah! je t'en prie, Faublas, ne mourons que le plus tard que nous pourrons, afin de nous adorer le plus longtemps possible. Vous riez, monsieur; est-ce que j'ai l'air risible quand je parle raison?... Eh bien! voilà que déjà vous recommencez! tout ce que je dis et rien, c'est donc la même chose?... Finis, Faublas; finis, mon ami... Laissez-moi, monsieur! laissez-moi. Je me fâcherai!... dame! écoutez donc! mettez-y de votre côté un peu de courage!... Faublas, mon cher Faublas! ajouta-t-elle avec abandon, après m'avoir donné le baiser le plus tendre, ce n'est déjà pas pour moi une chose si facile que de résister à mes désirs : s'il faut en même temps triompher des tiens, je ne réponds pas d'en avoir la force. »

C'était avec raison qu'elle se défiait d'elle-même, mon adorable Éléonore, puisqu'après quelques moments d'un voluptueux silence, elle me dit avec des soupirs entrecoupés et d'une voix tremblante : « Tu vois bien, mon ami, tu vois bien ce qui vient d'arriver, eh bien! en venant ici j'avais juré que cela ne serait pas »; et tout de suite elle jura que du moins cela ne serait plus. Or, comme je publie sa défaite, il faut avouer ses victoires : malgré mes efforts à chaque

instant renouvelés, je ne pus une seconde fois obtenir de ma délicate maîtresse qu'elle oubliât ses chastes résolutions.

« Ma charmante amie, les heures fortunées s'écoulent bien vite ! il faut déjà nous séparer. — Déjà ! — Si j'arrivais trop tard, il me deviendrait impossible de faire à M. de Belcour une fable peu vraisemblable ; mon esclavage...— Un moment, s'écria-t-elle, les larmes aux yeux ; un moment encore ! Faublas, nous nous quittons pour trois jours ! — Pour trois jours ! — Demain, je vais au Gatinois...— Au Gatinois sans moi, pourquoi donc faire ? — Hélas ! sans toi. C'est ton père... ton père me fera mourir de chagrin !... Cette fête, qu'elle sera triste ! et quand il m'était permis de croire que mon amant l'embellirait de sa présence, je m'en faisais une idée si charmante ! — Éléonore, tes pleurs me font un plaisir trop douloureux. Sèche tes pleurs, attends... que ma bouche !... Dis-moi, ma belle amie, dis, quelle est cette fête ? — Être au milieu de mille gens indifférents, et ne pas rencontrer ce qu'on aime ! se voir environné de monde quand on voudrait gémir dans un désert ? — Dis-moi donc, quelle est cette fête ? — Tous les ans, au jour de Pâques... tous les ans, depuis que j'existe.... la Rosière a reçu de mes mains... L'année dernière j'ignorais encore ce que je faisais : je le sais maintenant ! maintenant je le sais !... Du moins je flattais ma faiblesse de cette espérance que mon amant serait là pour me consoler, pour me soutenir, si je venais à songer avec quelque frayeur que moi, qui couronne la sagesse, je ne suis pas sage... Hélas ! je le dirai toujours : ce n'est point ma faute ! je ne cesserai de le répéter : pourquoi m'ont-ils donné ce M. de Lignolle ?... Ce que je te dis là te fait de la peine, Faublas !... Va, rassure-toi : je n'ai pas de remords ! pas même de regrets... Quelquefois seulement... depuis que ton père m'a fait de grands discours... je me surprends réfléchissant sur les dangers sans nombre... Va, rassure-toi ; tant que tu m'aimeras, ne crains pas que je t'abandonne ! et quand tu ne m'aimeras plus... quand tu ne m'aimeras plus, je trouverai dans mon désespoir ma dernière ressource. Rassure-toi... tu pleures !... Tiens, mon ami, viens, viens m'embrasser ; viens, que nos larmes se confondent !... Demain, je pars ; dimanche, la triste fête a lieu ; le lundi de très bonne heure tout le monde revient. Je ramène avec ma tante madame de Fonrose, qui nous aime tant : madame de Fonrose et moi nous concertons quelque heureux stratagème qui puisse te rendre à ton Éléonore dans la soirée même du lundi. »

Quoiqu'il fût déjà tard, quoique la marquise m'attendît, quoique mon père dût s'impatienter de ma longue absence, je répétai cent

fois mes adieux à madame de Lignolle avant de la pouvoir quitter.

Enfin pourtant, nous nous trouvâmes assez de force pour nous séparer, et je courus chez Justine joindre madame de B***.

La marquise avait les yeux rouges, la respiration difficile, la figure très altérée; elle me vit pourtant avec quelque plaisir m'emparer de sa main, qui fut aussitôt vingt fois baisée. « Était-il tout à fait impossible, me dit-elle avec infiniment de douceur, que vous me fissiez un peu moins attendre? » Puis, sans me donner le temps de lui répondre, affectant de la joie et me regardant avec complaisance: « Le voilà tout à fait bien, poursuivit-elle. Croirait-on que ce jeune homme était, il y a douze jours, si dangereusement malade? Le croiraient-elles, ces femmes qui, tout à l'heure à Longchamps, s'émerveillaient de lui voir ce teint de lis et de rose, ne se lassaient point d'admirer son éclat, sa beauté, sa fraîcheur, sa... » Madame de B*** parut se faire violence pour ne pas en dire davantage. Son regard, qui s'était animé, redevint triste, incertain, pensif. D'une voix faible et traînante, elle reprit: « Je ne me serais point avisée d'aller là si j'avais pensé que vous y dussiez venir! le moyen d'imaginer que vous étiez en état de paraître en public quand, depuis huit jours, la petite de Montdésir attendait vainement l'annonce de votre visite particulière?... — Ah! ne m'accusez point! je n'ai pu me rendre à votre invitation. Mon père m'a suivi partout; aujourd'hui même il était à Longchamps avec moi...— Ne m'y avez-vous pas vue à Longcamps? me demanda-t-elle avec une espèce d'inquiétude. — Oui; je ne vous ai point saluée, de peur... » Elle m'interrompit avec un cri de joie: « J'osais m'en flatter qu'il m'avait bien reconnue, et que c'était seulement par discrétion... Recevez mes remercîments: je vous reconnais à ce trait-là; à ce procédé généreusement délicat, je reconnais... l'ami de mon choix. — Ma chère maman, pourquoi donc n'avez-vous fait que paraître à cette promenade magnifique dont vous étiez le principal ornement? — Le principal?... Non... non, je ne le crois pas... Au reste, je ne suis partie qu'à l'instant où j'ai vu la foule se porter autour de vous. — C'est-à-dire que vous avez pu voir aussi l'accident de Justine? » Un sourire vint effleurer les lèvres de la marquise. « Oui, je l'ai pu voir aussi, son accident, » dit-elle. Et d'un ton sérieux elle ajouta: « Mais cet accident l'a-t-il assez punie? Je suis bien aise que vous me disiez devant elle ce que vous en pensez; c'est pour cela que, si vous ne vous ennuyez pas trop ici, nous l'attendrons. »

Nous ne l'attendîmes pas longtemps, car à l'instant même on lui ouvrit son antichambre. Un galant cavalier lui parlait très haut;

« Ces jeunes gens m'ont accueilli, fêté, caressé! Moi, je ne sais pas résister à des manières obligeantes, aux prévenances des gens qui m'aiment! Cependant l'autre gagnait sur moi beaucoup d'avance. Quand j'ai vu cela, je suis revenu à Longchamps, tout exprès pour toi, mon enfant : ta physionomie m'avait frappé. — Est-ce que je me trompe? me dit madame de B*** ; est-ce que ce n'est point?... — Vous ne vous trompez pas! A sa voix, comme à ses discours, je crois aussi le reconnaître. — Oh! c'est lui! c'est lui! sauvons-nous.» Il n'y avait pas un moment à perdre; nous courûmes à la porte qui communiquait chez le bijoutier. « Bon Dieu! s'écria la marquise, qu'ai-je fait de la clef? » Une armoire très haute, mais très étroite, et fort heureusement assez profonde, pratiquée dans une encoignure, à côté de la cheminée, nous offrit un dernier asile. Madame de B*** s'y jeta la première. « Vite, Faublas! » Je n'eus que le temps de me précipiter après elle et de fermer la porte sur nous.

Ils entrèrent dans l'appartement que nous venions de leur abandonner. « Oui, continua-t-il, ta physionomie m'avait frappé. Je mourais d'envie de te parler. — Vous m'avez bien reconnue? — Tout de suite! mais peux-tu me faire une question pareille, à moi qui sais toutes les figures par cœur? — Ah! c'est que ce superbe attelage, cette brillante voiture, la grande parure où j'étais, tout cela pouvait bien me rendre méconnaissable. — Aux yeux de tout autre, oui; mais aux miens! tu as donc oublié comme je suis physionomiste?... A propos de ton équipage, quel est, je t'en prie, le magnifique mortel qui se ruine pour toi? Le chevalier de Faublas, peut-être? — Ah bien oui! un plaisant freluquet!

— « Entendez-vous l'impertinente? — Taisez-vous! me répondit la marquise. — Pourtant, reprit M. de B***, il me semble que tantôt tu le lorgnais à Longchamps? — Lui! ce morveux! C'était vous que je regardais. — Je te plais donc? — A qui ne plaisez-vous pas? — Il est vrai que j'ai la physionomie du monde la plus heureuse, je ne rencontre que des gens qui m'aiment! encore aujourd'hui, tu as pu voir, à Longchamps, la joie que ma présence leur donnait à tous! Oui, tout le monde paraissait content. — Personne ne l'était plus que moi, je vous assure. — Cependant, ma pauvre petite, il venait de t'arriver une aventure assez désagréable. Quelle est cette femme qui t'a si maltraitée? — Une petite catin!

— « Mais voyez donc cette... — Taisez-vous! », me dit encore madame de B***. Son mari continua : « Elle avait un domestique à livrée! — Bon! une livrée d'emprunt. — Ton joli phaéton est bien

endommagé. — J'en suis d'autant plus fâchée, que c'est le présent d'une dame de mes amies.... »

A cet endroit de l'intéressant dialogue, la marquise ne put s'empêcher de se récrier tout bas : « Une dame de ses amies ! l'insolente ! — Ma belle maman, est-ce que c'est vous ?... — Oui. — Eh bien, permettez qu'à mon tour je vous dise : paix donc ! »

Cependant, pour avoir causé, nous perdîmes quelques unes des paroles de Justine. « ...Venir tout exprès d'Angleterre, poursuivit-elle. — Une dame de tes amies ! s'écria le marquis. Diantre ! il faut que tu aies de grandes complaisances pour cette dame-là ? — Je vous en réponds. — Mais, mon ange, entendons-nous. Je ne me soucierais pas d'une maîtresse qui aimerait les femmes. — Quoi ! vous imaginez !... Ce n'est pas cela ! ce n'est pas cela ! Tenez, je vais vous dire : c'est une dame... comme il faut... du haut parage... Elle est gênée chez elle... — J'entends ! j'entends ! c'est encore un benêt de mari qu'on attrape !... — Ou qu'on attrapera, monsieur le marquis. — Mon Dieu ! que ces maris sont bons !... De sorte que tu lui prêtes cette chambre à coucher pour... — Non, oh ! non ; il ne se passe entre eux rien de malhonnête, j'en suis sûre. — L'intrigue ne fait donc que commencer ? — Au contraire, elle est ancienne... C'est une histoire que cela, monsieur le marquis ! — Conte, conte ; le récit des tours que ces imbéciles de maris se laissent faire m'amuse toujours infiniment. Conte. — La dame a eu le jeune homme autrefois ; mais il l'a quittée pour une autre : elle ne se soucie point de le partager et veut le revoir. »

Ici la marquise murmura : « L'effrontée menteuse ! — O ma belle maman, taisez-vous donc ! » Et je risquai de lui donner à petit bruit un baiser qu'elle ne put s'empêcher de recevoir. Cependant nous avions encore perdu quelques mots.

« ...Justement, disait madame de Montdésir, elle ne lui permet rien encore ; mais le moment approche où elle lui permettra tout. — Tu es donc entièrement dans la confidence ? — Non ; c'est une femme trop méfiante et trop adroite ! elle ne me dit presque rien ; mais je vois bien par sa conduite... De quoi riez-vous ? — De la mine que ces amoureux-là doivent faire quand ils sont ensemble. Moi, qui suis physionomiste, je donnerais... cent louis ! pour étudier alors le jeu de leurs figures... Parbleu ! tu devrais quelque jour me procurer ce plaisir-là. — A vous ? — A moi. — Impossible ! monsieur le marquis. — Pourquoi ? je me cacherais quelque part. — Impossible ! vous dis-je. — Tiens ! quand je devrais me tapir sous ton lit. — Sous mon lit ? vous ne pourriez apercevoir que leurs jambes. — Tu as

raison. Eh bien! dans une armoire. Tu as des armoires ici? — Vous le voyez que j'en ai. »

La conversation prenait un tour vraiment effrayant; il s'en fallait bien que je fusse à mon aise, et je sentais la marquise trembler.

« Attends! » s'écria le marquis.

Il alla très heureusement à celle qui était de l'autre côté de la cheminée, et quand il en eut ouvert la porte : « Voilà précisément ce qu'il me faut, dit-il; un homme un peu puissant n'y tiendrait point; moi, je n'y serais pas trop mal. Et, vois-tu, par le petit trou de la serrure je contemplerais les acteurs tout à mon aise. Allons, Justine, laisse-toi fléchir, je paierai bien ta complaisance, et je garderai le secret. — D'honneur, si la chose n'était pas entièrement impraticable, je le voudrais pour la rareté du fait. — La dame est-elle jolie? — Bon! comme ça, pas trop mal; mais elle se croit... superbe! — C'est l'usage. Et le galant? — Oh! charmant! lui, charmant! — Mieux que le chevalier de Faublas? — Mieux, non, mais tout aussi bien, en vérité. — Sais-tu que je suis jaloux du chevalier? — Comment, jaloux? vous croyez encore que madame la marquise?... — Non, non. Mais toi, mon enfant... — Moi! ah! vous avez tort. — Autrefois, cependant... — Autrefois, je n'avais pas des goûts solides. Pourtant, je me suis toujours senti de l'inclination pour vous, monsieur le marquis. — Ah! je le crois bien. Je te dis, ma figure... elle produit cet effet-là sur toutes les femmes. — Oui! la vôtre, par exemple, vous adore. — M'adore! tu as dit le mot... Sais-tu bien une chose? c'est qu'à la longue rien ne devient plus fatigant que ces adorations-là! Madame de B*** peut passer pour belle! à la bonne heure; mais toujours la même femme! toujours! D'ailleurs, avec toute sa tendresse, la marquise est froide sur l'article! et moi je ne connais que cela de bon en amour. Ma foi! je suis jeune, j'ai besoin d'amusement, de distractions... Mon enfant, je soupe avec toi. — Vous soupez? — Oui, je soupe. Toujours je soupe, tu dois t'en souvenir... et je couche, ma reine... —Ici, monsieur le marquis?—Pas ailleurs, je t'assure. »

Nous entendîmes une bourse tomber sur la cheminée. « Tout à l'heure nous passerons dans la salle à manger, dit Justine. — Pourquoi donc, la salle à manger? Restons ici; nous sommes si bien! fais apporter une volaille. Va, mon ange, avant, et même pendant le souper, nous pourrons avoir mille choses intéressantes à nous communiquer. »

Madame de Montdésir sonna son jockey : « Vite, qu'on apporte deux couverts, et qu'on ne laisse entrer personne.

— « Et nous, ma belle maman, nous allons donc, de notre côté, souper et coucher dans cette armoire? — Ah! mon ami, me répondit-elle, mon ami! je suis encore tremblante de la peur qu'il m'a faite! »

Maintenant que j'y réfléchis, je me demande pourquoi je craignais de passer toute la nuit dans cette armoire, où je devais me trouver si bien. Je vous ai dit qu'en largeur, elle ne nous eût pas contenus; et puisqu'il fallait que nous nous tinssions, la marquise et moi, l'un sur l'autre, serrés dans sa profondeur, n'eût-il pas été trop extraordinaire que je tournasse impoliment le dos à madame de B***? Je m'étais donc placé dans le sens contraire. Aussi, dans cette posture infiniment douce, mes lèvres sans cesse effleuraient les siennes, ma poitrine reposait sur son sein, je pouvais compter les battements de son cœur, nous nous touchions de la tête aux pieds! Quel homme, fût-il né, dans les antres froids de la Sibérie, des embrassements d'un couple glacé; l'eût-on, sous un froc chastement absurde, élevé dans la haine de l'amour et dans la terreur des femmes; l'eût-on constamment nourri de végétaux sans chaleur et sans sucs, constamment abreuvé des plus rafraîchissantes émulsions; quel homme, aux attraits tout-puissants d'une tentation pressante autant que celle qui m'agitait, n'eût pas senti son cœur s'émouvoir, et tous ses esprits fermenter, et tout son sang bouillir? Le mien brûlait mes veines! et vous-même, ô madame de B***! vous-même... Ah! quelle vertu n'eût pas succombé!

Mes premières caresses pourtant lui causèrent une surprise mêlée d'effroi : « Faublas, est-il possible! y songez-vous? Monsieur, monsieur! »

Le marquis, plus promptement heureux que moi dans ses amours, me força, par le succès de ses entreprises, à suspendre la vivacité des miennes. Il se faisait alors dans l'appartement un silence qui nous eût trahis, si j'avais osé me permettre le moindre mouvement. « Ma belle maman, il me semble que votre mari vous fait une infidélité? — Que m'importe? dit-elle. Ah! pourvu que mon ami conserve pour moi quelque respect, pourvu qu'il n'abuse pas de ma situation vraiment chagrinante, que m'importe le reste? »

Leurs exercices et nos confidences furent à la fois interrompus par le retour du petit domestique : il apportait la table; nous entendîmes qu'elle fut placée assez près de notre armoire. Dès que le souper fut servi, madame de Montdésir renvoya son jockey. « Nous voilà libres, dit-elle à M. de B***, causons. Je suis, monsieur le marquis, charmée de vous appartenir. C'est une bonne fortune que je désirais trop pour qu'elle ne m'arrivât pas; mais pourquoi m'est-elle arrivée si

tard? par quel hasard n'avez-vous fait aucune attention à moi pendant que je demeurais chez vous? — Ah! dans la maison de ma femme! — Bon!... Tenez, soyez vrai, tous les hommes sont comme cela : vous m'aimez maintenant, parce que je suis quelque chose. — Tu badines! est-ce que je ne le voyais pas bien dans ta physionomie que tu serais quelque chose?... car elle est heureuse ta physionomie... un peu gâtée, ce soir! Ce coup de fouet t'a marquée; mais pour un connaisseur, c'est une bagatelle : le fond des traits reste toujours... Justine, je t'assure que de tout temps j'ai vu sur ta mine que tu ferais fortune; chez moi, je me suis dit cent fois en te regardant : Je remarque dans l'air de cette fille-là je ne sais quoi qui finira par me plaire quelque jour. — Cependant, quand, il y a six mois, vous m'avez chassée... — J'étais en colère, on me voulait faire croire que ma femme... — A propos, je suis bien curieuse de savoir de quelle manière vous avez découvert son innocence; car elle est innocente. — N'est-il pas vrai qu'elle l'est? — Moi, j'en suis sûre, et je vous l'ai toujours soutenu, souvenez-vous-en. — Oui. — Mais je voudrais savoir de vous-même comment vous en avez acquis les preuves? — Vraiment! il a bien fallu que madame de B*** me donnât les éclaircissements nécessaires. Tiens, écoute. »

Ce que le marquis allait dire devait à tous égards exciter ma vive curiosité : je redoublai d'attention.

« Ecoute : d'abord, M. Duportail n'a pas d'enfant, c'est la vérité. Son nom, mademoiselle de Faublas, qui est une petite personne fort éveillée, l'avait pris pour aller au bal avec cet habit d'amazone. C'est bien avec mademoiselle de Faublas que la marquise a fait connaissance. C'est bien mademoiselle de Faublas qui a couché dans le lit de ma femme. Toi, d'abord, comme tu me l'as cent fois répété dans le temps, tu en sais quelque chose... — Certainement! je l'ai déshabillée! — Bon! d'ailleurs, il était horrible à moi de supposer que la marquise eût pu tout à coup se jeter à la tête d'un jeune homme qu'elle ne connaissait pas. Mais, tiens! que je t'apprenne une circonstance que je me suis rappelée depuis, et dont je me garderai bien d'instruire madame de B***. Ma figure avait produit sur la jeune personne son effet ordinaire; la vive demoiselle m'avait à peu près permis de venir pendant la nuit lui faire une visite. A tâtons, je suis entré dans l'appartement de ma femme; à tâtons, j'ai promené librement ma main sur la gorge de la jeune fille... Et que diable! un garçon n'a pas la poitrine faite comme ça! Tu ris? — Oui, je ris, parce que... parce que je pense que madame, dans ce moment-là, pouvait sentir votre main,, car elle était couchée là tout

auprès, madame ? — Oh ! madame était endormie : malheureusement le bruit l'a trop tôt réveillée... — Ah ! ah !... de sorte que, tout au contraire, c'est à côté de l'enfant qui dormait peut-être encore... — Qui dormait, oui. — C'est à côté d'elle que vous avez... embrassé votre femme. — Justement, ma reine. Il n'était pas à présumer que je fusse venu là pour rien ; c'eût été d'ailleurs faire une espèce d'insulte à la marquise de m'en aller sans avoir rempli le devoir conjugal ! — Je suis pourtant bien étonnée que madame vous ait permis cela dans un moment pareil. Vous conviendrez que la décence... — La marquise, cette nuit-là, ne demandait pas mieux, parce que...

— « Ma belle amie, je suis témoin qu'il ment. — Faublas, Faublas, plaignez-moi !

— « ... La jalouse marquise, disait M. de B***, quand je lui rendis mon attention. — Il est vrai qu'elle est jalouse, cela fait trembler !... Monsieur le marquis, voilà déjà deux bonnes preuves que c'était mademoiselle de Faublas ! Mais n'en auriez-vous pas encore quelque autre ? — Assurément. Celle-là, je ne m'en souvenais plus, c'est madame de B*** qui me l'a rappelée : le lendemain nous reconduisîmes la prétendue mademoiselle Duportail ; elle fut obligée de nous mener chez son père supposé ; mais nous y trouvâmes son véritable père, qui la traita comme on traite une demoiselle... une demoiselle dont la conduite n'est pas tout à fait bonne. Or, je le connais maintenant, ce baron de Faublas ; j'ai eu deux fois l'occasion d'examiner son caractère et sa physionomie : c'est un homme vif, emporté, quelquefois brutal, un homme incapable de ménagement ! Si c'eût été le jeune homme que nous eussions ramené déguisé de la sorte, il se fût écrié comme chez ce commissaire : C'est mon fils ! — Ainsi donc ce fut mademoiselle Duportail qui vint le soir en habit d'amazone, et le lendemain... — Le lendemain ? non ; ce fut son frère. — Son frère... je le sais bien. Mais vous a-t-on dit pourquoi ? — Parce que M. de Rosambert le pressa de faire cette mauvaise plaisanterie. M. de Rosambert avait ses motifs : il était amoureux de ma femme, et, furieux de n'essuyer que des mépris, il voulut se venger. Il envoya donc chez la marquise le chevalier revêtu des habits de sa sœur, et, profitant de la circonstance, il vint le soir faire une scène à ma femme, une scène affreuse, qui la pouvait étrangement compromettre ; une scène !... Je ne me souviens pas des détails, car, moi, je n'ai de la mémoire que pour les physionomies. Mais la marquise m'a beaucoup aidé, et je me rappelais en général que la scène était horrible... Ce procédé de Rosambert me paraît infâme ; aussi je ne verrai M. le comte de ma vie, ou si je le vois...

tiens, Justine, sur un mot, je me sens disposé à me couper la gorge avec lui. — Ne vous en avisez pas! vous feriez mourir votre amante d'inquiétude! — Mon amante, c'est?... — C'est moi. — Bien! ma petite. Fort bien ce que tu dis là. — Monsieur le marquis, apprenez-moi donc aussi... Pardon, si je vous fais tant de questions. Vous devez sentir que je suis enchantée de vous voir entièrement revenu sur le compte de madame, et surtout sur le mien; car vous imaginiez que je vous faisais une foule de mensonges!... Mademoiselle de Faublas, que devint-elle? — Mademoiselle de Faublas? elle commença par se lier intimement avec M. de Rosambert, et puis avec d'autres. Elle donna des rendez-vous à celui-ci, des rendez-vous à celui-là, j'en suis sûr! J'ai trouvé une lettre qu'elle avait laissée dans un endroit fort suspect; et elle-même, la jeune personne, je l'ai rencontrée en partie fine aux environs du bois de Boulogne. Il est arrivé de tout cela ce qui arrive : un enfant. — Un enfant? — Un enfant, j'en suis sûr encore. Je l'ai vue... grosse... je l'ai vue grosse, la taille déjà rondelette, et la physionomie d'une femme... Que diable! je m'y connais! Elle se cachait alors, sous le nom de madame Ducange, dans un hôtel du faubourg Saint-Honoré. Malgré ces précautions, le père n'a pas ignoré plus longtemps les dérangements de sa fille; il a assemblé les parents. Les parents, pour sauver du moins l'honneur de la famille, ont décidé qu'il fallait que le frère, de temps en temps, parût en public avec des habits de femme, et qu'ils en prendraient occasion de répandre partout que c'était le chevalier de Faublas sous divers travestissements. M. Duportail a bien voulu se prêter à cet arrangement. De cette manière, on a dépaysé les médisants, excepté Rosambert et deux ou trois jeunes gens de par le monde, à qui l'on ne persuadera jamais que la demoiselle était garçon. Mais ce qu'il y a de vraiment affreux dans cette affaire, ajouta-t-il d'un ton mystérieux, c'est qu'ils ont fait, je crois, avorter la jeune personne; ou bien, ce serait donc quelque accident qui l'aurait fait accoucher avant le terme. Au moins je sais qu'ils se sont hâtés de la faire voir dans toutes les promenades. Le jour que je la rencontrai aux Tuileries, elle était maigre, pâle, fatiguée!... Regarde pourtant combien d'accidents se sont réunis pour mettre ce jour-là mes connaissances physionomiques en défaut! Je trouve la demoiselle fort changée; je lui fais tout bas mon compliment de condoléance. Le père, qui est derrière moi, m'entend; désespéré de ce que je suis dans le secret, il entre en fureur. Le jeune homme arrive; et, comme je vois pour la première fois le rère à côté de la sœur, je suis frappé de leur extrême ressemblance.

Cependant le chevalier appelle le baron son père. Le père crie que M. Duportail n'a pas d'enfant. M. Duportail me fait le mensonge auquel il s'est engagé, il m'affirme que c'est le chevalier qui a toujours mis le maudit habit d'amazone. Moi, tout étourdi de tant de quiproquos, très chatouilleux sur l'honneur, je perds la tête, je m'emporte, j'en crois leurs discours plus que mes yeux, j'accuse ma femme... et, qui plus est, la science physionomique, de m'avoir à la fois trompé! Je vais comme un enragé défier le chevalier... qui n'a pas eu la marquise, puisqu'il la connaît à peine... qui ne l'a point eue, qui ne l'aura jamais, ni lui, ni d'autres!... Cependant le jeune homme, intéressé à soutenir la querelle, qui devient celle de toute la famille, ne s'explique point. Il accepte fièrement, et le lendemain... »

Le marquis ne cessa pas de parler; mais ayant appris de lui ce que j'étais si curieux de savoir, je cessai de l'écouter. Un intérêt plus pressant me commandait une occupation plus douce. Madame de B***, dans une posture assez peu favorable à l'attaque, mais du moins incommode pour la défense, retenue d'ailleurs par la crainte d'être entendue, n'osait risquer de grands mouvements, et ne pouvait opposer à mes efforts rapidement multipliés qu'une bien courte résistance. Aussi, lorsqu'après quelques minutes son mari, transporté d'aise, répéta: *le chevalier ne l'a jamais eue, et il ne l'aura jamais! ni lui, ni d'autres!* quand il le répéta, peu s'en fallait que je ne l'eusse. La marquise elle-même parut s'avouer ma prochaine victoire, puisqu'elle prit le ton doucement suppliant d'une femme qui ne veut que retarder sa défaite: «Un moment, dit-elle, mon ami; je ne vous demande qu'un moment... Faublas, je vous avais jugé capable de plus de générosité! — Ma belle maman, c'est de l'héroïsme qu'il faudrait!...— Cruel! me refuserez-vous un moment?... Faublas! mon ami! que je sache du moins si le danger n'est point extrême... voudriez-vous m'exposer?... Que je sache s'ils ne peuvent pas au moindre bruit venir à nous... Où sont-ils? — Ils soupent. — Assurez-vous-en. — Le moyen? — Regardez. — Par où? — Mais par le trou de la serrure. — Cela n'est pas facile! je ne puis me baisser.— Tâchez.— Ils sont à table.—Comment placés?— Justine en face. — De cette armoire? — Oui. — Et le marquis? — Nous tourne le dos. »

A peine ai-je dit, que, prompte comme l'éclair, la marquise, en se dégageant de mes bras, pousse notre porte avec violence, se précipite hors de l'armoire, s'élance vers la table, la renverse, et... je ne vois plus rien. La porte a été rejetée sur moi, les bougies vien-

nent de s'éteindre : mais, tout stupéfait que je suis, comme il me reste encore des oreilles, je puis entendre le bruit de cinq ou six soufflets très lestemen donnés. Je puis entendre madame de B***, d'un ton ferme, parler ainsi : « Il vous sied bien, petite créature que j'ai tirée de la lie du peuple et de la misère, qui sans moi garderiez encore les troupeaux de votre village, que je puis d'un mot renvoyer sur votre fumier ; il vous sied bien d'oublier le profond respect que vous devez à votre bienfaitrice, et de faire de sa conduite privée l'objet de vos secrets entretiens, de votre impertinente curiosité, de vos insolentes remarques! Je vous trouve surtout bien osée d'entraîner mon mari dans de libertines orgies... Et vous, monsieur, voilà donc le prix dont vous payez mon attachement sans bornes! Je me doutais bien que quelque projet de conquête vous conduisait à Lonchamps! je vous ai fait suivre, on vous a vu... je vous ai vu moi-même aller sans pudeur grossir le honteux cortége d'une courtisane, et, dans la foule de ses amants, briguer l'honneur du mouchoir! on vous a vu longtemps entretenir un jeune homme, à qui, par ménagement pour moi, vous ne devriez jamais parler en public ni même en particulier! on vous a vu revenir consoler cette nymphe du trop petit malheur que son impudence venait de lui attirer, puis enfin vous disposer à la ramener en triomphe chez elle!... Mademoiselle, quiconque fait métier de se vendre au premier venu, doit s'attendre à n'avoir que des valets que le premier venu peut corrompre ; j'ai fait généreusement payer les vôtres; ils n'ont pas refusé d'indiquer votre demeure, et c'est l'un d'eux qui m'a cachée dans cette chambre où je tremblais... monsieur, de vous voir arriver bientôt avec votre amante. Mais, quoiqu'il dût m'en coûter, j'avais cette fois bien résolu d'acquérir enfin la preuve certaine de vos infidélités journalières : je m'étais même promis de ne sortir de ma prison que pour surprendre au lit mon indigne rivale et mon perfide époux. Je n'ai pas eu la patience d'attendre si longtemps; vous m'en avez d'ailleurs épargné la peine; je ne dois pas m'en étonner. Cette jolie personne est si digne de tous vos empressements!... Cependant rassurez-vous : je ne m'emporterai plus ni contre vous, ni contre elle : déjà même je me repens des violences dont un premier mouvement m'a tout à l'heure rendue coupable envers cette fille. A l'avenir, je saurai conserver en de pareilles rencontres plus de tranquillité ; ou plutôt cette scène, je vous le promets, sera la dernière que se permettra *la jalouse marquise;* et, pour continuer à me servir de vos expressions tout à fait obligeantes, ***mes adorations ne vous fatigueront plus.*** Au reste,

puisqu'à présent je n'ignore pas que c'était le seul désir de ne point m'insulter qui vous déterminait à m'honorer quelquefois de ce qu'il vous plaît nommer *le devoir conjugal*, je ne suis plus obligée de vous répéter complaisamment ce que je vous ai dit mille fois avec trop de modération, que c'était la chose du monde qui m'était la plus indifférente. Il est bon de vous déclarer que je me suis vraiment immolée chaque fois qu'il m'a fallu le remplir, ce devoir; il est bon de vous déclarer qu'à compter de ce moment-ci, je m'en crois entièrement dispensée. Peu m'importe qu'un tyrannique usage interdise au sexe le plus faible cette malheureuse et dernière ressource contre les crimes du plus fort; je ne reconnais de lois que celles qui sont justes, et de lois justes que celles qui comportent l'égalité. Il est trop affreux que les perfidies nombreuses de l'époux soient applaudies, lorsqu'une seule faiblesse de l'épouse la déshonore! il est trop affreux que moi, qu'on eût condamnée à périr de douleur au fond de quelque retraite ignominieuse, parce que j'aurais idolâtré l'amant le plus digne de mon choix, on m'oblige à recevoir dans mes bras mon indigne mari sortant des bras d'une prostituée! Je jure qu'il n'en sera rien, monsieur le marquis, souvenez-vous du jour que de vaines rumeurs et vos odieux soupçons m'accusaient! Si je ne m'étais justifiée mal ou bien, mal ou bien,» répéta-t-elle avec beaucoup de force, « si je ne m'étais justifiée, si je n'étais parvenue à vous convaincre de mon innocence, vous alliez user de vos droits, des droits du plus fort. Déjà vous m'annonciez que nos nœuds étaient rompus, qu'une éternelle prison m'allait renfermer. Eh bien! monsieur, alors, comme aujourd'hui, vous prononciez contre vous-même, non pas l'arrêt de votre captivité, il n'y a pas de couvents pour les hommes en pareil cas, mais l'arrêt de notre séparation. Vous venez de le signer ici, tout à l'heure, sur le sofa de Justine. Madame de B*** vous le proteste, et madame de B***, vous devez le savoir, n'est pas femme à varier dans ses résolutions. Je vivrai célibataire; mais je vivrai libre; je ne serai plus le bien, l'esclave, le meuble de personne, je n'appartiendrai qu'à moi. Vous, cependant, monsieur le marquis, encore un peu plus heureux qu'auparavant, vous aurez sans aucune contrainte cent maîtresses, si bon vous semble : toutes les femmes à qui vous plairez! toutes les filles qui vous plairont!... excepté celle-ci pourtant. Je ne veux pas que celle-ci profite de vos largesses, et c'est là mon unique vengeance. Je l'avertis que s'il lui arrive seulement une fois de vous recevoir chez elle, je la fais impitoyablement enlever... Mademoiselle, je vous cause un tort que vous croyez irréparable,

n'est-ce pas? Mais consolez-vous, » ajouta-t-elle d'un ton qui dut faire sentir à Justine le véritable sens de cette équivoque discours, « soyez toujours charmante... adroite... fidèle... d'autres personnes plus riches ou plus généreuses vous dédommageront... quant à la fortune... de la perte de M. le marquis. D'autres, croyez-moi, vous récompenseront amplement de cet indispensable sacrifice... Monsieur, je me flatte que vous voulez bien me donner la main pour descendre et rentrer à l'hôtel avec moi. »

« Oui, je vous comprends, madame la marquise,» s'écria Justine, qui, revenant de conduire jusque dans son antichambre le marquis et sa femme, se croyait seule : « Je vous comprends, vous me dédommagerez de ce sacrifice, à la bonne heure. Mes affaires n'en iront que mieux, parce que je pourrai conserver M. de Valbrun.»

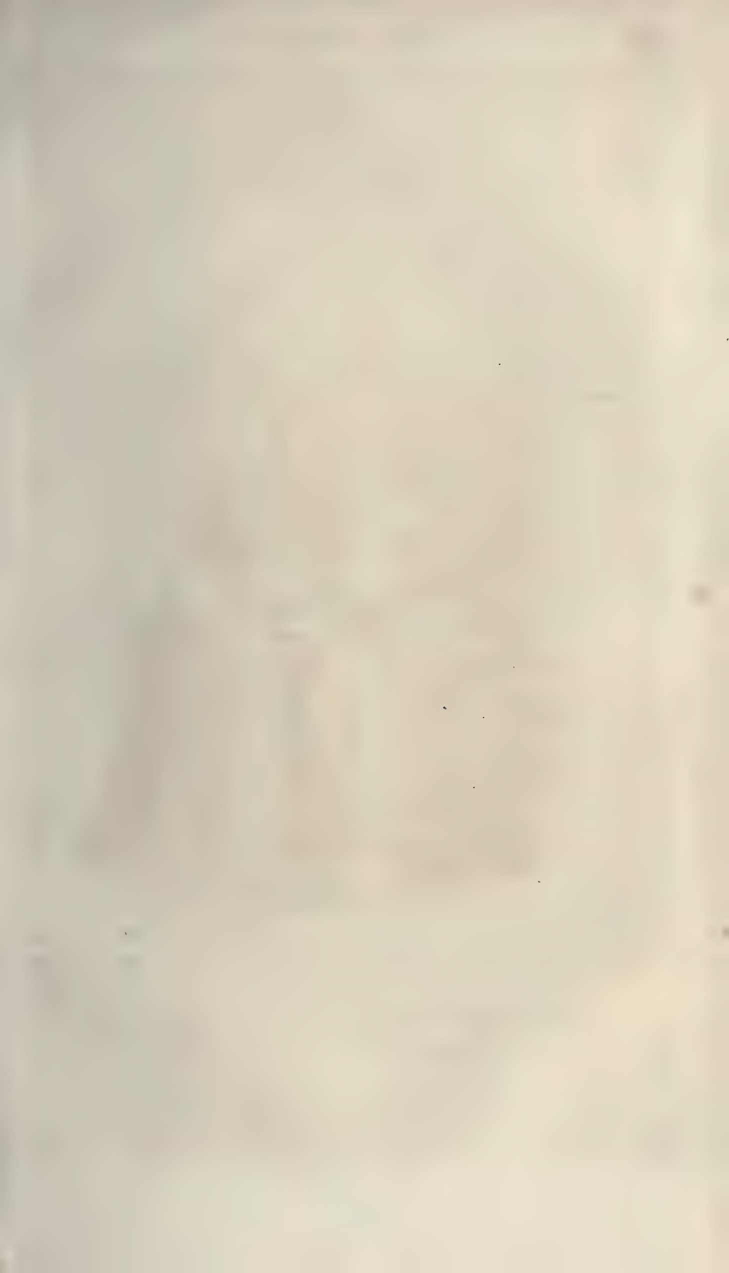
Pendant que madame de Montdésir se parlait, je restais toujours dans cette armoire, je restais confondu de tout ce qui venait de se passer, de tout ce que je venais d'entendre. Justine cependant se mit à rire de toutes ses forces : « Ils sont loin, s'écria-t-elle, ne nous gênons plus... J'étouffais... Ah! la bonne scène!... Quand verrai-je le chevalier pour lui raconter... Ah! la bonne scène!...Comment diable aurais-je deviné que cette femme était ici... dans cette armoire!... »

Elle l'ouvrit et m'y trouva.

« Tiens! et l'autre aussi!... Mon Dieu! mon Dieu!... j'en suffoquerai!... Elle me paraissait bonne, cette scène! la voilà bien meilleure!... Quoi! monsieur le chevalier, vous en étiez?... Quoi! nous faisions la partie carrée! Le marquis ne m'aimait que par représailles! En effet, depuis une heure que vous êtes dans cette armoire, côte à côte, face à face!... Monsieur le chevalier, vous l'avez eue? vous n'avez pas laissé échapper une si belle occasion de reprendre vos droits? — Justine, ne m'en parle pas : tu me vois encore étonné de sa présence d'esprit, de son heureuse hardiesse! c'est par une ruse diabolique, une ruse de femme, qu'elle m'a arraché la victoire, la victoire que je croyais sûre! — J'en suis vraiment fâchée, ç'eût été plus drôle. Pourtant ça ne l'est pas mal! moi, qui faisais causer ce mari, comme si sa femme eût été à mille lieues de nous! comme si j'avais deviné que vous, monsieur de Faublas, vous en étiez tout près! Savez-vous que je lui ai fait dire d'excellentes choses! et ce n'est pas non plus trop mauvais ce que je lui ai fait faire... là... presque sous les yeux de sa femme... une vengeance du ciel! car c'est aussi sous les yeux de son mari que la vertueuse dame vous a jadis... *idolâtré*, comme tout à l'heure elle le donnait si plaisamment à comprendre au marquis! Ah! c'est une maîtresse

femme ! elle lui a fait là de furieuses déclarations ! il a entendu des vérités dures ! Le pauvre homme ! elle ne lui a pas laissé le temps de se reconnaître. Je voudrais que vous eussiez vu comme moi la figure qu'il faisait : les sourcils en l'air, la bouche béante, les yeux hébétés. Je gagerais qu'il arrivera chez lui avant d'avoir retrouvé la force de répondre un mot... Ce qui me fait dans tout ceci un sensible plaisir, » ajouta madame de Montdésir, en pesant dans chacune de ses mains une bourse pleine d'or,» c'est que je vais m'enrichir, si cela continue. Le mari me paie pour me caresser, et la femme pour me battre. — Comment ? — Oui , celle-là, je l'ai gagnée sur mon sofa ; celle-ci , c'est madame la marquise qui tout à l'heure, avant que les bougies fussent rallumées, me l'a donnée très adroitement d'une main, tandis que de l'autre elle m'appliquait sur la joue ces petits soufflets qui m'ont fait plus de peur que de mal. Monsieur le chevalier, si du moins votre comtesse payait ainsi les coups qu'elle donne !—Justine, ne me parlez jamais de la comtesse ; tâchez plutôt, si vous voulez que nous soyons amis... — Je ferai pour cela tout ce qui dépendra de moi, interrompit-elle, en se jetant à mon cou. Tenez ! en voulez-vous des preuves ? Restez ici. Aussi bien je ne devais pas coucher seule cette nuit ; et je croirai, sans compliment, avoir gagné beaucoup au change. — Justine, je pense qu'ils sont maintenant assez loin pour que je puisse descendre sans danger. Bonsoir. — Quoi ! vraiment ! qu'est devenu l'amour que vous aviez pour moi ? — Il y a plusieurs jours qu'il est parti, cet amour-là, ma petite ! — Ah ! tâchez donc que ça revienne quelque matin, dit-elle négligemment, en se regardant au miroir, et si cela revient, revenez avec, vous serez toujours bien reçu... Mais, avant de partir, mangez du moins un morceau. — Un morceau ? Il est vrai que je meurs de faim... Mais non, il est déjà trop tard ; mon père doit être dans l'inquiétude. Adieu, madame de Montdésir. »

Dès que je parus à la porte de l'hôtel, le suisse cria : « Le voilà !— Le voilà ! » cria Jasmin sur l'escalier. « N'est-il pas blessé ? » demanda le baron, qui accourut vers moi. « Non, mon père. Vous m'avez-donc vu dans la foule avec le marquis de B*** ? — Eh oui, je vous ai vu, j'ai fait de vains efforts pour m'ouvrir un passage jusqu'à vous. Depuis trois grandes heures que je suis revenu, je meurs d'inquiétude. Que vous est-il donc arrivé? comment votre ennemi vous a-t-il si longtemps retenu ? — Le voici : quand nous avons pu nous dérober au brouhaha de la multitude, nous étions tous deux fort échauffés... — Vous l'avez tué? — Non, mon père ; mais il m'a forcé... — Encore une fâcheuse affaire ! encore un duel ! — Mais point du tout,





C. Roger

Madame de Verdelin écrivit sous ma dictée

mon père; écoutez donc la fin : il m'a forcé de le suivre jusqu'à Saint-Cloud, chez un ami qu'il a dans cet endroit-là, et d'y prendre des rafraîchissements...— Des rafraîchissements! — Oui, mon père. M. de B*** n'a qu'un chagrin, c'est de m'avoir fait une mauvaise querelle; il ne s'en console pas; il m'en a demandé vingt fois pardon; il m'aime, il vous honore; je suis chargé de vous assurer de toute son estime. »

Mon père, à ces mots, essaya de garder son sérieux; mais n'y pouvant réussir, il me tourna le dos. Madame de Fonrose, qui n'avait pas les mêmes raisons de se contraindre, s'en donna de tout son cœur. Ses coups d'œil pourtant m'annoncèrent qu'elle comprenait où j'avais été prendre des rafraîchissements. La baronne, quand elle eut bien ri, prit congé de nous. « Je vous quitte de bonne heure, nous dit-elle, parce qu'il faut demain me lever de grand matin pour aller au château de la petite comtesse. »

Je ne sais pas si madame de Fonrose fut plus matinale que madame de B***; mais avant sept heures, un billet de Justine m'éveilla.

« Monsieur le Chevalier,

« M. le vicomte de Florville est chez moi; je vous écris sous sa « dictée. Il est très fâché que des soins plus pressants l'aient empêché « de me dire hier, en votre présence même, ce qu'il pense de ma « conduite envers madame la comtesse. Il faut qu'une fille de mon « espèce ait vraiment perdu la tête pour avoir eu l'insolente audace « de faire un outrage public à une femme de son rang. Ma folle im- « pudence aurait pu compromettre aussi M. de Florville, parce que, « si vous le connaissiez moins, monsieur le chevalier, vous l'auriez « peut-être soupçonné d'avoir eu quelque part à cet odieux pro- « cédé. Cependant, M. le vicomte, quant à lui, il me fait grâce; « mais il doute que vous soyez disposé à la même indulgence pour « moi, et il m'annonce que si vous ne me pardonnez pas, la petite « protection de M. de Valbrun, et d'autres considérations, pourtant « plus puissantes, ne m'empêcheront point d'aller ce soir à... M. de « Florville veut bien permettre que je n'aie pas l'humiliation d'écrire « ce mot-là.

« Je suis avec repentir, avec crainte, avec respect, etc.

« De Montdésir. »

Je fis la réponse suivante :

« Présente mes hommages respectueux à M. le vicomte, ma pau « vre enfant, assure-le de toute ma reconnaissance; mais dis-lui

« bien qu'il s'inquiète mal à propos ; que jamais il ne me pourrait « venir à l'esprit qu'il fût capable d'employer des moyens comme « ceux d'hier, et une fille telle que toi, pour chagriner madame la « comtesse. Tu ne manqueras pas d'ajouter que je te pardonne, « à la triple considération du coup de fouet, de la chute, et des « soufflets d'hier. Et sur tout cela, porte-toi bien, ma petite. »

Cependant, au milieu des événements extraordinaires qui semblaient tout exprès se précipiter afin d'assurer ma convalescence, en m'étourdissant sur ma situation, un moment de repos me fut donné pour me recueillir, et ce moment, ma Sophie l'occupa tout entier. Libre et tranquille, j'appelai ma Sophie : O mon épouse, non moins chérie et toujours plus regrettée, quand viendras-tu, par ta présence, diminuer et détruire les vives impressions que produisent sur l'esprit et dans le cœur de ton jeune mari, trop faible contre tant d'épreuves, la tendresse et les charmes de tes rivales ? Mais que dis-je ! de tes rivales ? Sophie, tu n'en as vraiment qu'une. Celle-là, je ne puis faire autrement que de l'adorer ! et du moins, du moins, je ne lui donnerai pas de compagnes.

Mais que peut un mortel contre la destinée ? Mon génie persécuteur, à l'instant même où je formais les plus belles résolutions, se préparait à m'imposer la loi de plusieurs infidélités nouvelles, de plusiers infidélités dont on verra qu'il serait trop injuste de m'imputer tout le crime.

Madame de Fonrose, que je croyais déjà bien loin, vint à midi nous annoncer qu'une indisposition légère l'ayant retenue à la ville, elle venait dîner avec nous ; et tout de suite on fit la partie d'aller, en sortant de table, se promener aux Tuileries ; je refusai d'en être. Avant de dîner, madame de Fonrose, que mon père laissa quelques instants seule avec moi, me dit : « Vous avez bien fait de ne pas vouloir venir avec nous. Sautez de joie : ce soir vous verrez madame de Lignolle. — Il n'est pas possible ! — Écoutez et remerciez votre amie. Ce matin, comme j'étais à ma toilette, il m'est venu dans la tête une idée lumineuse. J'ai couru chez la comtesse pour lui en faire part ; mais toujours trop prompte, elle était déjà partie. Je me suis tout à coup rejetée sur la vieille tante, j'ai dit à madame d'Armincour que mademoiselle de Brumon, venant d'obtenir seulement tout à l'heure l'inattendue permission d'aller au Gatinois, m'envoyait prier madame la marquise de vouloir bien retarder son départ de quelques heures pour lui donner une place dans sa voiture. — Dans sa voiture ? et pourquoi pas dans la vôtre ?

— Belle demande! parce que je me sacrifie, moi! Pour que vous puissiez aller à la campagne, il ne faut pas que j'y aille. Après le concert, j'emmène votre père chez moi, et j'ai, pour l'y retenir toute la nuit, un moyen que je vous laisserai à deviner, jeune homme! Le baron fera d'autant moins de difficulté, qu'étant instruit de l'éloignement de madame de Lignolle, il ne pourra m'alléguer le danger de vous laisser maître de vos actions. M. de Belcour restera, je vous le promets; je m'engage même à le garder toute la journée de demain. Demain, je ferai si bien, qu'il ne rentrera qu'à minuit. Arrangez-vous pour être, à tout hasard, de retour avant neuf heures. Vous le pouvez : aussitôt après le dîner, que j'ai demandé qu'on voulût bien faire avancer, dès que votre père et moi serons partis, Agathe va venir vous coiffer et vous habiller. Tout de suite, dans une voiture de place, vous vous rendrez chez madame d'Armincour... Ne perdez pas mon adresse... — Eh! ne craignez rien! — Il sera peut-être six heures quand vous partirez. Vous arriverez encore assez tôt pour passer une bonne nuit avec la comtesse. Le matin, vous serez à cette fête à côté de madame de Lignolle... qui aura sans doute les yeux un peu battus, et plus envie de dormir que de faire l'honneur de chez elle... Mais enfin, il n'y a pas de plaisir sans inconvénient; je vois d'ici que sa petite figure pâlie, fatiguée, vous paraîtra intéressante. Mais patience! vous aussi, vous aurez votre châtiment, car un amant comme Faublas a toujours faim. Monsieur, il faudra cependant laisser le grand dîner. J'en suis au désespoir! A deux heures précises, en chaise de poste... Chevalier, n'y manquez pas au moins! n'allez pas céder aux sollicitations de votre étourdie maîtresse, la compromettre, me désobliger, et vous enlever à jamais les seules ressources qui vous restent dans la compassion d'une amie telle que moi, d'une amie... »

Mon père, qui rentrait, força la baronne à changer de conversation. Tout se passa d'abord aussi heureusement que madame de Fonrose me l'avait annoncé. Avant cinq heures Faublas fut déguisé; à cinq heures précises mademoiselle de Brumon posait à peine le bout de ses lèvres sur le menton pointu de la vieille marquise, qui lui rendait ce prétendu baiser avec une lenteur vraiment désespérante, et en la poursuivant d'un regard qu'une tendre curiosité semblait animer. Mais, en revanche, mademoiselle de Brumon donnait une bonne et franche embrassade à certaine fille svelte, mince, élancée, grandelette, et qui n'avait sur ses joues de quinze ans que les couleurs brillantes de la nature et de la pudeur. « Madame a marquise, voilà une jolie personne. — C'est une cousine de votre

amie, mademoiselle de Mésanges. Je viens de l'aller prendre à son couvent pour la mener à cette fête... A propos de fête, vous n'étiez donc pas hier à Longchamps avec la comtesse? — Non madame... Mademoiselle est des nôtres? tant mieux!...—Vous n'y avez pas été à Longchamps? — Non, madame... Je suis bien aise que mademoiselle vienne avec nous! — J'y ai vu quelqu'un qui vous ressemblait beaucoup, reprit l'éternelle bavarde. — Où cela, madame? — A Longchamps. — Cela se peut bien... Voilà une personne vraiment charmante... Mais c'est déjà une fille à marier! — Nous y songeons, répliqua la douairière. — Et vous, mademoiselle, lui demandai-je? — Moi, repondit l'Agnès, en baissant les yeux et croisant d'un air embarrassé ses mains beaucoup plus bas que sa poitrine, moi!... dame! ça ne me regarde pas. On m'a dit pourtant qu'on me le dirait; et c'est que j'ai bien prié qu'on m'avertît quand il serait temps. — Oui, oui, s'écria la marquise, nous vous avertirons. Tenez! c'est mademoiselle de Brumon qui vous parlera... La veille. vous lui parlerez, n'est-ce pas? Je ne veux point qu'il lui arrive le même malheur qu'à ma pauvre petite nièce... Il pourrait bien lui arriver! En vérité... ça ne sait rien non plus, ajouta-t-elle tout bas, rien! mais c'est vous que je charge de la mettre au fait. — Avec bien du plaisir.—Pas à présent, pourtant... Mais quand le moment sera venu, je vous supplie d'y mettre tout votre talent. — Madame la marquise peut compter sur moi. — Oui, je me doute bien que je vous trouverai toujours disposée à me rendre de pareils services... Je ne connais pas de fille plus obligeante que vous. »

Nous partîmes, et comme nous montions en voiture, je ne pus m'empêcher de faire cette remarque, que mademoiselle de Mésanges avait la jambe fine et le pied très petit.

Et comme nous faisions route, je ne pus m'empêcher d'entrevoir quelquefois, à travers une gaze infidèle, quelque chose de fort joli; je ne pus m'empêcher de me dire tout bas que celui-là serait un fortuné mortel qui, le premier, verrait ce sein naissant palpiter de plaisir. Mais ce fut avec un vrai chagrin que je fis bientôt une autre découverte: c'est qu'il y avait sur la figure de la jeune personne je ne sais quoi de moins piquant que la pudeur aimable, de plus niais que la simple ingénuité, je ne sais quoi qui semblait m'avertir que l'amour, ordinairement si prompt à former les filles, donnerait difficilement de l'esprit à celle-là.

Au reste, soit instinct, soit sympathie, mademoiselle de Mésanges paraissait avoir déjà beaucoup d'amitié pour moi quand nous arrivâmes au château. Tout le monde y dormait: une seule femme de

chambre veillait encore pour madame la marquise et sa jeune parente. La comtesse avait eu soin de réserver à ses plus chers convives son propre appartement. Sa tante devait occuper son lit : elle en avait fait dresser un autre pour sa petite cousine dans le cabinet voisin, ce cabinet à porte vitrée où le lecteur se souviendra que j'ai promis de le ramener plus d'une fois. Quant à mademoiselle de Brumon, comme elle n'était pas attendue, il n'y avait point au château de quoi la loger. Pas une chambre, pas un lit ne restaient vides. Tous les ans, à l'époque de cette fête, ordinairement brillante, la marquise recevait chez elle sa famille entière; et cette fois, comme il arrive trop souvent à la campagne, beaucoup d'amis qu'on n'avait pas priés étaient venus le soir, amenant encore avec eux leurs amis. Mon premier mot fut qu'on éveillât la comtesse. La vieille marquise se fâcha presque : il n'était pas délicat de demander qu'on troublât le repos *de son enfant;* des jeunesses pouvaient bien coucher ensemble, et ne mourraient pas pour une mauvaise nuit! La jeune fille me regarda d'un air boudeur : j'étais une méchante de vouloir qu'on éveillât sa cousine; ne serait-il pas plus divertissant de causer ensemble toute la nuit que d'aller chacune de son côté dormir dans un lit?

O mon Éléonore! je te donne ma parole d'honneur que, malgré la *mauvaise nuit* dont la tante me menaçait! malgré l'intéressante conversation que me faisait espérer ta cousine, j'insistai pour aller à toi. Mais la marquise, alors prenant de l'humeur, défendit absolument à la femme de chambre de m'indiquer ton appartement, et lui donna tout à coup l'ordre effrayant de nous déshabiller toutes trois. Pouvais-je, je te le demande, aller dans les nombreux corridors de ce vaste château, cherchant de porte en porte la maîtresse du lieu, réveiller à deux heures du matin toute la compagnie? Remarque d'ailleurs que la trop habile domestique depouillait déjà ta vieille tante de tous les attirails de sa toilette, et ne pouvait tarder de venir à moi. Sous quel prétexte cependant refuser bientôt ses très dangereux services? Conviens donc, mon Éléonore, conviens de bonne grâce qu'il me fallut sur-le-champ prendre le parti de la résignation.

Je me déshabillai vite, je courus au cabinet, et j'avais déjà le pied dans le très petit lit où les demoiselles de Mésanges et de Brumon auraient sans doute bien de la peine à pouvoir se tenir toute la nuit l'une à côté de l'autre.

Mais, ô ciel! quel coup de foudre vint m'attérer! la maudite vieille s'est ravisée. Apparemment qu'en se rappelant le talent

qu'elle me ordonnât de tout expliquer, elle a craint que je n'en fisse avec son Agnès un usage prématuré. « Non, non, me crie-t-elle de sa voix cassée, qui me paraît en ce moment vingt fois plus rauque, réflexion faite, c'est avec moi que vous coucherez. » Chacun devine comme à cette proposition je me récriai; mais je ne dois cacher à personne que la jeune fille en fut autant que moi révoltée. « Quoi! ma bonne cousine, de peur que nous ne soyons un peu gênées, vous vous exposeriez à passer une mauvaise nuit? — Ne crains pas cela, ma petite Mésanges, tu sais que j'ai le sommeil excellent, rien ne m'empêche de dormir. — Quoi! madame la marquise, vous auriez pour moi cette excessive bonté de permettre que je vous... incommode? — Point du tout, mon ange! vous ne m'incommoderez point du tout!... je remarque que ce lit est fort grand; nous y serons à merveille; vous verrez! » C'était là justement ce que je ne me souciais pas de voir; je tentai de recommencer mes représentations caressantes : un *je le veux* très absolu me ferma la bouche.

Et maintenant, plus vite encore et plus cruellement que tout à l'heure, il fallut m'immoler. J'étais en chemise! Si pourtant vous n'apercevez pas du premier coup d'œil ce qui me gênait beaucoup, si je suis obligé de vous montrer dans toute son étendue l'embarras extrême où je me trouvais, comment ferai-je pour ne pas violer un peu l'austère pudeur? Lecteurs qui manquez de pénétration, ayez du moins de l'indulgence. Qui de vous, étant à ma place, aurait pu suffisamment couvrir avec ses deux mains seulement, en étendant l'une sur sa poitrine et jetant l'autre ailleurs, aurait pu suffisamment couvrir la partie faible où il y avait quelque chose de moins, la partie forte où il se trouvait quelque chose de trop; quelque chose que, dans le voisinage de mademoiselle de Mésanges, il m'était impossible de contenir, et qui, de moments en moments, devenait plus difficile à cacher? Mademoiselle de Brumon, pour dérober Faublas à tous les yeux, n'eut donc en sa mésaventure de parti moins mauvais à prendre que celui d'une prompte obéissance. Il fallut que, sans délibérer, elle quittât l'étroite couche d'une fille novice pour se précipiter dans le grand lit, où vint bientôt à ses côtés voluptueusement s'étendre un tendron de près de soixante ans!

Ah! plaignez-le, Faublas! plaignez-le! jamais situation ne fut pour lui plus chagrinante. Oui, dans ce même lit, il n'y a pas quinze jours, je souffrais moins, lorsque, indigne de la tendresse de deux amantes, je me sentais, sous les yeux de mon Éléonore et de la marquise, prêt à mourir de ma faiblesse extrême. Et c'est aujourd'hui l'excès de ma force qui cause mes craintes et fait mon supplice! Quoi donc? une

sexagénaire, par la seule raison qu'elle est femme, peut-elle allumer dans mon sein ces feux dévorants?... Mais n'est-ce pas plutôt, n'est-ce pas qu'à travers une cloison trop mince les nubiles attraits de cette enfant me font éprouver encore leur brûlante influence?

« Approchez-vous, mignonne, approchez-vous, me disait tendrement ma compagne.—Non, madame la marquise, non, je vous gênerais.—Vous ne me gênerez pas, mon cœur, je n'ai jamais trop chaud dans mon lit.—Madame, la chaleur m'incommode.—Cela, par exemple, je le crois très possible! à votre âge j'étais tout de même...—Oui, sans doute. J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir, madame la marquise.—J'étais tout de même; et lorsque M. d'Armincour voulait faire lit à part, il me rendait service.—Fort bien. Madame la marquise, je vous souhaite une bonne nuit.—Il me rendait service de s'en aller... quand il avait fait son devoir, bien entendu... et je lui rends justice : dans sa jeunesse, il ne se faisait pas tirer l'oreille. Oh! ce n'était pas un M. de Lignolle!—Je vous en fais mon compliment... Je crois qu'il est tard, madame la marquise?—Pas trop... approchez donc, ma petite, je ne vous entends pas... est-ce que vous me tournez le dos?—Oui, parce que... parce que je ne peux dormir que sur le côté gauche.—Le côté du cœur! voilà qui est singulier! cela doit gêner la circulation.—Vraiment oui; mais l'habitude.—L'habitude, mon ange, vous avez raison! Tenez, moi, depuis que je suis mariée... Il y déjà longtemps...—Oui.—J'ai contracté celle de m'étendre toujours aussi... sur le dos... et je n'ai pas pu la perdre.—C'est peut-être tant mieux pour vous, car la posture est bonne... Madame la marquise, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.—Vous avez donc bien envie de dormir?—Je vous en réponds!—Eh bien! allons, mon cœur... ne vous gênez pas, il y a de la place... Mais où est-elle donc? tout à fait sur le bord du lit? »

Elle fit un grand mouvement : si ma main n'avait pas arrêté la sienne, bon Dieu! qu'aurait-elle senti!

« Ah! madame, ne me touchez pas! vous me feriez sauter au ciel!—Là! là! mon poulet! ne sortez pas du lit; je voulais seulement savoir où vous étiez... remettez-vous, remettez-vous donc!... mais à votre aise... Vous êtes donc bien chatouilleuse, mon petit cœur?—Prodigieusement!... Une bonne nuit, madame la marquise.—Et moi aussi. Je ne sais pas si c'est une habitude... dites?—Je ne crois pas.—Mais, ma petite, ne restez donc pas tout à fait sur le bord... vous tomberez!—Non.—D'où vient cet entêtement? pourquoi ne pas s'approcher? il y a plus d'espace qu'il n'en

faut. — C'est que... je... ne puis rien toucher ! si par hasard je rencontrais seulement le bout de votre doigt... je me trouverais mal. — Diable ! c'est une maladie ça ! comment ferez-vous donc quand vous serez mariée ?— Je ne me marierai pas. J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir, madame la marquise. — Et comment auriez-vous pu rester sur ce lit de sangle, à côté de la petite Mésanges ?— Vous avez raison, il m'eût été impossible d'y tenir ! Madame la marquise, je vous souhaite une bonne nuit. — Quelle heure peut-il être ?— Je ne sais pas, madame ; mais je vous souhaite une bonne nuit. »

Enfin la bavarde voulut bien se décider à me faire entendre à son tour le bonsoir si vivement sollicité ; mais ce bonsoir, applaudis-toi, Faublas ! ce bonsoir, tu n'étais pas le seul qui le désirasses.

Dès que la marquise se fut mise à ronfler, car il y avait encore dans la compagnie de ma charmante coucheuse ce petit agrément qu'on l'entendait ronfler comme un homme ; quand donc elle se fut mise à ronfler, il me sembla qu'à voix basse on m'envoyait ce doux appel : « Ma bonne amie ! » Je crus que c'était un jeu de mon imagination frappée ; cependant je levai la tête et me tins à l'affût du moindre bruit ; un second *ma bonne amie* vint le moment d'après caresser mon oreille. « Ma bonne amie vous-même, de quoi s'agit-il ?— Est-ce que vous pouvez dormir, vous ? — Non, en vérité ! je ne le peux pas. — Ni moi non plus, ma bonne amie, pourquoi cela ? — Pourquoi ? parce que, ma bonne amie, comme vous le disiez si bien tout à l'heure, il serait plus divertissant de causer ensemble. — Puisque vous le croyez ainsi, venez donc. — De tout mon cœur ; mais la marquise ?...— Ma cousine ? oh ! quand elle ronfle, c'est signe qu'elle dort. — Je vous crois. — Et elle dort tout de bon lorsqu'elle dort. Allez, ma bonne amie, vous ne risquez rien. Venez.— Ah ! comme je vous le dis : de tout mon cœur, ma bonne amie... Mais vous êtes enfermée ! — Certainement ! toujours on m'enferme, moi, sans cela j'aurais peur ! — Et comment, voulez-vous donc que j'entre ?— Dame ! ce n'est pas moi qui me suis enfermée. — Je ne dis pas que ce soit vous. — Ce n'est pas moi, parce que je ne m'aperçois pas du tout que vous me fassiez peur, vous, ma bonne amie. — Ma bonne amie, vous êtes bien bonne. Cependant je suis à votre porte, un peu légèrement vêtue pour faire la conversation. — Ah ! mais c'est madame la marquise qui m'a enfermée.— Cela n'empêche pas que je commence à me refroidir beaucoup.— Ah ! mais c'est qu'elle a la clef dans sa poche, madame la marquise.— Après ? je ne l'ai pas, moi, sa poche.— Ma bonne amie ; vous pouvez la

trouver à tâtons.—A tâtons! ma bonne amie! Je vais la chercher. — Oui, ma bonne amie : presque au pied de son lit, sur le second fauteuil à gauche, c'est là que je l'ai vue poser sa poche.—Et que ne disiez-vous cela tout de suite, ma bonne amie! »

Sans faire le moindre bruit, je trouvai le fauteuil, la poche, la clef, la serrure. Je trouvai ma bonne amie qui me reçut dans son lit pour causer; ma bonne amie qui, pour me réchauffer, se jeta dans mes bras et me serra de tout son corps. L'aimable enfant!

Vous, cependant, déesse de mon histoire et de toutes les histoires du monde, vous qui n'avez pas dédaigné de prendre ma plume quand il a fallu décemment raconter les croustilleux débats de la nièce et de la tante, les questions délicates multipliées par celle-ci, les amoureuses instructions à celle-là prodiguées; ô Clio! digne Clio, venez! venez peindre aujourd'hui l'étonnement de la cousine, ses premières inquiétudes et ses douces erreurs! venez peindre encore autre chose! venez! le récit qui me reste à faire est peut-être plus surprenant et plus difficile qu'aucun de ceux dont je n'ai pu jusqu'à présent me dispenser d'entretenir la curiosité publique.

Depuis quelques minutes nous causions fort amicablement et je commençais à me réchauffer. Un tiers qui vint se mêler de la conversation, la troubla. Sa brusque arrivée fit faire à mademoiselle de Mésanges un haut-le-corps en arrière. « Ma bonne amie, qu'avez-vous donc qui vous effraie? — Eh! mais, vos deux mains sont là sur mon cou... et pourtant j'ai senti... j'ai senti comme si vous touchiez encore quelque part! — Cela vous étonne? c'est que je suis... bonne à marier. — ... — ... — ... — Ma bonne amie, que voulez-vous que je vous dise... vous a manqué jusqu'à présent, parce que vous étiez encore trop petite fille. — Ah! — ... — ... — ... Puisque cela doit être ainsi, répliqua notre Agnès, madame la marquise n'a pas besoin de m'avertir : un si grand changement ne m'arrivera pas sans que je m'en aperçoive... Oui, je ris. Je pense qu'on attrape bien ma bonne amie Des Rieux... — Une bonne amie! de votre couvent? — Oui... — Avec qui vous allez causer la nuit? — Quand on oublie de m'enfermer. — On l'attrape, cette demoiselle? — Certainement! tous les jours on lui dit qu'elle est formée, je vois bien que cela n'est pas vrai, et que c'est que l'on attend encore quelque chose que l'on ne cesse de différer son mariage sous différents prétextes. — Probablement. Quel âge a-t-elle? — Seize ans. — Oh! trop jeune encore... Moi, j'en ai bientôt dix-huit... — Et il y a longtemps que vous êtes bonne à marier? — Un an... à peu près

un an... Ah çà! vous ne dites à personne que vous causez avec cette demoiselle? Je ne suis pas si bête! on s'arrangerait de manière que nous ne pourrions plus. — Ainsi vous ne vous aviseriez pas de conter que je suis venue cette nuit vous entretenir? — N'ayez pas peur... A propos, il y a quelque chose qui nous tourmente beaucoup Des Rieux et moi. Vous me direz sûrement cela, vous, ma bonne amie. Qu'est-ce que c'est qu'un homme? — Un homme? Je donnerais tout au monde pour le savoir, ma bonne amie. — Oui, eh bien! soyez de l'accord que nous avons fait Des Rieux et moi. — Voyons. — C'est que la première des deux qui se marierait, viendrait dès le lendemain tout conter à l'autre. — Va, j'en suis! — Ma bonne amie, vous m'embrassez presque tout comme Des Rieux m'embrasse, et, je ne sais pas, il me semble que cela me fait encore plus de plaisir. — Cela vient de ce qu'apparemment je vous aime davantage que vous ne lui plaisez. — Ma bonne amie... — Eh bien?»

Que voulait-elle faire de ma main dont elle s'empara tout à coup, en disant : « Embrasse-moi donc tout à fait comme Des Rieux m'embrasse, ma bonne amie? — Ma bonne amie, pas tout à fait comme, mais peut-être un peu mieux. »

Quoique je ne cessasse de l'assurer que tout serait bientôt fini, que le plus difficile était déjà fait, la jeune personne, après quelques faibles cris à grand'peine étouffés, ne put retenir un dernier cri plus perçant. Je ne vous dirai pas ce qui causait alors ses souffrances; mais je crois vous avoir prévenus que, mademoiselle de Mésanges avait le pied très petit.

N'était-ce pas une chose bien cruelle que d'être obligé de quitter le champ de bataille au moment où la victoire se déclarait? Il le fallut pourtant! La marquise, tout à coup tirée de son premier sommeil, s'agitait en murmurant ces mots : « Mon Dieu! mon Dieu!... c'est un songe... ah! ce n'est qu'un songe! » Aussitôt je pris mon parti, je quittai le lit de *l'ex-pucelle*, et me traînai sur les genoux, en m'aidant de mes mains, jusqu'au lit de la douairière. Alors, celle-ci, tout à fait réveillée, s'inquiétait vraiment beaucoup de ce qui avait causé le bruit qu'elle venait d'entendre : « Hélas! c'est moi, madame. — Vous, mademoiselle? et où êtes-vous donc? — Par terre, dans la ruelle, je viens de me laisser tomber. — Aussi, vous voulez rester sur le bord! — Au contraire, madame la marquise! — Comment, au contraire? — Je me suis trop approchée. — Eh bien! — Hé bien! madame en dormant se remue; madame a avancé sa jambe; sa jambe m'a touchée. — Je ne l'ai pas fait exprès, ma chère enfant... Là! bien! remettez-vous... et restez à quelque dis-

tance... — Oh ! oui. — Ma petite, vous m'avez réveillée en sursaut... — Ne me grondez pas, madame la marquise : j'en suis au désespoir. — Je ne vous gronde point, il n'y a pas grand mal : nous allons causer un moment. — Je vous prie de m'en dispenser; je me sens toute malade d'avoir si peu dormi... — Écoutez du moins le rêve que je faisais... — Bonsoir, madame la marquise. — Ah ! je veux vous conter mon rêve ! — Mais, madame, vous ne pourrez plus ensuite vous rendormir ! — Oh ! que si ! tant que je veux, moi !... Mon cœur, où va-t-on prendre ce qu'on voit dans les songes ! La scène était ici : je rêvais qu'un insolent m'épousait de force... — Ah !... ah ! madame la marquise ! quel homme pouvait donc avoir cette audace ? — Devinez. — Ce n'était pas moi, toujours. — Non, ce ne pouvait pas être vous ; mais c'est apparemment votre frère... — Je n'ai pas de frère. — Je ne dis pas que vous en ayez, ma mignonne. Tous les jours on rêve ce qui n'est point... Dans mon songe, c'était votre frère : car il vous ressemblait à s'y méprendre !... — Pardonnez-moi donc ce nouveau tort... — Vous badinez, mon ange, ce n'est pas votre faute, d'abord, et puis il n'y a point de mal !... Mais écoutez, ce n'est pas tout... — Quoi ! l'impertinent !... il a peut-être eu le courage de recommencer ? — Non ; je l'ai vu bientôt me quitter pour aller dans ce cabinet... — Dans ce cabinet ? — Sans ma permission, entendez-vous ! — Sans votre permission ! — Se marier avec la petite de Mésanges... — La petite de Mésanges ! — Qui le laissait faire. — Qui le laissait faire ! — Attendez donc. Voici le plus singulier : l'enfant n'étant pas comme moi rompue à cet exercice... — Eh bien ! — La douleur... — La douleur ! — Lu a fait pousser un cri... — Un cri ! — Qui m'a réveillée. »

Qu'on se figure, s'il est possible, la mortelle frayeur dont j'étais agité. Ce rêve, si convenable à la circonstance, la marquise l'avait-elle eu réellement? Était-ce un avertissement tardif que l'hymen, ennemi né de tous les succès de l'amour, venait d'envoyer à la trop peu vigilante duègne, afin d'empêcher du moins que mon triomphe ne s'accomplît? ou, par un malheur plus grand, la vieille maudite avait-elle, à l'instant même, avec une admirable présence d'esprit, inventé ce prétendu songe tout exprès pour me donner clairement à comprendre que mon crime était découvert, qu'un entier dévoûment pouvait seul l'expier, qu'il fallait tout à l'heure m'avancer au supplice qui dans ses bras m'attendait? A cette dernière idée, tous mes sens à la fois se soulevèrent. Je rappelai pourtant mon courage, afin de m'assurer, par quelques questions adroites, des vraies dispositions de madame d'Armincour.

« Est-ce donc sérieusement ?... — Sérieusement, mon petit cœur. — Quoi ! madame, vous entendiez ?... — Vraiment, oui ! j'entendais. — Vous m'avez dit aussi que vous aviez vu ! comment pouviez vous voir sans lumière ? — Ah ! dans mon rêve il faisait jour. »

Cette réponse, faite du temps le plus simple, me rendit ma tranquillité : « Bonsoir, madame la marquise. — Allons, mon enfant, puisque absolument vous le voulez, bonsoir !

Ma compagne à ces mots, se rendormit ; et son ronflement nasillard, qui tout à l'heure déchirait mon oreille, maintenant la caressait comme l'aurait pu faire la voix la plus enchanteresse, la voix de Baletti ! Ne vous en étonnez pas, il m'annonçait que l'heure du berger m'était rendue ! c'était l'heureux signal auquel je devais me hâter d'aller reprendre un charmant ouvrage très avancé, mais enfin malheureusement interrompu comme il s'achevait. Pressé d'y mettre la dernière main, je soulevai la couverture avec infiniment de précaution, et déjà mes pieds touchaient le carreau, quand j'entendis tout à coup cesser le ronflement propice. Une main pote et ridée, qui me parut celle de Proserpine, me saisit par la nuque et me tint là quelque temps en arrêt. « Un instant ! me dit l'infernale vieille, j'y vais avec vous. » Elle y vint en effet, mais pour refermer soigneusement la porte : « Dormez ! mademoiselle, dormez ! cria-t-elle à la petite de Mésanges, et patience ! Nous vous marierons bientôt. — Ah ! mais, madame la marquise, répondit ma bonne amie d'une voix traînante, je ne suis pas encore bonne à marier, moi ! — Oui, oui ! répondit l'autre en la contrefaisant, petite sucrée ! vous avez l'air de ne pas y toucher ! cela n'empêchera pas qu'on n'y mette ordre, et cela le plus tôt possible. Allons, vous, la demoiselle aux habitudes, ajouta-t-elle en me reconduisant à son lit par la main, voyons si vous ne pouvez en effet veiller que pour les jeunes. »

A ces terribles paroles, qui m'annonçaient des tourments tout prêts, je sentis un frisson mortel glacer mon sang, mon sang qui, rappelé de toutes les extrémités, reflua vers le cœur avec une prodigieuse vitesse. Tremblant de tous mes membres, je me laissai traîner vers l'échafaud. Je tombai sur le lit où déjà m'attendait une furie pour m'étreindre de ses bras vengeurs ; j'y tombai sans force, sans mouvement, presque sans vie.

Il y eut un moment de silence ; après quoi, de sa voix cassée, qu'elle s'efforçait d'adoucir, l'impatiente marquise me demanda si j'avais oublié son rêve, si je comptais ne l'accomplir qu'en un point seulement. Hélas ! j'y songeais à son rêve ! Je songeais qu'il paraissait indispensable de prévenir, par mon dévouement généreux, de

plus grands malheurs. Devais-je, en faisant à madame d'Armincour une insulte qu'aucune femme ne pardonne, exposer à sa facile vengeance mademoiselle de Mésanges prise pour ainsi dire sur le fait, et ma chère de Lignolle sans doute aussi compromise! devais-je risquer de me mettre ainsi sur les bras toute la cohue des trois familles réunies? Il n'y avait donc plus qu'un magnanime effort qui pût sauver mes deux maîtresses et me sauver moi-même.

Jamais plus qu'alors je n'éprouvai combien un *résolu* jeune homme, dont le grand courage est d'ailleurs commandé par la nécessité qui presse, peut en toute occasion compter sur lui-même. Après de courtes indécisions, après quelques premiers moments d'abattement et de terreur, inséparables de l'épouvantable entreprise à laquelle j'étais appelé, je me sentis moins incapable de la tenter et peut-être de la mettre à fin. Malheureux! ton heure est donc venue! Allons, Faublas! allons, du cœur! immole-toi. Ainsi j'encourageais tout bas ma vertu qui chancelait encore, et pour l'affermir j'eus besoin d'un nouvel effort. Mais enfin la victime ne désirant plus rien que de s'épargner au moins de cruels apprêts, que d'accomplir le douloureux sacrifice en un seul instant, s'il était possible, la victime résignée se précipita tout d'un coup sur son bourreau.

« Quelle vivacité! s'écria la maligne vieille en ricanant. Doucement, monsieur, doucement donc! Mon rêve a dit que vous m'épousiez de force! de force, comprenez-vous? Or, je vous le demande, êtes-vous disposé à de grandes témérités? Avez-vous l'intention bien déterminée de violer la douairière d'Armincour? — Non, madame, en vérité, j'ai trop d'honneur pour me permettre une aussi indigne action. — Eh bien! tenez-vous donc tranquille à mes côtés. J'ai pu vous faire une malice, la gaîté est de tous les âges, et pour moi de tous les instants, quand il n'est pas question de mon Éléonore. Mais ce serait pousser un peu trop loin la plaisanterie, que d'accepter ce que vous avez la générosité de m'offrir. Gardez, gardez pour les jeunes femmes : si la tante vous prenait au mot, la nièce pourrait n'être pas contente. — La nièce! vous pensez que madame de Lignolle... — Assurément, je le pense, mais pour le moment laissons la comtesse; il nous convient de traiter un objet plus pressant. Monsieur, vous parliez tout à l'heure d'une indigne action : mais ne sentez-vous pas que celle dont vous vous êtes rendu coupable pendant mon sommeil est horrible? — Madame... quel autre à ma place... — A votre place, et pourquoi vous trouver à cette place où vous ne deviez jamais être? Pourquoi venir chercher des tentations auxquelles personne ne résisterait? Pourquoi surpendre la confiance

des parents par un déguisement perfide? Monsieur, je ne vois rien qui puisse vous excuser... mais vous avez du moins, je l'espère, quelques moyens de réparer l'injure que vous venez de faire dans la personne de mademoiselle de Mésanges à tous ses parents ici rassemblés? — Madame... — Sans doute, vous épouserez cette enfant? — Madame... — Répondez net : ne le voulez-vous pas? — De tout mon cœur... — Oh! oui, il épouserait toute la famille, lui... toute la famille! et moi-même!... Je n'avais qu'à le laisser faire! — De tout mon cœur, comme je vous dis; mais... — Voyons votre mais. — Je ne le peux pas. — Vous être marié, n'est-il pas vrai? — Oui, madame. — C'est cela! voilà qui devient certain. — Qu'est-ce qui devient certain? — Laissez, monsieur, laissez! je me parle, à moi... Vous voyez bien que c'est une chose épouvantable de... séduire ainsi des jeunes personnes qu'il ne vous est pas possible même de prendre en mariage. Car elle est séduite, n'est-ce pas? c'est une affaire finie? — Madame... — Parlez, monsieur. Ce qui est fait est fait, il n'y a plus de remède : mais au moins, vous voudrez bien me dire en quel état précisément vous avez laissé la jeune personne... Je me suis sûrement réveillée trop tard pour elle?... mais c'est qu'aussi, puisque j'avais des soupçons, je n'aurais pas dû me laisser aller au sommeil!... Cependant le moyen de croire qu'ils auront, avec la volonté de faire... une sottise, l'adresse, l'audace et le temps nécessaires, quand moi, qui dois être bien tranquille sur mon propre compte, je tiens le mauvais sujet dans mon lit et la petite fille sous clef, et la clef dans ma poche! Il faut être un vrai diable! un diable enragé... Allons, monsieur, convenez-en, la jeune personne a... la jeune personne est... la jeune personne a tout à fait subi la métamorphose? — Madame, à ne vous rien cacher, je crois mon triomphe complet... — Le beau triomphe! bien difficile, en vérité! — Très difficile; car la charmante enfant... — Bon! le voilà qui, dans son enthousiasme, va me faire des détails. — Ah! pardon, madame; difficile ou non, j'en ai si peu joui, que je n'imagine pas qu'il en puisse résulter pour mademoiselle votre cousine des suites bien sérieuses. — Comment l'entendez-vous? expliquez-moi cela. — J'entends qu'on ne doit guère présumer la grossesse. — Voyez donc! s'écria-t-elle avec feu : la belle grâce que vous nous faites là! Mais en attendant, la virginité est à tous les diables! comptez-vous cela pour rien, vous? Auriez-vous été content si l'on vous eût donné en mariage une fille déjà tout instruite?... — Instruite? elle ne l'est pas. — Que dit-il? — Elle l'est si peu qu'elle me croit demoiselle. — Mais vous-même, me croyez-vous faites d'hier pour me fabriquer de

pareilles... — Madame la marquise, ne vous fâchez pas, je vais tout vous conter. »

La bonne parente, qui ne m'entendit pas sans m'interrompre par de fréquentes exclamations, s'écria quand je n'eus plus rien à dire : « Voilà qui est fort extraordinaire et qui diminue un peu le mal... un peu. Monsieur, je vous demande le plus profond secret, et je compte assez sur un reste d'honnêteté...— Comptez-y, madame. — Vous sentez qu'à présent je ne puis trop tôt marier cette enfant-là, ce ne sera pas une chose difficile : elle a de la figure et du bien. Il ne lui manque rien... rien que ce que vous venez de lui ôter. Mais cela ne paraît pas sur le visage d'une fille, et fort heureusement, voyez-vous! car, entre nous soit dit, il y a beaucoup de belles demoiselles qui ne s'établiraient jamais. Celle-là sera donc pourvue le plus tôt possible; et comme le hasard pourrait faire que bientôt vous entendissiez dans le monde parler du nigaud qui se disposerait à l'épouser, ne vous avisez pas alors de... — Soyez parfaitement tranquille. Il faut, je le sens bien, que cette aventure reste absolument entre vous et moi. — Bien, monsieur. Je ne dirai rien à la jeune personne; car, que lui dirais-je? C'est une petite sotte qui, sans le savoir, s'est avisée de faire la grande fille. Voilà tout. Laissons-lui son erreur ridicule, mais utile. Seulement, pour qu'elle ne puisse ni la communiquer, ni l'apercevoir, j'aurai soin de la recommander à son couvent, elle et sa bonne amie qui *l'embrasse*. Cependant si vous jugez que cela puisse être convenable, nous pourrons mettre sa cousine dans le secret. — Sa cousine? — Oui. — Madame de Lignolle? Oh! non, non. — Vous ne vous en souciez pas? il est vrai qu'elle est bien vive pour être bien discrète. — Sans doute. — D'ailleurs votre conduite l'intéresse peut-être assez... — L'intéresse? point du tout! — Point du tout! Ah! monsieur, maintenant je sais que la jeune personne qui lui a tout expliqué est un cavalier charmant! et vous voulez que je sois encore votre dupe?— Madame...—Laissons cela : c'est un article très délicat auquel nous reviendrons quand il en sera temps. Monsieur, je vous souhaite à mon tour une bonne nuit. Reposez-vous, si bon vous semble, mais croyez que je ne m'endormirai plus. »

J'usai de la permission; car après les diverses agitations de cette nuit heureuse et fatale, le sommeil me devenait bien nécessaire. Cependant on ne m'en laissa pas longtemps goûter les douceurs : les premiers rayons du jour amenèrent dans notre chambre madame de Lignolle, qui se servit de son passe-partout pour entrer. Je fus réveillé par les baisers qu'elle me donnait : « Te voilà, ma petite

Brumon! quel bonheur! je ne t'attendais pas! tout à l'heure, par hasard, on vient de me dire... »

Elle courut au cabinet avec une inquiétude marquée; et regardant à travers les vitres: « Ma tante, vous avez mis là ma petite cousine toute seule? Vous avez bien fait. — Pas trop, ma nièce. — Pourquoi? — Parce que j'ai passé une assez mauvaise nuit. — Et vous l'avez enfermée, ma cousine? Ah! c'est encore mieux, cela. — Mieux! d'où vient? — Ai-je dit mieux, ma tante? — Oui, ma nièce. — C'est que j'ai parlé sans réflexion; car... quel danger? — Sans doute. Dans un appartement où il n'y a que des femmes.— Que des femmes, oui, ma tante; et des hommes dans les appartements voisins, pour les défendre en cas de... — Oui, voilà ce que c'est! — Pourquoi donc n'êtes-vous venue qu'à deux heures du matin, ma tante? — Parce que j'ai voulu vous amener cette chère enfant, ma nièce. — Que vous êtes bonne! — Bien bonne, n'est-ce pas? — — Brumon, pourquoi donc ne m'avez vous pas fait éveiller?—C'est moi, ne la grondez pas, c'est moi, qui n'ai pas voulu qu'on vous éveillât. — Vous avez eu bien tort, ma tante... Tu ne dis mot, ma petite Brumon, tu es triste? va, je suis aussi bien fâchée.—De quoi, ma nièce?— De ce que vous avez été toutes deux fort mal couchées. — Tu avais donc un lit ponr cette enfant? — Elle aurait partagé le mien, ma tante. — Voilà justement ce que je n'ai pas voulu, ma nièce. — Vous auriez pourtant passé une meilleure nuit. — Oui, mais toi? — Bon! nous nous arrangeons bien ensemble. — C'est pourtant une très mauvaise coucheuse. — Trouvez-vous, ma tante? — Elle remue toute la nuit! sans cesse elle était sur moi! — Sur vous! — A peu près! — A peu près! bon! — Je ne cessais de la repousser. Elle m'échauffait! elle m'étouffait! elle... — Mon Dieu! mais...— Eh bien! ma nièce, qu'est-ce qui vous inquiète?—Mais... vous... vous en avez donc été prodigieusement incommodée? — Vraiment, si cela m'arrivait toutes les nuits!... à mon âge!... mais pour une fois! »

Madame de Lignolle fut pleinement rassurée par le ton de bonhomie dont sa maligne tante prononça ces dernières paroles. L'étourdie nièce n'en vit que le côté plaisant. « Ah! mais toi, Brumon, s'écria-t-elle en m'embrassant, tu as dû passer une bonne petite nuit. Ma tante ne t'aura pas empêchée de dormir?... Tiens, tu as du chagrin; et moi aussi, je t'assure. Je suis désolée qu'on ne t'ait pas indiqué ma chambre. Cependant... tiens... conviens que c'est bien drôle... de te voir ainsi... là... près... tiens, pardonne, mais je ne peux plus y tenir... »

En effet, les éclats de rire, quelque temps retenus, s'échappèrent. L'explosion fut si forte et dura si longtemps, qu'enfin la comtesse tomba sur le lit, où elle en pâma. « Cette écervelée rit de si bon cœur qu'elle vous donne envie d'en faire autant, » dit la tante; et elle imita la nièce de manière que je vis le moment qu'elle la surpasserait. Comment alors me défendre de partager leur gaîté? Notre joyeux *trio* fit tant de bruit, que mademoiselle de Mésanges en fut réveillée.

La prisonnière vint frapper à ses carreaux. « Madame de Lignolle, dit la marquise, ouvre à cette enfant; prends la clef dans ma poche. » La comtesse, pour avoir plus tôt fait, se servit de son passe-partout, sans entrer dans le cabinet, cria bonjour à sa cousine, et revint de mon côté s'asseoir sur le bord du lit : la petite de Mésanges, volant sur ses pas, arriva comme elle, et me dit en m'embrassant : « Bonjour, ma bonne amie. — Qu'est-ce que c'est donc, s'écria la comtesse, surprise et fâchée? qu'est-ce que c'est donc que ces familiarités-là? et ce nom que vous lui donnez? Apprenez que je ne veux pas qu'on embrasse mademoiselle de Brumon, et qu'elle n'est la bonne amie de personne.—Bien, ma nièce, s'écria la marquise, bien! morigénez un peu cette effrontée : cela vient tout de suite manger dans la main! — La bonne amie de personne! répondit cependant notre Agnès, devenue plus hardie : ah! celui-là est drôle! je ne sais peut-être pas que c'est ma bonne amie, à moi! — Mais, mademoiselle, reprit madame de Lignolle, allez donc, s'il vous plaît, mettre un mouchoir, vous êtes toute nue! — Qu'est-ce que ça fait ça, répliqua l'autre, il n'y a pas des hommes ici. » La marquise la contrefit : « Non, il n'y a pas des hommes; et d'un ton brusque elle ajouta : mais il y a des femmes, des femmes, entendez-vous, petite sotte?... Allez... un moment, un moment; comme vous avez les yeux battus! quel métier avez-vous donc fait cette nuit? — Qu'est-ce que j'ai fait?... rien, puisque je n'ai pas seulement dormi. — Et pourquoi n'avez-vous pas dormi? — Pourquoi?... ah! dame, parce que j'écoutais toujours pour voir si je ne vous entendrais pas ronfler... — Ronfler! cette expression!... Vous aimez donc bien à entendre ronfler! — Ce n'est pas ça, mais c'est que quand on est toute seule dans un lit à s'ennuyer, il faut bien qu'on s'amuse de quelque chose. »

En parlant, elle jouait avec une boucle de mes cheveux. Tout à coup l'impatiente comtesse l'apostropha d'une bonne tape sur la main; et la prenant par les épaules, elle la reconduisit à son cabinet, en lui répétant d'aller mettre un mouchoir. La marquise l'ap-

plaudit : « Oui, mon enfant, donne-lui des leçons de décence; va, donne-lui des leçons de décence... Tiens, madame de Lignolle, rends-moi le service de l'aider à s'habiller, afin qu'elle ait fait plus vite, et que nous puissions la renvoyer, car il faut que je te parle. »

Je vous réponds que la comtesse, assez contrariée d'être un instant ailleurs qu'à mes côtés, eut bientôt fini avec la cousine. Je vous réponds que, pour l'habiller de la tête aux pieds, il lui fallut moins de temps qu'ordinairement elle n'en mettait à me passer un jupon. Aussi toutes deux rentrèrent bientôt dans la chambre à coucher. La marquise complimenta l'une sur sa promptitude, et pria l'autre d'aller se promener dans le parc. « Ah! mais c'est qu'il est de bonne heure pour se promener!—Tant mieux, l'air du matin vous rafraîchira. — Ah! mais c'est que pour se promener... il faut marcher.— Eh bien? — Eh bien! j'ai de la peine à marcher! — Bon! mademoiselle la douillette! ses souliers la blessent!—Non, ce ne sont pas mes souliers. Ce n'est pas au pied que j'ai mal. — En voilà assez de dit. Partez, partez.—C'est apparemment que ça me gêne quelque part, parce que...— O mon Dieu! cette manière de parler si lente me fait mourir, interrompit la comtesse. Est-ce votre corset qui vous gêne? — Oh! que non! oh! que non! ce n'est pas non plus mon corset. — Eh! pour Dieu! quoi donc? — Dame! c'est qu'apparemment je commence..... apparemment que je vais devenir aussi bonne à marier, moi! — Tiens, s'écria la marquise, quelle sottise elle vient nous... Madame de Lignolle, fais-moi donc, je t'en prie, partir cette impertinente; tu ne vois pas qu'elle ne sait que dire et qu'elle ne veut que tuer le temps. — Oh! que si, je sais ce que je dis... Toujours, malgré que ça ne soit pas bien nécessaire, souvenez-vous que vous m'avez promis de m'avertir. »

Nous n'entendîmes pas le reste, parce que la comtesse voyant enfin sa cousine dans le corridor, lui ferma doucement la porte au nez.

« Fort bien, ma nièce, et mets les verrous, que personne ne vienne nous interrompre... Oui, assieds-toi là sur le bord du lit. Mais regarde-moi donc aussi quelquefois. Tu n'as des yeux que pour mademoiselle de Brumon. — Ah! c'est pour la consoler. Elle a du chagrin, voyez-vous. — Il est sûr qu'on ne l'entend pas souffler, et elle ne paraît point dans son assiette ordinaire. — Oh! non, dit madame de Lignolle, en m'embrassant : elle est désolée qu'on ne l'ait point amenée chez moi... Elle a sûrement beaucoup d'amitié pour vous, ma tante; mais, comme elle me connaît davantage, elle eût mieux aimé passer la nuit à mes côtés, je le gagerais.—Là! là!

madame, ne vous en faites pas tant accroire! Si je l'avais souffert.. — Plaît-il, ma tante? — Oui, ma nièce. Vous imaginez que parce qu'on n'est pas tout à fait si jeune et si gentille que vous... — Comment? — Eh! mon Dieu, il ne tenait qu'à moi. — Ce que vous dites là, ma tante, est... — La vérité. — De toutes les manières incompréhensible. — Je vais donc m'expliquer, ma nièce. — Ah! vite! vite! je suis sur des charbons brûlants.

— « Madame de Lignolle, il me paraîtrait en effet très étonnant, mais pourtant très désirable, que vous ne connussiez pas tout à fait si bien la prétendue demoiselle ici couchée près de moi. — La prétendue demoiselle? — Ma nièce, je vous déclare, et, puissé-je vous apprendre quelque chose qui vous surprenne! je vous déclare que cette jolie fille est un homme. — Un homme! Êtes-vous... êtes-vous sûre, ma tante? — Sûre... et lui-même... il est là pour me démentir, si je ne dis pas l'exacte vérité; lui-même voulait, il n'y a pas deux heures, m'en donner des preuves. — Voulait vous en donner... Cela ne se peut pas! — Ne vous en étonnez pas trop, ma nièce, il s'y croyait obligé. — Obligé! pourquoi? — Ah! demandez-lui. — Dites pourquoi, s'écria-t-elle en m'adressant la parole avec une extrême vivacité : parlez, parlez enfin, parlez donc. — Vous me voyez, lui répondis-je, si stupéfait de tout ce qui m'arrive, que je n'ai pas la force, pas la force de dire un mot. — Il veut me forcer à faire moi-même ce pénible aveu, reprit la marquise : ma nièce, il s'y croyait obligé, parce que je l'exigeais. — Vous l'exigiez? vous l'exigiez, ma tante? — Rassurez-vous, je n'en avais que l'air. — Que l'air! — Oui, je vous dis, j'ai fait grâce au généreux jeune homme quand je l'ai vu prêt à s'immoler. — Cependant il le pouvait! s'écria la comtesse, aussi surprise que désolée. — Il le pouvait, oui, ma nièce. C'est, j'en conviens, un compliment qu'il faut lui faire. — Il le pouvait! répéta madame de Lignolle d'un ton qui n'annonçait pas moins d'étonnement et marquait une affliction plus profonde. — Voilà de suite, lui répondit la marquise, deux exclamations qui ne sont pas très polies. — Il le pouvait! — Enfin, ma nièce, tu veux donc que je me fâche... Vous voudriez donc, madame, qu'il ne trouvât jamais ces choses-là possibles que pour vous? — Pour moi! » Madame d'Armincour l'interrompit d'un air très sérieux : « Éléonore, je vous ai toujours connue extrêmement franche, avec moi surtout. Avant de vous faire violence pour sortir de votre caractère, avant de vous décider à me soutenir un mensonge trop invraisemblable, écoutez-moi.

« Cette demoiselle est un homme : j'ai malheureusement plusieurs

raisons de n'en point douter; il y a plus : je sais maintenant son véritable nom, et tout me dit que depuis longtemps vous ne l'ignorez pas, ma nièce. Hier, j'allai sur les cinq heures à Longchamps, où je fus étonnée de vous voir de si bonne heure surtout, vous qui, le matin même, aviez, sous prétexte de quelques affaires, refusé d'y venir le soir avec moi. Vous ne m'avez seulement pas aperçue, madame, parce que vous n'aviez que des yeux pour un cavalier qui de son côté vous regardait continuellement. Voilà ce qui me le fit remarquer. C'était mademoiselle de Brumon sous des habits d'homme, ou pour le moins un frère, dont la figure absolument pareille excitait votre attention comme la mienne. Je m'arrêtai naturellement à cette idée; et dans ma parfaite sécurité, je ne songeai même pas à pousser plus loin les conjectures. Cependant, immédiatement après votre voiture venait, dans une voiture beaucoup plus belle, une espèce de fille fort élégante, qui lorgnait aussi ce jeune homme dont elle était quelquefois lorgnée. Apparemment que cette femme ne vous aime guère, et que vous ne l'aimez pas davantage; car elle s'est permis de vous faire une impertinence dont vous l'avez bien punie. Je vous en fais mon compliment; j'en ai ri de tout mon cœur. Comme j'en riais pourtant, il s'élève tout à coup une grande rumeur. Tout le monde court, chacun se précipite sur *le* ou *la* Brumon, que je suivais toujours des yeux, dans l'intention de l'appeler afin de causer un instant avec lui ou avec elle. Moi, tout ébahie d'un si prodigieux concours, pauvre provinciale, je demande si l'usage des dames de Paris est de courir ainsi comme des folles, pêle-mêle avec les hommes, après le premier joli garçon qu'elles rencontrent. Tous ceux qui m'entourent me crient : Non pas, non pas! mais celui-ci mérite l'attention générale, c'est un charmant cavalier, déjà fameux par une aventure extraordinaire : c'est mademoiselle Duportail, c'est l'amant de la marquise de B***. Vous pouvez juger de mon étonnement. Aussitôt j'ouvre les yeux, je me rappelle mille circonstances inquiétantes; et sans trop de malignité, je suis obligée de me dire qu'il devient très probable que l'amant de la marquise est aussi l'amant de la comtesse. Cependant il ne faut pas me hâter de juger légèrement une nièce que j'estime. Je la verrai, je l'observerai, je la questionnerai demain, puisque je vais la joindre au Gatinois. Point du tout! au jour désiré, l'obligeante madame de Fonrose arrive chez moi, qui me propose tout doucement l'honnête commission de vous amener l'ami du cœur. Charmé d'un hasard favorable à mes secrets desseins, j'accepte, bien résolue à examiner de près la demoiselle, et à faire en sorte que vous ne puissiez

pas me réduire à jouer chez vous le rôle d'une complaisante. J'arrive avec l'heureux mortel : peut-être croyait-il, vous voyant couchée, qu'il partagerait du moins le lit de la petite de Mésanges. Tout au contraire, je le confisque à mon profit. Au commencement de la nuit, je le tourmente : une heure après, je... je le prends, pour ainsi dire, sur le fait. Il ne m'avoue pas son nom que je ne demande point ; mais il ne peut nier son sexe. Enfin le matin vient ; et pour qu'il ne me reste aucune incertitude à cet égard, je découvre en plein le chevalier de Faublas. »

A ces mots, elle me découvrit en effet, car d'un coup de main rapide elle enleva la couverture qu'elle jeta presque sur mes pieds, et du même temps elle me la ramena sur les épaules. Le moment fut court mais décisif. Le hasard, qui se déclarait contre moi, voulut qu'alors je me trouvasse arrangé dans le lit de manière que la pièce du procès la plus essentielle ne pût échapper au prompt regard de l'accusé, de sa complice et de leur juge. « Maintenant, ma nièce, s'écria la marquise, j'espère qu'il ne vous reste aucun doute. Là! je dis, en supposant qu'il fût possible de croire qu'avant ceci vous en eussiez. Mais convenez, » poursuivit-elle en m'appliquant un vigoureux soufflet, de la même main qui venait de m'exposer presque nu aux regards confus de madame de Lignolle, « convenez qu'il faut que ce M. de Faublas soit un effronté petit coquin, pour être aujourd'hui venu coucher avec la tante, par la seule raison qu'il ne pouvait plus coucher avec la nièce!

— « Ma tante, s'écria la comtesse avec un peu d'humeur, pourquoi donc frapper si fort? Vous lui ferez mal! — Oui, mal! Il est trop heureux. C'est une faveur.... Madame de Lignolle, à présent que vous ne pouvez plus, sous prétexte d'ignorance, vous en défendre, il faut tout à l'heure prier monsieur de se lever, le mettre, sans esclandre, à votre porte, et l'y consigner pour jamais. — Le mettre à ma porte! ma tante; eh bien! je vous le dis : c'est mon amant, c'est l'amant que j'adore. — Et votre mari, madame? — Mon mari? C'est aussi lui, je n'en ai pas d'autre que lui. — Quoi! ma nièce, il n'y a pas déjà près de cinq mois que M. Lignolle vous a vraiment épousée. — Épousée! jamais... C'est lui, ma tante. — Comment? C'est lui qui, même la première fois?... — Oui, ma tante, c'est lui. — Ah! l'heureux petit drôle! Quel épouseur que ce monsieur-là... Mais vous êtes grosse ma nièce! — Eh bien! ma tante, c'est encore lui... — Mais... — Il n'y a plus de mais! ma tante, ça toujours été lui, ce sera toujours lui, ce ne sera jamais que lui. — Jamais que lui! Et comment ferez-vous? —

Comme j'ai déjà fait, ma tante, avec lui. — Mais quel flux de paroles! Voyez un peu! — Je ne vois que lui! — Mais au moins entendez... — Je n'entends que lui! — Mais écoutez donc. — Je n'écoute que lui! — Allons, ma nièce, quand vous voudrez... — Je ne veux que lui! — Vous ne voulez pas que je vous parle un moment? — Je ne parle qu'à lui! — Éléonore, vous ne m'aimez donc pas? — Je n'aime... Ah! si fait; je vous aime aussi. — Eh bien! laisse-moi donc m'expliquer : dis-moi, malheureuse! comment feras-tu pour cacher ta grossesse? — Je ne la cacherai pas. — Mais votre mari vous demandera qui a fait cet enfant? — Je lui répondrai que c'est lui. — Et s'il n'a jamais couché avec toi, comment veux-tu qu'il te croie? — Eh! mais, c'est à cause de cela qu'il me croira. — Comment, c'est à cause de cela? — Sûrement, à cause de cela. — Allons, ma nièce, voilà que nous faisons ensemble des quiproquos. Vous êtes si vive, qu'il est impossible de s'expliquer avec vous! — Je suis si vive! Vous ne l'êtes pas, peut-être? — Eh! le moyen de ne pas l'être avec une écervelée... Voyons, faites-moi la grâce de m'expliquer de quelle manière on peut s'y prendre pour persuader à un homme qui n'a jamais épousé sa femme, que pourtant il lui a fait un enfant? — Regardez si ce n'est pas désespérant!... Mais, ma tante, faites-moi vous-même la grâce de m'expliquer pourquoi vous imaginez que j'irai faire à M. de Lignolle un raisonnement aussi bête que celui-là? — Ma nièce, c'est vous qui me le dites. — Tout au contraire! je me tue de vous crier que je lui déclarerai que c'est lui qui m'a fait cet enfant. — Ah! je comprends enfin; lui, c'est monsieur? — Eh! oui. Quand je dis lui, c'est lui. — Ma foi, je ne l'aurais pas deviné, ma nièce. Quoi! vous irez vous-même annoncer bonnement à votre mari que vous l'avez fait... — Ce qu'il mérite d'être. — Dans un sens, je ne dis pas non, ma nièce. — Dans tous les sens possibles, ma tante. — Ah! cela est autre chose. Je ne puis, madame, approuver vos désordres. — Mes désordres! — Revenons, revenons à l'article important. Si ton mari se fâche? — Je m'en moquerai. — S'il te veut faire enfermer? — Il ne pourra pas. — Qui l'en empêchera? — Ma famille, vous et lui. — Ta famille sera contre toi. Moi, je te chéris trop pour te faire jamais le moindre mal; mais, dans une affaire aussi malheureuse, je serai du moins forcée de rester neutre. Il ne te restera donc que monsieur. — S'il me reste, je n'en demande pas davantage! — Oui, il te restera... pour te défendre. Mais le pourra-t-il? Et si l'on t'enferme... — Non, non. Tenez, ma tante, j'y pensais cette nuit. J'ai dans ma tête un projet... — Un beau projet, je crois! Dis pourtant, dis. — Je ne peux

pas, il n'est pas temps. — Eh bien! ma nièce, je vais vous enseigner, moi, le seul parti qui vous reste à prendre. — Voyons. — Il faut, le plus tôt possible, madame, vous faire épouser par M. de Lignolle, et... — Ça, d'abord, ça ne se peut pas. — La raison? — La raison est que ça ne se peut pas. Mais quand cela se pourrait, je ne le voudrais pas. A présent, ma tante, je sais ce que c'est, jamais votre nièce ne sera dans les bras d'un homme. — Jamais dans les bras d'un homme. Cependant lui? — Lui, ma tante, s'écria-t-elle avec passion, ce n'est pas un homme, c'est mon amant! — Votre amant! Ne voilà-t-il pas une bonne raison à donner à votre mari? — Supposons que la raison soit mauvaise; au moins est-il certain qu'elle vaut encore mieux qu'une mauvaise action. N'en est-ce pas une indigne, n'est-ce pas une horrible perfidie que d'aller froidement se partager entre deux hommes pour trahir l'un plus à son aise, et retenir l'autre en le désespérant?... Car, j'en suis sûre, s'écria-t-elle en m'embrassant, il en serait désespéré. — Si pourtant vous vouliez m'écouter, madame, vous verriez que votre tante ne vous conseille ni le libertinage ni la perfidie. Vous m'avez interrompue, comme j'allais vous dire qu'en vous faisant épouser par M. de Lignolle, il fallait tout d'un coup changer de conduite et rompre cette intrigue... — Une intrigue! Fi donc! ma tante; dites une passion qui fera le destin de ma vie! — Qui en fera le malheur, si vous n'y prenez garde. — Point de malheur avec lui, ma tante. — Toujours du malheur où il y a du crime, ma nièce... Écoute ma petite, je suis bonne femme, j'aime à rire; mais ceci passe la raillerie. Vois d'abord combien de dangers t'environnent... — Je ne connais point de dangers quand il s'agit de lui. — Et ta conscience, Éléonore? — Ma conscience est tranquille. — Tranquille! cela ne se peut pas. Vous qui ne mentiez jamais, vous mentez... Écoute, Éléonore, je te chéris comme mon enfant; je t'ai toujours idolâtrée! trop, peut-être! je t'ai peut-être gâtée; mais tâche de te souvenir comme, dans les choses essentielles, je me suis toujours attachée à te donner les meilleurs principes. Tiens, ma fille, tu vas aujourd'hui couronner la Rosière...

— « Oh! ne m'en parlez pas! » s'écria-t-elle en se précipitant dans les bras de sa tante, et saisissant ses mains, dont elle se couvrit le visage. « Oh! ne m'en parlez pas! » Et moi, pénétré du ton dont ces paroles furent prononcées : « Madame la marquise, c'est à moi, c'est à moi seul que vous devez tous vos reproches. Excusez-la, plaignez-la, ne l'accablez pas. — O mes enfants! répondit-elle, si vous ne voulez que m'attendrir, cela ne vous sera pas difficile. On

me fait pleurer comme on me fait rire, tout de suite... Soit, j'y consens, pleurons tous trois... Écoutez, cependant, écoutez, ma nièce : vous souvenez-vous de l'année passée? A la même époque, au même jour, je vous disais : Éléonore! je suis fort contente de toi. Mais bientôt, ma fille, d'autres temps amèneront d'autres obligations. On n'a pas toujours dans la vie des devoirs aussi doux à remplir que celui de secourir l'indigence. Le temps approche où tu t'en imposeras peut-être, qui te séduiront d'abord, et te deviendront ensuite pénibles... »

La comtesse, à ces mots, quitta brusquemant son attitude humiliée, et du ton le plus animé : « Qui te séduiront d'abord! répéta-t-elle. Eh! comment m'auraient-ils séduite? On ne me les fit point connaître. On conduisit gaîment au sacrifice une innocente victime qui promit ce qu'elle ne connaissait pas. Vous, madame la marquise, vous qui me parlez ici de devoir, oseriez-vous affirmer qu'alors vous avez fait le vôtre? Quand mes parents, engoués des prétendus avantages de ce mariage fatal, vinrent vous présenter M. de Lignolle, vous me défendîtes par vos représentations, je le sais; je sais que votre consentement vous fut, pour ainsi dire, arraché; mais qu'importait votre trop faible résistance? Ne deviez-vous pas la fortifier de la mienne? Ne deviez-vous pas me tirer à l'écart, et me dire : Ma pauvre enfant, je t'avertis qu'ils vont te sacrifier; je t'avertis qu'ils trompent ton inexpérience par d'éblouissantes promesses. Veux-tu, pour le frivole avantage d'être présentée à la cour quelques mois plus tôt, d'aller dès demain aux assemblées, aux bals, aux spectacles de la capitale, veux-tu faire à jamais le sacrifice de ta liberté la plus précieuse, de la seule vraie liberté, celle de ta personne et celle de ton cœur? Te trouves-tu si mal avec moi? es-tu donc pressée de me quitter? Tiens, il n'est plus temps de fonder ta sagesse sur ton ignorance; et puisqu'ils veulent t'abuser, il faut que je t'éclaire. Quand une fille naturellement vive se montre au printemps émue du spectacle de la nature, est surprise dans de fréquentes rêveries, avoue des inquiétudes secrètes, se plaint d'un mal qu'elle ignore, on dit communément qu'il lui faut un mari. Mais moi qui te connais, moi qui t'ai vue toujours caressée de ceux qui t'entouraient, répondre à leur attachement par un attachement égal, payer mes soins de reconnaissance, et me chérir autant que je t'aimais, pleurer les malheurs d'un vassal, et même les peines d'un étranger; je crois que la nature, avec la vivacité bouillante, t'a donné la tendre sensibilité; je crois que ce n'est pas seulement un mari qu'il te faut, je crois quil te faut un amant.

Néanmoins on s'obstine à te faire épouser M. de Lignolle. Tu n'as pas encore seize ans, il en a cinquante passés : ta jeunesse à peine commencera, que son automne sera fini. Comme tous les vieux libertins, il deviendra valétudinaire, infirme, dur, grondeur, jaloux ; et, pour comble de malheur, six fois par an, peut-être, tu seras obligée de supporter le dégoût de ses embrassements... Car ma tante ne pouvait pas deviner qu'il me resterait du moins dans mon infortune cette consolation, que mon prétendu mari ne serait jamais capable de l'être... — Jamais capable, ma nièce? s'écria-t-elle en pleurant. — Jamais, ma tante. — Fi ! le vilain homme !...

— « Vous ne pouviez pas le deviner, ainsi vous deviez dire : Six fois par an, peut-être, tu seras obligée, obligée de supporter le dégoût de ses embrassements ; et pourtant s'il se rencontre un jeune homme poli, spirituel, sensible, épris de tes charmes, digne de toi, tu seras encore obligée, obligée de repousser ses hommages, qui t'outrageront, et son image qui te poursuivra. Pour rester vertueuse, il faudra que tu contraries continuellement le plus doux penchant de ton cœur et la plus sacrée des lois de la nature ; ou bien on viendra sans relâche crier à ton oreille ces mots terribles : Serments ! devoirs ! crimes ! malheurs ! Ainsi tu pourras languir pendant trente ans et plus, réduite aux cruelles privations d'un célibat forcé, et condamnée aux devoirs plus cruels d'un tyrannique hymen ; et si tu succombes aux séductions d'un amour invincible, tu pourras être enterrée toute jeune dans la solitude d'un couvent pour y périr bientôt chargée du mépris public et de la haine de tes parents. Que si vous m'eussiez ainsi parlé, madame la marquise, je me serais écriée : Je ne veux pas de votre M. de Lignolle ; je n'en veux pas ! j'aime mieux mourir fille ! et ils ne m'auraient pas mariée malgré moi ! et ils m'auraient tuée peut-être, mais ils ne m'auraient pas conduite à l'autel.

— « Jamais capable ! répéta la marquise en pleurant. Ah ! le vilain homme ! ah ! ma pauvre petite ! comment vas-tu faire ? Pauvre petite ! il n'y a donc pas de remède ! Jamais capable !... voilà qui est bien différent ! cela change beaucoup... mais non, cela ne change rien. Ma chère enfant, tu n'en es seulement qu'un peu plus à plaindre... Éléonore, vous n'en devez pas moins tout à l'heure et pour toujours renoncer au chevalier. — Renoncer à lui ! plutôt mourir !

— « Dame ! je ne peux pas frapper plus fort, cria la petite de Mésanges, que nous n'avions pas entendue. — Allez vous promener ! lui répondit l'impatiente comtesse. — Ah ! mais c'est que j'en viens,

— Retournez-y. — Ah! mais c'est que je suis lasse. — Asseyez-vous sur le gazon. — Ah! dame! mais c'est que je m'ennuie toute seule. — Sommes-nous faites pour t'amuser? lui demanda la marquise. — Pas vous, si vous voulez, ma cousine; mais ma bonne amie... — Votre bonne amie?... Laissez-nous. — C'est qu'il me semble qu'il y a déjà longtemps que je n'ai causé avec elle. — Allez, mademoiselle, allez m'attendre au salon. — Ah! oui, car j'entends bien du monde qui se lève. — Allez.

— « Bien du monde qui se lève! reprit madame d'Armincour; il est temps aussi que nous nous levions, et que cette demoiselle s'habille et s'en aille. — S'en aille! ma tante. — Eh oui! ma nièce. Croyez-vous qu'il soit possible qu'elle paraisse à cette fête? — Qui peut donc l'en empêcher? — Comment! n'y a-t-il pas ici cinquante personnes qui étaient hier à Longchamps, et qui la reconnaîtraient comme je vous reconnais?—Oh! que non!—Ne dites pas non! c'est une chose certaine, et vous seriez perdue. — Qu'importe? pourvu qu'il ne s'en aille pas. — Quand je l'entends raisonner ainsi, les cheveux me dressent sur la tête. — Quoi! ma tante, ne suis-je pas la maîtresse?... — D'ailleurs, madame, vous êtes obligée de le renvoyer; c'est votre devoir. — Mon devoir! le voilà revenu ce mot... — Allons, interrompit la marquise en me jetant le drap sur le nez, il faut prendre un parti; car avec elle les disputes ne finissent pas. »

Madame d'Armincour, en se hâtant de passer une camisole et un jupon, s'écria: « Bon Dieu! voilà que j'y songe; chacun se demanderait où cette demoiselle a couché; chacun saurait que c'est... là! Ne dirait-on pas que j'ai aussi quelque chose de commun avec ce morveux, moi? Je serais pour aujourd'hui l'héroïne de l'aventure..... d'une aventure galante, à soixante ans passés! c'est s'y prendre un peu tard. Allons, madame, vous sentez bien qu'il s'agit moins de m'épargner un ridicule que de sauver votre réputation, que de vous sauver vous-même. Il faut qu'elle parte... Non, ma nièce, je ne souffrirai pas que devant moi vous soyez sa femme de chambre. Je l'habillerai pour le moins aussi vite, aussi décemment que vous le pourriez faire. N'ayez aucune espèce de crainte, je ne suis ici que *le chien du jardinier*. »

Il y eut, tout le temps que dura ma toilette, une contestation fort vive entre la tante, qui voulait toujours que je partisse, et la nièce, qui ne le voulait toujours pas.

Cependant on vint avertir madame de Lignolle qu'il était nécessaire qu'elle descendît pour ordonner quelques derniers arrangements relatifs à la fête. Je suis à toi tout à l'heure, me dit-elle un

moment après ; la tante aussi me quitta, et revint avant la nièce, qui pourtant ne tarda pas. Un bon quart d'heure à peu près s'écoula, et je n'ai pas besoin de dire que la dispute recommencée allait toujours s'échauffant, quand on vint de nouveau déranger la comtesse. Obligée de me quitter encore, elle m'assura du moins que ce serait l'affaire d'une minute. Mais elle était à peine descendue lorsque sa tante me dit : « Monsieur, je vous crois un peu moins déraisonnable qu'elle ; vous devez sentir combien votre séjour ici peut la compromettre. Cédez à la nécessité, cédez à mes sollicitations, et, s'il le faut, à mes prières. » Elle m'entraîna, elle me conduisit par des détours qui m'étaient inconnus dans une espèce de basse-cour où sa voiture m'attendait. Comme j'y montais, le hasard amena près de nous mademoiselle de Mésanges : « Ma bonne amie, vous vous en allez? — Hélas! oui, ma bonne amie ; faites, je vous en prie, mes compliments à mademoiselle Des Rieux. — Je n'y manquerai pas... Ah çà! mais toujours vous m'assurez bien qu'elle ne tardera pas à devenir bonne à marier...— Taisez-vous, mademoiselle, interrompit brusquement la marquise ; et si jamais vous répétez de pareils... »

Je n'entendis plus rien, parce que le cocher, qui avait ses ordres, partit plus prompt que l'éclair. Il me conduisit jusqu'à Fontainebleau, où je pris la poste. A peine était-il quatre heures du soir quand je rentrai dans Paris. Madame de Fonrose me tenait parole : mon père n'avait pas encore paru chez lui ; et moi, profitant de quelques moments de liberté, je quittai mes habits de femme, et j'allai chez Rosambert. Je le trouvai beaucoup mieux ; il pouvait déjà, sans le secours de personne, se promener dans son appartement, et même faire plusieurs fois le tour de son jardin. Le comte commença par m'accabler de reproches. Je lui représentai que tous les matins régulièrement on était venu chez lui de ma part savoir de ses nouvelles. « Mais vous aviez promis de venir vous-même.—Mon père ne m'a pas quitté. — Cela ne vous a point empêché d'aller ailleurs. Au reste, je conviens que la petite comtesse mérite la préférence. — La petite comtesse? — Madame de Lignolle! oui. Ne vous l'ai-je pas dit, que désormais toute femme qui vous aurait serait une femme affichée?... Je suis vraiment charmé que la marquise ait une rivale digne d'elle... Car on dit la comtesse adorable... Malheureusement c'est encore un enfant sans usage, sans art, sans méchanceté. La marquise l'écrasera dès que... A propos, je vous fais mon compliment, vous êtes infiniment bien avec M. de B***. D'abord tout Paris l'a vu riant à vos côtés le jour de votre apothéose, et puis l'excellent mari ne cache à personne que vous êtes un charmant garçon · et de peur que la chose ne

paraisse pas encore assez comique, il dit à quiconque veut l'entendre que c'est moi qui suis un indigne homme. Il m'en veut! on assure qu'il m'en veut beaucoup! C'est peut-être encore un duel qui me revient. Mais vous en savez quelque chose, chevalier? Le marquis vous a longtemps parlé.— Oh! le marquis m'en a tant dit de toutes les manières...—Mais encore? Allons, Faublas, contez-moi cela du moins. J'ai besoin de rire, et vous devez tout essayer pour amuser un ami convalescent. — Ma foi non. Je vous avoue que je suis très éloigné de vouloir vous amuser jamais aux dépens de la marquise : et même, je vous le répète, Rosambert, c'est toujours avec peine que je vous entends me parler d'elle. — Vous avez tort. Je suis, dans ce moment-ci surtout, son plus enthousiaste admirateur. Vraiment! je me le disais tout à l'heure : il faut qu'à toutes ses qualités, déjà si nombreuses, cette femme-là réunisse maintenant la prudence. N'êtes-vous pas étonné, comme moi, de la profondeur du calcul qu'elle avait fait, que si je lui échappais, il ne fallait pas que je pusse échapper à son mari? Chevalier, vous serez témoin. — Témoin? — Oui, très incessamment.—Très incessamment! vous m'aviez dit que vous ne retourneriez point à Compiègne? — Témoin de mon combat avec le marquis. Chevalier! soyez tranquille! nous sommes convenus que je ne me battrais point avec la marquise. Comment pouvez-vous me soupçonner encore d'être assez fou pour me prêter à la bizarre fantaisie de cette femme, qui s'est mis en tête qu'elle devait attaquer de braves jeunes gens avec leurs armes? C'est que, voyez-vous, plus j'y pense, plus je reconnais qu'il convient, pour la sûreté publique, d'arrêter le mal dans son principe. Ceci deviendrait d'un trop dangereux exemple. Comment! chacune n'aurait qu'à vouloir se mettre à la mode, toutes les bonnes fortunes finiraient donc par des coups de pistolets? Et jugez quel tapage on entendrait cnaque jour aux quatre coins de Paris! »

Rosambert, qui me vit sourire, me fit, sur celles qu'il appelait mes maîtresses, cent plaisanteries et cent questions. Je finis par me prêter de bonne grâce à sa gaîté; mais sa curiosité n'eut pas lieu d'être satisfaite.

Mon père ne revint à l'hôtel que deux heures après moi; mon père me fit entendre qu'il était fâché de m'avoir laissé seul toute la journée : je lui représentai respectueusement qu'il serait trop bon de se gêner pour son fils. Il me demanda comment j'avais passé la nuit. Afin de ne pas mentir, je répondis : « Mal et bien, mon père. — Le sommeil n'a pas été profond? reprit-il. — Profond! pardonnez-moi, mais souvent interrompu. — Vous avez éprouvé de grandes

agitations? — De grandes agitations! oui, mon père. — Les rêves ont été bien fâcheux? — Oh! bien fâcheux! il y en a eu un surtout qui, vers le milieu de la nuit, m'a singulièrement tourmenté. — Mais le matin, du moins, vous avez tranquillement reposé? Le matin... non. J'étais inquiet le matin. — La fatigue apparemment? — Un peu de fatigue peut-être, et encore les suites de ce rêve. — Racontez-le moi donc.—Mon père... c'était une femme...—Toujours des femmes! Eh! mon fils, songez à la vôtre. — Ah! depuis sept heures du matin (c'était l'heure à laquelle je m'étais mis en route), depuis sept heures je vous assure que je me suis presque continuellement occupé de son souvenir. Mon père, quand donc recevrai-je de ses nouvelles? — Vous savez combien j'ai mis de monde en campagne; et sous quinzaine je compte moi-même partir avec vous. — Pourquoi pas plus tôt? — Mais, répliqua-t-il d'un air embarrassé, je ne suis pas prêt. Il faut d'ailleurs attendre... que vous vous portiez mieux... que les beaux jours soient tout à fait venus. — Les beaux jours! ah! loin de Sophie, viendront-ils jamais! »

Quand je parlais ainsi, j'espérais pourtant quelque bonheur pour le lendemain; le lendemain était ce lundi vivement désiré, qui devait, pendant quelques instants, nous voir, mon Éléonore et moi, réunis. Hélas! notre douce attente fut trompée. Madame de Fonrose, qui vint le soir faire à mon père une courte visite, trouva le moment de me dire : « Il n'y a pas eu moyen, sa tante est arrivée le matin chez elle, où elle est encore. »

Le mardi ce fut tout de même, et le mercredi j'eus du moins la consolation de recevoir un billet de Justine. Il me disait qu'avec le passe-partout qui m'était envoyé j'ouvrirais la porte-cochère et toutes les portes d'une petite maison neuve située à l'entrée de la rue du Bac, du côté du Pont-Royal. M. le vicomte me priait d'être là sur les sept heures du soir.

Bon! madame de B*** n'est donc pas fâchée contre moi. Depuis vendredi je n'avais pas entendu parler d'elle. Ce long silence, après notre aventure, commençait à m'inquiéter. Faublas, elle n'est pas fâchée! elle n'est pas fâchée, Faublas! Heureux jeune homme! applaudis-toi!... et je baisai le billet de Justine, et je fis un saut de joie.

« Quelle bonne nouvelle? demanda mon père en entrant. — Ah! c'est que... c'est que je vois le beau temps, je pense que je pourrai cette après-dînée aller faire un tour. — Avec moi, oui. — Encore avec vous, mon père? — Monsieur!... — Pardon... Cependant, voulez-vous me rendre absolument esclave? m'empêcher de voir

même un ami? — Ce n'est pas un ami que vous iriez voir. — Le vicomte, mon père. — M. de Valbrun, à la bonne heure; mais de là? — Je vous promets de ne pas mettre le pied chez la comtesse. — Vous m'en donnez votre parole? — Ma parole d'honneur. — Eh bien! soit, j'y compte. » Et je baisai les mains de mon père, et je fis encore un saut de joie.

J'étais si impatient de savoir ce que la marquise m'allait dire, qu'avant l'heure indiquée je fus au rendez-vous. J'eus tout le temps d'examiner la maison, que je trouvai jolie, commode et bien meublée. J'y remarquai surtout deux petites chambres à coucher qui se touchaient; deux chambres à coucher, qu'aujourd'hui même je crois voir, et que dans cent ans, si j'étais au monde, je croirais, hélas! voir encore aussi bien qu'aujourd'hui.

M. de Florville arriva sur la brune; il vint me joindre dans l'une des deux petites chambres. Aussitôt j'embrassai ses genoux. « Oui, dit la marquise, demandez grâce à votre amie que vous avez outragée, que vous avez réduite à risquer une témérité qui pouvait la perdre et vous compromettre. — Mais aussi, ma belle maman, pourquoi... pourquoi m'avez-vous... — Je crois, interrompit-elle, je crois vraiment qu'il va me demander pourquoi j'ai résisté! Laissez, monsieur, laissez... Songez qu'au lieu de renouveler vos offenses, vous devez solliciter votre pardon. Chevalier, je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi nous nous voyons ici : vous concevez qu'après la cruelle scène de vendredi dernier, je ne pouvais, sans une extrême imprudence, retourner chez Justine. — Sans doute. Cette scène... — Chevalier, vous ne me parlez plus de Sophie? — Depuis son dernier malheur, j'ai si rarement obtenu le bonheur de vous voir! j'en ai joui pendant si peu de temps! nous avons eu tant de... — Sans doute; mais, dites vrai : n'aimez-vous pas un peu moins votre charmante épouse? — Moins? — Parlez, ne me cachez aucun de vos sentiments, vous m'en avez promis la confidence. — Moins! davantage, madame la marquise, chaque jour davantage! je l'adore! il semble que l'absence... — Cependant, madame de Lignolle? — Ah! oui, m'est infiniment chère! et ne le mérite-t-elle pas! Je vous le demande à vous-même? Vous l'avez vue; vous la connaissez mieux. — Il est vrai qu'elle est assez gentille, cette enfant, et d'un bon petit caractère. On m'avait un peu trompée sur son compte. Au reste, je suis déjà bien revenue des fâcheuses préventions... Vous, chevalier, je trouve pourtant bien singulier que vous ayez... de la tendresse, de l'amour même pour deux femmes... — Dites pour trois, ma belle maman. — Non, s'écria-t-elle vivement;

impossible cela, par exemple, impossible! — Je vous assure... — N'assurez pas. Tous les jours on distingue une épouse charmante. Quand elle est éloignée, on la regrette. Alors même il peut arriver qu'on se sente un goût décidé, un attachement très vif pour une femme... aimable; mais pour deux! voilà ce qui me paraîtra toujours inconcevable. Non, jamais je ne comprendrai que l'amant de la comtesse puisse être en même temps le mien. Jamais je n'entendrai cela, jamais! »

Je la regardais attentivement; elle m'observait : apparemment que l'air d'embarras et d'irrésolution qu'elle dut remarquer dans toute ma personne lui fit mal augurer de ma réponse. Je la vis pâlir, et sa voix s'altéra. « Cet entretien paraît vous mettre à la gêne, reprit-elle aussitôt. Parlons d'autre chose... La campagne est-elle déjà belle? — La campagne! — Oui, vous y avez été samedi soir... et vous êtes revenu dimanche... Un très court voyage!... Dites-moi, je vous prie, ce que c'est qu'une demoiselle de Mésanges... — De Mésanges! — Cette enfant-là ne vous est-elle pas aussi déjà devenue... *infiniment* chère? — Infiniment chère! à quel titre? — C'est une femme d'abord; voilà pour Faublas le meilleur des titres! et puis ne serait-il pas trop étonnant que, vous étant trouvé par occasion le maître de passer une nuit avec la douairière d'Armincour et la demoiselle de Mésanges, vous n'eussiez pas donné la préférence à celle-ci! En supposant même que le choix ne vous ait pas été laissé, je vous connais très capable d'avoir, si vous étiez couché dans le même appartement, tout doucement quitté la grande chambre de la vieille pour vous glisser dans le cabinet de la jeune... Vous rougissez! vous ne dites mot! — Madame... quand ces détails seraient vrais, qui pourrait vous les avoir donnés? — Quand ces détails seraient vrais! j'aime beaucoup la supposition. Faublas, n'essayez pas de mentir; votre air et votre maintien, votre silence et vos discours, tout en vous décèle un coupable. Faublas, un hasard fort singulier ne m'a donné qu'une partie de ces détails. Mais vous devez savoir que toutes les fois qu'il me sera permis d'apercevoir seulement un coin du tableau, je serai femme à deviner le reste. Je ne sais pas bien si vous avez pu consacrer toute votre nuit à la jeune personne, ou ne lui donner qu'une heure; quoi qu'il en soit, je m'en rapporte à vous sur le bon emploi du temps. Je ne m'étonne plus qu'il soit déjà question de marier la petite. Je conçois que cela peut être aujourd'hui pressant de plus d'une manière. Au reste, poursuivit-elle du ton le plus sérieux, je suis loin de vous reprocher le mystère que vous me faisiez de cette aven-

ture; dans ce cas-ci, l'indiscrétion serait vraiment une perfidie. Je vous en crois incapable. Je suis sûre que vous garderez un profond silence sur tout cela! je suis sûre que vous n'en avez rien dit à M. de Rosambert.—A M. de Rosambert!—Ne le connaissez-vous pas? — Trop bien! — Je le crois; vous l'avez encore vu dimanche! — Dimanche!... — Comment! est-ce que je me trompe de jour? est-ce que ce n'est pas... »

Je me précipitai aux genoux de la marquise. « O ma généreuse amie! pardonnez-moi. — Au moins, ajouta-t-elle en me faisant signe de me relever, songez que vous êtes engagé d'honneur à venir me voir combattre encore mon ennemi.—Votre ennemi ne veut pas... — Tenir sa parole? Je saurai bien l'y contraindre. Faublas, serait-il possible que son châtiment vous parût aujourd'hui moins juste et moins désirable? Ah! parlez: vos vœux décideront l'événement du combat. J'aime mieux, n'en doutez pas, j'aime mieux mourir de la main du cruel, si vous me donnez une larme, que de l'immoler, s'il obtient un regret. Vous ne savez donc pas comme je le hais, le barbare! C'est de lui que me sont venus tous les maux que je ne puis supporter... que je ne puis supporter, répéta-t-elle en pleurant! Avant son lâche attentat dans ce village d'Horliss, je n'étais pas encore tout à fait malheureuse; je n'avais perdu que ma fortune et ma réputation. Vous, cependant, Faublas, est-il donc vrai que le perfide ne vous a pas aussi causé quelque irréparable perte, quelque chagrin inconsolable? Ingrat! poursuivit-elle avec la plus grande véhémence, ne dois-tu pas le détester autant que je t'aime? »

Madame de B*** s'enfuit épouvantée de ce qu'elle venait de dire: je volai sur ses pas; j'allais l'atteindre, j'allais... Elle se retourna vers moi: « Monsieur, me dit-elle, si vous m'osez retenir, vous ne me verrez de la vie. » Il y avait sur sa figure un effroi si véritable, et dans son attitude quelque chose de si décidé, que je n'osai lui désobéir. Elle m'échappa.

A mon retour à l'hôtel, j'y trouvai madame de Fonrose, qui me demanda malignement comment se portait M. le vicomte. Elle ne m'apportait d'ailleurs que des nouvelles malheureuses. Madame de Lignolle, depuis quelques jours, assaillie de la foule des petites indispositions qui toutes annonçaient sa grosesse, se sentait aujourd'hui sérieusement incommodée. Il lui était impossible de quitter la chambre, et je ne pouvais l'aller voir, parce que madame d'Armincour, apparemment déterminée à ne rien négliger pour guérir sa nièce d'une passion dangereuse, venait d'annoncer qu'elle ne

retournerait dans sa Franche-Comté qu'à la Saint-Jean. Elle venait aussi de demander à madame de Lignolle, dans son hôtel même, un appartement, que sa nièce n'avait pu lui refuser. Ainsi, près de quinze jours s'écoulèrent, pendant lesquels nous n'eûmes, mon Éléonore et moi, d'autre consolation que d'envoyer souvent Jasmin chez La Fleur, et La Fleur chez Jasmin.

Pendant cette quinzaine fatale je n'entendis point parler de madame de B*** Il ne me vint de province aucun renseignement qui pût me donner l'espérance que la nouvelle prison de Sophie serait bientôt découverte. Ainsi délaissé de tous les grands intérêts de ma vie, je n'avais plus que de tristes jours et de longues nuits.

Enfin madame de Fonrose invita le père et le fils à venir ensemble dîner chez elle. A sept heures précises du soir, je quittai, sous quelque prétexte, le salon de la baronne, et m'en allai, par des détours qui m'étaient connus, gagner son boudoir, dont la comtesse m'ouvrit la porte. Hélas! après de grands débats, il avait été décidé que je resterais seulement vingt minutes avec mon amie. Je ne passai la permission que d'un quart d'heure. Aussi je n'eus qu'à peine le temps de l'admirer de l'embrasser, de lui dire un mot, de lui dire que chaque jour elle me devenait plus chère, qu'elle me paraissait chaque jour plus jolie. Aussi elle eut à peine le temps de me jurer que dans mon absence elle ne vivait pas, que sa tendresse était encore augmentée, que son amour irait ainsi toujours croissant jusqu'au dernier jour de sa vie.

On disputait au salon quand j'y rentrai : la contestation cessa dès que je parus. Apparemment que la baronne, cherchant quelque moyen d'occuper M. de Belcour assez pour qu'il ne s'aperçût pas de ma trop longue absence, n'en avait pas trouvé de meilleur, que de lui faire une bonne querelle. O divine amitié! tu fus donnée au sexe le plus faible pour l'aider à tromper le plus fort; et tu assurerais constamment le bonheur de nos femmes, si tu pouvais longtemps durer entre elles.

L'heureux tête-à-tête que je venais d'obtenir ne fit que m'inspirer le désir plus vif de m'en procurer un moins court, malgré la tante d'Eléonore et mon père ensemble conjurés. Au milieu de la nuit suivante, rêvant à cela, je conçus un hardi projet, qui, le lendemain matin, fut approuvé de la baronne, et reçut à la fin du même jour une entière exécution. En m'éveillant je m'étais, par précaution, muni d'une forte migraine; à dîner je m'en plaignis encore beaucoup; et le soir enfin, elle me causa des douleurs si fortes, que

M. de Belcour lui-même me conseilla de me coucher. Mon père, dès qu'il me vit endormi, s'en alla; et dès qu'il fut parti, je ne dormis plus. Un coiffeur adroit fut aussitôt, grâce à mon intelligent domestique, mystérieusement introduit jusque dans ma chambre. Grâce à mon adresse et grâce encore à Jasmin, ma femme de chambre, j'habillai fort passablement de la tête aux pieds mademoiselle de Brumon, qu'un suisse très inattentif ou très discret ne vit pas sortir, et qu'un malhonnête fiacre conduisit aussitôt chez madame de Fonrose. Peu s'en fallait qu'il ne fût minuit. Nous avions jugé convenable de ne point aller plus tôt chez la comtesse, de peur que la marquise ne fût pas encore retirée dans son appartement. Aussi madame de Fonrose arrivant avec moi chez M. de Lignolle, eut-elle l'attention de né point souffrir que son carrosse entrât dans la cour de l'hôtel, parce qu'il ne fallait troubler le sommeil de personne. Il n'y avait plus chez la comtesse que ses femmes et son mari; sa tante était allée coucher, comme nous l'espérions. « Comment! si tard, dit le comte! — Nous voulions, répondit la baronne, venir vous demander à souper, nous avons été forcément retenues ailleurs. Mademoiselle ne pouvant plus, à l'heure qu'il est, rentrer dans son couvent, n'a point accepté le lit que je lui offrais. Elle a mieux aimé venir vous redemander, pour cette nuit, la petite chambre qu'elle occupait ici dans des temps plus heureux. — Elle a bien fait, répliqua-t-il. — Très bien! s'écria mon Eléonore; et qu'elle vienne le plus souvent possible me surprendre aussi agréablement. — Monsieur votre père vous a donc mise au couvent? reprit M. de Lignolle. — Oui, monsieur. — Où cela? — Pardon, il ne m'est pas permis de recevoir personne. — J'entends, poursuivit-il tout bas d'un ton mystérieux : c'est à cause du vicomte. — Le moyen de vous rien cacher? — Oh! j'en étais sûr, parce que les affections de l'ame me sont familières. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que j'ai vainement cherché ce jeune homme à Versailles; personne ne l'y connaît. — Je vous ai déjà dit, interrompit madame de Fonrose, qui prêtait l'oreille, qu'il avait en effet du crédit chez le ministre; mais qu'il se montrait rarement à la cour. — Et moi, j'ai prié qu'on ne me parlât jamais de lui, s'écria la comtesse. — A propos, reprit le comte, je vous en veux. — De quoi? — Il y a quinze jours, vous venez au Gâtinois pour cette fête, et dès le lendemain matin vous partez sans... — On vous aura sûrement dit que des ordres pressants m'avaient forcée de revenir à Paris. — Et les charades, poursuivit-il, comment vont-elles? — Assez mal depuis quelques semaines. Hier pourtant j'ai recommencé, mais si peu, si peu!

— Tant pis. Allons, mademoiselle, il faut réparer le temps perdu. — Très incessamment, monsieur. — Tenez! voilà votre écolière que vous négligez, prenez-y garde; on prendra de l'humeur, on vous renverra. et c'est moi qu'on choisira pour vous remplacer. — Non, monsieur, répondit vivement madame de Lignolle, n'y comptez pas. Il n'y a pas longtemps que cela m'a été proposé; mais je me suis déclarée, cela ne sera point. — Comment donc! est-ce mademoiselle qui vous a fait cette étrange proposition? — Non, Dieu merci! — Là! là! madame, elle y viendra peut-être. Vous verrez, ajouta-t-il, em me frappant sur l'épaule, vous verrez que c'est à la longue un métier fatigant. — Pour vous, répliqua sa femme : quant à mademoiselle de Brumon, je suis bien sûre qu'elle ne s'en lasse pas. — Assurément, madame la comtesse, et tous ces jours-ci j'ai bien souffert de ne pouvoir pas venir vous donner leçon. —Eh bien, interrompit madame de Fonrose, donnez-lui leçon; moi je m'en vais.—Je ne vous retiens pas, répliqua son amie, car je me sens envie de dormir. — En ce cas, dit M. de Lignolle, je vais reconduire madame la baronne jusqu'à sa voiture, et de là me retirer chez moi. Une bonne nuit! mesdames. »

La comtesse aussitôt renvoya ses femmes, et dès que nous fûmes seuls, elle se jeta dans mes bras, elle paya de cent caresses mon heureux stratagème.

O vous! à qui parfois il fut donné d'entrer au lit d'une maîtresse adorée, et d'y veiller tout une nuit pour elle, vous avez, si vous étiez vraiment digne d'une faveur si grande, vous avez goûté plus d'une espèce de ravissants plaisirs! Le vulgaire des amants ne connaît que l'heure de la jouissance; les amants plus favorisés n'ignorent pas l'heure qui la suit. C'est celle d'une intimité plus douce, des éloges mieux sentis, des protestations plus persuasives, des aveux enchanteurs, et des épanchements tendres, et des larmes délicieuses, et de toutes les voluptés du cœur. C'est alors qu'avec un intérêt égal le couple fortuné se rappelle sa première entrevue, ses premiers désirs; c'est alors que, ramenant sa pensée sur le présent qui le charme, il s'applaudit de tant de bonheur obtenu malgré tant d'obstacles; c'est alors que, n'apercevant plus dans l'avenir qu'une longue suite de beaux jours, il s'abandonne avec une confiance entière aux rêveries de l'espérance.

« Oui, dit-elle, j'ai formé le meilleur, le plus charmant des projets; nous pourrons vivre et mourir ensemble. Je ne ferai qu'une malle de mes hardes les plus nécessaires, j'emporterai mes bijoux seulement; je ne veux pas que ce M. de Lignolle ait à se plaindre

d'avoir souffert de nous le moindre tort. Nous sortirons de France, nous nous arrêterons où tu voudras; tout pays me semblera beau, puisque tu seras avec moi. Mes diamants valent bien trente mille écus, nous les vendrons; nous achèterons dans une jolie campagne... non pas un château, ni même une maison... une cabane, Faublas! une cabane petite et gentille. Qu'il y ait seulement de quoi loger une personne, car nous ne serons qu'un. — Comme tu dis, ma charmante amie, nous ne serons qu'un. — Il ne nous faut pas deux pièces pour coucher. Est-ce que nous ferons deux lits, Faublas? — Oh non! pas deux lits. — Par exemple, le jardin sera grand, nous le ferons cultiver... Tiens, nous marierons à quelque jolie paysanne un paysan bien pauvre, mais qui l'aimera; nous leur donnerons notre jardin, ils le cultiveront pour eux, et ils nous laisseront bien prendre ce qu'il faudra pour notre nourriture; nous n'aurons pas besoin de grand'chose; toi et moi ne mangeons que pour vivre. A propos, je ne compte point avoir de femme de chambre. Quelqu'un serait là quand je voudrais te dire : *Je t'aime*, cela me gênerait beaucoup. Quant à ma parure, ai-je donc besoin du secours de quelqu'un? Ne verrai-je pas bien comment il faudra m'arranger pour te plaire? — Ah! de toutes les manières tu me plairas. — Bon! voilà donc qui est décidé : pas de femme de chambre... Mais une cuisinière... Est-ce que nous aurons une cuisinière? — Le moyen de faire autrement? — Le moyen? Tu crois que je ne saurais pas préparer notre dîner... nos quatre repas? car nous aurons toujours faim... Cela sera sitôt prêt! du beurre, du lait, des œufs, des fruits, une volaille. J'ai appris la pâtisserie, je te ferai des brioches, des galettes, et de temps en temps de bonnes petites crèmes... Oh! je te régalerai bien, tu verras! Est-ce que cela ne vous paraîtra pas meilleur, monsieur, quand ce sera moi qui... — Meilleur! cent fois meilleur! — Ainsi, dit-elle en m'embrassant, nous ne serons donc qu'un dans la cabane!... Écoute, notre argent que tu auras placé, nous rapportera plus de cent louis. Voilà-t-il pas que nous serons immensément riches! tu le vois : notre nourriture ne nous coûtera presque rien; et notre entretien se bornera à si peu de chose! Un taffetas léger pour l'été, et pour l'hiver une indienne propre; c'est tout ce que je veux, moi. Il ne t'en faudra pas davantage non plus à toi, mon ami : tu n'as pas besoin de beaux habits pour paraître charmant. Nous dépenserons donc à peine la moitié de notre revenu. Nous pourrons, du reste, obliger encore quelques pauvres gens... La moitié, pour nous, c'est beaucoup! Cinquante louis pour les malheureux, ce n'est guère! Nous ver-

rons; nous aurons d'abord retranché tout le superflu; nous économiserons ensuite sur le nécessaire. — Adorable enfant! — Enfant! pas plus que vous... Il te plaît donc, mon projet, Faublas? — Il m'enchante! — Que je suis heureuse d'avoir de l'invention! vous n'auriez pas trouvé cela, vous... Je ne t'ai pas encore tout dit. Reste l'article le plus important. — Voyons. — J'accoucherai, je nourrirai notre enfant. — Tu le nourriras, mon Éléonore? — Je le nourrirai et lui apprendrai... à t'aimer de tout son cœur d'abord! Sois tranquille... je lui apprendrai à broder, à jouer du piano... — Et encore à faire de bonnes petites crèmes, mon Éléonore; il ne saurait avoir trop de talents... Eh bien! qu'est-ce donc, ma chère amie? tu pleures! — Sûrement je pleure! vous riez quand je parle sérieusement! quand je m'attendris, vous êtes gai! — Cette gaîté-là, je t'assure qu'elle est dans mon cœur... Éléonore, et moi aussi je veux l'élever notre enfant : je lui apprendrai à lire... — Dans nos yeux tout l'amour que nous aurons pour lui, interrompit-elle. — A écrire... — Tous les jours! tous les jours il t'écrira dès le matin que sa mère t'aime mieux que la veille. — A danser... — A danser sur mes genoux, s'écria-t-elle en riant à son tour. — A faire des armes... — Ah! pourquoi? Dans cette compagne où nous ne serons environnés que de bonnes gens qui nous voudront du bien, qu'a-t-il besoin de savoir tuer quelqu'un? — Tu as raison, mon Éléonore. Quand sa mère lui aura montré comment on se rend cher à quelqu'un, il sera comme sa mère, défendu par l'amour de tout le monde. — Voilà mes desseins, Faublas, reprit-elle, j'étais sûre qu'ils auraient ton approbation. Nous allons donc passer ensemble le reste de notre vie! nous allons, sans obstacle, nous adorer jusqu'à notre dernier soupir! Madame d'Armincour ne viendra plus me tourmenter de ses inutiles représentations. Ton père ne pourra plus t'arracher à ma tendresse. — Mon père, je l'abandonnerais! — Eh! pourquoi non? j'abandonnerai bien ma tante. — Mon père qui m'idolâtre! — Ma tante ne me chérit pas moins. Au reste, s'ils ont en effet pour nous toute l'amitié qu'ils nous montrent, rien ne les empêchera de nous venir joindre. J'ai pensé que du lieu de notre retraite nous pourrions leur mander nos résolutions invariables. S'ils arrivent, ce sera pour nous un surcroît de bonheur : nous leur ferons bâtir une cabane à côté de la nôtre. S'ils résistent à nos prières plusieurs fois renouvelées, ce seront eux qui nous auront abandonnés : nous oublierons au sein de l'amour nos ingrates familles, mutuellement nous nous tiendrons lieu de l'univers entier. — J'abandonnerais mon père et ma... ma sœur! »

O Sophie! je ne te nommais pas, mais déjà mes larmes te vengeaient.

« Ta sœur pourra venir aussi ; nous la marierons à quelque bon laboureur, à quelque honnête homme, qui n'épousera pas son bien, mais sa personne, et qui la rendra plus heureuse... Pourquoi ce silence, Faublas? pourquoi ces larmes? — Mon amie, tu me vois pénétré de reconnaissance. Tant de preuves de ton amour si tendre augmenteraient le mien, s'il pouvait augmenter; mais, en y réfléchissant davantage, je suis obligé de me l'avouer et de t'en avertir : il est impossible de l'exécuter, ce projet...— Impossible! La raison? — Il y en a malheureusement plusieurs. — J'en connais une, ingrat! Votre amour pour Sophie! — Je ne parle point de ma femme... Tu ne songes donc pas à la foule des malheureux que ta bienfaisance soutient, dont ta fortune est maintenant le patrimoine? — Ma fortune leur restera-t-elle quand je serai morte de désespoir? — Tu ne songes pas à l'éclat que ferait ta fuite? Tous crieraient à la trahison, tous appelleraient tes sacrifices une folie, ta passion un déréglement. Veux-tu laisser ta mémoire détestée dans ta famille et déshonorée dans ta patrie?—Que m'importe, puisque je ne suis pas tout à fait inexcusable? Que m'importent les vains jugements d'un monde qui ne me connaît pas, et l'injuste haine de mes parents qui m'ont sacrifiée? — Espères-tu que madame d'Armincour consente jamais à suivre, dans une terre étrangère, sa nièce condamnée par la voix publique? — Eh! que m'importe encore, que m'importe ma tante, quand il s'agit de mon amant? Cruel! voulez-vous donc me faire regretter le temps où je n'aimais que ma tante? — Enfin, puisqu'il faut te le dire, considère que, tous deux enfants, sujets et mariés, nous ne pouvons, ni l'un ni l'autre, échapper à la triple autorité de nos familles, du prince, et de la loi. Contre ces forces réunies, mon Éléonore, il n'y a pas sur la terre, pas un seul asile pour deux amants.— Pas un asile! J'en trouverai, moi. Partons toujours, déguisons-nous bien, changeons de nom, cachons-nous dans le plus misérable village, on ne viendra pas nous y chercher; et si l'on y vient, nous aurons contre nos persécuteurs une dernière ressource; nous nous tuerons. — Nous nous tuerons! — Oui, vivre ensemble ou mourir! et je veux que vous m'enleviez! et vous m'enlèverez! — Nous nous tuerons! Eléonore, et notre enfant? — Notre enfant? notre enfant?... Il a raison, s'écria-t-elle avec désespoir : il a raison! quel parti prendre? — Un parti... cruel autant que nécessaire... Mon amie, ma trop malheureuse amie... te souviens-tu de ce que ta tante... te proposait l'autre jour?... — Et vous aussi,

Faublas! vous me donnez cet horrible conseil! C'est mon amant qui m'invite à me jeter dans les bras d'un homme! — Éléonore, il ne me paraît pas moins pénible qu'à toi, ce sacrifice! il est affreux!... — Affreux! plus affreux que la mort! — Éléonore, et notre enfant? »

Suffoquée par ses sanglots, elle ne put me répondre. Il me parut que le moment était venu de lui détailler avec force la foule des raisons qui devaient la convaincre et la déterminer. « Tout cela peut être, me dit-elle enfin; mais comment ferez-vous que M. de Lignolle puisse jamais... — Mon amie tu ne lui as laissé qu'un instant pour cette épreuve; peut-être qu'en lui donnant une nuit tout entière... — Une nuit tout entière! un siècle de tourments! Et, comme la première fois, il me faudra donc aller lui dire que je le veux? — Gardons-nous-en bien. Tes fréquentes migraines, tes maux de cœur, et beaucoup d'autres indispositions doivent causer déjà quelques inquiétudes à M. de Lignolle. Si tu t'avisais de lui donner de pareils ordres après six mois de silence, ton mari pourrait concevoir de terribles soupçons. Nous n'avons d'autre moyen que d'avertir un médecin discret, adroit, complaisant, un médecin qui vienne examiner ta prétendue maladie, et qui t'ordonne... le mariage. — Où trouver l'homme dont vous me parlez? — Partout. Nos docteurs sont gens d'honneur, accoutumés à garder le secret des familles, à maintenir dans les ménages la paix et... — C'est-à-dire que j'irai confier à un étranger... — A un étranger!... En effet, je n'en vois pas la nécessité... Un ami peut... Tiens, je me charge d'amener le médecin... Tes pleurs recommencent, mon Éléonore! Ah! comme le tien, mon cœur est déchiré... — Je vais m'immoler, dit-elle en sanglotant, et je lui deviendrai moins chère. Je ne serai plus sa femme, je serai seulement sa maîtresse. »

Je parvins à calmer son inquiétude; mais je fis de vains efforts pour la consoler du malheur qui la menaçait. Elle pleura dans mes bras jusqu'à quatre heures du matin. Alors, comme il fallait que je la quittasse, nous convînmes que, dans la journée du surlendemain, je lui amènerais le médecin, et que la nuit d'après verrait le sacrifice douloureux s'accomplir.

Cependant, tout préoccupé la veille du désir de la voir, j'avais, en songeant aux moyens de pénétrer jusque dans son appartement, oublié les moyens d'en sortir. « Mon amie, j'y pense un peu tard: comment vais-je faire pour rentrer chez moi? — Hélas! tu vas t'en aller, mon ami! — Oui, mais je n'ai que des habits de femme. Une jeune fille très parée, courant les rues toute seule, à quatre heures

du matin, paraîtra bien suspecte. La garde m'arrêtera, et je ne me soucie pas du tout de retourner à Saint-Martin.— Bon : n'est-ce que cela? répondit-elle. Attends. Je vais me lever aussi; nous éveillerons La Fleur : sans faire de bruit, il mettra le cheval au cabriolet; accompagnée de mon domestique, je te reconduirai moi-même jusqu'à ta porte : nous serons ensemble plus longtemps. Ce matin, je dirai à M. de Lignolle qu'il était indispensable que tu rentrasses à ton couvent à la pointe du jour. »

Ce qui fut dit fut fait. La Fleur, qui nous paraissait entièrement dévoué, mit beaucoup de zèle à nous servir. Madame de Lignolle ne me quitta qu'au moment où mon fidèle Jasmin accourut, au signal convenu, m'ouvrir la porte de l'hôtel. J'allai me jeter dans mon lit : dix heures sonnaient quand M. de Belcour me réveilla. Il me demanda si ma nuit avait été bonne. — Parfaitement bonne, mon père. — Et la migraine? — La migraine!... Ah! la migraine... me cause encore qnelques douleurs sourdes; mais n'importe. Puissé-je, au prix de plusieurs jours de souffrances, obtenir quelquefois des nuits pareilles à celle que je viens de passer! »

Comme je parlais encore, mon bonheur amena chez moi M. de Rosambert, mon père, qui n'avait pas vu le comte depuis son malheureux combat de la porte Maillot, le combla d'honnêtetés. Cependant le baron finit par descendre chez lui. Resté seul avec moi, Rosambert recommença ses plaintes : « C'était bien votre parole d'honneur que vous m'aviez donnée, et pourtant quinze jours encore se sont écoulés...—Vous le voyez, mon père ne me quitte pas. Je pourrais aller chez vous, mais avec lui.—Cela me procurerait du moins le plaisir de vous voir.—Tenez, Rosambert, trêve de politesse, et convenez que la visite du baron ne vous amuserait pas autrement. M. de Belcour est très aimable; mais il est mon père. C'est la société des jeunes gens que vous aimez. — C'est celle que je préfère... Chevalier, savez-vous une grande nouvelle ? vous vous rappellerez peut-être certaine comtesse très obligeante qui, la première fois que je vous conduisis au bal, s'empara de moi pour vous livrer à madame de B***? — Sans doute, je me la rappelle, elle est assez jolie. — Ne me le dites pas. Personne ne le sait mieux que moi. Cette comtesse était depuis longtemps l'intime amie de la marquise : on assure que ces deux femmes avaient un intérêt égal à se ménager : elles sont brouillées néanmoins. Leur rupture fait grand bruit dans le monde : on en parlait diversement. Un de ces jours, allant rendre à la marquise de Rosambert ma première visite, je trouvai chez elle l'aimable comtesse, qui me fit infiniment d'amitié : il

ne m'a pas été difficile de voir qu'elle voulait se fortifier de mon alliance. — Ah ! laissons cela... Rosambert, vous êtes arrivé bien à propos : j'allais vous écrire, vous prier de me rendre un important service. »

Je ne lui cachai de mes aventures avec madame de Lignolle que celles où madame de B*** se trouvait mêlée ; je lui parlai beaucoup de la tante et de la nièce, et me gardai bien de lui dire un seul mot de la cousine. Mes récits, ainsi tronqués, lui fournirent encore un inépuisable sujet de plaisanterie, et quand sa gaîté se fut enfin suffisamment exercée : « Déjà, me dit-il, je me sens assez fort pour aller visiter de jolies malades ; il est d'ailleurs impossible de refuser une aussi joyeuse commission que celle dont mademoiselle de Brumon m'honore. Demain elle me rendra cette justice de convenir que le plus habile docteur n'eût pas pris de meilleures mesures que moi pour assurer à l'important M. de Lignolle les honneurs de la paternité. »

Un moment après le départ de Rosambert, la baronne vint nous voir. Je fus d'abord surpris de l'entendre ainsi parler à M. de Belcour : « M. de Lignolle n'a point épousé sa femme, c'est un fait que personne n'ignore. Cependant sa femme est enceinte, vous le savez, monsieur le baron ; car cet aveu, dont elle vous a tout à coup étonné, elle en eût incessamment, avec la même franchise, réjoui son mari, si madame d'Armincour, ne s'y fût opposée. Il est maintenant question de sauver l'étourdie qu'on doit plaindre. Il n'y a pour cela qu'un moyen, c'est de faire en sorte que l'indigne époux consomme son mariage, ce qui n'est pas une chose facile : mais quelque chose de plus difficile, peut-être, c'est de déterminer madame de Lignolle à le souffrir. Je ne vois dans le monde entier que le père de son enfant qui puisse amener la malheureuse mère à cette résolution, pour laquelle quiconque connaîtra l'amant et le mari sentira qu'il faut du courage. Un médecin doit être averti, qui rendra l'arrêt conjugal : le mari se l'entendra prononcer, la tante en pressera l'exécution. Tout est prêt pour demain ; tout va manquer, si mademoiselle de Brumon ne vient pas. Permettez donc, monsieur le baron, que, dès le matin, je vienne prendre ici votre fils déguisé, pour le conduire chez madame de Lignolle. Mademoiselle de Brumon y passera la journée ; je vous la ramènerai le soir. Le lendemain, cependant, il faudra qu'elle y retourne encore un moment. La petite femme désolée aura besoin qu'un regard de son ami la console. Le lendemain, votre fils, je vous en donne ma parole, reviendra dîner avec vous. »

M. de Belcour, plongé dans de sérieuses réflexions, garda quelque temps le silence : « Madame, dit-il enfin, me promettez-vous de ne pas quitter ce jeune homme un instant ? » Elle le promit. Il m'adressa la parole : « Mettez deux fois encore les habits de mademoiselle de Brumon ; mais songez qu'il vous faudra les quitter ensuite pour ne les reprendre jamais. »

Il n'y avait pas un quart d'heure que madame de Fonrose avait pris congé de nous, lorsqu'il vint à M. de Belcour une lettre de la petite poste. A sa lecture, le baron prit un air sombre, il donna même quelques signes d'impatience, et s'écria plusieurs fois : « En effet... cela paraît très vraisemblable... — Une nouvelle fâcheuse, mon père ! — Fâcheuse ! oui, mon fils. — Il n'est pas question de Sophie ? — De Sophie !... point du tout.—Ni de ma sœur ?...—Ni de votre sœur... Adieu, monsieur... Monsieur, dormez bien cette nuit, quoique la dernière ait été bonne... Monsieur, reprenez demain votre déguisement perfide, et même après-demain matin, je l'ai permis ; mais que ce soit pour la dernière fois... pour la dernière fois, comprenez-moi bien. »

Le lendemain avant midi la baronne et moi nous étions chez madame de Lignolle : mon médecin ne se fit pas longtemps attendre. Personne n'eût reconnu, dans son nouveau costume, l'ami du chevalier de Faublas. Ce n'était plus cet élégant jeune homme, étourdi, sémillant, plein de feu, de grâces et d'amabilité. C'était pourtant un joli docteur, galant, mielleux, presque léger, presque charmant, comme ils le sont tous. Il alla droit à mon Éléonore.

« Voilà la malade ; il n'y a pas besoin de me la montrer ! Ce que c'est que cette maladie pourtant ! où va-t-elle se nicher ? Sur une figure et dans des yeux comme ça ! je vous demande si ce n'est pas une folie ! Il faut bien connaître la malicieuse pour l'aller chercher là. Mais patience ! nous la ferons déguerpir... Monsieur le comte connaît la pièce nouvelle ? Elle ne vaut rien... Je ne l'ai pas vue, je n'ai pas un moment de répit ! la foule des malades se jette sur moi ! Au reste, c'est assez naturel ; on est las de se faire enterrer par d'autres... Belle dame, voyons le pouls... Ah ! la jolie main ! la charmante main ! Il la baisa.— Que faites-vous ? lui dit la comtesse en riant. — Oui, répondit-il, je sais bien que les autres le tâtent ; moi, je l'écoute : à travers cette peau si fine, je pourrais même l'apercevoir.

MADAME D'ARMINCOUR. « Il est gai, le docteur ! (*Bas à Faublas.*) Recevez mes remercîments : c'est vous sans doute qui déterminez ma nièce à prendre le seul parti qui la puisse sauver. Ajoutez à ce

bienfait celui de ne la jamais revoir; je dirai, malgré vos torts, que vous êtes un honnête homme.

ROSAMBERT. « Il court un bruit de guerre. L'empereur a des projets de conquêtes. Si j'étais à la place du grand-seigneur, je rassemblerais cinq cent mille hommes, je passerais le Danube... Il est agité, belle dame.

LA COMTESSE (*en riant.*) « Qui? le grand-seigneur ou le Danube?

ROSAMBERT. « Bien! bien! nous vous guérirons, vous aimez à rire... Votre pouls, ma belle dame; il y a je ne sais quoi qui le fait aller trop vite... Et j'irais assiéger Vienne... Madame se plaint de maux de cœur, je crois?

LA COMTESSE. « Vous vous trompez, docteur; j'en ai, mais je ne m'en plains pas.

ROSAMBERT. « Cependant il faut prendre garde! on ne badine point avec le cœur! c'est la partie noble... Vous sentez bien que si je l'assiégeais, ce ne serait pas pour ne le pas prendre; et quand je l'aurais pris, j'enfilerais tout droit la grande route de Saint-Pétersbourg, pour aller faire visite à cette ambitieuse impératrice... A-t-elle un bon sommeil?

MADEMOISELLE DE BRUMON. « Docteur, les ambitieux ne dorment guère.

ROSAMBERT. « Oh! c'est de madame que je parle.

LA COMTESSE (*riant toujours*). « Moi, c'est autre chose; depuis quelque temps je dors mal... (***Elle prit un air sérieux et tendre; puis me lançant un regard prompt, mais significatif, elle ajouta :***) Je n'ai pourtant jamais eu qu'une ambition, celle de me passer des ordonnances du médecin.

ROSAMBERT. « Vraiment, belle dame, je conviens que le meilleur serait de pouvoir s'en passer; mais il faut céder à la nécessité quand elle presse... A la fin de la campagne, je reviendrais me délasser dans mon sérail... mais je voudrais avoir des Françaises dans mon sérail! et vous, monsieur le comte?

M. DE LIGNOLLE. « Moi aussi.

ROSAMBERT. « Ah! c'est qu'il en faut convenir, il n'y a rien de si aimable que les Françaises! J'en vois ici plusieurs qui sont charmantes; et, pour votre part, monsieur, vous en possédez une qui, seule, en vaut mille; mais jugez quels délices ce serait si vous en aviez encore deux ou trois cents comme celle-là, sans compter beaucoup d'autres que vous feriez venir d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre, de Golconde, de Cachemire, de l'Afrique, de l'Amérique et de toutes les parties du monde enfin!

LA BARONNE (*en riant*). « Doucement, docteur. Quel sultan vous seriez !

LA COMTESSE (*à son mari*). « Je crois que tant de monde ne vous donnerait que de l'embarras.

ROSAMBERT (*à la comtesse*). « Oui ! un petit mouvement d'humeur jalouse ! n'allez pas vous fâcher contre moi. Ce n'est pas sérieusement que je conseille à M. le comte... (*A M. de Lignolle.*) Lui donnez-vous beaucoup d'exercice ?

M. DE LIGNOLLE. « De l'exercice ? Elle en prend trop, elle se tue.

ROSAMBERT. « Les jeunes femmes aiment cela, et elles ont raison. Il est rare qu'elles s'en trouvent mal. Madame a de l'appétit ?

LA COMTESSE. « J'en avais, je le perds.

ROSAMBERT. « Vous le perdez... Vous ne dormez pas... Belle dame, votre ame est affectée de quelque peine secrète.

M. DE LIGNOLLE. « Docteur, vous vous connaissez aux affections de l'ame ?

ROSAMBERT. « Mieux que personne.

M. DE LIGNOLLE. « Mieux ! c'est bientôt dit. Mais voyons, souffrez que je mette votre profond savoir à l'épreuve : mon ame, à moi, est-elle dans son assiette ordinaire ?

ROSAMBERT. « Votre ame ? croyez-vous que je ne voie pas bien qu'il y a dans ce moment-ci quelque chose qui la gêne ?

M. DE LIGNOLLE. « Eh ! quoi ?

ROSAMBERT (*avec humeur*). « Vous me poussez ! je vais tout dire : ce qui met votre ame à la gêne, c'est d'abord l'état de madame, parce que si la maladie devenait sérieuse, et que votre épouse en mourût, vous seriez obligé de rendre la dot.

M. DE LIGNOLLE (*avec hauteur*). « Monsieur le docteur, vous me manquez !

ROSAMBERT (*avec vivacité*). « C'est votre faute, monsieur le comte. Pourquoi ne traitez-vous pas les savants avec la considération et les ménagements qu'ils méritent ?... Ce qui tourmente encore votre ame, c'est la commission de quelque ouvrage d'esprit, qui ne va pas aussi bien que vous le voudriez. Car, moi, je ne m'arrête pas à votre habit, qui me dit que vous êtes homme d'épée : c'est votre ame que je regarde ; elle est peinte... dans votre maintien... dans vos yeux. J'y vois que vous cultivez les lettres avec succès.

M. DE LIGNOLLE (*avec joie*). « Vous voyez très bien, vous êtes un fort habile homme... Il est vrai que je suis maintenant très tourmenté d'une charade...

ROSAMBERT. « Quoi ! j'aurais le bonheur de parler à ce M. de

Lignolle qui remplit les papiers publics de ses quatrains, qui alimente le *Mercure* de ses petits chefs-d'œuvre?...

M. DE LIGNOLLE (*transporté*). « Chefs-d'œuvre? Vous êtes trop bon. Au reste, je suis le M. de Lignolle dont vous parlez.

ROSAMBERT. « Oh! monsieur, pardonnez-moi le peu de respect...

M. DE LIGNOLLE. «Vous vous moquez! pardonnez vous-même; car j'avoue qu'en effet il est difficile de pousser plus loin la science de l'ame...

ROSAMBERT. « J'ai entendu dire que madame la comtesse se mêlait aussi de charades.

LA COMTESSE. « Oui, j'en ai fait une.

ROSAMBERT. «Très bien, belle dame; et continuez, cela vous dissipera. N'allez pas vous inquiéter de votre maladie; votre maladie ne sera rien. Il y a seulement dans tout cela un peu de plénitude... Oui, il y a de la plénitude. Mais d'où vient? »

Il mit sa tête dans ses mains, et parut longtemps réfléchir; puis il regarda la comtesse avec la plus grande attention. « D'honneur, s'écria-t-il ensuite, je n'y conçois plus rien! car, enfin, c'est une maladie de fille! et pourtant cette jolie personne est madame la comtesse. (*A M. de Lignolle, très bas, mais très distinctement, de manière que nous ne perdîmes pas un mot.*) Dites-moi, vous négligez donc beaucoup votre charmante femme?» Nous ne pûmes entendre la réponse du mari; mais Rosambert reprit: « Il faut bien que cela soit, car il y a plénitude, engorgement, pléthore complète; et si vous n'y mettez ordre, la jaunisse infailliblement viendra; et après la jaunisse... ma foi! vous rendriez la dot, prenez-y garde.

M. DE LIGNOLLE (*d'une voix altérée*). « Je vous assure que ce n'est pas la dot...

ROSAMBERT (*à madame de Lignolle*). « Combien y a-t-il donc que vous êtes mariée?

LA COMTESSE. « Bientôt huit mois, docteur.

ROSAMBERT. « Huit mois! mais vous devriez être sur le point d'accoucher... Monsieur le comte, vite un enfant à madame; un enfant dès ce soir! ou je ne réponds plus des événements.

M. DE LIGNOLLE. « Docteur, observez...

LA MARQUISE D'ARMINCOUR (*durement*). « Point d'observations. Un enfant!

LA BARONNE (*d'un ton caressant*). « Un enfant! à cette petite. Qu'est-ce que cela vous coûte?

M. DE LIGNOLLE. « Mais...

ROSAMBERT (*d'un ton amical*). « Ah! pas de mais! Un enfant

LA MARQUISE D'ARMINCOUR (*en pleurant*)... « Hélas! monsieur le docteur, vous lui ordonnez peut-être l'impossible.

ROSAMBERT (*en montrant la comtesse*). « Comment l'impossible! Est-ce que madame ne le voudrait pas?

LA COMTESSE (*les larmes aux yeux*). « Je... je...

MADEMOISELLE DE BRUMON (*se jetant aux genoux de madame de Lignolle, très bas*). « Éléonore, songe à moi, songe à notre enfant... (*Haut.*) Madame la comtesse, si vous payez de quelque retour le tendre engagement de votre tante, et celui de vos amis, et le mien, dites que vous le voulez. »

La comtesse leva les yeux aux ciel, puis les ramena sur moi; puis, laissant tomber sa main dans la mienne, elle fit entendre avec un profond soupir le fatal : *je le veux.*

ROSAMBERT (*à M. de Lignolle*). « Elle le veut, qu'avez-vous à dire?

MADAME D'ARMINCOUR (*avec des sanglots*). « Qu'il ne le peut pas, le traître!

ROSAMBERT. « Qu'il ne le peut pas! voilà ce qu'on ne me fera jamais entendre. La répugnance n'est pas probable; cette femme est charmante!... Ce n'est pas non plus faiblesse physique, vous êtes tout jeune encore. Quel âge à peu près? soixante ans?

M. DE LIGNOLLE (*un peu fâché*). « Guère plus de cinquante, monsieur.

ROSAMBERT. « Vous voyez bien; mais en eussiez-vous le double, voilà des appas capables de ressusciter un centenaire.

LA BARONNE. « Oui, docteur; mais permettez une citation :

> On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois,
> Et que les grands esprits, d'ailleurs très estimables,
> Ont fort peu de talents pour former leurs semblables.
>
> (DESTOUCHES, *Philosophe marié.*)

ROSAMBERT. « Messieurs les gens d'esprit, soit. Mais un homme de génie! un homme comme monsieur, est en tout point supérieur aux autres hommes... Attendez cependant, il est très possible que nous ayons tous raison, et je vais vous le démontrer : les gens qui composent forcent, par de perpétuelles méditations, le sang et les humeurs à se porter continuellement vers la tête. C'est donc au cerveau que tous les esprits affluent; malheureusement le cerveau, sans cesse exercé, ne se fortifie qu'aux dépens des autres parties qui languissent. Tenez, par exemple, le bras gauche, dont vous vous servez bien moins que du bras droit, n'est-il pas aussi le plus

faible, et de beaucoup? Eh bien! voilà précisément ce que c'est. La tête d'un homme de lettres est son bras droit; chez lui tout le reste est gauche. C'est tant mieux pour la gloire; mais c'est tant pis pour l'amour.

MADAME D'ARMINCOUR. « Je me soucie bien de la gloire, moi! ai-je marié ma nièce pour qu'on lui fit de la gloire?

ROSAMBERT. «Vraiment! voilà ce que disent toutes les dames; mais consolez-vous, il y a du remède à cela. Moi qui vous parle, j'ai fait, en pareil cas, une cure miraculeuse. C'était pour une académie de province. Oui, toute une académie était attaquée du mal dont monsieur paraît considérablement affligé. On ne voyait dans cette petite ville que des visages de femmes allongés et jaunes. Les épouses de province, qui n'entendent point raillerie sur l'article, ne mouraient pas sans se plaindre. Elles criaient contre la littérature; elles criaient! C'était un tapage d'enfer. Leur bonne étoile voulut que je passasse dans le pays; on me reconnut, je fus appelé. Je vis d'abord qu'en rétablissant l'équilibre des humeurs et le cours du sang, chaque chose reviendrait d'elle-même à son état naturel. Je fis pour mes littérateurs, qui voulaient bien redevenir des hommes, une potion excellente, merveilleuse, une potion!... une potion enfin! Le succès fut prodigieux. Dès le lendemain, chacune des crieuses avait le teint sensiblement nettoyé. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable dans cette aventure, c'est qu'à neuf mois de là, le même jour, presqu'à la même heure, toutes mes académiciennes accouchèrent chacune d'un garçon bien fort, bien constitué; d'un garçon, voyez-vous! parce que les pères y avaient mis une ardeur incroyable... Ce qui me fait rire, c'est une plaisante circonstance que je me rappelle. Imaginez que ce jour d'accouchement, pour lequel ces dames semblaient s'être donné le mot, était justement un jour d'assemblée. Chaque mari perdit son jeton. Ce fut un grand sujet de chagrin pour les chefs de la littérature; ce fut un grand sujet d'amusement pour toute la ville. M. le comte, je vais rentrer chez moi, afin de vous composer une potion pareille. Seulement j'estime qu'ayant plus de génie que ces messieurs, vous devez être plus malade qu'ils ne l'étaient: en conséquence, je doublerai les doses. Ce soir je vous enverrai le paternel breuvage, avalez-le-moi d'un trait, et je vous réponds que cette nuit madame en aura des nouvelles. Demain matin, mademoiselle de Brumon et moi, nous viendrons admirer l'effet du remède. » Il ajouta d'un ton plus bas: « N'y manquez pas, au moins, cela presse. Ce serait vraiment dommage d'enterrer cette jeune femme... et de rendre sa

dot. Je vous quitte, tout Paris m'attend. Bonjour, monsieur ; votre serviteur, mesdames. »

Son départ me soulagea d'un pesant fardeau, car je voyais le docteur de plus en plus s'animer, et je tremblais qu'il n'eût déjà trop loin poussé la plaisanterie. L'air satisfait de M. de Lignolle, et son ton plein de confiance, me rassurèrent. Sans être ému des pressans reproches de madame d'Armincour, il lui fit cette orgueilleuse réponse : « Est-ce ma faute, si l'amour et la gloire ne s'accordent point? N'avez-vous pas entendu le docteur? C'est un fort habile homme, je vous le certifie; et puisqu'il se charge de rétablir l'équilibre, vous verrez ce soir, vous verrez! » Il s'en alla très content de lui.

Dès qu'il fut parti, la baronne, qui n'en pouvait plus, éclata de rire. « Où donc avez-vous déterré ce médecin vraiment aimable? demanda-t-elle. — En effet, interrompit la comtesse, qui riait et pleurait en même temps, il est bien amusant, votre ami, bien amusant! il a trouvé le moyen d'égayer l'un des plus pénibles moments de ma vie. — Et ce qu'il dit est plein de raison, s'écria madame d'Armincour, plein de sens! Comment s'appelle ce charmant garçon? — Rosambert. — Le comte de Rosambert! dit la baronne; le malheureux amant de madame de B***! J'ai entendu parler de lui très avantageusement. Il me paraît digne de sa réputation. — Le comte de Rosambert! répéta la marquise; mais c'est bien ce nom-là... c'est bien celui dont on m'a parlé pour... Il est votre intime ami? — Oui, madame. — J'en suis fort aise, ce jeune homme porte sa recommandation sur sa figure; il ne m'a pas l'air d'être un M. de Lignolle. »

Madame d'Armincour ne tarda point à me demander poliment si je ne m'en allais pas. La comtesse aussitôt déclara qu'elle prétendait que je restasse avec elle toute la journée; elle protesta même que je ne la quitterais qu'au moment fatal, et que si elle était contrainte à me renvoyer plus tôt, M. de Lignolle n'entrerait pas dans son appartement. « Encore une imprudence! s'écria la marquise. Madame, je vous répète qu'il est temps que tout cela finisse. On commence à causer dans le monde. Il faut que des bruits très fâcheux s'y soient répandus sur votre compte, puisque plusieurs fois, depuis quelques jours, on s'est permis de faire, même devant moi, beaucoup de mauvaises plaisanteries sur une mademoiselle de Brumon, pour laquelle vous aviez, disait-on, l'amitié la plus vive : et comment votre secret, un secret de cette nature, confié depuis trop longtemps à tant de personnes, pourrait-il être bien gardé? Ma nièce

je vous en supplie, conduisez-vous désormais par mes conseils. Si ce n'est pas pour l'amour de moi, que ce soit pour l'amour de vous. Ma nièce, ne vous perdez pas, ne vous obstinez point à garder aujourd'hui... — Ma tante, je veux qu'elle reste jusqu'au soir, et que demain, de bonne heure, elle vienne essayer de me consoler... — Vous voulez qu'elle reste ; il y faut bien consentir. Vous permettrez du moins que je ne vous quitte pas. — Hélas ! vous pourriez nous quitter sans aucun risque, vous le pourriez aujourd'hui comme demain... Le même jour, je vous le jure, ne verra pas un partage odieux. »

Mon Éléonore, quoiqu'en effet la marquise ne nous quittât point, trouva le moment de me dire : « Ma tante ne sait pas que tu as dernièrement passé la nuit ici, j'ai prié M. de Lignolle de le lui laisser ignorer ; je l'en ai prié, sous prétexte que madame d'Armincour, naturellement causeuse, le dirait peut-être à quelqu'un qui, par hasard, pourrait le rapporter à ton père et te donner beaucoup de chagrin. Ainsi, tu vois, mon bon ami, que nous pourrons avoir encore plus d'une nuit fortunée... Mais ce ne sera ni demain, ni même... Oh ! je ne pourrais pas ainsi passer tout d'un coup des bras d'un homme aux bras de mon amant. »

La journée, qui fut triste, nous parut néanmoins trop courte. On ne manqua pas d'apporter la potion fatale. Le comte s'en empara d'abord avec avidité ; mais nous le vîmes, dès qu'il l'eut goûtée, faire une terrible grimace. Il finit même par mettre sur la cheminée le vase heureusement à peu près vide, et madame d'Armincour ne put jamais le décider à boire la petite quantité de liquide qu'il venait de laisser.

Le moment cruel arriva. La comtesse se mit au lit quand minuit fut sonné. Je la vis mouiller son traversin de ses larmes, je la vis baiser furtivement la place où ma tête avait reposé la surveille. Ma chère Éléonore ! quel adieu sa voix me fit entendre, et de quel regard elle l'accompagna ! mon ame en fut déchirée. Cet accent plaintif et ce douloureux coup d'œil semblaient également me reprocher l'horrible sacrifice qui devait bientôt s'accomplir. Ma chère Éléonore ! elle était pâle et tremblante comme un criminel condamné. Est-ce bien là, cependant, est-ce là cette femme qui, six mois auparavant, disait à son mari d'un ton si décidé : *je le veux !* Amour, ô tout-puissant amour ! quel empire exercez-vous donc sur nos esprits et dans nos cœurs ?

Je rentrai chez moi désespéré. M. de Belcour fit de vains efforts pour dissimuler l'intérêt qu'il prenait à mes nouveaux chagrins.

Quelle nuit je passai! Pardonnez pourtant, ma Sophie, pardonnez : ce ne fut pas tout à fait vous qui, cette fois, causâtes ma cruelle insomnie; mais du moins vous sûtes encore, autant que votre infortunée rivale, exciter mes vifs regrets et ma tendre commisération; mais du moins vous fûtes à mon lever l'objet de ma première sollicitude.

« Mon père, vous m'aviez dit que dans quinze jours nous irions chercher ma femme : plus de quinze jours se sont écoulés... — J'ai, me répondit-il avec assez d'embarras, j'ai des affaires indispensables à terminer d'abord... Je ne crois pas que maintenant cela puisse être long... Prends patience encore quelques jours... seulement quelques jours. — Adieu, mon père. — Où donc allez-vous de si bonne heure? — M'habiller pour me rendre chez la baronne, et de là chez la comtesse... Vous me l'avez permis... Je reviendrai sûrement dîner avec vous, mon père. »

Nous n'allâmes point chercher Rosambert : il nous avait donné son heure; et nous fûmes chacun de notre côté si exacts, qu'en arrivant à l'hôtel de M. de Lignolle, nous vîmes dans la cour la voiture du médecin. C'était un carrosse de louage assez bien choisi pour la circonstance : de grands marchepieds à la française, une caisse étroite et longue, une espèce de vis-à-vis gothique; la demi-fortune d'un docteur. Nous rencontrâmes Rosambert qui montait gravement l'escalier. Madame d'Armincour vint, les larmes aux yeux, nous ouvrir la chambre à coucher de sa nièce. Sa nièce, au contraire, se précipita dans mes bras avec tous les signes de la plus grande satisfaction. Surpris, je lui demandai fort sèchement ce qui pouvait lui causer de si joyeux transports. « Félicite-moi, s'écria-t-elle, applaudis-moi! ce M. de Lignolle... il n'est toujours pas changé... il n'est toujours que M. de Lignolle... et moi, je ne suis toujours pas sa femme. Ton Éléonore n'est qu'à toi. »

A l'instant même, M. de Lignolle, qui avait sans doute entendu le médecin arriver, entra; et sans montrer aucune espèce de confusion, il adressa la parole à Rosambert : « Docteur, l'équilibre n'est pas rétabli; que dites-vous de cela? — Ce que je dis! que ce n'est pas la faute de mon remède, que vous êtes un homme de génie comme on n'en voit guère. — Heureusement! s'écria la tante. — Un homme de génie incurable, poursuivit Rosambert. Un homme de génie dont la tête sera toujours étonnante, mais qui du reste demeurera impotent toute sa vie. — Peut-être aurais-je bien fait de ne pas laisser cela, reprit le comte, en montrant la fiole. — Certainement, vous auriez bien fait; mais n'importe : ce que vous avez

bu, monsieur, aurait pu suffire à quatre littérateurs ordinaires; et je ne sais pas amuser mes malades : puisque cela ne vous a rien fait, vous n'en reviendrez point. Jamais vous n'en reviendrez, jamais. — Quoi! vous pensez que le cours... »

Le comte fut interrompu par la brusque arrivée de son frère, le vicomte de Lignolle, capitaine de vaisseau. L'impatient marin se précipita dans l'appartement de sa belle-sœur, sans attendre qu'on l'eût annoncé. C'était un homme de cinq pieds dix pouces, gros et fort à proportion, une espèce d'Hercule; au reste, des cheveux noirs, de grandes moustaches, une longue épée; l'air du monde le plus farouche, tous les gestes d'un grenadier, tout le maintien d'un coupe-jarret.

LE CAPITAINE. « Bonjour, mon frère; bonjour, tout le monde.

M. DE LIGNOLLE (*d'un ton préoccupé*). « Bonjour, mon ami... (*A Rosambert.*) Vous pensez que le cours du sang et des humeurs est invinciblement déterminé?...

LE CAPITAINE. « Qui est malade ici?

ROSAMBERT. « Madame votre belle-sœur.

LE CAPITAINE. « Elle est malade, cette femme! c'est peut-être tant pis, c'est peut-être tant mieux. Corbleu! nous verrons.

LA BARONNE (*tout bas à mademoiselle de Brumon qui vient de lancer au vicomte un coup d'œil menaçant*). « Je crois vous avoir quelquefois parlé de cet énorme personnage. Sa venue ici ne me paraît pas d'un bon augure. De la patience, surtout, et de la modération.

ROSAMBERT. « Monsieur votre frère aussi n'est pas tout à fait comme il devrait être.

LE CAPITAINE. « Qu'as-tu donc?

M. DE LIGNOLLE. « J'ai... que je n'ai pas d'équilibre.

LE CAPITAINE. « Corbleu! tu veux rire, je crois! Je te vois bien planté sur tes deux jambes, et tu te tiens aussi droit que moi!

ROSAMBERT. « Il n'est pas question d'un pareil équilibre; c'est l'équilibre de tout le monde, celui-là. Ce qui manque à monsieur, c'est la juste proportion des affections du corps...

M. DE LIGNOLLE. « Et des affections de l'ame : voilà.

LE CAPITAINE. « Oh! les affections de l'ame! J'étais bien étonné que tu ne m'en eusses pas déjà étourdi... (*A Rosambert.*) Écoutez donc, mon cher monsieur : c'est peut-être beau ce que vous me dites; mais que cinq cents diables m'emportent, si j'y comprends un mot.

ROSAMBERT. « Cela est clair pourtant; je vais, au reste, vous

l'expliquer encore : le corps de la femme est malade, parce que l'esprit du mari se porte trop bien. J'ai ordonné, pour la santé de madame, qu'elle fît un enfant...

LE CAPITAINE. « Qu'elle fît un enfant! A propos, mon frère, sais-tu bien qu'on dit que ta femme n'a pas besoin de toi pour cela?

MADEMOISELLE DE BRUMON. « Voilà un à propos d'une impertinence..... Savez-vous bien, vous, capitaine, que si tous les officiers de marine vous ressemblaient, ce seraient de fort vilains messieurs?

LE CAPITAINE. « Ma petite demoiselle, auriez-vous un frère, par hasard ?

MADEMOISELLE DE BRUMON. « Eh bien! si j'en avais un?

LE CAPITAINE. « Quand vous en auriez trente, je les prierais les uns après les autres de venir derrière le couvent des Chartreux...

MADEMOISELLE DE BRUMON. « Capitaine, je crois, malgré vos airs terribles, que le premier qui s'y rendrait pourrait épargner le voyage à tous les autres.

LE CAPITAINE (*avec mépris*). « Vous êtes bien heureuse de n'être qu'une femme! »

Le ton dont il prononça ces paroles me rassura pleinement sur le sens très équivoque de ses questions précédentes. J'allais répliquer avec chaleur, quand la baronne, qui ne cessait de veiller sur moi, me dit tout bas : « Pour Dieu, modérez-vous! Songez qu'il y va du salut de votre Eléonore. » Cependant madame de Lignolle, avec la vivacité qu'on lui connaît, venait de signifier à son insolent beau-frère que, s'il continuait à lui manquer ainsi de respect, elle le ferait tout à l'heure mettre à la porte. « Ne faites pas attention à ce qu'il dit, s'écria le comte : c'est une tête chaude. »

ROSAMBERT (*au capitaine*). « Monsieur, quiconque vous a tenu l'impertinent propos que vous venez de rendre, en a menti. Je suis fait pour m'y connaître; et tout à l'heure, si on l'exige, je vais signer que madame la comtesse a, tout au contraire, grand besoin de son mari pour cela. Malheureusement, monsieur le comte n'a pas du tout besoin de sa femme, lui! Pas du tout. Il est constitué de manière que, dans tout son individu, l'esprit l'emporte de beaucoup sur la matière.

LE CAPITAINE. « Oui! il n'est pas trop bête, mon frère; il compose des...

ROSAMBERT. « Fort bien! mais ce n'est pas avec de l'esprit qu'on peut faire un enfant à sa femme. J'aurais donc voulu, dans ce sujet-ci, forcer l'esprit à suspendre un peu ses opérations, pour qu'il

n'empêchât plus le corps de faire quelquefois les siennes. J'aurais voulu rétablir l'équilibre.

M. DE LIGNOLLE (*au capitaine en riant*). « Il n'y a point réussi. Tiens! toi qui te mêles de chimie, regarde un peu ceci : j'en ai bu tout ce qui manque dans la fiole.

LE CAPITAINE (*après avoir remué le vase et mis sur sa langue une goutte du liquide*). «Corbleu! quel est l'âne fieffé qui l'a composé, ce breuvage de cheval!

M. DE LIGNOLLE. « Ce n'est pas un âne, c'est le docteur.

ROSAMBERT (*en saluant le capitaine*). « C'est le docteur... mon sieur le censeur. La preuve que ma potion n'était pas trop forte c'est qu'elle n'a rien fait.

LE CAPITAINE. « Corbleu! une décoction de mouches canthari des! l'aphrodisiaque le plus puissant! et à une dose... Si j'en prenais la vingt-cinquième partie, je serais pendant vingt-cinq nuits comme un enragé. Il y avait de quoi mettre en fureur tout mon équipage.

MADAME D'ARMINCOUR (*en pleurant*). « Cela n'a pourtant rien fait.

LE CAPITAINE. « Rien fait!... Corbleu! mon pauvre frère, il faut que tu aies de la glace dans le cœur, dans les entrailles, et partout. Corbleu! de quel limon notre chère mère t'a-t-elle donc pétri? Ce n'est pas le même sang qui coule dans nos veines, au moins! ce n'est pas le même sang. Il est vrai que je suis le cadet, et de plus d'une année, sans compliment, mais de tout temps, il faut en convenir...

M. DE LIGNOLLE (*en se frottant les mains*). « C'est pourtant mon génie qui est cause de cela.

LE CAPITAINE. « Corbleu! quel chien de génie! Je suis fort aise que tu l'aies pris pour toi tout entier. Car, à ce compte-là, tu as eu dès ta première jeunesse du génie. De tout temps, c'est ce que je voulais dire tout à l'heure, de tout temps, mon cher frère aîné s'est montré, du côté du beau sexe, un fort petit monsieur.

MADAME D'ARMINCOUR (*au capitaine, toujours en pleurant, mais avec colère*). « Puisque vous saviez cela, pourquoi donc avez-vous souffert qu'il prît une femme?

LE CAPITAINE. « Eh! pourquoi l'aurais-je empêché de faire un mariage avantageux?

MADAME D'ARMINCOUR (*en fureur*). « L'affreux calcul!... (*Au comte de Lignolle.*) Maudit bel esprit! je voudrais maintenant qu'on te fît cocu autant de fois qu'elle a de cheveux sur la tête.

LE CAPITAINE. « Vraiment! on dit que l'idée lui en a pris; mais

je la lui ferai bien passer, moi. Je suis revenu dans ce pays-ci tout exprès.

MADAME D'ARMINCOUR (*au capitaine*). « Et toi, monsieur le fier-à-bras, je voudrais que quelqu'un (*en jetant un regard sur mademoiselle du Brumon*) de ma connaissance te donnât autant de coups d'épée que ma nièce a de cent mille livres de rente.

LE CAPITAINE (*du ton de la menace en ricanant*). « Ce quelqu'un de votre connaissance, dites-moi son nom, bonne femme!

MADAME D'ARMINCOUR. « Bonne femme!... son nom!... son nom!... Va, va, tu ne le sauras peut-être que trop tôt.

LE CAPITAINE. « Corbleu! nous verrons... Au reste, mon frère, tenez-vous sur vos gardes... lisez cet article d'une lettre que j'ai trouvée en rentrant dans le port de Brest : « Tu m'avais dit que ton frère ne pourrait jamais consommer son mariage... » Je ne me souviens pas d'avoir dit cela; mais c'est égal, continuons : « Comment se fait-il donc que ta belle-sœur soit enceinte? » L'est-elle?

ROSAMBERT. « Elle ne l'est pas.

LE CAPITAINE. « A la bonne heure, corbleu! (*A son frère.*) Cette lettre est signée *Saint-Léon*, un de mes amis, tu sais bien... Bouillant de colère, je prends la poste, j'arrive, je descends chez Saint-Léon. Saint-Léon dit ne m'avoir point écrit; je lui montre ce papier, il me prouve que ce n'est pas son écriture, qu'on a seulement voulu l'imiter.

LA BARONNE (*bas à mademoiselle de Brumon*). Je crains bien que ce ne soit une perfidie de votre marquise... (*Au capitaine.*) Voyons cette lettre... (*En la lui rendant.*) Si vous êtes un homme raisonnable, je vous demande quelle foi mérite les inculpations d'un faussaire?

LE CAPITAINE. « Bon! bon! je veux bien croire que cela ne soit pas tout à fait vrai : mais la fumée ne va pas sans feu... Je compte m'établir ici pendant quelques jours; et que je voie un gringalet s'approcher d'elle! je consens qu'un million de tonnerres m'écrasent si je ne lui mets pas dans sa poche les deux oreilles du *mirlifleure*.

MADEMOISELLE DE BRUMON. « Monsieur le capitaine, votre nom est venu jusqu'à moi. Vous l'avez rendu malheureusement trop célèbre. Tigre toujours altéré, quand vous ne pouvez assouvir sur l'Anglais la soif qui vous dévore, vous buvez le sang de vos frères. La France, on le sait bien, n'a pas de plus fameux duelliste que vous. Croyez pourtant qu'il reste encore dans le royaume quelques braves jeunes gens qui, pour ne pas faire, comme vous, métier de massacrer sans

cesse, n'en seraient pas moins très capables de vous combattre et peut-être de vous punir. Si j'étais à la place de la comtesse, je voudrais du moins l'essayer. Dès ce soir, déterminée par vos menaces, je prendrais un amant... que j'avouerais : je me plairais à choisir parmi ces jeunes gens le plus faible peut-être.

ROSAMBERT (*avec enthousiasme*). « Non! le plus jeune, mais le plus redoutable; un joli garçon, d'une adresse extrême, d'une étonnante force, d'une intrépidité rare; et moi qui vous parle, madame la comtesse, je consentirais à perdre la vie, si celui-là, tout au contraire, ne vous rapportait pas les oreilles du capitaine, quand vous les lui auriez demandées.

LA BARONNE (*avec promptitude*). «Oui ; mais vous ne les lui demanderiez point, n'est-il pas vrai, comtesse? vous ne les lui demanderiez point; vous ne vous vengeriez des menaces d'un spadassin que par le mépris qu'elles méritent.

LE CAPITAINE. « Je me soucie bien que des péronnelles me méprisent! en attendant, je vais toujours m'établir ici...

LA COMTESSE. « Dans cet hôtel? il n'en sera rien.

LE CAPITAINE. « Comment! mon frère, je ne logerai pas chez toi?

LA COMTESSE. « Assurément non; car je ne le souffrirai pas.

LE CAPITAINE (*au comte*). Tu ne me réponds pas? tu ne la fais pas taire? Ah! tu te laisses mener par une femme! Corbleu! je voudrais être à ta place, seulement pendant vingt-quatre heures, le mari d'une pie-grièche, je lui ferais voir du pays, moi! (*A la comtesse.*) Là! là! ne vous fâchez pas! on ne restera pas ici malgré vous, mais on se logera dans la même rue... et comptez que je vous surveillerai, princesse! comptez que ce ne sera pas par ma faute si vous réussissez à devenir une petite catin. »

A ce dernier outrage du capitaine, la comtesse devint furieuse, et pour toute réponse, elle lui jeta à la tête un flambeau qui se trouva sous sa main. Je vis l'instant où le brutal allait rendre coup pour coup. De la main gauche j'arrêtai son bras déjà levé, et de la droite, prenant le géant au collet, je le repoussai si vigoureusement, que je l'envoyai chercher à reculons, jusqu'au bout de l'appartement, un appui contre la croisée qu'il brisa. Si le balcon n'eût retenu le capitaine, il descendait par la fenêtre. « Bien! ma chère Brumon! bien, criait madame d'Armincour! il faut le tuer; tuons-le ce grand coquin, qui me fait mourir de peur, qui insulte mon enfant et qui veut la battre! » Je n'avais pas besoin des encouragements de la marquise; j'étais si transporté de colère, qu'ayant aperçu sur un fauteuil l'épée de M. de Lignolle, qu'il y avait laissée

la veille en se déshabillant chez sa femme, je m'élançai pour la saisir. Rosambert, qui seul conservait quelque sang-froid dans une scène aussi scandaleuse, courut à moi : « Malheureux! me dit-il, si vous la tirez, vous allez vous trahir. »

Cependant le capitaine, assis sur les débris de la fenêtre, me regardait d'un air étonné, se contemplait lui-même avec surprise, riait d'un gros rire, et disait : « C'est pourtant bien cette morveuse qui, du premier coup, m'a campé là! A-t-elle des bras de fer, ou ne suis-je plus qu'un homme de paille? Corbleu! ce que c'est que d'être pris au dépourvu! un enfant vous battrait!... Mais cette épée qu'elle voulait tirer contre moi! qu'est-ce que j'aurais donc pris pour me défendre, mademoiselle? une épingle noire? (Enfin il crut devoir se relever.) Adieu, les charmantes dames; adieu, mon pauvre frere; adieu, mon aimable petite sœur. Je me souviendrai de la bonne réception que vous m'avez faite. Corbleu! je ne m'en vais pas loin, et j'aurai l'œil sur votre conduite. Laissez-moi faire. » Il sortit.

« Monsieur, c'est vous que j'admire, dit alors madame de Lignolle à son mari. Votre tranquillité me fait plaisir! vous m'auriez donc laissé tuer sans changer seulement de place? » Il lui répondit d'un air préoccupé : « Oui, oui... plaît-il?... ah! je vous demande pardon; mon corps était là, mon esprit ailleurs... Je médite le plan d'un nouveau poëme : il aura huit vers, celui-là... j'irai peut-être jusqu'à la douzaine;... et puisque le docteur assure que l'équilibre ne se rétablira pas, je veux justifier les éloges qu'il donne à mon... génie, comme il dit! je veux que cet ouvrage soit un... petit chef-d'œuvre, comme il appelle les autres! et je vous quitte pour travailler sans relâche à cela. »

Quand il fut partit, nous perdîmes quelques minutes à nous regarder tous en silence. Chacun de nous, peut-être étonné du présent et inquiet de l'avenir, prenait tout bas conseil des circonstances. Madame de Fonrose la première ouvrit la bouche pour nous recommander beaucoup de prudence; la marquise s'écria qu'il fallait que le chevalier ne revît jamais sa nièce : sa nièce protesta qu'il valait mieux mourir que de renoncer à moi; moi, par un regard plein d'amour, j'assurai mon Eléonore de ma constance inébranlable, et je jurai que son grossier beau-frère me ferait bientôt raison des insolents discours qu'il s'était permis de lui tenir, et des inquiétudes qu'il osait nous donner. « Voilà, dit enfin Rosambert, une très mauvaise résolution; vous devez, mon ami, pour l'intérêt commun, dissimuler votre ressentiment contre le vicomte; vous n'avez rien à faire que d'attendre les événements : madame, quand elle ne

pourra plus cacher son état, en fera la confidence à son mari : il faudra bien que celui-ci, comme tant d'autres, prenne doucement la chose et avoue l'enfant. Le capitaine pourra crier, j'en conviens; mais c'est alors, Faublas, que vous vous montrerez. Vous irez dire deux mots à ce marin qui ne sait pas vivre; et je vous connais! tout sera fini. »

Tout le monde ayant reconnu que le conseil de Rosambert était infiniment sage, madame d'Armincour, en sanglotant, me remercia de ce que j'avais défendu sa nièce, me supplia de vouloir bien la défendre toujours, et m'ordonna de m'en aller pour ne plus revenir. « Pauvres enfants! ajouta-t-elle en nous voyant aussi pleurer, votre peine me fend le cœur; mais il le faut, il le faut... Ah! monsieur de Rosambert, pourquoi celui-là n'est-il pas son mari?... — Viens ce soir, murmurait tout bas mon Eléonore, à minuit... Nous avons mille choses à nous dire... Viens. — Oui, ma charmante amie, oui. — De bonne heure, parce que la marquise doit aller aux fiançailles d'une parente, et ne reviendra pas souper. »

Malgré sa tante, elle s'était jetée dans mes bras; elle me tenait pressé sur son sein, elle me faisait mille caresses, et même elle baisait avec transport mes plumes, mon fichu, ma ceinture, et ma robe, comme si elle eût pris congé de mes habits, comme si elle eût deviné qu'elle ne devait plus voir mademoiselle de Brumon.

On ne parvint que difficilement à nous séparer « Ah! madame la baronne, restez du moins quelque temps avec elle, et tâchez de la consoler. — Je le veux bien, répondit-elle : M. de Rosambert a sa voiture; qu'il vous remène. Dans une heure, je vous rejoins chez le baron.

« En voilà une qu'il faut plaindre, me dit le comte, car elle paraît avoir pour vous un attachement véritable.—Rosambert croyez-vous que je ne l'aime pas? — La bonne question! Je sais bien que vous les aimez toutes. — Oh! celle-là, c'est de tout mon cœur; je la préfère... — A Sophie? — A Sophie!... non... non pas à Sophie. — A madame de B***? — Oui, mon ami.—Tant mieux, s'écria-t-il... tant mieux pour moi; cela me venge. Mais tant pis pour cette aimable enfant; car voilà certainement d'où vient la haine que la marquise lui porte. — La haine? — Assurément : pensez-vous que ce puisse être une autre que madame de B*** qui ait écrit cette lettre pseudonyme au vicomte? — Ah! Rosambert, pouvez-vous la soupçonner d'une... — Mon ami, vous ne vous défiez pas assez de cette femme-là. — Mon ami, vous vous en défiez trop... Au reste, je vous le demande en grâce, parlons d'autre chose. — Volontiers! aussi bien

je veux vous apprendre une nouvelle qui va vous réjouir et vous étonner : Je me marie demain. — Et vous voulez que cette nouvelle-là m'étonne? Votre convalescence est affermie. Il est clair que vous allez vous marier tous les jours.— Ne croyez pas que je badine. C'est très sérieusement que je me marie. — Très sérieusement! — Oui, sérieusement, au pied des autels. — Il n'est pas possible! on n'en a point entendu parler. — Il y a cependant plus de quinze jours qu'il en est question. On m'a fait donner ma parole d'honneur de n'en rien dire à qui que ce soit, sans distinction : les grands parents, qui craignaient l'opposition de tout le reste de la nombreuse famille, ont exigé le plus profond secret; ils ont même acheté la dispense des bans. Ma mère aussi me recommandait le silence; elle tremblait que ce mariage avantageux ne vînt à manquer par quelque indiscrétion.— Je ne reviens pas de ma surprise. Quoi! Rosambert, à vingt-trois ans, a pu se déterminer... — Il l'a fallu. D'abord c'est la comtesse de ***, vous savez bien, la confidente de madame de B*** ! — Oui. — C'est elle qui s'est mêlée de cette affaire avec une chaleur... De quelque prétexte qu'elle ait essayé de couvrir l'intérêt extrême qu'elle y mettait, je ne me suis point abusé sur ses véritables motifs. Il ne m'a pas été malaisé de sentir qu'elle le faisait moins pour m'obliger que pour désoler son ancienne amie; et sur cet article, j'en conviens, il était difficile qu'elle eût plus de bonne volonté que moi : la marquise d'ailleurs m'a pressé... — La marquise? — Oh! dès qu'on parle d'une marquise, il croit que c'est la sienne. Non, chevalier, celle-là n'est pas folle de vous; c'est la marquise de Rosambert : la marquise m'a pressé, prié, conjuré; elle a pleuré même. On ne résiste pas aux larmes d'une mère! Je me suis donc laissé fléchir. Ce soir, je signe le contrat, demain j'épouse vingt mille écus de rente et une jolie fille. — Jolie? — Oui vraiment : l'air un peu niais cependant, et d'une innocence... à faire mourir de rire.— Quel âge? — Pas tout à fait quinze ans. Oh! c'est une éducation tout entière dont je me charge.— Son nom?—Vous le saurez après-demain. Tenez! venez après-demain, de bonne heure, je vous ferai, sans façon, déjeuner au lever de la mariée. Aimez-vous les mines du lendemain? Aimez-vous à voir une toute nouvelle femme, un peu gênée dans sa marche, les yeux battus, l'air encore tout étonné? Vous riez! — Oui, vous me faites penser à quelqu'un. — Il a raison! Je suis admirable, en vérité! Je me tourmente à lui peindre ce qu'il connaît mieux que moi! ne lui sont-ils pas familiers, ces airs du lendemain? N'a-t-il pas vu la charmante Lignolle et la belle Sophie? et que sais-je? d'autres peut-être dont il ne m'a

point parlé!... Mais n'importe, chevalier, vous pourrez goûter un nouveau genre de plaisirs, faire d'intéressantes observations, vous rendre compte à vous-même de ce que vous éprouverez auprès d'une Agnès fraîchement épousée, dont cette fois ce ne sera pas Faublas qui aura causé les petites douleurs secrètes, le charmant embarras. — Voilà bien, mon cher Rosambert, les idées d'un franc libertin. — Ne faites donc pas l'enfant. Ne vous en défendez point... Moi qui vous parle, ne trouverai-je pas mon compte à cela? n'aurai-je pas aussi mes jouissances? ne serai-je pas encore plus enivré du bonheur que quelqu'un m'enviera? m'enviera très inutilement! Je connais les petits inconvénients de l'hymen : je connais le plus inévitable de tous, surtout quand on a l'honneur d'être l'intime ami du chevalier de Faublas; mais cette fois, monsieur le vainqueur, ne vous applaudissez pas d'avance d'une conquête nouvelle. Je compte, et je vous en avertis avec confiance, je compte ne jamais aller grossir l'universelle confrérie. — Bon! voilà encore une exception : et c'est Rosambert, Rosambert qui, même la veille des noces, a déjà le langage des époux! Il ne doit pourtant pas avoir oublié combien de fois l'aveugle entêtement de ces messieurs a fourni matière à ses plus piquants sarcasmes. Tous en général conviennent qu'il n'y en a pas un qui ne le soit; et chacun en particulier vient vous affirmer que lui ne l'est pas. Et vous aussi, Rosambert, vous aussi! — Faublas, écoutez-moi, et dites vous-même si je n'ai pas quelques raisons d'attendre une autre destinée. Qu'un vieux garçon rassasié de plaisirs, épuisé par d'anciennes bonnes fortunes, dégoûté du monde qu'il ennuie et des femmes qui le délaissent; qu'un vieux garçon, d'ailleurs éclairé par la constante expérience des temps passés et de l'âge présent, ose cependant braver à la fois son siècle et l'avenir; qu'en épousant une jeune femme, il nous porte à tous l'impertinent défi de le faire ce que tant d'autres ont été faits par lui, cela crie vengeance : la foule des célibataires doit en ce cas se réunir pour conjurer le châtiment du fanfaron. Mais moi qui commence à peine mon printemps, que le monde recherche, que les femmes caressent, moi qui ne saurai refuser à la mienne aucune espèce de plaisirs...— C'en est assez, Rosambert, n'achevez pas, je vous en supplie, vous me causez trop de surprise. Il faut que l'hymen ait de bien puissants prestiges pour obscurcir ainsi les meilleurs jugements. Je ne vous connais plus! c'est au point que si j'avais moins de chagrin, je me moquerais de vous.—Vraiment?... Il faut que j'y prenne garde : vous me donnez une véritable épouvante... Allons... Eh bien! me voilà déjà résigné. Je prends mon

parti d'avance, en galant homme. Je promets bien, quoi qu'il puisse arriver, qu'on me trouvera toujours moi-même... Oui! si la jeune femme a quelque affaire de cœur, il faudra qu'elle soit horriblement maladroite pour que je m'en aperçoive, je vous assure. Je crois qu'on ne peut pas mieux réparer ses torts, chevalier; on ne peut pas mieux commencer! je vous mets à votre aise. — Moi, Rosambert? Ah! puisse tout le monde, autant que Faublas, respecter vos heureux liens? Ces maximes que je répétais tout à l'heure, ce sont les vôtres; je n'en eus jamais de pareilles; jamais je n'ai séduit, je me suis trouvé toujours entraîné; la marquise fut mon premier attachement; Sophie est mon unique passion; madame de Lignolle sera mon dernier amour. — Dieu vous entende et vous en préserve! »

Cependant Rosambert avait affaire chez lui; nous nous y rendîmes ensemble, nous y causâmes pendant à peu près deux heures, et le temps ne me parut pas long; car le comte me permit de l'entretenir sans cesse de mon Éléonore. Enfin, on me reconduisit à l'hôtel. Madame de Fonrose sortait de l'appartement de mon père comme j'y entrais : le baron paraissait fort animé; la baronne était pâle et tremblante. « Eh bien! s'écria-t-elle avec un dépit mal déguisé, nous tâcherons que le désespoir de cette perte ne nous fasse pas tourner la tête... Vous voilà, belle demoiselle! donnez-moi la main jusqu'à ma voiture... Chevalier, si vous voyez bientôt votre cruelle marquise, dites-lui que je la perdrai, dussé-je me perdre avec elle. »

Lorsque j'eus quitté mes habits de femme, nous nous mîmes à table, M. de Belcour et moi, quoique nous n'eussions pas plus d'appétit l'un que l'autre : « Mon père, vous ne mangez pas? — Mon fils, je suis malade d'inquiétude et de chagrin... Mais vous non plus, vous ne touchez à rien? — J'ai ma migraine. — Votre migraine! je vous conseille d'y renoncer. Elle ne réussira pas cette fois... Mon fils, lisez le dernier article de cette lettre que j'ai reçue l'autre jour par la petite poste :

« On croit devoir aussi vous avertir que mademoiselle de Brumon « a passé la nuit dernière chez madame de Lignolle, et que c'est « encore la baronne de Fonrose qui l'y a conduite. »

« Un écrit anonyme! mon père. — Fort bien! mon fils; mais oserez-vous dire que le fait n'est pas vrai?... Mon fils, vous ne sortirez plus le soir... et madame de Fonrose, ajouta-t-il d'une voix fort altérée, madame de Fonrose n'abusera plus de ma confiance... elle ne me trahira plus, l'ingrate baronne!... Mon ami, je suis homme, et par

conséquent sujet à l'erreur. Quelquefois je m'égare ; mais dès que j'aperçois l'abîme, je fais un pas en arrière, et je change de route. Mon ami, poursuivit-il en prenant mes mains dans les siennes, ne voulez-vous m'imiter que dans mes faiblesses? Ne l'avais-je pas bien dit, que vous finiriez par la perdre, cette enfant si malheureuse et si charmante?—Qui? Sophie! — Non, madame de Lignolle. — Madame de Lignolle! — Puisqu'elle est enceinte, puisque désormais son mari ne peut croire... Comment fera-t-on pour la sauver? — Oh! ne m'en parlez pas; depuis ce matin, je cherche en tremblant quelque moyen de l'arracher aux malheurs qui la menacent. C'est en vain que je me tourmente ; je suis au désespoir!—Son beau-frère est arrivé : vous venez déjà d'avoir ensemble une terrible scène!... Mon fils, connaissez-vous le capitaine? — De réputation, mon père. — Savez-vous qu'elle est affreuse et grande, sa réputation? — Affreuse et grande, je le sais. — Savez-vous que le vicomte de Lignolle a souvent touché Saint-Georges? — Souvent?... Je le veux croire. — Savez-vous que cet homme-là s'est battu deux cents fois, peut-être? — Tant pis pour lui. — Qu'il n'a jamais été blessé? — Il n'est pourtant pas invulnérable, sans doute! — Qu'il a mis bien des pères de famille au désespoir?... — Monsieur le baron, que vous importe? — Que sa fatale épée a moissonné des jeunes gens de la plus grande espérance? — Eh! mon père, il ne faut peut-être qu'un jeune homme obscur pour les venger tous. — Mon fils, le capitaine ne peut manquer de savoir bientôt que mademoiselle de Brumon est l'amant de madame de Lignolle; j'avoue qu'il découvrira plus difficilement que mademoiselle de Brumon est le chevalier de Faublas; mais enfin... tôt ou tard, tout semble nous assurer qu'il le découvrira. Mon fils, que ferez-vous alors? — Ce qu'il faudra faire? Voilà, monsieur le baron, permettez-moi de le dire, une étrange... —A Dieu ne plaise, s'écria-t-il, à Dieu ne plaise que je veuille outrager ton jeune courage! je t'avoue même, ajouta-t-il en m'embrassant, que la fière simplicité de tes réponses m'a fait un plaisir extrême : et moi aussi, quelquefois je suis fier, mais c'est de mon fils; c'est dans mon fils que j'ai mis tout mon orgueil! Tu ne sais pas comme je jouissais, quand je te voyais, à peine adolescent, n'avoir plus d'égal dans aucun de tes exercices : tantôt ramener, couvert d'écume, et brisé de fatigue, un fougueux cheval, que les plus fameux écuyers ne montaient qu'en tremblant; tantôt, avec le fusil, l'arc ou le pistolet, frapper du premier coup l'oiseau que tous les tireurs avaient manqué; tantôt, dans un assaut public, aux yeux d'une nombreuse jeunesse toujours étonnée, battre ou désar-

mer tout ce qu'il y avait de maîtres dans le régiment nouvellement arrivé. Chacun alors, décernant au jeune chevalier le prix des armes, venait me féliciter de l'avoir pour fils. Cependant, je me l'avouais tout bas avec une sorte d'impatience, et non sans quelque espèce d'inquiétude : ta supériorité ne serait bien consacrée que lorsqu'un événement, toujours fatal, t'aurait obligé de subir une dernière épreuve pour le succès de laquelle, sans le courage, l'adresse n'est rien. Tu l'as trop tôt soutenue, cette épreuve; mais tu l'as soutenue plus que bien, j'ose le dire. Si la colère l'eût moins aveuglé, ce M. de B***, qui jouit de quelque réputation dans les armes, il aurait pu t'admirer à la Porte-Maillot, lorsqu'avec une dextérité merveilleuse, avec un imperturbable sangfroid, maîtrisant le fer ennemi, comme s'il eût encore été question de recevoir seulement un coup de fleuret, tu déployais dans ce combat, devenu inégal, autant d'habileté que de force, autant de vaillance que de magnanimité. Alors, vraiment je reconnus que Faublas, aussi intrépide qu'adroit, ne rencontrerait jamais de vainqueur. Alors, surpris de voir, dans un jeune homme de seize ans, la réunion d'un talent peu commun et d'une vertu plus rare, ton heureux père, au comble de la joie, se rappela qu'il ne s'était reposé que sur lui-même du soin de veiller à ton éducation, et ne put, sans quelque mouvement d'orgueil contempler son ouvrage. Alors aussi (poursuivit M. de Belcour, en m'embrassant encore) je me reprochai d'avoir attendu l'événement pour rendre justice au plus digne des fils; et toi, Faublas, pardonne-moi mes premières défiances. Va! si c'est un crime de n'avoir pas cru d'avance aux vertus qui ne m'étaient pas encore prouvées, tu m'en vois puni : va! j'étais autrefois moins tourmenté de la crainte qu'elles ne te manquassent, que je ne le suis maintenant de la certitude que tu les possèdes au suprême degré. Oui, mon ami, c'est l'excès de ton courage et de ta générosité qui cause aujourd'hui mes plus vives alarmes. Permets-moi de te demander plusieurs grâces.—Des grâces?... — Je te prie de ne point aller à ton ennemi, je te prie de l'attendre. S'il te vient chercher, eh bien! tu feras ton devoir. Néanmoins je te supplie de n'accorder le combat qu'à cette expresse condition, que vous pourrez l'un et l'autre amener un témoin. Je veux voir ta seconde affaire, plus dangereuse que la première; je veux, par ma présence, t'obliger à revenir vainqueur. Faublas, gardez-vous d'avoir pour le vicomte de Lignolle les magnanimes ménagements dont vous usâtes envers le marquis de B***. Peu s'en fallut, je m'en souviendrai toujours, peu s'en fallut que votre générosité ne me

coutât mon fils. Avec le vicomte tu n'en serais pas quitte pour une meurtrissure ; jamais le capitaine n'a porté de coups qui ne fussent mortels ; et, je te le répète, c'est un homme encore plus féroce que redoutable, un duelliste de profession. Si sa bravoure n'avait été d'ailleurs quelquefois utile à l'état, il eût depuis longtemps, pour la vengeance publique, porté sa tête sur un échafaud. Son existence atteste le malheureux oubli de la plus sage de nos lois. Songes-y, Faublas ; quand le moment sera venu de le combattre, alors, je t'en conjure, songe à ton père, à ta sœur, à ta Sophie, à madame de Lignolle s'il le faut. Alors, pour ta propre sûreté, pour le salut de tous, pour la tardive satisfaction de cent familles, immole la victime dont le ciel te demande le sang. Celui-là, tu le sais bien, doit recevoir la mort, qui se fait un affreux plaisir de la donner ; frappe sans pitié, frappe, purge la terre d'un monstre, et déjà ta jeunesse n'aura pas été tout à fait inutile au repos des hommes... Mais, s'écria M. de Belcour, il me vient une réflexion vraiment inquiétante. Depuis trop longtemps des voyages, des maladies, plusieurs malheurs t'ont forcé de négliger tout à fait tes exercices. Il y a sept mois que tu n'as manié de fleuret. Mon Dieu ! si tu avais perdu quelque chose de cette agilité prodigieuse qu'on admirait et qui s'entretient surtout par l'habitude ; si tu n'avais plus le coup d'œil si prompt, les mouvements si sûrs ! Mon Dieu ! si tu n'étais plus que de la seconde force ! Essayons ensemble, essayons tout à l'heure. Tu n'as pas faim, ni moi non plus... Tes fleurets, où sont-ils ? Ah ! je t'en prie, donne... quand ce ne serait que pour me tranquilliser. Je t'en prie, mon ami, donne vite... Bon ! Je regrette bien de ne pas pouvoir opposer une résistance égale à l'attaque ; mais du moins je me défendrai le moins mal que je pourrai... Je suis en garde, va... Ce n'est pas cela, mon fils, ce n'est pas cela ! Vous me ménagez ! Faublas, je vous ordonne de déployer toutes vos forces. — Vous le voulez, mon père ? allons. »

En deux minutes il para vingt coups, il en reçut trente. « Bien ! s'écria-t-il, parfaitement bien ! mieux qu'autrefois ! vraiment, je le crois. Oui, plus de souplesse encore, et de vigueur, et de rapidité ! c'est l'éclair ! c'est la foudre ! Jamais, poursuivit-il en passant plusieurs fois la main sur sa poitrine, jamais tu ne m'as donné de coups si forts, de coups qui m'aient fait tant de mal... non ! tant de plaisir !... Rends-moi pourtant un autre service : prends tes pistolets, descends dans le jardin, amuse-toi à tirer quelques oiseaux... je t'en supplie ! » J'obéissais ; il me rappela. « Je ne puis trop me hâter de t'apprendre une nouvelle, qui doit te combler de joie : samedi,

sans autre délai, nous partirons pour tâcher de trouver Sophie. — Sophie? samedi? Voilà, comme vous le dites, une nouvelle qui m'enchante! — Va dans le jardin, mon ami, va. »

J'y descendis, non pour troubler d'heureux oiseaux dans leurs amours, mais pour rêver aux miennes. Samedi, nous partons! nous allons chercher et trouver Sophie : quel bonheur!... Mais, que dis-je? et que deviendra madame de Lignolle? Quitter mon Éléonore! la quitter maintenant! dans cinq jours! malheureux!

Je me précipitai dans l'appartement de mon père : « N'y comptez pas, monsieur le baron, n'y comptez pas! Qui? moi! perfide avec lâcheté, je sortirais de Paris quand le capitaine vient m'y chercher! j'abandonnerais la mère de mon enfant au moment où ses ennemis s'assemblent autour d'elle! N'y comptez pas, monsieur le baron; je vous proteste qu'il n'en sera rien. »

Mon père demeura si stupéfait, qu'il ne put me répondre. Et moi, sans attendre que, revenu de sa première surprise, il s'expliquât, je courus à ma chambre, où je m'enfermai pour écrire.

« Ma chère Éléonore, ma charmante amie, je suis au désespoir : « ce soir nous ne nous verrons pas. Mon père sait tout; il faut que ta « tante soit plus instruite que tu ne le crois; ta tante seule peut avoir « fait passer à M. de Belcour l'avis fatal qui nous enlève une nuit « fortunée. Hélas! il est donc vrai que tout le monde se réunit con- « tre deux amants! il est donc vrai que tout le monde, en conjurant « ta perte, ose m'attaquer dans la plus chère moitié de moi-même! « Sois tranquille, Faublas te reste, Faublas t'adore; ton amant, quoi « qu'il puisse arriver, perdra la vie plutôt que de t'abandonner. »

« MA BELLE MAMAN,

« Vous aurais-je offensée par quelque nouvelle étourderie? Il y a « dix-huit mortels jours que je suis privé du bonheur de vous voir. « Ah! pardonnez-moi, si je suis coupable; et si je ne le suis pas, « daignez reconnaître vos torts et les réparer : donnez-moi pour « demain l'heure du rendez-vous. Ma belle maman, vous m'avez « promis conseil, amitié, secours, protection : c'est tout cela que « je réclame. Mon père veut m'emmener avec lui, dans cinq jours, « pour aller chercher Sophie; et je dois aujourd'hui craindre plus « que la mort ce départ qui faisait, il n'y a pas longtemps, l'objet « mon plus cher désir. Vous, ma belle maman, qui savez remédier « à tout, ne pourriez-vous pas remédier à cela? Je vous supplie de « ne pas m'abandonner à moi-même dans une conjoncture aussi

« difficile. Je vous supplie de ne me point refuser pour demain vos « avis, par lesquels je vous promets de me conduire.

« Je suis, avec la reconnaissance la plus vive, avec l'amitié la « plus tendre, avec le plus profond respect, etc. »

« Tiens, Jasmin, va vite chez La Fleur et chez madame de Montdésir. Prends l'habit bourgeois, prends les précautions ordinaires, et regarde bien si, dans tes courses, tu n'es suivi de personne.» — «Monsieur, me dit-il à son retour, madame de Montdésir...—Madame de Montdésir! madame de Montdésir! La Fleur, d'abord. — Vous voulez donc que je commence par la fin?... Monsieur, je n'apporte pas de réponse de La Fleur. Je venais de lui remettre votre billet, quand il m'a dit : Jasmin, aimes-tu les coups de bâton? Non da! lui ai-je répondu. Hé bien, mon bon ami, a-t-il répliqué, vois-tu, dans le café qui est en face de l'hôtel, cet officier grand comme un monde? Il n'a pas l'œil bon! ai-je encore répondu. Hé bien! mon bon ami, a-t-il encore répliqué, je crois qu'il vient de t'apercevoir de cet œil-là. Sauve-toi vite, si tu ne veux compromettre ma maîtresse et ton dos. Alors, monsieur, je n'ai plus rien répondu; mais, sans me le faire répéter deux fois, j'ai pris mes jambes à mon cou, et me voilà. — De sorte que, grâce à ta bravoure, je n'ai pas de nouvelles de madame de Lignolle. — Monsieur, je ne vous en aurais pas rapporté davantage quand je me serais fait échiner par ce grand diable. — Il faudra bien pourtant que tu y retournes. — Oui, ce soir, le géant n'y sera peut-être plus. — Enfin, madame de Montdésir? — Elle m'a recommandé de vous assurer qu'elle s'ennuyait bien de n'avoir plus l'honneur de votre visite; qu'au reste, elle allait envoyer tout de suite votre billet, qu'on attendait depuis plusieurs jours, et que, demain matin, vous auriez la réponse. »

Elle vint en effet de bonne heure, la réponse : ce n'était pas madame de Montdésir qui l'avait écrite.

« Oui, j'empêcherai ce départ; mais n'avais-je pas raison de dire « que votre Sophie vous était moins chère. Quoi qu'il en soit, puis- « qu'enfin vous en témoignez le désir, nous pourrons, ce soir, à sept « heures, nous rencontrer où vous savez bien.»

J'appelai mon domestique. « Allons, Jasmin, du cœur. Hier au soir, si tu n'en avais pas manqué, tu aurais pu rejoindre La Fleur : va donc ce matin, va voir si le capitaine est toujours à son poste. »

Il y était déjà. Mon bon Jasmin, qui, piqué de mes reproches, venait de s'aventurer un peu plus que la veille, n'avait encore

échappé que par une prompte fuite au géant persécuteur. Je reconnus alors que si mon domestique n'était puissamment encouragé, ma commission ne s'achèverait pas. Je fis donc honnêtement dîner l'infatigable courrier, qui, muni d'un nouveau courage, partit résolument pour son nouveau message, plus malheureux que tous les autres; mon pauvre Jasmin revint éclopé : « Cette fois, monsieur, j'ai pénétré jusque dans la cour, mais le grand diable m'est tout de suite tombé sur les épaules. Il a crié : Que demandes-tu? J'ai répondu : Ce n'est pas vous, monsieur. Il a crié : On n'entre pas! que demandes-tu? J'ai répondu de toutes mes forces : Pourquoi donc m'empêcheriez-vous d'entrer? est-ce que vous êtes le suisse? Il a crié.... non, non, il n'a pas crié; il s'est contenté, pour le moment, de me détacher un coup de poing qui m'a fait voir trente-six mille chandelles au ciel. Et c'est moi qui alors ai crié, et j'ai bien fait, car, si La Fleur et tous ses camarades n'étaient venus m'arracher des mains du brutal et me mettre à la porte, je crois que je ne serais jamais sorti de la cour.

— « Quelle fureur et quelle insolence! — Monsieur, interrompit Jasmin, je ne me suis pas gêné pour lui annoncer que mon maître ne serait pas du tout content du traitement... — Qu'a-t-il répondu? — Monsieur, c'était moi qui répondais; lui ne faisait jamais que crier. Il a donc crié, en redoublant ses coups : Ton maître! son nom à ton maître? son nom? — Tu le lui as caché? — Oui, monsieur. Oh! quand il aurait dû m'achever sur la place! — Eh bien, je vais de ce pas le lui aller dire, moi! — Bon! s'écria Jasmin, qui me vit prendre mon épée, et flanquez-moi ça de côté comme ce petit M. de B*** qui faisait le méchant. »

Je me précipitai sur l'escalier; mais heureusement M. de Belcour se trouva sur mon passage et m'arrêta : « Faublas, où courez-vous donc avec cette épée? — Comment! il ose arrêter mon domestique et le frapper! — Ainsi, vous, mon fils, répondit-il avec beaucoup de sang-froid, vous êtes plus pressé de venger votre domestique, que vous ne l'étiez de venger votre maîtresse! Ainsi, pour repousser un outrage qui ne regarde que lui seul, l'amant de madame de Lignolle va se hâter de se découvrir et de la perdre! »

Des représentations aussi justes me calmèrent tout d'un coup. J'appelai Jasmin pour qu'il vînt reprendre mon épée; le baron qui vit que je me disposais à m'en aller, me dit : « Non, remontez chez vous, j'y vais aussi, j'ai à vous parler... Mon ami, nous avons tous deux besoin de distraction; nous ne pouvons nous en procurer une plus douce que celle de la compagnie de votre sœur. Je viens d'en-

voyer chercher Adélaïde; je compte la garder ici jusqu'à vendredi soir. — Pourquoi pas plus longtemps. — Nous partons samedi. »

En me faisant cette réponse, M. de Belcour m'observait. Comme l'heure s'approchait où j'allais savoir ce que madame de B*** comptait faire pour empêcher mon départ, je pris le parti d'éviter l'explication que le baron cherchait. Ainsi je me contentai de répliquer : « Samedi... — Oui... samedi... — Adieu, mon père.— Restez donc; votre sœur arrive dans un quart d'heure.— Mon père, il faut que je sorte. — Mon fils, je ne veux pas que vous sortiez. — Mon père, il le faut absolument! — Je ne veux pas que vous sortiez, vous dis-je; c'est un parti pris. — Je vous assure que l'affaire la plus indispensable... — Mon fils, voulez-vous me désobéir? — Mon père, si je ne puis faire autrement! — Je vous entends, monsieur; j'emploierai donc la force. » A ces mots, il sortit de ma chambre où il m'enferma.

Vous emploierez la force, et moi l'adresse. J'ouvris ma fenêtre; il n'y avait qu'un étage, je sautai. La secousse fut violente; cependant je traversai la cour avec la rapidité d'un oiseau, et, toujours courant, j'arrivai bientôt chez madame de Fonrose.

« Malheureux! dit-elle, que venez-vous faire ici? Ce matin, familièrement, le capitaine m'a rendu son épouvantable visite. Il m'a demandé, du ton poli que vous lui connaissez, ce que c'était qu'une certaine demoiselle de Brumon, dont les assiduités chez madame de Lignolle donnaient lieu dans le monde à beaucoup de plaisanteries. Ce n'a pas été sans peine que je suis parvenu à faire comprendre à cet effroyable beau-frère, que la conduite de sa jeune sœur ne me regardait pas; que je ne lui devais, à lui, monsieur le capitaine, aucun compte de mes actions, et qu'il m'obligerait sensiblement de vouloir bien ne jamais remettre le pied chez moi. — Et mon Eléonore, l'avez-vous vue?—Au contraire, j'ai tout à l'heure envoyé chez elle pour lui recommander d'être fort circonspecte, et de se garder surtout de venir ici. J'allais avec bien du regret vous faire donner le même avertissement. Et tenez, dans ce moment-ci, je ne vous retiens pas; car je vous avoue que je redoute fort quelque nouvelle avanie du flibustier qui nous est si mal à propos venu... Chevalier vous ne rentrez pas maintenant à l'hôtel? — Non; pourquoi? — Je vous aurais prié de dire... Un instant! restez encore un instant. »

Elle sonna un domestique, auquel elle donna des ordres secrets. Je fis alors peu d'attention à cette fatale circonstance, que depuis je me suis souvent rappelée.

« Je voulais, reprit-elle, vous prier..... mais vous ferez cette commission tout aussi bien ce soir : vous prier de dire à M. le baron mille choses obligeantes de ma part; car enfin, quoique nous soyons brouillés...— Tout à fait? — Pour la vie. C'est pourtant votre perfide madame de B*** qui cause aujourd'hui tous nos chagrins! — Vous imaginez que la marquise aurait été capable d'écrire cette lettre à mon père? — Et encore celle au vicomte de Lignolle. — Impossible ! je ne puis... — Comme il vous plaira, monsieur, répondit-elle fort sèchement. Quant à moi, souffrez que je n'en doute pas, et que je me conduise en conséquence.—Adieu, madame la baronne. — Adieu, monsieur le chevalier. »

La situation critique où nous nous trouvions tous me causait-elle de fausses terreurs? Comme j'allais de l'hôtel Fonrose à la petite maison rue du Bac, il me sembla que j'étais suivi.

Le vicomte, ne se fit pas longtemps attendre : « Belle maman, vous avez mis le frac de Saint-Cloud? je le reconnais toujours... — Avec quelque plaisir? interrompit-elle avec transport. — Il ne cesse de me rappeler... — Ce dont il ne faut pas nous souvenir.—Ah! ce que je n'oublierai de ma vie. Pourquoi donc, pendant plus de quinze jours, m'avez-vous cruellement privé?... — J'attendais qu'enfin vous m'écrivissiez : je ne veux pas tout à fait devenir importune.— Importune! pouvez-vous jamais?...—Que sais-je moi? je vous vois si préoccupé de la comtesse! madame de Lignolle a tant d'esprit! tant de charmes!... — Il est vrai. — Vous devez trouver bien insipide la société de toutes les autres femmes? — Je trouve mille délices dans la société de la plus aimable de toutes.— Oui, la plus aimable après Sophie, après la comtesse. Chevalier, croyez-moi, laissons, laissons les compliments.... contez-moi plutôt vos chagrins. »

La marquise ne cessa de m'écouter avec la plus grande attention, mais souvent d'un air triste et quelquefois d'un air troublé. Je ne pus néanmoins, en finissant la longue histoire de mes embarras et de mes inquiétudes, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Ce qui me désespère encore, c'est qu'on ose vous accuser d'avoir écrit ces deux cruelles lettres. — On ose! Et qui? M. de Rosambert? madame de Fonrose? mes deux plus mortels ennemis. — Ils seraient vos amis, que je ne les croirais pas... Ma belle maman, comment empêcherez-vous mon départ? — Je ne puis, répondit-elle d'un ton préoccupé, je ne puis me lasser de le répéter : il faut que Sophie vous soit moins chère? — Moins chère? je vous assure que non; mais mon séjour à Paris devient indispensable : l'honneur me l'ordonne autant que l'amour.— Autant que l'amour de madame de Lignolle?

oui. — Ma belle maman, comment empêcherez-vous mon départ? — Faublas, il doit vous arriver de Versailles un paquet dont le contenu vous fera plaisir, j'espère, et qui changera probablement les dispositions de M. de Belcour. Si pourtant votre père s'obstinait toujours à vous emmener, mandez-le moi tout de suite.—Ce paquet, c'est?... — Demain matin, vous le recevrez : je vous laisse jusqu'à demain matin votre curieuse impatience. — Et vous ne m'assurez pas que ce premier moyen dont vous voulez bien me secourir doive être infaillible?... Plaît-il, maman?... Vous ne m'entendez plus? vous pensez à tout autre chose. — Oui, s'écria-t-elle en sortant de sa profonde rèverie, il faut que vous aimiez beaucoup la comtesse. — Ah! beaucoup. — Davantage que vous ne m'aimez?... que vous ne m'aimiez, je veux dire. — Mais... je ne sais... je ne puis... — Allons, davantage! vos incertitudes, votre embarras me l'assurent. Davantage, répéta-t-elle tristement. — Il est vrai que mon Eléonore s'est acquis à ma tendresse des droits qu'aucune autre... Mais je vous afflige, ma belle maman. — Point du tout... pourquoi?... pourquoi m'affligerais-je de ce que vous préférez votre maîtresse à votre amie? Achevez donc. Comment s'est-elle *acquis à votre tendresse des droits qu'aucune autre*... — Elle est enceinte. — Cruel jeune homme! s'écria-t-elle avec infiniment de vivacité, est-ce ma faute, si... »

Madame de B*** n'acheva point. Elle m'empêcha de tomber à ses genoux, et, de peur d'entendre ma réponse, elle posa sur ma bouche sa main, que du moins je baisai. Enfin la marquise, dont je voyais les regards s'attendrir et le teint s'animer, la marquise se leva pour s'en aller. « Vous voulez déjà me quitter? — J'y suis forcée, répondit-elle en se dérobant à mes caresses; j'y suis forcée!... Mes momens sont comptés, j'ai tous ces jours-ci beaucoup d'affaires. Adieu, chevalier. — Puisque vous me défendez de vous retenir, adieu, ma belle maman. »

Quand elle fut au bas de l'escalier : « Voyez, dit-elle les larmes aux yeux, l'ingrat ne me demande seulement pas quel jour il viendra me remercier! — Ah! pardon! j'étais occupé... — De tout autre chose, sans doute? — De tout autre chose, oui, mais de vous pourtant. Quel jour, ma belle maman? quelle jour? — Nous sommes à mardi... eh bien!... vendredi... oui, je pourrai vendredi vous donner un instant. — Toujours à la même heure? — Peut-être un peu plus tard. A la nuit fermée : ce sera plus prudent. »

Je ne sortis de la maison qu'un quart d'heure après le vicomte, et pourtant je crus encore reconnaître, non loin de moi, l'incommode Argus qui m'avait déjà donné quelques inquiétudes. Ce qui

me confirma tous mes soupçons, c'est que l'espion, maladroit ou craintif, se hâta de changer de route dès qu'il vit que je me retournais sur lui. Je rentrai chez moi, bien persuadé que le capitaine ne tarderait pas à venir m'y faire sa visite.

« Est-il possible, me dit le baron, que vous ayez risqué de vous casser une jambe?...—Mon père, j'aurais risqué ma vie. Monsieur le baron, pourquoi me poussez-vous à des extrémités qui peuvent devenir funestes? Monsieur le baron, vous devez le savoir, la mort est pour moi, dans ce moment-ci, préférable à l'esclavage. Au reste, avant de me remettre en votre pouvoir, je viens vous déclarer positivement qu'attenter à ma liberté, c'est attenter à mes jours. Quoi! mille dangers environnent une enfant malheureuse et faible, la femme la plus digne de toutes mes affections, et vous, le plus cruel de ses ennemis, vous prétendez lui enlever sa seule consolation, son unique appui! vous prétendez, en me réduisant à la plus entière immobilité, la livrer sans défense à ses persécuteurs, et m'obliger, moi, de les voir sans obstacle préparer sa perte! Monsieur le baron, si c'est encore votre dessein, s'il vous reste quelque moyen de m'enfermer dans ma chambre et de m'obliger d'y vivre, je vous annonce du moins que le capitaine viendra bientôt m'y chercher. Je vous annonce qu'alors, et je le jure par ma sœur, par vous, par Sophie, par tout ce que j'ai dans le monde de plus cher et de plus sacré; je jure que nulle considération ne pourra plus me déterminer à défendre, contre le vicomte, une vie que votre tyrannie aura désormais rendue inutile à madame de Lignolle, et odieuse à son amant. Maintenant décidez de mon sort, il est dans vos mains. — Il le ferait comme il le dit, s'écria ma sœur : quand il est question de quelque femme, il ne vous connaît plus. Cependant, il ne peut commettre de plus grande faute que celle de se laisser tuer. Ne l'enfermez donc pas, mon père; ah! je vous en prie, ne l'enfermez pas. »

Tandis qu'Adélaïde lui parlait ainsi, le baron n'arrêtait que sur moi ses regards douloureux. Hélas! et je vis les yeux de mon père se remplir de larmes. Ma sœur baisait déjà les mains de M. de Belcour, aux genoux duquel je vins me précipiter : « Mon père! ah! mon père! plaignez votre fils. A cause de ses malheurs, pardonnez-lui ce qu'il vient de vous dire et le ton dont il vous l'a dit; prenez pitié du plus impétueux des hommes, du plus infortuné des amants : songez, surtout, songez que, s'il n'était pas au désespoir, Faublas ne résisterait jamais à votre autorité si chère, à vos ordres si sacrés. »

M. de Belcour se cacha le visage dans ses mains et médita longtemps sa réponse. « Mon fils, dit-il enfin, promettez-moi de n'aller ni chez la comtesse... — Impossible! mon père. — Ni chez la baronne, ni chez le capitaine. — A la bonne heure : ni chez la baronne, ni chez le capitaine, je vous en donne ma parole, et que je ne porte jamais votre nom si j'y manque : ni chez la baronne, ni chez le capitaine, c'est tout ce que je peux promettre. » Mon père ne me répondit rien ; mais, à compter de ce moment, je recouvrai ma liberté tout entière.

Aussitôt après souper je montai dans ma chambre, et j'appelai Jasmin : « Donne-moi ton chapeau rond, mon manteau, mon épée. — Bien, monsieur : je vois que, malgré l'avis de M. le baron, vous êtes de mon avis, à moi. Vous croyez qu'il faut, le plus tôt possible, me débarrasser de ce grand diable qui donne des coups de poing si lourds, et vous avez raison ; et M. votre père dirait comme moi, si comme moi il avait reçu... — Taisez-vous, Jasmin... je ne vais pas chez le capitaine, mon ami. — Monsieur, sans trop de curiosité... — Je veux moi-même essayer d'aller parler à La Fleur. Ne te couche pas; attends-moi. — Comment, monsieur, vous ne m'emmenez pas? — Bon, tu es un poltron! Ecoute : je puis rencontrer le *grand diable*, et tu aurais peur. — Dans la compagnie de monsieur? oh! ça, non : j'irais chercher dispute à tout une guinguette, dans votre compagnie. Et, tenez : il a peut-être un domestique, le grand diable. Monsieur, en vérité, je me charge de rosser le laquais pendant que vous tuerez le maître. — Allons : cette résolution me charme et me détermine : je t'emmène... Que faites-vous donc, Jasmin? est-ce qu'ordinairement vous prenez une canne lorsque vous venez avec moi? — Dame! c'est que je pense que si le domestique a aussi une épée, par hasard, je n'en sais pas jouer, moi. — Laissez, Jasmin, laissez ce bâton, ou bien restez. — J'aime encore mieux vous suivre et n'emporter que mes bras. »

Cette bonne volonté de mon domestique me fut très heureuse, comme on va le voir. Nous venions de sortir, et pressé que j'étais d'arriver, je marchais à grands pas sans regarder autour de moi. A peine nous entrions dans la rue Saint-Honoré, lorsqu'une femme arrêta Jasmin pour lui demander le chemin de la place Vendôme. Aux accens d'une voix chérie, je me retournai : « Grands dieux! serait-ce possible?... Oui, c'est elle; c'est la comtesse!... — Quel bonheur! c'est lui! J'allais chez toi, Faublas. — Mon Eléonore, j'allais chez toi. — Et, tiens, débarrasse moi vite, poursuivit-elle, en me donnant un petit coffre : c'est mon écrin; je te l'apportais, et je

te venais joindre pour nous en aller tout de suite. — Nous en aller? où? — Où tu voudras. — Comment! où je voudrai? — Sans doute. En Espagne, en Angleterre, en Italie, à la Chine, au Japon, dans quelque désert, où tu voudras, te dis-je. — Y penses-tu? je n'ai rien de prêt pour l'exécution de ce dessein hardi. — Rien de prêt! Que faut-il? — Mon amie, nous ne pouvons pas nous entretenir ici d'un objet de cette importance : tu allais chez moi! viens-y, viens, mon Eléonore, et jouissons encore de quelques heures fortunées.— Cependant... — Quoi! cependant! cela vous fait-il quelque peine de me donner une heureuse nuit? — Grand plaisir, au contraire; mais je crois que tu ferais mieux de m'enlever sans perdre une minute. — Jasmin, cours chez le suisse, demande-lui la clef de la petite porte du jardin, et va nous l'ouvrir. Que personne ne nous voie entrer. Tu donneras au suisse deux louis pour le secret.—Monsieur, je ne suis pas si riche. — Tu les lui promettras de ma part. — Oh! bon pour lui; c'est comme s'il les tenait. — Jasmin, je t'en promets autant; mais cours. »

Bientôt la porte dérobée nous fut ouverte, et, sans avoir été vus, nous arrivâmes à mon appartement. « Que je suis contente, s'écria la comtesse en prenant possession de ma chambre, que je suis contente! C'est aujourd'hui que je suis vraiment sa femme. Me voilà chez lui! Comme nous serions bien ici!... mais c'est à la cabane que nous serons mieux... Faublas, il faut que vous m'enleviez; il le faut absolument. Tiens! que je te raconte les événements de la journée. Le capitaine est venu dès le matin me faire une affreuse scène. Il s'est hâté d'apprendre à M. de Lignolle que j'étais enceinte, et que mademoiselle de Brumon ne pouvait être qu'un homme déguisé. Il a juré qu'il connaîtrait incessamment et qu'il *mettrait à l'ombre*, je te rapporte ses propres expressions, qu'il mettrait à l'ombre l'insolent qui osait aimer sa belle-sœur (ce n'est pas aimer qu'il a dit), et qui a eu l'audace de porter la main sur lui. — Qu'a dit à cela ton mari? — Mon mari! Pourquoi donc l'appeler mon mari? Vous savez qu'il ne l'est pas. — M. de Lignolle? — Il ne paraissait point du tout content. — Et toi, qu'as-tu répondu? — J'ai répondu que, s'il se pouvait que mademoiselle de Brumon fût un homme, c'était mon heureuse étoile qui l'avait permis, et que s'il m'était arrivé jamais un ami qui m'eût fait un enfant, mon prétendu mari le méritait bien. Ma tante a crié que j'avais raison; elle a pris mon parti, ma tante! — Je le crois. — Quand les deux frères ont été partis, la marquise a beaucoup pleuré : elle voulait absolument me remmener dans sa Franche-Comté. Vois combien tu m'es cher! j'ai constam-

ment rejeté sa proposition. Faublas, j'aime bien mieux que tu m'enlèves... Cependant le vilain homme était allé se poster dans un café... — Je sais. — J'ai cru qu'il ne fallait point envoyer chez toi, car je ne veux pas que tu te battes avec le capitaine; je lui pardonne ses insultes; je les oublie; j'oublie le monde entier, pourvu que tu m'enlèves... J'allais du moins écrire à madame de Fonrose; quand elle m'a fait dire...— Je sais. — Vois-tu? c'est une méchante femme aussi, la baronne! Elle nous a servis tant que notre amour, qui n'était pour elle qu'une intrigue un peu plus gaie qu'une autre, a pu lui fournir quelque sujet d'amusement; à présent qu'il n'y a plus que des dangers à courir, elle nous abandonne. Mais que m'importe encore! puisque tu me restes, et pourvu que tu m'enlèves... Enfin la nuit est venue. Je me suis hâtée de souper et de renvoyer ma tante dans son appartement. Mes femmes m'ont couchée comme de coutume; mais dès qu'elles ont eu quitté ma chambre, j'ai vite passé cette petite robe, et par ton petit escalier, j'ai gagné la cour et la porte cochère. La Fleur, comme si je venais de le charger d'une commission, a demandé qu'on tirât le cordon : je me suis esquivée, je t'ai rencontré; rien n'empêche plus que tu ne m'enlèves.— Rien ne l'empêche! mais tout s'y oppose, au contraire! Il nous faut une voiture, un travestissement, des armes, une permission de poste, un passeport. — Ah! mon Dieu! je ne serai point enlevée cette nuit!... Hé bien! Faublas, écoute : nous allons tous deux rester ici jusqu'à la pointe du jour; alors tu me cacheras dans quelque grenier de cet hôtel; tu auras toute la journée pour faire les préparatifs nécessaires, et nous partirons enfin vers le milieu de la nuit suivante. — Impossible, mon amie. — Impossible! la raison? — Tu ne considères pas que, vouloir apporter trop de précipitation dans l'exécution d'une entreprise si difficile, c'est s'exposer à la manquer. — Regardez! moi, je trouve toujours les moyens! lui ne voit jamais que des obstacles!... — Tu peux encore, au moins pendant trois mois, cacher et nier ta grossesse. — L'ingrat ne m'enlèvera point qu'il n'y soit obligé! — Les circonstances ne sont point tellement pressantes... — Et pourquoi différer de trois mois le bonheur que nous pouvons tout à l'heure obtenir? — Toi, dont le cœur est si bon, mon Éléonore, voudrais-tu, si la nécessité ne t'en imposait pas la loi, voudrais-tu d'un bonheur qui ferait le désespoir de la sœur la plus sensible et du meilleur des pères? — Ah! malheureuse!... il ne m'enlèvera point! il ne veut pas m'enlever! — Mon amie, je te jure que ces considérations toutes-puissantes ne m'arrêteront plus quand le moment sera venu de te les sacrifier. Je te jure qu'alors,

dussé-je périr moi-même, je n'abandonnerai ni mon enfant, ni sa mère que j'adore. Mais permets que je quitte le plus tard possible les objets les plus dignes de partager mon amour avec toi ; permets qu'en les abandonnant pour te suivre, je puisse emporter du moins cette consolante idée, que je n'ai point volontairement causé leur plus grand chagrin. »

La comtesse, encore obligée de renoncer à son plus doux espoir, versa des pleurs amers. Sa douleur était si vive, que je désespérai d'abord de la calmer. Mais que ne peuvent les caresses d'un amant ! Cette nuit, comme la dernière que l'amour nous avait donnée, ne dura qu'un instant. « Déjà le jour va paraître, me dit madame de Lignolle, et je te demande, à mon tour, comment je vais faire pour rentrer chez moi ? » La question était un peu embarrassante ; il fallut rêver quelques minutes pour y répondre d'une manière satisfaisante. « Mon Eléonore, habillons-nous vite. Malgré les prudents avis de madame de Fonrose, je vais te conduire jusqu'à sa porte. Je me garderai bien d'entrer avec toi. La baronne croira que tu n'es venue chez elle de si bonne heure qu'afin de lui parler de moi. Tu te feras, en effet, une douce violence pour l'entretenir de ton amant ; et quoi qu'elle puisse te dire, tu lui tiendras fidèle compagnie, jusqu'à ce que ton cabriolet soit arrivé. — Mon cabriolet ! qui me l'amènera? — La Fleur, que j'irai prévenir. — Et si déjà le capitaine était à son poste. — Dépêchons-nous. Il n'y sera sûrement pas aux premiers rayons de l'aurore. Au reste, s'il y est, j'ai mon épée. Que veux-tu, ma charmante amie, il n'y a pas d'autre moyen... — Mais, quand et comment te reverrai-je ? — Eléonore, je ne veux pas qu'ainsi vous vous exposiez encore la nuit seule, à pied ; je ne le veux pas ! Mon amie, n'est-il pas cent fois plus convenable que ce soit moi qui vous aille trouver ?... Ne puis-je quelquefois, vers minuit, pénétrer jusqu'à toi ? » Madame de Lignolle m'embrassa. « Oui ! répondit-elle avec un cri de joie, je puis m'arranger de manière... Viens... non pas la nuit prochaine, mes mesures pourraient n'être point prises... Tiens ! afin de ne rien donner au hasard, viens vendredi, entre onze heures et minuit. »

Cependant le jour commençait à poindre. Nous descendîmes sans bruit ; nous sortîmes par la petite porte du jardin. Tout se passa mieux que je n'osais l'espérer. Je vis la comtesse entrer chez la baronne, et je courus chez M. de Lignolle éveiller La Fleur, qui dut partir un quart d'heure après. Je revins chez moi sans avoir fait de fâcheuse rencontre. A huit heures du matin, il m'arriva la lettre que voici :

« Depuis longtemps, monsieur le chevalier, je cherchais l'occa-
« sion de réparer mes torts envers vous et M. le baron. C'est avec
« transport que j'ai saisi la première qui s'est présentée : je vous
« prie de l'assurer à M. votre père. Je crois, au reste, que le roi ne
« pouvait faire pour le régiment de *** une meilleure acquisition
« que celle d'un jeune homme tel que vous, puisqu'il est certain
« que vous avez la physionomie du monde qui promet le plus.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Le marquis de B***. »

Un instant après, M. de Belcour entra dans ma chambre : il tenait à sa main plusieurs papiers, et je voyais la plus grande joie peinte sur sa figure.

« Je le reçois à l'instant de Versailles, s'écria-t-il en m'embrassant : vous avez voulu que ce fût à moi qu'il fût adressé ; vous avez voulu que, le premier, je vous félicitasse de votre bonheur. Je suis infiniment sensible à cette attention délicate. Oui, c'est cela même, ajouta-t-il en voyant que je m'approchais pour lire. C'est votre brevet de capitaine au régiment de *** dragons, maintenant en garnison à Nanci ; et ceci, l'ordre de rejoindre au 1er de mai..., dans quinze jours. Faublas, je vous ai plus d'une fois reproché l'inexcusable oisiveté qui rendait vos talents inutiles, et j'avais résolu de faire enfin moi-même les démarches nécessaires pour vous procurer le seul état qui vous convînt : je suis enchanté qu'en me prévenant vous ayez si bien réussi. Votre heureuse étoile vous accorde d'abord ce que mes plus vives sollicitations n'auraient sûrement pas obtenu tout de suite : un grade déjà supérieur et l'espoir d'un avancement certain. Malheureusement j'ai lieu de craindre que vous ne trouviez dans cette faveur de votre fortune un autre sujet de joie : voici le projet de notre commun voyage renversé ; voici votre séjour dans la capitale prolongé d'une semaine tout entière. Mais s'il est vrai que vous vous en applaudissiez, songez, mon fils, songez du moins que rien ne pourra vous dispenser d'obéir aux ordres du ministre, et de rejoindre le régiment sous quinzaine. Alors, de mon côté, je quitterai Paris, j'irai seul où nous devions aller ensemble... — Quelle bonté, mon père, et que de reconnaissance ! — Je vous promets de chercher Sophie avec autant d'ardeur et d'exactitude que vous l'auriez pu faire. — Et vous la trouverez, mon père, vous la trouverez ! — J'ose du moins l'espérer de cet événement-ci. Je ne doute pas que Faublas ne s'empresse de justifier la faveur du prince ; je ne doute pas qu'il ne remplisse avec dis-

tinction l'honorable place qui lui est confiée. Il faut croire que, dans sa retraite, M. Duportail recevra la nouvelle de cet heureux changement, qui en annoncera beaucoup d'autres, et qu'alors il ne cachera plus sa fille à l'époux devenu digne d'elle. — O mon père! oh! quel encouragement vous me donnez! — Adélaïde est déjà levée, Faublas; elle va déjeuner dans mon appartement; j'allais te faire appeler. Je n'ai pas eu l'indiscrétion de montrer ces papiers à ta sœur. Il est bien juste que ce soit toi qui lui apprennes cette bonne nouvelle : viens, mon ami, descendons ensemble. »

Je recevais les félicitations d'Adélaïde, quand mon domestique vint, d'un air effaré, me dire que quelqu'un me demandait. « Qui, Jasmin? — Monsieur, c'est lui. — Qui, lui? — Le grand diable. — Le grand diable! répéta M. de Belcour en regardant Jasmin. Qu'est-ce que cette expression?... Faublas, de qui veut-il donc parler? — Mon père... je... je vais le recevoir. — Pourquoi ce mystère?... Mon Dieu!... c'est peut-être le capitaine?... Tu ne réponds pas?... Non, Faublas, restez. Qu'il entre ici... Jasmin, priez M. le vicomte de vouloir bien passer chez moi. »

Dès que mon domestique nous eut quittés, le baron s'écria : « Voici donc le moment fatal! O mon ami! souvenez-vous des prières qu'un père vous a faites et qu'il vous réitère à genoux. » Il venait en effet de s'y jeter. Je me précipitai vers lui pour le relever; il saisit ma main droite, la baisa, la porta sur son cœur : « Qu'elle me sauve! s'écria-t-il encore; qu'elle sauve la moitié de ma vie! » Adélaïde accourut épouvantée : « Tiens, Faublas, dit M. de Belcour en se relevant, embrasse ta sœur, et ne l'oublie pas. »

Je l'embrassais lorsque le capitaine entra. « J'en vois deux! s'écria-t-il avec un affreux sourire; laquelle est mademoiselle de Brumon? » En lui montrant ma sœur, je répliquai : « Capitaine, celle-ci ne vous eût point avant-hier assis sur le balcon de la comtesse. » Cependant Adélaïde se penchait à l'oreille du baron pour lui dire à mi-voix : « Qu'il est laid, ce grand monsieur! il me fait peur! — Laisse-nous, ma fille, lui répondit-il, va faire un tour dans le jardin. » Avant d'obéir, elle vint à moi, les yeux pleins de larmes : « Mon frère, M. le baron ne vous a point enfermé : oh! je vous en prie, souvenez-vous qu'il ne vous a point enfermé. »

Quand ma sœur fut partie, le capitaine, qui n'avait cessé de me regarder avec beaucoup d'insolence, reprit : « Voilà donc ce chevalier de Faublas dont on parle! Comment cela peut-il s'être fait un nom dans les armes? cela paraît n'avoir que le souffle. Quand c'est quelque chose de plus qu'une femmelette, ce n'est encore que la

moitié d'un homme! — Capitaine, asseyez-vous donc; vous m'examinerez plus à votre aise. — Corbleu! tu prends le ton de la raillerie, je crois! Ne me connais-tu pas? ignores-tu que le vicomte de Lignolle ne souffrit jamais le sot persifflage de tes pareils, ni leurs airs impertinents! Ignores-tu qu'il ne souffre jamais un regard, un geste équivoques; que les plus fiers ont devant lui perdu leur audace; qu'il a sans peine immolé des hommes plus fameux que toi, et qui surtout paraissaient plus redoutables? — Enfin, il a tout dit! Capitaine, est-ce la coutume des braves comme vous d'essayer d'intimider l'ennemi qu'ils craignent de ne pouvoir vaincre? Je suis bien aise de vous prévenir que cet excellent moyen pourrait ne pas vous être avec moi d'une grande ressource. — Corbleu! » s'écria le vicomte, outré de colère. Il se fit pourtant quelque violence, et, me prenant la main : « Écoute, dit-il, puisqu'il était possible qu'il se trouvât sous les cieux un jeune insensé téméraire au point de déshonorer un frère que j'aime, et d'oser porter la main sur moi, et d'oser m'insulter en face, j'aime mieux que ce soit toi qu'un autre. Trop souvent, depuis deux ou trois années, on m'étourdissait de ton nom. Sache que pour l'adresse et la force, je ne reconnais dans le monde entier qu'un homme comparable à moi; et celui-là, je pense qu'aucun maître n'ose contester sa témérité. Je ne permettrai jamais qu'aucune autre réputation s'élève et balance la mienne. Je comptais venir quelque jour à Paris tout exprès pour te le dire... — Remerciez donc le hasard qui, me donnant avec vous des torts apparents, vous épargne l'infamie d'un duel dont le seul motif eût été votre féroce amour d'une fausse gloire. — Corbleu! je suis bien impatient de savoir comment tu feras pour soutenir la hardiesse de tes discours. Plus je te regarde, et moins je puis me persuader que tu sois digne de ta renommée. — Allons donc au fait, capitaine : ce sont les preuves que vous demandez, n'est-ce pas? — Assurément! Mais, dis-moi, voudrais-tu, par hasard, pouvoir te vanter d'avoir défié le vicomte de Lignolle? — Pourquoi m'en vanterais-je? quel honneur m'en pourrait-il revenir? D'ailleurs, est-ce que j'ai jamais fait métier de défier personne? — C'est que j'ai juré, je t'en avertis, qu'en toute rencontre, ce serait moi qui proposerais le combat. — Je n'ai fait, moi, d'autres serments que de ne le refuser jamais. — Eh bien! choisis les armes. — Toutes me sont égales. — L'épée donc! l'épée! j'aime à voir mon ennemi de près. — Je tâcherai de ne pas trop m'éloigner de vous, capitaine. — C'est ce que nous verrons, mon petit monsieur. Le lieu? — M'est assez indifférent. La Porte-Maillot, cependant, si vous voulez. — La Porte-Maillot, soit. Mais cette fois tu

n'y trouveras pas le marquis de B***. — Peut-être. — Le jour et l'heure? — Aujourd'hui, et tout de suite. — Voilà, s'écria-t-il en me frappant sur l'épaule, ce que tu as dit de mieux : partons. — Capitaine, vous avez votre voiture? — Non. Je vais toujours à pied. — Il faudra pourtant vous déterminer à prendre une place dans le carrosse du baron. — Pourquoi cela? — Parce que nous irons chercher un de vos amis. — Une de mes amis! corbleu! — Oui; de mon côté, j'emmène un témoin. — Un témoin! où est-il? — Le voilà. — Ton père? — Mon père. — Qu'il vienne, si bon lui semble; mais qu'il ne compte pas sur ma pitié. — Monsieur le vicomte, répondit le baron avec baucoup de sang-froid, plus je vous écoute et plus je demeure persuadé que c'est vous qui ne méritez pas la mienne. — Capitaine, l'avez-vous bien entendu? — Eh bien! me répondit-il. — Eh bien! m'écriai-je, en prenant à mon tour sa main, que je serrai fortement, c'est l'arrêt de ta mort qu'il vient de prononcer! Partons. — Partons, répéta mon père; et je vois que nous serons bientôt revenus. »

Nous commençâmes par aller chercher M. de Saint-Léon, collègue du capitaine, autre officier de marine, aussi traitable, aussi poli que son ami l'était peu. Cet honnête gentilhomme, en comblant mon père d'égards, en m'accablant de civilités sans nombre, désavouait assez les invectives, les bravades et les jurements que M. de Lignolle ne cessait de vomir. Plusieurs fois même il hasarda quelques paroles conciliatrices; mais on sent que toute médiation devenait désormais inutile entre le vicomte et moi. Tous deux résolus à périr plutôt que de reculer, nous arrivâmes à la Porte-Maillot.

Nous venions de mettre pied à terre; déjà mon adversaire avait la main sur son épée, déjà la mienne était tirée. Tout à coup plusieurs cavaliers qui, depuis quelques secondes, nous suivaient au grand galop, fondirent sur le capitaine et l'environnèrent en criant : « De la part du roi! » L'un d'eux lui dit : « Monsieur le vicomte de Lignolle, le roi et nos seigneurs les maréchaux de France vous ordonnent de me rendre votre épée, et je dois, jusqu'à nouvel ordre, vous accompagner partout. » Le capitaine devint furieux; cependant il n'osa faire aucune résistance. « On ne te donne pas de gardes, à toi, me cria-t-il en se désarmant, on compte sur ta sagesse. Tu as au reste des amis très prudents; rends grâce à leur extrême vigilance, elle te fera vivre quelques jours de plus, mais seulement quelques jours. Comprends bien ce que je te dis. »

Je revins avec mon père; et comme nous passions devant la porte de Rosambert, alors seulement je me rappelai que ce jour même

était pour mon heureux ami le jour du lendemain des noces, et que je devais déjeuner avec la nouvelle comtesse. Je quittai le baron ; je me fis annoncer chez M. le comte. Il vint me recevoir dans son salon.— Rosambert, j'accours vous féliciter, et je me rends à votre invitation. — Pardon, me répondit-il, vous ne déjeunerez qu'avec moi. La comtesse est fatiguée, elle repose. — J'entends. Vous êtes content de votre nuit. — Oui... oui, content. — Mon ami, ce rire est forcé, votre gaîté ne me semble pas naturelle. Qui peut troubler... — Un méchant tour... qui me vient de votre marquise... Je le parierais maintenant! — Quoi donc? — Je reçois à l'instant l'ordre de rejoindre.— De rejoindre? et moi aussi. — Comment! et vous aussi? — Mon ami, je suis capitaine de dragons. — Capitaine! Ah! recevez mon compliment. Embrassons-nous. Votre régiment n'en aura pas de plus jeune, de plus brave et de plus joli. Voilà donc qu'enfin la marquise se décide à faire quelque chose pour vous! Ne vous l'ai-je pas dit depuis longtemps, qu'avec du mérite on ne s'avançait encore que par les femmes! — Je vous admire! Qui vous a dit que c'est madame de B***? — J'avoue qu'il serait plus plaisant que ce fût son mari! » s'écria-t-il.

Je ne répondis rien. Il m'avait paru convenable de ne pas communiquer à M. de Belcour la lettre du marquis : jugez si j'étais tenté de la montrer à Rosambert!

« D'abord capitaine dans un régiment de cavalerie! continuait le comte, ce n'est pas mal débuter! Oh! vous irez plus loin, c'est madame de B*** qui vous porte! Cependant! comment se fait-il que la marquise ait eu le courage de se sacrifier elle-même à votre avancement? le courage de reléguer Faublas dans une garnison! Votre régiment où est-il, chevalier? — A Nanci. — A Nanci?... Attendez donc... me tromperais-je? non, non. Ah! je ne m'étonne plus. — Quoi donc? — Le *quoi donc* est excellent! Vous ignorez peut-être ce que je veux dire? — Je ne m'en doute même pas, en vérité! — Faublas, voilà de ces mystères maladroits qui nuisent plus qu'ils ne servent. Comment voulez-vous que je ne sache pas cela? — Eh quoi, cela? — Mais, que madame de B*** possède, tout près de la capitale de la Lorraine, une fort belle terre qu'il y a longtemps qu'elle n'a vue. — Ah! ah! — Elle y compte sans doute passer toute la belle saison; et tant qu'il vous plaira, vous obtiendrez de votre colonel des petits congés de vingt-quatre heures. Ainsi la marquise, au comble de ses vœux, vous aura tout à son aise, et ne craindra plus la concurrence de personne. Elle a vraiment trouvé le meilleur moyen d'empêcher en même temps que vous ne puissiez chercher

Sophie et secourir madame de Lignolle. — M'empêcher de secourir mon Éléonore ! — Assurément, car c'est tout à l'heure que vous avez ordre de rejoindre. — Seulement au 1er de mai. — Eh bien, dans quinze jours ! — A cela je gagne une semaine entière, puisqu'il est vrai que mon père devait m'emmener samedi prochain. — Le grand bénéfice ! eh ! quel changement une semaine peut-elle apporter... — Que sais-je ? il arrive tant de choses en moins de temps ! — Faublas, voilà ce qui s'appelle s'étourdir sur sa situation. — Taisez-vous, mon ami, taisez-vous ! ne m'ôtez pas l'illusion qui me soutient. — Madame de Lignolle, quand vous l'aurez abandonnée huit jours plus tard, sera-t-elle donc moins malheureuse ? — Rosambert ! Rosambert ! est-ce quand je touche au fond de l'abîme qu'il faut me le montrer ? — Sera-t-elle moins exposée à la vengeance de ses ennemis ? — Cruel ! — Aux brutales fureurs du capitaine ? — Il est venu ce matin. Nous étions sur le point de nous battre, lorsqu'un garde de la connétablie nous est tout à coup arrivé. — Un garde ! pour lui ? vous n'en avez pas, vous ? — Non. — Je le crois ; cela vous aurait gêné dans vos courses : il ne vous aurait plus été possible d'aller *incognito* visiter la marquise. — La marquise ! A vous entendre, Rosambert, on croirait que rien dans le monde entier ne se fait que par elle. — Mon ami, c'est que le lion, qui, depuis quelques semaines semblait profondément endormi, vient de se réveiller ; c'est que je vois madame de B*** maintenant tout remuer autour d'elle : il y a huit jours, de mauvais bruits sur mademoiselle de Brumon commencent à courir... — Mon Dieu ! — A peu près dans le même instant une lettre fatale est adressée au capitaine... — Est-il possible ? — Hier, j'apprends de bonne part la rupture de M. de Belcour et de la baronne ; aujourd'hui le brevet vous arrive : et moi, par contre-coup, je suis obligé de partir, et je n'ai pas, comme vous, quinze jours de grâce ! il faut que je sois au régiment le 21 de ce mois, il faut que je vous fasse mes adieux après-demain, vendredi ! Mais en cela, quel est son but ? car elle ne fait rien sans dessein, l'artificieuse personne... S'il ne m'est pas permis de tout deviner, je conçois du moins que, prête à frapper les grands coups, mais sachant notre réconciliation, et ne pouvant dissimuler que l'homme du monde qui la connaît le mieux doit être le plus disposé à vous servir contre elle de sa bourse, de ses conseils, et même de son bras s'il le fallait absolument, la marquise croit devoir, le plus tôt possible, écarter celui de ses ennemis qu'elle regarde comme le plus dangereux, parce qu'il est de vos amis le meilleur. Au reste, elle est femme dans toute la force du terme, votre madame de B*** !

Après avoir battu les gens, elle leur garde rancune ; et, poursuivit-il en promenant sa main sur son front, tout récemment... tout récemment... avant la venue de cet ordre militaire qui m'exile... j'ai cru m'apercevoir que le coup de pistolet dont elle a bien voulu me gratifier ne l'empêcherait pas de me faire de temps en temps quelques petites malices d'un autre genre. — Comment? — Oui. Je ne suis pas sorti de chez moi depuis hier au soir ; eh bien ! je parierais qu'hier au soir la marquise se sera très sincèrement réconciliée avec madame de ***, cette comtesse éternellement officieuse !... qui a tant pressé mon heureux mariage. — D'honneur, mon ami, je ne comprends rien à tout ce que vous me dites. — Tant mieux... J'aime assez, quand je suis fort indiscret, à rester du moins fort obscur. Vous vous en allez, mon ami? Je ne fais pas d'effort pour vous retenir, car, je l'avoue, j'ai besoin d'être seul un moment. — Vous avez du chagrin? — Un peu. — Cet ordre de partir? — Cela, et autre chose. — Que je ne puis savoir? — Ou qui ne vaut pas la peine d'être su. — Mais encore? — Bon ! une bagatelle !... rien... moins que rien. Cependant on me l'a dit cent fois, et je ne l'ai jamais voulu croire : il est difficile que la plus belle humeur n'en soit pas un moment altérée... Que voulez-vous? c'est un petit nuage qu'il faut laisser passer. — Rosambert, vous parlez comme un oracle ; je reviendrai quand vous serez intelligible. Adieu. — Adieu, Faublas. — Au moins vous voudrez bien présenter mes devoirs à la nouvelle mariée, et l'assurer de mes regrets. — Oui... oui... ce soir vous la verrez... je vous l'amènerai ce soir. — Etourdi ! je m'en allais, sans vous avoir même demandé son nom. — De Mésanges, répondit-il. — De Mésanges ! m'écriai-je. — Eh bien ! qu'y a-t-il qui vous étonne? — Rien. — Il vous a frappé, ce nom? — Frappé !... c'est que j'ai connu dans ma province un frère de cette demoiselle. — Elle n'en a pas. — C'était donc un de ses cousins. Adieu, mon ami. — Non, non, chevalier ! écoutez donc ; quand vous l'avez connu, ce cousin, avez-vous aussi connu la cousine, par hasard? — Point du tout. Pourquoi? — Ah ! pour... pour rien. Tenez, Faublas, ayez de l'indulgence, je suis aujourd'hui d'une bêtise amère. »

Je me hâtai de sortir pour que Rosambert ne vît pas sur mon visage trop de gaîté succéder à trop d'étonnement.

Mon père m'attendait avec impatience. Comme j'entrais chez lui, je l'entendis qui disait à ma chère Adélaïde : « Eh ! malheureuse enfant, si cela était, me verrais-tu si tranquille? Accourez-donc, me cria-t-il dès qu'il m'eut aperçu, votre sœur se désole. Elle prétend qu'il vous est arrivé quelque malheur et que je le lui cache. — O mon

frère! s'écria-t-elle, je serais morte si vous n'étiez pas revenu. Mais quand est-ce donc que vous ne vous battrez plus qu'à cause de Sophie? — A propos, interrompit le baron, je n'ai jamais songé à vous faire cette question que lorsque vous n'étiez pas là? Qu'est devenue, je vous prie, la lettre de M. Duportail? — Mon père, je l'avais gardée, je l'ai perdue à Montargis, le soir que je m'y suis trouvé mal. C'est sans doute madame de Lignolle qui l'a trouvée; mais je n'ai pas osé lui en parler. Ce qui m'étonne, c'est qu'elle ne m'en ait jamais rien dit. »

Le soir du même jour, Rosambert nous amena sa femme. D'un bout de l'appartement à l'autre, madame la comtesse reconnaissant ma sœur, qu'elle n'avait pourtant jamais vue, s'arrêta toute surprise. « Avancez donc, lui dit son mari. Qui vous retient à cette porte? — Dame! lui répondit-elle en regardant toujours ma sœur, c'est qu'il me semble que la voilà. — Qui? — Ah dame! une demoiselle que je croyais ma bonne amie. —Vous connaissez mademoiselle? »

Pendant ce court dialogue, je me demandais ce que j'avais à faire pour empêcher la jeune femme de se trahir tout à fait. M'éloigner un instant, c'est livrer ma sœur aux dangereuses questions, aux reproches embarrassants de la comtesse, à qui d'ailleurs je donnerais bientôt un nouveau sujet d'étonnement, puisque je ne pourrais me dispenser de reparaître bientôt au salon. Je devais donc, tout au contraire, me hâter de me faire remarquer de madame de Rosambert, afin de lui rappeler ainsi les éclaircissements nécessaires, les prudents avis que, la veille du mariage, madame d'Armincour avait très probablement donnés à l'innocente mademoiselle de Mésanges. Ce fut le parti que je pris. Je me jetai devant elle et la saluai respectueusement.

La comtesse fit alors un cri, laissa tomber ses bras, perdit toute contenance, et, prête à se trouver mal, fut obligée de s'appuyer contre la porte. Cependant elle ne cessait de promener ses regards, tantôt sur ma sœur et tantôt sur moi; je voyais bien qu'elle était encore embarrassée de savoir qui de nous deux était sa bonne amie. «Voilà, dit Rosambert, une véritable reconnaissance! fort singulière, tout à fait théâtrale! mais il me semble que dans cette scène, d'ailleurs très amusante, ce n'est pas moi qui joue le plus beau rôle.» De l'autre côté, mon père murmurait tout bas: « Encore des quiproquos! encore une aventure galante! je le parierais. —Vous connaissez donc mademoiselle?» reprit le comte, en montrant ma sœur à sa femme. Celle-ci, mal à propos s'avisant de vouloir être fine,

répondit : « Ah ! mon Dieu non. D'abord, moi, je ne connais pas du tout mademoiselle de Brumon ! — De Brumon ! répéta Rosambert, maudit soit donc l'infernal génie qui vous fait deviner son nom ! Ainsi, continua-t-il en se frappant le front, plus de doute ! aucune espèce de doute ! je suis déjà ce qui s'appelle un mari, un vrai mari ! Je le suis ! je l'étais même avant les noces. Le comment ! je l'apprendrai peut-être quelque jour... » Mon père se pencha à l'oreille du comte, pour lui recommander de la modération : « Songez que ma fille est là, lui dit-il. —Vous avez raison, monsieur ; et je suis, je l'avoue, inexcusable, moi, inexcusable de faire tant de bruit pour une bagatelle. Mais vraiment, de quelque manière qu'on y puisse être préparé, on ne reçoit pas le coup sans crier un peu... J'ai du courage, je ne vous demande qu'un instant pour me remettre. Tout à l'heure vous me verrez parfaitement tranquille... Néanmoins, convenez que ce jeune homme peut se vanter d'avoir la plus maligne étoile... assez bonne pour lui, mais si fatale à tout ce qui l'approche ! Il semble qu'il soit écrit là-haut que pas un de ses amis, pas un ne l'échappera !... » Il ne put s'empêcher d'interroger encore la pauvre petite femme : « Madame, vous n'avez vu mademoiselle nulle part ? — Nulle part, oh ! mon Dieu ! non ; pas même chez ma cousine de Lignolle. — Ah !... quelle fureur aussi de questionner quand... quand on est sûr... Fort bien, madame la comtesse ! fort bien ! c'est assez, le chevalier lui-même me dira le reste. »

A ces mots, le comte parut prendre son parti. Chacun s'étant assis, la conversation roula sur des objets indifférents. Cependant la nouvelle mariée, qui parlait peu, me regardait beaucoup. Elle me regardait d'un air qui semblait annoncer que, si elle était encore un peu mécontente et étonnée de la manière dont j'avais entretenu ses erreurs en profitant de son ignorance, elle ne se sentait pourtant pas disposée à garder éternellement avec moi sa surprise et son ressentiment. Rosambert, pendant ce temps-là, se faisait une extrême violence pour dissimuler les inquiétudes que lui donnait l'attention soutenue dont il voyait sa femme m'honorer ; et comme enfin la comtesse se mit à rire, il lui demanda pourquoi. « Dame ! je ris parce qu'il rit, lui. — Lui ! lui ! madame, et pourquoi rit-il, lui ? — Dame ! il rit peut-être de ce que... Ah ! mais c'est que je ne peux pas vous dire... Dame ! je ne sais pas de quoi il rit. « En vain le comte voulut retenir un signe d'impatience, en vain il essaya d'étouffer un profond soupir ; et, puisque Rosambert mettait de l'amour-propre à ne pas laisser voir les petits chagrins que sa mésaventure lui causait, je crois qu'il était temps qu'il s'en allât.

« Adieu, me dit-il, et sans rancune. Demain, dans la soirée, vous trouvera-t-on chez vous? — Oui, mon ami. — Vous pouvez compter sur ma visite. — Y viendrai-je avec vous? lui demanda sa femme. — Quelle question me faites-vous là? répondit-il d'un air assez détaché : ce sera comme vous voudrez. Je vous observe néanmoins que les jeunes femmes ne vont pas ainsi chez les garçons, tous les jours surtout. »

Cependant la comtesse allait descendre; je lui présentai la main. « Ah! dame! je ne demande pas mieux, dit-elle en serrant la mienne. Mais c'est que pourtant je vous en veux beaucoup! Vous m'avez bien attrapée, au moins! — Chut! chut! s'écria Rosambert. Madame, ces choses-là ne se disent pas quand il y a du monde, surtout quand le mari est là. »

Tous deux ils partirent. Le lendemain, à six heures du soir, le comte vint chez moi; mais il n'amenait pas la comtesse. Au reste, il entra dans ma chambre, en poussant de grands éclats de rire : « Tout cela est fort plaisant, s'écria-t-il, infiniment plaisant! — Quoi? — Ce que la comtesse m'a raconté. — Vous avez vu madame de Lignolle? — Eh! non, ma femme. Elle m'a tout conté, vous dis-je; et, devant elle, j'ai gardé mon air sérieux, à cause des bienséances. Maintenant que je suis chez vous, permettez-moi de ne me plus gêner; permettez-moi de rire. Vous êtes né pour les comiques aventures. — Rosambert, si vous voulez que je vous réponde, expliquez-vous. — Ah! cette fois, je suis clair; mais si vous m'y forcez, je le serai davantage. — Comme il vous plaira. — Oui? Eh bien! écoutez : ma femme m'a dit qu'avant de devenir ma femme, elle avait été votre femme!... — Cela n'est pas vrai. — Comment! c'est vous qui niez le fait... » Je l'interrompis vivement : « Monsieur le comte, un mot, je vous prie. Avant de me continuer vos insidieuses confidences, entendez-moi bien : toutes vos questions sur une matière aussi délicate seraient, de quelque manière que vous puissiez les risquer, seraient, dis-je, absolument inutiles : si le fait est faux, je ne suis pas assez cruellement fat pour en accuser votre femme; s'il est vrai, je ne suis pas assez sottement indiscret pour l'avouer à son mari. — Mais on ne vous prie ni d'avouer ni de désavouer; on demande seulement que vous écoutiez. Madame de Rosambert m'a raconté que vous aviez eu le bonheur de coucher avec la douairière d'Armincour; que cette nuit-là vous aviez quitté le lit de la marquise pour venir causer dans celui de mademoiselle de Mésanges, qui bientôt avait cessé d'être demoiselle, mais sans le savoir, puisqu'après vous être comporté avec elle comme un très





galant homme, vous l'aviez pourtant laissée persuadée que vous étiez une fille. Chevalier, convenez donc que si la jeune personne m'a fait une histoire, elle en sait faire de jolies, et souffrez que j'en rie. — Rosambert, loin de m'y opposer, j'en vais rire avec vous. — J'ai pourtant, reprit-il d'un air un peu plus grave, une question à vous faire... avec les ménagements convenables. Supposons... c'est une supposition, vous comprenez bien?... supposons que l'aventure vous fût arrivée, en auriez-vous fait la confidence à madame de B***? — Jamais. — C'est ce que je pense. Qui pourrait donc le lui avoir dit? Car mon mariage, il n'en faut plus douter, est un bienfait de la marquise; et, comme je vous le confiais hier matin, parce que les découvertes de la nuit précédente me l'avaient déjà fait pressentir, c'était uniquement pour madame de B*** qu'elle agissait, cette obligeante comtesse de ***, qui me paraissait toute dévouée. Au moment même où, tout à fait dupe de leur stratagème, je dotais d'un ample douaire la virginité de mademoiselle de Mésanges, à qui certainement il ne fallait rien pour cela, les deux puissances belligérantes annonçaient publiquement que leur rupture avait été simulée, et que c'était M. de Rosambert qui payait les frais de la guerre. Au reste, je suis obligé de le reconnaître, la marquise est vraiment noble dans ses vengeances: quand elle m'a estropié de ce coup de pistolet, elle pouvait en recevoir un. Maintenant qu'elle me fait donner pour fille une demoiselle passablement femme, au moins elle a soin de dorer la pilule: elle y joint pour me consoler vingt mille écus de rente. Chevalier, quand vous verrez ma généreuse ennemie, remerciez-la de ma part, je vous en prie. Dites-lui que d'abord je n'ai pas été totalement insensible au petit malheur de me voir, par un sot hymen, rangé dans la foule; mais rendez-moi justice: ajoutez que ma faiblesse n'a duré qu'un moment; qu'à présent je prends fort bien la chose. Surtout, ne manquez pas d'assurer la marquise que, malgré ma propre infortune, je me sens disposé plus que jamais à me moquer des époux malheureux... Faublas, venez avec moi! — Où cela? Je vous vois superbe! comment! l'épée! l'habit de cérémonie! Faites-vous déjà des visites de noces? — Non, des visites d'adieu, puisqu'il faut que je parte demain. — Et vous demandez que je vous accompagne? — Je soupe au faubourg Saint-Honoré; nous mettrons pied à terre aux Champs-Élysées; nous ferons quelques tours de promenade, nous causerons. — J'y consens, pourvu que ce soit seulement de madame de Lignolle. — Très volontiers. Me voici désormais un mari comme cent mille autres; mais n'importe, je suis toujours du parti des jeunes gens contre les époux... Faublas,

voilà que j'y songe : n'allez pas vous mettre en tête que je vous emmène pour vous empêcher de courir où l'amour pourrait vous appeler. — Comment? — Oui, si vous aviez quelque conquête toute récente, un rendez-vous chez une jeune femme déjà fatiguée de son nouvel époux... ne vous gênez pas. — Rosambert, si vous pensiez réellement que cela fût possible, en parleriez-vous d'un ton si dégagé? — D'honneur, je le crois! L'adversité vient d'éprouver mes forces, je me sens capable de tout.

« Ainsi, je crois qu'il ne reste à l'infortunée comtesse d'autre ressource que de se retirer dans sa famille et de plaider en séparation, si M. de Lignolle la tourmente. » Quand Rosambert me parlait de la sorte, il faisait presque nuit, et nous nous trouvions aux Champs-Élysées, à peu près en face de la maison de M. de Beaujon. M. de B*** sortait de la maison voisine. Dès qu'il me vit, il vint à moi; il retourna sur ses pas dès qu'il vit Rosambert. Celui-ci me dit : « Il nous évite; allons à lui, ne laissons pas échapper une si belle occasion de passer un moment agréable. » Ce fut en vain que je m'efforçai de retenir Rosambert, son malheureux sort l'entraînait.

« Monsieur le marquis, vous nous fuyez? — Il est vrai qu'au moins je ne vous cherche pas, lui répondit-il d'un ton fort sec. — En effet, beaucoup de gens m'ont assuré que vous me gardiez de vifs ressentiments. Je vous avoue que je suis très curieux et très impatient de savoir les raisons... — Croyez-vous que je me gênerai pour vous les dire?... Bonjour, monsieur le chevalier, continua-t-il en me donnant la main; hier vous avez dû recevoir de Versailles?... — Oui, son brevet, interrompit Rosambert; il l'a reçu. — Je l'ai reçu, monsieur le marquis, et je suis bien sensible à cette preuve de votre... » Le comte, à mon tour, m'interrompit : « Faublas, c'est monsieur qui l'a demandé pour vous? — Oui, c'est moi. Qu'y a-t-il là qui doive vous faire rire? — Quoi! monsieur, madame la marquise, de son côté, ne l'aurait pas un peu sollicité? — Pourquoi non? la marquise est une excellente femme, disposée à rendre service à tout le monde, vous excepté! — J'en demanderai toujours la raison. — La raison?... Monsieur le comte, quand on se croit aimable au point de ne pas rencontrer de femme qui résiste, et qu'on en rencontre une sage, vertueuse, pleine d'amour pour son mari... — Pardon, j'en connais tant comme celles-là que je ne sais de laquelle vous me parlez. — De la mienne, monsieur. — De la vôtre!... de la vôtre! — Oui; quand on la rencontre, on échoue.... — On échoue?.... sans doute. — Alors il faut prendre patience. — Vous en parlez fort à votre aise, vous, monsieur, qui n'échouez jamais. — Point de mauvaises plai-

santeries, monsieur le comte. Je n'ignore pas que vous avez été plus heureux que moi près d'une demoiselle... — D'une demoiselle? ah! oui, près de mademoiselle Duportail. — Duportail, ou point Duportail! vous avez beau ricaner; au moins pour me venger, moi, je n'ai pas fait de bassesse. — Ah! ménagez-moi. Au reste, expliquez-vous, qu'appelez-vous une bassesse? — Ce que vous avez fait à ma femme, monsieur. — Eh bien! monsieur, qu'est-ce que j'ai fait à votre femme? voyons, si vous le savez. — Si je le sais! le lendemain du jour que mademoiselle de Faublas avait couché dans le lit de la marquise... — Mademoiselle de Faublas! êtes-vous sûr? »

Je m'approchai de Rosambert, et lui dis tout bas : « Mon ami, prenez garde que votre gaîté devienne excessive, et du moins, j'ose vous en supplier, ne compromettez pas madame de B***. » Le marquis cependant continuait : « Le lendemain, pour vous venger, vous avez amené chez ma femme le frère sous les habits de la sœur. — Voyez comme je suis malin, s'écria le comte en éclatant de rire : de quelle espiéglerie je me suis avisé contre la marquise! Voilà pourtant de mes tours! voilà... — Je crois, interrompit avec beaucoup de véhémence M. de B***, qui s'animait visiblement, je crois qu'il ose encore se moquer de moi! Monsieur le comte, non content de cette première perfidie... — Vraiment, quand je m'en mêle... — Vous avez encore eu la méchanceté noire... — Diantre! ceci devient sérieux! — Oh! très sérieux, et rira bien qui rira le dernier, monsieur de Rosambert, car je n'aime pas les airs persifleurs, je vous en préviens. — Ni moi les airs menaçants, monsieur le marquis! mais voyons... voyons d'abord *la méchanceté noire.* — Oui, la méchanceté noire de prendre occasion de la présence du jeune homme déguisé pour faire à ma femme, devant moi, la scène la plus impertinente et la plus affreuse. — Oh! je le reconnais maintenant, je suis un... un malheureux! un vrai démon! un roué! — Riez, riez, monsieur; mais puisque vous avez exigé cette explication, et qu'au lieu d'avouer vos torts, vous comblez la mesure, apprenez ce que je pense de votre conduite envers la marquise : je la crois indigne d'un homme d'honneur, et tout à l'heure, ajouta-t-il en portant la main sur son épée, tout à l'heure vous allez m'en faire raison. — Vraiment, voici le plus drôle! et quoique beaucoup de gens pussent s'en étonner, je vous avoue que je m'y attendais.

— « Eh! messieurs, m'écriai-je, que voulez-vous faire? Je ne puis souffrir ce combat, monsieur le marquis, je ne le puis!... et vous, Rosambert, vous qui détestez les querelles, est-il possible que dans vos gaîtés?...

— « Toujours, criait M. de B***, toujours j'ai vu dans sa physionomie qu'il était un mauvais plaisant...—Mauvais ! vous me piquez ! — Mais je n'aurais pas cru qu'il fût un si méchant homme ! — A la bonne heure, voilà qui est plus noble. — Il faut que je lui donne une bonne leçon qui le corrige... — Il est fâché tout à fait! tout à fait fâché ! Je ne vous reconnais plus, monsieur le marquis ! j'avais, moi, toujours vu sur votre figure... excepté pourtant certaine matinée où vous vouliez, à la Porte-Maillot, tuer le chevalier et le baron, et le comte et tout le monde ! excepté ce matin-là, j'avais toujours vu sur votre figure que vous étiez le plus doux, le meilleur des hommes. »

A ces mots, prononcés du ton le plus moqueur, M. de B***, transporté de colère, mit l'épée à la main. Averti par je ne sais quel pressentiment funeste, je ne pus me défendre de quelque émotion à la vue de ce fer ennemi, de ce fer vengeur qui devait, dans un instant, se rougir du sang de Rosambert, et bientôt, bientôt après, d'un sang plus précieux.

Je me jetai sur Rosambert : « Monsieur le marquis, de grâce, calmez-vous! monsieur le comte, vous ne vous battrez pas! Je ne souffrirai pas que vous vous battiez ! — Laissez donc, Faublas, me répondit celui-ci ; je suis assez fâché d'y être obligé; mais c'était la chose inévitable. Au moins ce ne sera pas un duel... une rencontre seulement, une rencontre ; et j'aurai su de monsieur une infinité de choses très plaisantes. — Si tu ne te mets promptement en garde, cria M. de B*** tout à fait hors de lui-même, je dis partout que tu es un lâche ; et, en attendant, je te coupe la figure. — Je te coupe la figure ! répéta Rosambert. (Il se mit à rire.) Ce serait dommage ! on ne verrait plus dans mes traits les méchants tours que je me permets de jouer à cette femme... *sage, vertueuse, pleine d'amour pour son mari;* n'est-il pas vrai, monsieur le marquis ? »

Alors, pour se dégager de mes bras, Rosambert, toujours en riant, fit très lestement quelques pas en arrière ; et, du même temps, il revint sur M. de B*** l'épée à la main.

Ils se battirent vigoureusement ; ils se battirent pendant quelques minutes. Ah ! que de malheurs m'eût épargnés la défaite du marquis ! Ce fut le comte qui succomba. « Le ciel est donc juste ! s'écria M. de B***. Périssent ainsi tous ceux qui portent une physionomie trompeuse ! Je vais, le plus tôt possible, ajouta-t-il, envoyer ici les secours nécessaires ; restez auprès de lui. Voyez pourtant ce que c'est qu'une figure ! comme la sienne est déjà changée ! »

Il s'éloigna. Le comte, étendu par terre, me fit signe de me baisser

pour l'entendre, et me dit d'une voix très faible : « Mon ami, je suis grièvement blessé ; je ne crois pas que, cette fois, j'en revienne. Faublas, assurez au moins madame de B*** que je ne suis pas mort sans avoir éprouvé le sincère repentir de mes cruels procédés pour elle... cruels !.... plus que vous ne pensiez.... Faublas, il est trop vrai que.... » Rosambert ne put achever ; il perdit connaissance.

Je tâchais, avec plusieurs personnes attirées par le bruit du combat, je tâchais d'arrêter le sang de mon malheureux ami, quand les chirurgiens arrivèrent. On se hâta de le transporter chez lui. Quel spectacle pour sa jeune femme ! La plaie fut examinée ; nous n'obtînmes des chirurgiens que cette réponse inquiétante : « On ne peut rien dire que le troisième appareil ne soit levé. »

Je rentrai chez moi, l'imagination remplie de funestes images : « Mon père, il est mourant ! — Qui ? — M. de Rosambert. Le marquis vient de lui donner un affreux coup d'épée. — Le marquis ? répondit le baron ; puisse-t-il au moins n'en plus donner à personne !... Cet événement est triste... et fatal, fatal ! Il va ramener sur vous l'attention générale. — O mon frère, me dit Adélaïde en adoucissant par de tendres caresses sa réflexion cruellement juste, mon frère, je ne sais pas précisément quelle conduite vous tenez ; mais je vois depuis quelque temps qu'il ne vous arrive que des malheurs ! »

Qu'elle fut longue pour moi la nuit qui vint succéder à cette fâcheuse soirée ! quels songes terribles toublèrent mon pénible assoupissement ! Aussitôt que je fermais les yeux, je ne voyais plus que des objets d'horreur. Des épées suspendues sur ma tête ; mes habits teints de sang ! le ciel en feu ! je ne sais quel fleuve débordé roulant avec mille débris un cadavre ! partout la mort autour de moi ! Je m'éveillais le cœur serré, le visage couvert de sueur ; et, pour écarter de si épouvantables images, je tâchais de porter toutes mes pensées sur le jour fortuné qui m'allait luire, sur ce vendredi si impatiemment attendu, qui devait m'offrir quelques doux moments dans la société du vicomte de Florville, et les plus vifs plaisirs dans les bras de mon Éléonore. Mais en vain je m'efforçais de guérir une imagination frappée des plus sinistres pressentiments : elle repoussait toute idée consolante ; mon ame était profondément triste. Hélas ! il vint en effet trop tôt, ce vendredi qui semblait ne me promettre que du bonheur ; il vint en effet trop tôt, cet affreux jour, suivi d'un jour plus affreux !

Dès le matin, j'allai chez M. le comte, il avait fort mal passé la nuit. J'y retournai l'après-dînée ; on venait de lever le premier ap-

pareil, et l'on n'osait point encore assurer que la blessure ne serait pas mortelle.

A sept heures du soir, je quittai Rosambert pour courir à la rue du Bac. Je n'y vis point le vicomte de Florville; ce fut madame de B*** que j'y trouvai, madame de B***, comme aux jours de Longchamps, dans tout l'éclat de sa parure. Qu'elle était belle!

Emporté par le premier transport de mon imagination, j'allai tomber à ses genoux; et la marquise paraissant m'y contempler avec moins d'orgueil que de plaisir, avec une plus douce ivresse que celle dont le seul amour-propre est la cause, la marquise ne se pressa pas de me relever.

« Ma belle maman, n'est-ce pas bien imprudent à vous d'être venue dans ce costume si remarquable? — Vallait-il mieux ne pas venir? répondit-elle. J'arrive de Versailles dans mon wiski; le seul Després m'a ramenée: il faisait nuit d'ailleurs, et je ne suis pas entrée par la rue du Bac. — Il y a donc une porte dérobée? — Oui, mon ami.

« Ma belle maman, permettez-moi de vous assurer de toute ma reconnaissance; les papiers que vous m'aviez promis... — Ont-ils produit l'effet que nous en attendions?... — Oui, mon père ne songe plus à voyager avec moi; cependant une chose encore m'inquiète, je vous l'avoue: c'est d'être obligé de quitter Paris si vite. Ne serait-il pas possible de différer quelques jours? — Au contraire, s'écria-t-elle; je crains bien que vous ne receviez incessamment l'ordre de partir encore plus tôt. Il court un bruit de guerre; la plupart des officiers ont déjà rejoint: ce n'est qu'avec beaucoup de peine que j'avais obtenu pour vous ce retard d'une quinzaine. — Mon Dieu! comment ferai-je donc pour... » Elle m'interrompit vivement: « Vous ne me parlez pas du malheureux événement de la soirée d'hier? — Maman, vous semble-t-il en effet malheureux? — Pouvez-vous me le demander? Était-ce de la main de M. de B*** que Rosambert devait mourir? J'aurai donc impunément souffert l'outrage de ses calomnies et la flétrissure de ses embrassements! Il ne m'aura donc pas été permis de lui arracher, devant vous, avec le tardif remords de son dernier crime, l'aveu de toutes ses impostures! La fortune, encore une fois, a trahi mon courage et mes espérances. — N'accusez pas la fortune. Votre courage fut récompensé par le succès du combat de Compiègne; et, dans la rencontre d'hier, toutes vos espérances ont été remplies. — Remplies! — Apprenez ce que m'a dit le comte près de s'évanouir: *Faublas, assurez au moins madame de B*** que je ne suis pas mort sans avoir éprouvé le sincère repentir de mes cruels procédés pour elle... cruels! plus*

que vous ne pensiez... il est trop vrai que... — Que? — Ma belle maman, M. le comte n'a pas eu la force d'achever! — Il n'a pas eu la force d'achever? Vous cependant, Faublas, comment avez-vous interprété cette involontaire réticence? — Le sens ne m'en paraît pas équivoque. — Eh bien! — J'ai compris qu'il voulait m'avouer que jamais il n'avait possédé... votre personne... votre personne avec votre amour, j'entends... — Avouer! s'écria-t-elle en prenant mes mains dans les siennes : vous croyez donc que c'est hier qu'il vous a dit la vérité? — Je vous assure, maman, qu'il me serait cruel de n'en être pas persuadé. » Elle porta ma main sur son cœur : « Vous le croyez!... Faublas! mon ami!... sentez, sentez ces battements... voilà, depuis six mois, le seul moment de joie qui m'ait été donné... Laissez, mon cher ami, laissez couler mes larmes. Depuis si longtemps celles que je verse ont tant d'amertume! Je trouve à celles-ci tant de douceur! Laissez, laissez couler mes larmes! elles me soulagent d'un fardeau qui commençait à m'accabler... Ah! pourtant, Faublas, quelle félicité plus grande, si j'avais pu moi-même, dans le sang de mon ennemi, laver mes injures, mériter aussi d'obtenir, à tes propres yeux, ma réhabilitation complète!... Que dis-je? ajouta-t-elle en posant sur mes lèvres ses lèvres brûlantes : qu'importe ma vengeance? Ne suis-je pas désormais pleinement justifiée? Ne me dois-tu pas toute ton estime, et même une tendresse égale?... » Enivré de ses caresses je lui prodiguais les miennes. « Eh bien! soit! s'écria-t-elle en s'y livrant tout entière : qu'enfin l'amour, l'invincible amour, l'emporte! Depuis deux mois, j'oppose toute la résistance dont une mortelle est capable. Il m'a vingt fois arraché mon secret! qu'il triomphe aussi de mes résolutions! qu'il me rende avec l'amant idolâtré quelques moments d'un suprême bonheur, fallût-il les acheter encore de plusieurs siècles de tourments! dussé-je entendre un ingrat, jusque dans mes bras, appeler Sophie et regretter madame de Lignolle! dussé-je enfin quelque jour payer de ma vie... »

Elle n'en dit pas davantage : je venais de la porter sur un lit de délices, où nos ames se confondaient. Quelle imprévue catastrophe allait nous tirer de notre ravissante extase pour faire succéder aux gémissements de l'amour les cris de la rage et de la douleur!

La porte de la chambre où nous étions ayant été brusquement ouverte : « Maintenant le croyez-vous? » dit madame de Fonrose à M. de B***.

Celui-ci, ne pouvant plus douter de son malheur, devint furieux. Il se précipita l'épée à la main sur un homme sans armes, et qui,

d'ailleurs, surpris dans le plus grand désordre, était absolument hors de défense. La marquise, trop prompte, ma trop généreuse amante se jetta devant le glaive menaçant : le marquis frappa... Grands dieux! Madame de B*** cependant résista d'abord à la violence du coup, et dans l'instant même ayant tiré de sa poche deux pistolets chargés, elle étendit la baronne à ses pieds. Elle dit à son mari : « Vous venez d'attenter à ma vie, je suis maîtresse de la vôtre: je ne prétends pas venger ma mort, qui sans doute est prochaine; mais, ajouta-t-elle en s'appuyaut sur moi, je vous déclare que je suis contre tous déterminée à le sauver. »

Quoique je fisse de grands efforts pour la retenir, elle tomba sur ses genoux, s'appuya sur sa main droite, et me présenta le pistolet qu'elle tenait encore de la gauche : « Tenez, Faublas... Et vous, monsieur de B***, si vous faites un pas vers lui, qu'il vous... arrête. » A peine avait-elle dit, qu'elle se renversa dans mes bras, où elle perdit connaissance.

Le marquis ne songeait plus à menacer ma vie; déjà sa fatale épée lui était échappée des mains. « Malheureux! s'écriait-il avec tout les signes du plus grand désespoir, qu'ai-je fait? où fuir? où me dérober à moi-même?... Ne l'abandonnez pas vous autres; prodiguez-lui tous vos secours... Mon Dieu! comment sortir d'ici? »

Il était si troublé, qu'il eut en effet beaucoup de peine à trouver la porte.

Cependant madame de Fonrose, dont la mâchoire inférieure était toute fracassée, poussait d'horribles cris. Il accourut une foule de gens que je ne connaissais pas, que je voyais à peine. Plusieurs chirurgiens arrivèrent. La baronne fut aussitôt reportée chez elle; mais, pour l'infortunée marquise, on n'osa pas risquer le transport. Nous la prîmes à quatre : nous la portâmes mourante sur ce même lit où quelques minutes auparavant... O dieux! dieux vengeurs! si c'est une justice, elle est bien cruelle!

La profonde blessure était au sein gauche, près du cœur. Madame de B*** ne passerait peut-être pas la nuit. On lui mit le premier appareil; alors elle revint de son long évanouissement. « Faublas, dit-elle, où est Faublas?—Me voilà... me voilà désespéré... — Madame s'écria le premier chirurgien, ne parlez pas. — Dussé-je tout à l'heure mourir, répliqua-t-elle, il faut que je lui parle; » et d'une voix éteinte elle balbutia ces mots entrecoupés : « Mon ami, vous reviendrez, vous ne laisserez pas des gens indifférents me fermer les yeux; vous recevrez mes derniers aveux et mon dernier soupir. Mais quittez-moi pour quelques minute : courez, la lettre de cachet

va sans doute arriver de Versailles : courez, sauvez l'infortunée comtesse, s'il en est temps encore. »

Aussitôt je m'élance; je ne marche pas, je vole dans les rues. Mon Éléonore, ils l'enfermeraient! il faudra d'abord qu'ils m'arrachent la vie! Mais déjà si l'ordre barbare est exécuté; s'il est exécuté, c'en est fait, plus de ressource, plus d'espoir. La comtesse, également impatience et sensible, ne pourra pas, seulement huit jours, supporter l'esclavage et l'absence : la mère et l'enfant périront!... et moi, malheureux, je serai donc obligé de leur survivre! Moi! qui pourrait m'empêcher de les suivre au tombeau?

Plein de ces idées si tristes, j'arrive à l'hôtel de madame de Lignolle. Sans m'arrêter devant la loge du suisse, je crie : « La Fleur! » En un instant je passe, je traverse la cour, je me précipite sur l'escalier dérobé, je frappe à la petite porte de mademoiselle de Brumon. On accourt, on ouvre : quel bonheur! c'est la comtesse! Un cri de joie m'échappe; elle y répond par un cri de joie : « Déjà! mon ami. — Mon Éléonore, je tremblais qu'il ne fût trop tard. Viens.— Où cela? — Viens avec moi. — Comment! — Viens vite : ta liberté est menacée. — Ma liberté? Je ne verrais plus mon amant! — Que cherches-tu? — Mes diamants. — Ils sont chez moi; tu ne les as pas remportés. — Ma tante. — Où est-elle? — Dans le salon. — Cours lui dire adieu... Mais non, madame d'Armincour voudrait t'emmener avec elle; c'est avec moi qu'il faut venir. D'ailleurs, les frayeurs de la marquise pourraient nous découvrir; il vaut mieux qu'elle ignore pendant quelque temps ce que tu seras devenue. Mais, viens vite, hâtons-nous, il n'y a pas un moment à perdre. »

Nous descendons sans bruit. Favorisée par la nuit, la comtesse se glisse jusqu'auprès de la porte-cochère. Alors, ayant pris la précaution d'enfoncer mon chapeau sur mes yeux, je frappe au carreau du suisse. « C'est moi qui viens de parler à La Fleur; tirez le cordon. » Le domestique, préoccupé de sa partie de carte, obéit machinalement. Madame de Lignolle est dans la rue; je m'élance après elle. Mon Éléonore saisit mon bras et presse sa marche autant qu'il est possible. Nous n'osons dire un mot : tout ce qui passe autour de nous cause nos mortelles inquiétudes : ainsi, tourmentés de mille craintes, mais encore soutenus par le plus doux espoir, nous gagnons la place Vendôme.

Ce fut par la porte du jardin que nous entrâmes à l'hôtel, et comme nous nous jetâmes aussitôt dans le petit escalier, personne ne put nous apercevoir, excepté Jasmin.

Mon domestique apporta des bougies : « Bon Dieu! dit madame de

Lignolle, j'ai du sang sur les mains !... Faublas, les vôtres en sont pleines ! » Je ne pus retenir un cri d'horreur, et tout à coup fondant en larmes : « Ce sang, c'est le sang d'une amante. Dans quels moments tu viens unir tes destinées aux miennes ! Eléonore, ma chère Eléonore, veille sur toi ! prends garde ! je suis environné des vengeances du ciel. La mort, autour de moi, frappe ou menace les objets les plus chers à mon cœur. Veille sur toi ! ce sang, c'est celui d'une amante.

— « Quels discours, Faublas, et quel désespoir ! vous me glacez d'effroi. — Mon amie, ce sang, c'est celui d'une amante. La marquise... — S'est poignardée ! — Non : son mari... — Ah ! le cruel ! — Mourante, elle a rassemblé ses forces pour m'avertir du péril auquel tu restais exposée... — Que je la remercie ! — Et pour me supplier de revenir bientôt recevoir son dernier soupir. — Pauvre femme !... il y faut courir, mon ami : tiens, j'y vais avec toi. — Impossible ! tant de gens qui te menacent ! tant de monde auprès d'elle ! — Eh bien donc, va seul, va consoler ses derniers moments.... Mais ne restez pas longtemps chez elle.... Faublas, tu lui diras que ma haine est éteinte.... que je suis profondément affligée de son infortune.... — Oui, mon Eléonore, je lui dirai que tu as un excellent cœur. — Mais revenez bien vite, ne me laissez pas ici. — Bien vite, le plus tôt possible. Jasmin ! comme il se pourrait que mon père voulût monter chez moi, faites passer madame de Lignolle au fond de l'appartement, dans le boudoir... Que M. de Belcour ne la découvre pas ! que personne ne puisse l'entrevoir !... Jasmin, je vous confie madame la comtesse, je vous la recommande, vous me répondez d'elle, et songez qu'il y va de ma vie. »

Il n'y a qu'un pas de la place Vendôme à la rue du Bac ; aussi je ne mis qu'un moment à retourner près de la marquise.

Un homme et plusieurs femmes environnaient son lit. « Que tout le monde se retire, » dit-elle en me voyant entrer. Le médecin lui représenta qu'elle ne devait pas parler. « Un dernier entretien avec lui, répondit-elle ; vous me gouvernerez ensuite comme il vous plaira. Qu'on nous laisse seuls. » Il voulut répliquer : un ordre absolu lui ferma la bouche.

« Est-elle sauvée, mon ami ? — Elle est chez moi. — Ne l'y gardez pas longtemps. Au reste, Desprès, chargé de mes instructions secrètes, vient de partir pour Versailles : tant qu'un souffle de vie me restera, ne craignez plus rien pour la comtesse. »

Madame de B*** garda quelque temps un morne silence, puis elle fixa sur moi ses regards pleins de larmes ; et m'ayant fait signe d'ap-

porter ma main dans la sienne : « Eh bien! Faublas, me dit-elle, n'admirez-vous pas ma triste destinée? Autrefois, à ce village d'Hollris, vous m'avez vue sur un lit d'opprobre, aujourd'hui vous me voyez au lit de la mort ; et le plus cruel revers, aujourd'hui comme autrefois, a renversé tous mes projets à l'instant marqué pour leur exécution. Maintenant aussi, comme alors, je veux vous dévoiler mon ame ; et quand vous m'aurez entendu, quand vous me connaîtrez tout entière, quand surtout vous aurez comparé mes passagers plaisirs et mes tourments durables, mes premières faiblesses et mes derniers combats, mes bonnes résolutions et mes desseins condamnables, enfin mes erreurs et leur châtiment ; quand vous aurez tout comparé, Faublas, vous oserez, je n'en doute pas, affirmer que votre amante, ayant vécu toujours plus malheureuse que coupable, est morte encore moins digne de blâme que de pitié.

« Pourquoi rappellerais-je ici le bonheur des premiers temps de notre liaison? Il est vrai qu'alors ton amante eut quelques beaux jours ; mais qu'ils furent promptement empoisonnés par de vives alarmes, promptement suivis de votre inconstance et de mon désastre complet! Ah! qui voudrait du même prix pour payer les mêmes jouissances? Qui? moi! Faublas ; moi qui, prête à périr, me sens encore brûlée du feu dont je fus consumée sans cesse. Mais dans le monde entier je serais apparemment la seule. Va, je n'ai point oublié ton amour naissant pour Sophie, l'époque fatale de son enlèvement, le jour plus funeste où je vis mon amant avec ma rivale aux pieds des autels, et les horreurs de cette nuit où, par le plus lâche des attentats, ton perfide ami combla mon avilissement et commença mes véritables infortunes. Faublas, je te le jure à mon heure suprême, et j'en atteste le Dieu qui m'attend : Rosambert a mérité la mort. Rosambert, avant de me flétrir à tes yeux, m'avait indignement calomniée. Il est vrai que, séduite par quelques unes de ses qualités brillantes, je lui donnais plus d'attention qu'à tout autre, une préférence marquée, sans doute. Il avait pu concevoir de grandes espérances ; j'ai lieu de croire que l'événement ne les eût jamais justifiées. Je n'entends pas ici, Faublas, te parler de mes principes, de ma pudeur, de ma sagesse, de toutes les vertus auxquelles on a prudemment condamné mon sexe ; je n'en ai seulement pas avec toi conservé l'apparence! Que te dirai-je, mon ami? Placée par le hasard dans un rang élevé, j'avais encore reçu de la nature un esprit inquiet, une ame ardente ; j'étais née peut-être pour les crimes de l'ambition : je te vis, tu m'entraînas, je me plongeai dans tous les égarements de l'amour.

« Oui, ce fut par un crime que Rosambert, à Luxembourg, renversa mes desseins. Mes desseins, je le sais, pouvaient paraître coupables; mais au moins n'étaient-ils pas de ceux dont se fût avisée une amante sans générosité, sans courage, une vulgaire amante, modérément éprise d'un homme ordinaire. Rosambert les renversa tous. Il me sembla que désormais je ne pouvais remettre en vos bras une femme tombée dans le mépris d'elle-même; et dès lors, présumant trop de mes forces, ou plutôt ignorant encore l'irrésistible empire d'une passion, croyant maîtriser les grands intérêts du cœur comme je gouvernais de petits intérêts de cour, je jurai, vous l'entendîtes, je jurai de ne plus vivre que pour ma vengeance et votre avancement.

« D'abord, il fallut vous tirer d'une prison d'état, où vus n'eussiez pas langui pendant quatre mois, si mes ennemis rassemblés n'eussent de mille manières contrarié mes démarches. Enfin M. de***, porté par mes efforts à la place éminente qu'il occupe aujourd'hui, M. de*** fût cependant assez ingrat pour mettre à votre délivrance une condition qui faillit la rendre impossible. Jugez si le sacrifice demandé me semblait pénible! Il s'agissait de vous rendre au monde, et je balançai plusieurs jours. Mon ami, je vous le répète, je ne prétends vous vanter ici ni ma vertu, ni la vertu des femmes : quelle différence pourtant entre les principes, les penchants, les passions des deux sexes! Et que tu es loin de l'amour que je te porte, toi surtout, Faublas, toi qui, pouvant te partager entre plusieurs amantes, trouves encore des charmes à la possession du premier objet que le hasard te livre! Ah! combien, au contraire, madame de B***, déjà si malheureuse d'avoir été, pour sa justification complète, obligée d'avouer les droits d'un époux, et remplir avec lui de rigoureux devoirs, ressentit une plus mortelle douleur, le jour, le jour fata qu'il lui fallut, pour te sauver, s'aller abandonner aux effrénés désirs d'un amant sans délicatesse, aux tendresses cruelles d'un homme indifférent! Oui, mon ami, oui, M. de*** m'a possédée. Ce n'était qu'à mon heure dernière que je devais te faire un aveu semblable, et néanmoins, parmi tant d'autres preuves de mon attachement sans bornes, regarde ce honteux dévouement comme la plus grande.

« Tu devins libre; j'osai te revoir, je l'osai! ce fut ma première faute, elle prépara mes derniers égarements et ma fin tragique.

« Quatre mois d'absence m'avaient apparemment guérie d'un amour fatal; au moins je m'en flattais quand je vous appelai chez madame de Montdésir; au moins, dans notre première entrevue, je me sentis

bien moins qu'autrefois émue de ta présence : je te parlai de Justine sans dépit, de la comtesse sans beaucoup d'aigreur, de Sophie sans trouble, sans colère, sans mouvement jaloux. Je t'annonçai, dans la sincérité de mon cœur, de louables résolutions que je croyais devoir être immuables. Enfin, je te quittai, m'applaudissant de n'avoir plus que de l'amitié pour toi... Insensée, comme je m'abusais! le feu mal éteint couvait sous la cendre, une étincelle allait s'échapper, qui recommencerait l'incendie.

« Souvenez-vous, souvenez-vous du jour que, prête à partir pour Compiègne, je vous fis mes adieux. Jusqu'alors, en préparant le châtiment de Rosambert, je n'avais éprouvé que le désir de la vengeance : vous me fîtes connaître la crainte de la mort. Cette idée soudaine qu'il était possible que bientôt nous fussions à jamais séparés, me glaça d'épouvante. Tout à coup il me parut moins désirable d'accomplir ma vengeance contre un ennemi ; mais je me sentis plus impatiente d'obtenir ma réhabilitation aux yeux de mon amant. Cependant, les terreurs nouvelles qui venaient de m'étonner, les irrésolutions momentanées qu'elles avaient produites, mes agitations encore violentes, le trouble de mes sens, le trouble de mon cœur, tout me dit assez qu'en attaquant les jours de Rosambert, je devais surtout songer à défendre les miens ; que maintenant il s'agissait moins de triompher que de ne pas mourir ; qu'avant tout il fallait m'efforcer de vivre, de vivre afin de t'adorer.

« Comment aurais-je pu m'aveugler encore sur mes véritables dispositions, puisque, même à Compiègne, dans le moment d'ivresse qui suivit ma victoire, mon secret m'échappa devant la comtesse et devant vous? Ce fut pourtant sans y réfléchir, ce fut par un instinct de jalousie renaissante que, vous voyant sur le point de rejoindre ma plus dangereuse rivale, je vous conseillai de rentrer dans Paris avec madame de Lignolle. Alors, sans me rendre un compte fidèle de mes sentiments, je démêlai seulement, à travers une foule d'idées contraires, que je m'étais étrangement trompée moi-même quand je vous avais promis de vous rendre Sophie et de vous voir tranquillement lui prodiguer vos tendresses. Je reconnus qu'une femme, pour avoir donné le courageux exemple d'une entière abnégation de soi-même, ne devrait pas se flatter d'atteindre à l'effort plus héroïque d'un absolu dévouement. Je reconnus que telle amante, capable de renoncer à son propre bonheur, pouvait cependant n'avoir pas assez de force pour souffrir le bonheur d'une autre. Je le reconnus, je m'en indignai, j'en frémis ; mais enfin, sans oser d'ailleurs former pour l'avenir aucun projet déterminé, je m'arrêtai

du moins à celui de retarder présentement une réunion dont la seule idée faisait mon secret désespoir.

« Aussitôt Desprès fut envoyé de Compiègne à Fromonville, pour avertir M. Duportail de votre prochaine arrivée, et pour multiplier les obstacles autour de vous, si la comtesse vous permettait d'aller à la poursuite de votre épouse... Faublas, je vous vois pâlir et trembler!... O toi que j'ai trop aimé, ne va pas me haïr! ô toi, l'auteur de mes égarements, ne leur refuse pas quelque indulgence! Trop heureuse, crois-moi, trop heureuse la femme sensible à qui le favorable amour n'ordonna que des démarches peu condamnables, qui n'eut jamais besoin de trahir un ingrat, ni de persécuter des rivales, hélas! et qu'un premier pas vers l'abîme n'entraîna point dans ses plus grandes profondeurs!

« Si tu pouvais te faire une idée de ce que j'ai souffert à cette auberge de Montargis, à ce château du Gâtinois surtout, à ce fatal château de la comtesse! Inconcevable jeune homme! comment donc pouvez-vous allier tant d'inconstance et tant de sensibilité, tant de douceur et tant de barbarie? Votre Sophie ne vous était pas moins chère, et vous adoriez madame de Lignolle! Oui, déjà, j'en fus témoin! déjà vous l'adoriez! L'ingrat! et dans le délire de la fièvre, il prononçait aussi souvent que le mien le nom de son Éléonore. Le cruel! et dans ses moments de raison, il me faisait, à moi, la confidence de tout l'amour dont il brûlait pour elle! Ainsi ce n'était point assez de trembler pour les jours de mon amant, de le trouver dans une maison détestée, de voir une autre femme lui donner les soins qu'avec tant de plaisir je lui eusse seule prodigués, je devais encore de la bouche même d'un infidèle!... Mais écartons ces souvenirs terribles. Qui m'eût dit pourtant, qui m'eût dit qu'alors je ne mourrais pas de douleur, parce que j'étais réservée à beaucoup d'autres épreuves non moins insupportables, parce qu'il fallait que toutes les horreurs de ma destinée s'accomplissent?

« Faublas, mon portefeuille est là. Cherchez-y cet écrit funeste qui précipita mes plus fatales résolutions... Reprenez la lettre de votre beau-père, reprenez-la. Je la sais tout entière et n'en ai plus besoin. Quelle lettre! grands dieux! comme j'y suis traitée! que de crimes on osait me supposer, dont l'idée ne m'était seulement pas venue! quel avenir on m'annonçait! quel épouvantable avenir que je n'avais pas encore mérité! Le profond sentiment d'une injustice irrite un esprit fier, et trop souvent le porte aux extrémités les plus inexcusables. J'en fis malheureusement l'expérience : *Mademoiselle de Pontis partageant un amant banal et le mépris public avec la mar-*

*quise de B***!* O Duportail! tu la connais bien peu cette marquise de B*** que ta fureur accuse! Elle ne fut jamais passionnée, ni généreuse à demi. Ce n'était point pour partager Faublas qu'elle courut le chercher à Luxembourg! ce n'était point pour le disputer à Sophie qu'ensuite elle lui permit de l'aller rejoindre! Ta haine cependant est la récompense des sacrifices qu'elle a déjà faits, et pour prix des pénibles combats qu'elle livre encore chaque jour, tu lui promets, avec le mépris public, d'inévitables malheurs. Va, je le savais que ta fille et toi vous me détestiez; que les hommes condamnaient sévèrement sur les apparences et ne revenaient pas de leurs jugements; que la fortune, inflexible comme eux, ne révoquait point ses arrêts, et qu'un grand revers était trop souvent le gage d'un revers plus grand : je le savais. Mais toi-même assures que vos communes persécutions ne finiront point. Eh bien! ne pouvant m'en prémunir, je les justifierai. Duportail, je suis lasse de ne m'imposer que des privations sans dédommagement; je suis lasse de m'immoler pour des ingrats. Puisque je ne dois plus rien espérer, puisqu'il ne me reste plus rien à perdre, je veux du moins retirer quelque fruit de mon déshonneur qui fait ta joie; je veux que l'amour revienne abréger ma vie dont tu demandes la fin. Tu verras ce que la marquise, environnée d'ennemis, peut encore entreprendre! Tu verras si je suis femme à partager un amant!

« Ainsi, Faublas, ainsi, dans mon désespoir, je jurai que Sophie ne vous serait point rendue, et que madame de Lignolle aussi connaîtrait à son tour les tourments que depuis trop longtemps j'endurais.

« Obligée de vous laisser rentrer à Paris, je devais le plus tôt possible vous en éloigner, de peur qu'un hasard fatal à mes nouveaux desseins ne vous fît découvrir que votre beau-père était encore revenu chercher un asile dans la capitale... — Quoi! ma Sophie... — De grâce! s'écria madame de B***, ne m'interrompez pas. L'ardente fièvre qui me soutient peut tout à coup s'éteindre, et je n'aurais plus la force de vous parler. Ne m'interrompez pas; tâchez surtout, tâchez de dissimuler votre cruelle joie : prenez pitié de l'état où je suis.

« Écoutez, reprit-elle : M. Duportail fuyait de Fromonville avec votre épouse et deux étrangers que je ne connaissais point. Desprès chargea l'un des miens de rester à Puy-la-Lande, afin de s'arranger de manière que vous n'y trouvassiez pas de chevaux; Desprès ne cessa pas de poursuivre votre beau-père. Celui-ci, laissant à quelque distance de Montargis les deux inconnus continuer la même route,

mit pied à terre avec sa fille, et, s'étant jeté dans un chemin de traverse, il vint reprendre la poste à Dormans, et le chemin de Paris par Meaux. Ce fut à Bondy qu'on perdit ses traces. Votre beau-père est certainement dans la capitale; mais je ne sais comment il a trouvé l'impénétrable retraite où, depuis plus d'un mois, il échappe à toutes mes recherches.

« Cependant il ne fallait qu'un hasard imprévu pour vous découvrir ce que je cherchais inutilement; je devais donc me hâter de vous donner un état qui vous forçât de quitter Paris et de vivre dans une province éloignée, où je me flattais de vous rendre bientôt votre exil agréable : je vous fis capitaine au régiment de ***.

« Madame de Fonrose, malheureusement placée entre la comtesse et le baron, pouvait doublement contrarier mes desseins; il ne me fut pas malaisé de commencer sa rupture avec madame de Lignolle, et de déterminer M. de Belcour à quitter son indigne maîtresse.

« Je nourrissais toujours de justes projets de vengeance contre mon plus cruel persécuteur. Je ne désespérais pas de l'obliger, sous quelques jours, à me combattre encore; et si, comme la première fois, je ne portais qu'un coup mal assuré, si Rosambert échappait à la mort, au moins je pourrais peut-être lui arracher l'aveu de ses impostures, recouvrer ainsi toute votre estime, et reprendre à mes propres yeux quelque valeur. Cependant, comme votre ami ne pardonnerait sûrement pas à madame de B*** les excès dont il s'était rendu coupable envers elle, il me parut d'abord indispensable d'éloigner de vous ce conseiller perfide, et d'essayer de mettre fin aux plaisanteries dont il ne cessait d'outrager l'hymen en général et quelques époux en particulier; je lui fis donner mademoiselle de Mésanges et l'ordre de rejoindre son régiment.

« Une ennemie infiniment redoutable me restait encore : c'était cette madame de Lignolle, que j'aurais beaucoup aimée si vous ne me l'aviez pas donnée pour rivale. La Fleur, qui m'était vendu, le traître La Fleur me faisait tous les jours des rapports dont mon inquiétude s'augmentait sans cesse. Il devenait pressant d'élever entre la comtesse et vous des obstacles à jamais insurmontables. Je fis venir le capitaine; il se hâta de solliciter à Versailles une lettre de cachet qu'on tenait toute prête : madame de Lignolle allait être arrêtée.

« Faublas, pourquoi cette agitation si vive? pourquoi cette pâleur soudaine? Vous m'accusez d'avoir été cruelle envers votre Éléonore? Attendez, mon ami; si vous me jugez trop précipitamment, vous me jugerez avec trop de rigueur. Demain, le capitaine recevait l'or-

de retourner à Brest et de s'y rembarquer. La comtesse perdait sa liberté pendant quelques jours seulement ; on devait bientôt lui donner pour prison la terre que sa tante possède en Franche-Comté. Rien, je vous le proteste, n'eût été négligé pour défendre cette malheureuse enfant du ressentiment de ses deux familles. Mais après l'éclat de sa détention, vous n'auriez jamais pu la revoir, et je m'étais réservé d'ailleurs plusieurs moyens de vous en empêcher.

« Enfin, vous partiez pour Nanci : c'était dans ses environs que nous allions nous rencontrer ; c'était sous l'heureux ciel de la Lorraine que je devais retrouver mon amant et mes beaux jours. Que de vains projets ! Ah ! malheureuse ! quand j'espérais te consacrer ma vie, la mort m'attendait. L'épée fatale du marquis, après m'avoir enlevé ma victime, est venue jusque dans tes bras frapper la sienne. C'en est donc fait ! je vois ma tombe entr'ouverte, il y faut descendre à vingt-six ans !

« Voilà pourtant où m'aura conduite une passion trop tard combattue ! Puisse du moins mon exemple avertir la foule des infortunées menacées d'un destin pareil ! puisse-t-il, dans le grand nombre, en sauver quelques unes ! Qu'on leur apprenne à toutes mes premières faiblesses et mes premiers revers, mon inutile résistance, mes coupables desseins et ma fin déplorable. Qu'elles sachent que l'amour ne me donna pas un instant de félicité qui n'eût été précédé des plus vives inquiétudes, accompagné des plus grands dangers, suivi des plus irréparables malheurs. Qu'elles le sachent, et que, remplies d'un effroi salutaire, elles s'arrêtent, s'il est possible, sur le penchant du précipice où j'aurai péri.

« Et pour qu'elles puissent concevoir le suprême pouvoir de cet amour qui m'entraîna, toi, Faublas, que j'aurai peut-être étonné jusque dans mes derniers moments ; toi, mon amant toujours idolâtré, dis-leur que ma réputation, mes richesses, mon rang, ma beauté, perdus sans retour, ne me coûtèrent pas un regret, mais que notre éternelle séparation fit mon désespoir. Dis-leur néanmoins que, prête à te quitter, je me suis estimée trop heureuse d'avoir pu sauver aux dépens de mes jours tes jours plus chers ; trop heureuse d'avoir pu, du moins encore une fois, t'appartenir ; et, dans un dernier embrassement, calmer un peu l'ardeur du feu dont j'étais consumée, de ce feu dévorant qui ne devait s'éteindre qu'avec... »

Elle n'acheva point, elle tomba dans une extrême faiblesse.

Le médecin accourut à mes premiers cris : il me supplia de me retirer si je ne voulais pas, me répéta-t-il plusieurs fois, hâter l'instant fatal.

A mon retour, madame de Lignolle s'écria : « Vous avez été bien longtemps. Est-elle morte? — Non, mon amie. — Non? tant pis! — Comment! — Sans doute. Je n'y ai pas songé d'abord : son mari l'a tuée, parce qu'il vous a surpris me faisant avec elle une infidélité. »

J'eus beaucoup de peine à rassurer la comtesse. Enfin la pitié qu'elle devait aux infortunes de madame de B*** rentra dans son cœur ; et la situation critique où elle se trouvait elle-même sollicitant toute son attention, nous songeâmes aux moyens de prévenir les malheurs qui nous menaçaient. Une heureuse nuit nous fut encore permise, pendant laquelle mon Éléonore, en ne cessant de me prouver sa tendresse, ne cessa de m'entretenir de son enlèvement, qui devenait indispensable. Nous convînmes que dans la journée prochaine je ferais tous les préparatifs nécessaires, et que la nuit suivante verrait notre fuite. Toujours pleine de confiance, madame de Lignolle se croyait déjà loin de sa patrie ; et moi, le cœur navré d'un profond chagrin, l'esprit encore agité de mes irrésolutions secrètes, je n'envisageais qu'en tremblant le douteux avenir, je n'osais porter mes regards sur le présent trop certain. O madame de B***! je vous voyais sans cesse au lit de la mort! ô mon père! ô ma sœur! ô ma Sophie! je faisais d'inutiles efforts pour écarter votre souvenir qui m'obsédait.

L'aurore enfin parut. Un affreux spectacle, un sinistre augure, devaient commencer le plus malheureux de mes jours. Quand j'entrai chez la marquise, elle avait les yeux égarés, et, d'une voix très brève, elle disait : « Oui, voilà mon tombeau. Mais cet autre, à qui le destinez-vous? Où est Faublas? s'écria-t-elle plusieurs fois, en me regardant, où est Faublas? courez, avertissez-le que mes ennemis veulent l'assassiner, que le marquis et le capitaine... Le capitaine!... il approche! il traîne... Ah! pauvre petite! Viens donc, Faublas! vite. Que fais-tu? qui t'arrête? viens donc la secourir!... Il n'est plus temps, c'en est fait!... Dieu! grand Dieu! c'était pour elle qu'ils creusaient cette tombe à côté de la mienne! »

Madame de B***, violemment agitée, avait trouvé la force de se mettre sur son séant ; et, comme on accourait pour l'obliger à prendre une autre situation, elle retomba. Je l'entendis encore murmurer quelques discours sans suite, qui redoublèrent mon épouvante et ma douleur.

« Une fièvre terrible! me dit le médecin, un délire continuel! c'est ainsi qu'elle a passé toute la nuit! Monsieur, je ne dois pas vous flatter ; il est impossible qu'elle résiste longtemps. »

Je m'en allai chez Rosambert : il commençait à donner quelques espérances ; cependant on n'osait encore répondre de rien, et je ne pus obtenir la permission de lui parler.

Il est donc vrai que tout me manque à la fois, qu'aucun appui ne m'est laissé dans un moment où j'aurais besoin du secours de tout le monde! Il est donc vrai que je vais abandonner mon père, et quitter peut-être pour jamais les lieux où je sais maintenant que Sophie respire. Il le faut, si je ne veux perdre ensemble mon Éléonore et mon enfant. Il le faut, malheureux!

Je courus tout Paris pour me procurer la foule des choses nécessaires à l'enlèvement de madame de Lignolle, et je ne sais quel pressentiment douloureux m'avertissait qu'elle allait faire un trop long voyage. En préparant tout pour notre commun départ, il me semblait que j'étais tourmenté d'un rêve pénible, qui devait bientôt finir ; mais une voix secrète me criait que le réveil serait affreux.

Quand je revins à l'hôtel, je trouvai que madame d'Armincour m'attendait chez mon père ; elle me demanda ce que j'avais fait de sa nièce. Éléonore et moi nous avions prévu la visite et les questions de la marquise ; nous étions convenus de la réponse que j'aurais à lui faire : « Votre nièce, madame, est partie sous la conduite d'un ami dont je connais le courage et la fidélité. C'est en Suisse qu'elle est allée chercher un asile ; elle a préféré ce pays, parce qu'il n'est pas très éloigné de votre Franche-Comté. — Elle est sauvée ! s'écria la marquise en m'embrassant : ah ! que je vous dois de reconnaissance !... elle est partie pour la Suisse ! j'y cours après elle... ma chère nièce !... Comment avez-vous fait pour l'arracher à ses ennemis? Personne ne vous a vu paraître à l'hôtel ! personne ne l'en a vue sortir ! et pourtant il n'y avait pas un quart d'heure que je lui avais parlé chez elle quand ils y sont venus pour l'arrêter... Elle est sauvée ! Mais quoi ! mille dangers la menacent encore ! En supposant qu'elle puisse échapper à ses persécuteurs, que va-t-elle devenir loin de sa patrie, loin de ses parents, et, faut-il le dire, loin de celui qu'elle aime avec idolâtrie ? Ah ! jeune homme, jeune homme, vous avez plongé mon enfant dans un abîme de malheurs ! »

A ces mots, madame d'Armincour partit en pleurant.

Je me hâtai d'aller au quatrième étage joindre madame de Lignolle, qui devait toute la journée rester cachée dans la petite chambre de mon domestique. « Ma chère Éléonore, j'ai tout préparé ; rien ne paraît plus devoir empêcher notre fuite ; tiens-toi prête à minuit précis. — Tiens-toi prête ! repéta-t-elle. En tout temps et

partout, mais aujourd'hui surtout et dans cette chambre, qu'ai-je à faire autre chose que d'attendre avec une impatience dont tu n'as pas d'idée? Tiens-toi prête! Faublas, pourquoi donc me parlez-vous sans songer à ce que vous dites? pourquoi cet air toujours préoccupé? pourquoi ce visage si triste, lorsque l'heureux moment approche qui doit nous réunir pour ne plus nous séparer, lorsqu'il est certain que désormais nous pourrons vivre et mourir ensemble? — Mon amie, madame d'Armincour vient de venir... — Je le sais, je l'ai vue de cette fenêtre. — Madame d'Armincour part tout à l'heure pour la Suisse : elle croit n'y arriver qu'après sa nièce; elle y sera quelques heures avant nous. Ta tante y sera! mon père et ma sœur n'y seront point! — Laisse une lettre pour M. de Belcour. — Sans doute! j'y pensais. Une lettre... mais qu'est-ce qu'une lettre... Mon Éléonore, il m'attend, le baron. Je ne puis me dispenser de paraître à table. J'en sortirai le plus tôt possible, et je remonterai essayer de dîner avec toi. — Oui, va, Faublas, et reviens vite. Tant que je te vois, je suis tranquille : je meurs d'inquiétude dès que tu n'es plus là.» Elle m'embrassa. Je descendis.

M. de Belcour me vit refuser toute espèce de nourriture; il m'entendit ne lui répondre que par monosyllabes; il retira, mouillée de pleurs, la main qu'il venait de me présenter. « Tu n'as pas quitté ton père et ta sœur pour suivre ta maîtresse, me dit-il enfin, ton père et ta sœur t'en récompenseront; ils te prodigueront dans ton infortune les consolations les plus tendres, et tes peines, ainsi partagées, ne t'accableront point. Mon fils, c'est de vous que j'ai su qu'avant-hier M. de Rosambert était tombé sous les coups de M. de B***; c'est la voix publique qui vient de m'apprendre que depuis, dans une autre rencontre, le marquis avait exercé sur un ennemi plus cher une plus terrible vengeance. Mon fils, tôt ou tard tous les objets de nos affections illégitimes doivent périr ou nous échapper malheureusement; mais ne pouvez-vous point espérer une félicité durable, vous à qui le ciel, en attendant qu'il vous rende l'adorable épouse dont vous êtes idolâtré, laisse de bons parents qui vous chérissent? »

Le baron parlait encore, lorsqu'on lui remit une lettre: « Dieu de bonté! s'écria-t-il après l'avoir lue, déjà vous prenez pitié de lui! Tiens, mon ami, lis, lis toi-même. »

« Enfin la marquise a reçu le châtiment de ses crimes, et l'infor-
« tunée comtesse est désormais perdue pour votre fils. Votre fils, je
« le veux croire, est maintenant plus malheureux qu'il ne fut jamais

« coupable, et les leçons de l'adversité doivent l'avoir corrigé pour « toujours. Dites-lui que dans deux heures je lui ramène son épouse, « et que, s'il est tout à fait digne de la retrouver, le jour où nos « enfants auront été réunis sera constamment compté parmi mes « plus beaux jours.

« Le comte LOVZINSKI. »

Mon premier mouvement fut un transport de joie : quel bonheur ! quel inespéré bonheur! Mais un instant de réflexion me fit apercevoir les embarras et les dangers de ma nouvelle position : « Mon Dieu ! mais... — Quoi donc, mon frère, qu'avez-vous ? — Rien, ma sœur. — D'où vient l'extrême agitation où je vous vois, mon fils ? qui peut troubler...—Vous allez me le demander, monsieur le baron ! madame de B*** se meurt ! mille périls environnent encore madame de Lignolle ! et vous m'aller demander ce qui trouble ma joie ! Sans doute j'adore mon épouse ; mais dans quel moment elle m'est rendue ! Vous ne savez que la moindre partie de mes inquiétudes ! vous ne connaissez pas la moitié des chagrins qui pèsent sur mon cœur !... Tenez, mon père, j'ai besoin d'une entière tranquillité... Tenez, je vous le demande en grâce, et à vous aussi, ma chère Adélaïde, permettez que je m'abandonne librement à mes rêveries ; laissez-moi seul, absolument seul, jusqu'à l'arrivée de ma Sophie. — Où courez-vous, mon ami ? — Chez Jasmin... pour l'appeler... non... dans ma chambre... point du tout : je descends au jardin... ne m'y suivez pas, je vous en conjure. »

Sophie revient dans deux heures, et je pars cette nuit avec madame de Lignolle ! Je pars, lorsqu'enfin, dans les bras de mon épouse, l'amour me prépare le prix... Amant ingrat d'Éléonore, quel plaisir osé-je former pour Sophie !... Ah ! de ces deux femmes si charmantes, je sais laquelle je préfère ; mais qui me dira de laquelle je suis le plus aimé ?

Il faut pourtant aujourd'hui, pour assurer le bonheur de l'une, causer le désespoir de l'autre. Causer le désespoir de Sophie ! Que plutôt, cent fois, madame de Lignolle périsse !

Qu'elle périsse, mon Eléonore ! mon Éléonore et mon enfant ! Oh ! le plus barbare des hommes, qu'as-tu dit ?

Si je n'enlève pas madame de Lignolle, elle est perdue. Poursuivie par la famille de son mari, déshonorée dans sa propre famille, menacée d'une éternelle prison, elle n'a plus dans le monde que celui pour qui sa tendresse a tout sacrifié. C'est en moi qu'elle a mis ses espérances. Si je les trahis, la comtesse trouvera dans son

cœur son plus cruel ennemi. Comment se pourra-t-elle défendre contre ses persécuteurs? comment, surtout, échappera-t-elle à la violence de sa passion?

Sophie, jusqu'à présent, a supporté l'absence, parce que notre séparation n'était pas mon crime; mais quand, le jour même de son arrivée, j'aurai pris la fuite avec une rivale, ma femme délaissée... Si j'abandonne Sophie, elle meurt de chagrin.

Malheureux! qu'ai-je donc à faire? Rien, que de me dérober par une prompte mort à mes horribles perplexités! Rien, que de finir par un crime une vie déjà... Si je m'immole, aucune des deux ne me survit.

Malheureux! subis ta destinée : elle t'impose la loi de vivre, et de choisir, entre deux objets presque également chers et sacrés, une victime.

Voilà donc le fruit de mes égarements!... Des remords! grands dieux! et pourquoi? Vous m'avez donné le cœur le plus aimant et les sens les plus vifs; vous avez voulu que je rencontrasse à la fois plusieurs femmes, exprès formées pour plaire aux yeux et charmer l'ame : je les ai toutes ensemble adorées... adorées moins encore qu'elles ne le méritaient. Voilà tout : si jamais je fus coupable, la faute en est à vous. Si maintenant je suis trop cruellement puni, la faute en sera-t-elle imputée tout entière à cette autre infortunée que vous n'avez pu guérir de son funeste amour? O madame de B***, que vous m'avez été fatale!

Si je n'enlève mon Éléonore, elle est perdue; ma Sophie, si je l'abandonne, meurt de chagrin. Quel homme, à ma place, après les plus violents combats, quel homme assez ferme, ou plutôt assez barbare, pourrait encore se déterminer? Si du moins quelqu'un daignait m'aider d'un conseil secourable. Allons consulter mon père... Insensé!

Quoi! n'y aurait-il pas moyen de concilier... « Monsieur, interrompit mon domestique, que je n'avais pas vu s'approcher... madame, qui vous aperçoit de cette fenêtre, s'étonne que vous la laissiez seule dans ma chambre pour vous promener seul dans ce jardin. — Madame? je n'y suis pas, je ne veux voir personne; personne, plus de femme surtout! — Mon cher maître, c'est madame la comtesse. — Oh! ce n'est donc pas madame... Eh bien! que veut-elle, mon Eléonore? — Que vous ne l'abandonniez pas. — Dis-lui que c'est à quoi je songe. — Mais elle vous prie de remonter tout de suite. — A la bonne heure... conduis-moi. — Conduis-moi, répéta-t-il; je croyais que vous saviez le chemin! O mon cher

maître! que je suis fâché de l'état où je vous vois! — Ce ne sont encore que des roses. Que veux-tu, Jasmin, mon heure est venue!... Écoute, mon ami, bientôt tu entendras parler... — Plaît-il, monsieur? — Quoi! — Achevez donc. — Je ne sais plus ce que je te disais. — *Bientôt tu entendras parler...* — Oui, du retour de ma femme. N'en dis rien à la comtesse. — Prenez garde : voilà M. de Belcour et mademoiselle Adélaïde qui viennent. — Retourne à madame de Lignolle : je te suis. »

J'allai droit à mon père : « Oh! je vous en supplie, laissez-moi librement méditer et pleurer; laissez-moi seul à ma douleur. Je ne sortirai pas de l'hôtel, soyez tranquille, et vous me reverrez dès que Sophie paraîtra. »

Mon père et ma sœur étant sortis du jardin, je retombai dans mes cruelles rêveries. Jasmin vint m'en tirer une seconde fois.

« Il faut donc que je vous envoie chercher? dit-elle.—Mon amie, crois-tu que ta tante soit déjà partie? — Pourquoi cette question? — Je pensais que madame d'Armincour aurait pu t'emmener. — M'emmener! avec toi? — Avec moi? peut-être n'aurait-elle pas voulu. — Eh bien?— Eh bien? j'aurais été vous rejoindre.—Quoi! nous ne serions pas partis ensemble?—Mon amie, si cela devenait impossible!—Qui pourrait l'empêcher? Vous-même, il n'y a pas une heure, vous me disiez... — Il n'y a pas une heure j'ignorais... Eh! comment l'aurai-je pu deviner? — Quoi? — Rien, mon Éléonore, je parle sans réflexion. Nous quitterons Paris à minuit précis. »

Je ne pus retenir mes larmes; et comme elle me demandait ce qui les faisait couler, je lui répétai cette question vraiment cruelle : « Crois-tu que ta tante soit déjà partie? — Que m'importe ma tante? s'écria-t-elle. Est-ce afin de m'en aller avec madame d'Armincour que j'ai sacrifié ma fortune et ma réputation? est-ce pour elle que je me suis exposée à toute sorte de malheurs? Cependant, monsieur, plus le moment décisif approche, et plus je vois que vos irrésolutions redoublent. Ce n'est pas seulement votre père qui les cause; ce n'est pas la mort de madame de B*** qui vous arrache des pleurs! Ingrat! vous frémissez de vous ensevelir dans une solitude où Sophie ne pourrait pénétrer! — Où Sophie ne pourrait pénétrer! — Monsieur, souvenez-vous que j'avais médité ma fuite avant qu'elle devînt nécessaire; persuadez-vous bien que ce n'est pas le désespoir de ma situation présente qui m'oblige à chercher un asile dans l'étranger. Si donc, pour venir avec moi, vous n'avez d'autres motifs que celui de me dérober au ressentiment de ma famille, vous pouvez rester. Je vous déclare que je me suis ménagé contre mes enne-

mis plusieurs ressources. — Plusieurs ressources? — Oui ; mais ne me réduisez pas à les employer. Si déjà vous n'aimez plus la mère, prenez pitié de l'enfant. Ne me réduisez pas à les employer, reprit-elle en se précipitant à mes genoux. Je me suis trop longtemps flattée de l'espoir de te consacrer ma vie tout entière : il me serait trop affreux de la terminer tout à l'heure en t'accusant de barbarie. »

Ces derniers mots de madame de Lignolle achevèrent de me troubler. Je ne saurais dire si les réponses que je lui fis devaient détruire ou fortifier ses inquiétudes; mais je me souviens qu'elle eut, dans tout le cours de cette longue après-dînée, l'air aussi triste, aussi préoccupé que moi. Plus la soirée s'avançait, plus je sentais s'accroître ma douloureuse impatience et mes combats secrets; mon corps était, comme mon esprit, dans la plus violente agitation : j'allais et venais continuellement de l'appartement de mon père à la chambre de mon domestique, demandant l'heure à tous ceux que je rencontrais, et ne cessant de regarder ma montre, tantôt trouvant le temps excessivement court, et tantôt l'accusant d'une extrême lenteur.

Enfin, comme le jour tombait, une voiture entra dans la cour de l'hôtel : « Pardon, mon Éléonore, c'est une visite qu'il faut que je reçoive, je suis à toi dans un instant. — Une visite, » s'écria-t-elle. Je n'en entendis pas davantage ; je me précipitai dans le corridor. Jasmin y attendait mes ordres. « Rentre vite, ne la laisse pas sortir de ta chambre. »

Je descendis plus prompt que l'éclair; je trouvai dans le vestibule la plus belle des femmes, encore embellie depuis sept mois. Elle se jeta dans mes bras : « O mon bien-aimé! si cet heureux jour ne m'avait été constamment promis, jamais, jamais je n'aurais pu résister aux tourments de l'absence! » Mon beau-père m'embrassa : «Que ne m'a-t-il été permis de faire plus tôt son bonheur et le vôtre!» me dit-il. Adélaïde, transportée de joie, vint me disputer les caresses de sa bonne amie, et mon père, en pressant M. Duportail sur son sein, versa des larmes délicieuses.

Tous ensemble nous montâmes dans l'appartement de M. de Belcour. Je ne vous peindrai pas les transports de Sophie, les transports de son amant, l'indicible satisfaction de ma sœur et de nos heureux pères. Vous saurez seulement qu'une heure entière s'écoula comme un instant. Hélas! vous saurez que pendant une heure entière l'infortunée madame de Lignolle fut complétement oubliée.

« Je ne me trompe pas! j'entends crier, dit le baron. — Crier,

mon père!... Bon Dieu!... Ah!... c'est Jasmin qui s'amuse à contrefaire une voix de femme... Je vous quitte pour une minute. »

Je trouvai la comtesse dans un accès de colère épouvantable : « Enfin, vous voilà, monsieur; suis-je ici votre prisonnière? Votre insolent valet m'ose retenir de force! » Tandis qu'elle me parlait ainsi, Jasmin de son côté me disait : « Monsieur, elle voulait se jeter dans la cour; voilà pourquoi j'ai barricadé cette fenêtre. — Vous avez eu tout le temps de recevoir votre visite, reprit madame de Lignolle; j'espère que vous ne me quitterez plus? — On m'attend pour souper. — Il est trop tôt; d'ailleurs, vous ne souperez point aujourd'hui. Quand partons-nous? — Mon amie, je te demande... un jour; seulement un jour. — Un jour! le perfide! »

Elle s'élança vers la porte; je la retins.

« Laissez-moi, s'écria-t-elle, je veux sortir. — Sortir pour te perdre. — Je veux descendre! je veux lui parler! je veux lui dire que c'est moi qui suis votre femme! — Comment! — Perfide!... je l'ai vue descendre de voiture; je l'ai reconnue à sa taille, à sa chevelure; je l'ai reconnue cette femme de Fromonville!... Ah! que je suis malheureuse! ah! qu'elle est belle! et le cruel me demande un jour!... Je resterai là... dans un grenier de son hôtel!... je resterai dévorée d'ennuis, d'inquiétudes, de jalousie... tandis qu'avec elle il occupera l'appartement où la nuit dernière... Ingrat!... je resterai là, tandis que dans les bras d'une rivale... Un jour! pas seulement une heure! Ecoute, Faublas, poursuivit-elle avec la plus grande véhémence, m'aimes-tu? — Plus que ma vie, je te le jure. — Sauve-moi donc. Je t'avertis qu'il n'y a pas un instant à perdre, qu'il ne te reste pas deux moyens de me conserver. Partons tout à l'heure. — Tout à l'heure! — Oui. La nuit est déjà noire; descendons, jetons-nous dans un fiacre, gagnons la prochaine barrière et la prochaine auberge; c'est là que Jasmin nous amènera notre chaise de poste. — Mon Éléonore?... — Oui ou non! »

Je voulus me jeter à ses genoux; elle m'échappa. « Mon Éléonore! — Oui ou non! répéta-t-elle. — Considère que pour le moment il est impossible... — Impossible! Tiens, perfide! et souviens-toi que tu m'as donné la mort! »

Elle tenait cachés dans sa main droite de courts ciseaux dont elle se frappa. Quoique j'eusse arrêté son bras un peu tard, la violence du coup fut très diminuée. Cependant le sang coula bientôt avec abondance, et la comtesse s'évanouit. « Ciel! ô ciel! ceci manquait à mon infortune! Va, Jasmin, va donc chercher le premier chirurgien. Cours, amène-le par la petite porte du jardin.

Cours, mon ami, la plus chère moitié de moi-même est en danger. »

En attendant qu'il revînt, je prodiguai mes secours à madame de Lignolle. De quelle joie fut suivie ma crainte mortelle, quand je reconnus qu'en arrêtant le bras de la comtesse, j'avais très heureusement détourné le coup; le double fer, au lieu de s'enfoncer dans la poitrine, avait glissé sur la surface, où je ne voyais qu'une blessure. Néanmoins je ne bandai la plaie qu'en mêlant mes pleurs au sang précieux qui s'échappait encore.

Je venais de finir quand le baron lui-même cria : « Faublas, ne descendez-vous pas? — Tout à l'heure, mon père. »

Le moyen d'abandonner mon Éléonore, qui n'avait pas repris encore l'usage de ses sens! Je restai près d'elle et j'appelai cent fois inutilement.

Enfin, pourtant, elle commençait à donner quelques signes de vie lorsque le baron, du ton de la plus grande impatience, vint crier une seconde fois : « Ne descendez-vous pas? — Un moment, mon père, un moment! »

Jugez de mon effroi, quand j'entendis M. de Belcour, au lieu de rentrer à son appartement, monter à la chambre de Jasmin! « Depuis dîner, s'écriait-il; que peut-il faire continuellement chez son domestique? » Je n'eus que le temps de m'emparer des fatals ciseaux, de tirer la porte et de me jeter au-devant du baron. Pour lui donner une excuse vraisemblable, je me hâtai de lui représenter que, malgré le retour de Sophie, j'avais quelquefois besoin d'être seul.

Nous rentrâmes. « Il a pleuré, » s'écria ma femme. Elle me dit tout bas : « C'est le souvenir de madame de B*** qui vous a coûté ces larmes? Je vous le pardonne, elle a fait une fin si malheureuse!.... O mon bien-aimé! je m'efforcerai de vous rendre tout ce que vous avez perdu, et je vous aimerai tant.... que désormais vous ne pourrez plus en aimer d'autres. » Mon père, M. Duportail et ma sœur se joignirent à Sophie pour me prodiguer leurs cruelles consolations : je voulus m'y dérober, je voulus sortir, tous ensemble me retinrent. On ne peut se figurer ce que je souffrais alors : leurs empressements me désespéraient, les caresses même de Sophie m'étaient insupportables. Un quart d'heure enfin s'étant écoulé dans les plus violents combats, l'inquiétude l'emporta sur toute espèce de considération; je m'élançai vers la porte en criant : « Laissez-moi, laissez-moi seul. »

Je monte, je trouve dans le corridor du quatrième étage un chirurgien qui m'attendait avec mon domestique. Je mets la clef dans

la serrure, la porte s'ouvre d'elle-même : « Comment! je l'avais fermée! — Il est vrai, répond Jasmin, que la serrure ne tient à rien. » Nous entrons dans la chambre; madame de Lignolle n'y était plus. Un coup de poignard m'eût moins fait de mal : « Bon Dieu! qu'est-elle devenue? où peut-elle être allée? »

Je m'élance dehors, je rencontre au milieu de l'escalier ma sœur, ma femme, son père et le mien : je passe au milieu d'eux, je leur échappe : « Où court-il ainsi, loin de moi? s'écrie Sophie. — La retrouver, la sauver ou périr avec elle! »

« Oui, monsieur, me répond le suisse, il y a peut-être dix minutes qu'elle est sortie : j'ai cru que c'était une femme que madame avait amenée. »

« Oui, monsieur, me répond une bonne dame qui venait de se mettre à l'abri sous une porte-cochère de la place Vendôme, je viens de lui parler, à cette pauvre enfant! elle avait l'air terriblement agité. Elle n'a pas voulu prendre mon parapluie : « Non, non, m'a-t-elle dit, j'ai besoin d'eau, je brûle. » Je l'ai vue gagner les Tuileries, par le passage des Feuillants; la pauvre petite sera bien mouillée! »

Ce qui devait en effet redoubler mes terreurs, c'est que personne n'eût osé courir les rues par l'affreux temps qu'il faisait. La chaleur avait été grande durant tout le jour, le vent du midi venait de s'élever; il annonçait d'épais nuages que plusieurs tonnerres déchiraient et du sein desquels la grêle et la pluie se précipitaient par torrents. Mon ame était consternée : la fureur des éléments ne m'annonçait-elle pas la vengeance des dieux?

Je me jette dans le passage, je questionne les garçons du café de la terrasse des Feuillants : «Elle a pris le chemin du Pont-Tournant.» J'y cours, j'y trouve un invalide en faction : « Elle a fait deux fois le tour de ce bassin, puis elle a monté sur la grande terrasse.» J'y vole, j'arrive chez le suisse de la Porte-Royale. « Adressez-vous à la sentinelle du pont. »

Dans ce moment.... je crois l'entendre encore, et la plume m'échappe des mains.... Dans ce moment l'horloge des Théatins sonnait neuf heures.

« Sentinelle! une femme jeune, jolie, vêtue d'une robe blanche, la tête enveloppée d'un mouchoir? — Elle est là, » me répond-il froidement. Le cruel étendait le bras et me montrait la rivière. « Comment! là! — Sans doute! elle vient de s'y jeter : c'est elle qu'on cherche. — Malheureux! que ne l'as-tu retenue? » Et, sans attendre la réponse du barbare, je me précipite après l'infortunée.

D'abord je résiste à peine à l'onde furieuse, qui s'entr'ouvre, mugit et m'emporte. Enfin j'ai rassemblé mes forces, et dans les flots qui me pressent je cherche au hasard ce que ces bateliers cherchent aussi. Tout à coup la foudre éclate, tombe et frappe les eaux. A la funèbre clarté qu'elle a répandue sur le gouffre j'ai distingué je ne sais quoi qui ne s'est montré que pour disparaître. Aussitôt je plonge, je saisis par les cheveux et je ramène au rivage... Quel objet je ramène! quel objet d'une éternelle pitié! Voilà donc mon amante!.... Je détourne les yeux, je tombe auprès d'elle, trop heureux de perdre avec le sentiment de mon existence celui de mes maux

Les cruels viennent de me rappeler à la vie; ils me demandent où l'on doit porter cette femme; ils me demandent sa demeure et son nom. « Que vous importe? » On me répond qu'il faut l'examiner; qu'il est peut-être encore possible de la sauver. « La sauver! toute ma fortune ne suffirait pas à payer un aussi-grand service! Vite! place Vendôme.... Mais non. Quel spectacle pour!.... Rue du Bac. Il y a plus près rue du Bac. »

Madame de Lignolle fut portée dans la chambre à coucher voisine de celle où madame de B*** respirait encore. La marquise avait même repris toute sa connaissance. Elle entendit gémir, elle reconnut ma voix, On vint de sa part me supplier de paraître au chevet de son lit. « Pourquoi ce grand bruit? » me demanda-t-elle d'une voix presque éteinte. J'allais répondre, lorsque je vis entrer le comte de Lignolle, suivi de deux inconnus: « Le voilà! » leur cria-t-il en me montrant; et l'un de ces messieurs s'étant aussitôt approché, me dit: « Je vous arrête de la part du roi. »

La marquise entendit ces mots; et, ranimée par l'excès de la douleur: « Est-il possible! s'écria-t-elle: quoi! je n'ai pas encore les yeux fermés et déjà mes ennemis triomphent! et déjà l'ingrat M. de*** m'oublie!.... Ah! Faublas, ma perte aura donc entraîné la tienne! Oui,— barbare! lui répliquai-je dans l'accès d'un affreux désespoir; et le malheur dont tu me plains est le moindre de ceux que m'a causés ta passion fatale. Victime de ta rage, madame de Lignolle est là qui se meurt! Que dis-je? elle est morte, peut-être! Ah! pourquoi moi-même ne suis-je pas mort le jour que je t'ai connue! ou plutôt, pourquoi le juste ciel ne t'a-t-il pas dès lors accablée de tout le poids...» Elle m'interrompit: « Impitoyables dieux, vous devez être satisfaits! votre plus cruelle vengeance est accomplie: je descends au tombeau chargée des malédictions de Faublas! »

Elle retomba sur son lit; elle expira.

Et comme je repassais dans l'autre pièce, où les médecins entouraient madame de Lignolle, l'un d'entre eux disait : « Pourquoi la dépouiller devant tout le monde? pourquoi violer inutilement les bienséances? Il n'y a pas de ressources; elle est morte. »

Ainsi, presqu'en même temps frappé de plusieurs coups mortels, je perdis connaissance une seconde fois. Alors surtout, ce fut une grande inhumanité de me rappeler à la vie. Oui, ma Sophie, s'il fallait maintenant, sous peine d'être séparé de toi par un prompt trépas, retomber seulement pour une heure dans l'état où je restai plusieurs semaines, s'il le fallait, ô ma Sophie! juge de ce que j'ai souffert! j'aimerais mieux te quitter et mourir.





LETTRES

DU BARON DE FAUBLAS

AU COMTE LOVZINSKI.

Le 3 mai 1785.

Je suis enchanté, mon ami, que votre roi, juste dans sa clémence, vous ait rappelé dans votre patrie et veuille vous y rendre, avec sa protection, vos emplois et vos biens. Dans quel moment vous m'avez quitté cependant! Si votre fille et la mienne ne m'étaient restées, je succombais à mon chagrin.

Je vous ai mandé qu'ils l'avaient retenu dix jours au château de Vincennes; qu'à ma prière, ils l'avaient transféré de là dans une maison de Picpus, où l'on traite les insensés. Enfin, ils ont pris tout à fait pitié du plus malheureux des pères; ils m'ont permis de reprendre mon fils et de le soigner chez moi. Je viens de l'aller chercher. En quel état je l'ai trouvé, grands dieux! Presque nu, chargé de chaînes, le corps meurtri, les mains déchirées, le visage sanglant, l'œil furieux! et ce n'étaient pas des cris qu'il poussait, c'étaient des hurlements, des hurlements épouvantables.

Il n'a reconnu ni son père, ni mon Adélaïde, ni même votre Sophie! Sa démence est complète, elle est affreuse; il n'a devant les yeux que d'horribles images, il ne parle que d'assassins et de tombeaux.

Voilà donc le fruit de ma coupable faiblesse!

D'un moment à l'autre, j'attends de Londres un médecin fameux pour les maladies de ce genre. On dit que personne ne guérira mon fils, si le docteur Willis ne le guérit pas. Qu'il arrive donc, qu'il me rende Faublas, et qu'il accepte tout ce que je possède!

Mon fils du moins ne sera plus enchaîné. J'ai fait matelasser une chambre, où six hommes le garderont nuit et jour. Six hommes ne suffiront peut-être pas. Tout à l'heure je l'ai vu, dans un accès de

rage, briser entre ses dents, comme un verre fragile, le plat d'argent qui contenait son dîner. Je l'ai vu traîner aux quatre coins de sa chambre ses gardiens étonnés. Si cette horrible frénésie dure encore quelques jours, c'en est fait de mon fils et de moi.

Avant-hier seulement, vos aimables sœurs sont revenues de Briare prendre dans mon hôtel un appartement à côté de celui de leur nièce! Leur nièce! que vous dirai-je de sa douleur? Elle est égale à la mienne.

Adieu, mon ami, finissez vos affaires et revenez vite.

4 mai 1785, à minuit.

Willis est arrivé la nuit dernière; il a passé toute la matinée près de son malade, avec les gardiens. A deux heures il m'est venu dire que mon fils allait être saigné; mais qu'ensuite, pour lui faire subir sa première épreuve, il fallait absolument l'enchaîner. Le malheureux a donc été de nouveau mis aux fers, et par un excès de précaution, dont l'événement a prouvé toute la sagesse, Willis a voulu que les gardiens du malade restassent dans sa chambre, à quelque distance de lui. Tout se trouvant prêt à six heures du soir, Sophie la première est entrée.

Il l'a regardée fixement pendant plusieurs minutes, sans proférer une parole; mais son visage devenait par degrés plus tranquille, et son œil de plus en plus s'adoucissait : « Enfin, c'est vous, a-t-il dit, je vous revois! vous m'êtes rendue! ma trop généreuse amie, approchez-vous, approchez donc. »

Sophie, transportée de joie, courait à lui les bras ouverts : « Gardez-vous-en bien! » a crié le docteur; et mon fils aussitôt a répété: « Gardez-vous-en bien... oui, ma belle maman, gardez-vous-en bien; le cruel marquis n'attend que ce moment pour vous frapper. Vous voilà cependant! quel bonheur! je vous croyais morte. *La profonde blessure était au sein gauche, près du cœur.* »

Alors Adélaïde, toute tremblante, est venue joindre sa bonne amie : elles se sont mutuellement soutenues.

« Te voilà, petite! s'est-il écrié d'un ton fort doux. Tu viens me voir avec ta maîtresse!... Parle, Justine, parle-moi : toi que j'ai toujours vue si gaie, pourquoi me parais-tu si triste?... Mais c'est mademoiselle de Brumon, je crois? Oui, c'est une ombre qui vient m'épouvanter! » Aussitôt Willis a dit à ma fille : « Retirez-vous. » Le malade attentif a répété : « Sans doute, retirez-vous... et vous aussi,

madame la marquise... L'heure fatale approche. La baronne sait que vous êtes ici ; votre cruel mari... je suis sans armes, il pourrait vous assassiner! ma trop généreuse amie, retirez-vous... Mais un instant! commence par me rendre mon Éléonore. Rends-la-moi, perfide! rends-la-moi! sinon je vais te déchirer de mes propres mains.»

Sophie prit la fuite ; je me pressai trop de paraître. Dès qu'il me vit, il cria d'une voix effroyable : « Le capitaine! tu viens jusqu'ici pour m'arracher ta sœur et l'égorger! attends! » A ces mots, il prit un si terrible élan, qu'il brisa sa chaîne. Si je ne m'étais aussitôt soustrait à sa rage, si ses gardiens ne l'avaient empêché de me poursuivre, l'infortuné tuait son père!

Sophie, Adélaïde et moi nous avons écouté dans la pièce voisine. Il a paru reprendre quelque tranquillité ; mais à la fin du jour il a donné les signes d'une violente agitation, qui s'est toujours augmentée à mesure que la nuit est devenue plus sombre. Enfin, d'un ton qui nous a fait frémir de crainte et d'horreur, il a distinctement prononcé ces mots : « Les vents sont déchaînés! le ciel paraît en feu! l'onde mugit! quel tonnerre!... neuf heures!... elle est là!...»

Comme il a voulu se précipiter dehors, ses gardiens l'ont retenu. « Pourquoi m'arrêter? Ne la voyez-vous pas qui reparaît sur les flots?... Barbares! vous voulez que la mère et l'enfant périssent! Et vous aussi, mon père, ma sœur, Sophie, vous aussi vous m'empêchez de la secourir! Vous ordonnez sa mort. Tout le monde se réunit contre elle. Eh bien! je la sauverai malgré tout le monde.»

Sept hommes suffisaient à peine pour le retenir ; il s'est débattu dans leurs mains pendant un grand quart d'heure, et l'ardente, l'ardente fièvre qui lui donnait ces forces prodigieuses l'ayant quitté tout à coup, il est tombé presque sans mouvement. Maintenant il dort, mais de quel sommeil! On voit trop bien que des rêves affreux le tourmentent. O mon fils! mon cher fils! Dieu sévère, soyez juste : n'est-il pas trop puni!

Je viens d'avoir avec Willis un long entretien ; je suis infiniment content du traitement qu'il prépare à Faublas. Attendez le salut du malade de l'habileté du médecin ; c'est en elle que nous avons tous mis nos espérances. Adieu, mon ami.

6 mai 1785, dix heures du soir.

J'ai trouvé dans le village de Dugny, près du Bourget, à trois

lieues de Paris, une maison qui m'a paru convenable aux desseins de Willis. Elle est environnée d'un vaste jardin anglais que traverse une rivière assez large, mais peu profonde, et dont les eaux coulent toujours paisibles. Ses bords sont plantés de peupliers, de saules pleureurs et de cyprès. Dans ce séjour des regrets, tout semble d'abord fait pour appeler les tristes souvenirs; mais pourtant la beauté du lieu, son aspect tranquille et l'air plus pur qu'on y respire doivent promptement écarter les passions violentes et disposer l'ame à la mélancolie tendre: c'est là que nous sommes venus ce matin nous établir tous.

Le soir, comme de coutume, au coucher du soleil, mon fils a cru voir l'épouvantable orage et entendre sonner l'horloge fatale. Comme de coutume, il a répété ces mots terribles : *neuf heures! elle est là!* Déjà, dans un accès de fureur, l'infortuné nous imputait la mort de cette femme que nous l'empêchions d'aller secourir, lorsque Sophie, cachée dans une pièce voisine, Sophie, docile aux ordres du docteur, a crié de toutes ses forces : « Pourquoi l'arrêter? Qu'on ouvre toutes les portes! qu'il soit libre! »

Aussitôt il s'est élancé dehors, il est descendu plus prompt que l'éclair; et, tout d'un coup, ayant aperçu la rivière, il a couru s'y précipiter. Nous le suivions à quelque distance, et moi-même je me tenais prêt à plonger, si quelque nouveau malheur devait nous menacer. Il a nagé pendant près de vingt minutes, toujours aux environs du pont, du haut duquel il s'était jeté. Enfin, il est revenu sur la rive en gémissant. Il s'est enfoncé dans le bosquet le plus sombre, il y a gardé longtemps un morne silence; puis tout à coup : « Si tu ne reviens pas, a-t-il dit, c'est ici que je te veux creuser une tombe. » Ensuite il a paru prêter l'oreille; et, comme s'il n'eût fait que répéter ce que quelqu'un aurait osé lui dire : « Elle est morte! s'est-il écrié. Ah! pourquoi me l'annoncer tout de suite? » Il s'est évanoui; nous l'avons reporté dans sa chambre.

Adieu, mon ami. Quand revenez-vous? quand revenez-vous nous aider à supporter nos maux?

P. S. J'oubliais une nouvelle : avant de quitter Paris, j'ai su que madame de Montdésir venait d'être conduite à Saint-Martin : c'est l'effet du juste ressentiment de M. de B***.

7 mai 1785, à minuit.

Il y a eu dans la journée moins d'agitation; on ne l'a pas entendu parler si souvent du marquis et du capitaine; mais, ce soir, à

l'heure fatale, l'horrible songe est revenu. Sophie alors, comme la veille, a crié : « Pourquoi l'arrêter? qu'on ouvre toutes les portes! qu'il soit libre! » Comme la veille, il s'est précipité dans la rivière; mais, revenu sur le rivage, il a trouvé dans le bosquet sombre une pierre de marbre noire que Willis y avait fait porter. Il a d'abord frémi : nous l'avons vu peu à peu s'approcher en tremblant. Enfin, à la lueur d'une lampe attachée à un cyprès, il a lu très distinctement cette inscription : *Ci-gît la comtesse de Lignolle.* Aussitôt il s'est jeté sur la tombe; des pieds et des mains il a frappé le marbre : il a poussé de longs gémissements; mais il ne s'est point évanoui. On avait placé près de la pierre plusieurs matelas, sur lesquels, après une heure de souffrance, il est venu s'étendre et s'assoupir. Alors on lui a mis doucement plusieurs couvertures sur le corps. Son sommeil ne paraît pas aussi pénible qu'à l'ordinaire.

J'ai reçu pour lui deux billets : l'un du vicomte de Lignolle, et l'autre du marquis de B***. Ah! quand mon fils sera-t-il en état de répondre à ses ennemis? Adieu, mon ami.

9 mai 1785, six heures du matin.

Espérons, mon ami, voilà déjà quelques changements heureux! Le matin, à la pointe du jour, il est revenu lui-même dans sa chambre; il a dormi quelques heures dans la journée. Le soir, au coucher du soleil, il n'a pas vu d'orage; mais, avec un commencement d'agitation, il a dit : « O divinité compatissante! m'oublierais-tu donc aujourd'hui? Le moment approche; viens à mon secours, délivre-moi de mes ennemis. « Sa femme aussitôt a crié : « Qu'il soit libre! » Il a donné quelques signes de joie; il est descendu sans beaucoup de précipitation, il a pris le chemin de la rivière; mais, au milieu du pont, il s'est arrêté, promenant sur les eaux, un triste regard! « Si tranquille et si cruelle! a-t-il dit avec un profond soupir. Hélas! »

En entrant dans le bosquet, il a frémi. Il a plusieurs fois gémi, plusieurs fois baisé la tombe; puis nous l'avons vu se relever et chercher quelque chose. Enfin il a cassé une branche de cyprès; et, sur le sable, autour de la pierre, il a gravé ces mots : *Ci-gît aussi la marquise de B***.*

Il a passé la nuit dans le bosquet; et, comme s'il fuyait la lumière, il est rentré dans sa chambre à la pointe du jour.

15 mai 1785.

Willis paraît avoir tout à fait réussi dans ce qui pressait davantage : les plus dangereux souvenirs sont écartés : depuis six jours, le songe affreux n'est pas revenu. La démence est toujours complète; mais la frénésie est absolument passée; et si je ne dois pas me flatter que mon fils recouvre jamais la raison, du moins je suis déjà sûr que nous n'aurons pas sa mort à pleurer.

Le souvenir du marquis et du capitaine rarement le tourmente, et quand il parle d'eux, ce n'est plus avec la même fureur. Il ne menace plus Willis, il ne frappe plus ses gardiens, il reprend la douceur naturelle de son caractère. Sa mémoire commence aussi à revenir, mais seulement pour tout ce qui a quelque rapport direct avec la marquise, et surtout avec la comtesse. L'ingrat ne s'entretient jamais ni de son père, ni de sa sœur; quelquefois pourtant le nom de Sophie vient sur ses lèvres. Nous reconnaîtrait-il? Je n'ose le croire; et Willis dit qu'il n'est pas encore temps que nous paraissions devant l'infortuné.

Tous les soirs, à la voix de sa femme, il va gémir dans le bosquet, mais il ne peut pleurer; mais, toujours plongé dans une tristesse profonde, il est encore loin de la tendre mélancolie. La nuit dernière cependant, il a plusieurs fois quitté la tombe pour se promener dans les allées d'alentour : nous n'avons pas remarqué sans un vif chagrin qu'il choisissait les plus sombres, qu'il y marchait à grands pas, et que chaque fois qu'il entendait sonner l'horloge de la paroisse, agité d'un prompt frémissement, il courait au bord de la rivière et semblait regarder avec beaucoup d'inquiétude si rien ne se montrait à la surface de l'eau.

Willis, continuellement prêt à caresser les idées de son malade quand il n'y trouve pas trop de danger, Willis avait fait mettre à côté du tombeau de la comtesse celui de la marquise. Je ne sais pourquoi leur malheureux amant n'a pas voulu souffrir deux monuments dans le même bosquet. Toujours il a recouvert de terre le marbre dernièrement placé; toujours à côté de celui de madame de Lignolle il a gravé sur le sable : *Ci-gît aussi la marquise de B****.

Je crains, je m'inquiète, je trouve le temps bien long. Willis me rassure; il me dit que tout va pour le mieux, qu'il ne faut rien précipiter. A la bonne heure! mais votre fille et la mienne ont, comme moi, besoin de leur courage. Adieu, mon ami.

P. S. M. de Rosambert guérira de sa blessure ; mais il faut qu'à la mort de madame de B*** de graves accusations se soient élevées contre son premier amant. Il vient de perdre ses emplois à la cour, et l'on assure que les officiers de son corps doivent lui faire écrire qu'ils ne veulent plus servir avec lui.

16 mai 1785, neuf heures du soir

« O mon ami ! félicitez-moi, félicitez-vous ! votre fille, votre adorable fille nous a sauvés tous.

Ce soir elle crie : « Qu'il soit libre ! » et soudain elle s'échappe, elle se précipite, elle arrive avec son époux au bosquet dont elle lui défend l'entrée. « Que venez-vous chercher ? » lui dit-elle. Sans la regarder, il répond : « Je cherche un tombeau. » Et votre fille, du ton le plus tendre, d'un ton dont l'ame la plus insensible se fût émue, votre charmante fille lui réplique : « Pourquoi chercher un tombeau, mon bien aimé ? Ta Sophie n'est pas morte ! » Il s'écrie : « C'est la voix secourable ! » Et, levant les yeux sur elle : « Sophie !... dieux ! ma Sophie ! » Il tombe dans ses bras sans connaissance ; elle le soutient : nous voulons l'emporter. Willis accourt : « Non ; l'amour, heureusement téméraire, a commencé la guérison ; que l'amour l'accomplisse, et qu'il y soit aidé par la nature. Frappons de tous les coups à la fois ce jeune homme déjà puissamment ému. Vous, son père, restez là ; vous, sa sœur, approchez ; qu'à son réveil il trouve autour de lui les objets les plus chers à son cœur. »

Faublas ouvre les yeux : « Ma Sophie !... s'écrie-t-il ; mon père !... mon Adélaïde !... Eh ! d'où venez-vous donc... Où sommes-nous ?... J'ai fait un rêve affreux qui m'a paru plusieurs siècles !... Un rêve ? Ah ! mon Éléonore ! ah ! madame de B*** ! »

Son épouse le presse sur son sein, le couvre de baisers, et répète : « Mon bien-aimé, ta Sophie n'est pas morte. — Sophie, dit-il, Sophie me rendra plus que je n'ai perdu ! Sophie ! ah ! que je suis coupable ! et vous tous aussi, pardonnez-moi mon ingratitude et les chagrins que je vous ai donnés. »

Il tombe à nos genoux ; il veut parler ; il ne le peut. Ses larmes enfin s'ouvrent un passage, ses sanglots étouffent sa voix. Willis fait un cri de joie : « C'en est fait ! le voilà sauvé. Il est à nous, je vous réponds qu'il est à nous. »

Cependant il vient de se relever, il se sent très faible. Appuyé sur les bras de sa femme et de sa sœur, il regagne lentement la maison ; il passe sur le pont sans regarder la rivière ; bientôt

cependant il tourne la tête; il jette un coup d'œil sur le bosquet dont nous l'éloignons. « Tenez, nous dit-il, prenez pitié d'un reste de faiblesse, ne détruisez pas ce tombeau. »

Nous venons de le mettre au lit; il s'y est tout de suite endormi d'un profond sommeil. Votre adorable fille nous a sauvés tous.

18 mai 1785, onze heures du soir.

Il a dormi trente-huit heures sans interruption, et, depuis qu'il veille, il ne dit, il ne fait rien qui ne soit plein de raison et de sensibilité : il est vrai que, de temps en temps, nous le voyons se livrer à de cruels souvenirs; mais un mot de son père, une caresse de sa sœur, un regard de sa femme, chassent ses regrets. Au reste, Willis veut bien qu'on s'efforce de distraire le convalescent, mais il défend qu'on l'importune : il ordonne même qu'on l'abandonne quelquefois à ses rêveries mélancoliques, et surtout qu'on ne le trouble jamais dans ses promenades nocturnes. L'entrée du bosquet n'est permise qu'à Sophie.

Ce soir, dans le moment critique, il est descendu dans le jardin; et, sans regarder la rivière, il s'est promené lentement partout où le hasard a pu le conduire : il a fini pourtant par se rendre au bosquet. Sophie l'y attendait. «Viens, mon bien-aimé, nous allons pleurer ensemble. — Il est vrai que ce monument plaît à ma douleur, a-t-il dit; mais il y faut une inscription. — Faisons-la, mon ami : j'ai mon crayon; dicte, je vais l'écrire; nous la ferons graver ensuite.

Ci-gît la comtesse de Lignolle.

Ci-gît aussi la marquise de B***.

Toutes deux en même temps adorèrent le même jeune homme. Toutes deux, le même jour et presqu'à la même heure, périrent d'une mort également tragique. Victimes d'une destinée pareille, elles sont enfermées dans la même tombe, et ne laisseront pas les mêmes regrets.

La marquise mourut à vingt-six ans, dans le plus grand éclat de sa beauté. Mon Éléonore, toute charmante, venait à peine de commencer quand elle a fini. Elle avait seize ans cinq mois et neuf jours. Mon enfant est mort avec elle. Pourquoi cela? Qu'avait fait aux dieux cette innocente créature?

Plaignez la marquise de B***.

Donnez des pleurs à madame de Lignolle.

Donnez surtout des pleurs à leur amant qui leur a survécu.

« Mon bien-aimé, ta Sophie n'est pas morte! — Insensé que je suis! s'est-il écrié, raie, raie cette dernière ligne. »

Les chers enfants sont rentrés ensemble. Maintenant, Faublas est aussi profondément endormi que s'il eût veillé la nuit dernière. Adieu, mon ami : revenez donc, revenez partager notre joie.

P. S. La baronne de Fonrose est, dit-on, tout à fait méconnaissable. On assure que, ne pouvant se consoler de la difformité de sa figure, elle va pour jamais s'ensevelir dans un vieux château du Vivarais. Cette femme-là m'a fait bien du mal.

18 juin 1785, dix heures du matin.

Il a repris ses forces, son embonpoint, sa fraîcheur; mais il est toujours pensif et mélancolique; mais il va tous les soirs pleurer au monument du bosquet.

Je ne dois plus, à présent qu'il paraît certain que le fâcheux accident n'aura pas de suites dangereuses, je ne dois plus vous cacher que mon fils nous a donné, l'un des jours de la semaine dernière, une terrible alarme : il avait fait très chaud toute la journée : au coucher du soleil il y eut un orage. Faublas, dès qu'il entendit le bruit des vents, parut très agité; il ne put voir la nuée sans frémir : au premier coup de tonnerre, il s'alla précipiter dans l'eau; mais aussitôt il regagna le rivage en nous appelant tous; il pleura beaucoup. La nuit qui succéda fut tranquille, et le lendemain, en voyant mon fils, vous n'eussiez jamais cru qu'il avait eu la veille une attaque aussi violente.

Willis ne m'a point flatté. Willis m'a déclaré que, de sa vie peut-être, Faublas ne pourrait entendre un coup de tonnerre; il m'a surtout recommandé de ne jamais permettre à mon fils de rentrer dans Paris, parce qu'il serait possible qu'à la vue du Pont-Royal il retombât dans le cruel état dont nous avons eu tant de peine à le tirer.

Ne pas lui permettre de rentrer dans Paris! Où donc irons-nous demeurer? Dans ma province, ou bien dans Varsovie. La proposition que vous me faites par votre dernière lettre, mon ami, mérite pourtant de sérieuses réflexions. Quitter la patrie de mes pères pour aller dans la vôtre me fixer avec mes enfans! Je vous demande le temps d'y songer. En attendant que je me détermine, recevez, mon cher Lovzinski, toutes mes félicitations, puisqu'enfin

votre nom, vos biens, vos emplois, vous sont à la fois rendus. Boleslas et vos sœurs nagent dans la joie ; ils ne parlent que d'aller vous rejoindre. Je sens bien que si je veux rester en France avec mon Adélaïde, il me faut renoncer à mon fils ; car jamais vous ne pourriez vous décider à vivre séparé de la fille de Lodoïska. Je sens bien qu'avec de l'esprit, de la fortune et de la beauté, mon Adélaïde trouvera partout à s'établir avantageusement. Mais laisser en France un ancien nom ! m'éloigner du tombeau de mes pères ! je vous demande le temps d'y songer.

Avant-hier, j'ai, sans le vouloir, donné bien du chagrin à mon malheureux fils. Vous vous souvenez peut-être de ce riche écrin que Jasmin nous a remis dans l'appartement de Faublas le jour de la terrible catastrophe. Le domestique, aussi discret que fidèle, n'a jamais voulu me dire d'où venaient ces diamants. Avant-hier, je les ai montrés à mon fils ; aussitôt, je l'ai vu fondre en larmes. Cet écrin, c'était celui de son Éléonore. Oh ! que je me suis repenti de ne l'avoir pas deviné ! Il a baisé l'une après l'autre chaque pièce du petit coffre ; puis, avec beaucoup d'exaltation : « Jasmin, s'est-il écrié, reporte cela tout à l'heure à M. le comte de Lignolle. Dis-lui que j'ai gardé pour moi la pièce la moins riche, mais la plus précieuse ; dis-lui bien de ma part que le capitaine est un lâche s'il ne vient pas redemander l'anneau de mariage de sa prétendue belle-sœur. » Peut-être était-ce le moment de montrer à mon fils le cartel insolent et barbare du vicomte ; mais j'ai craint de causer à la fois trop d'agitation à ce jeune homme, dont je connais la redoutable impétuosité.

Je viens d'apprendre que la marquise d'Armincour était tombée dangereusement malade en Franche-Comté. Je tremble que son chagrin ne la tue. Pauvre femme ! elle adorait sa nièce ; et la petite, en vérité, le méritait. Je me garderai bien d'annoncer à Faublas les dangers de la tante ; il se reproche assez les infortunes de la nièce.

Willis a reconnu que ce jeune homme, ardent et malheureux, avait besoin d'une occupation, et qu'il fallait à sa mélancolie un objet capable de la fixer d'abord et de la distraire ensuite. Il lui a conseillé d'écrire l'histoire de sa vie. Votre fille y consent, j'y consens aussi, pourvu que le manuscrit ne soit jamais rendu public.

Hier, Willis est reparti pour Londres ; il ne voulait rien accepter : je l'ai forcé de me confier son portefeuille, où j'ai mis, en billets de caisse, cinq années de mon revenu. Voilà de ces occasions où l'on regrette de n'être pas dix fois plus riche. Allez, Willis ! em-

portez les bénédictions de toute ma famille, et méritez quelque jour les bénédictions d'un peuple entier.

Votre fille aussi vient de recevoir sa récompense : son amant et son époux lui ont été rendus cette nuit. Nos heureux enfants sont encore au lit. Adieu, mon ami.

26 juin 1785, quatre heures du soir.

J'accepte vos propositions, mon ami; j'y suis presque forcé. Aujourd'hui, de très bonne heure, on est venu remettre à mon fils une lettre de cachet qui lui ordonne de commencer, sous vingt-quatre heures, ses voyages dans l'étranger. J'arrive de Versailles, j'ai vu les ministres : il paraît que l'exil de Faublas doit être longtemps indéfini. Quel dommage! Si l'amour paternel ne m'aveugle pas, ce jeune homme était fait pour aller à tout dans son pays.

J'ai demandé quinze jours pour les préparatifs nécessaires à notre départ; ils ne m'ont été donnés qu'à cette expresse condition que, pendant ce temps-là, le chevalier ne sortirait pas de la maison de Dugny.

Encore quinze jours, mon ami, ensuite nous partons tous ensemble, et nous sommes à vous le plus tôt possible, et nous sommes à vous pour toujours. Adieu. Je ne vous dis rien de l'impatience de votre fille; Dorliska vous écrit tous les courriers.

LE CHEVALIER DE FAUBLAS

AU VICOMTE DE LIGNOLLE.

6 juillet 1785.

M. le baron vient de me communiquer, seulement tout à l'heure, votre billet, que depuis longtemps je désirais, capitaine. Madame de Lignolle, que votre rage a perdue, n'est pas encore vengée : le temps me paraît long.

Au reste, si votre cartel ne contenait que de grossières injures et d'impertinentes bravades, je ne m'en étonnerais pas. Mais je ne puis trop admirer le raffinement de votre barbarie; vous exigez que, le même jour, et dans le même instant, le père et le fils se battent contre les deux frères! vous l'exigez? soyez content. Le baron et le

chevalier de Faublas se rendront le 14 de ce mois à Kehl, où, jusqu'au 16, ils attendront le comte et le vicomte de Lignolle. Au revoir.

LE MÊME AU MARQUIS DE B***.

6 juillet 1785.

MONSIEUR LE MARQUIS,

M. le baron vient de me remettre votre billet, auquel je suis désolé d'être obligé de répondre. Si vous le voulez absolument, je serai le 17 de ce mois à Kehl, où je m'arrêterai jusqu'au 20. Mais je fais les vœux les plus ardents pour que, satisfait de trouver ici les assurances de mes vifs regrets, vous ne quittiez point Paris.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LE MÊME AU COMTE LOVZINSKI.

14 juillet 1785, dix heures du matin.

MON TRÈS CHER BEAU-PÈRE,

Suis-je assez à plaindre? Tous ceux que j'aime veulent, par une générosité mal entendue, sacrifier leurs jours pour sauver les miens; comme si, de deux amis, le plus malheureux n'est pas celui qui survit à l'autre!

Ce matin les deux frères arrivent : le comte de Lignolle témoigne à ma vue quelque colère; mais son front pâlit, sa voix s'altère, et dans tout son maintien je n'ai pas de peine à voir que, forcé par son frère à faire un acte de vigueur, M. le comte aimerait mieux n'avoir pas avec moi d'explication. Le capitaine m'adresse un regard farouche, et d'un ton aussi menaçant qu'ironique : « *C'est moi*, dit-il, *qui veux avoir l'honneur de te mettre à l'ombre*. Lui, se battra contre ton père. Au reste, je vous annonce à tous deux que notre combat est un combat à outrance; ainsi, poursuit-il en regardant M. de Belcour, malheur à quiconque n'a pour second qu'une femmelette ou un fou... Chevalier, je te déclare que, dès que je t'aurai tué, je vais aider mon frère à finir ce monsieur. » Il me montre mon père. Je prends la main du barbare, je la lui serre avec force. « Tigre féroce!... et je ne t'arracherais pas ton odieuse vie! »

Mon père et moi nous laissons vos sœurs, la mienne et Sophie, à la garde de Boleslas. Nous partons avec nos deux ennemis. A peine hors des remparts, nous mettons pied à terre.

Je tire mon épée : « O mon Éléonore ! tes mânes crient vengeance ; reçois le sang qui va couler. » Le capitaine s'écrie : « Pourquoi ne demandes-tu pas aussi qu'on vous enferme dans le même tombeau ? » Il vient sur moi, nous commençons un furieux combat, qui se soutient longtemps avec une parfaite égalité.

M. de Belcour cependant avait, depuis plusieurs minutes, obtenu sur le comte de Lignolle une victoire facile ; mais trop plein d'honneur pour exercer contre le capitaine l'horrible condition que le capitaine lui-même avait pourtant imposée, mon père demeure spectateur immobile de mes efforts devenus plus grands. Enfin le vicomte est frappé : mais mon épée rencontre une côte et se brise. Mon ennemi me voyant à peu près désarmé, croit pouvoir m'accabler de ses coups ; heureusement il ne les porte plus que d'un bras affaibli, et je puis les parer encore avec le tronçon qui me reste. Effrayé pourtant de l'inégalité de ce combat, mon père, mon trop généreux père, se précipite entre nous : « Tiens s'écrie-t-il en me donnant son épée, tu t'en serviras mieux que moi. » Hélas ! tandis qu'il me parle, il présente au vicomte son flanc découvert. Le cruel frappe ! il allait redoubler lorsque, le menaçant d'une épée déjà rougie du sang de son frère, je le force à s'occuper uniquement de sa défense... Le barbare ! je l'ai puni ! Il s'est roulé dans la poussière, tandis que le baron, les yeux levés au ciel, se soutenait encore sur sa main droite et sur ses genoux. Le barbare ! il est mort ; mais avant son dernier soupir il a vu le fils sans blessure prodiguer au père les plus prompts secours.

Cependant M. de Belcour est en danger ; suis-je assez à plaindre ? Amour, fatal amour, que de maux !... Le courrier part... Ah ! plaignez-moi, plaignez vos enfants ; ils vous aiment tous, ils sont tous dans la douleur.

Je suis avec respect, etc.

Faublas.

LE MÊME AU MÊME.

17 juillet 1785, dix heures du matin.

Mon très cher beau-père,

Sophie vous écrit régulièrement tous les matins; vous savez que la blessure du baron n'est pas dangereuse comme on l'avait cru d'abord; vous savez que dans quinze ou vingt jours nous pourrons nous remettre en route, trop heureux d'en être quittes pour le cruel déplaisir de vous rejoindre quelques semaines plus tard! Apprenez cependant le favorable événement d'aujourd'hui.

Sophie, Adélaïde et moi, nous avions passé la nuit auprès du baron; ma sœur et ma femme, également fatiguées, venaient de s'aller coucher; j'attendais, pour suivre Sophie, que l'une de mes tantes fût venue prendre ma place au chevet du malade chéri, que nous craindrions trop d'abandonner un instant à des soins étrangers: il était tout au plus sept heures du matin.

Tout à coup mon domestique vient m'étonner, en m'annonçant que quelqu'un demande à me parler en particulier. Le baron, justement inquiet, m'adresse la parole: « Ordonnez-lui de me dire la vérité. C'est le marquis? — Jasmin, je vous défends de mentir: est-ce le marquis? — Monsieur, ce n'est pas lui qui vous demande; mais c'est lui qui vous fait avertir qu'il vous attend derrière le rempart. — Faublas, s'écrie M. de Belcour, vous avez de grands torts avec M. de B***; mais je n'ai qu'un mot à dire: si vous n'êtes pas de retour dans un quart d'heure, j'expire avant la fin du jour. — Dans un quart d'heure vous me reverrez, mon père. » Je l'embrasse et je pars.

Bientôt j'ai joint mon ennemi: « Monsieur le marquis, j'osais espérer que vous ne viendriez pas. » Il me regarde d'un air sombre, et, sans daigner répondre, il se met en garde. Je pousse un cri: « Cette épée! c'est elle!... — Oui, dit-il; et tremble! » Aussitôt je tire la mienne et me précipite sur lui, ne cherchant qu'à le désarmer. Au bout de quelques minutes, j'ai le bonheur de voir l'épée fatale sauter à dix pas. Je m'élance, je la saisis, je reviens au marquis, et, mettant un genou en terre: « Permettez-moi de garder cette épée; emportez la mienne, emportez l'assurance que je vous

renouvelle... » Il m'interrompt : « Ah ! faut-il encore que je lui doive la vie ? »

A ces mots, il remonte à cheval et disparaît.

Je suis avec respect, etc.

LE VICOMTE DE VALBRUN

AU CHEVALIER DE FAUBLAS.

Paris, le 15 octobre 1786.

Depuis trop longtemps vous nous avez quittés, mon cher chevalier ; faut-il qu'au regret de votre perte se joigne encore le déplaisir de votre indifférence ? avez-vous donc, en sortant de France, oublié tous vos amis ? Pourquoi gardez-vous aussi le plus profond silence avec un homme qui ne vous a jamais donné le moindre sujet de plainte ? Réparez vos torts envers moi ; et si vous ne voulez pas que je vous accuse d'ingratitude, donnez-moi de vos nouvelles et de celles de votre famille par le premier courrier, et dans le plus grand détail.

La voix publique m'a dit que vous acheviez maintenant la rédaction des mémoires de votre adolescence. J'ai cru que vous apprendriez avec plaisir quelle était présentement l'existence de quelques personnes dont vous devez souvent faire mention dans l'histoire de vos amours.

La marquise d'Armincour, dévorée d'un inconsolable chagrin, vit plus que jamais retirée dans sa terre de Franche-Comté. La baronne de Fonrose, devenue laide à faire peur, ne sort plus de son vieux château du Vivarais. Le comte de Rosambert s'est vu contraint aussi de quitter le monde. La comtesse est accouchée à la fin du huitième mois de son mariage. M. de Rosambert, que, malgré ses malheurs, sa gaîté n'abandonne pas, soutient plaisamment à qui veut l'entendre que le petit garçon de sa femme ressemble beaucoup à mademoiselle de Brumon. Il donnerait tout au monde, ajoute-t-il, pour que M. de B***, qui se connaît si bien en physionomie, pût examiner le visage de cet enfant-là, et pour que M. de Lignolle, à qui nulle affection de l'ame n'échappe, tâtât le pouls de madame de Rosambert quand on ose devant elle parler du chevalier de Faublas. Ce La Fleur, qui servait l'infortunée dont je ne vous

écrirai pas le nom, était devenu le valet de chambre du mari veuf; mais il s'est avisé de voler son maître, qui, n'aimant pas les voleurs, a mis celui-ci dans les mains de la justice; le malheureux a été pendu à la porte de l'hôtel Lignolle. Justine est depuis quatre mois sortie d'une maison publique, dont le régime un peu sévère ne l'a pas embellie; la pauvre enfant, ne pouvant mieux faire, est devenue la cuisinière et le factotum *d'une madame Le Blanc*, femme d'un médecin du faubourg St.-Marceau. On assure dans le quartier que la maîtresse et la servante vont souvent de moitié magnétiser en ville. Le comte de Lignolle, que monsieur votre père n'avait pas dangereusement blessé, vit plein de génie plus que de santé. Néanmoins des railleurs ont fait courir le bruit qu'au dernier printemps, s'étant avisé de boire le reste de la fiole du docteur Rosambert, M. le comte s'était senti, pendant vingt-quatre heures, quelque velléité de se remarier : mais qu'en si peu de temps il n'avait jamais pu trouver une femme assez malheureuse qui voulût de lui. Au reste, vous devez savoir que ses charades continuent de faire les délices de l'Europe. Le marquis de B*** se porte bien; il est toujours, comme il le dit lui-même, un fort bon diable: pourtant il entre en fureur quand il croit rencontrer une physionomie qui ressemble à la vôtre; au demeurant, toujours content de la sienne, et même regrettant quelquefois celle de sa femme.

Adieu, mon cher chevalier; j'attends votre réponse avec impatience, etc.

LE CHEVALIER DE FAUBLAS

AU VICOMTE DE VALBRUN.

Varsovie, 28 octobre 1786.

Je suis, mon cher vicomte, infiniment sensible à votre souvenir; vous m'avez envoyé des renseignements que je désirais, et puisque vous temoignez l'obligeant désir de savoir précisément ce que nous sommes devenus, je m'empresse de vous l'apprendre. Il y a quinze mois que notre famille habite à Varsovie le palais du comte Lovzinski; quinze mois se sont écoulés comme un jour. Mon beau-père est auprès du monarque dans la plus grande faveur. Mon père, le meil-

leur des pères, au comble de la joie, vit plus heureux du bonheur de ses enfants que de son propre bonheur. Notre Adélaïde vient de choisir pour son époux le palatin de***, jeune seigneur dont je vous ferai le plus brillant éloge en peu de mots : il me paraît digne d'elle. Moi, je suis père; il n'y a pas tout à fait quatre mois que Sophie m'a donné le plus joli garçon du monde. Ma Sophie, le premier ornement de la cour de Varsovie, devient chaque jour plus adorable. Je jouis, au sein de l'hymen, d'une félicité que je n'ai jamais connue dans mes égarements.

Cependant, plaignez-moi : j'ai perdu ma patrie, et je ne puis me charger d'aucun emploi dans les armées de la république. Il me faut, pour toute ma vie peut-être, renoncer à l'état auquel je semblais appelé. Tous les efforts de l'art, tous les efforts de ma raison ne peuvent rien contre un fantôme persécuteur et chéri, dont la fréquente apparition me tourmente et me charme. O madame de B***! n'êtes-vous pour votre amant descendue dans la tombe qu'afin de pouvoir, sans obstacles et sans relâche, vous attacher à ses pas!

Encore, si son ombre me poursuivait seule! mais les dieux vengeurs ont condamné Faublas à des souvenirs plus chers et plus funestes.

Si, dans une nuit d'été, le vent du midi s'élève, si l'éclair fend la nue, si le tonnerre la déchire, alors j'entends résonner un timbre fatal, j'entends un soldat, froidement barbare, me dire : *Elle est là.* Soudain, saisi d'une invincible épouvante, abusé d'une espérance folle, je cours à l'onde qui mugit; je vois se débattre au milieu des flots une femme... hélas! une femme qu'il ne m'est pas plus permis d'oublier que d'atteindre. Oh! plaignez-moi.

Mais non, Sophie me reste. Loin de me plaindre, enviez mon sort, et dites seulement que pour les hommes ardents et sensibles, abandonnés dans leur première jeunesse aux orages des passions, il n'y a plus jamais de parfait bonheur sur terre.

FIN.

2/-

0